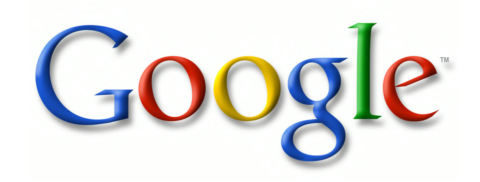


VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES

VOYAGEURS ANCIENS

Paris. — Typographie de J. BEST, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

VOYAGEURS
ANCIENS ET MODERNES

OU

CHOIX DES RELATIONS DE VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANTES ET LES PLUS INSTRUCTIVES

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

AVEC

BIOGRAPHIES, NOTES ET INDICATIONS ICONOGRAPHIQUES

PAR M. ÉDOUARD CHARTON

RÉDACTEUR EN CHEF DU MAGASIN PITTORESQUE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE DANS SA SÉANCE DU 20 AOUT 1857

TOME PREMIER

VOYAGEURS ANCIENS

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'A LA FIN DU QUATRIÈME SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

PARIS

AUX BUREAUX DU MAGASIN PITTORESQUE

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

1867

PRÉFACE

(1854)

L'auteur de ce recueil s'est proposé de réunir, en quelques volumes d'un prix peu élevé, les relations de voyages qu'il est le plus utile de connaître et qui méritent une place, dans les bibliothèques les plus modestes, à côté des principaux historiens et des chefs-d'œuvre littéraires.

Ces relations, classées suivant un ordre chronologique, commencent à une haute antiquité et descendent, de siècle en siècle, jusqu'à notre temps, de manière à dérouler successivement, sous les yeux des lecteurs, le tableau des grandes explorations qui ont notablement contribué à la découverte des diverses parties de notre globe.

Les voyages anciens occupent le premier volume. Malgré tout ce qu'ils offrent d'agrément et d'instruction, ce sont généralement les moins connus, sans doute par suite du préjugé si répandu que tout ce qui se rapporte à l'antiquité ne peut intéresser que les érudits. Il semble qu'à moins d'avoir étudié le grec et le latin, on ne doive pas prétendre à sortir du cercle des œuvres modernes, et c'est une manière de voir qui domine à ce point que beaucoup de personnes, d'ailleurs curieuses de bonnes lectures, ne songent même pas à se donner l'utile et noble jouissance des admirables écrits de la Grèce, et ne connaissent que de nom, par exemple, l'Odyssée, Sophocle, la Retraite des dix mille, ou les Entretiens de Socrate.

Ce préjugé, plus fâcheux qu'on ne le suppose, en ce qu'il divise les lecteurs en deux classes qui n'ont pas les mêmes éléments de conversation, explique comment la plupart des recueils de voyages ne font pas remonter leurs lecteurs au delà du seizième siècle de notre ère. Il en résulte que les meilleures relations des anciens, rarement publiées, mêlées presque toutes aux textes originaux ou à de longs et savants commentaires dans de volumineuses collections d'un prix très-élevé, sont restées jusqu'à ce jour inaccessibles à une grande grande partie du public; plusieurs même n'ont jamais été traduites en notre langue.

On espère qu'une tentative consciencieuse pour répandre la connaissance de ces ouvrages précieux, dont la popularité devrait égaler le mérite et l'intérêt, rencontrera quelque encouragement : on n'a négligé aucun effort pour qu'elle fût aussi digne que possible d'un accueil favorable.

Les relations anciennes qui suivent ont été empruntées aux traductions les plus estimées, ou traduites d'après les textes les plus corrects.

Du premier regard, on reconnaîtra que les figures, mêlées aux descriptions pour les éclairer, n'ont point été tracées par le caprice ou l'imagination des artistes : elles représentent, d'après les monuments de l'art ou d'après la nature, ce que les voyageurs ont réellement vu et décrit. On pourrait les considérer dans leur ensemble (mais nous craignons que ceci ne paraisse beaucoup trop ambitieux) comme un essai d'*Iconographie des voyages*. Personne n'ignore quel inappréciable avantage on a retiré, en notre temps, du secours des monuments figurés pour l'étude de l'histoire : leur utilité pour l'étude des voyages et de la géographie n'est pas moins évidente.

Des notes nombreuses ont paru nécessaires pour compléter ou interpréter des passages obscurs, rectifier des erreurs, et mettre, autant que possible, le livre au courant de ce que

l'on sait aujourd'hui. Nous prions MM. les bibliothécaires de Paris, dont il nous a fallu mettre la complaisance à de rudes épreuves, de recevoir ici tous nos remercîments : personne n'appréciera comme eux ce que tant d'observations et de renseignements sur des sujets si divers ont exigé de recherches et emporté de temps. Mais, nous ne l'ignorons pas, la peine et le temps « ne font rien à l'affaire. » — Avons-nous réussi à composer un recueil utile sans aridité? Le but de nos soins et de notre zèle est-il à peu près atteint? — A de telles questions les lecteurs seuls ont le droit de répondre. Nous nous abandonnons donc à leur jugement, en nous bornant à leur demander pour cette publication nouvelle, quelle que soit son imperfection, un peu de la bienveillance qu'ils ont accordée à nos précédents travaux.

ÉDOUARD CHARTON.

(1860)

Dans sa séance publique du 20 août 1857, l'Académie française a décerné à cet ouvrage un des prix fondés par M. de Montyon. Le sage et bon Joseph Droz, qui avait eu la même bonne fortune, en 1824, pour son livre *De la Philosophie morale,* écrivit à la suite de sa première préface : — « Je n'imagine pas de récompense plus honorable, plus » douce, que celle d'entendre déclarer par un corps illustre qu'on a fait un ouvrage qui » peut servir à l'instruction et à l'amélioration de ses semblables. » — Je ne saurais exprimer en meilleurs termes ma profonde reconnaissance. Jamais je n'avais eu l'ambition ni l'espoir d'un si haut suffrage. En prenant ce recueil sous sa protection, l'Académie a voulu montrer qu'elle sait tenir compte des plus humbles efforts lorsqu'ils tendent vers le bien. Que mon exemple soit donc pour les jeunes écrivains un salutaire encouragement. L'estime manque rarement à ceux qui la désirent avec sincérité et l'ont toujours en vue dans la direction de leurs travaux. La pensée dominante de ma vie a été de servir, dans la mesure de mes forces, la cause de l'instruction populaire, et je ne puis douter que ma persévérance à suivre cette voie n'ait été pour beaucoup dans la bienveillante approbation de l'Académie : il y est fait, ce me semble, une allusion assez directe dès les premières lignes du rapport de M. Villemain sur les *Voyageurs anciens et modernes*. Pour ce motif surtout, j'espère qu'on me pardonnera de citer ici les paroles de cet illustre maître : son témoignage public est un de mes titres les plus précieux, et celui qui désormais doit me recommander le plus sûrement à la confiance des lecteurs.

EXTRAIT DU RAPPORT DE M. VILLEMAIN,

Secrétaire perpétuel de l'Académie française,

LU DANS LA SÉANCE DU 20 AOUT 1857

..... Sur le même rang d'honneur et de récompense, l'Académie a dû placer l'ouvrage plus étendu d'un écrivain moraliste, digne d'éloge à bien des titres, mais qui surtout a réussi dans l'art de donner à la curiosité un but salutaire, et d'instruire le grand nombre des lecteurs, même peu préparés, en leur offrant un habile mélange d'amusements, de saines leçons, de surprises agréables pour l'imagination, et de vérités sensibles à l'âme. — Tel est le livre de M. Édouard Charton, les *Voyageurs anciens et modernes,* collection ingénieuse, distribuée avec art, savamment éclaircie et partout accompagnée de nouveaux détails. On a, pour ainsi dire, devant soi la découverte graduelle du monde; et, à mesure qu'il se dévoile aux yeux de l'homme, on voit en même temps se dégager et ressortir les principes essentiels de la nature humaine, les vérités qui la dirigent, qui la soutiennent et qui la consolent. Attentif à ce but moral, l'abréviateur de tant de récits, en remontant aux témoignages les plus antiques, a dû mêler souvent les historiens aux voyageurs. Il commence par des extraits d'Hérodote, aussi bien que par les immortelles *relations* d'Hannon et de Néarque, pour descendre jusqu'à César, ce voyageur armé qui n'en était pas moins historien, et dont les Mémoires semblent le monument immortel des peuples qu'il avait vaincus.

Dans cette moisson de l'antiquité, l'Académie a regretté de ne trouver sur l'ancienne Gaule nulle trace, nul souvenir des précieux *Fragments historiques* du philosophe grec Posidonius; elle s'étonne également que le savant rédacteur moderne n'ait rien emprunté de tant de détails originaux épars dans Strabon; mais elle a conçu la difficulté du travail entrepris, devant l'infinie variété des objets d'étude qu'allait apporter la destruction du monde romain, le débordement des peuples du Nord, les entreprises aventureuses du moyen âge, les grandes navigations du quinzième siècle et le doublement de l'univers. Au milieu de cet amas de merveilles apparaissant à l'homme de la *renaissance,* qui voyait l'antiquité sortir de la tombe et le monde vivant s'agrandir, l'écrivain moderne s'est du moins proposé une noble matière d'observation : il a cherché l'homme dans le fond immortel de son être moral. L'unité de cette pensée toujours présente donne au recueil de M. Édouard Charton un caractère non moins élevé qu'instructif. Le célèbre Locke, contredit sur ce point par Rousseau, avait curieusement cherché et prétendu trouver, dans les coutumes étranges de quelques peuplades barbares, la preuve qu'il n'existe pas pour le cœur de l'homme une morale primitive, et que les vérités sociales ne sont que des croyances formées par l'intérêt et l'habitude. Inquiet de ce dangereux paradoxe, le nouvel auteur, qui, dans un passage d'Hérodote, avait relevé une fausse induction contre la tendresse innée des pères pour leurs enfants, porte partout le même scrupule, et ne censure pas moins justement diverses relations de voyages du dernier siècle, trop marquées de l'esprit d'un temps qui prenait le matérialisme pour la profondeur de la pensée.

Non-seulement M. Édouard Charton, dans ses judicieuses analyses, écarte de tout récit cette licence dont s'amusait Diderot, mais il rectifie la forme générale de cette étude, la rendant à la fois plus bienséante et plus vraie. Aux anecdotes honteuses, pour ainsi dire, dans l'histoire de l'espèce humaine, il oppose la réalité du sentiment intérieur, partout reconnaissable, même sous le voile de l'ignorance. Il montre que parfois les illusions les plus grossières, les égarements de la barbarie, sont encore l'application erronée d'un principe vrai et d'un instinct moral, et qu'ainsi, pour l'observateur, les notions divines, l'idée de Dieu et l'idée du bien, se retrouvent confuses et ensevelies dans l'homme dégradé par la vie sauvage, comme elles éclatent et rayonnent dans l'homme civilisé, dont elles sont et demeurent à jamais la vérité naturelle.

À ce titre, Messieurs, et pour les curieux rapprochements, les déductions instructives que l'auteur mêle aux extraits bien choisis de monuments originaux, l'Académie décerne à l'important et utile travail de M. Édouard Charton une médaille de même ordre que la précédente.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

VOYAGEURS
ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGEURS ANCIENS.

HANNON,

VOYAGEUR CARTHAGINOIS.

[Époque incertaine; plus de cinq siècles avant l'ère chrétienne.]



Le pic Fogo, entre le cap Aguilah et le cap de Noun. — D'après une planche du *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, par C.-P. de Kerhallet (Dépôt général de la Marine; 1851).

VOYAGE D'HANNON, GÉNÉRAL DES CARTHAGINOIS, LE LONG DES COTES DE LA LIBYE, AU DELA DES COLONNES D'HERCULE; RÉCIT DÉPOSÉ PAR LUI DANS LE TEMPLE DE BAAL (1).

Les Carthaginois ordonnèrent à Hannon de faire un voyage au delà des colonnes d'Hercule, et de fonder des villes liby-phéniciennes (2). Hannon se mit en mer avec une flotte de soixante navires, à cinquante rames chacun, chargés d'environ trente mille personnes tant hommes que femmes, de vivres et d'autres provisions nécessaires.

Après deux jours de navigation au delà des colonnes d'Hercule (3), nous avons fondé sur la côte de Libye, dans un lieu où s'étend une grande plaine, une colonie que nous avons appelée *Thymaterium.*

De là, cinglant à l'ouest, nous sommes arrivés à un promontoire de Libye nommé Soloïs. Il est couvert d'arbres. Nous y avons élevé un temple à Neptune.

Du cap Soloïs, dirigeant notre course à l'orient, après un demi-jour de navigation, nous passâmes près d'un lac voisin de la mer, plein de grands roseaux; des éléphants et d'autres animaux sauvages paissaient sur ses bords.

A un jour de navigation au delà de ce lac, nous avons établi plusieurs villes ou comptoirs : *Caricus murus, Cytte, Acra, Melitta* et *Arambys.*

Ensuite nous avançâmes jusqu'au grand fleuve Lixus, qui sort de la Libye, non loin des nomades. Nous y trouvâmes les Lixiens, qui élèvent des troupeaux. Je demeurai quelque temps parmi eux et conclus un traité d'alliance.

Au-dessus de ces peuples, dans l'intérieur des terres, habitent les Éthiopiens, nation inhospitalière, dont le pays est rempli de bêtes féroces et entrecoupé de hautes montagnes où l'on dit que le Lixus prend sa source. Les Lixiens nous ont raconté que ces montagnes sont fréquentées par des Troglodytes, hommes extraordinaires, plus légers que les chevaux à la course.

Après avoir pris des interprètes chez les Lixiens, nous avons longé pendant deux jours une côte déserte qui s'étendait au midi. Ayant ensuite navigué pendant vingt-quatre heures à l'est, nous trouvâmes au fond d'une baie une petite île de cinq stades de tour (4), que nous avons nommée Cerné, et où nous avons laissé quelques habitants.

Je m'assurai, en examinant mon journal, que Cerné devait être aussi éloignée du détroit des colonnes que ces mêmes colonnes le sont de Carthage.

Nous reprîmes notre navigation, et, après avoir traversé une rivière appelée Chrétès, nous entrâmes dans un lac où se trouvaient trois îles plus considérables que Cerné. Nous mîmes un jour à parvenir de ces îles jusqu'au fond du lac. De hautes montagnes en bordaient l'enceinte; nous y rencontrâmes des hommes couverts de peaux, et habitants des bois, qui nous assaillirent à coups de pierres et nous forcèrent à nous retirer. Longeant les rives de ce lac, nous avons touché à un autre fleuve très-large, plein d'hippopotames et de crocodiles. De là nous sommes revenus à l'île de Cerné.

De Cerné continuant notre route au sud, nous avons avancé pendant douze jours le long d'une côte habitée par des Éthiopiens, qui paraissaient extrêmement effrayés, et se servaient d'un langage inconnu même à nos interprètes.

(1) Ce titre et les quatre lignes d'introduction qui le suivent font partie de la relation même . c'est Hannon qui a dû les écrire, bien qu'il n'ait commencé à se mettre directement en scène qu'à ces mots : *Après deux jours de navigation...*

(2) Carthage était une ville phénicienne, et les Grecs donnaient à l'Afrique le nom de Libye. Suivant Diodore, on appelait Liby-Phéniciens les habitants des villes maritimes libyennes, alliés aux Carthaginois par des mariages.

(3) Les anciens donnaient ce nom de *colonnes d'Hercule* aux montagnes placées sur les deux presqu'îles qui se détachent, l'une du continent de l'Europe, l'autre de celui de l'Afrique. Autrefois on les nommait *Calpé* et *Ablyla*, du nom des villes qui y étaient situées; aujourd'hui ce sont les montagnes de Gibraltar et de Ceuta.

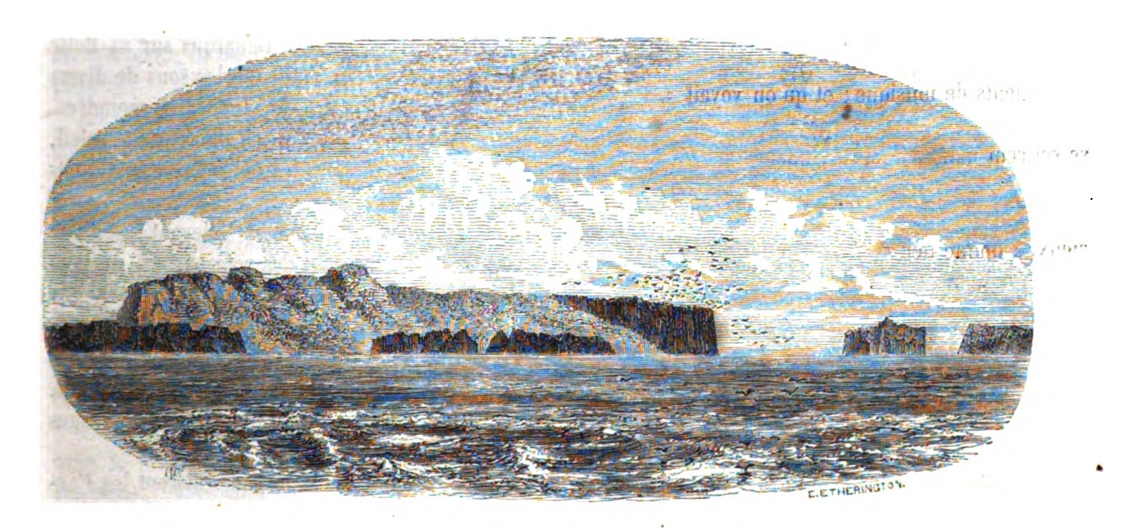
(4) Moins d'un quart de lieue, ou environ 925 mètres si l'on admet le stade olympique, huitième partie du mille romain et équivalant à 184m,955. Le stade pythique était plus petit de deux dixièmes. Dans un mémoire sur « la mesure de la terre attribuée à Ératosthènes, » lu à l'Académie des sciences le 21 février 1853, M. Vincent, membre de l'Institut, a donné l'évaluation suivante d'un autre stade : — Le stade (d'Ératosthènes) valait 300 coudées. La grandeur moyenne de la coudée équivaut à 527mm,5. La valeur du stade donne par conséquent 158m,25.



Le deuxième jour, nous découvrîmes de hautes montagnes couvertes de forêts, dont les arbres, de différentes espèces, sont odoriférants. Après avoir doublé ces montagnes, en deux jours de navigation, nous entrâmes dans un golfe immense, au fond duquel était une plaine. Pendant la nuit on voyait sortir de tous côtés, par intervalles, des flammes, les unes plus petites, les autres plus grandes. Nos équipages ayant renouvelé l'eau, nous suivîmes le rivage pendant quatre jours, et le cinquième nous sommes arrivés dans un grand golfe. Nos interprètes appelaient *Hesperum ceras* (Corne du soir) le cap qui est à l'entrée. Dans ce golfe était une grande île, et dans cette île un lac d'eau salée au milieu duquel se trouvait encore un îlot où nous descendîmes. Au jour nous n'aperçûmes qu'une forêt; mais, pendant la nuit, nous vîmes un grand nombre de feux, et nous entendîmes le son des fifres, le bruit des cymbales, des tambourins, et les clameurs d'un peuple innombrable.

Saisis de frayeur, et ayant reçu de nos devins l'ordre de fuir promptement cette île, nous appareillâmes sur-le-champ et côtoyâmes une terre odoriférante et embrasée, d'où sortaient des torrents de feu qui se précipitaient dans la mer. Le sol était si brûlant que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur. Nous nous éloignâmes au plus vite de ces lieux, et nous continuâmes notre voyage. Pendant quatre nuits la terre nous parut couverte de feux, du milieu desquels s'en élevait un qui semblait atteindre jusqu'aux astres. Au jour nous reconnûmes que c'était une haute montagne nommée *Theon ochema* (Char des dieux).

Après avoir passé les régions ignées, nous naviguâmes trois jours, et nous arrivâmes à un cap formant l'entrée d'un golfe nommé *Notu ceras* (Corne du midi).



Bassin du rio do Ouro (rivière d'Or), au sud de la falaise de la Déception. — Voy. l'atlas du Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique (¹).

Au fond de ce golfe gisait une île, avec un lac et un îlot, semblable à celle que nous avions déjà découverte. Ayant touché à cette île, nous la trouvâmes habitée par des sauvages. Le nombre des femmes dominait de beaucoup celui des hommes : elles étaient toutes velues, et nos interprètes les appelaient Gorilles (ou Gorgades). Nous les poursuivîmes, sans pouvoir atteindre aucun homme : ils fuyaient à travers les précipices, avec une étonnante agilité, en nous jetant des pierres. Nous réussîmes cependant à prendre trois femmes; mais comme elles brisaient leurs liens, nous mordaient

(¹) « Il semble, dit M. d'Avezac, que ce soit à l'entrée du *rio do Ouro*, et dans les îlots voisins, qu'il faut reconnaître la Corne du midi et l'île des Gorgades de Hannon. » (*Annuaire des voyages et de la géographie*; 1846.)

« Le *rio do Ouro* n'est qu'une baie obstruée par des bancs dangereux, et au fond de laquelle se jette un torrent presque à sec dans la belle saison. Un îlot de sable coupé à pic, l'île Herne, paraît au milieu du bassin. Cette baie ou rivière, très-poissonneuse, est fréquentée par les *Islenos*, pêcheurs canariens, qui sont exposés à y faire souvent la rencontre de Maures nomades, perfides et féroces. » (C.-P. de Kerhallet.)

et nous déchiraient avec fureur, nous fûmes obligés de les tuer. Nous en avons conservé les peaux.

Ici nous tournâmes nos voiles vers Carthage, les vivres commençant à nous manquer.

En arrivant à Carthage, Hannon fit graver cette relation dans le temple de Baal-Moloch (Dieu soleil des Phéniciens).

Il consacra les peaux de gorilles dans le temple de Junon-Astarté.

Ces témoignages de sa navigation disparurent avec les temples et avec la ville même, en l'année 146 avant l'ère chrétienne, dans l'incendie où l'implacable haine des Romains dévora jusqu'aux moindres vestiges de la civilisation punique.

Il ne serait resté aucun souvenir du voyage d'Hannon si, par aventure, à une époque inconnue, un étranger, probablement un Sicilien, n'eût emporté de Carthage une traduction grecque de l'inscription du temple de Baal.

Ce texte unique, souvent cité par les géographes et les historiens sous le titre de *Périple d'Hannon* (¹), a été le sujet de nombreux commentaires.

Le célèbre géographe Strabon, esprit enclin au doute, a rejeté le voyage d'Hannon parmi les fables. Un érudit anglais, Dodwell, a montré la même incrédulité. L'opinion de ces deux savants n'a point prévalu.

« C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon, dit Montesquieu; le même homme qui a exécuté a écrit : il ne met aucune ostentation dans ses récits... Tout ce qu'il dit du climat, du terrain, des mœurs, des manières des habitants, se rapporte à ce qu'on voit aujourd'hui dans cette côte d'Afrique : il semble que c'est le journal d'un de nos navigateurs. — Hannon remarqua sur sa flotte que, le jour, il régnait dans le continent un vaste silence; que, la nuit, on entendait les sons de divers instruments de musique; et qu'on voyait partout des feux, les uns plus grands, les autres moindres. Nos relations confirment ceci : on y trouve que, le jour, ces sauvages, pour éviter l'ardeur du soleil, se retirent dans les forêts; que, la nuit, ils font de grands feux pour écarter les bêtes féroces; et qu'ils aiment passionnément la danse et les instruments de musique. »

Ce que raconte ensuite Hannon de torrents de feu, de sol brûlant, de flammes s'élevant jusqu'aux cieux, a donné lieu de supposer que la flotte carthaginoise avait passé devant des volcans. « Il est possible, dit Gosselin, qu'il y en ait eu autrefois dans quelques branches de l'Atlas voisines de la mer. » Bruce, voyageur écossais, a proposé une autre explication. Il a rappelé l'usage où sont certaines peuplades africaines à demi sauvages, de mettre le feu aux herbes sèches, après la saison des pluies. Il prétend que ce feu, gagnant de proche en proche, ne s'éteint quelquefois que sur les bords de l'Océan, et que la rapidité avec laquelle il se propage a pu faire croire à Hannon qu'il existait sur ces rivages des torrents enflammés.

On n'hésite plus aujourd'hui à classer parmi les singes ces sauvages velus que poursuivirent les Carthaginois. La science moderne, en souvenir de ce passage du *Périple d'Hannon,* a emprunté aux interprètes lixiens le nom de gorille pour le donner à une grande et formidable espèce nouvelle que l'on trouve sur la côte occidentale d'Afrique (²).

Il a été impossible, jusqu'à ce jour, de déterminer d'une manière précise l'époque du voyage d'Hannon

« Nous croyons, dit Gosselin, que cette expédition a dû précéder Hésiode de trente ou quarante ans, et qu'on peut la fixer vers l'an 1000 avant Jésus-Christ (³). »

La plupart des géographes de notre temps se montrent très-réservés sur cette question, et se bornent à admettre qu'Hannon est antérieur à Hérodote et à Aristote.

On est de même en doute sur l'étendue des côtes d'Afrique explorée par la flotte carthaginoise, et les discussions relatives aux différents lieux nommés par Hannon sont encore trop contradictoires et trop confuses pour servir de fondement à aucune certitude.

(¹) Le mot grec *periplous* signifie *navigation autour.*

(²) Nous avons publié dans le *Magasin pittoresque* (t. XX, p. 297) la représentation exacte d'un gorille envoyé du Gabon au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

(³) *Recherches sur la géographie des anciens,* p. 139



Quelques commentateurs ont conduit Hannon jusqu'au golfe de Guinée, et même, sur la foi d'un passage de Pline, jusqu'au delà du cap de Bonne-Espérance. Cette large interprétation n'est plus guère défendue. On s'accorde, en général, à indiquer le cap Bojador comme le terme de la course d'Hannon. « Et certes, dit l'illustre géographe Gosselin dont nous avons déjà invoqué l'autorité, c'était beaucoup, pour le temps où Hannon vivait, que d'avoir parcouru cet espace dans une mer inconnue, le long d'une côte peuplée de barbares... La navigation, le long de cette partie des côtes d'Afrique, est sujette à de grandes difficultés; les vents y soufflent presque toujours de l'ouest; les courants y sont considérables, et la mer y brise avec tant de violence, que nos premiers navigateurs ont désespéré longtemps de pouvoir doubler le cap Bojador. Douze années de tentatives, de peines et de dépenses extraordinaires faites par le prince Henri de Portugal, ont à peine suffi pour franchir ce redoutable promontoire; et lorsque le pilote Gilianez y eut enfin réussi, en 1432 (1), l'étonnement et l'enthousiasme firent placer cet exploit au-dessus de ceux d'Hercule (*Histoire générale des voyages*, t. I, p. 5). Mais Gilianez ne réussit qu'en abandonnant la côte et en prenant le large. Hannon, dépourvu de boussole, n'aurait pu s'y hasarder. »

Le pic de Fogo, que nous avons figuré comme pouvant donner une idée de l'aspect général de la côte occidentale d'Afrique entre le détroit de Gibraltar et le cap Bojador, est un des points du littoral qui ont été certainement en vue de la flotte, quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on adopte sur l'étendue de l'exploration (2). « La côte occidentale (du Maroc), dit M. de Kerhallet, est en général élevée, abrupte, rocheuse, parfois formée de basaltes rougeâtres ou de couleur sombre, et de falaises à pentes rapides. »

On a vu que l'un des géographes de notre temps qui connaissent le mieux ce qui a rapport à l'Afrique, M. d'Avezac, inclinerait à porter le terme du voyage plus loin que ne l'a fait Gosselin. (Note de la page 3.)

En même temps que les Carthaginois avaient donné ordre à Hannon de fonder des colonies sur la côte occidentale de l'Afrique, ils avaient envoyé un autre général ou suffète (3), nommé Himilcon, avec une flotte, dans la direction du nord, le long du continent européen; mais on n'a que des indications très-vagues sur cette navigation. Les seuls fragments qui en aient été conservés se trouvent dans le livre premier du poëme latin *Ora maritima*, par Rufus Festus Avienus. On y apprend qu'Himilcon avait rencontré, au delà des colonnes d'Hercule, un promontoire appelé jadis Œstrymnis, un golfe nommé Œstrymnicus, et des îles Œstrymnides qui abondaient en étain et en plomb. Les peuples de ces îles, courageux, altiers, industrieux, parcouraient de grands espaces de mer au moyen de barques faites avec des peaux cousues ensemble : ils se rendaient en deux jours dans l'île Sacrée (l'Irlande), voisine de celle d'Alfion ou Albion (l'Angleterre).

Les écrivains qui ont analysé, traduit ou commenté le *Périple d'Hannon*, et que l'on peut consulter avec le plus d'utilité, sont : parmi les anciens, Pline et Pomponius Mela; parmi les modernes, Ramusio, *Navigations et voyages;* Conrad Gesner; Bochart, *Géographie sacrée;* Isaac Vossius; Dodwell, *Geographiæ veteris scriptores Græci minores;* Buache; Campomanès, *el Periplo de Hannone ilustrado;* Bredow; Bougainville (Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXVI et XXVIII); Mélot, *Mémoires sur le commerce des îles Britanniques* (Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XVI, p. 160); Falconer, *the Voyage of Hanno translated*, etc., 1797; Gosselin, *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique;* Fr.-G. Kluge; Châteaubriand, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions.*

(1) M. de Santarem écrit *Gil Eannes*, et donne 1434 comme date de l'événement.

(2) « A 21 milles du mont Wedge, ou de Porto-Reguela des anciennes cartes, on trouve une petite baie au fond de laquelle coule le Wad-Assaka (*wad*, de même que *oued*, signifie, en arabe, *rivière* ou *torrent*). Elle est comprise entre deux pointes de rochers escarpés et abrupts, dont une partie est crayeuse. Sur la rive droite, on remarque, au bord de la plage même, une montagne conique, et dans l'intérieur, presque sur son parallèle, un pic isolé nommé pic Fogo, élevé de 900 mètres environ. » (Ph. de Kerhallet.) On donne aussi ce nom de Fogo à un pic de l'île Fogo, dans l'archipel des îles du Cap-Vert.

(3) On sait que chez les Carthaginois le pouvoir exécutif était confié à deux chefs qui avaient le titre de suffètes, et dont les fonctions n'étaient pas sans quelque analogie avec celles des consuls chez les Romains.

HÉRODOTE,

VOYAGEUR GREC.

[Cinquième siècle avant l'ère chrétienne.]

Hérodote. — D'après un buste antique [1].

Hérodote, le plus illustre des voyageurs anciens, est né, l'an 484 avant notre ère, à Halicarnasse, petite ville fondée dans la Carie, sur la côte de l'Asie Mineure, par les Doriens, l'une des quatre tribus helléniques.

Le nom de son père était Lyxès; celui de sa mère était Dryo. Son oncle Panyasis avait composé deux poëmes [2] presque aussi populaires, en ce temps-là, que ceux d'Homère et d'Hésiode.



(1) Ce buste en marbre est conservé au Musée de Naples C'est la moitié d'un hermès; l'autre moitié représente l'historien Thucydide. Il est gravé de face et en profil dans l'*Iconographie grecque* de Visconti. Une monnaie de la ville d'Halicarnasse, frappée sous Antonin Pie, porte aussi, sur le revers, la figure d'Hérodote, avec cette légende : *Alicarnasseôn Ērodotos;* (Monnaie) des Halicarnassiens, Hérodote. Ces deux portraits sont les seuls dont l'authenticité ne soit pas contestée.

(2) *L'Héracléiade*, en l'honneur des douze travaux d'Hercule, et *les Ioniques*. Il ne nous est parvenu de Panyasis que quelques fragments de chansons bachiques.

Les conditions désirables pour voyager au loin, et avec profit, sont la jeunesse, la force physique, l'énergie morale, la fortune, d'utiles recommandations, une instruction solide et variée. Il a suffi à plus d'un voyageur de quelques-uns de ces avantages pour rendre de grands services et devenir célèbre : Hérodote les possédait tous.

Il était jeune et riche. Grâce aux relations commerciales de sa famille, il pouvait compter sur l'aide et les conseils des marchands grecs répandus dans tous les pays où commençait à poindre la civilisation. Le renom poétique de son oncle Panyasis lui assurait un accueil non moins favorables chez les prêtres et chez les philosophes, c'est-à-dire près des hommes les plus instruits de la terre, car la science était alors tout entière contenue dans la religion et la philosophie. Personnellement, il était doué d'une raison supérieure, de force et de prudence, ainsi que l'ont prouvé ses actions aussi bien que ses écrits. Enfin, quoiqu'il fût plus particulièrement porté aux études historiques, il avait des notions étendues et positives presque dans toutes les branches des connaissances humaines.

N'oublions pas toutefois qu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ, les esprits, même les plus éclairés, étaient encore remplis de doutes sur des questions élémentaires de géographie et de cosmographie, qui paraîtraient aujourd'hui d'une simplicité puérile aux voyageurs les moins instruits.

Hérodote, tout savant qu'il fût, ignorait certainement quelle était la véritable forme de cette terre qu'il allait parcourir.

A plus forte raison ignorait-il la rotation de notre globe sur son axe, sa révolution autour du soleil, sa position relative à celle des astres : ce sont là cependant les principes fondamentaux de la géographie.

Pour découvrir que la terre est une boule ronde, suspendue et roulant dans l'espace, il a fallu aux hommes beaucoup de siècles et de grands efforts d'intelligence.

A vrai dire, ce n'était pas une chose facile à deviner.

Aux yeux des premiers hommes, et d'après l'apparence naturelle, que devait être la terre? Une vaste plaine ondulée, semée de montagnes et entourée d'eau.

C'est ainsi que les plus anciens poëtes avaient décrit la terre ; et il ne faut pas les accuser d'avoir égaré la science dans ses premières recherches de la vérité. A l'origine, la science et la poésie étaient sœurs ; elles suivaient du même pas le sentier incertain et mal éclairé que se traçait avec peine l'expérience naissante du genre humain. Tout poëte était savant : tout savant était poëte.



La Terre d'après le système d'Homère.

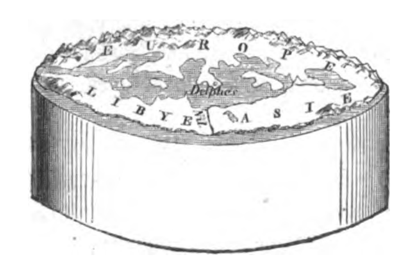
Homère, qui était l'un des hommes les plus savants du dixième siècle, et qui avait beaucoup voyagé, représente la terre sous la forme d'un disque plat autour duquel coule le fleuve Océan.

Ce disque, supporté par des espèces de piliers invisibles aux mortels, était au milieu de l'univers, qui, du reste, n'était pas bien grand. En effet, au-dessus de la terre, centre du monde, il n'y avait que la voûte solide du ciel, et au-dessous il n'y avait que le chaos.

Hésiode, contemporain d'Homère, ou qui vivait un siècle après lui, résume en ces termes, dans sa Théogonie, la science de son temps :

« Un même espace s'étend depuis le ciel jusqu'au-dessus de la terre et depuis la terre jusqu'au » sombre Tartare.

» Une enclume d'airain, en tombant du ciel, roulerait neuf jours et neuf nuits, et ne parviendrait que » le dixième jour à la terre. De même, une enclume d'airain, en tombant sur la terre, roulerait neuf » jours et neuf nuits, et ne parviendrait au Tartare que le dixième jour (1). »



La Terre suivant le système d'Anaximandre. — D'après le dessin de Joachim Lelewel.

Hésiode voulait donner, au moyen de cet exemple, une idée très-imposante de la hauteur du ciel et de la profondeur de l'abîme au-dessous de la terre. Cette imagination, qui paraissait si hardie neuf siècles avant Jésus-Christ, fait sourire aujourd'hui. Un corps solide tombé d'en haut pendant neuf jours et neuf nuits (777 600 secondes) n'aurait parcouru que 57 400 myriamètres, ou 143 500 lieues, c'est-à-dire une fois et demie seulement la distance de la lune à la terre (2). Voilà certes un ciel qui ne serait guère haut placé ! Quelle misérable distance en comparaison de celles que les astronomes ont mesurées entre la terre et les étoiles les moins éloignées d'elle ! Un rayon de lumière, bien autrement rapide qu'une enclume (puisqu'il ne lui faudrait que 8 minutes 10 secondes pour venir du soleil, et un dixième de seconde pour faire le tour de la terre), voyage pendant cinq cents ans, seulement pour descendre d'Alcyone jusqu'à nous (3). C'est ainsi que les enseignements positifs de la science moderne contiennent plus de merveilles que les inventions les plus audacieuses de la poésie antique.

Au temps d'Hérodote, l'explication qu'Homère et Hésiode avaient donnée de la figure de la terre était admise comme une vérité incontestable par toutes les populations grecques. On croyait encore à l'infaillibilité d'Homère, plusieurs siècles après Aristote.

Cependant les philosophes et les savants ne s'en étaient pas tenus à cette théorie trop primitive. Ils en faisaient ouvertement la critique, soit dans son ensemble, soit dans quelqu'une de ses parties

« Je ne connais point de fleuve Océan, dit Hérodote avec quelque ironie. Il me paraît que c'est Homère ou quelques anciens poëtes qui ont inventé cette dénomination ou l'ont introduite dans leurs poëmes. »

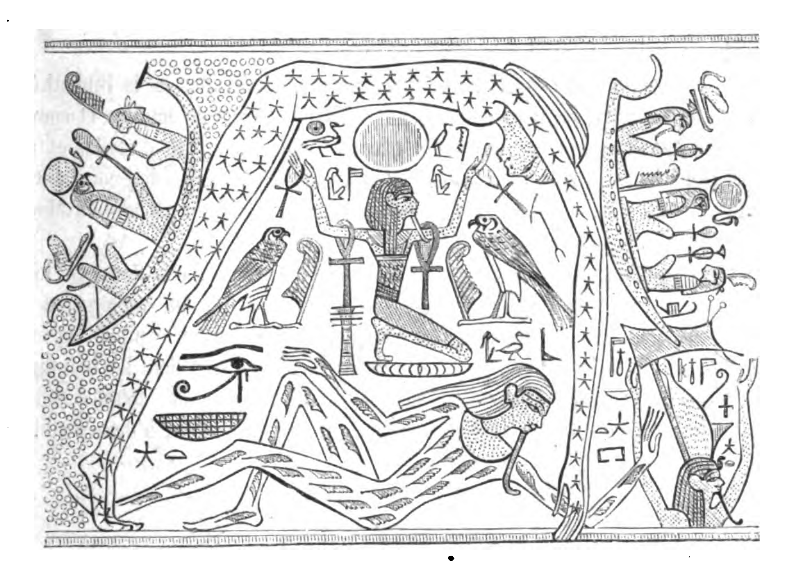
Déjà, 550 ans avant Jésus-Christ, Anaximandre et Hécatée avaient supposé que la terre, au lieu d'être plate, avait la forme d'un cylindre et était convexe à sa surface supérieure : suivant eux, son

(1) Vulcain, précipité du ciel par Jupiter, (*Iliade*, I, 592), traversa l'espace en un seul jour, et tomba dans l'île de Lemnos, tout étourdi de sa chute. Ce dieu avait ainsi voyagé dix-sept fois plus rapidement qu'une de ses enclumes ; mais il était tout simple que les dieux ne fussent point soumis aux lois vulgaires de la gravitation.

(2) La seule difficulté de ce calcul, fait par Galle, consiste à tenir compte de la décroissance rapide que l'attraction du globe terrestre subit à des distances considérables. *(Cosmos.)*

(3) Alcyone, la plus brillante des Pléiades, sur le dos du Taureau. L'espace étant infini, d'innombrables rayons voyageront pendant l'éternité sans arriver jamais jusqu'à la terre, fût-elle éternelle.

diamètre était trois fois plus grand que sa hauteur; son contour était rond comme s'il eût été l'œuvre d'un tourneur.



Représentation symbolique du ciel et de la terre d'après les Égyptiens. — Peinture extraite du papyrus hiéroglyphique de Tentamoun, apporté d'Égypte par M. Thedenat et conservé au département des médailles de la Bibliothèque impériale. — Dessin de M. Théodule Devéria. (Voy. p. 10.)

Hérodote n'admettait pas plus cette hypothèse que la dénomination de fleuve donnée à l'Océan. « Je ne puis m'empêcher de rire, dit-il, quand je vois quelques gens, qui ont donné des descriptions de la circonférence de la terre, prétendre, sans se laisser guider par la raison, que la terre est ronde comme si elle eût été travaillée au tour, et que l'Océan l'environne de toutes parts. »

Mais, parmi les nombreux systèmes proposés et discutés dans le monde savant, quel était celui qui paraissait le plus plausible à Hérodote? On l'ignore. Il ne fait aucune allusion aux conjectures très-avancées de Thalès, qui affirmait que l'univers était sphérique et que la terre était suspendue en l'air sans aucun soutien. Cette dernière idée avait beaucoup de peine à se faire admettre. Comment ne pas frémir à la supposition que cette masse énorme pouvait être ainsi abandonnée et isolée? N'était-il pas à craindre qu'elle ne s'abimât tout à coup par sa pesanteur dans les espaces immenses de l'infini (¹)?

Pour rassurer les esprits inquiets, Xénophanes de Colophon, contemporain d'Anaximandre, avait imaginé que la terre devait avoir la forme d'une vaste montagne, d'un cône tronqué ou d'une colonne. Au sommet habitaient les hommes, et les astres tournaient alentour. La base ou la racine s'étendait à l'infini vers les parties inférieures de l'univers. Quant à ce que pouvait être ce monde inférieur où s'enracinait la terre, on n'en tentait pas même l'explication, ou si l'on osait s'y aventurer on s'y perdait. Hésiode avait seulement dit à ce sujet quelques mots d'une obscurité désespérante : « L'abîme est environné d'une barrière d'airain; autour de l'ouverture la nuit répand trois fois ses ombres épaisses; au-dessus reposent les racines de la terre et les fondements de la terre stérile (²). » Quelques philosophes étaient moins embarrassés pour expliquer le ciel, et ce qu'ils en disaient n'était même que trop

(¹) On peut croire qu'Hérodote, ne voyant dans les théories des différentes écoles que des hypothèses dénuées de preuves, préféra s'abstenir d'en adopter aucune, ou du moins d'écrire sur ce sujet. Le plan de son ouvrage ne l'obligeait pas à traiter de cette matière. Il paraît certain que, de son vivant, on professait dans les écoles pythagoriciennes et italiques que la terre était ronde. Anaximandre lui-même avait tracé une carte sur un globe. Socrate, vers la fin de sa vie (400 av. J.-C.), croyait, suivant ce que rapporte Platon dans le *Phédon*, que « la terre, vue d'un lieu élevé, a la forme d'un ballon, et qu'elle se soutient au milieu du ciel par son propre équilibre. — Ce qui est en équilibre au milieu d'une chose qui le presse également ne saurait, disait ce sage, pencher d'aucun côté, et par conséquent demeure fixe et immobile. »

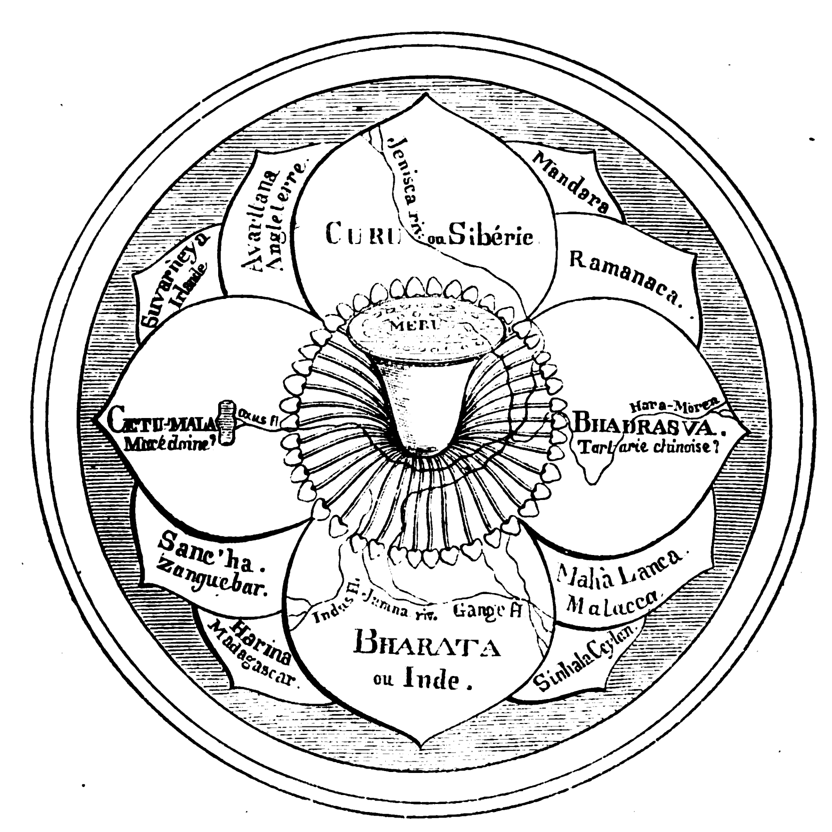
(²) Les Hébreux croyaient aussi que la terre était une plaine entourée d'eau, puis de ténèbres. « Une épaisse obscurité forme la ceinture de l'océan, » dit Job (28, 9).

clair, s'il est vrai qu'Anaxagore Clazoménien, disciple d'Anaximandre, ait enseigné que la voûte céleste était tout simplement faite avec de grosses pierres.

D'autres philosophes de l'antiquité avaient donné, dit-on, à la terre la forme d'un être animé, ou d'une fleur, ou d'un vaisseau. Mais ce n'étaient là que des espèces de métaphores qui venaient aux Grecs des pays du symbole par excellence, l'Asie et l'Égypte.

Sur un papyrus hiéroglyphique conservé au département des médailles de la Bibliothèque impériale, on voit la terre représentée par un personnage à barbe verte, couvert de feuilles et couché. Le ciel est personnifié par une déesse qui forme une voûte avec son corps parsemé d'étoiles et allongé hors de toute proportion. Deux barques portant, l'une le soleil levant, l'autre le soleil couchant, parcourent le ciel en suivant les contours du corps de la déesse. Au milieu du tableau est le dieu Maou, intelligence divine qui préside à l'équilibre de l'univers. (Voy. p. 9.)

Les Hindous représentaient symboliquement la terre sous la forme d'une fleur de lotus flottant sur l'Océan, et entourée par la terre d'or ou par les montagnes sacrées qui contenaient les eaux et les empêchaient de tomber dans le vide. Au centre de la fleur était le germe, symbole du mont Mérou que l'on croyait placé au milieu de la terre. Les pétales et les filaments figuraient les montagnes qui entouraient le mont Mérou et servaient d'habitation aux dieux. Quatre grandes feuilles indiquaient quatre vastes régions dirigées vers les quatre points cardinaux. D'autres feuilles, à demi visibles, marquaient



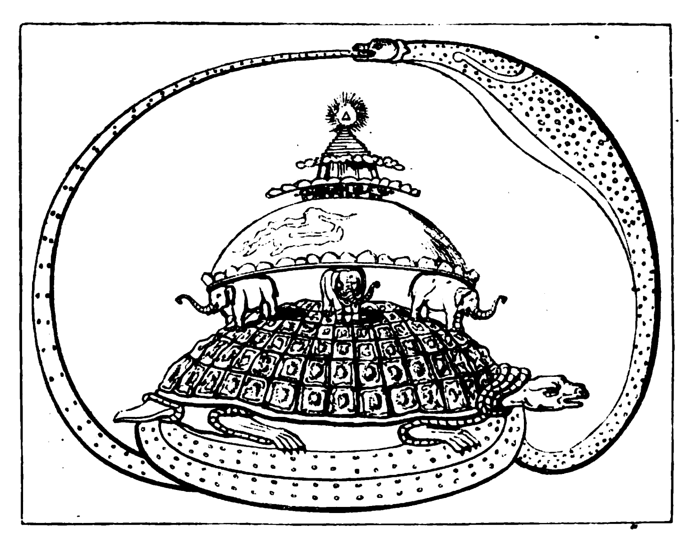
Représentation symbolique de la terre d'après les Hindous. — Carte publiée dans le tome VIII du recueil intitulé *Asiatic Researches*.

la place des îles de l'Océan. A cette forme du lotus on substituait quelquefois celle d'un vaisseau mystique dont le mont Mérou formait le mât (¹).

(¹) Il y a, au milieu du monde, la grande île nommée Jambon ou Jambou, qui a de longueur 100 000 yassineis et autant de largeur. Au milieu de cette île est la montagne Mérou, haute de 100 000 yassineis, profonde de 10 000, et large de 32 000. (Le *Bagavedam*, un des dix-huit livres canoniques des Indiens.)



Ces figures de la terre n'ont jamais été admises par les philosophes comme des représentations réelles. On a de même supposé à tort que Démocrite, Eudoxe, Dicæarque, Hipparque et d'autres, avaient



Le mont Mérou, la terre et les enfers portés par la tortue. — D'après le dessin original d'un Brahmane (1).

imaginé la terre sous les formes bizarres d'un demi-cercle, d'un rhomboïde, d'un manteau, d'un trapèze, d'une fronde, ou même de la queue d'un animal. Le savant Gosselin a fort bien fait remarquer que ce n'était point la terre entière que l'on figurait de ces diverses manières; c'était seulement la portion du continent connu que l'on représentait ainsi sur les cartes géographiques. Or les anciens furent longtemps convaincus que la zone glaciale et la zone torride étaient inhabitables : c'est pourquoi ils circonscrivaient toute la terre habitable au-dessus de l'équateur, et assez loin au-dessous du pôle nord; par suite, sa configuration, tout en largeur, variait nécessairement selon que les connaissances géographiques étaient portées plus ou moins loin dans des directions nouvelles par les voyageurs et les savants.

Parmi les autres problèmes qui occupaient la pensée des hommes instruits, il y en avait un non moins curieux.

Quel était le centre de la terre?

Chaque peuple répondait avec une assurance naïve : « Le centre est chez moi. »

Pour les Égyptiens, ce point central était Thèbes; pour les Assyriens, c'était Babylone; pour les Indiens, le mont Mérou; pour les Hébreux, Jérusalem (2); pour les Grecs, le mont Olympe d'abord, ensuite le temple de Delphes, comme on peut le voir sur la carte d'Homère.

Au temps d'Hérodote, le disque terrestre s'était assez étendu pour obliger les esprits éclairés, parmi les Grecs, à déplacer le centre : on le portait vers le sud-est, du côté de Rhodes.

En ce qui concernait les grandes divisions géographiques, on avait admis, depuis plusieurs siècles, trois parties du monde.

« Je ne puis conjecturer, dit Hérodote, pourquoi la terre étant une, on lui donne trois différents noms, qui sont des noms de femmes : Europe, Asie, Libye (les anciens nommaient ainsi l'Afrique), et je n'ai pas pu savoir comment s'appelaient ceux qui ont ainsi divisé la terre, ni d'où ils ont pris les noms qu'ils lui ont donnés »

(1) La tortue est le symbole de la force et du pouvoir conservateur : elle repose sur le grand serpent, emblème de l'éternité. Les trois mondes sont : 1° la région supérieure, résidence des dieux, divisée en sept swargas ou lokas; 2° la région intermédiaire, la terre; 3° la région inférieure ou les enfers, les sept patalas. Au sommet du mont Mérou, qui est supposé traverser et réunir les trois mondes, on voit rayonner le triangle, symbole de la création.

(2) « Je l'ai posée (Jérusalem) au milieu des peuples, et l'ai entourée de toute la terre. » (Ézéchiel, ch. 5.) « Il a fait l'ouvrage du salut au milieu de la terre. » (Psalmiste.) On interprétait ces paroles trop littéralement.

Ces noms, en effet arbitraires, puisqu'ils ne caractérisent point spécialement ce qu'ils servent à désigner, paraissent avoir appartenu primitivement à d'étroites localités, et s'être successivement étendus à des circonscriptions de plus en plus grandes ([1]). Quant à la triple division du monde ancien, elle s'explique surtout par les séparations naturelles que forme la Méditerranée.

Toutefois les dimensions relatives de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique n'étaient point déterminées dans la géographie des anciens comme elles l'ont été par les études ou les conventions modernes ([2]).

Sur le planisphère tracé d'après les écrits d'Hérodote, l'Europe surpasse de beaucoup en longueur les deux autres divisions continentales : elle comprend tout le nord de la terre. Hérodote ne connaissait de l'Asie que ses régions occidentales, et il constate que le Nil était considéré comme la limite entre ce continent et celui de la Libye. Le Delta, aujourd'hui désert, alors couvert de villes et de monuments, formait en quelque sorte un terrain neutre, une quatrième partie du monde, ce qui convenait parfaitement à la haute opinion que les Égyptiens avaient d'eux-mêmes et de l'antiquité de leur race.

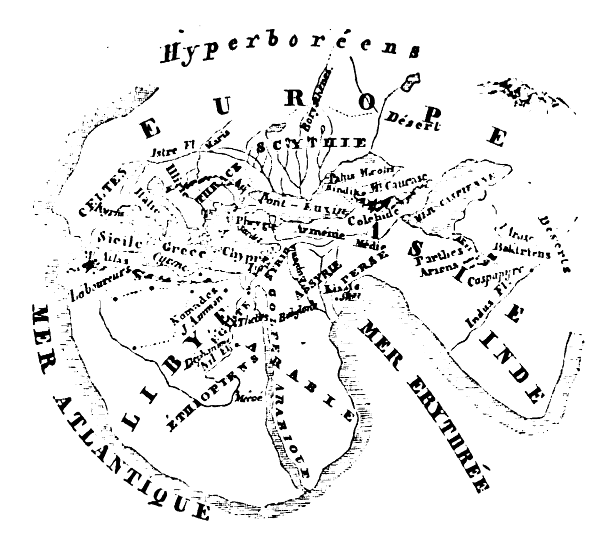
La comparaison entre la carte d'Homère et celle d'Hérodote peut donner une idée du progrès qu'avait fait la géographie du dixième siècle au cinquième siècle avant notre ère.

« La géographie d'Homère, dit Gail, est un point lumineux qui éclaire la Grèce et les côtes de la basse Asie, mais qui bientôt s'affaiblit en s'étendant et laisse dans l'obscurité les contrées lointaines. »

Au delà de l'Égypte, de l'Ethiopie, de la Thrace, vaguement entrevues, tout n'était plus pour Homère et ses contemporains que fables, mystères, séjours de déesses et d'êtres fantastiques semblables à ceux que l'on peut voir dans des rêves : Circé, Calypso, l'antre d'Éole, les Cyclopes; les Cimmériens, qui vivaient au milieu d'éternelles ténèbres; les Lestrigons, géants antropophages, qui jouissaient d'une lumière continuelle; l'entrée des enfers, et les champs Élysées près des sources de l'Océan.

Le cercle des pays décrits avec précision par Homère n'a pas plus de 450 kilomètres ou environ cent lieues de rayon.

Hérodote embrasse, dans ses descriptions, un monde trois fois plus étendu. Il avoue qu'il ignore ce



La Terre d'après le système d'Hérodote.

que sont les peuples qui vivent aux extrémités des trois parties de la terre; mais, comme on le verra, il ne répète qu'avec réserve, ou seulement pour en sourire, les fables accréditées autour de lui, et qui

([1]) Le mot *Afrique* avait d'abord été appliqué seulement au territoire de Carthage.

([2]) Les limites entre l'Afrique et l'Asie sont très-nettement indiquées par la nature. Il n'en est pas de même des limites entre l'Asie et l'Europe. Ce furent les académiciens de Saint-Pétersbourg qui firent décidément accepter pour la limite orientale de l'Europe la chaîne de l'Oural et le fleuve du même nom. Il n'est pas sûr que l'on s'en tienne là. On a proposé de se décider pour la ligne du Kouban et du Terek, fleuves qui séparent les Steppes de la Russie méridionale des régions montagneuses, et les tribus nomades des nations à demeure fixe.



prêtaient à ces habitants lointains des formes et des conditions d'existence extravagantes. Il n'affirme que ce qu'il tient pour certain d'après ses propres observations ou d'après des renseignements puisés aux sources les plus sûres. Pour tout ce qui lui paraît douteux ou invraisemblable, il a soin de mettre ses lecteurs en garde contre trop de confiance. Ses hypothèses mêmes sont pour la plupart de justes pressentiments de la vérité : quelques-unes, rejetées avec dédain par des géographes beaucoup moins anciens, ont été depuis entièrement confirmées.

On doit d'autant plus admirer ces rares et hautes qualités d'Hérodote, qu'il était fort jeune lorsqu'il commença ses voyages, puisque l'on considère comme incontestable qu'il avait seulement vingt-huit ans lorsqu'il fit la lecture de son histoire aux jeux Olympiques (1).

La seule curiosité n'était point le but qui l'avait déterminé à entreprendre un voyage aussi long et aussi laborieux. En s'éloignant de sa patrie, vers l'an 464 avant Jésus-Christ, il ne cédait pas seulement au désir de s'éclairer sur des questions difficiles qui se rapportaient aux origines et au culte de son pays ; il avait conçu un projet plus vaste. A l'exemple d'Homère, qui avait chanté la première victoire signalée des Hellènes contre les Asiatiques (ou, comme on l'a dit, le premier triomphe de la civilisation de l'Occident sur celle de l'Orient), Hérodote se proposait d'écrire l'histoire des longues et mémorables luttes que les Grecs avaient soutenues contre la Perse, et qui s'étaient récemment terminées par les glorieuses victoires de Marathon, de Salamine, de Platée et de Mycale : il avait sagement pensé que la meilleure préparation à une œuvre si considérable était de visiter les nations les plus intéressées à ces événements, et d'étudier chez elles-mêmes leurs annales, leurs institutions et leurs mœurs (2).

Ce fut, en effet, au retour de ses voyages, et sous leur impression, qu'Hérodote composa le livre immortel qui lui a mérité dans la postérité le surnom de *Père de l'histoire;* il n'aurait pas eu moins de titres à être nommé le *Père de la géographie* (3). Les descriptions physiques, les informations curieuses et de toute nature qu'il a si agréablement mêlées à sa narration historique, sont restées des modèles qu'on n'a point surpassés dans l'art d'observer et d'écrire. Jamais peut-être on n'a enseigné plus de choses sous une forme plus charmante. Un de ses biographes, Visconti, semble n'avoir rien exagéré en disant que son livre est le plus intéressant et le plus agréable de tous les livres écrits en prose depuis vingt-trois siècles. Encore ne pouvons-nous guère aujourd'hui apprécier toutes les beautés de son style, dont l'harmonie est si douce, au témoignage de Quintilien, « qu'il paraît renfermer de la musique (4). »

La plupart des auteurs qui ont écrit sur les voyages d'Hérodote supposent qu'il visita d'abord l'Égypte. C'était le pays où il avait le plus à voir et à apprendre : il dut y séjourner plus longtemps qu'en aucune autre contrée. On croit qu'il fit ensuite une excursion en Libye ; puis que, traversant de nouveau l'Égypte, il se rendit en Asie, à Tyr, et parcourut successivement la Palestine, l'Assyrie, la Perse, la Médie et la Colchide : il passa de ce dernier pays chez les Scythes, de là en Thrace, puis en Grèce. Cet itinéraire n'a rien que de très-vraisemblable ; il nous servira de guide pour le choix et la disposition des extraits du livre d'Hérodote que l'on va lire (5).

(1) L'an 1er de la 81e olympiade, ou 456 avant Jésus-Christ. (Voy. Charles Lenormant, *Cours d'histoire ancienne*, Introduction.)

(2) Hérodote ne parle ni de Rome ni de Jérusalem ; il cite à peine Carthage. L'histoire de ces villes n'importait point alors à la Grèce.

(3) « L'histoire d'Hérodote est l'ouvrage le plus précieux qu'aient jamais produit la littérature et la philosophie d'aucun peuple durant les premiers siècles de son développement. Elle renferme un très-grand nombre d'observations précieuses sur les mœurs et sur les objets naturels ; elle nous donne des renseignements précis et puisés à des sources diverses sur toutes les nations que connaissaient alors les Grecs. » (W. Desborough Cooley, *Histoire des voyages*, trad. par Adolphe Joanne et Old Nick.)

« Hérodote a élevé à la géographie, aussi bien qu'à l'histoire de l'antiquité grecque, le monument le plus riche et le plus complet qui existe chez aucun peuple, et sur quelque époque que ce soit des annales du monde. » (Vivien Saint-Martin, *Histoire des découvertes géographiques*.)

(4) Racine écrivait à son fils aîné : « J'aimerais, si vous vouliez lire quelque livre français, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendrait la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes après l'Écriture sainte. » (Lettre du 28 octobre 1692.) On doit remarquer toutefois que l'œuvre entière d'Hérodote n'est point une lecture qui convienne à la première adolescence.

(5) Ces extraits sont empruntés à la traduction de Larcher, qui sert le plus généralement de texte aux commentaires et aux études sur Hérodote. Le comte Jean Potocki appelle cette traduction « un chef-d'œuvre de critique, de logique et de bonne foi. »



ÉGYPTE.

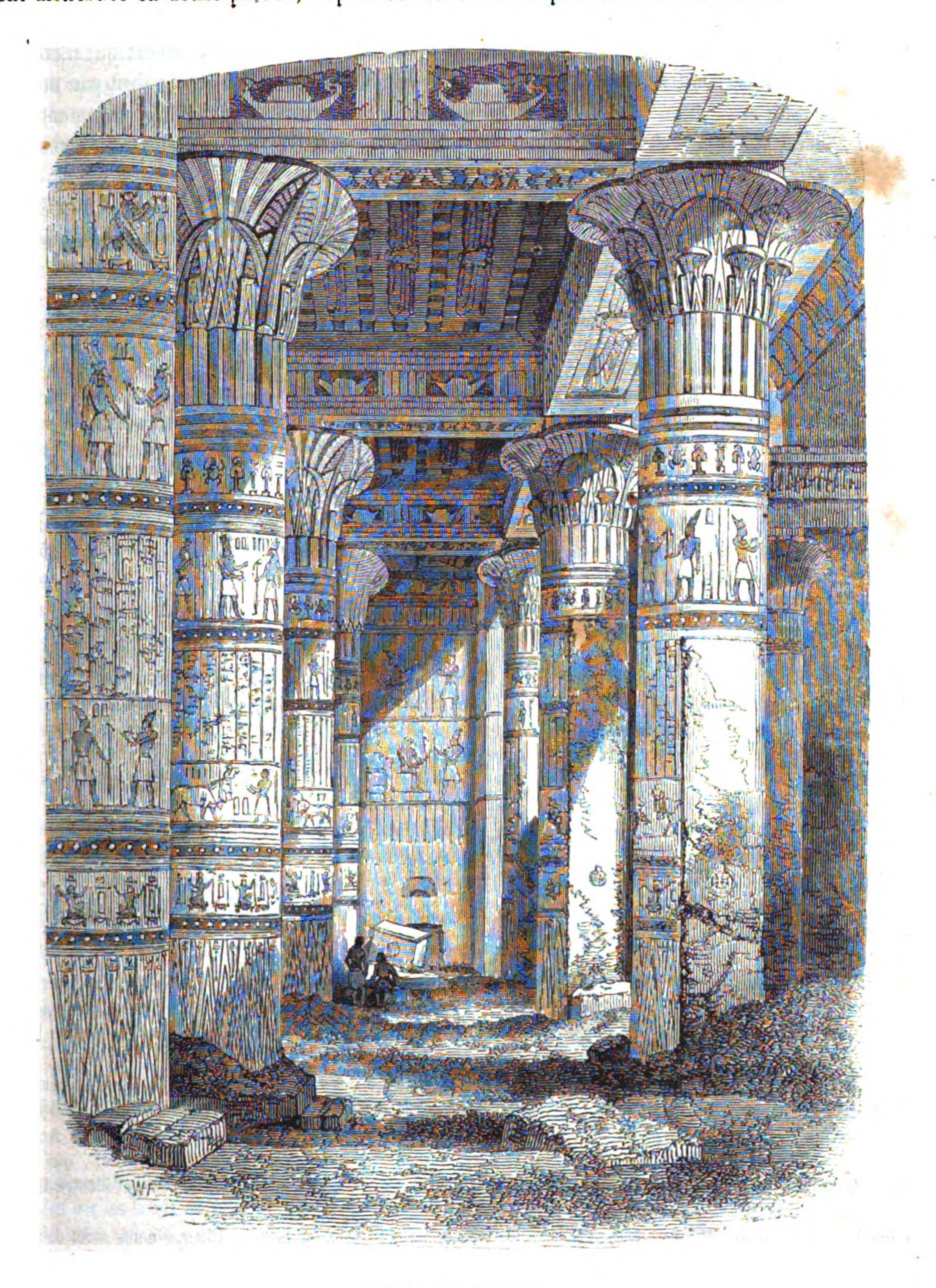
L'Égypte renferme plus de merveilles que nul autre pays, et il n'y a point de contrée où l'on voie tant d'ouvrages admirables et au-dessus de toute expression.



Vue à vol d'oiseau des ruines de l'ancienne Égypte dans leur état actuel. — Dessin de M. Théodule Devéria.

Pendant mon séjour à Memphis, j'appris (beaucoup) de choses dans les entretiens que j'eus avec les prêtres de Vulcain; mais comme les habitants d'Héliopolis passent pour les plus habiles de tous les Égyptiens, je me rendis ensuite en cette ville, ainsi qu'à Thèbes, pour voir si leurs discours s'accordaient avec ceux des prêtres de Memphis.

Ils me dirent tous unanimement que les Égyptiens avaient inventé les premiers l'année, et qu'ils l'avaient distribuée en douze parties, d'après la connaissance qu'ils avaient des astres.



Portique d'un temple (1).

(1) L'artiste a choisi pour exemple le grand portique, dans l'île de Philæ, comme étant un des beaux spécimens de l'architecture égyptienne, quoiqu'il ne soit pas d'une très-haute antiquité, et aussi comme étant l'un de ceux qui ont le moins souffert des injures du temps. D'autres colonnades, d'un effet moins brillant, sont cependant plus réellement belles; mais pour

Ils me dirent aussi qu'ils avaient les premiers élevé aux dieux des autels, des statues et des temples, et qu'ils avaient les premiers gravé sur la pierre des figures d'animaux; et ils m'apportèrent des preuves sensibles que la plupart de ces choses s'étaient passées de la sorte (1). Ils ajoutèrent que Ménès fut le premier homme qui eût régné en Égypte (2); que de son temps toute l'Égypte, à l'exception du nome thébaïque (3), n'était qu'un marais; qu'alors il ne paraissait rien de toutes les terres qu'on y voit aujourd'hui au-dessous du lac Mœris, quoiqu'il y ait sept jours de navigation depuis la mer jusqu'à ce lac, en remontant le fleuve.

Ce qu'ils me dirent de ce pays me parut très-raisonnable. Tout homme judicieux qui n'en aura point entendu parler auparavant remarquera en le voyant que l'Égypte, où les Grecs vont par mer, est une terre de nouvelle acquisition et un présent du fleuve; il portera aussi le même jugement de tout le pays qui s'étend au-dessus de ce lac jusqu'à trois journées de navigation, quoique les prêtres ne m'aient rien dit de semblable : c'est un autre présent du fleuve (4).

L'Égypte ne ressemble en rien ni à l'Arabie, qui lui est contiguë (5), ni à la Libye, ni à la Syrie. Le sol de l'Égypte est une terre noire, crevassée et friable, comme ayant été formée du limon que le Nil y a apporté d'Éthiopie et qu'il y a accumulé par des débordements; au lieu qu'on sait que la terre de Libye

bien apprécier la simple beauté des monuments les plus anciens, il faut un peu d'exercice à l'œil et d'étude à l'esprit.

L'art égyptien a eu ses périodes de grandeur et de décadence. « L'admirable simplicité de lignes, la finesse délicate, qui distinguent les œuvres de la douzième dynastie, et qui semblent avoir appartenu, à un plus haut degré encore, à l'art des premières dynasties, fait place, sous les Ptolémées, à cette profusion de détails, à cette richesse d'ornementation, qui multiplient les symboles et cherchent plus à étonner l'œil qu'à reproduire la nature. A partir de Toutmès Ier, sous la dix-huitième dynastie, comme sous la dynastie saïtique, l'art fleurit de nouveau. » — Voy. Alfred Maury, Aperçu sur les religions de l'antiquité dans leurs rapports avec l'art *(Nouvelle galerie mythologique)*.

Il est remarquable que, dans les écrits des anciens, on ne rencontre pas une seule fois le nom d'un architecte, d'un sculpteur ou d'un peintre égyptien. Les artistes étaient ou prêtres, ou au service des prêtres, et il paraît qu'on ne pouvait exercer cette profession sans être lettré, parce qu'il fallait se conformer scrupuleusement, pour la représentation des sujets religieux, aux règles écrites dans les livres sacerdotaux.

(1) Ces hautes prétentions étaient en partie fondées relativement aux Hellènes.

(2) Ménès ou Menai est, en effet, inscrit comme le fondateur de la première dynastie des rois égyptiens sur les listes de Manéthon. Il sortait de la classe militaire qui, avant lui, n'était probablement pas encore parvenue au partage de l'autorité gouvernementale avec la classe des prêtres. On fait remonter la date du règne de Ménès, soit à l'an 2450 avant Jésus-Christ, soit même, suivant d'autres suppositions, à sept mille ans environ avant l'époque actuelle.

Manéthon, grand prêtre d'Héliopolis en Égypte, qui vivait au troisième siècle avant Jésus-Christ, avait composé une histoire d'Égypte. Quelques fragments de cette histoire, conservés par Jules l'Africain, Eusèbe, et Georges le Syncelle, sont, jusqu'à ce jour, les éléments les plus précieux que l'on possède pour l'étude de la chronologie égyptienne. D'après les listes ou tables de Manéthon, les dynasties des souverains de l'Égypte auraient été au nombre de trente et une depuis l'an 5867 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 332, date de la conquête du pays par Alexandre le Grand. L'exactitude de cette liste, à partir de la seizième dynastie, qui a commencé en l'an 2270 et a cessé vers l'an 2082, est à peu près prouvée par les monuments et par la concordance des supputations avec d'autres annales de l'antiquité. Le document connu sous le nom de *Vieille chronique*, publié en grec, au huitième siècle chrétien, par Georges le Syncelle, et d'après lequel le second souverain d'Égypte, Hélios (le soleil), aurait à lui seul régné trente mille ans, n'offre d'intérêt qu'en ce qui concerne les seize premières dynasties de rois mortels.

Entre autres éléments d'étude sur cette grave question, il faut signaler : — la Table d'Abydos, trouvée en 1818 à Madfouneh (l'ancienne Abydos, au sud de Ptolémaïs), — les fragments du Papyrus royal de Turin, qui paraît avoir été un manuel de chronologie nationale, rédigé par les prêtres gardiens des archives des temples; — la Chambre de Karnak, à la Bibliothèque impériale.

On consultera aussi avec profit les ouvrages suivants : — *Chronique des rois d'Égypte*, par J.-B.-C. Lesueur, membre de l'Institut; mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (publié en 1848); — *Examen critique de la précession des dynasties égyptiennes*, par Brunet de Presle; mémoire qui a obtenu, de la même Académie, une mention très-honorable (première partie publiée en 1850); — *Recherches de quelques dates absolues, qui peuvent se conclure de dates vagues inscrites sur des monuments égyptiens;* mémoire lu par le vénérable et illustre Biot à l'Académie des sciences, dans la séance du lundi 7 février 1853.

(3) Pendant un grand nombre de siècles l'Égypte fut divisée en provinces ou nomes. Chaque nome avait des assemblées politiques qui régularisaient le taux et la mesure de l'impôt, ou qui, dans les circonstances extraordinaires, intervenaient dans les grandes questions de gouvernement.

On croit qu'en ce temps-là, aux changements de règne ou de dynastie, ces nomes envoyaient des députés à une assemblée générale qui se réunissait au Labyrinthe.

(4) Un atterrissement.

(5) L'Arabie commençait sur la rive droite du Nil.



est plus rougeâtre et plus sablonneuse, et que celle de l'Arabie et de la Syrie est plus argileuse et plus pierreuse.

Il n'y a personne dans le reste de l'Égypte, ni même dans le monde, qui recueille les grains avec moins de sueur et de travail que ceux qui habitent le pays situé au-dessous de Memphis. Ils ne sont point obligés de tracer avec la charrue de pénibles sillons, de briser les mottes, de donner à leurs terres les autres façons que leur donnent le reste des hommes; mais lorsque le fleuve a arrosé de lui-même les campagnes, et que les eaux se sont retirées, alors chacun y lâche des pourceaux, et ensemence ensuite son champ. Lorqu'il est ensemencé, on y conduit des bœufs; et, après que ces animaux ont enfoncé le grain en le foulant aux pieds, on attend tranquillement le temps de la moisson. On se sert aussi de bœufs pour faire sortir le grain de l'épi, et on le serre ensuite.



Le Nil portant une tige de sorgho et une corne d'abondance; près de lui, un hippopotame. — Médaille d'Hadrien (¹).

Le Nil, dans ses grandes crues, inonde non-seulement le Delta, mais encore des endroits qu'on dit appartenir à la Libye, ainsi que quelques petits cantons de l'Arabie, et se répand de l'un et de l'autre côté l'espace de deux journées de chemin, tantôt plus, tantôt moins.

Quant à la nature de ce fleuve, je n'en ai rien pu apprendre ni des prêtres, ni d'aucune autre personne. J'avais cependant une envie extrême de savoir d'eux pourquoi le Nil commence à grossir au solstice d'été, et continue ainsi durant cent jours; et par quelle raison, ayant crû ce nombre de jours, il se retire, et baisse au point qu'il demeure petit l'hiver entier, et qu'il reste en cet état jusqu'au retour du solstice d'été (²).

De tous les Égyptiens, les Libyens et les Grecs avec qui je me suis entretenu, aucun ne se flattait de connaître les sources du Nil, si ce n'est le hiérogrammatéus, ou interprète des hiéroglyphes de Minerve, à Saïs en Égypte. Je crus néanmoins qu'il plaisantait, quand il m'assura qu'il en avait une connaissance certaine. Il me dit qu'entre Syène, dans la Thébaïde, et Éléphantine, il y avait deux montagnes dont les sommets se terminaient en pointe; que l'une de ces montagnes s'appelait Crophi, et l'autre Mophi. Les sources du Nil, qui sont de profonds abîmes, sortaient, disait-il, du milieu de ces montagnes : la moitié de leurs eaux coulait en Égypte, vers le nord, et l'autre moitié en Éthiopie, vers le sud. Pour montrer que ces sources étaient des abîmes, il ajouta que Psammitichus, ayant voulu en faire l'épreuve, y avait fait jeter un câble de plusieurs milliers d'orgyies (³), mais que la sonde n'avait pas été jusqu'au fond. Si le récit de cet interprète est vrai, je pense qu'en cet endroit les eaux, venant à se porter et à se briser avec violence contre les montagnes, refluent avec rapidité, et excitent les tournants qui empêchent la sonde d'aller jusqu'au fond.

Je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en apprendre davantage.

Voici néanmoins ce que m'ont dit quelques Cyrénéens qui, ayant été consulter, à ce qu'ils me rapportèrent, l'oracle de Jupiter Ammon, eurent un entretien avec Étéarque, roi du pays. Insensiblement la conversation tomba sur les sources du Nil, et l'on prétendit qu'elles étaient inconnues. Étéarque leur raconta qu'un jour des Nasamons arrivèrent à sa cour. Les Nasamons sont un peuple de Libye qui habite la Syrte, et un pays de peu d'étendue à l'orient de la Syrte. Leur ayant demandé s'ils avaient quelque chose de nouveau à lui apprendre sur les déserts de Libye, ils lui répondirent que, parmi les familles les plus puissantes du pays, des jeunes gens, parvenus à l'âge viril, et pleins d'emportement, imaginèrent, entre autre extravagances, de tirer au sort cinq d'entre eux pour reconnaître les déserts de la Libye et

(¹) Les Égyptiens rendaient un culte au Nil : on lui avait élevé des temples, et l'on croit qu'il avait des prêtres dans toutes les villes situées sur les bords du fleuve.

(²) Hérodote entre ensuite dans la critique de diverses explications sur les débordements du Nil. Celle qu'il adopte est obscure et très-peu satisfaisante. Il ne veut pas admettre comme cause la fonte des neiges : il lui paraît impossible qu'il y ait des neiges dans les contrées que le Nil traverse, parce que, dit-il, la chaleur y est excessive. D'une part, les anciens ignoraient que la neige peut se conserver toute l'année, au sommet des hautes montagnes, même sous la zone torride; d'autre part, ils croyaient que de même qu'en montant vers le nord on approchait de plus en plus du froid extrême, de même, en descendant du côté opposé, on approchait nécessairement de plus en plus de l'extrême chaleur.

(³) L'orgyie ou aune grecque équivaut à un peu plus de 1m,84.

tâcher d'y pénétrer plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Ces jeunes gens, envoyés par leurs compagnons avec de bonnes provisions d'eau et de vivres, parcoururent d'abord des pays habités; ensuite ils arrivèrent dans un pays rempli de bêtes féroces; de là, continuant leur route à l'ouest à travers les déserts, ils aperçurent, après avoir longtemps marché dans un pays très-sablonneux, une plaine où il y avait des arbres. S'en étant approchés, ils mangèrent des fruits que ces arbres portaient. Tandis qu'ils en mangeaient, de petits hommes (¹), d'une taille au-dessous de la moyenne, fondirent sur eux et les emmenèrent par force. Les Nasamons n'entendaient point leur langue, et ces petits hommes ne comprenaient rien à celle des Nasamons. On les mena par des lieux marécageux; après les avoir traversés, ils arrivèrent à une ville dont tous les habitants étaient noirs, et de la même taille que ceux qui les y avaient conduits. Une grande rivière, dans laquelle il y avait des crocodiles, coulait le long de cette ville, de l'ouest à l'est.

Je me suis contenté de rapporter jusqu'à présent le discours d'Étéarque. Ce prince ajoutait cependant, comme m'en assurèrent les Cyrénéens, que les Nasamons étaient retournés dans leur patrie, et que les hommes chez qui ils avaient été étaient tous des enchanteurs. Quant au fleuve qui passait le long de cette ville, Étéarque conjecturait que c'était le Nil, et la raison le veut ainsi; car le Nil vient de la Libye, et la coupe par le milieu (²).

Comme les Égyptiens sont nés sous un climat bien différent des autres climats, et que le Nil est d'une nature bien différente du reste des fleuves, aussi leurs usages et leurs lois diffèrent-ils pour la plupart de ceux des autres nations. Chez eux, les femmes vont sur la place et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs maisons, travaillent à de la toile (³). Les autres nations font la

(¹) Il paraît probable qu'il existe, dans l'Afrique centrale, une race de petits hommes. Un voyageur anglais, André Batell, qui avait passé plusieurs années parmi les Jagas, au centre de l'Afrique, a assuré qu'il y a, dans ce pays, une race de nègres nommés Matimbas, qui ne sont pas plus grands que des enfants de douze ans, et qui habitent à huit journées au nord des frontières du pays de Loango. (Voy. Purchas, *Pilgrinage*, l. VIII; voyez aussi l'*Histoire générale des voyages* t. IV, p 601; et le *Voyage aux sources du Sénégal et de la Gambie*, par Mollien, t. I, p. 219.)

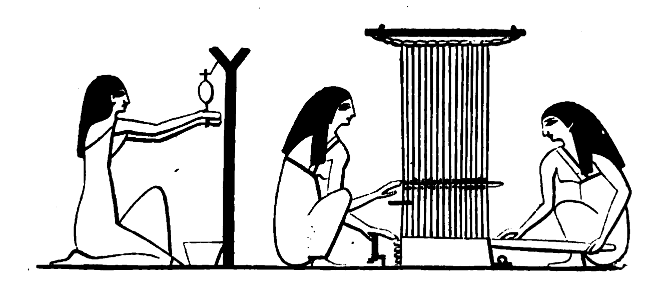
En 1848, le docteur Kraft, dans son voyage au pays d'Ousambara (Afrique australe), a entendu raconter, par son guide, qu'il y avait, dans le pays des Ouséri (tribu de Djagga), un petit peuple nommé Ouabilikimo, dont les individus n'ont pas plus de trois pieds et demi à quatre pieds de haut. « Ils portent de longs cheveux qui leur tombent sur les épaules, disait ce guide qui affirmait les avoir vus. Ils sont venus du nord-ouest dans l'Ousoueri, vendant du fer en échange de verroteries blanches. » Le docteur Kraft ajoute · « Ceci s'accorderait assez avec ce qu'on dit, dans le Choa, des pygmées du Doko. »

(²) C'est seulement dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle que les sources du Nil ont été découvertes. Au premier siècle de l'ère chrétienne, l'empereur Néron avait donné ordre à deux centurions d'aller à leur recherche. Après avoir traversé l'Éthiopie, ces officiers rencontrèrent une immense étendue de marais, au milieu desquels s'élevaient deux grands rochers d'où le fleuve s'échappait avec impétuosité : ils n'allèrent pas plus avant. Au seizième siècle, deux jésuites portugais furent persuadés qu'ils avaient remonté le Nil jusqu'à son extrême limite; mais ils avaient fait fausse route et suivi le cours du fleuve Bleu, comme le démontra notre célèbre géographe d'Anville sans sortir de Paris. Lorsque nous avons publié la première édition de notre livre, on s'accordait assez généralement à supposer que les sources devaient sortir des montagnes de la Lune (le Gebel-el-Kamar), à 800 lieues du Delta. Aujourd'hui toutes les hypothèses ont fait place à la certitude. L'honneur de la découverte des sources du Nil revient principalement à quatre voyageurs anglais : Burton, Speke, Grant et Baker. En 1858, Burton et Speke, tous deux officiers de l'armée de l'Inde, explorèrent, à onze cents milles de la côte orientale, le grand lac central de Tanganika. D'après les rapports de marchands arabes, Speke s'avança ensuite dans la direction du nord, et y trouva un second lac que les indigènes appellent Nyanza, ce qui signifie la Grande eau. L'extrémité méridionale de ce lac est située à 2 degrés et demi au sud, et son bord septentrional à un tiers de degré au nord de l'équateur. Plusieurs courants et une grande rivière, large de 150 mètres, sortent de cette extrémité et s'écoulent vers le nord : c'est le Nil. Speke en eut la preuve dans une autre exploration qu'il fit avec le capitaine Grant en 1861 et 1862. Il a donné à la branche principale, qui est bien la tête du grand fleuve, le nom de rivière Napoléon. Les branches collatérales sont nombreuses et rejoignent successivement le corps principal, formant ainsi un vaste delta dont le dernier confluent est à une grande distance du lac. Une partie considérable de ce delta est occupée par la peuplade sauvage des Ounyoro. L'expédition de Speke côtoya la rivière jusqu'à 2 degrés, ou 120 milles, à partir du lac, en se portant toujours assez directement vers le nord. A ce point, la rivière fait un grand coude à l'ouest pour aller se jeter dans un lac appelé par les indigènes Lonti-Nzighé, et elle en sort à un autre point. Speke fut obligé, par suite des troubles qui agitaient le pays, de s'éloigner de ce lac et de couper par la corde de l'arc; mais, après 100 milles de marche, aux environs du 3e degré et demi de latitude nord, il rejoignit un courant aussi considérable que celui qu'il avait quitté : c'était bien encore le Nil, le fleuve Bleu. Un autre voyageur anglais, Baker, explora, en 1865, ce lac auquel il donna le nom d'Albert-Nyanza : les lacs Victoria et Albert sont indubitablement les pères du fleuve.

(³) Diodore prétend qu'en Égypte les hommes étaient les esclaves de leurs femmes, et étaient obligés de leur obéir. C'est une



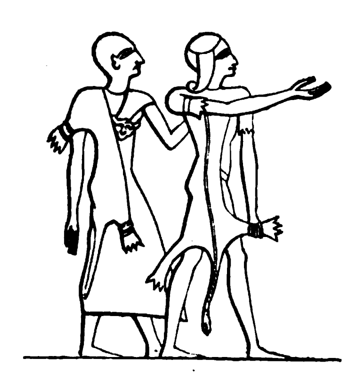
toile en passant la trame en haut, les Égyptiens en la poussant en bas. En Égypte, les hommes portent les fardeaux sur la tête, et les femmes sur les épaules. Chez les Égyptiens, les femmes ne peuvent être prêtresses d'aucun dieu ni d'aucune déesse; le sacerdoce est réservé aux hommes (1). Si les enfants mâles ne veulent point nourrir leurs pères et leurs mères, on ne les y force pas; mais si les filles le refusent, on les y contraint.



Femmes qui tissent. — Hypogées de Beni-Hassan.



Costumes divers de prêtres. — Tombeaux de Thèbes.





Grands prêtres vêtus de la peau de léopard (Thèbes).



Prêtresse, mère de prêtre (Thèbes).

exagération; mais il paraît certain que, dans l'ancienne Égypte, la condition civile des femmes n'était nullement inférieure à celle des hommes. Sur les scènes figurées, et dans les groupes sculptés, les femmes apparaissent toujours comme les égales de leurs époux. On peut admettre qu'elles avaient la liberté et l'influence dont jouissent aujourd'hui les Françaises : c'était bien assez pour étonner les Grecs! Il faut ajouter qu'elles avaient un privilége que n'ont point même les Françaises plusieurs femmes ont régné en Égypte.

(1) Le sens donné ici au mot sacerdoce n'est pas très-facile à expliquer. Les monuments prouvent qu'il y a eu des femmes prêtresses des dieux, et d'autres prêtresses des rois et des reines. Ces fonctions, très-honorées, étaient même quelquefois remplies par les filles et les femmes des rois. On remarque sur le monument de Rosette ces lignes : « Pyrrha, fille de Philinus, étant athlophore de Bérénice Évergète; Aria, fille de Diogène, étant canéphore d'Arsinoé Philadelphe; Irène, fille de Ptolémée, étant prêtresse d'Arsinoé Philopator. »

Dans les autres pays, les prêtres portent leurs cheveux; en Égypte, ils les rasent. Chez les autres nations, dès qu'on est en deuil, on se fait raser, et surtout les plus proches parents; les Égyptiens, au contraire, laissent croître leurs cheveux et leur barbe à la mort de leurs proches, quoique jusqu'alors ils se fussent rasés. Les autres peuples prennent leurs repas dans un endroit séparé des bêtes, les Égyptiens mangent avec elles. Partout ailleurs on se nourrit de froment et d'orge; en Égypte, on regarde comme infâmes ceux qui s'en nourrissent, et l'on y fait usage d'épeautre. Ils pétrissent la farine avec les pieds; mais ils enlèvent la boue et le fumier avec les mains. Les hommes ont chacun deux habits, les femmes n'en ont qu'un. Les autres peuples attachent en dehors les cordages et les anneaux ou crochets des voiles; les Égyptiens, en dedans. Les Grecs écrivent et calculent avec des jetons, en portant la main de la gauche vers la droite; les Égyptiens, en la conduisant de la droite à la gauche; et néanmoins ils disent qu'ils écrivent et calculent à droite, et les Grecs à gauche. Ils ont deux sortes de lettres, les sacrées et les populaires [1].

Ils sont très-religieux, et surpassent tous les hommes dans le culte qu'ils rendent aux dieux. Voici quelques-unes de leurs coutumes : ils boivent dans des coupes d'airain, qu'ils ont soin de nettoyer tous les jours; c'est un usage universel, dont personne ne s'exempte. Ils portent des habits de lin nouvellement lavés; attention qu'ils ont toujours.

Les prêtres se rasent le corps entier tous les trois jours, afin qu'il ne s'engendre ni vermine, ni aucune autre ordure sur des hommes qui servent les dieux. Ils ne portent qu'une robe de lin et des souliers de byblos. Il ne leur est pas permis d'avoir d'autre habit ni d'autre chaussure. Ils se lavent deux fois par jour dans de l'eau froide, et autant de fois toutes les nuits; en un mot, ils ont mille pratiques

[1] L'écriture *hiératique* (ou sacrée) et l'écriture *démotique* (populaire ou civile).

Remarquons toutefois que l'on distingue trois sortes de lettres ou d'écritures égyptiennes :

1° L'écriture sacrée des monuments, que l'on appelle, d'une manière générale, *hiéroglyphique* (le mot *hiéroglyphe* signifie caractères sacrés sculptés). Dans cette écriture, les caractères sont tracés en entier et sous leur plus belle forme. Il est possible qu'Hérodote n'ait point eu l'intention de parler de cette écriture monumentale, la considérant comme un art, ou bien qu'il l'ait comprise avec l'écriture suivante sous la dénomination : *lettres sacrées*.

2° L'écriture cursive antique des papyrus, que Champollion appelle *hiératique* (sacrée). C'est une abréviation des hiéroglyphes, une espèce de tachygraphie.

3° L'écriture cursive des papyrus, que l'on appelle *démotique* ou civile. C'est, de même que l'hiératique, une écriture abréviative. Les caractères, d'une forme différente, offrent beaucoup moins de régularité. On ne connaît point de spécimen d'écriture démotique qui remonte à un règne plus ancien que celui d'Amasis. On trouve dans les momies et les tombeaux des contrats de vente, des comptes de marchands, des lettres privées, quelques-unes cachetées, en écriture démotique.

Les signes, soit hiéroglyphiques, soit cursifs, sont de deux sortes : les uns sont *idéographiques*, c'est-à-dire représentant la chose ou l'idée elle-même par image ou par symbole; les autres *phonétiques*, c'est-à-dire signes d'un son, d'une voix.

Ces signes idéographiques et phonétiques sont le plus souvent combinés ensemble. Chaque nom pouvait être écrit de deux manières : — par la représentation même de la chose ou de l'idée symbolisée, — par son appellation empruntée à la langue parlée, et tracée par conséquent en caractères phonétiques. Pour un bœuf, par exemple, on dessinait un bœuf, ou bien l'on écrivait la syllabe *eh*, correspondant au son du mot qui, dans la langue parlée, servait à indiquer cet animal. Le signe phonétique est presque toujours suivi du signe idéographique, soit entier, soit abrégé, et que l'on nomme aussi *signe déterminatif*. Ce signe idéographique est réduit à son expression matériellement la plus simple, et idéalement la plus générale, dans l'écriture démotique : par exemple, après la syllabe *eh* on trouve le signe d'une peau d'animal tannée.

L'étude des écritures égyptiennes oblige à celle de la langue copte, qui est dérivée directement de la langue égyptienne antique et a conservé un grand nombre des radicaux.

On rencontre encore aujourd'hui des personnes qui hésitent à croire que l'on soit parvenu à lire et traduire ce qu'on appelle les hiéroglyphes. Il leur suffirait cependant de très-peu d'étude pour reconnaître leur erreur. Il est pénible de voir des hommes sérieux se complaire à ces doutes dans le pays même qui a la gloire d'avoir produit la découverte du système hiéroglyphique.

Grâce aux admirables travaux et au génie de notre compatriote Champollion, il est devenu facile de traduire une grande partie des textes égyptiens. Chaque jour la lecture des inscriptions et des papyrus conduit à des découvertes importantes pour le progrès de la science historique. On commence même à pénétrer dans l'étude des œuvres purement littéraires de l'ancienne Égypte. Un savant français, M. de Rougé, a traduit une sorte de légende poétique, aussi amusante qu'un conte des *Mille et une nuits*, écrite par un auteur égyptien du quinzième siècle avant l'ère chrétienne.

Les lecteurs qui désireraient examiner de plus près ce sujet trouveront des indications très-claires dans les articles de M. de Rougé, publiés par l'*Athenæum français* (Ire année, 1852). Oserons-nous ajouter que, dès 1839, nous avons inséré, dans le *Magasin pittoresque* (t. VII), un exposé élémentaire du système hiéroglyphique, accompagné d'un grand nombre de signes gravés d'après les inscriptions : l'auteur de cet exposé était M. Nestor Lhôte.

religieuses qu'ils observent régulièrement. Ils jouissent, en récompense, de grands avantages. Ils ne dépensent ni ne consomment rien de leurs biens propres. Chacun d'eux a sa portion des viandes sacrées, qu'on leur donne cuites; et même on leur distribue chaque jour une grande quantité de chair de bœuf et d'oie. On leur donne aussi du vin de vigne ([1]); mais il ne leur est pas permis de manger du poisson.

Les Égyptiens ne sèment jamais de fèves dans leurs terres, et s'il en vient, ils ne les mangent ni crues ni cuites. Les prêtres n'en peuvent pas même supporter la vue; ils s'imaginent que ce légume est impur. Chaque dieu a plusieurs prêtres et un grand prêtre. Quand il en meurt quelqu'un, il est remplacé par son fils.

Ils croient que les bœufs mondes (purs) appartiennent à Épaphus, et c'est pourquoi ils les examinent avec tant de soin. Il y a même un prêtre destiné pour cette fonction. S'il trouve sur l'animal un seul poil noir, il le regarde comme immonde. Il le visite et l'examine debout et couché sur le dos; il lui fait ensuite tirer la langue, et il observe s'il est exempt des marques dont font mention les livres sacrés. Il considère aussi si les poils de la queue sont tels qu'ils doivent être naturellement. Si le bœuf est exempt de toutes ces choses, il est réputé monde; le prêtre le marque avec une corde d'écorce de byblos, qu'il lui attache autour des cornes; il y applique ensuite de la terre sigillaire, sur laquelle il imprime son sceau; après quoi on le conduit à l'autel; car il est défendu, sous peine de mort, de sacrifier un bœuf qui n'a point cette empreinte. Telle est la manière dont on examine ces animaux.

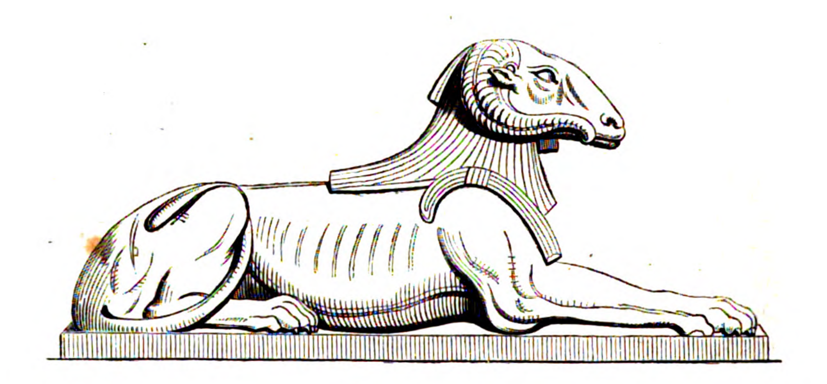
Voici les cérémonies qui s'observent dans les sacrifices. On conduit l'animal ainsi marqué à l'autel où il doit être immolé; on allume du feu; on répand ensuite du vin sur cet autel et près de la victime, qu'on égorge après avoir invoqué le dieu; on en coupe la tête, et on dépouille le reste du corps; on charge cette tête d'imprécations; on la porte ensuite au marché s'il y en a un, et s'il s'y trouve des marchands grecs, on la leur vend; mais ceux chez qui il n'y a point de Grecs la jettent à la rivière. Parmi les imprécations qu'ils font sur la tête de la victime, ceux qui ont offert le sacrifice prient les dieux de détourner les malheurs qui pourraient arriver à toute l'Égypte ou à eux-mêmes, et de les faire retomber sur cette tête.

Je vais parler maintenant de la déesse Isis, que les Égyptiens regardent comme la plus grande de toutes les divinités, et de la fête magnifique qu'ils célèbrent en son honneur. Après s'être préparés à cette fête par des jeûnes et par des prières, ils lui sacrifient un bœuf. On le dépouille ensuite et on en arrache les intestins; mais on laisse les entrailles et la graisse On coupe les cuisses, la superficie du haut des hanches, les épaules et le cou. Cela fait, on remplit le reste du corps de pains de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres substances odoriférantes. Ainsi rempli, on le brûle, en répandant une grande quantité d'huile sur le feu. Pendant que la victime brûle, ils se frappent tous, et lorsqu'ils ont cessé de frapper, on leur sert les restes du sacrifice.

Tous les Égyptiens immolent des bœufs et des veaux mondes; mais il ne leur est pas permis de sacrifier des génisses, parce qu'elles sont sacrifiées à Isis, qu'on représente dans ses statues sous la forme d'une femme avec des cornes de génisse, comme les Grecs peignent Io. Tous les Égyptiens ont beaucoup plus d'égards pour les génisses que pour le reste du bétail : aussi n'y a-t-il point d'Égyptien ni d'Égyptienne qui voulût baiser un Grec à la bouche, ni même se servir du couteau d'un Grec, de sa broche, de sa marmite, ni goûter de la chair d'un bœuf monde qui aurait été coupée avec le couteau d'un Grec. Si un bœuf ou une génisse viennent à mourir, on leur fait des funérailles de cette manière : on jette les génisses dans le fleuve; quant aux bœufs, on les enterre dans les faubourgs, avec l'une des cornes ou les deux cornes hors de terre, pour servir d'indice. Lorsque le bœuf est pourri, et dans un temps déterminé, on voit arriver à chaque ville un bateau de l'île Prosopitis. Cette île, située dans le Delta, a neuf schènes de tour; elle contient un grand nombre de villes; mais celle d'où partent les bateaux destinés à enlever les os des bœufs se nomme Atarbéchis. On y voit un temple consacré à Vénus. Il sort d'Atarbéchis beaucoup de gens qui courent de ville en ville pour déterrer les os des bœufs; ils les emportent et les mettent tous en terre dans un même lieu. Ils enterrent de la même manière que les bœufs le reste du bétail qui vient à mourir : la loi l'ordonne, car ils ne les tuent pas.

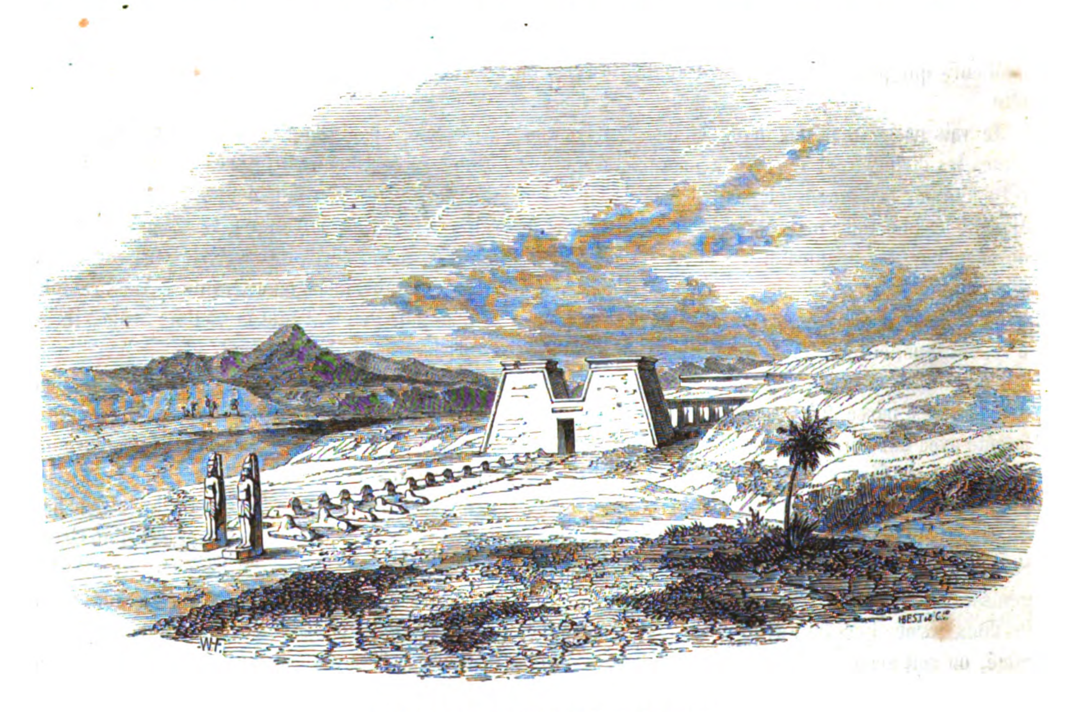
([1]) Et non du vin d'orge ou de la bière. Le vin de vigne était très-rare en Égypte avant Psammitichus.

Tous ceux qui ont fondé le temple de Jupiter Thébéen, ou qui sont du nome de Thèbes, n'immolent point de moutons, et ne sacrifient que des chèvres. En effet, tous les Égyptiens n'adorent pas également



Bélier avec griffes et queue de lion, image d'Ammon-Kneph, comme gardien; symbole de la bonté dans la force en repos; sorte de sphinx. — Avenue des propylées du palais-temple de Karnak, à Thèbes.

les mêmes dieux; ils ne rendent tous le même culte qu'à Isis et à Osiris, qui, selon eux, est le même que Bacchus. Tous ceux, au contraire, qui ont en leur possession le temple de Mendès, ou qui sont du



Avenue de sphinx au temple de Wady-Saboua ([1]).

nome Mendésien, immolent des brebis et épargnent les chèvres. Les Thébéens, et tous ceux qui, par égard pour eux, s'abstiennent des brebis, le font en vertu d'une loi dont voici le motif : Hercule, disent-

([1]) Les sphinx étaient placés devant les temples, les tombeaux et les palais, comme gardiens ou protecteurs. Le sphinx colossal des pyramides était, pour ainsi dire, une porte qui conduisait à des galeries souterraines creusées dans le rocher et mettait

ils, voulait absolument voir Jupiter; mais ce dieu ne voulait pas en être vu. Enfin, comme Hercule ne cessait de le prier, Jupiter s'avisa de cet artifice : il dépouilla un bélier, en coupa la tête qu'il tint devant lui, et, s'étant revêtu de sa toison, il se montra dans cet état à Hercule. C'est par cette raison qu'en Égypte les statues de Jupiter représentent ce dieu avec une tête de bélier. Cette coutume a passé des Égyptiens aux Ammoniens. Ceux-ci sont, en effet, une colonie d'Égyptiens et d'Éthiopiens, et leur langue tient le milieu entre celle de ces deux peuples. Je crois même qu'ils s'appellent Ammoniens parce que les Égyptiens donnent le nom d'Amun à Jupiter (¹). Les Thébéens regardent, par cette raison, les béliers comme sacrés, et ils ne les immolent point, excepté le jour de la fête de Jupiter. C'est le seul jour de l'année où ils en sacrifient un ; après quoi on le dépouille, et, de la même manière dont Jupiter s'en était revêtu lui-même, l'on revêt de sa peau la statue de ce dieu, dont on approche celle d'Hercule. Cela fait, tous ceux qui sont autour du temple se frappent en déplorant la mort du bélier, et puis on le met dans une caisse sacrée.

Les Mendésiens ne sacrifient ni chèvres, ni boucs. En voici les raisons : ils mettent Pan au nombre des huit dieux, et ils prétendent que ces huit dieux existaient avant les douze dieux. Or les peintres et les sculpteurs représentent le dieu Pan, comme le font les Grecs, avec une tête de chèvre et des jambes de bouc : ce n'est pas qu'ils s'imaginent qu'il ait une pareille figure, ils le croient semblable au reste des dieux; mais je me ferais une sorte de scrupule de dire pourquoi ils le représentent ainsi. Les Mendésiens ont beaucoup de vénération pour les boucs et les chèvres, et encore plus pour ceux-là que pour celles-ci; et c'est à cause de ces animaux qu'ils honorent ceux qui en prennent soin. Ils ont surtout en grande vénération un bouc, qu'ils considèrent plus que tous les autres; quand il vient à mourir, tout le nome Mendésien est en deuil.

Les Égyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde. Si quelqu'un en touche un, ne fût-ce qu'en passant, aussitôt il va se plonger dans la rivière avec ses habits : aussi ceux qui gardent les pourceaux, quoique Égyptiens de naissance, sont-ils les seuls qui ne puissent entrer dans aucun temple d'Égypte. Personne ne veut leur donner ses filles en mariage, ni épouser les leurs : ils se marient entre eux.

Il n'est pas permis aux Égyptiens d'immoler des pourceaux à d'autres dieux qu'à la lune et à Bacchus, à qui ils en sacrifient dans le même temps, je veux dire dans la même pleine lune. Ils en mangent alors. Mais pourquoi les Égyptiens ont-ils les pourceaux en horreur les autres jours de fête, et en immolent-ils dans celle-ci? Ils en apportent une raison qu'il n'est pas convenable de rapporter. Je la tairai donc, quoique je ne l'ignore point.

Voici comment ils sacrifient les pourceaux à la lune : quand la victime est égorgée, on met ensemble l'extrémité de la queue, la rate et l'épiploon, qu'on couvre de toute la graisse qui est dans le ventre de l'animal, et on les brûle. Le reste de la victime se mange le jour de la pleine lune, qui est celui où ils ont offert le sacrifice; tout autre jour, ils ne voudraient pas en goûter. Les pauvres, qui ont à peine de quoi subsister, font avec de la pâte des figures de pourceaux; et, les ayant fait cuire, ils les offrent en sacrifice.

Le jour de la fête de Bacchus, chacun immole un pourceau devant sa porte, à l'heure du repas; on le donne ensuite à emporter à celui qui l'a vendu. Les Égyptiens célèbrent le reste de la fête de Bacchus, excepté le sacrifice des porcs, à peu près de la même manière que les Grecs.

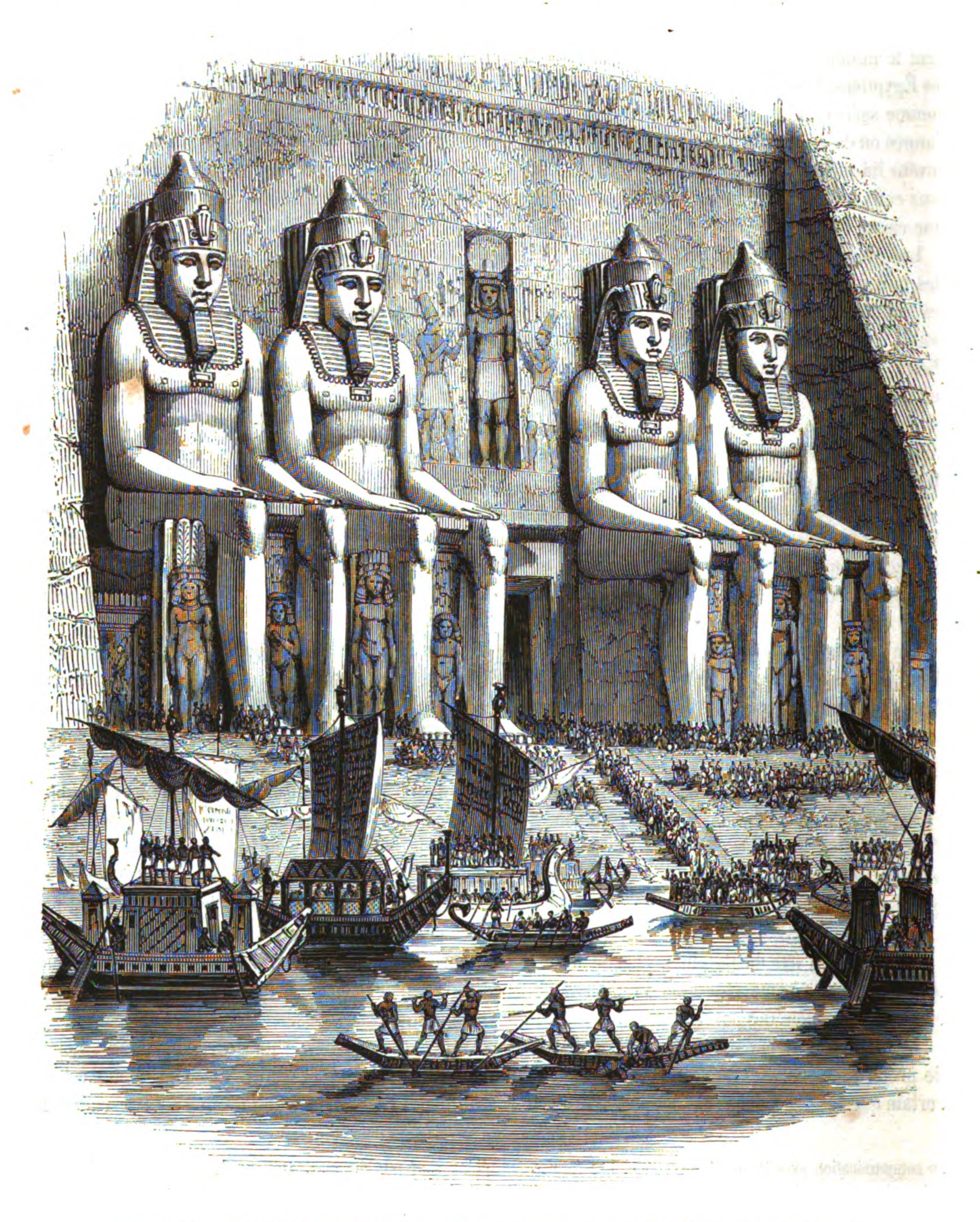
L'oracle de Thèbes en Égypte et celui de Dodone ont entre eux beaucoup de ressemblance. L'art de prédire l'avenir, tel qu'il se pratique dans les temples, nous vient aussi d'Égypte; du moins est-il certain que les Égyptiens sont les premiers de tous les hommes qui aient établi des fêtes ou assemblées

en communication avec la grande pyramide. Les formes des sphinx sont très-diverses. On appelle ordinairement *Androsphinx* le sphinx à tête humaine, avec ou sans barbe, mâle ou femelle, et à corps de lion; *Criosphinx*, celui qui a la tête de bélier; *Hiéracosphinx*, celui qui a la tête d'épervier. On voit aussi des sphinx ailés. Il semble que, suivant la remarque de Champollion, le sphinx, moyennant la diversité de ses formes, de sa coiffure et de ses emblèmes, ait servi d'emblème non-seulement pour toutes les divinités, mais encore pour les rois et les reines. L'étude sur ce sujet n'est point, du reste, épuisée, et l'on peut dire que la science, si peu assurée jusqu'à ce jour en ce qui concerne la théologie égyptienne, n'a pas encore entièrement deviné l'énigme du sphinx.

(¹) Voyez plus loin les ruines du temple de Jupiter Ammon (LIBYE).



publiques, des processions, et la manière d'approcher de la divinité et de s'entretenir avec elle : aussi les Grecs ont-ils emprunté ces coutumes des Égyptiens. Une preuve de ce que j'avance, c'est qu'elles



Fête au grand temple d'Ipsamboul (Assamboul), sur la rive gauche du Nil. — Restauration. — Scène composée (¹).

(¹) Ce temple, creusé dans le roc, était dédié au dieu Phré, à tête d'épervier. Il est situé à peu de distance d'Ibrim, l'ancienne Primis, et du village de Terdje. On peut se faire quelque idée de ce qui en reste d'après la planche de la page 14. Les quatre statues assises représentent le pharaon Rhamsès III ; ses enfants sont figurés entre ses jambes. Telle est la

sont en usage depuis longtemps en Égypte, et qu'elles n'ont été établies que depuis peu chez les Grecs ([1]).

Les Égyptiens célèbrent tous les ans un grand nombre de fêtes, et ne se contentent pas d'une seule. La principale, et celle qu'ils observent avec le plus de zèle, se fait dans la ville de Bubastis, en l'honneur de Diane; la seconde, dans la ville de Busiris, en l'honneur d'Isis ([2]). Il y a dans cette ville, qui est située au milieu du Delta, un très-grand temple consacré à cette déesse. On la nomme en grec Déméter (Terre-Mère, Cérès). La fête de Minerve est la troisième; elle se fait à Saïs. On célèbre la quatrième à Héliopolis, en l'honneur du soleil; la cinquième à Buto, en celui de Latone; la sixième enfin à Paprémis, en celui de Mars.

Voici ce qui s'observe en allant à Bubastis : on s'y rend par eau, hommes et femmes pêle-mêle et confondus les uns avec les autres; dans chaque bateau il y a un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Tant que dure la navigation, quelques femmes jouent des castagnettes, et quelques hommes de la flûte; le reste, tant hommes que femmes, chante et bat des mains. Lorsqu'on passe près d'une ville, on fait approcher le bateau du rivage. Parmi les femmes, les unes continuent à chanter et à jouer des castagnettes, d'autres crient de toutes leurs forces, et disent des injures à celles de la ville; celles-ci se mettent à danser, et celles-là se livrent à une pantomime peu (convenable). La même chose s'observe à chaque ville qu'on rencontre le long du fleuve. Quand on est arrivé à Bubastis, on célèbre la fête de Diane en immolant un grand nombre de victimes, et l'on fait à cette fête une plus grande consommation de vin de vigne que dans tout le reste de l'année; car il s'y rend, au rapport des habitants, sept cent mille personnes, tant hommes que femmes, sans compter les enfants.

J'ai déjà dit comment on célébrait à Busiris la fête d'Isis. On y voit une multitude prodigieuse de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se frappent et se lamentent toutes après le sacrifice; mais il ne m'est pas permis de dire en l'honneur de qui ils se frappent. Tous les Cariens qui se trouvent en Égypte se distinguent d'autant plus dans cette cérémonie, qu'ils se découpent le front avec leurs épées; et par là il est aisé de juger qu'ils sont étrangers, et non pas Égyptiens.

Quand on s'est assemblé à Saïs pour y sacrifier pendant une certaine nuit, tout le monde allume en plein air des lampes autour de sa maison : ce sont de petits vases pleins de sel et d'huile, avec une mèche qui nage dessus, et qui brûle toute la nuit. Cette fête s'appelle la fête des lampes ardentes. Les Égyptiens qui ne peuvent s'y trouver, ayant observé la nuit du sacrifice, allument tous des lampes : ainsi ce n'est pas seulement à Saïs qu'on en allume, mais par toute l'Égypte. On apporte une raison sainte des illuminations qui se font pendant cette nuit, et des honneurs qu'on lui rend.

Ceux qui vont à Héliopolis et à Buto se contentent d'offrir des sacrifices. A Paprémis, on observe les mêmes cérémonies et on fait les mêmes sacrifices que dans les autres villes; mais, lorsque le soleil commence à baisser, quelques prêtres, en petit nombre, se donnent beaucoup de mouvement autour de la statue de Mars, tandis que d'autres, en plus grand nombre, armés de bâtons, se tiennent debout à l'entrée du temple. On voit vis-à-vis de ceux-ci plus de mille hommes confusément rassemblés, tenant chacun un bâton à la main, qui viennent pour accomplir leurs vœux. La statue est dans une petite chapelle de bois doré. La veille de la fête, on la transporte dans une autre chapelle. Les prêtres qui sont restés en petit nombre autour de la statue placent cette chapelle, avec le simulacre du dieu, sur un char à quatre roues, et se mettent à le tirer. Ceux qui sont dans le vestibule les empêchent d'entrer

dimension de ces colosses, que leurs oreilles ont chacune un mètre et demi de hauteur. Au-dessus de la porte d'entrée, une niche contient le dieu du temple, Phré, auquel Rhamsès III, sous deux aspects, fait des offrandes. Tous les détails de la composition sont empruntés aux peintures et aux sculptures des monuments égyptiens.

Un des quatre colosses, celui qui est à gauche de la porte, est depuis longtemps mutilé; la tête est séparée du corps. On supposait qu'elle avait été brisée par la chute de quelque fragment de roche; mais M. Ampère a découvert sur l'une des jambes de la statue deux épigraphes antiques en lettres phéniciennes, et M. de Saulcy a traduit ainsi la première de ces inscriptions : « Pendant qu'était présent Abd-Phtah, fils d'Itar, ce qui a frappé cette porte est la violence de Phtah, qui lance » la foudre. » Sur la seconde inscription, qui n'est pas entièrement expliquée, se trouve aussi le mot foudre.

([1]) Hérodote dit ailleurs que presque tous les noms des dieux sont venus d'Égypte en Grèce. Le savant M. Guigniaut donne, pour explication de ce passage, que les Pélasges adorèrent d'abord les grandes puissances de la nature, le ciel, la terre, la mer, en les désignant seulement par le nom vague de *dieux*, et qu'ils apprirent ensuite des colons égyptiens, établis à Dodone et ailleurs, à donner des noms déterminés à ces dieux dont le nombre fut successivement augmenté.

([2]) Les ruines de Busiris sont situées près de Bousyr, à quelque distance de Saumenoud ou Semmenoud, la ville la plus considérable entre le Caire et Damiette.

dans le temple; mais ceux qui sont vis-à-vis, occupés à accomplir les vœux, venant au secours du dieu, frappent les gardes de la porte et se défendent contre eux. Alors commence un rude combat à coups de bâtons : bien des têtes en sont fracassées, et je ne doute pas que plusieurs personnes ne meurent de leurs blessures, quoique les Égyptiens n'en conviennent pas.

Entre autres pratiques religieuses, les Égyptiens observent scrupuleusement celles-ci. Quoique leur pays touche à la Libye, on y voit cependant peu d'animaux; et ceux qu'on y rencontre, sauvages ou domestiques, on les regarde comme sacrés. Si je voulais dire pourquoi ils les ont consacrés, je m'engagerais dans un discours sur la religion et les choses divines; or j'évite surtout d'en parler, et le peu que j'en ai dit jusqu'ici, je ne l'ai fait que parce que je m'y suis trouvé forcé. La loi leur ordonne de nourrir les bêtes, et parmi eux il y a un certain nombre de personnes, tant hommes que femmes, destinées à prendre soin de chaque espèce en particulier. C'est un emploi honorable : le fils y succède à son père. Ceux qui demeurent dans les villes s'acquittent des vœux qu'ils leur ont faits. Voici de quelle manière : lorsqu'ils adressent leurs prières au dieu auquel chaque animal est consacré, et qu'ils rasent la tête de leurs enfants, ou tout entière, ou à moitié, ou seulement au tiers, ils mettent ces cheveux dans un des bassins d'une balance, et de l'argent dans l'autre. Quand l'argent a fait pencher la balance, ils le donnent à la femme qui prend soin de ces animaux : elle en achète des poissons, qu'elle coupe par morceaux, et dont elle les nourrit. Si l'on tue quelqu'un de ces animaux de dessein prémédité, on en est puni de mort; si on l'a fait involontairement, on paye l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer; mais si l'on tue, même sans le vouloir, un ibis ou un épervier, on ne peut éviter le dernier supplice.

Quoique le nombre des animaux domestiques soit très-grand, il y en aurait encore plus s'il n'arrivait des accidents aux chats.

Lorsqu'il survient un incendie, il arrive aux chats quelque chose qui tient du prodige. Les Égyptiens, rangés par intervalles, négligent de l'éteindre, pour veiller à la sûreté de ces animaux; mais les chats, se glissant entre les hommes, ou sautant par-dessus, se jettent dans les flammes Lorsque cela arrive, les Égyptiens en témoignent une grande douleur. Si, dans quelque maison, il meurt un chat de mort naturelle, quiconque l'habite se rase les sourcils seulement; mais, quand il meurt un chien, on se rase la tête et le corps entier.

On porte dans les maisons sacrées les chats qui viennent de mourir, et, après qu'on les a embaumés, on les enterre à Bubastis. A l'égard des chiens, chacun leur donne la sépulture dans sa ville, et les arrange dans des caisses sacrées. On rend les mêmes honneurs aux ichneumons [1]. On transporte à Buto les musaraignes et les éperviers, et les ibis à Hermopolis; mais les ours, qui sont rares en Égypte, et les loups, qui n'y sont guère plus grands que des renards, on les enterre dans le lieu même où on les trouve morts [2].

Passons au crocodile et à ses qualités naturelles. Il ne mange point pendant les quatre mois les plus rudes de l'hiver. Quoiqu'il ait quatre pieds, il est néanmoins amphibie. Il pond ses œufs sur la terre et les y fait éclore. Il passe dans des lieux secs la plus grande partie du jour, et la nuit entière dans le fleuve; car l'eau en est plus chaude que l'air et la rosée. De tous les animaux que nous connaissons, il n'y en a point qui devienne si grand après avoir été si petit. Ses œufs ne sont guère plus gros que ceux des oies, et l'animal qui en sort est proportionné à l'œuf; mais insensiblement il croît, et parvient à dix-sept coudées, et même davantage [3]. Il a des yeux de cochon, les dents saillantes et d'une grandeur proportionnée à celle du corps. C'est le seul animal qui n'ait point de langue; il ne remue point la mâchoire inférieure, et c'est le seul aussi qui approche la mâchoire supérieure de l'inférieure. Il a les

[1] L'ichneumon était consacré à Hercule et à Latona-Bouto, sa nourrice.

[2] Le loup d'Égypte paraît être le chacal.

[3] On a longtemps contesté la fidélité de ces curieuses observations sur le crocodile. L'illustre Geoffroy Saint-Hilaire, dans ses savantes études sur les animaux du Nil, a rendu un éclatant témoignage à la véracité d'Hérodote.

Le crocodile, qui atteint jusqu'à 17 coudées de longueur, sort d'un œuf qui n'a guère plus de 17 lignes de long.

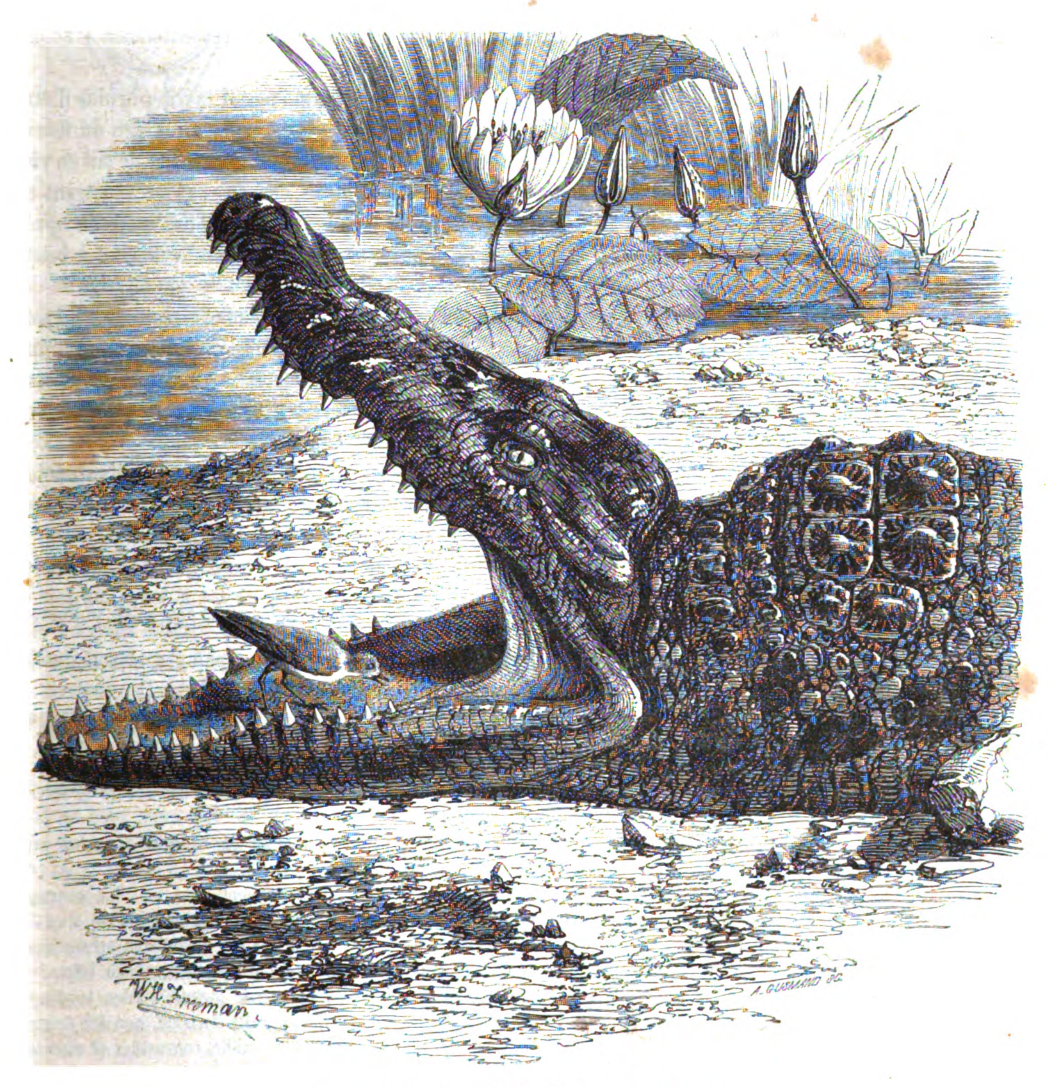
Il n'a pas de langue apparente; sa langue ne s'est manifestée que sous le scalpel des anatomistes.

Sa mâchoire supérieure, réunie au crâne, se meut, en effet, sur la mâchoire inférieure qui n'a presque aucun mouvement.

On ne parvient à percer la cuirasse du crocodile qu'en se servant de lingots de fer; la balle de plomb s'aplatit dessus, mais ne pénètre pas, à moins pourtant qu'elle n'atteigne l'animal sous l'aisselle ou près des oreilles.

Le mot grec que Larcher traduit par *sangsues* signifie seulement *insectes suceurs*. Ce sont des espèces de cousins qui

griffes très-fortes, et sa peau est tellement couverte d'écailles sur le dos qu'elle est imperméable. Le crocodile ne voit point dans l'eau, mais à l'air il a la vue très-perçante. Comme il vit dans l'eau, il a le dedans de la gueule plein de (sangsues). Toutes les bêtes, tous les oiseaux le fuient; il n'est en paix qu'avec le trochilus, à cause des services qu'il en reçoit. Lorsque le crocodile se repose sur la terre au



Le crocodile du Nil et le pluvier *(Charadrius Ægyptius)*.

sortir de l'eau, il a coutume de se tourner presque toujours vers le côté d'où souffle le zéphir, et de tenir la gueule ouverte : le trochilus, entrant dans sa gueule, y mange les (sangsues); et le crocodile prend tant de plaisir à se sentir soulagé, qu'il ne lui fait point de mal.

Une partie des Égyptiens regardent les crocodiles comme des animaux sacrés; mais d'autres leur font

tapissent la surface intérieure de tout le palais du crocodile, et en font disparaître la couleur ordinaire, d'un jaune vif, sous une couche d'un brun noirâtre.

Il existe bien réellement un petit oiseau qui, voltigeant sans cesse de grève en grève, et étant continuellement occupé de la recherche de sa nourriture, s'en va fureter dans la gueule du crocodile, et le débarrasse de ces cousins, qui tourmentent

la guerre. Ceux qui habitent aux environs de Thèbes et du lac de Mœris ont pour eux beaucoup de vénération. Les uns et les autres en choisissent un qu'ils élèvent, et qu'ils instruisent à se laisser toucher avec la main. On lui met des pendants d'or ou de pierre factice, et on lui attache aux pieds de devant de petites chaînes ou bracelets. On le nourrit avec la chair des victimes, et on lui donne d'autres aliments prescrits. Tant qu'il vit, on en prend le plus grand soin; quand il meurt, on l'embaume, et on le met dans une caisse sacrée. Ceux d'Éléphantine et des environs ne regardent point les crocodiles comme sacrés, et même ils ne font aucun scrupule d'en manger. Ces animaux s'appellent champses. Les Ioniens leur ont donné le nom de crocodiles, parce qu'ils leur ont trouvé de la ressemblance avec ces crocodiles ou lézards que chez eux on rencontre dans les haies.

Il y a différentes manières de les prendre. Je ne parlerai que de celle qui paraît mériter le plus d'être rapportée. On attache une partie du dos d'un porc à un hameçon, qu'on laisse aller au milieu du fleuve afin d'amorcer le crocodile. On se place sur le bord de la rivière, et l'on prend un cochon de lait en vie, qu'on bat pour le faire crier. Le crocodile s'approche du côté où il entend ces cris, et, rencontrant en chemin le morceau de porc, il l'avale. Le pêcheur le tire à lui, et la première chose qu'il fait après l'avoir mis à terre, c'est de lui couvrir les yeux de fange. Par ce moyen il en vient facilement à bout; autrement il aurait beaucoup de peine.

Les hippopotames qu'on trouve dans le nome Paprémite sont sacrés; mais dans le reste de l'Égypte on n'a pas pour eux les mêmes égards. Voici quelle est la nature et la forme de l'hippopotame : cet animal est quadrupède; il a les pieds fourchus, la corne du pied comme le bœuf, le museau plat et retroussé, les dents saillantes, la crinière, la queue et le hennissement du cheval; il est de la grandeur des gros bœufs; son cuir est si épais et si dur que, lorsqu'il est sec, on en fait des javelots (1).

Le Nil produit aussi des loutres (2). Les Égyptiens les regardent comme sacrées. Ils ont la même opinion du poisson qu'on appelle lépidote, et de l'anguille : ces poissons sont consacrés au Nil. Parmi les oiseaux, le cravan est sacré (3).

extrêmement le crocodile, en introduisant leur suçoir dans les orifices des glandes dont sa langue et son palais se trouvent remplis.

C'est l'oiseau publié par Hasselquist sous le nom de *Charadrius Ægyptus*, espèce distincte, mais très-voisine du petit pluvier à collier d'Europe.

Les Arabes appellent cet oiseau *saq-saq, sexaq*, ou mieux *tek-tak*, c'est-à-dire *qui touche*, à cause du bruit continuel de son bec sur le sable où il cherche les petits insectes.

Le *Crocodilus acutus* de Saint-Domingue est également soulagé des maringouins par le pluvier todier (*Todus viridis* L.).

On voit aussi les cerfs et les rennes avoir soin de se tenir immobiles lorsque les corneilles viennent leur rendre le service d'enlever les larves d'œstres nichées dans la peau de leur dos.

Geoffroy Saint-Hilaire fait les réflexions suivantes à l'occasion de cette relation amicale du *Charadrius Ægyptus* avec le crocodile :

« Les anciens, sous l'influence d'autres inspirations philosophiques et religieuses, voyaient dans tous les ouvrages de la création des témoignages de toute-puissance et de sagesse infinie; ils considéraient tous les actes de la vie chez les animaux comme des manifestations personnifiées, comme de hautes conceptions appliquées au magnifique arrangement des choses; ils avaient embrassé toute la série animale sous un seul et même aspect, et enfin ils croyaient qu'à l'égard de tous les êtres sans distinction l'intelligence se modifiait et apparaissait en plus ou moins grande quantité, selon le plus ou moins de complication et de perfection de la structure organique. Les anciens, appuyés sur cette doctrine, que les progrès de la physiologie générale sont peut-être destinés à ramener un jour, ont bien pu et ont dû recueillir, commenter et admettre les actions des animaux (comme Hérodote dans ce qu'il dit des rapports du crocodile et du trochilus). »

Voyez *Rapport sur un mémoire du citoyen Geoffroy*, par Lacépède et Cuvier, le 13 prairial an 10, et l'excellent *Éloge historique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1852.

(1) Les descriptions des animaux d'Égypte par Hérodote étaient considérées par les anciens comme si exactes et si consciencieuses, que le savant le plus circonspect, le plus judicieux, le plus universel qui ait paru sur la terre, Aristote, s'est contenté de les reproduire dans ses admirables écrits. Cuvier avait d'abord supposé qu'Aristote avait étudié ces animaux sur des individus mêmes qu'Alexandre lui avait fait expédier d'Égypte. Depuis il a reconnu son erreur, et s'est assuré que tout l'honneur de cette partie des travaux du savant de Stagire devait remonter à Hérodote.

(2) Le tupinambis est le seul animal quadrupède des bords du Nil qui ait à peu près les habitudes de la loutre; c'est d'ailleurs à ce lézard, long de plus d'un mètre, beaucoup plus qu'à la loutre, que ressemble la figure de la mosaïque de Palestrine, œuvre d'art romaine où l'on croit voir représenté le voyage d'Hadrien en Égypte.

(3) Cet oiseau ressemble beaucoup à l'oie pour la figure; mais il a toute la ruse et la finesse du renard. Belon l'appelle *oie nonette;* le mot grec est *oie-renard* (*Chenalopex* L.)



On range aussi dans la même classe un autre oiseau qu'on appelle phénix ([1]). Je ne l'ai vu qu'en peinture; on le voit rarement; et, si l'on en croit les Héliopolitains, il ne se montre dans leur pays que tous les cinq cents ans, lorsque son père vient à mourir. S'il ressemble à son portrait, ses ailes sont en partie dorées et en partie rouges, et il est entièrement conforme à l'aigle quant à la figure et à la description détaillée. On en rapporte une particularité qui me paraît incroyable. Il part, disent les Égyptiens, de l'Arabie, se rend au temple du Soleil avec le corps de son père, qu'il porte enveloppé dans de la myrrhe, et lui donne la sépulture dans ce temple. Voici de quelle manière : il fait avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, du poids qu'il se croit capable de porter, la soulève, et essaye si elle n'est pas trop pesante; ensuite, lorsqu'il a fini ces essais, il creuse cet œuf, y introduit son père, puis il bouche l'ouverture avec de la myrrhe : cet œuf est alors de même poids que lorsque la masse était entière. Lorsqu'il l'a, dis-je, renfermé, il le porte en Égypte dans le temple du Soleil.



Le Phénix — D'après divers monuments.

On voit dans les environs de Thèbes une espèce de serpents sacrés qui ne font jamais de mal aux hommes : ces serpents sont fort petits, et portent deux cornes au haut de la tête. Quand ils meurent, on les enterre dans le temple de Jupiter, auquel, dit-on, ils sont consacrés.

Il y a dans l'Arabie, assez près de la ville de Buto, un lieu où je me rendis pour m'informer des serpents ailés. Je vis à mon arrivée une quantité prodigieuse d'os et d'épines du dos de ces serpents. Il y en avait des tas épars de tous les côtés, de grands, de moyens et de petits. Le lieu où sont ces os amoncelés se trouve à l'endroit où une gorge resserrée entre des montagnes débouche dans une vaste plaine qui touche à celle de l'Égypte. On dit que ces serpents ailés volent d'Arabie en Égypte dès le commencement du printemps, mais que les ibis, allant à leur rencontre à l'endroit où ce défilé aboutit à la plaine, les empêchent de passer et les tuent. Les Arabes assurent que c'est en reconnaissance de ce service que les Égyptiens ont une grande vénération pour l'ibis; et les Égyptiens conviennent eux-mêmes que c'est la raison pour laquelle ils honorent ces oiseaux ([2]).

Il y a deux espèces d'ibis ([3]). Ceux de la première espèce sont de la grandeur du crex; leur plumage est extrêmement noir; ils ont les cuisses comme celles des grues et le bec recourbé; ils combattent contre les serpents. Ceux de la seconde espèce sont plus communs, et l'on en rencontre souvent : ils ont une partie de la tête et toute la gorge sans plumes; leur plumage est blanc, excepté celui de la tête, du cou et de l'extrémité des ailes et de la queue, qui est très-noir; quant aux cuisses et au bec, ils les ont de même que l'autre espèce. Le serpent volant ressemble, pour la figure, aux serpents aquatiques; ses ailes ne sont point garnies de plumes, elles sont entièrement semblables à celles de la chauve-souris.

([1]) On ne croyait point encore, du temps d'Hérodote, que le phénix renaquît de ses cendres. Cette opinion s'accrédita dans la suite. Suidas assure, au mot *Phénix*, que lorsque cet oiseau s'est brûlé, il naît de ses cendres un ver qui se change en phénix. Sur les monuments égyptiens, la figure du phénix est ordinairement caractérisée par une aigrette; et l'on voit auprès l'étoile caniculaire, Sothis (Sirius).

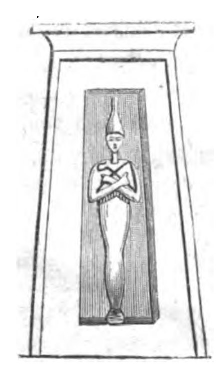
([2]) A Basra, dit Niebuhr, il y a une sorte de serpents que l'on appelle *hete-sursurie*, ou *hete-thtare* (serpent volant). Ils se tiennent sur les dattiers, et comme il leur serait pénible de descendre d'un arbre fort haut pour remonter sur un autre, ils s'attachent par la queue à une branche du premier qui, faisant ressort par le mouvement qu'ils lui donnent, les lance jusqu'aux branches du second *(Description de l'Arabie)*. L'Amiral Anson parle aussi de serpents volants, mais sans ailes, qu'il a vus dans l'île de Quibo. Ces observations, d'ailleurs intéressantes, n'expliquent point le passage d'Hérodote. On a fait un grand nombre d'hypothèses pour découvrir le véritable sens. Les uns ont supposé qu'il fallait substituer au serpent ailé la grande sauterelle (*Gryllus migratorius*). Les Arabes assimilent encore aujourd'hui, dit Miot d'après Niebuhr, le corps de ce redoutable insecte à celui du serpent : le nom du reptile aura passé à l'insecte entier, et Hérodote n'aura fait que le traduire en grec. La grande sauterelle aura laissé, sur le lieu du combat, les enveloppes de son corps avec ses cuisses et ses pattes armées d'aiguillons, auxquelles on aura donné le nom d'arêtes. Un savant moderne prétend avoir trouvé des écailles de serpents dans une momie d'ibis; le fait paraît douteux. On propose de remplacer l'ibis par la cigogne ou la grue. Après tous ces commentaires, on reste dans le doute. Le fait est que la valeur de la plupart des noms d'animaux, au cinquième siècle avant notre ère, était loin d'avoir une signification déterminée et précise : on n'avait ni classification ni nomenclature scientifiques.

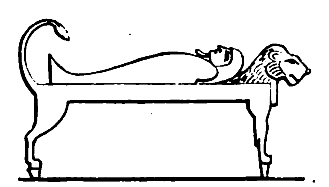
([3]) On ne confond plus l'ibis avec le genre des courlis : sous ce nom on comprend un grand nombre d'espèces qui vivent dans différents pays. Les anciens ibis conservés en momies ne diffèrent point des deux espèces qui existent encore aujourd'hui en Égypte, l'ibis blanc (*Ibis religiosa*) et l'ibis noir ou vert (*Ibis falcinella*). Voyez les représentations d'une momie d'Égypte, d'un ibis sculpté et d'un ibis vivant, dans le *Magasin pittoresque*, t. XX, p. 128.

En voilà assez sur les animaux sacrés.

Parmi les Égyptiens que j'ai connus, ceux qui habitent aux environs de cette partie de l'Égypte où l'on sème des grains sont sans contredit les plus habiles, et ceux qui, de tous les hommes, cultivent le plus leur mémoire. Voici quel est leur régime : ils se purgent tous les mois pendant trois jours consécutifs, et ils ont grand soin d'entretenir et de conserver leur santé par des vomitifs et des lavements, persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons. D'ailleurs, après les Libyens, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Égyptiens. Je crois qu'il faut attribuer cet avantage aux saisons, qui ne varient jamais en ce pays, car ce sont les variations dans l'air, et surtout celles des saisons, qui occasionnent les maladies. Leur pain s'appelle *cyllestis* : ils le font avec de l'épeautre (¹). Comme ces Égyptiens n'ont point de vignes dans leur pays, ils boivent de la bière ; ils vivent de poissons crus séchés au soleil, ou mis dans de la saumure ; ils mangent crus pareillement les cailles, les canards et quelques petits oiseaux, qu'ils ont eu soin de saler auparavant ; enfin, à l'exception des oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôties ou bouillies.

Aux festins qui se font chez les riches, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois si bien travaillée et si bien peinte, qu'elle représente parfaitement un mort :



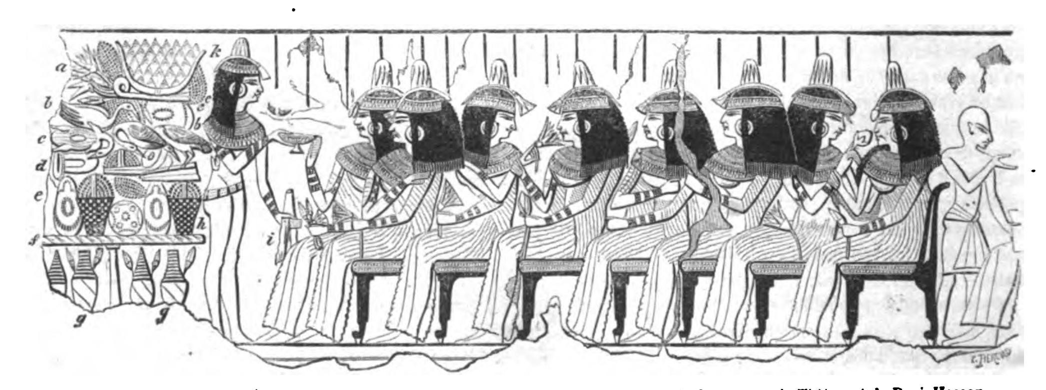


Statuettes présentées aux convives dans les salles à manger. (Voy. une troisième forme dans Wilkinson, t. II, p. 410.)

elle n'a qu'une coudée ou deux au plus On la montre à chacun des convives en disant : « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort ; buvez donc maintenant et vous divertissez (²). »

(¹) *Holcus sorghum* L. Les Égyptiens modernes l'appellent *dourah belady*. (Voy. la médaille, p. 17.)

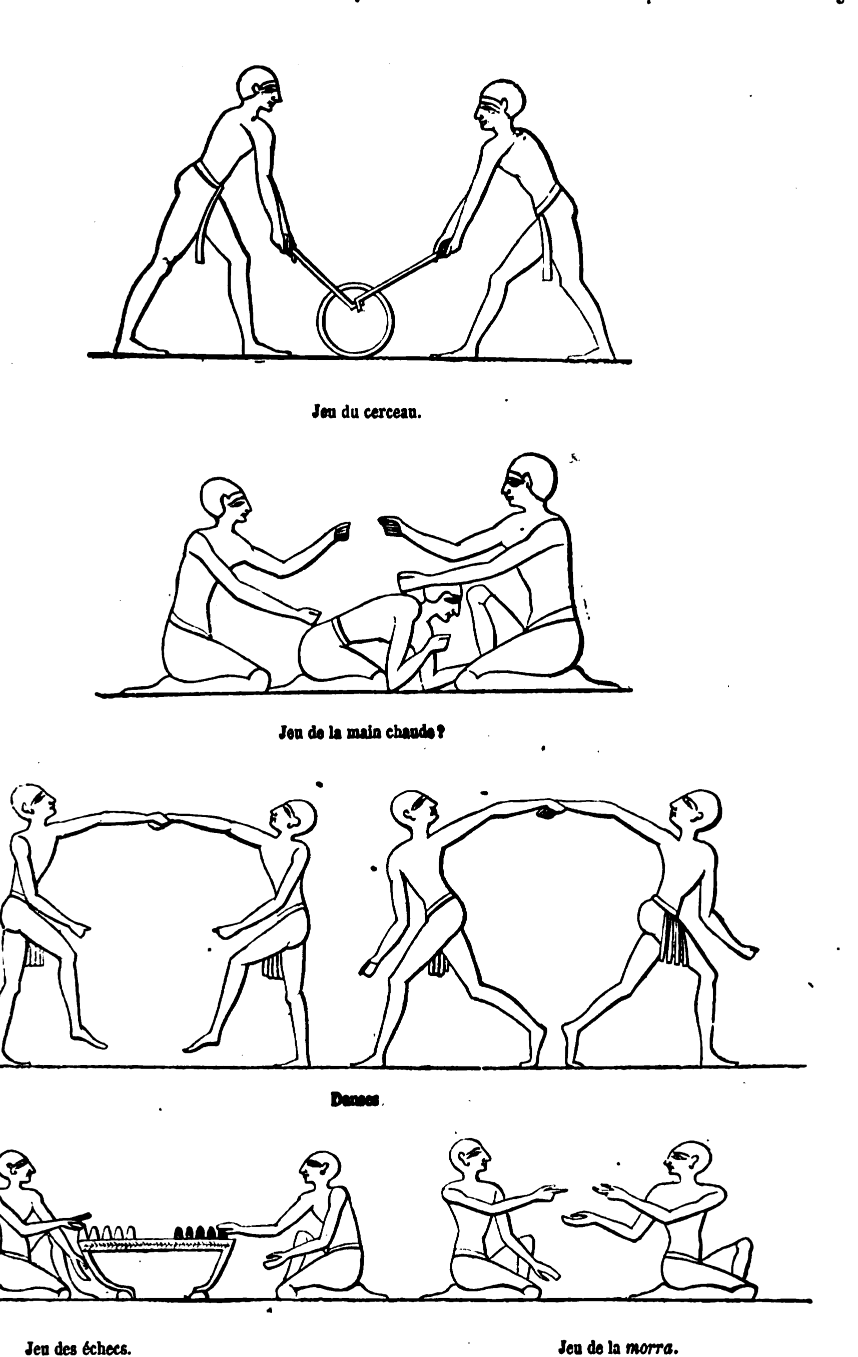
(²) C'était sans doute la figure de quelque divinité, peut-être celle d'Osiris, qui était le type de toutes les momies humaines. Il y aurait un livre entier à écrire sur les festins, les soirées, les divertissements, les jeux des anciens Égyptiens. Plu-



Une soirée dans l'ancienne Égypte. — Ces détails de mœurs et ceux qui suivent sont tirés des tombes de Thèbes et de Beni-Hassan.

Contents des chansons qu'ils tiennent de leurs pères, ils n y en ajoutent point d'autres. Il y en a plusieurs dont l'institution est louable, et surtout celle qui se chante en Phénicie, en Cypre et ailleurs :

sieurs œuvres d'art satiriques (les Égyptiens aimaient beaucoup les caricatures) montrent que la tempérance n'était pas toujours rigoureusement observée dans les festins On y voit non-seulement des hommes que leurs amis sont obligés



Jeu du cerceau.

Jeu de la main chaude?

Danses.

Jeu des échecs.

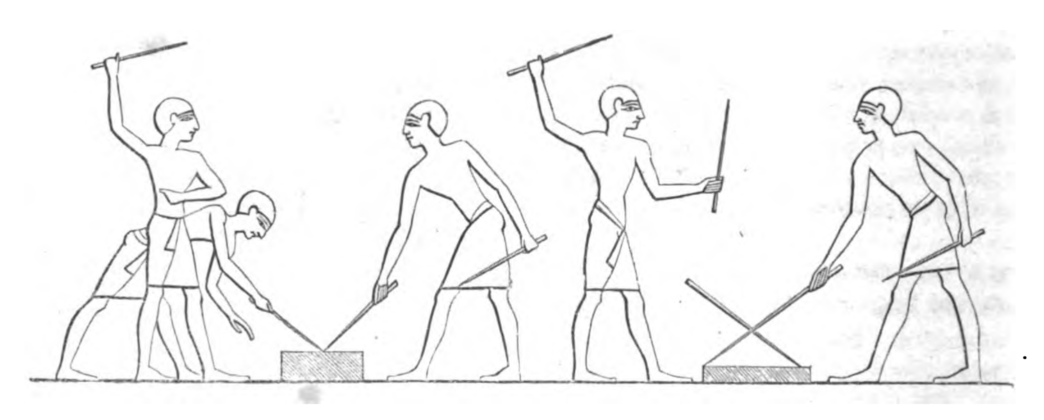
Jeu de la *morra*.

d'emporter sur leurs épaules, mais même des dames riches qu'un peu d'excès a mises dans un état assez déplorable.

On s'invitait à des réunions pour entendre des concerts ou voir des danses. Les orchestres se composaient d'instruments

elle a différents noms chez les différents peuples. On convient généralement que c'est la même que les Grecs appellent *linus*, et qu'ils ont coutume de chanter. Entre mille choses qui m'étonnent en Égypte,

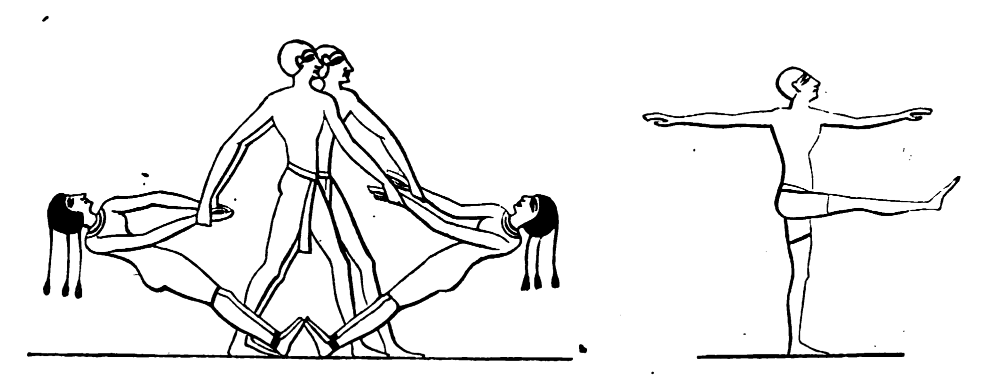
assez nombreux, harpes, guitares, tympanons, flûtes longues ou courtes, simples ou doubles, trompettes, castagnettes, tambourins. Les danses n'étaient pas moins vives que celles des modernes almées. On applaudissait de la même manière



Jeux divers.



Jeux de balle.



Jeux gymnastiques.

qu'aujourd'hui. De jeunes filles et de jeunes garçons offraient des rafraîchissements et des éventails aux invités, assis, comme nous le sommes, sur des chaises ou des fauteuils semblables aux nôtres. Les femmes étaient parées de

je ne puis concevoir où les Égyptiens ont pris cette chanson du *linus*. Je crois qu'ils l'ont chantée de tout temps. Elle s'appelle en égyptien *manéros*. Ils disaient que Manéros était fils unique de leur premier roi ; qu'ayant été enlevé par une mort prématurée, ils chantèrent en son honneur ces airs lugubres, et que cette chanson était la première et la seule qu'ils eussent dans les commencements.

Il n'y a parmi les Grecs que les Lacédémoniens qui s'accordent avec les Égyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards. Si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas et se détourne; et si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Les autres Grecs n'ont point cet usage. Lorsque les Égyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence en baissant la main jusqu'aux genoux.

Leurs habits sont de lin, avec des franges autour des jambes : ils les appellent calasiris ; et par-dessus ils s'enveloppent d'une espèce de manteau de laine blanche. Mais ils ne portent pas dans les temples cet habit de laine, et on ne les ensevelit pas non plus avec cet habit : les lois de la religion le défendent. Cela est conforme aux cérémonies orphiques, que l'on appelle aussi bachiques, et qui sont les mêmes que les égyptiennes et les pythagoriques. En effet, il n'est pas permis d'ensevelir dans un vêtement de laine quelqu'un qui a participé à ces mystères. La raison que l'on en donne est empruntée de la religion.

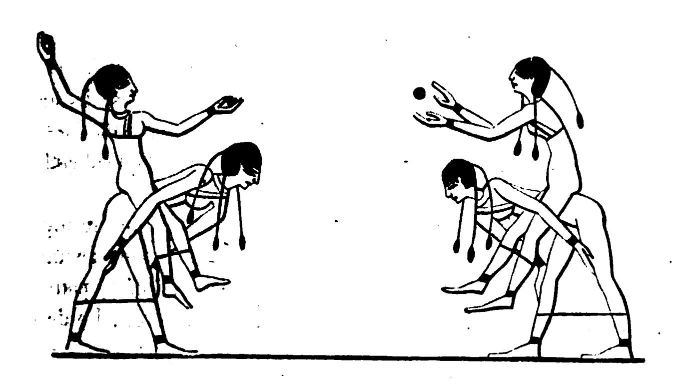
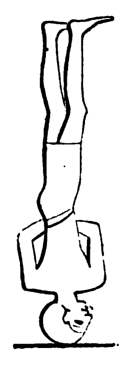
Entre autres choses qu'ont inventées les Égyptiens, ils ont imaginé à quel dieu chaque mois et chaque jour du mois sont consacrés : ce sont eux qui, en observant le jour de la naissance de quelqu'un, lui ont prédit le sort qui l'attendait, ce qu'il deviendrait, et le genre de mort dont il devait mourir. Les poëtes grecs ont fait usage de cette science ; mais les Égyptiens ont inventé plus de prodiges que tout le reste des hommes. Lorsqu'il en survient un, ils le mettent par écrit, et observent de quel événement il sera suivi. Si, dans la suite, il arrive quelque chose qui ait avec ce prodige la moindre ressemblance, ils se persuadent que l'issue sera la même.

Personne en Égypte n'exerce la divination : elle n est attribuée qu'à certains dieux. On voit en ce pays des oracles d'Hercule, d'Apollon, de Minerve, de Diane, de Mars, de Jupiter; mais on a plus de vénération pour celui de Latone, en la ville de Buto, que pour tout autre. Ces sortes de divinations n'ont pas les mêmes règles; elles diffèrent les unes des autres.

La médecine est si sagement distribuée en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce

riches étoffes ornées de très-beaux dessins brodés à l'aiguille. Elles étaient coiffées élégamment, quelquefois avec d'autres cheveux que les leurs (on conserve dans plusieurs musées de fort jolies perruques égyptiennes antiques à boucles et à tresses finement travaillées). Elles portaient de charmants colliers, des bracelets, des ceintures où étincelaient l'or et les pierreries; leurs doigts étaient chargés de belles bagues.

A l'intérieur des maisons, dans la vie domestique, pour passer agréablement les heures de loisir, on avait des jeux nombreux et variés. Les monuments nous en ont conservé la représentation. Dans de petits coffres à momie, on a trouvé des poupées, des pantins, des chariots, des balles en peau, des dés, des pirouettes. Le Musée de Londres (*British museum*) possède une très-riche collection de ces objets curieux.

Jeux et exercices divers.

de maladie, et non de plusieurs. Tout y est plein de médecins · les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête ; ceux-là pour les maux de ventre ; d'autres enfin pour les maladies internes.



Médecins et malades. — Hypogées de Beni-Hassan.

Le deuil et les funérailles se font de cette manière : quand il meurt un homme de considération, toutes les femmes de sa maison se couvrent de boue la tête et même le visage ; elles laissent le mort à la maison, se découvrent le sein, et, ayant attaché leur habillement avec une ceinture, elles se frappent la poitrine, et parcourent la ville accompagnées de leurs parentes (¹). D'un autre côté, les hommes attachent de même leurs habits et se frappent la poitrine. Après cette cérémonie, on porte le corps à l'endroit où on les embaume.

Il y a en Égypte certaines personnes que la loi a chargées des embaumements, et qui en font profession. Quand on leur apporte un corps, ils montrent aux porteurs des modèles de morts en bois, peints au naturel. Le plus recherché représente, à ce qu'ils disent, celui dont je me fais scrupule de dire ici le nom (²). Ils en font voir un second qui est inférieur au premier, et qui ne coûte pas si cher. Ils en montrent encore un troisième qui est au plus bas prix. Ils demandent ensuite suivant lequel de ces trois modèles on souhaite que le mort soit embaumé. Après qu'on est convenu du prix, les parents se retirent. Les embaumeurs travaillent chez eux, et voici comment ils procèdent à l'embaumement le plus précieux.

D'abord ils tirent la cervelle par les narines, en partie avec un ferrement recourbé, en partie par le moyen des drogues qu'ils introduisent dans la tête ; ils font ensuite une incision dans le flanc avec une pierre d'Éthiopie tranchante ; ils tirent par cette ouverture les intestins, les nettoient et les passent au vin de palmier ; ils les passent encore dans des aromates broyés ; ensuite ils remplissent le ventre de myrrhe pure broyée, de cannelle et d'autres parfums, l'encens excepté ; puis ils le recousent. Lorsque cela est fini, ils salent le corps, en le couvrant de natrum pendant soixante-dix jours. Il n'est pas permis de le laisser séjourner plus longtemps dans le sel. Ces soixante-dix jours écoulés, ils lavent le corps, et l'enveloppent entièrement de bandes de toile de coton enduites de commi, dont les Égyptiens se servent ordinairement comme de colle. Les parents retirent ensuite le corps ; ils font faire en bois un étui de forme humaine, ils y renferment le mort et le mettent dans une salle destinée à cet usage ; ils le placent droit contre la muraille. Telle est la manière la plus magnifique d'embaumer les morts.

Ceux qui veulent éviter la dépense choisissent cette autre sorte : on remplit des seringues d'une liqueur onctueuse qu'on a tirée du cèdre ; on en injecte le ventre du mort, sans y faire aucune incision, et sans en tirer les intestins. Quand on a introduit cette liqueur, on bouche l'orifice, pour empêcher la liqueur injectée de sortir ; ensuite l'on sale le corps pendant le temps prescrit. Le dernier jour,

(¹) Quelques-uns de ces usages funéraires se sont conservés dans l'Égypte moderne. On voit encore, aux enterrements, des personnes louées pour pleurer. L'une d'elles murmure sur un ton bas : « O mon malheur ! » une autre répète ces trois mots à plus haute voix ; puis toutes ensemble s'écrient avec violence : « O mon malheur ! » Elles appellent le mort avec les expressions de la tendresse ou du respect : « O mon père ! ô ma mère ! ô ma sœur ! ô mon maître ! ô seigneur de la maison ! ô mon ami ! mon cher ! mon âme ! mes yeux ! »

(²) Osiris

on fait sortir du ventre la liqueur injectée : elle a tant de force qu'elle dissout le ventricule et les entrailles et les entraîne avec elle. Le natrum consume les chairs, et il ne reste du corps que la peau et les os. Cette opération finie, ils rendent le corps sans y faire autre chose.

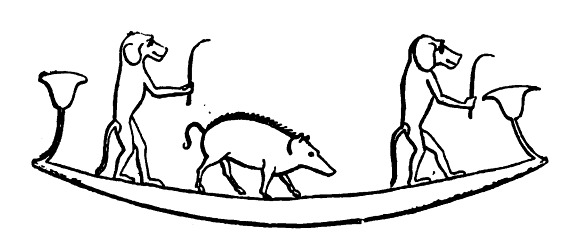
La troisième espèce d'embaumement n'est que pour les pauvres. On injecte le corps avec la liqueur nommée surmaïa ; on met le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours, et on le rend ensuite à ceux qui l'ont apporté (¹).

Quant aux femmes de qualité, lorsqu'elles sont mortes, on ne les remet pas sur-le-champ aux embaumeurs, non plus que celles qui sont belles et qui ont été en grande considération, mais seulement trois ou quatre jours après leur mort.

Si l'on trouve un corps mort d'un Égyptien ou même d'un étranger, soit qu'il ait été enlevé par un crocodile, ou qu'il ait été noyé dans le fleuve, la ville sur le territoire de laquelle il a été jeté est obligée de l'embaumer, de le préparer de la manière la plus magnifique, et de le mettre dans les tombeaux sacrés. Il n'est permis à aucun de ses parents ou de ses amis d'y toucher; les prêtres du Nil ont seuls ce privilége ; ils l'ensevelissent de leurs propres mains, comme si c'était quelque chose de plus que le cadavre d'un homme.

Les Égyptiens ont un grand éloignement pour les coutumes des Grecs, en un mot pour celles de tous les autres hommes. Cet éloignement se remarque également dans toute l'Égypte, excepté à Chemmis, ville considérable de la Thébaïde, près de Néapolis, où l'on voit un temple de Persée, fils de Danaé. Ce temple est de figure carrée et environné de palmiers; le vestibule est vaste et bâti de pierres, et sur le haut on remarque deux grandes statues de pierre : dans l'enceinte sacrée est le temple où l'on voit une statue de Persée. Les Chemmites disent que ce héros apparaît souvent dans le pays et dans le temple; qu'on trouve quelquefois une de ses sandales, qui a deux coudées de long; et qu'après qu'elle a paru, la fertilité et l'abondance règnent dans toute l'Égypte. Ils célèbrent en son

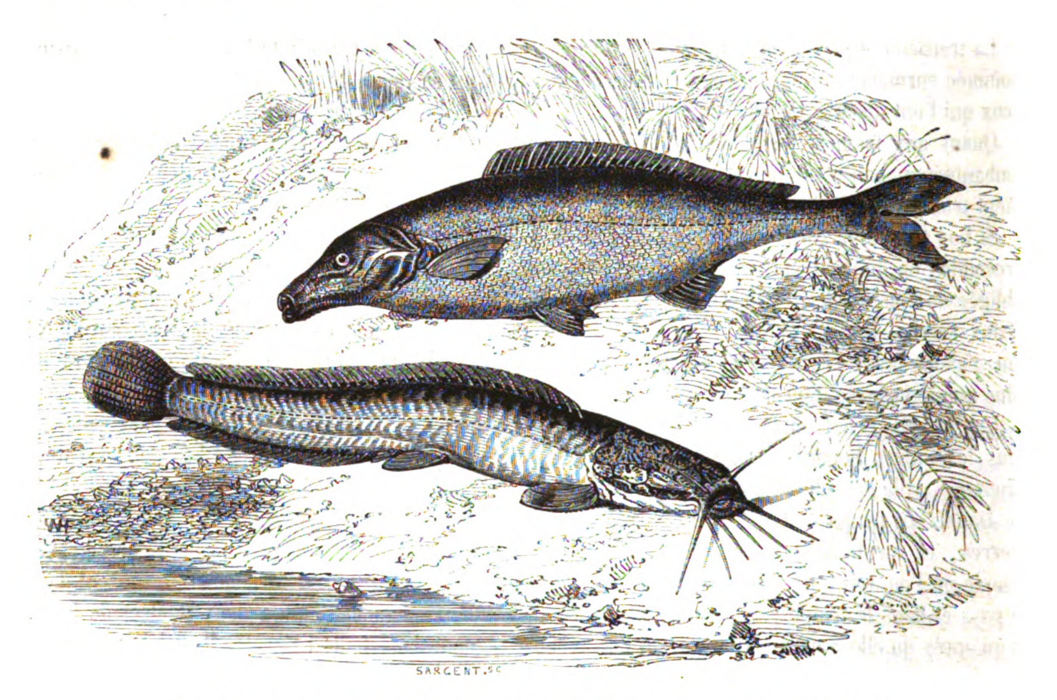
(¹) Voici comment on explique ces soins extrêmes des Égyptiens pour la conservation des corps.
La religion enseignait que l'âme, après avoir quitté la vie, passait successivement, pendant un cycle de trois mille ans, dans les corps des animaux de la terre, de l'air et des eaux, puis revenait dans le corps d'un homme. Mais on supposait que ces transmigrations commençaient seulement lorsque le corps était entièrement détruit. Si donc on réussissait à conserver le corps pendant trois mille ans, on croyait que l'âme pourrait échapper à la nécessité de ces humiliantes épreuves, et que, dans la permanence de son habitation mortelle, elle aurait le temps de se purifier et de se préparer à comparaître devant le juge divin. Aussi les tombeaux des personnes riches étaient-ils ornés à l'intérieur avec autant de recherche que les appartements : on y entretenait, sur de petits autels, des fleurs et des fruits; on y faisait peindre et sculpter les scènes et les travaux que le défunt avait le plus aimés pendant sa vie terrestre, dans l'espoir que son âme aurait conscience de ce spectacle de l'activité humaine et de celui de la nature, qu'elle en serait constamment récréée, et que la patience lui serait plus facile. Prédire à un homme qu'en expiation d'un de ses défauts, son âme passerait dans le corps d'un animal immonde, était une cruelle injure. Certaines œuvres d'art égyptiennes montrent bien quelles étaient les imaginations singulières que l'on se faisait à ce sujet.



Retour de l'âme d'un gourmand à la vie terrestre, sous une forme nouvelle, après jugement. Elle est frappée à coups de verges par des cynocéphales. — Catacombes de Biban-el-Molouk.



honneur, et à la manière des Grecs, des jeux gymniques qui de tous les jeux sont les plus excellents. Les prix qu'on y propose sont du bétail, des manteaux et des peaux.



Poissons du Nil. — Le Mormyre oxyrhynque et l'Hétérobranche Harmont. — Description de l'Égypte.

Ceux qui demeurent dans la partie marécageuse de l'Égypte ont imaginé des moyens de se procurer aisément des vivres. Lorsque le fleuve a pris toute sa crue, et que les campagnes sont comme une espèce de mer, il parait dans l'eau une quantité prodigieuse de lis que les Égyptiens appellent lotos (¹); ils les cueillent et les font sécher au soleil; ils en prennent ensuite la graine; cette graine ressemble à celle du pavot, et se trouve au milieu du lotos; ils la pilent et en font du pain qu'ils cuisent au feu. On mange aussi la racine de cette plante: elle est d'un goût agréable et doux; elle est ronde, et de la grosseur d'une pomme. Il y a une autre espèce de lis ressemblant aux roses, et qui croît dans le Nil. Son fruit a beaucoup de rapport avec les rayons d'un guêpier; on le recueille sur une tige qui sort de la racine et croît auprès de l'autre tige. On y trouve quantité de grains bons à manger, de la grosseur d'un noyau d'olive; on les mange verts ou secs.

Le byblus est une plante annuelle (²). Quand on l'a arraché des marais, on en coupe la partie supérieure qu'on emploie à différents usages; quant à l'inférieure, ou ce qui reste de la plante, et qui a environ une coudée de haut, on le mange cru ou on le vend. Ceux qui veulent rendre ce mets plus délicat le font rôtir dans un four ardent. Quelques-uns d'entre eux ne vivent que de poissons; ils les vident, les font sécher au soleil, et les mangent quand ils sont secs.

Dans les différentes branches du fleuve, on trouve très-peu de ces sortes de poissons qui vont par troupes; ils croissent dans les étangs. A certaines époques de l'année, ils se rendent à la mer par bandes.

(¹) Le *Nelumbium speciosum*, connu des anciens sous le nom de *fève d'Égypte*, de *lis du Nil*, ou de *lotus*, a disparu depuis longtemps des eaux d'Égypte. C'est une nymphéacée: ses racines ressemblent aux tiges du roseau de nos marais, ses fleurs à nos tulipes; on a comparé son fruit à une pomme d'arrosoir. On peut voir fleurir le *Nelumbium* au jardin des Plantes de Paris. Il est représenté et décrit dans le tome XX du *Magasin pittoresque*, p. 185.

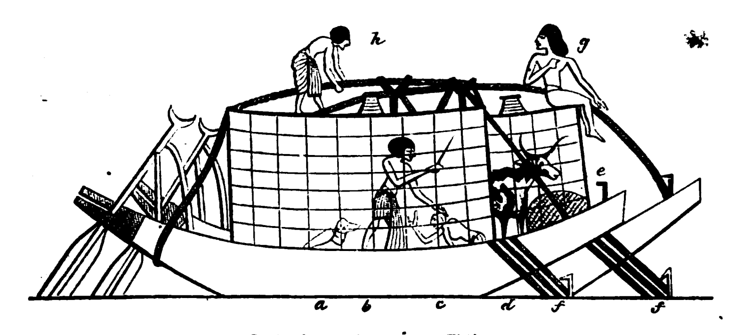
(²) Le papyrus (*Cyperus papyrus* L.). La partie inférieure était nutritive. La tige et les feuilles servaient en partie à la fabrication du papier à écrire, en partie à la construction de barques légères, etc. Avec le liber on faisait des toiles, des voiles, des couvertures de lit, des cordages, des sandales, etc.

Lorsque les femelles se sont fécondées dans la mer, les poissons remontent la rivière pour regagner chacun sa demeure accoutumée. Les femelles conduisent la troupe : en la conduisant, elles jettent leurs œufs, qui sont de la grosseur des grains de millet; et les mâles, qui les suivent, les avalent. Tous ces grains sont autant de petits poissons. Ceux qui restent, et que les mâles n'ont pas dévorés, prennent de l'accroissement et deviennent des poissons.

Si l'on prend de ces poissons lorsqu'ils vont à la mer, on remarque que leurs têtes sont meurtries du côté gauche; ceux, au contraire, qui remontent ont la tête froissée du côté droit ([1]). La cause en est sensible. Quand ils vont à la mer, ils côtoient la terre du côté gauche; et, lorsqu'ils reviennent, ils s'approchent du même rivage, le touchent et s'y appuient tant qu'ils peuvent, de peur que le courant de l'eau ne les détourne de leur route. Quand le Nil commence à croître, l'eau se filtre à travers les terres, et remplit les fossés et les lagunes qui sont près du fleuve. A peine sont-ils pleins, qu'on y voit fourmiller de toutes parts une multitude prodigieuse de petits poissons; mais quelle est la cause vraisemblable de leur production? Je crois la connaître. Lorsque le Nil se retire, les poissons qui, l'année précédente, avaient déposé leurs œufs dans le limon, se retirent aussi avec les dernières eaux. L'année révolue, lorsque le Nil vient de nouveau à se déborder, ces œufs commencent aussitôt à éclore et à devenir de petits poissons.

Les Égyptiens qui habitent dans les marais se servent d'une huile exprimée du fruit du sillicyprion; ils l'appellent *kiki*. Voici comment ils la font : ils sèment sur les bords des différentes branches du fleuve et sur ceux des étangs, du sillicyprion. En Grèce, cette plante vient d'elle-même et sans culture; en Égypte, on la sème, et elle porte une grande quantité de fruits d'une odeur forte. Lorsqu'on les a recueillis, les uns les broient et en retirent l'huile par expression, les autres les font bouillir après les avoir fait rôtir : l'huile se détache, et on la ramasse. C'est une liqueur grasse qui n'est pas moins bonne pour les lampes que l'huile d'olive; mais elle a une odeur forte et désagréable.

On voit en Égypte une quantité prodigieuse de moucherons. Les Égyptiens ont trouvé des moyens pour s'en garantir. Ceux qui demeurent dans la partie marécageuse ont imaginé un autre moyen : il n'y a personne qui n'ait un filet. Le jour, on s'en sert pour prendre du poisson; la nuit, on l'étend autour du lit; on passe ensuite sous ce filet, et l'on se couche. Si l'on voulait dormir avec ses habits, ou enveloppé d'un drap, on serait piqué par les moucherons, au lieu qu'ils ne l'essayent pas même à travers



Baris, bateau égyptien. — Thèbes.

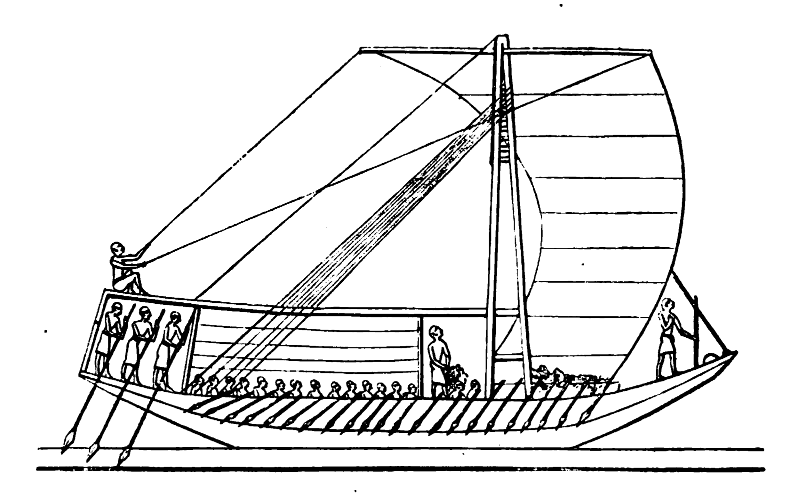
a et *c*, deux bateaux attachés au rivage par les cordages et les crochets *f, f*; — *b*, officier donnant la bastonnade au marinier *c*; derrière l'officier un animal, probablement un chien; — *d*, vache dans le second bateau; — *g*, chef ou pilote; — *h*, marinier tirant la corde qui sert à tenir attachés l'un à l'autre les deux bateaux.

le filet. Ceux qui habitent au-dessus des marais se mettent à couvert de ces insectes en dormant sur le haut d'une tour : le vent empêche les moucherons de voler si haut.

Leurs vaisseaux de charge sont faits avec l'épine, qui ressemble beaucoup aux lotos de Cyrène, et

([1]) Geoffroy Saint-Hilaire a observé que les mormyres à museau pointu voyagent, en effet, annuellement dans le Nil, et que leur tête, revêtue seulement d'une pellicule très-mince, est exposée à être meurtrie par le moindre choc contre le rivage. Au reste, d'autres poissons présentent aussi quelquefois des meurtrissures; tel est particulièrement l'hétérobranche harmont, espèce chez laquelle la peau est également nue et sans écailles. La chair des mormyres est ferme et un peu musquée, mais d'un excellent goût. Ces poissons sont nocturnes, très-craintifs et difficiles à pêcher. On croyait autrefois qu'ils ne se trouvaient que dans le Nil; depuis on en a découvert dans le Sénégal.

dont il sort une larme qui se condense en gomme. Ils tirent de cette épine des planches d'environ deux coudées; ils les arrangent de la même manière qu'on arrange les briques, et les attachent avec des chevilles fortes et longues; ils placent sur leur surface des solives, sans se servir de varangues ni de courbes; mais ils affermissent en dedans cet assemblage avec des liens de byblus; ils font ensuite un gouvernail



Vaisseau de guerre. — Thèbes.

qu'ils passent à travers la carène, puis un mât avec l'épine, et des voiles avec le byblus. Ces navires ne peuvent pas remonter le fleuve, à moins d'être poussés par un grand vent : aussi est-on obligé de les tirer de dessus le rivage ([1]). Voici la manière dont on les conduit en descendant : on a une claie de bruyère tissue avec du jonc, et une pierre percée pesant environ deux talents; on attache la claie avec une corde à l'avant du vaisseau, et on la laisse aller au gré de l'eau; on attache la pierre à l'arrière avec une autre corde. La claie, emportée par la rapidité du courant, entraîne avec elle le baris (c'est ainsi qu'on appelle cette sorte de navire); la pierre, qui est à l'arrière, gagne le fond de l'eau, et sert à diriger sa course. Ils ont un grand nombre de vaisseaux de cette espèce, dont quelques-uns portent une charge de plusieurs milliers de talents ([2]).

Quand le Nil a inondé le pays, on n'aperçoit plus que les villes; elles paraissent au-dessus de l'eau, et ressemblent à peu près aux îles de la mer Égée. Toute l'Égypte, en effet, n'est qu'une vaste mer, si vous en exceptez les villes. Tant que dure l'inondation, on ne navigue plus sur les canaux du fleuve, mais par le milieu de la plaine. Ceux qui remontent de Naucratis à Memphis prennent alors par les pyramides; ce n'est point là cependant la navigation ordinaire, mais par la pointe du Delta et par la ville de Cercasore. Si de la mer et de Canope vous allez à Naucratis par la plaine, vous passez près des villes d'Anthylle et d'Archandre.

Anthylle est une ville considérable; elle fait toujours partie du revenu de la femme du roi d'Égypte, et lui est particulièrement assignée pour sa chaussure ([3]). Cet usage s'observe depuis que ce pays appartient aux Perses.

J'ai dit jusqu'ici ce que j'ai vu, ce que j'ai su par moi-même, ou ce que j'ai appris par mes recherches.

([1]) Les anciennes peintures montrent que, longtemps avant Hérodote, les Égyptiens avaient aussi des navires plus solides et d'une construction plus habile, soit pour transporter des marchandises, du blé, des animaux sur le Nil, soit pour entreprendre des expéditions lointaines en temps de paix et de guerre. On se servait de voiles sur le Nil lorsque le vent était favorable. Sur certains bateaux on pouvait abaisser le mât lorsqu'il offrait au vent une résistance contraire à sa marche. Sur un de ces bateaux on croit voir un chariot près du mât que l'on baisse.

([2]) Le talent pèse 25 kilogr. 176 gramm.

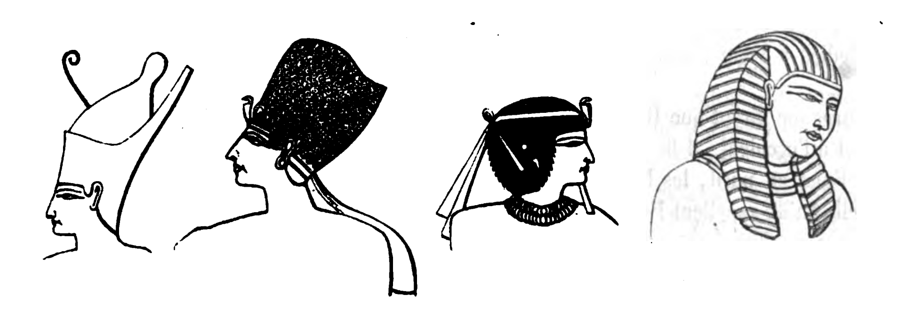
([3]) Athénée raconte que ce revenu était affecté aux reines d'Égypte et de Perse pour leur ceinture. Athénée veut seulement parler des reines de Perse qui le furent aussi d'Égypte depuis la conquête de ce pays par Cambyse.

Je vais maintenant parler de ce pays selon ce que m'en ont dit les Égyptiens; j'ajouterai aussi à mon récit quelque chose de ce que j'ai vu par moi-même.

Ménès, qui fut le premier roi d'Égypte, fit faire, selon les prêtres, des digues à Memphis. Le fleuve, jusqu'au règne de ce prince, coulait entièrement le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Libye; mais, ayant comblé le coude que forme le Nil du côté du midi, et construit une digue environ à cent stades au-dessus de Memphis, il mit à sec son ancien lit, et lui fit prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il coulât à égale distance des montagnes; et encore aujourd'hui, sous la domination des Perses, on a une attention particulière à ce même coude du Nil, dont les eaux, retenues par les digues, coulent d'un autre côté, et on a soin de les fortifier tous les ans. En effet, si le fleuve venait à les rompre et à se répandre de ce côté-là dans les terres, Memphis risquerait d'être entièrement submergée. Ménès, leur premier roi, fit bâtir, au rapport des mêmes prêtres, la ville qu'on appelle aujourd'hui Memphis, dans l'endroit même d'où il avait détourné le fleuve, et qu'il avait converti en terre ferme; car cette ville est aussi située dans la partie étroite de l'Égypte. Le même fit creuser au nord et à l'ouest de Memphis un lac qui communiquait avec le fleuve, n'étant pas possible de le faire à l'est, parce que le Nil s'y oppose; enfin il éleva dans la même ville un grand et magnifique temple en l'honneur de Vulcain.

Les prêtres me lurent ensuite dans leurs annales les noms de trois cent trente autres rois qui régnèrent après lui. Dans une si longue suite de générations, il se trouve dix-huit Éthiopiens et une femme du pays; tous les autres étaient hommes et Égyptiens. Cette femme qui régna en Égypte s'appelait Nitocris, comme la reine de Babylone. Ils me racontèrent que les Égyptiens, après avoir tué son frère, qui était leur roi, lui remirent la couronne; qu'alors elle chercha à venger sa mort, et qu'elle fit périr par artifice un grand nombre d'Égyptiens. On pratiqua sous terre, par son ordre, un vaste appartement qu'elle destinait en apparence à des festins; mais elle avait réellement d'autres vues. Elle y invita à un repas un grand nombre d'Égyptiens qu'elle connaissait pour les principaux auteurs de la mort de son frère, et, pendant qu'ils étaient à table, elle fit entrer les eaux du fleuve par un canal secret. Il n'est rien dit davantage de cette princesse, si ce n'est qu'après avoir fait cela elle se précipita dans un appartement toute couverte de cendres, afin de se soustraire à la vengeance du peuple.

Les prêtres me dirent que de tous ces rois il n'y en eut aucun qui se fût distingué par des ouvrages



Coiffures royales égyptiennes. — D'après divers monuments.

remarquables ou par quelque action d'éclat, si vous en exceptez Mœris, le dernier de tous; que ce prince s'illustra par plusieurs monuments; qu'il bâtit le vestibule du temple de Vulcain qui regarde le nord, et creusa un lac dont je donnerai dans la suite les dimensions, et qu'il y fit élever des pyramides dont je décrirai la grandeur dans le même temps que je parlerai du lac. Ils me racontèrent que ce prince fit faire tous ces ouvrages, et que les autres ne laissèrent aucun monument à la postérité : aussi les passerai-je sous silence, et me contenterai-je de faire mention de Sésostris, qui vint après eux.

Ce prince fut, selon ces prêtres, le premier qui, étant parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs, subjugua les peuples qui habitaient les bords de la mer Érythrée. Il fit voile encore plus loin, jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas-fonds

De là, selon les mêmes prêtres, étant revenu en Égypte, il leva une nombreuse armée, et, avançant par la terre ferme, il subjugua tous les peuples qui se trouvèrent sur sa route. Quand il rencontrait des nations courageuses et jalouses de leur liberté, il érigeait dans leur pays des colonnes sur lesquelles il faisait graver une inscription qui indiquait son nom, celui de sa patrie, et qu'il avait vaincu ces peuples par la force des armes. Quant aux pays qu'il subjuguait aisément et sans livrer bataille, il élevait des colonnes avec une inscription pareille; mais il faisait ajouter des emblèmes de la lâcheté de ces peuples.

Ces prêtres me dirent encore que Sésostris, revenant en Égypte, amena avec lui un grand nombre de prisonniers faits sur les nations qu'il avait subjuguées; il les employa à traîner jusqu'au temple de Vulcain ces pierres énormes qu'on y voit. Ce furent ces mêmes prisonniers que l'on força de creuser les fossés et les canaux dont l'Égypte est entrecoupée. Avant ces travaux exécutés malgré eux, l'Égypte était commode pour les chevaux et pour les voitures; mais depuis ce temps-là, quoique le pays soit plat et uni, il est devenu impraticable aux uns et aux autres, à cause de la multitude de canaux qu'on y rencontre de toutes parts et en tous sens. Ce prince les fit creuser parce que, toutes les fois que le fleuve venait à se retirer, les villes qui n'étaient point sur ses bords, mais au milieu des terres, se trouvaient dans une grande disette d'eau, n'ayant pour leur boisson que l'eau saumâtre des puits.

Sésostris est le seul roi d'Égypte qui ait régné en Éthiopie. Ce prince laissa des statues de pierre devant le temple de Vulcain, en mémoire du danger qu'il avait évité. Il y en avait deux de trente coudées de haut, dont l'une le représentait, et l'autre représentait sa femme, et quatre de vingt coudées chacune, qui représentaient ses quatre fils. Longtemps après, lorsque Darius, roi de Perse, voulut faire placer sa statue devant celles-ci, le grand prêtre de Vulcain s'y opposa. Ce prince, objectait-il, n'a pas fait de si grandes actions que Sésostris. S'il a soumis autant de nations, du moins n'a-t-il pu vaincre les Scythes, que Sésostris a subjugués. Il n'est donc pas juste, ajoutait-il, de placer devant les statues de Sésostris celle d'un prince qui ne l'a point surpassé par ses exploits. On dit que Darius pardonna au grand prêtre cette remontrance généreuse (¹).

Les prêtres me racontèrent qu'après la mort de Sésostris, son fils Phéron monta sur le trône. Il fit faire pour le temple du Soleil deux obélisques remarquables, qui méritent surtout qu'on en fasse mention. Ils ont chacun cent coudées de haut sur huit de large, et sont d'une seule pierre.

Les mêmes prêtres me dirent que Phéron eut pour successeur un citoyen de Memphis, que les Grecs appellent Protée dans leur langue. On voit encore aujourd'hui à Memphis un lieu magnifique et très-orné qui lui est consacré. Ce lieu est au sud du temple de Vulcain. Des Phéniciens de Tyr habitent alentour, et tout ce quartier s'appelle le Camp des Tyriens. Il y a dans le lieu consacré à Protée une chapelle dédiée à Vénus, surnommée l'Étrangère. Je conjecture que cette Vénus est Hélène, fille de Tyndare.

Les prêtres me dirent que Rhampsinite succéda à Protée. Il fit faire le vestibule du temple de Vulcain qui est à l'occident; il fit aussi élever vis-à-vis de ce vestibule deux statues de vingt-cinq coudées de haut : l'une au nord, les Égyptiens l'appellent Été; l'autre au midi, ils la nomment Hiver. Ils adorent celle qu'ils appellent Été, et lui font des offrandes : quant à celle qu'ils nomment Hiver, ils la traitent d'une manière tout opposée.

Ce prince possédait tant de richesses que, de tous les rois d'Égypte qui lui succédèrent, il ne s'en est trouvé aucun qui en ait eu de plus grandes, ou même qui en ait approché.

Pour mettre ces richesses en sûreté, Rhampsinite fit élever un édifice en pierres, dont un des murs était hors de l'enceinte du palais. L'architecte, qui avait de mauvais desseins, imagina ceci : il arrangea une des pierres avec tant d'art, que deux hommes, ou même un seul, pouvaient facilement l'ôter. L'édifice achevé, Rhampsinite y fit porter ses richesses. Quelque temps après, l'architecte, sentant approcher

(¹) Ce grand Sésostris, que l'on était habitué à compter parmi les Ramessès ou Ramsès, rois de la dix-huitième et dix-neuvième dynastie, vient d'être déclassé par les égyptologues et reporté à une époque beaucoup plus reculée. On l'identifie maintenant au Sesourtésen III de la douzième dynastie. Sur les monuments, il figure avec les dieux, et il forme avec eux des triades divines. Il paraît que c'est le seul des pharaons qui ait été tout à fait adoré comme un dieu. M. Lepsius a entrepris le premier cette rectification historique. M. de Rougé a achevé la démonstration dans une lettre à M. Alfred Maury (*Revue archéologique*, 4e année, 1848). Il résulte de cette découverte que ce Sésostris est séparé des Ramsès, avec lesquels on le confondait, par plusieurs dynasties, et notamment par la période barbare des pasteurs ou *hycsos*.



sa fin, manda ses fils; il en avait deux. Il leur dit qu'en faisant le bâtiment où étaient les trésors du roi, il avait usé d'artifice, afin de pourvoir à leurs besoins et de leur procurer le moyen de vivre dans l'abondance; il leur expliqua clairement la manière de tirer la pierre, ses dimensions et ses bornes; enfin il ajouta que, s'ils observaient exactement ce qu'il leur avait dit, ils se verraient les dispensateurs de l'argent du roi.

L'architecte mort, ses fils se mirent bientôt après à l'ouvrage. Ils allèrent de nuit au palais, trouvèrent la pierre désignée, l'ôtèrent facilement, et emportèrent de grosses sommes. Le roi étant un jour entré dans son trésor, fut fort étonné, en visitant les vases où était son argent, de les trouver considérablement diminués. Il ne savait qui en accuser, parce que les sceaux étaient entiers, et que tout était bien fermé. Y étant revenu deux ou trois fois, et s'étant toujours aperçu que l'argent diminuait (car les voleurs ne cessaient de piller), il fit faire des piéges qu'on plaça par son ordre autour des vases où étaient ses trésors. Les voleurs vinrent comme auparavant. Un d'eux entre, va droit au vase, donne dans le piége et s'y prend. Dès qu'il se voit dans cette fâcheuse situation, il appelle son frère, lui conte son malheur, le conjure d'entrer au plus vite et de lui couper la tête, de crainte qu'étant vu et reconnu, il ne fût la cause de sa perte. Celui-ci, voyant qu'il avait raison, obéit, remit la pierre, et s'en retourna chez lui avec la tête de son frère.

Dès que le jour parut, le roi se rendit à son trésor. A peine fut-il entré, qu'il fut frappé d'étonnement à la vue du corps du voleur, sans tête, pris et arrêté dans le piége; il ne le fut pas moins, en remarquant que l'édifice n'était pas endommagé, de n'apercevoir ni entrée ni sortie. Dans cet embarras, voici le parti qu'il prit: il fit pendre sur la muraille le cadavre, et plaça des gardes auprès, avec ordre de lui amener celui qu'ils verraient pleurer à ce spectacle, ou en être touché de commisération. La mère du voleur, indignée du traitement fait à son fils, s'adressant à celui qui lui restait, lui enjoignit de mettre tout en œuvre pour détacher le corps de son frère et le lui apporter, le menaçant, s'il négligeait de lui donner cette satisfaction, d'aller elle-même le dénoncer au roi. Ce jeune homme, ne pouvant fléchir sa mère, quelque chose qu'il pût dire, et craignant l'effet des menaces, imagina cet artifice:

Il chargea sur des ânes quelques outres remplies de vin, les chassa devant lui; et lorsqu'il fut près de ceux qui gardaient le corps de son frère, il délia le col de deux ou trois de ces outres. Le vin s'étant mis aussitôt à couler, il se frappa la tête en jetant de grands cris, comme un homme au désespoir, et qui ne savait auquel de ces ânes il devait aller le premier. Les gardes, voyant le vin couler en abondance, accoururent pour le recueillir, comptant que c'était autant de gagné pour eux. Le jeune homme, feignant d'être en colère, leur dit beaucoup d'injures; mais comme ils cherchaient à le consoler, il cessa ses emportements, et, faisant semblant de s'apaiser, il détourna ses ânes du chemin, et se mit en devoir de refermer les outres. Il s'entretint ensuite avec les gardes; et, comme ils tâchaient de l'égayer, en lui faisant des plaisanteries, il leur donna une de ses outres. Ils s'assirent aussitôt dans le lieu où ils se trouvaient, et, ne pensant plus qu'à boire, ils pressèrent le jeune homme de rester et de leur tenir compagnie. Il se laissa sans doute persuader, et demeura avec eux; et parce qu'en buvant ils le traitaient avec honnêteté, il leur donna encore une outre. Les gardes, ayant bu avec excès, s'enivrèrent, et, vaincus par le sommeil, ils s'endormirent à l'endroit même où ils avaient bu. Dès que le jeune homme vit la nuit fort avancée, il leur rasa par dérision la joue droite, détacha le corps de son frère, le chargea sur un de ses ânes, et retourna chez lui, après avoir exécuté les ordres de sa mère.

Le roi, apprenant qu'on avait enlevé le corps du voleur, se mit en colère; mais, comme il voulait absolument découvrir celui qui avait fait le coup, il s'avisa d'une chose que je ne puis croire: il obligea sa propre fille à recevoir également toutes sortes de personnes, et de les obliger à lui dire ce qu'ils avaient fait en leur vie de plus subtil et de plus méchant; et s'il s'en trouvait un qui se vantât d'avoir enlevé le corps du voleur, il lui recommanda de l'arrêter et de ne le point laisser échapper. La fille obéit aux ordres de son père; mais le voleur, ayant appris pourquoi tout cela se faisait, voulut montrer qu'il était plus habile que le roi. Il coupa près de l'épaule le bras d'un homme nouvellement mort, et, l'ayant mis sous son manteau, il alla de ce pas trouver la fille du roi. La princesse lui ayant fait les mêmes questions qu'à tous ceux qui s'étaient déjà présentés, il lui conta que la plus méchante action qu'il eût jamais faite, c'était d'avoir coupé la tête à son frère pris à un piége dans le trésor du roi, et que la plus subtile était d'avoir détaché son corps après avoir enivré ceux qui le gardaient. Elle ne

l'eut pas plutôt entendu qu'elle voulut l'arrêter ; mais il lui tendit le bras du mort qu'elle saisit, croyant que c'était celui du voleur. Il lâcha ce bras, courut à la porte et se sauva.

Le roi, informé de ce qui s'était passé, fut extrêmement surpris de la ruse et de la hardiesse de cet homme ; mais enfin il fit publier dans toutes les villes de son obéissance qu'il lui accordait sa grâce, et que, s'il voulait se présenter devant lui, il lui donnerait en outre de cela de grandes récompenses. Le voleur, se fiant à sa parole, vint le trouver. Rhampsinite conçut pour lui une si grande admiration, qu'il lui donna sa fille en mariage, le regardant comme le plus habile de tous les hommes, parce qu'il en savait plus que tous les Égyptiens, qui sont eux-mêmes plus ingénieux que tous les autres peuples.

Après cela, me dirent les mêmes prêtres, Rhampsinite descendit vivant sous terre, dans ces lieux que les Grecs croient être les enfers. Il joua aux dés avec Cérès : tantôt il gagna, tantôt il perdit. Quand il revint sur la terre, la déesse lui fit présent d'une serviette d'or. Les mêmes prêtres me dirent aussi que les Égyptiens avaient institué une fête qui dure autant de temps qu'il s'en passa depuis la descente de Rhampsinite jusqu'à son retour. Je sais que, de mon temps, ils célébraient encore cette fête ; mais je ne puis assurer s'ils l'ont établie pour ce sujet ou pour quelque autre.

Les prêtres revêtent pendant cette fête l'un d'entre eux d'un manteau tissu et fait le jour même de la cérémonie, et, lui couvrant les yeux d'un bandeau, ils le mettent dans le chemin qui conduit au temple de Cérès ; ensuite ils se retirent. Ils me dirent qu'après cela deux loups conduisaient le prêtre, qui avait les yeux ainsi bandés, au temple de Cérès, qui est éloigné de la ville de vingt stades, et qu'ensuite ils le ramenaient au même endroit où ils l'avaient pris.

Si ces propos des Égyptiens paraissent croyables à quelqu'un, il peut y ajouter foi ; pour moi, je n'ai d'autre but dans toute cette histoire que d'écrire ce que j'entends dire à chacun.

Cérès et Bacchus ont, selon les Égyptiens, la puissance souveraine dans les enfers. Ces peuples sont aussi les premiers qui aient avancé que l'âme de l'homme est immortelle ; que, lorsque le corps vient à périr, elle entre toujours dans celui de quelque animal ; et qu'après avoir passé ainsi successivement dans toutes les espèces d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, elle rentre dans un corps d'homme

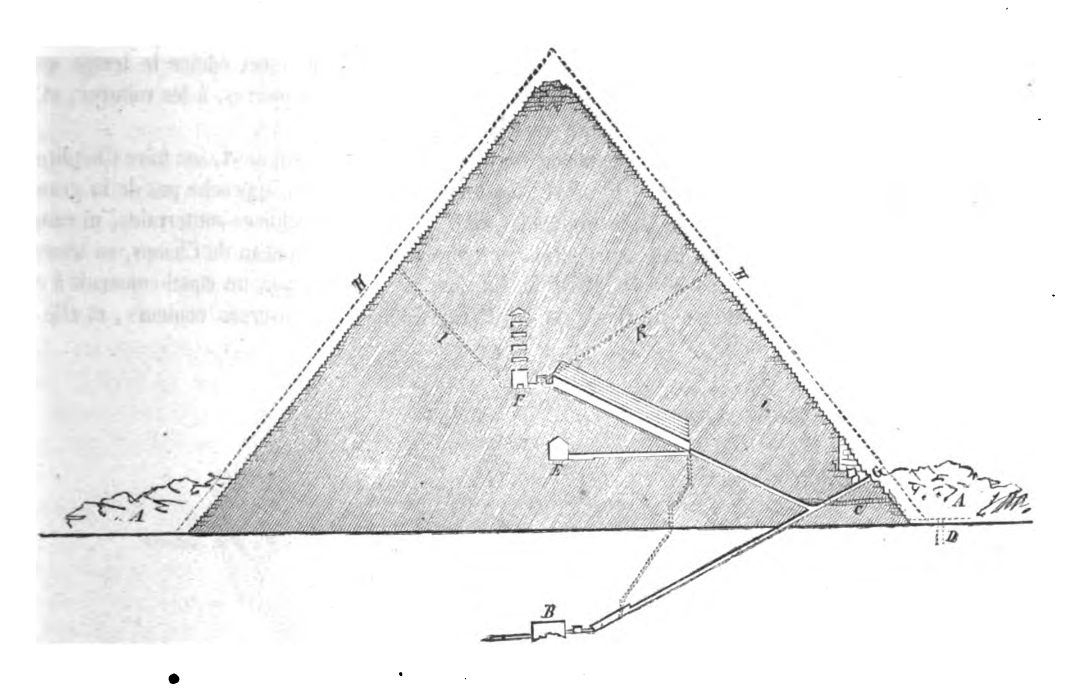


Les Pyramides, près de Ghizeh ou Djizeh (ville située vis-à-vis du Caire).

qui naît alors ; et que ces différentes transmigrations se font dans l'espace de trois mille ans [1]. Je sais que les Grecs ont adopté cette opinion, les uns plus tôt, les autres plus tard, et qu'ils en ont fait usage comme si elle leur appartenait. Leurs noms ne me sont point inconnus, mais je les passe sous silence.

[1] Voyez la note, page 35.

Les prêtres ajoutèrent que, jusqu'à Rhampsinite, ont avait vu fleurir la justice et régner l'abondance dans toute l'Égypte; mais qu'il n'y eut point de méchanceté où ne se portât Chéops, son successeur. Il



Coupe verticale de la grande pyramide, du sud au nord.

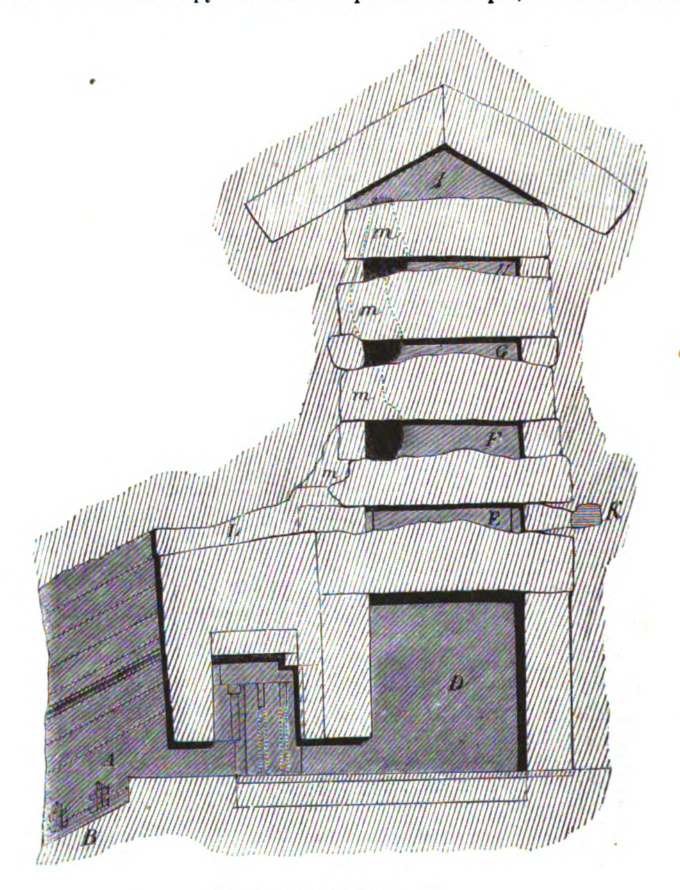
A, débris. — B, souterrain. — C, fausse entrée creusée dans le massif. — D, pierres du revêtement encore adhérentes à l'édifice; fissure. — E, chambre de la reine. — F, chambre du roi. — G, entrée ancienne. — H, niveau primitif du revêtement. — I, canal d'aération au sud. — K, canal d'aération au nord.

ferma d'abord tous les temples, et interdit les sacrifices aux Égyptiens; ils les fit après cela travailler pour lui. Les uns furent occupés à fouiller les carrières de la montagne d'Arabie, à traîner de là jusqu'au Nil les pierres qu'on en tirait, et à passer ces pierres sur des bateaux de l'autre côté du fleuve; d'autres les recevaient et les traînaient jusqu'à la montagne de Libye. On employait tous les trois mois cent mille hommes à ce travail. Quant au temps pendant lequel le peuple fut ainsi tourmenté, on passa dix années à construire la chaussée par où on devait traîner les pierres. Cette chaussée est un ouvrage qui n'est guère moins considérable, à mon avis, que la pyramide même; car elle a cinq stades de long sur dix orgyies de large, et huit orgyies de haut dans sa plus grande hauteur; elle est de pierres polies et ornées de figures d'animaux. On passa dix ans à travailler à cette chaussée, sans compter le temps qu'on employa aux ouvrages de la colline sur laquelle sont élevées les pyramides, et aux édifices souterrains qu'il fit faire, pour lui servir de sépulture, dans une île formée par les eaux du Nil, qu'il y introduisit par un canal. La pyramide même coûta vingt années de travail : elle est carrée; chacune de ses faces a huit plèthres de largeur sur autant de hauteur; elle est en grande partie de pierres polies, parfaitement bien jointes ensemble, et dont il n'y en a pas une qui ait moins de trente pieds.

Cette pyramide fut bâtie en forme de degrés. Quand on eut commencé à construire de cette manière, on éleva de terre les autres pierres, et, à l'aide de machines faites de courtes pièces de bois, on les monta sur le premier rang d'assises. Quand une pierre y était parvenue, on la mettait dans une autre machine qui était sur cette première assise; de là on la montait par le moyen d'une autre machine, car il y en avait autant que d'assises : peut-être aussi n'avaient-ils qu'une seule et même machine, facile à transporter d'une assise à l'autre toutes les fois qu'on en avait ôté la pierre. Je rapporte la chose des deux façons, comme je l'ai ouï dire. On commença donc par revêtir et

perfectionner le haut de la pyramide; de là on descendit aux parties voisines, et enfin on passa aux inférieures et à celles qui touchent la terre. On a gravé sur la pyramide, en caractères égyptiens, combien on a dépensé pour les ouvriers en raiforts, en oignons et en aulx; et celui qui m'interpréta cette inscription me dit, comme je m'en souviens très-bien, que cette dépense se montait à seize cents talents d'argent. Si cela est vrai, combien doit-il en avoir coûté pour les outils en fer, pour le reste de la nourriture et pour les habits des ouvriers, puisqu'ils employèrent à cet édifice le temps que nous avons dit, sans compter celui qu'ils mirent, à mon avis, à tailler les pierres, à les voiturer, et à faire les édifices souterrains, qui fut sans doute considérable!

Chéops, suivant ce que me dirent les Égyptiens, régna cinquante ans. Étant mort, son frère Chéphren lui succéda. Entre autres monuments, il fit aussi bâtir une pyramide : elle n'approche pas de la grandeur de celle de Chéops (je les ai mesurées toutes les deux); elle n'a ni édifices souterrains, ni canal qui y conduise les eaux du Nil; au lieu que l'autre, où l'on dit qu'est le tombeau de Chéops, se trouve dans une île, et qu'elle est environnée des eaux du Nil, qui s'y rendent par un canal construit à ce dessein. La première assise de cette pyramide est de pierre d'Éthiopie, de diverses couleurs, et elle a



Intérieur de la grande pyramide.

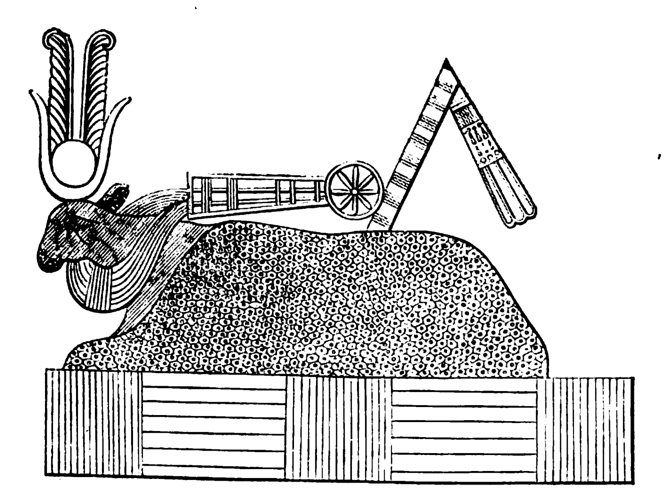
A, partie supérieure du grand passage. — B, la rampe. — D, la chambre du roi. — K, autre entrée creusée par Caviglia. — L, passage factice creusé dans la pierre. — *mmmm*, passage creusé par le colonel Vyse. — E, F, G, H, I, chambres ou vides destinés à alléger le poids de la construction, et que l'on appelle chambres de Davison, Wellington, Nelson, Arbuthnot et Campbell.

en hauteur quarante pieds de moins que la grande pyramide à laquelle elle est contiguë. Ces deux pyramides sont bâties sur la même colline, qui a environ cent pieds de haut.

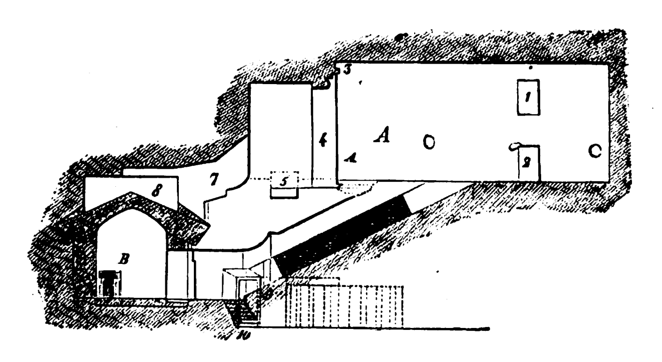
Les mêmes prêtres m'apprirent que Chéphren régna cinquante-six ans : ainsi les Égyptiens furent accablés cent six ans de toutes sortes de maux, et, pendant tout ce temps, les temples restèrent fermés.

Les Égyptiens ont tant d'aversion pour la mémoire de ces deux princes, qu'ils ne veulent pas même les nommer ; ils appellent, par cette raison, ces pyramides du nom du berger Philitis, qui, dans ce temps-là, menait paître ses troupeaux vers l'endroit où elles sont.

Après Chéphren, me dirent-ils, Mycérinus, fils de Chéops, monta sur le trône. Il perdit sa fille



Tombeau de la fille de Mycérinus. — Peinture de Thèbes. — D'après une planche de la *Description de l'Égypte* (¹).



Coupe d'une partie de la troisième pyramide (pyramide de Mycérinus).

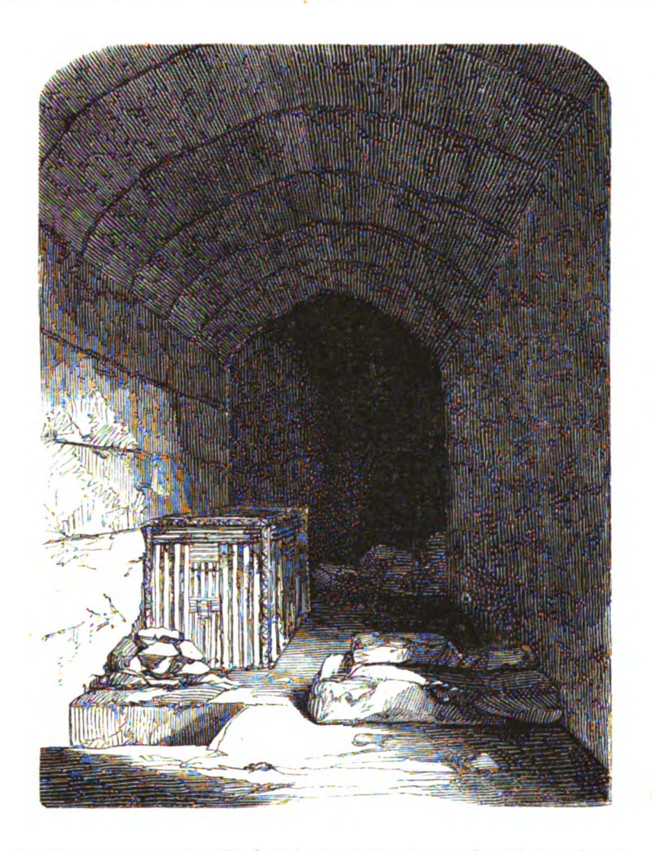
A, grande chambre où l'on a trouvé les débris du cercueil en bois contenu dans le sarcophage, et des ossements. — B, chambre funéraire du roi Mycérinus. — °, °, trous circulaires dans le plancher. — 1, passage supérieur. — 2, entrée. — 3, ornement d'architecture au plafond. — 4, intervalle où des pilastres soutiennent le plafond. — 5, partie creuse destinée primitivement à recevoir un sarcophage. — 6, blocs sous le passage conduisant à la chambre funéraire. — 7, petit passage. — 8, partie vide. — 9, clôture de granit. — 10, entrée d'une chambre où sont six niches ou compartiments.

unique, et fut excessivement affligé de sa perte ; et, comme il voulait lui donner une sépulture plus recherchée qu'à l'ordinaire, il fit faire une vache de bois, creuse, et, après l'avoir fait dorer, il y enferma sa fille morte (²). Cette génisse ne fut point mise en terre. De mon temps, elle était encore exposée à

(¹) Tome II, Antiquités, p. 169, pl. 87, fig. 6. « Il suffit, dit le rédacteur, de jeter les yeux sur la peinture dont nous parlons pour s'assurer de son identité avec le coffre sépulcral d'Hérodote. » — Suivant M. Guigniaut, cette figure représenterait la déesse Athor. Le fléau dressé sur le dos de l'animal est l'emblème de la puissance. On n'explique pas la roue ou l'étoile faisant partie de l'emblème attaché au collier. Le corps entier est couvert d'un riche tapis bleu ; Hérodote l'avait vu couvert d'une véritable housse de couleur rouge.

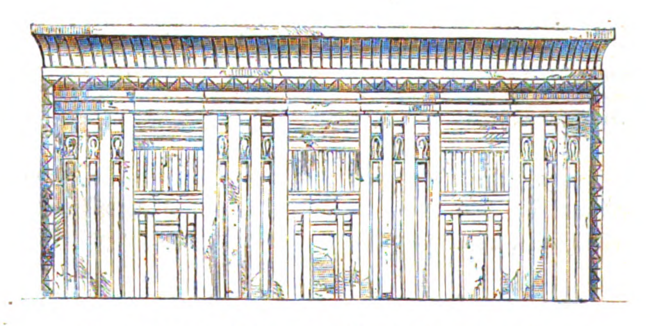
(²) Cette imagination de Mycérinus ne paraîtra pas très-étrange si l'on songe que les cercueils ordinaires des Égyptiens avaient la forme humaine, et que les cercueils de certains dieux avaient la forme animale. Isis avait recueilli les restes d'Osiris dans une statue de bois figurant un bœuf.

la vue de tout le monde, au palais royal de Saïs, dans une salle richement ornée. Chaque jour on brûle devant elle toutes sortes de parfums, et, la nuit, il y a toujours une lampe allumée. Dans une



Troisième pyramide. — Chambre funéraire du roi Mycérinus. — Sarcophage en basalte.

autre salle près de celle où est cette génisse, on voit plusieurs statues debout, qui représentent les concubines de Mycérinus; du moins les prêtres de la ville de Saïs le disaient ainsi. Il est vrai qu'il y a



Le sarcophage de Mycérinus, trouvé dans la troisième pyramide.

environ vingt statues colossales de femmes nues, qui sont toutes de bois; mais je ne puis assurer qui elles représentent : je n'en sais que ce qu'on m'en a dit. Cette génisse est couverte d'une housse cramoisie, excepté la tête et le cou, qui sont dorés d'un or très-épais. Entre les cornes est placé le cercle du soleil, en or. Elle n'est pas debout, mais sur les genoux, et elle est de la stature des plus grandes

génisses. On la transporte tous les ans hors de la salle. Cette cérémonie se fait dans le temps où les Égyptiens se frappent et se lamentent pour un certain dieu que je ne dois pas nommer ici : c'est alors qu'on expose cette génisse à la lumière; car ils disent que la princesse, en mourant, pria Mycérinus, son père de lui faire voir le soleil une fois par an.

Il laissa aussi une pyramide; elle est carrée, et de pierre d'Éthiopie jusqu'à la moitié, mais beaucoup plus petite que celle de son père, ayant vingt pieds de moins, et chacun de ses côtés trois pléthres de large (¹).



Tombeau de Mycérinus. — Débris du cercueil en bois de sycomore.

Les prêtres me racontèrent qu'après Mycérinus, Asychis fut roi d'Égypte, et qu'il fit bâtir, en l'honneur de Vulcain, le vestibule qui est à l'est; c'est le plus grand et le plus magnifique. Tous les portiques du temple de ce dieu sont décorés de figures supérieurement sculptées, et de mille autres ornements dont on a coutume d'embellir les édifices; mais celui-ci les surpasse de beaucoup.

Ce prince, voulant surpasser tous les rois qui avaient régné en Égypte avant lui, laissa pour monu

(¹) Depuis longtemps les pyramides n'ont plus rien de mystérieux. Ce sont des tombeaux. La plupart des peuples, dans leur simplicité et leur pauvreté primitives, ont élevé, sur les restes de leurs chefs, des amas de pierres ou de terre formant des monticules : les pyramides ne diffèrent de ces tertres ou tumulus que par leur dimensions extraordinaires, les matériaux dont elles sont faites, et l'art de leur construction.

Les Arabes paraissent être les premiers qui aient pénétré à l'intérieur des pyramides; ils en ont pillé et dévasté les sarcophages : la cupidité était leur seul mobile; des inscriptions qui seraient devenues précieuses pour l'histoire ont péri dans ces profanations.

L'intérieur de la grande pyramide est, depuis bien des siècles, accessible aux voyageurs. On y voit encore un sarcophage dans la chambre sépulcrale. Belzoni est entré dans la deuxième pyramide.

En 1837, le colonel anglais Howart Vyse et quelques-uns de ses compatriotes ont exploré l'intérieur de la troisième pyramide. Dans la chambre sépulcrale était un sarcophage vide, en basalte brun et orné avec élégance. Dans la salle d'entrée, désignée sous le nom de *grande chambre*, on a trouvé, sur un monceau de décombres, des os, une grande quantité de bandelettes de momie en étoffe de laine, et un débris mutilé du cercueil en bois de sycomore que les Arabes avaient jadis enlevé du sarcophage.

Sur ce débris sont inscrites deux lignes d'hiéroglyphes, partie d'une prière adressée au monarque défunt, identifié avec Osiris. En voici la traduction littérale :

« Osirien, roi, Men-Ka-Ré d'éternelle vie, engendré du ciel, fils de Nephté... qui agrandis ta mère.

» Nephté puisse-t-elle veiller sur toi dans ton séjour de repos dans le ciel, te révélant au dieu (vengeur?) de tes impurs » ennemis, roi Men-Ka-Ré, vivant à toujours. »

Ce nom Men-Ka-Ré, qui signifie *donné au soleil*, est (ainsi qu'il résulte d'une dissertation très-claire et très-satisfaisante) le même que ceux de My-Ce-Rinus (d'après Hérodote), Me-Che-Rinus (d'après Diodore), ou Men-Che-Rés (d'après Manéthon).

Ainsi se trouve confirmé le passage d'Hérodote qui donne pour auteur de la troisième pyramide le successeur de Chephren.

Men-Ka-Ré ou Mycérinus était un roi de la quatrième dynastie, et, d'après les suppositions possibles dans l'état actuel de nos connaissances en chronologie égyptienne, il a dû cesser de régner l'an 4136 avant Jésus-Christ. Cette planche de sycomore daterait donc de six mille ans.

Cette intéressante découverte est racontée avec détails dans un savant mémoire publié en 1839 sous ce titre : *Éclaircissements sur le cercueil du roi memphite Mycérinus*, traduits de l'anglais et accompagnés de notes par M. Charles Lenormant, de l'Institut.

Les pyramides de Sakarah (au sud de l'emplacement de Memphis) ont été également explorées. (Voir l'atlas joint à la relation du général Minutoli.)

ment une pyramide de brique, avec cette inscription gravée sur une pierre : NE ME MÉPRISE PAS, EN ME COMPARANT AUX PYRAMIDES DE PIERRE. JE SUIS AUTANT AU-DESSUS D'ELLES QUE JUPITER EST AU-DESSUS DES AUTRES DIEUX ; CAR J'AI ÉTÉ BATIE DE BRIQUES FAITES DU LIMON TIRÉ DU FOND DU LAC. Voilà ce qu'Asychis fit de plus mémorable.

Ce prince eut pour successeur, continuaient les mêmes prêtres, un aveugle de la ville d'Anysis, appelé aussi Anysis. Sous son règne, Sabacos, roi d'Éthiopie, vint fondre en Égypte avec une nombreuse armée. Anysis s'étant sauvé dans les marais, Sabacos fut maître de l'Égypte pendant cinquante ans. Il ne fit mourir personne pendant ce temps-là, pour quelque faute que ce fût; mais, selon la qualité du crime, il condamnait le coupable à travailler aux levées et aux chaussées près de la ville où il était né. Par ce moyen, l'assiette des villes devint encore plus haute qu'elle ne l'était auparavant : elles avaient déjà été rehaussées sous le règne de Sésostris par ceux qui avaient creusé les canaux; mais elles le furent beaucoup plus sous la domination de l'Éthiopien. Bubastis est, de toutes les villes d'Égypte, celle dont on éleva le plus le terrain par les ordres de Sabacos.

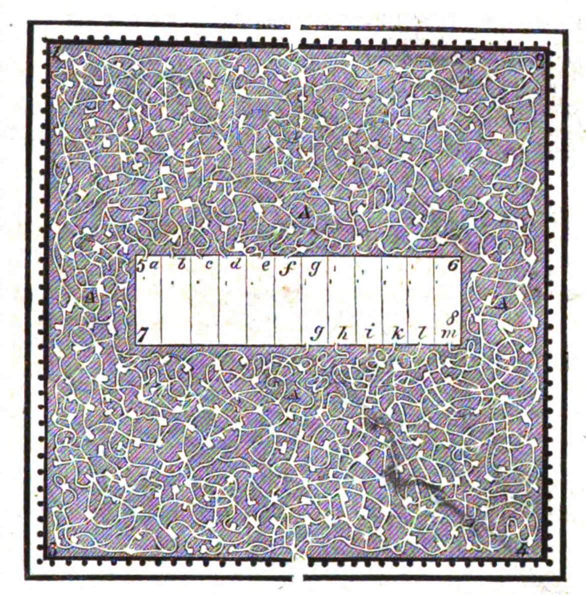
Dans cette ville est un temple de Bubastis qui mérite qu'on en parle. On voit d'autres temples plus grands et plus magnifiques; mais il n'y en a point de plus agréables à la vue. Bubastis est la même que Diane parmi les Grecs. Son temple fait une presqu'île, où il n'y a de libre que l'endroit par où l'on entre. Deux canaux du Nil, qui ne se mêlent point ensemble, se rendent à l'entrée du temple, et de là se partagent et l'environnent, l'un par un côté, l'autre par l'autre. Ces canaux sont larges chacun de 100 pieds, et ombragés d'arbres. Le vestibule a 10 orgyies de haut; il est orné de très-belles figures de 6 coudées de haut. Ce temple est au centre de la ville. Ceux qui en font le tour le voient de tous côtés de haut en bas; car, étant resté dans la même assiette où on l'avait d'abord bâti, et la ville ayant été rehaussée par des terres rapportées, on le voit en entier de toutes parts. Ce lieu sacré est environné d'un mur sur lequel sont sculptées grand nombre de figures. Dans son enceinte est un bois planté autour du grand temple : les arbres en sont très-hauts. La statue de la déesse est dans le temple. Le lieu sacré a, en tout sens, un stade de long sur autant de large. La rue qui répond à l'entrée du temple traverse la place publique, va à l'est, et mène au temple de Mercure; elle a environ 3 stades de long sur 4 plèthres de large, et est pavée et bordée des deux côtés de très-grands arbres.

Après Anysis, un prêtre de Vulcain, nommé Séthos, monta, à ce qu'on me dit, sur le trône. Il n'eut aucun égard pour les gens de guerre, et les traita avec mépris, comme s'il eût dû n'en avoir jamais besoin. Entre autres outrages, il leur ôta les 12 aroures de terre que les rois ses prédécesseurs leur avaient données à chacun par distinction ; mais, dans la suite, lorsque Sanacharib, roi des Arabes et des Assyriens, vint attaquer l'Égypte avec une armée nombreuse, les gens de guerre ne voulurent point marcher au secours de la patrie. Le prêtre, se trouvant alors fort embarrassé, se retira dans le temple, et se mit à gémir devant la statue du dieu sur le sort fâcheux qu'il courait risque d'éprouver. Pendant qu'il déplorait ainsi ses malheurs, il s'endormit, et crut voir le dieu lui apparaître, l'encourager, et l'assurer que, s'il marchait à la rencontre des Arabes, il ne lui arriverait aucun mal, et que lui-même il lui enverrait du secours.

Plein de confiance en cette vision, Séthos prit avec lui tous les gens de bonne volonté, se mit à leur tête, et alla camper à Péluse, qui est la clef de l'Égypte. Cette armée n'était composée que de marchands, d'artisans, et de gens de la lie du peuple; aucun homme de guerre ne l'accompagna. Ces troupes étant arrivées à Péluse, une multitude prodigieuse de rats de campagne se répandit la nuit dans le camp ennemi, et rongea les carquois, les arcs et les courroies qui servaient à manier les boucliers; de sorte que, le lendemain, les Arabes étant sans armes, la plupart périrent dans la fuite. On voit encore aujourd'hui dans le temple de Vulcain une statue de pierre qui représente ce roi ayant un rat sur la main, avec cette inscription : QUI QUE TU SOIS, APPRENDS, EN ME VOYANT, A RESPECTER LES DIEUX.

Après la mort de Séthos, qui était en même temps roi et prêtre de Vulcain, les Égyptiens recouvrèrent leur liberté; mais, comme ils ne pouvaient vivre un seul moment sans roi, ils en élurent douze, et divisèrent toute l'Égypte en autant de parties qu'ils leur assignèrent. Ces douze rois s'unirent entre eux par des mariages, et s'engagèrent à ne se point rechercher davantage au préjudice les uns des autres, et à entretenir toujours entre eux une étroite amitié.

Ils voulurent aussi laisser à frais communs un monument à la postérité. Cette résolution prise, ils firent construire un labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris, et assez près de la ville des Crocodiles. J'ai vu ce bâtiment, et je l'ai trouvé au-dessus de toute expression. Tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui être comparés, ni du côté du travail, ni du côté de la dépense; ils lui sont de beaucoup inférieurs. Les temples d'Éphèse et de Samos méritent sans doute d'être admirés; mais les pyramides sont au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et chacune en particulier peut entrer en parallèle avec plusieurs des grands édifices de la Grèce. Le labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. Il est composé de douze cours environnées de murs (¹), dont les portes sont à l'opposite l'une de l'autre, six au nord et six au sud, toutes contiguës; une même enceinte de murailles, qui règne en dehors, les renferme; les appartements en sont doubles (²) : il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, trois mille en tout. J'ai visité les appartements d'en haut, je les ai parcourus; ainsi j'en parle avec certitude et comme témoin oculaire. Quant aux appartements souterrains, je ne sais que ce qu'on m'en a dit. Les Égyptiens gouverneurs du labyrinthe ne permirent point qu'on me les montrât, parce qu'ils servaient, me dirent-ils, de sépulture aux crocodiles sacrés et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des logements souterrains que sur le rapport d'autrui : quant à ceux d'en haut, je les ai vus, et les regarde comme ce que les hommes ont fait de plus grand. On ne peut, en effet, se lasser d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours à des corps de logis et des issues qui conduisent à d'autres cours (³). Chaque corps de logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des pastades (⁴). Au sortir de ces pastades, on passe dans d'autres bâtiments, dont il faut traverser les chambres pour entrer dans d'autres cours. Le toit de tous ces corps



Le Labyrinthe, dans le nome Arsinoïte, près du lac Mœris.

Plan du Labyrinthe, d'après l'hypothèse de Letronne : 1, 2, 3, 4, angles de l'enceinte du labyrinthe, dont chacun des quatre côtés est orné de colonnes; — A, A, A, A, emplacement des cryptes, chambres, corridors tortueux, etc., ou labyrinthe proprement dit; — 5, 6, 7, 8, angles de l'enceinte des *aulæ*, ou salles que le labyrinthe avait pour but de protéger contre les curiosités profanes; — *a, b, c, d, e, f*, six *aulæ* s'ouvrant au nord; — *g, h, i, k, l, m*, six *aulæ* s'ouvrant au sud.

(¹) Letronne traduit. « Douze *aulæ* couvertes d'un toit. »

(²) « Il y a dans le labyrinthe des chambres doubles. » (Letronne.)

(³) « Les issues des chambres et les détours pratiqués le long des *aulæ* sont variés à l'infini. » (Letronne.)

(⁴) Letronne pensait que les pastades étaient des cryptes.

D'après l'opinion de ce savant, les détours du labyrinthe auraient eu pour objet d'empêcher de pénétrer dans les douze *aulæ* ou palais qui renfermaient les archives des douze provinces et les objets de leur culte particulier.

« Un étranger, dit Strabon, ne pourrait, sans guide, parvenir à aucune des *aulæ*, ni en sortir une fois qu'il y serait entré. »

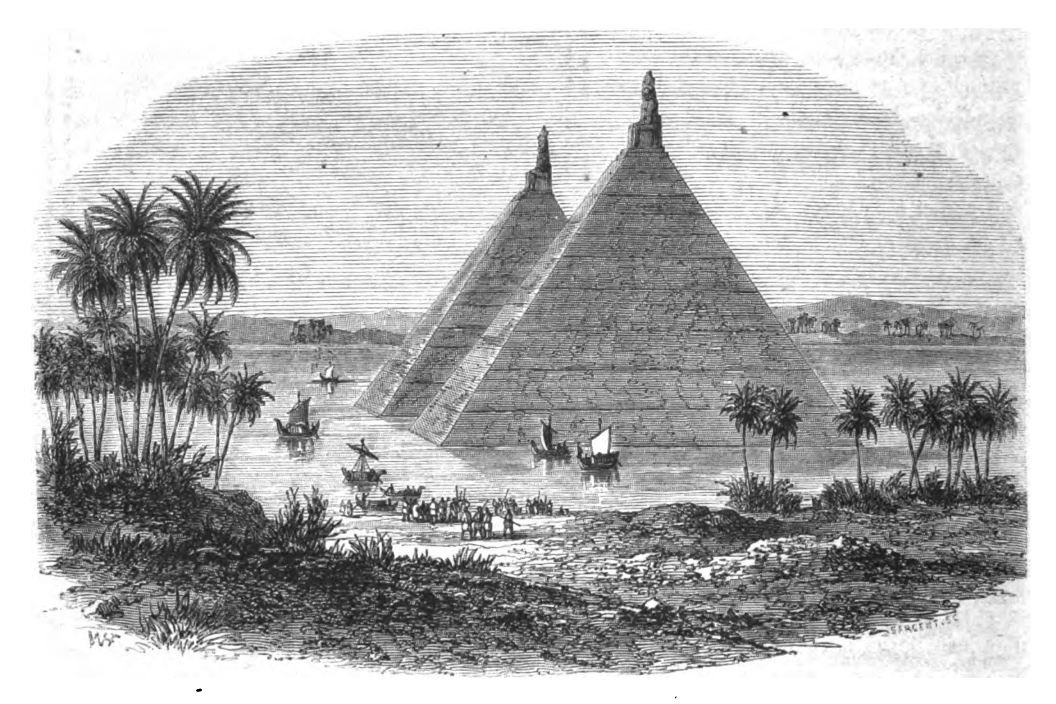
Les hypothèses ingénieuses des savants sur le labyrinthe paraissent devoir être confirmées ou infirmées d'une manière définitive à la suite des récentes études de la commission prussienne. Le docteur Lepsius a compté littéralement, dit-il, les restes de cent chambres placées à côté ou au-dessus les unes des autres, de grandeurs diverses, quelques-unes très-petites. Il n'a vu aucune trace de sinuosités ou de passages tortueux. Trois constructions massives, d'une largeur de 300 pieds, entourent un carré long de 600 pieds et large de 500, qui était autrefois divisé en cours : le quatrième côté est formé par une pyramide dont les ruines couvrent le sol. Un canal moderne coupe diagonalement les restes du labyrinthe.

On ne doit pas oublier que ce sont deux Français, MM. Jomard et Bertre, qui découvrirent, en 1799, les grandes masses de débris, ruines du labyrinthe.

Suivant Apion, surnommé Phistonicès, on voyait dans le labyrinthe une statue de Sérapis en émeraude, haute de 9 coudées.

de logis est de pierre ainsi que les murs, qui sont partout décorés de figures en bas-relief. Autour de chaque cour règne une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble. A l'angle où finit le labyrinthe s'élève une pyramide de 50 orgyies, sur laquelle on a sculpté en grand des figures d'animaux. On s'y rend par un souterrain.

Quelque magnifique que soit ce labyrinthe, le lac Mœris, près duquel il est situé, excite encore plus d'admiration. Il a de tour 3 600 stades, qui font 60 schènes, c'est-à dire autant de circuit que la côte maritime de l'Égypte a d'étendue. Ce lac, dont la longueur va du nord au midi, a 50 orgyies de profondeur à l'endroit où il est le plus profond. On l'a creusé de main d'homme, et lui-même il en fournit la preuve (¹). On voit, en effet, presque au milieu du lac, deux pyramides qui ont chacune 50 orgyies de



Le lac Mœris et les deux pyramides. — Restauration (²).

(¹) « Lorsque Hérodote nous affirme que le lac Mœris a été creusé de main d'homme, dit Ritter, il ne faut entendre par là que ce qui était nécessaire pour sa communication orientale avec les eaux du Nil, et un seul coup d'œil suffit alors pour justifier l'assertion de l'historien grec ; mais il serait impossible d'ajouter foi à ce témoignage si on le rapportait, comme autrefois, à tout le bassin du lac. En effet, où aurait-on transporté les 320 milliards de mètres cubes de terres produites par cette excavation ? »

Il est utile de consulter le *Mémoire sur le lac Mœris*, présenté et lu à la Société égyptienne, le 5 juillet 1842, par M. Linant de Bellefonds, inspecteur général des ponts et chaussées, publié par la Société égyptienne, à Alexandrie, en 1843, in-4°.

Le docteur Lepsius a exploré, un peu plus récemment encore, le lac Mœris, et ses propres observations paraissent s'accorder avec celles de M. Linant de Bellefonds.

Le lac actuel, que l'on nomme Birget-el-Gorn, n'est point artificiel. Il est de peu d'étendue et ne rend aucun service. Son niveau est d'environ 70 pieds au-dessous du point où aboutit le canal de Ioussouf. Sa profondeur est cause qu'il conserve les eaux des débordements : il ne peut, par conséquent, rien fertiliser ; on ne voit ni végétation sur ses bords, ni barques de pêcheurs à sa surface ; ses eaux nourrissent peu de poissons. Le labyrinthe et la métropole Arsinoé sont très-éloignés de ses bords. M. Linant de Bellefonds a découvert au loin des restes solides de constructions qui paraissent avoir fait partie de l'endiguement du lac artificiel, dont la contenance aurait été de 13 000 000 000 de pieds carrés d'eau.

(²) Les ruines de ces deux pyramides, élevées en l'honneur de Mœris et de sa femme, existent encore : la partie intérieure, bâtie en blocs massifs, reste seule debout, à une hauteur de 26 à 27 pieds, sur une base qui est elle-même haute de 6 à 7 pieds. Le docteur Lepsius doute que le lac se soit jamais étendu assez loin au nord-ouest pour avoir baigné le pied de ces pyramides ; mais c'est là une objection qui ne semble pas de nature à prévaloir contre le témoignage formel d'Hérodote : il faut attendre tout au moins que les études sur le lac Mœris soient complètes et contrôlées par les critiques.

hauteur au-dessus de l'eau, et autant au-dessous. Sur l'une et sur l'autre est un colosse de pierre assis sur un trône. Ces pyramides ont, par conséquent, chacune 100 orgyies; or les cent orgyies font juste un stade de 6 plèthres, car l'orgyie a 6 pieds ou 4 coudées; le pied vaut 4 palmes, et la coudée 6.

Les eaux du lac Mœris ne viennent pas de source; le terrain qu'il occupe est extrêmement sec et aride : il les tire du Nil par un canal de communication. Pendant six mois elles coulent du Nil dans le lac; et pendant les six autres mois, du lac dans le fleuve. Pendant les six mois que l'eau se retire, la pêche du lac rend au trésor royal un talent d'argent chaque jour ([1]); mais pendant les six autres mois que les eaux coulent du Nil dans le lac, elle ne produit que 20 mines.

Ce lac forme un coude à l'occident et se porte vers le milieu des terres, le long de la montagne, au-dessus de Memphis, et se décharge, au rapport des habitants du pays, dans la Syrte de Libye par un canal souterrain.

Psammitichus, devenu maître de toute l'Égypte, construisit à Memphis les portiques du temple de Vulcain qui sont du côté du midi. Vis-à-vis de ces portiques, il fit faire à Apis un bâtiment où on le nourrit quand il s'est manifesté. C'est un péristyle orné de figures, et soutenu de colosses de 12 coudées de haut, qui tiennent lieu de colonnes. Le dieu Apis est celui que les Grecs appellent en leur langue Épaphus.

A Buto, grande ville située vers l'embouchure sébennytique du Nil, et que l'on rencontre en remontant de la mer par cette bouche du fleuve, on voit plusieurs temples, celui d'Apollon et Diane, et celui de Latone, où se rendent les oracles. Ce dernier est grand; ses portiques ont 10 orgyies de haut. De tout ce que je vis dans l'enceinte consacrée à Latone, le temple de la déesse me causa la plus grande surprise. Il est d'une seule pierre en hauteur et en longueur; les côtés en sont égaux. Chacune de ses dimensions est de 40 coudées. Une autre pierre, dont les rebords ont 4 coudées, lui sert de couverture . . . .

De tout ce qu'on peut voir aux environs de l'enceinte consacrée à Latone, rien de plus admirable, à mon avis, que ce temple. L'île Chemmis occupe le second rang; elle est dans un lac profond et spacieux, près du temple de Latone, à Buto. Les Égyptiens assurent que cette île est flottante : pour moi, je ne l'ai vue ni flotter ni remuer, et je fus fort surpris d'entendre dire qu'il y eût réellement des îles flottantes. On voit dans celle-ci une grande chapelle d'Apollon, avec trois autels. La terre y produit, sans culture, quantité de palmiers et d'autres arbres tant fruitiers que stériles.

Les Égyptiens sont partagés en sept classes ([2]) : les prêtres, les gens de guerre, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes ([3]), les pilotes ou gens de mer ([4]); ils tirent leurs noms de leurs

([1]) L'argent qui provenait de la pêche de ce lac était réservé pour la parure et pour les parfums de la reine.

([2]) Platon admet six classes que Diodore réduit à trois : les prêtres, les gens de guerre, et les cultivateurs qui comprenaient les artistes. Ce n'était donc pas une division légale.

Il paraîtrait qu'il ne faut plus croire qu'avec réserve même à la distinction rigoureuse des castes.

M. Ampère, membre de l'Institut, a soutenu, dans un mémoire lu à la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 1er septembre 1848 : — qu'il n'y avait point de castes dans l'ancienne Égypte, en prenant ce mot dans un sens rigoureux, le sens, par exemple, qu'il a dans l'Inde; — que plusieurs professions importantes, celles de prêtre, de militaire, de juge et quelques autres, n'étaient pas constamment héréditaires; — qu'il n'y avait qu'une seule distinction profonde entre les diverses parties de la société égyptienne, la distinction qui se montre partout entre les hommes livrés aux professions éminentes et les hommes qui exercent les métiers. C'est sur l'étude des monuments égyptiens que M. Ampère appuie cette thèse : il démontre, d'après les textes traduits, que le même personnage pouvait porter à la fois un titre sacerdotal, un titre militaire et un titre civil; qu'un personnage revêtu d'une dignité militaire pouvait s'unir à la fille d'un personnage investi d'une dignité sacerdotale; que les membres d'une même famille pouvaient, les uns remplir des fonctions sacerdotales, les autres des fonctions militaires, d'autres des fonctions civiles; qu'enfin le droit de rendre la justice n'était pas l'attribut spécial du sacerdoce, et que l'on pouvait être juge soit qu'on fût prêtre, soit qu'on ne le fût pas.

([3]) La classe des interprètes avait été instituée par Psammitichus dans un but politique. Leur fonction consistait à servir d'intermédiaire entre les Grecs et les Égyptiens. C'était un des moyens de resserrer l'alliance des deux peuples contre le grand roi, l'ennemi commun.

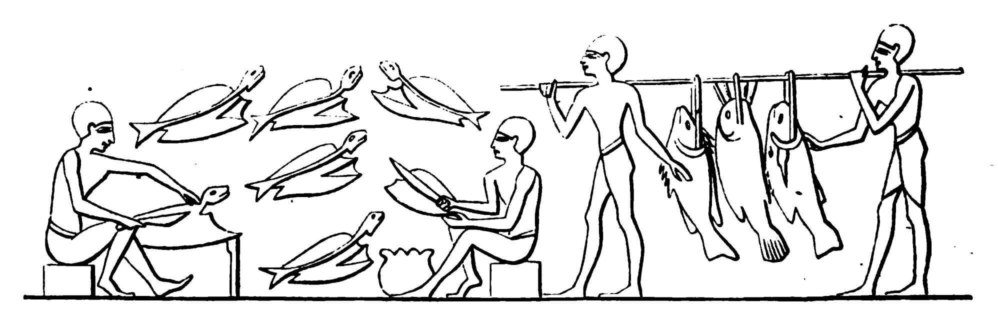
([4]) Les pilotes et gens de mer étaient pour la plupart Phéniciens; mais les commandants étaient Égyptiens. Sur une inscription hiéroglyphique à Eiléthyas, Champollion a lu : « Ahmosis, fils d'Obschne, chef des pilotes, entré dans la carrière navale au temps du roi Atmosis, accompagna ce roi quand il alla par eau en Éthiopie, et commanda des vaisseaux sous Thoutmosis Ier. »



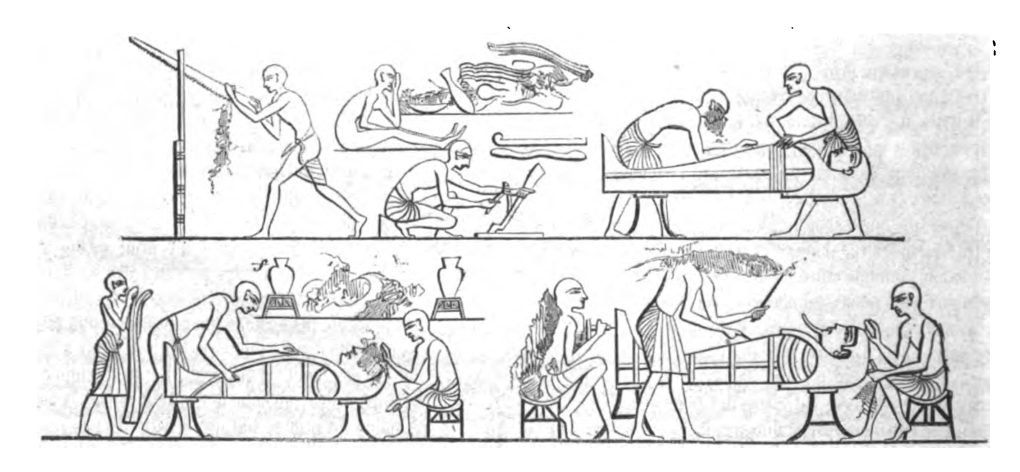
professions : ceux qui suivent le métier des armes s'appellent calasiries et hermotybies. Voici les nomes ou provinces qu'ils habitent, car toute l'Égypte est divisée en nomes.



Cuisiniers. — Tombe de Ramessès III, à Thèbes.



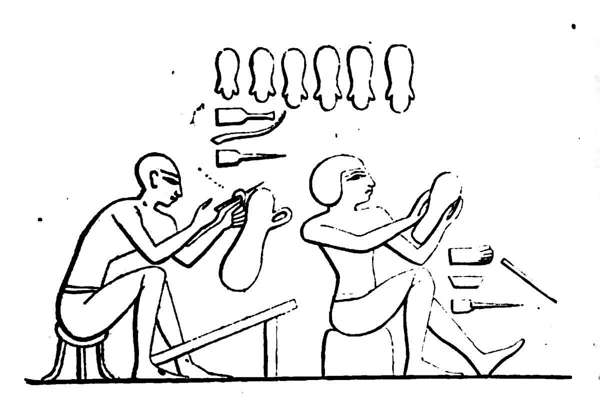
Poissonniers. — D'après une tombe près des pyramides.



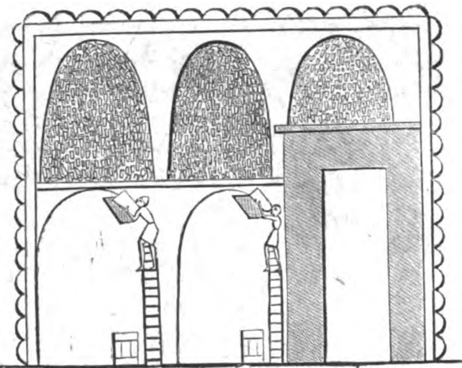
Fabricants de caisses à momies. — Thèbes.

Les nomes des hermotybies sont : Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis, et la moitié de Natho. Ces nomes fournissent au plus cent soixante mille hermotybies; ils sont tous consacrés à la

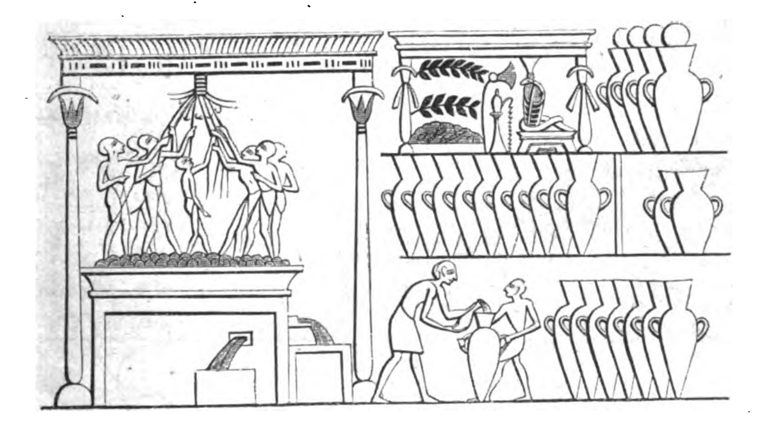
profession des armes, et pas un n'exerce d'art mécanique [1]. — Les calasiries occupent les nomes de Thèbes, de Bubastis, d'Aphthis, de Tanis, de Mendès, de Sébennys, d'Athribis, de Pharbæthis, de



Cordonniers. — Thèbes.



Grenier à grain. — Thèbes.



Pressoir et vases à vin. — Beni-Hassan.

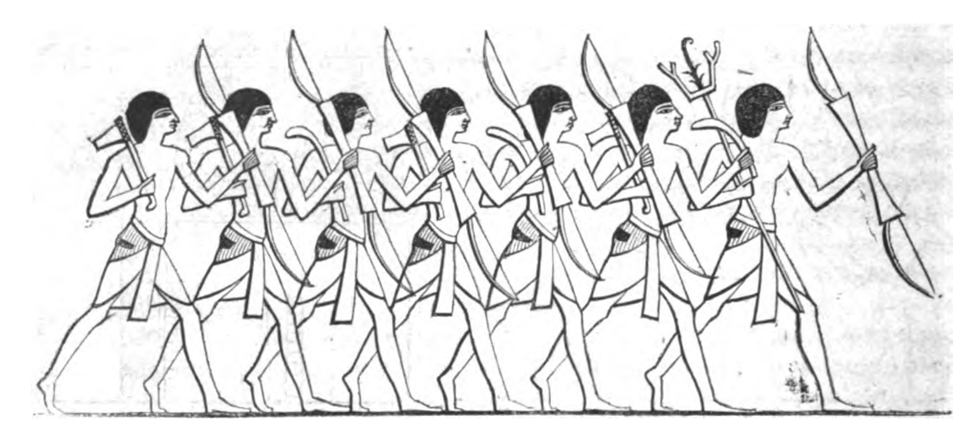
Thmuis, d'Onuphis, d'Anysis, de Myecphoris, île située vis-à-vis de Bubastis. Ces nomes fournissent, lorsqu'ils sont le plus peuplés, deux cent cinquante mille hommes. Il ne leur est pas permis non plus d'exercer d'autre métier que celui de la guerre; le fils y succède à son père.

Je ne saurais affirmer si les Grecs tiennent cette coutume des Égyptiens, parce que je la trouve établie parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens; en un mot, parce que, chez la plupart

(1) Hérodote ne dit rien des artisans. Le motif en est sans doute que les produits de l'industrie égyptienne, répandus sur tous les marchés de la Grèce et de l'Asie, étaient assez connus de ses lecteurs. Les métiers et les fabriques avaient fait des progrès remarquables dans le cours des siècles. Les objets trouvés dans les tombeaux, dans les coffres à momie, les scènes figurées dans les peintures et les sculptures, démontrent assez toute l'activité industrielle des villes d'Égypte. On y excellait surtout dans la fabrication du verre, de la porcelaine, des vases, des meubles, des étoffes en coton, en lin, du papier; dans les travaux à l'aiguille, notamment dans la broderie, etc. On trouve des renseignements très-intéressants et très-exacts sur l'industrie des anciens Égyptiens dans l'excellent ouvrage de Wilkinson : *Manners and customs of the ancient Egyptians.*

Ce qui étonne et plaît toujours dans ces représentations si anciennes de travaux manuels, c'est l'analogie de la plupart des procédés à toutes les époques de l'histoire. Les mêmes besoins, les mêmes facultés doivent nécessairement conduire à des effets semblables. Nous remarquons aussi avec plaisir et étonnement les différences en regardant de près; mais, pour qui observerait d'en haut et dans l'ensemble, les ressemblances l'emporteraient de beaucoup sur les dissemblances.

des barbares, ceux qui apprennent les arts mécaniques, et même leurs enfants, sont regardés comme les derniers des citoyens; au lieu qu'on estime comme les plus nobles ceux qui n'exercent aucun art



Soldats disciplinés. — Thèbes.

mécanique, et principalement ceux qui se sont consacrés à la profession des armes. Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, et particulièrement les Lacédémoniens : j'en excepte toutefois les Corinthiens, qui font beaucoup de cas des artistes

Chez les Égyptiens, les gens de guerre jouissent seuls, à l'exception des prêtres, de certaines marques de distinction. On donnait à chacun douze aroures (1), exemptes de toute charge et redevance. L'aroure est une pièce de terre qui contient 100 coudées d'Égypte en tous sens, et la coudée d'Égypte est égale à celle de Samos. Cette portion de terre leur était à tous particulièrement affectée; mais ils jouissaient tour à tour d'autres avantages. Tous les ans, mille calasiries et mille hermotybies allaient servir de gardes au roi : pendant leur service, outre les douze aroures qu'ils avaient, on leur donnait par jour à chacun cinq mines de pain (2), deux mines de bœuf et quatre arustères (3) de vin. On donnait toujours ces choses à ceux qui étaient de garde



Archers. — Thèbes.

Les Saïtes enterrent, dans l'enceinte consacrée à Minerve, près du temple, à gauche en entrant, tous les rois originaires du nome de Saïs. Dans la cour du lieu sacré est une grande salle de pierre, ornée de colonnes en forme de palmiers, avec d'autres ornements : dans cette salle est une niche avec une porte à deux battants; c'est là qu'on a placé son cercueil.

On montre aussi à Saïs le sépulcre de celui que je ne me crois pas permis de nommer en cette occasion (4); il est dans l'enceinte sacrée, derrière le temple de Minerve, attenant le mur de ce temple, dont il occupe toute la longueur. Il y a dans la pièce de terre de grands obélisques de pierre; et, près de ces obélisques, on voit un lac dont les bords sont revêtus de pierre. Ce lac est rond, et, à ce qu'il m'a paru, il n'est pas moins grand que celui de Délos, qu'on appelle Trochoïde.

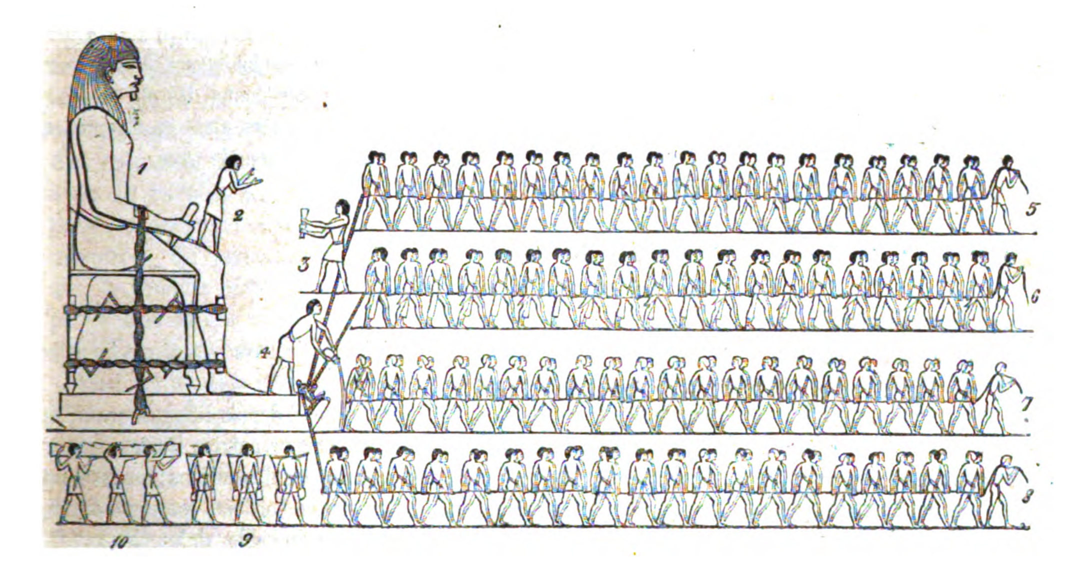
La nuit, on représente sur ce lac les accidents arrivés à celui que je n'ai pas cru devoir nommer. Les

(1) Un aroure était à peu près le cinquième d'un hectare.
(2) 2 kilogr. 098 gramm. de pain; 839 gramm. de bœuf.
(3) L'arustère est la même mesure que le cotyle, qui est la moitié de notre ancien setier.
(4) On croit que c'est le tombeau d'Osiris.

Égyptiens les appellent des mystères. Quoique j'en aie une très-grande connaissance, je me garderai bien de les révéler.

Amasis (successeur d'Apriès) fit bâtir à Saïs, en l'honneur de Minerve, le portique de son temple, édifice digne d'admiration et qui surpasse de beaucoup tous les autres ouvrages de ce genre, tant par sa hauteur et son étendue que par la quantité et la grandeur des pierres qu'on y employa. Il y fit placer des statues colossales et des androsphinx d'une hauteur prodigieuse. On apporta aussi par son ordre des pierres d'une grosseur démesurée, pour réparer le temple. On en tira une partie des carrières qui sont près de Memphis; mais on fit venir les plus grandes de la ville d'Éléphantine, qui est éloignée de Saïs de vingt journées de navigation.

Mais ce que j'admire encore davantage, c'est un édifice d'une seule pierre qu'il fit apporter d'Éléphantine. Deux mille hommes, tous bateliers, furent occupés pendant trois ans à ce transport (¹). Il a



Transport d'un colosse. — D'après une peinture d'El-Berscheh. (Voy. Minutoli, Champollion, Rosselini, Caillaud, Wilkinson.)

1, le colosse sur un traîneau; il ne paraît figurer ni un dieu, ni un roi. — 2, personnage commandant la manœuvre en battant la mesure et peut-être en chantant. — 3, personnage tenant dans ses mains deux instruments qu'il paraît frapper l'un contre l'autre, sans doute pour répéter avec plus de bruit le signal. — 4, personnage qui verse de l'eau sur les cordages pour empêcher qu'ils prennent feu. — 5, 6, 7, 8, hommes employés à tirer. — 9, hommes portant l'eau ou la graisse dans de petites jarres. — 10, hommes portant une poutre avec crans.

en dehors 21 coudées de long, 14 de large et 8 de haut. Telles sont les dimensions extérieures de cet ouvrage monolithe. Sa longueur en dedans est de 18 coudées, plus 20 doigts; sa largeur, de 12 coudées; sa hauteur, de 5. Cet édifice est placé à l'entrée du lieu sacré. On ne l'y fit point entrer, disent les Égyptiens, parce que, pendant qu'on le tirait, l'architecte, fatigué et ennuyé d'un travail qui lui avait

(¹) « J'ai toujours été éloigné, dit Letronne, d'attribuer aux Égyptiens une mécanique aussi perfectionnée que celle des modernes. S'ils avaient eu de telles ressources, les Grecs en auraient eu connaissance, eux qui, depuis Psammitichus, parcourant librement l'Égypte, furent les témoins des immenses travaux de ce prince et de ses successeurs.

» Dans aucune peinture égyptienne, on n'aperçoit ni poulies, ni moufles, ni cabestans, ni machines quelconques. Si les Égyptiens en avaient eu l'usage, on en trouverait la trace dans un bas-relief qui nous représente le transport d'un colosse : on le voit entouré de cordages et tiré immédiatement par plusieurs rangées d'hommes attachés à des câbles; d'autres portent des seaux pour mouiller les cordages et graisser le sol factice sur lequel le colosse est traîné. La force tractive de leurs bras était concentrée dans un effort unique, au moyen d'un chant ou d'un battement rhythmé qu'exécute un homme monté sur les genoux du colosse. »

Dans l'atlas de Minutoli, la gravure de ce colosse est coloriée (pl. XIII). Les hommes sont peints en rouge; la statue est blanche, le capuchon est bleu. Dans la première rangée, les hommes, de deux en deux groupes, ont des espèces de bandelettes blanches croisées sur la poitrine, ce qu'on ne voit pas dans notre gravure.

coûté tant de temps, poussa un profond soupir. Amasis, regardant cela comme un présage fâcheux, ne voulut pas qu'on le fît avancer plus loin. Quelques-uns disent aussi qu'un de ceux qui aidaient à le remuer avec des leviers fut écrasé dessous, et que ce fut pour cela qu'on ne l'introduisit pas dans le lieu sacré.

Amasis fit aussi présent à tous les autres temples célèbres d'ouvrages admirables par leur grandeur : entre autres, il fit placer à Memphis, devant le temple de Vulcain, le colosse de 75 pieds de long qui est couché sur le dos. On voit sur le même fondement deux statues colossales debout, de pierre d'Éthiopie, l'une d'un côté du temple, l'autre de l'autre; chacune a 20 pieds de haut. Il y a à Saïs un autre colosse de pierre de la même grandeur que celui de Memphis et dans la même attitude. Ce fut aussi ce même prince qui fit bâtir à Memphis ce vaste et magnifique temple d'Isis qu'on y admire.

On dit que l'Égypte ne fut jamais plus heureuse ni plus florissante que sous le règne d'Amasis, et qu'il y avait alors en ce pays vingt mille villes, toutes bien peuplées.

Amasis témoigna beaucoup d'amitié aux Grecs, et en obligea plusieurs. Il permit entre autres aux Grecs qui allaient en Égypte de s'établir à Naucratis. Quant à ceux qui ne voulaient pas y fixer leur demeure, et qui n'y voyageaient que pour des affaires de commerce, il leur donna des places pour élever aux dieux des temples et des autels. Le plus grand temple que ces Grecs aient en Égypte, et en même temps le plus célèbre et le plus commode, s'appelle Hellénion, ou temple grec.

LIBYE.

La Libye suit immédiatement l'Égypte.

La plupart des Grecs disent qu'elle tire son nom d'une femme originaire du pays lui-même, laquelle s'appelait Libye (¹).

Toute la côte de la Libye qui borde la mer septentrionale (la Méditerranée) depuis l'Égypte jusqu'au promontoire Soloéis, où se termine cette troisième partie du monde, est occupée par les Libyens et par diverses nations libyennes, à la réserve de ce qu'y possèdent les Grecs et les Phéniciens; mais, dans l'intérieur des terres, au-dessus de la côte maritime et des peuples qui la bordent, est une contrée remplie de bêtes féroces. Au delà de ces contrées, on ne trouve plus que du sable, qu'un pays prodigieusement aride et absolument désert.

Cette contrée montre par elle-même qu'elle est environnée de la mer, excepté du côté où elle confine à l'Asie (²).

Nécos, roi d'Egypte, est le premier que nous sachions qui l'ait prouvé. Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui devait conduire les eaux du Nil au golfe Arabique, il fit partir des Phéniciens sur des vaisseaux, avec ordre d'entrer, à leur retour, par les colonnes d'Hercule, dans la mer septentrionale, et de revenir de cette manière en Égypte. Les Phéniciens, s'étant donc embarqués sur la mer Érythrée, naviguèrent dans la mer Australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient ensuite le temps de la moisson, et, après la récolte, ils se remettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule, et revinrent en Égypte. Ils racontèrent, à leur arrivée, qu'en faisant voile autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement croyable (³);

(¹) Varron faisait venir le nom de la Libye du mot grec *Libs*, qui désignait le vent du sud-est. Plusieurs auteurs modernes croient trouver la véritable étymologie dans la Bible, où les noms de *Lehbym* ou *Loubym* sont appliqués aux colonies égyptiennes établies sur la côte septentrionale de l'Afrique.

(²) On a comparé la forme de l'Afrique à un triangle, à un cœur, à un cerf-volant, à une noix d'acajou tournant ses deux lobes à l'ouest et au sud : on ne pouvait avoir une idée exacte de cette configuration générale au temps d'Hérodote. « Il y a beaucoup d'apparence, dit Gosselin, qu'Hérodote ne croyait point que l'Afrique s'étendît au delà du tropique du Cancer. »

(³) Hérodote, dit Larcher, ne doute point que les Phéniciens n'aient fait le tour de l'Afrique, et qu'ils ne soient revenus en Égypte par le détroit de Gibraltar. Mais il ne peut croire que dans le cours de leur navigation ils aient eu le soleil à droite. Les Phéniciens devaient cependant l'avoir en effet nécessairement à droite après qu'ils eurent passé la ligne; et

mais peut-être le paraîtra-t-il à quelque autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois.

Les Carthaginois racontent que, depuis ce temps, Sataspes, fils de Téaspis, de la race des Achéménides, avait reçu l'ordre de faire le tour de la Libye, mais qu'il ne l'acheva pas. Rebuté par la longueur de la navigation et effrayé des déserts qu'il rencontra sur sa route, il revint sur ses pas sans avoir terminé les travaux que sa mère lui avait imposés. Sataspes avait commis un crime. Il était sur le point d'être mis en croix pour ce crime par les ordres de Xerxès ; sa mère, qui était sœur de Darius, demanda sa grâce, promettant de le punir plus rigoureusement que le roi ne le voulait, et qu'elle le forcerait à faire le tour de la Libye jusqu'à ce qu'il parvînt au golfe Arabique. Xerxès lui ayant accordé sa grâce à cette condition, Sataspes vint en Égypte, y prit un vaisseau et des matelots du pays, et, s'étant embarqué, il fit voile pour les colonnes d'Hercule. Lorsqu'il les eut passées, il doubla le promontoire Soloéis, et fit route vers le sud. Mais, après avoir mis deux mois à traverser une vaste étendue de mer, voyant qu'il lui en restait encore une plus grande à parcourir, il retourna sur ses pas et regagna l'Égypte. De là il se rendit à la cour de Xerxès. Il y raconta que, sur les côtes de la mer les plus éloignées qu'il eût parcourues, il avait vu de petits hommes, vêtus d'habits de palmier, qui avaient abandonné leurs villes pour s'enfuir dans les montagnes aussitôt qu'ils l'avaient vu aborder avec son vaisseau; qu'étant entré dans leurs villes, il ne leur avait fait aucun tort et s'était contenté d'en enlever du bétail. Il ajouta qu'il n'avait point achevé le tour de la Libye, parce que son vaisseau avait été arrêté et n'avait pu avancer. Xerxès, persuadé qu'il ne lui disait pas la vérité, fit exécuter la première sentence; et il fut mis en croix, parce qu'il n'avait pas achevé les travaux qu'on lui avait imposés (1). Un eunuque de Sataspes n'eut pas plutôt appris la mort de son maître, qu'il s'enfuit à Samos avec de grandes richesses, dont s'empara un certain Samien. Je sais son nom, mais je veux bien le passer sous silence.

La Libye renferme beaucoup de nations différentes.

Voici l'ordre dans lequel on trouve les peuples de la Libye, à commencer depuis l'Égypte (2).

Les premiers qu'on rencontre sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages que les Égyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Libyens. Leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre (3), et laissent croître leurs cheveux : si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent à leur tour et le jettent ensuite. Ce sont les seuls Libyens qui aient cette coutume (4). Cette nation s'étend depuis l'Égypte jusqu'à un port appelé Plunos.

Les Giligammes touchent aux Adyrmachides : ils habitent le pays qui est vers l'occident jusqu'à l'île Aphrodisias.

Dans cet intervalle est Platée (5), où les Cyrénéens envoyèrent une colonie. Aziris, où ils s'établirent aussi, est sur le continent, ainsi que le port de Ménélas. C'est là qu'on commence à trouver le silphium (6).

cette circonstance précieuse, et qui n'a pu être imaginée dans un siècle où l'astronomie était encore en son enfance, assure l'authenticité de ce voyage, dont, sans cela, on pourrait douter.

(1) Xerxès pouvait bien avoir raison. Un jeune seigneur comme Sataspes, riche et voluptueux, ne convenait guère à une entreprise si longue et si difficile. Cependant Scylax écrivit plus tard qu'en une certaine partie des côtes occidentales d'Afrique, la mer était couverte d'épaisses sargasses qui rendaient toute navigation impossible.

(2) Il ne s'agit point de grands peuples, mais seulement de tribus qui se subdivisaient, ou au contraire se mêlaient ensemble, suivant les vicissitudes des guerres fréquentes qu'elles se livraient entre elles : aussi la nomenclature qui va suivre, exacte sans doute vers la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, a subi des changements notables et nécessaires dans les siècles suivants, ainsi qu'on peut le voir par des écrits de Diodore de Sicile, de Strabon, de Pline et de Ptolémée.

Pour Hérodote, il n'y a, en dehors de l'Égypte, que deux peuples indigènes en Afrique : les Libyens, qui occupent la partie septentrionale et occidentale du continent, et les Éthiopiens au sud.

Ses descriptions ne s'appliquent point aux Gétules, aux Numides, ni aux Maurusiens ou Maures qu'il paraît ne pas connaître.

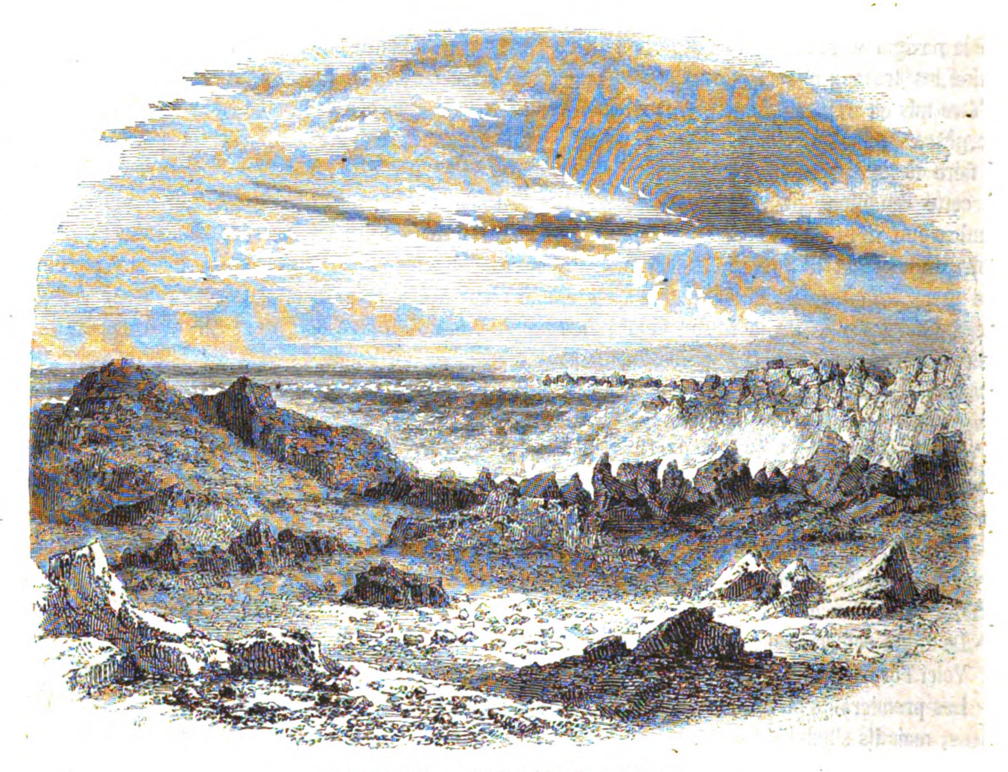
(3) Les Bédouines de la Marmorique portent encore des anneaux depuis le genou jusqu'aux mollets.

(4) Les Hottentots et d'autres peuples, dans différentes parties du monde, ne se contentent point de mordre cette vermine.

(5) L'île rocailleuse et élevée de Bomba. (Pacho.)

(6) Le silphium était très-célèbre chez les anciens. Aucune plante moderne n'a joui d'un tel renom. Les Grecs de Cyrène la tenaient pour sacrée. Son origine était miraculeuse : elle avait paru tout à coup, disait-on, après une pluie de poix, sept

Le pays où croît cette plante s'étend dans l'île de Platée jusqu'à l'embouchure de la Syrte ([1]). Ces peuples ont presque les mêmes coutumes que les autres.



La grande Syrte. — Récifs sur la côte de Zafran.

ans avant la fondation de Cyrène, l'an 430 de Rome. Ses effets étaient à la fois bizarres et merveilleux. Elle faisait endormir les brebis et éternuer les chèvres; le suc laiteux extrait de sa tige, et surtout de sa racine, guérissait tous les maux, désinfectait l'air et les eaux. Elle entrait comme assaisonnement dans les repas fastueux des rois de Perse. Dans une comédie d'Aristophanes, un sycophante dit qu'il ne changerait pas sa manière de vivre, lors même qu'on lui donnerait du silphium consacré à Battus (le fondateur de Cyrène). Le silphium conservé dans le trésor public de Rome fut vendu par Jules César 1 500 marcs d'argent. On en offrit une tige à l'empereur Néron, et pendant longtemps les courtisans en parlèrent comme d'un présent extraordinaire. D'après les descriptions que Théophraste et Pline ont données de cette plante, sa racine était épaisse, charnue, vivace; sa tige ressemblait à celle du fenouil; sa feuille, à celle du *Selinum;* sa graine, large et ailée, à celle de la phyllis. On croit reconnaître ces caractères dans une grande ombellifère participant également des genre *Ferula* et *Laserpitium,* que les Arabes appellent *Dercas,* et qui est très-répandue depuis l'ancienne Chersonèse Cyrénaïque jusqu'à la côte occidentale de la Syrte. Cette plante est funeste aux animaux étrangers au pays où elle croît: elle fournit, au contraire, un aliment salubre aux pâtres de la Cyrénaïque et de la Syrte; ordinairement ils la mangent rôtie. Parmi les auteurs qui donnent des détails intéressants sur le silphium, nous indiquerons Théophraste, l'abbé Bellay (t. XXXVI des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres;* Hist., p. 18), Bruce *(Voyages à la recherche des sources du Nil),* Pacho *(Voyage dans la Marmorique et la Cyrénaïque).*

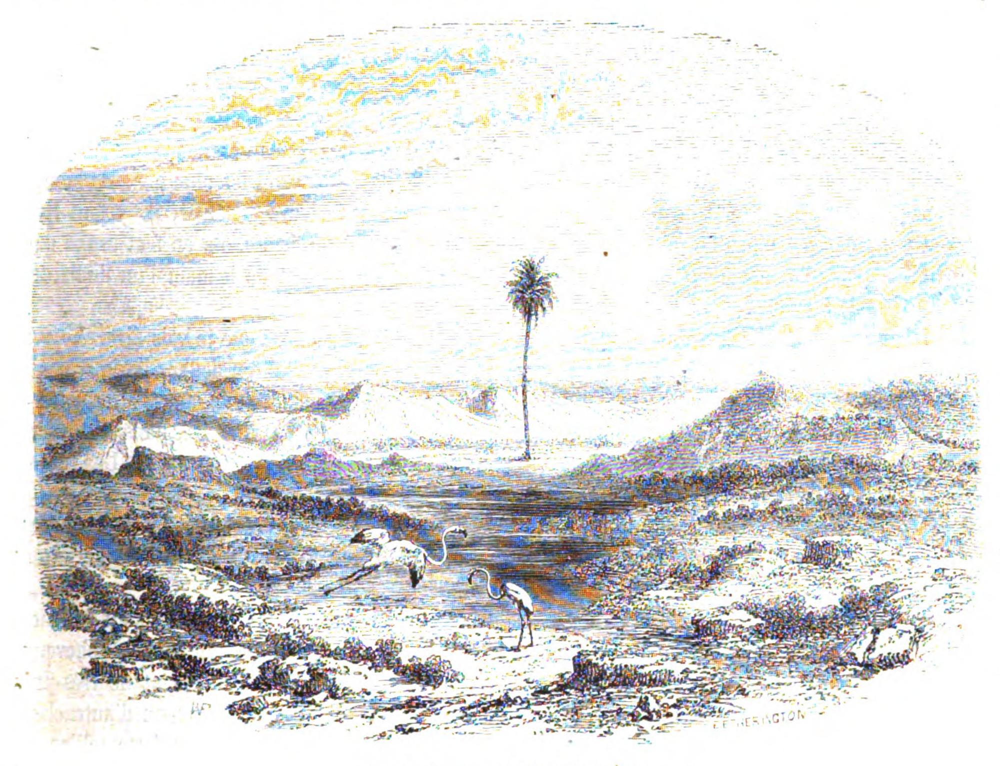


Le Silphium. — Revers d'une médaille de Cyrène représentant sur la face Jupiter Ammon.

([1]) Il s'agit ici de la grande Syrte.

Le mot Syrte vient du verbe grec *suro,* qui signifie entraîner, balayer. On donnait ce nom à deux grands golfes compris dans la grande échancrure de la côte d'Afrique, aux deux extrémités de laquelle étaient Cyrène et Carthage. La grande Syrte, moins éloignée de l'Égypte et voisine de Cyrène, est aujourd'hui le golfe de Sidra; les Arabes l'appellent *Giun-el-Kebrit,* ou le golfe de Soufre; la petite Syrte, près du lac Tritonis (ou étant elle-même le lac Tritonis d'Hérodote), est aujourd'hui le golfe de Gabes. Les rivages de ces golfes sont arides et couverts d'écueils, leurs sables mouvants en changent fréquemment la configuration. « Un ciel de feu, dit Pacho, un sol constamment uni, du sable sans eau, telle est la région qui s'étend du littoral des Syrtes jusqu'à la station de Rassam, et cet espace, en n'en parcourant qu'une ligne, forme au moins 30 lieues d'étendue. » Les deux vues que nous reproduisons, et qui nous ont paru propres à donner une idée de l'aspect

Immédiatement après les Giligammes (¹), on trouve les Asbystes, du côté du couchant : ils habitent le pays au-dessus de Cyrène, mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer : les côtes maritimes sont occu-



La grande Syrte. — Dattier solitaire à Arar.

pées par les Cyrénéens. Les chars à quatre chevaux sont beaucoup plus en usage chez eux que chez les autres Libyens, et ils s'étudient à imiter la plupart des costumes des Cyrénéens.

Les Auschises sont à l'occident des Asbystes, auxquels ils confinent : ils habitent au-dessus de Barcé et s'étendent jusqu'à la mer, près des Évespérides. Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des

général du golfe de la grande Syrte, sont empruntées à la relation très-détaillée et très-intéressante du capitaine Beechey et de H.-W. Beechey, intitulée . *Proceedings of the expedition to explore the northern coast of Africa from Tripoly east ward* (1828).

Le dattier que l'on voit au milieu de la seconde de ces gravures est le seul arbre que MM. Beechey aient rencontré sur la côte de la grande Syrte, dans l'espace de plus de 400 000 milles en descendant de Tripoli et en se dirigeant vers la Cyrénaique. Cet arbre solitaire a ses racines au bord d'une espèce d'ilot de sable qui s'élève au-dessus de la marée, entre Mesurata et Tauergata, et que l'on nomme *Arar*. Une chaîne de semblables éminences sablonneuses règne le long de la grande Syrte sur une longue étendue.

Les environs de Zafran, où l'on trouve des ruines de postes militaires romains, sont loin d'être une des parties de la Syrte les plus arides : on y trouve de l'eau pure, des pâturages, une population bédouine intelligente et industrieuse; toutefois la côte est couverte de récifs, de rochers aigus, de masses de sables mouvants; MM. Beechey la décrivent comme l'un des spectacles les plus étranges et les plus terribles qui se soient offerts à eux. La fureur des flots soulève et accumule d'énormes blocs de pierre entremêlés de sable et de végétation marine : on croirait voir des digues faites par les hommes; mais, au moindre vent, toutes ces masses s'ébranlent, s'écroulent, se relèvent avec un désordre et un bruit effrayants. Il est impossible, à cette vue, de ne point se rappeler le passage où Salluste a peint ces rivages : « Dès que la mer commence à grandir et les vents à mugir, le limon, le sable, d'énormes rochers, sont entraînés à la fois, de sorte que l'aspect des lieux change suivant le caprice des vents. C'est de cette force qui entraîne qu'est venu le nom de Syrtes. » (*Bell. Jugurth.*, p. 28.)

La grande Syrte a été explorée en 1821 par un bâtiment de la marine française, *la Chevrette*.

(¹) Cette tribu, et celle des Cabales, dont il va être fait mention, disparurent dans la suite, absorbées, l'une par les *Marmarides*, l'autre par les *Barkéens*.

Auschises : leur nation est peu nombreuse; elle s'étend sur les côtes de la mer vers Tauchires, ville du territoire de Barcé. Leurs usages sont les mêmes que ceux des peuples qui habitent au-dessus de Cyrène.

Le pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer et montent à un certain canton nommé Augiles, pour y recueillir, en automne, les dattes. Les palmiers y croissent en abondance, y viennent très-beaux et portent tous du fruit. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil, et, les ayant réduites en poudre, ils mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite (¹).

Voici leur manière de faire des serments et d'exercer la divination. Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus gens de bien, et jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres, ils y font leurs prières et y dorment ensuite. Si, pendant leur sommeil, ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite. Ils se donnent mutuellement la foi en buvant réciproquement de la main l'un de l'autre S'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent.

Les Psylles sont voisins des Nasamons; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire. Le vent du midi avait de son souffle desséché leurs citernes; car tout leur pays était en dedans de la Syrte (²) et sans eau. Ayant tenu conseil entre eux, ils résolurent, d'un consentement unanime, d'aller faire la guerre au vent du midi. Je rapporte les propos des Libyens (³). Lorsqu'ils furent arrivés dans les déserts sablonneux, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des monceaux de sable. Les Psylles détruits, les Nasamons s'emparèrent de leurs terres.

Au-dessus de ces peuples, vers le midi, dans un pays rempli de bêtes féroces, sont les Garamantes. qui fuient le commerce et la société de tous les hommes : ils n'ont aucune sorte d'armes et ne savent pas même se défendre.

Cette nation habite au-dessus des Nasamons. Elle a pour voisins les Maces. Ceux-ci sont à l'ouest et le long de la mer. Ils se rasent de manière qu'il reste, sur le haut de la tête, une touffe de cheveux. Ils y parviennent en laissant croître leurs cheveux sur le milieu de la tête et en se rasant de très-près des deux côtés. Quand ils vont à la guerre, ils portent pour armes défensives des peaux d'autruches. Le Cinyps descend de la colline des Grâces, traverse leur pays et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte d'une épaisse forêt, au lieu que le reste de la Libye dont j'ai parlé jusqu'ici est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer il y a 200 stades.

Les Gindanes touchent aux Maces. Leurs femmes portent chacune, autour de la cheville du pied, des bandes de peaux; celle qui en a davantage est la plus estimée, comme ayant été aimée d'un plus grand nombre d'hommes.

Les Lotophages habitent le rivage de la mer qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotus (⁴) : ce fruit est à peu près de la grosseur de celui du lentisque et d'une douceur pareille à celle des dattes. Les Lotophages en font aussi du vin.

Ils confinent, le long de la mer, au Machlyes : ceux-ci font aussi usage du lotus, mais beaucoup moins que les Lotophages. Les Machlyes s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac nommé Tritonis, où l'on voit l'île de Phla (⁵). On dit qu'il avait été prédit par les oracles que les Lacédémoniens enverraient une colonie dans cette île; on raconte le fait de cette manière :

(¹) Suivant quelques auteurs, il faut lire *hannetons* au lieu de *sauterelles*, et suivant d'autres encore, il faudrait lire *dattes*.

Plusieurs voyageurs modernes rapportent que les pauvres Arabes de la Marmarique mangent de petits limaçons blancs rôtis sur quelques broussailles, et en relèvent le goût avec des sauterelles d'une grosse espèce toutes crues. (Voy. Pacho.)

(²) Il est encore ici question de la grande Syrte. Le territoire des Psylles s'étendait depuis le pays des Nasamons jusqu'aux Maces; ils étaient par conséquent enfermés au nord par la grande Syrte. C'est ce qui fait dire à Hérodote qu'ils étaient en dedans de la Syrte. (Larcher.)

(³) Il faut noter cette réserve d'Hérodote.

(⁴) Espèce de jujubier, le *Rhamnus lotus* de Linné. Son fruit a beaucoup de rapport avec celui du jujubier cultivé, le *Rhamnus ziziphus;* mais il en diffère en ce qu'il est sphérique et plus petit. (Dissertation de Desfontaines sur le lotus, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences.*) « C'est, dit Park, une baie farineuse de la grosseur d'une olive, que l'on pile, et que l'on fait sécher au soleil, pour en faire des gâteaux qui ont un goût fort agréable. »

(⁵) « Il est évident, dit M. d'Avezac (*Afrique ancienne*) que le lac Tritonide d'Hérodote est le golfe même de la petite

Quand Jason eut fait construire, au pied du mont Pélion, le navire *Argo* [1], et qu'il y eut embarqué une hécatombe avec un trépied d'airain, il se mit en mer, et doubla le Péloponnèse, dans le dessein d'aller à Delphes. Lorsqu'il fut arrivé vers le promontoire Malée, il s'éleva un vent du nord qui le jeta en Libye, et il se trouva dans les bas-fonds du lac Tritonis avant que d'avoir découvert la terre. Ne sachant comment sortir de ce pas dangereux, on dit qu'un triton lui apparut et lui demanda son trépied, lui promettant de lui montrer une route sûre et de le tirer de ce péril. Jason y ayant consenti, le triton lui montra le moyen de sortir de ce bas-fond : il prit ensuite le trépied, le mit dans son propre temple, et, s'asseyant dessus, il prédit à Jason et aux siens tout ce qui devait leur arriver. Il lui annonça aussi que lorsque ce trépied aurait été enlevé par quelqu'un des descendants de ceux qui étaient dans le navire *Argo*, il était de toute nécessité que les Grecs eussent cent villes sur les bords du lac Tritonis. On ajoute que les Libyens voisins du lac, ayant appris cette réponse de l'oracle, cachèrent le trépied.

Immédiatement après les Machlyes on trouve les Auséens. Ces deux nations habitent autour du lac Tritonis; mais elles sont séparées par le fleuve Triton. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux troupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Minerve; et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais, avant que de cesser le combat, elles revêtent d'une armure complète à la grecque celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée; et, lui ayant mis aussi sur la tête un casque à la corinthienne, elles la font monter sur un char et la promènent autour du lac. Je ne sais de quelle façon ils armaient autrefois leurs filles, avant que les Grecs eussent établi des colonies autour d'eux. Je pense cependant que c'était à la manière des Égyptiens. Je suis, en effet, d'avis que le bouclier et le casque sont venus d'Égypte chez les Grecs. Ils prétendent que Minerve est fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis, et qu'ayant eu quelque sujet de plainte contre son père, elle se donna à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille.

Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes maritimes de la Libye. Au-dessus, en avançant dans le milieu des terres, on rencontre la Libye remplie de bêtes féroces, au delà de laquelle est une élévation sablonneuse, qui s'étend depuis Thèbes en Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. On trouve dans ce pays sablonneux, de dix journées en dix journées, de gros quartiers de sel sur des collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir, au milieu du sel, une eau fraîche et douce. Autour de cette eau on trouve des habitants, qui sont les derniers du côté des déserts, et au-dessus de la Libye sauvage. Les premiers qu'on y rencontre, en venant de Thèbes, sont les Ammoniens, à dix journées de cette ville [2]. Ils ont un temple avec des rites qu'ils ont empruntés de celui de Jupiter Thébéen. Il y a

Syrte, et que son île Phla n'est autre que Gerbeh : explication si certaine à la fois et si naturelle, que nous pouvons nous étonner à bon droit de la donner pour la première fois. » Suivant d'autres géographes, le lac Tritonis, qui serait aujourd'hui le lac Faraoun ou El-Loudeah, communiquait seulement avec la petite Syrte. Un savant voyageur a écrit que le lac Triton était situé, non dans le voisinage de la petite Syrte, mais sur la côte occidentale océanique de l'Afrique. Ce lac aurait disparu, d'après Diodore, à la suite de grands tremblements de terre accompagnés de grandes éruptions de feux, ce qui donnerait quelque appui à l'opinion qu'Hannon a pu voir des jets de flammes volcaniques. (Voy. p. 3.)

[1] Les Grecs avaient appris la navigation et l'art de construire des vaisseaux, des Phéniciens qui étaient venus avec Cadmus en Béotie. Ces peuples avaient deux sortes de vaisseaux : les uns ronds, qu'ils appelaient *gaules;* les autres longs, qu'il nommaient *arca* ou *arco.* Les Grecs, changeant, suivant leur usage, le *c* en *g,* firent *argo.* (Bochar.)

[2] Hérodote dit ailleurs que les Ammoniens sont des Samiens de la tribu Œschrionienne, et qu'on ne peut aller à leur ville que par un chemin sablonneux.

Ammon, le grand dieu de l'Égypte, l'Être suprême, particulièrement honoré à Thèbes, avait été transformé par les Grecs en Jupiter Ammon. Sous sa forme principale, Ammon était appelé *Ammon-Ra* ou Ammon-Soleil, générateur et régénérateur; et sous sa forme secondaire, *Ammon-Kneph* ou *Chnouphis,* gardien, soutien, etc.

L'oasis de Jupiter Ammon, aujourd'hui oasis de Siwah ou Syouah, est située dans le nord-est du désert de Libye, à 264 kilomètres de la Méditerranée et à 500 kilomètres du Caire. La ville moderne, qui donne son nom à l'oasis, contient près de deux mille habitants. A deux kilomètres environ sont les ruines du temple égyptien de Jupiter Ammon que l'on appelle *Ommon* ou bien *Oumm-Beidah.*

On a reconnu que le temple était formé de trois enceintes, dont la plus grande étendue avait 300 pieds de longueur sur 300 pieds de largeur. Il reste encore debout une salle couverte par trois pierres pesant chacune 100 000 livres et servant de plafond. Le dieu Ammon à tête de bélier figure dans les scènes que représentent les sculptures. Suivant la tradition



en effet à Thèbes, comme je l'ai déjà dit, une statue de Jupiter avec une tête de bélier. Entre autres fontaines, ils en ont une dont l'eau est tiède au point du jour, fraîche à l'heure du marché, et extrême-



Ruines du temple de Jupiter Ammon dans leur état actuel (Ommibida, Omm-Beydah). — D'après Caillaud et Minutoli

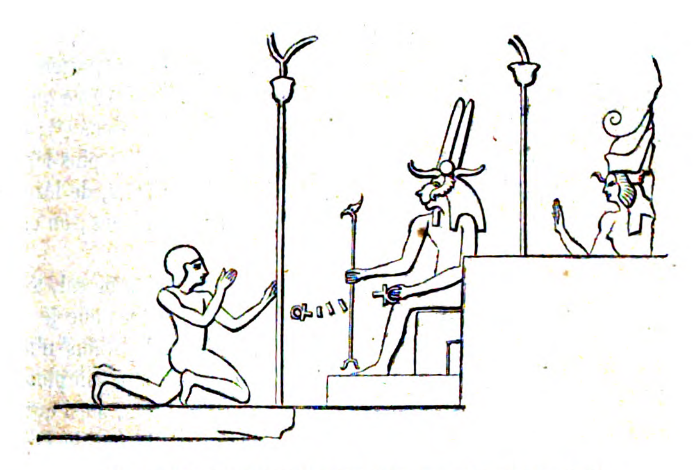
ment froide à midi : aussi ont-ils soin, à cette heure, d'arroser leurs jardins. A mesure que le jour baisse, elle devient moins froide, jusqu'au coucher du soleil, qu'elle est tiède. Elle s'échauffe ensuite de plus en plus, jusqu'à ce qu'on approche du milieu de la nuit : alors elle bout à gros bouillons. Lorsque le milieu

rapportée par Hérodote, c'était une colombe partie du grand temple de Thèbes d'Égypte qui était allée désigner la place où l'on devait établir l'oracle d'Ammon. Callimaque dit que ce fut un corbeau ; cette version s'accorde mieux avec l'observation des voyageurs que le corbeau est le seul oiseau qui vive dans les zones de sables de la Libye. La statue principale du dieu était de bronze mêlé d'émeraudes et de pierres précieuses ; il était porté sur une barque d'or, et servi par plus de cent prêtres. C'étaient les plus anciens d'entre ces prêtres qui proclamaient les oracles du dieu.

L'oasis de Syouah et les ruines du temple sont représentées dans les atlas du *Voyage à Méroé,* par Caillaud, et du *Voyage au temple de Jupiter Ammon en Libye et dans la haute Égypte,* par Henri, baron de Minutoli (Berlin, 1824), et dans l'ouvrage de M. Jomard, intitulé : *Voyage à l'oasis de Syouah* (1823, 1 vol. in-folio)

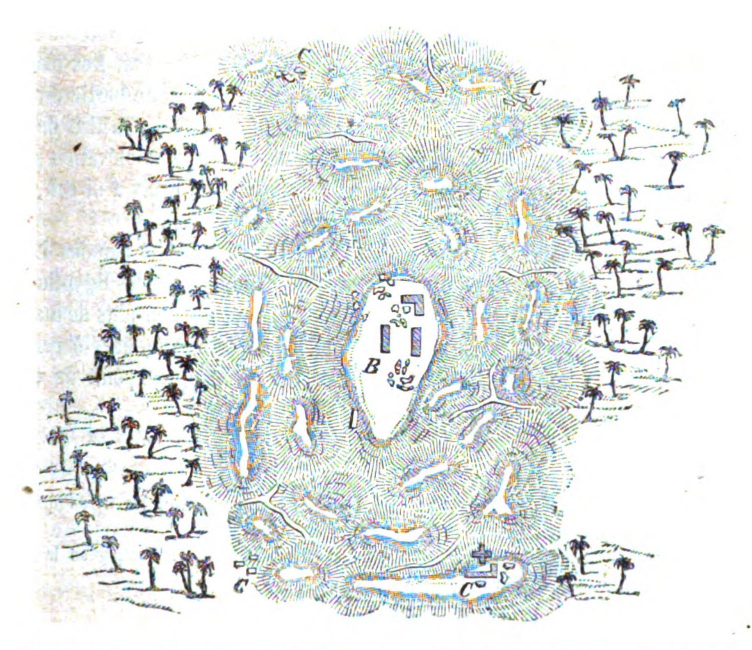
de la nuit est passé, elle se refroidit jusqu'au lever de l'aurore : on l'appelle la fontaine du Soleil.

A dix autres journées de chemin après les Ammoniens, on trouve, sur cette élévation de sable, une



Fragment d'une sculpture des ruines d'Ammon. — D'après Minutoli [1].

autre colline de sel, semblable à celle qu'on voit chez les Ammoniens, avec une source d'eau. Ce canton est habité; il s'appelle Augiles : c'est là que les Nasamons vont, en automne, recueillir les dattes.



Emplacement des ruines du temple d'Ammon. — D'après Minutoli. — C, C, C, C, fragments d'un mur d'enceinte. — B, reste de l'intérieur du sanctuaire.

A dix autres journées du territoire d'Augiles, on rencontre une autre colline de sel avec de l'eau, et une grande quantité de palmiers portant du fruit, comme dans les autres endroits dont on vient de par-

[1] La tête du dieu qui dans Minutoli est, ainsi que dans notre gravure, une tête de lion, est celle d'un *bélier* dans la représentation du même monument publiée par M. Jomard, dont l'artiste a consulté l'ouvrage tardivement. (Voy. la fin de la note précédente.) L'erreur doit être du côté de Minutoli.

ler. Les Garamantes ([1]), nation fort nombreuse, habitent ce pays. Ils répandent de la terre sur le sol et sèment ensuite. Il n'y a pas loin de là chez les Lotophages; mais, du pays de ceux-ci, il y a trente journées de chemin jusqu'à celui où l'on voit ces sortes de bœufs qui paissent en marchant à reculons. Ces animaux paissent de la sorte, parce qu'ils ont les cornes rabattues en devant, et c'est pour cela qu'ils vont à reculons quand ils paissent; car ils ne peuvent alors marcher en avant, attendu que leurs cornes s'enfonceraient dans la terre. Ils ne diffèrent des autres bœufs qu'en cela et en ce qu'ils ont le cuir plus épais et plus souple. Ces Garamantes font la chasse aux Troglodytes-Éthiopiens ([2]); ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux. Les Troglodytes-Éthiopiens sont en effet les plus légers et les plus vifs de tous les peuples dont nous ayons jamais ouï parler. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles; ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celle des autres nations; on croit entendre le cri de chauves-souris.

A dix journées pareillement des Garamantes, on trouve une autre colline de sel, avec une fontaine et des hommes alentour : ils s'appellent Atarantes, et sont les seuls hommes que je sache n'avoir point de nom. Réunis en corps de nation, ils s'appellent Atarantes; mais les individus n'ont point de noms qui les distinguent les uns des autres. Ils maudissent le soleil lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, et lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle, ainsi que le pays ([3]).

A dix autres journées de chemin, on rencontre une autre colline de sel, avec de l'eau et des habitants aux environs. Le mont Atlas touche à cette colline. Il est étroit et rond de tous côtés, mais si haut, qu'il est, dit-on, impossible d'en voir le sommet, à cause des nuages dont il est toujours couvert l'été comme l'hiver. Les habitants du pays disent que c'est une colonne du ciel. Ils ont pris de cette montagne le nom d'Atlantes, et l'on dit qu'ils ne mangent de rien qui ait eu vie, et qu'ils n'ont jamais de songes.

Je connais le nom de ceux qui habitent cette élévation jusqu'aux Atlantes; mais je n'en puis dire autant de ceux qui sont au delà. Cette élévation s'étend jusqu'aux colonnes d'Hercule et même par delà. De dix journées en dix journées, on y trouve des mines de sel et des habitants. Les maisons de tous ces peuples sont bâties de quartiers de sel : il ne pleut en effet jamais dans cette partie de la Libye; autrement les murailles des maisons, étant de sel, tomberaient bientôt en ruine. On tire de ces mines deux sortes de sel, l'un blanc, et l'autre couleur de pourpre. Au-dessus de cette élévation sablonneuse, vers le midi et l'intérieur de la Libye, on ne trouve qu'un affreux désert, où il n'y a ni eau, ni bois, ni bêtes sauvages, et où il ne tombe ni pluie, ni rosée.

Tout le pays qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'au lac Tritonis est habité par des Libyens nomades, qui vivent de chair et de lait. Ils ne mangent point de vaches, non plus que les Égyptiens, et ne se nourrissent point de porcs. Les femmes de Cyrène ne se croient pas permis non plus de manger de la vache, par respect pour la déesse Isis, qu'on adore en Égypte; elles jeûnent même, et célèbrent des fêtes solennelles en son honneur. Les femmes de Barcé, non-seulement ne mangent point de vache, mais elles s'abstiennent encore de manger de la chair de porc.

([1]) Les Garamantes nomades

([2]) On désigne sous le nom de *Troglodytes* (du grec *troglé*, caverne, et *duo*, j'entre) les tribus qui habitent des trous naturels ou creusés dans les rochers

([3]) On pourrait croire que c'est le souvenir de ce passage qui a inspiré à Lefranc de Pompignan la dernière strophe de son ode sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Mais les Atarantes n'étaient pas voisins des rivages du Nil, et Strabon rapporte que certains Éthiopiens insultaient aussi le soleil. « Parmi les habitants du pays brûlé, dit-il, il y en a quelques-uns qui passent pour athées. Ils détestent le soleil, et le maudissent lorsqu'ils le voient se lever, à cause qu'il les incommode par sa trop grande ardeur, et ils se retirent dans les marais. » C'est à ces lignes de Strabon que fait allusion le poëte français.

Les peuples à l'occident du lac Tritonis ne sont point nomades; ils n'ont point les mêmes usages, et ne font pas à leurs enfants ce qu'observent, à l'égard des leurs, les Libyens nomades. Quand les enfants des Libyens nomades ont atteint l'âge de quatre ans, ils leur brûlent les veines du haut de la tête, et quelques-uns celles des tempes, avec de la laine qui n'a point été dégraissée. Je ne puis assurer que tous ces peuples nomades suivent cet usage, mais il est pratiqué par plusieurs. Ils prétendent que cette opération les empêche d'être par la suite incommodés de la pituite qui coule du cerveau, et qu'elle leur procure une santé parfaite. En effet, entre tous les peuples que nous connaissons, il n'y en a point qui soient plus sains que les Libyens; mais je n'oserais assurer qu'ils en soient redevables à cette opération. Si leurs enfants ont des spasmes pendant qu'on les brûle, ils les arrosent avec de l'urine de bouc; c'est un remède spécifique. Au reste, je ne fais que rapporter ce que disent les Libyens.

Les sacrifices des nomades se font de cette manière : ils commencent par couper l'oreille de la victime (cela leur tient lieu de prémices), et la jettent sur le faîte de leurs maisons; cela fait, ils lui tordent le cou : ils n'en immolent qu'au Soleil et à la Lune. Tous les Libyens font des sacrifices à ces deux divinités; cependant ceux qui habitent sur les bords du lac Tritonis en offrent aussi à Minerve, ensuite au Triton et à Neptune, mais principalement à Minerve.

Les Grecs ont emprunté des Libyennes l'habillement et l'égide des statues de Minerve, excepté que l'habit des Libyennes est de peau, et que les franges de leurs égides ne sont pas des serpents, mais des bandes minces de cuir; le reste de l'habillement est le même. Le nom de ce vêtement prouve que l'habit des statues de Minerve vient de Libye. Les femmes de ce pays portent en effet, par-dessus leurs habits, des peaux de chèvres sans poil, garnies de franges et teintes en rouge. Les Grecs ont pris leurs égides de ces vêtements de peaux de chèvres. Je crois aussi que les cris perçants qu'on entend dans les temples de cette déesse tirent leur origine de ce pays. C'est, en effet, un usage constant parmi les Libyennes, et elles s'en acquittent avec grâce. C'est aussi des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars.



Minerve. — D'après une statue d'Herculanum, en style hiératique. L'égide, étendue sur son bras gauche, lui sert à la fois de bouclier et de cuirasse. (Millingen.)

Les Libyens nomades enterrent leurs morts comme les Grecs : j'en excepte les Nasamons, qui les enterrent assis, ayant soin, quand quelqu'un rend le dernier soupir, de le tenir dans cette attitude, et prenant garde qu'il n'expire couché sur le dos. Leurs logements sont portatifs et faits d'asphodèles [1] entrelacés avec des joncs. Tels sont les usages de ces nations.

A l'ouest du fleuve Triton, les Libyens laboureurs touchent aux Auséens; ils ont des maisons, et se nomment Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, rasent le côté gauche, et se peignent le corps avec du vermillon; ils se disent descendus des Troyens. Le pays qu'ils habitent, ainsi que le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages, et couvert de bois, que celui des nomades; car la partie de la Libye orientale qu'habitent les nomades est basse et

[1] L'asphodèle est une plante de la famille des liliacées, et qui est en abondance sur les bords de la Méditerranée. Les tiges de l'espèce connue sous le nom d'asphodèle rameux sont assez élevées pour permettre de construire des habitations légères, ou du moins pour les couvrir. L'asphodèle était consacré aux cérémonies funèbres, et les anciens supposaient que les morts s'en nourrissaient. Les prés où apparaissent les ombres des héros, dans le onzième livre de *l'Odyssée*, sont des prés d'asphodèle. (Miot.)

sablonneuse jusqu'au fleuve Triton. Mais depuis ce fleuve, en allant vers le couchant, le pays occupé par les laboureurs est très-montagneux, couvert de bois et plein de bêtes sauvages. C'est dans cette partie occidentale de la Libye que se trouvent les serpents d'une grosseur prodigieuse, les lions, les éléphants, les ours [1], les aspics, les ânes qui ont des cornes [2], les cynocéphales (têtes de chien) [3]



Animal unicorne (Licorne) — Tête de Rhinocéros trouvée à Maschow (Afrique). — D'après John Campbell.

et les acéphales (sans tête), qui ont, si l'on en croit les Libyens, les yeux à la poitrine [4]. On y voit aussi des hommes et des femmes sauvages, et une multitude d'autres bêtes féroces qui existent réellement.

Dans le pays des nomades, on ne trouve aucun de ces animaux; mais il y en a d'autres, tels que des pygarges [5], des chevreuils, des bubalis [6], des ânes, non pas de cette espèce d'ânes qui ont des cornes, mais d'une autre qui ne boit point. On y voit aussi des oryes qui sont de la grandeur du bœuf [7] : on se sert des cornes de cet animal pour faire les coudes des cithares. Il y a aussi des renards, des hyènes, des porcs-épics, des béliers sauvages, des dictyes, des thoès [8], des panthères, des boryes, des croco-

(1) Suivant Pline, il n'y avait pas d'ours en Afrique.

(2) Aristote parle d'ânes qui n'ont qu'une corne. Jusqu'à ce jour, on croit à une erreur d'observation. Lorsque l'on a voulu étudier de près et avec quelque insistance cette tradition d'un animal unicorne, on est presque toujours arrivé en présence du rhinocéros. On conçoit, en effet, comment des exagérations peuvent naître de rapports faits par des observateurs peu exercés qui ont aperçu de loin des individus semblables à celui dont John Campbell donne la figure (*Travels in south Africa*, t. I, p. 295).

(3) Espèce de singe.

(4) On retrouve ces étranges imaginations dans les relations de voyages au moyen âge.

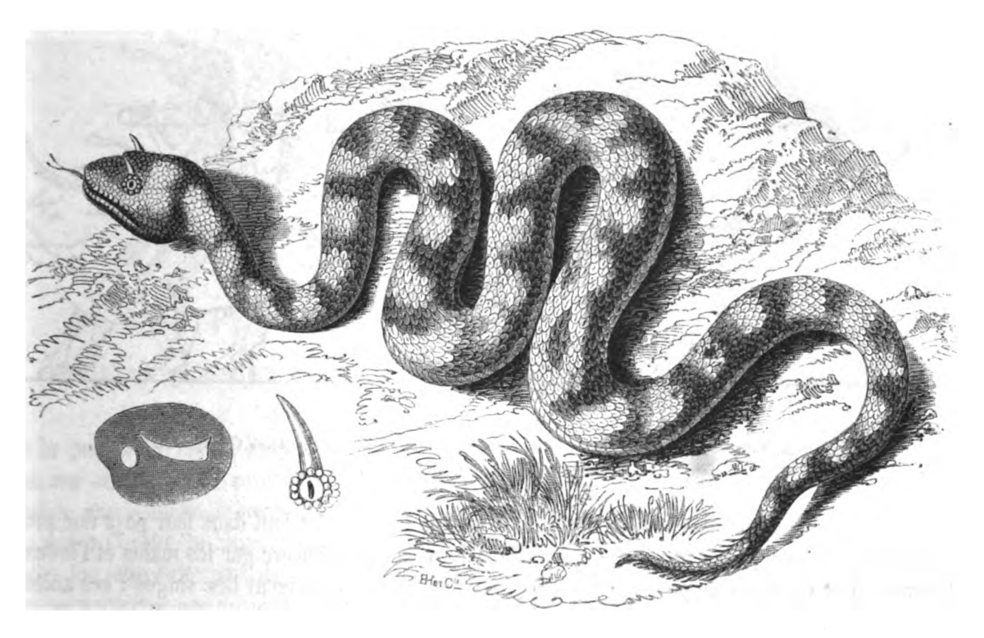
(5) Espèce de chevreuil.

(6) Le buffle ou la vache de Barbarie.

(7) L'antilope oryx.

(8) Homère parle aussi du thos. Cet animal paraît être le chacal. Il est d'une couleur plus obscure que le renard, et à peu près de la même grandeur. Il glapit aussi de même que cet animal. Les Arabes l'appellent *deeb* ou *chathal*. (Larcher.)

diles terrestres qui ont environ 3 coudées de long, et qui ressemblent aux lézards; des autruches et de petits serpents qui ont chacun une corne ([1]). Toutes ces sortes d'animaux se rencontrent en ce pays, et outre cela tous ceux qui se trouvent ailleurs, excepté le cerf et le sanglier, car il n'y a ni sangliers ni cerfs en Libye ([2]). On y voit aussi trois sortes de rats : les dipodes ([3]); les zégéries, nom libyen qui



Le Céraste, d'après Bruce.—La dent, figurée sur un fond noir; la corne, placée au-dessus de l'œil, cannelée et à quatre divisions.



Le Dipode (Gerboise). — D'après Bruce.

([1]) Il s'agit sans doute du céraste, serpent à deux cornes, que l'on trouve en effet dans l'Afrique septentrionale.

([2]) Aristote affirme le même fait : il est contredit par plusieurs voyageurs modernes; toutefois Pacho prétend aussi que le cerf est inconnu en Afrique.

([3]) C'est la gerboise, que les Arabes appellent *jerbo* ou *yerboé*. Ce petit quadrupède, de la taille d'un rat ordinaire, se tient

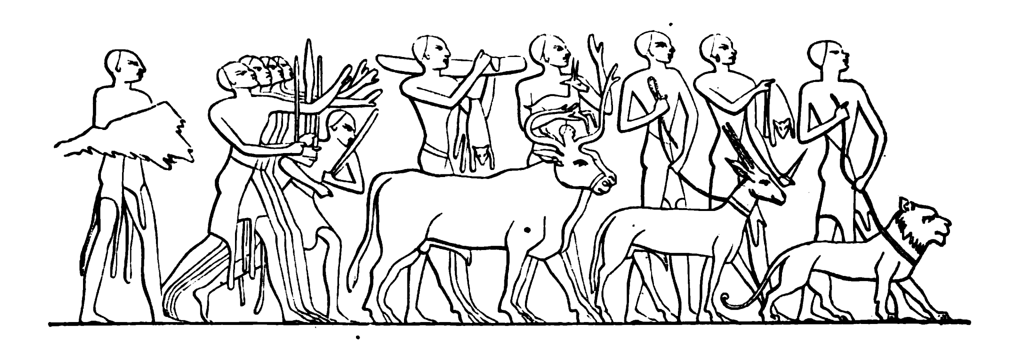
signifie en notre langue des collines; les rats de la troisième espèce s'appèllent hérissons. Il naît, outre cela, dans le Silphium, des belettes qui ressemblent à celles de Tartessus. Telles sont, autant que j'ai pu le savoir par les plus exactes recherches, les espèces d'animaux qu'on voit chez les Libyens nomades.

Les Zauèces touchent aux Libyens-Maxyes; quand ils sont en guerre, les femmes conduisent les chars.



Tribus africaines, Taureaux à cornes façonnées — Bas-reliefs du spéos de Beit-Oualli (¹). — Champollion le jeune, Monuments de l'Égypte et de la Nubie.

Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zauèces. Les abeilles font dans leur pays une prodigieuse quantité de miel; mais on dit qu'il s'y en fait beaucoup plus encore par les mains et l'industrie des hommes. Les Gyzantes se peignent tous avec du vermillon, et mangent des singes : ces animaux sont très-communs dans leurs montagnes.



Tribus africaines. — Bas-reliefs du spéos de Beit-Oualli.

Auprès de ce pays est, au rapport des Carthaginois, une île fort étroite appelée Cyraunis; elle a 200 stades de long. On y passe aisément du continent; elle est toute couverte d'oliviers et de vignes. Il y a dans cette île un lac, de la vase duquel les filles du pays tirent des paillettes d'or avec des

habituellement sur ses pattes de derrière : ses pattes de devant sont d'une brièveté extrême. Bruce dit que de loin il a l'apparence d'un rat avec des pattes d'oiseau : de là le nom de *dipodes* (deux pieds) que lui donnaient les anciens. Sa peau douce et luisante est de couleur brune tachetée de jaune. Il se creuse des trous dans les terrains à gravier. On croit avoir remarqué qu'il cherche le voisinage du serpent à corne, le céraste; du moins a-t-on trouvé ces deux animaux en très-grand nombre dans les mêmes lieux, et particulièrement dans la Cyrénaïque. Des médailles cyrénéennes représentent la gerboise sous une feuille que l'on croit être le silphium. On la rencontre, mais en moins grande abondance, en Syrie et en Arabie. Sa chair paraît avoir le goût de celle du lapin; c'était une des viandes interdites par la loi aux Israélites.

(¹) S'il y a quelque chance de découvrir la représentation des peuplades africaines (libyennes ou éthiopiennes) dans ces siècles anciens, ce ne peut être que sur les monuments où les Égyptiens ont fait figurer leurs vaincus et leurs tributaires.

plumes d'oiseaux frottées de poix. J'ignore si le fait est vrai; je me contente de rapporter ce qu'on dit: au reste, ce récit pourrait être vrai, surtout après avoir été témoin moi-même de la manière dont on



Deux groupes de prisonniers africains (conquêtes de Rhamsès III, seizième siècle avant l'ère chrétienne?) (¹). — Bas-reliefs du grand spéos d'Ipsamboul.

tire la poix d'un lac de Zacynthe. Cette île renferme plusieurs lacs : le plus grand a 70 pieds en tout sens, sur 2 orgyies de profondeur. On enfonce dans ce lac une perche à l'extrémité de laquelle est attachée une branche de myrte; on retire ensuite cette branche avec de la poix qui a l'odeur du bitume, mais qui d'ailleurs vaut mieux que celle de Piérie. On jette cette poix dans une fosse creusée près du lac; et, quand on y en a amassé une quantité considérable, on la retire de la fosse pour la mettre dans des amphores. Tout ce qui tombe dans le lac passe sous terre, et reparaît quelque temps après dans la mer, quoiqu'elle soit éloignée du lac d'environ 4 stades. Ainsi ce qu'on raconte de l'île qui est près de la Libye peut être vrai.



Prisonniers africains. — D'après les sculptures qui décorent un trône royal sur le grand bas-relief du grand spéos d'Ipsamboul. Les liens sont terminés par la fleur caractéristique des régions méridionales.

Les Carthaginois disent qu'au delà des colonnes d'Hercule il y a un pays habité où ils vont faire le commerce. Quand ils y sont arrivés, ils tirent leurs marchandises de leurs vaisseaux, et les rangent le long du rivage : ils remontent ensuite sur leurs bâtiments, où ils font beaucoup de fumée. Les naturels du pays, apercevant cette fumée, viennent sur le bord de la mer, et, après y avoir mis de l'or pour le prix des marchandises, ils s'éloignent. Les Carthaginois sortent alors de leurs vaisseaux, examinent la quantité d'or qu'on a apportée, et, si elle leur paraît répondre au prix de leurs marchandises, ils l'emportent et s'en vont. Mais s'il n'y en a pas pour leur valeur, ils s'en retournent sur leurs vaisseaux, où ils restent tranquilles. Les autres reviennent ensuite, et ajoutent quelque chose, jusqu'à ce que les Carthaginois soient contents. Ils ne se font jamais tort les uns aux autres. Les Carthaginois ne touchent point à l'or, à moins qu'il n'y en ait pour la valeur de leurs marchandises; et ceux du pays n'emportent point les marchandises avant que les Carthaginois n'aient enlevé l'or.

Tels sont les peuples de Libye dont je peux dire les noms. La plupart ne tenaient pas alors plus de compte du roi des Mèdes qu'ils ne le font encore à présent. J'ajoute que ce pays est habité par quatre nations, et qu'autant que je puis le savoir, il n'y en a pas davantage. De ces quatre nations, deux sont indigènes et deux sont étrangères. Les indigènes sont les Libyens et les Éthiopiens : ceux-là habitent

(¹) La légende inscrite près du roi contient le nom des *Rotennou*, mais on ne sait pas à quel peuple il répond. Entre les deux groupes de prisonniers et le char de triomphe du roi qui vient derrière eux, on lit cette légende : « Le divin bienfaiteur (ou le dieu bon, c'est-à-dire le roi) vivant..... frappe la contrée du sud, soumet celle du nord, dirige le combat par sa force (ou sa harpe), et conduit (partout?) sa puissance. »

la partie de la Libye qui est au nord, et ceux-ci celle qui est au midi. Les deux nations étrangères sont les Phéniciens et les Grecs.

Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie, ni à l'Europe : j'en excepte seulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé : aussi ne ressemble-t-il en rien au reste de la Libye. C'est une terre noire et arrosée de plusieurs sources ; elle n'a rien à craindre de la sécheresse, et, les pluies excessives ne faisant que l'abreuver, elle n'en souffre aucun dommage : il pleut, en effet, dans cette partie de la Libye. Ce pays rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Évespérides est aussi un excellent pays. Dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple ; mais le Cinyps rapporte environ trois cents pour un.

La Cyrénaïque est le pays le plus élevé de cette partie de la Libye habitée par les nomades [1]. Il y a trois saisons admirables pour la récolte : on commence la moisson et la vendange sur les bords de la mer ; on passe ensuite au milieu du pays, qu'on appelle les Bunes (collines) ; le blé et le raisin sont alors mûrs, et ne demandent qu'à être recueillis. Pendant qu'on fait la récolte du milieu des terres, ils viennent aussi en maturité dans les endroits les plus reculés, et veulent être moissonnés et vendangés. On a par conséquent mangé les premiers grains, et l'on a bu les premiers vins, lorsque la dernière récolte arrive. Ces récoltes occupent les Cyrénéens huit mois de l'année Mais en voilà assez sur ce pays.

ÉTHIOPIE [2].

Au-dessus d'Éléphantine on trouve déjà des Éthiopiens ; ils occupent même une moitié de l'île de Tachonnpso, et les Égyptiens l'autre moitié. Attenant l'île est un grand lac, sur les bords duquel habitent des Éthiopiens nomades. Quand vous l'avez traversé, vous rentrez dans le Nil qui s'y jette ; de là, quittant le bateau, vous faites quarante jours de chemin le long du fleuve · car dans cet espace, le Nil est plein de rochers pointus et de grosses pierres à sa surface, qui rendent la navigation impraticable. Après avoir fait ce chemin en quarante jours de marche, vous vous rembarquez dans un autre bateau, où vous naviguez douze jours ; puis vous arrivez à une grande ville appelée Méroé. On dit qu'elle est la capitale du reste des Éthiopiens [3]. Jupiter et Bacchus sont les seuls dieux qu'adorent ses habitants ;

(1) L'emplacement de Cyrène est aujourd'hui en partie occupé par Gurin ou Grennah, pauvre village du pays de Barca On y voit de belles ruines que nous n'avons pas à figurer ici parce que ce sont celles de monuments élevés postérieurement au siècle d'Hérodote. On les trouve représentées et expliquées dans plusieurs ouvrages. L'atlas du *Voyage de Pacho dans la Marmorique, la Cyrénaïque et les oasis*, Paris, 1827 ; et les *Proceedings of the expedition to explore the northern coast of Africa*, par les deux Beechey, sont au nombre des plus utiles à consulter Fondée par le Lacédémonien Battus, 630 ans avant Jésus-Christ, Cyrène fut longtemps la ville du littoral libyen la plus importante après Carthage. C'est là qu'Aristippe établit son école voluptueuse, connue sous le nom de *Cyrénaïque*. Après avoir été tour à tour soumise à l'Égypte au temps d'Alexandre, puis tributaire ou indépendante, Cyrène tomba définitivement au pouvoir des Romains au premier siècle de notre ère. Depuis Pacho, de nouvelles explorations ont modifié le plan des ruines de Cyrène qu'il avait tracé. (Voyez une lettre de M. Wattier de Bourville écrite en 1848 à M. Letronne.)

Sur l'ancienne Carthage, on devra consulter les ouvrages suivants : *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, par Falbe, avec plan et planches ; Paris, 1833 ; — *Lineæ topographicæ Carthaginis Tyriæ* par Estrup, avec un plan ; Copenhague, 1821.

(2) Il n'est pas certain qu'Hérodote ait voyagé en Éthiopie. Il apprit sans doute des Égyptiens ce qu'il dit de cette contrée.

L'Éthiopie, située au sud de l'Égypte, à l'ouest du golfe Arabique et de la mer Érythrée, comprenait la Nubie et l'Abyssinie actuelle, Méroé, et de vastes pays au sud du Niger. Le mot Éthiopien est formé de deux mots grecs, *aito*, brûler, et *ops*, œil ou visage. « Il avait chez les anciens, dit le docteur Lepsius, des acceptions très-diverses ; mais il marquait surtout la séparation d'avec la race nègre. Cependant les Éthiopiens de Méroé avaient la peau d'un rouge brun, semblable à celle des Égyptiens, mais un peu plus foncée, comme encore maintenant. Les anciens Egyptiens étaient peints en jaune. Après la dix-huitième dynastie paraissent les peaux rouges. »

On verra plus loin que l'on appelait aussi Éthiopiens certains peuples qui habitaient le sud de l'Asie.

(3) Existait-il, avant Méroé, une ville éthiopienne plus considérable, nommée Napata, et qui aurait été le berceau de la civilisation égyptienne ? C'est une question qui a été controversée. La négative, du moins quant au rôle d'initiative donné à cette ville ancienne, paraît l'emporter. Suivant le docteur Lepsius, les monuments éthiopiens les plus anciens ne remontent qu'au

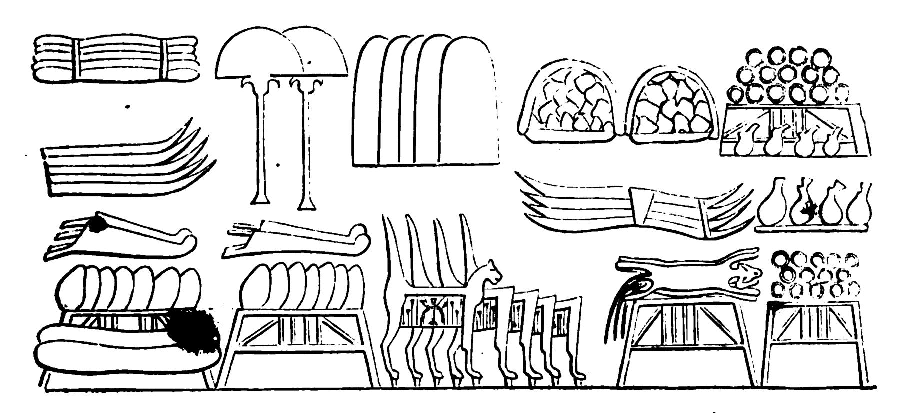


les cérémonies de leur culte sont magnifiques : ils ont aussi parmi eux un oracle de Jupiter, sur les réponses duquel ils portent la guerre partout où ce dieu le commande et quand il l'ordonne.

... Cambyse résolut de faire la guerre aux Éthiopiens-Macrobiens (¹), qui habitent en Libye vers la



Prisonniers éthiopiens conduits devant le roi Rhamsès II, par son fils et par le vice-roi d'Éthiopie Amen-em-Apt. — D'après le monument de Beit-Oualli, en Nubie (²).



Même sujet. — Tributs apportés par les vaincus (³).

mer Australe. Il fut d'avis d'envoyer d'abord vers eux des espions qui, sous prétexte de porter des présents au roi, s'assureraient de l'existence de la Table du Soleil, et examineraient, outre cela, ce qui

septième siècle avant Jésus-Christ. Les pyramides situées près des ruines de Méroé datent à peine du temps des Ptolémées : on en a exploré les chambres. La plupart des temples de cette partie du pays comprise entre le Nil et l'Astaboras (Atbarah), et dont les anciens faisaient une île, ont été construits par de puissantes reines. Un roi de Méroé (écrit Méru ou Mérua sur l'une des pyramides les plus septentrionales) était en même temps grand prêtre d'Ammon ; sa femme lui succéda, et le fils aîné n'eut que le premier rang après elle.

(¹) Macrobiens, c'est-à-dire qui ont une longue vie. On suppose que ce sont les Abyssiniens.

(²) Ces prisonniers sont de race nègre, et vraisemblablement amenés de quelque contrée de l'Éthiopie nouvellement soumise à l'autorité des rois d'Égypte par le vice-roi. Quelques-uns ont les mains liées et sont conduits par les Égyptiens ; d'autres, libres, sont suivis d'animaux étrangers ou rares, girafe, panthère dressée (peut-être pour la guerre), singe, gazelle, etc. Ils portent aussi des bois précieux, des fourrures, etc.

(³) On remarque des anneaux de matières précieuses, des sacs remplis de poudre d'or, des minéraux (?), des arcs, des peaux de panthères, des boucliers, des sièges d'honneur, des *flabellum* ou ombrelles, des plumes et des œufs d'autruche, des morceaux d'ébène, de l'ivoire d'éléphant, etc. Comment ne pas être étonné de l'état de civilisation que, d'après quelques-uns de ces produits, devait avoir atteint l'Éthiopie, 1600 ou 1800 ans avant l'ère chrétienne?

restait à voir dans le pays. Il manda donc, de la ville d'Éléphantine, des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne.



Le vice-roi d'Éthiopie Amen-em-Apt, fils de P-sar ou P-soër le Juste (1), — Spéos de Beit-Oualli.



Un des Égyptiens qui portent les dépouilles des peuplades vaincues par Amen-em-Apt (2).

Lorsque les Ichthyophages furent arrivés, il leur donna ses ordres sur ce qu'ils devaient dire, et les envoya en Éthiopie avec des présents pour le roi. Ils consistaient en un habit de pourpre, un collier d'or, des bracelets, un vase d'albâtre plein de parfums, et une barrique de vin de palmier.





Personnages africains avec les détails de leurs costumes. — Thèbes, Biban-el-Molauk, tombeau de Menephtha Ier, tableau des quatre races (3).

On dit que les Éthiopiens, à qui Cambyse envoya cette ambassade, sont les plus grands et les mieux faits de tous les hommes; qu'ils ont des lois et des coutumes toutes différentes de celles de toutes les

(1) Ce prince est décoré du *grand collier* par deux prêtres, en récompense des victoires remportées par lui sur les barbares, au nom de son souverain le roi d'Égypte.

(2) Parmi ces dépouilles sont des peaux préparées, des anneaux de métal précieux et des ouvrages de sculpture (?).

(3) La légende donne à ces personnages le nom de peuple *Nahsou*. Quelques auteurs ont rapproché ce nom du mot copte *nahsé (excitare, suscitare)*, et lui ont donné la signification de rebelle. Quelle qu'en soit l'étymologie, il paraît probable qu'il désignait une tribu nègre qui a pu être prise pour type de sa race dans les tableaux ethnographiques, mais non pour la race nègre tout entière. Voyez l'opinion contraire de Champollion (*Univers pittoresque*, Égypte, p. 30).

autres nations ; et qu'entre autres ils ne jugent digne de porter la couronne que celui d'entre eux qui est le plus grand, et dont la force est proportionnée à la taille.

Les Ichthyophages, étant arrivés chez ces peuples, offrirent leurs présents au roi, et lui parlèrent ainsi : « Cambyse, roi des Perses, qui désire votre amitié et votre alliance, nous a envoyés pour en conférer avec vous ; il vous offre ces présents, dont l'usage le flatte le plus. »

Le roi, qui n'ignorait pas que ces Ichthyophages étaient des espions, leur répondit en ces termes : « Ce n'est pas le vif désir de faire amitié avec moi qui a porté le roi des Perses à vous envoyer ici avec ces présents, et vous ne me dites pas la vérité. Vous venez examiner les forces de mes États, et votre maître n'est pas un homme juste. S'il l'était, il n'envierait pas un pays qui ne lui appartient pas, et il ne chercherait point à réduire en esclavage un peuple dont il n'a reçu aucune injure. Portez-lui donc cet arc de ma part, et dites-lui : Le roi d'Ethiopie conseille à celui de Perse de venir lui faire la guerre avec des forces plus nombreuses, lorsque les Perses pourront bander un arc de cette grandeur aussi facilement que moi. Mais en attendant, qu'il rende grâces aux dieux de n'avoir pas inspiré aux Éthiopiens le désir d'agrandir leur pays par de nouvelles conquêtes ! »

Ayant ainsi parlé, il débanda son arc, et le donna aux envoyés [1]. Il prit ensuite l'habit de pourpre, et leur demanda ce que c'était que la pourpre, et comment elle se faisait. Quand les Ichthyophages lui eurent appris le véritable procédé de cette teinture : « Ces hommes, dit-il, sont trompeurs ; leurs vêtements le sont aussi. » Il les interrogea ensuite sur le collier et les bracelets d'or. Les Ichthyophages lui ayant répondu que c'étaient des ornements, il se mit à rire, et, les prenant pour des chaînes, il leur dit que les Éthiopiens en avaient chez eux de plus fortes. Il leur parla en troisième lieu des parfums qu'ils avaient apportés ; et lorsqu'ils lui en eurent expliqué la composition et l'usage, il leur répondit comme il avait fait au sujet de l'habit de pourpre. Mais lorsqu'il en fut venu au vin, et qu'il eut appris la manière de le faire, il fut très-content de cette boisson. Il leur demanda ensuite de quels aliments se nourrissait le roi, et quelle était la plus longue durée de la vie chez les Perses. Les envoyés lui répondirent qu'il vivait de pain, et lui expliquèrent la nature du froment. Ils ajoutèrent ensuite que le plus long terme de la vie des Perses était de quatre-vingts ans. Là-dessus, l'Éthiopien leur dit qu'il n'était point étonné que des hommes qui ne se nourrissaient que de fumier ne vécussent que peu d'années ; qu'il était persuadé qu'ils ne vivraient pas même si longtemps s'ils ne réparaient leurs forces par cette boisson (il voulait parler du vin), et qu'en cela ils avaient un avantage sur les Éthiopiens.



Prisonnier africain.—Thèbes, Medinet-Abou

Les Ichthyophages interrogèrent à leur tour le roi sur la longueur de la vie des Éthiopiens, et sur leur manière de vivre. Il leur répondit que la plupart allaient jusqu'à cent vingt ans, et quelques-uns même au delà ; qu'ils vivaient de viandes bouillies, et que le lait était leur boisson. Les espions paraissant étonnés de la longue vie des Éthiopiens, il les conduisit à une fontaine où ceux qui s'y baignent en sortent parfumés comme d'une odeur de violette, et plus luisants que s'ils s'étaient frottés d'huile. Les espions racontèrent à leur retour que l'eau de cette fontaine était si légère, que rien n'y pouvait surnager, pas même le bois [2], ni les choses encore moins pesantes que le bois ; mais que tout ce qu'on y jetait allait au fond. Si cette eau est véritablement telle qu'on le dit, l'usage perpétuel qu'ils en font est peut-être la cause d'une si longue vie. De la fontaine, le roi les conduisit à la prison. Tous les prisonniers y étaient attachés avec des chaînes d'or ; car chez les Éthiopiens le cuivre est de tous les métaux le plus rare et le plus précieux. Après qu'ils eurent visité la prison, on leur fit voir aussi ce qu'on appelle la Table du Soleil.

Voici en quoi consiste la Table du Soleil. Il y a devant la ville une prairie remplie de viandes bouillies de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, que les magistrats ont soin d'y faire porter la nuit. Lorsque

[1] Smerdis, frère de Cambyse, fut le seul Perse qui eut la force de bander, à deux doigts près, cet arc que les Ichthyophages avaient apporté au roi de Perse. Celui-ci renvoya son frère en Perse et l'y fit assassiner.

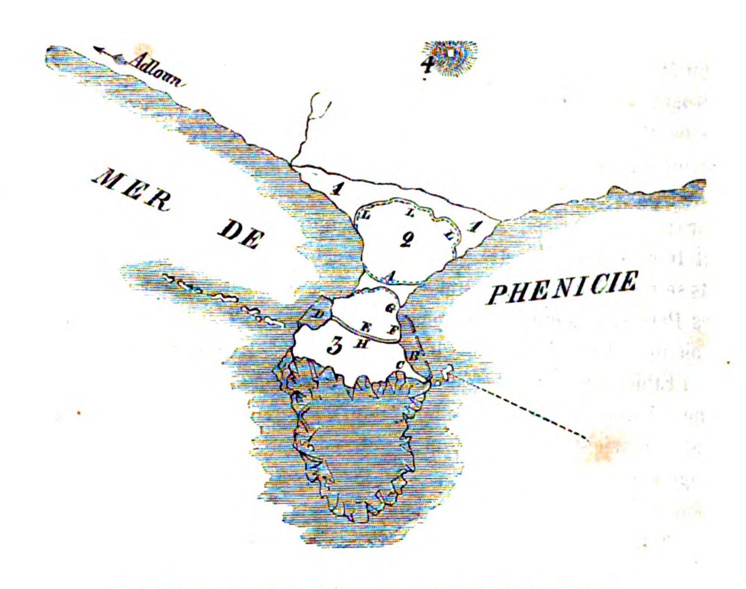
[2] Suivant Boerhaave, les bois d'Éthiopie sont plus pesants que l'eau.

le jour paraît, chacun est maître d'y venir prendre son repas. Les habitants disent que la terre produit d'elle-même toutes ces viandes. Voilà ce qu'on appelle la *Table du Soleil*.

Enfin on leur montra les cercueils des Éthiopiens, qui sont faits, à ce qu'on dit, de verre, et dont voici le procédé. On dessèche d'abord le corps à la façon des Égyptiens, ou de quelque autre manière; on l'enduit ensuite entièrement de plâtre, qu'on peint de sorte qu'il ressemble, autant qu'il est possible, à la personne même. Après cela, on le renferme dans une colonne creuse et transparente de verre fossile, aisé à mettre en œuvre, et qui se tire en abondance des mines du pays (1). On aperçoit le mort à travers cette colonne, au milieu de laquelle il est placé. Il n'exhale aucune mauvaise odeur, et n'a rien de désagréable. Les plus proches parents du mort gardent cette colonne un an entier dans leur maison. Pendant ce temps-là, ils lui offrent des victimes, et les prémices de toutes choses. Ils la portent ensuite dehors, et la placent quelque part autour de la ville.

Les espions s'en retournèrent après avoir tout examiné. Sur leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha aussitôt contre les Éthiopiens, sans ordonner qu'on préparât des vivres pour l'armée, et sans réfléchir qu'il allait faire une expédition aux extrémités de la terre (2).

PHÉNICIE. — SYRIE DE PALESTINE.



Plan de la péninsule de Tyr et des environs, d'après Jules de Bertou (3).

1, 1, détroit qui séparait l'ancienne Tyr (Sor) de la terre ferme, comblé par Nabuchodonosor, roi de Babylone, vers l'an 572 avant Jésus-Christ, après treize ans de siége; les Tyriens se réfugièrent dans la seconde île, 3. — 2, première île habitée par les Tyriens. — 3, deuxième île habitée par les Tyriens.— Substructions antiques sur une petite éminence nommée aujourd'hui Maschouk; il est vraisemblable que ce sont les vestiges du temple d'Hercule Astrochiton. — A, chaussée élevée lors du siége de Tyr par Alexandre, vers l'an 332 avant Jésus-Christ, deux ans après la mort de Darius. On croit que cette chaussée, construite en partie avec des bois du Liban, en partie avec les ruines de la Palæ-Tyr et de la première Tyr insulaire, doit contenir une grande quantité de fragments de sculpture et d'inscriptions. Tyr était à environ 4 stades du continent. La défense des Tyriens fut admirable; Alexandre, irrité, châtia leur héroïsme avec la cruauté ordinaire aux conquérants : six mille Tyriens furent tués sur les remparts, deux mille attachés en croix le long du rivage, trente mille vendus comme esclaves. — B, mur du Cothon, qui formait une première enceinte du côté de l'Égypte; il en existe encore des débris. — C, agora ou forum où gisent un grand nombre de colonnes de granit. — D, bassin septentrional. — E, canal réunissant les deux ports militaires. — F, temple de Jupiter Olympien.— G, ruine d'une église chrétienne.— H, temple d'Hercule Tyrien.— L, L, L, eurukhoron ou esplanade : terrain exhaussé par des terrassements, sous le règne d'Hiram (dixième siècle avant Jésus-Christ), pour servir à l'agrandissement de la première ville.

(1) Peut-être du sel que l'on tire en effet de la terre, qui est transparent et se durcit à terre. (Ludolf, *Hist. Æthiop.)*

(2) Une partie de l'armée fut ensevelie sous les sables ou périt de faim en route, et Cambyse fut obligé de revenir en Égypte sans être parvenu jusque vers les Éthiopiens.

(3) *Essai sur la topographie de Tyr*, par Jules de Bertou; mémoire lu par l'auteur à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, 1843. — Voyez aussi la Phénicie, par M. Ferd. Hœfer, 1852 *(Univers pittoresque)*.

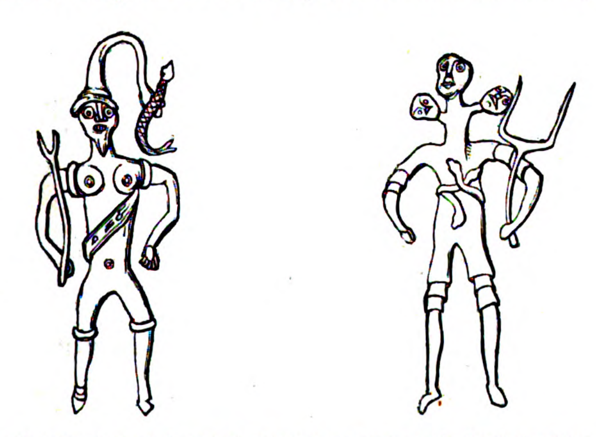


Je fis voile vers Tyr en Phénicie, où j'avais appris qu'il y avait un temple d'Hercule en grande vénération. Ce temple était décoré d'une infinité d'offrandes, et, entre autres riches ornements, on y voyait



Hypogées ou sépultures des Tyriens dans les rochers d'Adloun (1).

deux colonnes dont l'une était d'or fin, et l'autre d'émeraude, qui jetait, la nuit, un grand éclat (2). Un jour que je m'entretenais avec les prêtres de ce dieu, je leur demandai combien il y avait de temps que



Idoles de bronze du Musée de Cagliari, qui paraissent représenter Baal ou le dieu Soleil.

(1) Adloun, vaste emplacement couvert de ruines, où l'on suppose que s'élevait l'ancienne Tyr du continent *(Palæ Tyr)*, fondée avant la Tyr insulaire par les colons partis de Sidon. et nommée *Sor* (rocher ou ville forte) par les Hébreux, *Sara* par les Romains. Cette ville exista en même temps que la ville insulaire fondée postérieurement; elle était liée en quelque sorte à cette dernière, au temps de Pline, par une longue suite de maisons de campagne et d'usines. Les rochers d'Adloun, suivant l'expression de M. Jules de Bertou, sont criblés d'hypogées ou chambres sépulcrales. Plusieurs tombeaux ont été pratiqués dans des morceaux de rochers séparés de la masse et étaient destinés sans doute aux rois ou aux personnages importants, tandis que des puits paraissent avoir servi de fosse commune au peuple, comme à Petra et en Égypte. On voit aussi sur ces rochers une sculpture égyptienne semblable à celles qui existent sur les bords du Lycus (le *Nahar-el-Kelb*) près de Beyrout. M. Jules de Bertou croit reconnaître dans ce monument une des stèles que l'on attribue à Sésostris. (V. p. 77.)

(2) C'était, suivant M. Ferd. Hœfer, une colonne de verre coloré artificiellement par un oxyde métallique. La fabrication des pierres précieuses artificielles était connue des anciens. *(Histoire de la chimie,* tome I.) M. Hœfer suppose que la colonne était éclairée intérieurement pendant la nuit.

ce temple était bâti; mais je ne les trouvai pas plus d'accord avec les Grecs que les Égyptiens. Ils me dirent, en effet, qu'il avait été bâti en même temps que la ville, et qu'il y avait deux mille trois cents ans qu'elle était habitée.

Je vis aussi à Tyr un autre temple d'Hercule ; cet Hercule était surnommé Thasien.

Je fis même un voyage à Thasos, où je trouvai un temple de ce dieu qui avait été construit par ces Phéniciens, lesquels, courant les mers pour chercher Europe, fondèrent une colonie dans cette île, cinq générations avant qu'Hercule, fils d'Amphitryon, naquît en Grèce [1].

Les Phéniciens habitaient autrefois sur les bords de la mer Érythrée [2], comme ils le disent eux-mêmes; mais, étant passés de là sur les côtes de Syrie, ils s'y établirent.

La plupart des colonnes que Sésostris fit élever dans les pays qu'il subjugua ne subsistent plus. J'en ai pourtant vu dans la Palestine de Syrie, et j'y ai remarqué les inscriptions et les signes qu'il faisait ajouter comme emblèmes de la lâcheté des peuples vaincus.

On voit aussi vers l'Ionie deux figures de ce prince taillées dans le roc : l'une, sur le chemin qui conduit d'Éphèse à Phocée; l'autre, sur celui de Sardes à Smyrne. Elles représentent, l'une et l'autre, un homme de 5 palmes de haut, tenant de la main droite un javelot, et de la gauche un arc : le reste de son armure est pareillement égyptien et éthiopien. On a gravé sur la poitrine, d'une épaule à l'autre, une inscription en caractères égyptiens et sacrés conçue en ces termes : « J'ai conquis ce pays par la force de mon bras. » Sésostris ne dit pourtant pas ici ni qui il est, ni de quel pays il est; il l'a indiqué ailleurs. Quelques-uns de ceux qui ont examiné cette figure conjecturent qu'elle représente Memnon; mais ils sont fort éloignés de la vérité.

La Syrie de la Palestine s'étend depuis la Phénicie jusqu'aux confins de la ville de Cadytis [3]; et de cette ville, qui, à mon avis, n'est guère moins grande que Sardes, toutes les places maritimes, jusqu'à Jénysus, appartiennent aux Arabes. Le pays depuis Jénysus jusqu'au lac Serbonis, près duquel est le mont Casius, qui s'étend jusqu'à la mer, appartient de nouveau aux Syriens de la Palestine. L'Egypte commence au lac Serbonis, dans lequel on dit que Typhon se cacha. Or tout cet espace, entre la ville de Jénysus, le mont Casius et le lac Serbonis, forme un vaste désert d'environ trois jours de marche, d'une très-grande sécheresse et aridité.

Voici la manière dont on remédie à cet inconvénient. Je vais dire ce que savent peu de personnes parmi celles qui vont par mer en Égypte. On porte deux fois par an en Égypte, de tous les différents pays de la Grèce, et, outre cela, de la Phénicie, une grande quantité de jarres de terre pleines de vin · et cependant on n'y voit pas, pour ainsi dire, une seule de ces jarres. Que deviennent-elles donc? pourrait-on demander. Je vais le dire

Dans chaque ville, le démarque (magistrat) est obligé de faire ramasser toutes les jarres qui s'y trouvent, et de les faire porter à Memphis; de Memphis on les envoie pleines d'eau dans les lieux arides de la Syrie. Ainsi toutes les jarres que l'on porte en Égypte, et que l'on y met en réserve, sont reportées en Syrie et rejointes aux anciennes.

Ce sont les Perses qui ont facilité ce passage en y faisant porter de l'eau de la manière que nous

[1] Les sources principales à consulter sur la religion des Phéniciens sont : un fragment de Sanchoniathon, conservé par Eusèbe; diverses citations de Damascius; la Bible (Rois, 1 et 112); Lucien; Plutarque; Guigniaut, *Revue de philologie*, t. I.

Les trois principales divinités de Tyr et de Sidon, formant une triade, étaient *Baal* (maître ou seigneur), auquel on sacrifiait des enfants dans les circonstances solennelles; *Melcarth* (roi de la ville), assimilé à l'Hercule grec, grand patron de Tyr, dieu du soleil, du commerce, de la moisson, etc.; *Astarté* (de *astar*, étoile), divinité féminine, assimilée quelquefois à la planète de Vénus, nommée dans la Bible *Ascherah* ou *Ascheroth;* son principal temple était à Tyr. Une médaille de Carthage, conservée au Musée de Berlin, paraît représenter un temple de cette déesse.

Les divinités du second ordre étaient figurées par le soleil, la lune, les planètes. Dans le temple de Tyr, les deux colonnes d'or et d'émeraude étaient adorées comme symbole du soleil ou de la flamme. On entretenait un feu perpétuel dans les sanctuaires; tous les cinq ans on célébrait une fête en l'honneur d'Hercule par des courses et des luttes publiques.

Il ne ne faudrait pas juger de l'art phénicien ou tyrien par les idoles que nous reproduisons page 75; de même qu'il ne serait pas raisonnable de juger l'art moderne d'après certaines sculptures barbares ou rustiques de nos églises. Les belles œuvres anciennes ont péri ou ne sont pas encore découvertes.

[2] Les anciens donnaient le nom d'*Érythrée* (rouge) à la mer Rouge, à la mer Arabique, au golfe Persique. (Voyez plus loin NÉARQUE, notes.)

[3] Jérusalem, suivant d'Anville et quelques autres auteurs.

venons de le dire, dès qu'ils se furent rendus maîtres de l'Égypte. Mais comme dans le temps de cette expédition il n'y avait point en cet endroit de provision d'eau, Cambyse, suivant les conseils de Phanès



Sésostris vainqueur (voy. p. 40, la note sur Sésostris). — Bas-relief sculpté dans un rocher, près du village de Nymphio, situé à 28 kilomètres à l'est de Smyrne, sur l'emplacement de l'ancienne Nymphæum, et à une demi-lieue du chemin de Sardes. — Copie d'un dessin exécuté d'après nature, en 1839, par M. Charles Texier, correspondant de l'Institut (¹).

(¹) Le rocher est un calcaire gris très-dur. Le bas-relief est à une hauteur de 40 à 50 mètres au-dessus d'un ruisseau. La niche qui sert de cadre à la figure est haute de 2m, 50; sa largeur en bas est de 1m, 90 et en haut de 1m, 50. Le personnage regarde du côté de l'Orient. Sa coiffure conique porte sur le devant une saillie qui rappelle le serpent *urœus* des coiffures égyptiennes. Sa courte tunique est striée obliquement. La sculpture est faite en méplat, sans modelé : l'action de la pluie a altéré la surface. Au-dessus de la figure, à la hauteur de la tête, sont quelques emblèmes parmi lesquels on distingue un oiseau, un bâton rompu, et d'autres signes disposés comme des hiéroglyphes.

D'après l'opinion des savants de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris et de l'Académie de Berlin, ce bas-relief est celui même qui est cité par Hérodote. (Voy. le t. II, pl. 132, de la *Description de l'Asie Mineure*, par Charles Texier. — Paris, Didot.)

d'Halicarnasse, fit prier par ses ambassadeurs le roi des Arabes de lui procurer un passage sûr; et il l'obtint après qu'on se fut juré une foi réciproque.

ARABIE. — ÉTHIOPIE D'ASIE.

Il n'y a point de peuples plus religieux observateurs des serments que les Arabes. Voici les cérémonies qu'ils observent à cet égard. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Ce médiateur, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un



Arbre qui porte l'encens (*Boswellia serrata* ou *thurifera*). — D'après Colebrooke [1].

petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang, et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Bacchus et Uranie. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne à

[1] L'arbre qui produit le véritable encens est classé dans la famille des térébinthes. Sa culture paraît avoir été abandonnée par les Arabes modernes. On le trouve dans certaines parties de l'Inde, par exemple entre Song et Nagpur. Colebrooke a écrit un mémoire intéressant sur cet arbre dans le t. IX des *Asiatic researches*, p. 377 et suivantes.

l'étranger, ou au citoyen si c'est avec un citoyen qu'il traite, ses amis pour garants; et ceux-ci pensent eux-mêmes qu'il est de l'équité de respecter la foi des serments.

Ils croient qu'il n'y a point d'autres dieux que Bacchus et Uranie. Ils se rasent la tête comme ils

Le Cannellier (*Laurus cinnamomum* Linné) ([1]).

disent que Bacchus se la rasait, c'est-à-dire en rond et autour des tempes. Ils appellent Bacchus *Urotal*, et Uranie *Alilat*.

Du côté du midi, l'Arabie est le dernier des pays habités. C'est aussi le seul où l'on trouve l'encens, la myrrhe ([2]), la cannelle, le cinnamome, le lédanon. Les Arabes recueillent toutes ces choses avec beaucoup de peine, excepté la myrrhe.

([1]) On suppose, du moins, que le *Cinnamonum* d'Hérodote est notre cannelle, l'écorce de plusieurs espèces de cannelliers que produisent l'île de Ceylan et diverses parties de l'Inde. Il est difficile de faire accorder le passage relatif à la casie avec celui sur le *Cinnamonum*.

([2]) La myrrhe, gomme résine, amère, d'une odeur pénétrante, dont on ne connaît pas encore l'origine. On la vend en



Pour récolter l'encens, ils font brûler sous les arbres qui le donnent une gomme appelée styrax, que les Phéniciens apportent aux Grecs. Ils brûlent cette gomme pour écarter une multitude de petits ser-



Le Ciste, qui produit le ledanon ou ladanum (*Cistus creticus* Linné) (¹).

pents volants d'espèces différentes, qui gardent ces arbres, et qui ne les quitteraient pas sans la fumée du styrax. Ce sont ces sortes de serpents qui volent par troupes vers l'Égypte,

grains de la grosseur d'une noisette Parmi les auteurs anciens et modernes, les uns la font venir du térébinthe ou du lentisque, d'autres du genévrier, d'autres enfin de l'acacia ou du mimosa. Ehrenberg appelle *Balsamodendron Myrrha* l'arbre d'où découle la myrrhe, et le classe près du genre *Boswellia*, dans la famille des térébinthacées.

(¹) Le ciste, d'où suinte le ladanum, substance résineuse un peu molle et odorante, est abondant dans différentes îles de la mer Égée, notamment dans l'île de Crète. On frotte avec des courroies les rameaux et les feuilles du ciste : le ladanum qui en transsude s'y attache, et on l'enlève ensuite avec des couteaux. En Orient on mélange ce parfum avec l'ambre et on en verse quelques gouttes dans l'eau qui sert à laver les mains.

Voici comment les Arabes font la récolte de la cannelle ([1]). Lorsqu'ils vont la chercher, ils se couvrent le corps entier, et même le visage, excepté les yeux, de peaux de bœufs et de chèvres. La cannelle croît dans un lac peu profond. Sur ce lac et tout alentour, il y a des animaux volatiles semblables à des chauves-souris. Ces animaux jettent des cris perçants et terribles, et sont très-forts. Les Arabes ont soin de les repousser et de se garantir les yeux, et avec cette précaution ils récoltent la cannelle.

Le cinnamome se recueille d'une façon encore plus merveilleuse. Les Arabes eux-mêmes ne sauraient dire ni où il vient, ni quelle est la terre qui le produit. Quelques-uns prétendent qu'il croît dans le pays où Bacchus fut élevé; et leur sentiment est appuyé sur des conjectures vraisemblables. Ils racontent que de certains gros oiseaux vont chercher ces brins ou bâtons que nous appelons cinnamome, nom que nous avons appris des Phéniciens; que ces oiseaux les portent à leurs nids, qu'ils construisent avec de la boue sur des montagnes escarpées, et où aucun homme ne peut monter. Pour avoir ces brins de cinnamome, on prétend que les Arabes emploient cet artifice : ils prennent de la chair de bœuf, d'âne et d'autres bêtes mortes, la coupent en très-gros morceaux, et, l'ayant portée le plus près des nids qu'il leur est possible, ils s'en éloignent. Les oiseaux fondent sur cette proie, et l'emportent dans leurs nids; mais comme ces nids ne sont point assez solides pour la soutenir, ils se brisent et tombent à terre. Les Arabes surviennent alors, et ramassent le cinnamome, qu'ils font ensuite passer dans les autres pays ([2]).

Le lédanon, que les Arabes appellent ladanon, se recueille d'une manière encore plus merveilleuse que le cinnamome. Quoique très-odoriférant, il vient dans un endroit d'une odeur très-désagréable; car on le trouve dans la barbe des boucs et des chèvres, tel que la moisissure qui se forme sur le bois. On le fait entrer dans la composition de plusieurs parfums, et c'est principalement avec le lédanon que se parfument les Arabes. En voilà assez sur les substances odoriférantes.

On respire en Arabie une odeur très-suave. Les Arabes ont deux espèces de moutons dignes d'admi-



Mouton-bélier à grosse queue, de F. Cuvier *(Ovis aries laticaudata)*.— Dessiné d'après un individu vivant au Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Cette espèce existe dans la plupart des contrées de l'Asie et en Afrique.

ration, et qu'on ne voit point ailleurs : les uns ont la queue longue au moins de 3 coudées; si on la leur laissait traîner, il y viendrait des ulcères, parce que la terre l'écorcherait et la meurtrirait. Mais

([1]) Le *Casia sirynx* ou *Casia fistula* des anciens. Miot traduit ici *casie* et réserve le mot cannelle pour le *Cinnamomum*.

([2]) Cet étrange récit se retrouve dans la plupart des auteurs anciens. Thunberg, voyageur moderne, l'a entendu de la bouche même des habitants de Ceylan. Des Anglais ont tué à Tanna un pigeon qui tenait dans son bec une noix muscade, et l'on a cherché à tirer de ce fait des inductions à l'appui de ce que les Phéniciens ou les Arabes avaient raconté à Hérodote.

aujourd'hui tous les bergers de ce pays savent faire de petits chariots sur chacun desquels ils attachent la queue de ces animaux. L'autre espèce de moutons a la queue large d'une coudée.

L'Éthiopie d'Asie s'étend au couchant de l'Arabie, en tirant vers le midi : c'est le dernier des pays habités. Elle produit beaucoup d'or, des éléphants monstrueux, toutes sortes d'arbres sauvages, et de l'ébène. Les hommes y sont grands, beaux, bien faits, et vivent fort longtemps (¹).

Telles sont les extrémités de l'Asie et de la Libye. Quant à celles de l'Europe à l'occident, je n'en puis rien dire de certain ; car je ne conviendrai pas que les barbares nomment Éridan un fleuve qui se jette dans la mer du Nord, et dont on dit que nous vient l'ambre. Je ne connais pas non plus les îles Cassitérides (²), d'où l'on nous apporte l'étain. Le nom même du fleuve est une preuve de mon sentiment : Éridanos n'est point un mot barbare, c'est un nom grec inventé par quelque poëte. D'ailleurs, je n'ai jamais trouvé personne qui ait pu me dire, comme témoin oculaire, quelle est cette mer que l'on place dans cette région de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'étain et l'ambre nous viennent de cette extrémité du monde.

Il paraît certain qu'il y a une grande quantité d'or vers le nord de l'Europe, mais je ne saurais dire avec certitude comment on parvient à se le procurer. On dit cependant que les Arimaspes enlèvent cet or aux Gryphons, et que ces Arimaspes n'ont qu'un œil. Mais qu'il y ait des hommes qui naissent avec un œil seulement, et qui, dans tout le reste, ressemblent parfaitement aux autres hommes, c'est une de ces choses que je ne puis me persuader (³). Quoi qu'il en soit, il paraît que les extrémités de la terre possèdent ce que nous estimons de plus beau et de plus rare

ASSYRIE, BABYLONIE (⁴).

L'Assyrie contient plusieurs grandes villes, mais Babylone est la plus célèbre et la plus forte. C'était là que les rois du pays faisaient leur résidence depuis la destruction de Ninive.

(¹) On suppose que ces Ethiopiens occupaient à l'est de la Perse une partie de la Gédrosie, et même le pays des Orites que conquit Alexandre, c'est-à-dire ce qu'on appelle aujourd'hui le Mekran. (Voyez plus loin NÉARQUE.)

(²) Les îles Sorlingues, d'après la plupart des géographes modernes.

(³) Sur les Arimaspes et les Gryphons, voyez plus loin SCYTHIE, notes.

(⁴) Hérodote se sert de l'un ou de l'autre de ces deux noms pour désigner le même pays. Au cinquième siècle avant Jésus-Christ la Babylonie faisait partie de l'empire d'Assyrie. Le nom de Chaldée, employé quelquefois comme synonyme de Babylonie, s'applique d'une manière plus restreinte à l'étendue de pays comprise entre l'Euphrate et le golfe Persique (sud-ouest de la Babylonie).

Il y a peu d'années, on ne connaissait encore aucun grand monument de l'art assyrien. Les voyageurs qui avaient visité les bords de l'Euphrate et du Tigre apportaient en Europe des briques couvertes d'une multitude de petits caractères graphiques en forme de clous, des cachets et des tubes ou cylindres offrant d'étranges représentations d'hommes et d'animaux fantastiques; on déposait dans les collections ces petites curiosités, trouvées, pour la plupart, à quelques journées de Bagdad, aux environs de Hillah, sans trop deviner ce que l'érudition pourrait jamais en faire jaillir pour éclairer l'histoire ancienne de l'Assyrie. On signalait aussi deux ou trois débris informes de sculpture : un lion dévorant un homme, la robe et les pieds d'une femme inconnue. (Voy. ces sculptures dans l'ouvrage de George Keppel : *Personal narrative of a journey from India to England*, etc., 1827.)

En décembre 1842, le consul de France à Mossoul, M. Botta, encouragé et dirigé par M. Mohl, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, entreprit des fouilles en face de Mossoul, dans un des monticules de la rive orientale du Tigre, *Koioudjouk* ou *Koyoundjik* (c'est-à-dire le petit agneau), au nord du village de Niniouah, entre Khorsabad au nord et Nemroud au midi. Les traditions et les relations de voyages désignaient depuis longtemps ces monticules en face de Mossoul comme ayant été l'emplacement de l'ancienne Ninive (Benjamin de Tudèle, Tavernier, Niebuhr, Kinneir, etc.). M. Botta ne trouva que peu de fragments utiles en ce lieu; il avança un peu plus loin à Khorsabad, situé à l'ouest du Tigre, à 16 kilomètres nord-est de Mossoul. En quelques jours, il exhuma de ce monticule des murs de briques et de gypse, un palais tout entier décoré de sculptures colossales représentant les scènes religieuses, royales, militaires, privées, de l'un des peuples les plus célèbres de l'antiquité, jusqu'alors entrevu vaguement à travers les textes de la Bible et les récits d'Hérodote. On contemple aujourd'hui, avec une sorte de stupeur, plusieurs de ces sculptures au Musée du Louvre. Elles ont été toutes magnifiquement gravées (*Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. E Flandin ; ouvrage publié par ordre du gouvernement, sous la direction d'une commission de l'Institut, 1849, Gidde et J. Baudry). Un si remarquable événement ne pouvait manquer d'exciter l'émulation des explorateurs anglais. L'un d'eux, M. Austen Henri Layard, ne tarda pas à fouiller d'autres monticules près du petit village de Nemroud, à environ 36 kilomètres de

Cette ville, située dans une grande plaine, est de forme carrée; chacun de ses côtés a 120 stades de long, ce qui fait pour l'enceinte de la place 480 stades [1]. Elle est si magnifique, que nous n'en connaissons pas une qu'on puisse lui comparer. Un fossé large, profond et plein d'eau, règne tout autour; on trouve ensuite un mur de 50 coudées de roi d'épaisseur sur 200 en hauteur. La coudée de roi est de 3 doigts plus grande que la moyenne.

Il est à propos d'ajouter à ce que je viens de dire l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés, on en convertissait la terre en briques; et, lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux. Ensuite, pour servir de liaison, on se servit de bitume chaud, et, de trente couches en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les bords du fossé. On passa

Mossoul, et à 60 kilomètres de Khorsabad, sur la rive gauche ou orientale du Tigre, et à moins de 4 kilomètres de ce fleuve: Son zèle n'a pas été moins heureux que celui de M. Botta; il a également enrichi le Musée britannique des prodigieux témoignages de l'antique civilisation assyrienne, et il a publié lui-même les résultats de ses travaux dans un grand ouvrage (*the Monuments of Niniveh*, from Drawings made on the spot by Austen Henri Layard, 1849, John Murray; — complété depuis par l'ouvrage du même auteur, intitulé: *Discoveries in the ruins of Niniveh and Babylon*, etc., London, 1853).

Ces découvertes, plus imprévues et plus importantes qu'aucune de celles de nature analogue qui les ont précédées dans notre siècle, impriment un mouvement extraordinaire aux sciences archéologiques et historiques. Les consuls français et étrangers, des archéologues de différentes nations, continuent avec ardeur les travaux si heureusement commencés par MM. Botta et Layard. M. Place, notre consul à Mossoul, a découvert sur l'emplacement de Khorsabad la première statue assyrienne qui ait encore été exhumée; avant lui, on n'avait en effet trouvé que des figures en demi-relief. Cette statue a quatre pieds et demi de haut et représente un personnage tenant une sorte de bouteille. M. Place a découvert aussi un mur de briques émaillées et peintes, haut de cinq pieds, sur lequel sont figurés des animaux, des hommes, des arbres, etc. Tandis que nous écrivons ces lignes, de nouvelles richesses sortent de terre: bientôt elles orneront nos musées. En présence de ces succès si rapides, il n'est presque plus possible de douter que la plupart des monticules de briques, épars dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, ne recouvrent d'immenses ruines de l'empire assyrien; on peut ouvrir la terre avec confiance, on y trouvera d'inappréciables éléments pour les progrès de l'étude des religions, des annales et des mœurs de l'antiquité asiatique.

On suppose que le plus ancien palais trouvé par M. Layard à Nemroud a été construit il y a trente siècles, mais que celui de Khorsabad n'était pas encore achevé cinq cent trente-trois ans plus tard

Cette haute antiquité des monuments de Nemroud et de Khorsabad a été contestée par M. le docteur Hoefer. Suivant cet écrivain, il n'est pas certain que Ninive ait été située près du Tigre et aux endroits où l'on prétend en reconnaître des vestiges. Il demande pourquoi les sculptures découvertes n'appartiendraient pas à une civilisation postérieure des Mèdes, des Perses et des Parthes. (Voy. *Univers pittoresque*, Asie, t. IX.) Cette opinion isolée a été vivement réfutée par plusieurs savants, notamment par M. de Saulcy dans le *Moniteur* des 15 janvier et 18 février 1850, et par M. Adrien de Longpérier dans la *Revue archéologique*, septième année, 2e partie, 1850-1851.

Les nombreuses inscriptions en écriture cunéiforme assyrienne que l'on trouve sur les monuments dessinés par MM. Flandin et Layard serviront de contrôle aux suppositions de la science. On commence à les déchiffrer. Parmi les savants qui se sont consacrés avec le plus de succès à cette étude difficile et encore peu avancée sont MM. Isidore Lowenstern Botta, le major Rawlinson, de Saulcy.

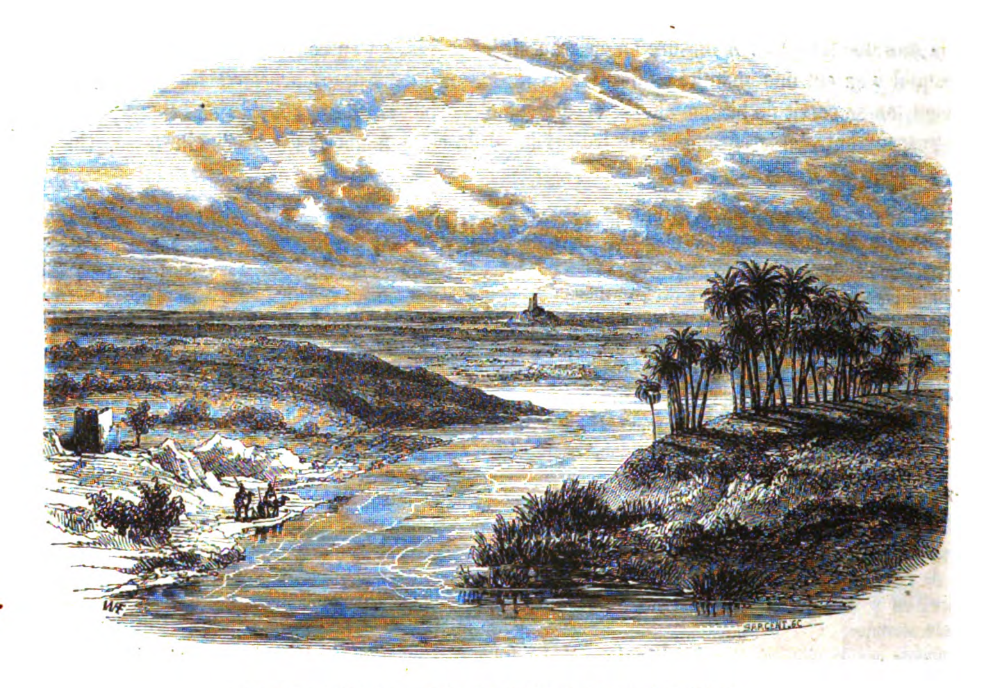
Ninive fut prise et détruite par le roi mède Cyaxare, l'an 626 avant l'ère chrétienne. Hérodote avait décrit le siége de cette ville dans son *Histoire d'Assyrie*, qui malheureusement est perdue. A propos du lac Mœris, il raconte que des voleurs avaient creusé sous terre un chemin jusqu'au palais de Sardanapale, afin de dérober les trésors que ce roi y avait enfouis, et il ajoute: Pour se débarrasser de la terre qu'ils avaient déblayée, ils allaient, lorsqu'il était nuit, la jeter dans le Tigre qui passe près de Ninive; ils vinrent par ce moyen à bout de leur entreprise.

On fait remonter la fondation de Ninive par Assur à l'an 2680 avant Jésus-Christ, et celle de Babylone seulement à 2234 ans; mais on suppose que, antérieurement à cette dernière date, il existait déjà une autre ville, mère, pour ainsi dire, de la nouvelle Babylone.

Ninive était la ville royale, Babylone la capitale religieuse.

[1] En admettant, avec d'Anville, le stade d'Hérodote comme équivalant à 41 toises 2 pieds, l'enceinte de Babylone aurait été de 19 840 toises: M. Raymond, ancien consul français à Bassora, donne 18 lieues de circuit à l'ancienne Babylone. Cette ville fut longtemps la plus célèbre, la plus commercante, la plus riche du monde entier; toutefois l'espace compris dans cette vaste enceinte n'était pas entièrement couvert d'habitations: les maisons étaient séparées par des jardins et entourées d'une muraille; les manufactures de coton et de lin, les magasins, les tisseranderies, les docks, les marchés, y devaient couvrir une très-grande étendue de terrain. Babylone était l'entrepôt de tous les produits de l'Orient qui s'écoulaient vers l'Égypte et l'Europe (voy. sur ses produits et son commerce, Heeren). « On se tromperait gravement, dit Volney, si l'on comparait une ville asiatique, et surtout une ville arabe, à nos villes d'Europe. » Les villes antiques n'étaient presque toutes que de vastes camps retranchés où les temples, les forteresses, les palais, étaient disséminés au milieu de vastes espaces clairsemés d'habitations.

ensuite aux murs, qu'on construisit de même. Au haut et sur le bord de cette muraille on éleva des tours qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes d'airain massif comme les jambages et les linteaux.



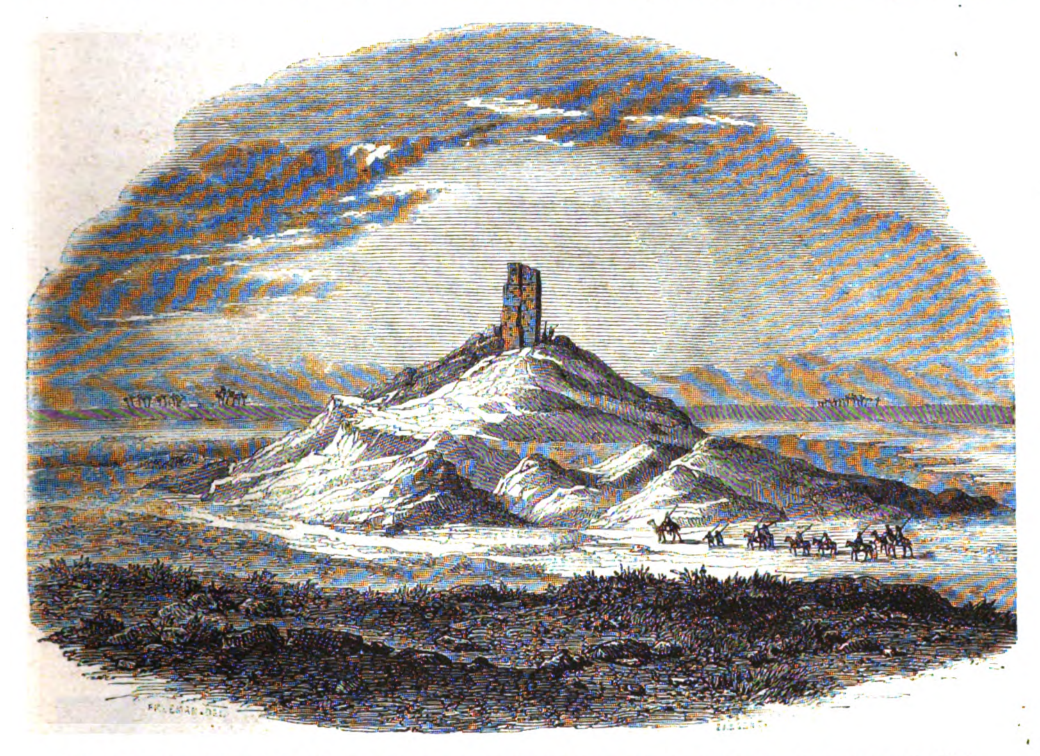
La plaine de Babylone, sur les rives de l'Euphrate, près de Hellah [1].

A huit journées de Babylone est la ville d'Is, située sur une petite rivière du même nom, qui se jette dans l'Euphrate. Cette rivière roule avec ses eaux une grande quantité de bitume : on en tira celui dont furent cimentés les murs de Babylone.

L'Euphrate traverse cette ville par le milieu, et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie, et se jette dans la mer Érythrée. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve. A cet endroit commence un mur de briques cuites, dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites, et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement d'airain, par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse. Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est pas moins fort, mais il est plus étroit. Le centre de chacun de ces deux quartiers de la ville est remarquable : l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre, par le lieu consacré à Jupiter Bélus, dont les portes sont d'airain, et qui subsiste encore actuellement. C'est un carré régulier qui a 2 stades en tout sens. On voit au milieu une tour massive qui a un stade tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite . de sorte que l'on en compte

[1] Rappelons que l'on donne le nom de ruines de Babylone à des monticules épars sur les deux rives de l'Euphrate, non loin de la petite ville de Hellâh, située à 78 kilomètres au sud-sud-ouest de Bagdad. La ruine la plus considérable sur la rive droite du fleuve est celle du monticule appelé le *Birs-Nemrod* ou *Bourdj-Nemrod*. Sur la rive gauche, les ondulations de terrain et les éminences sont plus nombreuses. La plus grande, à 8 kilomètres de Hellâh, est un vaste plateau rectangulaire où la terre est mêlée de briques crues et cuites : les Arabes la nomment *Babel* et *Mudgélibeh* (c'est-à-dire ruinée de fond en comble). Au sud est une autre éminence, le *Kasr* (château, palais), monceau de ruines dont la base a environ 800 mètres de circuit, et où une tradition suppose que s'élevaient les jardins suspendus de Sémiramis.

jusqu'à huit. On a pratiqué en dehors des degrés qui vont en tournant, et par lesquels on monte à chaque tour. Au milieu de cet escalier on trouve une loge et des siéges, où se reposent ceux qui montent. Dans la dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues Personne n'y passe la nuit, à moins que ce ne soit



Le Birs-Nemrod ou le Bourdj-Nemrod, ruine située sur la rive droite de l'Euphrate, et qu'une tradition désigne comme un débris de la tour de Babel ou du temple de Jupiter Bélus (¹).

une femme du pays, dont le dieu a fait choix, comme le disent les Chaldéens, qui sont les prêtres de ce dieu. La même chose arrive à Thèbes en Égypte, s'il faut en croire les Égyptiens; car il y couche une femme dans le temple de Jupiter Thébéen. La même chose s'observe aussi à Patares en Lycie : on enferme la grande prêtresse dans le temple.

Dans ce temple de Babylone, il y a une autre chapelle en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter assis. Près de cette statue est une grande table d'or; le trône et le marchepied sont du même métal. Le tout, au rapport des Chaldéens, vaut 800 talents d'or. On voit hors de cette chapelle un autel d'or, et, outre cela, un autre autel très-grand, sur lequel on immole du bétail d'un âge fait; car il n'est permis de sacrifier sur l'autel d'or que des animaux encore à la mamelle. Les Chaldéens brûlent aussi sur ce grand autel, tous les ans, à la fête de ce dieu, 1 000 talents pesant d'encens. Il y avait encore en ce temps-là, dans l'enceinte sacrée, une statue d'or massif de 12 coudées de haut. Je ne l'ai point vue, je me contente de rapporter ce qu'en disent les Chaldéens. Darius, fils d'Hystaspes, forma le projet de l'enlever, mais il n'osa l'exécuter. Xerxès, fils de Darius, fit tuer le prêtre qui s'opposait à son entreprise, et s'en empara. Telles sont les richesses de ce temple On y voit beaucoup d'autres offrandes particulières.

(¹) Cette ruine a, du côté de l'occident, près de 200 pieds de hauteur; le sommet se termine par une muraille solide de belles briques cuites, haute de 36 pieds. Les briques sont couvertes d'inscriptions. L'éminence elle-même, oblongue, de 2 286 pieds de tour suivant Rich, est presque entièrement composée de pierres noires, de marbre, de briques, etc. Alexandre le Grand avait essayé de déblayer ces ruines. Les auteurs qui hésitent à reconnaître dans ce monument les restes de la tour de Babel, admettraient que c'est le débris d'un antique observatoire des Chaldéens.

Babylone a eu un grand nombre de rois. Ce sont eux qui ont environné cette ville de murailles, et qui l'ont embellie par les temples qu'ils ont élevés. Parmi ces princes on compte deux reines. La pre-



La pierre de Tak-Kesra, nommée vulgairement le *caillou de Michaux*, conservée au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (¹).

(¹) Ce bloc de basalte, ovale, arrondi, couvert de caractères cunéiformes assyriens et de sculptures d'un art grossier, fut trouvé par M. Michaux, consul de France, à une journée au-dessus de cette ville, près du Tigre.

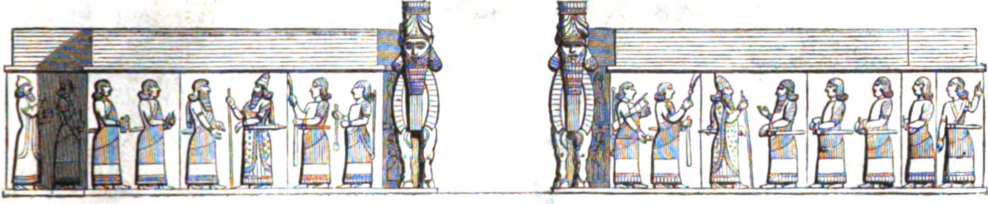
On y voit représentés des monstres dont on n'aperçoit que la partie antérieure couverte d'écailles, et qui sont accroupis près de bases à colonnes sur lesquelles on croit reconnaître le triangle, symbole de la triade chaldéenne ou babylonienne, et la figure conique, emblème de la grande déesse ou Vénus *(Melytta)*.

Quelques mythologues supposent que cette sculpture représente le Capricorne entrant dans la maison du Soleil.

mière précéda l'autre de cinq générations; elle s'appelait Sémiramis ([1]). Elle fit faire ces digues remarquables qui retiennent l'Euphrate dans son lit et l'empêchent d'inonder les campagnes, comme il le faisait auparavant.



Un arbre des jardins suspendus de Babylone. — D'après Keppel ([2]).



Ruines de Ninive. — Élévation de la face sud-ouest du palais de Khorsabad ([3]).

La seconde reine, nommée Nitocris, était plus prudente que la première. Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire dont je vais parler, elle fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puis-

([1]) Les annales assyriennes, les noms des rois et des reines, leur ordre de succession, ont été le sujet de recherches difficiles et de doutes nombreux. La lecture des textes assyriens jettera de vives lumières sur cette partie de l'histoire ancienne que l'on étudiait jusqu'à ce jour à l'aide d'extraits de la Bible et de quelques auteurs anciens, Bérose, Mégasthènes, Castor et Alexandre Polyhistor, Hérodote, Ptolémée, Diodore, Josephe, Moïse de Khorène, Eusèbe, Georges le Syncelle. Le travail d'érudition le plus récent sur ce sujet est l'ouvrage de M. Saulcy intitulé : *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane* (Paris, 1849).

([2]) C'est le seul arbre (un cèdre, ou variété du *Tamarix orientalis?*) qui existe encore sur l'emplacement des célèbres jardins suspendus de Babylone, le long de la rive orientale de l'Euphrate. Les Arabes l'appellent *athelé* ou *atheti*, et disent que Dieu l'a miraculeusement préservé de la destruction de Babylone pour permettre à Ali d'y attacher son cheval, après la bataille de Hillah. Les jardins étaient probablement disposés en étages formant pyramides, à peu près comme ceux de l'*Isola Bella* sur lac Majeur. Les Arabes fuient, à l'entrée de la nuit, l'éminence où ils étaient situés : elle est hantée, disent-ils, par de malins esprits.

([3]) Les deux pieds droits de la porte sont formés par des taureaux à tête humaine. A droite et à gauche on voit une double procession de personnages venant apporter des présents au roi dont la figure est sculptée de chaque côté de la porte. Ce motif de décoration se retrouve souvent dans tous les palais assyriens; il orne aussi le grand escalier du palais à Persépolis. Toutes ces figures sont de taille colossale. (Pl. 10 du *Monument de Ninive*, par Botta.)

sants, ne pouvaient rester en repos, qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, et entre autres de Ninive, elle se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement elle fit creuser des



Ruines de Ninive. — Taureau ailé, à tête humaine, formant le montant d'une porte (¹).

canaux au-dessus de Babylone; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie; et encore maintenant ceux qui se transportent de cette mer-ci à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

(¹) Les poils de la touffe qui termine la queue paraissent tordus en rouleaux parallèles, interrompus par des rangées horizontales de boules. Les poils de l'échine, des cuisses et des flancs sont également disposés en boucles. Sauf les oreilles, qui sont celles d'un taureau, la tête est complétement humaine. Cette tête est coiffée d'une sorte de tiare, couronnée de palmes ou de plumes, et ceinte à sa base par une double paire de cornes qui viennent se recourber en avant. Le pied de devant est doublé, de manière que l'animal paraisse complet lorsqu'il est regardé de face. — On trouve fréquemment cette figure sur les monuments persépolitains, et on la désigne sous le nom de *sphynx*. On a supposé que cette combinaison de divers animaux avait pour objet de figurer les différents attribus de la divinité, la toute-puissance, l'omniscience, l'ubiquité. (Voy. Layard.) — Suivant M. Creuzer, c'est l'homme-lion ou la Martichore de Ctésias et le chef des animaux impurs d'Ahriman. La Martichore, animal fabuleux de l'Inde, qui se nourrissait de chair humaine, était décrite comme ayant la tête d'un homme, le corps d'un lion ou d'un taureau, la peau rouge, et une triple rangée de dents. (Voy. Ctésias.) Suivant M. Guigniaut, ce serait plutôt *Aboudah-Kaiomorts*, l'homme-taureau, roi de la terre. — Notre planche précédente, p. 87, montre la place que ces figures occupent à l'entrée des portes. (Voy. Botta et Layard, ouvrages précités.)

Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur. Bien loin au-dessus de Babylone, et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac

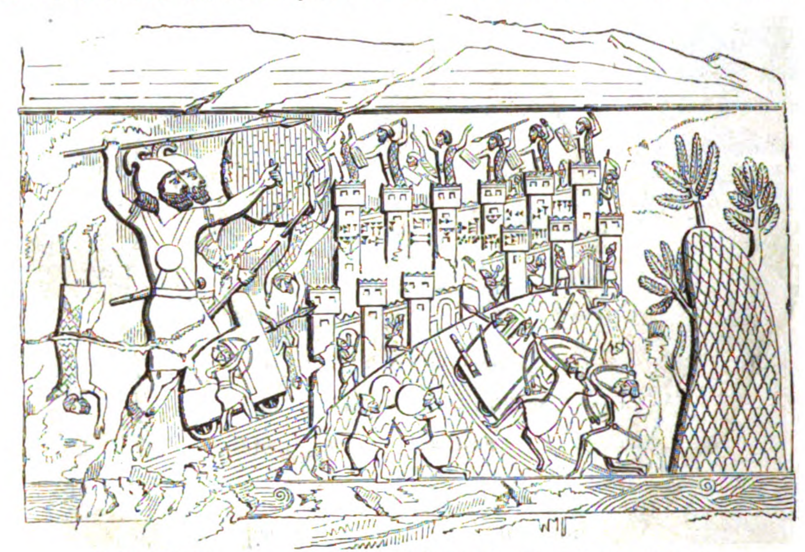


Ruines de Ninive. — Bas-relief de la salle VI du palais de Khorsabad (côté nord-ouest). — Roi assyrien et son chasse-mouches (¹).

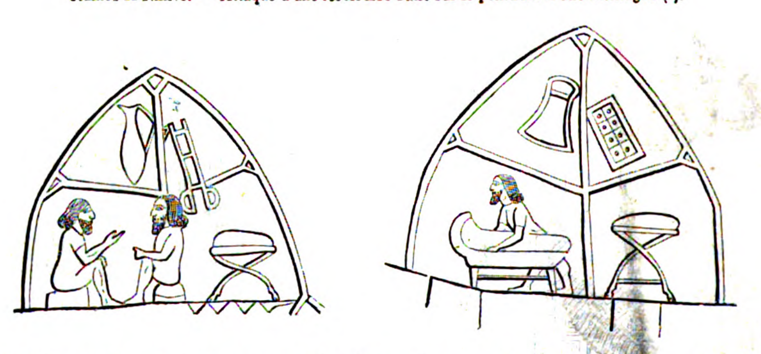
(¹) La tiare en forme de cône tronqué paraît être faite avec une matière flexible. Elle ressemble aux bonnets actuels des Persans. Sur un des bas-reliefs, les bandes d'ornements sont peintes en rouge. Des bandelettes terminées par un flocon ou par une frange pendent derrière le dos. Par-dessus la tunique, très-ornée, est une espèce de manteau fort semblable, pour la coupe, à une chasuble. Les pieds sont chaussés de sandales à quartier élevé couvrant seulement le talon; un anneau dans lequel passe le gros orteil sert à retenir la semelle ainsi que les cordons qui se nouent sur le cou-de-pied. M. Botta fait observer que des sandales exactement semblables sont encore en usage aujourd'hui dans la Mésopotamie, et particulièrement au mont Sindjar. Le roi porte des pendants d'oreilles, de riches bracelets au-dessus du coude et au-dessus du poignet. Il tient dans sa main gauche abaissée une fleur que l'on considère comme un symbole de la divinité trinaire des Assyriens.

Le roi est presque toujours suivi de deux serviteurs imberbes : l'un porte un chasse-mouches de la main droite, et de la main gauche une bandelette, ou peut-être un mouchoir destiné à servir aux besoins de son maître; l'autre porte un arc, un

destiné à recevoir les eaux du fleuve quand il vient à se déborder. Il avait 420 stades de tour; quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Ce lac achevé, on en revêtit les bords de pierres. Ces deux ouvrages, savoir, l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours de ce fleuve en brisant son impé-



Ruines de Ninive. — Attaque d'une forteresse bâtie sur le penchant d'une montagne (¹).



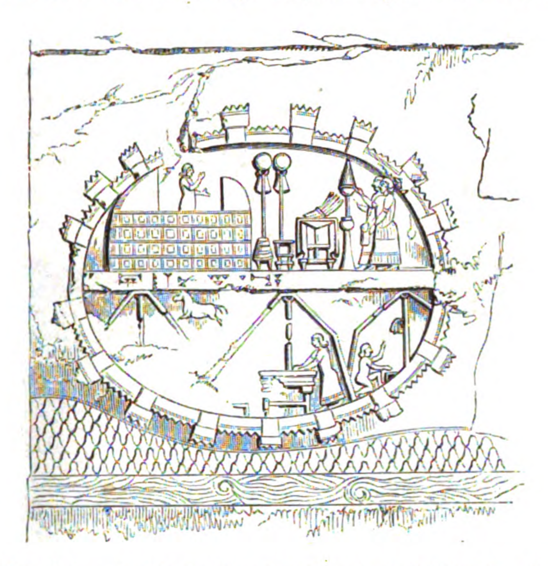
Bas-relief de Kouyungik. — Tentes dans une enceinte fortifiée. — Hommes assis et causant. — Homme préparant un lit. — Divers meubles et instruments. (Layard.)

tuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se rendaient par eau à Babylone d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle fit faire des travaux dans la partie de ses États la plus exposée aux irruptions des Mèdes, et du côté où ils ont moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres, afin que, n'ayant point de commerce avec les Assyriens, ils ne pussent prendre aucune connaissance de ses affaires.

carquois, une masse d'armes, ou un sceptre, sans doute les insignes de la royauté ou des instruments qu'il devait avoir à sa portée. Ils sont vêtus d'une tunique serrée autour du cou, passant au-dessus du pli du coude, et descendant jusqu'aux chevilles du pied. Par-dessus leur tunique est une large écharpe dont les franges sont très-longues. Leur chevelure est peinte en noir. Ils ont des bracelets aux bras et aux poignets, et des pendants d'oreilles. Le chasse-mouches était en Orient, comme le parasol, un des insignes de la royauté.

(¹) Au bas de la forteresse coule une rivière. Les assiégés, vêtus d'un manteau de peau, se couvrent avec des boucliers carrés, et combattent avec des lances. Les assiégeants sont des soldats assyriens; quelques-uns cherchent à mettre le feu aux portes avec des torches. Un bélier à quatre roues, placé sur une chaussée, entame une des tours; un autre est dirigé contre la porte principale. Les assiégés ont jeté des torches sur ce bélier, et un petit personnage placé à une fenêtre percée dans l'espèce de tour qui, en avant, surmonte la chape couvrant la machine, paraît verser de l'eau pour éteindre les flammes. (Pl. 144 de *the Monuments of Nineveh*, etc., par Layard.)

Ce fut ainsi que cette princesse fortifia son pays. Quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les



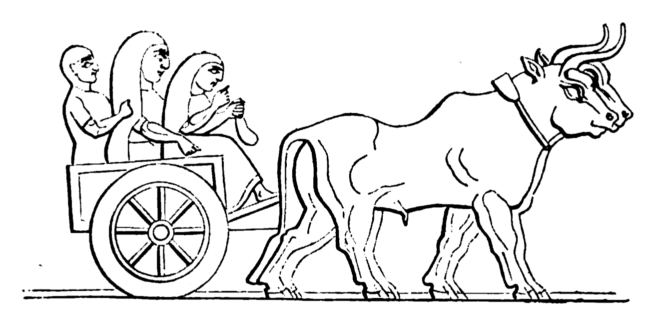
Bas-relief de Khorsabad. — Enceinte circulaire qui paraît représenter l'intérieur d'un camp fortifié (¹).



Bas-relief de Nimroud. — Intérieur d'une forteresse. — Scènes religieuses ou domestiques. — Dans les deux compartiments supérieurs les personnages agitent l'air au-dessus de vases, dans le second on fait les préparatifs ou d'un sacrifice ou d'un repas. (Layard.)

(¹) Dans la partie inférieure sont des toitures soutenues par un pilier comme le sont les tentes des Arabes. Sous ces tentes, des femmes semblent occupées à des soins de ménage, à étendre du linge et à piler ou moudre. Un cheval sans bride et sans

rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé

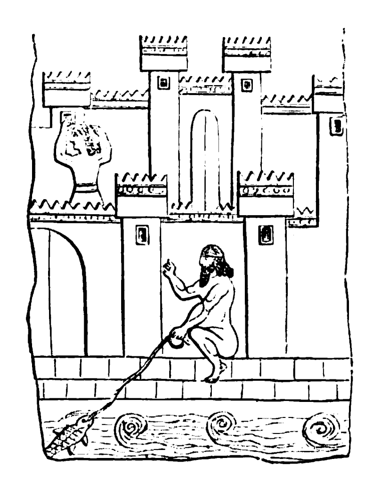


Bas-relief de Nimroud. — Femme et enfants captifs conduits dans un chariot. (Layard)

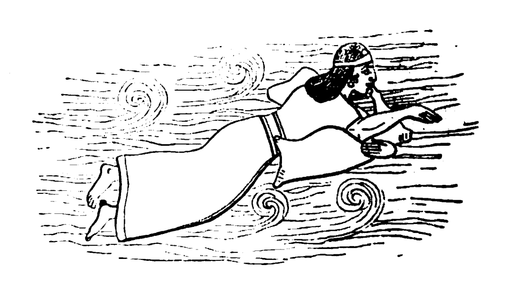


Bas-relief de Nimroud. — Homme buvant. — D'après les détails du bas-relief sur lequel il est figuré, il paraît être prisonnier et prendre un moment de repos à la suite d'une longue marche. (Layard.)

sa mémoire. Elle fit tailler de grandes pierres; et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'an-



Bas-relief de Nimroud. — Monuments assyriens; portes, fenêtres. Au premier étage, une jeune femme se coiffe; au bas des murailles, un homme tire à lui un poisson qu'il a pris à la ligne. (Layard.)



Bas-relief de Nimroud. — Homme nageant à l'aide d'une outre (1).

cien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu on en revêtit les bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes qui conduisent des portes à la rivière; et l'on s'y prit comme l'on avait

harnais se promène derrière les tentes. La moitié supérieure de l'enceinte offre un sujet probablement religieux. Dans une espèce de châsse ou de chapelle ornée et couverte d'un toit arrondi, mais échancré, l'on voit un personnage imberbe qui tend ou élève les mains. A côté sont deux disques ou globes portés sur de longues tiges, une table couverte d'une nappe sur laquelle est un objet difficile à définir (une gerbe?), puis un cône peint en rouge surmontant un vase supporté par une tige reposant sur un pied conique surmonté d'une boule. Auprès sont deux figures imberbes à longue robe et à écharpe frangée. L'une d'elles tient un panier.

(1) Cette méthode de nager en s'aidant d'outres que l'on remplissait d'air avec la bouche était très-commune chez les anciens. Jules César en fit usage plus d'une fois. Ordinairement, sur les bas-reliefs assyriens, les personnages qui traversent ainsi les fleuves ne portent aucun vêtement : ici le nageur est tout habillé, parce que c'est un fugitif. Dans le bas-relief, on voit sur le rivage deux guerriers assyriens qui le poursuivent de leurs flèches, ainsi que deux autres individus dont l'un n'a point d'outre et nage en faisant *la coupe*.

fait pour construire le mur : on bâtit aussi au milieu de la ville un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un et de l'autre côté du fleuve pour se voler réciproquement. Lorsqu'on eut fait passer dans le lac les eaux du fleuve, on travailla au pont. Le pont achevé, on fit rentrer l'Euphrate dans son ancien lit; et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont.

Voici la ruse qu'imagina aussi cette même reine : elle se fit ériger un tombeau sur la terrasse d'une des portes de la ville les plus fréquentées, avec l'inscription suivante qu'on y grava par son ordre : « Si quelqu'un des rois qui me succéderont à Babylone vient à manquer d'argent, qu'il ouvre ce sépulcre,



Bas-relief de Kouyungik. — Roi sur un char (¹).

» et qu'il en prenne autant qu'il voudra; mais qu'il se garde bien de l'ouvrir par d'autres motifs, et » s'il n'en a du moins un grand besoin : cette infraction lui serait funeste. »

Ce tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius; mais ce prince, s'indignant de ne pas faire usage de cette porte, parce qu'il n'aurait pu y passer sans avoir un corps mort sur la tête, et de ne point se servir de l'argent qui y était en dépôt et qui semblait l'inviter à le prendre, le fit ouvrir; mais il n'y trouva que le corps de Nitocris, avec cette inscription : « Si tu n'avais pas été insatiable d'argent, » et avide d'un gain honteux, tu n'aurais pas ouvert les tombeaux des morts. »

(¹) Les scènes dont ce groupe fait partie semblent indiquer que le char royal roule dans un pays conquis nouvellement, peut-être la Babylonie même. L'arc baissé et détendu indique la fin de la lutte, la main levée le triomphe. La bande d'étoffe qui tombe du parasol semble avoir pour but de défendre entièrement le monarque contre l'ardeur du soleil. (Layard.)

Entre autres preuves que je vais rapporter de la puissance des Babyloniens, j'insiste sur celle-ci. Indépendamment des tributs ordinaires, tous les États du grand roi entretiennent sa table et nourrissent son armée. Or, de douze mois dont l'année est composée, la Babylonie fait cette dépense pendant quatre mois, et celle des huit autres se répartit sur le reste de l'Asie. Ce pays égale donc en richesses et en puissance le tiers de l'Asie. Le gouvernement de cette province (les Perses donnent le nom de satrapies à ces gouvernements) est le meilleur de tous. Il rapportait par jour une artabe d'argent à Tritantæchmès, fils d'Artabaze, à qui le roi l'avait donné. L'artabe (¹) est une mesure de Perse, plus grande de trois chénices attiques que la médimne attique. Cette province entretenait encore un roi, en particulier, sans compter les chevaux de guerre, un haras de huit cents étalons et de seize mille cavales, de sorte qu'on comptait vingt juments pour chaque étalon. On y nourrissait aussi une grande quantité de chiens indiens. Quatre grands bourgs, situés dans la plaine, étaient chargés de les nourrir, et exempts de tout autre tribut.


Figurine en terre cuite trouvée à Khorsabad (²).

Les pluies ne sont pas fréquentes en Assyrie; l'eau du fleuve y nourrit la racine du grain, et fait croître les moissons, non point, comme le Nil, en se répandant dans les campagnes, mais à force de bras, et par le moyen de machines propres à élever l'eau; car la Babylonie est, comme l'Égypte, entièrement coupée de canaux, dont le plus grand porte des navires. Ce canal regarde le lever d'hiver, et communique de l'Euphrate au Tigre, sur lequel était située Ninive. De tous les pays que nous connaissons, c'est, sans contredit, le meilleur et le plus fertile en grains de Cérès (le blé). La terre n'essaye pas du tout d'y porter de figuiers, de vignes, ni d'oliviers; mais en récompense elle y est si propre à toutes sortes de grains, qu'elle rapporte toujours deux cents fois autant qu'on a semé, et que, dans les années où elle se surpasse elle-même, elle rend trois cents fois autant qu'elle a reçu. Les feuilles du froment et de l'orge y ont bien quatre doigts de large. Quoique je n'ignore pas à quelle hauteur y viennent les tiges de millet et de sésame (³), je n'en ferai point mention, persuadé que ceux qui n'ont point été dans la Babylonie ne pourraient ajouter foi à ce que j'aurais rapporté des grains de ce pays. Les Babyloniens ne se servent que de l'huile qu'ils expriment du sésame. La plaine est couverte de palmiers. La plupart portent du fruit; on en mange une partie, et de l'autre on tire du vin et du miel. Ils les cultivent de la même manière que nous cultivons les figuiers. On lie et on attache le fruit des palmiers, que les Grecs appellent palmiers mâles, aux palmiers qui portent des dattes, afin que le moucheron, s'introduisant dans la datte, la fasse mûrir et l'empêche de tomber; car il se forme un moucheron dans le fruit des palmiers mâles, comme dans celui des figuiers sauvages (⁴).

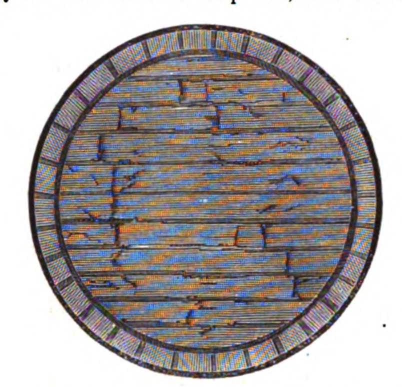
(¹) La médimne attique contenait 24 chénices attiques, ou 96 setiers; la chénice a 4 setiers 2 cotyles : ainsi l'artabe était de 27 chénices ou 103 setiers. (Larcher.)

(²) Quelques figurines en terre cuite ont été trouvées dans de petits réduits carrés cachés sous le pavé des cours, au palais de Khorsabad : elles étaient placées debout entre des briques cimentées avec du bitume. La tête de celle que nous reproduisons est celle d'un animal carnassier, mais les oreilles rappellent celles de la chauve-souris; la figure est entièrement peinte en noir. On trouve de semblables allégories sur quelques cylindres ou cachets babyloniens (pl. 152 du *Monument de Ninive*, par Botta). — (Voy. *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra*, par F. Lajard, de l'Institut.)

(³) *Sesamum Indicum*. Le sésame, dit Bellanger, est ce que nous appelons la jugéoline ou jugioline. C'est une herbe ou plante qui vient de graine. Sa tige est semblable à celle du millet, mais plus haute et plus grosse; ses feuilles sont rouges, et sa fleur verte et couleur d'herbe : sa graine est renfermée dans de petites capsules, comme celle du pavot. Il amaigrit la terre, parce qu'il a beaucoup plus de racines que le millet. Cette graine vient des Indes. On en tire une huile visqueuse, bonne à brûler et à manger. Dioscoride dit que les Égyptiens se servent de cette huile.

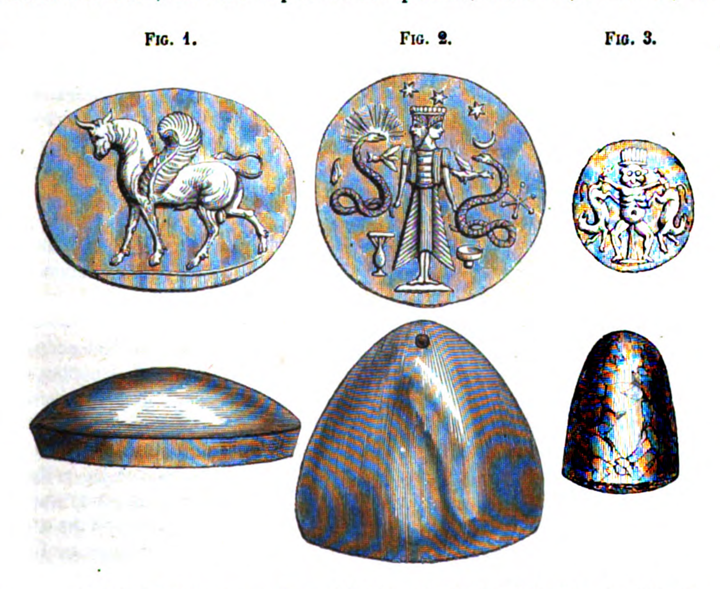
(⁴) L'insecte qui pique les fruits du palmier est le *Cynips psenes* de Linné.

Je vais parler d'une autre merveille qui, du moins après la ville, est la plus grand de toutes celles qu'on voit en ce pays. Les bateaux dont on se sert pour se rendre à Babylone sont faits avec des peaux, et de forme ronde. On les fabrique dans la partie de l'Arménie qui est au-dessus de l'Assyrie, avec des saules dont on forme la carène et les varangues, qu'on revêt par dehors de peaux à qui on donne la figure d'un plancher. On les arrondit comme un bouclier, sans aucune distinction de poupe ni de proue, et on en remplit le fond de paille. On les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises, et principalement de vin de palmier. Deux hommes debout les gouvernent avec chacun un pieu, que l'un tire en dedans et l'autre en dehors. Ces bateaux ne sont point égaux ; il y en a de grands et de petits. Les plus grands portent jusqu'à cinq mille talents pesant. On transporte un âne dans chaque bateau ; les plus grands en ont plusieurs. Lorsqu'on est arrivé à Babylone, et qu'on a vendu les marchandises, on met aussi en vente les varangues et la paille. Ils chargent ensuite les peaux sur leurs ânes, et retournent en Arménie en les chassant devant eux : car le fleuve est si rapide qu'il n'est pas possible de le remonter ([1]) ; et c'est par cette raison qu'ils ne font pas leurs bateaux de bois, mais de peaux. Ils en construisent d'autres de même manière, lorsqu'ils sont de retour en Arménie avec leurs ânes. Voilà ce que j'avais à dire de leurs bateaux.



Intérieur et bords du kuffah, petite barque ronde dont on se sert encore aujourd'hui sur l'Euphrate. — D'après un dessin du capitaine Robert Mignan *(Travels in Chaldæa)*. — Voy. aussi Rennel.

Quant à leur habillement, ils portent d'abord une tunique de lin qui leur descend jusqu'aux pieds, et par-dessus une autre tunique de laine ; ils s'enveloppent ensuite d'un petit manteau blanc. La chaussure qui est à la mode de leur pays ressemble presque à celle des Béotiens. Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet et un bâton travaillé à la main, au haut duquel est une pomme, une rose, ou un lis, ou un aigle, ou toute



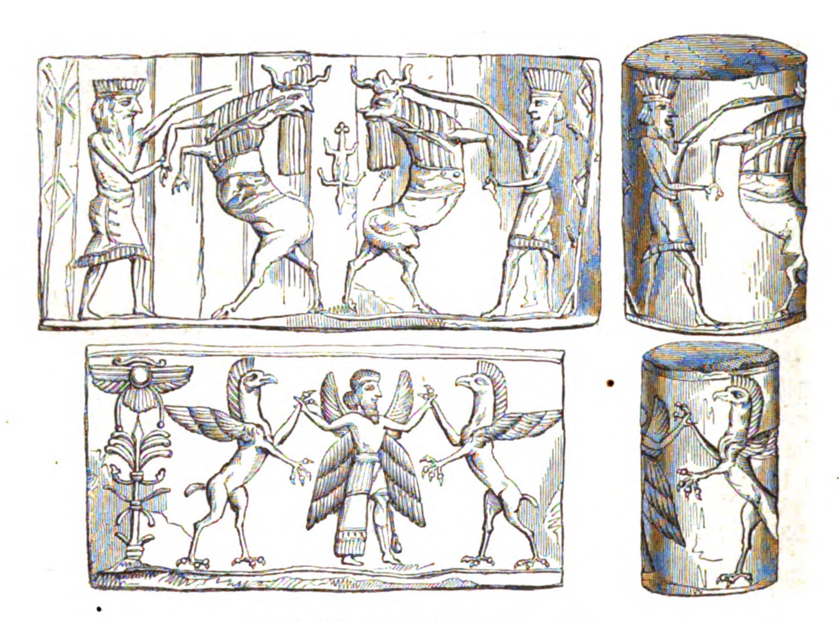
Cachets babyloniens conservés au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale ([2]).

([1]) Cette assertion paraît exagérée ; du moins aujourd'hui l'on peut remonter l'Euphrate.

([2]) Fig. 1. Cheval ou taureau ailé qui rappelle le Pégase grec. On le trouve souvent figuré sur les monuments persépolitains. (Voy. F. Lajard, ouvrage déjà cité, pl. XLIV, fig. 3, 9, 18, 21 ; XLVI, fig. 13, 14.)

Fig. 2. Ce cachet rappelle les amulettes gnostiques, vulgairement désignées sous le nom d'*abraxas* et que l'on trouve en

autre figure; car il ne leur est pas permis de porter de canne ou bâton sans un ornement caractéristique ([1]). C'est ainsi qu'ils se parent. Passons maintenant à leurs lois.



Cylindres babyloniens avec leur développement ([2]).

La plus sage de toutes, à mon avis, est celle-ci; j'apprends qu'on la retrouve aussi chez les Vénètes, peuple d'Illyrie. Dans chaque bourgade, ceux qui avaient des filles nubiles les amenaient tous les ans

grand nombre dans les musées. En effet, le serpent à tête radiée, à droite de la figure principale, est semblable au serpent couronné de rayons dans les abraxas et que l'on nomme *chnouphis;* le serpent dont la tête est surmontée du croissant représente sans doute une divinité astronomique. La figure qui occupe le milieu de la scène et qui a deux têtes, l'une d'homme, l'autre de femme, et qui porte une seule couronne, est vraisemblablement la grande divinité babylonnienne à deux sexes, Melitta. Les trois étoiles, le serpent-soleil et le serpent-lune, sont les cinq planètes que les Chaldéens et les Assyriens, au témoignage de Diodore de Sicile, reconnaissaient comme les cinq régents des cieux, les gouverneurs du monde. Quant aux autres attributs, oiseau, vase, etc., il paraît impossible de les expliquer, privé comme on l'est encore aujourd'hui de renseignements de détail sur la religion babylonienne. (Lajard, même ouvrage, pl. XLVII, fig. 4.)

Fig. 3. Le personnage bizarre représenté sur ce cachet offre une très-remarquable analogie avec un dieu qui paraît souvent sur les monuments égyptiens et que l'on désigne par le nom d'Hercule égyptien ou *Djom*. Cette divinité a des traits si caractéristiques qu'il est impossible de ne pas la reconnaître partout où elle est figurée. Sa physionomie est si différente de toutes celles des autres divinités égyptiennes que certains auteurs en regardent le culte comme ayant dû être importé de l'Asie en Égypte à la suite des expéditions faites par Sésostris (voy. la note page 40) ou par les Rhamsès. La présence de la même figure sur les cachets babyloniens rend cette opinion d'autant plus plausible. Le dieu tient ordinairement suspendues deux panthères ou deux antilopes; on le classe parmi les Hercules. A l'époque de la grande expédition des savants français en Égypte, on l'avait surnommé *Typhonien*, ou plutôt on l'avait assimilé à Typhus, le dieu de la force. (Voy. F. Lajard, même ouvrage, pl. XXIV, fig. 14; LI, fig. 7; LXVIII, fig. 15, 16.)

([1]) Ces bâtons étaient faits d'un bois qui venait de l'île de Tylos (Baharein). « Elles sont bigarrées et tachetées comme la peau d'un tigre, dit Théophraste; elles sont très-lourdes, mais elles se cassent facilement lorsqu'elles heurtent quelque matière dure. » Les cannes que portent les rois représentés sur les bas-reliefs assyriens n'ont point l'ornement caractéristique dont parle Hérodote. A l'extrémité des massues royales que portent les suivants des rois, on voit des têtes de lion

([2]) La plupart des musées possèdent des cachets et des cylindres découverts à diverses époques sur l'emplacement ou dans le voisinage de l'ancienne Babylone. On en trouve aussi parmi les ruines de Ninive, mais plus rarement.

Beaucoup de cachets sont seulement des boules de terre glaise durcie au feu. Il paraît probable que certains cachets servaient à s'assurer que les portes restaient fermées : c'étaient des scellés. Dans le livre de Daniel, chapitre XIV, versets 13 et 16, on voit que l'on ferme le temple de Bel en appliquant des sceaux, et le roi demande ensuite si ces sceaux sont intacts. Cet usage était probablement commun aux divers peuples de l'Orient; lorsque Alexandre eut fait restaurer le tombeau de Darius, il fit apposer des sceaux sur les jointures de la porte.

Les cylindres, qui sont généralement d'une date antérieure aux cachets, étaient, suivant toute probabilité, des amulettes;

dans un endroit où s'assemblaient autour d'elles une grande quantité d'hommes. Un crieur public les faisait lever, et les vendait toutes l'une après l'autre [1]. Il commençait d'abord par la plus belle, et, après en avoir trouvé une somme considérable, il criait celles qui en approchaient davantage ; mais il ne les vendait qu'à condition que les acheteurs les épouseraient. Tous les riches Babyloniens qui étaient en âge nubile, enchérissant les uns sur les autres, achetaient les plus belles. Quant aux jeunes gens du peuple, comme ils avaient moins besoin d'épouser de belles personnes que d'avoir une femme qui leur apportât une dot, ils prenaient les plus laides, avec l'argent qu'on leur donnait. En effet, le crieur n'avait pas plutôt fini la vente des belles, qu'il faisait lever la plus laide, ou celle qui était estropiée, s'il s'en trouvait, la criait au plus bas prix, demandant qui voulait l'épouser à cette condition, et l'adjugeait à celui qui en faisait la promesse. Ainsi, l'argent qui provenait de la vente des belles servait à marier les laides et les estropiées. Il n'était point permis à un père de choisir un époux à sa fille, et celui qui avait acheté une fille ne pouvait l'emmener chez lui qu'il n'eût donné caution de l'épouser. Lorsqu'il avait trouvé des répondants, il la conduisait à sa maison. Si l'on ne pouvait s'accorder, la loi portait qu'on rendrait l'argent. Il était aussi permis indistinctement à tous ceux d'un autre bourg de venir à cette vente, et d'y acheter des filles.

Cette loi, si sagement établie, ne subsiste plus.

Après la coutume concernant les mariages, la plus sage est celle qui regarde les malades. Comme ils n'ont point de médecins, ils transportent les malades à la place publique ; chacun s'en approche, et s'il a eu la même maladie, ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils, et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même, ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'une semblable maladie. Il n'est pas permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal.

Ils mettent les morts dans du miel ; mais leur deuil et leurs cérémonies funèbres ressemblent beaucoup à ceux des Égyptiens.

Telles sont les lois et les coutumes des Babyloniens. Il y a parmi eux trois tribus qui ne vivent que de poissons. Quand ils les ont pêchés, ils les font sécher au soleil, les broient dans un mortier, et les

ils sont en matières dures, la plupart précieuses, presque toujours naturelles, quelquefois artificielles : jaspe, calcédoine, sardoine, agate, cristal de roche, lapis-lazuli, hématite, basalte, porcelaine, quarz, etc. Ils sont généralement percés dans leur longueur d'un trou par lequel on passait un cordon. Les scènes religieuses figurées à la surface de ces cylindres sont celles que l'on retrouve sur les bas-reliefs colossaux des monuments assyriens.

On rencontre de semblables cylindres dans l'ancienne Égypte : quelques savants croyaient qu'ils y avaient été fabriqués pour être exportés en Perse ; mais on en trouve qui sont suspendus au cou des momies.

On n'expliquera avec certitude les symboles gravés sur les cylindres et les cachets des Assyriens que lorsque l'on aura une connaissance parfaite des dogmes religieux de ces peuples. Toutefois on sait dès à présent que la religion de la Perse avait beaucoup d'analogie avec celle des Assyriens. Le principe de la lutte du bien et du mal, ou d'Ormuzd et d'Ahriman, est le sujet de la plupart des scènes religieuses figurées sur les monuments. Ahriman, le dieu des ténèbres, et les mauvais esprits soumis à ses ordres, sont habituellement représentés sous la forme d'animaux fantastiques dont l'aspect est farouche ou terrible, taureaux à barbe, griffons, etc. Les bons esprits sont figurés par des hommes couronnés et quelquefois ailés. Ormuzd lui-même est ordinairement représenté par une figure humaine, en buste seulement, au milieu d'un disque ailé et à queue d'oiseau. Il plane au-dessus du roi dans les cérémonies, dans les batailles, et il lance des flèches contre les peuples infidèles.

Nous reproduisons deux de ces cylindres babyloniens dans leur forme réelle, et développés, conservés au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Fig. 1. Ormuzd ou un prêtre du dieu lutte avec un taureau barbu qui personnifie le génie du mal. Sur d'autres monuments, il le terrasse ou le perce de son épée.—Voy. divers cylindres représentant la même scène dans l'atlas de l'*Introduction a l'étude du culte public et des mystères de Mithra en Orient et en Occident*, par F. Lajard. (Pl. XIII, fig. 1 à 8; XV, fig. 5, 6, 7, etc.)

Fig. 2. Ange ou personnage céleste, Ized, sous la forme d'un homme qui a quatre ailes, luttant contre deux griffons, personnification du mal. A gauche du groupe on voit le disque ailé à queue d'oiseau qui sert à figurer Ormuzd lui-même (on le retrouve plus complet sur les monuments persépolitains), et au-dessous l'arbre de vie, le *Hom* des Perses, auquel on rendait un culte et qui était regardé comme une manifestation de la puissance créatrice d'Ormuzd. Cet arbre est très-souvent représenté sur les bas-reliefs assyriens et persépolitains. (Voy. F. Lajard, ouvrage déja cité, pl. LVI, fig. 4, 5, 6; LVII, fig 6, 7, 8; LVIII, fig, 1 ; LXI, fig. 9.)

(1) Cette vente avait lieu avec des formes solennelles et en présence des magistrats. D'après Strabon, trois hommes respectables par leur vertu conduisaient les filles nubiles au lieu de l'assemblée, et les adjugeaient par la voix du crieur. Chez les Grecs même, et chez les Troyens, on achetait la femme que l'on voulait épouser. Agamemnon offrit à Achille de lui donner en mariage une de ses filles, sans exiger de lui aucune somme. Hector, pour obtenir la main d'Andromaque, avait donné beaucoup à Eétion, père de cette belle et fière Cilicienne. C'était d'ailleurs un usage qui venait des dieux : Vulcain

passent ensuite à travers un linge. Ceux qui en veulent manger en font des gâteaux, ou les font cuire comme du pain ([1]).

PERSE ([2]).

Voici les coutumes qu'observent, à ma connaissance, les Perses.

Leur usage n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font : c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, et donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel ([3]). Ils font encore des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents, et n'en offrent de tout temps qu'à ces divinités. Mais ils y ont joint dans la suite le culte de Vénus Céleste ou Uranie, qu'ils ont emprunté des Assyriens et des Arabes. Les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta, les Arabes celui d'Alitta, et les Perses l'appellent Mitra.

Voici les rites qu'observent les Perses en sacrifiant aux dieux dont je viens de parler. Quand ils veulent leur immoler des victimes, ils ne dressent point d'autel, n'allument point de feu, ne font pas de libations, et ne se servent ni de flûtes, ni de bandelettes sacrées, ni d'orge mêlée avec du sel. Un Perse veut-il offrir un sacrifice à quelqu'un de ces dieux, il conduit la victime dans un lieu pur, et, la tête couverte d'une tiare couronnée le plus ordinairement de myrte, il invoque le dieu. Il n'est pas permis à celui qui offre le sacrifice de faire des vœux pour lui seul en particulier; il faut qu'il prie pour la prospérité du roi et celle de tous les Perses en général, car il est compris sous cette dénomination ([4]). Après

avait donné beaucoup à Jupiter pour épouser Vénus; il avait fait un fort mauvais marché : aussi plus tard, à l'occasion de l'histoire du filet, exigea-t-il de son père-beau-père la restitution entière du prix.

([1]) Les Ichthyophages. (Voy. plus loin Néarque.)

([2]) Les origines de l'histoire de la Perse sont très-obscures. On a quelques indices de dynasties très-anciennes que l'on désigne par les noms de *Mahobades, Kaiomariens* ou *Pichdâdiens* (bon justiciers). On ne commence à distinguer avec un peu de clarté les annales de la Perse que sous la dynastie fondée par Achéménès (au huitième siècle avant Jésus-Christ?) et qui a reçu de ce monarque le nom d'*Achéménides*.

Cette dernière famille aurait donné, d'après Hérodote, une succession de neuf rois : Achéménès, Cambyse, Cyrus, Teïspès, Ariaramnès, Arsamès, Hystaspes, Darius, Xercès.

Sous le règne de Cyrus, la Perse s'était élevée au plus haut degré de puissance qu'aucune nation ait atteint avant l'ère chrétienne. « Les révolutions, dit M. Charles Lenormant, avaient fait passer l'empire de l'Asie occidentale, des Assyriens aux Mèdes, des Mèdes aux Chaldéens de Babylone, des Mèdes et des Chaldéens aux Perses. » Cet empire retomba à un rang obscur sous Darius, vaincu et dépossédé par Alexandre.

Les localités de la Perse moderne où il existe des monuments d'une antiquité plus ou moins reculée sont celles de Teheran, Ispahan, Hamadan (ancienne Ecbatane), Kirmanschah, Kengawar, Bi-Sutun, Serpoul-Zohab, Mader-i-Souleiman (ancienne Pasargades), Istakhr (ancienne Persépolis), Tschelminar (siége du palais des rois achéménides), et les localités voisines de Nachshi-Radjab, Nachshi-Roustam, Chiraz, Schapour, Firouzabad, Fessa, Darabgerd et Selphistan.

On attribue à la période des Achéménides les plus anciens et les plus beaux de ces monuments.

Le plus grand nombre des monuments moins anciens appartiennent à la dynastie des Sassanides, qui régna de l'an 223 ou 226 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 625.

Le caractère et le style de l'architecture et de la sculpture de ces deux périodes, séparées par tant de siècles, sont très-différents et ne peuvent en aucune manière être confondus. A l'occasion des récits d'Hérodote, nous n'avons à donner d'indications que sur ce qui se rapporte au temps des Achéménides.

Les analogies entre l'art et la religion de la Perse et de la Babylonie ou de l'Assyrie, à cette époque, sont considérables.

Une des particularités signalées dans l'art ancien de la Perse est que sur les sculptures on ne rencontre aucune figure de femme.

([3]) Les auteurs grecs avaient coutume de donner ce nom de Jupiter au dieu qui dans toute religion étrangère était considéré comme le plus grand, le premier, l'être suprême. C'est ainsi qu'ils avaient nommé Jupiter le dieu de Thèbes-Ammon.

([4]) « C'est un commandement qui caractérise profondément l'esprit mazdéen, et rien, ni chez les Grecs, ni chez les Hébreux, n'approche de cette puissance de charité. On voit que cette solidarité avait excité l'étonnement d'Hérodote, et il la relève comme une des particularités les plus curieuses de la religion des mages... Il fallait les leçons du christianisme pour accoutumer l'Europe à une si excellente liaison de tous les hommes.

» En même temps que chaque mazdéisnan fait concert dans sa prière avec tous les autres membres de la société militante,



qu'il a coupé la victime par morceaux et qu'il en a fait bouillir la chair, il étend de l'herbe la plus tendre, et principalement du trèfle. Il pose sur cette herbe les morceaux de la victime et les y arrange. Quand il les a ainsi placés, un mage, qui est là présent (car sans mage il ne leur est pas permis d'offrir un sacrifice), un mage, dis-je, entonne une théogonie; c'est le nom qu'ils donnent à ce chant. Peu après, celui qui a offert le sacrifice emporte les chairs de la victime et en dispose comme il juge à propos (¹).

Les Perses pensent devoir célébrer plus particulièrement le jour de leur naissance que tout autre, et qu'alors leur table doit être garnie d'un grand nombre de mets. Ce jour-là, les gens heureux se font servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf entiers, rôtis aux fourneaux. Les pauvres se contentent de menu bétail. Les Perses mangent peu de viande, mais beaucoup de dessert, qu'on apporte en petite quantité à la fois. C'est ce qui leur fait dire que les Grecs en mangeant cessent seulement d'avoir

en implorant Dieu au nom de tous, il intercède aussi pour que Dieu accorde la grâce à ceux qui se sont éloignés du bien, de les y ramener. Où trouver une plus noble et plus simple prière que cette invocation des Naçkas : « Intelligence pure, donne-moi une sainteté inébranlable dans mes actions, dans mes paroles. Fais que je puisse exécuter à découvert tout ce que je désire. Je porte publiquement la parole à ceux qui sont instruits, et aussi à ceux qui ne le sont pas et qui me font du mal... Ce que je te demande, ô Ormuzd! c'est que les méchants deviennent mehestans, qu'ils soient sans péchés, et que bientôt où était le péché on ne voie plus que des œuvres pures. » (Yaçna, 4, 31.) Ainsi, lié dès cette vie avec la céleste société des anges, obéissant au même chef, animé des mêmes désirs, éclairé des mêmes lumières, participant aux mêmes travaux, le mazdéisnan, en s'élevant après sa mort dans le monde supérieur, ne fait que rejoindre les êtres avec lesquels il avait déjà pris l'habitude de vivre sur la terre. Confiant dans les promesses de Zoroastre, et sachant que la mort est le principe de leur accomplissement, il rend en paix son âme. Rien dans cette crise suprême ne peut le troubler, si sa conscience est pure, et s'il se rappelle cette encourageante réponse d'Ormuzd que le prêtre, en célébrant l'office, répète tous les jours : « Par la voie du temps arriveront sur le pont Tchinevad donné d'Ormuzd, les darvands et les justes qui auront vécu dans ce monde purs de corps et d'âme. Les âmes des justes passeront le pont Tchinevad qui inspire la frayeur, en compagnie des Izeds célestes. Bahman se lèvera de son trône d'or, Bahman leur dira : « Comment êtes-vous venus ici, ô » âmes pures! du monde des maux dans ces demeures où le mal n'existe pas? Soyez les bien-venues, ô âmes pures! près » d'Ormuzd, près des amschaspands, près du trône d'or, dans le gorotman au sein duquel est Ormuzd, au sein duquel » sont les amschaspands, au sein duquel sont les saints » (Vendidad, fargard 19. — Jean Reynaud, *Encyclopédie nouvelle*, au mot ZOROASTRE.)

(¹) « Il est remarquable qu'Hérodote, qui a bien connu les institutions de Zoroastre n'ait pas même prononcé le nom de ce législateur. Cette omission serait inexplicable si Zoroastre avait pû se présenter à l'esprit de l'écrivain avec une physionomie historique. Donc il est vraisemblable qu'il ne se présentait pas non plus de cette manière à celui des mages qui instruisirent le voyageur grec. On peut inférer de cette circonstance que Zoroastre n'a vécu ni sous l'empire des Perses, ni sous celui des Mèdes... Si les mages n'ont pas donné à Hérodote plus de renseignements sur la vie de Zoroastre qu'il n'y en avait (autant que nous en pouvons juger par ce qui nous reste dans leurs écritures sacrées), il a dû en effet considérer ce personnage comme se réduisant à un nom fabuleux joint à l'idée d'une vague antiquité; et il est naturel dès lors qu'avec son sentiment précis de l'histoire il ne se soit pas cru obligé d'en faire expressément mention. » *(Ibidem.)*

L'opinion généralement répandue dans l'antiquité était que Zoroastre avait vécu environ cinq mille ans avant la guerre de Troie. C'est celle qu'ont exprimée dans leurs écrits Hermodore le platonicien, Hermippe qui avait étudié à fond les institutions de Zoroastre, Xanthus, Plutarque dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, Pline l'ancien, Diogène Laërte, etc.

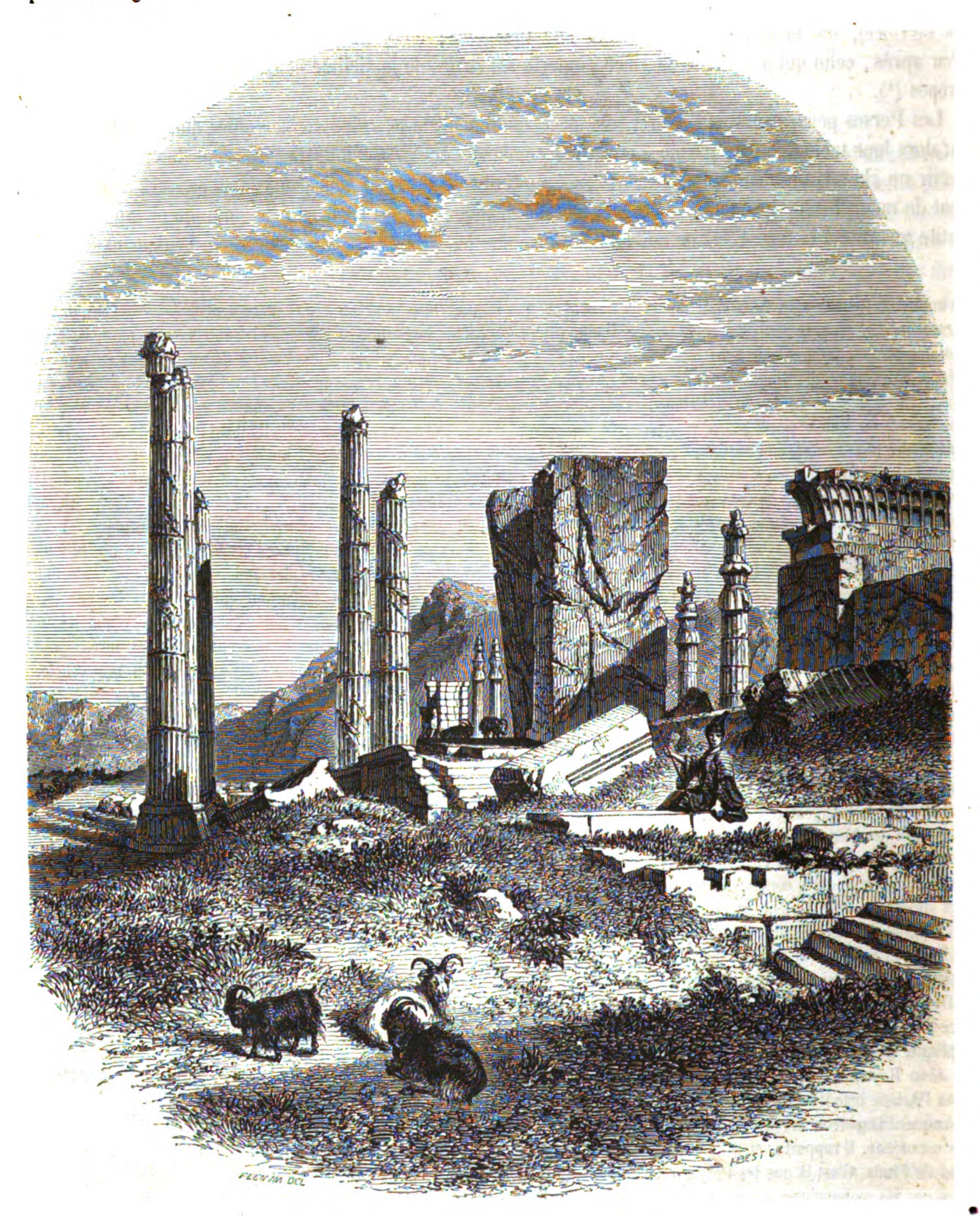
Dans les temps modernes, et surtout au dix-huitième siècle, la critique historique a refusé son assentiment à la tradition grecque et romaine: elle a indiqué comme date de l'existence de Zoroastre le règne de Darius, ce qui rendrait difficile à expliquer le silence d'Hérodote. On trouvera une discussion approfondie sur cette question historique dans le mémoire de M. Jean Reynaud que nous venons de citer. Il y a beaucoup d'apparence que la religion de Zoroastre a pris naissance dans l'Ariane primitive, entre le Tigre et l'Indus.

Anquetil Duperron est le premier qui ait fait connaître à l'Europe ce qui reste des livres de Zoroastre ou écritures saintes des mazdéens. Il rapporta, en 1762, quatre-vingts manuscrits qu'il avait acquis des parses ou guèbres dans le Guzarate, au fond de l'Inde. C'est là que les Perses restés fidèles au culte de leurs pères se sont réfugiés après l'envahissement de leur pays par les mahométans au milieu du septième siècle. Parmi ces manuscrits se trouvaient l'original en langue zend et la traduction en pehlvi des ouvrages suivants : 1° Le *Vendidad-Sadé*, composé de trois parties : le *Yaçna*, recueil de prières et d'élévations, le *Vispered*, le *Vendidad*, fondement de la loi mazdéienne; 2° les *Yescht-Sadé*, fragments; 3° le *Sirozé* ou les trente jours, prières au génie de chaque jour; 4° le *Boun-Dehesch*, sorte d'encyclopédie théologique. — L'ensemble de ces écrits, connu sous le nom de *Zend-Avesta*, c'est-à-dire parole de feu, aurait été, dans l'origine, beaucoup plus considérable et formé de vingt et un livres nommés *Nosks* ou *Naçkas*.

Eugène Burnouf a découvert une intimité radicale entre la langue zend et la langue sanscrite : ce sont deux langues de la même famille et pour ainsi dire jumelles. Il a traduit en français et commenté le *Yaçna* (1833). On a aussi constaté une relation entre le culte de Zoroastre ou mazdéisme, et le culte brahmanique. Le magisme ou mazdéisme paraît être, à beaucoup d'égards, un brahmanisme épuré et spiritualisé.



faim, parce qu'après le repas on ne leur sert rien de bon, et que, si on leur en servait, ils ne cesseraient pas de manger.



Ruines de Persépolis (1). — D'après Flandin et Coste.

Ils sont fort adonnés au vin, et il ne leur est pas permis de vomir devant le monde. Ils observent encore aujourd'hui ces usages. Ils ont coutume de délibérer sur les affaires les plus sérieuses après avoir

(1) Persépolis, « la ville royale, » était le lieu de sépulture des rois perses : ce n'était point leur résidence habituelle. Ils séjournaient tour à tour à Ecbatane, à Suse et à Babylone.

Les ruines de cette ville célèbre, comprises dans le district de Merdâcht, sont les antiquités les plus remarquables de la

bu avec excès; mais, le lendemain, le maître de la maison où ils ont tenu conseil remet la même affaire sur le tapis avant que de boire. Si on l'approuve à jeun, elle passe; sinon on l'abandonne. Il en est de même des délibérations faites à jeun; on les examine de nouveau lorsqu'on a bu avec excès.

Quand deux Perses se rencontrent dans les rues, on distingue s'ils sont de même condition, car ils se saluent en se baisant à la bouche; si l'un est d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisent seulement à la joue; et si la condition de l'un est fort au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur se prosterne devant le supérieur (1). Les nations voisines sont celles qu'ils estiment le plus, toutefois après eux-mêmes. Celles qui les suivent occupent le second rang dans leur esprit; et, réglant ainsi leur estime proportionnellement au degré d'éloignement, ils font le moins de cas des plus éloignées. Cela vient de ce que, se croyant en tout d'un mérite supérieur, ils pensent que le reste des hommes ne s'attache à la vertu que dans la proportion dont on vient de parler, et que ceux qui sont les plus éloignés d'eux sont les plus méchants. Sous l'empire des Mèdes, il y avait de la subordination entre les divers peuples. Les Mèdes les gouvernaient tous ensemble, aussi bien que leurs plus proches voisins. Ceux-ci commandaient à ceux qui étaient dans leur proximité, et ces derniers à ceux qui les touchaient. Les Perses, dont l'empire et l'administration s'étendent au loin, ont aussi dans la même proportion des égards pour les peuples qui leur sont soumis.

Les Perses sont les hommes les plus curieux des usages étrangers. Ils ont pris, en effet, l'habillement des Mèdes, s'imaginant qu'il est plus beau que le leur; et, dans la guerre, ils se servent de cuirasses à l'égyptienne. Ils se portent avec ardeur aux plaisirs de tous genres dont ils entendent parler.

Avant la conquête de la Lydie, ils ne connaissaient ni le luxe, ni même les commodités de la vie (2). Un Lydien nommé Sandanis avait dit à Crésus : « Seigneur, vous vous disposez à faire la guerre à des peuples (les Perses) qui ne sont vêtus que de peaux, qui se nourrissent, non de ce qu'ils voudraient avoir, mais de ce qu'ils ont, parce que leur pays est rude et stérile; à des peuples qui, faute de vin, ne s'abreuvent que d'eau, qui ne connaissent ni les figues ni aucun autre fruit agréable. Vainqueur, qu'enlèverez-vous à des gens qui n'ont rien? Vaincu, considérez que de biens vous allez perdre! S'ils goûtent une fois les douceurs de notre pays, ils ne voudront plus y renoncer; nul moyen pour nous de les chasser. » Sandanis ne persuada pas Crésus; il disait pourtant vrai. Ils épousent chacun plusieurs jeunes filles, mais ils ont encore un plus grand nombre de concubines.

Après les vertus guerrières, ils regardent comme un grand mérite d'avoir beaucoup d'enfants. Le roi

Perse. Les Persans désignent les restes des palais des successeurs de Cyrus sous le nom de Takht-i-Djemchid, c'est-à-dire trône ou palais de Djemchid (roi de mémoire fabuleuse qui paraît être le même que l'Achémen des Grecs, fondateur de la dynastie des Achéménides); ils les appellent aussi Tchehel-Minor, Tchehel-Sutoûn, les quarante colonnes.

Le palais était admirablement situé au pied d'une montagne, sur un plateau qui domine une vaste plaine. Du haut de son trône, le grand roi pouvait embrasser du regard une immense étendue de son empire.

« Rien ne peut donner une idée de l'ensemble solennel que découvre le voyageur placé en face de ces monuments, dit M. E. Flandin : en face de lui, le palais des rois, ruiné, désert, s'élève et s'étend de la montagne sur la plaine verdoyante, au-dessus d'une longue muraille coupée par un gigantesque escalier à rampe double; en haut, un large groupe de colonnes élégantes qui soutiennent encore quelques débris de leurs chapiteaux aériens; à gauche, les piliers massifs sur lesquels se détachent les colosses imposants qui gardaient autrefois l'entrée de la demeure royale; à droite, d'autres palais en ruines, dont les murs sculptés se détachent d'abord en noir dans un milieu lumineux, puis se colorent peu à peu sous les rayons d'un soleil ardent. Au fond, entre les colonnes, l'œil découvre encore des ruines, des masses de pierres couvertes de figures symboliques, et dans la brume bleuâtre de cette atmosphère tranquille, on aperçoit des tombes creusées dans le flanc de la montagne qui sert de fond à ce théâtre imposant. »

On retrouve à Persépolis le taureau à face humaine que M. de Sacy considérait comme une représentation de Caïoumors, premier roi de la dynastie des Pischdatiens, issu du taureau primitif, et dont le nom signifie en persan « taureau et homme. » (Voy. la note de la page 88.)

Les restes de l'ancien art persan, architecture, sculptures, inscriptions, sont gravés et décrits avec un très-grand soin dans le grand ouvrage de MM. E. Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, qui, attachés à l'ambassade de France, ont parcouru et étudié la Perse pendant les années 1840 et 1841. Cette œuvre importante résume, complète et amende tout ce qui avait été publié antérieurement sur la Perse ancienne.

L'ouvrage qui jouissait de la plus haute autorité avant le voyage de MM. Flandin et Coste, était celui du savant et consciencieux Ker-Porter. On peut consulter aussi avec profit Corneille Bruyn, Niebuhr, Pietro della Valle, Chardin, Burnes, Morier, Kinneir, Ouseley.

(1) Voyez sur les salutations actuelles, qui ne sont pas moins cérémonieuses, le *Voyage en Perse*, par E. Flandin.

(2) Les Perses passent pour avoir inventé depuis les chars, les lits, les tabourets.



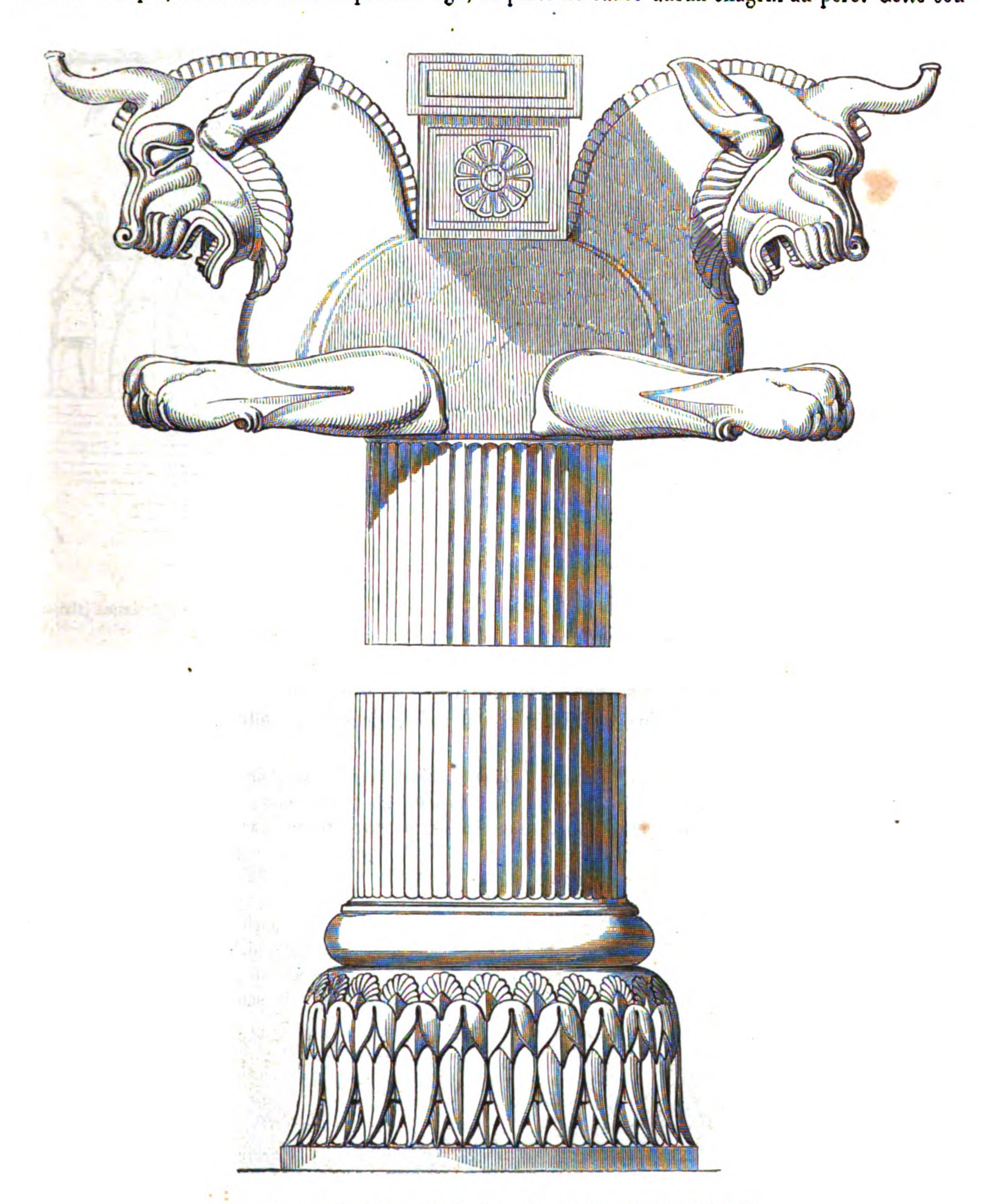
gratifie tous les ans ceux qui en ont le plus. C'est dans le plus grand nombre qu'ils font consister la force. Ils commencent à cinq ans à les instruire, et, depuis cet âge jusqu'à vingt, ils ne leur apprennent



Bas-relief de Persépolis. — Trône ou takht, siége royal, sculpture de l'un des palais, dans le groupe de ruines nommé le Takht-i-Djemchid. — D'après MM. Flandin et Coste (¹).

(¹) Derrière le monarque, dont la taille dépasse de beaucoup celle des autres personnages, un serviteur agite un chasse-mouches au-dessus de la tête royale, et tient une espèce de bandeau ou de mouchoir. Au-dessus est le mirh, le ferouher ou Ormuzd, répété trois fois : une fois sous sa figure complète, deux fois en abrégé, au milieu de lions. Au-dessous du monarque, trois rangées de peuples soumis sont dans l'attitude de télamones ou cariatides soutenant le siége royal.

que trois choses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité [1]. Avant l'âge de cinq ans, un enfant ne se présente jamais devant son père, il reste continuellement entre les mains des femmes. Cela s'observe afin que, s'il meurt dans ce premier âge, sa perte ne cause aucun chagrin au père. Cette cou-

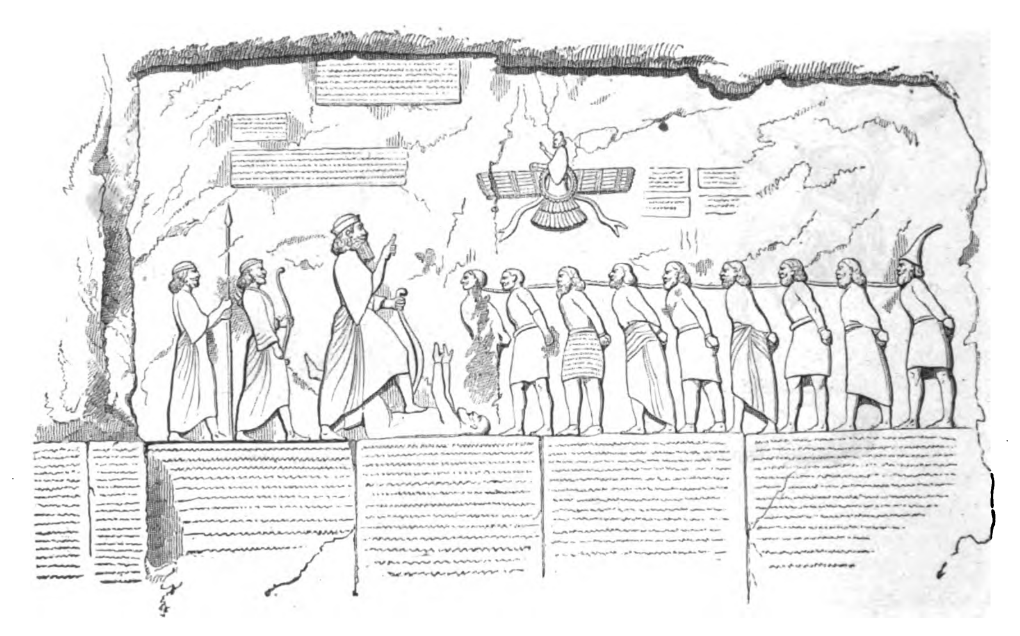


Base et chapiteau de colonne, à Persépolis. — D'après MM. Flandin et Coste [2].

[1] On voit cependant, par un autre passage d'Hérodote (livre III, p. 72), que les Perses avaient d'étranges doctrines sur la vérité. Otanes fait à Darius ce singulier raisonnement : « Quand il est nécessaire de mentir, il ne faut point s'en faire un scrupule. Ceux qui mentent désirent la même chose que ceux qui disent la vérité ; on ment dans l'espoir d'en retirer quelque profit ; de même on dit la vérité dans la vue de quelque avantage, et pour s'attirer une plus grande confiance. » Tous les voyageurs modernes s'accordent à constater qu'il y a peu de pays où l'habitude du mensonge semble aussi générale qu'en Perse.

[2] La tête chimérique de la licorne est l'un des ornements symboliques que l'on trouve le plus fréquemment dans l'ancienne architecture de la Perse. La licorne ou le bœuf unicorne est le chef des animaux purs d'Ormuzd.

tume me paraît louable (¹). J'approuve aussi la loi qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour un seul crime, ni à aucun Perse de punir un de ses esclaves d'une manière trop



Bas-relief de Bihi-Stoun, ou Bi-Sutoun, ou Bi-Sutun, représentant des captifs conduits devant Darius, fils d'Hystaspes (sixième siècle avant l'ère chrétienne). — D'après MM. Flandin et Coste (²).

atroce pour une seule faute. Mais si, par un examen réfléchi, il se trouve que les fautes du domestique soient en plus grand nombre et plus considérables que ses services, son maître peut alors suivre les mou-

(¹) Les hommes les plus sages et les plus justes de l'antiquité étaient étrangers à certains sentiments délicats de tendresse, de bonté, de justice, qui sont aujourd'hui éprouvés par les hommes les plus vulgaires et les moins cultivés. Hérodote approuve que les mères aient seules toutes les douleurs que causent les premières souffrances et les douleurs des enfants. Est-ce là un partage équitable de la vie commune que l'on doit s'aider l'un l'autre à supporter? Il semble que les anciens ignoraient cet intérêt sacré qui s'attache à la vie naissante des enfants, les douceurs ineffables de leurs premiers sourires, de leurs premières caresses, le spectacle émouvant de leur initiation successive à la langue, aux pensées, à la morale humaine, aux affections. Comment un père serait-il indifférent à ce progrès merveilleux de l'intelligence dont la direction dépend si manifestement des impressions premières? Qui peut dire même où commence l'éducation? Un passage du *Phédon*, cet admirable livre qu'il faut relire souvent, nous a toujours étonné, c'est celui où Socrate, au moment de mourir, ordonne froidement que l'on emporte ses enfants hors de sa prison afin de continuer en paix son enseignement philosophique : il n'a point une seule parole pour eux; on ne sent sous la robe du philosophe ni l'époux ni le père.

(²) Le mont Bi-Sutoun est situé dans la province d'Irak-Adjemi, entre Kingavar et Kermanchâh. « Il s'élève en forme pyramidale, noir et sauvage, dit M. Flandin. C'est l'un des plus hauts sommets de la chaîne qui, de ce point, se prolonge jusque vers les monts Zagros, à l'ouest de Kermanchâh. Le sol sur lequel sa base s'élargit est jonché de ruines qui s'étendent à une très-grande distance de la rivière de Gamasiab. Ce sont des pans de murs enterrés, des briques, de la pierre, du fer, qui, pêle-mêle et altérés par le feu dont la trace se retrouve partout, sont presque méconnaissables. »

Ces ruines appartiennent par leur style à des époques très-différentes : les plus remarquables sont deux bas-reliefs sculptés sur les rochers et faisant face au sud-est. Le premier, placé à la base de la montagne, au-dessus d'une source d'eau, est très-fruste et ne paraît pas remonter à la période des Achéménides. Le second bas-relief est à une hauteur qui l'a préservé jusqu'ici des mutilations : c'est celui que nous reproduisons.

Ce bas-relief représente une suite de neuf prisonniers qui ont les mains attachées par derrière, et qui sont liés entre eux par une chaîne ou une corde passée au cou; la figure qui occupe le troisième rang porte une jupe sur laquelle sont gravés des caractères cunéiformes; la dernière est remarquable par sa coiffure. Devant ces captifs, la face tournée de leur côté, est un personnage qui porte une couronne, tient un arc de sa main gauche, et élève la droite en forme de commandement; il foule à ses pieds un individu qui élève ses bras en suppliant; derrière sont deux gardes tenant un arc et une lance. Dans la partie supérieure du cadre plane la figure symbolique d'Ormuzd. Des inscriptions en caractères cunéiformes sont gravées sur diverses parties de l'intérieur du cadre.

Ce bas-relief restera célèbre dans la science et sera souvent cité parce que ses inscriptions auront été le texte et l'occasion

vements de sa colère. Ils assurent que jamais personne n'a tué ni son père ni sa mère, mais que, toutes les fois que de pareils crimes sont arrivés, on découvre nécessairement, après d'exactes recherches, que



Ancien autel du feu près de Tang-i-Kerram ou village de Kerm. — D'après Ouseley (¹).

ces enfants étaient supposés ou adultérins. Car il est, continuent-ils, contre toute vraisemblance qu'un enfant tue les véritables auteurs de ses jours.

de progrès notables faits dans l'étude de l'écriture cunéiforme persépolitaine, et aussi dans l'écriture cunéiforme assyrienne, jusqu'à ce jour si obscure.

Les savants qui ont le plus avancé l'étude de l'écriture cunéiforme persépolitaine, dont le texte est en langue zende, sont MM. Grotefend, Eugène Burnouf, Lassen, Beer, Jacquet, le major Rawlinson, de Saulcy.

Le major Rawlinson a publié, en 1846, dans le journal de la Société royale asiatique de Londres, une traduction de l'inscription du bas-relief de Bi-Sutoun (*the Persian cuneiform inscription at Behistum decyphered and translated*, etc., by major H. C. Rawlinson).

Voici le sens de cette inscription :

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd qui a créé ce monde, qui a créé le ciel, qui a créé le mortel, qui a créé la fortune (ou la vie du mortel), qui a fait Darius roi, seul roi de la multitude, seul empereur de la multitude. Je suis Darius, roi grand, roi des rois, roi des contrées qui contiennent beaucoup de nations, roi de ce monde immense et son soutien, fils d'Hystaspes, Achéménide. »

On voit que le Darius est supposé parler lui-même. Il nomme ses ancêtres : Achéménès, Teispes, Ariyaraumis, Arsamis et Hystapes. Il dit qu'il est le souverain des provinces suivantes : la Perse, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie, l'Égypte, *Sparte* et l'Ionie, provinces maritimes, l'Arménie, la Cappadoce, la Parthie, la Zarangie, l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, le pays des Saces, celui des Sattaydes, l'Arachosie et le pays des Méciens (en tout vingt contrées). Darius ajoute qu'il protége dans son empire les adorateurs d'Ormuzd. Il impute le meurtre de Smerdis (nommé Bart'iya dans l'inscription) aux intrigues de ce prince. Il raconte l'usurpation vengée du faux Smerdis (Gomates), puis celle d'un certain Atrines, d'un Babylonien nommé Natitabirus qui voulut se faire passer pour Nabockhodrosar; enfin beaucoup d'autres insurrections punies; l'inscription se termine par des actions de grâces à Ormuzd, et par une injonction de conserver le monument. (Voy. la *Revue archéologique*, t. III, 2e partie, p. 549.)

Les captifs amenés devant Darius sont les chefs des révoltés. Parmi eux on remarque Saruk'ha, qui avait soulevé une insurrection chez les Saces; il porte un bonnet pointu; au-dessus de sa tête sont gravés ces mots : « Celui-ci est Saruk'ha le Sace. » Au-dessous des autres captifs, il y a des inscriptions semblables qui servent à les désigner : ils sont tous qualifiés d'imposteurs, excepté le seul Saruk'ha.

(¹) On appelle encore aujourd'hui cette pierre carrée *sang-i-atish Kaddah*, ou pierre du temple du feu. Sa hauteur est de plus de trois mètres : chacune de ses quatre faces a environ un mètre de large. Sur les faces sud et ouest sont creusés des cadres ronds ou médaillons : dans celui de l'ouest on remarque une inscription en pehlvi. A son sommet, la pierre, comme tous les autels de feu, est creuse : cette cavité peut avoir soixante centimètres. « On la remplit de cendres jusqu'au bord, dit Anquetil-Duperron, ce qui forme une espèce d'autel sur lequel est le feu sacré. » Non loin de la pierre sont les restes du château du Feu, *calaa atesh Kaddah*. A peu de distance coule un ruisseau. A côté d'une petite muraille de pierres, qui

Il ne leur est pas permis de parler des choses qu'il n'est pas permis de faire. Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et, après le mensonge, que de contracter des dettes, et cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce que, disent-ils, celui qui a des dettes ment nécessairement. Un citoyen infecté de la lèpre proprement dite, ou de l'espèce de lèpre appelée *leucé*, ne peut entrer dans la ville, ni avoir aucune communication avec le reste des Perses; c'est, selon eux, une preuve qu'il a péché contre le Soleil. Tout étranger attaqué de ces maladies est chassé du pays; et, par la même raison, ils n'y veulent point souffrir de pigeons blancs. Ils n'urinent ni ne crachent dans les rivières; ils ne s'y lavent pas même les mains, et ne permettent pas que personne y fasse rien de semblable; car ils rendent un culte aux fleuves ([1]).



Ormuzd ou le ferouher d'Ormuzd. — Revers d'une monnaie attribuée à Tiribaze, satrape de l'Arménie occidentale, au temps de Cyrus le Jeune. — Collection de M. le duc de Luynes ([3]).

Ils ont aussi quelque chose de singulier qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, mais qui ne nous a point échappé. Leurs noms, qui sont empruntés ou des qualités du corps ou de la dignité des personnes, se terminent par cette même lettre que les Doriens appellent *san* et les Ioniens *sigma*; et, si vous y faites attention, vous trouverez que les noms des Perses finissent tous de la même manière, sans en excepter un seul ([2]).

semble avoir pour but de former une enceinte à l'autel, on voit un arbre sacré, *dirakht-i-fazl*, dont les branches sont couvertes de lambeaux d'étoffes à la hauteur où peuvent atteindre les mains; ces chiffons sont des simulacres d'offrandes au pouvoir suprême que l'on suppose résider sur l'arbre. (Voy. p. 97, note; voyez aussi Ouseley, vol. I, p. 303, et appendix nº 9, sur les arbres sacrés.)

Cet autel de feu est peut-être le plus ancien dont l'on ait un dessin. C'est simplement une pierre levée, un menhir approprié par les Guèbres à leur culte. Lorsque les adorateurs de Mahomet s'emparèrent de la Perse, ils détruisirent tous les autels. Celui du village de Kerm aura été préservé en souvenir d'un miracle accompli en ce lieu par quelque saint musulman.

([1]) L'eau est célébrée comme le feu dans le mazdéisme, non-seulement en raison de son action bienfaisante dans l'ordre général de la nature, mais à cause des vertus sacramentelles qui lui sont attribuées par la théologie pour la purification des âmes: c'est pourquoi la loi de Zoroastre défend de la souiller.

([2]) «L'assertion d'Hérodote est trop absolue, dit M. de Luynes. Nous trouvons dans le livre d'Esther que parmi les sept princes mèdes et persans, conseillers d'Assuérus, deux seulement avaient des noms terminés par l'une des lettres équivalant à l's (ou *sigma* des Grecs). » — ***Essai sur la numismatique des satrapies et de la Phénicie sous les rois achéménides***, par le duc de Luynes, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

([3]) «Cette monnaie, du plus beau type grec, paraît appartenir à l'époque où, étant stratége des Perses en Ionie, Tiribaze avait conçu un goût très-vif pour les arts, les mœurs et l'élégance des Grecs. » (M. de Luynes.)

La figure est représentée nue jusqu'à la ceinture, le corps terminé par le disque annulaire d'où partent les deux ailes et la queue d'une colombe avec deux bandelettes. Elle tient de la main droite élevée une couronne, et de la gauche une fleur.

Cette figure emblématique a été considérée, jusqu'à ces derniers temps, comme la représentation d'un ange ou ferouher (en zend *fravachi*, de *fra*, au-dessus, et *vach*, croître ou vivre), être invisible veillant près de chaque être vivant.

«Les êtres raisonnables produits par le bon principe, dit Sylvestre de Sacy, sont intimement liés, tant les génies que les hommes, à une substance spirituelle qui est désignée sous le nom de ferouher. Le ferouher est distingué de l'intelligence et des autres facultés de l'âme. Il est, suivant Anquetil, le principe des sensations. Ces substances spirituelles existaient longtemps avant la création des hommes: elles s'unissent à l'homme au moment de sa naissance, et le quittent à la mort. Elles combattent les mauvais génies produits par Ahrimane, et sont la cause de la conservation des êtres. Le ferouher, après la mort, demeure uni à l'âme et à l'intelligence, et subit un jugement qui décide de son sort. »

Dans les monuments nouveaux découverts par MM. Botta et Layard, on remarque que cette figure est ordinairement représentée planant au-dessus du roi: elle le suit en tous lieux; elle combat ou triomphe avec lui. On voit aussi des personnages ailés près d'autres hommes, mais ils ne volent pas; ils ont un corps entier, ils marchent, et ils n'ont pas les mêmes attributs. On peut donc considérer cette figure symbolique comme étant le ferouher d'Ormuzd, sinon Ormuzd lui-même. Il est certain qu'Ormuzd avait aussi son ferouher. En effet, il est écrit dans le *Yaçna* (4, 24): « J'invoque tous les ferouhers qui ont été créés au commencement; ces ferouhers; *celui d'Ormuzd*, grand, excellent, très-pur, très-fort, très-intelligent élevé au-dessus de tout ce qui est saint. » Si les simples sujets avaient pour protecteurs des génies, n'était-il point conforme aux idées de ces temps anciens que le protecteur du grand roi fût le grand dieu lui-même ou tout au moins son ange?

M. F. Lajard croit voir dans la figure qui nous occupe un symbole de la trinité suprême. D'après cette hypothèse, le personnage à mi-corps serait *Belus*, devenu *Ormuzd* chez les Persans; il est au centre d'un anneau ou cercle représentant le *temps* sans bornes ou l'éternité; Mylitta (Vénus), devenue Mithra (du sexe féminin), serait figurée par les ailes et la queue de la colombe, emblème commun à la triade.

Quant à la fleur que porte la figure symbolique, voici comment il semble que l'on peut l'expliquer. Strabon dit que les mages célèbrent leurs cérémonies en tenant à la main un bouquet de petites plantes; c'est le faisceau de hom, nommé *barsom*, qui est, en effet, d'un usage continuel dans la liturgie. Le hom, dit l'auteur de l'article ZOROASTRE, dans l'*Enc*

Ces usages m'étant connus, je puis en parler d'une manière affirmative; mais ceux qui se pratiquent relativement aux morts étant cachés, on n'en peut rien dire de certain Ils prétendent qu'on n'enterre point le corps d'un Perse qu'il n'ait été auparavant déchiré par un oiseau ou par un chien. Quant aux mages, j'ai la certitude qu'ils observent cette coutume, car ils la pratiquent à la vue de tout le monde.



Autels du feu à Nacht-i-Roustân. — D'après MM. Flandin et Coste (¹).

clopédie nouvelle, est un végétal des montagnes qui jouit du privilége de porter le plus ancien nom de Dieu dans la tradition de Zoroastre. Consacré, il est Dieu lui-même... Il donne la vie, parce que c'est la personne de Dieu qui est supposée mangée par l'homme. Dans le *Yaçna*, Zoroastre dit : « Je t'adresse ma prière, ô hom! hom pur, qui donnes ce qui est bon; qui donnes la justice; qui donnes la pureté, la santé; qui as un corps excellent, éclatant de lumière, victorieux; qui es appelé de couleur d'or !... » L'acte principal de la liturgie consiste dans le sacrifice du hom, accompli par le prêtre et en faveur des fidèles. « Pour cette seule coupe que je te présente, dit l'officiant, tenant en main le calice à l'instant de la consécration, donne-moi trois, quatre, six, sept, neuf, dix pour un; récompense-moi ainsi, donne la pureté à mon corps. Veille sur moi, hom, production excellente. Viens toi-même, source de pureté. Donne-moi, hôm saint, qui éloignes la mort, les demeures célestes des saints, séjours de lumière et de bonheur. » *(Yaçna, 4, 11.)*

Le hom est considéré par les mazdéens comme le premier arbre qui ait été créé, l'arbre de vie, de même que le premier de tous les animaux fut le taureau.

« L'usage de porter des bouquets, qui semble avoir été fort répandu parmi les anciens habitants de la Perse, à en juger par les bas-reliefs de Takht-i-Djemchid, s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les Persans trouvent de très-bon goût d'avoir une fleur entre les doigts pour l'offrir à un ami, ou faire une politesse au premier venu qu'on rencontre. La jacinthe est leur fleur de prédilection. » (E. Flandin, *Voyage en Perse.*)

(¹) « Sur un rocher qui s'avance en s'élevant un peu au-dessus de la plaine, se trouvent, sculptés dans sa masse, deux autels du feu qui sont pour ainsi dire jumeaux, car ils sont exactement semblables, et ne sont séparés que par un intervalle de quelques centimètres. Aux quatre angles sont figurées des espèces de petites colonnes engagées, entre lesquelles sont évidées quatre niches ou arcades sur les quatre faces. A la partie supérieure règne, sur les quatre côtés, une corniche surmontée d'une dentelure en forme de créneaux. » (E. Flandin, *Voyage en Perse.*)

M. E. Flandin, pendant son séjour au milieu des ruines de Persépolis, eut le spectacle rare de deux guèbres adorant le feu. « J'aperçus, dit-il, gravissant le sentier qui conduisait aux hypogées, deux individus dont le costume me parut de loin différent de celui des Persans; c'étaient deux vieillards de petite taille, mais robustes et à l'œil vif. Au lieu du bonnet de peau d'agneau pointu, ils avaient la tête couverte d'un large turban à bouts pendants sur l'épaule. Leur barbe, au lieu d'être soigneusement teinte d'un beau noir, selon l'usage des Persans, était telle que les années l'avaient rendue, tout à fait blanche. A mes questions, ils répondirent que, comme presque tous les habitants de Yezd, ils étaient de religion guèbre. A peine avaient-ils achevé, qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches, en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du rocher, et l'allumèrent en murmurant des prières dans une langue qui devait être du zend, la langue de Zoroastre. Pendant que ces deux guèbres priaient devant leur feu, je levai les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau funéraire devant lequel nous étions. La scène qu'il représentait était exactement semblable. Ce culte avait donc encore, après plus de deux mille ans, des adeptes dont la foi s'était conservée malgré les persécutions des sectateurs de Mahomet et d'Ali. Longtemps après le départ des deux guèbres, le petit bûcher brûlait encore, et sa fumée montait, en colonne bleuâtre, vers le ciel. »

Une autre chose que je puis assurer, c'est que les Perses enduisent de cire les corps morts, et qu'ensuite ils les mettent en terre ([1]).

Les mages diffèrent beaucoup des autres hommes, et particulièrement des prêtres d'Égypte. Ceux-ci ont toujours les mains pures du sang des animaux, et ne tuent que ceux qu'ils immolent aux dieux. Les mages, au contraire, tuent de leurs propres mains toutes sortes d'animaux, à la réserve de l'homme et du chien; ils se font même gloire de tuer également les fourmis, les serpents et autres animaux, tant reptiles que volatiles ([2]). Les Perses n'ont pas coutume d'acheter ni de vendre sur les places, et l'on ne voit pas chez eux de marchés ([3]).

Le grand roi ([4]) ne se met point en campagne qu'il n'ait avec lui beaucoup de vivres et de bétail, qu'il tire de son pays. On porte aussi à sa suite de l'eau du Choaspes, fleuve qui passe à Suse. Le roi n'en boit pas d'autre. On la renferme dans des vases d'argent, après l'avoir fait bouillir, et on la transporte, à la suite de ce prince, sur des chariots à quatre roues, traînés par des mulets.

Quand Xercès fut en Europe, il regarda défiler son armée sous les coups de fouet ([5]); ce qui dura pendant sept jours et sept nuits sans aucun relâche. Sur le territoire des Édoniens ([6]), ayant appris qu'un canton qu'ils traversaient s'appelait les Neuf-Voies, ils y enterrèrent tout vifs autant de jeunes garçons et de jeunes filles des habitants du pays. Les Perses sont dans l'usage d'enterrer des personnes vivantes; et j'ai ouï dire qu'Amestris, femme de Xercès, étant parvenue à un âge avancé, fit enterrer quatorze enfants des plus illustres maisons de Perse, pour rendre grâces au dieu qu'on dit être sous terre.

J'ai vu sur un champ de bataille ([7]) une chose fort surprenante, que les habitants de ce canton m'ont fait remarquer. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée sont encore dispersés, mais séparément; de sorte que vous voyez d'un côté ceux des Perses, et de l'autre ceux des Égyptiens, aux mêmes endroits où ils étaient dès les commencements. Les têtes des Perses sont si tendres, qu'on peut les percer en les frappant seulement avec un caillou; celles des Égyptiens sont au contraire si dures, qu'à peine peut-on les briser à coups de pierres. Ils m'en dirent la raison et n'eurent pas de peine à me persuader. Les Égyptiens, me dirent-ils, commencent dès leur bas âge à se raser la tête; leur crâne se durcit par ce moyen au soleil, et ils ne deviennent point chauves. On voit, en effet, beaucoup moins d'hommes chauves en Égypte que dans tous les autres pays. Les Perses, au contraire, ont le crâne faible, parce que, dès leur plus tendre jeunesse, ils vivent à l'ombre et qu'ils ont toujours la tête couverte d'une tiare. J'ai vu de telles choses; et aussi j'ai remarqué, à Paprémis, quelque chose de semblable à l'égard des ossements de ceux qui furent défaits avec Achéménès, fils de Darius, par Inaros, roi de Libye.

INDE ([8]).

Les Indiens sont, de tous les peuples qui nous soient connus, le plus nombreux. Ils payaient (au roi de Perse) autant d'impôts que tous les autres ensemble, et ils étaient taxés à 360 talents de paillettes d'or.

([1]) Hérodote dit ailleurs : « Les Perses croyant que le feu est un dieu, il n'est point permis par leurs lois de brûler les morts, parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme. »

([2]) Il importe de faire attention à cette différence essentielle avec la loi du brahmanisme qui, interdisant à l'homme même de veiller aux intérêts de sa propre défense, le conduit à l'inaction, à une abnégation absolue, et finalement à l'anéantissement qui est le but suprême de cette religion.

([3]) Cyrus dit à Lacrinès : « Je n'ai jamais redouté cette espèce de gens qui ont au milieu de leur ville une place où ils s'assemblent pour se tromper les uns les autres par des serments réciproques. » (Hérodote, liv. IV, c. 141.)

([4]) La plupart des anciens auteurs donnent ce titre aux rois de Perse, comme on donne encore aujourd'hui celui de grand seigneur aux monarques turcs.

([5]) Cet usage de faire marcher les soldats à coups de fouet était probablement commun à plusieurs peuples de l'Asie. Les monarques perses devaient d'ailleurs l'avoir introduit dans la plupart de leurs provinces ou satrapies. Sur les sculptures assyriennes, un grand nombre de dignitaires ou d'officiers sont armés d'un fouet qui rappelle la canne autrichienne.

([6]) Peuple de la Thrace, et ensuite de la Macédoine septentrionale.

([7]) Au bord de la mer, près de la bouche pelusienne, ou canal du Nil, à l'est, au-dessous de la ville de Cercasore. Il s'agit du combat dans lequel les Perses, commandés par Cambyse, furent vainqueurs des Égyptiens, sous Psamménite.

([8]) L'Inde, dans Hérodote, dit M. Vivien Saint-Martin, désigne seulement la contrée arrosée par les cinq affluents du haut Sindh, c'est-à-dire le Pendjâb de la géographie actuelle, à laquelle il faut peut-être réunir une portion de l'Iran oriental, ou ce que l'on connait aujourd'hui sous le nom d'Afghanistan.



Quant à cette grande quantité de paillettes d'or, voici comment ils se les procurent. La partie des Indes qui s'étend vers le soleil levant est sablonneuse; car, de tous les peuples que nous connaissions et dont on dise quelque chose de certain, il n'y en a pas un qui soit plus près de l'aurore et du lever du soleil que les Indiens. Ils sont, de ce côté, les premiers habitants de l'Asie. A l'est, les sables rendent le pays désert. On comprend sous le nom d'Indiens plusieurs peuples qui ne parlent pas une même langue; les uns sont nomades, et les autres ont une demeure fixe. Il y en a qui habitent dans les marais formés par les débordements du fleuve, et qui se nourrissent de poissons crus qu'ils pêchent de dessous leurs canots de cannes ou roseaux. Ils coupent ces cannes de nœud en nœud; chaque morceau fait une nacelle [1]. Ces Indiens portent des habits tissus d'une plante qui croît dans les rivières; ils la recueillent, et, l'ayant bien battue, ils l'entrelacent en forme de natte et s'en revêtent comme si c'était une cuirasse.

Les autres Indiens, qui habitent à l'est de ceux-ci, sont nomades et vivent de chair crue. On les appelle Padéens. Voici les lois qu'on leur attribue. Quiconque parmi eux tombe malade, si c'est un homme, ses plus proches parents et ses meilleurs amis le tuent, apportant pour raison que la maladie le ferait maigrir et que sa chair en serait moins bonne. Il a beau nier qu'il soit malade, ils l'égorgent impitoyablement et se régalent de sa chair. Si c'est une femme, ses plus proches parentes la traitent de la même manière que les hommes en agissent entre eux. Ils tuent ceux qui sont parvenus à un grand âge et les mangent; mais il s'en trouve peu, parce qu'ils ont grand soin de tuer tous ceux qui tombent malades.

Il y a d'autres Indiens qui ont des usages différents. Ils ne tuent aucun animal; ils ne sèment rien, n'ont point de maisons, et vivent d'herbages. Ils ont chez eux une espèce de grain que la terre produit d'elle-même. Ce grain est à peu près de la grosseur du millet et vient dans une cosse. Ils le recueillent, le font bouillir avec sa cosse, et le mangent. Si quelqu'un d'entre eux tombe malade, il va dans un lieu désert et s'y tient sans que personne s'en occupe, soit pendant sa maladie, soit après sa mort.

Ces Indiens sont tous de la même couleur, et elle approche beaucoup de celle des Éthiopiens. Ils sont fort éloignés des Perses; ils habitent du côté du midi, et n'ont jamais été soumis à Darius.

Il y a d'autres Indiens qui habitent au nord : ils sont voisins de la ville de Caspatyre et de la Pactyice. Leurs mœurs et leurs coutumes approchent beaucoup de celles des Bactriens. Ils sont aussi les plus braves de tous les Indiens, et ce sont eux qu'on envoie chercher l'or. Il y a aux environs de leur pays des endroits que le sable rend inhabitables. On trouve dans ces déserts et parmi ces sables des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui se voient dans la ménagerie du roi de Perse, et qui viennent de ce pays où elles ont été prises à la chasse. Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grèce; elles se pratiquent sous terre un logement. Pour le faire, elles poussent en haut la terre de la même manière que nos fourmis ordinaires, et le sable qu'elles élèvent est rempli d'or [2]. On envoie les Indiens ramasser ce sable dans les déserts. Ils attellent ensemble chacun trois chameaux : ils mettent un mâle de chaque côté, et entre deux une femelle sur laquelle ils montent. Mais ils ont l'attention de ne se servir que de celles qui nourrissent et qu'ils viennent d'arracher à leurs petits encore à la mamelle. Leurs chameaux ne sont pas moins légers à la

(1) Il s'agit du bambou. (Voyez plus loin Ctésias.)

(2) « En Colombie, Juan Diaz découvrit une mine d'or qui l'enrichit, parce que des fourmis *harrieras*, en creusant leur demeure souterraine, amenaient à la surface, parmi les petits cailloux qui les gênaient, de nombreuses pépites d'or. La tâche n'est pas au-dessus des forces de cet insecte, et on le voit souvent porter hors de sa demeure des grains de silex bien plus pesants que ne le sont communément les paillettes d'or. Il faut observer d'ailleurs que dans beaucoup de lieux la couche aurifère est très-superficielle; j'ai souvent trouvé des fourmilières qui y pénétraient assez profondément, quoique, je l'avoue, je n'aie jamais vu d'or parmi les décombres amenés à la surface.

» Ce qu'il y a de plus absurde dans l'histoire des fourmis indiennes, la taille qu'on leur a supposée, ne tient peut-être qu'à une confusion de noms... Je suis porté à croire qu'on n'aura prêté aux fourmis indiennes la taille du renard que parce que leur nom aura eu de la ressemblance avec celui de quelque mammifère fouisseur des mêmes pays. » (Le docteur Roulin, *Mémoire sur le tapir*, dans les *Mémoires des savants étrangers*, 2e série, t. VI.)

Weltheim suppose de même que cette prétendue fourmi était une espèce de chien ou de renard, le corsac (*Canis corsac*). B.-H. Hodgson a publié, dans le t. XVIII, p. 236, des *Asiatic researches*, un article sur le chien sauvage de l'Himalaya, avec planches figurant le *Canis vulpes indicus* (renard indien), assez semblable au corsac, et le *Canis aureus indicus* (chacal indien).

course que les chevaux, et portent néanmoins de plus grands fardeaux. Je ne ferai point ici la description de la figure du chameau; les Grecs la connaissent : je dirai seulement ce qu'ils ignorent. Le chameau a deux cuisses et deux genoux à chaque jambe de derrière. Les Indiens, ayant attelé leurs chameaux de la sorte, règlent tellement leur marche vers les lieux où est l'or, qu'ils n'y arrivent et ne l'enlèvent que pendant la grande chaleur du jour; car alors l'ardeur excessive du soleil oblige les fourmis à se cacher sous terre. Dans ce pays le soleil est le plus ardent le matin, et non à midi comme



Cotonnier à trois pointes.

chez les autres nations. Ils l'ont aplomb sur la tête jusqu'à l'heure où l'on a coutume de sortir de la place publique. Dans cette partie du jour il est beaucoup plus brûlant qu'il ne l'est en Grèce en plein midi : aussi dit-on que pendant ce temps-là ils se tiennent dans l'eau. A midi, il est à peu près aussi chaud dans les autres pays que chez les Indiens; mais, après midi, la chaleur est aussi modérée chez eux qu'elle l'est le matin chez les autres peuples; et plus il s'éloigne du midi, plus l'air devient frais, de sorte qu'à son coucher ils jouissent d'une grande fraîcheur. Les Indiens ne sont pas plutôt arrivés sur les lieux où se trouve l'or, qu'ils remplissent de sable les sacs de cuir qu'ils ont apportés et s'en retournent

en diligence ; car, au rapport des Perses, les fourmis, averties par l'odorat, les poursuivent incontinent. Il n'est point, disent-ils, d'animal si vite à la course ; et si les Indiens ne prenaient pas les devants pendant qu'elles se rassemblent, il ne s'en sauverait pas un seul. C'est pourquoi les chameaux mâles, ne courant pas si vite que les femelles, resteraient en arrière s'ils n'étaient point tirés ensemble et à côté d'elles. Quant aux femelles, le souvenir de leurs petits leur donne des forces. C'est ainsi, disent les Perses, que ces Indiens recueillent la plus grande partie de leur or : celui qu'ils tirent de leurs mines est plus rare.

Les extrémités de la terre habitée ont eu en quelque sorte en partage ce qu'elle a de plus beau, comme la Grèce a eu, pour le sien, la plus agréable température des saisons. L'Inde est, ainsi que je viens de le dire, la dernière contrée habitée à l'est. Les quadrupèdes et les volatiles y sont beaucoup plus grands que dans les autres pays ; mais les chevaux y sont plus petits que ceux de la Médie, qu'on appelle Niséens. Ce pays abonde en or : on le tire des mines, des fleuves, qui le charient avec leurs eaux. On y voit, outre cela, des arbres sauvages qui, pour fruit, portent une espèce de laine [1] plus belle et meilleure que celle des brebis. Les Indiens s'habillent avec la laine qu'ils recueillent sur ces arbres.

MÉDIE ET COLCHIDE.

La Médie, du côté des Sapires [2], est un pays élevé, rempli de montagnes, et couvert de forêts ; au lieu que le reste du royaume est plat et uni.

Les Mèdes observent dans leurs traités les mêmes cérémonies que les Grecs ; mais ils se font de légères incisions aux bras et lèchent réciproquement le sang qui en coule.

Il y avait cinq cent vingt ans que les Assyriens étaient les maîtres de la haute Asie, lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se révolter. En combattant pour la liberté contre les Assyriens, les Mèdes s'aguerrirent et parvinrent à secouer le joug et à se rendre indépendants. Les autres nations les imitèrent. Tous les peuples de ce continent se gouvernèrent d'abord par leurs propres lois ; mais voici comment ils retombèrent sous la tyrannie. Il y avait chez les Mèdes un sage nommé Déjocès ; il était fils de Phraortes. Ce Déjocès, épris de la royauté, s'y prit ainsi pour y parvenir [3]. Les Mèdes vivaient dispersés en bourgades. Déjocès, considéré depuis longtemps dans la sienne, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application que, dans toute la Médie, les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de sa bourgade, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès, qui aspirait à la royauté, faisait paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens. Les habitants des autres bourgades, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès jugeait seul conformément aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus enfin être jugés par d'autres que par lui. La foule des clients augmentait tous les jours par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul tout le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal sur lequel il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait les jours entiers à terminer les différends d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent donc dans les bourgades avec plus de violence que jamais. Les Mèdes s'assemblèrent et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent, comme je le pense, à peu près en

[1] C'est le coton.

[2] Le territoire des Sapires répondant indubitablement au bassin de Tchorokh, ce pays médique ne peut être que l'Arménie même (qui venait d'être pendant plus d'un siècle une province de l'empire mède), à partir du nord-ouest du lac de Tau. (Vivien Saint-Martin, *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase.*)

[3] « Les premiers historiens parmi les Grecs ne séparaient point encore les descriptions des pays de la narration des événements dont ils avaient été le théâtre. Chez eux, la géographie physique et l'histoire formèrent une étroite alliance ; elles restèrent mêlées, d'une manière naïve et gracieuse, jusqu'à l'époque où le grand développement de l'intérêt politique et la perpétuelle agitation de la vie des citoyens firent disparaître dans l'histoire des peuples l'élément géographique, pour en faire dès lors une science à part. » *(Cosmos.)*

ces termes : « Puisque la vie que nous menons ne nous permet plus d'habiter ce pays, choisissons un roi : la Médie étant alors gouvernée par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix nos campagnes, sans craindre d'en être chassés par l'injustice et la violence. » Ce discours persuada les Mèdes de se donner un roi. Aussitôt on délibéra sur le choix. Toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjocès : il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtît un palais conforme à sa dignité et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent : on lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré. Ce prince ne se vit pas plutôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à se bâtir une ville, à l'orner et à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre, élevèrent cette ville forte et immense connue aujourd'hui sous le nom d'Agbatanes (¹), dont les murs concentriques sont renfermés l'un dans l'autre et construits de manière que chaque enceinte ne surpasse l'enceinte voisine que de la hauteur des créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. On fit encore quelque chose de plus : il y avait en tout sept enceintes, et, dans la dernière, le palais (²) et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première enceinte sont peints en blanc ; ceux de la seconde, en noir ; ceux de la troisième, en pourpre ; ceux de la quatrième, en bleu ; ceux de la cinquième sont d'un rouge orange. C'est ainsi que les créneaux de toutes les enceintes sont ornés de différentes couleurs. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés.

Tels furent, et le palais que se fit construire Déjocès, et les maisons dont il l'environna. Le reste du peuple eut ordre de se loger autour de la muraille. Tous ces édifices achevés, il fut le premier qui établit pour règle que personne n'entrerait chez le roi, que toutes affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui lui en feraient leur rapport, que personne ne regarderait le roi ; il ordonna, outre cela, qu'on ne rirait ni ne cracherait en sa présence, et qu'il serait honteux à tout le monde de faire ces choses en présence les uns des autres.

Déjocès institua ce cérémonial imposant, afin que les personnes du même âge que lui et avec qui il avait été élevé, et que ceux dont la naissance n'était pas moins distinguée que la sienne, et qui ne lui étaient inférieurs ni en bravoure ni en mérite, ne lui portassent point envie et ne conspirassent point contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets il passerait pour un être d'une espèce différente.

Ces règlements faits et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit : il les jugeait et les renvoyait avec sa décision. Telle était sa méthode pour les procès. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une injure, il le mandait, il lui infligeait une peine proportionnée au délit ; et, pour cet effet, il avait des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets.

Déjocès rassembla tous les Mèdes en un seul corps, et ne régna que sur eux. Cette nation comprend plusieurs peuples : les Buses, les Parétacéniens, les Struchates, les Arizantes, les Budiens, les Mages. Ce sont là les peuples des Mèdes (³).

Pour se rendre de la Médie en Colchide, on passe des montagnes, et le trajet n'est pas long, car il ne se trouve entre ces deux pays que celui des Sapires.

(¹) Agbatanes ou Ecbatanes. On croit généralement que cette ville était située sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Hamadan. « Le voyageur ne peut demander à la ville persane actuelle de lui montrer les sept murailles concentriques dont Hérodote raconte que Déjocès fit entourer sa capitale ; mais en suivant pas à pas la description du grand historien, il retrouvera, dans les dernières pentes du mont Alvend, auquel est adossée Hamadan, et dans les collines qui s'y relient, cette disposition historique qui fit adopter au roi des Mèdes ce système de fortifications dont les remparts se surpassaient..... Hors des murs, et au sud de la plaine, on découvre au loin plusieurs *tépehs* ou éminences dont l'aspect et les aspérités anguleuses dénotent la présence, sinon de monuments, du moins de décombres désignant la place qu'ils occupaient. » (E. Flandin, *Voyage en Perse*.)

(²) Ce palais était au-dessous de la citadelle, et avait sept stades de tour. La charpente en était de cèdre ou de cyprès. Les poutres, les plafonds, les colonnes des portiques et les péristyles, étaient revêtus de lames d'or et d'argent, et les toits couverts de tuiles d'argent. Le tout fut pillé vers l'arrivée d'Alexandre. (Polybe, lib. X.)

(³) Le pays que l'on nommait Médie du temps d'Hérodote comprenait, suivant Larcher, ce que l'on appelle actuellement la Mingrélie et le pays de Guriel.

Il paraît que les Colchidiens sont des descendants d'une partie des troupes de Sésostris. Ce sont les seuls peuples qui travaillent le lin de la même façon (que les Égyptiens); ils vivent de même et ont aussi la même langue. Les Grecs appellent lin sardonique (1) celui qui leur vient de la Colchide, et lin égyptien celui qu'ils tirent d'Égypte.

Les peuples de Colchide se taxaient eux-mêmes pour faire un présent au roi de Perse, ainsi que leurs



La Grotte de Jason, près de Koutaïs, en Imereth (2).

voisins jusqu'au mont Caucase. Ils avaient coutume d'envoyer pour don gratuit, de cinq en cinq ans, cent jeunes garçons et autant de jeunes filles. Le présent auquel ils s'étaient taxés eux-mêmes se faisait encore de mon temps (3).

(1) Ce lin passait sans doute par les entrepôts de Sardes ou par ceux de la Sardaigne : de là son nom.

(2) D'après une ancienne tradition, Jason se serait emparé de la toison d'or dans cette grotte, à trois verstes de Koutaïs, en Imereth. (Voy. Dubois de Montpéreux, *Voyage au Caucase*, 1843.)

« Poussé par un vent favorable, le navire *Argo* atteint enfin les bords riants du Phase au moment où l'aurore, se levant sur le monde immense, se dirigeait vers les bords occidentaux de la mer inhospitalière (Pont-Euxin). » — Poëme orphique des Argonautes *(Argonautica)*.

(3) Suivant Larcher, les Colchidiens étaient le même peuple que celui appelé ailleurs par Hérodote Éthiopiens asiatiques, différents des Éthiopiens d'Afrique.

D'après Ælien, ils enfermaient leurs morts dans des peaux de bœuf non tannées qu'ils suspendaient aux arbres, non loin de la ville.

Voyez, sur les anciens habitants de la Colchide, Vivien de Saint-Martin *(Recherches sur les populations primitives et sur les plus anciennes traditions du Caucase*, 1847), et Prichard *(Researches into the physical history of mankind*, vol. II, p. 227). — On sait aujourd'hui avec certitude que le fond indigène de la population habitant l'ancienne Colchide ne différait pas essentiellement des autres peuples du Caucase; mais il est possible qu'au temps d'Hérodote une tribu étrangère se fût établie au milieu des indigènes.

MASSAGÈTES, ARAXES, MER CASPIENNE.

La mer Caspienne est une mer par elle-même, et n'a aucune communication avec l'autre (1); car toute la mer où naviguent les Grecs, celle qui est au delà des colonnes d'Hercule, qu'on appelle mer Atlandide, et la mer Érythrée, ne font ensemble qu'une même mer (2).

La mer Caspienne a autant de longueur qu'un vaisseau qui va à la rame peut faire de chemin en quinze jours, et, dans sa plus grande largeur, autant qu'il en peut faire en huit. Le Caucase borne cette mer à l'occident. C'est la plus grande de toutes les montagnes, tant par son étendue que par sa hauteur. Elle est habitée par plusieurs nations différentes, dont la plupart ne vivent que de fruits sauvages. On assure que ces peuples ont chez eux une sorte d'arbres dont les feuilles broyées et mêlées avec de l'eau leur fournissent une couleur avec laquelle ils peignent sur leurs habits des figures d'animaux. L'eau n'efface point ces figures; et, comme si elles avaient été tissues, elles ne s'usent qu'avec l'étoffe.

La mer Caspienne est donc bornée à l'ouest par le Caucase, et à l'est par une plaine immense et à perte de vue. Les Massagètes occupent la plus grande partie de cette plaine spacieuse. On dit qu'ils forment une nation considérable, et qu'ils sont braves et courageux. Leur pays est à l'est, au delà de l'Araxes, vis-à-vis des Issédons. Il en est qui prétendent qu'ils sont aussi Scythes de nation (3). Ils s'habillent comme les Scythes, et leur manière de vivre est la même. Ils combattent à pied et à cheval, et y réussissent également. Ils sont gens de trait et bons piquiers, et portent des sagares (4), suivant l'usage du pays. Ils se servent de cuivre pour les piques, les pointes des flèches et les sagares, et réservent l'or pour orner les casques, les baudriers et les larges ceintures qu'ils portent sous les aisselles. Les plastrons dont est garni le poitrail de leurs chevaux sont aussi de cuivre; quant aux brides, aux mors et aux bossettes, ils les embellissent avec de l'or. Le fer et l'argent ne sont point en usage parmi eux, et on n'en trouve point dans leur pays; mais l'or et le cuivre y sont abondants.

Passons à leurs usages. Ils épousent chacun une femme; mais elles sont communes entre eux. C'est chez les Massagètes que s'observe cette coutume, et non chez les Scythes comme le prétendent les Grecs.

Ils ne prescrivent point de bornes à la vie; mais lorsqu'un homme est cassé de vieillesse, ses parents s'assemblent et l'immolent avec du bétail. Ils en font cuire la chair et s'en régalent. Ce genre de mort passe chez ces peuples pour le plus heureux. Ils ne mangent point celui qui est mort de maladie; mais ils l'enterrent et regardent comme un malheur de ce qu'il n'a pas été immolé.

Ils n'ensemencent point la terre et vivent de leurs troupeaux et des poissons que l'Araxes leur fournit en abondance. Le lait est leur boisson ordinaire. De tous les dieux, ils n'adorent que le soleil. Ils lui sacrifient des chevaux, parce qu'ils croient juste d'immoler au plus vite des dieux le plus vite des animaux.

L'Araxes (5), selon quelques-uns, est plus grand que l'Ister (6); selon d'autres, il est plus petit. On dit qu'il y a dans ce fleuve beaucoup d'îles, que les peuples qui les habitent se nourrissent l'été de diverses sortes de racines, et qu'ils réservent pour l'hiver les fruits mûrs qu'ils trouvent aux arbres. On dit aussi qu'ils ont découvert un arbre dont ils jettent le fruit dans un feu autour duquel ils s'assemblent par troupes; qu'ils en aspirent la vapeur par le nez, et que cette vapeur les enivre comme le vin enivre les Grecs; que plus ils jettent de ce fruit dans le feu, plus ils s'enivrent, jusqu'à ce qu'enfin ils se lèvent

(1) Hérodote ne distinguait ainsi que deux mers, la Caspienne, et l'Atlantide ou Océan, comprenant la Méditerranée.

(2) Les idées d'Hérodote sur la forme et la grandeur de la mer Caspienne, dit M. Vivien de Saint-Martin, sont très-supérieures à celles que les géographes postérieurs prétendirent y substituer; et il faut descendre, dans les temps modernes, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, pour retrouver sur les dimensions et le gisement réel de cette grande mer intérieure des notions aussi exactes que celles du vieil historien d'Halicarnasse.

(3) C'est également l'opinion d'Arrien et de Diodore de Sicile

(4) La sagare était une hache à deux tranchants. Les Amazones se servaient de cette arme.

(5) Le Rha ou Volga, suivant Larcher

(6) Le Danube.



et se mettent tous à chanter et à danser. Quant à l'Araxes, il vient du pays des Matianiens, d'où coule aussi le Gyndes que Cyrus coupa en trois cent soixante canaux. Il a quarante embouchures, qui, si l'on en excepte une, se jettent toutes dans des lieux marécageux et pleins de fange, où l'on prétend



Les Steppes de la mer Caspienne. — D'après Hommaire de Hell (¹).

qu'habitent des hommes qui vivent de poissons crus et sont dans l'usage de s'habiller de peaux de veaux marins. Cette bouche unique, dont je viens de parler, se rend dans la mer Caspienne par un canal propre et net.

SCYTHIE (²).

Les Scythes crèvent les yeux à tous leurs esclaves afin de les employer à traire le lait dont ils font leur boisson ordinaire. Lorsqu'ils ont tiré le lait, ils le versent dans des vases de bois autour desquels

(¹) « Rien de plus triste et de plus saisissant au premier abord que l'aspect des steppes de la Russie méridionale. De quelque côté que le voyageur étonné tourne ses regards, il ne découvre partout qu'une ligne parfaitement droite, dont rien ne vient briser la désolante monotonie..... Ces plaines, si remarquables par leur complète nudité et l'absence de toute végétation forestière, comprennent toute la zone qui s'étend entre le fleuve Oural et les embouchures du Danube, en descendant au midi jusqu'au littoral de la mer Noire et jusqu'au pied des montagnes du Caucase et de la Tauride. Sur toute cette étendue, embrassant près de vingt-deux degrés de longitude et près de quatre de latitude, le sol conserve invariablement la même physionomie : partout règne l'uniformité la plus absolue, et ce n'est que de loin en loin que les grands fleuves qui découpent le pays viennent rappeler au voyageur qu'en avançant, il change véritablement de place. » (Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, 1844. Publié par L. Bertrand.)

(²) Les diverses tribus qu'Hérodote désigne sous le nom de Scythes occupaient principalement la contrée comprise entre l'Ister (Danube) et le Tanaïs (Don), et qui est aujourd'hui une partie considérable de la Russie d'Europe. On suppose qu'elles n'avaient point toutes la même origine, et que, venues de différents points des régions septentrionales et orientales, les unes étaient de race finnoise et tchoude, les autres de race tartare. Si elles étaient confondues sous le même nom, c'est que, suivant l'observation de de Guignes (*Histoire générale des Huns*, t. I), il a été d'usage dans tous les temps, parmi les nations nomades, que lorsqu'une horde acquiert la suprématie politique, elle donne son nom à toutes les autres tribus. Du

ils placent leurs esclaves pour le remuer et l'agiter. Ils enlèvent la partie du lait qui surnage (¹), la regardant comme la meilleure et la plus délicieuse, et celle de dessous comme la moins estimée. C'est pour servir à cette fonction que les Scythes crèvent les yeux à tous leurs prisonniers (²); car ils ne sont point cultivateurs, mais nomades.

Les Scythes disent que de toutes les nations du monde la leur est la plus nouvelle, et qu'elle commença ainsi que je vais le rapporter. La Scythie était autrefois un pays désert. Le premier homme qui y naquit s'appelait Targitaüs. Il eut trois fils : l'aîné s'appelait Lipoxaïs, le second Arpoxaïs, et le plus jeune Colaxaïs. Sous leur règne il tomba du ciel, dans la Scythie, une charrue, un joug, une hache et une soucoupe d'or. L'aîné les aperçut le premier, et s'en approcha dans le dessein de s'en emparer; mais aussitôt l'or devint brûlant (³). Lipoxaïs s'étant retiré, le second vint ensuite, et l'or s'enflamma de nouveau. Ces deux frères s'étant donc éloignés de cet or brûlant, le plus jeune s'en approcha, et, trouvant l'or éteint, il le prit et l'emporta chez lui. Les deux aînés, en ayant eu connaissance, lui remirent le royaume entier.

Tous ces peuples en général s'appellent Scolotes, du surnom de leur roi; mais il a plu aux Grecs de leur donner le nom de Scythes.

C'est ainsi que les Scythes racontent l'origine de leur nation. Ils ajoutent qu'à compter de cette origine et de Targitaüs, leur premier roi, jusqu'au temps où Darius passa dans leur pays, il n'y a pas en tout plus de mille ans, mais que certainement il n'y en a pas moins. Quant à l'or sacré, les rois le gardent avec le plus grand soin. Chacun d'eux le fait venir tous les ans dans ses États, et lui offre de grands sacrifices pour se le rendre propice. Si celui qui a cet or en garde s'endort le jour de la fête en plein air, il meurt dans l'année, suivant les Scythes; et c'est pour le dédommager du risque qu'il court, qu'on lui donne toutes les terres dont il peut, dans une journée, faire le tour à cheval. Le pays des Scythes étant très-étendu, Colaxaïs le partagea en trois royaumes, qu'il donna à ses trois fils. Celui des trois royaumes où l'on gardait l'or tombé du ciel était le plus grand. Quant aux régions situées au nord et au-dessus des derniers habitants de ce pays, les Scythes disent que la vue ne peut percer plus avant, et qu'on ne peut y entrer à cause des plumes qui y tombent de tous côtés. L'air en est rempli, et la terre couverte (⁴); et c'est ce qui empêche la vue de pénétrer plus avant.

Voilà ce que les Scythes disent d'eux-mêmes et du pays situé au-dessus du leur. Mais les Grecs qui habitent les bords du Pont-Euxin racontent qu'Hercule, emmenant les troupeaux de bœufs de Géryon, arriva dans le pays occupé maintenant par les Scythes, et qui était alors désert; que Géryon demeurait par delà le Pont, dans une île que les Grecs appellent Érythie, située près de Gades, dans l'Océan, au delà des colonnes d'Hercule. Ils prétendent aussi que l'Océan commence à l'est et environne toute la terre de ses eaux; mais ils se contentent de l'affirmer sans en apporter de preuves.

Ils ajoutent qu'Hercule, étant parti de ce pays, arriva dans celui qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Scythie; qu'y ayant été surpris d'un orage violent et d'un grand froid, il étendit sa peau de

reste, dans la géographie ancienne, la Scythie change souvent de limites, et, pendant longtemps, les Grecs et les Romains appelèrent Scythes tous les peuples vivant au nord, depuis la Germanie, à l'est, jusqu'aux limites du monde connu, à l'ouest.

(¹) C'est la crème. Il est bien étonnant, dit Larcher, que ni les Grecs ni les Latins n'aient pas en leur langue de terme qui l'exprime. Fortunat, qui vivait dans le sixième siècle, s'est servi du mot *crema;* il vient de *cremor,* que les Latins employaient pour signifier le suc épais qui surnage sur l'eau où l'on a fait macérer du grain.

(²) Vraisemblablement on crevait les yeux seulement aux esclaves qui tentaient de s'échapper. Les Tartares du côté de Chiva et d'Urguends, dit le comte Potocki, se montrent encore très-cruels dans de semblables circonstances.

Battre le lait aigre de jument est une des occupations les plus continues de la vie nomade; on se sert pour cela d'une outre.

(³) « L'imagination poétique des Hellènes a varié de mille manières la nature des masses tombées du ciel. A-t-on confondu, dans cette tradition de la Scythie, l'or et le fer? Cet or était-il une aérolithe tombée, comme souvent de nos jours, toute brûlante à terre, semblable à la masse de Pallas, dont on pouvait forger des instruments aratoires, de même que, aujourd'hui encore, les Esquimaux de la baie de Baffin se servent d'une aérolithe à demi-enfoncée dans les neiges pour fabriquer leurs couteaux? Mais peut-être aussi ce mythe de l'or sacré n'est-il qu'un mythe ethnographique, une allusion aux trois fils du roi, qui auraient fondé chacun une des tribus dont se composaient les populations scythiques, et à la prédominance qu'obtint la tribu fondée par le plus jeune, celle des Paralates. « (Voy. Humboldt, *Asie centrale,* t. I, p. 408, et *Cosmos;* Braudstœter, *Scythica, de aurea caterva.)*

(⁴) Ce sont des flocons de neige. (Voy. plus loin, page 122.)

lion, s'en enveloppa, et s'endormit; et que ses juments, qu'il avait détachées de son char pour paître, disparurent pendant son sommeil par une permission divine.

Hercule les chercha à son réveil, parcourut tout le pays, et arriva enfin dans le canton appelé Hylée. Là il trouva dans un antre un monstre composé de deux natures, femme depuis la tête jusqu'au-dessous de la ceinture, serpent par le reste du corps. Quoique surpris en la voyant, il lui demanda si elle n'avait point vu quelque part ses chevaux. « Je les ai chez moi, lui dit-elle; mais je ne vous les rendrai point que vous ne m'épousiez. » Hercule consentit. Cette femme différait cependant de lui remettre ses chevaux. Hercule, de son côté, souhaitait les recouvrer pour partir incessamment. Enfin elle les lui rendit, et lui tint en même temps ce discours : « Vos chevaux étaient venus ici; je vous les ai gardés : j'en ai reçu la récompense. Mais maintenant j'ai trois enfants. Que faudra-t-il que j'en fasse quand ils seront grands? Les établirai-je dans ce pays-ci dont je suis la souveraine? ou voulez-vous que je vous les envoie? — Quand ces enfants auront atteint l'âge viril, lui répondit Hercule (suivant les Grecs), en vous conduisant de la manière que je vais dire, vous ne courrez point risque de vous tromper. Celui d'entre eux que vous verrez bander cet arc comme moi et se ceindre de ce baudrier comme je fais, retenez-le dans ce pays, et qu'il y fixe sa demeure. Celui qui ne pourra point exécuter les deux choses que j'ordonne, faites-le sortir du pays. Vous vous procurerez par là de la satisfaction, et vous ferez ma volonté. » Hercule, en finissant ces mots, tira l'un de ses arcs, car il en avait eu deux jusqu'alors, et le donna à cette femme. Il lui montra aussi le baudrier; à l'endroit où il s'attachait pendait une coupe d'or : il lui en fit aussi présent, après quoi il partit. Lorsque ces enfants eurent atteint l'âge viril, elle nomma l'aîné Agathyrsus, le suivant Gélonus, et le plus jeune Scythès. Elle se souvint aussi des ordres d'Hercule, et les suivit. Les deux aînés, trouvant au-dessus de leurs forces l'épreuve prescrite, furent chassés par leur mère, et allèrent s'établir en d'autres pays. Scythès, le plus jeune des trois, fit ce que son père avait ordonné, et resta dans sa patrie. C'est de ce Scythès, fils d'Hercule, que sont descendus tous les rois qui lui ont succédé en Scythie, et, jusque aujourd'hui, les Scythes ont toujours porté au bas de leur baudrier une coupe, à cause de celle qui était attachée à ce baudrier. Telle fut la chose qu'imagina sa mère en sa faveur. C'est ainsi que les Grecs qui habitent les bords du Pont-Euxin rapportent cette histoire.



Hercule décochant une flèche; près de lui sont deux Scythes. — Bas-relief. — Musée pio-clémentin.

On en raconte encore une autre à laquelle je souscris volontiers. Les Scythes nomades qui habitaient en Asie, accablés par les Massagètes, avec qui ils étaient en guerre, passèrent l'Araxes et vinrent en Cimmérie ; car le pays que possèdent aujourd'hui les Scythes appartenait autrefois, à ce que l'on dit, aux Cimmériens. Ceux-ci, les voyant fondre sur leurs terres, délibérèrent entre eux sur cette attaque. Les sentiments furent partagés, et tous deux furent extrêmes; celui des rois était le meilleur. Le peuple était d'avis de se retirer, et de ne point s'exposer au hasard d'un combat contre une si grande multitude; les rois voulaient, de leur côté, qu'on livrât bataille à ceux qui venaient les attaquer. Le peuple ne voulut jamais céder au sentiment de ses rois, ni les rois suivre celui de leurs sujets. Les deux partis persévérant dans leur première résolution, la discorde s'alluma entre eux de plus en plus. Comme ils étaient égaux en nombre, ils en vinrent aux mains. Tous ceux qui périrent dans cette occasion furent enterrés, par le parti du peuple, près du fleuve Tyras, où l'on voit encore aujourd'hui leurs tombeaux. Après avoir rendu les derniers devoirs aux morts, on sortit du pays; et les Scythes, le trouvant désert et abandonné, s'en emparèrent.

On trouve encore aujourd'hui, dans la Scythie, les villes de Cimmérium et de Porthmies Cimmé-

riennes. On y voit aussi un pays qui retient le nom de Cimmérie. Cette autre manière de raconter la chose est égalcment reçue des Grecs et des barbares. Mais Aristée de Proconnèse, fils de Caystrobius, écrit dans son poëme épique (¹) qu'inspiré par Phébus, il alla jusque chez les Issédons (²); qu'au-dessus de ces peuples on trouve les Arimaspes, qui n'ont qu'un œil; qu'au delà sont les Gryphons, qui gardent l'or; que plus loin encore demeurent les Hyperboréens, qui s'étendent vers la mer; que toutes ces nations, excepté les Hyperboréens, font continuellement la guerre à leurs voisins, à commencer par les Arimaspes; que les Issédons ont été chassés de leur pays par les Arimaspes, les Scythes par les Issédons; et que les Cimmériens, qui habitaient les côtes de la mer au midi, l'ont été par les Scythes. Ainsi Aristée ne s'accorde pas même avec les Scythes sur cette contrée.

On n'a aucune connaissance certaine de ce qui est au delà du pays dont nous avons dessein de parler. Pour moi, je n'ai trouvé personne qui l'ait vu. Aristée, dont je viens de faire mention, n'a pas été au delà des Issédons, comme il le dit dans son poëme épique. Il avoue aussi qu'il tenait des Issédons ce qu'il racontait des pays plus éloignés, et qu'il n'en parlait que sur leur rapport. Quoi qu'il en soit, nous avons porté nos recherches le plus loin qu'il nous a été possible, et nous allons dire tout ce que nous avons appris de plus certain par les récits qu'on nous a faits (³).

Après le port des Borysthénites, qui occupe justement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie, les premiers peuples qu'on rencontre sont les Callipides; ce sont des Gréco-Scythes. Au-dessus d'eux sont les Alazons. Ceux-ci et les Callipides observent en plusieurs choses les mêmes coutumes que les Scythes; mais ils sèment du blé et mangent des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet. Au-dessus des Alazons habitent les Scythes laboureurs, qui sèment du blé, non pour en faire leur nourriture, mais pour le vendre. Par delà ces Scythes on trouve les Neures. Autant que nous avons pu le savoir, la partie septentrionale de leur pays n'est point habitée Voilà les nations situées le long du fleuve Hypanis, à l'ouest du Borysthène.

Quand on a passé ce dernier fleuve, on rencontre d'abord l'Hylée, vers les côtes de la mer. Au-dessus de ce pays sont les Scythes cultivateurs. Les Grecs qui habitent les bords de l'Hypanis les appellent Borysthénites; ils se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites. Le pays de ces Scythes cultivateurs a, à l'est, trois jours de chemin, et s'étend jusqu'au fleuve Panticapes; mais celui qu'ils ont au nord est de onze jours de navigation, en remontant le Borysthène. Plus avant, on trouve de vastes déserts au delà desquels habitent les Androphages, nation particulière, et nullement scythe. Au-dessus des Androphages, il n'y a plus que de véritables déserts; du moins n'y rencontre-t-on aucun peuple, autant que nous avons pu le savoir (⁴).

A l'est de ces Scythes cultivateurs et au delà du Panticapes, vous trouvez les Scythes nomades, qui ne sèment ni ne labourent. Ce pays entier, si vous en exceptez l'Hylée, est sans arbres. Ces nomades occupent à l'est une étendue de quatorze jours de chemin jusqu'au fleuve Gerrhus.

Au delà du Gerrhus est le pays des Scythes royaux. Ces Scythes sont les plus braves et les plus nombreux; ils regardent les autres comme leurs esclaves. Ils s'étendent, du côté du midi, jusqu'à la Tauride; à l'est, jusqu'au fossé que creusèrent les fils des esclaves aveugles (⁵), et jusqu'à Cremnes, ville commerçante sur le Palus-Mæotis. Il y a même une partie de cette nation qui s'étend jusqu'au

(¹) *Les Arimaspiques.* Aristée l'écrivit environ cent cinquante ans avant Hérodote. Il prétendait vivre éternellement sur la terre.

(²) Les Issédons paraissent être les Ouigours-Sizyges (ou Tches-su des écrivains chinois), qui, à cette époque, habitaient à l'orient des Kalmouks. Les Ouigours et Huns avaient des femmes dans leurs armées, comme les Issédons.

(³) Il ne parait point probable qu'Hérodote ait visité les contrées au nord du Pont-Euxin. Il avait sans doute recueilli les renseignements qu'il donne sur ces régions éloignées dans la colonie milésienne d'Olbia, fondée environ cinq cents ans avant Jésus-Christ, et située à l'embouchure du Borysthène. On voit encore les ruines d'Olbia ou Olbiopolis à quatre ou cinq lieues au-dessous de Nicolaïef, sur la rive droite du Bog (l'Hypanis des anciens), vers son embouchure dans le liman (golfe) du Dniéper. Le comte Alexis Ouvaroff les a décrites dans un récent ouvrage.

(⁴) M. de Humboldt reconnait dans ce passage d'Hérodote le passage de l'Oural de l'ouest à l'est, et l'indication d'une autre chaîne plus orientale et plus élevée, qui est celle de l'Altaï, quoique ces chaînes ne soient point désignées par un nom particulier.

(⁵) Ce fossé est encore visible; il s'étend des monts Tauriques à Araba. Il fut réparé par Assandre, roi du Bosphore. Les descendants de ces esclaves ont longtemps habité la péninsule de Cafa; on les appelait Sindes ou Sintiens.



Tanaïs. Au nord, au-dessus de ces Scythes royaux, on rencontre les Mélanchlænes, peuple qui n'est point scythe. Au delà des Mélanchlænes, il n'y a, autant que nous pouvons le savoir, que des marais et des terres sans habitants.

Le pays au delà du Tanaïs n'appartient pas à la Scythie; il se partage en plusieurs contrées. La première est aux Sauromates. Ils commencent à l'extrémité du Palus-Mæotis, et occupent le pays qui est au nord; il est de quinze journées de marche : on n'y voit ni arbres fruitiers ni arbres sauvages. La seconde contrée au-dessus des Sauromates est habitée par les Budins; elle porte toutes sortes d'arbres en abondance. Mais au-dessus et au nord des Budins le premier pays où l'on entre est un vaste désert de sept jours de chemin.

Après ce désert, en déclinant vers l'est, vous trouvez les Thyssagètes : c'est une nation particulière et nombreuse, qui ne vit que de sa chasse. Les Iyrques leur sont contigus. Ils habitent le même pays, et ne vivent aussi que de gibier qu'ils prennent de cette manière : comme tout est plein de bois, les chasseurs montent sur un arbre pour épier et attendre la bête. Ils ont chacun un cheval dressé à se mettre ventre à terre, afin de paraître plus petit. Ils mènent aussi un chien avec eux. Aussitôt que le chasseur aperçoit du haut de l'arbre la bête à sa portée, il l'atteint d'un coup de flèche, monte sur son cheval, et la poursuit avec son chien qui ne le quitte point.

Au delà des Iyrques, en avançant vers l'est, on trouve d'autres Scythes qui, ayant secoué le joug des Scythes royaux, sont venus s'établir en cette contrée.

Tout le pays dont je viens de parler, jusqu'à celui des Scythes, est plat, et les terres en sont excellentes et fortes; mais au delà il est rude et pierreux. Lorsque vous en avez traversé une grande partie, vous trouvez des peuples qui habitent au pied de hautes montagnes. On dit qu'ils sont tous chauves de naissance, hommes et femmes; qu'ils ont le nez aplati et le menton allongé. Ils ont une langue particulière; mais ils sont vêtus à la scythe. Enfin, ils vivent du fruit d'une espèce d'arbre appelé pontique. Cet arbre, à peu près de la grandeur d'un figuier, porte un fruit à noyau de la grosseur d'une fève. Quand ce fruit est mûr, ils le pressent dans un morceau d'étoffe, et en expriment une liqueur noire et épaisse qu'ils appellent *aschy*. Ils sucent cette liqueur, et la boivent mêlée avec du lait. A l'égard du marc le plus épais, ils en font des masses qui leur servent de nourriture; car ils ont peu de bétail, faute de bons pâturages. Ils demeurent toute l'année chacun sous un arbre. L'hiver, ils couvrent ces arbres d'une étoffe de laine blanche, serrée et foulée, qu'ils ont soin d'ôter pendant l'été. Personne ne les insulte : on les regarde en effet comme sacrés. Ils n'ont en leur possession aucune arme offensive. Leurs voisins les prennent pour arbitres dans leurs différends; et quiconque se réfugie dans leur pays y trouve un asile inviolable où personne n'ose l'attaquer. On les appelle Argippéens (1).

On a une connaissance exacte de tout le pays jusqu'à celui qu'occupent ces hommes chauves, et de toutes les nations en deçà. Il n'est pas difficile d'en savoir des nouvelles par les Scythes qui vont chez eux, par les Grecs de la ville de commerce située sur le Borysthène (2), et par ceux des autres villes commerçantes situées sur le Pont-Euxin. Ces peuples parlent sept langues différentes. Ainsi les Scythes qui voyagent dans leur pays ont besoin de sept interprètes pour y commercer (3).

On connaît donc tout ce pays jusqu'à celui de ces hommes chauves; mais on ne peut rien dire de

(1) Argippéens veut dire fainéants, oisifs. D'après le portrait qu'Hérodote fait de ce peuple, on a cru reconnaître quelque tribu de Kalmouks de la Sibérie occidentale, ayant la physionomie mongole. Les Kalmouks sont dans l'usage d'exprimer des fruits dans leur lait aigre de jument. Ceux du Volga emploient à cela la baie d'une petite plante appelée zergène. Les feutres blancs dont les Argippéens couvraient leurs arbres sont encore aujourd'hui les seuls toits en usage chez les Kalmouks. Toutefois, on paraît incliner davantage maintenant à la supposition que les Argippéens étaient de race finnoise.

(2) C'est la ville de Borysthène.

(3) Le comte J. Potocki suppose qu'il s'agit ici de caravanes de marchands scythes et gréco-scythes qui partaient d'Olbia et allaient à un marché ou entrepôt considérable, vers le pays où l'on trouve les ruines des temples de Semipolatna (temples qui ne remontent pas au temps d'Hérodote). Ces marchands traversaient : 1° le pays des Callipides, peuple gréco-scythe; le long du Bog d'Olbia jusqu'à Boghopol; 2° les Scythes agricoles de race tchoude, sur le Dniéper et le Molotchnyiavody; 3° les Boudins ou Boudiniens, peuple roux de la race tchoude, à la gauche du Tanaïs, depuis sa source jusqu'à son rapprochement du Volga; 4° le désert où s'arrêta Darius, sur le Khoper; 5° les Thyssagètes ou Gètes mobiles, sorte d'Alains, à la droite du Volga, depuis Nijney-Novgorod jusqu'à Saratov; 6° les Jurks, d'où sont issus les Bachkirs; 7° les Saces, déserteurs des Skolotes, qui habitaient à l'est des Jurks, et qui sont le premier commencement des Tartares de Sibérie.



certain de celui qui est au-dessus : des montagnes élevées et inaccessibles en interdisent l'entrée. Les Argippéens racontent cependant qu'elles sont habitées par des Ægipodes, ou hommes à pieds de chèvre (1); mais cela ne me paraît mériter aucune sorte de croyance. Ils ajoutent aussi que, si l'on avance plus loin, on trouve d'autres peuples qui dorment six mois de l'année. Pour moi, je ne puis absolument le croire (2). On sait que le pays à l'est des Argippéens est occupé par les Issédons; mais celui qui est au-dessus, du côté du nord, n'est connu ni des Argippéens ni des Issédons, qui n'en disent que ce que j'ai rapporté d'après eux.

Voici les usages qui s'observent, à ce qu'on dit, chez les Issédons. Quand un Issédon a perdu son père, tous ses parents lui amènent du bétail : ils l'égorgent, et, l'ayant coupé par morceaux, ils coupent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison, et, mêlant toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Quant à la tête, ils en ôtent le poil et les cheveux, et, après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent, et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. Telles sont leurs cérémonies funèbres; car ils en observent en l'honneur de leurs pères, ainsi que les Grecs célèbrent l'anniversaire de la mort des leurs. Au reste, ils passent aussi pour aimer la justice; et, chez eux, les femmes ont autant d'autorité.



Arimaspes et Griffons. — Peinture antique. — Voy. d'Agincourt, Tischbein et Millin (3).

On connaît donc aussi ces peuples; mais, pour le pays qui est au-dessus, on sait, par le témoignage des Issédons, qu'il est habité par des hommes qui n'ont qu'un œil, et par des Gryphons qui gardent

(1) Le comte J. Potocki a entendu, chez les Kalmouks, les mêmes récits sur les hommes à pieds de chèvres (capripèdes), sur les hommes à tête de chien (cynocéphales), etc.; on lui assurait que ces hommes vivaient sur les prolongements de la chaîne de Sibérie.

(2) Ils ne dorment pas tout ce temps, mais leur saison de nuit dure six mois.

(3) Les Arimaspes sont vêtus comme les Amazones. Ils sont coiffés de mitres phrygiennes; ils ont des manches et des anaxyrides; ils portent le petit bouclier échancré en croissant. On a quelquefois supposé que ces guerriers étaient des Amazones.

« C'est de l'intérieur de l'Asie qu'arrivérent dans la Grèce les notions relatives aux formes du griffon. Les Grecs qui trafiquaient vers le Pont-Euxin les reçurent des Scythes, et ceux-ci à leur tour les avaient reçues des Argippéens, peuples qui habitaient les steppes comprises entre l'Oural et l'Altaï. Les marchands mêlèrent à l'histoire des griffons les notions confuses qu'ils avaient reçues des mêmes Scythes sur les riches mines des montagnes de la Tartarie, et la manière dont ils lièrent les deux traditions est tout à fait conforme à l'esprit et aux croyances de leur temps. Alors, en effet, c'était une chose reconnue que tout trésor avait pour gardien un animal non moins redoutable par sa force qu'effrayant par sa figure. Le griffon au bec d'aigle, aux griffes de lion (car la division des doigts avait bien pu produire la même erreur qu'à la Chine), aura été naturellement le gardien de l'or de ces cavernes. Dans la bouche des Grecs, l'histoire ne manqua pas de s'embellir. » (Le docteur Roulin, *Mémoire sur le tapir*. — *Mémoires des savants étrangers*, Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XVII.)

D'après M. Ad. Erman, la tradition des griffons se rattacherait à l'existence de grands pachydermes. Les tribus indigènes

l'or. Les Scythes l'ont appris des Issédons, et nous des Scythes. Nous les appelons Arimaspes en langue scythe. *Arima* signifie un en cette langue, et *spou*, œil [1].



Ouragan d'hiver. — Chevaux emportés sur les glaces de la mer Noire [2]. — D'après Hommaire de Hell.

Dans tout le pays dont je viens de parler, l'hiver est si rude, et le froid si insupportable pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau sur la terre on n'y fait point de boue, mais seulement en y allu-

du nord de la Sibérie, peuples chasseurs, croient reconnaître, dans les ossements fossiles de leurs terrains d'alluvion, les griffes, le bec et même la tête entière d'un oiseau gigantesque. « Les orpailleurs sibériens, dit cet auteur, ont recueilli, enlevé pour ainsi dire, l'or de *dessous* les griffons; car aujourd'hui, comme au temps d'Hérodote, des sables aurifères que recouvrent des tourbes et des ossements fossiles sont partout également fréquents. »

A ce sujet, M. de Humboldt fait observer que « l'image symbolique des griffons, comme fiction poétique ou représentation dans les arts, a devancé beaucoup, chez les Grecs, les rapports des colons du Pont avec les Arimaspes. Hésiode connaît déjà les griffons, et les Samiens les ont figurés sur le vase qui rappelait les bénéfices de la première expédition de Tartessus. C'est en Perse et dans l'Inde que ce symbole mystérieux de l'animal « gardien de l'or » semble indigène, et le commerce de Milet a contribué à le répandre en Grèce avec les tapisseries de Babylone. »

(1) On suppose que le pays des Arimaspes était situé sur la pente boréale de l'Altaï; cette supposition se justifie par les richesses métalliques récemment découvertes entre les monts Koustnecks et dans les ravins des basses régions de la Sibérie. On fait encore des contes chez les Kalmouks sur les hommes à un seul œil et sur les griffons, que les mythologues persans et turcs connaissent aussi sous les noms de Simourg-Aucha et Auka-Kouchi.

(2) Les voyageurs font une description presque effrayante des metels ou chasse-neiges qui bouleversent, en hiver, les bords de la mer Caspienne. Ce sont des tourbillons, des sifflements, des orages si furieux, des vents si désordonnés, qu'il semble que tout va se détruire et se dissoudre dans un dernier cataclysme On voit des troupes entières de chevaux, surpris par le metel et loin de leurs étables, résister en vain à la violence du vent en se pressant les uns contre les autres, et avancer peu à peu, malgré leurs efforts, sur les glaces du littoral, jusqu'à ce que, celles-ci manquant sous leurs pieds, ils soient tous engloutis dans la mer

Pendant l'hiver qui précéda l'arrivée de Hommaire de Hell à Astrakan, plus de six mille chevaux appartenant au prince kalmouk Tumène se perdirent de la sorte dans les flots de la mer Caspienne. En 1827, les Khirguises de la horde intérieure perdirent, à la suite des chasse-neiges, 280 500 chevaux.

En aucune saison, du reste, les steppes de la mer Caspienne n'offrent un tableau attrayant; l'eau douce manque presque partout, et l'on franchit souvent cent lieues sans rencontrer une trace humaine; le sol, privé de toute végétation, n'offre en fait d'accidents que des sables et des lacs salés. Toutes les plaines comprises entre la mer Caspienne et les sources de

mant du feu [1]. La mer même se glace dans cet affreux climat, ainsi que tout le Bosphore Cimmérien; les Scythes de la Chersonèse passent en corps d'armée sur cette place, et y conduisent leurs chariots pour aller dans le pays des Sindes. L'hiver continue de la sorte huit mois entiers; les quatre autres mois, il fait encore froid. L'hiver, dans ces contrées, est bien différent de celui des autres pays. Il y pleut si peu en cette saison, que ce n'est pas la peine d'en parler, et l'été il ne cesse d'y pleuvoir. Il n'y tonne point dans le temps qu'il tonne ailleurs; mais le tonnerre est très-fréquent en été. S'il s'y fait entendre en hiver, on le regarde comme un prodige. Il en est de même des tremblements de terre. S'il en arrive en Scythie, soit en été, soit en hiver, c'est un prodige qui répand la terreur. Les chevaux y soutiennent le froid; mais les mulets et les ânes ne le peuvent absolument, quoique ailleurs les chevaux exposés à la gelée dépérissent, et que les ânes et les mulets y résistent sans peine.

Je pense que la rigueur du climat empêche les bœufs d'y avoir des cornes. Homère rend témoignage à mon opinion dans l'Odyssée, lorsqu'il parle en ces termes · « Et la Libye, où les cornes viennent promptement aux agneaux. »

Cela me paraît d'autant plus juste que, dans les pays chauds, les cornes poussent de bonne heure aux animaux, et que, dans ceux où il fait un froid violent, ils n'en ont point du tout, ou, si elles poussent, ce n'est qu'avec peine [2].

Quant aux plumes dont les Scythes disent que l'air est tellement rempli qu'ils ne peuvent ni voir ce qui est au delà, ni pénétrer plus avant, voici l'opinion que j'en ai. Il neige toujours dans les régions situées au-dessus de la Scythie, mais vraisemblablement moins en été qu'en hiver. Quiconque a vu de près la neige tomber à gros flocons comprend facilement ce que je dis. Elle ressemble, en effet, à des plumes. Je pense donc que cette partie du continent, qui est au nord, est inhabitable à cause des grands froids, et que, lorsque les Scythes et leurs voisins parlent de plumes, ils ne le font que par comparaison avec la neige. Voilà ce qu'on dit sur ces pays si éloignés.

Ni les Scythes, ni aucun autre peuple de ces régions lointaines, ne parlent des Hyperboréens [3], si ce n'est peut-être les Issédons; et ceux-ci même, à ce que je pense, n'en disent rien : car les Scythes, qui, sur le rapport des Issédons, nous parlent des peuples qui n'ont qu'un œil, nous diraient aussi quelque chose des Hyperboréens. Cependant Hésiode en fait mention, et Homère aussi dans les Épigones, en supposant du moins qu'il soit l'auteur de ce poëme.

Les Déliens en parlent beaucoup plus amplement. Ils racontent que les offrandes des Hyperboréens leur venaient enveloppées dans de la paille de froment. Elles passaient chez les Scythes : transmises ensuite de peuple en peuple, elles étaient portées le plus loin possible vers l'occident, jusqu'à la mer Adriatique. De là, on les envoyait du côté du midi. Les Dodonéens étaient les premiers Grecs qui les recevaient. Elles descendaient de Dodone jusqu'au golfe Maliaque, d'où elles passaient en Eubée, et, de ville en ville, jusqu'à Caryste. De là, sans toucher à Andros, les Carystiens les portaient à Ténos, et les Téniens à Délos. Si l'on en croît les Déliens, ces offrandes parviennent de cette manière dans leur île [4].

En voilà assez sur les Hyperboréens. Je ne m'arrête pas, en effet, à ce qu'on conte d'Abaris, qui

Manitch sont complétement dépourvues de quadrupèdes; les insectes eux-mêmes y sont très-rares, et sans les myriades d'oiseaux aquatiques, tels que les pélicans, les hérons, les oies et les canards, qui peuplent les nombreux lacs salés, ces steppes seraient véritablement l'expression la plus parfaite de la solitude absolue.

(1) Hérodote ne fait point mention des chaleurs extrêmes qui succèdent à la violence des hivers dans ces régions situées au nord du Pont-Euxin et du Palus-Méotides. Il n'est pas rare qu'à six mois d'intervalle les variations thermométriques embrassent jusqu'à 70 et même 75 degrés de l'échelle centigrade. Hommaire de Hell a constaté sur le littoral de la mer Caspienne des froids de 32 degrés, et a éprouvé, en contraste, des chaleurs de 39 à 40 degrés.

(2) Erreur. Hérodote se laisse séduire ici par un système spécieux. Il ne connaissait point les animaux des parties les plus septentrionales de l'Europe. La nature du climat n'a point l'influence qu'il suppose, soit sur la croissance plus ou moins rapide des cornes, soit sur leurs dimensions.

(3) Les Hyperboréens des Issédons étaient des Toungouses qui avaient six mois de nuit; les Hyperboréens des Grecs étaient les Ziphéens ou Slaves, qui habitaient aux embouchures du Niémen et de la Dvina.

(4) Plutarque dit que les offrandes des Hyperboréens arrivaient à Délos accompagnées de joueurs de flûte et de guitare. *(Traité de la musique.)* Deux jeunes Hyperboréennes, chargées des offrandes, étant mortes à Délos, on leur éleva un tombeau dans un lieu consacré à Diane.



était, dit-on, Hyperboréen, et qui, sans manger, voyagea par toute la terre, porté sur une flèche. Au reste, s'il y a des Hyperboréens (¹), il doit y avoir aussi des Hypernotiens (²).

Le Pont-Euxin (³) est de toutes les mers celle qui mérite le plus notre admiration. Elle a 11 100 stades de longueur sur 3 300 de largeur (⁴). L'embouchure de cette mer a 4 stades de large sur environ 620 stades de long. Ce col, ou détroit, s'appelle Bosphore et s'étend jusqu'à la Propontide. Quant à la Propontide, elle a 500 stades de largeur sur 1 400 de longueur, et se jette dans l'Hellespont, qui, dans l'endroit où il est le moins large, n'a que 7 stades de largeur sur 400 de longueur. L'Hellespont communique à une mer d'une vaste étendue qu'on appelle la mer Égée

On a mesuré ces mers de la manière suivante · dans les longs jours, un vaisseau fait en tout environ 70 000 orgyies de chemin, et 60 000 par nuit. Or, de l'embouchure du Pont-Euxin au Phase, qui est sa plus grande longueur, il y a neuf jours et huit nuits de navigation · cela fait 1 110 000 orgyies, c'est-à-dire 11 100 stades. De la Sindique à Thémiscyre, sur le Thermodon, où le Pont-Euxin est le plus large, on compte trois jours et deux nuits de navigation, qui font 330 000 orgyies, ou 3 300 stades. C'est ainsi que j'ai pris les dimensions du Pont-Euxin, du Bosphore et de l'Hellespont; et ces mers sont naturellement telles que je les ai représentées. Le Palus-Mæotis se jette dans le Pont-Euxin; il n'est guère moins grand que cette mer, et on l'appelle la mer du Pont.

Le Pont-Euxin est de tous les pays celui qui produit les nations les plus ignorantes. J'en excepte toutefois les Scythes. Parmi celles, en effet, qui habitent en deçà du Pont-Euxin, nous ne pouvons pas en citer une seule qui ait donné des marques de prudence et d'habileté, ni même qui ait fourni un homme instruit, si ce n'est la nation scythe, et Anacharsis.

Les Scythes sont, de tous les peuples que nous connaissions ceux qui ont trouvé les moyens les plus sûrs pour se conserver les avantages les plus précieux; mais je ne vois chez eux rien autre chose à admirer. Ces avantages consistent à ne point laisser échapper ceux qui viennent les attaquer et à ne pouvoir être joints quand ils ne veulent point l'être : car ils n'ont ni villes ni forteresses Ils traînent avec eux leurs maisons; ils sont habiles à tirer de l'arc étant à cheval. Ils ne vivent point des fruits du labourage, mais de bétail, et n'ont point d'autres maisons que leurs chariots (⁵). Comment de pareils peuples ne seraient-ils pas invincibles, et comment serait-il aisé de les joindre pour les combattre?

Ils ont imaginé ce genre de vie, tant parce que la Scythie y est très-propre, que parce que leurs rivières la favorisent et leur servent de rempart. Leur pays est un pays de plaines, abondant en pâturages et bien arrosé : il n'est, en effet, guère moins coupé de rivières que l'Égypte ne l'est de canaux. Je ne parlerai que des plus célèbres, de celles sur lesquelles on peut naviguer en remontant de la mer. Tels sont l'Ister, fleuve qui a cinq embouchures; ensuite le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène, le Panticapes, l'Hypacyris, le Gerrhus et le Tanaïs. Je vais en décrire le cours.

L'Ister, le plus grand de tous les fleuves que nous connaissions, est toujours égal à lui-même, soit en été, soit en hiver. On le rencontre le premier en Scythie à l'occident des autres, et il est le plus grand parce qu'il reçoit les eaux de plusieurs autres rivières (⁶). On ne doit pas s'étonner que l'Ister reçoive tant de rivières, puisqu'il traverse toute l'Europe. Il prend sa source dans le pays des Celtes (ce sont les derniers peuples de l'Europe du côté de l'occident, si l'on excepte les Cynètes), et, après

(¹) Suivant l'étymologie, qui sont au delà de Borée.

(²) Hypernotiens, qui sont au delà du sud

(³) La mer Noire fut d'abord appelée mer Inhospitalière *(Pontos-Axénos)*, par allusion, disent la plupart des auteurs, aux cruautés des habitants de la Tauride. Quand les Milésiens et les Héracléens eurent chassé les Tauriens et fondé les États du Bosphore de Kherson, on donna à la mer Noire le nom de mer Hospitalière *(Pontos-Axénos)*. Peut-être aussi ces deux noms marquent-ils seulement deux états différents de la navigation.

Les États du Bosphore de Kherson s'élevèrent à un haut degré de prospérité. Le roi Leucon, souverain du Bosphore envoya aux Athéniens jusqu'à 2 100 000 médimnes de blé, 360 ans avant l'ère chrétienne. Ces colons commerçants et agriculteurs faisaient venir de Grèce des marbres précieux.

(⁴) Les commentateurs font observer qu'en admettant qu'il s'agisse ici du stade de 51 toises, les mesures d'Hérodote donnent au Pont-Euxin une longueur de 226 lieues et une largeur de 67 lieues un tiers, ce qui est à peu près exact. Ces mesures seraient exagérées si l'on supposait qu'Hérodote se fût servi du stade employé plus tard par Ératosthènes. (Voy. p. 2.)

(⁵) Ces maisons placées sur des chariots sont les *otaou* des Tartares.

(⁶) Hérodote donne ici quelques détails sur les principaux affluents de l'Ister



avoir traversé l'Europe entière, il entre dans la Scythie par une de ses extrémités. La réunion de toutes ces rivières rend l'Ister le plus grand des fleuves. Mais si on le compare lui seul avec le Nil, on donnera la préférence au fleuve d'Égypte, parce que celui-ci ne reçoit ni rivière, ni fontaine, qui serve à le grossir (1) L'Ister, comme je l'ai déjà dit, est toujours égal, soit en été, soit en hiver. En voici, ce me semble, la raison. En hiver, il n'est pas plus grand qu'à son ordinaire, ou du moins guère plus qu'il ne doit l'être naturellement, parce qu'en cette saison il pleut très-peu dans les pays où il passe, et que toute la terre y est couverte de neige. Cette neige, qui est tombée en abondance pendant l'hiver, venant à se fondre en été, se jette dans l'Ister. La fonte des neiges, et les pluies fréquentes et abondantes qui arrivent en cette saison, contribuent à le grossir. Si donc, en été, le soleil attire à lui plus d'eau qu'en hiver, celles qui se rendent dans ce fleuve sont aussi, à proportion, plus abondantes en été qu'en hiver. Il résulte de cette opposition une compensation qui fait paraître ce fleuve toujours égal.

L'Ister est donc un des fleuves qui coulent en Scythie. On rencontre ensuite le Tyras; il vient du nord, et sort d'un grand lac qui sépare la Scythie de la Neuride (2). Les Grecs qu'on appelle Tyrites habitent vers son embouchure.

L'Hypanis (3) est le troisième : il vient de la Scythie et coule d'un grand lac autour duquel paissent des chevaux blancs sauvages (4). Le lac s'appelle avec raison la Mère de l'Hypanis (5). Cette rivière, qui prend sa source dans ce lac, est petite, et son eau est douce pendant l'espace de cinq journées de navigation; mais ensuite, et à quatre journées de la mer, elle devient très-amère. Cette amertume provient d'une fontaine qu'elle reçoit, et qui est si amère que, quoique fort petite, elle ne laisse pas de gâter toutes les eaux de cette rivière, qui est grande entre les petites. Cette fontaine est sur les frontières du pays des Scythes laboureurs et des Alazons, et porte le même nom que l'endroit d'où elle sort. On l'appelle en langue scythe *Exampée,* qui signifie en grec Voies sacrées. Le Tyras et l'Hypanis s'approchent l'un de l'autre dans le pays des Alazons; mais bientôt après ils s'éloignent et laissent entre eux un grand intervalle.

Le Borysthène (6) est le quatrième fleuve, et le plus grand de ce pays après l'Ister. C'est aussi, à mon avis, le plus fécond de tous les fleuves, non-seulement de la Scythie, mais du monde, si l'on excepte le Nil, avec lequel il n'y en a pas un qui puisse entrer en comparaison. Il fournit au bétail de beaux et d'excellents pâturages. On y pêche abondamment toutes sortes de bons poissons. Son eau est très-agréable à boire, et elle est toujours claire et limpide, quoique les fleuves voisins soient limoneux. On recueille sur ses bords d'excellentes moissons; et, dans les endroits où l'on ne sème point, l'herbe y vient fort haute et en abondance. Le sel se cristallise de lui-même à son embouchure et en grande quantité. Il produit de gros poissons sans arêtes, qu'on sale; on les appelle *antacées.* On y trouve aussi beaucoup d'autres choses dignes d'admiration. Jusqu'au pays appelé Gerrhus, il y a quarante journées de navigation, et l'on sait que ce fleuve vient du nord. Mais on ne connaît ni les pays qu'il traverse plus haut, ni les nations qui l'habitent. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'il coule à travers un pays désert pour venir sur les terres des Scythes cultivateurs. Ces Scythes habitent sur ses bords pendant l'espace de dix journées de navigation. Ce fleuve et le Nil sont les seuls dont je ne puis indiquer les sources, et je ne crois pas qu'aucun Grec en sache davantage. Quand le Borysthène est près de la mer, l'Hypanis mêle avec lui ses eaux en se jetant dans le même marais. La langue de terre qui est entre ces deux fleuves s'appelle le promontoire d'Hippolaüs. On y a bâti un temple à Cérès.

(1) Le Nil, depuis son entrée en Égypte, ne reçoit en effet ni rivière ni fontaine.

(2) Le lac de Komarno.

(3) Le Bog ou Boug.

(4) Lorsque le comte Potocki traversa le steppe en 1784, il y avait encore des chevaux blancs sauvages dans les campagnes où l'Ingoul tombe dans le Bog.

(5) On croit trouver la trace de ce lac au-dessus de Mendziboz. « En général, remarque à cette occasion Potocki, les lacs formés dans la terre, et non dans le rocher, tendent toujours à élargir leur canal de décharge, et, la dépense devenant plus grande que la recette, ils finissent par disparaître tout à fait. De là vient que, parmi les lacs dont parle Hérodote, les uns ont beaucoup diminué et les autres n'existent plus. »

(6) Borysthène veut dire le détroit septentrional.

Au delà de ce temple, vers le bord de l'Hypanis, habitent les Borysthénites. Mais en voilà assez sur ces fleuves.

On rencontre ensuite le Panticapes [1], et c'est la cinquième rivière. Elle vient aussi du nord, sort d'un lac, entre dans l'Hylée, et, après l'avoir traversée, elle mêle ses eaux avec celles du Borysthène. Les Scythes cultivateurs habitent entre ces deux rivières.

La sixième est l'Hypacyris [2]; elle sort d'un lac, traverse par le milieu les terres des Scythes nomades, et se jette dans la mer près de la ville de Carcinitis, enfermant à droite le pays d'Hylée, et ce qu'on appelle la Course d'Achille.

Le septième fleuve est le Gerrhus [3]; il se sépare du Borysthène vers l'endroit où ce fleuve commence à être connu, depuis le Gerrhus, pays qui lui donne son nom. En coulant vers la mer, il sépare les Scythes nomades des Scythes royaux, et se jette dans l'Hypacyris.

Le huitième, enfin, est le Tanaïs [4]; il vient d'un pays fort éloigné, et sort d'un grand lac, d'où il se jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle Mæotis, qui sépare les Scythes royaux des Sauromates. L'Hyrgis se décharge dans le Tanaïs.

Tels sont les fleuves célèbres dont la Scythie a l'avantage d'être arrosée. L'herbe que produit ce pays est la meilleure pour le bétail, et la plus succulente que nous connaissions, comme on peut le remarquer en ouvrant les bestiaux qui s'en sont nourris. Les Scythes ont donc en abondance les choses les plus nécessaires à la vie.

Quant à leurs autres lois et coutumes, les voici telles qu'elles sont établies chez eux. Ils cherchent à se rendre propices principalement Vesta, ensuite Jupiter et la Terre, qu'ils croient femme de Jupiter; et, après ces trois divinités, Apollon, Vénus-Uranie, Hercule, Mars. Tous les Scythes reconnaissent ces divinités; mais les Scythes royaux sacrifient aussi à Neptune. En langue scythe, Vesta s'appelle *Tabiti;* Jupiter, *Papæus,* nom qui, à mon avis, lui convient parfaitement [5]; la Terre, *Apia;* Apollon, *Œtosyros,* Vénus-Uranie, *Artimpasa;* Neptune, *Thamimasadas.* Ils élèvent des statues, des autels et des temples à Mars, et n'en élèvent qu'à lui seul.

Les Scythes sacrifient de la même manière dans tous leurs lieux sacrés. Ces sacrifices se font ainsi : la victime est debout, les deux pieds de devant attachés avec une corde. Celui qui doit l'immoler se tient derrière, tire à lui le bout de la corde, et la fait tomber. Tandis qu'elle tombe, il invoque le dieu auquel il va la sacrifier. Il lui met ensuite une corde au cou, et serre la corde avec un bâton qu'il tourne [6]. C'est ainsi qu'il l'étrangle, sans allumer de feu, sans faire de libations, et sans aucune autre cérémonie préparatoire. La victime étranglée, le sacrificateur la dépouille et se dispose à la faire cuire.

Comme il n'y a point du tout de bois en Scythie, voici comment ils ont imaginé de faire cuire la victime. Quand ils l'ont dépouillée, ils enlèvent toute la chair qui est sur les os, et la mettent dans des chaudières, s'il se trouve qu'ils en aient. Les chaudières de ce pays ressemblent beaucoup aux cratères de Lesbos, excepté qu'elles sont beaucoup plus grandes. On allume dessous du feu avec les os de la victime. Mais, s'ils n'ont point de chaudière, ils mettent toutes les chairs avec de l'eau dans le ventre de l'animal, et allument les os dessous. Ces os font un très-bon feu, et le ventre tient aisément les chairs désossées. Ainsi le bœuf se fait cuire lui-même [7], et les autres victimes se font cuire aussi chacune elle-même. Quand le tout est cuit, le sacrificateur offre les prémices de la chair et des entrailles en les jetant devant lui. Ils immolent aussi d'autres animaux, et principalement des chevaux.

Telles sont les espèces d'animaux que les Scythes sacrifient à ces dieux, et tels sont leurs rites. Mais voici ceux qu'ils qu'ils observent à l'égard du dieu Mars : dans chaque nome on lui élève un temple de

(1) Panticapes veut dire « tout jardin. » Cette rivière est nommée aujourd'hui *Kouskitvody.*

(2) Tête de cheval.

(3) Le Tokmak, suivant Potocki.

(4) Le Don.

(5) Hérodote suppose que ce mot, chez les Scythes, signifiait père, et cela peut très-bien être. On sait que, dans toutes les langues, *ap, pa, papa,* sont les premières syllabes que prononcent les enfants, et qu'ils désignent de cette manière leurs pères. (Larcher.)

(6) On pratique encore quelque chose de semblable dans les sacrifices que font les Tcheremisses et quelques peuples turcs.

(7) Cette manière de cuire la viande est encore en usage chez les Kalmouks : on enferme les morceaux du bœuf dans l'estomac, que l'on met dans une chaudière, puis on jette les os encore gras dans le feu pour entretenir la flamme.



la manière suivante, dans un champ destiné aux assemblées de la nation. On entasse des fagots de menu bois, et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, et moindre en hauteur. Sur cette pile, on pratique une espèce de plate-forme carrée, dont trois côtés sont inaccessibles; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. On y entasse tous les ans cent cinquante charretées de menu bois pour relever cette pile qui s'affaisse par les injures des saisons. Au haut de cette pile, chaque nation scythe plante un vieux cimeterre de fer, qui leur tient lieu de simulacre de Mars ([1]). Ils offrent tous les ans à ce cimeterre des sacrifices de chevaux et d'autres animaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils lui sacrifient aussi le centième de tous les prisonniers qu'ils font sur leurs ennemis, mais non de la même manière que les animaux; la cérémonie en est bien différente. Ils font d'abord des libations avec du vin sur la tête de ces victimes humaines, les égorgent ensuite sur un vase, portent ce vase au haut de la pile, et en répandent le sang sur le cimeterre ([2]). Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et les jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent; le bras reste où il tombe, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

Tels sont les sacrifices établis parmi ces peuples; mais ils n'immolent jamais de pourceaux ([3]), et ne veulent pas même en nourrir dans leur pays.

Quant à la guerre, voici les usages qu'ils observent. Un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi ([4]). Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part à tout le butin; sans cela, il en sera privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision alentour, vers les oreilles, et, la prenant par le haut, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf; et, quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte, et s'en fait honneur : car plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines, comme des capes de berger, et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent, jusqu'aux ongles inclusivement, la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est en effet épaisse; et de toutes les peaux, c'est presque la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent des hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils les portent sur leurs chevaux. Telles sont les coutumes reçues parmi ces peuples.

Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais celles de leurs plus grands ennemis. Ils scient le crâne au-dessous des sourcils, et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un morceau de cuir de bœuf, sans apprêt; les riches non-seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans, et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs proches, si, après avoir eu quelque querelle ensemble, ils ont remporté sur eux la victoire en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parents, et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, et appellent cela des actions de valeur.

Chaque gouverneur donne tous les ans un festin dans son nome, où l'on sert du vin mêlé avec de l'eau dans un cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis boivent de ce vin; ceux qui n'ont rien fait de

([1]) D'autres peuples barbares honoraient le dieu de la guerre sous l'emblème d'un cimeterre. Ammien Marcellin dit des Huns : *Nec templum apud eos visitur aut delubrum... sed gladius, barbarico ritu, humi figitur nudus, eumque ut Martem... colunt.* A Rome même, une pique représentait autrefois le dieu Mars, comme nous l'apprenons de Varron. (L.)

Le simulacre de Mercure était, dans les temps anciens, un amas de pierres ou un trilithon. (Voyez plus loin JULES-CÉSAR.)

([2]) Les Kalmouks de l'Altaï oriental ont encore coutume d'exposer au bout de longues perches des peaux de chevaux, de vaches et de bœufs, pour marquer les endroits consacrés à l'exercice du culte religieux, ou pour se concilier le malin esprit. On élève aussi au-dessus des tumulus ou tas de pierres funéraires un vase rempli de *tar* ou d'*arakoun*, et attaché à une perche.

([3]) Aujourd'hui même les Kalmouks n'élèvent point de porcs, bien que leur religion ne le défende point.

([4]) Cet usage s'est conservé chez les Turcs, qui paraissent être de la même race que les Sakes, quoique d'une tribu un peu différente.



semblable n'en goûtent point; ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Tous ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent, en même temps, dans deux coupes jointes ensemble.

Les devins sont en grand nombre parmi les Scythes, et se servent de baguettes de saule pour exercer la divination. Ils apportent des faisceaux de baguettes, les posent à terre, les délient, et, lorsqu'ils ont mis à part chaque baguette, ils prédisent l'avenir. Pendant qu'ils font ces prédictions, ils reprennent les baguettes l'une après l'autre, et les remettent ensemble. Ils ont appris de leurs ancêtres cette sorte de divination. Les Énarées, qui sont des hommes efféminés, disent qu'ils tiennent ce don de Vénus. Ils se servent, pour exercer leur art, d'écorce de tilleul; ils fendent en trois cette écorce, l'entortillent autour de leurs doigts, puis ils la défont, et annoncent ensuite l'avenir.

Si le roi des Scythes tombe malade, il envoie chercher trois des plus célèbres d'entre ces devins, qui exercent leur art de la manière que nous avons dite. Ils lui répondent ordinairement que tel et tel, dont ils disent en même temps les noms, ont fait un faux serment en jurant par les Lares du palais. Les Scythes, en effet, jurent assez ordinairement par les Lares du palais, quand ils veulent faire le plus grand de tous les serments.

Aussitôt on saisit l'accusé, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; quand on l'a amené, ils lui déclarent que, par l'art de la divination, ils sont sûrs qu'il a fait un faux serment en jurant par les Lares du palais, et qu'ainsi il est la cause de la maladie du roi. Si l'accusé nie le crime et s'indigne qu'on ait pu le lui imputer, le roi fait venir le double d'autres devins. Si ceux-ci le convainquent aussi de parjure par les règles de la divination, on lui tranche sur-le-champ la tête, et ses biens sont confisqués au profit des premiers devins. Si les devins que le roi a mandés en second lieu le déclarent innocent, on en fait venir d'autres, et puis d'autres encore; et, s'il est déchargé de l'accusation par le plus grand nombre, la sentence qui l'absout est l'arrêt de mort des premiers devins.

Voici comment on les fait mourir: on remplit de menu bois un chariot, auquel on attelle des bœufs; on place les devins au milieu de ces fagots, les pieds attachés, les mains liées derrière le dos, et un bâillon à la bouche. On met ensuite le feu aux fagots, et l'on chasse les bœufs en les épouvantant. Plusieurs de ces animaux sont brûlés avec les devins; d'autres se sauvent à demi brûlés, lorsque la flamme a consumé le timon. C'est ainsi qu'on brûle les devins, non-seulement pour ce crime, mais encore pour d'autres causes; et on les appelle faux devins.

Le roi fait mourir les enfants mâles de ceux qu'il punit de mort; mais il épargne les filles.

Lorsque les Scythes font un traité avec quelqu'un, quel qu'il puisse être, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y versent de leur sang en se faisant de légères incisions au corps avec un couteau ou une épée; après quoi ils trempent dans cette coupe un cimeterre, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières, et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et, après eux, les personnes les plus distinguées de leur suite.

Les tombeaux de leurs rois sont dans le pays des Gerrhes, où le Borysthène commence à être navigable [1]. Quand le roi vient à mourir, ils font en cet endroit une grande fosse carrée. Cette fosse achevée, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre, et, après l'avoir nettoyé et rempli de

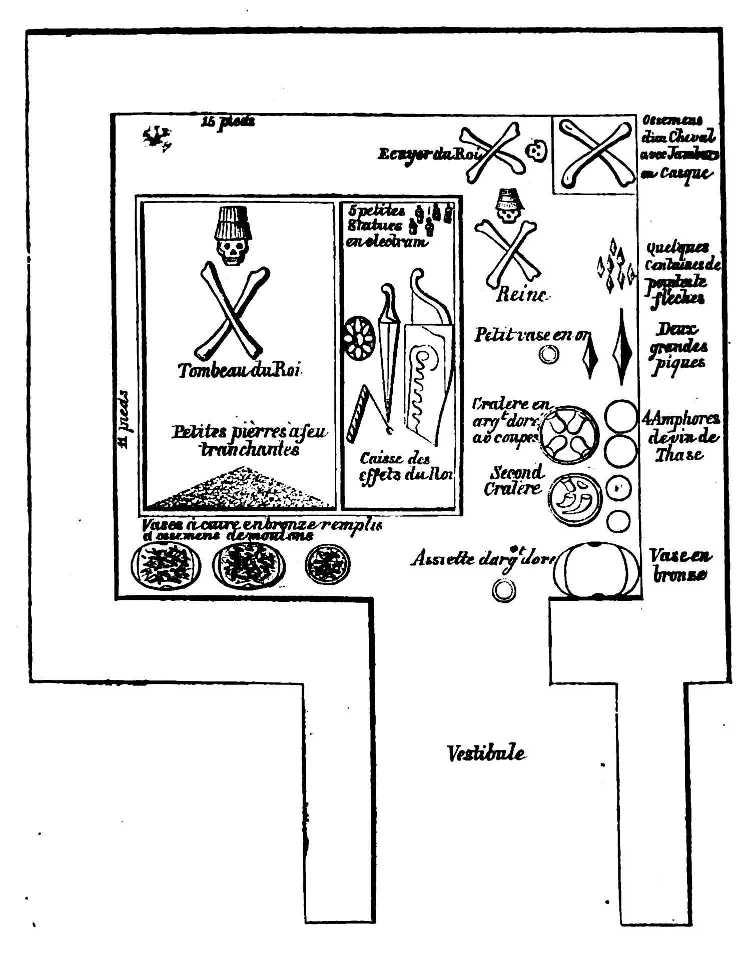
[1] Le pays des Gerrhes correspond (d'après l'opinion fort éclairée du comte Potocki) à la contrée qui est à l'est du Dniéper, sur le plateau des sources du Khonskii-Vodi (Panticapes) et du Tokmak (le Gerrhus). Cette contrée abonde en tumulus.

« Revenant de Crimée dans l'automne de 1798, dit Potocki, j'ai pris mon chemin par le Gerrhum (en vieux grec, piques), dans l'intention de visiter le prince des Nogaïs qui habitent sur cette rivière, et de là remonter ensuite pour chercher le canton de Gerrhum et le tombeau des rois scythes. Certes, je crois y avoir parfaitement réussi, car à peine m'étais-je éloigné des sources du Tokmak, pour me rapprocher du Dniéper, que je me trouvai dans un pays couvert d'un millier de ces tumulus que les Scythes élevaient sur les tombeaux de leur nation. Les peuples nomades ont continué à faire du canton de Gerrhum une sorte de cimetière; en effet, outre les anciens tombeaux, affaissés par l'effet des pluies et la poussée des terres, j'y reconnus les tombeaux des Comaniens, sur lesquels sont des statues informes et les tombeaux des Tchindghiz-Khanides, qui recèlent de petits caveaux en briques. »

« Il est probable, dit ailleurs Potocki, que les tombeaux ou tertres-sépulcres de Tokmak sont les véritables tombeaux des rois de Scythie. Donc il faudrait les creuser, et ce serait d'autant plus intéressant, qu'Hérodote nous donne des notions sur leur structure intérieure. »



souchet broyé, de parfums, de graine d'ache et d'anis, ils le recousent. On porte ensuite le corps sur un char dans une autre province dont les habitants se coupent, comme les Scythes royaux, un peu de l'oreille, se rasent les cheveux autour de la tête, se font des incisions aux bras, se déchirent le front et le nez, et se passent des flèches à travers la main gauche. De là on porte le corps du roi sur un char dans une autre province de ses États, et les habitants de celle où il a été porté d'abord



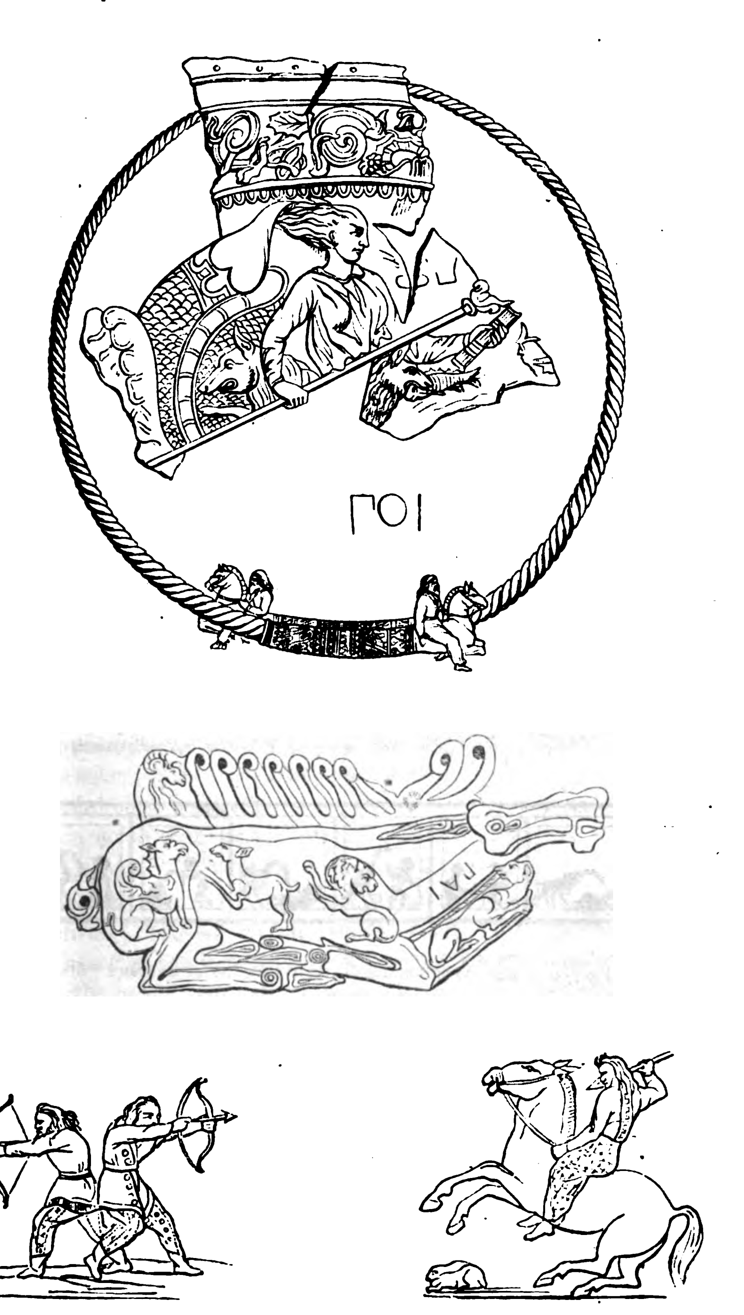
Plan du tombeau royal du Koul-Oba (tertre de cendres), ramification du mont d'or, près de Kertche, en Crimée, ancienne Tauride ([1]).

suivent le convoi. Quand on lui a fait parcourir toutes les provinces et toutes les nations soumises à son obéissance, il arrive dans le pays des Gerrhes, à l'extrémité de la Scythie, et on le place dans le lieu de sa sépulture, sur un lit de verdure et de feuilles entassées. On plante ensuite autour du corps des piques, et on pose par-dessus des pièces de bois qu'on couvre de branches de saule. On met dans l'espace vide de cette fosse une des femmes du roi qu'on a étranglée auparavant, son échanson, son

([1]) D'après la nature et le style des objets trouvés dans cette sépulture; d'après les costumes, la forme des lettres, les emblèmes allégoriques, on a supposé que ce tombeau, dont la structure et les dispositions intérieures rappellent ceux des anciens chefs de la Scythie, pourrait être celui de Leucon ou de Pairisades, rois du Bosphore, au quatrième siècle avant Jésus-Christ.

La ville de Kertche, ville russe, est située sur le détroit d'Ienikalen ou de Caffa, qui unit la mer Noire à la mer d'Azof. Ses constructions s'étendent au pied du rocher que l'on appelle le fauteuil de Mithridate. Panticapée, capitale du royaume du Bosphore, se développait en amphithéâtre sur le versant de cette montagne, en face de la mer. Il ne reste plus que quelques débris de cette ville antique, célèbre par son luxe; ses nécropoles ont été l'objet de fouilles et d'études qui ont fait découvrir des tombeaux et des œuvres d'art d'un très-haut intérêt pour l'histoire ancienne de ces contrées.

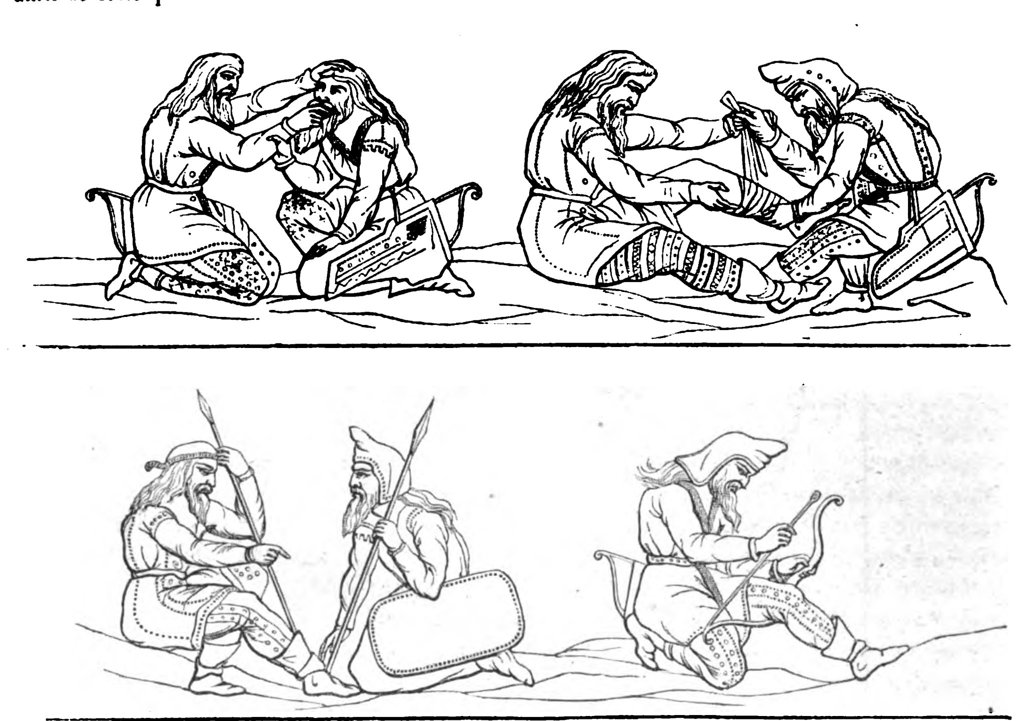
cuisinier, son écuyer, son ministre, un de ses serviteurs, des chevaux; en un mot, les prémices du reste de toutes les choses à son usage, et des coupes d'or : ils ne connaissent, en effet, ni l'argent, ni le cuivre. Cela fait, ils remplissent la fosse de terre et travaillent tous, à l'envi l'un de l'autre, à élever sur le lieu de sa sépulture un tertre très-haut.



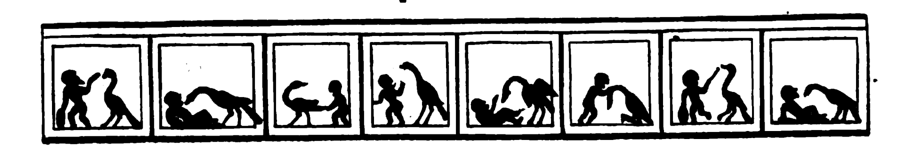
Objets d'art trouvés dans la nécropole de Panticapée. — D'après Dubois de Montpéreux.

L'année révolue, ils prennent, parmi le reste des serviteurs du roi, ceux qui lui étaient le plus utiles. Ces serviteurs sont tous Scythes de nation, le roi n'ayant point d'esclaves achetés à prix d'argent, et se faisant servir par ceux de ses sujets à qui il l'ordonne. Ils étranglent une cinquantaine de ces ser-

viteurs, avec un pareil nombre de ses plus beaux chevaux ([1]). Ils leur ôtent les entrailles, leur nettoient le ventre, et, après l'avoir rempli de paille, ils le recousent. Ils posent sur deux pièces de bois un demi-cercle renversé, puis un autre demi-cercle sur deux autres pièces de bois, et plusieurs autres ainsi de suite qu'ils attachent de la même manière. Ils élèvent ensuite sur ces demi-cercles les chevaux,



Ciselures d'un vase en électrum trouvé dans le tombeau royal de Koul-Oba, aux pieds du cadavre de la reine ([2]).



Peintures à la sanguine, d'un pied de large, sur un stuc très-fin, découvertes dans un tombeau à voûte égyptienne, à Panticapée.

après leur avoir fait passer des pieux dans toute leur longeur jusqu'au cou; les premiers demi-cercles soutiennent les épaules des chevaux, et les autres les flancs et la croupe; de sorte que les jambes, n'étant point appuyées, restent suspendues. Ils leur mettent ensuite un mors et une bride, tirent la bride en avant, et l'attachent à un pieu. Cela fait, ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont

([1]) Je ne doute pas que ces sacrifices inhumains ne paraissent une fable à ceux d'entre les modernes qui ne jugent des nations étrangères que d'après la leur. Qu'ils sachent qu'à la Chine, c'est-à-dire dans le pays le plus doux et le plus policé qu'il y ait, l'empereur Chun-Tchi ayant perdu une de ses épouses en 1660, fit sacrifier sur le tombeau de cette femme plus de trente esclaves. Il était Tartare, c'est-à-dire Scythe. Cet exemple récent rend croyable ce que nous dit Hérodote des anciens Scythes. (L.)

([2]) Ces ciselures représentent, d'après l'explication de Dubois de Montpéreux, quatre scènes qui se rapportent à une expédition militaire : 1° un messager qui porte un bonnet phrygien paraît devant le roi (c'est ou une déclaration de guerre ou la nouvelle que les ennemis sont en marche); 2° l'acte de tendre un arc indique que l'on se prépare au combat; 3° après la guerre, un mage scythe enlève une dent au roi (on remarque en effet que plusieurs dents manquent au crâne royal déposé au musée de Kertche); 4° le roi est blessé à la jambe; il est pansé par un mage. — Cette interprétation peut être vraie; mais comme elle ne s'appuie sur aucune inscription, on est libre de la rejeter et de la remplacer par une autre, si l'on en trouve une plus ingénieuse.

étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer le long de l'épine du dos jusqu'au cou une perche dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu qui traverse le cheval. Enfin, lorsqu'ils ont arrangé ces cinquante cavaliers autour du tombeau, ils se retirent.

Telles sont les cérémonies qu'ils observent aux obsèques de leurs rois. Quant au reste des Scythes, lorsqu'il meurt quelqu'un d'entre eux, ses plus proches parents le mettent sur un chariot et le conduisent de maison en maison chez leurs amis; ces amis le reçoivent et préparent chacun un festin à ceux qui accompagnent le corps, et font pareillement servir au mort de tous les mets qu'ils présentent aux autres. On transporte ainsi, de côté et d'autre, les corps des particuliers pendant quarante jours; ensuite on les enterre. Lorsque les Scythes ont donné la sépulture à un mort, ils se purifient de la manière suivante. Après s'être frotté la tête avec quelque chose de détersif, et se l'être lavée, ils observent à l'égard du reste du corps ce que je vais dire. Ils inclinent trois perches l'une vers l'autre, et sur ces perches ils étendent des étoffes de laine foulée qu'ils bandent et ferment le plus qu'ils peuvent. Ils placent ensuite au milieu de ces perches et de ces étoffes un vase dans lequel ils mettent des pierres rougies au feu.

Il croît en Scythie du chanvre; il ressemble fort au lin, excepté qu'il est plus gros et plus grand. Il lui est en cela de beaucoup supérieur. Cette plante vient d'elle-même et de graine. Les Thraces s'en font des vêtements qui ressemblent tellement à ceux de lin, qu'il faut être connaisseur pour les distinguer, et quelqu'un qui n'en aurait jamais vu de chanvre les prendrait pour des étoffes de lin.

Les Scythes prennent de la graine de chanvre, et, s'étant glissés sous des tentes de laine foulée, ils mettent de cette graine sur des pierres rougies au feu. Lorsqu'elle commence à brûler, elle répand une si grande vapeur, qu'il n'y a point en Grèce d'étuve qui ait plus de force. Les Scythes, étourdis par cette vapeur, jettent des cris confus. Elle leur tient lieu de bain; car jamais ils ne se baignent. Quant à leurs femmes, elles broient sur une pierre raboteuse du bois de cyprès, de cèdre, et de l'arbre qui porte l'encens; et, lorsque le tout est bien broyé, elles y mêlent un peu d'eau et en font une pâte dont elles se frottent tout le corps et le visage. Cette pâte leur donne une odeur agréable; et le lendemain, quand elles l'ont enlevée, elles sont propres et leur beauté en a plus d'éclat.

Les Scythes ont un prodigieux éloignement pour les coutumes étrangères; les habitants d'une province ne veulent pas même suivre celles d'une province voisine. Mais il n'en est point dont ils aient plus d'éloignement que de celles des Grecs.

Quant à la population de la Scythie, on m'en a parlé diversement, et je n'en ai jamais rien pu apprendre de certain : les uns m'ont dit que ce pays était très-peuplé, et les autres, qu'à ne compter que les véritables Scythes, il l'était peu. Mais voici ce que j'ai vu par moi-même.

Entre le Borysthène et l'Hypanis, est un certain canton qu'on appelle Exampée. J'en ai fait mention un peu plus haut, en parlant d'une fontaine dont les eaux sont si amères que celles de l'Hypanis, dans lequel elle se jette, en sont tellement altérées qu'il n'est pas possible d'en boire. Il y a dans ce pays un vase d'airain six fois plus grand que le cratère qui se voit à l'embouchure du Pont-Euxin, et que Pausanias, fils de Cléombrote, y a consacré. Je vais en donner les dimensions en faveur de ceux qui ne l'ont point vu. Ce vase d'airain, qui est dans la Scythie, contient aisément six cents amphores, et il a six doigts d'épaisseur. Les habitants du pays m'ont dit qu'il avait été fait de pointes de flèches; que leur roi Ariantas, voulant savoir le nombre de ses sujets, commanda à tous les Scythes d'apporter chacun une pointe de flèche, sous peine de mort; qu'on lui en apporta en effet une quantité prodigieuse, dont il fit faire ce vase d'airain qu'il consacra dans le lieu qu'on appelle Exampée, comme un monument qu'il laissait à la postérité. Voilà ce que j'ai appris de la population des Scythes.

La Scythie n'a rien de merveilleux que les fleuves qui l'arrosent; ils sont très-considérables et en très-grand nombre. Mais, indépendamment de ses fleuves et de ses vastes plaines, on y montre encore une chose digne d'admiration : c'est l'empreinte du pied d'Hercule sur un roc près du Tyras ([1]). Cette empreinte ressemble à celle d'un pied d'homme, mais elle a 2 coudées de long.

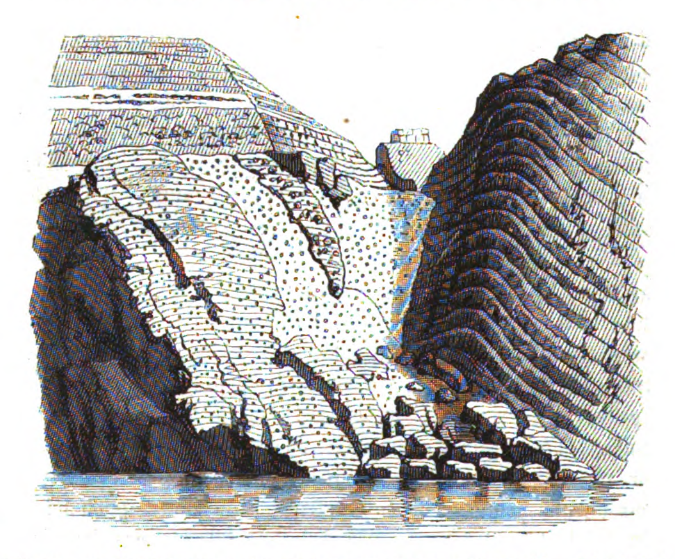
([1]) Cette prétendue empreinte sur le roc ne doit pas avoir été effacée; mais on en a perdu la tradition, et nous ne connaissons aucun voyageur qui en ait donné le dessin. Cette vénération pour les traces des pieds est commune en Orient. On verra plus loin la représentation de l'une des plus célèbres empreintes du pied de Bouddha dans l'Inde. Souvent les



A l'endroit où finit le golfe de Thrace, là commence la Scythie. L'Ister en traverse une partie, et se jette dans la mer du côté du sud-est.



Ancienne Tauride. — Vue de l'Aïoudagh. — D'après Dubois de Montpéreux.



Rocher sur lequel était bâti le temple d'Iphigénie, au sommet d'une gorge qui mène à la mer (¹).— Atlas de Dubois de Montpéreux.

pèlerins faisaient graver le contour de leur pied dans les temples. On trouve des exemples de cet usage en Égypte : deux pieds vus par la plante sont figurés sur la plate-forme du grand temple de Philæ.

(¹) On croit que le temple d'Iphigénie était au sommet de l'Aïoudagh, à la place qui a été occupée depuis par un monastère dédié à saint Constantin et à sainte Hélène.

Plusieurs auteurs grecs donnent à la divinité cruelle que l'on y adorait le surnom de *montagnarde*.

Le village tartare bâti au pied de la montagne porte encore le nom de Parthénithe (*parthène*, vierge). Il semble que ce soit un souvenir lointain de la divinité taurique.

L'Aïoudagh (montagne de l'Ours, ou montagne sacrée?), haut de 1795 pieds, est le *Krioumétoron* ou « front du bélier »

Je vais indiquer ce qu'on trouve après l'Ister, et donner la mesure de la partie de la Scythie qui est au delà de ce fleuve, du côté de la mer. L'ancienne Scythie est située au midi jusqu'à la ville de Car-



Promontoire Parthénique, dans la Chersonèse Héracléotique, en Crimée (port Féolente) ([1]).

cinitis. Le pays au delà de cette ville, en allant vers la même mer, est montagneux; il est habité par la nation taurique, qui s'étend jusqu'à la ville de Chersonèse-Trachée, et cette ville est sur les bords de la mer qui est à l'est. Il y a, en effet, deux parties des confins de la Scythie qui sont bornées, comme l'Attique, l'une par la mer qui est au sud, l'autre par celle qui est à l'est.

Au delà de la Tauride, on trouve des Scythes qui habitent le pays au-dessus des Taures, et celui qui s'étend vers la mer qui est à l'est, ainsi que les côtes occidentales du Bosphore Cimmérien et du Palus-Mæotis jusqu'au Tanaïs, fleuve qui se décharge dans une anse de ce Palus. A prendre donc depuis l'Ister, et à remonter par le milieu des terres, la Scythie est bornée premièrement par le pays des Agathyrses, ensuite par celui des Neures, troisièmement par celui des Androphages, et enfin par celui des Mélanchlænes.

La Scythie étant tétragone, et deux de ses côtés s'étendant le long de la mer, l'espace qu'elle occupe vers le milieu des terres est parfaitement égal à celui qu'elle a le long des côtes. En effet, depuis

des anciens. « En avant de la côte taurique, dit Strabon, se détache fortement vers le midi, dans la mer, un promontoire qui se dirige vers la Paphlagonie et la ville d'Amastris; on l'appelle *Krioumètoron*. » — « C'est au *Krioumètoron*, rapporte Scymnus de Chio, qu'on prétend qu'arriva Iphigénie lorsqu'elle disparut de l'Aulide. Les Taures, barbares et cruels, adorent une divinité qui leur ressemble par ses crimes impies. »

Suivant une tradition, Iphigénie, secrètement enlevée, serait devenue prêtresse de la divinité, vierge des Taures, et aurait immolé tous les Grecs échoués au pied du rocher, pour se venger de la barbarie dont elle avait failli être la victime. Quinze ans après son arrivée, Oreste aurait débarqué avec son ami Pylade au cap Parthénique, d'après le conseil que lui avait donné l'oracle. Prêt à être sacrifié, il aurait été reconnu par sa sœur, qui se serait décidée à fuir avec lui. Elle aurait dérobé et transporté sur le vaisseau la statue de la déesse.

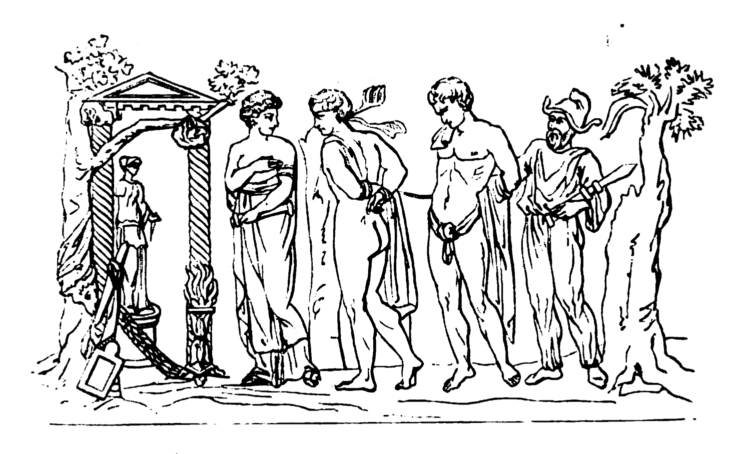
([1]) L'extrémité du cap Parthénique, vu du Sud, s'appuie sur des roches pyramidales de porphyre dont les jets supportent, comme contre-forts, les couches de tertiaire qui couronnent les falaises.

l'Ister jusqu'au Borysthène, il y a dix journées de chemin; du Borysthène au Palus-Mæotis, il y en a dix autres; et depuis la mer, en remontant par le milieu des terres, jusqu'au pays des Mélanchlænes, qui habitent au-dessus des Scythes, il y a vingt jours de marche. Or je compte 200 stades pour chaque journée de chemin (1) : ainsi la Scythie aura 4 000 stades de traverse le long des côtes, et 4 000 autres stades à prendre droit par le milieu des terres. Telle est l'étendue de ce pays.

Les Taures ont des coutumes particulières. Ils immolent à Iphigénie, de la manière que je vais dire, les étrangers qui échouent sur leurs côtes, et tous les Grecs qui y abordent et qui tombent entre leurs mains (2). Après les cérémonies accoutumées, ils les assomment d'un coup de massue sur la tête; quelques-uns disent qu'ils leur coupent ensuite la tête et l'attachent à une croix, et qu'ils précipitent le corps du haut du rocher où le temple est bâti; quelques autres conviennent du traitement fait à la tête, mais ils assurent qu'on enterre le corps au lieu de le précipiter du haut du rocher. Les Taures eux-mêmes disent que la déesse à laquelle ils font ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon (3). Quant à leurs ennemis, si un Taure fait dans les combats un prisonnier, il lui coupe la tête et l'emporte chez lui. Il la met ensuite au bout d'une perche qu'il place sur sa maison, et surtout au-dessus de la cheminée. Ils élèvent de la sorte la tête de leurs prisonniers, afin, disent-ils, qu'elle garde et protége toute la maison. Ils subsistent du butin qu'ils font à la guerre.

Les Agathyrses portent, la plupart du temps, des ornements d'or, et sont les plus efféminés de tous les hommes. Les femmes sont communes entre eux, afin qu'étant tous unis par les liens du sang, et que ne faisant tous, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille, ils ne soient sujets ni à la haine, ni à la jalousie. Quant au reste de leurs coutumes, elles ont beaucoup de conformité avec celles des Thraces.

Les Neures observent les mêmes usages que les Scythes. Une génération avant l'expédition de Darius, ils furent forcés de sortir de leur pays, à cause d'une multitude de serpents qu'il produisit, et



Oreste et Pylade conduits devant l'autel de la Diane taurique pour être immolés. La sœur d'Oreste, Iphigénie, tient à la main une épée. — Fragment d'un bas-relief antique (3).

parce qu'il en vint en plus grand nombre des déserts qui sont au-dessus d'eux. Ils en furent tellement infestés, qu'ils s'expatrièrent et se retirèrent chez les Budins.

(1) D'après l'évaluation la plus récente de l'un des stades grecs, cette journée de marche serait d'environ 31 kilomètres, ou de près de huit lieues Le chameau (Hérodote voyageait sans doute avec une caravane) ne fait guère, en moyenne, que trois quarts de lieue par heure.

(2) Les Tchoudes finois, même race que celle des Taures. ont été de redoutables pirates jusqu'aux onzième et douzième siècles de notre ère.

(3) Sarcophage qui appartenait autrefois au palais Accoramboni, à Rome, conservé aujourd'hui à Munich. D'autres monuments antiques représentent des scènes qui se rapportent au séjour d'Oreste en Tauride : notamment une peinture d'Herculanum *(Pitture d'Ercolano*, I, XII); deux bas-reliefs du palais Grimani, à Venise; une scène du *Vase de Ruvo*, Musée de Naples. — Consultez *l'Orestéide*, par A. Millin (1817); *le Vase de Ruvo*, publié et expliqué par Emilio Braun; les *Monuments inédits*, publiés par l'Institut de correspondance archéologique (Rome et Paris, t. II, 1834-38); la *Nouvelle Galerie mythologique*, par MM. Guigniaut et Maury.



Il paraît que ces peuples sont des enchanteurs. En effet, s'il faut en croire les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois par an en loup pour quelques jours, et reprend ensuite sa première forme. Les Scythes ont beau dire, ils ne me feront pas croire de pareils contes; ce n'est pas qu'ils ne les soutiennent, et même avec serment (¹).

Il n'est point d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages que les Androphages (anthropophages). Ils ne connaissent ni les lois, ni la justice; ils sont nomades. Leurs habits ressemblent à ceux des Scythes; mais ils ont une langue particulière. De tous les peuples dont je viens de parler, ce sont les seuls qui mangent de la chair humaine.

Les Mélanchlænes portent tous des habits noirs; de là vient leur nom. Ils suivent les coutumes et les usages des Scythes.

Les Budins (²) forment une grande et nombreuse nation. Ils se peignent le corps entier en bleu et en rouge. Il y a dans leur pays une ville entièrement bâtie en bois; elle s'appelle Gélonus. Ses murailles sont aussi toutes de bois; elles sont hautes, et ont à chaque face 30 stades de longueur Leurs maisons et leurs temples sont aussi de bois. Il y a en effet dans ce pays des temples consacrés aux dieux des Grecs. Ils sont bâtis à la façon des Grecs, et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois. De trois en trois ans, ils célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Aussi les Gélons sont-ils Grecs d'origine. Ayant été chassés des villes de commerce (³), ils s'établirent dans le pays des Budins Leur langue est un mélange de grec et de scythe.

Les Budins n'ont ni la même langue ni la même manière de vivre que les Gélons. Ils sont autochthones, nomades, et les seuls de cette contrée qui mangent de la vermine. Les Gélons, au contraire, cultivent la terre, vivent de blé, ont des jardins, et ne ressemblent aux Budins ni par l'air du visage, ni par la couleur. Les Grecs les confondent, et comprennent les Budins sous le nom de Gélons; mais ils se trompent.

Leur pays entier est couvert d'arbres de toute espèce; et, dans le canton où il y en a le plus, on trouve un lac grand et spacieux, et un marais bordé de roseaux. On prend dans ce lac des loutres, des castors, et d'autres animaux qui ont le museau carré. Leurs peaux servent à faire des bordures aux habits.

Quant aux Sauromates (⁴), voici ce qu'on en dit. Lorsque les Grecs eurent combattu contre les Amazones, que les Scythes appellent *Aiorpata,* nom que les Grecs rendent en leur langue par celui d'Androctones (qui tuent des hommes), car *aior,* en scythe, signifie un homme, et *pata* veut dire tuer; quand ils eurent, dis-je, combattu contre elles, et qu'ils eurent remporté la victoire sur les bords du Thermodon, on raconte qu'ils emmenèrent avec eux, dans trois vaisseaux, toutes celles qu'ils avaient pu faire prisonnières. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles attaquèrent leurs vainqueurs et les taillèrent en pièces. Mais, comme elles n'entendaient rien à la manœuvre des vaisseaux et qu'elles ne savaient pas faire usage du gouvernail, des voiles et des rames, après qu'elles eurent tué les hommes, elles se laissèrent aller au gré des flots et des vents et abordèrent à Cremnes, sur le Palus-Mæotis. Cremnes est du pays des Scythes libres. Les Amazones, étant descendues de leurs vaisseaux en cet endroit (⁵), avancèrent par le milieu des terres habitées; et, s'étant emparées du premier haras qu'elles rencontrèrent sur leur route, elles montèrent à cheval et pillèrent les terres des Scythes.

Les Scythes ne pouvaient deviner qui étaient ces ennemis dont ils ne connaissaient ni le langage, ni l'habit; ils ignoraient aussi de quelle nation ils étaient, et, dans leur surprise, ils n'imaginaient

(¹) Les Neures sont des Scythes qui, dans les grands froids, se couvraient d'une saie faite de peaux de loups, et qui quittaient cette fourrure dès que le temps était adouci : voilà tout le mystère. (Pelloutier, *Histoire des Celtes,* t. I, p. 305.)

(²) Rouges ou blonds. Parmi les peuples de la race blonde indo-germanique qui habitaient anciennement l'Asie centrale et se portaient de là vers l'ouest, les Hakas, que l'on croit les ancêtres des Kirghiz, sont décrits par les Chinois « à cheveux roux et à pupilles vertes; » — les Ou-Sun, dont 120 000 familles vivaient, trois siècles avant notre ère, au nord-ouest de la Chine, sont signalés par un commentateur chinois comme « peuple à barbe rousse et à yeux bleus. »

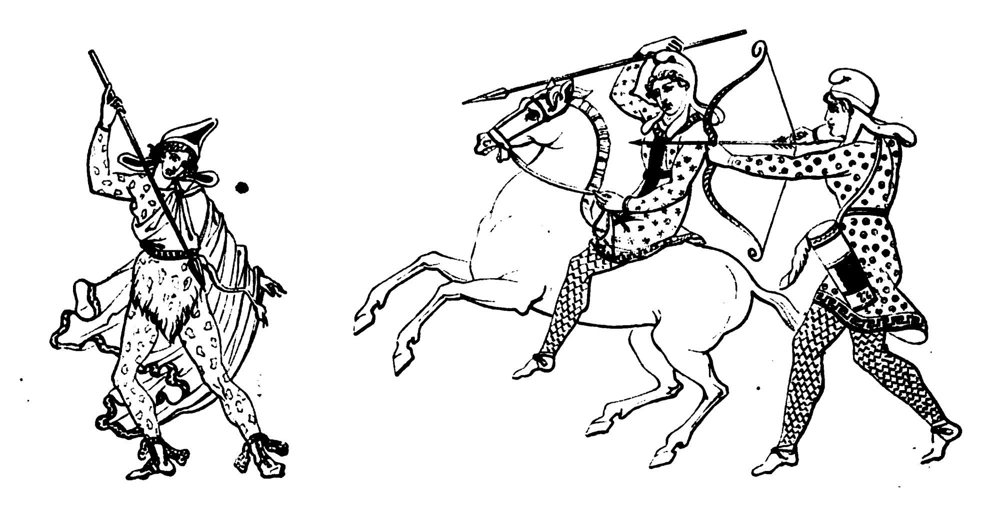
(³) Ce sont les villes sur le Pont-Euxin, et la ville de Borysthène.

(⁴) Sauromates vient de *Saurosommata* (yeux de lézard) : ces yeux ressemblent beaucoup à ceux des Nogaïs ou Kalmouks, yeux à globe proéminent et fendu transversalement.

(⁵) Les Amazones avaient débarqué en Crimée, au-dessus de Jenikale; elles suivirent les côtes du Palus et gagnèrent le continent; puis, ayant suivi de nouveau les côtes jusque vers la Berda, elles rencontrèrent les jeunes Scythes.



pas d'où ils venaient. Trompés par l'uniformité de leur taille, ils les prirent d'abord pour des hommes, et, dans cette idée, ils leur livrèrent bataille. Mais ils reconnurent, par les morts restés en leur pouvoir après le combat, que c'étaient des femmes. Ils résolurent, dans un conseil tenu à ce sujet, de n'en plus tuer aucune, mais de leur envoyer les plus jeunes d'entre eux en aussi grand nombre qu'ils conjecturaient qu'elles pouvaient être, avec ordre d'asseoir leur camp près de celui des Amazones, de faire les mêmes choses qu'ils leur verraient faire, de ne pas combattre quand



Amazones (¹). — D'après les vases antiques. (Voy. Thomas Hope.)

même elles les attaqueraient, mais de prendre la fuite, et de s'approcher et de camper près d'elles lorsqu'elles cesseraient de les poursuivre.

Les jeunes gens suivirent ces ordres; les Amazones, ayant reconnu qu'ils n'étaient pas venus pour leur faire du mal, les laissèrent tranquilles. Cependant les deux camps s'approchaient tous les jours de plus en plus. Les jeunes Scythes n'avaient, comme les Amazones, que leurs armes et leurs chevaux, et vivaient, comme elles, de leur chasse et du butin qu'ils pouvaient enlever.

Peu à peu ils apprivoisèrent les Amazones; et, ayant ensuite réuni les deux camps, ils demeurèrent ensemble, et chacun prit parmi elles une femme. Ces jeunes gens ne pouvaient apprendre la langue de leurs compagnes; mais les Amazones apprirent celle de leurs maris; et, lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes leur parlèrent ainsi : « Nous avons des parents, nous avons des biens; menons une autre vie; réunissons-nous au reste des Scythes, et vivons avec eux. Nous n'aurons jamais d'autres femmes que vous. »

« Nous ne pourrions pas, répondirent les Amazones, demeurer avec les femmes de votre pays. Leurs

(¹) Suivant Klaproth, le nom des Amazones pourrait venir des mots persans *hemeh zen*, qui veulent dire « toutes femmes. »

En slave russe, *same-zony* signifie aussi « toutes femmes » et « seules femmes. »

On retrouve dans toutes les parties du monde, et même en Amérique, des traditions qui se rapportent à l'existence de tribus ou de nations composées de femmes guerrières

Les écrits des anciens témoignent que des Amazones ont habité en Asie Mineure, sur les bords du Thermodon, et d'autres au nord du Caucase. Il paraît non moins certain qu'il a existé dans la partie septentrionale du Tibet un état gouverné par des femmes. (Voyez dans le *Magasin asiatique* de Klaproth, t. I, p 230, la notice sur les Amazones de l'Asie centrale.)

On croit qu'il y avait encore, au dix-septième siècle, des Amazones ou femmes guerrières dans le Caucase. (Voyez la Relation de la Colchide ou Mingrélie par le P. A. Lamberti, t. VII des *Voyages au Nord*, recueil de Thévenot.) Les Circassiens racontent encore aujourd'hui que des femmes guerrières, qu'ils nomment *Emmetes*, occupent les montagnes habitées aujourd'hui par les Tcherkesses et les Souaves, à l'est, jusqu'à Aghlo-Kabak, situé dans la chaîne des promontoires de la petite Kabarda, laquelle porte le nom d'Arek.

On lira avec intérêt une dissertation sur les Amazones, leur origine, les mythes et les représentations figurées qui les concernent, dans le tome II (3e partie, note 9 page 979) des *Religions de l'antiquité*, par Guigniaut (1849).



coutumes ne ressemblent en rien aux nôtres : nous tirons de l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons point appris les ouvrages propres à notre sexe. Vos femmes ne font rien de ce que nous venons de dire, et ne s'occupent qu'à des ouvrages de femmes. Elles ne quittent point leurs chariots, ne vont point à la chasse, ni même nulle part ailleurs. Nous ne pourrions par conséquent jamais nous accorder ensemble. Mais si vous voulez montrer de la justice, allez trouver vos pères, demandez-leur la partie de leurs biens qui vous appartient ; revenez après l'avoir reçue, et nous vivrons en notre particulier. »

Les jeunes Scythes, persuadés, firent ce que souhaitaient leurs femmes ; et, lorsqu'ils eurent recueilli la portion de leur patrimoine qui leur revenait, ils les rejoignirent. Alors elles leur parlèrent ainsi : « Après vous avoir privés de vos pères, et après les dégâts que nous avons faits sur vos terres, nous en craindrions les suites s'il nous fallait demeurer dans ce pays ; mais, puisque vous voulez bien nous prendre pour femmes, sortons-en tous d'un commun accord, et allons nous établir au delà du Tanaïs. »

Les jeunes Scythes y consentirent. Ils passèrent le Tanaïs ; et, ayant marché trois jours à l'est, et autant depuis le Palus-Mæotis vers le nord, ils arrivèrent dans le pays qu'ils habitent encore maintenant, et où ils fixèrent leur demeure. De là vient que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes : elles montent à cheval, et vont à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent aussi à la guerre, et portent les mêmes habits qu'eux.

Les Sauromates font usage de la langue scythe ; mais, depuis leur origine, ils ne l'ont jamais parlée avec pureté, parce que les Amazones ne la savaient qu'imparfaitement. Quant aux mariages, ils ont réglé qu'une fille ne pourrait se marier qu'elle n'eût tué un ennemi (¹). Aussi y en a-t-il qui, ne pouvant accomplir la loi, meurent de vieillesse sans avoir été mariées.

THRACE.

Les peuples qui habitent sur les bords du Téare prétendent que ses eaux sont excellentes contre plusieurs sortes de maux, et particulièrement qu'elles guérissent les hommes et les chevaux de la gale. Ses sources sortent du même rocher, au nombre de trente-huit : les unes sont chaudes, les autres froides. Elles sont à égale distance de la ville d'Héræum, qui est près de Périnthe, et d'Apollonie, ville située sur le Pont-Euxin, c'est-à-dire à deux journées de marche de l'une et de l'autre de ces places. Le Téare se jette dans le Contadesdus, le Contadesdus dans l'Agrianès, l'Agrianès dans l'Hèbre, et l'Hèbre dans la mer, près de la ville d'Ænos.

Darius prit tant de plaisir à voir ce fleuve, qu'il fit ériger près de la source une colonne, avec cette inscription : « Les sources du Téare donnent les meilleures et les plus belles eaux du monde : Darius, » fils d'Hystaspe, le meilleur et le plus beau de tous les hommes, roi des Perses et de toute la terre » ferme, marchant contre les Scythes, est arrivé sur ses bords. »

Les Gètes sont les plus braves et les plus justes d'entre les Thraces : ils se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis, que quelques-uns d'entre eux croient le même que Gébéléizis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation, et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zalmoxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait la députation. Trois d'entre eux sont chargés de tenir chacun une javeline la pointe en haut, tandis que d'autres prennent, par les pieds et les mains, celui qu'on envoie à Zalmoxis. Ils le mettent en branle, et le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice ; s'il n'en meurt pas, ils l'accusent d'être méchant. Quand ils ont cessé de l'accuser, ils en députent un autre, et lui donnent aussi leurs ordres, tandis qu'il est encore

(¹) Les femmes des Sauromates, dit Hippocrate, montent à cheval, tirent de l'arc, lancent le javelot de dessus le cheval, et vont à la guerre, tant qu'elles sont filles. Elles ne se marient point qu'elles n'aient tué trois ennemis, et ne cohabitent point avec leurs maris qu'elles n'aient fait les cérémonies sacrées prescrites par la loi. Les femmes mariées cessent d'aller à cheval, à moins qu'il ne soit nécessaire de faire une expédition générale.



en vie. Ces mêmes Thraces tirent aussi des flèches contre le ciel, quand il tonne et lorsqu'il éclaire, pour menacer le dieu qui lance la foudre, persuadés qu'il n'y a point d'autre dieu que celui qu'ils adorent.

Les Thraces sont, du moins après les Indiens, la nation la plus nombreuse de la terre. S'ils étaient gouvernés par un seul homme, ou s'ils étaient bien unis entre eux, ils seraient, à mon avis, le plus puissant de tous les peuples; mais cette union est impraticable, et c'est cela même qui les rend faibles. Ils ont chacun un nom différent, suivant les différents cantons qu'ils occupent : cependant leurs lois et leurs usages sont en tout à peu près les mêmes, excepté chez les Gètes, les Trauses, et ceux qui habitent au-dessus des Crestoniens.

Les coutumes des Trauses ressemblent parfaitement aux usages du reste des Thraces, excepté en ce qui regarde les enfants nouveau-nés et les morts. Lorsqu'il naît chez eux un enfant, ses parents, assis autour de lui, font une énumération de tous les maux auxquels la nature humaine est sujette, et gémissent sur le sort fâcheux qu'il doit nécessairement éprouver pendant sa vie. Mais si quelqu'un meurt, ils en témoignent de la joie en le mettant en terre, et se réjouissent du bonheur qu'il a d'être délivré d'une infinité de maux.

Chez les peuples qui demeurent au-dessus des Crestoniens, chaque particulier a plusieurs femmes. Lorsqu'un d'entre eux vient à mourir, il s'élève entre ses femmes de grandes contestations pour savoir celle qu'il aimait le mieux, et ses amis s'intéressent vivement à cette dispute. Celle en faveur de qui on prononce un jugement si honorable reçoit les éloges de la compagnie. Son plus proche parent l'immole ensuite sur le tombeau de son mari, et on l'enterre avec lui. Les autres femmes sont très-affligées de cette préférence; c'est pour elles un très-grand affront.

Les autres Thraces ont coutume de vendre leurs enfants, à condition qu'on les emmènera hors du pays. Ils ne veillent pas sur leurs filles, mais ils gardent étroitement leurs femmes, et les achètent fort cher de leurs parents. Ils portent des stigmates sur le corps; c'est chez eux une marque de noblesse; il est ignoble de n'en point avoir. Rien de si beau à leurs yeux que l'oisiveté, rien de si honorable que la guerre et le pillage, et de si méprisable que de travailler à la terre. Tels sont leurs usages les plus remarquables.

Ils n'adorent que Mars, Bacchus et Diane; mais les rois seuls honorent principalement Mercure, dont ils se croient descendus, et ne jurent que par lui.

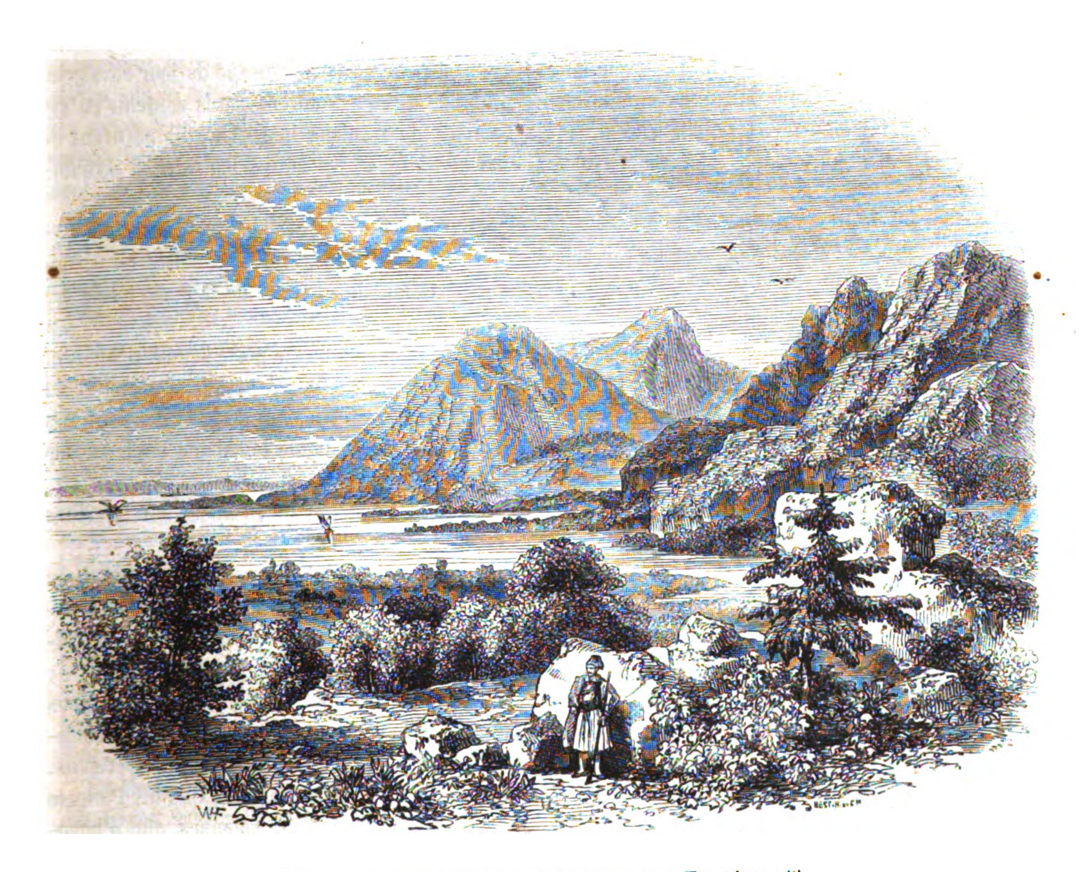
Voici comment se font les funérailles des gens riches. On expose le mort pendant trois jours, et, après avoir immolé toutes sortes d'animaux, on fait un festin auquel les pleurs et les gémissements servent de prélude. On lui donne ensuite la sépulture, soit en le brûlant, soit en le mettant en terre. On élève après cela un tertre sur le lieu de la sépulture, et l'on célèbre des jeux de toute espèce, avec des prix dont les plus considérables sont adjugés aux combats particuliers, à cause de l'estime qu'ils en font.

On ne peut rien dire de certain sur les peuples qui habitent au nord de la Thrace. Mais le pays au delà de l'Ister paraît désert et immense, et n'est occupé, autant que j'ai pu l'apprendre, que par les Sigynnes. Leurs habits ressemblent à ceux des Mèdes. Leurs chevaux sont petits et camus; leur poil est épais et long de cinq doigts; ils n'ont pas assez de force pour les hommes, mais, attelés à un char, ils vont très-vite; et c'est la raison qui engage ces peuples à faire usage de chariots. Ils sont limitrophes des Vénètes, qui habitent sur les bords de la mer Adriatique, et prétendent être une colonie de Mèdes. Mais je ne puis comprendre comment les Mèdes se sont transplantés en ce pays; cependant tout est possible avec le temps.

Les Thraces assurent que les pays au delà de l'Ister sont remplis par des abeilles qui empêchent de pénétrer plus avant. Cela me paraît d'autant moins vraisemblable, que cet insecte ne peut supporter un grand froid; je crois plutôt que la rigueur du climat rend inhabitables les pays situés sous l'Ourse.

FIN DU VOYAGE. — GRÈCE. — ASIE MINEURE. — COSTUMES MILITAIRES DES DIFFÉRENTS PEUPLES. — MORT D'HÉRODOTE.

En sortant de Thrace, Hérodote entra dans la Grèce, qui était le but de ses voyages : son livre montre assez qu'il avait étudié le territoire, les villes, les monuments, les institutions, les mœurs de ce beau pays, avec la haute et rare puissance d'observation qui était un des caractères de son génie. Toutefois, des diverses contrées qu'il avait parcourues, la Grèce est celle qu'il a décrite avec le moins de détails : la raison en est que l'histoire dont il recueillait les éléments était destinée aux Grecs eux-mêmes ; il n'avait pas à leur enseigner ce qu'était leur patrie. Seulement la nature de son sujet le conduisit nécessairement à tracer le plan des lieux où les Grecs s'étaient immortalisés par leur



Défilé des Thermopyles, entre le prolongement du mont Œta et la mer (1).

résistance héroïque contre l'invasion des Perses. On ne trouve, par exemple, dans aucun auteur ancien, une description des Thermopyles aussi minutieuse et aussi claire que celle que donne Hérodote :

« L'Artémisium se rétrécit au sortir de la mer de Thrace, et devient un petit détroit entre l'île de Sciathos et les côtes de Magnésie. Après le détroit de l'Eubée, il est borné par un rivage sur lequel on voit un temple de Diane (2). L'entrée en Grèce par la Trachinie est d'un demi-plèthre à l'endroit où il a le moins de largeur. Mais le passage le plus étroit du reste du pays est devant et derrière les Ther-

(1) Le passage est devenu beaucoup plus large par suite des dépôts d'alluvion et de la retraite de la mer.

(2) L'Artémisium est un bras de mer. Diane s'appelle en grec *Artémise*. C'est ce temple qui paraît avoir donné son nom à cette côte et au bras de mer.

mopyles; car derrière, près d'Alpènes, il ne peut passer qu'une voiture de front; et devant, près de la rivière du Phénix, et proche de la ville d'Anthela, il n'y a pareillement de passage que pour une voiture. A l'ouest des Thermopyles est une montagne inaccessible, escarpée, qui s'étend jusqu'au mont Œta. Le côté du chemin à l'est est borné par la mer, par des marais et des ravins. Dans ce passage il y a des bains chauds, que les habitants appellent chytres (chaudières) ([1]), et près de ces bains est un autel consacré à Hercule. Ce même passage était fermé d'une muraille dans laquelle on avait anciennement pratiqué des portes. Les habitants de la Phocide l'avaient bâtie parce qu'ils redoutaient les Thessaliens, qui étaient venus de la Thesprotie s'établir dans l'Éolide (la Thessalie) qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Ils avaient pris ces précautions parce que les Thessaliens tâchaient de les subjuguer, et de ce passage ils avaient fait alors une fondrière en y lâchant les eaux chaudes, mettant tout en usage pour fermer l'entrée de leur pays aux Thessaliens. La muraille, qui était très-ancienne, était en grande partie tombée de vétusté. Mais les Grecs, l'ayant relevée, jugèrent à propos de repousser de ce côté-là les Barbares. Près du chemin est un bourg nommé Alpènes, d'où les Grecs se proposaient de tirer leurs vivres. Après avoir considéré et examiné tous les lieux, celui-ci parut commode aux Grecs, parce que les Barbares ne pourraient faire usage de leur cavalerie, et que la multitude de leur infanterie leur deviendrait inutile. Aussi résolurent-ils de soutenir en cet endroit le choc de l'ennemi. Dès qu'ils eurent appris l'arrivée du roi dans la Piérie, ils partirent de l'isthme, et se rendirent, les uns par terre aux Thermopyles, et les autres par mer à Artémisium.

» ..... Le roi de Perse se trouvait très-embarrassé, lorsque Éphialtes, Mélien de nation et fils d'Eurydème, vint le trouver dans l'espérance de recevoir de lui une grande récompense. Ce traître lui découvrit le sentier qui conduit par la montagne aux Thermopyles, et fut cause par là de la perte totale des Grecs qui gardaient ce passage.

» Ce sentier commence à l'Asope, qui coule par l'ouverture de la montagne qui porte le nom d'Anopée, ainsi que le sentier. Il va par le haut de la montagne, et finit vers la ville d'Alpènes, la première du pays des Locriens du côté des Méliens, près de la roche appelée Mélampyge et de la demeure des Cercopes. C'est là que le chemin est le plus étroit. En descendant la montagne le chemin est beaucoup plus court que lorsqu'il la faut monter et en faire le tour. »

Hérodote rapporte ensuite qu'il vit le lion de pierre érigé en l'honneur de Léonidas sur la colline qui est à l'entrée du passage. Il ajoute :

« Tous les Grecs furent enterrés au même endroit où ils avaient été tués, et l'on voit sur leur tombeau cette inscription, ainsi que sur le monument de ceux qui avaient péri avant que Léonidas eût renvoyé les alliés : « Quatre mille Péloponnésiens combattirent autrefois dans ce lieu contre trois mil- » lions d'hommes. » Cette inscription regarde tous ceux qui eurent part à l'action des Thermopyles; mais celle-ci est pour les Spartiates en particulier : « Passant, va dire aux Lacédémoniens que nous » reposons ici pour avoir obéi à leurs lois. » En voici une pour le devin Mégistias : « C'est ici le monu- » ment de l'illustre Mégistias, qui fut autrefois tué par les Mèdes après qu'ils eurent passé le Sperchius. » Il ne put se résoudre à abandonner les chefs de Sparte, quoiqu'il sût avec certitude que les Parques » venaient fondre sur lui. » Les amphictyons firent graver ces inscriptions sur des colonnes, afin d'honorer la mémoire de ces braves gens. J'en excepte l'inscription du devin Mégistias, que fit, par amitié pour lui, Simonides, fils de Léoprépès. »

Ce dernier passage doit arrêter l'attention de ceux qui croient encore, sur la foi de récits altérés, que Léonidas et les trois cents Spartiates combattant sous ses ordres furent les seuls qui se sacrifièrent aux Thermopyles pour la liberté de la Grèce.

Lorsqu'il s'agit de cette héroïque défense, il faut d'abord distinguer le commencement de la fin de l'attaque. Les premiers jours, l'effort des Perses fut soutenu, non-seulement par les Spartiates, mais par les Phocidiens, les Locriens, les Thespiens et plusieurs autres peuples alliés. L'ancien mur, relevé par les Grecs, comme on l'a vu plus haut, leur servit d'abri contre les Barbares, et leur permit de re-

([1]) L'eau la plus bleue que j'aie vue, dit Pausanias, est celle des Thermopyles. Elle ne l'est pourtant pas toute, mais seulement celle qui coule dans la piscine, que ceux du pays appellent baignoire des femmes.

pousser plus facilement les assauts du premier jour. Cependant l'attaque avait été si violente que les Perses espérèrent un heureux résultat pour le lendemain. « Ils se flattaient, dit Hérodote, que les Grecs ne pourraient plus lever les mains à cause de leur fatigue et des blessures dont ils les croyaient couverts; mais les Grecs, s'étant *rangés en bataille par nations et par bataillons, combattirent tour à tour,* excepté les Phocidiens qu'on avait placés sur les montagnes pour en garder le sentier. »

Ce fut seulement quand Éphialtes eut indiqué à Xerxès le sentier qui lui permettait de tourner les Grecs, que Léonidas, averti au point du jour par les guetteurs qui gardaient les hauteurs, renvoya les alliés. Il garda seulement les Thébains que l'on soupçonnait, avec raison, de vouloir passer à l'ennemi, et les Thespiens qui déclarèrent qu'ils voulaient mourir avec lui.

Dans ce second combat, les Spartiates furent donc les plus nombreux, mais ne furent pas encore seuls.

Les défenseurs des Thermopyles sortirent cette fois de derrière la muraille, comme des gens qui ont fait le sacrifice de leur vie, et combattirent les troupes de Xerxès dans l'endroit le plus large du défilé. La plupart eurent bientôt leurs piques brisées et durent continuer la lutte avec leurs épées. Ce fut là que Léonidas fut tué.

Lorsque le corps de troupes qui les avait tournés parut, et qu'ils se virent entourés, ils se groupèrent sur la colline qui est à l'entrée du passage (sauf les Thébains qui se rendirent aux Perses), et là, serrés l'un contre l'autre, Spartiates et Thespiens moururent en combattant. « Ceux qui avaient encore leurs épées s'en servirent pour leur défense, les autres se défendirent avec les mains et les dents! » Les Barbares qui les cernaient de tous côtés les ensevelirent sous un monceau de traits.

Avant la bataille, un Trachinien, voyant la multitude des Barbares, s'était écrié que la nuée de leurs flèches serait assez épaisse pour voiler le soleil. « Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès, nous combattrons à l'ombre! » Mot héroïque dont les historiens ont fait honneur à Léonidas.

Parmi les plus braves de cette dernière journée, on cita le Thespien Dithyrambus, fils d'Harmatidès.

On a souvent répété qu'un seul Spartiate échappa au désastre des Thermopyles, et qu'à son retour à Lacédémone, il fut en butte à toutes sortes d'insultes; il y a encore ici une inexactitude : aucun de ceux qui se trouvaient avec Léonidas ne sauva sa vie par la fuite; mais Aristodémus, qui avait été renvoyé à Alpènes avec Eurytus pour une ophthalmie violente, regagna Sparte tandis que son compagnon retournait mourir près de Léonidas, et Pantitès, chargé d'une mission en Thessalie, revint également sans avoir combattu. Tous deux furent traités d'infâmes; on refusa de leur parler et de leur donner le feu et l'eau. Pantitès se pendit de désespoir; mais Aristodémus se réhabilita en combattant bravement à Platée.

Hérodote ne manqua point d'explorer la plaine de Marathon. L'on sait par Pausanias que l'on y éleva un monument de terre amoncelée en l'honneur des Athéniens qui avaient péri, et un autre aux Platéens, et qu'on avait placé au-dessus de ces tumulus des colonnes où étaient gravés les noms des morts. Ces monticules sont encore visibles aujourd'hui, et des fouilles entreprises il y a quelques années ont fait découvrir un bas-relief représentant un soldat grec (1) : on le conserve au Musée d'Athènes.

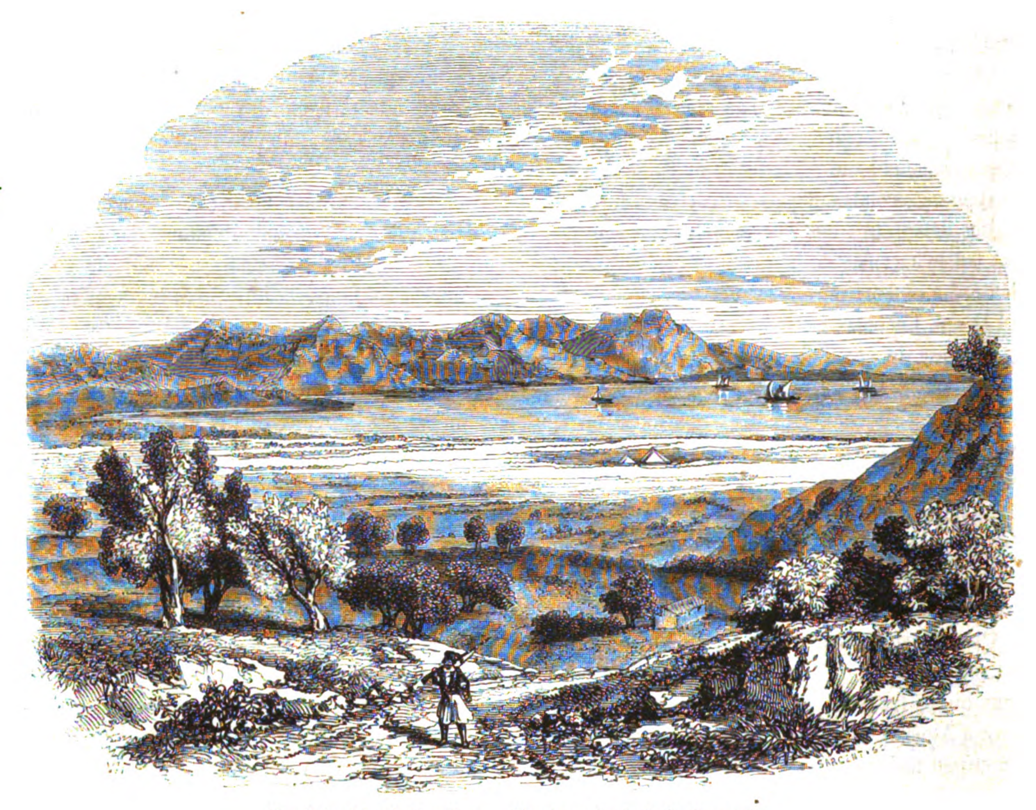
En racontant le combat naval de Salamine, Hérodote indique les positions respectives des Perses et des Grecs devant cette île du golfe Saronique. On reconnaît aisément dans sa description mêlée aux détails de la lutte, et trop étendue pour être rapportée ici, la petite île de Psythalie, située entre Salamine et le continent, le canal, la presqu'île de Munychie, le Pyrée, Éleusis, l'île de Céos, et le cap Cynosure, qui avait été expressément désigné dans ce bel oracle de Bacis :

« Lorsque la plage conservée à Diane au glaive d'or, et celle de Cynosure, baignées par la mer, seront couvertes de la foule des navires comme d'un pont, et que le vainqueur, animé d'un espoir insensé, aura ravagé la brillante Athènes, la Vengeance, fille des dieux, éteindra cette rage de tout détruire qu'enfante le mépris des hommes, et que suit la satiété; le fer se croisera avec le fer. Mars rougira de sang les flots, et le fils de Saturne, dont les regards vont partout, rappelant la victoire auguste, fera luire pour les Grecs le jour de la liberté! » Hérodote rapporte que Lysistrate, devin athénien, avait aussi fait cette prédiction plusieurs années avant la bataille de Salamine : « Les femmes de

(1) Voyez un dessin de ce bas-relief dans le tome VIII du *Magasin Pittoresque*, page 207.



Colias feront griller l'orge avec des rames. » En effet, « le vent d'ouest, dit Hérodote, poussa sur la côte de l'Attique, appelé Colias, beaucoup de bois de la flotte perse »



Vue de la plaine de Marathon. — D'après un dessin de M. Doussault.

Il visita de même le champ de bataille de Platée, près du temple et du bois consacrés à Cérès, et où l'on voit encore aujourd'hui les tombes ouvertes.

« Après la victoire, Pausanias, dit-il, fit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Ilotes de l'apporter dans un même lieu. Ils se répandirent dans le camp, trouvèrent des tentes tissues d'or et d'argent, des lits dorés, des lits argentés, des cratères, des coupes et autres vases à boire qui étaient d'or; et, sur des voitures, des chaudières d'or et d'argent dans des sacs. Ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimeterres qui étaient d'or, sans s'embarrasser de leurs habits de diverses couleurs. Les Ilotes volèrent beaucoup d'effets qu'ils vendirent aux Éginètes, et ne montrèrent que ce qu'ils ne purent cacher. Telle fut la source des grandes richesses des Éginètes, qui achetaient aux Ilotes l'or, sans doute comme si c'eût été du cuivre.

» Lorsqu'on eut porté toutes ces richesses dans le même lieu, on en préleva la dixième partie pour les dieux [1]. On en fit faire au dieu de Delphes le trépied d'or, soutenu par un serpent d'airain à trois têtes, qu'on voit près de l'autel; au dieu d'Olympie, un Jupiter de bronze de dix coudées de haut, et au dieu de l'Isthme, un Neptune de bronze de sept coudées de haut. Le dixième du butin mis à part, on distribua le reste à chacun selon son mérite, les femmes esclaves des Perses, les bêtes de somme, l'or, l'argent et autres effets précieux. Personne ne dit ce qui fut donné, par manière de distinction, à ceux qui se signalèrent à la journée de Platée. Je crois cependant qu'on leur accorda quelque récom-

[1] Les Tégéates pillèrent la tente de Mardonius, et entre autres choses la mangeoire de ses chevaux, toute de bronze, et remarquable par sa beauté. Ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa. Quant au reste du butin, ils le portèrent au même endroit que les Grecs.

pense particulière : on mit à part, pour Pausanias, le dixième de tout, femmes, chevaux, talents, chameaux, et semblablement de toutes les autres richesses, et on lui en fit présent

» On dit aussi que Xerxès, en s'enfuyant de Grèce, avait laissé à Mardonius son ameublement, qui consistait en vaisselle d'or et d'argent, et en tapis de diverses couleurs ; que Pausanias, voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de lui préparer un repas comme si c'eût été pour leur maître. Cet ordre exécuté, Pausanias vit des lits d'or et d'argent richement couverts, des tables d'or et d'argent, et l'appareil d'un festin splendide. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna, pour se divertir, à ses serviteurs, de lui apprêter à manger à la manière de Lacédémone. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias ne put s'empêcher de rire. Il envoya chercher les généraux grecs ; et, lorsqu'ils furent arrivés, il leur dit, en leur montrant l'appareil des deux repas : « Grecs, je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la folie du général » des Perses, qui, ayant une si bonne table, est venu pour nous enlever celle-ci, qui est si misérable. » Tel fut, à ce qu'on dit, le langage de Pausanias aux généraux des Grecs.

» On trouva encore, longtemps après cette action, des coffres pleins d'or et d'argent, et d'autres richesses ; et, lorsque les cadavres eurent été dépouillés de leur chair, on reconnut un crâne d'homme sans suture et d'un seul os parmi les ossements que les Platéens transportèrent dans un même endroit. On vit aussi les deux mâchoires, l'inférieure et la supérieure, dont les dents, quoique distinguées, étaient toutes d'un seul os, tant les molaires que les autres, et les ossements d'un homme de cinq coudées ([1]).

» Lorsqu'on eut partagé le butin fait à Platée, les Grecs donnèrent la sépulture à leurs morts,



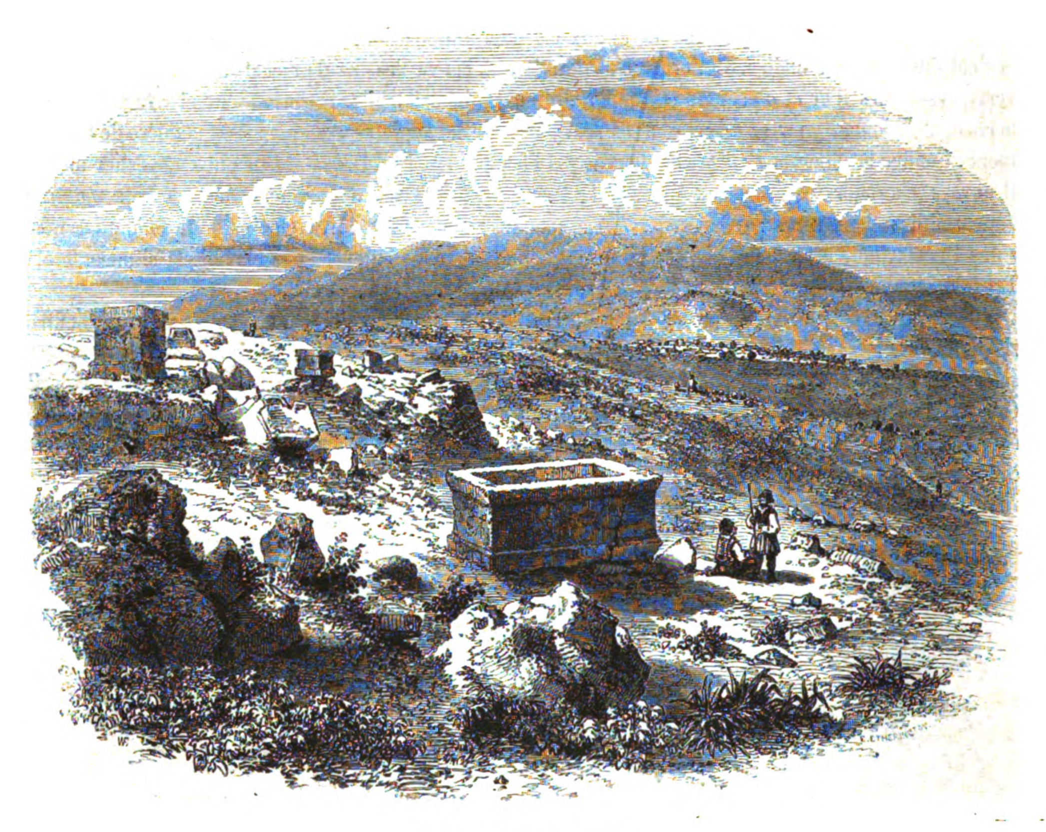
Salamine. — Tombeau de Thémistocle. — Le Siége de Xerxès. — D'après un dessin de M. Doussault.

chaque nation aux siens à part. Les Lacédémoniens firent trois fosses : dans l'une, ils enterrèrent les irènes ([2]) au nombre desquels étaient Posidonius, Amopharète, Philocyon et Callicrates ; dans la seconde,

([1]) 6 pieds 10 pouces et demi.

([2]) Les Lacédémoniens appellent irènes ceux qui sont sortis de la classe des enfants depuis deux ans, et mellirènes les

ils mirent le reste des Spartiates, et dans la troisième, les Ilotes. Les Tégéates furent enterrés à part, mais tous pêle-mêle. Les Athéniens mirent leurs morts ensemble. Les Mégariens et les Phlasiens en



Champ de bataille de Platée.

agirent de même à l'égard de ceux d'entre eux qui avaient été tués par la cavalerie. Il y avait des corps dans les tombeaux de toutes les nations; mais les autres peuples, dont on montre la sépulture à Platée, honteux, comme je l'ai appris, de ne s'être pas trouvés au combat, érigèrent chacun des cénotaphes de terre amoncelée, afin de se faire honneur dans la postérité. L'élévation de terre qu'on appelle la sépulture des Éginètes fut faite, comme je l'ai ouï dire, dix ans après cette bataille, à la prière de ceux d'Égine, par Cléadas, de la ville de Platée, fils d'Autodicus, leur hôte. »

On ne peut douter qu'Hérodote n'ait parcouru, soit après son voyage en Grèce, soit pendant sa première jeunesse, le littoral de l'Asie Mineure occupé par les colonies grecques. Il énumère les villes ioniennes de l'Asie, fondées par les Athéniens. « Elles sont bâties, dit-il, dans la contrée la plus agréable que je connaisse, soit pour la beauté du ciel, soit pour la température des saisons. En effet, les pays qui environnent l'Ionie, soit au-dessus, soit au-dessous, à l'est et à l'ouest, ne peuvent entrer en comparaison avec elle, les uns étant exposés aux pluies et au froid, les autres aux chaleurs et à la sécheresse. Milet est la première de leurs villes du côté du midi, et ensuite Myonte et Priène; elles sont en Carie, et leur langage est le même. Éphèse, Colophon, Hébédos, Téos, Clazomènes, Procée, sont en Mydie : elles parlent entre elles une même langue, mais qui ne s'accorde en aucune manière avec celle des villes que je viens de nommer. Il y a encore trois autres villes ioniennes, dont deux sont dans les îles

enfants les plus avancés en âge. Lorsque l'irène a atteint vingt ans il commande sa cohorte dans les combats. (Plutarque, *De Lycurg.*)

de Samos et de Chios; et la troisième, qu'on appelle Érythres, est en terre ferme. Le langage de ceux de Chios et d'Érythres est le même; mais les Samiens ont eux seuls une langue particulière. Tels sont les idiomes qui caractérisent l'ionien.

» Les douze villes dont je viens de parler firent construire un temple, qu'elles appelèrent de leur nom *Panionium* (¹), et prirent la résolution d'en exclure les autres villes ioniennes (²); les Smyrnéens furent les seuls qui demandèrent à y être reçus.

» Ce Panionium, élevé sur un lieu sacré du mont Mycale, est dédié à Neptune Héliconien. Il regarde le septentrion. Mycale est un promontoire du continent, lequel s'étend à l'ouest vers Samos. Les Ioniens s'y assemblaient de toutes leurs villes, pour célébrer une fête qu'ils appelaient Panionies. Les fêtes des Ioniens ne sont pas les seules qui se terminent par la même lettre (³); elles ont cela de commun avec celles de tous les Grecs, et avec les noms propres des Perses (⁴).

» On voit à Samos une montagne de cent cinquante orgyies (⁵) de haut. On a percé cette montagne par le pied, et l'on y a pratiqué un chemin qui a deux ouvertures. Ce chemin a sept stades de longueur. Le long de ce chemin, on a creusé un canal qui traverse toute cette montagne. Il a vingt coudées de profondeur sur trois pieds de largeur. Il conduit à la ville, par des tuyaux, l'eau d'une grande fontaine. L'architecte qui a entrepris cet ouvrage était de Mégare et s'appelait Eupalinus, fils de Naustrophus. C'est un des trois ouvrages des Samiens Le second consiste en un môle, ou une grande digue faite dans la mer, près du port, d'environ vingt orgyies de haut et de deux stades et plus de long. Leur troisième ouvrage est un temple, le plus grand dont nous ayons connaissance. Le premier architecte de cet édifice est un homme du pays, nommé Rhœcus, fils de Philéus.

» La Lydie n'offre pas, comme certains autres pays, des merveilles qui méritent place dans l'histoire, sinon les paillettes d'or détachées du Tmolus par les eaux du Pactole. On y voit cependant un ouvrage bien supérieur à ceux que l'on admire ailleurs (j'en excepte toutefois les monuments des Égyptiens et des Babyloniens) : c'est le tombeau d'Alyattes, père de Crésus. Le pourtour est composé de grandes pierres, et le reste de terre amoncelée. Il a été construit aux frais des marchands qui vendent sur la place, des artisans et des courtisanes. Cinq termes, placés au haut du monument, subsistaient encore de mon temps, et marquaient par des inscriptions la portion que chacune de ces trois classes avait fait bâtir. Ce monument a six stades deux plèthres de tour, et treize plèthres de largeur (⁶). Tout auprès est un grand lac qui ne tarit jamais, à ce que disent les Lydiens; on l'appelle le lac Gygès : cela est tel.

» Les lois des Lydiens ressemblent beaucoup à celles des Grecs. De tous les peuples que nous connaissons, ce sont les premiers qui aient frappé, pour leur usage, des monnaies d'or et d'argent, et les premiers aussi qui aient fait le métier de revendeurs. A les en croire, ils sont les inventeurs des différents

(¹) Tout Ionie.

(²) Comme se considérant les purs, les véritables Ioniens. « Cependant, dit Hérodote, tous ceux qui sont originaires d'Athènes, et qui célèbrent la fête des apaturies, sont aussi Ioniens. »

(³) *Panionia, Apaturia.*

(⁴) Voyez page 106, note 2.

(⁵) 141 toises 4 pieds, mesure de France.

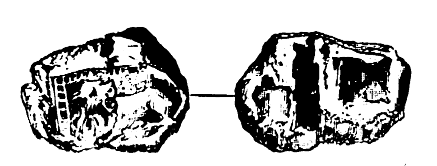
(⁶) C'est-à-dire environ 198 toises de tour sur 204 de largeur. Ce tumulus existe encore, mais il nous a été impossible, malgré d'opiniâtres recherches, de nous en procurer un dessin. Il paraît certain cependant qu'il a été dessiné par plusieurs voyageurs, notamment par M. Dethier, qui accompagnait lady Franklin dans son voyage en Lydie. Fellows a dessiné tout au moins plusieurs des nombreux tumulus qui entourent celui d'Alyattes; aucun de ces dessins, à notre connaissance, n'a été publié. Cet amas de tertres est situé à cinq ou six kilomètres seulement de Sardes, au delà de l'Hermus.

« Du haut de la citadelle de Crésus, dit Alexandre Delaborde *(Voyage dans le Levant)*, on n'aperçoit dans les campagnes que les tombeaux des rois de Lydie : ce sont de grandes buttes *(tumuli)* au nombre d'environ soixante, parmi lesquelles on distingue le tombeau d'Alyattes, père de Crésus; il ressemble à une montagne naturelle. »

« Le lieu de sépulture des rois de Lydie était situé au nord de la ville, dit M. Ch. Texier, au delà de l'Hermus, à une distance de 40 stades, et non loin d'un vaste lac qui portait le nom de Gygès. On aperçoit dans la plaine une masse de monticules dominés par une colline de même forme, mais beaucoup plus considérable : c'est le tombeau d'Alyattes... On voit encore sur le haut du monument une fondation en grandes pierres qui a environ six mètres en carré. Le volume de l'édifice, supposé entièrement de pierres rapportées, est de 2 650 800 mètres cubes. Le lac Gygès, que l'on appelle aujourd'hui Coloé, est dans tout son parcours couvert d'une grande masse de roseaux. Aujourd'hui tous ces tertres sont couverts d'un gazon fin et serré qui les préserve de l'action des pluies. »



jeux actuellement en usage tant chez eux que chez les Grecs. Voici comment ils racontent ce fait : Sous le règne d'Atys, fils de Manès, toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience. Mais, voyant que le mal ne cessait point, ils y cherchèrent remède, et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle, et toutes les autres sortes de jeux, excepté celui des jetons, dont ils ne s'attribuent pas la découverte. Or voici l'usage qu'ils firent de cette invention pour tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement pendant un jour entier, afin de se distraire du besoin de manger, et, le jour suivant, on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit ans.


Médaille lydienne. — Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

» Les Cariens avaient été anciennement sujets de Minos : on les appelait Léléges. On leur doit trois inventions dont les Grecs ont fait depuis usage. Ce sont, en effet, les Cariens qui, les premiers, ont enseigné à mettre des panaches sur les casques, qui ont orné de figures leurs boucliers, et qui ont ajouté une anse de cuir à cette arme défensive; car, jusqu'alors, tous ceux qui avaient coutume de se servir du bouclier le gouvernaient par le moyen d'un baudrier de cuir qui le tenait suspendu au cou et sur l'épaule gauche.

» Quant aux Cauniens, il me semble qu'ils sont autochthones, quoiqu'ils se disent originaires de Crète. Ils ont cependant des coutumes bien différentes de celles des Cariens et du reste des hommes. Il est chez eux très-honnête de s'assembler pour boire, hommes, femmes et enfants, suivant les liaisons que forment entre eux l'âge et l'amitié. Ils avaient des dieux étrangers; mais, ayant changé de sentiment à leur égard, il fut résolu qu'on n'adresserait à l'avenir ses vœux qu'à ceux du pays. Toute la jeunesse caunienne se revêtit donc de ses armes, et, frappant l'air de ses piques, elle les accompagna jusqu'aux frontières des Calyndiens en criant qu'elle chassait les dieux étrangers.

» Les Lyciens sont originaires de Crète et remontent à la plus haute antiquité. Ils suivent en partie les lois de Crète, et en partie celles de Carie. Ils en ont cependant une qui leur est tout à fait particulière, et qui ne s'accorde avec aucune de celles des autres hommes : ils prennent en effet le nom de leurs mères, au lieu de celui de leurs pères. Si l'on demande à un Lycien de quelle famille il est, il fait la généalogie de sa mère et des aïeux de sa mère. Si une femme du pays épouse un esclave, ses enfants sont réputés nobles. Si, au contraire, un citoyen, celui même du rang le plus distingué, se marie à une étrangère ou prend une concubine, ses enfants sont exclus des honneurs.

» Les Pédasiens habitent le milieu des terres au-dessus d'Halicarnasse. Toutes les fois que ces peuples et que leurs voisins sont menacés de quelque malheur, une longue barbe pousse à la prêtresse de Minerve. Ce prodige est arrivé trois fois. »

Dans ces diverses contrées de l'Asie Mineure, on devait renconter à chaque pas des monuments d'une très-haute antiquité [1]. Un voyageur étranger à la Grèce les eût certainement admirés et minutieusement décrits. Hérodote, habitué à les voir, et écrivant pour des peuples qui les connaissaient, se contente d'en citer quelques-uns, par occasion, au cours de son récit, ainsi qu'il fait pour le bas-relief égyptien sculpté sur un rocher entre Sardes et Smyrne (voyez page 77). Nous reproduisons, comme remontant à une époque antérieure à celle de ses voyages, de curieuses sculptures qu'il avait certainement rencontrées en parcourant la Cappadoce et les champs de la Ptérie, célèbres par les victoires de Cyrus et les défaites de Crésus [2].

Ces bas-reliefs, récemment découverts, décorent les parois intérieures d'une enceinte de rochers appelés *Yasili-Kaïa* (la Pierre écrite), et situés près de *Baghar-Keni* (le village du Défilé), à quelques

[1] Plusieurs écrivains placent, par exemple, en Cilicie divers monuments assyriens, notamment un cénotaphe de Sardanapale qui était situé auprès de la ville d'Anchiale. On connaît les bas-reliefs de Beyrout, ceux de la presqu'île du Sinaï, etc.
[2] La ville de Pterium fut détruite par Cyrus vers l'an 530 avant Jésus-Christ.

jours de marche de l'ancien fleuve *Halys* (le *Kirel-Imack* des Turcs), qui séparait la Phrygie de la grande Cappadoce ou pays des Leuco-Syriens. L'enceinte, dont l'ouverture est tournée vers le levant, forme une sorte de salle presque rectangulaire. Les sculptures, à hauteur d'homme, présentent une suite de scènes qui se rapportent toutes à un même sujet. Au fond, faisant face à l'ouverture, sont deux personnages plus grands que nature, un dieu ou un homme porté par deux hommes ordinaires, et une déesse ou une reine portée par un lion ou une panthère qui paraît descendre des montagnes. Ces deux personnages se présentent l'un à l'autre une fleur ou un objet symbolique qui rappelle la croix ansée des Égyptiens. Derrière la femme est un homme (un interprète?), et à la suite, le long de la paroi de droite, une suite de femmes vêtues comme leur souveraine mortelle ou immortelle. De l'autre côté, sur la paroi de gauche, derrière le dieu ou le monarque, on voit un chef ou grand prêtre, d'autres prêtres ou des gardes, et enfin des hommes à bonnets pointus qui dansent. Toutes ces figures des deux parois regardent la scène principale.



Le Yasili-Kaïa, ou la Pierre écrite, enceinte de rochers sculptés dans l'ancienne Cappadoce, près de Boghar-Keui. — Dessiné en 1834 par M. Charles Texier (¹).

Une commission formée au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et composée de MM. Quatremère, Dureau de la Malle et Hase, a étudié les dessins de ces bas-reliefs présentés par M. Charles Texier. Voici, en résumé, l'opinion exprimée dans le rapport de M. Hase : « Ces figures ont été exécutées à une époque antérieure, non-seulement à l'introduction, mais même à l'influence de l'art grec dans l'Asie Mineure. On y retrouve quelques traces de l'art égyptien. — Est-ce une reine des

(¹) *Description de l'Asie Mineure*, par M. Ch. Texier, correspondant de l'Institut, l'un des beaux ouvrages publiés avec les encouragements du gouvernement et édités par MM. Didot. Les personnes qui veulent être au courant des publications les plus récentes et les plus importantes pour l'étude des voyages, de la géographie, de l'histoire et des arts, doivent consulter les catalogues de MM. Didot, Gide et Baudry, Arthus Bertrand, P. Bertrand.

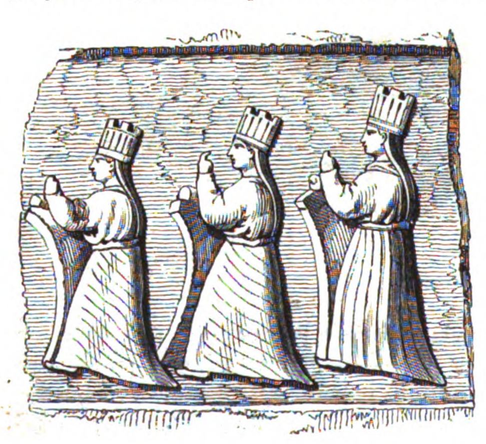
Amazones qui vient contracter alliance avec un roi étranger? — Est-ce une apothéose? Astarote, Astarté, la Vénus des Assyriens qui appelle à l'immortalité un monarque? — Est-ce un trophée de Sémiramis? — Est-ce un mariage entre un prince de l'ancienne Phrygie et la fille d'un roi des Mèdes, peuple domi-





Fragments des bas-reliefs sculptés sur les côtés du Yasili-Kaïa.

nateur en Asie après la chute des Assyriens? Hérodote dit que le territoire de la Phrygie s'étendait jusqu'à l'Halys, et l'empire des Mèdes a eu sa limite également près de ce fleuve : on conçoit que la





Fragments des bas-reliefs sculptés sur les côtés du Yasili-Kaïa.

réception ou l'entrevue ait lieu dans une grande ville voisine des frontières. — Ce monument appartiendrait au moins à la famille gordienne qui régna dans ces contrées entre les années 740 et 570 avant l'ère chrétienne. » On voit, d'après ces conclusions du savant et consciencieux M. Hase, que les bas-

reliefs d'Yasili-Kaïa sont encore une énigme pour les meilleurs esprits. L'étude d'Hérodote est une des préparations indispensables pour entreprendre de l'expliquer. Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici sont déjà suffisamment familiarisés avec l'art, les mœurs, les costumes, les symboles religieux de l'ancienne Asie, pour que le problème excite au moins leur intérêt. Ils se rappelleront, par exemple, que sur les monuments de l'ancien art persan l'on ne voit aucune femme; que, d'après les traditions, des femmes guerrières avaient fondé, à des époques très-reculées, de puissants empires. Hérodote dit que les Saces étaient des Scythes, et qu'ils avaient des bonnets foulés et terminés en pointe droite : on a vu un de ces Saces sur le bas-relief de Bi-Sutoun (p. 104). M. Texier avait supposé que ces sculptures pouvaient représenter la fête des Sacées, célébrée en souvenir de la victoire de Cyrus sur les Saces; mais cette hypothèse n'explique point la présence des femmes. Aujourd'hui encore, remarque ce voyageur, les habitants du pays se livrent, de la même manière que ces hommes à bonnets pointus, à des sortes de danses militaires au temps des moissons. Quelle que soit la valeur des conjectures faites jusqu'à ce jour, on a lieu d'espérer que le monument d'Yasili-Kaïa aidera plus tard à éclairer l'histoire de la religion primitive ou des anciens maîtres de la Paphlagonie et de la Cappadoce.

Au moment de nous séparer d'Hérodote, ce que nous ne pouvons faire sans regret, il nous paraît utile de citer encore un passage de son livre, qui aide beaucoup à se former une idée du degré de civilisation où était arrivé chacun des peuples dont il parle : c'est celui dans lequel il donne des détails si précieux sur les costumes militaires. Ces renseignements se trouvent mêlés au tableau de toutes les troupes réunies par le grande roi et conduites contre la Grèce.

« L'armée de terre de Xerxès, dit Hérodote, montait en total à 1 700 000 hommes. Ce fut dans la plaine de Dorisque, rivage et grande plaine de la Thrace, que l'on en fit le dénombrement de la manière suivante : on assembla un corps de 10 000 hommes dans un même espace, et, les ayant fait serrer autant qu'on put, l'on traça un cercle alentour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un mur à hauteur du nombril. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que, par ce moyen, on les eût toutes comptées. Le dénombrement fait, on les rangea par nations.

» Voici celles qui se trouvèrent à cette expédition. Premièrement, les Perses. Ils avaient des bonnets de feutre bien foulé qu'on appelle tiares, des tuniques de diverses couleurs et garnies de manches, des cuirasses de fer travaillées en écailles de poissons, et de longs hauts-de-chausses [1] qui leur couvraient les jambes. Ils portaient une espèce de bouclier qu'on appelle gerrhes [2] avec un carquois au-dessous [3], de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne, et outre cela un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite.

» Les Mèdes marchaient vêtus et armés de même. Cette manière de s'habiller et de s'armer est propre aux Mèdes, et non aux Perses. Les Cissiens étaient habillés et armés comme les Perses; mais au lieu de tiares ils portaient des mitres. Les Hyrcaniens avaient aussi la même armure que les Perses.

» Les Assyriens avaient des casques d'airain tissus et entrelacés d'une façon extraordinaire et difficile à décrire. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressemblaient à peu près à ceux des Égyptiens. Outre cela, ils portaient des massues de bois hérissées de nœuds de fer et des cuirasses de lin [4]. Les Chaldéens faisaient corps avec eux

» Le casque des Bactriens approchait beaucoup de celui des Mèdes. Leurs arcs étaient de canne, à la mode de leur pays, et leurs dards fort courts. Les Saces, qui sont Scythes, avaient des bonnets foulés

[1] Les Perses n'étaient pas les seuls peuples qui portassent des hauts-de-chausses. Les Gaulois et les Scythes en portaient aussi.

[2] Espèce de bouclier d'osier qui a la forme d'un rhombe.

[3] Hérodote dit que les Perses avaient le carquois au-dessous du bouclier, parce que dans la marche ils ne portaient pas le bouclier à la main, mais suspendu aux épaules. (L.)

[4] Le lin résistait au tranchant du fer. On faisait macérer le lin dans du vin dur avec une certaine quantité de sel. On foulait et on collait jusqu'à dix-huit couches de ce lin les unes sur les autres, comme on fait le feutre.



et terminés en pointe droite, des hauts-de-chausses, des arcs à la mode de leur pays, des poignards, et outre cela des haches appelées sagaris (¹).

» Les Indiens portaient des habits de coton, des arcs de canne et des flèches aussi de canne armées d'une pointe de fer. Les arcs des Ariens ressemblaient à ceux des Mèdes, et le reste de leur armure à celle des Bactriens.

» Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens et les Dadices étaient armés comme les Bactriens.

» Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de peau de chèvre. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, à la mode de leur pays, et des cimeterres. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante; leur chaussure, en forme de bottines, montait jusqu'aux genoux. Leurs arcs et leurs javelots étaient à la façon des Mèdes. Les Pactyices avaient aussi une saie de peau de chèvre, et pour armes des arcs à la façon de leur pays, et des poignards.

» Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étaient armés comme les Pactyices.

» Les habits des Arabes étaient amples et retroussés, avec des ceintures. Ils portaient au côté droit de longs arcs qui se bandaient dans l'un et l'autre sens. Les Éthiopiens, vêtus de peaux de léopard et de lion, avaient des arcs de branches de palmier de quatre coudées de long au moins, et de longues flèches de canne à l'extrémité desquelles était, au lieu de fer, une pierre pointue dont ils se servent aussi pour graver leurs cachets (²). Outre cela, ils portaient des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, des massues pleines de nœuds. Quand ils vont au combat, ils se frottent la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon.



Coiffures de rois parthes, persans. — Voyez Thomas Hope

» Les Éthiopiens orientaux (car il y avait deux sortes d'Éthiopiens à cette expédition) servaient avec les Indiens. Ils ressemblaient aux autres Éthiopiens, et n'en différaient que par le langage et la chevelure. Les Éthiopiens orientaux ont en effet les cheveux droits, au lieu que ceux de Libye les ont plus crépus que tous les autres hommes. Ils étaient armés à peu près comme les Indiens, et ils avaient sur la tête des peaux de front de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenaient droites, et la crinière leur servait d'aigrette. Des peaux de grue leur tenaient lieu de boucliers.

» Les Libyens avaient des habits de peaux, et des javelots durcis au feu.

» Les casques des Paphlagoniens étaient tissus (³); leurs boucliers petits, ainsi que les piques. Outre cela, ils avaient des dards et des poignards. La chaussure, à la mode de leur pays, allait à mi-jambe.

» Les Ligyens, les Matianiens, les Mariandyniens et les Syriens, que les Perses appellent Cappadociens, étaient armés comme les Paphlagoniens.

» L'armure des Phrygiens approchait beaucoup de celle des Paphlagoniens; la différence était fort petite.

» Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens, dont ils sont une colonie.

(¹) Sagaris, sorte de hache particulière aux Amazones, et qui coupait d'un côté seulement.

(²) Cette pierre est le *smiris* de Dioscorides. C'est notre émeri; les ouvriers en font usage, les uns pour polir les ouvrages de fer, les autres pour tailler et couper les verres, marbres et pierres précieuses. (Larcher.)

(³) Xénophon donne une description claire et détaillée de ces casques, en parlant de ceux des Mosynœques. « Ils ont sur la tête un casque de cuir tel que ceux des Paphlagoniens, du centre duquel sort une touffe de cheveux tressée, qui s'élève en pointe comme une tiare. » (L.)

» L'armure des Lydiens ressemblait à peu de chose près à celle des Grecs.

» Les Mysiens avaient des casques à la façon de leur pays, avec de petits boucliers et des javelots durcis au feu.

» Les Thraces (d'Asie) avaient sur la tête des peaux de renard, et pour habillement des tuniques, et par-dessus une robe de diverses couleurs, très-ample, avec des brodequins de peau de jeune chevreuil. Ils avaient outre cela des javelots, des boucliers légers et de petits poignards.

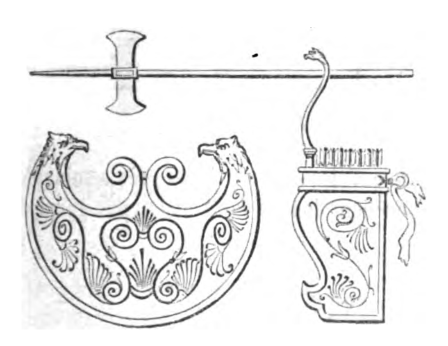
» Les Thraces asiatiques portaient de petits boucliers de peaux de bœuf crues, chacun deux épieux à



Casques phrygiens et syriens.

la lycienne, des casques d'airan, et, outre ces casques, des oreilles et des cornes de bœuf en airain avec des aigrettes. Des bandes d'étoffe rouge enveloppaient leurs jambes.

» Les Cabaliens-Méoniens et les Lasoniens étaient armés et vêtus comme les Ciliciens. Les Milyens avaient de courtes piques, des habits attachés avec des agrafes, des casques de peaux, et quelques-uns avaient des arcs à la lycienne. Les Mosches portaient des casques de bois, de petits boucliers, et des piques dont la hampe était petite et le fer grand.



Hache, bouclier et carquois phrygiens.

» Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynœques étaient armés à la façon des Mosches.

» Les Mares portaient des casques tissus à la façon de leur pays, et de petits boucliers de cuir avec des javelots. Les habitants de la Colchide avaient des casques de bois, de petits boucliers de peaux de bœuf crues, de courtes piques, et outre cela des épées. Les Alarodiens et les Sapires étaient armés à la façon des Colchidiens.

» Les insulaires de la mer Érythrée ([1]), qui venaient des îles où le roi fait transporter ceux qu'il exile, se trouvaient à cette expédition; leur habillement et leur armure approchaient beaucoup de ceux des Mèdes.

» Les Perses surpassaient toutes les autres troupes par leur magnificence et par leur courage. Leur armure et leur habillement étaient tels que nous les avons décrits. Mais, indépendamment de cela, ils brillaient par la multitude des ornements en or dont ils étaient décorés. Ils menaient avec eux des harmamaxes pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux et d'autres bêtes de charge leur portaient des vivres, sans compter ceux qui étaient destinés au reste de l'armée.

» Toutes ces nations ont de la cavalerie; cependant il n'y avait que celles-ci qui en eussent amené. La cavalerie perse était armée comme l'infanterie, excepté un petit nombre qui portait sur la tête des ornements d'airain et de fer travaillés au marteau.

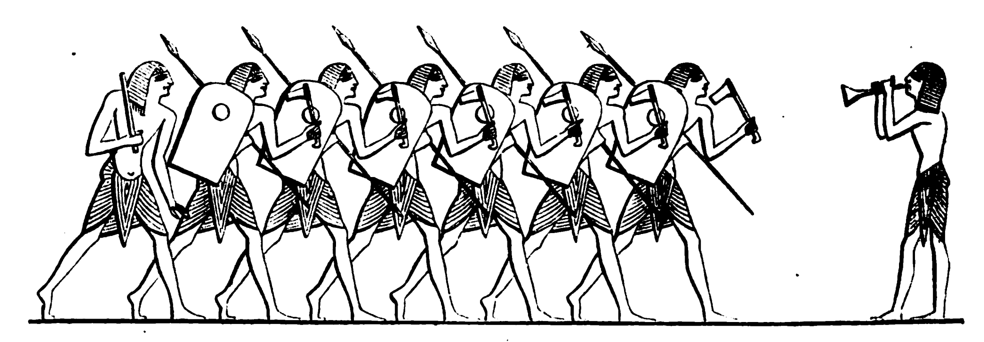
» Les Sagartiens, peuples nomades, originaires de Perse, parlent la même langue. Leur habillement

([1]) Ce sont les habitants des îles du golfe Persique. Ces îles, qui étaient en grand nombre, étaient soumises aux Perses. Elles longeaient la Carmanie et la Perse. Il y en avait très-peu dans la mer Érythrée, et elles se trouvaient à une trop grande distance de la Perse pour avoir jamais été conquises par les rois de Perse. (L.) — Voyez Néarque.



ressemble en partie à celui des Perses, en partie à celui des Pactyices. Ces peuples ne sont point dans l'usage de porter des armes d'airain et de fer, excepté des poignards; mais ils se servent à la guerre de cordes tissues avec des lanières, dans lesquelles ils mettent toute leur confiance. Voici leur façon de combattre. Dans la mêlée, ils jettent ces cordes, à l'extrémité desquelles sont des rets; s'ils en ont enveloppé un cheval ou un homme, ils le tirent à eux et, le tenant enlacé dans leurs filets, ils le tuent. Telle est leur manière de combattre. Ils faisaient corps avec les Perses.

» La cavalerie mède était armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers indiens avaient les mêmes armes que leur infanterie; mais, indépendamment des chevaux de main, ils avaient des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. La cavalerie bactrienne était armée comme leurs gens de pied. Il en était de même de celle des Caspiens et des Libyens; mais ces derniers menaient tous aussi des chariots. Les Paricaniens étaient armés comme leur infanterie. Les cavaliers arabes avaient aussi le même habillement et la même armure que leurs gens de pied; mais ils avaient tous des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.



Soldats égyptiens. — Voyez aussi page 54.

» Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine portaient des casques à peu près semblables à ceux des Grecs, des cuirasses de lin, des javelots, et des boucliers dont le bord n'était pas garni de fer ([1]).



Costumes militaires de la Grèce et des colonies grecques. — Voyez Thomas Hope.

» Les Égyptiens avaient pour armure de tête des casques de jonc tissu. Ils portaient des boucliers convexes dont les bords étaient garnis d'une large bande de fer, des piques propres aux combats de

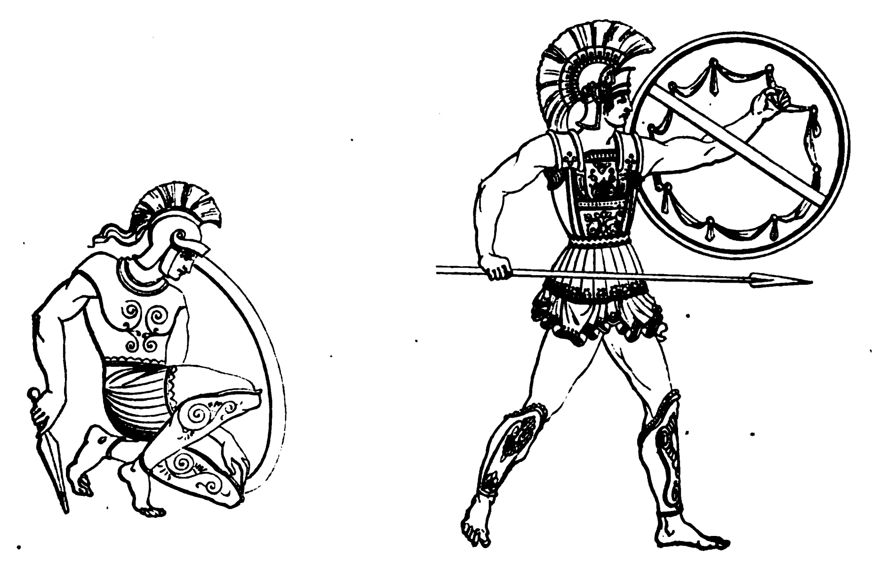
([1]) C'était cette espèce de bouclier, échancré comme celui des Amazones, qu'on appelait pelte.



mer, et de grandes haches. La multitude avait des cuirasses et de grandes épées. Telle était l'armure de ces peuples.

» Les rois des Cypriens avaient la tête couverte d'une mitre, et leurs sujets d'une citare; le reste de l'habillement et de l'armure ressemblait à celui des Grecs.

» Les Ciliciens avaient des casques à la façon de leur pays, de petits boucliers de peaux de bœuf



Costumes militaires de la Grèce et des colonies grecques. — D'après Thomas Hope.

crues avec le poil, et des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée semblable à celle des Égyptiens.



Autres costumes. — D'après Thomas Hope.

» Les Pamphyliens étaient armés et équipés à la façon des Grecs.

» Les Lyciens avaient des cuirasses, des grevières, des arcs de bois de cornouiller, des flèches de canne qui n'étaient point empennées, des javelots, une peau de chèvre sur les épaules, et des bonnets ailés sur la tête. Ils portaient aussi des poignards et des faux.

» Les Doriens asiatiques portaient des armes à la façon des Grecs, comme étant originaires du Péloponnèse. Les Cariens étaient habillés et armés comme les Grecs. Ils avaient aussi des faux et des poignards.

« Les Ioniens étaient armés comme les Grecs. »

Hérodote ajoute qu'il en était de même des insulaires (Pélasges), des Éoliens et des Hellespontiens, colonies d'Ioniens et de Doriens.

Après avoir ainsi parcouru la plus grande partie du monde connu des Grecs au cinquième siècle avant notre ère, Hérodote était impatient de revoir sa patrie. Il la trouva gémissant sous le joug de Lygdamis, petit-fils d'Artémise : son oncle Panyasis était mort victime de ce tyran. Séjourner à Halicarnasse, c'était exposer inutilement sa vie : il se réfugia dans l'île de Samos, où il mit en ordre les notes recueillies pendant ses voyages. En même temps, il entretint des relations secrètes avec les citoyens d'Halicarnasse, et il réussit à renverser ce Lygdamis du trône qu'il avait usurpé. La joie de revoir ses concitoyens affranchis du despotisme ne tarda pas à être troublée : sa modération le rendit suspect à la fois à l'aristocratie et à la démocratie. Il passa en Grèce, et il lut le commencement de son livre aux jeux Olympiques, l'an premier de la 81e olympiade, 456 avant Jésus-Christ. Pindare, âgé de soixante-deux ans, et Thucydide, âgé de quinze ans, assistaient à cette lecture. « La Grèce était à l'apogée de sa gloire, dit M. Charles Lenormant; il y avait trente-quatre ans que la bataille de Marathon avait été livrée, vingt-quatre ans que les Grecs avaient battu Xerxès à Salamine, vingt-trois ans que les Perses avaient été vaincus à Platée et à Mycale. » Douze ans plus tard, en 444, Hérodote lut son Histoire entièrement achevée devant le sénat d'Athènes, pendant la fête des panathénées : un décret lui décerna des honneurs publics, et de plus on lui fit don d'une somme d'argent considérable. Quelque temps après, il suivit des familles athéniennes qui allaient en Italie repeupler la colonie de Sybaris, appelée depuis Thurium. Sous le beau climat de la grande Grèce, Hérodote vécut paisible, voué tout entier à l'étude. Il composa une Histoire d'Assyrie, qui malheureusement n'est point parvenue jusqu'à nous, et il s'appliqua, jusque dans ses dernières années, à perfectionner l'œuvre de sa jeunesse, cette Histoire admirable que la Grèce comptait déjà au nombre de ses gloires. On croit qu'il mourut vers l'âge de quatre-vingts ans, laissant pour son héritier un jeune Thessalien nommé Plésirrhous. Les Thuriens lui élevèrent un tombeau sur une place publique. Il eut aussi les honneurs du cénotaphe à Cœlé et à Pella. Des statues lui furent dressées par d'autres villes. On en voyait une dans le gymnase de Zeuxippe, à Constantinople. Étienne de Byzance cite l'épitaphe suivante que quelques savants supposent être celle du tombeau de Thurium : « Cette poussière recouvre le corps d'Hérodote, fils de Lixès; il fut maître dans l'art » d'écrire l'histoire ancienne d'Ionie (en langage ionien). Par sa patrie, il sortait d'une race de Doriens. » En fuyant la critique sans cesse renaissante de ses concitoyens, il était venu chercher à Thurium une » seconde patrie »

QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER POUR L'ÉTUDE D'HÉRODOTE.

TEXTE. — Edition *princeps*, imprimée à Venise en 1474 par les soins et avec la traduction latine de Laurent Valla. — Édition de Joachim Camerarius, Bâle, 1557. — Édition de Wesseling, Amsterdam, 1763. — Édition de Schweighæuser, Strasbourg, 1816. — Édition de Creuzer et Baehr, 1830-35. — Édition de Guil. Dindorff, Bibliothèque des auteurs grecs, publiée par Firmin Didot, Paris, 1844.— Édition de Th. Gaisford, Oxford, 1849.—Édition de H.-Z. Dietsch, Leipsig, 1850.

TRADUCTIONS EN FRANÇAIS.—Larcher, *Histoire d'Hérodote*, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques, un essai sur la chronologie d'Hérodote, et une table géographique; première édition, en 7 volumes, 1786; deuxième édition, en 9 volumes, 1802; édition Charpentier, 2 volumes, 1850. — A. F. Miot, *Histoire d'Hérodote*, traduite du grec, 3 volumes, 1822.

COMMENTATEURS. — Le président Bouhier, *Recherches et dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746. — Gail, *Extraits d'Hérodote*. — Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*. — Larcher (voy. TRADUCTIONS). — Ch. Lenormant, *Cours d'histoire ancienne* professé à la faculté des lettres de Paris, première partie, introduction à l'histoire de l'Asie occidentale. — Lelewel, *Description de la Scythie d'après Hérodote*. — Er. L. Lindner, *Skythien und die Skyten des Herodot*, Stuttgard, 1841.—*Maps and plans illustrative of Herodotus*, Oxford, 1825. — Miot (voy. TRADUCTIONS).— Niebuhr, *Dissertation sur Hérodote*. — Le major Rennell, *the Geographical system of Herodotus examined and explained*, etc. — Schlichthort, *Geographia Africæ Herodotea*, Gottingue, 1788 — Turner, *Notes on Herodotus*. — Vivien Saint-Martin, *Histoire des découvertes géographiques des nations anciennes; Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique*, etc.— Voir le supplém. de la *Bibliotheca scriptorum*. etc., par W. Engelmann, Leipsig, 1853.

ÉGYPTE.

G. Belzoni, *Voyages, recherches et découvertes*.— Biot, *Mémoire sur la période éothiaque*, *Recherches de quelques dates absolues qui peuvent se conclure de dates vagues inscrites sur les monuments égyptiens*, 1853. — Birch, *the Galery of antiquities selected from the british Museum*, part. 1 et 2, 1843.—Boeckh, *Manethon*, etc., 1845.—H. Brugsch, *Scriptura ægyptiorum demotica*, etc., 1848; *De natura et indole linguæ popularis ægyptiorum*, 1850; *Lettre à M. de Rougé*, etc., 1850, etc., etc.— Bunsen, *Veterum scriptorum de rebus ægyptiacis*, etc.; *Ægypteus stelle in der Weltgeschichte*, 1844, etc. — W. Brunet de Presle, *Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes*, première partie, 1850. — Caillaud, *Recherches sur les arts et métiers des anciens peuples de l'Égypte*, etc. — Champollion (le jeune), *De l'écriture hiératique des anciens Égytiens*, 1821; *Lettre à M. Dacier sur les hiéroglyphes phonétiques*, 1822; *Panthéon égyptien*, 1823; *Précis du système hiéroglyphique*, etc., 1824; *Lettres d'Égypte*, 1828; *Dictionnaire hiéroglyphique*, 1841; *Mémoire sur les signes employés par les anciens Égyptiens à la notation des divisions du temps*, etc., 1841; *Monuments de l'Égypte et Nubie*, etc. — Champollion (Figeac), *Notice sur les manuscrits autographes de Champollion le jeune*, 1842; *Lettres à M. Lenormant sur l'écriture démotique égyptienne*, 1843; l'Égypte ancienne *(Univers pittoresque)*. —J. Cullimore, *Chronologia hieroglyphica*, etc., 1834, etc. — Decamps, Marilhat, etc., *l'Orient pittoresque*, etc., 1851. — Denon, *Voyage dans la basse et la haute Égypte*, 1802. — Description de l'Égypte, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, 1809, 17 vol. petit in-folio de texte, 12 vol. grand in-folio de planches; partie I, Antiquités; partie II, État moderne; partie III, Histoire naturelle. — Egger, *De l'influence des papyrus égyptiens sur le développement de la littérature grecque*, 1842. — De Goulianof, *Archéologie égyptienne*, 1839. — Hamilton, *Ægyptiana*, 1819. — Hincks, *Treatise on the Egyptian stele or tablet*, 1842, etc. — Horeau, *Panorama d'Égypte et de Nubie*, 1746. — Ideler, *Hermapion*, 1840. — Jomard, *Voyage à l'oasis de Syouah*, etc., 1825. — Leemans, *Monuments égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas de Leyde*. — Ch. Lenormant, *Essai sur le texte grec de l'inscription de Rosette*, etc; *Musée des antiquités égyptiennes*, 1841; *Éclaircissements sur le cerceuil du roi memphite Mycérinus*. — Lepsius, *Lettre à Rosellini* 1837; *Das Todtenbuck der Ægypter*, etc., 1842; *Lettre sur les inscriptions de la grande pyramide de Gizeh*; *Das buch der Ægyptischen Kœnige*, etc.; *Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien*, etc., in-folio, Berlin, 1849, etc., etc. — Lesueur, *Chronologie des rois d'Égypte*. — Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, 1823; *Observations sur l'objet des représentations zodiacales*, 1842; *Représentations zodiacales de Denderah et d'Esneh*, 1845; *Étude historique sur Memmon*; *Notice sur la table d'Abydos*, *De la civilisation égyptienne depuis l'établissement des Grecs sous Psammetichus*, 1845. — Nestor Lhôte, *Notice historique sur les obélisques égyptiens*.— A. May, *Catalogo di papiri egiziani della bibliotheca Vaticana* (d'après Champollion), 1825. — H. de Minutoli, *Voyage au temple de Jupiter Ammon en Lybie et dans la haute Égypte*. — Norden, *Voyage en Égypte et Nubie*, 1755. — Parthey, *Plutarch uber Isis und Osiris*, etc., 1850. — E. Prisse d'Avennes, *the Oriental album*, 1846; *Monuments égyptiens*; *Notice sur la salle des ancêtres de Thoutmès*, etc. — Quatremère de Quincy, *De l'architecture égyptienne*, etc. — Rosellini, *Monumenti civili*, *del culto*, *reali*, *storici*. — E. de Rougé, *Examen des travaux de Bunsen*; *Lettres sur l'écriture démotique*, 1848; *Mémoire sur l'inscription d'Ahmes, chef des nautoniers*, 1851; *Études sur l'archéologie égyptienne*; *Notice sur un manuscrit égyptien* (*Athenæum français*, 1852); traduction du *Rituel funéraire* ou *Livre des morts*, 1853. — Sylvestre de Sacy, *Lettre au citoyen Chaptal au sujet de l'inscription de Rosette*, 1802. — F. Salvolini, *Campagne de Ramsès le Grand contre les Scheta*, etc. — H. Salt, *Views taken in Egypt*, etc. — F. de Saulcy, *Analyse grammaticale du texte du décret de Rosette*, 1845. — Schrenck, *Die mythologie der Ægypter*, 1846. — G. Segato et L. Masi, *Saggi pittorici sull' Egypto*, etc., 1827-28; *Select papyri in the hieratic character from the collections of the british Museum*, 1841-42. — Sharpe, *Egyptian inscriptions (british Museum)*.— C.-S. Sonnini, *Voyage dans la haute et basse Égypte*, etc., an 7. — F. A. G. Spohn, *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum*, etc., 1825. — Wilkinson, *The manners and customs of the ancient Egyptians*, 1847. — Rev. L. Willyams, *A selection of Views in Egypt*, etc., 1821. — Howard Vyse, *Operations carried on at the pyramids of Gizeh in 1837*, 1840. — Th. Young, *Rudiments of an Egyptian dictionary*, etc., 1830.

LYBIE.

Beechey, *Proceedings of an expedition to explore the northern coast of Africa*. — Brown, *Travels in Africa*, etc., 1792. — Bruce, *Travels to discover the Nil*. — Caillaud (voy. ÉTHIOPIE). — D'Avezac, *Esquisse générale de l'Afrique* (*Univers pittoresque*). — Dedreux, *Esquisse de la restauration de la ville de Carthage*. — Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*. — Estrup, *Lineæ topographicæ Carthaginienses Tyrriæ*, Copenhague, 1821. — Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, 1833. — Hoskins, *Visit to the great oasis*, 1837. — Horneman, *Journal of travels*, 1802.— Minutoli, *Voyage au temple de Jupiter Ammon*, Berlin, 1824. — Pacho, *Voyage dans la Marmorique, la Cyrénaïque et les oasis*, 1827.

ÉTHIOPIE.

Bruce (voy. LYBIE) — Caillaud, *Voyage a Méroe, au fleuve Blanc, dans le midi du royaume de Sennar, a Syouah et dans les cinq oasis*. — Hoskins, *Travels in Ethiopia*, 1835. — Th. Lefebvre (Commission scientifique française), *Voyage en Abyssinie*. — Lepsius, *Découvertes en Égypte, en Éthiopie et dans la péninsule de Sinaï, de 1842 à 1845*; *Monuments d'Égypte et d'Éthiopie*, etc.



PHÉNICIE, SYRIE, ARABIE.

Jules de Bertou, *Essai sur la topographie de Tyr*, 1843. — Burckhardt, *Voyage en Arabie*. — Andr. Crichton, *History of Arabia ancient and modern*, Edinburgh, 1834. — Creuzer, Guigniaut et A. Maury (*Religions de l'antiquité*, t. II, part. 2). — Noël Desvergers, *Arabie (Univers pittoresque)*. — Heeren, *De la politique et du commerce de l'antiquité*. — Ferd. Hoefer, *Phénicie* (*Univers pittoresque*, 1352). — Jomard, *Études géogr. et histor. sur l'Arabie*. — Niebuhr, *Description de l'Arabie*, Amsterdam, 1774. — Yanosky et Veydt, *Syrie ancienne* (*Univers pittoresque*, 1848).

ASSYRIE, BABYLONIE.

Berosi, *Chaldæorum historiæ quæ surpersunt*, Leipsig, 1825, in-8. — Botta, *Monument de Ninive* découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin, 1849. — Heeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*. — Hoefer, *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie*, etc. (*Univers pittoresque* 1852). — Keppel, *Personal narrative of a journey from India to England*, etc., 1827. — F. Lajard, *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra*. — Austen Layard, *The monuments of Nineveh from drawings made on the spot*, 1849; *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, etc., 1853. — Ch. Lenormant, *Cours d'histoire ancienne*, in-8. — Maurice, *Observations on the ruins of Babylone*, 1816. — J. Perizonii, *Origines babylonicæ et egyptiacæ*. Leyde, 1736. — Cl. J. Rich, *Memoirs on the ruins of Babylon*. — Rawlinson, *Outlines of the history of Assyria*, 1851 — De Saulcy, *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, 1849. — W. Vaux, *Nineveh and Persepolis*, 1851. — Flandin (voy. Botta).

PERSE.

Eugène Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*. — Dubeux, *la Perse (Univers pittoresque)*. — Erskin, *Dissertation sur les Parses*. — Eugène Flandin et Pascal Coste, *Voyage en Perse*, relation du voyage fait en 1840 et 1841; *Monuments de la Perse ancienne; Vues pittoresques de la Perse moderne* (Gide et Baudry, 1851 et années suivantes). — Foucher, *Traité historique de la religion des Perses* (Mémoires de l'Académie des inscriptions). — Gœrres, *Histoire des mythes du monde asiatique*, 1810. — Thomas Hyde, *De Religione Persarum*. — Duc de Luynes, *Essai sur la numismatique des satrapies et de la Phénicie sous les rois achéménides*. — Meiners, *De Zoroastris vita*, etc. — Joachim Menant, *Zoroastre*. — W. Ouseley, *Travels in various country of the east*, etc. — Ker Porter, *Voyages en Géorgie, en Perse*, etc. — Jean Reynaud, Zoroastre *(Encyclopédie nouvelle)*. — Rhode, *la Sainte tradition*, 1810. — Th. Chr. Tychsen, *De numis veterum Persarum commentatio*, 1806; *Commentatio de religionum Zoroastricarum apud exteras gentes vestigiis*. — John Wilson, *la Religion des Parses* (Bombay, 1840). — Doctrines religieuses et philosophiques des Perses (article du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1851).

INDE.

Heeren (voy. Phénicie). — Chr. Lassen, *de Pentapotamia indica*, etc. — Ritter, *Asien Erdkunde*. — *Transactions of the asiatic Society*. — Bohlen, *Das alte Indien*. — Voyez les notes sur Ctésias, p. 157-165.

MÉDIE, COLCHIDE, MER CASPIENNE, SCYTHIE.

Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Arménie et en Crimée*. — Jean Potocki et Klaproth, *Voyage dans les steppes d'Astrakan et du Caucase*, et Histoire positive des peuples qui ont anciennement habité ces contrées; *Mémoire sur un nouveau peuple du Pont-Euxin*. — Humboldt, *Recherches sur l'Asie centrale*, 1843. — Klaproth, *Magasin asiatique*; Mémoires relatifs à l'Asie. — Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, 1844. — Lelewel, *Description de la Scythie*, d'après Hérodote, Varsovie. — Lindner, *Scythien und die Skythen des Herodot*, Stuttgard, 1841. — Pallas, *Voyages en Russie et en Asie septentrionale*, etc. — Rémusat (Abel de), *Mémoire sur quelques questions relatives à la géographie centrale*. — Carl Ritter, *Propylées d'une histoire des peuples de l'Europe, avant Hérodote, sur les rives du Pont-Euxin et autour du Caucase*. — Vitzen, *la Tartarie*. — Vivien Saint-Martin, *Mémoire historique sur la géographie du Caucase*.

MACÉDOINE, GRÈCE, COLONIES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE.

Choiseul-Gouffier, *Voyages pittoresques de la Grèce*. — Wolfgang Lazius, *Græcia antiqua*. — J. B. Crophius, *Antiquitates Macedoniæ*, Jenæ, 1682. — L. Flathe, *Geschichte Macedoniens*, etc., Leipsig, 1833. — Hope (Thomas), *The costume of the ancients*. — Krause, *Ellenika*, ou Institutions, mœurs et usages de l'ancienne Grèce, etc., Leipsig, 1841. — Lacarry, *Series et Numismata regum Macedoniæ*, Claramont, 1671. — Laborde (Alexandre), *Voyage dans le Levant*. — Laborde (Léon), *Voyage dans l'Asie Mineure, dans l'Arabie pétrée*, etc., 1838. — Leak, *Journal of a tour in Asia Minor*, 1824. — Müller, *History and antiquities of the doric race*. — Panofka, *Bilder antiken Lebens*, etc., 1843. — Sonnini, *Voyage en Grèce et en Turquie*. — Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, 1834. — Chandler, *Travels in Asia Minor*, 1817. — Fellows, *Journal during on Expedition in Asia Minor*, 1839; *Account of discoveries in Lycia*, 1840. — Hamilton, *Researches in Asia Minor*, 1842. — Pathley, *Travels in Crete*. — Spratt et Forbes, *Travels in Lycia*, 1847. — Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*.

CTÉSIAS,

VOYAGEUR GREC.

[Environ 410 ans avant l'ère chrétienne.]

Ctésias, contemporain de Xénophon, était né à Cnide, en Carie, dans une de ces familles vouées à l'exercice de la médecine qui étaient connues sous le nom d'Asclépiades, parce qu'elles se prétendaient issues du Dieu Asclépius (Esculape) (1).

Vers l'an 416 avant Jésus-Christ, il se rendit en Perse, où il demeura pendant dix-sept ans à la cour du grand roi, en qualité de médecin. Il avait écrit une *Histoire de la Perse* et une *Description de l'Inde*. Photius (patriarche de Constantinople au neuvième siècle) a donné un extrait de ces deux ouvrages dans son *Myrobiblion*. On n'est pas certain que Ctésias ait voyagé dans l'Inde : il est probable qu'il n'a décrit cette contrée qu'en assemblant des récits et des contes qui avaient cours en Perse. Toutefois son livre sur l'Inde est souvent cité par les auteurs anciens, notamment par Aristote, Diodore de Sicile, Pline et Élien.

Parmi les extravagances qui abondent dans sa relation, il se trouve quelques faits en partie bien observés et qui, au cinquième siècle avant Jésus-Christ, étaient nouveaux pour la Grèce : on remarquera, par exemple, les passages qui se rapportent au perroquet, au bambou, au kermès.

« Tout en reconnaissant que les premiers voyageurs grecs avaient des dispositions extraordinaires à l'exagération, dit un auteur contemporain (2), un critique sincère leur pardonnera sans peine les fictions poétiques dont ils parsèment comme à plaisir leurs descriptions de l'Orient. C'est un fait notable que les auteurs anciens, en général si véridiques quand ils parlent des nations de l'Occident, peuplent de merveilles et de monstres de toute espèce la partie opposée du globe. Les Grecs n'inventèrent pas ces fictions extravagantes; ils se bornèrent à répéter ce qu'ils avaient appris des indigènes. »

Nous reproduisons l'extrait presque entier de la *Description de l'Inde*, traduit de Photius par Larcher :

Ctésias dit au sujet de la pantarbe, qui est une pierre sigillaire, que soixante-dix cachets de pierres précieuses qui appartenaient à un marchand bactrien ayant été jetés dans le fleuve Indus, cette pierre les attira au fond de l'eau, se tenant les uns les autres (3).

Il parle aussi d'éléphants qui renversent les murailles, de petits singes qui ont des queues de quatre coudées (4), et de très-grands coqs. Il dit encore que le perroquet parle comme un homme; qu'il est de la grosseur d'un épervier; que le devant de sa tête est de couleur pourpre, qu'il a la barbe noire, que son corps est jusqu'au cou de couleur cyanée, comme le cinabre (5); qu'il parle indien comme un homme, et que si on lui a appris le grec, il parle grec.

(1) Voyez les planches de l'ouvrage intitulé : *Asklepios und die Asklepiaden*, par Théodore Panofka. Berlin, 1846.

(2) Desborough Cooley.

(3) Héliodore, Philostrate et plusieurs auteurs anciens parlent de cette pierre qui, entre autres propriétés merveilleuses, avait, disait-on, celle d'éteindre le feu.

Les anciens appelaient *sigillaires* les pierres qui, servant de cachet, n'enlèvent en se retirant aucune parcelle de la cire.

« L'auteur du *Zouwam-Almuk* dit que Khosroez-Parwiz ayant perdu une bague de très-grand prix, qui était tombée dans la rivière du Tigre, il la recouvra au moyen de la pantarbe, qu'il fit attacher au bout d'une corde et plonger dans l'eau. » (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

Voyez, sur la pantarbe, Veltheim (*Sammlung von aufsœtzen*, etc., t. II, p. 168); Leonhard (*Handbuch der Oryktognosie*, p. 134); Ritter (*Vorhalle Europ. Vœlker. Gesch.*, p. 126); Hammer (*Annal. Vien.*, t. X, p. 228).

(4) Mégasthènes parle aussi de singes indiens ayant des queues de cinq coudées. Il s'agit sans doute de singes du genre semnopithèque, qui se compose de plus de quinze espèces propres à l'Inde et à ses îles; mais il y a exagération dans la longueur des queues.

(5) Larcher a peut-être mal ponctué; il semble qu'il fallait traduire : « Le corps est de couleur azurée; quant au cou, il est rouge comme le cinabre. » Du reste, les plumes du corps sont vertes et non pas azurées ou cyanées. La première espèce



Il fait ensuite mention d'une fontaine qui s'emplit tous les ans d'un or liquide. On y puise chaque année de l'eau avec cent cruches. Ces cruches doivent être de terre, parce que l'or venant à se durcir, il est nécessaire de les briser pour l'en tirer. La fontaine est carrée; elle a 16 coudées de circonférence sur une orgyie de profondeur. L'or que contient chaque cruche pèse un talent. On trouve du fer au fond de cette fontaine. Ctésias dit qu'il a eu deux couteaux de ce fer; le roi lui avait fait présent de l'un, et Parysatis, mère du roi, de l'autre. Si l'on fiche ce fer en terre, il détourne les nuages, la grêle et le tonnerre (¹). Ctésias assure que le roi (²) en fit deux fois l'expérience, et que lui-même en fut témoin. Les chiens indiens sont d'une très-grande taille; ils se battent contre les lions (³). Il y a dans l'Inde de grandes montagnes, d'où l'on tire la sardoine, l'onyx et d'autres pierres précieuses. Le disque du soleil paraît dans l'Inde deux fois plus grand que dans les autres pays. Il y fait très-chaud, et beaucoup de personnes y sont étouffées par la chaleur. Les vents n'y soulèvent pas moins les vagues qu'en Grèce. La mer y est si chaude à sa surface et à quatre doigts de profondeur, qu'aucun poisson ne peut s'en approcher sans cesser de vivre. Aussi séjournent-ils plus bas.

Le fleuve Indus coule entre des montagnes et traverse des plaines. Le roseau que l'on appelle roseau indien croît dans ces montagnes (⁴). Il est si gros que deux hommes auraient



Le Bambou.

de perroquets connue en Europe, où elle a été apportée par Alexandre, est d'un beau vert, portant sur la nuque un collier rouge, et sous la gorge une tache noire.

« Ce que Ctésias affirme du perroquet, dit Belin de Ballu dans sa traduction de *Lucien*, t. II, a paru fabuleux aux Grecs, jusqu'à l'expédition d'Alexandre, temps auquel ils ont mieux connu cet oiseau parleur. » Aristote dit seulement du perroquet qu'il est indocile quand il boit du vin.

(¹) Sans aucun doute, dit Bæhr, Ctésias parle ici de la pierre d'aimant (oxydule de fer) que l'on trouve souvent dans les montagnes de l'Inde.

(²) Artaxercès-Mnémon.

(³) Élien dit que le chien indien est une bête féroce qui méprise tous les animaux, excepté le lion, contre lequel il combat souvent avec avantage.

(⁴) C'est le bambou, l'*Arundo bambos* de Linné. Il se développe sous la forme d'une gerbe qui atteint de 25 à 60 pieds de hauteur. Il croît naturellement dans l'Inde, et c'est de cette contrée qu'il a été transporté dans les colonies d'Amérique. Kunth divise les bambous en cinq genres : bambou proprement dit, *Beesha*, *Chusquea*, *Guadua* et *Nastus*. Le bambou sert aux usages les plus divers. On trouve dans ses nœuds une liqueur mielleuse et une sorte de calcul siliceux, le tabazir, que l'on considère en Asie comme une sorte de talisman ou de pierre philosophale.

de la peine à l'entourer de leurs bras; il est aussi haut que le mât d'un grand navire. Il y en a de plus grands et de plus petits, comme cela est naturel dans une montagne d'une vaste étendue. Parmi ces roseaux, les uns sont mâles, les autres femelles. Le mâle n'a point de moelle et est très-fort; la femelle en a.

La martichore est un animal de l'Inde qui a la face de l'homme, la grandeur du lion et la peau rouge comme le cinabre. Elle a trois rangées de dents, les oreilles semblables à celles de l'homme, et les yeux d'un bleu tirant sur le vert, comme l'homme; sa queue ressemble à celle du scorpion de terre ([1]). Cette queue renferme un aiguillon qui a plus d'une coudée de longueur; il est à l'extrémité de la queue, tel que celui du scorpion. Mais, indépendamment de cet aiguillon, il y en a encore d'autres de chaque côté de la queue. Si l'on s'approche de la martichore, elle frappe de son aiguillon. Celui qui en est percé meurt sans pouvoir l'éviter. Si on l'attaque de loin, elle dresse en avant sa queue et lance son aiguillon, tel qu'une flèche qu'un arc fait partir. Si on l'attaque par derrière, elle lance son aiguillon en ligne directe à la distance d'un plèthre. Tout animal qu'elle frappe meurt, excepté l'éléphant. La longueur de ce trait est d'environ un pied; sa grosseur, celle du plus petit jonc. Le nom de martichore signifie, en grec, anthropophage ([2]). En effet, si elle dévore des animaux, elle dévore un plus grand nombre d'hommes. Elle combat avec ses ongles et avec ses aiguillons : ceux-ci renaissent après avoir été lancés. Ces animaux sont en très-grand nombre dans l'Inde. On les chasse monté sur des éléphants, et du haut de ces éléphants on leur lance des dards, ou on leur tire des flèches.

Après avoir remarqué que les Indiens sont très-justes, Ctésias parle de leurs mœurs et de leurs usages. Il fait aussi mention d'un territoire sacré qui est dans un lieu inhabité ([3]). Les Indiens donnent à ce lieu le nom de Soleil et de Lune, et l'honorent sous cette dénomination. On y arrive de la montagne Sardo en quinze jours. Le soleil est toujours rafraîchissant, en ces lieux, pendant trente-cinq jours, afin que l'on puisse assister à la fête et s'en retourner sans être brûlé par ses ardeurs. Il n'y a dans l'Inde ni éclairs, ni tonnerre, ni pluies ([4]), mais des vents considérables, accompagnés de tourbillons qui emportent tout ce qui se rencontre sur leur passage.

Dans la plus grande partie de l'Inde le soleil est froid à son lever et pendant la moitié du jour; mais le reste de la journée il est très-chaud. Ce n'est pas l'ardeur du soleil qui rend noirs les Indiens; ils le sont naturellement. Il y a parmi eux des hommes et des femmes très-blancs, quoique en petit nombre. Ctésias dit qu'il a vu deux femmes et cinq hommes blancs ([5]).

Ctésias, voulant appuyer ce qu'il avait dit, que le soleil rafraîchit l'air pendant trente-cinq jours, ajoute que la matière enflammée qui coule de l'Etna, n'endommage pas le milieu de ce pays qu'elle traverse, parce qu'il est habité par des hommes justes, quoiqu'elle détruise le reste du pays ([6]). Il y a dans l'île de Zacynthe des fontaines d'où l'on tire la poix ([7]), et qui n'en sont pas moins abondantes en poissons. Il y a dans l'île de Naxos une fontaine d'où il coule de temps à autre un vin très-agréable. L'eau

([1]) Pausanias suppose que cet animal n'est autre que le tigre. Aristote parle de la martichore en citant Ctésias; Pline de même. Cet animal fabuleux a été longtemps aussi célèbre que le griffon; les voyageurs du moyen âge en parlent avec le même effroi que les anciens, et on le trouvera représenté sur leurs cartes.

Ctésias n'avait certainement vu aucun animal qui ressemblât à cette bête monstrueuse. Il se peut que, voulant émerveiller les Grecs, il ait décrit comme des êtres réels et vivants les figures symboliques des génies du mal sculptées sur les monuments de la Perse ou gravées sur les cachets. C'est une conjecture que nous a suggérée M. le docteur Roulin et qui s'est également présentée à l'esprit de Bæhr, commentateur allemand. Suivant Rhode, de même qu'Ormuzd, après avoir créé les animaux utiles, leur avait donné pour chef le monocérote (la licorne, voy. HÉRODOTE, p. 103), de même Ahriman avait donné pour souverain, aux animaux nuisibles créés par lui, la martichore, composée de diverses parties du lion, du loup, du scorpion, et s'il avait mis une tête d'homme sur cet assemblage monstrueux, c'est qu'il n'y a rien de plus perfide et de plus funeste dans la création que le visage d'un homme rusé et méchant.

([2]) Dans la langue perse, le mot *murdkhor* signifie, encore aujourd'hui, mangeur d'hommes, antropophage.

([3]) On suppose qu'il s'agit du désert de Katch, où les chaleurs sont excessives.

([4]) Erreurs.

([5]) Dans le Cachemire.

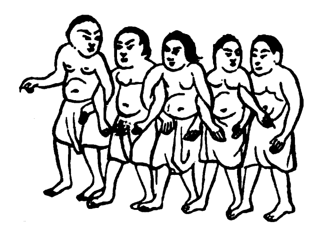
([6]) Allusion à l'histoire d'Anapius et d'Amphinomus qui, pendant une éruption de l'Etna, emportèrent leurs parents accablés par la vieillesse, abandonnant, pour les sauver, toutes leurs richesses à l'incendie.

([7]) Le voyageur moderne Spon assure qu'il y a en effet dans l'île de Zacynthe une fontaine de poix qui sort de la terre avec une eau limpide, et que la poix, par sa pesanteur, demeure au fond (t. I, p. 89). Voyez aussi Dodwell, Williams, R. Walpole, Hawkins, le *Journal des savants*, 1820.

du Phase, si on la laisse passer une nuit dans une cruche, se change en un vin délicieux (1). Il y a dans la Phasélide, en Lycie, un feu qui brûle perpétuellement sur les rochers le jour comme la nuit (2). L'eau, loin de l'éteindre, ne sert qu'à l'enflammer davantage. On ne parvient à l'étouffer qu'avec de la terre. Le feu de l'Etna et de Pruse en Bythinie s'élève de même continuellement.

Il y a au milieu de l'Inde des hommes noirs qu'on appelle Pygmées (3). Ils parlent la même langue que les Indiens, et sont très-petits. Les plus grands n'ont que deux coudées; la plupart n'en ont qu'une et demie. Leur chevelure est très-longue; elle leur descend jusqu'aux genoux et même encore plus bas. Ils ont la barbe plus grande que tous les autres hommes; quand elle a pris toute sa croissance, ils ne se servent plus de vêtements; leurs cheveux et leur barbe leur en tiennent lieu. Ils sont camus et laids. Leurs moutons ne sont pas plus gros que des agneaux; leurs bœufs et leurs ânes le sont presque autant que des béliers. Leurs chevaux, leurs mulets et toutes leurs autres bêtes de charge ne le sont pas plus que des béliers. Les Pygmées accompagnent le roi de l'Inde; il en a trois mille à sa suite. Ils sont très-justes, et se servent des mêmes lois que les Indiens. Ils vont à la chasse du lièvre et du renard. Au lieu de chiens, ils se servent, pour cette chasse, de corbeaux, de milans, de corneilles et d'aigles (4).





Pygmées asiatiques. — D'après un dessin de l'*Encyclopédie japonaise*.

Les Indiens ont, dans leur pays, un lac qui a 800 stades de circonférence. Lorsque ce lac n'est pas agité par le vent, il nage sur sa surface une huile semblable à la nôtre. Ils naviguent sur ce lac, et puisent l'huile avec des vases et s'en servent aux mêmes usages que nous. Ils ont aussi de l'huile de sésame et de noix; mais la meilleure est celle du lac. Ce lac est très-poissonneux.

Il y a beaucoup d'argent dans l'Inde; les mines de ce métal ne sont pas profondes. Elles le sont cependant plus que dans la Bactriane. On y trouve aussi de l'or, non dans les fleuves, comme on en trouve dans le Pactole, mais dans beaucoup de grandes montagnes. Ces montagnes sont habitées par des griffons; ce sont des oiseaux à quatre pieds, de la grandeur du loup, dont les jambes et les griffes ressemblent à celles du lion. Leurs plumes sont rouges sur la poitrine, et noires sur le reste du corps. Ces animaux sont cause qu'il est très-difficile d'emporter l'or, quoiqu'il soit abondant dans les montagnes (5).

Les brebis et les chèvres des Indes sont plus grandes que les ânes. Elles portent la plupart du temps quatre petits et même six; elles ont la queue si grande qu'on est obligé de la leur couper (6).

(1) Voyez, sur ce qui a donné lieu à ce préjugé, Beckman, *ad Antigon. Carystium*, 160, p. 205.

(2) Gaz, puits de feu ou volcans. Il n'y a là rien d'incroyable. Ces jets ignés ne sont pas rares en Asie; les Guèbres en recherchent le voisinage et se prosternent auprès pour prier leur Dieu. Beaufort a vu un de ces ets de feu à Yanar, dans l'Asie Mineure.

(3) L'histoire des Pygmées était aussi ancienne et aussi connue en Asie qu'en Afrique. Elle a été très-accréditée en Chine.

« Ainsi, dit Homère, s'élève jusqu'au ciel la voix éclatante du peuple ailé des grues, lorsque, fuyant les frimas et les torrents célestes, elles traversent à grands cris l'impétueuse mer, et, portant la destruction et la mort à la race des Pygmées, livrent, en descendant des airs, un combat terrible. » (*Iliade*, chant III, vers 5, 6.)

Aristote affirme que l'existence des Pygmées n'est pas une fable. Pline exprime la même conviction. Larcher s'en rit et ajoute que la plus grande autorité en faveur des Pygmées est celle de la relation de Lilliput par le capitaine Lemuel Gulliver. Nous avouons que nous sommes un peu plus crédule. Ctésias semble s'amuser lorsqu'il donne à ces petits hommes tout un petit monde d'animaux proportionnés à leur taille, quoique les naturalistes puissent justifier en partie son assertion, au moins en ce qui concerne différentes espèces. Malte-Brun, Bœhr et d'autres auteurs admettent que l'existence de cette petite race d'hommes dans l'Inde peut être ou avoir été réelle. On consultera sur ce sujet Heeren, *Ideen*, t. I, p. 308, et Weyranch.

(4) Sur ce genre de chasse dans l'Inde, voyez Malte-Brun, *Nouv. annal. des voy.*, t. I, p. 355.

(5) Voyez HÉRODOTE, page 120, note 3.

(6) Voyez HÉRODOTE, page 31.



Il n'y a dans l'Inde ni cochon domestique, ni cochon sauvage (sanglier). Les palmiers sont, ainsi que les dattiers, trois fois plus gros que ceux de Babylone. Il y a chez eux un fleuve de miel au lieu d'eau; il prend sa source dans un rocher.

Ctésias s'étend beaucoup sur la justice de ces peuples, sur leur amour pour leurs rois, et sur le mépris qu'ils font de la mort.

Il y a dans l'Inde une fontaine; si on met de l'eau de cette fontaine dans un vase, elle s'y coagule comme du fromage. Prenez trois oboles de cette eau coagulée; broyez-les dans de l'eau. Celui à qui vous donnerez cette eau à boire divulguera tout ce qu'il aura fait; car pendant toute cette journée il a l'esprit aliéné (1). Le roi se sert de cette eau pour convaincre ceux que l'on a accusés. Si l'accusé avoue les faits qu'on lui reproche, on le force à se tuer; s'il ne découvre rien, on le renvoie absous.

Les Indiens ne sont sujets ni aux maux de tête, ni aux maladies des yeux, ni même aux maux de dents. Ils n'ont jamais d'ulcères à la bouche, ni aucun autre mal (putride). Ils vivent cent vingt, cent trente, cent cinquante ans; ceux qui poussent le plus loin leur carrière vivent deux cents ans.

Il y a dans l'Inde un serpent d'un spithame de long (2); il est de la couleur d'un beau pourpre et très-agréable à la vue. Sa tête est très-blanche; il n'a point de dents. On le prend sur ces montagnes brûlantes d'où l'on tire la sardoine. Il ne mord pas; mais il rend par la bouche une humeur qui pourrit tout ce qu'elle touche. Si on le suspend par la queue, il rend deux sortes de venin : l'un jaune comme l'ambre, l'autre noir; le premier, tandis que l'animal est en vie; le second, lorsqu'il est mort. Si quelqu'un boit environ de la grosseur d'un grain de sésame du venin qui coule de l'animal vivant, la cervelle lui sort par le nez et il meurt à l'instant. Si l'on donne de l'autre, celui qui le prend tombe en phthisie et meurt en un an, et même avec peine.

Il y a dans l'Inde un oiseau que les naturels du pays nomment en leur langue *dicairos*, ce qui signifie en grec *dicœos,* juste; il n'est pas plus gros qu'un œuf de perdrix. Il enfouit en terre ses ordures, afin qu'on ne puisse les trouver. Si quelqu'un les découvre et qu'il en prenne seulement de la grosseur d'un grain de sésame, il s'endort de grand matin, perd toute espèce de sentiment, et meurt au coucher du soleil (3).

Il y a aussi dans ce pays un arbre qu'on appelle *parébon*. Il est de la grosseur d'un olivier; on n'en trouve que dans les jardins du roi. Il ne porte ni fleurs, ni fruits. Il ne pousse en terre que quinze racines fort épaisses; à l'endroit où elles le sont moins, elles sont de la grosseur du bras. Si l'on en prend de la grandeur d'un spithame, et qu'on l'approche de quelque corps, elle l'attire à elle, soit que ce soit de l'or, de l'argent, de l'airain, des pierres, ou toute autre substance, excepté l'ambre. Si l'on en prend de la longueur d'une coudée, elle attire des oiseaux, des agneaux. Si l'on jette de cette racine gros comme une obole dans un chous d'eau (4), cette eau se coagule; si l'on en met dans du vin, il se coagule également, et l'on peut le manier avec la main comme de la cire. Le lendemain, il devient liquide comme auparavant. Il guérit la dyssenterie.

Il y a aussi un fleuve qui traverse l'Inde; il n'est pas grand, mais il a deux stades de largeur. Les Indiens l'appellent en leur langue *Hypobarus,* c'est-à-dire « qui donne toutes sortes de biens. » Il en coule tous les ans, pendant trente jours, de l'ambre (5). Car l'on dit que dans les montagnes il y a des arbres sur les bords de ce fleuve, et que ces arbres répandent des larmes un certain temps de l'année, comme l'amandier, le pin, ou tout autre arbre, et cela surtout pendant trente jours. Ces larmes se durcissent en tombant dans le fleuve. Cet arbre se nomme en langue indienne *siptachoras,* ce qui signifie doux. C'est de là que les Indiens recueillent l'ambre. Ces arbres portent un fruit tel qu'une grappe de raisin, dont les grains sont gros comme les avelines.

(1) Diodore de Sicile dit aussi qu'il y a en Éthiopie un lac de forme carrée dont l'eau, rouge comme du cinabre, a une odeur agréable, semblable à celle du vin vieux; elle enivre et force à dire la vérité : *in vino veritas*. Diodore ajoute sagement que l'on ne doit pas croire aisément à ces choses.

(2) Huit pouces et demi.

(3) Élien considère ce remède indien comme bien supérieur au népenthès d'Égypte, qui ne faisait oublier les maux qu'un seul jour. Il suffit, dit-il, d'un très-petit grain de cette fiente du dicæos, délayée dans une boisson, pour que l'on s'endorme vers le soir dans une mort agréable et sans douleur.

(4) Chous, mesure attique équivalant à cinq de nos anciennes pintes.

(5) Ou plutôt une résine odoriférante.

Dans ces montagnes, il y a des hommes qui ont une tête de chien, dont les vêtements sont de peaux de bêtes sauvages ([1]). Ils n'ont point de langage; ils aboient comme les chiens, et s'entendent entre eux. Leurs dents sont plus longues que celles des chiens. Leurs ongles ressemblent à ceux de ces animaux; mais ils les ont plus longs et plus ronds. Ils sont noirs et très-justes, de même que le reste des Indiens, avec qui ils sont en commerce ; ils entendent la langue indienne, mais ils ne peuvent répondre que par leurs aboiements ou par des signes qu'ils font avec les mains et les doigts, comme les sourds et muets. Les Indiens les appellent dans leur langue Calystriens, ce qui signifie Cynocéphales. Ils se nourrissent de chair crue. Cette nation peut monter à cent vingt mille individus.

Ces Cynocéphales habitent les montagnes; ils vivent de leur chasse et n'exercent aucun métier. Lorsqu'ils ont tué quelque animal, ils le font cuire au soleil. Ils élèvent aussi des troupeaux de brebis, de chèvres et d'ânesses, dont ils boivent le lait. Ils font aussi du lait acide ou petit lait. Ils se nourrissent du fruit du siptachoras, d'où provient l'ambre ([2]). Ce fruit est doux. Lorsqu'ils l'ont fait sécher, ils le conservent dans des corbeilles, de même que les Grecs conservent les raisins séchés au soleil. Les Cynocéphales font un radeau sur lequel ils mettent une charge de ce fruit; ils y joignent de la fleur de pourpre bien nettoyée, avec 260 talents d'ambre qu'ils exportent tous les ans. Ils font aussi tous les ans présent au roi d'une égale quantité de teinture rouge et de mille talents d'ambre. Ils vendent le reste aux Indiens, et tirent en échange du pain, de la farine et des étoffes de coton. Ils vendent aussi aux Indiens des épées ([3]), dont ils se servent pour la chasse des bêtes sauvages, ainsi que des arcs et des javelots, car ils sont très-habiles à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Ils sont invincibles, parce qu'ils habitent des montagnes élevées et escarpées. Le roi leur envoie tous les cinq ans en présent 300 000 arcs, autant de javelots, 120 000 peltes et 50 000 épées.

Près des sources de ce fleuve, il croît une fleur couleur de pourpre; elle sert à teindre en pourpre. Cette pourpre n'est pas d'une moindre qualité que celle de Grèce, et même elle est plus brillante. Il y a dans le même lieu un animal de la grandeur d'un scarabée, rouge comme le cinabre ([4]). Il a les pieds très-longs, le corps mou comme celui d'un ver. Il croît sur les arbres qui portent l'ambre, se nourrit du fruit de ces arbres et fait périr l'arbre, de même qu'en Grèce il y a un insecte qui ronge la vigne et la fait périr. Les Indiens écrasent ces insectes et s'en servent pour teindre en pourpre leurs étoffes, et généralement tout ce qu'ils veulent. Cette teinture est supérieure à celle de Perse.

Les Cynocéphales n'habitent pas dans des maisons, mais dans des cavernes. Ils vont à la chasse des animaux sauvages, armés d'arcs et de javelots, et comme ils sont très-agiles, ils les prennent aussi à la course. Les femmes se baignent une fois tous les mois; les hommes ne se baignent point; ils se contentent de se laver les mains. Ils se frottent trois fois par mois d'une huile qui provient du lait ([5]). Ils s'essuient ensuite avec des peaux. Leurs habits ne sont pas de peaux garnies de poils, mais de peaux tannées et très-minces. L'habillement des femmes est le même. Les plus riches portent des habits de lin; ils sont en petit nombre. Ils ne font point usage de lits; des feuilles d'arbres leur en tiennent lieu. Celui qui possède le plus grand nombre de brebis passe pour le plus riche. Quant au reste de leurs biens, ils sont tous également partagés. Ils ont tous, hommes et femmes, une queue comme les

([1]) Aujourd'hui encore les voyageurs entendent raconter dans l'Afrique centrale qu'il existe une race d'hommes-chiens qui gardent les vaches tandis que leurs femmes, semblables aux Africaines ordinaires, travaillent au logis. (Voyez une note de M. d'Abbadie dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1845.)

Les Cynocéphales de Ctésias paraissent être les habitants du Boutan, que les Hindous appellent *Calystist*, c'est-à-dire *hommes à face de chien*. « Quant à la queue, dit Desborough-Cooley, c'est sans doute un ornement grec. ».

Suivant Heeren, ces êtres inférieurs seraient les parias.

Un grand nombre de commentateurs supposent qu'il s'agit de singes.

([2]) Voyez note 5, page précédente.

([3]) Larcher traduit par le mot *achètent* au lieu du mot *vendent* qui est dans le texte, parce que, dit-il, les Cynocéphales ne pouvaient pas fabriquer ces armes. Il suppose en effet que c'étaient des singes. Mais, singes ou hommes, s'ils étaient commerçants, pasteurs, bateliers, teinturiers, etc., ils pouvaient tout aussi bien fabriquer des épées.

([4]) Le kermès, genre d'insectes de l'ordre des hémiptères. Ses espèces ont les formes et les habitudes des cochenilles. Elles servent en effet à la teinture. Particulières à l'ancien monde, on les trouve en Espagne et dans quelques autres parties de l'Europe, sur une petite espèce de chêne, le *Quercus coccifera*.

([5]) Le beurre. Les Tibétains s'en servent pour oindre leur corps.



chiens, mais elle est plus longue et plus velue (¹). Ils sont plus justes, et ce sont de tous les hommes ceux qui vivent le plus longtemps. Ils poussent leur carrière jusqu'à cent soixante-dix ans, et quelques-uns jusqu'à deux cents ans.

Au delà des Cynocéphales et au-dessus des sources du fleuve, il y a des hommes noirs comme le



Le Kermès. (Voyez la note 4 de la page précédente.)

reste des Indiens. Ils ne s'adonnent à aucune sorte de travail; ils ne se nourrissent pas de blé et ne boivent pas d'eau. Ils ne prennent pour toute nourriture que du lait de brebis et de chèvres dont ils ont de grands troupeaux. Il y a dans leur pays une racine dont la saveur est douce. Cette racine empêche le lait qu'ils boivent le matin et vers le milieu du jour de se cailler dans l'estomac; elle les provoque le soir au vomissement.

Il y a dans l'Inde des ânes sauvages de la grandeur des chevaux, et même de plus grands encore. Ils ont le corps blanc, la tête couleur de pourpre, les yeux bleuâtres, une corne au front longue d'une coudée (²). La partie inférieure de cette corne, en partant du front et en remontant jusqu'à 2 palmes, est entièrement blanche; celle du milieu est noire; la supérieure est pourpre, d'un beau rouge, et se termine en pointe. On en fait des vases à boire. Ceux qui s'en servent ne sont sujets ni aux convulsions,

(¹) Pline parle aussi d'un peuple indien habitant les bords du Gange, et appelé Calinges, où tous les habitants naissaient avec une queue. (Voyez sur les hommes à queue de l'Afrique et de l'Égypte des notes curieuses dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1852, et dans le *Magasin pittoresque*, 1853, p. 98.)

(²) La licorne, l'unicorne. Aristote dit aussi que l'âne d'Inde a une seule corne. Voyez Hérodote, p. 66; voyez aussi un mémoire sur ce sujet dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote, traduite par M. Camus, t. II, p. 80 et suivantes. On ne désespère pas encore de parvenir à la découverte de cet animal : les indigènes en Asie, comme en Afrique, attestent la réalité de son existence avec une singulière énergie.

ni à l'épilepsie, ni à être empoisonnés, pourvu qu'avant de prendre du poison, ou qu'après en avoir pris, ils boivent dans ces vases de l'eau, du vin, ou d'une autre liqueur quelconque. Les ânes domestiques ou sauvages des autres pays n'ont, de même que tous les solipèdes, ni l'osselet, ni la vésicule du fiel. L'âne de l'Inde est le seul qui les ait. Leur osselet est le plus beau que j'aie vu; il ressemble, pour la figure et la grandeur, à celui du bœuf. Il est pesant comme du plomb, et rouge jusqu'au fond comme du cinabre. Cet animal est très-fort et très-vite à la course. Le cheval, ni aucun autre animal, ne peut l'atteindre. D'abord il court lentement; il s'anime ensuite merveilleusement, enfin sa course devient plus rapide et se soutient très-longtemps. On ne peut pas les prendre à la chasse. Lorsqu'ils mènent paître leurs petits, s'ils se voient enfermés par un grand nombre de cavaliers, ne voulant pas les abandonner pour fuir, ils se défendent avec leur corne, ils ruent, ils mordent, et font périr beaucoup de cavaliers et de chevaux. On les prend aussi eux-mêmes après les avoir percés de flèches et de traits; car il n'est pas possible de les prendre vivants. On ne peut en manger la chair à cause de son amertume, et on ne les chasse que pour en avoir la corne et l'osselet.

Il y a dans le fleuve Indus un ver qui ressemble à celui que l'on voit communément sur les figuiers. Il a 7 coudées de long, quelques-uns plus, quelques autres moins. Il est si gros qu'un enfant de dix ans pourrait à peine l'enfermer dans ses bras. Ces vers n'ont que deux dents : l'une à la mâchoire supérieure, l'autre à l'inférieure. Tout ce qu'ils peuvent saisir avec ces dents, ils le dévorent. Le jour, ils se tiennent dans la vase du fleuve; la nuit, ils en sortent, et tout ce qu'ils rencontrent sur leur route, bœuf ou chameau, ils le saisissent avec ces dents, l'entraînent dans le fleuve, et le dévorent en entier, excepté les intestins. On les prend avec un grand hameçon recouvert d'un agneau ou d'un chevreau (1). Cet hameçon tient à une chaîne de fer. Lorsqu'on a pris ce ver, on le tient suspendu pendant trente jours sur des vases de terre (2). Il s'en distille environ dix cotyles (3) attiques d'une huile épaisse. Les trente jours passés, on jette l'animal; on scelle ensuite les vases d'huile, et on les porte au roi de l'Inde. Il n'est permis à nul autre d'avoir de cette huile. Toutes les choses sur lesquelles on la verse, bois ou animal, s'enflamment. Ce feu ne s'éteint qu'en l'étouffant avec une grande quantité de boue épaisse.

Il y a dans l'Inde des arbres dont la hauteur égale celle des cèdres et des cyprès; leurs feuilles ressemblent à celles du palmier, excepté qu'elles sont un peu plus larges et qu'elles n'ont point d'aisselle. Ils fleurissent comme le laurier mâle, et ne portent point de fruit. Les Indiens nomment en leur langue cet arbre *carpion*, et les Grecs, dans la leur, *myrorhodon*. Cet arbre n'est pas commun. Il en distille des gouttes d'huile qu'on recueille avec de la laine dont on frotte le tronc. On l'exprime ensuite de cette laine dans des vases d'albâtre. Cette liqueur est un peu épaisse; elle tire sur le rouge; son odeur est très-agréable, et même si forte qu'elle parfume l'air à la distance de 5 stades. Il n'est permis qu'au roi et à ses parents d'en avoir. Le roi de l'Inde a coutume d'en envoyer en présent à celui de Perse. Ctésias assure en avoir vu, et il dit qu'on ne peut assimiler cette odeur à aucune autre, et que le langage ne peut en donner aucune idée.

Les Indiens ont aussi des vins exquis et des fromages excellents; quant à ce dernier article, Ctésias assure qu'il le sait par expérience (4).

Il y a dans l'Inde une fontaine carrée qui a environ cinq orgyies de circonférence. Cette eau est dans un rocher. Les bords de cette fontaine ont jusqu'à l'eau 3 coudées. La profondeur de l'eau est de 3 orgyies. Les gens de qualité, dans l'Inde, s'y baignent, hommes, femmes et enfants, non-seulement pour la propreté, mais encore parce qu'elle a la vertu de garantir de toutes sortes de maladies. On plonge dans la fontaine en s'y jetant les pieds les premiers. L'eau rejette en haut ceux qui s'y sont précipités, et ce ne sont pas les hommes seulement qu'elle rejette ainsi, mais encore tout animal

(1) Philostrate prétend qu'il y a un ver semblable dans le fleuve Hyphasis (le Setledge?). Élien enchérit encore sur le passage de Ctésias, et donne des détails amusants sur la pêche de ce ver (*Hist. animal.*, lib. V, cap. III, p. 243).

Quelques voyageurs modernes de peu d'autorité, il est vrai, ont fait des récits analogues au sujet de reptiles d'Amérique.

(2) Suivant Philostrate, on ne pouvait conserver cette huile que dans des vases de verre.

(3) La cotyle, ou demi-setier.

(4) Il suffirait de ce passage pour montrer que Ctésias ne rapportait la plupart des choses invraisemblables contenues dans sa relation que d'après les récits exagérés et métaphoriques des Persans, ces grands hâbleurs de l'Asie.

vivant ou mort ; en un mot, tout ce qu'on y jette, excepté l'or, l'argent, le fer et l'airain, qui se précipitent au fond (¹). L'eau en est très-froide et agréable à boire. Elle fait beaucoup de bruit comme celle qui bout dans un chaudron. Elle guérit les dartres et la gale. Son nom indien est *balladé,* ce qui signifie en grec *utile.*

Dans ces montagnes de l'Inde où croissent les roseaux, il y a une nation d'environ 30 000 âmes dont les femmes n'enfantent qu'une fois en leur vie. Leurs enfants naissent avec de très-belles dents dans les deux mâchoires. Les mâles et les femelles ont, dès leur naissance, les cheveux blancs ; à l'âge de trente ans, leurs cheveux commencent à noircir; et quand ces hommes sont parvenus à soixante ans, leurs cheveux sont entièrement noirs. Les mêmes ont, hommes et femmes, huit doigts à chaque main et autant à chaque pied. Ils sont très-belliqueux, et il y en a toujours cinq mille, tant archers que lanceurs de javelots, qui accompagnent le roi des Indiens dans ses expéditions militaires. Ils ont les oreilles si longues qu'elles se touchent l'une et l'autre, et qu'ils s'en enveloppent le dos et les bras jusqu'aux coudes.

Il y a en Éthiopie un animal que l'on nomme *crocottas,* et en langue connue *cynolychus* (chien-loup). Il est d'une force étonnante. On prétend qu'il imite la voix humaine, que la nuit il appelle les hommes par leur nom et qu'il dévore ceux qui vont à lui (²). Il a le courage du lion, la vitesse du cheval, la force du taureau : le fer ne peut le dompter.

Dans le territoire de Chalcis, en Eubée, il y a des brebis qui n'ont pas la vésicule du fiel (³), et dont la chair est si amère que les chiens mêmes ne veulent pas en manger. On dit aussi qu'au delà des portes de la Mauritanie (⁴), les pluies sont abondantes en été, et que l'hiver y est brûlant. Dans le pays des Cyoniens, il y a, selon Ctésias, une fontaine qui donne de l'huile au lieu d'eau. Aussi les Cyoniens s'en servent-ils dans tous leurs aliments. Dans le pays nommé Métatrida, il y a une fontaine à une petite distance de la mer, dont le flux est si violent au milieu de la nuit qu'il pousse sur terre une grande quantité de poissons. Ces poissons sont en si grand nombre que les habitants, ne pouvant les consommer tous, les laissent pourrir en terre.

Ctésias, dit en terminant Photius, donne ces fables pour autant de vérités ; il assure avoir été témoin oculaire de quelques-uns de ces faits, et avoir appris les autres de personnes qui en étaient bien instruites. Il ajoute qu'il a omis beaucoup d'autres histoires encore plus merveilleuses, de crainte que ceux qui n'en avaient point été témoins ne pensassent qu'il écrivait des choses incroyables (⁵).

BIBLIOGRAPHIE.

Texte original. — Ctésias, édition de Henri Estienne, 1557 et 1594 ; — édition de Bœhr, Francfort-sur-le-Mein, 1824, in-8 ; — édition de Ch. Muller, Firmin Didot, Paris, 1844.

Traductions en français. — Œuvres diverses de l'abbé Gédoyn, 1745 ; — *Histoire d'Hérodote,* traduite par Larcher, 1802, tome VI.

Notes et commentaires. — Œuvres de Lucien, traduites du grec par Belin de Ballu, tome III, notes ; — *La vérité de l'histoire de Judith,* par Montfaucon, seconde partie, chap. II, pag. 120. — Bœhr. — Muller. — Heeren. — Whall. — Veltheim, etc. (Voyez les notes.)

(¹) On trouvait un récit analogue sur un lac de Sicile dans Polycrite, suivant le *De mirabilibus auscultationibus* attribué à Aristote. Voyez ce que dit Hérodote sur une fontaine d'Éthiopie, p. 73. On attribuait les mêmes propriétés au lac de Van.

(²) « Il est naturel, dit Élien, que je parle de la malice du crocottas. Caché dans des lieux fourrés, il prête l'oreille aux discours des bûcherons, et lorsqu'ils s'appellent les uns les autres par leurs noms, il retient ces noms... Il appelle un homme par son nom. Cet homme s'entendant appeler, s'avance. L'animal se retire plus loin, et l'appelle de nouveau. L'homme s'avance encore davantage vers l'endroit d'où vient la voix. Enfin, lorsque cet animal le voit éloigné de ses compagnons, il le saisit, le tue et s'en nourrit, après s'être servi, pour l'attirer, de sa voix comme d'un appât. »

On croit que cet animal est une espèce d'hyène.

(³) Selon Théophraste, les moutons du Pont, se nourrissant d'absinthe, n'ont pas de fiel.

(⁴) Les colonnes d'Hercule.

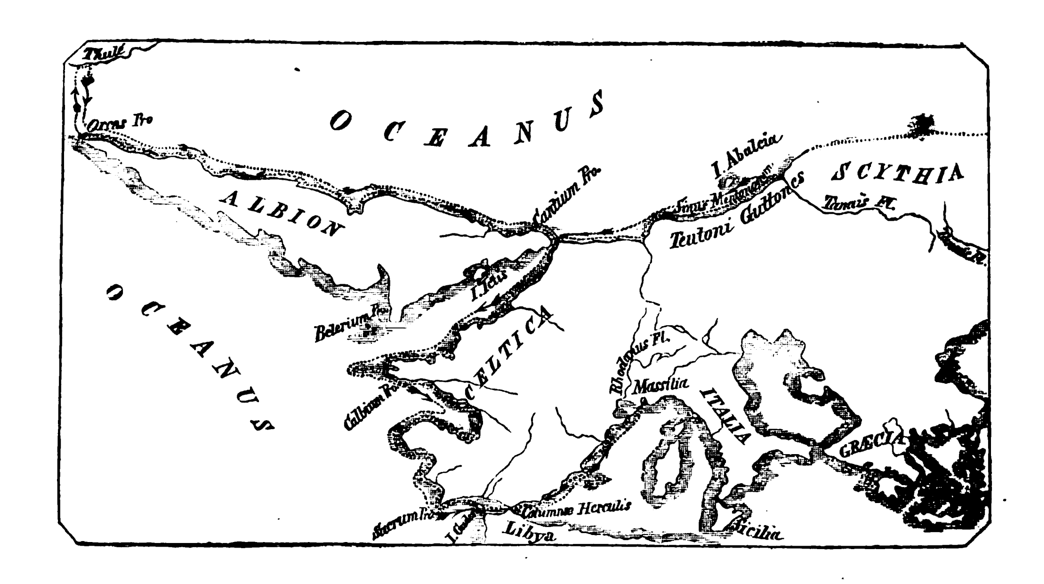
(⁵) C'est une forme que l'on retrouve souvent dans Hérodote et dans la plupart des auteurs anciens.



PYTHÉAS,

VOYAGEUR GREC-GAULOIS.

[Quatrième siècle avant Jésus-Christ.]



Esquisse des contrées explorées par Pythéas. — D'après Lelewel.

Vers l'an 340 avant notre ère, la colonie que les Grecs phocéens avaient fondée depuis deux siècles et demi à Massilia (Marseille) était florissante et renommée [1]. En paix avec les Gaulois ses voisins, protégée contre la rivalité haineuse de Carthage par un traité d'ailliance avec Rome, encouragée par les succès de son génie industriel, elle augmentait le nombre de ses comptoirs sur la rive septentrionale de la Méditérannée, et travaillait incessamment à étendre au loin ses relations commerciales.

En ce temps un de ses citoyens, Pythéas, homme instruit, géographe et astronome, entreprit

[1] « Ce fut l'an 600 avant Jésus-Christ que le premier vaisseau phocéen jeta l'ancre sur la côte gauloise, à l'est du Rhône; il était conduit par un marchand nommé Euxène, occupé d'un voyage de découvertes. Le golfe où il aborda dépendait du territoire des Ségobriges, une des tribus galliques qui s'étaient maintenues libres au milieu de la population ligurienne. Le chef ou roi des Ségobriges, que les historiens appellent Nann, accueillit avec amitié ces étrangers et les emmena dans sa maison, où un grand repas était préparé; car ce jour-là il mariait sa fille. Mêlés parmi les prétendants, Galls et Ligures, les Grecs prirent place au festin qui se composait, selon l'usage, de venaison et d'herbes cuites.

» La jeune fille, nommée Gyptis, suivant les uns, et Petta, suivant les autres, ne parut point pendant le repas. La coutume ibérienne, conservée chez les Ligures et adoptée par les Ségobriges, voulait qu'elle ne se montrât qu'à la fin, portant à la main un vase rempli de quelque boisson, et celui à qui elle présenterait à boire devait être réputé l'époux de son choix. Au moment où le festin s'achevait, elle entra donc, et, soit hasard, soit toute autre cause, dit un ancien narrateur, elle s'arrêta en face d'Euxène, et lui tendit la coupe. Ce choix imprévu frappa de surprise tous les convives. Nann, croyant y reconnaître une inspiration supérieure et un ordre de ses dieux, appela le Phocéen son gendre, et lui concéda pour dot le golfe où il avait pris terre.

» Sans perdre de temps, Euxène avait fait partir pour Phocée son vaisseau et quelques-uns de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie. En attendant, il travailla aux fondations d'une ville qu'il appela Massilie. » (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I. p. 26.)

une excursion au delà des colonnes d'Hercule, dans l'océan Septentrional. On croit que, sans être très-pauvre, il n'était point riche. Il partit avec un seul navire. Peut-être les frais de l'expédition furent-ils mis à la charge de la cité massilienne, si évidemment intéressée aux découvertes qui pouvaient résulter de ce hardi voyage.

En sortant du port de Marseille, Pythéas se dirigea donc vers l'occident. Il passa d'abord devant l'embouchure du Rhodanus (le Rhône). En cet endroit s'élevait une petite ville dépendant de Marseille et nommée Rhodanusia. Plus loin était située une autre ville massilienne, Agatha (Agde), à peu de distance de Narbo (Narbonne), jadis capitale de la tribu sauvage des Hélisyces, et depuis soumise aux Celtes. Au pied des Pyrénées étaient encore deux villes massiliennes riches et fortes, Rhodè et Emporion (Roses et Ampurias). Ensuite commençait l'Ibérie. L'équipage salua de ses joyeuses acclamations deux ports chers aux marins, devant deux villes anciennes, Barcino et Tarraco (Barcelone et Tarragone). Sur une presqu'île, on apercevait la petite ville Hyops (Peniscola). La dernière ville grecque de ces parages était Hemeroscopion. Au delà venaient les possessions liby-phéniciennes (voy. p. 2). La plus célèbre ville phénicienne était Gadir ou Gadez, située sur une île, entre les colonnes d'Hercule et le promontoire Sacré.

Le promontoire Sacré, à trois minutes du cap Saint-Vincent (*).

Pythéas compta 7 000 stades en ligne directe de Marseille jusqu'aux colonnes; — 3 000 stades du détroit jusqu'au promontoire Sacré, qui était la pointe extrême du continent et sur lequel on avait élevé

(*) Les peuples des environs du cap Sacré soutenaient encore du temps de Posidonius d'Apamée, cent ans avant l'ère chrétienne, qu'à l'instant où le soleil se couchait, ils entendaient un sifflement semblable à celui d'un fer rouge que l'on jette dans l'eau, comme si le soleil s'éteignait en se plongeant dans la mer.



un temple à Hercule; — 2 500 stades ou cinq jours de navigation depuis Gadez jusqu'à ce même promontoire. Le stade dont il se servait paraît avoir été de la même dimension que celui dont fait usage le plus habituellement Hérodote, et Eratosthènes ayant accepté les mesures de Pythéas, ce stade doit équivaloir à 158m,25, conformément à l'évaluation de M. Vincent (voy. p. 2).

Continuant à avancer dans la direction qu'avait suivie autrefois le général carthaginois Himilcon (voy. p. 5), Pythéas, après avoir côtoyé l'Ibérie, navigua le long du littoral de la Celtique et vit la terre des Timiens (le Finistère), qui avance dans l'Océan, et que termine le promontoire Calbion (pointe du Raz, vis-à-vis l'île de Seyn).

Son but était d'explorer jusqu'à leur extrémité les côtes de cette Celtique immense qui, disait-on, terminait l'Occident, occupait un quart de la terre habitable, et s'étendait jusqu'à la Scythie.

Il ne visita point les îles Cassitérides (Sorlingues) qui fournissaient l'étain : elles étaient connues. Mais il fut surpris de se trouver dans un détroit large de 100 stades qui séparait la Celtique d'une île immense. Ce détroit était la Manche; cette île était la Bretagne, l'Angleterre, qu'avait seulement entrevue Himilcon et qu'il avait désignée sous le nom d'Al-Fion ou Al-Bion (voy. p. 5).

C'est à ce point de son voyage que Pythéas entra véritablement dans un monde nouveau, entièrement inconnu des anciens; on peut dire que ce fut lui qui découvrit la Grande-Bretagne.

S'il ne visita point tout le contour de l'île, il paraît probable qu'il aborda du moins en plusieurs endroits accessibles des côtes.

La Bretagne, suivant sa description, formait un triangle isocèle dont les trois pointes étaient : 1° à l'une des extrémités du petit côté du triangle, au midi, du côté de la Celtique, le promontoire Bélérion (cap Bolleit); 2° sur le même côté du triangle, à l'extrémité supérieure, le promontoire Cantion (cap Pepperness); 3° au sommet des deux côtés longs du triangle, le promontoire Orcas (cap Duncansby).

La distance du promontoire Bélérion au continent celtique était de 2 000 stades ou quatre jours de navigation. Ses habitants étaient sociables. Ils tiraient l'étain d'une mine très-précieuse, mais entrecoupée de veines de terre. Après avoir enlevé l'étain, ils le purifiaient, et lui donnaient la forme de masses carrées ou de dés à jouer. Ils le chargeaient ensuite sur des bateaux d'écorce et le transportaient dans une île voisine de la Bretagne nommée Ictis, Mictis ou Vectis (Wight). Suivant une autre version, ils se servaient de chariots, en profitant des heures où la mer était basse. Les marchands étrangers venaient acheter l'étain dans l'île Ictis, d'où ils le transportaient, en six jours de navigation, sur la côte celtique, au port qui servait d'entrepôt. Là, ce métal précieux était chargé sur des chevaux, et les caravanes faisaient, à travers les terres, un trajet de trente jours pour parvenir jusqu'à l'embouchure du Rhône.

On doit à Pythéas les notions les plus anciennes que l'on puisse citer sur les habitants de la Grande-Bretagne. On a vu qu'ils se servaient de chariots. Leurs maisons étaient bâties pour la plupart en chaume et en bois, les pluies fréquentes ne permettant pas qu'ils eussent des aires à ciel découvert; ils enfermaient les épis de blé qu'ils avaient coupés dans des caves souterraines, et ils réduisaient en farine les plus anciens pour s'en nourrir, au fur et à mesure de leurs besoins. Leurs mœurs étaient simples et honnêtes. Ils étaient sobres et ne connaissaient point le luxe. L'île était très-peuplée et gouvernée par des rois qui, généralement, ne se faisaient point la guerre entre eux : cette heureuse concorde n'existait plus trois siècles après, lors des premières tentatives des Romains pour s'assujettir les Bretons. (Voyez JULES-CÉSAR.)

Pythéas dit que dans les parties les plus septentrionales de l'île, le plus long jour était de dix-huit heures, et qu'à son extrémité, dans la même direction, le jour durait jusqu'à dix-neuf heures.

En s'éloignant du promontoire Orcas, ou de l'une des îles Orcades, Pythéas s'aventura sur la haute mer, en se dirigeant toujours vers le nord. Il traversa des climats où « des barbares, dit-il, nous ont montré le coucher du soleil; car il arrivait dans ces lieux-là que la nuit était extrêmement courte; elle ne durait que deux ou trois heures; et quand le soleil avait disparu sous l'horizon, il reparaissait après un court intervalle. »

Après six jours de navigation, Pythéas rencontra une terre nommée Thulé. Il lui fut impossible de déterminer si c'était une île ou un continent. On a supposé qu'il était arrivé ainsi au Jutland, ou sur les côtes de la Norvége. Lelewel croit qu'il ne faut pas aller chercher Thulé plus loin que les îles Shetland. « Il est avéré par l'expérience des siècles les plus féconds en découvertes, fait observer ce savant géo-

graphe, que chaque terre nouvellement trouvée grandit aux yeux de celui qui l'a visitée le premier; c'est ainsi que beaucoup de régions, annoncées par les voyageurs comme étant très-étendues, se sont dissipées en îlots. »

Suivant Pythéas, il n'y avait plus, au dela de Thulé, ni terre, ni mer, ni air. Une sorte d'épaisse concrétion des éléments, semblable à un *poumon marin*, remplissait l'espace et enveloppait l'univers de sa matière impénétrable.

Il faut noter que Pythéas atteste l'existence de ce poumon marin. « Il a vu, dit-il, lui-même cette substance, et il n'en parle point sur le rapport d'autrui. »

On explique cette illusion par le spectacle triste et prolongé des bruines, des brouillards, des pluies, des nuages, de l'obscurité glacée, qui semblaient opposer une barrière infranchissable au navigateur massilien. Au souvenir de l'atmosphère pure et transparente, du ciel étincelant, de l'onde bleue et phosphorescente de la Méditérannée, quelle impression de mélancolie et d'effroi ne durent pas éprouver ces premiers explorateurs, en présence des sombres tableaux de la mer du Nord. Comment ces hommes habitués aux doux charmes, aux riantes splendeurs de la nature méridionale, n'auraient-ils point hésité et reculé devant ces climats désolés? Pythéas était, du reste, même sous ce rapport, en progrès à l'égard de ceux qui l'avaient précédé. Avant lui, c'était à quelques journées des colonnes d'Hercule que les voyageurs déclaraient la mer impraticable à cause des épaisseurs infinies de boue, d'herbages, de ténèbres qui obstruaient l'espace.

En fuyant Thulé et le poumon marin, Pythéas, au lieu de revenir directement par Orcas, Cantion et le détroit de la Manche, tourna à gauche, du côté de l'orient, et, après quelques jours, fut conduit à l'embouchure du Rhin. Au delà du Rhin habitaient les Ostions. Plus loin s'ouvrait un vaste golfe, large de 6 000 stades, appelé Mentonomon ; sur ces bords vivaient des Germains, les Guttons.

Dans ce golfe était une île, Abalus ou Abalcia (Basilia selon Timée), à une journée du continent; on croit que c'est l'île Baltrum; quelques écrivains préfèrent Baltia. Les flots de la mer, au printemps, déposaient sur les bords de cette île le succin, l'ambre jaune (déjection de la mer concrète, dit Pythéas), que les habitants brûlaient au lieu de bois, ou vendaient à leurs voisins les Teutons.

Trois siècles après, les Romains donnèrent le nom de Glessaria à l'une des vingt-trois îles entre le Rhin et l'Elbe, dans laquelle on trouvait une grande quantité de succin. Tacite a consacré à la description de cette substance une page de son livre sur les Germains.

Pythéas navigua ensuite jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il supposa être le Tanaïs (l'Elbe suivant quelques auteurs, l'Oder suivant quelques autres). Il n'alla pas plus loin. Il considérait ce fleuve comme la limite orientale de la Celtique, dans laquelle il comprenait la Germanie.

Il revint à Marseille. Son voyage avait duré moins d'une année; la longueur de sa navigation, depuis son départ jusqu'à son retour, est évaluée à 186 000 stades, « plus de sept fois autant qu'en avait fait le Macédonien Néarchos, » dit Lelewel. (Voyez NÉARQUE.)

Pythéas rendit d'autres services éminents à la géographie. Il s'était servi d'un gnomon colossal pour observer, à Marseille, l'ombre, à midi, le jour du solstice, et il avait ainsi déterminé l'obliquité de l'écliptique et la latitude géographique de Marseille. Il avait trouvé que dans cette ville l'ombre, au gnomon, était en proportion de 41 $^4/_5$ à 120 (ou de 20 $^{54}/_{60}$ à 60), et le plus long jour de quinze heures et quinze minutes.

Il avait cherché la hauteur du pôle et s'était assuré qu'en cet endroit du ciel on ne voyait de son temps aucune étoile, mais que le pôle formait, avec trois étoiles voisines, un quadrilatère; il paraît que ces trois étoiles sont *b* de la Petite-Ourse, *a* et *kappa* du Dragon. Il pouvait ainsi, en naviguant, se servir du ciel plus utilement et plus sûrement que les navigateurs grecs qui se dirigeaient ordinairement d'après la Grande-Ourse.

De même qu'Hannon et Himilcon, Pythéas a été contesté par divers auteurs. Les uns ont nié son voyage, les autres sa véracité. Parmi les anciens, Polybe et Strabon se sont surtout montrés les adversaires ardents des récits de Pythéas; au contraire, l'école d'Alexandrie avait hautement apprécié la science et la sincérité du voyageur massilien. Eratosthène, vers l'an 250 avant Jésus-Christ, et Hipparque, vers 125, adoptèrent comme vraies les notions introduites par Pythéas. Chez les modernes, Gosselin a partagé les préventions de Strabon Le savant qui a le plus approfondi les questions que

soulève ce voyage et qui a élevé le plus beau monument à la mémoire de Pythéas, est Joachim Lelewel. C'est cet excellent auteur que nous avons suivi dans notre rapide analyse; il nous était impossible de laisser Pythéas raconter lui-même son voyage. Sa relation n'existe point; on en trouve seulement quelques citations éparses dans quelques ouvrages anciens, surtout dans ceux de Strabon et de Pline.

On a supposé que Pythéas avait pénétré jusque dans la mer Baltique (¹). Cette opinion a peu de partisans.

Desborough-Cooley, dans son *Histoire générale des Voyages*, s'exprime en ces termes : « Pythéas de Marseille, homme de résolution et de science, était éminemment doué de toutes les qualités nécessaires pour ouvrir de nouvelles voies au commerce sur des mers inconnues, et pour élargir le cercle des connaissances géographiques. On sait d'une manière positive que ses ouvrages furent connus en Grèce sous Alexandre; et comme la circulation des livres n'était pas rapide chez les anciens, il est permis d'en induire qu'ils appartenaient au siècle précédent. »

On peut consulter sur Pythéas les ouvrages suivants :

Bougainville, *Éclaircissements sur l'origine et les voyages de Pythéas de Marseille* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XIX, p. 146, 165).

D'Anville, *Mémoire sur la navigation de Pythéas à Thulé, et observations géographiques sur l'Islande* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXXVII, p. 436, 442).

Keraglio, *De la connaissance que les anciens ont eue des pays du nord de l'Europe* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XLV, p. 26, 57).

Murray, *De Pytheâ Massiliensi.* Nov. comment. Soc. Gott., t. VI, p. 59, 599; 1775.

Azuni, *Mémoires pour servir à l'histoire des anciens navigateurs de Marseille.*

J.-H. Vossius, *De Thulé.*

Coray, *Proleg. in Strab.*, p. 32.

Pytheæ Massiliensis fragmenta, etc., Upsaliæ, 1824.

A. Brucknerus, *De Pytheâ* (Historia reipublicæ Massiliensis); Gottingæ, 1828.

Maximilianus Fuhr, *De Pytheâ Massiliensi dissertatio.* Darmstadii, 1835.

Joachim Lelewel, *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps*, avec trois cartes géographiques dressées et gravées par l'auteur, Paris, 1836.

(¹) Voyez Malte-Brun, *Histoire de la géographie*, t. VI.

NÉARQUE,

VOYAGEUR GREC-MACÉDONIEN, AMIRAL D'ALEXANDRE LE GRAND.

[Quatrième siècle avant l'ère chrétienne; années 326 et 327.]

TRADUCTION DE LA RELATION ANALYSÉE PAR ARRIEN DANS LES *INDIQUES*.



Carte du voyage de Néarque, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, de l'est à l'ouest.

Néarque était Grec d'origine. Il était né à Crète; son père se nommait Andromènes. Par suite de circonstances ignorées, il alla s'établir en Thrace, à Amphipolis, et devint ainsi sujet macédonien. On suppose qu'il apprit la marine sur la mer Égée.

Ce fut en l'année 326 que, par ordre d'Alexandre le Grand, il prit le commandement d'une flotte pour explorer la côte méridionale de l'Asie depuis les bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate.

« Ce voyage de Néarque, dit le docteur Vincent, est, dans l'histoire de la navigation, le premier événement d'une grande importance pour le monde entier... L'expédition de la flotte d'Alexandre ouvrit une communication entre l'Europe et les pays situés aux extrémités de l'Asie; dans des temps plus rapprochés de nous, elle est devenue la source et l'origine des découvertes faites par les Portugais, la base du système de commerce le plus étendu dont les hommes se soient jamais formé l'idée, et, pour tout dire enfin, la cause première, quoique éloignée, de l'heureux succès des établissements anglais dans l'Inde. »

Une relation de ce voyage maritime avait été écrite par Néarque lui-même; deux autres avaient été également rédigées par Onesicritus de Cos, disciple de Diogène, qui partageait le commandement avec Néarque, et par Androsthénes de Thasos. Ces ouvrages ont péri. Par bonheur, Arrien, dans le dernier livre de son *Historia Indica*, a donné une analyse développée du récit de Néarque; on est assuré que ce résumé est fidèle, parce que d'autres auteurs, tels que Ptolémée, Marcien d'Héraclée, Pline et surtout Strabon, qui ont cité souvent le texte de Néarque, sont d'accord avec Arrien.

On serait heureux de retrouver aujourd'hui une analyse semblable des différents ouvrages écrits par les ingénieurs et les savants (entre autres Beton et Diognetus) qui avaient été chargés par Alexandre de mesurer et de décrire les contrées traversées par l'armée macédonienne.

Néarque était sans contredit un homme d'un mérite supérieur, doué d'une énergie et d'une activité remarquables. On regrette seulement de voir percer dans sa relation une vanité excessive, et la volonté de s'exalter aux dépens des autres chefs macédoniens.

On a supposé qu'Alexandre, en faisant explorer les côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perse, n'avait pas uniquement pour but de satisfaire à cette belle ardeur de savoir qui voile de tant d'éclat ses

fureurs de conquérant, ses fautes et ses crimes; on croit qu'il poursuivait le projet qu'il avait conçu d'établir des relations entre l'Égypte et l'Inde. Il était naturel d'ailleurs qu'il voulût connaître, d'une manière précise, les limites maritimes des pays qu'il venait de conquérir.

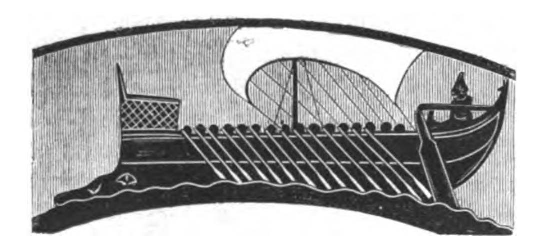
Les auteurs qui ont écrit sur la géographie ancienne ont puisé les premières notions relatives au golfe Persique dans la relation de Néarque comme à une source entièrement digne de confiance. Il faut dire cependant que Dodwell, qui avait relégué le voyage d'Hannon parmi les fables, a nié aussi celui de Néarque; le P. Hardouin et Huet, à l'exemple de Strabon et de Pline, ont contesté la fidélité ou l'utilité du récit, mais Saumaise, Usserius, Sainte-Croix, Gosselin, d'Anville, Rennell, le docteur Vincent, Malte-Brun, Desborough-Cooley, William Ouseley, toutes les autorités sérieuses, considèrent la relation de Néarque comme l'un des documents les plus précieux que nous ait légués l'antiquité.

Cette relation est traduite ici en français pour la première fois. C'est par erreur que le docteur Vincent en a attribué une à Perrot d'Ablancourt : nous avons vérifié que d'Ablancourt a seulement traduit cinq ou six pages de l'ouvrage d'Arrien sur les Indes ; et les passages qu'il a choisis, tirés des douze premiers chapitres, se rapportent uniquement aux mœurs des Indiens.

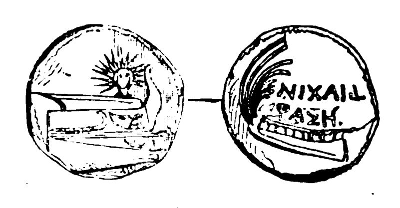
Arrien s'exprime en ces termes :

Je veux raconter comment Néarque, partant des bouches de l'Indus, navigua à travers le grand Océan, vers le golfe Persique, que quelques-uns appellent la mer Rouge.

Voici ce que Néarque a écrit à ce propos : Alexandre avait le dessein de parcourir la mer qui s'étend des Indes à la Perse; mais il était effrayé de la longueur de la navigation; il craignait aussi que sa flotte, portée vers quelque région déserte où l'on ne rencontrerait ni ports sûrs ni subsistances suffisantes, ne fût détruite, et que cette tache répandue sur ses exploits n'obscurcît sa gloire; cependant son désir de toujours tenter ce qui était nouveau et difficile l'emporta sur ces considérations. Seulement, il était embarrassé pour trouver un homme capable de remplir ses desseins et aussi de rassurer les matelots qui, en partant pour un aussi long voyage, auraient bien pu penser qu'on les envoyait de propos délibéré à un péril évident. Il demanda à Néarque un avis sur le choix du commandant de la flotte. Néarque lui proposa plusieurs chefs; mais, parmi eux, l'un craignait de s'exposer au danger,



Vaisseau, d'après un vase antique, conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (1).



Médaille de Phalésis en Lycie. — Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (2).

l'autre était trop faible d'esprit, celui-ci trop amoureux de sa patrie; enfin, à tous, Alexandre trouva quelque chose à reprendre. Alors Néarque se proposa lui-même : « Roi, dit-il, je prendrai la conduite

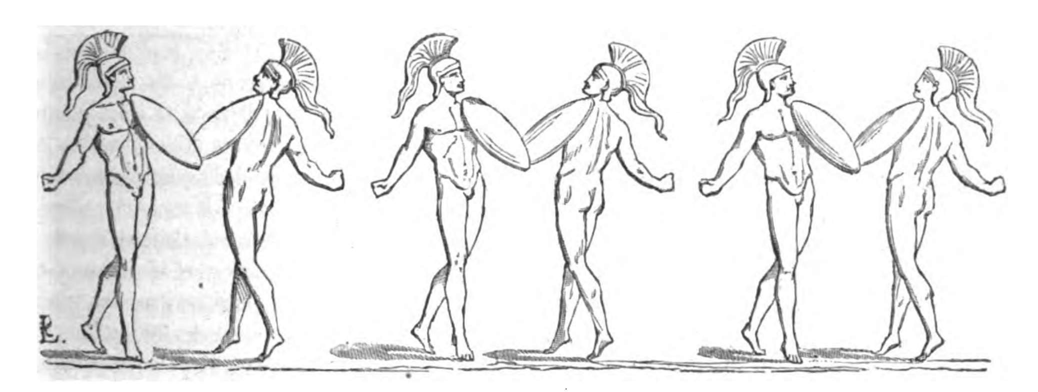
(1) Cette représentation d'un navire est la plus ancienne qu'il nous ait été possible de découvrir. Elle est peinte à l'intérieur d'un vase qui a appartenu à la collection Durand et que l'on croit pouvoir attribuer à un artiste du cinquième siècle avant Jésus-Christ. M. Charles Lenormant voit dans cette peinture un vaisseau de la célèbre marine tyrrhénienne.

Les navires anciens que l'on figure ordinairement sont romains ou tirés des peintures de Pompéi et d'Herculanum. Voyez l'*Archéologie maritime*, par Jal.

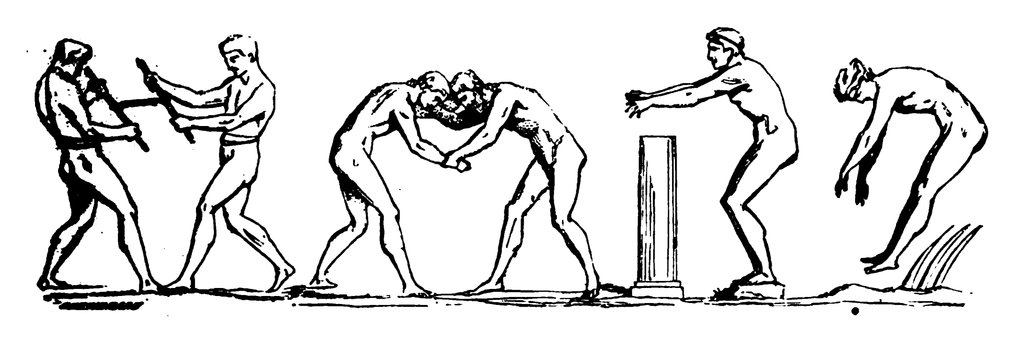
(2) Cette médaille paraît être du temps de Démétrius Poliorcète, que l'on considère comme contemporain de Néarque. On lit sur le revers de la médaille le commencement du nom de *Nicandre* (un magistrat lycien) et au-dessous le commencement du mot *Phalésiens*. Ce revers représente l'arrière du navire. Les traits formant une sorte de panache paraissent être l'aplustre, ou objet de matière légère qui servait à indiquer d'où venait le vent.



de ta flotte, et, si Dieu me favorise, je mènerai sans encombre tes vaisseaux et tes soldats en Perse, pour peu que cette mer soit navigable et que ce ne sait pas une tâche au-dessus des forces humaines. » Alexandre répondit qu'il ne voulait pas exposer à de si rudes fatigues et à de si grands dangers un de ses amis; mais Néarque, sans se rebuter, le supplia plus fortement, et enfin le roi, charmé du zèle de son lieutenant, le mit à la tête de toute sa flotte, ce qui tranquillisa les soldats et les matelots destinés à faire ce trajet, car ils étaient persuadés qu'Alexandre n'aurait pas envoyé Néarque à un danger manifeste si eux-mêmes n'avaient pas dû être sauvés. De plus, l'éclatante magnificence des préparatifs, la beauté des vaisseaux, l'activité des chefs de galère, leur empressement à compléter le nombre nécessaire des matelots, remplissaient d'un courage et d'une espérance à toute épreuve ceux mêmes qui, auparavant, pouvaient hésiter. Ce qui calmait encore leur crainte, c'est qu'Alexandre était déjà deux fois entré dans la mer par les bouches de l'Indus, qu'il avait sacrifié à Neptune et aux autres dieux marins, et qu'il avait fait de superbes présents à la mer. Enfin, la confiance qu'ils avaient dans le bonheur inouï qu'avait eu Alexandre jusque-là leur faisait dire qu'il pouvait tout tenter et qu'en toutes choses il devait réussir.



Combats et jeux gymniques. — D'après les monuments grecs (¹).



Même sujet.

Dès qu'on fut délivré des vents étésiens qui, soufflant pendant tout l'été de la mer vers la côte, empêchent de naviguer (²), on leva l'ancre, Céphisodore étant archonte à Athènes, le 20 du mois de boédromion, ainsi que comptent les Athéniens, et la onzième année du règne d'Alexandre. Avant de partir, Néarque sacrifia à Jupiter Sauveur, et fit faire des combats gymniques.

(¹) *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen*, etc., par le Dr Johann Krause, Leipzig, 1841.

(²) Les moussons, vents qui, sur toutes les mers de l'Inde, soufflent, pendant six mois, du nord-est, et, durant six autres mois, du sud-ouest.

Le premier jour qu'on eut levé l'ancre ([1]), on aborda dans une large crique ou à l'entrée du fleuve Indus, et on y demeura deux jours. Ce lieu s'appelle Stura, et il est distant de 100 stades ([2]) de l'endroit où l'on s'était embarqué. Après trois jours on repartit et l'on parvint à une autre crique distante de 30 stades; on trouva que déjà l'eau était salée. En effet, la mer, lors de la marée montante, vient jusqu'à cet endroit, et, à la marée descendante, ses eaux restent mêlées à celles du fleuve. On nomme ce lieu Caumara ([3]). En s'avançant de 20 stades on arriva à Corecstis, qui est aussi sur les bords du fleuve. Lorsqu'on eut quitté ce lieu, on ne put naviguer longtemps, car on aperçut un rocher à l'embouchure de l'Indus; les flots se brisaient sur le rivage avec un bruit épouvantable, et la côte elle-même était bordée de récifs ([4]). Choisissant donc l'endroit où le banc de sable était le moins dur, on creusa un canal de 5 stades et on fit passer par là les vaisseaux à la marée montante. Puis, après avoir parcouru 150 stades, on gagna Crocala, île sablonneuse où l'on demeura un jour ([5]). Près de cette île habitent les Arabites ([6]), lesquels tirent leur nom du fleuve Arabis (Sommeany), qui traverse leur pays pour se jeter dans la mer et sert de limite entre eux et les Orites. De Crocala, la flotte avança, ayant à sa droite le promontoire appelé par Néarque Irus (cap Monze), et à gauche une île basse qui, s'étendant le long du rivage, forme un passage étroit et sinueux; après l'avoir franchi, on aborda à un port qui fournissait aux vaisseaux une station commode. Néarque le trouva si vaste et si beau qu'il lui donna le nom d'Alexandre. A l'entrée de la baie est une petite île distante de 2 stades et appelée Bibacta (Chilney); le pays d'alentour se nomme Sangada. Cette île, opposée à la mer, forme un port naturel. Le vent continuait de souffler avec violence; Néarque, craignant que les Barbares ne se rassemblassent avec des projets de pillage ([7]), fit entourer son camp d'un mur de pierres, et il resta là vingt-quatre jours. Il raconte que ses soldats, pendant ce temps, prirent des moules, des huîtres et des manches de couteau d'une grandeur incroyable en comparaison des coquillages de nos pays; il dit aussi qu'il but de l'eau salée.

Le vent s'étant apaisé, on remit à la voile ([8]), et, après environ 60 stades de navigation, on aborda à une côte sablonneuse; près de là était une île déserte; la flotte se mit à couvert et s'arrêta en ce lieu, nommé Domæ; comme la côte était aride, on alla jusqu'à 20 stades environ dans les terres pour chercher de l'eau douce. Le lendemain on navigua jusqu'à la nuit, et au bout de 300 stades on jeta l'ancre à Sarangis; là il fallut faire environ 8 stades pour rencontrer de l'eau. Reprenant sa route, la flotte aborda à Sacala, lieu désert; puis, après avoir dépassé deux rochers si proches l'un de l'autre que les rames des galères les touchaient tous deux, elle fit 300 stades et s'arrêta à Morontobaro. On trouva là un port très-vaste, fermé de toutes parts, profond, et à l'abri des tempêtes; mais son entrée était étroite : on le nomme dans le pays port des Femmes, parce que ce fut d'abord une femme qui commanda dans ce lieu. Après avoir passé les rochers, on tomba dans de hautes vagues; la mer était orageuse, si bien qu'on s'estimait fort heureux d'avoir échappé aux rochers. Le lendemain, on laissa à gauche une île opposée à la mer; cette île était si près du rivage, que ce passage semblait avoir été creusé à dessein; la navigation avait été en tout de 70 stades. On voyait sur la côte beaucoup d'arbres touffus, et l'île elle-même était très-boisée. Vers le matin, échappant au ressac, les vaisseaux quittèrent l'île lorsque la mer était encore basse; puis, s'avançant de 120 stades, ils s'arrêtèrent à l'embouchure du fleuve Arabis ([9]). Là, ils eurent un port ample et commode; mais l'eau n'est point

([1]) Le mois boédromion était le troisième de l'année athénienne et commençait le 13 septembre. D'après Dodwell et le docteur Vincent, le départ de la flotte eut lieu le 2 octobre de l'an 326 avant Jésus-Christ. On appareilla, non du bord de la mer, mais d'un mouillage peu éloigné de l'embouchure du fleuve.

([2]) Suivant d'Anville, le stade adopté par les Macédoniens devait être celui d'Aristote . c'était alors l'un des plus petits stades. Nous renvoyons de nouveau à notre note de la page 2.

([3]) Ou Kaumana. Ce nom et ceux de Stara et de Corecstis ne correspondent à aucun des lieux connus aujourd'hui sur les rives de l'Indus. On croit qu'ils désignaient des canaux qui depuis ont été comblés.

([4]) C'était la barre, comme il s'en trouve à l'embouchure de la plupart des grands fleuves.

([5]) La baie de Crotchey ou de Caranthey.

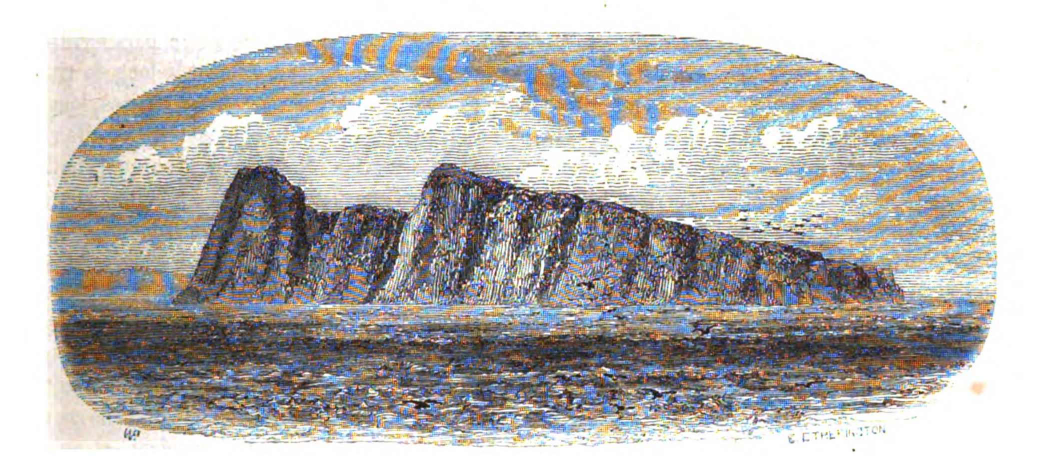
([6]) Arabites ou Arabiens. Alexandre avait attaqué et mis en déroute ces indigènes peu de jours avant le départ de la flotte.

([7]) Suivant d'Anville, Sangadiens ou Sangariens modernes, tribu de pirates.

([8]) Le 3 novembre.

([9]) Arrabah, Arraba, Arrabak, noms de même racine que celui d'Arabite donné par Arrien aux indigènes, aujourd'hui les

potable, car elle est déjà mêlée à celle de la mer : aussi, remontant le fleuve pendant 40 stades, ils finirent par trouver un lac (¹) où ils puisèrent de l'eau. L'île qui est devant le port est élevée et déserte;



Côte des *Arabitæ* (cap Arrabah), près du cap Monze et du fleuve Arabis (²).

alentour on pêche des huîtres et toutes sortes de poissons. Les Arabiens s'étendent jusque-là, et ce sont les derniers des peuples indiens de ce côté ; plus loin ce sont les Orites.

On s'éloigna de l'embouchure de l'Arabis, et on navigua vers le pays des Orites. On s'arrêta à 200 stades environ, à Pagala, lieu où le ressac est très-violent, mais où l'on eut un bon mouillage. Les rameurs restèrent sur les vaisseaux ; quelques-uns seulement prirent terre pour faire de l'eau. Le lendemain on mit à la voile avec le jour, et, après 420 stades environ, on arriva sur le soir en vue de Cabana, et on se dirigea vers ce lieu désert ; mais le ressac était si impétueux que les vaisseaux jetèrent l'ancre en pleine mer. Dans cette traversée, le vent qui soufflait de la mer fut si violent qu'il fit périr deux galères et un vaisseau (³) : les rameurs se sauvèrent à la nage, tant on était peu éloigné de la terre. Vers le milieu de la nuit, levant l'ancre, on navigua jusqu'à Cocala, éloignée d'environ 200 stades du lieu d'où on était parti. Les vaisseaux mouillèrent d'abord en pleine mer; mais Néarque fit débarquer ses matelots et les fit camper à terre, car ils avaient besoin de se remettre des fatigues de la navigation. Il fortifia le camp d'un retranchement contre les barbares. En ce lieu, Léonat, à qui Alexandre avait confié le soin de ce pays, vainquit dans un grand combat les Orites et tous ceux qui s'étaient joints à eux : les ennemis eurent six mille hommes tués avec tous leurs chefs; Léonat ne perdit que quinze cavaliers, un petit nombre de fantassins, et Apollophane, satrape de Gédrosie (⁴) ; seul entre tous les Macédoniens, il reçut d'Alexandre, à ce sujet, une couronne d'or. Là, du blé fut envoyé à Néarque par Alexandre pour les vivres de la flotte; chaque vaisseau en prit pour dix jours (⁵). On répara ceux qui

Beloutches, qui s'étendent vers l'est bien au delà de ce promontoire. Les auteurs orientaux les représentent comme « une nation barbare et féroce, portant les cheveux longs et sans ordre, laissant croître leur barbe, et ressemblant à des faunes ou à des ours. »

(¹) Ou un puits. « Tout est rare en ce lieu, dit le lieutenant Porter, même l'eau que l'on ne parvient à se procurer qu'en formant des creux de cinq ou six pieds de profondeur, et d'autant de pieds de diamètre, dans un endroit qui était jadis un marais ; si l'eau coule doucement, ce qui n'arrive pas toujours, elle est potable ce jour-là même et peut-être le lendemain ; mais au bout de ce temps elle devient tout à fait saumâtre, inconvénient qu'il faut attribuer à la qualité nitreuse du sol. »

(²) Cette vue et celles qui suivent ont été dessinées d'après les profils dessinés par William Ouseley et quelques autres navigateurs.

(³) On était au 10 novembre. A cette époque, des temps orageux accompagnent d'ordinaire le changement de la mousson.

(⁴) Il est probable que Léonat ne faisait point entrer dans le chiffre de ses pertes un millier ou deux de soldats asiatiques qu'il avait menés au combat. Il ne comptait que les Macédoniens et les Grecs.

(⁵) William Vincent suppose que la flotte était composée de 33 galères, de navires à deux ponts, et d'une quantité consi-

avaient déjà été endommagés par le trajet; Néarque donna à Léonat, pour les ramener par terre, ceux des matelots qui lui paraissaient manquer de courage; et lui-même choisit des soldats parmi les troupes de Léonat pour remplacer ces matelots.

Partie de là avec un bon vent, la flotte arriva, après 500 stades, à un torrent nommé Tomérus. A son embouchure était un lac; dans les marécages situés près de la côte, les naturels de ce pays habitaient des huttes étroites. Dès qu'ils virent approcher la flotte, étonnés, ils s'étendirent tout le long du rivage en ordre de bataille pour s'opposer à la descente des étrangers. Ils portaient de grosses lances, longues de 6 coudées; la pointe n'était point en fer, mais on l'avait passée au feu pour la durcir, et elle avait la même force que si elle eût été de fer. Ils étaient environ six cents. Néarque, voyant qu'ils l'attendaient ainsi rangés en bataille, fit arrêter sa flotte en pleine mer, hors de la portée des traits, afin que ceux lancés de la terre ne pussent l'atteindre; les grosses lances des barbares étaient bonnes pour le combat de près, mais paraissaient peu redoutables de loin. Parmi ses soldats il choisit les plus lestes et les plus légèrement armés, et en même temps les plus habiles à la nage, et leur ordonna de se jeter à la mer à un signal convenu, leur recommandant dès qu'ils approcheraient de terre de s'arrêter pour attendre leurs camarades, et de ne pas s'élancer sur l'ennemi avant d'être sur trois rangs, mais alors de leur courir sus en poussant de grands cris. Aussitôt les hommes désignés sautent à la mer et nagent rapidement. Puis, formant en bon ordre une phalange régulière ([1]), ils courent sur les barbares en jetant de grands cris, tandis que des vaisseaux on criait également, et qu'avec les machines on lançait des traits et des javelots. Les barbares, étonnés de l'éclat des armes et de la rapidité de l'attaque, atteints de toutes parts par les flèches et les traits qui frappaient leurs corps demi-nus, sans attendre le combat prirent aussitôt la fuite. Les uns furent tués, d'autres faits prisonniers, d'autres enfin se réfugièrent dans les montagnes. Les captifs avaient le corps aussi couvert de poils que la tête même; leurs ongles étaient semblables à ceux des bêtes fauves; ils s'en servaient au lieu de fer pour tuer et partager les poissons, et même pour couper du bois tendre; pour le bois

dérable de bâtiments de transport. Chaque galère était garnie de 30 rames. Le nombre des matelots, sans compter ceux qui étaient sur les bâtiments de transport, pouvait être d'environ deux mille.

([1]) Les Macédoniens, qui, sous Philippe, au dire de Quinte-Curce, combattaient presque demi-nus, avaient adopté en grande partie, sous Alexandre, le costume militaire des Grecs. Toutefois ils conservèrent une arme qui leur était particulière, la sarisse ou grande lance, longue de 8 ou 9 mètres (longue de 14 ou 16 coudées suivant Polybe). Avec cette pique, ils pouvaient atteindre aisément les cornacs montés sur les éléphants. Quand la phalange macédonnienne se serrait pour combattre, les piques du premier rang devançaient le front ou la ligne extérieure d'environ 6 mètres, celles du second rang la devançaient de 5 mètres, celles du troisième rang de 4, celles du quatrième de 3, celles du cinquième de 2, celles du sixième rang d'un







Médailles macédoniennes.

mètre. Tout chef de file présentait ainsi à l'ennemi les pointes de six sarisses en retraite d'un mètre chacune sur celle qui la précédait. Les Macédoniens se servaient aussi d'une lance plus courte. Les casques de leurs chefs se distinguaient par des espèces de cornes ou d'épines. Leur bouclier *(scutum)* était ovale et long : mais ils avaient de même le bouclier rond *(clypeus)*, et c'était celui que préférait Alexandre. Ils portaient des espèces de souliers en cuir qui excitèrent quelquefois leurs plaintes, par exemple, lorsqu'on les forçait de les garder en nageant. Du reste ils combattaient avec l'épée grecque, et Darius lui-même l'avait donnée à ses soldats. On peut consulter sur le costume militaire des Macédoniens, Quinte-Curce, Arrien, Polybe, Diodore, Tite-Live, Plutarque, Strabon, Xiphilin; — Johannes Baptista Crophius, *Antiquitates Macedonicæ* (Dissertation sur les antiquités macédoniennes), Ienæ, 1682. — Laccary, *Series et numismata regum Macedoniæ*, 1671, Claramont.

plus dur ils faisaient usage de pierres aiguës, car ils n'avaient point de fer. Ils s'habillaient de peaux d'animaux, et même de celles de quelques gros poissons (1).

Néarque alors fit embosser ses vaisseaux sur le rivage afin de réparer ceux qui étaient endommagés. Au bout de six jours on reprit la mer, et après 300 stades on arriva à un lieu qui est le confin du territoire des Orites; on l'appelle Malana (le cap Moran). Les Orites qui habitent l'intérieur des terres s'habillent comme les Indiens, s'arment de même, mais diffèrent par le langage et les mœurs. La longueur du trajet, le long de la côte des Arabiens, depuis le lieu d'où on était parti, est de 1 000 stades; le long du pays des Orites, de 1 600. A mesure que l'on naviguait vers le rivage de l'Inde (car les pays d'en deçà ne dépendent pas encore de l'Inde), l'ombre, au rapport de Néarque, ne se formait plus de la même manière; mais dès qu'on avançait au loin en pleine mer vers le sud, les ombres elles-mêmes tombaient vers le sud, ou lorsque le soleil était au milieu de sa course on ne voyait d'ombre nulle part. Les astres qu'on distinguait au-dessus de soi, ou n'apparaissaient plus du tout, ou se trouvaient fort près de l'horizon; ceux qui auparavant étaient toujours visibles, se couchaient et se levaient tour à tour. Et, à dire vrai, je ne crois pas déraisonnable ce qu'avance là Néarque : car à Syène, en Égypte, on montre un puits dans lequel, à l'époque du solstice d'été, il n'y a point d'ombre à midi; à la même époque, il n'y a pas non plus d'ombre dans l'île de Méroé. Il est donc naturel que le même phénomène se produise dans la partie méridionale de l'Inde, et surtout dans l'océan Indien, qui s'étend bien plus loin vers le midi. En voilà assez sur ce sujet (2).

Après les Orites, dans l'intérieur des terres, habitent les Gédrosiens. Au-dessous des Gédrosiens la côte est habitée par ceux que l'on nomme Ichthyophages (3). On navigua le long de leur pays, et, après avoir levé l'ancre le premier jour, à la seconde veille on atteignit Bagisara, distante de 600 stades. Là on rencontra un port commode et un bourg nommé Pasira, éloigné de 60 stades de la mer, et dont les habitants s'appellent Pasiréens. Le lendemain, ayant mis à la voile de meilleure heure, la flotte doubla un cap d'une élévation imposante et qui s'avançait au loin dans la mer. On creusa des puits (4) et l'on trouva beaucoup d'eau, mais de mauvaise qualité; au reste, on demeura ce jour entier sur les ancres, le ressac poussant à la côte avec violence. Le lendemain on alla jusqu'à Colta, à 200 stades de là. Puis, repartant au point du jour, on s'avança de 600 stades jusqu'à Calyba (Churmut), village situé sur la côte, où l'on vit quelques palmiers dont les fruits étaient verts. A 100 stades du rivage était une île nommée Carnine (Asthola). Là les habitants du bourg vinrent offrir en présent à Néarque des brebis et des poissons; et ce général raconte que la chair des brebis avait un goût de poisson comme celle des oiseaux marins, parce que ces brebis se nourrissent aussi de poissons; car il n'y a pas de pâturages en ce pays (5). Le lendemain on parcourut 200 stades, et on aborda en un lieu à 30 stades duquel on rencontra un village nommé Cissa; la côte elle-même s'appelle Carbis. On aperçut là quelques barques semblables à celles dont se servent nos pêcheurs les plus pauvres; mais on ne vit point les

(1) Peut-être de veaux marins.

(2) Néarque n'était pas assez éloigné de la côte et avancé vers le midi pour qu'il fût à portée d'observer les phénomènes dont il s'agit, alors même qu'il eût été dans une autre saison de l'année : il était toujours resté à plus de 25 degrés de l'équateur. « Je ne puis absoudre Arrien, dit William Vincent, sans exposer l'amiral de la flotte d'Alexandre au reproche d'infidélité... La vanité, caractère dominant des écrits composés par les anciens, donna sans doute naissance à cette erreur. De grands voyageurs et d'illustres conquérants ne croyaient jamais que les récits de leurs expéditions fussent assez pompeux, assez magnifiques, si leurs historiens ne les transportaient aux bornes de la nature connue. »

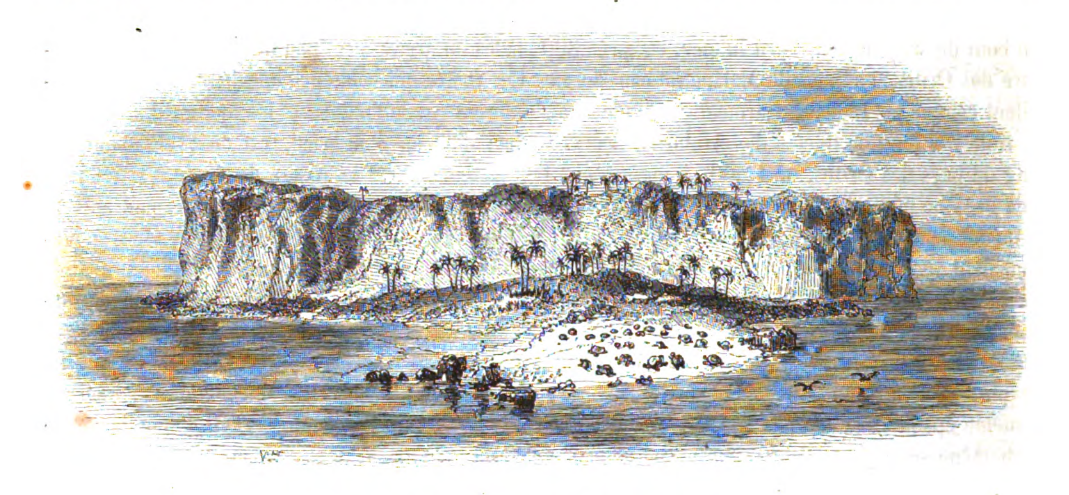
(3) Mangeurs de poissons. C'étaient aussi des Gédrosiens, et l'on ne voit pas bien pourquoi Néarque semble en faire une tribu distincte.

(4) Voyez note 1, page 175. Plusieurs voyageurs affirment que sur toute terre où croît le palmier, quelle que soit l'aridité du sol, on est toujours assuré de trouver de l'eau en creusant à la profondeur de 10 à 15 pieds.

(5) Les voyageurs modernes ont observé les mêmes faits, soit sur la côte du Mekran où vivaient les Ichthiophages, soit sur celle du golfe Persique. Le pilote d'une des flottes portugaises qui visitèrent ces parages vers 1519, Edmond Barbosa, dit, dans sa relation rapportée par Ramusio : « Les naturels n'ont qu'un petit nombre de ports, très-peu de blé ou de bétail; leur pays est une plaine basse et déserte : ils se nourrissent principalement de poissons, et en prennent quelques-uns d'une grosseur prodigieuse. Ils les salent tant pour leur propre usage que pour les exporter. Ils les mangent secs, et les font manger aussi (après les avoir fait pareillement sécher) à leurs chevaux et à leur bétail de toute espèce. » Tant il est vrai, s'écrie William Vincent après avoir rappelé ce passage, que, depuis deux mille ans, l'affreuse misère a fixé invariablement son séjour sur cette triste côte! »



pêcheurs, ils s'étaient enfuis à l'approche de la flotte. Il n'y avait point de blé en cet endroit, et déjà l'armée commençait à en manquer : aussi chargea-t-on quelques chèvres sur les navires avant de s'en



Côte de la Gédrosie. — Ile de Karnine (Asthola) (1).

aller. Puis, après avoir doublé un haut promontoire qui s'avance de 150 stades dans la mer (2), on aborda à un port bien fermé nommé Mosarna, où l'on trouva de l'eau et des pêcheurs.



Côte de Makran, entre Asthola et le cap Posmi.

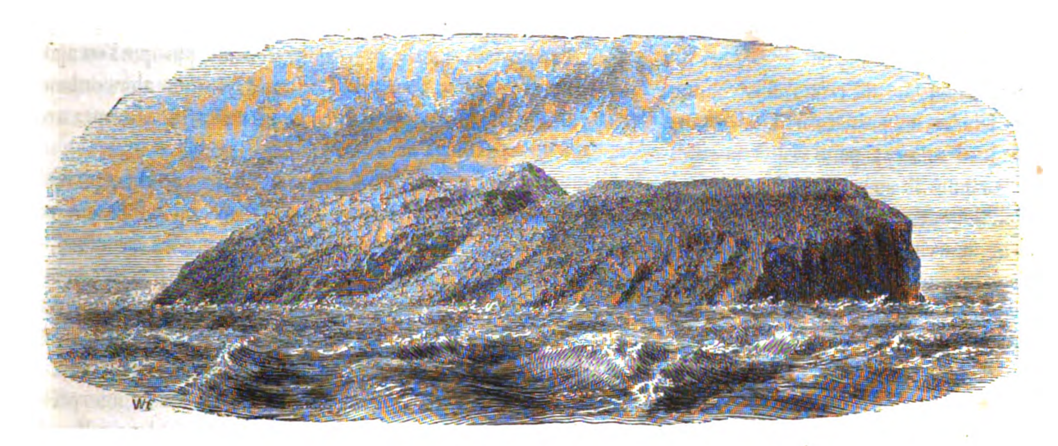
Néarque nous apprend qu'il prit dans ce village un pilote gédrosien, nommé Hydracès, qui promit de le conduire jusqu'en Carmanie. Au reste, depuis ce lieu jusqu'au golfe Persique, la navigation ne fut plus si difficile; le rivage était mieux connu (3). Partant de Mosarna pendant la nuit, la flotte, au bout de 750 stades, aborda à Balomus, et de là au village de Barna, distant de 400 stades, où l'on vit

(1) On suppose que c'est l'île nommée *Asthæa* par Ptolémée. On y trouve une quantité considérable de tortues. Non loin de là, sur le continent, vivait une tribu que l'on appelait les Chélonophages ou mangeurs de tortues.

(2) C'est le cap Posmi ou Passence. « Ce cap, dit le lieutenant Porter, présente aux navigateurs qui viennent de l'est un angle parfaitement semblable à celui que forment les deux toits d'une ancienne grange en se joignant à leur extrémité; mais il varie suivant ses différents points de vue. »

(3) Les brises de terre favorisèrent aussi la navigation.

beaucoup de palmiers et un jardin rempli de myrtes et de diverses fleurs avec lesquelles les naturels se tressaient des couronnes (¹); c'était la première fois qu'on rencontrait des arbres cultivés et des



Cap Posmi ou Passence.

habitants un peu civilisés. A 200 stades de là on arriva à Dendrobosa (Daram), et l'on resta à l'ancre jusqu'au milieu de la nuit; on leva l'ancre alors pour gagner le port de Cophas, distant d'environ



Rochers du cap Guadel, entre Cophas et Tyiza (²).

400 stades. Ce port était habité par des pêcheurs qui se servaient de pauvres petites barques qu'ils gouvernaient, non pas avec des rames fixées à une cheville, suivant la coutume des Grecs, mais en rejetant les eaux autour d'eux comme dans un fleuve, ainsi que font ceux qui creusent la terre (³). Ce port fournit de l'eau en abondance et bonne à boire. De là on partit à la première veille de la nuit, et l'on arriva après 800 stades à Gijiza (Guttar); mais le rivage était désert, et le ressac s'y faisait sentir; on s'arrêta sur les ancres et l'on prit du repos à bord. Puis, faisant encore 500 stades, on parvint à

(¹) Suivant une autre version, c'étaient les Macédoniens qui tressaient des couronnes ou des guirlandes pour les naturelles.

(²) Ce promontoire n'est pas désigné par Arrien comme étant un cap. On peut supposer qu'il le prit pour une île à la marée basse.

(³) Ce passage rappelle la description des canots et des pagaies de la Nouvelle-Zélande par le capitaine Cook.

une petite ville située sur une colline non loin du rivage. Néarque, pensant bien que ce pays était cultivé, dit à Archias de Pella, fils d'Anaxidote, célèbre entre les Macédoniens, qu'il croyait bon de s'emparer de cette ville, parce que les habitants ne voudraient point de plein gré fournir du blé à l'armée; mais qu'il regardait comme difficile de la prendre de force, et qu'il faudrait faire un long siége. Cependant on manquait de blé, et l'on pouvait être certain que ce pays en produisait, puisque l'on apercevait non loin du rivage des chaumes épais. Ce discours fut approuvé de tous; Néarque alors ordonna de feindre les préparatifs d'un prompt départ, et, chargeant Archias de ce soin, lui-même s'avança avec un seul vaisseau pour visiter la ville.

Comme il approchait des murs, les habitants vinrent en amis lui offrir les dons de l'hospitalité, des thons cuits au four (c'étaient les premiers des Ichthyophages qu'on rencontrait qui ne fissent pas leur nourriture de poissons crus), quelques gâteaux et des fruits de palmier. Néarque les remercia, et leur dit qu'il désirait voir leur ville; ceux-ci y consentirent; mais dès qu'il fut entré il commanda à deux archers de garder la porte, et lui, montant avec deux autres et l'interprète sur un mur qui était près de là, fait à Archias le signal convenu, d'après lequel il devait aussitôt exécuter l'ordre qu'on lui avait donné. En effet, à la vue du signal, les Macédoniens font aussitôt aborder leurs vaisseaux et s'élancent sans retard dans la mer : les barbares tout étonnés courent aux armes. Mais l'interprète, qui était près de Néarque, leur crie de fournir du blé à l'armée s'ils veulent sauver leur ville. Ils refusent d'abord, disant qu'ils n'en ont pas, et viennent attaquer les Macédoniens sur leur mur; ils sont facilement repoussés par les archers placés près de Néarque qui tiraient sur eux de ce lieu élevé. Comprénant alors que leur ville était prise et exposée au pillage, ils ont recours à la prière et conjurent Néarque de se contenter du blé qu'ils possédent et d'épargner leur ville. Néarque fait occuper les portes et les murs par Archias; lui-même envoie des soldats par la ville pour accompagner les habitants et examiner s'ils déclaraient exactement tout le blé qu'ils possédaient. Ceux-ci montrèrent beaucoup de farine faite de poissons cuits, mais peu de blé et d'orge; car ils mangeaient de la farine de poisson comme nous mangeons du pain, et du pain comme nous mangeons de la chair de poisson. Lors donc qu'on eut vu tout ce qu'ils avaient de blé, on en porta le plus possible sur les vaisseaux, puis on mit à la voile, et on aborda à un promontoire que les naturels croyaient consacré au Soleil et qu'ils nommaient Bagia.

Partant de là au milieu de la nuit, on fit 1 000 stades pour arriver à Talmena (Kié-Kenk), port sûr contre les vents. Puis on parvint à Canasida (Churbar) (¹), ville déserte distante de 400 stades. On y trouva un puits tout creusé, et, auprès, des palmiers sauvages dont on coupa les têtes (²) pour les manger, car déjà le blé manquait à l'armée. La famine menaçant, on navigua tout le jour et toute la nuit, et on gagna un lieu désert. Néarque craignant, s'il permettait aux matelots de descendre à terre, de les voir abandonner les vaisseaux par désespoir, fit jeter l'ancre en pleine mer. De là on arriva à Canate (Tanka), après 750 stades. La côte y est mauvaise, et la mer peu profonde. On quitta ce lieu, et au bout de 800 stades on aborda à Trois; sur la côte étaient de pauvres villages dont les habitants avaient quitté leurs maisons; mais on y prit un peu de blé et quelques fruits de palmier (³); on tua aussi sept chameaux qui avaient été abandonnés, et on mangea avidement leur chair. Le matin on remit à la voile; on atteignit après 300 stades Dagasira, habitée par quelques peuplades nomades. Puis on repartit et l'on navigua sans s'arrêter tout le jour et toute la nuit, si bien qu'après 1 100 stades on arriva aux bornes du pays des Ichthyophages, la famine menaçant de plus en plus. On n'aborda pas à cause du ressac qui s'étendait au loin, mais on s'arrêta sur les ancres en pleine mer. La longueur de la côte des Ichthyophages est d'un peu plus de 10 000 stades. Ces peuples se nourrissent de poissons, d'où ils ont tiré leur nom. Peu d'entre eux cependant sont pêcheurs, car très-peu ont des barques ou connaissent l'art de pêcher; la plus grande partie des poissons qu'ils mangent sont pris à la marée basse. Ils ont à cet effet des filets d'une grandeur telle qu'ils embrassent 2 stades. Ces

(¹) Des traces d'une ville ancienne existent encore dans la baie de Churbar, et le cap qui est à l'entrée conserve le nom de Tiz-mée. (Canasida est appelée Tysa par Ptolémée.)

(²) Sans doute les bourgeons encore tendres. On se trouvait à Canasida vers le 11 décembre : ce n'était point la saison des fruits.

(³) Des dattes que l'on désignait en grec par ces mots : *glands de palmier*.

filets sont faits de l'écorce des palmiers, que les habitants tressent comme du lin. Lorsque la mer en se retirant laisse la terre entièrement à sec, il ne reste pas de poisson; si au contraire la terre présente quelque creux où l'eau séjourne, on en trouve une grande quantité, la plupart petits, il est vrai, quelques-uns cependant plus gros; on les prend alors avec les filets. Les Ichthyophages mangent crus les plus tendres, dès qu'ils sont tirés de l'eau; ils exposent au soleil les plus gros et les plus durs; puis, lorsqu'ils les ont ainsi rôtis, ils les broient avec un pilon, et les réduisent en une farine dont ils forment du pain; quelquefois encore ils en font des gâteaux; cette farine sert aussi de nourriture aux bestiaux, car toute cette contrée, manquant de prés, ne produit aucune herbe; on prend en ce lieu des cancres, des huîtres et des coquillages en abondance. Enfin le pays fournit beaucoup de sel... dont ils extraient de l'huile ([1]). Ceux d'entre eux qui habitent des lieux sauvages et des pays qui ne produisent ni arbres ni fruits, se nourrissent seulement de poissons; un petit nombre sèment un peu de grain, et ce pain leur tient lieu de poisson, tandis que le poisson leur tient lieu de pain. Voici comment ils se construisent des maisons: les plus riches d'entre eux, ramassant les os des baleines ([2]) que la mer rejette, s'en servent comme de poutres, et avec les plus grands de ces os font des portes; ceux qui sont plus pauvres se contentent, pour construire leurs maisons, d'épines de poissons.

Des cétacés d'une grandeur énorme se rencontrent dans cet océan, et des poissons beaucoup plus grands que ceux de la Méditerranée ([3]). Néarque raconte qu'à leur départ de Cyisa, ils virent un matin l'eau jaillir au-dessus de la mer et s'élever en l'air comme portée par une trombe. Les matelots étonnés demandèrent aux pilotes quel était ce phénomène et ce qui le produisait; ceux-ci leur répondirent que c'étaient des baleines qui en se jouant dans la mer faisaient ainsi jaillir l'eau. Les matelots effrayés laissèrent tomber leur rames; mais Néarque les vint trouver, les encouragea tour à tour, leur ordonna de marcher contre ces baleines la proue en avant comme dans un combat naval, puis de ramer tous ensemble avec un grand fracas, et de pousser des cris aigus qui se mêlassent au bruit des rames. Reprenant courage, tous, à un signal donné, saisissent leurs rames; et, lorsqu'ils sont près de ces monstres, ils crient à tue-tête, sonnent de la trompette et frappent l'eau de leurs rames : les baleines effrayées, qu'on voyait déjà près de la proue des navires, plongent dans la profondeur de la mer, et bientôt reparaissent à la poupe, lançant de nouveau de longs jets d'eau dans les airs. Alors les matelots, se voyant sauvés, poussent de grands applaudissements et louent l'audace et la prudence de Néarque. Quelques-unes de ces baleines abordent parfois en divers lieux, et lorsque la mer se retire elles échouent sur les bas-fonds; d'autres sont jetées à la côte par de violentes tempêtes; leurs cadavres se putréfient, et leurs chairs se détachant laissent à nu les os, dont on se sert pour construire des maisons. Les plus grands os des côtes forment les poutres, les plus petits les planches, ceux des mâchoires les portes Beaucoup de ces baleines ont une longueur d'environ 100 coudées.

Lorsque Néarque naviguait le long de la côte des Ichthyophages, il apprit qu'il y avait dans cette mer une île éloignée du continent d'environ 100 stades, et qui était entièrement déserte. Les naturels disaient qu'elle était consacrée au soleil, qu'elle s'appelait Nosala, et qu'aucun mortel n'osait y aborder; si quelque imprudent la visitait, on ne le voyait plus reparaître. Néarque raconte qu'un de ses vaisseaux de haut bord, monté par des Égyptiens, ayant disparu non loin de cette île, les pilotes affirmèrent que ces malheureux avaient été portés sans le savoir vers cette île, et qu'ils s'étaient ainsi perdus. Néarque alors envoya une galère de trente rames faire le tour de l'île, défendant d'y descendre, mais recommandant de passer près de la côte et d'appeler ces matelots, hélant par leur nom le pilote et tous ceux qu'ils connaissaient. Personne ne répondit; alors lui-même, Néarque, partit vers cette île, força les matelots d'aborder, malgré leurs craintes, et, étant débarqué, reconnut toute la vanité

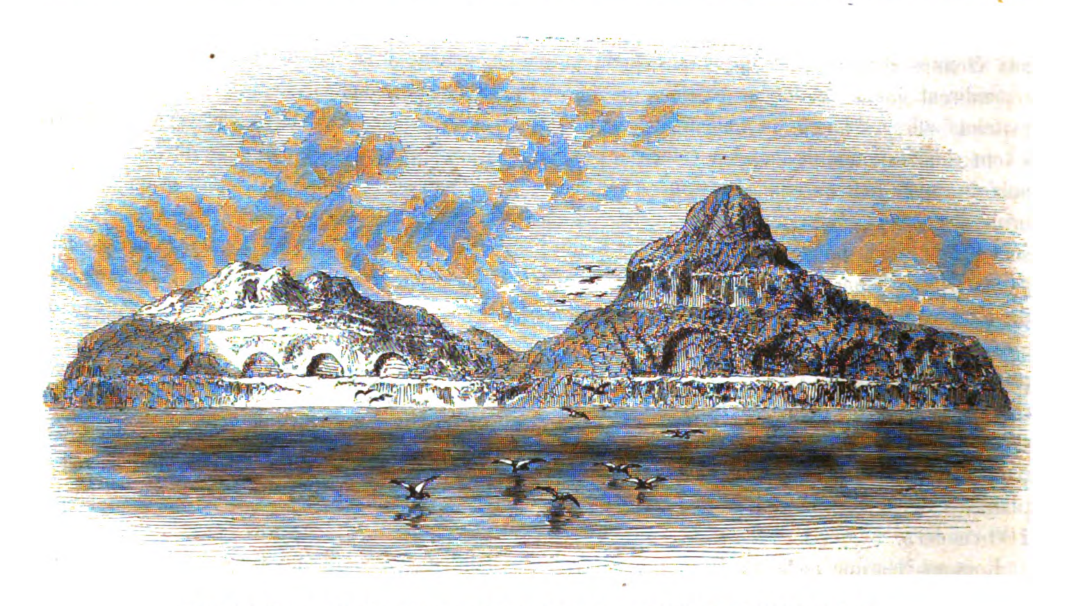
([1]) Ce passage n'est pas expliqué. On a proposé de changer le mot grec *ales* en celui de *elaiai;* mais on ne voit pas qu'il y eût des oliviers sur ces côtes : c'eût été une bonne fortune pour la flotte, et Néarque n'eût pas négligé d'en faire mention.

([2]) Les mâchoires de la baleine peuvent fournir un millier de fanons de 4 à 5 mètres de long et de 3 mètres de large, qui, disposés habilement, composeraient une toiture solide.

([3]) Le pilote de Will. Ouseley affirmait avoir vu des cétacés de 30 pieds de long à l'embouchure du golfe Persique. A Mascate, ces monstres aquatiques renversent souvent des canots.

de la fable qu'on racontait à ce sujet. Il nous rapporte encore un autre récit qu'on lui fit sur cette île : elle avait été habitée par une néréide, dont on ne put lui dire le nom ; or cette néréide, après avoir séduit les hommes qui abordaient l'île, les changeait ensuite en poissons et les jetait dans la mer. Le Soleil, irrité de cette perfidie, lui ordonna de quitter l'île, et elle s'engagea à le faire, demandant seulement d'être guérie des passions qui l'agitaient. Le Soleil le lui promit, et rendit la forme d'hommes à tous les malheureux qu'elle avait métamorphosés en poissons (¹). De ces hommes vint la race des Ichthyophages qui existait encore au temps d'Alexandre. Pour moi, je ne loue nullement Néarque d'avoir abusé de son temps et de sa sagesse pour réfuter une fable aussi grossière, car je crois misérable de s'attacher à détruire de si vieux préjugés (²).

Au-dessus des Ichthyophages, les Gédrosiens habitent dans l'intérieur une contrée stérile et sablonneuse, où l'armée d'Alexandre et ce héros lui-même eurent beaucoup à souffrir Quand du pays des Ichthyophages la flotte fut parvenue en Carmanie, lors de la première station, on fut forcé de s'arrêter en pleine mer à cause du ressac qui s'étendait au loin. A partir de cet endroit, on ne navigua plus autant vers le couchant, mais on se tint davantage entre l'occident et le nord. La Carmanie est plus féconde en arbres et en fruits que le pays des Ichthyophages et des Orites ; on y trouve plus de pâturages et d'eau. Ainsi ayant abordé à Badis (Jask), lieu cultivé de la Carmanie, on y vit toutes sortes



Côte du Makran. — Rochers situés entre le cap Guadel et le cap Jask, près de Muddy-Peak (³).

d'arbres fruitiers, excepté des oliviers ; le pays produisait de la vigne et du blé. On fit ensuite huit cents stades, et l'on gagna une côte déserte, d'où l'on aperçut un grand promontoire qui s'avançait au loin dans la mer, et qui paraissait éloigné d'une journée de navigation. Les Arabiens, qui connaissaient ces lieux, dirent que c'était le promontoire nommé Maceta (Mussendon) ; c'est de là qu'on transporte

(¹) D'après une interprétation de Gronovius, la néréide avait résolu de tenter un dernier effort, en déployant le pouvoir de ses charmes pour enlacer le dieu même dans ses filets, et lui faire subir la même destinée qu'avaient eue ses précédentes victimes : c'est-à-dire qu'elle méditait de changer le Soleil en poisson ; mais le dieu demeura insensible, et la belle n'eut rien de mieux à faire que de plonger elle-même sous les eaux.

(²) Arrien le prend de bien haut vis-à-vis de Néarque. Se serait-il exprimé dans les mêmes termes au sujet de Circé ou de Calypso ? La fable indienne était tout au moins la sœur de ces fables grecques. Malte-Brun a proposé une explication positive de la légende racontée par Néarque, dans sa notice de la *Biographie universelle* sur ce navigateur.

(³) Ces rochers, situés à quelques milles du cap Guadel, présentent de loin, dit Ouseley, l'aspect de châteaux, de palais ou de temples.

en Assyrie la cannelle et les autres aromates. Depuis ce rivage, où on s'arrêta sur les ancres en pleine mer, et depuis le promontoire qu'on voyait s'avancer au loin dans la mer, le golfe qui s'étend dans l'intérieur des terres est vraisemblablement la mer Rouge, à mon avis comme à celui de Néarque ([1]). A la vue de ce promontoire, Onésicrite voulait qu'on dirigeât la flotte vers ce lieu, de peur de s'exposer à des périls en entrant dans le golfe; mais Néarque répondit qu'Onésicrite paraissait complétement ignorer le but dans lequel Alexandre avait fait partir sa flotte. Ce n'était pas, en effet, qu'il ne pût conduire par terre toute son armée, mais ce qu'il avait voulu, c'était de faire visiter toutes les côtes, les ports et les îles, faire explorer tous les golfes et toutes les villes situées sur les bords de la mer, faire reconnaître les pays fertiles et les contrées désertes. On ne devait donc pas compromettre le succès de tous ces travaux au moment de toucher à leur terme, et surtout lorsque l'on avait à sa disposition tout ce qui était nécessaire au voyage. Pour lui, il craignait que ce promontoire ne tournât vers le sud, et qu'en le doublant on ne tombât dans un pays aride, désert et sablonneux. L'avis de Néarque l'emporta, et ce général, suivant moi, sauva dans cette occasion toute la flotte; car on dit que ce promontoire et tous les pays qui l'entourent sont déserts et manquent absolument d'eau.

Mettant donc à la voile et naviguant près de terre, on parcourut 700 stades, et l'on arriva à un port nommé Néoptana (Bender-Ibrahim), d'où partant avec l'aurore on parvint au bout de 100 stades au fleuve Anamis (Ibrahim), en un lieu nommé Harmozia (Mina). Là on trouva enfin un pays ami et fertile en toutes choses, sauf en oliviers. Les matelots quittent leurs vaisseaux et se reposent avec bonheur de tant et de si longs travaux, se plaisant à se rappeler ce qu'ils avaient souffert sur mer et dans le pays des Ichthyophages, ces régions désertes, ces habitants sauvages, cette pénurie complète.



Côte de Carmanie. — Les Oreilles d'âne et les rochers de Kich-Munbarick, en Bombarick.

Quelques-uns s'éloignent davantage de la mer, et chacun de son côté va loin de l'armée dans l'intérieur. Ils rencontrent un homme vêtu de la chlamyde et du reste du costume grec, parlant la langue grecque, et à son aspect ils répandent des larmes, tant il leur semblait nouveau de voir, après tant de maux, un Grec, et d'entendre la langue grecque. Ils lui demandent d'où il est, quel il est ([2]). Il répond

([1]) Cette dénomination donnée au golfe Persique a causé plus d'une confusion dans les descriptions anciennes. En somme, il n'y a qu'une mer Rouge, c'est le golfe Arabique ou la mer d'Idumée. Les premiers navigateurs arabes peuvent avoir donné ce nom, par extension, au golfe Persique.

([2])
...... Quel est votre nom? Quel est votre séjour?
Et quel peuple, étranger, vous a donné le jour?
Car vous venez de rendre à ma vue attendrie
L'antique vêtement de ma Grèce chérie.
.... Doux accents! douce voix!
Grands dieux! cet homme, enfin, c'est un Grec que je vois!
(*Philoctète*, de Sophocle, trad. par Victor Faguet.)

qu'il s'est éloigné de l'armée d'Alexandre, et que le camp du roi n'est pas loin. Transportés de joie, ils ramènent cet homme à Néarque : là l'étranger raconte la même chose, et dit que le camp du roi est à cinq jours de marche de la mer. Il offre à Néarque de lui amener le gouverneur de la province, ce qu'il fait en effet, et Néarque s'entend avec lui sur les moyens d'aller jusqu'au roi. Tous retournent sur les navires, et le lendemain, dès l'aurore, Néarque donne l'ordre de tirer les vaisseaux à sec, en partie pour réparer ceux qui avaient eu à souffrir du voyage, en partie parce qu'il avait résolu de laisser en ce lieu une grande partie de son armée. Il fait donc entourer la flotte d'un double retranchement et d'un mur de terre, puis il fait creuser un canal profond de la rive du fleuve jusqu'à l'endroit du rivage où étaient embossés ses vaisseaux.


Grec en costume de voyage. — D'après Th. Hope.

Tandis que Néarque fait ces préparatifs, le gouverneur de la province, sachant l'inquiétude où était Alexandre sur le sort de sa flotte, et espérant recevoir du roi un grand présent s'il était le premier à lui annoncer le salut de ses vaisseaux, pensant d'ailleurs que Néarque allait partir de suite vers Alexandre, se met aussitôt en chemin, et va annoncer au roi l'arrivée prochaine de son amiral. Alexandre, quoique osant à peine ajouter foi à ses paroles, eut, comme il était naturel, une grande joie de cette nouvelle. Mais les jours se passèrent, et déjà le temps qui s'était écoulé depuis l'arrivée du gouverneur ne permettait plus de croire à la vérité de ses paroles; d'un autre côté, les messagers envoyés par le roi à la rencontre de Néarque, ou bien étaient revenus sans avoir rien vu, parce qu'ils n'étaient pas allés assez loin, ou bien n'étaient pas revenus, parce qu'ils avaient été plus avant sans pour cela rencontrer la flotte. Alors Alexandre, persuadé que cet homme était un imposteur, et voulant le punir d'avoir redoublé son chagrin par cette vaine espérance, le fait jeter dans les fers, et ne cache plus la douleur qui remplissait son esprit. Cependant quelques-uns de ceux qui étaient partis avec des chevaux et des chariots pour chercher et ramener Néarque rencontrèrent en route Néarque et Archias qui se rendaient au camp avec cinq ou six des leurs; mais ils ne reconnaissent ni l'un ni l'autre tant ils étaient changés et différents d'eux-mêmes par la longueur de leurs cheveux incultes imprégnés de l'eau de la mer, par la maigreur de leurs corps, par la pâleur de leurs visages après tant de veilles et de fatigues. Néarque, cependant, demande à ces étrangers où est Alexandre, et lorsqu'ils le lui ont indiqué, chaque troupe poursuit son chemin. Archias s'adressant à Néarque : « Néarque, dit-il, ces hommes suivent le même chemin que nous dans ces lieux déserts, et ce ne peut être, à mon sens, que parce qu'ils vont nous chercher; s'ils ne nous ont pas reconnus, je ne m'en étonne pas, nous sommes si mal accoutrés que nous devons être méconnaissables. Disons-leur donc qui nous sommes, et demandons-leur pourquoi ils suivent cette route. » Néarque approuve cet avis, et on leur demande où ils vont : ceux-ci disent qu'ils cherchent Néarque et sa flotte. « C'est moi, s'écrie l'amiral, qui suis Néarque, et voici Archias; servez-nous donc de guides, afin que nous portions à Alexandre des nouvelles de sa flotte. »

On fait monter sur les chariots les marins, et on se hâte vers le roi. Quelques-uns des soldats, désirant être les premiers à apporter cette heureuse nouvelle, partent en avant pour prévenir Alexandre que Néarque arrive avec Archias et cinq autres; mais il ne peuvent rien dire du reste de l'armée. Alexandre conjecture alors que Néarque et Archias se sont sauvés par hasard et que toute l'armée a péri; et sa joie de voir ses deux généraux sains et saufs n'est pas si grande que la douleur d'avoir perdu toute sa flotte. A peine le roi a-t-il appris cette nouvelle que Néarque et Archias arrivent; Alexandre pouvait à peine les reconnaître tant ils étaient défigurés par leur chevelure en désordre et leurs vêtements en lambeaux, il n'en demeurait que plus attaché à son erreur que toute son armée navale était perdue. Tendant néanmoins la main à Néarque, et l'attirant loin de ses amis et de ses gardes, il verse un torrent de larmes; puis, reprenant un air plus serein : « Vous êtes revenus, dit-il, toi et Archias, sains et saufs, c'est ce qui me fait supporter plus patiemment la perte de ma flotte; mais dis-moi comment ont péri mes vaisseaux et mon armée? — Seigneur, répond Néarque, votre flotte est sauvée ainsi que votre armée,

et nous venons pour vous l'annoncer. » A ces mots, Alexandre verse de nouveau des larmes (1) en plus grande abondance, apprenant ainsi le salut de son armée au moment où il la croyait perdue; il s'informe dans quel port elle est restée. Néarque lui dit qu'elle est à l'embouchure de l'Anamis, embossée dans le port. Alors Alexandre jura, par le Jupiter de la Grèce et le Jupiter Ammon de la Lybie, qu'il avait plus de joie de cette nouvelle que de la conquête de toute l'Asie; car la douleur qu'il avait ressentie de la perte de son armée avait égalé toute sa félicité passée (2).

Le gouverneur de la province (qu'Alexandre avait fait mettre aux fers pour son prétendu mensonge), à la vue de Néarque, se jette à ses genoux : « C'est moi, dit-il, qui ai annoncé votre arrivée au roi. Vois comment on m'a reçu. » Alors, à la prière de Néarque, Alexandre ordonne de le rendre à la liberté. Puis, pour célébrer le salut de sa flotte, Alexandre fait faire des sacrifices à Jupiter Sauveur, à Hercule, à Apollon Protecteur, à Neptune et aux autres dieux marins; il fait célébrer des jeux gymniques et musicaux, et ordonne une procession magnifique; à la tête marchait Néarque couronné de guirlandes et de fleurs par toute l'armée. Lorsque la fête fut achevée, Alexandre s'adresse ainsi à Néarque : « Je ne veux plus, ô Néarque, que tu t'exposes désormais à tant de périls et de fatigues. Un autre chef conduira ma flotte jusqu'à Suse. — O mon roi, reprit Néarque, je veux et je dois vous obéir en tout. Mais si vous voulez me récompenser en quelque chose, ne faites pas cela : souffrez plutôt que je garde le commandement de la flotte jusqu'au jour où je vous la conduirai saine et sauve à Suse : ne permettez pas qu'après avoir mené à bonne fin ce qu'il y avait de difficile dans ma tâche, je me voie enlever par autrui l'honneur de terminer sans efforts ce que j'ai commencé. » Il n'avait pas achevé de parler qu'Alexandre lui avoue qu'il lui doit encore plus de reconnaissance pour un tel dévouement; puis il le congédie sous une faible escorte, pensant qu'il n'avait que des pays amis à parcourir. Mais le retour jusqu'à la mer ne fut pas exempt de périls pour Néarque : les Barbares rassemblés de toutes parts s'étaient emparés des lieux fortifiés; car leur ancien satrape venait de quitter sa charge par ordre d'Alexandre, et Tlépolème qui lui avait succédé récemment n'était pas encore affermi dans son gouvernement. Il fallut donc que Néarque combattît deux ou trois fois le même jour contre les Barbares qui l'attaquaient; mais enfin, à travers mille périls et mille difficultés, il parvint sans encombre à son camp, et là il fit un sacrifice à Jupiter Sauveur, et célébra des jeux gymniques.

Après s'être acquitté de ce qu'on devait aux dieux, on quitta le rivage; on longea d'abord une île déserte et escarpée et, après une navigation de 300 stades, on aborda à une autre île, grande et habitée. L'île déserte s'appelle Organa (3), celle où les navires s'arrêtèrent Oaracta (4). Elle produisait des vignes, des palmiers et du blé; sa longueur est de 800 stades. Néarque prit avec lui, comme pilote, Mazenès, gouverneur de ce lieu, pour le conduire jusqu'à Suse. On rapportait que cette île possédait le tombeau de celui qui, le premier, avait été le maître de ce pays, et qu'il s'appelait Érythré (rouge), d'où la mer Érythrée avait pris son nom (5). De ce lieu s'avançant de 200 stades, Néarque s'arrêta de nouveau dans un port de la même île; puis on découvrit une autre île distante environ de 40 stades de la grande, qu'on disait

(1) Que de larmes! Les anciens, si l'on prend à la lettre leurs récits, pleuraient beaucoup plus que nous. On s'étonne surtout de trouver cette sensibilité extrême chez des conquérants qui, sans y être contraints par aucune nécessité, passaient leur vie à ravager la terre et à la couvrir de ruines et de sang.

(2) Diodore dit que Néarque étant arrivé au moment où Alexandre était au théâtre de la ville de Salmus, et donnait des jeux à son armée, on le fit monter sur la scène d'où il fut prié de raconter les détails de son voyage à l'assemblée.

(3) L'île d'Organa est, suivant quelques auteurs, celle d'Ormuz, selon d'autres celle d'Arek ou de l'Arek. Ormuz devint l'un des entrepôts les plus riches du monde lorsque les Portugais en furent les maîtres, de 1507 à 1622. Suivant les historiens persans, Kotbeddin, prince qui régnait dans le quatorzième siècle à Ormouz, ville de la côte persique aujourd'hui détruite, ayant été obligé de fuir le continent, s'était réfugié dans cette ville et lui avait donné le nom de son ancienne capitale.

(4) C'est l'île moderne Kismis, que les Portugais appellent *Queixomo*, et Niebuhr *Djisme*. Kismis est le nom persan de petits raisins sans pepins.

(5) Suivant d'autres auteurs, ce tombeau avait été élevé dans l'île d'Ogyris ou Organa, ou dans celles de la grande et de la petite Tombe.

D'après un récit d'Agatharchide de Cnide, un Perse nommé Erythras s'était hasardé le premier sur un radeau à la poursuite de ses cavales qu'une lionne furieuse avait fait fuir au delà d'un bras de mer, jusqu'à une île du golfe Persique : séduit par la beauté de l'île, il s'y était établi, et l'on avait donné depuis son nom à cette partie de la mer.



consacrée à Neptune et inaccessible. On mit à la voile dès l'aurore, et l'on fut surpris par une marée tellement basse que trois navires échouèrent et restèrent à sec; les autres, naviguant sur les bas-fonds, purent à grand'peine regagner le large. Mais, à la marée montante, les navires échoués furent remis à flot; ils rejoignirent le reste de la flotte le jour suivant. On fit encore 400 stades et l'on s'arrêta à une autre île, à 300 stades du continent. Puis on repartit le matin et, laissant à gauche une île déserte nommée Pylora (Bélior) (1), on aborda à Sisidone, petite ville manquant absolument de tout, excepté d'eau et de poisson. La nécessité fait de ses habitants des Ichthyophages, car la terre qu'ils habitent est stérile. Après avoir seulement fait de l'eau, on avança encore de 300 stades et on doubla le promontoire Tarsia (Bestion) qui s'avance au loin dans la mer. Ensuite on arriva à Catée (Keish), île déserte et basse située à 300 stades du promontoire. Cette île est consacrée à Mercure et à Vénus, et chaque année les peuples voisins y envoient des brebis et des chèvres qu'ils consacrent au dieu et à la déesse. On apercevait au loin ces animaux devenus sauvages parce qu'il y avait longtemps qu'on les avait abandonnés.


Habitants de l'île de Kismis. — D'après Mandelso.

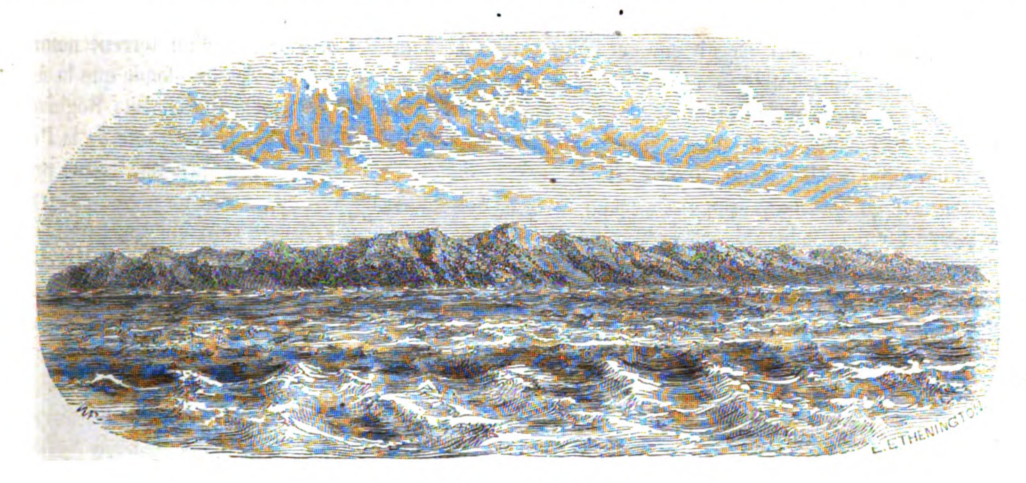

Golfe Persique. — Ilots dits petit et grand Tumbo, entre Oaracta (Kismis) et Pylora (2).

Là finit la Carmanie, le reste appartient à la Perse. Le cours de la navigation, le long de la côte de Carmanie, est de 3 700 stades. Les Carmaniens ont les mêmes mœurs que les Perses dont ils sont

(1) Cette île a conservé son ancien nom. On l'appelle encore Peloro, Polior, Belior; elle a six milles de long et trois de large; elle est remarquable par une chaîne de rochers au nord-ouest.

(2) Les deux îlots désignés sous le nom de *Tumbo* sont sans doute désignés ainsi, en supposant cette dénomination dérivée du portugais, par allusion à la sépulture de quelque fameux personnage ancien ou moderne : Erythras, un saint hindou, un marabou, un iman?... Le grand *Tumbo* a une lieue de long et de large; il est inhabité.

proches voisins; c'est la même manière de s'aimer et de combattre. Après avoir quitté Catée en longeant la côte de la Perside, on aborda à un lieu nommé Ila (Gillam), où l'on trouva un port formé par une



Golfe Persique. — Pylora (Bélior).

petite île déserte appelée Cécandros (Indérabia). La navigation avait été de 400 stades. Le matin, on arriva à une autre île habitée où Néarque raconte qu'on pêche les perles comme dans l'océan Indien. Après avoir doublé cette île et avoir parcouru 40 stades, on s'arrêta; puis de là on parvint à une mon-



Golfe Persique. — Catæa, Cataia (île de Keish) (¹).

tagne élevée nommée Ochus (Chefwar), où l'on aborda dans un port à l'abri des vents, habité par des pêcheurs. En quittant ce lieu, on fit 450 stades et l'on gagna Apostana (Shevou). On trouva dans le port

(¹) Cette île conserve quelque chose de son ancien nom dans les diverses formes sous lesquelles il est écrit : *Kaish*, *Kesh*, *Quess*, *Queche*, suivant la prononciation française ; *Qâs*, selon Niebuhr ; *Ken* ou *Zéits*, en hollandais. Elle est située à douze milles de la côte. C'est une île fort belle, mieux plantée d'arbres qu'aucune autre de celles du golfe. Il fut un temps

plusieurs barques; le village était à 60 stades de la mer. Remettant à la voile pendant la nuit, au bout de 400 stades on arriva à un golfe sur les bords duquel étaient de nombreux villages (vers le cap Nabon); la flotte s'arrêta en ce lieu, au pied d'une montagne. On y vit des palmiers et d'autres arbres à fruits semblables à ceux que produit la Grèce. Partant de là, on navigua l'espace d'environ 600 stades jusqu'à Gogana (Konkûn), pays habité, et l'on embossa la flotte à l'embouchure d'un torrent nommé Aréos, station peu favorable, car l'entrée du fleuve était fort étroite, à cause des bas-fonds que la mer avait laissés en se retirant Puis on atteignit l'embouchure d'un autre fleuve appelé Sitacus (Sita-Reghiau), distant de 800 stades. Mais cette station ne fut pas encore facile, et en général toute la côte de la Perside n'offre que des bas-fonds, des rochers et des marécages. En ce lieu Néarque prit une bonne provision de blé qu'Alexandre avait envoyé pour ravitailler sa flotte; on y resta vingt et un jours; on tira à sec pour les radouber les vaisseaux qui avaient souffert de la mer, et l'on para ceux qui étaient intacts.

Ayant remis à la voile (¹), on aborda, au bout de 750 stades, à une ville habitée nommée Hiératis (Kiérazin), et l'on embossa la flotte dans un canal appelé Hératémis (Kousher) et formé à l'embouchure d'un fleuve. Le lendemain au matin on arriva à un torrent nommé Padagrus. Toute cette côte est une péninsule où l'on rencontra des jardins et toutes sortes d'arbres fruitiers, et qui portait le nom de Mésambrie (Bushir). On quitta ce lieu et, après 200 stades, on parvint à Taocé (Tauag), sur le fleuve Granis (Boschavir) : à 200 stades environ de l'embouchure de ce fleuve, dans l'intérieur des terres, est un palais des rois de Perse. Dans cette traversée, Néarque raconte qu'il vit une baleine échouée sur le rivage : quelques matelots allèrent jusque-là, et, l'ayant mesurée, rapportèrent qu'elle avait 90 coudées; sa peau était écailleuse et si épaisse qu'en plusieurs endroits elle avait une coudée. Ils virent alentour des huîtres, des patelles (²) et des herbes marines, et aussi beaucoup de dauphins plus grands que ceux de la mer intérieure. Partis de Taocé, les vaisseaux firent 200 stades et jetèrent l'ancre dans un port sûr, à l'embouchure du torrent nommé Rhogonis (Bender-Regh). De ce fleuve on parvint à une autre rivière appelée Brizana (Bender-Delem), à une distance de 400 stades. La station en ce lieu n'était pas facile à cause du ressac, des bas-fonds et des brisants. Les vaisseaux étaient entrés dans le port à la marée montante; mais, quand elle descendit, ils se trouvèrent à sec. A la marée suivante, ils reprirent flot et atteignirent le fleuve (³). Néarque dit que ce fleuve est le plus grand de tous ceux que jusque-là il avait rencontrés se jetant dans l'Océan.

Jusqu'à cette rivière, c'est la Perside, plus loin la Susiane, et au delà un autre pays habité par les Uxiens, peuplade indépendante qui vit de brigandages (⁴).

La longueur de toute la côte de la Perside est de 4 400 stades. On peut diviser en trois zones bien distinctes le sol de cette province. Celle qui longe la mer, brûlée par la chaleur, est sablonneuse et stérile. Celle qui est un peu plus au nord jouit d'un ciel tempéré; le pays est couvert de gras pâturages, et les prairies sont coupées par des ruisseaux; les côteaux sont plantés de vignes, et on y trouve toutes sortes de fruits, excepté l'olive. On y voit des jardins ombragés et fleuris, des fleuves limpides qui les arrosent, des lacs où vivent toutes sortes d'oiseaux aquatiques; l'herbe des prairies offre une excellente

où elle était peuplée d'habitants industrieux et riches. Presque en face, sur le continent, était la ville de Sirat ou Siraff, que le géographe Edrisi signale comme une place très-commerçante de son temps.

On trouve, au sujet de cette île, l'anecdote suivante dans un manuscrit persan, le *Tarikh i Wesuf*, composé par Abdallah Shira'zi à la fin du treizième siècle.

Le fils d'une pauvre veuve de Sirat, nommé Keis, s'embarqua pour l'Inde avec un chat, qui était sa seule fortune. Il arriva dans un royaume où les rats et les souris étaient tellement nombreux et hardis, qu'ils venaient manger à la table même du roi. Keis offrit de délivrer le souverain de ces importuns convives. La proposition fut acceptée : il lança son chat à la poursuite des rats et des souris, qui prirent aussitôt la fuite. Le roi reconnaissant combla de richesses le pauvre Keis, lequel s'empressa de retourner près de sa mère et alla s'établir avec elle dans l'île qui, depuis ce temps, porte son nom.

Cette histoire d'un chat faisant la fortune de son maître paraît aussi ancienne que le monde et se retrouve chez la plupart des peuples. Par exemple, c'est celle du fameux lord maire de Londres, Wittington; c'est aussi celle du Florentin messer Ansaldo degli Ormanni : seulement, ce dernier avait un chat et une chatte; c'est aussi un peu le fond de notre conte du *Chat botté*.

(¹) Le 1er du mois de février.

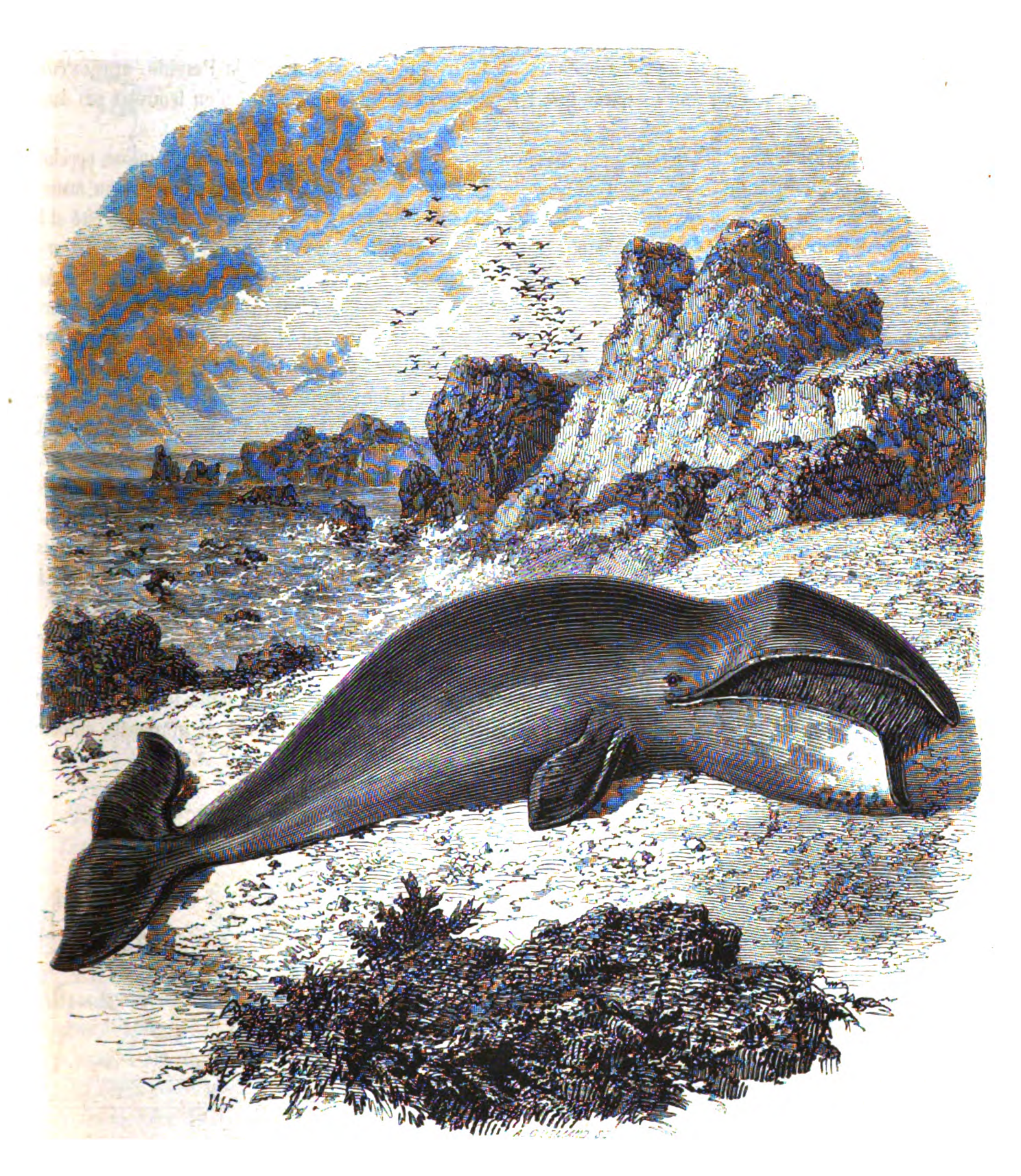
(²) On peut traduire aussi lamproies.

(³) Tab ou Endian, rivière qui forme la limite entre la Perse et la Susiane.

(⁴) Les Asciacs modernes.



nourriture pour les chevaux et le bétail, et les forêts qu'on y rencontre en plusieurs endroits sont très-giboyeuses. Enfin la zone la plus septentrionale est froide et toujours couverte de neiges. Tandis



Néarque raconte qu'il vit une baleine échouée sur le rivage... (Page 188.)

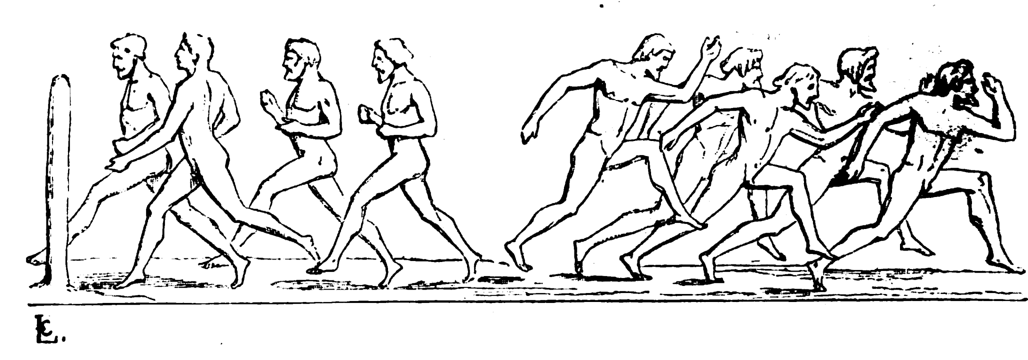
qu'Alexandre traversait la Perside, Néarque rapporte que des députés, partis du Pont-Euxin par la ligne la plus courte, vinrent le trouver, et le roi fut surpris d'apprendre d'eux le peu de longueur du chemin. Nous avons déjà dit que les Uxiens habitaient près des confins de la Susiane, comme les Mardes, autre peuplade de brigands, près de la Perside, et les Cosséens près de la Médie. Alexandre subjugua toutes ces nations, les ayant attaquées pendant l'hiver, alors qu'elles croyaient leurs pays impraticables. Il fonda chez eux des villes, afin qu'ils ne fussent plus errants, mais qu'ils devinssent labou-

reurs et cultivateurs, espérant que lorsqu'ils auraient quelque chose à défendre, ils cesseraient d'attaquer et de voler leurs voisins. De la Perside la flotte navigua vers la Susiane.

Néarque nous avertit que dans cette traversée il ne pourra plus être aussi précis, si ce n'est pour les ports et la longueur du trajet; car ce bras de mer est, en général, rempli de bas-fonds et d'écueils qui s'étendent au loin, et ce n'est qu'avec de grandes difficultés qu'on aborde : aussi la plupart du temps on tint la haute mer. Il leva l'ancre de l'embouchure du fleuve qui sert de borne à la Perside, après s'être approvisionné d'eau pour cinq jours, parce que les pilotes l'avaient averti qu'on n'en trouvait pas dans ces parages.

Après une navigation de 500 stades, on arriva à l'embouchure d'un lac poissonneux qu'on appelait Cataderbis ([1]). A l'entrée de ce lac était une petite île nommée Margastane. De là, partant au matin, les vaisseaux naviguèrent sur les bas-fonds les uns à la suite des autres. Des pieux fixés à droite et à gauche indiquaient les brisants; comme dans l'isthme entre l'île de Leucade (Sainte-Maure) et l'Acarnanie, des signaux indiquent aux navigateurs les bas-fonds pour qu'ils ne viennent pas y échouer Au reste, à Leucade, le fond est un sable dur, de sorte que si le vaisseau vient à engraver on le débarrasse facilement; tandis qu'ici, de chaque côté, c'était une vase profonde et tenace, si bien que si une fois le vaisseau prenait fond on ne pouvait plus d'aucune manière le remettre à flot : car les crocs s'enfonçant dans la vase ne servaient de rien, et si les matelots sortaient du vaisseau pour le retirer, la vase cédant sous leurs pieds les engloutissait jusqu'à la ceinture. On fut forcé d'avancer ainsi pendant 600 stades, et on s'arrêta, dans le même ordre qu'on avait suivi en naviguant, pour prendre le repas. Dans la nuit la flotte navigua en pleine eau, ainsi que le jour suivant jusqu'au soir, où enfin, après 900 stades de navigation, on arriva à l'embouchure de l'Euphrate et à un village de la Babylonie nommé Diridotis (Dégéla). C'est là que les trafiquants apportent l'encens de la terre des Marchands et les autres aromates que produit l'Arabie. Néarque compte 3 300 stades de l'embouchure de l'Euphrate à Babylone.

En ce lieu on apprit le départ d'Alexandre pour Suse. Néarque alors revint sur ses pas afin de remonter le Pasitigris (Tigre oriental), et de faire sa jonction avec Alexandre par l'intérieur des terres ([2]). Retournant donc en arrière, on laissa à gauche la Susiane et l'on côtoya le lac dans lequel se jette le Tigre. Ce fleuve en coulant de l'Arménie près de Ninive, ville autrefois superbe et opulente, entoure



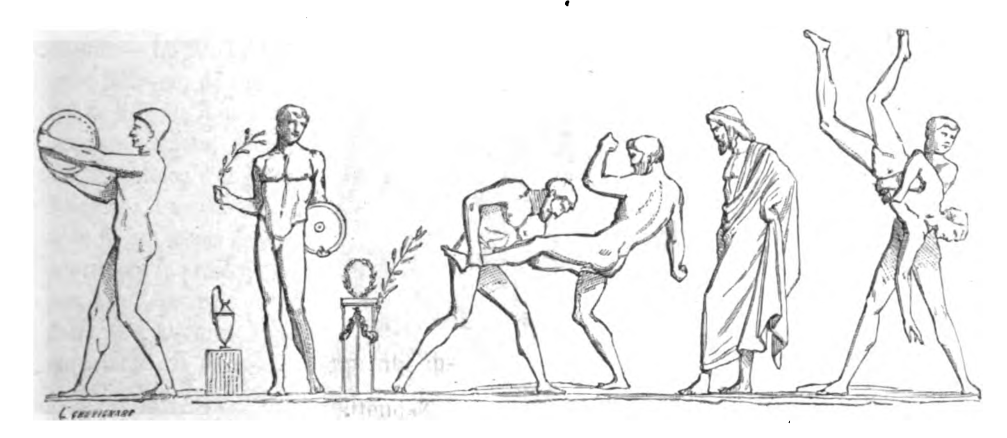
Jeux gymniques.— D'après les monuments grecs. (Voyez J.-H. Krause, *Die Gymnastick und Agonistik*, etc.)

avec l'Euphrate une contrée qu'on a appelée Mésopotamie (au milieu des fleuves) à cause de sa situation. Du lac jusqu'au fleuve l'espace est de 600 stades, et en cet endroit se trouve un village de l

([1]) Vers la partie du pays qu'on nomme le Dorghestan.

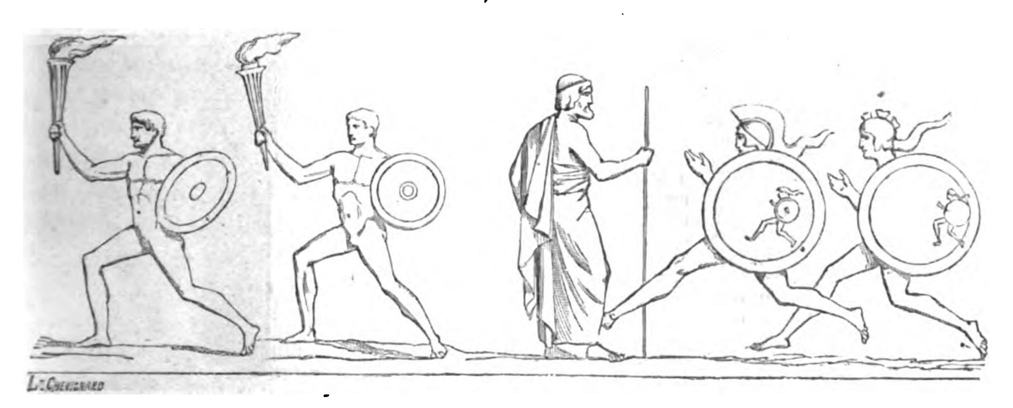
([2]) Vers le 24 février. Néarque employa près de cinq mois pour parcourir un espace qu'un navire franchirait aujourd'hui en trois semaines. Mais il faut tenir compte des longues stations de la flotte en divers endroits de la côte, indépendamment de la mauvaise construction des navires, des combats avec les indigènes, de la difficulté de se procurer de l'eau, des vivres et surtout des incertitudes inséparables d'une première navigation sur une mer inconnue.

Susiane nommé Aginis; celui-ci est à 500 stades de Suse. La traversée, le long des côtes de la Susiane jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, est de 2 000 stades. Remontant ce fleuve, la flotte parcourut une



Jeux gymniques. — D'après les monuments grecs.

contrée bien habitée et riche, et après avoir fait 150 stades, elle jeta l'ancre pour attendre le retour de ceux que Néarque avait envoyés s'informer où était le roi. L'amiral fit un sacrifice aux dieux sauveurs



Jeux gymniques. — D'après les monuments grecs.

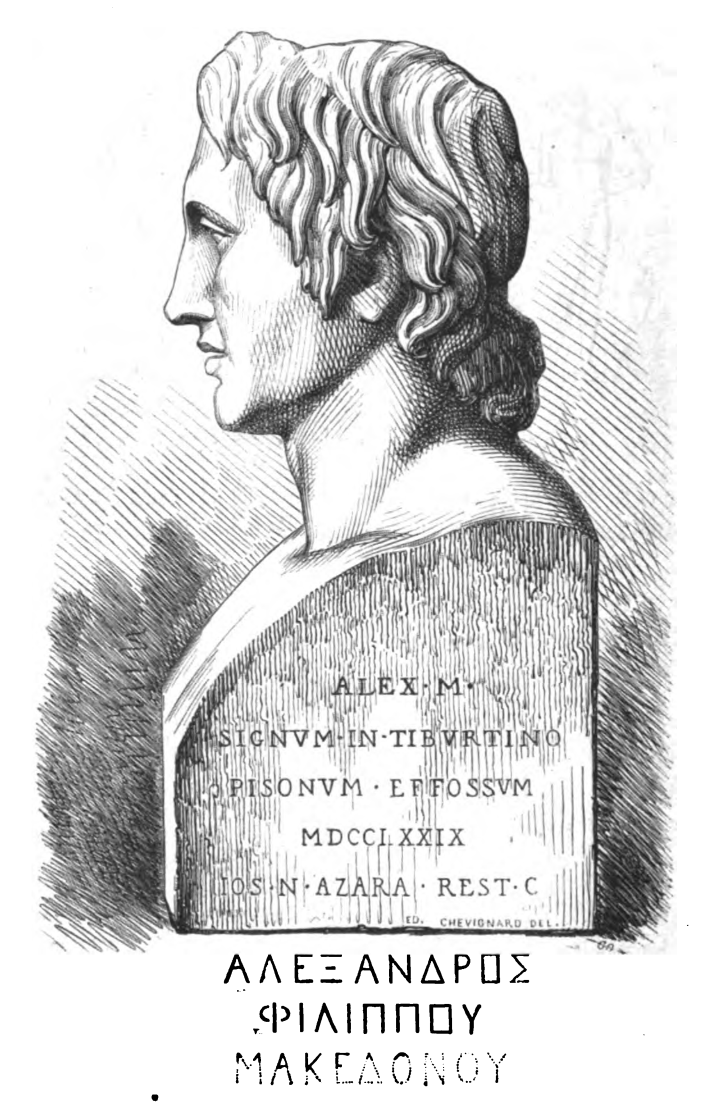
et célébra des jeux au milieu de la joie de toute l'armée navale. Puis, lorsqu'on lui eut annoncé l'approche d'Alexandre, il fit remonter de nouveau le fleuve jusqu'à un pont nouvellement jeté, par lequel Alexandre devait faire passer son armée vers Suse. En cet endroit eut lieu la jonction des deux armées. Le roi fit des sacrifices pour remercier les dieux du salut de ses vaisseaux et de ses soldats, et célébra des jeux. Partout où Néarque allait dans le camp il était couvert de couronnes et de fleurs. Alexandre donna deux couronnes d'or à Néarque et à Léonat; à Néarque pour avoir conservé sa flotte, à Léonat pour la victoire qu'il avait remportée sur les Orites. C'est ainsi que l'armée, partie de l'embouchure de l'Indus, fut heureusement ramenée à Alexandre.

Il ne nous reste à ajouter que peu de détails à ce récit d'Arrien:

Onésicrite, le pilote, reçut aussi une couronne d'or, et Alexandre fit remise à l'armée de la totalité de ses dettes.

Néarque fut maintenu dans son commandement. Alexandre se proposait de lui confier la circumnavigation de l'Arabie jusqu'à la mer Rouge. Mais la mort vint interrompre les projets du conquérant.

Plutarque rapporte qu'Alexandre avait donné une fête splendide à Néarque et à ses officiers. Vers le soir de la fête, il se dirigeait vers son palais, lorsque Médius le pria de vouloir bien honorer de sa per-



Buste antique d'Alexandre au Musée du Louvre (salle de Diane) [1].

sonne un banquet qu'il avait donné à une partie des officiers; Alexandre passa cette nuit et le jour suivant à boire. Le lendemain il ressentit les atteintes de la fièvre qui le fit mourir. Voici le bulletin de la maladie; nous y retrouvons le nom de Néarque:

Dæsius (mois macédonien), le 18 (324 ans avant Jésus-Christ). Le roi se baigna, et sentant que la fièvre augmentait, il voulut dormir dans son bain. — Le 19. Le roi se baigna; du bain il se rendit à

(1) Cet hermès a donné lieu, il y a peu de temps, à une dissertation très-curieuse. Un habile médecin, M. le docteur Dechambre, s'est proposé pour but de démontrer l'authenticité et la fidélité de ce portrait en établissant, sur des preuves tirées de l'ordre médical, « qu'il représente un personnage atteint d'un torticolis par raccourcissement du muscle sterno-mastoïdien droit. » Or, Plutarque parle en effet de la « tension du cou d'Alexandre doucement incliné à gauche. » Voyez *Caractères des figures d'Alexandre le Grand et de Zénon le stoïcien, éclairés par la médecine*, par le docteur A. Dechambre. Paris, 1852.

sa chambre; il y passa la journée à jouer aux dés avec Médius, se baigna une seconde fois le soir, assista aux sacrifices dans une litière (ou palanquin), prit de la nourriture dans la soirée. La fièvre augmenta, et la nuit fut très-agitée. Les officiers reçurent l'ordre de venir le trouver le lendemain matin. — Le 20. Le roi prit un bain, se rendit aux sacrifices comme la veille, s'entretint dans le bain, avec Néarque, de son voyage dans l'Inde, et lui donna ordre de se tenir prêt pour le 25. — Le 21. Le roi se baigna; il assista aux sacrifices le matin, n'éprouva aucune diminution du mal, parla d'affaires avec ses officiers, donna des ordres relativement à la flotte, et prit un second bain dans la soirée. La fièvre continua d'augmenter. — Le 22. Le roi se retira dans un appartement voisin de la pièce où il se baignait; il assista aux sacrifices. La fièvre s'éleva beaucoup et lui causa une oppression pénible : il n'en fit pas moins donner aux officiers l'ordre de se rendre auprès de lui, et leur renouvela celui qui concernait le prochain départ de la flotte. — Le 23. Le roi fut porté jusqu'au lieu des sacrifices, mais non sans éprouver un malaise considérable; il donna de nouveaux ordres aux officiers de la flotte, et parla des mesures à prendre pour porter l'armée au complet. — Le 24. Le roi ressentit une forte oppression : la fièvre s'accrut encore considérablement. — Le 25. Le roi tomba dans un plus grand accablement; cependant il fit intimer l'ordre aux généraux de se rendre dans le palais, et aux officiers de marque de se tenir à la porte. Vers le soir, il continua de se trouver plus mal, et fut reconduit, sur le fleuve, de la maison de plaisance au palais. Lorsqu'il y fut arrivé, il prit un peu de repos; mais à son réveil, lorsque les généraux furent admis auprès de lui, quoiqu'il conservât tous ses sens, et qu'il les reconnût bien, il lui fut impossible de leur parler. — Le 26. La fièvre fit des progrès rapides toute la nuit, et continua, sans diminuer, durant la journée entière. — Le 27. Ce jour, les soldats demandèrent à grands cris à être admis, souhaitant de voir leur maître une dernière fois, s'il vivait encore, soupçonnant qu'il avait cessé d'exister, et qu'on leur cachait sa mort. En conséquence, on leur permit de traverser l'appartement, un à un et sans armes : le roi souleva sa tête avec peine, leur tendit la main, mais sans pouvoir proférer une parole. — Le 28. Dans la soirée de ce jour, le roi expira.

Après cet événement, on croit que Néarque devint gouverneur de Lycie et de Pamphylie, et qu'il s'attacha à la fortune d'Antigone. Il accompagna ce général à travers les montagnes du Louristan, après ses combats avec Eumène. Il fut ensuite le conseiller de Démétrius, fils d'Antigone. On suppose qu'il mourut, soit à la bataille d'Ipsus, soit à la suite de cette défaite d'Antigone.

BIBLIOGRAPHIE.

J. Gronovius, *les Sept livres de l'expédition d'Alexandre et l'Histoire de l'Inde par Arrien* (grec et latin), 1704. — Raphelius, même ouvrage avec les notes des *Variorum*, 1757. — C.-A. Schmidt, même ouvrage traduit en allemand. — Sainte-Croix, *Examen critique des histoires d'Alexandre.* — D'Anville, t. XXX des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Gosselin, *Recherches sur la géographie ancienne.* — Rook, traduction anglaise. — Garris, traduction anglaise publiée par Campbell. — Rennell, Mémoire joint à une carte de l'Hindoustan. — William Vincent, *the Voyage of Nearchus from the Indus to the Euphrate, collected from the original Journal, preserved* by Arrian, etc., London, 1797. — Billecocq, traduction française de l'ouvrage précédent, an 8. — Morier, *Second voyage en Perse,* etc., *avec le journal d'un voyage au golfe Persique,* trad. en français, 1818.— Adrien Dupré, *Voyage en Perse depuis Constantinople jusqu'à l'extrémité du golfe Persique,* 1819. — Buckingham, *Travels in Assyria, Media and Persia...* Narrative of an expedition against the pirates of the Persian gulf, with illustrations of the Voyage of Nearchus, 1829.— W. Ouseley, *Travels in various countries of the East, more particularly in Persia*, 1819-1823. — Harvey, Cartes du golfe Persique.

JULES CÉSAR.

[Premier siècle avant l'ère chrétienne.]



Jules César (¹). — D'après le grand camée représentant l'apothéose d'Auguste, et connu sous le nom d'*Agate de la sainte Chapelle* (²). — Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

Si Jules César n'avait fait que porter la guerre dans les Gaules, sur les rivages de la Grande-Bretagne et sur les frontières de la Germanie, on n'aurait point un motif suffisant pour l'admettre au nombre des voyageurs. Mais cet homme célèbre a composé un livre destiné à éterniser le souvenir de ses victoires; et il a mêlé d'utiles renseignements de géographie et d'ethnographie au récit de ses opérations diplomatiques et militaires. Les pages de ses *Commentaires* où il esquisse le tableau de la Gaule et de ses habitants, sont surtout d'autant plus précieuses que les Gaulois n'ont rien écrit, n'ont point laissé

(¹) Né l'an de Rome 654, l'an 100 avant Jésus-Christ; — mort l'an 44.

(²) Ce camée est décrit dans le *Trésor de numismatique et de glyptique*, par M. Charles Lenormant, conservateur au cabinet des médailles.

d'annales, et que les relations de Posidonius et de Polybe, qui avaient visité cette contrée si peu connue des anciens, ne sont point parvenues jusqu'à nous.

Dans l'étude de ce qui se rapporte à nos ancêtres, au moment de l'invasion romaine, il ne faut donc point négliger de consulter Jules César sur les choses qu'il a vues ou apprises durant son séjour dans la Gaule ([1]). Toutefois on ne doit ajouter foi qu'avec réserve à ses récits et à ses jugements. Il n'a guère observé les Gaulois qu'en militaire et en ennemi. Son livre étant un monument élevé à sa gloire et à celle du nom romain, il était naturel que les peuples soumis par ses armes y fussent peints dans des proportions réduites, de manière à faire valoir et à rehausser d'autant la grandeur de Rome personnifiée dans le général vainqueur : c'est ainsi que sur les sculptures de l'Égypte, de la Syrie, ou de l'ancienne Perse, on voit toujours les nations vaincues ou tributaires figurées par de petits personnages qui atteignent à peine jusqu'aux genoux des rois ([2]). « Ce n'était pas à Jules César de rassembler pour la postérité les titres de gloire de la race vaincue, a dit un écrivain de notre temps ([3]). Aux yeux du genre humain, son droit sur la Gaule ne pouvait être justifié que par la prétendue barbarie de cette nation ; et en définitive, il n'avait autre chose à cœur que sa propre louange. »

Un conquérant d'ailleurs, si calme et si impartial qu'on veuille le supposer, ne saurait pénétrer bien profondément dans l'étude de pays que son but est de violenter et d'asservir. Sa condition pour s'instruire et pour observer est loin d'être aussi favorable que celle du simple voyageur qui, un bâton à la main, chemine lentement, va, vient, séjourne à son gré, regarde, écoute, et s'informe de toutes choses patiemment, avec liberté, à loisir, sans irritation personnelle et sans éveiller la défiance.

Il ne faut pas oublier enfin que Jules César, ne s'étant point proposé pour objet principal dans ses *Commentaires* l'histoire de la Gaule, n'a pas dû s'arrêter à rechercher les origines ni les anciennes coutumes des habitants, et qu'il s'est borné nécessairement à indiquer d'une manière sommaire l'état général de civilisation auquel ce pays était parvenu à l'époque où il y séjournait ([4]).

D'autres documents, rassemblés et vérifiés par les historiens, nous enseignent que deux ou trois cents ans auparavant le sol de la Gaule était divisé en cinq grandes nations : au nord, les Belges ; à l'ouest, les Kimris ; au centre et à l'est, les Galles (Galli, Galates, Celtes) ; au sud-ouest, les Aquitains ; au sud et au sud-est, les Ligures. Sur les côtes de la Méditerrannée, les Grecs-Phocéens avaient fondé une colonie et des comptoirs ([5]).

GAULE.

Les Romains appelaient Gaule *cisalpine* (c'est-à-dire en deçà des Alpes, relativement à eux) la partie septentrionale de l'Italie, qui avait été possédée par les Gaulois, et Gaule *transalpine* (au delà des Alpes)

([1]) Ce séjour fut d'environ dix années. Pendant cet espace de temps, César, d'après Plutarque, avait pris d'assaut plus de huit cents villes, soumis trois cents nations différentes, et combattu contre trois millions d'ennemis, « dont il avait tué un million et fait autant de prisonniers. »

« Jules César, dit Napoléon dans son étude sur les *Commentaires*, a fait huit campagnes dans les Gaules, pendant lesquelles deux invasions en Angleterre et deux invasions sur la rive droite du Rhin. En Allemagne, il a livré neuf grandes batailles, fait trois siéges et réduit en provinces romaines 200 lieues de pays. »

([2]) Voy. le bas-relief de Bi-Sutoun, page 104

([3]) M. Jean Reynaud.

([4]) « Peu de nations, dit M. Amédée Thierry, montreraient dans leurs annales une aussi belle page que cette guerre des Gaules, écrite pourtant par un ennemi. Tout ce que l'amour de la patrie et de la liberté enfanta jamais d'héroïsme et de prodiges, s'y déploie malgré mille passions contraires et funestes : discordes entre les cités, discordes dans les cités, entreprises des nobles contre le peuple, excès de la démocratie, inimitiés héréditaires des rangs. Quels hommes que ces Bituriges, qui incendient en un seul jour vingt de leurs villes ! que cette population carnute, fugitive, poursuivie par l'épée, par la famine, par l'hiver, et que rien ne peut abattre ! Quelle variété de caractères dans les chefs, depuis le druide Divitiac, enthousiaste bon et honnête de la civilisation romaine, jusqu'au sauvage Ambiorix, rusé, vindicatif, implacable, qui ne conçoit et n'imite que la rudesse des Germains ! depuis Dumnorix, brouillon ambitieux, mais fier, qui veut se faire du conquérant des Gaules un instrument, non pas un maître, jusqu'à ce Vercingetorix, si pur, si éloquent, si brave, si magnanime dans le malheur, et à qui il n'a manqué, pour prendre place parmi les plus grands hommes, que d'avoir eu un autre ennemi, surtout un autre historien que César ! »

([5]) Voyez plus haut PYTHÉAS.



la véritable Gaule, celle qui occupait le territoire actuel de la France et de la Belgique. Ils divisaient la Gaule transalpine en deux partie : 1° la Gaule à braies *(Gallia braccata)* : c'était la partie du sol à l'est et au sud qui avait déjà perdu son indépendance et était devenue *province romaine ;* 2° la Gaule chevelue *(Gallia comata)* ou Gaule libre.

C'est à cette seconde partie de la Gaule que se rapportent les renseignements consignés par Jules César dans ses *Commentaires*. Bien qu'il donne très-souvent le nom de Gaulois à tous les habitants de la Gaule, il l'applique spécialement, quand il veut distinguer les divers peuples, aux Galls et aux Kimris.

« Toute la Gaule, dit-il, est divisée en trois parties :

» L'une est habitée par les Belges ; l'autre, par les Aquitains ; la troisième, par ceux qui, dans leur langue, se nomment Celtes, et qu'en latin nous appelons plus particulièrement Gaulois.

» Ces nations diffèrent entre elles par le langage, les institutions et les lois.

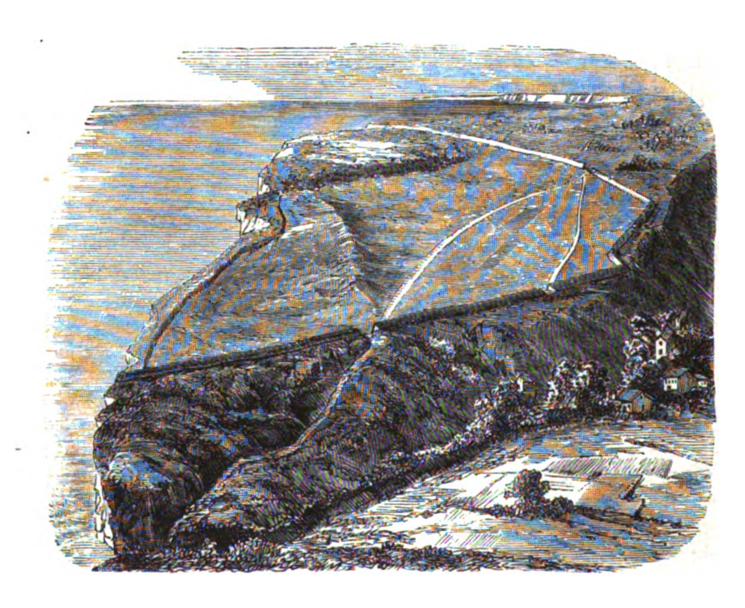
» Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine.

» Les Belges sont les plus braves de tous ces peuples, parce qu'ils restent tout à fait étrangers à la politesse et à la civilisation de la *province romaine,* et que les marchands, allant rarement chez eux, ne leur portent point ce qui contribue à énerver le courage. D'ailleurs, voisins des Germains qui habitent au delà du Rhin, ils sont continuellement en guerre avec eux [1].

» Par la même raison, les Helvètes surpassent aussi en valeur les autres Gaulois ; car ils engagent contre les Germains des luttes presque journalières, soit qu'ils les repoussent de leur propre territoire, soit qu'ils envahissent celui de leurs ennemis.

» Le pays habité, comme nous l'avons dit, par les Gaulois, commence au Rhône, et est borné par la Garonne, l'Océan et les frontières des Belges ; du côté des Séquanes et des Helvètes, il va jusqu'au Rhin ; il est situé au nord (par rapport à l'Italie).

» Celui des Belges commence à l'extrême frontière de la Gaule, et est borné par la partie inférieure du Rhin ; il regarde le nord et l'orient.



Vue à vol d'oiseau du plateau et de la citadelle de Limes, près de Dieppe.

» L'Aquitaine s'étend de la Garonne aux Pyrénées, et à cette partie de l'Océan qui baigne les côtes d'Espagne ; elle est entre le couchant et le nord.

[1] « Les Belges, dit ailleurs Jules César, descendaient pour la plupart des Allemands qui avaient autrefois passé le Rhin, et qui s'étaient fixés dans ces quartiers-là, à cause de la bonté du pays, d'où ils avaient chassé les habitants. » (Liv. II)

» Les Helvètes sont de toutes parts resserrés par la nature des lieux : d'un côté par le Rhin, fleuve très-large et très-profond, qui sépare leur territoire de la Germanie; d'un autre, par le Jura, haute montagne qui s'élève entre la Séquanie et l'Helvétie; d'un troisième côté, par le lac Léman et le Rhône, qui sépare cette dernière de la province romaine. Leur population était nombreuse, et ils avaient acquis une grande gloire dans la guerre par leur courage. Il y a, chez les Helvètes, douze villes et quatre cents bourgs »

Jules César n'entre dans aucun détail sur les habitations privées des Gaulois. Il dit que, « pour éviter les chaleurs, ils choisissaient leurs demeures dans le voisinage des forêts et des fleuves. »

D'après les indications que donne l'archéologie, on se forme une idée assez exacte des maisons gauloises : elles étaient, pour la plupart, rondes et formées simplement de troncs d'arbres réunis au sommet, à la manière des huttes actuelles de nos charbonniers. Cependant d'autres étaient ovales ou même rectangulaires, construites avec des poteaux et des claies intérieurement enduites d'épaisses cloisons de terre : leur toit était composé d'une large couverture en bardeaux de chêne et en chaume, ou en paille pétrie dans l'argile.

Ces habitations étaient généralement isolées. Quand elles étaient groupées comme le sont aujourd'hui les maisons de nos villages ou de nos bourgs, les Romains les appelaient *vicus*.

Un groupe plus considérable de demeures, ou un lieu de refuge entouré de fortifications, était nommé *oppidum*.

Les remparts étaient construits avec solidité. Jules César les décrit de la manière suivante :

« Voici à peu près la forme des murailles dans toute la Gaule : à la distance régulière de deux pieds, on pose sur leur longueur des poutres d'une seule pièce; on les assujettit intérieurement entre elles, et on les revêt de terre foulée. Sur le devant, on garnit de grosses pierres les intervalles dont nous avons parlé. Ce rang ainsi disposé et bien lié, on en met un second en conservant le même espace, de manière que les poutres ne se touchent pas, mais que, dans la construction, elles se tiennent à une distance uniforme, un rang de pierres entre chacune. Tout l'ouvrage se continue ainsi, jusqu'à ce que le mur ait atteint la hauteur convenable. Non-seulement une telle construction, formée de rangs alternatifs de poutres et de pierres, n'est pas, à cause de cette variété même, désagréable à l'œil, mais elle est encore d'une grande utilité pour la défense et la sûreté des villes; car la pierre protége le mur contre l'incendie, et le bois contre le bélier; et on ne peut renverser ni même entamer un enchaînement de poutres de 40 pieds de long, la plupart liées ensemble dans l'intérieur. »

Certaines villes, telles que *Noviodunum* (Soissons ou Noyon) ou *Avaricum* (Bourges), étaient puissamment défendues par la hauteur de leurs murs et la largeur de leurs fossés. Mais la plupart des villes fortes devaient principalement leur sûreté à leur emplacement même.

« *Vesontio* (Besançon), la plus forte place des Séquanes, était abondamment pourvue de munitions de toute espèce, et sa position naturelle la défendait de manière à en faire un point très-avantageux pour soutenir la guerre. Entourée presque entièrement par la rivière du Doubs, la partie que les eaux ne baignaient pas, et qui n'avait pas plus de 600 pieds, était protégée par une haute montagne dont la base touche de chaque côté aux rives du Doubs. Une enceinte de murs fait de cette montagne une citadelle et la joint à la ville. »

Les Atuatiques (peuple de Namur) avaient une ville, ou place de retraite, très-forte par son assiette naturelle. Elle était défendue, sur tous les points de son enceinte, par des rochers à pic et de profonds précipices, n'était accessible que d'un côté par une pente douce, large d'environ 200 pieds, et les Atuatiques avaient pourvu à la défense de cet endroit au moyen d'une double muraille très-élevée, en partie formée d'énormes quartiers de rocs et de poutres aiguisées.

La plupart des anciennes enceintes fortifiées qui paraissent antérieures à l'invasion romaine, sont désignées vulgairement sous le nom de *camps de César*, que d'ailleurs on applique aussi à quelques ruines romaines, gallo-romaines, ou même quelquefois plus récentes.

Parmi ces enceintes, il en est une qui a été l'objet particulier d'études très-intéressantes : c'est la cité de Limes, située à 2 ou trois kilomètres de la ville de Dieppe, au bord de l'Océan. Elle se développe sur l'extrémité d'un plateau bordé dans sa plus grande étendue par un vallon contourné à pentes abruptes. Du côté de la mer, elle se termine par une falaise verticale d'environ 67 mètres de hauteur.

L'enceinte, en y comprenant le côté qui donne sur la mer, a plus de 3600 mètres de tour. La sommité du vallon qui défend l'approche de la cité est occupée, sur toute son étendue, par un rempart de terre et un fossé. En quelques endroits le rempart a jusqu'à 20 mètres de hauteur au-dessus du fossé, qui a



Plan dressé en avril 1832, et présentant une vue générale des pierres d'Ardeven et de Carnac. Ce plan est joint au Mémoire du rév. Bathurst Deane dans le volume XXV de l'*Archæologia*, et porte ce titre : *Plan du Dracontium de Carnac.*

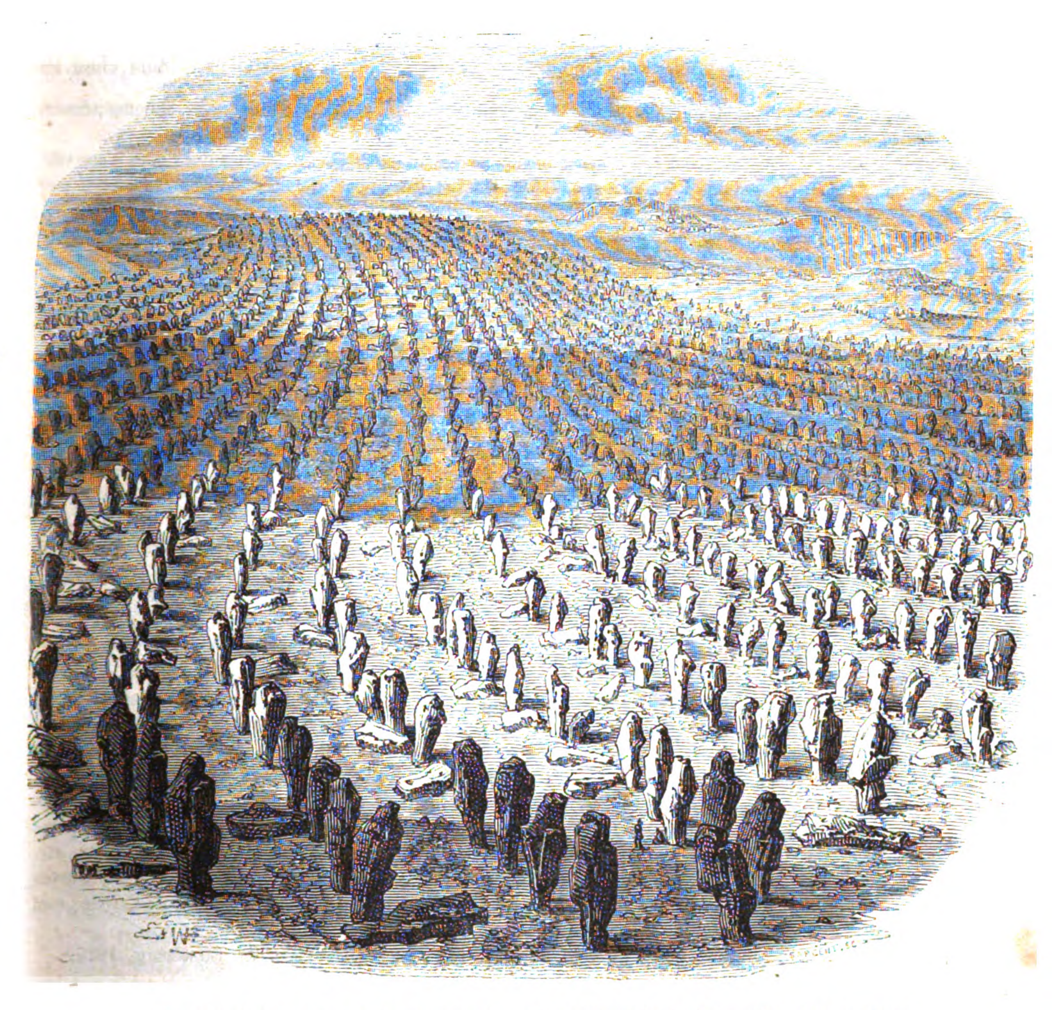
lui-même jusqu'à 6 mètres de profondeur sur 13 mètres de largeur. On reconnaît sur le sol des fossés circulaires creusés à une certaine profondeur pour servir de base aux habitations. Les fouilles que l'on



Vue partielle de Carnac.

y a faites ont amené la découverte de poteries grossières, de pointes en fer, d'anneaux, d'os d'animaux, de coquilles de moules, etc. Près de l'entrée de l'enceinte la plus voisine de la mer, on voit

une chaîne de petits tumulus hauts de 1m,50 à 2 mètres, contigus les uns aux autres, et se dirigeant en ligne droite vers le nord : on a trouvé de même, dans ces tombeaux, des fragments de vases, des traces d'objets métalliques, divers ossements (1).



Vue générale du monument de Carnac restauré. — D'après l'hypothèse du révérend John Bathurst Deane (*Archæologia*, vol. XXV) (2).

Après la cité de Limes on peut citer le camp ou l'oppidum de Sandonville, au bord de la Seine, et des vallées d'Oudale et de Mortemer; l'oppidum de Boudeville, situé dans la commune de Saint-Nicolas de la Taille, également au bord de la Seine; plusieurs champs de la Picardie; le « mur

(1) La cité de Limes a été décrite avec développement par M. Féret dans le tome III de la Société des antiquaires de Normandie, et par M. Jean Reynaud dans le tome XVII du *Magasin Pittoresque*, page 172.

(2) Les plus vastes alignements de pierres levées (menhirs ou peulvans) que l'on connaisse, sont ceux de Carnac et d'Ardeven, dans le département du Morbihan.

« On est frappé d'étonnement, dit M. de Fréminville, lorsqu'on aperçoit pour la première fois la plaine de Carnac avec ses bruyères sauvages, son horizon bordé de bois de pins, et cette phalange de pierres, cette surprenante armée de rochers informes !

» Le nombre de ces pierres, leurs figures bizarres, l'élévation de leurs pointes grises, allongées et mousseuses qui se dessinent d'une manière tranchante sur la noire bruyère dont la plaine est couverte, enfin la silencieuse solitude qui les envi-

Païen, » à quelque distance de Strasbourg (¹); Entremont, près d'Aix, etc. On trouve des traces analogues d'anciennes villes ou d'anciennes places de refuge en Belgique, et aussi dans la Grande-Bretagne, notamment dans le pays de Galles, dans les comtés de Cornouaille, de Lancastre, de Shrop, de Cambridge, de Hertford et autres (²).

Un fait remarquable est que ni Strabon dans ses citations de Posidonius, ni Jules César dans ses *Commentaires*, ne font aucune mention de ces pierres ou groupes de pierres nommées vulgairement celtiques ou druidiques, si anciennes, si nombreuses sur le sol de la France et des îles Britanniques, et qui excitent à un si haut degré l'étonnement des générations modernes (³). Dans son expédition chez les

ronne, tout frappe, tout étonne l'imagination, tout pénètre l'âme d'une vénération mélancolique pour ces antiques témoins d'événements qui signalèrent des siècles si reculés.

» D'un peu loin ces pierres plantées debout apparaissent au voyageur comme l'assemblage informe des ruines d'une ville. Mais lorsqu'en approchant on remarque la disposition régulière de leurs masses brutes, elles perdent cette apparence pour prendre celle d'une cohorte de géants pétrifiés. »

Ces pierres sont disposées sur onze files, formant dix avenues parallèles, dans la ligne du sud-est au nord-ouest. La longeur de ces avenues est de 763 toises, leur largeur de 47 toises. A l'extrémité nord-ouest, vers la métairie du Menec, on voit un demi-cercle formé de pierres semblables, qui part de la première file et va se terminer à la onzième.

Les pierres les plus élevées sont hautes de dix-huit à vingt pieds. Quelques-unes sont seulement de gros blocs posés sur terre et pesant jusqu'à quatre-vingts milliers.

Aucune de ces pierres n'a été travaillée par la main de l'homme, ce qui paraît prouver qu'elles sont d'une très-haute antiquité. Il faut surtout noter que toutes ont été transportées de loin sur la lande de Carnac, ce qui est un des caractères les plus remarquables dans les monuments dits celtiques : il semble, en effet, que c'était une condition nécessaire à leur consécration qu'ils fussent tous faits de pierres apportées d'une localité distante de celle où on les élevait. Il existe dans une île, à l'embouchure de la Loire, un menhir d'un poids énorme qui a été nécessairement apporté du continent, car l'île ne renferme pas de roche de la même nature. Le fait, très-évident dans cet exemple, ne l'est pas moins à Carnac et partout ailleurs, lorsqu'on prend la peine d'observer attentivement la nature des roches du pays.

On ne compte plus aujourd'hui sur les onze files que mille deux cents pierres environ : au siècle dernier leur nombre était encore de plus de trois mille.

Les archéologues anglais qui ont étudié les champs de Carnac estiment que le monument tout entier a dû se composer primitivement d'environ dix mille pierres. Ils supposent que les dix avenues commençaient à Ardeven, traversaient Ploërmel et Carnac, et se prolongeaient jusqu'à un bras de la Trinité qui va se perdre dans la baie de Quiberon. Suivant eux, ce temple prodigieux, large de 200 pieds et long de 8 milles, avait la forme d'une immense serpent; en un mot, c'était un *dracontium*. Ce système est savamment et surtout ingénieusement exposé dans un mémoire du révérend John Bathurst Deane, intitulé : *Observations sur les dracontia* (*Observations on dracontia* : ARCHÆOLOGIA, vol. XXV, 1834, p. 188). On trouve un autre plan du monument de Carnac dans le même recueil, vol. XXII, p. 194. Dès 1834, M. de Fréminville avait levé un plan d'une partie du champ de Carnac (*Antiquités de la Bretagne*, 1827). Enfin un autre plan est annexé à un *Essai sur les monuments armoricains* (in-4), publié à Nantes en 1805. Les vues pittoresques des pierres sont très-nombreuses. Voyez *les Siècles de la monarchie française*, les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, l'*Archæologia*, les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, le *Magasin pittoresque*, etc., etc.

En France, on ne considère point comme démontré que les pierres de Carnac aient été jointes autrefois à celles d'Ardeven et aient formé avec elles un seul monument. Les pierres d'Ardeven, en général moins hautes que celles de Carnac, sont disposées sur neuf files et forment huit avenues.

(¹) Voyez le *Mémoire sur l'enceinte antique nommée le mur Païen*, par M. Schweighauser. Strasbourg, 1825.

(²) Voyez King's *Munimenta antiqua*.

(³) On désigne sous différents noms les pierres druidiques suivant les différences de leur forme, de leur position, de leur nombre. Voici quelques-uns des noms les plus usités:

Pierre levée, menhir, peulvan, pierre fiche. Ce sont des pierres brutes d'une forme allongée, implantées verticalement dans la terre comme des bornes.

Pierre posée. Pierres également verticales, mais qui ne sont point implantées dans la terre.

Trilithe, lichaven. Assemblage de trois pierres dont deux verticales en supportent une troisième placée horizontalement.

Dolmen (ou *cromlech*). Table en pierre brute appuyée d'un côté sur la terre et de l'autre sur des supports des deux côtés, soit horizontalement, soit avec une inclinaison; ou enfin très-grande et composée d'un ou plusieurs morceaux reposant sur des pierres servant de supports et qui sont quelquefois au nombre de douze ou quinze.

Allée couverte, grotte aux fées. Galeries plus ou moins profondes dont les parois sont formées avec des pierres brutes et contiguës; le toit est horizontal et composé de dalles ou de quartiers de roches.

Enceinte druidique (nommée en Angleterre *cromlech*, de même que le dolmen). Pierres disposées en lignes formant des cercles, demi-cercles, des ellipses, des carrés longs, etc.; les rangs sont simples, doubles, ou plus nombreux; quelquefois l'enceinte est entourée d'un fossé ou d'un rempart en terre.

On trouvera d'autres noms et d'autres détails dans le tome Ier (première partie) de l'excellent livre intitulé : *Cours d'antiquités monumentales*, professé à Caen par M. de Caumont, Paris, 1830.

« En France, dit M. Mérimée, la limite orientale des monuments druidiques, et, pour préciser, celle des menhirs et des

Venètes (habitants du pays de Vannes), le général romain avait vu cependant ces prodigieuses avenues de Carnac et d'Ardeven, dont nous venons de donner une représentation. Il faut croire que les Grecs et les Romains étaient sans curiosité à l'égard de ces pierres consacrées, qui paraissent avoir été les premiers monuments religieux presque sur toute la terre, qui n'étaient pas rares en Grèce (¹), et que l'on rencontre encore aujourd'hui non-seulement dans le Nord, en Scandinavie, mais en Judée, dans l'Inde et jusqu'en Chine (²).

Au siècle dernier et au commencement du nôtre, les érudits se croyaient très-avancés dans l'étude de ces monuments : entraînés par une heureuse confiance, ils expliquaient disertement la destination de chacune de ces pierres jusque dans les moindres circonstances.

« Si l'on demande aux celtomanes quelle a été la destination des dolmens, dit M. P. Mérimée (³), ils répondent sans hésiter que ce sont des autels où les Gaulois sacrifiaient des hommes. Ils décrivent la position de la victime et la manière dont les druides procédaient, avec autant de détails que s'ils avaient assisté à ces horribles cérémonies. Tous vous montreront les rigoles creusées dans la pierre horizontale pour l'écoulement du sang de la victime. Pour moi, j'ai eu le malheur de n'avoir pu voir ces rigoles que sur un seul dolmen, à Gauria, en Corse. Je suis loin de défendre le culte de nos ancêtres; mais qui peut affirmer que ces rigoles n'ont pas été creusées pour préserver la pierre de la pluie? »

L'hypothèse qui paraît avoir aujourd'hui le plus de faveur est que ces pierres monumentales doivent être attribuées aux plus anciens habitants de la Gaule. En Angleterre, il existe, parmi les antiquaires, une sorte d'école qui croit à une religion primitive dont le symbole aurait été le serpent, et dont les temples auraient été construits avec les pierres levées dessinant sur le sol les replis du reptile. Cette doctrine des *dracontia,* qui semble une suite des habitudes systématiques du dernier siècle, n'a point fait de disciples dans la critique française, remarquable aujourd'hui par sa réserve et sa prudence. Cependant elle n'est point absolument contraire à l'opinion de plus en plus accréditée que les sépultures dites celtiques remontent à une époque de civilisation semblable à celle de plusieurs tribus sauvages de nos jours, vivant de chasse et de pêche et ne connaissant point l'usage des métaux (⁴). Les Celtes ou Gaulois trouvèrent ces pierres debout, les consacrèrent sans doute à leur culte ou à la sépulture de leur chefs, et même en augmentèrent le nombre. Cette sombre et sauvage achitecture des premiers âges de l'humanité pouvait, en effet, s'approprier à leur génie libre et dédaigneux des arts. Il semble incontestable néanmoins qu'ils étaient capables d'élever d'autres édifices à leurs divinités : ce n'était ni la profondeur du sentiment

dolmens, me parait être-la ligne des Vosges. Je ne sache pas qu'il en existe dans la vallée du Rhin. Je crois qu'ils sont également inconnus dans les Alpes, et en Provence je n'ai vu qu'un monument trop exceptionnel pour qu'on puisse le rattacher sûrement à cette catégorie; c'est la grotte de Cordes, près de Montmajour. On trouve des pierres levées dans les Cévennes. M. Jaubert de Passa m'a signalé plusieurs menhirs dans les Pyrénées orientales. Des Espagnols m'ont assuré qu'il existait des dolmens dans le haut Aragon et la Catalogne; mais le fait mériterait d'être confirmé. Enfin on a décrit comme des dolmens des groupes de pierres brutes en Portugal. Dans les Basses-Pyrénées, personne n'a pu m'en indiquer un seul. »

M. P. Mérimée a proposé au comité des arts le plan d'une *Géographie des monuments celtiques* (Bulletin du comité, 1847). Il est à désirer que l'on donne suite à cet ingénieux projet. Menhirs et dolmens disparaissent d'année en année pour former des clôtures de champs, des murs, etc. Quelles lumières nous aurait conservées un plan de ces monuments dressé il y a seulement deux ou trois siècles!

(¹) Voyez PAUSANIAS, *passim.*

(²) Ed. Biot, Mémoires de la Société des antiquaires de France, nouvelle série, t. IX, 1849, p. 1. Voyez aussi, dans le t. XVII des *Asiatic researches*, les gravures très-curieuses jointes à l'article de H. Walters intitulé : *Journey across the Pandua hills, near Silhet, in Bengal.*

(³) Des monuments dits celtiques ou druidiques, dans l'*Athenæum français*, première année (1852), p. 169.

(⁴) Voyez dans le *Moniteur officiel* (avril 1853), l'opinion développée par M. J.-J.-A. Worsaae, inspecteur des monuments historiques de Danemarck.

Ce savant étranger fait observer que les dolmens français sont, quant à la forme antérieure, identiques avec les cromlechs de la Grande-Bretagne, les *Hunengræber* de l'Allemagne, et les *Jattestuer* (chambres de pierre ou des géants) de la Scandinavie. D'après la situation géographique de ces dolmens, qui se trouvent le plus souvent dans la voisinage de la mer ou des fleuves, M. Worsaae conjecture qu'ils ont été élevés par des tribus dépourvues de métaux et assez peu avancées en civilisation pour n'oser encore s'avanturer ni dans les forêts vierges, ni dans les marais de l'Europe centrale.

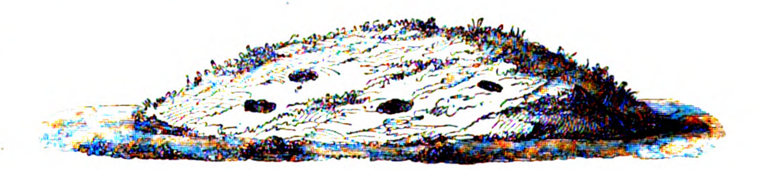
Les dolmens, suivant ce même savant, étaient des monuments funéraires, et non des autels. Il appuie cette opinion sur ce que, dans la construction des dolmens, on observe invariablement que les pierres formant les parois ou la toiture présentent à l'intérieur leur côté uni et lisse. Si le dolmen eût été un autel, la pierre sur laquelle se serait célébré le sacrifice aurait été au contraire polie à l'extérieur.

religieux, ni la facilité du génie, qui leur manquait; ils ne l'ont pas voulu, et par les mêmes raisons sans doute qu'ils n'ont ni écrit ni sculpté. Il ne faut pas toujours mesurer le progrès des civilisations à celui de l'architecture et des arts. Cette méthode est trop systématique; c'est ce que nous paraît avoir



Aiguille ou obélisque de Locmariaker, près d'Auray, dans le Morbihan (¹).

indiqué avec talent Malte-Brun dans un mémoire très-curieux sur *les Habitations primitives de l'homme*. « Le choix que l'homme a fait de ses habitations, dit cet habile géographe, a dû varier selon



Élévation, perspective du tumulus de Fontenay-le-Marion (²).

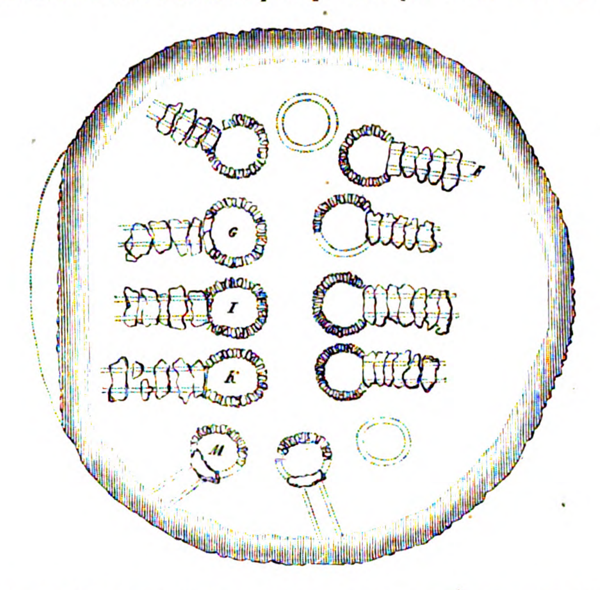
les matériaux que fournissait chaque région. L'habitude a fait persister des nations dans le choix dicté d'abord par la force des circonstances .. La barbarie a pu se perpétuer dans des palais et la civilisation a pu

(¹) Ce menhir, renversé et brisé en quatre morceaux, était haut de plus de 60 pieds et pesait 250 000 kilogrammes. Suivant l'évaluation de Deane, sa hauteur était de 73 pieds anglais, son diamètre moyen de 14 pieds, son diamètre à sa base de 20 pieds, et son poids total de 260 tonnes, tandis que le poids de l'obélisque du Vatican est de 150 tonnes seulement. Voyez un essai de Cambry sur la *Comparaison de la hauteur des pierres druidiques avec les pyramides, obélisques*, etc.

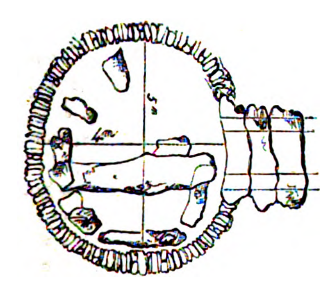
On a annoncé dans le *Bulletin du comité historique des arts*, t. IV (1847-48), page 82, le projet de relever les fragments de cette pierre colossale, de les réunir, et d'entourer d'une grille ce monument ainsi restauré.

(²) Le tumulus situé au nord de Fontenay-le-Marion, village à 8 kilomètres de Caen, est formé de pierres sèches tassées les unes sur les autres. Les vieillards du village affirment que, de temps immémorial, ce tumulus, connu dans la contrée sous le nom de *la Hogue* (éminence, colline), a éprouvé de fréquentes dégradations par l'extraction des matériaux qu'on en retire pour la réparation des chemins de la commune. Il n'a plus guère aujourd'hui que vingt à vingt-cinq pieds de hauteur; mais il a encore environ cent cinquante pieds de diamètre. A sa base, d'après la tradition, des blocs de grès entouraient primitivement cet amas de pierres. A l'intérieur sont plusieurs caveaux dont les murs construits en pierres

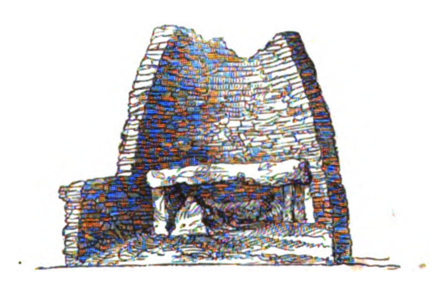
pénétrer dans les cavernes... L'industrie la plus habile a pu briller dans des demeures souterraines, et l'astronomie, la philosophie, la poésie, ont trouvé un asile sous la tente des nomades. Les seules annales de la Palestine et de l'Arabie suffisent pour prouver que le choix des tentes pour toute habita-



Plan géometrique du tumulus de Fontenay-le-Marion. — La partie comprise entre la ligne ponctuée et l'ombre, vis-à-vis les caveaux G, I et K, a été détruite par la charrue.



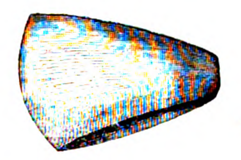
Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Plan géométrique de la tombe M.



Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Coupe verticale de la tombe M.



Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Vase en argile noirâtre.



Tumulus de Fontenay-le-Marion. — Petite hache en pierre verte.

tion ne caractérise point une nation étrangère aux plus nobles efforts de l'esprit humain. Au contraire, ce détachement du sol, ce dédain pour les demeures fixes, s'allie souvent à un génie poétique et philosophique. »

plates et superposées, sans ciment ni mortier, s'élèvent en se rétrécissant. On a comparé ces loges aux fours à chaux que l'on établit quelquefois dans les campagnes. « Une circonstance bien remarquable, dit M. de Caumont, c'est que chaque tombe est munie d'une allée couverte ou galerie souterraine tournée vers la circonférence du tumulus ; ces espèces de corridors

La grandeur de la doctrine religieuse, par exemple, serait une meilleure mesure du degré d'avancement d'un peuple, et, comme nous le verrons plus loin, la foi de la Gaule était assurément plus



Trois Tombelles près de la porte Saint-Trond, à Tirlemont, en Belgique (¹).

élevée et en même temps plus profonde que celle de Rome. Mais pour citer seulement des preuves matérielles à l'appui de l'opinion que les Gaulois auraient été capables d'élever des monuments véritables,

sont construits très-simplement : deux murs parallèles en pierres sèches supportent de grandes dalles en grès assez mal ajustées, dont quelques-unes ont 6 à 7 pieds de longueur, sur une largeur de 3 à 4 pieds, et une épaisseur de 25 à 30 pouces. Ces caveaux sont disposés dans le tumulus avec quelque symétrie. Après l'enlèvement des décombres, on a constamment découvert, à une profondeur de 10 à 12 pieds, une couche d'argile épaisse de 25 à 30 pouces, dans laquelle reposaient des ossements humains brisés, dont les uns avaient éprouvé l'action du feu, tandis que les autres étaient dans leur état naturel. Malgré le soin avec lequel les recherches ont été faites, on n'a trouvé aucun instrument en métal ; les seuls objets d'art que l'on ait rencontrés sont une petite hache en pierre verte et deux vases en terre noire, d'une forme singulière, qui paraissent avoir été formés à la main sans l'aide du tour. L'un de ces vases a 5 pouces 8 lignes de hauteur, l'autre n'a guère que 4 pouces et demi. A 2 pouces au-dessous du collet, et sur le renflement du premier, on remarque deux bourrelets placés à une distance égale l'un de l'autre, et percés chacun de quatre petits trous qui paraissent avoir été destinés à recevoir des cordes, sans doute placées en guise d'anses pour suspendre le vase ; le second présente aussi deux bourrelets munis de deux trous chacun ; mais au lieu d'être en dehors ils se trouvent à l'intérieur, tout près de l'orifice. Ces vases étaient déposés avec précaution au fond de deux tombes différentes dans la couche d'argile qui renfermait les ossements humains ; le plus grand était renversé et entouré de quatre pierres plates disposées en carré ; l'autre se trouvait dans le sens naturel : il contenait quelques ossements et la hache en pierre verte. »

La haute antiquité de ce tumulus semble démontrée par l'absence de tout instrument en or ou en bronze, par la grossièreté des poteries faites à la main, par la nature brute des matériaux, que ne lie aucune espèce de ciment ou de mortier.

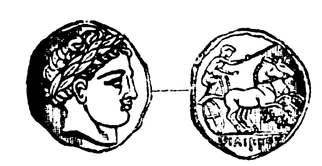
Voyez le Rapport sur les fouilles du tumulus de Fontenay-le-Marion, fait à la Société des antiquaires de Normandie par M. Deshayes, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, années 1831, 1832 et 1833 ; volume publié en 1833, page 275.

(¹) Il est douteux que ces tertres funéraires remontent jusqu'à l'époque celtique. On peut en dire autant du groupe de cinq grands tumulus que l'on voit à Omal, village situé à 4 kilomètres de Waremme. Il en est de même de tous ceux que l'on trouve dans la province de Liége, dans la Campine, la Flandre, le Limbourg, le Brabant. Les tumulus de la Campine ne dépassent guère un mètre en hauteur ; ils renferment des urnes en terre noirâtre. La hauteur de ceux de la province de Liége, du Limbourg, du Brabant, peut varier entre 13 et 17 mètres.

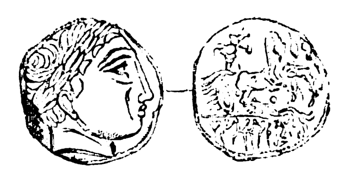
Il ne reste aucun monument antérieur au christianisme dans les provinces belges, hors peut-être la pierre connue sous le nom de *Pierre Brunehaut,* située à 6 kilomètres de Tournay, près des villages de Hollain et de Rongy. Elle a 18 pieds de hauteur hors de terre, et 13 pieds de largeur. On a détruit en 1753, près de Binche, une autre pierre que l'on croyait être celtique.

Suivant M. Schayes, ces tombelles doivent être attribuées aux Germains. (Voyez *Histoire de l'architecture en Belgique,* par Schayes.)

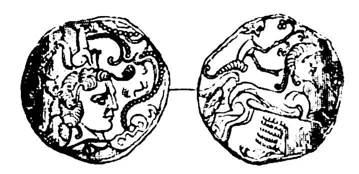
rappelons qu'au premier siècle avant l'ère chrétienne leur industrie avait fait des progrès considérables. Dans diverses parties de la Gaule on savait exploiter les mines, fondre, purifier le métal, tremper, étamer, façonner des armes, plaquer à chaud l'argent sur le cuivre. Orose rapporte que le roi Bituitus combattit sur un char d'argent. On n'ignorait pas l'art de tisser, de brocher, de teindre les étoffes. On fabriquait le savon, la bière, l'hydromel, le vin. C'étaient même les Gaulois qui passaient pour avoir inventé les tonneaux et les vases en bois cerclés propres à transporter et à conserver le vin, les charrues à roues, les cribles de crin. Il était difficile de savoir quelle fut, dans les divers travaux que nous avons indiqués, la part des Phocéens de Marseille, des Romains d'Aix, des marchands carthaginois qui pénétraient jusqu'au centre de la Gaule ; mais il est bien certain que les Gaulois étaient aptes à inventer et à perfectionner par eux-mêmes. Jules César dit lui-même : « La nation gauloise est très industrieuse et très-adroite à imiter et à exécuter tout ce qu'elle voit faire. » Il est incontestable qu'avant d'être soumis à la domination romaine, ils avaient appris à couler ou frapper les monnaies. Au



Statère d'or de Philippe II, roi de Macédoine (¹).



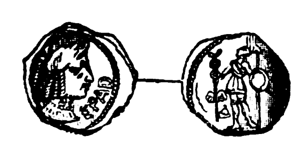
Imitation gauloise du statère d'or de Philippe. — Trouvé dans l'Orléanais.



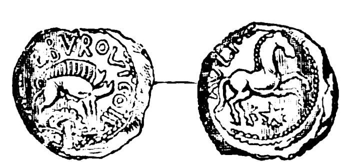
Statère d'or attribué aux Cénomanes (peuple du Maine).



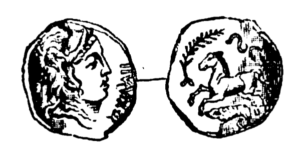
Statère de Vercingétorix (²), chef des Arvernes (Auvergnats). — Or.



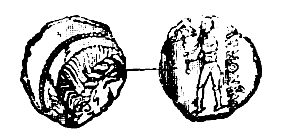
Quinaire d'Epasnactus, chef des Arvernes. — Argent.



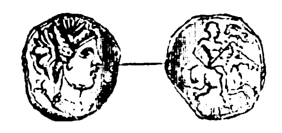
Monnaie des Éburovices (peuple d'Évreux). — Bronze.



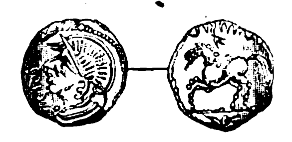
Monnaie des Éburovices (peuple d'Évreux). — Bronze.



Quinaire de Dubnorix (³), chef des Éduens (peuple d'Autun). — Argent.



Quinaire de Litavicus, chef des Éduens. — Argent.



Quinaire d'Orgétorix, chef des Helvètes. — Argent.

(¹) La légende du statère d'or de Philippe n'est pas tracée aussi correctement dans notre gravure que sur la médaille.

(²) Vercingétorix et les noms de même forme ne seraient, suivant quelques auteurs, qu'un titre de commandement ; mais cette opinion est contestée. Voyez sur ces médailles le *Magasin pittoresque*, t. XXI, p. 135.

(³) Dubnorix, Litavicus, Épasnactus, Orgétorix, chefs gaulois nommés par Jules César dans les *Commentaires*.

retour de leur conquêtes en Macédoine, les Gaulois avaient rapporté un nombre prodigieux de statères en or de Philippe, fils d'Amytas. Le cours de cette monnaie en se propageant rendit nécessaire l'établissement d'ateliers monétaires dans lesquels fut d'abord grossièrement imité le type macédonien du bige au revers du buste d'Apollon. Peu à peu on devint assez habile pour modifier le bige et le buste des statères de Philippe, même pour y substituer des emblèmes nationaux, des animaux sacrés, et, pendant la guerre soutenue contre César, les traits et les noms des chefs Gaulois (¹).



Grotte ou allée couverte dans la tombelle de l'île de Gavrinnis (Morbihan) (²).

Si la Gaule eût conservé son indépendance, elle se serait peut-être élevée à la fabrication de la monnaie qui, comme on l'a dit, est un des premiers besoins des peuples, et à la statuaire qui est l'initia-



Pierres sculptées de Gavrinnis.

tion aux arts. Mais il faut avouer que, dans l'état actuel de nos connaissances, on n'est nullement fondé à croire que les Gaulois aient exécuté des sculptures antérieurement à la conquête romaine.

(¹) Sur la numismatique gauloise, voyez les *Considérations générales sur les monnaies de la Gaule*, par Charles Lenormant (instructions du comité des monuments et des arts); la *Revue numismatique;* la *Revue archéologique;* l'*Essai sur la numismatique gauloise*, par Ed. Lambert (1844); la *Description des médailles gauloises*, etc., par Duchalais (1846).

(²) Cette grotte, dont la direction est d'orient en occident, se compose :

1° D'une galerie longue de 11ᵐ,75 sur 1ᵐ,80 de large et 1ᵐ,40 de hauteur. Les parois sont formées par vingt-trois pierres debout juxtaposées;

2° D'une chambre ou cella longue de 8ᵐ,25, large de 2ᵐ,70, haute de 1ᵐ,80.

La galerie est dallée et recouverte par neuf pierres. Une seule forme le toit de la chambre.

Ces pierres sont remarquables en ce qu'elles offrent des sculptures qui paraissent figurer des serpents, des haches, des

En effet, on ne peut considérer comme des œuvres d'art les dessins informes que l'on trouve tracés sur quelques pierres dans l'île Gavrinnis, à Croch, près de Locmariaker, et en quelques autres endroits. Quant aux statues ou bas-reliefs représentant des divinités, des scènes religieuses, funéraires, civiles et privées, et que le zèle national a recueillis en si grand nombre depuis un demi-siècle, ce sont certainement des monuments postérieurs à la conquête de César : ils appartiennent à la période de l'art que l'on nomme gallo-romaine.

Il semble cependant qu'une exception autorise à ne point considérer cette assertion comme absolue et définitive.

On a découvert à Entremont, près d'Aix en Provence, trois blocs sculptés en bas-relief qui pourraient





Bas-reliefs gaulois découverts à Entremont, près d'Aix.

avoir été l'œuvre des Gaulois Salyes, antérieurement à l'établissement des Romains dans cette partie de la Gaule, voisine de la colonie phocéenne. Un mémoire remarquable de M. Rouard sur cette découverte a été approuvé et couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (¹). « On a pensé, dit l'académicien chargé du rapport sur ce mémoire (M. Charles Lenormant), que l'enceinte d'Entremont appartenait à l'oppidum principal des Salyes, détruit et dépeuplé par les Romains; on a considéré les sculptures découvertes dans cette enceinte comme les restes d'un monument exécuté, sinon par les artistes du pays, au moins par des Grecs de Marseille engagés au service de ce peuple. On a cru voir dans les détails horribles de ces bas-reliefs, c'est-à-dire les têtes coupées et comme suspendues au monument, ou bien attachées au harnais des chevaux en signe de victoire, la confirmation de l'existence

lignes circulaires que l'on a supposé représenter un trophée composé de six boucliers. On a comparé ces espèces de gravures au tatouage des Zélandais.

« Sauf des serpents fort mal dessinés, dit M. P. Mérimée, il est impossible de découvrir dans ces traces informes la représentation de quelque objet réel. Je ne dois pas oublier quelques triangles allongés qui rappellent grossièrement les caractères cunéiformes. On les trouve figurés dans plusieurs positions distinctes, verticalement, horizontalement, obliquement, la pointe en haut ou *vice versa*, isolés ou par groupes. Je me hâte de dire que les combinaisons de ces figures sont si peu nombreuses qu'il ne paraît pas possible de les prendre pour des lettres; mais il est vraisemblable que ce sont des espèces d'hiéroglyphes qui avaient un sens à l'époque où ils furent tracés. »

Dans un autre de ses écrits, M. Mérimée rapporte que ces combinaisons sont seulement au nombre de quatre. Il lui paraît, du reste, difficile de croire que sans ciseaux de bronze on ait pu sculpter le granit de Gavrinnis. Ce tumulus serait donc beaucoup moins ancien, par exemple, que les monuments de Carnac où l'on ne découvre aucune trace d'instrument.

Voyez, sur ce tumulus : *Voyages dans l'ouest de la France*, 1836, par P. Mérimée ; — *Des monuments dits celtiques ou druidiques*, par le même, dans *l'Athenæum français*, première année, p. 169, et un article dans le *Moniteur officiel*, avril 1853 ; — voyez aussi le *Magasin pittoresque*, t. XIII, 1845, p. 291.

(¹) *Bas-reliefs gaulois trouvés à Entremont, près d'Aix en Provence*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans la séance publique annuelle du 22 août 1851, avec notes, planches, etc., par M. Rouard, bibliothécaire de la ville. Aix, 1851.



d'un usage attribué aux Gaulois par les auteurs de l'antiquité... Ainsi, nous aurions un vestige certain et de grande proportion de l'art des Celtes. Cet art, dépourvu d'originalité et constamment imité des modèles grecs, comme le démontre l'étude des monnaies gauloises, aurait servi d'interprète aux passions et aux usages de la barbarie. Les bas-reliefs qui en portent l'empreinte décorent sur trois faces un monument dont la forme quadrilatère rappelle celle des débris gallo-romains qu'on a découverts à Paris, non-seulement dans les fondations de Notre-Dame, mais à Saint-Landry, et jusque sur l'emplacement de notre Bibliothèque nationale. J'ajoute que la forme de ces prétendus autels semble les rattacher aux monuments qui, sur notre sol, ont précédé les Grecs et les Romains.. »

Les bas-reliefs découverts dans les fondations de Notre-Dame de Paris sont un des plus beaux spécimens du style gallo-romain, et peuvent servir à indiquer le caractère qui sépare cette période de l'art des essais tentés par les Gaulois avant l'ère chrétienne, si l'on admet avec l'Institut la haute antiquité des bas-reliefs d'Entremont ([1]).

Les mœurs de la Gaule, lors de l'invasion romaine, étaient très-différentes de celles que l'on a le plus souvent présentes à l'esprit, et qui pouvaient avoir été celles des anciennes tribus. Les modifications étaient sensibles. L'influence des relations que les Gaulois avaient eues dans leurs expéditions en Italie, en Thrace, en Macédoine, en Grèce, en Asie Mineure; le voisinage des Massiliens et des Romains établis dans la province, les transactions commerciales, avaient nécessairement adouci leur rudesse primitive. Il n'y avait guère que quelques habitants du Nord qui fussent encore attachés aux traditions de l'antique barbarie. C'était seulement dans les parties reculées du pays que l'on refusait d'admettre les marchands, les étrangers, que l'on repoussait le vin et tous les objets de luxe. Mais on n'aurait plus trouvé, même chez les Nerves, les traces de ces anciens sauvages qui, dit-on, se tatouaient et se peignaient le corps en bleu avec le pastel.

Ils n'avaient eu, pendant plusieurs siècles, pour armes offensives, que des haches et des couteaux en pierre; des flèches dont la pointe était de silex; des massues, des épieux durcis au feu et qu'ils appelaient *gais;* d'autres, nommés *cateies,* qu'ils brandissaient et lançaient tout enflammés sur les ennemis.

Leur seule arme défensive était un bouclier étroit et plat, fait en planches mal jointes. « Ils étaient presque sans armes, dit Pausanias en rassemblant les souvenirs qu'ils avaient laissés en Grèce. Tout percés de coups d'épée, ils ne lâchaient point prise. On les voyait arracher de leurs blessures le dard qui les atteignait, pour le lancer de nouveau ou pour en frapper quelque Grec qui se trouvait à leur portée. » — « Ils quitaient leurs vêtements pour combattre, dit Tite-Live. Leurs corps blancs et charnus faisaient ressortir la largeur des plaies et le sang qui en sort à gros bouillons. Cette largeur des plaies ne les effraye pas; ils se plaisent, au contraire, à agrandir par des incisions celles qui sont peu profondes, et se font gloire de ces cicatrices comme d'une preuve de valeur. A Cannes, en l'an 217, les fantassins gaulois jetèrent bas leur tunique et leur saie, et combattirent nus de la ceinture en haut, armés de leurs sabres longs et sans pointe. » — « Leur bouclier, dit Polybe, leur était presque inutile, et leur épée, qui ne frappait que de taille, était de si mauvaise trempe, que le premier coup la faisait plier; et tandis que les soldats gaulois perdaient le temps à la redresser avec le pied, les Romains les égorgeaient. »

C'était surtout le premier choc des Gaulois qu'il était difficile de soutenir. Ils étaient robustes et de haute stature. Leurs cheveux, que la plupart rougissaient avec l'eau de chaux, flottaient en crinière ou étaient relevés et liés en touffe au sommet de la tête, à la manière des sauvages. Dès que le signal

([1]) L'autel érigé par les commerçants de Paris sous le règne de Tibère, et retrouvé au commencement du dix-huitième siècle sous le chœur de l'église Notre-Dame, représente, sur deux faces conjointes, d'une part Jupiter avec son manteau, son faisceau de foudres, son aigle; de l'autre, un personnage vêtu de la saie gauloise, couronné de chêne. Au-dessus de la première figure est écrit JOVIS; au-dessus de la seconde, ÉSUS. Les deux autres faces portent, pour continuer l'alliance des deux mythologies, l'une Vulcain, l'autre un taureau avec trois grues, *Tarvos trigunarus,* symbole que l'on a supposé corrélatif à Vulcain.

Ce monument semble établir qu'Ésus (le dieu du chêne) était, dans la religion gauloise, le dieu suprême, comme Jupiter chez les Grecs et les Romains. Maxime de Tyr dit : « Les Celtes adorent Jupiter, mais le Jupiter celtique est un grand chêne. »

On trouvera ces sculptures figurées et expliquées dans le *Magasin pittoresque,* t. XIV, p. 216 et 355. Elles sont conservées au Musée de Cluny.



d'attaquer retentissait, ils s'élançaient en hurlant et en trépignant. Polybe dit, dans son récit de la bataille de Télamone (225 ans avant Jésus-Christ) : « Outre les trompettes, qui étaient en grand nombre



Pointes de flèches ou javelots, poignards et autres instruments gaulois en silex et en os, tirés de diverses collections (¹).

et faisaient un bruit continu, il s'éleva tout à coup un tel concert de hurlements, que non-seulement les hommes et les instruments de musique, mais encore la terre même et les lieux d'alentour, semblaient à l'envi pousser des cris. Il y avait aussi quelque chose de bizarre et d'effrayant dans la contenance et les gestes de ces corps énormes et vigoureux qui se montraient aux premiers rangs sans autre vêtement que leurs armes; on n'en voyait aucun qui ne fût paré de chaînes, de colliers et de bracelets d'or. »

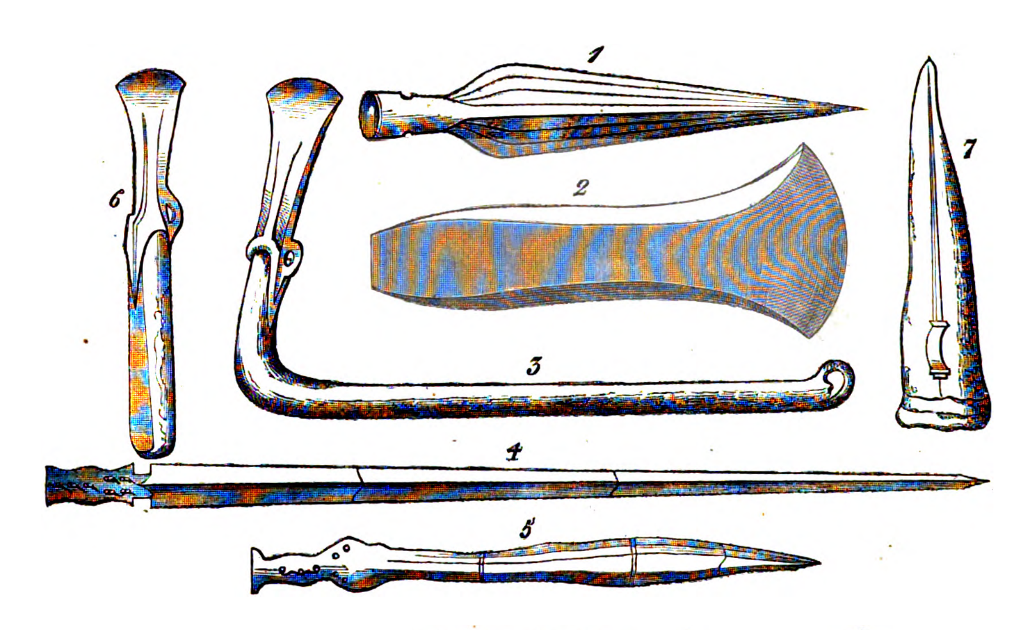
Dans ces temps anciens, les Gaulois étaient sans pitié pour les vaincus : ils leur tranchaient la tête pour s'en faire des trophées, ou les livraient à des tortures ; c'est ce que figurent les bas-reliefs d'Entremont (page 207). Tite-Live raconte que près de Clusium (295 ans avant Jésus-Christ) Décius et Fabius entendirent des chants sauvages et aperçurent, à travers la campagne, des cavaliers gaulois qui portaient des têtes plantées au bout de leurs lances, et attachées au poitrail de leurs chevaux. C'étaient des cavaliers sénons. Mais au temps de César de telles barbaries n'étaient plus que de rares exceptions. Les armes, tout en demeurant très-inférieures à celles des Romains, témoignaient déjà de plus d'habileté et de prudence. Certains chefs, les nobles arvernes, éduens ou bituriges, étaient richement costumés et équipés : leurs casques en métal étaient surmontés de cornes d'élan, de buffle, et de panaches; des figures d'oiseaux ou de bêtes fauves étaient clouées sur leurs boucliers. Quelques-uns portaient une cuirasse en métal battu, un baudrier orné, un collier, des bracelets, des anneaux d'or. Le costume civil s'était de même perfectionné. Le vêtement d'un Gaulois se composait ordinairement de la braie *(braca)* ou pantalon rouge; d'une chemise d'étoffe rayée à manches; de la saie *(sagum)*, petit manteau

(¹) On a adopté assez généralement, en Allemagne et en Angleterre, la classification des monuments primitifs de l'Europe en trois époques, selon la nature des objets qu'on y trouve : l'*âge de pierre*, l'*âge de bronze* et l'*âge de fer*.

Les monuments de l'âge de pierre qui indiquent le plus de soin et de travail dans l'exécution se trouvent dans l'Europe occidentale, en Irlande et en Bretagne.

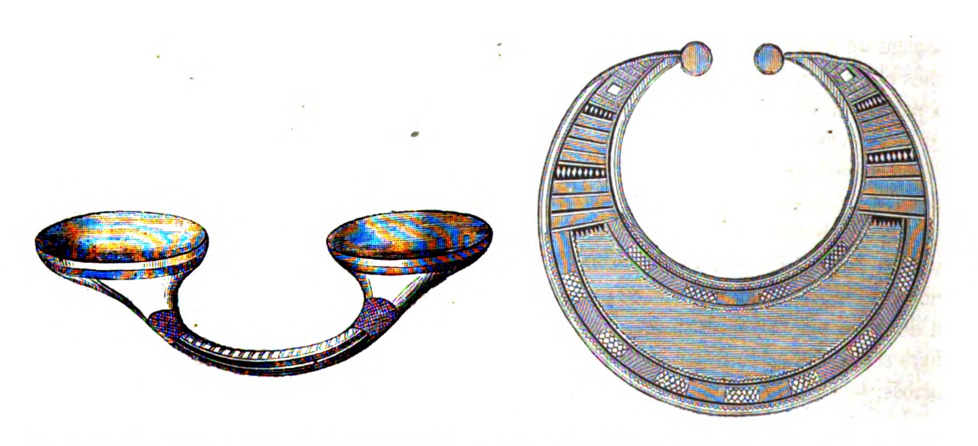
L'usage de la pierre pour la fabrication des instruments s'est prolongé vraisemblablement, chez différentes tribus, à travers l'âge de bronze et même plus loin.

que l'on agrafait au cou, et qui était de laine grossière ou de peau dans les classes pauvres, d'étoffes précieuses et richement brodées dans les classes riches.



Instruments gaulois en bronze.

1, tête de lance. — 2, hache renflée au milieu et amincie aux extrémités. — 3, 6, haches non creuses avec les manches supposés. — 4, 5, épées en bronze avec clous servant à fixer une garniture (quelques antiquaires croient que ces épées sont romaines). — 7, hache creuse et munie d'un anneau ressemblant à un coin.



Ornement gaulois en or trouvé en Irlande (1). (Un quart de la grandeur naturelle.)

Ornement gaulois en or dont la destination est inconnue (2).

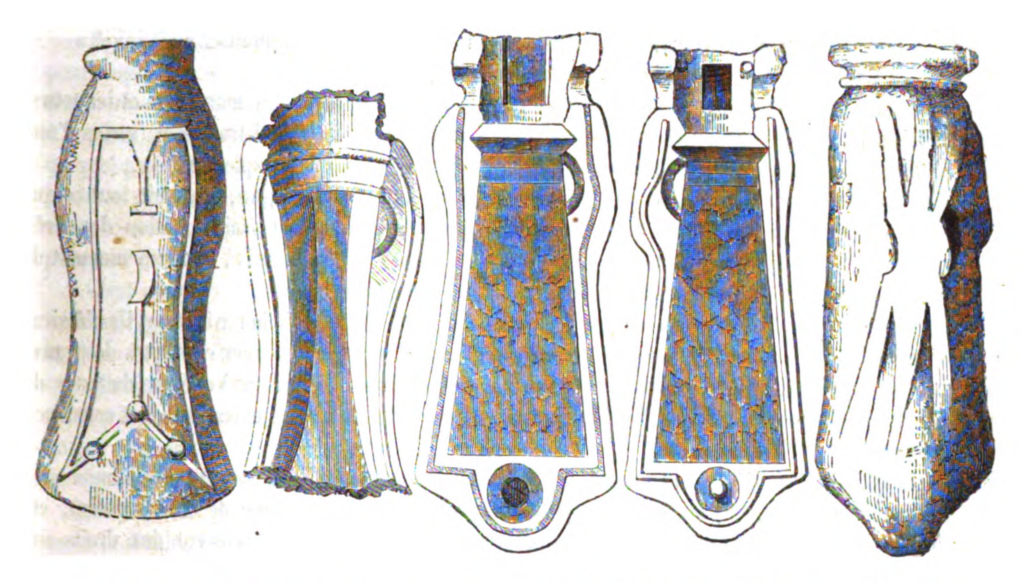
Quant à la tactique et au génie militaire, les Gaulois étaient encore bien peu avancés.

Jules César raconte qu'au commencement de la guerre les Helvètes brûlèrent leurs villes, leurs

(1) On trouve des instruments ou ornements de cette forme en France et surtout en Irlande, auprès des dolmens, ou dans les tombeaux.

(2) Divers autres ornements semblables, sauf quelques différences dans le dessin, ont été découverts en France, dans la presqu'île de Cotentin et ailleurs. « Le peu d'espace entre les deux pointes du croissant, dit M. de Caumont, ne permet pas de croire que cet ornement ait été passé au cou; probablement il tombait sur la poitrine, suspendu au moyen d'une chaîne. »

bourgs, leurs maisons, leurs moissons, et se mirent en route, hommes et femmes, au nombre de centaines de mille, marchant nuit et jour, avec leurs chariots dont ils se faisaient des remparts. Ils tiraient leurs javelots, contre les ennemis, dans l'intervalle qui séparait les chars et les roues.



Moule à hache celtique découvert en Angleterre. (*Archæologia*, vol. V, 1779.)

Moule à hache celtique, en bronze, trouvé à Quettetot, en Normandie, en 1827 (¹).

« Les Gaulois, dit notre auteur, ne connaissaient pas les grandes machines de siége, mantelets, terrasses et tours.

» Les Nerves appelaient les Romains des nains. Ils ignoraient l'art d'élever des remparts de terre. Ils l'apprirent de l'exemple des Romains : faute d'instruments de fer propres à cet usage, ils étaient réduits à couper le gazon avec leurs épées et à porter la terre dans leurs mains ou dans leurs saies. Ils s'habituèrent aussi à élever des tours, à faire des faux et des tortues.

» Ils lançaient avec la fronde des boulets d'argile rougis au feu et des dards enflammés sur les huttes des soldats romains, couvertes en paille à la manière gauloise.

» Ils n'avaient point de cavalerie ; ils opposaient à celle de leurs ennemis de jeunes arbres taillés et courbés dont les branches, horizontalement dirigées et entrelacées de ronces et d'épines, formaient des haies semblables à un mur.

» Dès qu'il tombait des soldats au premier rang, les plus proches prenaient leur place et combattaient de dessus leurs corps. De ces cadavres amoncelés, ceux qui survivaient lançaient, comme d'une émicence, leurs traits sur les nôtres, et nous renvoyaient nos propres javelots. »



Instrument en silex désigné ordinairement sous le nom de celte, et dont l'usage est incertain. — Tiré de *The History of Cornwall*, by Dr Borlase.

« Les Gaulois, dit ailleurs Jules César, détournaient nos faux avec des lacets, et lorsqu'ils les avaient saisies, ils les attiraient à eux avec des machines. Ils ruinaient notre terrasse en la minant avec d'autant plus d'habileté qu'ayant des mines de fer considérables, ils connaissent et pratiquent toutes sortes de galeries souterraines. De tous côtés ils avaient garni leur muraille de tours recouvertes de cuir. Ils arrêtaient nos mines avec des pieux aigus, brûlés

(¹) On a découvert des fonderies que l'on croit celtiques : en France, à Anneville-en-Cère (Manche) ; à Ecornebœuf, près de Périgueux ; en Angleterre, à Lanon, dans le comté de Cornouailles ; dans le comté d'Essex, et en d'autres localités.

par le bout, de la poix bouillante, d'énormes quartiers de rochers. Du haut des murailles, les uns lançaient sur la terrasse des torches et du bois sec; d'autres y versaient de la poix et des matières propres à rendre le feu plus actif.

» Les Belges font les siéges à la manière des Gaulois. Lorsqu'ils ont entièrement entouré la place avec leurs troupes, ils lancent de tous côtés des pierres sur le rempart; quand ils en ont écarté ceux qui le défendent, ils forment la tortue, s'approchent des portes et sapent la muraille. »

Souvent les Gaulois jetaient dans le camp romain des pierres et des pieux.

« La résistance courageuse des Sotiates (pays de Sos) obligea d'employer les mantelets et les tours. Tantôt ils faisaient des sorties, tantôt ils pratiquaient des mines jusque sous nos tranchées (sortes d'ouvrages où ils sont très-habiles, leur pays étant plein de mines d'airain qu'ils exploitent). »

Quand César eut besoin de cavalerie pour sa deuxième expédition de Bretagne, il réunit tout ce que la Gaule put lui en fournir, et il parvint à se faire suivre de 4000 cavaliers. C'était la nation des Trévises qui entretenait le plus grand nombre de chevaux de guerre. Vercingétorix, dans un moment de lutte suprême, rassembla sous son commandement 15000 cavaliers.

Les Gaulois étaient restés moins en arrière des autres peuples dans l'art de la navigation. Ils n'étaient plus réduits à affronter les tempêtes de l'Océan sur de frêles embarcations en osier couvertes de peaux. Ils avaient des navires et, comme on dirait aujourd'hui, une marine. C'était les Venètes (du pays de Vannes, dans la Bretagne du continent) qui étaient les marins les plus habiles et les meilleurs constructeurs de navires.

« Les Venètes, dit Jules César, ont un grand nombre de vaisseaux qui leur servent à communiquer avec la Bretagne; ils surpassent les autres peuples dans l'art et dans la pratique de la navigation, et, maîtres du peu de ports qui se trouvent sur cette orageuse et vaste mer, ils prélèvent des droits sur presque tous ceux qui naviguent dans ces parages. »

César fit construire des vaisseaux gaulois chez les Pictons (Poitou), les Santons et autres peuples pacifiés.

« Les vaisseaux étaient construits et armés de la manière suivante : la carène est un peu plusplate que celle des nôtres, ce qui leur rend moins dangereux les bas-fonds et le reflux; les proues sont très-élevées, les poupes peuvent résister aux plus grandes vagues et aux tempêtes; les navires sont tout entiers de chêne et peuvent supporter les chocs les plus violents. Les bancs, faits de poutres d'un pied d'épaisseur, sont attachés par des clous en fer de l'épaisseur d'un pouce; les ancres sont retenues par des chaînes de fer au lieu de cordages; des peaux molles et très-amincies leur servent de voiles, soit qu'ils manquent de lin ou qu'ils ne sachent pas l'employer, soit encore qu'ils regardent, ce qui est plus vraisemblable, nos voiles comme insuffisantes pour affronter les tempêtes violentes et les vents impétueux de l'Océan, et pour diriger des vaisseaux aussi pesants.

« Dans l'abordage de ces navires avec ceux des Romains, ces derniers ne pouvaient l'emporter que par l'agilité et la vive action des rames; ils ne pouvaient entamer les vaisseaux gaulois tant ils étaient solides; leur hauteur les mettait à l'abri des traits, et, par la même cause, ils redoutaient moins les écueils.

» 220 vaisseaux environ sortirent du port parfaitement équipés et armés.

» Les tours des Romains, à quelque hauteur qu'elles fussent portées, ne pouvaient atteindre même la poupe des vaisseaux des Gaulois.

» Les Romains eurent recours à des faux extrêmement tranchantes, emmanchées de longues perches, peu différentes de celles employées dans les siéges. Au moyen de ces faux, les câbles qui attachent les vergues aux mâts étaient accrochés et tirés vers les navires romains; on les rompait en faisant force de rames; les câbles une fois brisés, les vergues tombaient nécessairement, et cette chute réduisait aussitôt à l'impuissance les vaisseaux gaulois dont toute la force était dans les voiles et les agrès. »

Sur le terrain de la ruse, les Gaulois étaient toujours vaincus par les Romains. Supérieurs par la hardiesse de l'attaque, par l'intrépidité, et surtout par le mépris de la mort, ils étaient inférieurs dans tout ce qui tenait à la diplomatie. Il semble qu'il était dans leur nature de ne point dépasser les qualités et les défauts de la jeunesse, que l'expérience n'ait eu que bien peu de pouvoir sur eux, et qu'ils n'aient jamais pu acquérir ce qui fait l'avantage de l'âge mûr : la persévérance, le calme, le sang-froid, et, pour tout dire, un certain respect de soi-même qui empêche qu'on ne varie et qu'on ne se contredise avec la



rapidité et la mobilité passionnée de l'adolescence. Par malheur, il reste bien quelque chose de ce caractère à leurs descendants ([1]).

A part ce courage fougueux dont il avait cruellement ressenti les effets, et qui rehaussait le mérite de ses conquêtes, Jules-César ne se montre frappé que de quelques traits peu avantageux du caractère des Gaulois. Il les peint audacieux, irréfléchis, légers, inconstants, curieux.

« Si les Gaulois sont prompts et ardents à prendre les armes, ils manquent de fermeté et de constance pour supporter les revers. Ils sont mobiles dans leurs résolutions et avides de nouveauté. C'est en Gaule un usage de forcer les voyageurs à s'arrêter malgré eux, et de les interroger sur ce que chacun d'eux sait ou a entendu dire. Dans les villes, le peuple entoure les marchands et les oblige de déclarer de quel pays ils viennent et les choses qu'ils y ont apprises. C'est d'après l'impression produite par ces bruits et ces rapports, qu'ils décident souvent les affaires les plus importantes, et un prompt repentir suit nécessairement des résolutions prises sur des nouvelles incertaines, et le plus souvent inventées pour leur plaire.

» C'est pourquoi, dans les cités qui passent pour administrer le mieux les affaires de l'État, c'est une loi sacrée que celui qui apprend, soit de ses voisins, soit par le bruit public, quelque nouvelle intéressant la cité, doit en informer le magistrat, sans la communiquer à nul autre, l'expérience leur ayant fait connaître que souvent des hommes imprudents et sans lumières s'effrayent de fausses rumeurs, se portent à des crimes et prennent des partis extrêmes. Les magistrats cachent ce qu'ils jugent convenable, et révèlent à la multitude ce qu'ils croient utile ; c'est dans l'assemblée seulement qu'il est permis de s'entretenir des affaires publiques. »

Quand il était permis, au contraire, et ordonné de faire connaître au loin des nouvelles qui intéressaient toute la Gaule, ces communications se faisaient avec une rapidité extraordinaire.

Dès qu'il arrive quelque chose de remarquable et d'intéressant, les Gaulois l'apprennent par des cris à travers les campagnes et d'un pays à l'autre; ceux qui les entendent les transmettent aux plus proches. La première veille n'était pas encore écoulée, que les Arvernes savaient ce qui s'était passé à Genabum ([2]), au lever du soleil, c'est-à-dire à 160 milles environ de chez eux.

Le tableau des institutions et des mœurs gauloises que nous offrent les *Commentaires* est le document le plus considérable que nous aient transmis les anciens, encore qu'il soit très-incomplet et à beaucoup d'égards inexact. Voici comment apparut la Gaule civile et religieuse à Jules César, à travers ses préoccupations hostiles et le désordre qu'entraîne la guerre.

« Dans la Gaule, dit-il, il n'y a que deux classes d'hommes qui soient comptées pour quelque chose et qui soient honorées; car la multitude n'a guère que le rang des esclaves, n'osant rien par elle-même, et n'étant admise à aucun conseil. La plupart, accablés de dettes, d'impôts énormes et de vexations de la part des grands, se livrent eux-mêmes en servitude à des nobles, qui exercent sur eux tous les droits des maîtres sur les esclaves.

» Des deux classes privilégiées, l'une est celle des druides, l'autre celle des chevaliers. Les premiers, ministres des choses divines, sont chargés des sacrifices publics et particuliers, et sont les interprètes des doctrines religieuses. Le désir de l'instruction attire près d'eux un grand nombre de jeunes gens qui les ont en grand honneur. Les druides connaissent de presque toutes les contestations publiques et privées. Si quelque crime a été commis, si un meurtre a eu lieu, s'il s'élève un débat sur un héritage ou sur des limites, ce sont eux qui statuent; ils dispensent les récompenses et les peines. Si un particulier ou un homme public ne défère point à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices; c'est chez eux la punition la plus grave. Ceux qui encourent cette interdiction sont mis au rang des impies et des criminels ; tout le monde s'éloigne d'eux, fuit leur abord et leur entretien, et craint la contagion du mal dont ils sont frappés; tout accès en justice leur est refusé, et ils n'ont part à aucun honneur. Tous

([1]) « Les traits saillants de la race gauloise étaient, dit M. Augustin Thierry, une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent; mais à côté de cela une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre si puissantes chez les races germaniques, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive vanité. » M. Thierry ajoute que la race des Kimris est moins active, moins spirituelle que celle des Galls, mais plus stable et plus solide.

([2]) Ville située sur les bords de la Loire. (Orléans?)

ces druides n'ont qu'un seul chef, dont l'autorité est sans bornes. A sa mort, le plus éminent en dignité lui succède, ou si plusieurs ont des titres égaux, l'élection a lieu par le suffrage des druides, et la place est quelquefois disputée par les armes.

» A une certaine époque de l'année ils s'assemblent dans un lieu consacré, sur la frontière du pays des Carnutes (pays de Chartres), qui passe pour le point central de toute la Gaule. Là se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils obéissent aux jugements et aux décisions des druides. On croit que leur doctrine a pris naissance dans la Bretagne, et qu'elle fut de là transportée dans la Gaule; et aujourd'hui ceux qui veulent en avoir une connaissance plus approfondie passent ordinairement dans cette île pour s'y instruire.

» Les druides ne vont point à la guerre et ne payent aucun des tributs imposés aux autres Gaulois; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges. Séduits par de si grands priviléges, beaucoup de Gaulois viennent près d'eux de leur propre mouvement, ou y sont envoyés par leurs parents et leurs proches. Là, dit-on, ils apprennent un grand nombre de vers, et il en est qui passent une vingtaine d'années dans cet apprentissage. Il n'est pas permis de confier ces vers à l'écriture, tandis que, dans la plupart des autres affaires publiques et privées, ils se servent des lettres grecques. Il y a, ce me semble, deux raisons de cet usage : l'une est d'empêcher que leur science ne se répande dans le vulgaire, et l'autre que leurs disciples, se reposant sur l'écriture, ne négligent leur mémoire.

» Une croyance qu'ils cherchent surtout à établir est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre, croyance qui leur paraît singulièrement propre à inspirer le courage, en éloignant la crainte de la mort. Le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la terre, la nature des choses, la force et le pouvoir des dieux immortels, tels sont en outre les sujets de leurs études, et ils les transmettent à la jeunesse.

» La seconde classe est celle des chevaliers. Quand il en est besoin et qu'il survient quelque guerre (ce qui, avant la domination romaine, avait lieu tout les ans, soit pour faire, soit pour repousser des incursions), ils prennent tous part à cette guerre, et proportionnent à l'éclat de leur naissance et de leurs richesses le nombre de serviteurs et de clients dont ils s'entourent. C'est pour eux la seule marque du crédit et de la puissance.

» Toute la nation gauloise est très-superstitieuse : aussi ceux qui sont attaqués de maladies graves, ceux qui vivent au milieu de la guerre et de ses dangers, ou immolent des victimes humaines, ou font vœu d'en immoler, et ont recours pour ces sacrifices au ministère des druides. Ils pensent que la vie d'un homme est nécessaire pour racheter celle d'un homme, et que les dieux immortels ne peuvent être apaisés qu'à ce prix; ils ont même institué des sacrifices publics de ce genre. Ils ont quelquefois des mannequins d'une grandeur immense et tissus en osier, dont ils remplissent l'intérieur d'hommes vivants; ils y mettent le feu et font expirer leurs victimes dans les flammes. Ils pensent que le supplice de ceux qui sont convaincus de vol, de brigandage ou de quelque autre délit, est plus agréable aux dieux immortels; mais quand ces hommes leur manquent, ils se rabattent sur les innocents.

» Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure. Il a un grand nombre de monuments [1]; ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme le guide des voyageurs, et comme présidant à toutes sortes de gains et de commerce. Après lui ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils ont de ces divinités à peu près la même idée que les autres nations. Apollon guérit les maladies; Minerve enseigne les éléments de l'industrie et des arts; Jupiter tient l'empire du ciel, Mars celui de la guerre; c'est à lui, quand ils ont résolu de combattre, qu'ils font vœu d'ordinaire de consacrer les dépouilles de l'ennemi. Ils lui sacrifient ce qui leur reste du bétail qu'ils ont pris; le surplus du butin est placé dans

(1) Il ne faudrait pas induire de ce passage que Jules César avait vu des sculptures en Gaule. Il y a dans le texte : « *Hujus sunt plurima simulacra.* » *Simulacra* ne signifie pas nécessairement statue. Le simulacre de Mars chez les Scythes était une épée. La Vulgate traduit par les mots *acervus Mercurii* le mot hébreu *margemak*, qui s'appliquait aux pierres levées sur les tumulus. En Grèce, on élevait en l'honneur de Mercure des tas de pierres, de véritables galgals; chaque passant pouvait ajouter une pierre au monticule; c'était une espèce d'hommage au dieu. On élevait aussi à Mercure un autel composé de trois pierres. Le capitaine James Low rappelle cet usage dans un mémoire publié par la Société asiatique de Londres (*Transactions*, etc., t. III, p. 57). « Le symbole de Mercure, dit-il, était composé de trois pierres, dont deux plantées debout supportaient la troisième, comme on le voit dans les cromlechs d'Europe. Ceux qui ont voyagé dans l'Inde ont dû remarquer des groupes de pierres ainsi disposés en beaucoup d'endroits, et particulièrement sur les grandes routes. »



un dépôt public; et on peut voir, en beaucoup de villes, de ces monceaux de dépouilles entassées en des lieux consacrés. Il n'arrive guère qu'au mépris de la religion, un Gaulois ose s'approprier clandestinement ce qu'il a pris à la guerre, ou ravir quelque chose de ces dépôts. Le plus cruel supplice et la torture sont réservés pour ce larcin.

» Les Gaulois se vantent d'être issus de Pluton, tradition qu'ils disent tenir des druides. C'est pour cette raison qu'ils mesurent le temps, non par le nombre des jours, mais par celui des nuits. Ils calculent les jours de naissance, le commencement des mois et celui des années, de manière que le jour suive la nuit dans leur calcul. Dans les autres usages de la vie, ils ne diffèrent guère des autres nations qu'en ce qu'ils ne permettent pas que leurs enfants les abordent en public avant d'être adolescents et en état de porter les armes. Un Gaulois regarde comme honteux d'admettre publiquement en sa présence son fils en bas âge.

» Autant les maris ont reçu d'argent de leurs épouses en dot, autant ils mettent de leur propre bien, après estimation faite, en communauté avec cette dot. On dresse conjointement un état de ce capital et l'on en réserve les intérêts. Quelque époux qui survive, c'est à lui qu'appartient la part de l'un et de l'autre, avec les intérêts des années antérieures.

» Les hommes ont, sur leurs femmes comme sur leurs enfants, le droit de vie et de mort.

» Lorsqu'un père de famille d'une haute naissance vient à mourir, ses proches s'assemblent, et, s'ils ont quelque soupçon sur sa mort, les femmes sont mises à la question des esclaves; si le crime est prouvé, on les fait périr par le feu et dans les plus horribles tourments.

» Les funérailles, eu égard à la civilisation des Gaulois, sont magnifiques et somptueuses. Tout ce qu'on croit avoir été cher au défunt pendant sa vie, on le jette dans le bûcher, même les animaux; et il y a peu de temps encore, on brûlait avec lui les esclaves et les clients qu'on savait qu'il avait aimés, pour complément des honneurs qu'on lui rendait. »

L'érudition moderne a relevé un grand nombre d'erreurs et de faux jugements dans ces pages des *Commentaires*. Jules César traite surtout avec beaucoup de légèreté ce qui se rapporte à la religion des Gaulois. Il ne la connaissait point : il n'en voyait que les effets lointains sur les classes du peuple les plus ignorantes. Son esprit était tout entier à la guerre, à la politique, à l'ambition. Il était irréligieux. Salluste rapporte que, dans une séance du sénat, il traita de bagatelle la croyance aux peines et aux récompenses dans une autre vie.

Du reste, comme on l'a justement remarqué, pour la plupart des Romains de son temps, « les religions n'étaient au fond que des superstitions populaires plus ou moins favorables à la police. » Ils n'ont compris ni la religion de Moïse ni celle de Jésus. Pourquoi auraient-il mieux étudié et plus sagement jugé la religion de l'ancienne Gaule?

Aux paroles de Jules César, on peut opposer l'autorité et le témoignage des philosophes de l'antiquité, des poëtes, des historiens et des premiers pères de l'Église, qui montrent quelle haute considération les esprits sérieux avaient pour les traditions druidiques. Sotion dit que les druides ont précédé les philosophes grecs. Aristote disait, dans le *Magique* (suivant Diogène Laërte), que « la philosophie avait commencé chez les semnothées [1] des Celtes, et que la Gaule avait été l'institutrice de la Grèce. » Selon Polyhistor, Pythagore avait voyagé chez les druides et les brahmes et leur avait emprunté les principes de la philosophie; c'était aussi l'opinion de saint Clément. Ammien Marcellin, en parlant des druides, les appelle les plus éclairés des mortels, «comme l'a déclaré l'autorité de Pythagore,» ajoute-t-il.

On ne lit point sans sourire, mais aussi sans réflexion sérieuse, cette exclamation de Valère Maxime : « Avec leurs braies, ils avaient pensé la même chose que le philosophe Pythagore avec son manteau ! » Saint Cyrille d'Alexandrie, soutenant que la croyance à l'unité de Dieu avait existé chez les nations étrangères avant de se répandre chez les Grecs, allègue l'exemple des druides. C'était l'opinion de l'école d'Alexandrie. Enfin, suivant Plutarque, « ce que Numa ordonna touchant les images et les représentations des dieux était entièrement conforme à la doctrine de Pythagore, lequel estimait que la première cause n'est ni sensible, ni passible, mais invisible, incorruptible, et seulement intelligible. De sorte qu'en ces premiers temps il n'y eut à Rome d'image de Dieu ni peinte ni sculptée, et pendant

[1] Adorateurs de Dieu, druides.

l'espace de cent soixante-dix ans, on édifia des temples, mais sans qu'il y eût dans l'intérieur ni statue, ni figure quelconque. Il enseignait secrètement que ce qui est le bien par excellence ne peut être vu que par l'esprit seul. »

Le dogme de l'immortalité était la base de la foi gauloise. « C'était, dit Pomponius Méla, le seul dogme qui fût tout à fait populaire. » Horace définit la Gaule : « La terre où l'on n'éprouve point la terreur de la mort. » L'empereur Julien dit que les Gaulois l'emportaient sur les Romains en audace et en liberté. Salluste les met, quant à la vertu guerrière, au même rang que les Grecs quant au mérite littéraire.

Lucain célèbre cette ferme croyance en l'immortalité et ce grand courage dans le premier livre de la *Pharsale :*

Au milieu du silence et des bois solitaires,
La nature en secret leur ouvre ses mystères;
La retraite, pour eux, épuise ses faveurs,
Les sages vérités, ou les belles erreurs.
Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Élysées,
Et ne connaissent point ces lieux infortunés
Qu'à d'éternelles nuits le ciel a condamnés.
De son corps languissant, une âme séparée,
En reprend un nouveau dans une autre contrée;
Elle change de vie, au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
. . . .
La frayeur de la mort . . . .
N'a jamais fait pâlir ces fières nations,
Qui trouvent le repos dans leurs illusions.
De là naît dans leurs cœurs cette bouillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les périls, d'affronter les combats,
Où l'on se sent renaître au milieu du trépas.

Traduction de Brébœuf.

On croyait qu'en passant dans un autre monde, on n'y perdait ni sa personnalité, ni sa mémoire, ni ses amis. « Le règlement des affaires, dit Pomponius Méla, même le remboursement des sommes prêtées, étaient remis aux enfers. »

Diodore de Sicile rapporte que, dans les funérailles, les Gaulois déposaient des lettres écrites aux morts par leurs parents, afin qu'elles fussent lues par les défunts. « Il y en a, dit Pompée, qui se placent volontairement sur le bûcher de leurs amis, comme devant continuer à vivre ensemble. » On trouvait, pour mourir, des hommes libres de bonne volonté comme remplaçants. « Posidonius, qui avait visité la Gaule dans le temps de son indépendance ([1]), et qui la connaissait bien mieux que César, nous a laissé à cet égard des informations qui montrent suffisamment les choses. Qu'un homme se sentît touché sérieusement par la maladie, c'était un avertissement de l'ange de la mort de se tenir prêt à un prochain départ; mais que cet homme eût pour le moment des affaires importantes à poursuivre, qu'une famille l'enchaînât à la vie, que la mort lui fût enfin un contre-temps, si aucun de ses clients ou de ses proches n'était en disposition de s'offrir pour lui, il faisait chercher un remplaçant : celui-ci arrivait bientôt, accompagné d'une troupe d'amis, et, stipulant pour prix de sa peine une certaine somme d'argent, il la distribuait lui-même en cadeaux de départ à ses compagnons. Souvent il s'agissait seulement d'un tonneau de vin : on dressait une estrade, on improvisait une sorte de fête; puis, le banquet terminé, notre héros se couchait sur un bouclier, et, se faisant trancher, par le couteau sacré, les liens du corps, prenait son élan vers l'autre monde. Ce n'était pas une affaire. Pour le Gaulois, il ne s'agissait que d'un fossé; il s'élançait en souriant sur l'autre bord et continuait sa route ([2]). »

([1]) Peu après la défaite des Cimbres par Marius.
([2]) Jean Reynaud, *Considérations sur l'esprit de la Gaule*

Les inconvénients de cet excès dans le mépris de la vie et de cette facilité à donner et à recevoir la mort étaient l'abus des duels, des suicides, des immolations volontaires, de la peine de mort, des sacrifices humains (¹). On a vu, du reste, que ces sanglantes cérémonies religieuses étaient surtout des exécutions légales. D'après Strabon, le jugement des criminels était spécialement attribué aux druides. « Après avoir retenu les criminels en prison pendant cinq ans, dit Diodore de Sicile, ils les attachent à des potences en l'honneur des dieux, ou les placent avec d'autres offrandes sur des bûchers. »

Le chêne était le symbole, le simulacre du Dieu suprême (²). Le gui, dont la verdure ne meurt point, qui procède de l'arbre, repose sur lui et en reçoit toute sa vie, était le symbole de l'homme. Ainsi le chêne et le gui servaient à exprimer le rapport ineffable entre la personne de Dieu et celle de l'homme, le sentiment de l'individualité humaine intimement liée à l'existence absolue de Dieu.

Les noms que Jules César donne aux divinités gauloises ne doivent être considérés que comme des traductions en langue religieuse romaine des êtres supérieurs dont les druides faisaient craindre la puissance : Ésus, le Dieu suprême, qui correspondait vraisemblablement à Jupiter; Teutatès, qui correspondait à Pluton ou à Mercure, etc.

La doctrine que les prêtres enseignaient à un très-petit nombre d'adeptes est restée enveloppée de ténèbres. Cependant les bardes gallois nous ont transmis un petit nombre de notions précieuses qui laissent deviner les principaux traits du dogme gaulois.

Le monde, suivant ce dogme, était divisé en trois cercles. Le premier était le *cercle de l'immensité;* il n'appartenait qu'à Dieu. Le second, *cercle du bonheur,* était réservé aux êtres parvenus à la pureté, à la sainteté : c'était le paradis. Dans le troisième, *cercle des voyages*, s'agitaient tous les êtres finis, passant successivement en divers lieux d'existence en existence, mourant et renaissant, et subissant les épreuves nécessaires pour mériter d'arriver enfin au cercle du bonheur. On ne trouve aucune indication d'un cercle correspondant à la notion de l'enfer.

On croit voir une allusion aux *trois cercles d'existence* de la religion druidique dans la première strophe de la *Prédiction de Gwenc'hlan,* la plus ancienne des poésies galloises recueillies par M. de la Villemarqué :

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.
Quand j'étais jeune, je chantais ; devenu vieux, je chante encore.
Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin pourtant.
Si je marche la tête baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas sans motif.
Ce n'est pas que j'aie peur ; je n'ai pas peur d'être tué.
Ce n'est pas que j'aie peur; assez longtemps j'ai vécu.
Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera ; et quand on me cherche, on ne me trouve pas.
Peu importe ce qui arrivera : ce qui doit être sera.
Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer enfin.

GERMANIE.

On croit que les Germains, de même que les Celtes, étaient originaires de la haute Asie. Ce n'était point l'opinion de Tacite ; il ne pouvait imaginer que jamais aucun peuple se fût laissé séduire et attirer par le sol et le climat de la Germanie (³); mais ce motif n'a point assez de solidité.

(¹) N'oublions point, quand nous avons à juger les peuples les plus anciens, combien les sacrifices humains ont été prodigués au moyen âge.

(²) Dickinson, dans ses *Origines druidiques*, dit : « D'où est née chez les Gaulois cette religion du chêne? Sans le moindre doute, des chênes de Mambré, sous lesquels vivaient autrefois d'une vie religieuse les hommes les plus saints, et dont les ombrages servirent de demeure à Abraham et de temple à Dieu. » — « Ce qui peut avoir donné lieu au culte du chêne, a écrit dom Martin, c'est sans doute ces chênes sous lesquels l'Écriture fait observer qu'Abraham dressa si souvent des autels pour offrir des victimes à Dieu. »

(³) *De moribus Germanorum,* II.

Le nom de Germains n'était point d'une haute antiquité. Suivant Wiarda, il s'est formé de *ger*, *gar* ou *ker*, qui signifie « tout à fait, » et de *mann*, « homme. » D'autres savants traduisent *ger*, *her*, *wher* par le mot « bataille ; » en sorte que Germain aurait le sens de « homme de guerre. » Gottsched propose vingt-huit étymologies différentes. Leibniz croit que le nom est venu d'une des trois tribus principales du pays des *Hermiones* (les Suèves, les Souabes).

La Germanie occupait à peu près tout le territoire actuel de l'Allemagne. Comme la Gaule, elle était couverte de bois et de marais ; mais elle passait pour être beaucoup plus sauvage et plus infertile. Les marchands du midi recherchaient cependant quelques-unes de ses productions, entre autres le sel, les vins de Rhétie, le fer, qui devait être assez rare si l'on considère le peu d'usage que les Germains en faisaient même pour la fabrication de leurs armes.

César rapporte que, de son temps, cent vingt mille Germains avaient déjà traversé le Rhin avec l'intention de s'établir dans la Gaule. Ils inspiraient aux Gaulois une frayeur incroyable, qui avait d'abord gagné jusqu'aux soldats romains. C'étaient, disait-on, des géants, et leurs yeux lançaient des éclairs. Leur chef Arioviste se vanta à César que ses soldats n'avaient point dormi sous un toit depuis quatorze ans. Il ne pouvait convenir à la politique de Rome de laisser les peuples du Nord s'approcher de ses possessions et se rendre maîtres de la Gaule, dont elle-même convoitait la conquête. Aussi César ne se contenta-t-il point de combattre les Germains en deçà du Rhin ; il résolut de les refouler sur leur



Passage d'un pont par les Romains. — D'après la colonne Antonine.

territoire et de leur faire éprouver chez eux-mêmes la supériorité des armes romaines. Il passa le Rhin sur un pont de bois construit par ses soldats.

« On vit, dit Plutarque, la chose qui paraissait la plus incroyable · un pont entièrement achevé en dix jours. »

Les *Commentaires* décrivent la manière dont ce pont fut construit :

« César ne crut pas qu'il fût sûr, ni de sa dignité, ni de celle du peuple romain, de faire ce trajet sur des bateaux : aussi, malgré les difficultés presque insurmontables qu'il y avait à construire un pont à cause de la largeur, de la profondeur et de la rapidité du fleuve, il crut qu'il devait tenter cette entreprise et ne point faire passer autrement son armée. Voici donc comment on s'y prit pour la construction de ce pont. On commença par joindre ensemble, à deux pieds de distance l'une de l'autre, deux poutres aiguisées par le bas, d'un pied et demi d'équarrissage, et d'une longueur proportionnée à la profondeur du fleuve; on les descendit dans l'eau avec des machines, et on les y enfonça à coups de hie, non pas perpendiculairement, mais un peu penchées, suivant le fil de l'eau. Vis-à-vis, à quarante pieds de distance, on en planta deux autres préparées comme les premières, mais que l'on fit pencher contre le courant pour y résister. Sur ces quatre pieux ainsi fichés, on mit une poutre de deux pieds d'équarrissage qui s'enclavait dans leur intervalle, et qui était si bien liée avec eux par les deux bouts, au moyen de fortes chevilles, que la violence du courant ne pouvait que resserrer davantage tout l'ouvrage et le rendre plus solide. On le continua ainsi dans toute la largeur du fleuve; ensuite on posa d'une poutre à l'autre des solives, que l'on couvrit en travers de perches et de fascines pour pouvoir y marcher. Outre cela, on affermit le pied de ces poutres enfoncées dans l'eau, et qui portaient le pont, de nouveaux pieux inclinés et plantés dans l'eau pour les soutenir et pour leur servir d'arcs-boutants contre le courant. Enfin, on prit encore la précaution de planter des pieux un peu au-dessus du pont, pour arrêter les arbres et les bateaux que l'ennemi lâcherait pour l'ébranler ou le rompre. Tout l'ouvrage fut fini en dix jours, à compter de celui où les matériaux furent apportés au bord du fleuve, et l'armée passa dessus.

» César, après avoir mis une forte garde aux deux bouts du pont, marcha contre les Sicambres (peuples de la Westphalie).

» ..... Après un séjour assez court dans leur pays, qu'il brûla et qu'il saccagea, César se rendit chez les Ubiens (peuples de Cologne).

» ..... Après être resté en tout dix-huit jours au delà du Rhin, César crut en avoir assez fait pour la gloire et l'avantage du peuple romain; il repassa donc en Gaule, et fit rompre le pont. »

Plus tard, lors de la seconde expédition en Germanie, César fit construire un autre pont un peu au-dessus de l'endroit où antérieurement il avait fait passer son armée; et, comme on se souvenait de la fabrique du premier, le second fut fini en peu de jours. C'est à l'occasion de cette nouvelle excursion au delà du Rhin que César parle des Germains et de leurs mœurs, qu'il compare avec les Gaulois.

« Les Germains, dit-il, ont des coutumes fort différentes de celles des Gaulois. Ils n'ont pas de druides qui président aux choses divines et ne font pas des sacrifices. Ils ne mettent au nombre des dieux que ceux qu'ils voient et dont ils reçoivent manifestement les bienfaits : le soleil, le feu, la lune, ils ne connaissent pas même de nom les autres dieux (¹). Toute leur vie se passe à la chasse et dans les exercices militaires; ils se livrent dès l'enfance au travail et à la fatigue. Ils estiment singulièrement une puberté tardive; ils pensent que cela accroît la stature de l'homme, nourrit sa vigueur et fortifie ses muscles.

» Ils ne s'adonnent pas à l'agriculture et ne vivent guère que de lait, de fromage et de chair; nul n'a de champs limités ni de terrain qui soit sa propriété; mais les magistrats et les chefs affectent tous les ans aux peuplades et aux familles vivant en société commune des terres, en tels lieux et quantité qu'ils jugent à propos, et l'année suivante ils les obligent de passer ailleurs. Ils donnent beaucoup de raisons

(¹) Erreurs de César. Tacite donne sur le culte des Germains, leurs dieux, leurs sacrifices et leurs prêtres, des détails qui montrent une grande analogie entre leur croyance religieuse et celles des Gaulois (*De moribus Germanorum*, IX et suiv.): « Les Germains, dit-il, trouvent au-dessous de la majesté céleste d'emprisonner les dieux dans des murs, ainsi que de les représenter sous une forme humaine. Ils consacrent des bois, et ils donnent le nom de dieu à cette horreur des forêts, où ils ne se figurent rien que le respect qu'elle imprime. » Ce n'était pas l'*horreur des forêts* que les Germains et les Gaulois adoraient; mais dans l'obscurité et le silence de ces forêts, qui étaient leurs temples, ils se sentaient en quelque sorte plus près de la divinité suprême, invisible et immatérielle; c'est aussi l'impression que produisent les anciennes cathédrales gothiques.

de cet usage : la crainte que l'attrait d'une longue habitude ne fasse perdre le goût de la guerre pour celui de l'agriculture; que, chacun s'occupant d'étendre ses possessions, les plus puissants ne chassent des leurs les plus faibles; qu'on ne se garantisse du froid et de la chaleur par des habitations trop commodes; que l'amour des richesses ne s'introduise parmi eux et ne fasse naître les factions et les discordes; on veut enfin contenir le peuple par un esprit de justice, en lui montrant une parfaite égalité de biens entre les plus humbles et les plus puissants.



Habitations des Germains. — D'après les bas-reliefs de la colonne Antonine.

» La plus grande gloire pour un État *(civitas)* est d'être entouré de vastes solitudes et de pays ravagés par ses armes. Ils regardent comme le propre de la valeur de forcer leurs voisins à abandonner leur territoire, et de faire que personne n'ose s'établir auprès d'eux. D'ailleurs ils se croient ainsi plus en sûreté, n'ayant pas à craindre une invasion subite. Lorsqu'un État fait la guerre, soit qu'il se défende, soit qu'il attaque, on choisit, pour y présider, des magistrats qui ont droit de vie ou de mort. Pendant la paix, il n'y a point de magistrature générale; les principaux habitants des cantons et des bourgs rendent la justice à leurs concitoyens et arrangent les procès. Aucune infamie n'est attachée aux larcins qui se commettent hors des limites de l'État; ils prétendent que c'est un moyen d'exercer la jeunesse et de la préserver de l'oisiveté. Lorsque, dans une assemblée, un des principaux citoyens s'annonce pour chef d'une expédition, et demande qui veut le suivre, ceux qui jugent avantageusement de l'entreprise et de l'homme se lèvent, lui promettent leur assistance, et sont applaudis par la multitude. Ceux d'entre eux qui l'abandonnent sont réputés déserteurs et traîtres, et toute espèce de confiance leur est désormais refusée. Il ne leur est jamais permis de violer l'hospitalité. Ceux qui viennent à eux, pour quelque cause que ce soit, sont garantis de toute injure et regardés comme sacrés; toutes les maisons leur sont ouvertes; on partage les vivres avec eux.

» C'est la coutume, chez les Germains, de faire décider par les femmes, d'après les sorts et les règles de la divination, s'il faut ou non livrer bataille (¹).

» Comme les Gaulois, les Germains forment autour de leur armée une enceinte d'équipages et de

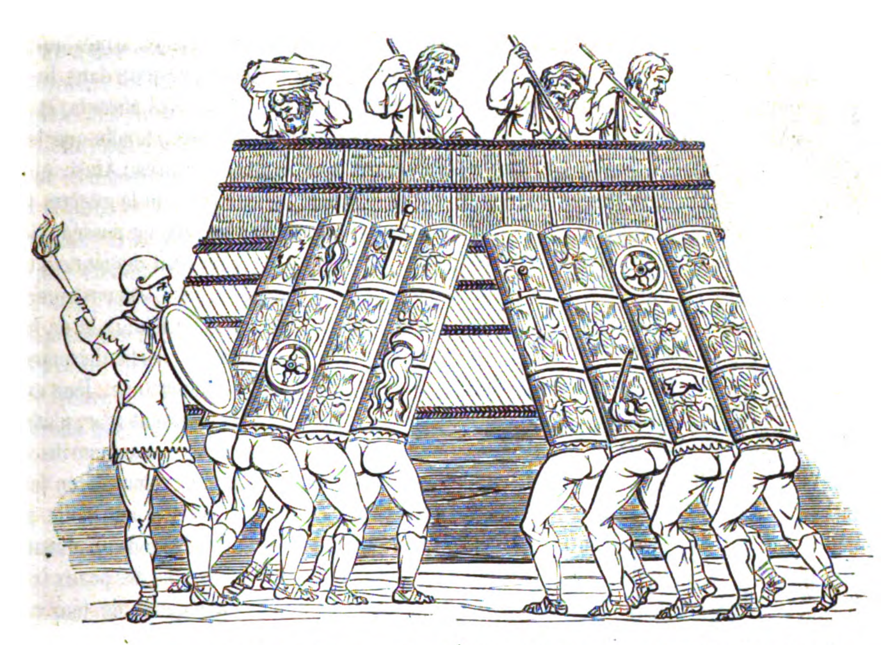
(¹) Ce passage est confirmé par Tacite, qui donne une haute idée du caractère et du rôle moral des femmes germaines. « Les femmes, dit-il, sont pour les Germains (lorsqu'ils combattent) les témoins les plus redoutables, les panégyristes les plus flatteurs. Ils portent leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes, et elles ne craignent point de les compter et de les juger. On rapporte qu'il y a des armées qui pliaient, qui étaient en déroute, et que les femmes ont ralliées à force de prières, en présentant leur sein au fuyards, en leur peignant les horreurs d'une captivité prochaine, qu'ils redoutent bien plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Il y a plus : ils supposent à ce sexe je ne sais quoi de religieux et une sorte d'inspiration; ils se gardent bien de rejeter leurs avis ou de douter de leurs oracles. »

Suivant César, les Germains épousaient plusieurs femmes. Au contraire, d'après Tacite, la polygamie était une exception. « Leurs mœurs sont sévères, et à cet égard surtout les Germains méritent les plus grands éloges. C'est presque la seule nation barbare où l'on n'ait généralement qu'une femme, hormis un très-petit nombre qui, non par incontinence, mais à cause de leur noblesse, s'environnent d'un cortége d'épouses. » Les présents que les prétendants faisaient à l'occasion de leur mariage étaient des bœufs, un cheval enharnaché, un bouclier, une framée (sorte de lance) et un sabre. » On avertit la jeune femme par ces cérémonies mêmes qui consacrent son mariage qu'elle vient partager des travaux et des périls, que c'est son sort dans la paix, son sort au combat, d'endurer et d'oser autant que son époux. Voilà ce que lui apprennent ces bœufs attelés, ce cheval tout équipé, ces armes qu'on leur donne, qu'il faut vivre, qu'il faut mourir comme lui; qu'on lui confie à elle un dépôt sacré, pour le transmettre dignement à ses enfants, de qui le recevront ses brus pour le transmettre à leur tour à ses petits-fils. Ainsi chez elles tout fortifie la vertu; point de ces spectacles dangereux, point de ces banquets enivrants qui allument les passions : hommes et femmes ignorent également le commerce mystérieux des lettres. »

Sans élever de doute sur la fidélité de ce tableau, il est peut-être permis de soupçonner que, surtout dans ses derniers traits, il était offert aux Romains comme une leçon indirecte et une critique de la dégénération de leurs mœurs.

chariots, afin de s'interdire toute espèce de fuite. Placées sur ces bagages, les femmes les suppléent et les excitent au combat.

» Ils s'entendent fort bien à faire des escarmouches avec la cavalerie; ils ont un corps de cavaliers



Germains se défendant du haut de leurs remparts, et Romains qui les attaquent. — D'après la colonne Antonine.



Cavaliers germains. — D'après la colonne Antonine.

avec autant de fantassins choisis sur toutes les troupes, qui vont attaquer les ennemis. Si cette cavalerie est repoussée, elle se retire dans l'infanterie; si l'infanterie se trouve pressée, la cavalerie vient à son

secours. Si un cavalier blessé tombe de cheval, ils l'environnent aussitôt pour le secourir ; et tout cela se fait avec tant d'habileté et de vitesse que, soit qu'il faille avancer ou reculer, ces gens de pied vont aussi vite que les chevaux, parce qu'ils les saisissent par le crin.

» La nation des Suèves (en partie Souabe) est la plus puissante et la plus guerrière de la Germanie. On dit qu'ils forment cent bourgs, de chacun desquels ils font sortir chaque année mille hommes armés qui portent la guerre au dehors. Ceux qui restent dans le pays le cultivent pour eux-mêmes et pour les absents, et, à leur tour, ils s'arment l'année suivante, tandis que les premiers séjournent dans leurs demeures. Ainsi, ni l'agriculture, ni la science, ni l'habitude de la guerre, ne sont interrompues. Mais nul d'entre eux ne possède de terre séparément et en propre, et ne peut demeurer ni s'établir plus d'un an dans le même lieu. Ils consomment peu de blé, vivent en grande partie de laitage et de la chair de leurs troupeaux, et s'adonnent particulièrement à la chasse. Ce genre de vie et de nourriture, leur exercice journalier et la liberté dont ils jouissent (car, n'étant dès leur enfance habitués à aucun devoir, à aucune discipline, ils ne suivent absolument que leur volonté), en font des hommes robustes et remarquables par une taille gigantesque. Ils se sont aussi accoutumés, sous un climat très-froid, à n'avoir d'autres vêtements que des peaux (*sagum*) dont l'exiguïté laisse une grande partie de leur corps à découvert, et à se baigner dans les fleuves ([1]).



Germains se réfugiant dans les roseaux. — D'après la colonne Antonine.

» Ils donnent accès chez eux aux marchands, plutôt pour leur vendre ce qu'ils ont pris à la guerre que pour leur acheter quoi que ce soit. Bien plus, ces chevaux étrangers qui plaisent tant dans la Gaule, et qu'on y paye à si haut prix, les Germains ne s'en servent pas. Les leurs sont mauvais et difformes ; mais, en les exerçant tous les jours, ils les rendent infatigables. Dans les engagements de cavalerie, souvent ils sautent à bas de leurs chevaux et combattent à pied ; ils les ont dressés à rester à la même place, et les rejoignent promptement si le cas le requiert. Rien dans leurs mœurs ne passe pour plus honteux ni pour plus lâche que de se servir de selle. Aussi, si peu nombreux qu'ils soient, osent-ils attaquer de gros corps de cavaliers ainsi montés. L'importation du vin est entièrement interdite chez eux, parce qu'ils pensent que cette liqueur amollit et énerve le courage des hommes ([2]). Ils regardent comme leur plus grande gloire nationale d'avoir

([1]) Un usage propre à la nation des Suèves, dit Tacite, c'est de tresser et d'assujettir avec un nœud leur chevelure. Par là, les Suèves se distinguaient des autres Germains, et chez les Suèves, l'homme libre de l'esclave.

([2]) La tempérance des Suèves était loin d'être observée dans toute la Germanie, comme on le voit par ces autres passages de Tacite :

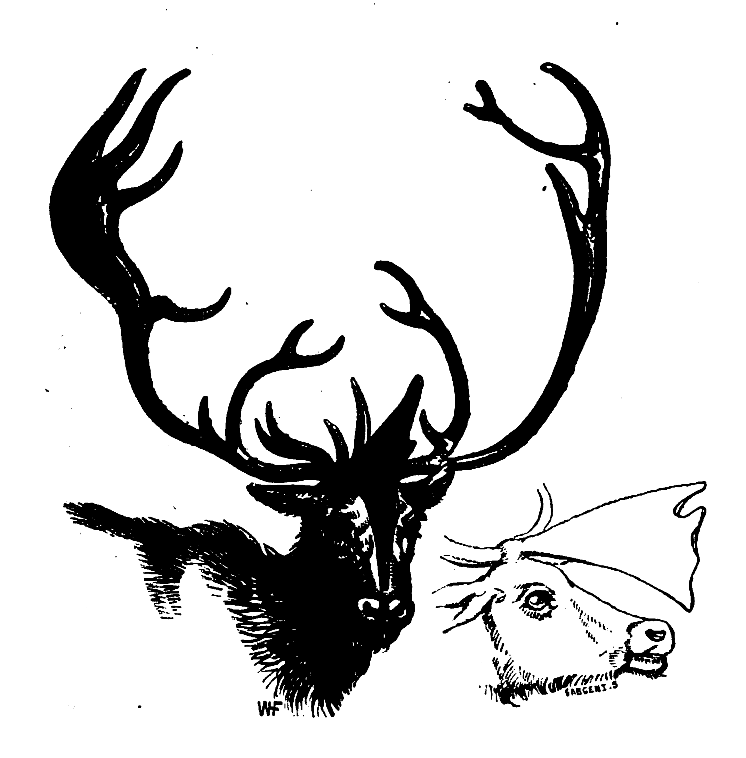
« C'est ordinairement dans leurs festins qu'ils traitent des réconciliations, des mariages, de l'élection des chefs, enfin de la paix et de la guerre : ils sont persuadés qu'il n'y a pas de moment où le cœur s'ouvre plus aisément à la sincérité, ou s'échauffe davantage pour la gloire. Cette nation, qui n'a ni finesses, ni artifices, profite encore de l'abandon de la table pour laisser voir jusqu'au fond de son cœur. Chacun donc épanche et dévoile toutes ses idées, et le lendemain on les remanie ; ce qui est sage. Pour délibérer, ils prennent le temps qu'on ne saurait feindre ; pour résoudre, celui où l'on peut le moins se tromper.

» Leur boisson est une liqueur faite d'orge ou de blé fermenté, dont ils composent une sorte de vin. Les plus voisins de la frontière ont jusqu'à du vin qu'ils achètent. Leurs aliments sont simples... A l'égard de la soif, ils ne sont pas aussi réservés. Que si là-dessus vous satisfaites leur passion, en leur fournissant tout ce qu'ils demandent, ce vice seul les détruira non moins facilement que la guerre. »

pour frontières des champs vastes et incultes : ce qui signifie qu'un grand nombre de nations n'ont pu soutenir leurs efforts. Aussi dit-on que, d'un côté, à 600 000 pas de leur territoire, les campagnes sont désertes. Les Ubes (sur le territoire de Cologne) les avoisinent de l'autre côté. Ce peuple, autrefois considérable et florissant autant qu'on peut le dire des Germains, avec lesquels il a une origine commune, est cependant plus civilisé que le reste de cette nation, parce que, touchant au Rhin, il a de nombreux rapports avec des marchands; le voisinage des Gaulois l'a en outre façonné à leurs mœurs.

» Les cantons les plus fertiles de la Germanie sont situés vers la forêt Hercynie (la forêt Noire); elle a été connue des Grecs, comme on le voit par Ératosthènes et par quelques autres, qui la nomment Orcinie. Cette forêt a neuf journées de largeur; on ne peut déterminer autrement son étendue, car ces peuples ne connaissent point les mesures itinéraires. Elle commence aux frontières des Helvètes, des Nemètes (Spire) et des Rauraciens (Bâle), et s'étend le long du Danube jusqu'aux confins des Daces et des Arnates (Transylvanie). De là elle tourne sur la gauche dans les contrées éloignées de ce fleuve, et par sa vaste étendue touche aux pays de divers peuples. Il n'y a point de Germain qui dise en avoir trouvé le bout, quoiqu'il ait marché soixante jours, ni découvert où elle commence. Il est certain qu'elle renferme plusieurs bêtes sauvages qu'on ne trouve pas ailleurs. Voici celles qui sont les plus différentes des autres et qui méritent le plus d'être remarquées.

» Il s'y trouve une espèce de bœuf ressemblant au cerf, qui a au milieu du front une corne plus grande et plus droite que celle que nous connaissons, dont le haut se partage en plusieurs branches, comme



Tête de Renne avec corne saillant entre les yeux. — Voy. *Fauna bor. amer.*, par Richardson.

une palme (¹). Le mâle et la femelle sont faits de même, et leurs cornes ont la même forme et la même grandeur.

(¹) M. le docteur Roulin croit que ce *bœuf ressemblant au cerf* est le renne. Les Romains lui auront donné le nom de bœuf parce qu'ils voyaient les Germains s'en servir comme d'une bête de somme et l'atteler à leur traîneaux. La corne qui

» Il y en a d'autres qu'on nomme élans : ils ont la figure d'une chèvre et la peau mouchetée; mais ils sont un peu plus grands; ils n'ont point de cornes, point de jointures aux jambes, et ne peuvent par conséquent ni se coucher, ni se relever quand ils sont tombés ([1]). Les arbres leur servent de lit : ils s'appuient contre et se reposent en s'inclinant un peu. Lorsque les chasseurs ont découvert à leurs traces les arbres contre lesquels ils vont gîter, ou ils les détruisent par la racine, ou ils les scient, de manière qu'ils puissent encore se soutenir debout; et lorsque l'animal vient s'appuyer contre, il les renverse par sa pesanteur, et tombe avec ces arbres; c'est ainsi qu'on les prend.

» Une troisième espèce sont les taureaux sauvages; ils sont un peu plus petits que les éléphants : du reste, pour la forme, l'apparence et la couleur, ils ressemblent aux taureaux privés, mais ils sont très-forts et très-vites ([2]); de sorte qu'il n'y a ni homme, ni bête qu'ils épargnent, quand ils les ont aperçus. On les fait tomber dans des fosses creusées tout exprès et on les y assomme. C'est par cette forme de chasse que les jeunes gens s'exercent et s'endurcissent au travail : ceux qui en tuent le plus et qui en rapportent les cornes pour preuve, reçoivent de grandes louanges. Ces animaux ne se peuvent apaiser, quelque petits qu'on les prenne. La grandeur, la figure et la nature de leurs cornes est fort différente de celles de nos bœufs. On les recherche fort; on les garnit par le bord, et l'on s'en sert pour boire dans les festins. »

GRANDE-BRETAGNE (ANGLETERRE).

Au retour de sa première expédition en Germanie, Jules César résolut de faire une descente dans l'île de la Grande-Bretagne, jusqu'alors inconnue des Romains ([3]). Il donne, dans les *Commentaires*, les motifs qui le déterminèrent à cette entreprise aventureuse :

« Quoique l'été fût fort avancé, et que l'hiver commence de bonne heure dans les pays septentrionaux tels que la Gaule, cependant César fit les préparatifs nécessaires pour passer chez les Bretons, qui, dans presque toutes les guerres que nous avions eues contre les Gaulois, les avaient secourus contre les Romains. Il comptait que, si le temps était trop court pour leur faire la guerre, du moins il lui serait avantageux de reconnaître cette île, de s'instruire de l'espèce de peuples qui l'habitaient, d'en explorer le pays, les ports, les avenues, toutes choses qui étaient presque inconnues aux Gaulois, parce que jusqu'à ce temps il n'y avait eu que des marchands qui eussent osé en approcher, et que même ils n'en connaissaient guère que la côte et les pays situés à l'opposite de la Gaule ([4]). Aussi,

leur paraissait sortir du milieu du front était un maître andouiller se présentant en effet sous cette apparence lorsqu'on est en face de certains de ces animaux. C'est ce que montre la tête que nous avons fait graver. « Le plus grand nombre des rennes mâles adultes, dit Richardson, ont un maître andouiller en forme de large plaque verticale saillant entre les yeux et se dirigeant au-dessus du nez. Dans quelques-uns cette corne plate part de l'andouiller droit, dans quelques autres de l'andouiller gauche. Chez d'autres enfin elle n'existe point. »

([1]) César donne à l'élan une taille trop petite. Il n'est point nécessaire d'avertir les lecteurs que ce qu'il dit de l'absence de jointures est inexact. Les anciens ont fait la même supposition erronée à l'égard de presque tous les animaux dont les jambes sont droites et roides en apparence comme celles de l'élan.

On ne trouve plus d'élans dans la forêt Noire; mais on assure que des soldats prussiens ont tué un de ces animaux près de Berlin, il y a peu d'années.

([2]) Le bœuf ordinaire, l'urus. Toutefois la race dont parle Jules César était d'une taille supérieure à celle de la nôtre; on en a trouvé la preuve dans les ossements découverts à plusieurs époques.

([3]) « Le premier de tous les Romains, Jules César entra avec une armée dans la Bretagne. » (Tacite, *Vie d'Agricola*, chap. 13.)

« Jules César porta la guerre chez les Bretons, inconnus avant lui. » (Suétone.)

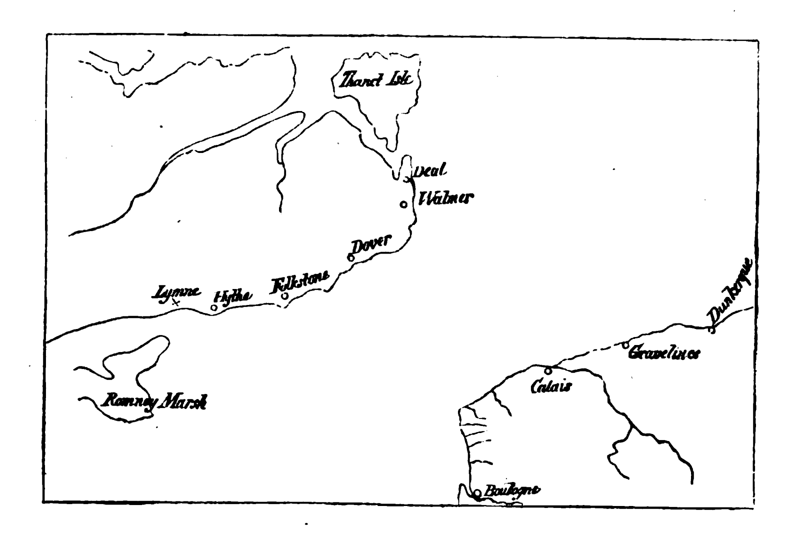
Diodore de Sicile dit que les Bretons avaient été le plus indépendant des peuples avant les invasions des Romains : « Ni Bacchus, ni Hercule, ni aucun autre héros ou roi, n'avait porté chez eux la guerre. »

([4]) Suétone insinue avec quelque malice que, dans l'opinion de certaines personnes, Jules César avait été attiré en Bretagne dans l'espérance d'y trouver de grosses perles. (*Vie de Jules César*, chap. 46.) — Il paraît que les marchands vantaient les perles de la Grande-Bretagne. Tacite dit que l'on trouvait dans ce pays « de l'or, de l'argent, et au bord de l'Océan différentes espèces de perles. » (*Vie d'Agricola*, chap. 12.)

ayant assemblé grand nombre de marchands, il ne put apprendre d'eux ni quelle était la grandeur de l'île, ni le nombre et la force des peuples qui l'habitaient, ni leur manière de faire la guerre, ni les mœurs, ni quels étaient les ports capables de contenir plusieurs grands navires. Pour en être informé avant de tenter l'entreprise, il trouva à propos d'envoyer la reconnaître, et détacha pour cela C. Volusenus avec une barque longue, le chargeant de venir lui rendre compte au plus tôt de tout ce qu'il aurait découvert. Lui-même partit avec toutes ses troupes dans le pays des Morini, où est le plus court passage en Bretagne (¹). Volusenus ayant pris connaissance de toute la côte, autant qu'il le pouvait sans débarquer, parce qu'il n'osait se fier à ces barbares, cinq jours après son départ revint auprès de César et lui rendit compte de ce qu'il avait vu.

» César assembla environ quatre-vingts vaisseaux de charge qu'il crut pouvoir suffire pour le transport de deux légions; et les galères qu'il avait, il les distribua au questeur, à ses lieutenants généraux et aux autres principaux officiers. Il avait encore, environ à huit milles de là (²), dix-huit vaisseaux de charge, que les vents avaient empêchés de se rendre dans le même port; il les distribua à sa cavalerie.

» Ces arrangements faits, et le vent étant devenu favorable, il fit voile environ à minuit, après avoir commandé à sa cavalerie d'aller s'embarquer au port voisin et de le suivre. Elle ne fit pas assez de



Espace des côtes de France et d'Angleterre dans lequel eurent lieu les embarquements et débarquements des Romains.

diligence; en sorte qu'il n'arriva en Bretagne sur les dix heures du matin qu'avec ses premiers vaisseaux; il y vit sur toutes les collines les troupes ennemies sous les armes. Telle était la situation de cet endroit · la rade se trouvait si près des montagnes, que de ces hauteurs on pouvait lancer des traits sur le rivage (³). César trouva cet endroit si peu convenable à un débarquement, qu'il y resta à l'ancre jusqu'à trois ou quatre heures du soir, pour attendre que le reste de sa flotte fût arrivé... Le vent avec la marée étant devenus favorables, il donna le signal, leva l'ancre, et vint mouiller environ à huit milles de là, sur un rivage uni et découvert (⁴).

(¹) Ce plus court passage est de Calais à Douvres. La distance est de 26 miles anglais, ce qui correspond à 28 milles et demi des Romains.

(²) 12 kilomètres. A Gravelines ou à peu de distance de ce lieu, suivant Horseley.

(³) Cette description paraît se rapporter à la côte et aux rochers de Douvres. (Voyez *Britannia romana or the roman antiquities of Britain*, by John Horsley, London, 1732, liv. I; *an Historical Account of the roman transactions in Britain*, chap. I.)

(⁴) Cette navigation de huit milles, à partir des rochers au nord de Douvres, avec la marée et le vent favorables, dut conduire la flotte romaine, vers l'heure indiquée, vers Deal, à la rade que l'on appelle les Dunes (*Downs*, sur la côte est du comté de Kent, entre deux promontoires), ou à une plage voisine de Richborough. Le nom de ce dernier lieu a été écrit



» Les Bretons, qui s'aperçurent de son dessein, détachèrent aussitôt leur cavalerie et les chariots dont ils ont coutume de se servir en guerre, pour empêcher nos gens de débarquer, et firent suivre le reste de leurs troupes. Ce qui s'opposa le plus à notre débarquement fut la grandeur de nos vaisseaux qui ne pouvaient approcher de la côte; en sorte que nos gens, qui ne connaissaient point les lieux, ayant les mains embarrassées et étant chargés du poids de leurs armes, avaient assez à faire, en se jetant à l'eau, de résister aux vagues et à l'ennemi; tandis que les barbares, à pied sec ou en s'avançant un peu dans l'eau, mais sans avoir les membres embarrassés et marchant dans les endroits qui leur étaient parfaitement connus, lançaient leurs traits tout à leur aise et nous foulaient aux pieds de leurs chevaux accoutumés à ces attaques. Nos troupes, effrayées, et qui ignoraient entièrement ce genre de combat, n'agissaient ni avec la même ardeur ni avec la même vivacité que si elles eussent été sur terre.

» Dès que César s'en fut aperçu, il fit un peu éloigner des vaisseaux de charge ses galères, dont la forme était peu connue aux barbares, et avec lesquelles on pouvait manœuvrer plus facilement : il leur ordonna de s'avancer et de se placer vers le flanc des ennemis, de les charger à coups de fronde, de machines et de traits, et de les forcer à quitter la place; ce qui réussit si bien que l'ennemi, surpris de la figure de nos galères, de leur mouvement, et de la nature de nos machines, qui lui étaient inconnues, s'arrêta d'abord et commença à reculer. Et comme nos gens balançaient encore à sauter à la mer, dont ils ne connaissaient pas bien la profondeur, l'enseigne de la dixième légion, après avoir prié les dieux de favoriser son entreprise : « Suivez-moi, compagnons, dit-il, si vous ne voulez pas livrer l'aigle » romaine aux ennemis; pour moi, je ferai mon devoir envers César et la république. » En disant ces mots, il s'élance hors du vaisseau et porte l'aigle contre les barbares. Alors les Romains, s'animant les uns les autres et s'exhortant à ne pas se couvrir d'une si grande honte, sautent tous du vaisseau; ceux des autres vaisseaux les plus proches les suivent et marchent à l'ennemi. Le combat fut opiniâtre de part et d'autre. Cependant les nôtres, qui ne pouvaient ni garder leurs rangs, ni tenir ferme, ni suivre leurs drapeaux, parce que, descendant l'un après l'autre de leurs vaisseaux, chacun se rangeait sous la première enseigne qu'il rencontrait, étaient dans un extrême embarras; au lieu que l'ennemi, qui

anciennement de différentes manières : Ritburgh, Ritsburgh, Ratsborough; en latin : *Rhutupiœ, Rutupœ, Ritupœ, Portus Rutupensis; « Rutupina littora fervent,* » dit Lucain, liv. VI, v. 67.

Ce fut, suivant toute vraisemblance, le 26 août de l'an 55 avant l'ère chrétienne que Jules César aborda en Angleterre.

On chercherait vainement l'indication de ce mois et de ce jour dans les *Commentaires* ou dans tout autre ouvrage des anciens; l'érudition moderne est parvenue à constater cette date par une suite de déductions qui témoignent d'une remarquable sagacité.

On admet que le premier débarquement de Jules César en Angleterre a eu lieu sous le consulat de Pompée et de Crassus, en l'an 699 depuis la fondation de Rome, ce qui correspond exactement à la 55e année avant Jésus-Christ. (Almeloven, il est vrai, a marqué ce consulat, dans ses *Fasti consulares,* à l'an 698; mais on considère généralement ce dernier chiffre comme inexact.)

Une fois l'année connue, voici comment on a déterminé le jour.

César nous apprend que, lors de son arrivée dans la Grande-Bretagne, l'été était déjà très-avancé, sans que toutefois on fût encore arrivé à l'équinoxe; il remarque de plus qu'il y eut pleine lune dans la nuit du quatrième jour après son débarquement.

Or, l'année 55 avant Jésus-Christ, il n'y eut de pleine lune en juillet qu'au commencement du mois; l'été n'était pas alors très-avancé. Il y eut deux pleines lunes en août : au premier jour du mois, à commencer de l'après-midi, et au 30 du mois, un peu après minuit; la seconde seule se rapporte à la circonstance de nuit qui paraît résulter des expressions de César. Le quatrième jour avant cette pleine lune est le 26 août. (Voir le mémoire du docteur Halley : *Philosophical transactions,* no 193.)

Si ingénieuses que soient ces hypothèses, si satisfaisantes qu'elles paraissent, elles n'ont point été unanimement acceptées.

Notre célèbre géographe d'Anville avait supposé que Jules César, à sa première descente en Bretagne, après avoir renoncé à débarquer au pied des rochers qui s'étaient d'abord présentés devant lui, avait navigué, non vers le nord-est, mais vers l'ouest. Cette conjecture a été relevée dans ces derniers temps et a trouvé d'assez nombreux partisans. Dans un mémoire lu, le 10 septembre 1844, à une séance de la *British archeological association,* le révérend Beale Post a soutenu l'opinion que Jules César était arrivé tout d'abord devant Folkstone, dont les rochers sont plus près de la mer que ceux de Douvres, et que, se dirigeant ensuite à l'ouest, il avait dû atteindre, après huit miles de navigation, le rivage découvert et uni de Lymne; il réunit ensuite toutes les considérations propres à établir que ce point de départ est celui qui s'accorderait le mieux avec les excursions de l'armée romaine dans la Bretagne. (Voyez les *Collectanea antiqua,* par Charles Roach Smith, 1848, t. Ier, pag. 76; et un article du docteur Bromet, dans le *Gentlemen magazine,* juin 1844.)

connaissait tous les gués, tombait sur les nôtres à mesure qu'il les voyait prendre terre, et poussait sa cavalerie contre eux : un grand nombre en enveloppait un petit, et d'autres, les prenant en flanc, lançaient leurs traits sur ceux qu'ils voyaient rassemblés en grand nombre. César, s'en étant aperçu, fit remplir de soldats les chaloupes des galères avec plusieurs pataches, et envoya du secours à ceux qu'il remarquait en avoir besoin. Dès que nos soldats eurent pris terre et se furent vus en état de combattre, ils chargèrent les barbares et les mirent en fuite; mais ils ne purent les poursuivre fort loin, parce que la cavalerie n'avait pu les suivre d'assez près ni arriver à temps dans l'île. »

Quatre jours après, les dix-huit vaisseaux qui portaient la cavalerie mirent à la voile par un vent doux. Déjà ils étaient en vue de l'Angleterre et du camp des Romains, lorsqu'ils furent assaillis par une furieuse tempête qui les dispersa; ils retournèrent vers la Gaule. « C'était alors la pleine lune, temps où les marées sont les plus hautes dans l'Océan, ce que les Romains ignoraient; en sorte que les galères dont César s'était servi pour le transport de son armée, et qu'il avait fait mettre à sec, furent couvertes de flots, et les vaisseaux de charge, qui étaient à la rade sur leurs ancres, furent extrêmement maltraités... Plusieurs furent brisés; le reste perdit ancres, voiles, cordages, et fut mis hors d'état de tenir la mer. Un accident si affreux jeta la consternation dans l'armée. »

Les principaux de l'île jugèrent le moment favorable pour une prise d'armes. Un jour où la septième légion était allée au fourrage, les soldats qui étaient de garde aux entrées du camp rapportèrent qu'il paraissait une poussière extraordinaire du côté où la légion avait pris sa route. Aussitôt César se mit en marche avec la plus grande partie de ses troupes.

Quand il fut avancé à quelque distance, il vit sa légion enveloppée se soutenir avec peine, et exposée de tous côtés aux traits de l'ennemi. Comme la moisson était faite partout, excepté dans ce canton, les ennemis avaient bien prévu que les Romains y viendraient chercher des vivres : ils s'étaient cachés la nuit dans les bois; puis, voyant les Romains dispersés, sans armes, occupés à couper le blé, ils s'étaient tout à coup élancés sur eux, en avaient tué quelques-uns et mis le reste en désordre; en même temps ils les enveloppèrent de leur cavalerie et de leurs chariots.

« Voici, dit César, leur manière de combattre avec ces chariots : ils courent çà et là en lançant partout des traits. La crainte qu'on a des chevaux, et le bruit des roues, mettent souvent les rangs en désordre; et quand ils ont pénétré dans les escadrons, ils sautent de leurs chariots et combattent à pied. Alors les conducteurs des chariots s'écartent un peu de la mêlée, et vont se placer de manière qu'ils sont à portée de leurs maîtres, en cas qu'ils se trouvent pressés. Ainsi ces barbares ont l'agilité de la cavalerie et la fermeté de l'infanterie; et un exercice continuel les a si bien faits à ce manége, qu'ils peuvent arrêter tout court leurs chariots dans une descente, les tourner à droite et à gauche, courir sur le timon, se tenir fermes sur le cou de leurs chevaux et de là se rejeter très-promptement sur leurs chariots. »

César vit que ses soldats étaient troublés de la nouveauté de ce combat; il se contenta de contenir les Bretons, et, sans engager l'action, il ramena ses troupes dans son camp. Les jours suivants, le temps fut si mauvais que, de part et d'autre, on n'eut aucune envie de se battre. Mais, peu de temps après, les Bretons vinrent attaquer le camp; ils furent repoussés et poursuivis. « Les Romains en tuèrent plusieurs, dit César, et, après avoir mis le pays à feu et à sang, ils rentrèrent dans leur camp. »

Il n'y eut pas d'autre engagement pendant cette première expédition, et César ne pénétra point dans l'intérieur de l'île. Il n'obtint point d'avantages sérieux : cependant il ordonna aux chefs, qu'il considérait comme vaincus, de lui envoyer des otages sur le continent. Puis, ses vaisseaux étant réparés, et l'équinoxe étant peu éloigné [1], il mit à la voile et arriva heureusement en Gaule. Deux peuplades de la Bretagne furent les seules qui lui envoyèrent des otages; les autres s'en mirent peu en peine.

L'année suivante, César descendit de nouveau en Bretagne. Il avait fait construire pendant l'hiver un grand nombre de vaisseaux, tous à voile et à rames, moins hauts que ceux dont on se servait sur

[1] De cette circonstance, et en admettant le 26 août comme date du débarquement, on conclut que Jules César se rembarqua vers le 20 septembre, et qu'ainsi son premier séjour en Angleterre fut seulement de trois semaines.



la Méditerranée, et plus larges afin de porter plus de bagages et de chevaux. Il partit du port Itius (1) vers le coucher du soleil, avec cinq légions et pareil nombre de cavalerie, cinglant par un petit vent de sud-ouest qui cessa vers minuit, de sorte qu'il ne put faire route et qu'à la pointe du jour il s'aperçut que le courant l'avait fait beaucoup dériver, et qu'il avait laissé la Bretagne à sa gauche. Mais, au retour de la marée, il s'efforça de regagner à la rame la partie de l'île qui, la campagne précédente, lui avait fourni un débarquement si commode (2). Toute la flotte prit terre vers le midi, sans que l'ennemi parût. On apprit ensuite que les Bretons, assemblés en grand nombre dans cet endroit, effrayés de tant de vaisseaux (car il y en avait plus de huit cents, tant de ceux qui portaient les vivres et les bagages que de ceux qui suivaient pour la commodité des particuliers), avaient abandonné le bord de la mer et s'étaient réfugiés dans les montagnes.

Après le débarquement, César choisit un lieu propre pour camper. Vers minuit, il marcha contre les insulaires : à la distance de douze milles, il les rencontra. Ils s'étaient avancés avec leur cavalerie et leurs chariots jusqu'à une rivière (3), et, de la hauteur où ils étaient, ils commencèrent à empêcher le passage des Romains et à les attaquer. Repoussés par la cavalerie, ils s'enfoncèrent dans les bois où ils trouvèrent un lieu fort par sa situation et par l'art : ils l'avaient fortifié auparavant, à ce qu'il paraissait, à l'occasion de quelque guerre civile; car toutes les avenues étaient fermées par de grands abatis d'arbres. Ils ne se battaient que par pelotons dans la forêt, pour empêcher les troupes romaines de pénétrer jusqu'à leurs retranchements. Mais la septième légion éleva une terrasse ou batterie jusqu'au pied du rempart, et, couverte de ses boucliers, elle força le camp et chassa l'ennemi du bois, n'ayant elle-même perdu que peu de blessés. César défendit qu'on le poursuivît, et parce qu'on ne connaissait pas le pays, et parce que le jour étant déjà arrivé, il voulait en employer le reste à se retrancher.

Pendant les dix jours suivants, l'armée romaine fut occupée à réparer les vaisseaux, qu'une tempête avait brisés ou endommagés, et à les mettre en sûreté.

Cette opération terminée et le camp bien fortifié, il retourna au poste d'où il était parti. Il y trouva l'armée ennemie fort augmentée. D'un consentement unanime, elle avait pris pour chef Cassivelaunus (4), dont les États, séparés des villes maritimes par la Tamise, étaient environ à quatre-vingts milles (5) de la mer. Avant cela, ce prince avait eu des guerres continuelles à soutenir contre les autres peuples de l'île; mais les Bretons, effrayés de l'arrivée des Romains, se réunirent et lui donnèrent le commandement général.

Ici César interrompt le récit de ses opérations militaires pour faire connaître tout ce qu'il lui fut possible d'apprendre sur la configuration de la Grande-Bretagne et sur les mœurs des Bretons :

« L'intérieur de la Bretagne est habité par des peuples que la tradition représente comme indigènes.

(1) Le *Portus Itius* est très-vraisemblablement le port actuel de Calais. Suivant quelques auteurs, ce serait Ouessant. Batteley pense que le *Portus Itius* et *Gessoriacum* sont le même lieu que Boulogne (*Antiquit. Rutup.*, p. 48 et 49). D'après Cluverius, ce serait aussi Boulogne, ou un petit port qui est auprès; cependant, ce savant donne aux falaises de Calais le nom de *promontorium Itium*.

Dans la suite, on passait le plus ordinairement la mer de *Gessoriacum* à *Ritupæ*, et le trajet était de 50 milles.

Gessoriacum devait être, suivant Halley, non point Boulogne, mais Gravelines ou Dunkerque.

(2) Richborough, *Ritupæ*, voyez p. 225, note 4.

(3) *Durovernum*, aujourd'hui Cantorbery, est situé à 12 milles du *Portus Ritupensis*, dans le deuxième chemin de l'itinéraire d'Antonin, sur la rive du Stour. On suppose que le combat dont parle ici César eut lieu sur les bords du Stour, au nord de la ville, vers Sturvy ou Forwich. (Voyez, sur Cantorbery, W. Sommer, *Philosophical transactions*, no 272.)

(4) Cassivelan ou Cassibelan. Il régnait avec un titre correspondant à celui de régent, pendant la minorité des deux fils de son frère aîné Lud, qui, suivant une tradition, aurait donné son nom à la ville de Londres (*Lud-Town, Lundown, London*). Pendant la guerre contre les Romains, il avait confié à l'un de ses neveux l'oppidum de Londres, à l'autre celui de Launceston, se réservant la défense du territoire. Son habileté et sa valeur furent admirées des Romains eux-mêmes. S'il eût écrit des *Commentaires*, il n'est pas douteux qu'il n'eût été fondé à s'y glorifier d'avoir expulsé César de l'île; et sans la trahison et les divisions intestines dont il sera parlé plus loin, il n'est pas sûr que César et son armée eussent réussi à éviter une complète destruction.

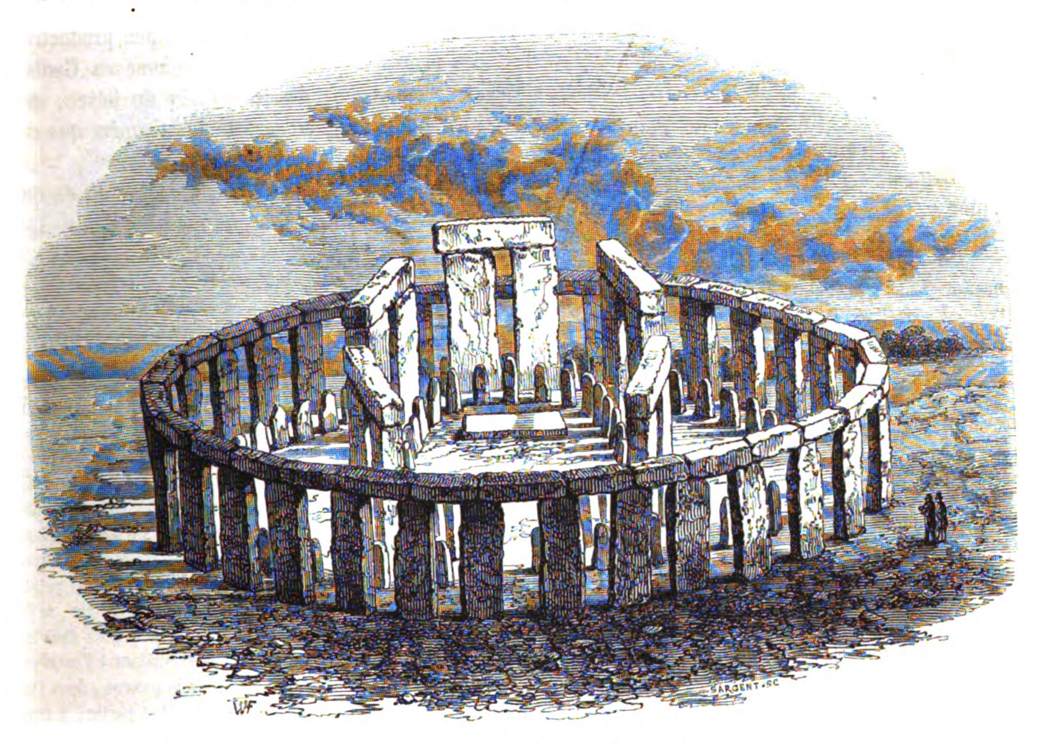
Pompée, dans la *Pharsale*, reproche à César d'avoir fui devant les Bretons :

« Territa quæsitis ostendit terga Britannis. »

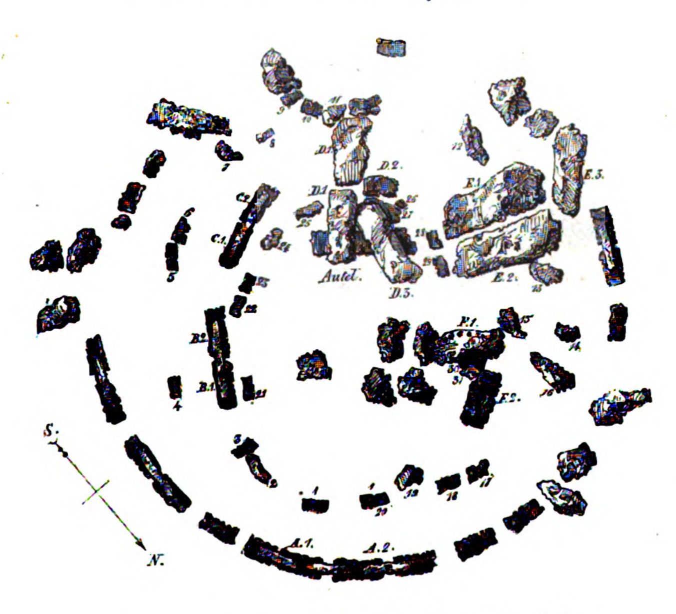
(5) 92 kilomètres.



La partie maritime est occupée par des peuplades que l'appât du butin et la guerre ont fait sortir de la Belgique ; elles ont presque toutes conservé les noms des pays dont elles étaient originaires, quand, les



Monument celtique de Stonehenge (restauration) (1).



Plan du monument celtique de Stonehenge dans son état actuel.

(1) Les pierres celtiques, à Stonehenge, sont groupées au milieu d'un petit champ entouré circulairement d'un fossé et d'un petit rempart de terre. Ce champ ou enceinte, dont la circonférence est de 379 yards, ne paraît avoir eu ancien-

armes à la main, elles vinrent s'établir dans la Bretagne et en cultiver le sol. La population est considérable, les maisons y sont très-nombreuses et presque semblables à celles des Gaulois; le bétail y est abondant. On se sert pour monnaie ou de cuivre ou d'anneaux de fer d'un poids déterminé. Dans le centre du pays se trouvent des mines d'étain; sur les côtes, des mines de fer, mais peu productives; le cuivre qu'on emploie vient du dehors. Il y croît des arbres de toute espèce, comme en Gaule, à l'exception du hêtre et du sapin. Les Bretons regardent comme défendu de manger du lièvre, de la poule ou de l'oie; ils en élèvent cependant par goût et par plaisir. Le climat est plus tempéré que celui de la Gaule; les froids sont moins rigoureux.

» Cette île est de forme triangulaire; l'un des côtés regarde la Gaule. Des deux angles de ce côté, l'un est au levant, vers le pays de Kent, où abordent presque tous les vaisseaux gaulois; l'autre, plus

nement qu'une seule entrée au nord-est, à laquelle conduisait une sorte d'avenue bordée également de chaque côté d'un rempart peu élevé. En dedans et près de cette ligne de circonvallation sont deux tumulus, dans l'un desquels on a trouvé des os brûlés.

Les pierres groupées au centre de l'enceinte ont été primitivement disposées de manière à former deux cercles, et à l'intérieur deux ovales. Les descriptions et les dessins du dix-huitième siècle ne laissent aucune incertitude à cet égard. Quoiqu'un certain nombre de ces pierres soient aujourd'hui détruites et que d'autres soient renversées, les deux cercles sont encore très-visibles. Le cercle extérieur a environ 300 pieds anglais de circonférence; il est composé d'énormes pierres levées qui en supportent d'autres formant une espèce d'architrave; elles étaient au nombre de trente; il en reste debout dix-sept de formes et de dimensions irrégulières. Il y en a deux que sépare une distance de 5 pieds; l'espace entre les autres est un peu moins considérable. On suppose que ces deux pierres formaient l'entrée; elles sont hautes de plus de 13 pieds; la largeur de l'une est de 7 pieds, celle de l'autre est de 6 pieds 4 pouces. L'imposte qu'elles supportent est épais de 2 pieds et 3 pouces. A 8 pieds 3 pouces du premier cercle se trouve intérieurement le second cercle, composé de pierres plus petites, plus rudement façonnées et plus irrégulières. On trouve que le nombre de ces pierres doit avoir été de quarante, si l'on mesure l'espace occupé par les pierres numéros 1, 17, 18, 19 et 20, qui sont encore aujourd'hui à peu près dans leur position primitive. L'entrée de ce second cercle paraît avoir été formée par les pierres 1 et 20 correspondant à l'entrée du premier cercle (A1 et A2). Le numéro 2 paraît avoir été l'imposte d'un petit trilithe (groupe de trois pierres, dont l'une est soutenue par les deux autres). Le numéro 15, quoique très-éloigné du cercle, paraît en avoir fait partie, à cause tant de sa dimension que de sa rudesse. A l'intérieur de ces cercles étaient deux ovales ou deux tiers d'ovales formant la cella ou le sanctuaire : l'un composé de pierres très-élevées, l'autre intérieur de petites pierres plus nombreuses. Les pierres du premier ovale ne sont pas égales en hauteur; elles sont de plus en plus grandes en allant de l'est à l'ouest : le trilithe B est haut de 16 pieds 3 pouces, le trilithe C est haut de 17 pieds 2 pouces, et le trilithe D de 21 pieds 6 pouces. Il n'a pas été possible de mesurer le groupe D1, qui est renversé; on ignore à quelle profondeur il était planté dans le sol. L'imposte du trilithe E a 16 pieds 4 pouces de longueur; la distance entre les mortaises est de 9 pieds 7 pouces. C'est le 3 janvier 1797 que le trilithe E est tombé sur le sol. L'imposte du trilithe D3, également renversé, était long de 15 pieds 6 pouces.

Il est à remarquer que ces deux groupes correspondaient, pour les dimensions, avec C1, de même que le trilithe F2, encore debout, correspond presque entièrement à l'opposé B. La pierre D2 est penchée de 9 pouces sur la perpendiculaire, et atteint presque à la petite pierre 26. Les trilithes de cet ovale sont composés des plus belles pierres et des plus régulières de tout le groupe; celle qui est penchée au-dessus de l'autel est surtout la mieux choisie ou la mieux façonnée.

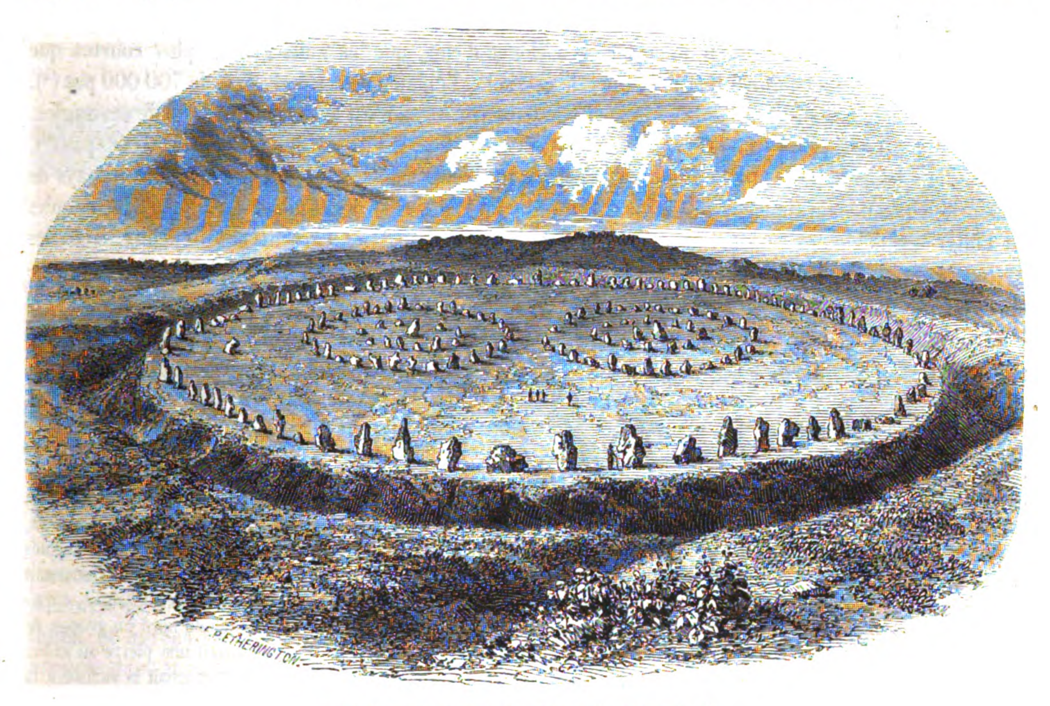
Le diamètre intérieur de l'ensemble des pierres est d'environ 100 pieds; la largeur de l'entrée du sanctuaire entre les trilithes B et F est de 43 pieds; la distance de la pierre d'autel à l'entrée du temple est de 57 pieds 4 pouces.

Les pierres du cercle intérieur, de 1 à 30, sont pour la plupart un composé de quarz, de feldspath, de chlorite; le numéro 9 est de schiste siliceux, et les numéros 11, 17 et 19 sont de pierre de corne avec quelques petites taches de feldspath et de pyrite. La pierre d'autel est une pierre de sable micacée à beau grain et a 15 pieds de longueur. Un antiquaire emporta un petit fragment de l'une des pierres du petit ovale intérieur et le montra à un des plus célèbres géologistes de Londres sans lui dire d'où il provenait; le savant, après examen, dit que cette pierre lui paraissait venir d'Anglesey, sinon d'Afrique. Ce qu'il y a d'étrange est que, d'après la tradition populaire, les pierres de Stonehenge avaient été transportées par un magicien d'Afrique en Irlande, puis dans la plaine de Salisbury.

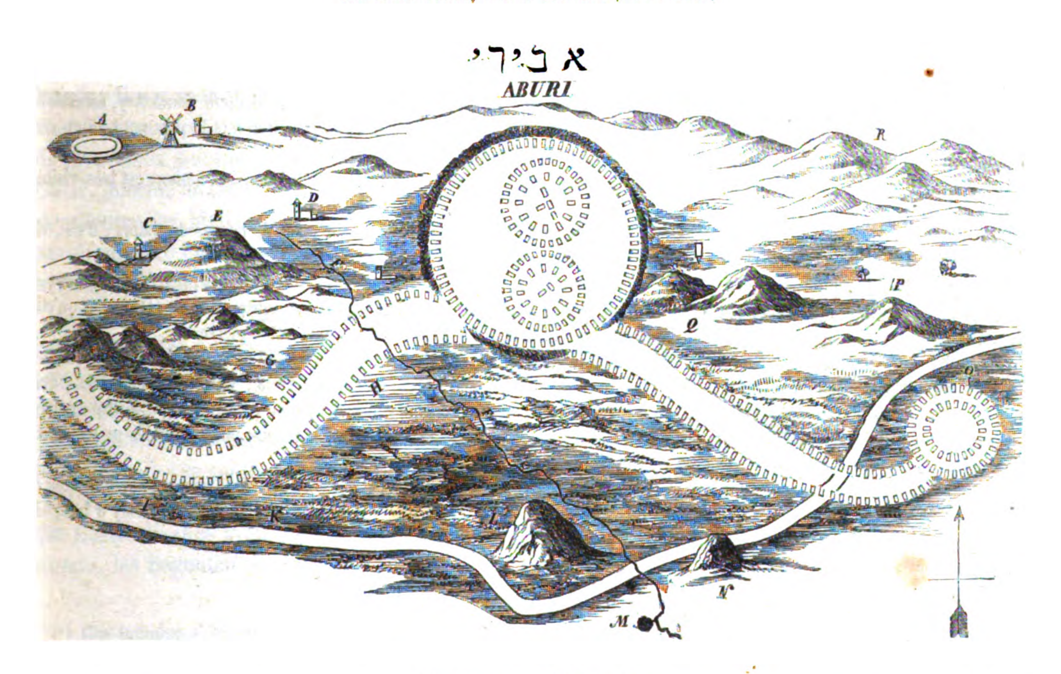
Sous Henri VIII, on trouva en ce lieu une tablette d'étain sur laquelle était tracés des caractères inconnus. Aucun savant de l'époque ne put dire à quelle langue ils appartenaient. Inigo Jones rapporte que l'on y découvrit aussi la partie supérieure d'un vase à encens, et le docteur Stukeley dit que les fouilles firent rencontrer des têtes de bœufs et d'autres ossements d'animaux. Plus récemment, on a déterré des fragments de poterie romaine et bretonne, des têtes et des cornes de daims et autres animaux, et l'extrémité supérieure ou la pointe d'une flèche en fer barbelée.

Suivant M. Cannington, le monument primitif ne devait se composer que des hautes pierres du premier cercle et du grand ovale. Il est certainement d'une antiquité beaucoup moins reculée que le monument de Carnac (voyez p. 199). En effet, ses pierres ont été évidemment taillées, et les pierres verticales portent un tenon qui s'engage dans une mortaise creusée dans les pierres horizontales qui recouvrent les premières : ce sont les indices d'un progrès dans la civilisation.

bas, est au midi. La longueur de ce côté est d'environ cinq cent mille pas. L'autre côté du triangle regarde l'Espagne et le couchant : dans cette direction est l'Hibernie, qui passe pour moitié moins



Monument d'Abury dans le Wiltshire (restauration).



Plan du monument d'Abury (¹).

A, Oldbury-Castle. — B, Broad-Hinton. — C, Yatesbury. — D, Monkton. — E, Windmill-Hill. — F, Horselip. — G, Longstone-Cove. — H, avenue de Bekhampton. — I, route de Bath et Marlborough. — K, via Badonica. — L, le mont Silbury ; tumulus. — M, source principale du Kennet. — N, Barrow, coupé par les Romains. — O, Overton-Hill. — P, Roydon. — Q, Hakpen-Hill. — R, Temple-Downs.

(¹) Les pierres d'Abury sont situées sur la partie la plus élevée d'une plaine. Deux avenues y conduisent. Suivant le doc-

grande que la Bretagne, et en est séparée par une distance égale à celle de la Bretagne à la Gaule. Dans l'espace intermédiaire est l'île de Mona (1). L'on croit qu'il y en a plusieurs autres de moindre grandeur, dont quelques écrivains ont dit qu'elles étaient, vers la saison de l'hiver, privées de la lumière du soleil pendant trente jours continus. Nos recherches ne nous ont rien appris sur ce point (2); nous observâmes seulement, au moyen de certaines horloges d'eau, que les nuits étaient plus courtes que sur le continent (3). La longueur de ce côté de l'île est, selon l'opinion de ces écrivains, de 700 000 pas (4). Le troisième côté est au nord et n'a en regard aucune terre, si ce n'est la Germanie à l'un de ses angles. Sa longueur est estimée à 800 000 pas (5). Ainsi le circuit de toute l'île est de vingt fois 100 000 pas (6).

» De tous les peuples bretons, les plus civilisés sont, sans contredit, ceux qui habitent le pays de Kent, région toute maritime et dont les mœurs diffèrent peu de celles des Gaulois. La plupart des peuples de l'intérieur négligent l'agriculture; ils vivent de lait et de chair et se couvrent de peaux. Tous les Bretons se peignent avec du pastel, ce qui leur donne une couleur azurée (7) et rend leur aspect horrible dans les combats. Ils portent leurs cheveux longs, et se rasent tout le corps, excepté la tête et la lèvre supérieure (8). »

teur Stuckeley, ces avenues offrent le développement d'un serpent dont la tête est dans la direction de Hackpen-Hill, vers le village de West-Kennet, tandis que la queue descend la vallée au-dessous de Beckhampton. Le monument d'Abury serait donc un de ces anciens temples dédiés à l'Éternité, un de ces *dracontia* qui, suivant un système en faveur, auraient été très-répandus sur la terre, dans des temps antéhistoriques. Le temple entier se serait composé du cercle d'Abury, représentant la source de toute existence, le Dieu père; du serpent, c'est-à-dire du fils ou de l'Éternité; des ailes du serpent, ou de l'Esprit, *anima mundi*. Le cercle d'Abury est un champ qui contient 22 acres, et dont le diamètre est de 1 400 pieds. Il est entouré de remparts en terre et d'un fossé intérieur; autour du fossé était un cercle de pierres au nombre de cent. En 1722, on comptait dix-huit de ces pierres debout, et 27 penchées ou tombées. Au milieu sont deux autres cercles, que l'on a distingués l'un de l'autre en les appelant temple du nord et temple du midi. La ligne extérieure de chacun de ces temples se composait de trente pierres; la rangée intérieure de douze. Au centre du temple du midi était une pierre debout ou obélisque, circulaire à sa base, haute de 21 pieds, et ayant 8 pieds 9 pouces de diamètre, et au centre du temple du nord un groupe de pierres couvert. A l'extrémité sud de la ligne qui relie les deux centres de ces deux temples, on voyait une pierre au milieu de laquelle était un trou; on a supposé assez gratuitement que c'était par là que passait le lien qui attachait la victime à la pierre. Le nombre total des pierres dans tout le champ devait être de cent quatre-vingt-neuf. En 1722, le docteur Stuckley en a compté soixante-seize. En 1812, il n'y avait plus au cercle qui fait le contour du fossé que dix pierres debout et cinq renversées. Au temple du nord, il restait deux pierres du groupe couvert, trois debout et une renversée au cercle extérieur, une debout seulement au cercle intérieur. Au temple du sud, on ne voyait plus que deux pierres debout et trois pierres couchées au cercle extérieur.

Un autre temple circulaire, au sommet de la colline d'Overton, et qui, d'après le système du docteur Stuckeley, formait la tête du serpent, était composé de deux cercles ou ovales, dont le plus grand avait quarante pierres et le plus petit vingt-six. Les habitants donnent encore au sommet de la colline d'Overton le nom de *sanctuaire*.

Les pierres d'Abury n'ont été taillées par aucun instrument; au contraire, le travail de la main de l'homme est très-visible dans celles de Stonehenge.

Dans le manoir d'Abury, en creusant la terre, on a trouvé une quantité très-considérable de cornes de daims, d'os, de coquilles d'huîtres et de charbons. Il y avait beaucoup d'ossements brûlés parmi les cornes.

L'avenue de Beckhampton, qui formait la queue du serpent, commence à l'ouest de la ville d'Abury, près du cimetière, et de sinuosité en sinuosité, à travers routes et champs, arrive à la route de Bath, près d'une route romaine. On croit qu'elle diminuait de largeur en approchant de son extrémité, qui était peut-être terminée par une seule pierre.

Le nombre de pierres dont se composait l'ensemble du monument, cercles et avenues, a été évalué à six cent cinquante. On ne comptait plus, dans le monument d'Abury, que soixante-treize pierres en l'année 1663, vingt-neuf en 1722, dix-sept en 1815. Dans l'avenue de Kennet, où il y avait primitivement deux cents pierres, il n'en reste plus que quelques-unes debout; au temple d'Overton-Hill, tout a disparu; de même à l'avenue de Beckhampton; deux pierres seules marquent la situation de Longstone-Cove.

Le mont Silbury (L), qui couvre un espace de 5 acres et 34 perches de terre, et qui est situé vis-à-vis le temple d'Abury, presque au centre de deux des coudes de l'avenue, est une élévation artificielle, un tumulus. Le docteur Stukeley a imaginé que ce pouvait être le tombeau du roi archiceltique fondateur du temple d'Abury.

(1) Anglesey.

(2) Voyez page 168.

(3) On avait passé l'équinoxe du printemps.

(4) 230 lieues.

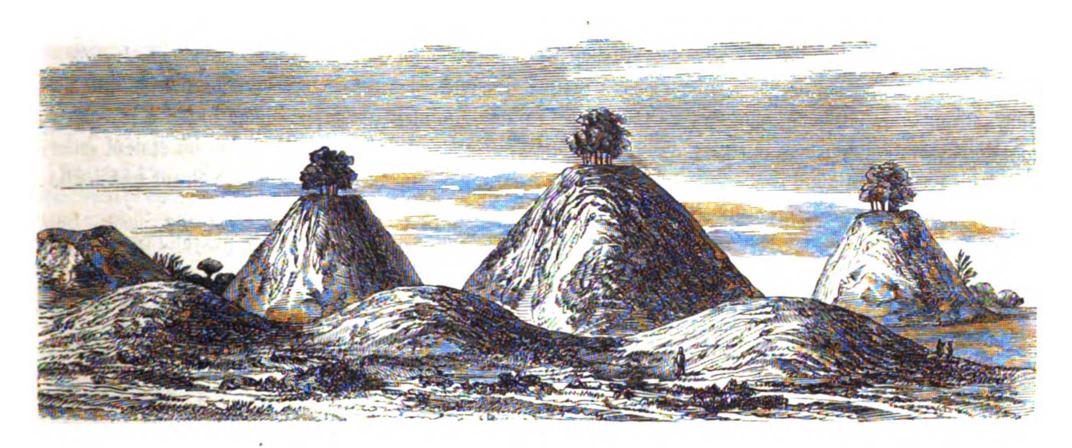
(5) 260 lieues.

(6) 600 lieues.

(7) Ou vert de mer.

(8) Il n'existe aucun monument d'art qui représente les Bretons de ce temps; toutes les figures que l'on a dessinées pour en donner une idée ne sont que l'œuvre de l'imagination.

On a vu, avant cette utile digression de César, que les Romains et les Bretons étaient en présence. La cavalerie bretonne, soutenue par des chariots, attaqua vivement la cavalerie romaine; mais



Tumulus de Bartlow, paroisse d'Ashdon, en Essex ([1]).

partout, selon les *Commentaires*, elle fut repoussée et chassée dans les bois et les montagnes. Peu d'heures après, le même jour, il y eut un autre engagement où les Bretons combattirent avec résolution et eurent l'avantage, autant qu'on le peut comprendre sous les formes oratoires que César emploie dans sa relation.

Le lendemain, les Romains mirent en déroute les insulaires, qui, depuis lors, ne firent plus aucune attaque avec toutes leurs troupes, et se disséminèrent pour se jeter sur les Romains çà et là, suivant l'occasion, et à l'improviste.

César, devinant leur intention, marcha vers la Tamise, à dessein d'entrer dans les États de Cassivellaunus. Il n'y avait pour passer ce fleuve qu'un gué assez difficile, au delà duquel César, lorsqu'il s'en approcha, aperçut un grand nombre d'insulaires rangés en bataille. La rive était garnie d'une palissade de gros pieux pointus, et les Bretons en avaient encore enfoncé dans l'eau d'autres qu'on ne voyait point. César, informé de tout cela par des prisonniers et des transfuges, fit entrer sa cavalerie dans le gué ([2]), et ordonna aux légions de la suivre de près. Quoique les légions eussent de l'eau jusqu'au cou, elles passèrent avec tant de promptitude et d'impétuosité que l'ennemi ne put soutenir leur choc, abandonna le rivage et prit la fuite.

Cassivellaunus prit alors le parti de congédier ses troupes. Il ne garda qu'environ quatre mille hommes habiles à combattre sur des chariots, et, se tenant dans les bois et les lieux couverts pour protéger les habitants et les bestiaux, il se borna à des sorties contre la cavalerie romaine, qui se répandait de côtés et d'autres pour piller et pour ravager.

Cependant les Trinobantes ([3]) demandèrent à César sa protection. A cette nation, l'une des plus puissantes de ces contrées, appartenait Mandubratius, jeune homme qui s'était attaché à César et qui était venu en Gaule se jeter entre ses bras pour éviter le sort d'Imanuentius son père, roi de ce peuple, que Cassivellaunus avait fait mourir. Cette défection ne tarda pas à en entraîner d'autres. Les Cenigmanes, les Segontiaces, les Anealites, les Bibroces, les Casses, se soumirent. César apprit d'eux que

([1]) Ces tumulus s'élèvent au nord-est de la paroisse d'Ashdon, sur une pente, en face de l'église de Bartlow. On en compte quatre grands sur une même ligne, et trois plus petits qui en sont séparés par un espace de 70 à 80 pieds. Le diamètre du tumulus le plus large est de 147 pieds anglais, et celui des trois autres grands tumulus est de 93 pieds. Le plus élevé a 93 pieds de hauteur. Les petits tumulus n'ont pas plus de 8 ou 10 pieds de haut; leur surface est cultivée.

([2]) On admet généralement que César passa la Tamise à Coway-Stakes. Horseley incline à croire que ce fut plutôt près de Kingston.

([3]) Peuples des comtés d'Essex et de Middlesex.

la ville de Cassivellaunus ([1]) n'était pas loin de là, qu'elle était défendue par des forêts et des marais, et que la plupart de ses sujets s'y étaient retirés avec leurs troupeaux.

« Les Bretons appellent ville (*oppidum*) un bois épais fortifié d'un fossé, qui leur sert de retraite contre les courses des ennemis. »

César attaqua cette place. Les Bretons, après avoir résisté quelque temps, l'abandonnèrent. On y trouva beaucoup de bétail.

Toutefois Cassivellaunus ne se découragea point : il envoya des messagers vers le peuple du Cantium ([2]) que commandaient Cingetorix, Carvilius, Taximalgus et Segonax. Il donna ordre à ces quatre rois de rassembler leurs troupes, et d'aller subitement attaquer le camp des Romains où étaient enfermés les vaisseaux. Ils s'y rendirent en effet; mais les troupes qui gardaient le camp firent une sortie, et s'emparèrent de Lugotorix, un des chefs bretons.

Après cette défaite, Cassivellaunus fit sa soumission. César, qui avait résolu de passer l'hiver sur le continent parce que l'été approchait de sa fin et qu'il redoutait des révoltes parmi les Gaulois, consentit à cesser les hostilités. Il exigea des otages, fixa le tribut que l'Angleterre payerait tous les ans au peuple romain ([3]), et défendit à Cassivellaunus d'inquiéter Mandubratius et les Trinobantes.

Les otages fournis, il revint vers la mer. Il avait beaucoup de prisonniers, et quelques-uns de ses vaisseaux étaient hors d'état de servir. C'est pourquoi il fit transporter son armée en deux fois : les vaisseaux qui servirent au premier convoi furent détruits ou rejetés vers la Gaule tandis qu'ils revenaient à vide vers la Bretagne. César, après avoir vainement attendu, ne voulant point perdre la saison propre à tenir la mer (on touchait à l'équinoxe), fut obligé d'entasser ses troupes dans le peu de navires qu'il avait; et le vent s'étant trouvé favorable, il mit à la voile sur les neuf heures du soir, et prit terre au point du jour sans avoir perdu un seul vaisseau.

Ainsi se termina cette seconde campagne, dont la durée fut d'environ cinq mois. Ce temps se passa presque entièrement en luttes qui n'eurent point de conséquences immédiates très-importantes; et, comme le dit Strabon ([4]), « César ne fit pas grand'chose et n'avança pas bien loin dans l'île. » En effet, suivant la remarque si juste de Tacite, « il parut avoir plutôt découvert la Bretagne à ses successeurs que la leur avoir livrée ([5]). »

Plutarque tombe également d'accord sur ce point, tout en exaltant César :

« L'expédition que Jules César entreprit contre les habitants de la Grande-Bretagne, dit-il, est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'océan Occidental ([6]) et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique, pour aller porter la guerre dans cette île... Il osa tenter de la soumettre et de porter au delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantages à ses troupes. »

En réalité, le résultat de ces entreprises le plus funeste à l'indépendance bretonne, et en même temps le plus avantageux aux progrès des relations internationales, fut la découverte du port de débarquement où plus tard les Romains établirent la station ritupienne.

([1]) Cambden et Horseley pensent que la ville de Cassivellaunus était située sur l'emplacement occupé plus tard par Verulanium, et aujourd'hui par Saint-Albans. Les bois environnants ont disparu, sans doute sous la hache des Romains, pendant les premiers siècles de notre ère, de même que ceux qui entouraient Londres.

([2]) Kent.

([3]) On doute que les Bretons aient jamais payé ce tribut.

([4]) Liv. IV, p. 200.

([5]) A Rome même, on regarda encore longtemps les Bretons comme une nation indépendante :

« Intactus aut Britannus. »
(Horace, lib. épod., od. 7.)
« Te manet invictus romano Marte Britannus. »
(Tibulle, lib. IV, *Paneg. ad Messal.)*

([6]) On a vu précédemment qu'une flotte carthaginoise commandée par Himilcon (p. 4) avait précédé de plus de cinq siècles celle de Jules César dans ces parages, et que Pythéas, avec un seul navire, avait exploré les rivages des îles Britanniques.



TEXTE. — Édition *princeps* publiée à Rome en 1469, par les soins d'André Aleria; réimprimée à Rome en 1472, 1476, etc., etc.; à Venise, en 1471; à Milan, en 1477 et 1478; etc., etc. — Éditions d'Alde, 1513 et 1519. — Éditions des Juntes, à Florence, 1508 et 1154. — Édition d'Elzevir, 1635. — Éditions de G. Jungermann, 1606; Grœvius, 1697; Dasilius, 1706, 1727; Samuel Clarke, 1712; Oudendorpe, 1737; F.-N. Morus, 1780; Payne, 1790; Oberlin, 1805; Schneider, Halle, 1840; Ém. Th. Hohler, Vienne, 1846; P. Van Limburg-Brouwer, Groningue, 1844-1846. — Voyez sur les autres éditions la *Bibliotheca scriptorum classicorum et grœcorum et latinorum*, publiée par Guillaume Engelmann, Leipzig et Paris, 1847.

TRADUCTIONS. — Traduction française des *Commentaires*, par Henri IV, suivant Casaubon (préface de Polybe). — *Guerre des Suisses pour la conquête des Gaules*, traduite du premier livre des *Commentaires* de Jules César par Louis XIV, 1651; et œuvres de Louis XIV, 1806. — *La Guerre de Jules César dans les Gaules*, avec des notes militaires, par de Perris, 1786. — Traduction par Bl. de Vigenère, 1576; Perrot d'Ablancourt, 1650, 1766, 1775; Hancelot Turpin de Crissé, avec notes critiques et militaires, 1785; le Deist de Botidoux, avec cartes, etc., 1809; J.-B. Varney, 1810; — de Vailly, 1827; — *Mémoires de Jules César*, traduits par M. Artaud, avec une notice par Laya, Panckoucke, 1828; — *J. Cesaris opera cum lectissimis variorum notis quibus suas adjecit* Eligeus Johanneau; Paris, Panckoucke, 1830. — Œuvres complètes, avec la traduction en français, par N. Baudement, publiées sous la direction de M. Nizard, Paris, 1839.

COMMENTAIRES, ANNOTATIONS, etc.. — Hadrien de Valois, *Notitia Galliarum*, 1675. — Daniel Schoepflinus, *Vindiciæ Celticæ*, 1714. — John Horseley, *Britannia Romana*, etc., 1732. — Simon Pelloutier, *Histoire des Celtes*, 1770. — D. Martin et D. de Brezillica, *Histoire des Gaules*. — L'abbé Lebœuf, *Recueil de divers écrits*, etc., 1738. — D. Martin, *Religion des Gaulois*. — A. Gtli. Meissner, *Leben des J. Cæsar*, etc., Berlin, 1799, 1812. — Jo. Lundblad, *De stylo Cæsaris*, 1800. — *Palladio*, figures représentant les camps, siéges, etc. (dans la traduction italienne de 1575 et 1618). — W. Dœring, *Sur la confiance historique que l'on doit accorder à Jules César* (en allemand), Fribourg, 1837. — H.-O. Duysing, *Doutes sur la bonne foi de Jules César* (en allemand). — F.-S.-B. Feldbausch, *Sur la construction du pont que Jules César fit jeter sur le Rhin* (en allemand), Rastadt, 1830. — Grosse, *Annotationes ad quosdam J. Cæsaris de bello gallico commentatiorum locos*, 1827. — K.-C.-F. Leutsch, *Ueber die Belgen des Jul. Cæsar*, Giessen, 1844. — C.-G. Reichard, *Geograph, Nachweisungen der Kriegsvorfalle Cæsars useiner Truppen, in Gallien, nebst Hannibals zug über die Alpen*, etc., Leipzig, 1832. — J.-M. Soltl, *Das Leben des C. J. Cæsar*, Berlin, 1826. — Edward Davies, *The Mithology of the british druids, ancient poems and extracts*, 1809. — King's, *Monumenta antiqua* — William Cooke, *An inquiry into the patriarchal and druidical*, etc. — Dickinson, *Origines druidiques* (en anglais). — D'Anville, *Notions de l'ancienne Gaule*, 1760; *Éclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1779. — De Cambry, *Monuments celtiques*. — Th. Hersart de la Villemarqué, *Barraz-Breiz*, chants populaires de la Bretagne, avec traduction française, etc. — Bergier, *Histoire des grands chemins de l'empire romain*. — Godfrey Higgins, *the Celtic druids*. — *Archæologia britannica*. — *Philosophical transactions*. — Freminville, *Antiquités de la Bretagne*. — Walckenaer, *Géographie anc., histor. et comparée des Gaules*, 1839. — De Jouffroy, *les Siècles de la monarchie française*. — Taylor, Nodier, de Cailleux, *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*. — Grivaut de la Vincelle, *Arts et métiers des anciens*. — Napoléon, *Précis des guerres de César*, écrit sous la dictée de l'empereur, par Marchand, à l'île de Sainte-Hélène, et suivi de plusieurs fragments inédits, etc. — Picot, *Histoire des Gaulois*, Genève, 1804. — De Caumont, *Cours d'antiquités monumentales*. — Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, 1834; *Histoire des Gaulois sous la domination des Romains*, 1840-1842. — Jean Reynaud, *Considérations sur l'esprit de la Gaule*. — P. Mérimée, *Voyage dans l'ouest de la France*, 1836. — Lelewel, *Du type gaulois*. — Ed. Lambert, *Essai sur la numismatique gauloise*, 1844. — Duchalais, *Description des médailles gauloises*, 1846. — *Bulletin et instructions du comité historique des arts et monuments*. — Ch. Roach Smith, *Collectanea antiqua*, 1848. — Rouard, *Bas-reliefs gaulois trouvés à Entremont, près d'Aix en Provence*, 1851. — *Mémoires de l'Académie celtique*. — *Athenæum français*. — *Mémoires de la Société des antiquaires* (Paris). — *Comptes rendus de la Société éduenne* (Autun). — *Bulletin de l'Académie ébroïcienne* (Eure). — Mémoires des Sociétés des antiquaires et des Sociétés archéologiques de la Morinie, de l'ouest, de Normandie, de Béziers, de Lorraine, du Limousin, de Picardie. etc.

PAUSANIAS,

VOYAGEUR GREC.

[Deuxième siècle après Jésus-Christ.]

Un savant allemand du seizième siècle, Vossius le père (1577-1649), a supposé que ce voyageur pouvait bien avoir été un certain sophiste dont parle Philostrate, et qui était né à Césarée en Cappadoce.

Ce n'est là qu'une conjecture; mais, ainsi qu'il arrive souvent en histoire et en biographie, on s'est habitué peu à peu à effacer la forme dubitative dont s'était servi Vossius, et la plupart des écrivains n'hésitent plus depuis longtemps à répéter, comme s'il s'agissait de faits établis sur des preuves, que Pausanias, auteur de la *Description de la Grèce,* était un disciple du célèbre rhéteur grec Hérode Atticus, qu'il déclamait avec beaucoup de facilité, et qu'il mourut à Rome, dans un âge avancé, après avoir parcouru l'Italie, l'Espagne, la Macédoine, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte.

Sophiste ou non, le voyageur Pausanias vivait certainement sous les règnes d'Adrien, d'Antonin le Pieux et de Marc Aurèle. Divers passages de sa relation ne laissent sur ce point aucun doute (¹).

On peut ajouter que c'était un écrivain habile, laborieux et de bonne foi. Les traditions religieuses et historiques de la Grèce lui étaient familières; il aimait les arts.

Il faut avouer toutefois que sa description, très-utile, indispensable même pour l'étude des antiquités grecques, est loin d'avoir le charme et l'agréable variété qui caractérisent les belles œuvres de la littérature grecque. Peut-être ne serait-on pas éloigné de la vérité en la considérant comme n'ayant été, dans l'intention même de l'auteur, qu'une sorte de *Guide* ou de *Manuel* à l'usage des étrangers instruits qui, au deuxième siècle de notre ère, visitaient les monuments de la Grèce épargnés par le temps, la guerre et les Elgin de Rome. La méthode qu'il a adoptée du commencement de sa relation jusqu'à la fin est d'une simplicité uniforme, qui convient aux livres écrits dans ce but spécial, et moins faits pour être lus de suite que pour être consultés de distance en distance. Ainsi, Pausanias indique avec soin les divers chemins que l'on peut suivre pour aller d'un lieu à un autre; il montre en passant les statues, les tombeaux, les monuments isolés, les ruines; arrivé dans une ville, il la visite quartier par quartier, il en parcourt toutes les rues, toutes les places, s'arrêtant devant les temples, les stades, les hippodromes, les théâtres, les gymnases, les portiques, les sculptures, décrivant parfois jusqu'à la minutie tout ce qu'il voit. Souvent il dit à peine quelques mots des édifices les plus admirables, probablement parce que ce sont les plus connus; mais il abonde en détails intéressants sur les autres œuvres curieuses ou importantes quoique moins renommées. Il entre aussi dans son plan de faire précéder ses descriptions de développements très-étendus sur les origines fabuleuses et sur l'histoire des nations et des villes helléniques. Il nous a paru nécessaire de faire subir de larges retranchements à ces digressions, qui sont pour la plupart d'une grande sécheresse, et qui d'ailleurs eussent dépassé les limites que nous avons dû nous imposer.

Malgré ses imperfections et ce que l'on pourrait appeler son aridité, la relation de Pausanias est, comme le disait Alde Manuce en 1516, *un trésor de la plus ancienne et de la plus rare érudition.* Depuis quatre siècles elle est incessamment consultée par tous ceux d'entre les modernes qui veulent acquérir une connaissance sûre et solide des institutions, des usages et des arts de la Grèce. Nous avons pensé qu'il serait utile de la mettre à la disposition du plus grand nombre possible de lecteurs. La meilleure traduction qui en ait été faite est celle de Clavier, professeur au Collége de France et membre de l'Institut, mort en 1817; nous lui empruntons les extraits qui suivent.

(¹) Voici l'un de ces passages : « Les Corinthiens actuels sont les plus nouveaux de tous les peuples du Péloponèse ; il n'y a, en effet, que deux cent dix-sept ans que Jules César leur a donné cette contrée. » (L. II, *Corinthie*, ch. 1.)

ATTIQUE.

LES PROMONTOIRES SUNIUM ET LAURIUM. — LE PIRÉE, MUNYCHIE ET PHALÈRE, PORTS. — LE PROMONTOIRE COLIAS.



Ruines du temple dédié à Minerve Suniade, sur le promontoire Sunium. — D'après la gravure publiée par la Société des dilettanti (¹).

Dans cette partie du continent de la Grèce qui regarde les Cyclades et la mer Égée, s'élève, en avant de l'Attique, le promontoire Sunium. En le côtoyant, vous trouvez un port, et sur le sommet du promontoire le temple de Minerve Suniade (²).

En naviguant un peu plus avant, vous voyez Laurium, où étaient jadis les mines d'argent des Athéniens, et une petite île déserte nommée l'île de Patrocle. Ce Patrocle commandait les vaisseaux que Ptolémée, fils de Ptolémée et petit-fils de Lagus, envoya au secours des Athéniens contre Anti-

(¹) *The Unedited antiquities of Attica*, etc.; by the Society of dilettanti. London, 1817.

(²) Le promontoire de Sunium, appelé maintenant cap Colonne, était sacré du temps d'Homère. Ménélas, à son retour de Troie, y fit inhumer son pilote Phrontis. C'est une des plus belles positions de la Grèce : dominant majestueusement la mer, il est escarpé de toutes parts, excepté du côté des terres. Vers le nord-ouest se trouve la longue chaîne de Laurium, qui va se joindre à l'Hymette dans la direction de la campagne d'Athènes, à environ 40 kilomètres de là. — Voyez le tome III de l'*Expédition scientifique de Morée*, 1838. On trouve dans ce bel ouvrage une vue du temple prise du côté oriental, et plusieurs gravures offrant le plan et la restauration de l'édifice.

Construit en marbre blanc, à la plus belle époque de l'art grec, ce temple était d'ordre dorique. Treize colonnes étaient encore debout lorsque ces ruines furent visitées par la commission scientifique de Morée. La surface exposée du côté de la mer est corrodée. La frise de l'entablement du pronaos était décorée de bas-reliefs figurant le combat des Centaures et des Lapithes.

gone, fils de Démétrius, qui ravageait lui-même leur pays avec ses troupes de terre, tandis que ses vaisseaux les tenaient bloqués. Patrocle plaça son camp dans cette île et y construisit un fort.

Le Pirée était déjà anciennement un bourg (1); mais il n'y avait point de port avant que Thémistocle fût archonte (2), et Phalère était alors le port des Athéniens: c'est là, en effet, que la mer est le plus près de la ville. Ménesthée partit, dit-on, de Phalère pour se rendre au siége de Troie, et Thésée s'y était embarqué auparavant pour aller donner à Minos satisfaction de la mort d'Androgée. Thémistocle, lorsqu'il fut archonte, trouvant que le Pirée était bien plus commode pour les navigateurs, et offrait d'ailleurs trois ports au lieu d'un seul qu'il y avait à Phalère, y fit les constructions nécessaires pour le rendre praticable, et les loges destinées à recevoir les vaisseaux y étaient encore de mon temps. Le tombeau de Thémistocle est vers le plus grand de ces ports (3); car on dit que, les Athéniens s'étant repentis de leur injustice à son égard, ses os furent apportés de Magnésie par ses parents. Il paraît que ses enfants revinrent aussi à Athènes, et ils placèrent dans le Parthénon un tableau représentant Thémistocle.

L'enceinte consacrée à Jupiter et à Minerve est ce que le Pirée offre de plus remarquable (4). Jupiter tient son sceptre d'une main, une Victoire de l'autre, et Minerve tient une pique; ces deux statues sont en bronze. On y voit le tableau où Arcésilas (5) a peint Léosthènes et ses enfants : ce Léosthènes, à la tête des Athéniens et de tous les autres Grecs, ayant défait les Macédoniens, d'abord dans la Béotie, ensuite au delà des Thermopiles, les obligea de se renfermer dans Lamie, de l'autre côté du mont Œta. Un long portique sert de marché à ceux qui demeurent près de la mer (car il y a un autre marché pour ceux qui sont plus éloignés du port).

On voit derrière ce portique deux statues représentant Jupiter et le Peuple, tous deux debout; elles sont de Léocharès.

Sur le bord de la mer est un temple de Vénus que Conon fit bâtir après la victoire navale qu'il remporta sur les Lacédémoniens, vers Gnide, dans la chersonèse de la Carie. Les Gnidiens ont, en effet,

(1) Le Pirée était autrefois une île, suivant Suidas, et la citadelle de cette île était occupée par un certain Munychus, qui y bâtit le temple de Diane Munychia. Les trois ports qui le composaient se nommaient, l'un, le port de Cantharus; le second, l'Aphrodisium, ou le port de Vénus, parce que cette déesse y avait un temple; et le troisième, Zéa.

(2) L'archontat avait été institué à Athènes, après la mort du roi Codrus, vers l'an 1095 avant Jésus-Christ. L'archonte fut d'abord investi d'un pouvoir suprême, irresponsable et à vie. En 754, la durée de cette fonction fut réduite à dix ans, et, en 684, à une seule année; en même temps, au lieu d'un seul archonte, on en nomma neuf à la fois. Les conditions d'éligibilité varièrent aussi et perdirent insensiblement de leur rigueur. Au commencement, on ne pouvait être archonte si l'on n'était issu d'une ancienne race royale. Solon substitua la propriété à la noblesse comme base de la candidature. Dans les derniers temps, on n'exigeait plus des candidats ni origine noble, ni fortune; d'après Lysias, un vieillard indigent et réduit à vivre d'un secours de l'État pouvait être archonte, pourvu qu'il n'eût point d'infirmité physique, et que son honnêteté, son patriotisme, ses vertus de famille, fussent incontestés. Quand Athènes eut cessé d'être libre, on conféra même à des étrangers la dignité d'archonte, par exemple, à Adrien, avant qu'il ne fût empereur, et à Plutarque. Le président des archontes avait le titre d'*archonte éponyme* et donnait son nom à l'année. Le second avait le titre de *roi* et présidait au culte des dieux; sa femme, que l'on appelait *reine*, présidait les prêtresses de Cérès et de Bacchus. Le troisième archonte était le *polémarque* ou commandant en chef de l'armée. Les six autres étaient les *thesmothètes*, ou législateurs : ils présidaient à l'administration de la justice, et faisaient chaque année une sorte de révision du corps entier des lois; sur leur rapport, le peuple renvoyait à un comité législatif le soin des réformes nécessaires. Les archontes portaient une guirlande ou une couronne de myrte. Quand le temps de leur fonction était expiré, ils étaient de droit membres de l'aréopage pour toute leur vie, à moins qu'ils n'en fussent expulsés pour cause d'indignité.

(3) Voyez la gravure page 143. Sur le rivage, près de débris de colonnes, on montre encore aujourd'hui comme étant les restes du tombeau de Thémistocle une sorte de tombe ouverte que remplit le flot de la mer, et dont nous avons marqué la place par un trait figurant un oiseau de mer avec les ailes déployées.

(4) Cette enceinte est sans doute celle dont parle Strabon, t. IX, p. 106. On y voyait de son temps un temple de Jupiter Sôter, et de petits portiques dont les colonnes étaient ornées de tableaux peints par les artistes les plus célèbres, et dans la partie de l'enceinte qui était en plein air, il y avait des statues d'hommes célèbres. Il est probable que tout cela avait déjà été enlevé du temps de Pline, car il ne parle que de l'autel du dieu, ouvrage admirable de Céphisodote, qui avait fait aussi la statue de Minerve qu'on voyait dans le même endroit. Antiphon parle d'un Jupiter Ctésius qui avait un autel ou un temple dans le Pirée; je ne sais pas si c'est de lui qu'il s'agit ici. Cela est d'autant plus probable, qu'il paraît par ce que dit Harpocration que ce dieu présidait au commerce. (*Note de* CLAVIER.)

(5) Sur cet artiste et sur tous ceux qui seront nommés dans le cours de la relation, consultez le *Catalogue des artistes de l'antiquité jusqu'à la fin du sixième siècle de notre ère*, par le comte de Clarac, Paris, 1844; la *Lettre à M. Schorn, Supplément au Catalogue des artistes de l'antiquité grecque et romaine*, par Raoul Rochette, Paris, 1845.



la plus grande vénération pour Vénus, qui a plusieurs temples chez eux. Celui de Vénus Doritis est le plus ancien; celui de Vénus Acrée a été bâti ensuite; le plus moderne de tous est celui de Vénus nommée Euplée par les Gnidiens, mais plus généralement connue sous le nom de Vénus de Gnide.

Les Athéniens ont à Munychie un autre port et un temple de Diane Munychia [1]; et à Phalère, comme je l'ai déjà dit, un troisième port, avec un temple de Cérès auprès. On y voit aussi un temple de Minerve Sciras; un peu plus loin, un temple de Jupiter, et des autels érigés aux dieux inconnus [2], aux héros, aux fils de Thésée et à Phalérus, qui fit avec Jason le voyage de Colchos, disent les Athéniens. Androgée, fils de Minos, y a pareillement un autel qu'on nomme l'*autel du héros;* mais ceux qui cherchent à connaître mieux que les autres les antiquités du pays savent qu'il est dédié à Androgée.

Le promontoire Colias est à vingt stades de Phalère [3]; c'est là qu'après la défaite des Mèdes, les débris de leur escadre furent jetés par les flots. On y voit la statue de Vénus Colias et celles des Génétyllides, déesses qui sont, je crois, les mêmes que celles qui portent le nom de Gennaïdes chez les Phocéens de l'Ionie. Sur la route de Phalère à Athènes est un temple qui n'a plus ni portes ni toit : il fut brûlé, dit-on, par Mardonius, fils de Gobryas. Si la statue qu'on y voit est, comme on le dit, un ouvrage d'Alcamènes, on conçoit pourquoi elle n'a pas été mutilée par Mardonius.

ATHÈNES. — SES MONUMENTS.

Entrée d'Athènes; les poëtes à la cour des rois; le Pompéion; portique. — En entrant dans la ville d'Athènes, vous trouvez le tombeau de l'Amazone Antiope. Pindare dit qu'elle avait été enlevée par Thésée et Pirithoüs; mais voici ce qu'on lit dans les vers d'Hégias de Trézène. Hercule, ayant assiégé la ville de Thémiscyre sur le Thermodon, ne put cependant pas parvenir à la prendre; elle lui fut livrée par Antiope, par amour pour Thésée, qui avait suivi Hercule dans cette expédition. Les Athéniens, de leur côté, disent que les Amazones étant venues dans l'Attique, Antiope fut percée d'un coup de flèche par Molpadie, qui fut elle-même tuée par Thésée, et on montre aussi son tombeau à Athènes [4].

En montant du Pirée à la ville, on découvre les ruines des murs que Conon fit bâtir après le combat naval de Gnide; car ceux que Thémistocle avait construits après la retraite des Mèdes furent démolis pendant la tyrannie des trente. Deux personnages très-connus, Ménandre, fils de Diopithès, et Euripide, ont leurs tombeaux sur cette route. Celui d'Euripide est un cénotaphe, car ce poëte, étant allé vers le roi Archélaüs, fut enterré dans la Macédoine. Beaucoup d'écrivains ont raconté comment il mourut, et je veux bien croire ce qu'ils disent.

Les poëtes fréquentaient alors les rois; déjà, avant Euripide, Anacréon avait vécu auprès de Polycrate, tyran de Samos; Hiéron avait reçu Eschyle et Simonide à Syracuse; Denys, qui fut par la suite tyran de la Sicile, avait Philoxène à sa cour; Antagoras de Rhodes et Aratus de Soles vinrent à celle d'Antigone, roi de Macédoine. Mais Homère et Hésiode, ou n'eurent pas le bonheur d'être recherchés par des souverains, ou le dédaignèrent; Hésiode, parce qu'il aimait la vie champêtre et craignait la fatigue des voyages. Pour Homère, qui en avait fait de fort longs, il préféra une vaste renommée aux

[1] Les Myniens d'Orchomène, chassés de leur pays par des Thraces, se réfugièrent dans l'Attique, et Munychus, fils de Pantaclès, qui y régnait alors, leur permit de s'établir dans cet endroit, auquel ils donnèrent le nom de leur bienfaiteur. Il y avait aussi à Sicyone un temple de Diane Munychia avec une statue qu'on attribuait à Dipænus et Scyllis.

[2] « Paul, étant au milieu de l'aréopage, leur dit : Seigneurs Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès; car ayant regardé en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel sur lequel il est écrit : *Au Dieu inconnu.* C'est donc *ce Dieu*, que vous adorez sans le connaître, que je vous annonce. » *(Actes des Apôtres,* chap. 17.)

[3] Étienne de Byzance, Hésychius, Harpocration, Photius et le Scholiaste d'Aristophane, disent que le promontoire Colias avait pris son nom de sa ressemblance avec l'os de la jambe. Suivant d'autres auteurs, un jeune homme de l'Attique, fait captif par des pirates tyrrhéniens, fut délivré par la fille de leur chef; de retour dans l'Attique, il érigea ce temple à Vénus, pour lui témoigner sa reconnaissance, et la surnomma Coliade, parce qu'il avait été enchaîné par la jambe. Enfin, on prétend qu'un jour Ion offrant un sacrifice, un corbeau enleva la jambe de la victime et la laissa tomber en cet endroit. Lycophron parle d'une Vénus Colotis de l'île de Chypre, et raconte à ce sujet une histoire à peu près pareille à celle dont je viens de parler. (CLAVIER.)

[4] Sur les Amazones, voyez page 136.



avantages de la fortune qu'il aurait pu trouver dans le commerce des grands. Il nous présente, en effet, dans ses poëmes, Démodocus à la cour d'Alcinoüs, et il nous apprend qu'Agamemnon, partant pour le siége de Troie, avait laissé je ne sais quel poëte auprès de son épouse.

On voit à peu de distance des portes de la ville un tombeau sur lequel est un guerrier debout près de son cheval. Je ne sais pas qui c'est, mais l'homme et le cheval sont l'ouvrage de Praxitèle.

En entrant dans la ville, vous trouvez un édifice (1) pour l'appareil des pompes religieuses qui se font, les unes tous les ans, les autres à des époques plus éloignées. Non loin de là, un temple de Cérès renferme la statue de la déesse, celle de sa fille, et Iacchus tenant à la main une torche. Une inscription gravée sur le mur en lettres attiques nous apprend que ces statues sont de Praxitèle. Près de ce temple est un Neptune à cheval, lançant sa pique au géant Polybotes (2), sur lequel les habitants de Cos racontent une fable où il est question du promontoire de la Tortue. L'inscription qu'on y lit maintenant indique un autre personnage que Neptune.

Depuis les portes de la ville jusqu'au Céramique règnent des portiques devant lesquels sont des statues en bronze représentant différents personnages, hommes ou femmes, qui se sont distingués ou par leurs actions ou par leurs écrits. Un de ces portiques renferme quelques temples de dieux, un gymnase qui porte le nom de Mercure, et même encore la maison de Polytion, où quelques Athéniens d'un rang distingué parodièrent les mystères d'Éleusis; elle est maintenant consacrée à Bacchus, qui a reçu le surnom de Melpoménus, comme Apollon celui de Musagète, et pour la même raison. Ce portique vous présente aussi les statues de Minerve Pæonia, de Jupiter, de Mnémosyne, des Muses et d'Apollon, faites et offertes par Eubulide; on y voit encore Acratus, l'un des génies de la suite de Bacchus; mais ce n'est qu'une tête enchâssée dans le mur. Après l'enceinte consacrée à Bacchus, vous trouvez un petit édifice avec des statues de terre qui représentent Amphictyon, roi des Athéniens, donnant un repas à Bacchus et aux autres dieux. Là se voit enfin Pégase d'Éleuthère, qui introduisit à Athènes le culte de Bacchus; il fut secondé par l'oracle de Delphes, qui rappela aux Athéniens le voyage du dieu dans l'Attique, du temps d'Icarius.

Amphictyon parvint au trône de la manière suivante. Actæus fut, dit-on, le premier roi de ce qu'on nomme maintenant l'Attique. Cécrops, qui avait épousé sa fille, prit la couronne après sa mort; il eut trois filles, Hersé, Aglaure, Pandrose, et un fils nommé Érysichthon, qui ne régna point, étant mort avant Cécrops, dont le trône fut occupé par Cranaüs, le plus puissant des Athéniens. Cranaüs eut plusieurs filles, entre autres Atthis, de qui le pays prit le nom d'Attique au lieu de celui d'Actée qu'il portait auparavant. Amphictyon se révolta contre Cranaüs, dont il avait cependant épousé la fille, le détrôna, et fut renversé lui-même par Érichthonius et ses partisans. On dit qu'Érichthonius n'avait point de père mortel, et qu'il était fils de Vulcain et de la Terre.

Le Céramique, ses portiques, ses temples et ses statues. — Le quartier appelé le Céramique (3) tient son nom du héros Céramus, qu'on dit aussi fils de Bacchus et d'Ariane. Le portique royal est le premier à droite; c'est là que siége celui des archontes annuels qui prend le titre de roi. Il y a sur le faîte de ce portique quelques figures en terre cuite : Thésée précipitant Sciron dans la mer, Héméra portant Céphale. Elle eut de lui un fils nommé Phaéthon, qu'elle fit gardien de son temple, ainsi que le racontent plusieurs poëtes, entre autres Hésiode, dans ses vers sur les femmes célèbres. Près de ce portique sont des statues qui représentent Conon debout, Timothée son fils, et le roi de Chypre Évagoras, qui engagea le roi Artaxerxès à confier les vaisseaux phéniciens à Conon. Évagoras donna ce conseil parce qu'il était Athénien lui-même et originaire de Salamine; il descendait, en effet, de Teucer et d'une fille de

(1) On nommait cet édifice *Pompeum (Pompeion)* : on suppose qu'il était entouré de portiques. On y voyait une peinture représentant des comédiens.

(2) Plusieurs peintures de vases grecs représentent Neptune ou Posidon terrassant le géant Éphialtes. (Voyez *Élite des monuments céramographiques*, par Ch. Lenormant et de Witte, planches 5 et 6.)

(3) Suivant Pline, ce nom serait venu d'un certain Chalcosthène, modeleur en terre, qui avait établi ses ateliers dans ce quartier. *(Ceramicai*, fabriques de poterie.)

Une partie du Céramique, dans l'enceinte de la ville, comprenait un grand nombre de temples, de portiques et de théâtres; une autre, partie extérieure, renfermait le jardin d'Académus et les tombeaux de citoyens morts en combattant pour la patrie.

Cinyras. Là sont aussi Jupiter surnommé Éleuthérius, et l'empereur Adrien, qui, répandant ses bienfaits sur d'autres peuples soumis à son empire, en combla particulièrement les Athéniens.

Dans le portique qui est derrière sont peints les douze grands dieux, et, sur le mur opposé, Thésée, la Démocratie et le Peuple. On a voulu exprimer par là que ce fut Thésée qui établit à Athènes un gouvernement fondé sur l'égalité. En effet, l'opinion vulgaire veut que Thésée ait remis le gouvernement au peuple et que la démocratie ait subsisté jusqu'à l'usurpation de Pisistrate. D'autres traditions, également fausses, ont cours parmi la multitude; comme elle ne connaît pas l'histoire, chacun prend pour des vérités ce qu'il a entendu dès son enfance dans les chœurs religieux et dans les tragédies.

On a peint dans ce même portique la bataille de Mantinée, où les Athéniens étaient comme auxiliaires des Lacédémoniens. Xénophon et d'autres ont écrit toute l'histoire de cette guerre : la prise de la Cadmée, la défaite des Lacédémoniens à Leuctres, l'invasion des Béotiens dans le Péloponèse, et comment les Athéniens envoyèrent des secours aux Lacédémoniens. Le tableau dont il s'agit représente le combat de la cavalerie; les personnages les plus connus sont : Gryllus, fils de Xénophon, du côté des Athéniens; et, parmi les Béotiens, Épaminondas de Thèbes. Ces tableaux sont d'Euphranor, qui a peint aussi, dans le temple voisin, Apollon surnommé Patroüs; des deux statues d'Apollon placées devant ce temple, l'une est de Léocharès; celle d'Apollon Alexicacus est de Calamis. Ce surnom du dieu vient, disent les Athéniens, de ce qu'il leur indiqua, par un oracle rendu à Delphes, les moyens de faire cesser la peste dont ils étaient affligés en même temps que de la guerre du Péloponèse.

On a bâti dans le même endroit un temple de la mère des dieux (1); la statue a été faite par Phidias. Près de là est le sénat des cinq cents qui se renouvelle chaque année. On y remarque une statue de Jupiter Bulæus; un Apollon, ouvrage de Pisias, et une statue du Peuple, de la main de Lyson. Protogène de Caune et Olbiades y ont peint, le premier, les législateurs d'Athènes, et le second, ce Callippus qui conduisit les Athéniens aux Thermopyles, pour s'opposer à l'irruption des Gaulois dans la Grèce.

Le Tholus; statues de dieux, de héros, de grands hommes et de rois. — L'édifice nommé le Tholus (2) est près du sénat des cinq cents. Les prytanes (3) y offrent des sacrifices, et l'on y voit quelques statues d'argent.

Un peu plus haut sont les statues des héros (les éponymes) dont les tribus d'Athènes ont dans la suite pris les noms.

Après les statues des éponymes, vous trouvez des statues de dieux : Amphiaraüs; la Paix tenant dans ses bras Plutus encore enfant; la statue en bronze de Lycurgue, fils de Lycophron; Callias, qui, suivant la plupart des Athéniens, fit au nom de tous les Grecs la paix avec Artaxerxès, fils de Xerxès; enfin Démosthènes, que les Athéniens forcèrent de se retirer à Calaurie, île en face de Trézène. Dans la suite ils le rappelèrent; ils l'exilèrent encore après leur défaite à Lamie, et il retourna de nouveau à Calaurie, où il finit par s'empoisonner. Il fut le seul des exilés grecs qu'Archias ne put pas livrer à Antipater et aux Macédoniens. Cet Archias, natif de Thurium, s'était chargé d'une commission bien barbare, de livrer à la vengeance d'Antipater tous ceux qui avaient été d'une faction opposée à celle des

(1) Les bâtiments qui entouraient ce temple servaient d'archives aux Athéniens.

(2) « ..... Il n'y avait dans cet édifice aucun des ornements somptueux et des riches objets d'art qui décoraient les autres édifices d'Athènes. C'était vraisemblablement un des restes de la vieille cité, un de ces monuments archaïques de la même catégorie que le Pnyx et l'Aréopage, dont on respecta la simplicité primitive en même temps que les institutions qu'ils rappelaient. Le nom de Tholus indique une chambre voûtée, ronde, se terminant en pointe et représentant la forme d'un bonnet phrygien, une chambre telle qu'était l'arrière-salle d'une étuve. Cette définition des édifices appelés Tholus convient parfaitement à la salle souterraine nommée aujourd'hui la *prison de Socrate,* et qui est taillée dans le rocher... Le Tholus fut probablement le trésor et le palais des anciens rois d'Athènes. Et comme l'autorité de ceux-ci passa ensuite aux prytanes, on comprend pourquoi ces magistrats sacrifiaient au Tholus. C'était dans cet édifice que l'on renfermait les clefs de la citadelle et le trésor public. Les trente tyrans y siégeaient. » (ALFRED MAURY.)

(3) Dans l'origine, les prytanes étaient des magistrats inférieurs aux archontes, et qui rendaient la justice dans certaines circonstances. Plus tard, on donna ce nom aux présidents du sénat et à d'autres citoyens honorés du privilége d'être nourris à temps ou à vie, aux frais de l'État, dans le Prytanée. On entretenait un feu perpétuel sur l'autel de la cité, dans le Prytanée d'Athènes. Cet édifice était considéré comme le foyer de la ville même, et c'était là que l'on donnait l'hospitalité aux ambassadeurs étrangers ou aux envoyés athéniens au retour de missions accomplies avec succès.

Macédoniens, avant la défaite des Grecs dans la Thessalie. C'est ainsi que Démosthènes devint victime de son amour pour les Athéniens. On a dit, avec beaucoup de raison, ce me semble, que celui qui se livre sans réserve aux affaires publiques, et qui croit pouvoir compter sur le peuple, n'a jamais une heureuse fin.

Il y a près de la statue de Démosthènes un temple de Mars où l'on voit deux statues de Vénus, une de Mars faite par Alcamènes, une de Minerve, ouvrage de Locrus de l'île de Paros, et une d'Enyo, faite par les fils de Praxitèle. On voit autour du temple Hercule, Thésée, Apollon, dont les cheveux sont ceints d'une bandelette; Caladès, qui a écrit, dit-on, des lois pour les Athéniens, et Pindare qui, les ayant loués dans ses vers, reçut d'eux, entre autres récompenses, les honneurs d'une statue. Non loin de là sont Harmodius et Aristogiton, qui tuèrent Hipparchus. On trouvera dans d'autres livres des détails sur la cause de leur conspiration, et sur les moyens qu'ils prirent pour l'exécuter. Anténor a fait les plus anciennes de ces statues d'hommes célèbres, et Critias les autres. Xerxès ayant pris Athènes, que ses habitants avaient abandonnée, emporta ces statues avec le reste du butin; mais Antiochus les renvoya par la suite aux Athéniens.

Devant l'entrée du théâtre nommé l'Odéon sont les statues des rois d'Égypte, tous connus sous le nom de Ptolémée, mais distingués par des surnoms tels que Philométor pour l'un, Philadelphe pour un autre, et Ptolémée, fils de Lagus, surnommé Soter par les Rhodiens. Ptolémée Philadelphe est celui dont j'ai fait mention en parlant des éponymes; la statue d'Arsinoé sa sœur est près de la sienne.

A la suite des statues des rois d'Égypte, on voit celles de Philippe et d'Alexandre son fils, qui ont fait de trop grandes choses pour n'en parler qu'incidemment dans un ouvrage dont ils ne sont pas le sujet. Les honneurs que les Athéniens ont rendus aux rois d'Égypte sont fondés sur une reconnaissance réelle pour les bienfaits qu'ils en ont reçus; ceux qu'ils ont décernés à Philippe et à Alexandre sont principalement l'ouvrage de la flatterie du peuple; quant à Lysimaque, ce n'est point par bienveillance qu'ils lui ont érigé une statue, mais c'est parce qu'ils pensaient qu'il pouvait leur être utile dans les circonstances où ils se trouvaient.

Lysimaque était Macédonien et l'un des gardes du corps d'Alexandre le Grand, qui, dans un accès de colère, l'ayant fait enfermer dans une loge avec un lion, fut tout étonné de voir qu'il avait dompté cet animal. Il conçut dès lors pour lui beaucoup d'admiration et le distingua comme l'un des plus braves Macédoniens. Après sa mort, Lysimaque devint roi des Thraces voisins de la Macédoine, c'est-à-dire de ceux qui étaient déjà soumis à Philippe et à Alexandre, et qui ne forment qu'une portion peu considérable de la nation thrace. En effet, excepté les Celtes, aucun peuple ne peut se prétendre aussi nombreux que les Thraces : jamais, avant que les Romains les eussent vaincus, ils n'avaient été complétement soumis. Aujourd'hui toute la Thrace obéit à Rome, ainsi que tout le pays des Celtes, du moins ce qui valait la peine d'être conquis; car les Romains ont volontairement négligé les portions que la rigueur du froid ou la nature du sol rendent stériles; encore y possèdent-ils tout ce qui peut avoir quelque importance.

On voit aussi à Athènes une statue de Pyrrhus. Ce prince ne tenait à Alexandre que par son extraction : il avait pour père Éacides, fils d'Arymbas, et Olympias, mère d'Alexandre, était fille de Néoptolème, né, ainsi qu'Arymbas, d'Alcétas, fils de Tharypas. On compte quinze générations d'hommes depuis ce dernier jusqu'à Pyrrhus, fils d'Achille.

En entrant dans l'Odéon d'Athènes (¹), vous trouvez plusieurs statues, et entre autres un Bacchus

(¹) Les édifices que l'on nommait odéon (*odeion*) avaient été construits à la plus belle époque de l'art grec, dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ. C'étaient des salles de concert, de concours public pour la musique vocale et instrumentale; il est probable qu'ils servaient aussi aux répétitions des grands chœurs scéniques. Ils différaient des théâtres en ce qu'ils étaient d'une moindre dimension et qu'ils étaient clos, dans leur partie supérieure, de manière à retenir le son. D'après Vitruve, le plafond ou toit de l'Odéon de Périclès était fait avec les mâts des vaisseaux de Xerxès pris à Salamine. Le plafond ou toit de l'Odéon d'Hérode Atticus était fait en poutres de bois de cèdre sculpté. Cet édifice pouvait contenir 8 000 personnes. (Leake, *Topogr. d'Athènes.*)

Il paraît résulter de quelques passages recueillis dans divers auteurs, que la disposition intérieure des odéons était semblable à celle des théâtres : l'orchestre était réservé aux chanteurs; les instrumentistes se plaçaient sur le proscénium. Comme on n'avait point à changer de décoration, le mur de la scène restait couvert de peintures. (Voyez plus loin, dans la description de la Laconie, le plan d'un théâtre grec.)

qui mérite d'être vu. Près de là est la fontaine Ennéacrunos (à neuf tuyaux) qui a été ainsi décorée par Pisistrate. Il y a des puits dans tout le reste de la ville, mais il n'y a pas d'autre fontaine. Au dessus de cet édifice sont deux temples dédiés, l'un à Cérès et à sa fille, et l'autre à Triptolème, dont on y voit la statue. Les Athéniens et leurs partisans savent que Triptolème, fils de Céléus, fut le premier qui sema du blé. On chante des vers de Musée (si toutefois ils sont de ce poëte) qui nous apprennent que Triptolème était fils de l'Océan et de la Terre. Suivant les vers d'Orphée (je ne crois pas non plus qu'ils soient de lui), Dysaulès eut deux fils, Eubuléus et Triptolème, auxquels Cérès enseigna la culture du blé pour les récompenser de ce qu'ils lui avaient appris de sa fille. Enfin, Chœrilus, Athénien, dit dans la tragédie d'Alopé, que Cercyon et Triptolème étaient tous deux fils d'une fille d'Amphictyon, mais que Rharus était le père de Triptolème, et Neptune celui de Cercyon.

Je me disposais à continuer ce discours et à décrire tout ce qu'on voit à Athènes dans le temple nommé l'Éleusinium, mais j'ai été arrêté par un songe; je m'en tiendrai donc à dire tout ce qu'il est permis à tout le monde de savoir.

Devant le temple où est la statue de Triptolème, on voit un bœuf de bronze que l'on conduit au sacrifice. Vous y remarquez aussi Épiménide de Gnosse, assis. On raconte qu'étant allé aux champs il entra dans une caverne, où il s'endormit, et ne s'éveilla qu'au bout de quarante ans. Il fit des vers dans la suite et purifia plusieurs villes, entre autres celle d'Athènes.

Un peu plus loin est le temple d'Eucléia (la bonne renommée), qui a été fait aussi du produit des dépouilles des Mèdes débarqués à Marathon. Cette victoire me paraît celle dont les Athéniens tiraient le plus de vanité : aussi le poëte Eschyle, se voyant près de sa fin, ne voulut rappeler dans son épitaphe ([1]) ni les poésies qui lui ont acquis tant de réputation, ni les combats d'Artémisium et de Salamine, où il s'était distingué; il se contenta d'y inscrire son nom, celui de sa patrie, et d'ajouter qu'il avait pour témoins de sa valeur le bois sacré de Marathon et les Mèdes qui y débarquèrent.

Le temple de Vulcain; le Pœcile; l'autel de la Pitié; le Ptoléméum; Thésée; Aglaure; Ilithye; le Prytanée; Adrien. — Le temple de Vulcain est au-dessus du Céramique et du portique royal. Dans ce temple, la statue de Minerve est auprès de celle de Vulcain, et en voyant la couleur bleue foncée des yeux de la déesse, j'ai reconnu que c'était une tradition libyenne. Les Libyens disent, en effet, que Minerve était fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis, et c'est pour cela qu'elle a, comme Neptune, les yeux couleur d'eau de mer. On voit tout auprès le temple de Vénus Uranie. Le culte de cette déesse a pris naissance chez les Assyriens; il fut adopté ensuite par les Cypriens de Paphos et les Phéniciens d'Ascalon dans la Palestine; les habitants de Cythère le reçurent de ces derniers, et Égée, attribuant au courroux de cette déesse le malheur qu'il avait d'être encore sans enfants, ainsi que l'infortune de ses sœurs ([2]), introduisit son culte dans Athènes. La statue en marbre de Paros qu'on voit maintenant dans son temple est l'ouvrage de Phidias. Il y a chez les Athmonéens, l'un des peuples de l'Attique, un temple d'Uranie bâti, à ce qu'ils disent, par Porphyrion, qui avait régné dans l'Attique avant Actéus. On raconte dans les bourgs beaucoup de choses bien différemment qu'on ne le fait dans la ville.

En allant au Pœcile, portique ainsi nommé à cause des peintures dont il est orné ([3]), on trouve un Mercure Agoræus en bronze ([4]), et tout auprès une porte avec un trophée dessus pour la victoire que la cavalerie athénienne remporta sur Plistarque, frère de Cassandre, qui commandait la cavalerie de ce prince et celle de ses alliés.

Quand vous entrez dans le portique même, vous voyez d'abord un tableau représentant les Athéniens

([1]) Voici cette épitaphe : « La fertile Géla a élevé ce tombeau à Eschyle, Athénien, fils d'Euphorion; le bois sacré de Marathon peut parler de sa valeur, qui est connue des Mèdes à l'épaisse chevelure. »

([2]) Pausanias suppose ici que Progné et Philomèle étaient sœurs d'Égée; mais il se trompe, et Apollodore a fort bien distingué les deux Pandion. (Cl.)

([3]) Ce portique se nommait anciennement le portique de Pisianax. On lui donna par la suite le nom de *Poikilé* (variée), à cause des peintures dont il était orné. Lamie, célèbre joueuse de flûte et courtisane athénienne, avait fait ériger à Sicyone un portique auquel elle avait aussi donné le nom de Pœcile, sans doute en mémoire de sa patrie. (Cl.)

([4]) Lucien a décrit cette statue qui servait souvent de modèle aux artistes.

rangés en bataille en présence des Lacédémoniens, à Énoé, dans l'Argolide. On n'en est point encore au fort de la mêlée, et il ne s'est encore fait aucune action éclatante; le combat ne fait que de commencer, et l'on vient seulement d'en venir aux mains. Sur le mur du milieu on voit le combat de Thésée et des Athéniens contre les Amazones. Ces femmes sont les seules que leurs défaites n'aient pas empêchées de se présenter avec intrépidité à de nouveaux périls; car, malgré la prise de Thémiscyre par Hercule, et la perte de l'armée qu'elles avaient envoyée ensuite contre Athènes, elles ne laissèrent pas d'aller au secours des Troyens contre les Athéniens eux-mêmes et les autres Grecs. Après les Amazones, se présentent les Grecs qui viennent de prendre Troie. Les chefs sont assemblés pour délibérer sur l'attentat d'Ajax contre Cassandre. On aperçoit dans le tableau Ajax lui-même, Cassandre et d'autres captives ([1]). Plus loin, la bataille de Marathon : les Béotiens de Platée et des autres villes alliées de l'Attique en sont aux mains avec les barbares, et de ce côté l'avantage est à peu près égal des deux parts. Hors du champ de bataille, les barbares sont en fuite et se poussent les uns les autres dans le marais. A l'extrémité se distinguent les vaisseaux phéniciens; les Grecs tuent les Perses qui cherchent à y monter ([2]). Vous distinguez dans ce tableau le héros Marathon de qui le bourg a pris le nom; Thésée, qui paraît sortir de la terre, et Minerve et Hercule; car les Marathoniens, à ce qu'ils disent eux-mêmes, sont les premiers qui aient rendu les honneurs divins à Hercule. Les plus reconnaissables parmi les combattants sont Callimaque, qui était alors polémarque; Miltiade, l'un des généraux; et le héros Echetlus, dont je parlerai par la suite. Sous ce portique sont des boucliers d'airain : les uns ont été pris aux Scionéens et à leurs alliés; ainsi nous l'apprend l'inscription placée au-dessus; les autres, enduits de poix afin d'être préservés de la rouille, sont, dit-on, ceux des Lacédémoniens faits prisonniers dans l'île de Sphactérie.

Devant ce portique, plusieurs statues en bronze représentent des hommes célèbres. Vous y voyez d'abord Solon, qui donna des lois aux Athéniens; ensuite Séleucus, à qui sa grandeur future avait été annoncée dès les commencements par des présages non douteux.

Il y a sur la place publique d'Athènes ([3]) plusieurs monuments peu remarqués en général, entre autres l'autel de la Pitié, divinité la plus utile de toutes dans les diverses vicissitudes de la vie, et que les Athéniens seuls honorent d'un culte particulier. Ils se sont distingués, en effet, non-seulement par leur humanité, mais encore par leur piété envers les dieux, car ils ont érigé des autels à la Pudeur, à la Renommée et à la Valeur, et leur exemple prouve évidemment que ceux qui se signalent par leur piété en sont récompensés par une prospérité constante.

Le Ptoléméum ([4]), gymnase peu distant de la place publique, a pris le nom de son fondateur. On y trouve des hermès de marbre qui méritent d'être vus, une statue en bronze de Ptolémée, celles de Juba le Libyen et de Chrysippe de Soles.

([1]) Plutarque dit que ce tableau était de Polygnote.

([2]) Peinture de Paménus, frère de Phidias. Les chefs grecs y étaient représentés de grandeur naturelle.

([3]) L'agora était chez les Grecs ce que le forum a été chez les Romains, une vaste place où l'on s'assemblait pour traiter des affaires publiques et particulières. Dans les premiers temps, cette place n'était qu'un terrain uni qui s'étendait devant le palais du roi ou du chef, ou, si la ville était maritime, près du port. Dans la suite, on entoura l'agora de portiques ou colonnades, de statues consacrées au culte, à la justice, à l'administration, aux transactions publiques et privées. (Voyez plus loin, dans la description de l'Élide, une gravure et une note relatives aux agoras.)

([4]) La gymnastique était l'une des trois branches essentielles dont se composait l'éducation d'un jeune Grec. Les deux autres étaient la grammaire et la musique. Aristote en admettait une quatrième, le dessin ou la peinture. Mais ce n'étaient pas seulement les jeunes gens qui se livraient assidûment à la gymnastique; les Grecs de tout âge s'étudiaient à entretenir, par le moyen de ces exercices, la force, la souplesse du corps et la santé.

Le mot gymnase venait du mot *gumnos* (nu), parce que dans les gymnases on se dépouillait de tous ses vêtements ou l'on ne gardait qu'une légère tunique, le *chiton*, dernier vêtement de dessous chez les Grecs. Le chiton dorien était de coton, court et sans manches; le chiton ionien était de lin, très-long, et avait des manches.

Ce fut vers le temps de Solon que l'on construisit les gymnases.

Athènes possédait trois grands gymnases : le Lycée, le Cynosarge et l'Académie, sans compter d'autres gymnases de moindre importance et moins anciens, et que l'on appelait palestres.

On a découvert des ruines de gymnase à Éphèse, à Hermopolis, et à Alexandrie dans la Troade.

Dans toutes les villes, les gymnases étaient construits sur un même plan, et divisés en trois parties principales.

On entrait d'abord dans un péristyle de forme carrée ayant environ 1 200 pieds de circonférence, et composé de quatre portiques. Trois de ces portiques étaient réservés aux philosophes, rhéteurs et autres qui venaient s'y asseoir, écouter des



Le temple de Thésée est voisin de ce gymnase. On y voit peints, d'abord le combat des Athéniens contre les Amazones, combat représenté aussi sur le bouclier de Minerve et sur le piédestal de la statue de Jupiter Olympien; puis, la bataille des Centaures et des Lapithes : Thésée a déjà tué un Centaure;

discours ou converser. Le quatrième portique, du côté sud, était double et contenait, au centre : 1° l'*ephebeum*, vaste salle plus longue que large, et garnie de siéges, où les jeunes gens s'exerçaient le matin, en l'absence de spectateurs; — à droite, 2° le *coryceum* ou l'*apodyterium*, où ils quittaient leurs vêtements; 3° le *conisterium*, où ils se couvraient de poussière; 4° en retour du portique, le bain froid; — 5° à gauche de l'*ephebeum*, l'*elæothesium*, où l'on était frotté d'huile par les aliptes; 6° le *frigidarium*; 7° le *propnigeum*, en retour du portique; 8° auprès, mais plus intérieurement, derrière le *frigidarium*, le sudatoire voûté, deux fois plus long que large, et ayant en retour, d'un côté le *laconicum*, et de l'autre le bain chaud; 9° le *spheristerium*; etc.

Au delà de ce péristyle était un autre espace plus vaste, planté au centre d'arbres et de bosquets, entouré de portiques, de stades couverts nommés *xystes* et où les athlètes s'exerçaient pendant l'hiver, d'allées découvertes ou paradromides, etc.

La troisième partie du gymnase était un vaste stade où un très-grand nombre de spectateurs pouvaient assister aux luttes des athlètes.

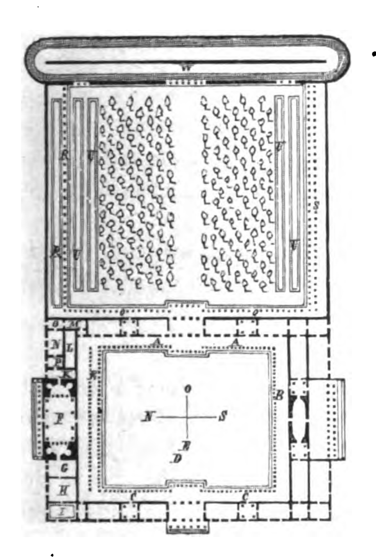
On ouvrait les gymnases au lever du soleil; on les fermait à son coucher.

Les esclaves n'étaient pas admis aux exercices gymnastiques.

L'entrée des gymnases était interdite aux femmes; seulement, à Sparte et dans quelques États doriens, les jeunes filles vêtues du chiton prenaient part aux exercices.

Le chef du gymnase avait le titre de gymnasiarque; c'était un magistrat, un personnage d'une haute importance et d'une autorité considérable. Comme marque distinctive de sa fonction, il portait un manteau de pourpre et des souliers blancs. Dans les premiers temps, on était revêtu de cette magistrature pour une année; sous les empereurs romains, on changeait les gymnasiarques jusqu'à douze et quatorze fois par année.

Les autres fonctionnaires du gymnase étaient: les cosmètes, qui présidaient à certains jeux et étaient assistés par les anticosmètes et deux hypocosmètes; — les sophronistes, chargés d'une direction morale, et assistés par les hyposophronistes; — les pédotribes, hypopédotribes et gymnastes, professeurs choisis parmi les anciens athlètes; — les aliptes, qui versaient



Plan d'un gymnase, par W. Newton. — D'après la description de Vitruve.

A, B, C, exèdres ou siéges sur trois côtés des portiques pour les philosophes, les rhéteurs, etc.
D, péristyle ou espace d'environ deux stades de tour, et entouré de portiques.
E, portique double, dont une moitié était à l'abri de la pluie pendant les jours de mauvais temps.
F, l'*ephebeum*.
G, le *coryceum* ou l'*apodyterium*.
H, le *conisterium*.
I, le *loutron*, ou bain froid.
K, l'*elæothesium*.
L, le *frigidarium*.
M, le *propnigeum*.
N, le *sudatorium*.
O, le *laconicum*.
P, le bain chaud.
Q, un des trois portiques extérieurs.
R, le *xystos*, ou portique simple, avec stade couvert, creusé et bordé de margelles, où l'on s'exerçait pendant l'hiver.
S, autre portique double, de l'autre côté des jardins et des promenades non couvertes, U.
W, vaste stade qui pouvait contenir des spectateurs.

l'huile sur les jeunes gens ou les frottaient de poussière avant la lutte, et servaient quelquefois de chirurgiens ou de professeurs.

Les exercices des enfants étaient des jeux qui semblent avoir existé de tout temps, entre autres la balle et la paume, la corde ou le bâton, que deux enfants tiraient de chaque extrémité pour éprouver leur force; la toupie ou le sabot; le scapedr.., jeu où deux enfants se tournant le dos tenaient et tiraient par ses extrémités une corde jetée sur l'enfourchure d'un arbre ou au sommet d'un poteau, en s'efforçant de se soulever ou de se faire lâcher prise mutuellement.

Les exercices de la jeunesse et de l'âge mur étaient ceux du disque, du javelot, du saut, de la danse, de la lutte avec les poings, du pancrace, de la lampadéphorie, etc., etc.

Sur les gymnases et leurs jeux, on peut consulter : Burette, *Histoire des athlètes*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. I, 3; — G. Lobker, *die Gymnastick der Hellenen*, 1835; — Wachsmuth, *Hellen. Alterth.*, t. II; —, J.-H. Krause, *die Gymnastick und Agonistik der Hellenen*, 1841; *Olympia*, 1838; *die Pythien, Nemeen*, 1841.

du reste, l'avantage est à peu près égal des deux parts. Le tableau peint sur le troisième mur du temple est presque inintelligible pour ceux qui n'en connaissent pas le sujet; ce qui vient, ou de ce que le temps



Naissance d'Érichthonius. — Peinture d'un cratère de la collection Casuccini, à Chiusi ([1]).

en a détruit une partie, ou de ce que Micon n'a pas peint l'histoire entière. Minos ayant emmené dans l'île de Crète Thésée et d'autres jeunes gens, il s'emporta contre Thésée, et, entre autres propos injurieux, il lui dit qu'il n'était pas fils de Neptune, et qu'il ne pourrait pas lui rapporter un anneau qu'il se trouvait avoir au doigt, s'il le jetait dans la mer. Et il jeta, dit-on, au même moment, cet anneau dans les flots. Thésée s'y précipita et en ressortit bientôt avec l'anneau et une couronne d'or qu'Amphitrite lui avait donnée.

On ne lui érigea un monument héroïque à Athènes que quelque temps après la défaite des Mèdes à Marathon, et lorsque Cimon, fils de Miltiade, ayant chassé les habitants de Scyros de leur île, pour venger la mort de Thésée, eut apporté ses ossements à Athènes.

Le temple des Dioscures est ancien; on les a représentés debout, et leurs enfants sont à cheval auprès d'eux. Polygnote a peint dans ce temple leur mariage avec les filles de Leucippus, et Micon a peint les héros qui s'embarquèrent avec Jason pour aller à Colchos; il a peint surtout avec le plus grand soin Acaste et ses chevaux.

L'enceinte consacrée à Aglaure est au-dessus du temple des Dioscures On raconte à son sujet que Minerve mit Érichthonius dans une boîte qu'elle confia aux trois sœurs Aglaure, Hersé et Pandrose, en leur défendant de chercher à savoir ce qu'elle contenait. Pandrose lui obéit, dit-on, mais les deux autres ouvrirent la boîte, et dès qu'elles virent Érichthonius, elles devinrent furieuses, et se précipitèrent du haut du rocher où est la citadelle, de l'endroit même où il est le plus escarpé. C'est par cet endroit que les Mèdes y montèrent et tuèrent ceux qui, croyant avoir mieux saisi que Thémistocle le sens de l'oracle, avaient entouré la citadelle de pieux et de pièces de bois.

Près de cette enceinte est le Prytanée, où sont écrites les lois de Solon. On y voit les statues de la Paix, de Vesta et de quelques hommes célèbres, entre autres celle d'Autolycus le Pancratiaste. Miltiade et Thémistocle y sont aussi, mais on a enlevé les inscriptions de leurs statues, pour y substituer les noms d'un Romain et d'un Thrace.

En allant de là dans le bas de la ville, vous trouvez le temple de Sérapis, divinité que les Athéniens reçurent de Ptolémée. Le temple le plus célèbre que ce dieu ait en Égypte est celui d'Alexandrie, et le plus ancien, celui de Memphis, où il n'est pas permis aux étrangers d'entrer, ni même aux prêtres, excepté lorsqu'on enterre le dieu Apis ([2]).

([1]) Voyez *Élite des monuments céramographiques*, t. I, pl. 85.

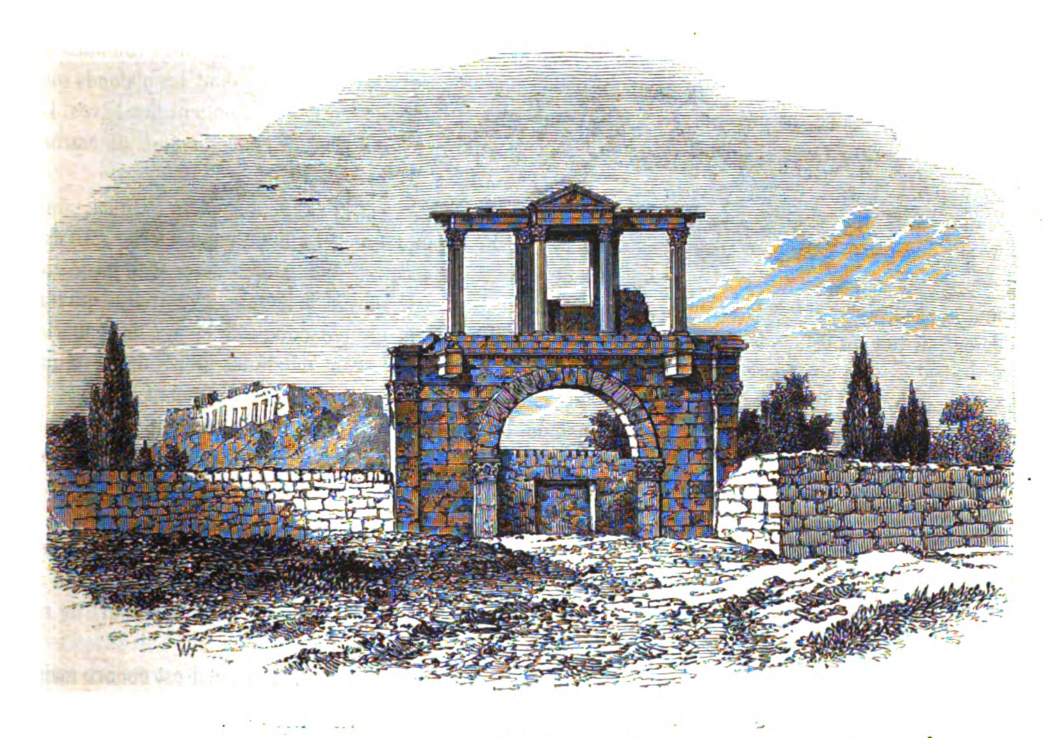
([2]) C'est à un jeune savant français, M. Mariette, que l'on doit la découverte récente du Sérapium égyptien.



A peu de distance du temple de Sérapis, est une petite place où Thésée et Pirithoüs se concertèrent pour leur expédition contre Lacédémone et contre les Thesprotes. On a érigé près de là un temple à Ilithye qui vint, dit-on, du pays des Hyperboréens à Délos pour assister Latone dans ses couches (¹). Les Déliens offrent des sacrifices à Ilithye, chantent en son honneur un hymne d'Olen, et disent que les autres peuples ont appris d'eux le nom de cette déesse, fille, suivant les Crétois, de Junon, qui lui donna le jour à Amnisus, dans le pays de Gnosse.

Les Athéniens sont les seuls chez qui les statues d'Ilithye, faites en bois, soient couvertes jusqu'aux pieds : deux de ces statues viennent de l'île de Crète et sont une offrande de Phèdre, si l'on en croit les femmes ; la plus ancienne a été apportée de Délos par Érysichthon.

C'est l'empereur Adrien qui a fait ériger la nef du temple de Jupiter Olympien, et une statue de ce dieu, admirable, moins par sa dimension (car, à l'exception des colosses qu'on voit à Rhodes et à



Arc de Thésée ou d'Adrien (²).

Rome, les autres statues colossales sont à peu près de la même taille), que parce qu'elle est entièrement d'or et d'ivoire, et que, malgré sa grandeur, elle est travaillée avec beaucoup d'art. Avant d'entrer dans ce temple, vous trouvez quatre statues de l'empereur Adrien, deux en marbre de Thasos, et deux en marbre égyptien. Devant les colonnes s'élèvent d'autres statues que les Athéniens appellent les statues des colonies. L'enceinte du temple, qui n'a pas moins de quatre stades de tour, en est aussi remplie, chaque ville en ayant érigé une à l'empereur Adrien ; mais les Athéniens les ont toutes surpassées en plaçant derrière le temple la statue colossale de ce prince, qui mérite d'être vue. On remarque divers monuments anciens dans cette enceinte : savoir, un Jupiter en bronze, le temple de Saturne et de Rhéa, et l'enceinte consacrée à la Terre surnommée Olympienne. Le sol de cette enceinte

(¹) « Ilithye, compagne des parques prudentes, fille de la très-puissante Junon, écoute-moi, patronne des enfants. Sans toi, privés de voir et la lumière et la nuit sombre, nous ne connaîtrions jamais ta sœur Hébé, la belle. » (Pindare, septième *néméenne.)*

(²) Ce monument est en marbre du Pentélique ; les blocs sont reliés entre eux par des crampons de métal.

offre une ouverture d'environ une coudée, par laquelle on dit que les eaux s'écoulèrent après le déluge de Deucalion. On y jette tous les ans des gâteaux de farine de froment pétrie avec du miel. Vous trouvez aussi dans l'enceinte du temple de Jupiter Olympien une statue placée sur une colonne, et qui représente Isocrate. On a fait sur cet orateur trois observations importantes : la première, qu'il fut très-constant dans ses habitudes, n'ayant pas cessé d'avoir des disciples jusqu'à la fin de sa très-longue vie, car il vécut quatre-vingt-dix-huit ans ; la seconde, qu'il se montra fort prudent, au point de ne vouloir jamais entrer dans les charges ni se mêler des affaires publiques ; la troisième enfin, qu'il aimait tellement la liberté, qu'à la nouvelle de la bataille de Chéronée, il se laissa mourir volontairement de chagrin.

Il y a dans le même endroit un trépied en bronze supporté par des Perses en marbre de Phrygie; les figures et le trépied sont également dignes de remarque. L'ancien temple de Jupiter avait été érigé par Deucalion, à ce que disent les Athéniens ; et pour prouver qu'il avait demeuré à Athènes, ils montrent son tombeau, qui n'est pas très-éloigné du temple actuel.

Adrien a orné Athènes de plusieurs autres édifices, qui sont le temple de Junon, celui de Jupiter Panhellénien, et le Panthéon. Mais on admire surtout des portiques formés par cent vingt colonnes de marbre de Phrygie et dont les murs sont du même marbre ; on y voit des salles dont les plafonds sont ornés d'or et d'albâtre, et qui sont décorées de tableaux et de statues ; elles contiennent des livres. Le gymnase qui porte le nom d'Adrien est dans le même endroit ; il est orné de cent colonnes de marbre de Libye.

Après le temple de Jupiter Olympien (¹), et dans son voisinage, est la statue d'Apollon Pythien, ainsi qu'un autre temple d'Apollon surnommé Delphinien. On raconte que ce temple étant achevé, à l'exception du toit, Thésée vint à Athènes, où il était absolument inconnu : sa tunique descendait jusqu'aux talons, et sa chevelure était tressée avec élégance. Lorsqu'il passa devant le temple, les ouvriers qui travaillaient au toit lui demandèrent en raillant comment il se faisait qu'une jeune fille en âge de se marier courût ainsi les champs toute seule. Il ne leur répondit rien, mais ayant dételé les bœufs de la voiture qui était près de là, il en jeta la couverture plus haut que le toit du temple qu'ils venaient de faire.

On ne dit rien de particulier sur l'endroit nommé les Jardins, ni sur le temple de Vénus, ni même sur la statue de cette déesse qui est auprès de ce temple. Cette statue est de forme carrée, comme les hermès, et l'inscription nous apprend que Vénus Uranie est l'aînée des Parques.

La Vénus dans les jardins d'Alcamènes (²) est un des ouvrages qu'on admire le plus à Athènes.

Le temple d'Hercule, nommé le Cynosarge, est près de là. Ceux qui ont lu l'oracle où il est question d'une chienne blanche, savent d'où vient ce nom. On y voit les autels d'Hercule et d'Hébé, fille de Jupiter, qui fut, dit-on, mariée à Hercule ; Alcmène et Iolaüs, qui aida Hercule dans la plupart de ses travaux, y ont aussi des autels.

Le Lycée a pris son nom de Lycus, fils de Pandion (³) ; il a été, dès son origine, et il est encore maintenant consacré à Apollon, qui a pris le surnom de Lycien. On dit que Lycus a aussi donné le nom de Lyciens aux Termiles, chez qui il se retira lorsque Égée l'eut chassé d'Athènes.

Derrière le Lycée est le tombeau de Nisus, roi de Mégare. Ce prince ayant été tué par Minos, fut emporté par les Athéniens, qui l'enterrèrent là. Suivant la tradition, ce Nisus avait des cheveux couleur de pourpre, et le destin avait décidé qu'il mourrait aussitôt qu'ils seraient coupés. Les Crétois arrivés dans la Mégaride en prirent du premier abord toutes les villes, et formèrent le siége de Nisée, où Nisus s'était réfugié. La fille de Nisus, devenue amoureuse de Minos, coupa les cheveux de son père. Voilà ce qu'on raconte.

Les fleuves qui arrosent l'Attique sont l'Ilissus, l'Éridan, qui porte le même nom qu'un fleuve des Gaules et se jette dans l'Ilissus. On dit qu'Orithye jouait sur les bords de l'Ilissus, lorsque Borée

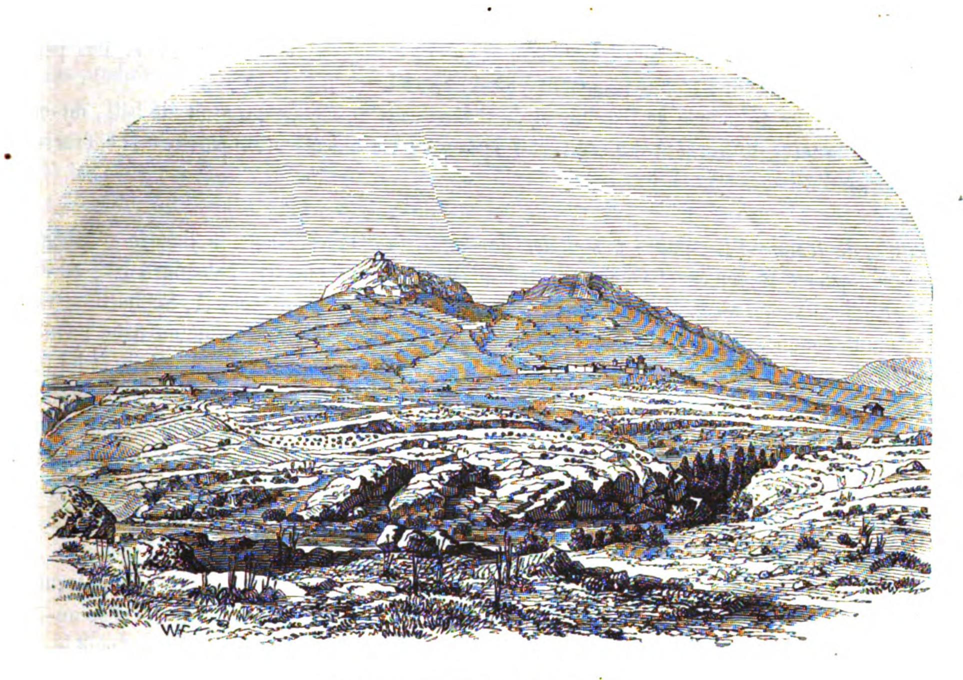
(¹) Voyez plus loin, dans la description de l'Élide, le temple de Jupiter à Olympie.

(²) Alcamènes était élève de Phidias qui passait pour avoir mis la dernière main à cet ouvrage. Suivant Lucien, ce qu'on admirait le plus dans cette statue, c'étaient les parties saillantes du visage, les mains et les doigts. (Cl.)

(³) On cite souvent ce gymnase, qui était élevé près de l'Ilyssus. C'était le lieu où Aristote avait enseigné la philosophie en se promenant. Apollon y était représenté appuyé sur une colonne, le bras droit replié sur la tête, et un arc dans la main gauche.



l'enleva (¹); elle devint son épouse, et ce fut en faveur de cette alliance que Borée vint au secours des Athéniens en faisant périr la plus grande partie des vaisseaux des barbares. Les Athéniens disent que



Les bords de l'Ilissus et le mont Hycabèthes.

l'Ilissus est consacré à différentes divinités, entre autres aux Muses, qui ont sur ses bords un autel, sous le nom de Muses Ilissiades.

En traversant l'Ilissus, vous trouvez le canton nomme Agræ, et le temple de Diane Agrotera. Cet endroit est, dit-on, le premier où Diane ait chassé à son arrivée de Délos; c'est pourquoi sa statue tient un arc. Il serait difficile de faire partager par une simple description le plaisir et l'admiration qu'on éprouve à la vue du stade de marbre blanc qui est près de là. Voici ce qui peut faire juger de sa grandeur. Sur les bords de l'Ilissus s'élève un mont qui forme un croissant, dont les deux extrémités vont rejoindre la rive du fleuve. Un Athénien nommé Hérodes en a fait un stade, et y a presque épuisé la carrière du mont Pentélique (²).

Les Trépieds sont une rue qui vient du Prytanée; on lui donne ce nom à cause de quelques petits temples sur lesquels sont des trépieds de bronze qui contiennent des statues d'un très-grand prix (³). On y voit le Satyre que Praxitèle regardait comme un de ses meilleurs ouvrages. Phryné lui ayant un jour demandé la plus belle de ses statues, il consentit, dit-on, à la lui donner, mais il ne voulut pas la désigner. Alors Phryné aposta un de ses esclaves qui vint en courant dire que le feu, ayant pris à la maison de Praxitèle, avait consumé la plus grande partie de ses ouvrages, que cependant tout n'avait pas péri. Praxitèle se précipita aussitôt à la porte en criant que tout le fruit de ses travaux était perdu, si la flamme n'avait pas épargné son Amour et son Satyre. Phryné le rassura en lui disant qu'il

(¹) Voyez sur ce sujet un charmant passage de Platon, au commencement du dialogue entre Socrate et Phèdre sur le *Beau*

(²) Ce stade était celui où se célébraient les jeux des panathénées. L'orateur Lycurgue l'avait fait entourer de murs et en avait fait aplanir le sol. Hérodes, fils d'Atticus, ayant été couronné à la fête des panathénées, promit aux Athéniens de faire ce stade en marbre blanc, et il exécuta sa promesse. (Philostrate.) — Les Athéniens l'en récompensèrent par une épigramme.

Voyez plus loin, dans la description de la Messénie, le plan d'un stade.

(³) Suivant Stuart, le petit monument que l'on appelle la *Lanterne de Démosthènes* était un de ces temples.

n'y avait rien de brûlé, mais que, grâce à cette ruse, elle venait d'apprendre de lui-même ce qu'il avait fait de mieux; et elle choisit la statue de l'Amour.

On voit, dans le temple voisin, un Satyre encore enfant, présentant une coupe à Bacchus; l'Amour debout et le Bacchus qui est auprès sont de Thymilus. Le temple de Bacchus, qui est vers le théâtre, est le plus ancien de tous. Il y a dans la même enceinte deux temples et deux statues de Bacchus: l'un est le Bacchus d'Éleuthère, et l'autre, en ivoire et en or, est un ouvrage d'Alcamènes. Les peintures qui ornent ce lieu figurent Bacchus ramenant Vulcain au ciel.

Dans le voisinage du temple de Bacchus et du théâtre, est un édifice qui avait été bâti, dit-on, sur le modèle de la tente de Xerxès; il a été rebâti de nouveau, ayant été brûlé par Sylla, général romain, après la prise d'Athènes [1].

Theâtre; le temple d'Esculape; armes des Sarmates. — On voit dans le théâtre d'Athènes des portraits de poëtes tragiques et comiques, très-obscurs pour la plupart. Ménandre est, en effet, le seul de ces derniers qui ait eu de la célébrité, et parmi les tragiques qui sont là, Sophocle et Euripide sont les plus connus. On raconte que les Lacédémoniens ayant fait une irruption dans l'Attique au moment de la mort de Sophocle, Bacchus apparut en songe à celui qui les commandait, et lui ordonna de rendre à la nouvelle sirène les honneurs dus aux morts. Il pensa que ce songe désignait Sophocle et ses poésies; en effet, on compare encore maintenant le charme des poëmes et des discours au chant des sirènes. Je crois que le portrait d'Eschyle a été fait longtemps après sa mort, et après le tableau de la bataille de Marathon. Eschyle dit que dans sa jeunesse, s'étant endormi dans une vigne où il gardait les raisins, Bacchus lui apparut en songe, et lui ordonna de composer une tragédie; lorsqu'il fit jour, il essaya d'obéir au dieu, et y réussit avec beaucoup de facilité: c'est là ce qu'il racontait.

Sur le mur austral de la citadelle, du côté du théâtre, on voit une égide au milieu de laquelle est une tête dorée de la gorgone Méduse [2]. Vers le sommet du théâtre, et dans les roches, au-dessous de la citadelle, est une grotte sur laquelle est un trépied qui renferme Apollon et Diane tuant les enfants de Niobé: c'est un rocher escarpé qui, vu de près, ne ressemble nullement à une femme; mais en vous éloignant un peu, vous croyez voir une femme ayant la tête penchée et en pleurs.

En allant du théâtre à la citadelle, vous trouvez le tombeau de Talus; Dédale, ayant tué ce Talus qui était son élève et fils de sa sœur, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Crète d'où il s'évada dans la suite, et il alla dans la Sicile vers Cocalus. Le temple d'Esculape mérite d'être vu à cause des statues du dieu, de ses enfants et des peintures dont il est orné. Il renferme la fontaine près de laquelle Halirrhothius, fils de Neptune, fut tué par le dieu Mars; meurtre qui devint le sujet d'un procès, le premier de ce genre.

On voit aussi dans ce temple une cuirasse sarmate, qui prouve que ces peuples ne sont pas moins industrieux que les Grecs. Les Sarmates n'ont ni mines de fer, ni moyens de se procurer ce métal, étant de tous les barbares de ces contrées, ceux qui ont le moins de commerce avec les étrangers: ils y suppléent de la manière suivante. Ils mettent à leurs lances des pointes d'os; leurs arcs sont de bois de cormier, ainsi que leurs flèches qui sont aussi armées d'os. Ils jettent des cordes sur leurs ennemis, et après les avoir enveloppés, ils détournent leurs chevaux, et renversent, en tirant ces cordes, tous ceux qui s'y trouvent pris. Quant à leurs cuirasses, voici comment ils les font: ils nourrissent tous beaucoup de chevaux, ce qui leur est facile, le pays étant possédé en commun et ne produisant que des herbes sauvages, car ce peuple est nomade. Ils se servent de ces chevaux non-seulement pour la guerre, mais encore pour leur nourriture et pour les sacrifices qu'ils font aux divinités du pays. Ils amassent la corne de leurs pieds, la nettoient et la fendent en plaques qu'ils assemblent comme des écailles de serpent; ceux qui n'ont point vu de serpent n'ont qu'à se représenter une pomme de pin encore verte, ses écailles peuvent très-bien se comparer aux plaques que les Sarmates font avec cette corne; ils les percent, les cousent les unes aux autres avec des nerfs de chevaux ou de bœufs, et en font des cui-

(1) Il semble, d'après un passage de Plutarque, que c'était l'odéon de Périclès, bâti en effet sur le modèle de la tente de Xerxès. On ne doit pas le confondre avec celui qu'avait fait construire Hérodes Atticus.

(2) Ce fut sans doute la tête de Méduse, dont il s'agit ici, qui fut volée par un certain Philogus dont parle Isocrate. Suidas le nomme Philéus. Meursius suppose que ce fut celle qui était sur la poitrine de la Minerve de Phidias; mais celle-ci était en ivoire, comme nous l'apprend Pausanias, et ne pouvait pas tenter la cupidité d'un voleur. (Cl.)



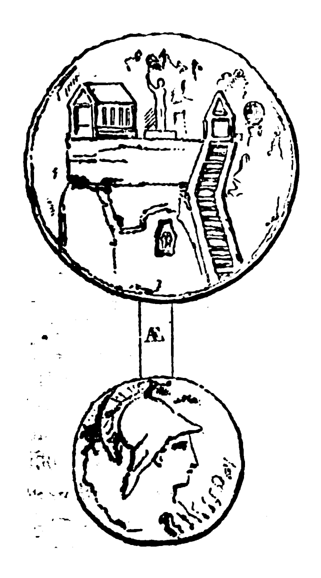
rasses non moins élégantes ni moins solides que celles des Grecs, car elles résistent également bien aux coups portés de près et aux javelots. Les cuirasses de lin sont bien moins utiles à la guerre qu'à la chasse, car le fer les pénètre en forçant un peu, tandis que les dents des lions et des léopards s'y émoussent. On peut voir des cuirasses de lin dans différents temples, et entre autres, dans celui d'Apollon Gryniéen, où il y a un bois sacré de la plus grande beauté, tout planté d'arbres cultivés, ou qui, sans produire de fruits, flattent agréablement la vue ou l'odorat.

Tombeau d'Hippolyte; propylées; peintures. — En continuant par là votre route vers la citadelle, après le temple d'Esculape, vous trouvez celui de Thémis, et, devant ce dernier, le tombeau de terre qu'on a élevé à Hippolyte. On dit que les imprécations de son père furent la cause de sa mort, et les barbares eux-mêmes, qui ne sont pas entièrement étrangers à la langue grecque, ont entendu parler de l'amour de Phèdre. On voit à Trézène un myrte dont les feuilles sont toutes percées; on prétend qu'il n'a pas toujours été ainsi, et que ces trous sont l'ouvrage de Phèdre, qui, dans le chagrin où la plongeait son amour, le perçait avec l'aiguille qui lui servait à tenir ses cheveux.

Vous trouvez ensuite le temple de la Terre Courotrophos (qui nourrit les enfants) et celui de Cérès Chloé (verdoyante). Ceux qui veulent comprendre ces surnoms peuvent interroger les prêtres.

La citadelle n'a qu'une seule entrée, tous les autres côtés étant très-escarpés ou fortifiés de murs (¹).

(¹) L'acropole. Au mois d'août 1656, la foudre tomba sur l'acropole d'Athènes, pendant le siége qu'elle soutenait contre les Vénitiens, et fit sauter les propylées, convertis par les Turcs en magasin à poudre. Ce qui reste de ce chef-d'œuvre d'architecture suffit encore pour que l'on en puisse comprendre l'usage et imaginer la magnificence. L'acropole d'Athènes, formée d'un rocher escarpé de toutes parts, était entourée de murailles bâties sur le précipice, et accessible d'un seul côté. Ces murs dessinaient comme un ovale allongé dans la direction de l'est à l'ouest, et le chemin qui conduisait à la citadelle, après avoir tourné sur la pente de la colline, aboutissait à l'extrémité occidentale de la plate-forme, en vue du Pnyx et vis-à-vis du rocher de l'Aréopage. C'est là que s'élèvent les propylées, qui étaient la porte et comme le bastion principal de l'acropole. A Mégare, à Corinthe, à Argos, dans tous les lieux où se trouvait une acropole entourée de remparts, la porte principale était défendue par des plates-formes avancées où l'on plaçait des soldats, et qui portaient le nom de propylées.



Médaille d'Athènes. — Musée britannique.

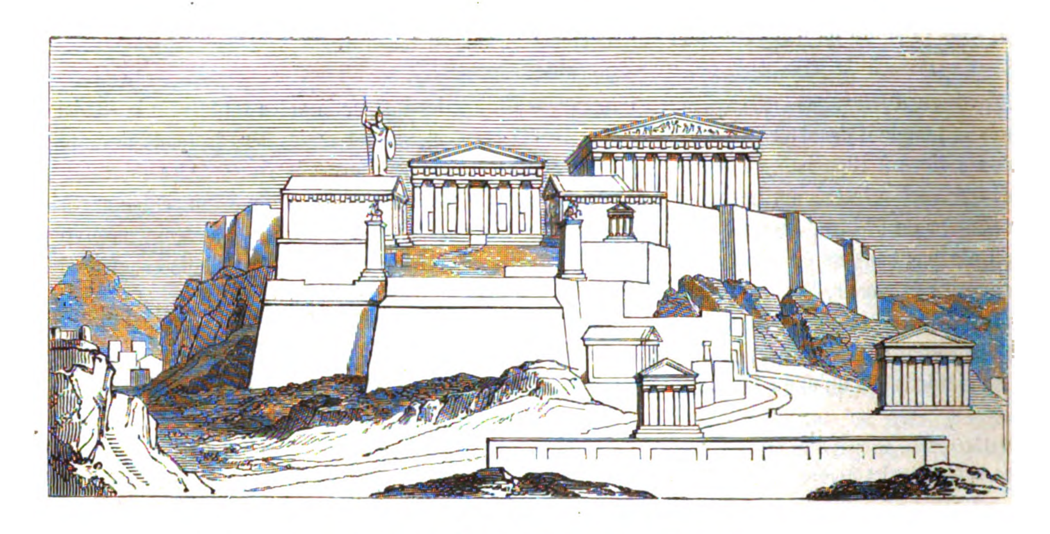
Un Français, élève de l'école d'Athènes, M. Beulé, a retrouvé l'entrée antique de la citadelle, au pied de l'acropole, dans l'axe de la porte centrale des propylées. La façade extérieure de l'acropole est parallèle à la grande façade des propylées. Cette façade, large de 72 pieds, est divisée en trois parties égales. Au milieu est un mur en marbre, percé d'une porte dorique, exactement dans l'axe de la porte centrale des propylées; à droite et à gauche, au nord et au sud, sont deux tours carrées en pierre qui s'avancent pour défendre l'entrée de la citadelle. Le mur du milieu, haut de 21 pieds, est composé de marbres empruntés à divers monuments, et a été relevé ou restauré par les Romains, à en juger par le soin et le goût avec lesquels ces fragments ont été rassemblés, fragments qui rappellent les débris de temples ruinés employés pour le couronnement du mur que Thémistocle fit construire. Les tours paraissent avoir été rasées par les soldats romains, à dix pieds au-dessus du sol, lors de la destruction des murs, après la prise d'Athènes par Sylla. Grâce à M. Beulé, on a aujourd'hui le plan entier, l'ensemble et les détails de l'escalier qui établit la communication entre la porte du mur ancien et celle des propylées. A la hauteur du palier central existaient très-probablement deux portes latérales; au nord, on arrivait par l'escalier de Pan, aujourd'hui souterrain, mais qu'on voyait à ciel ouvert il y a trente ans. Du côté du midi, on passait sous le temple de la Victoire Aptère, et c'est par ce chemin que montaient les victimes.

Tout donne à penser que cette disposition, quoique ne datant que des premiers siècles de notre ère, reproduit le plan primitif de Mnésiclès, l'architecte des propylées. On peut consulter sur ce sujet un mémoire de M. Guigniault.

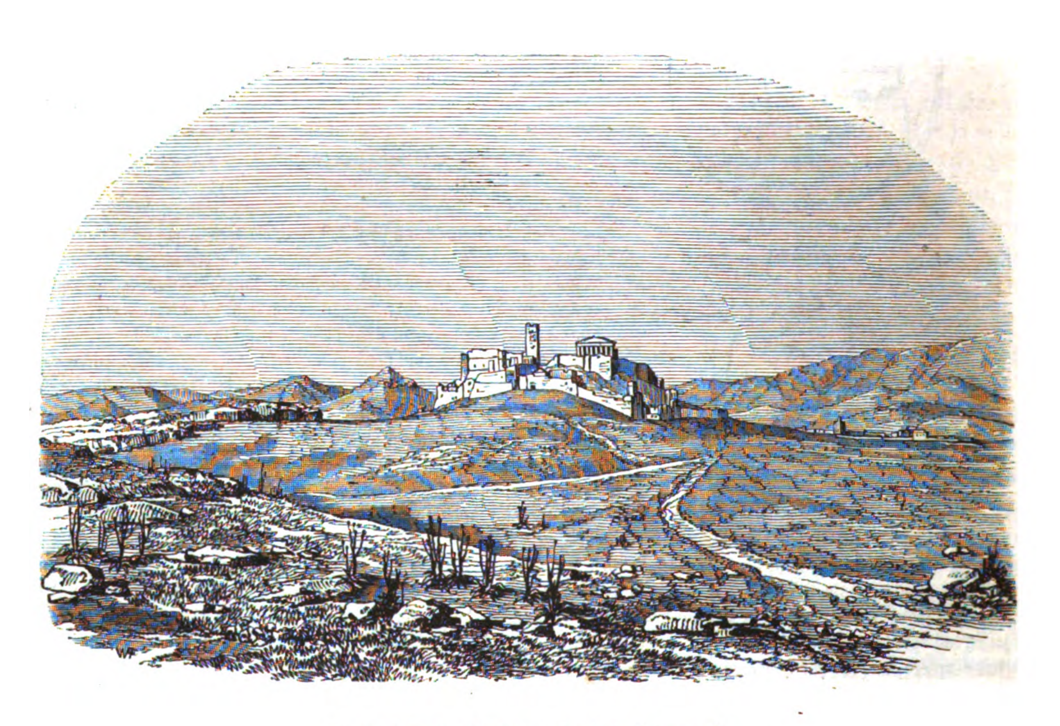
Vers 1846, des fouilles faites par M. Titeux, architecte français, ancien élève de l'école de Rome, avaient déjà démontré que la partie inférieure du grand escalier était enfouie à une notable profondeur; cette découverte a servi de point de départ à M. Beulé, qui se propose de faire graver l'entrée de la citadelle restaurée.

M. Émile Burnouf, élève de l'école d'Athènes, a publié un mémoire remarquable sur les propylées dans le premier cahier des *Archives des missions scientifiques et littéraires* (janvier 1850).

Les propylées ont leur faîte en marbre blanc, et c'est l'ouvrage le plus admirable qu'on ait fait jusqu'à présent, tant pour le volume des pierres que pour la beauté de l'exécution. Je ne saurais dire au juste



Vue orientale de l'Acropole d'Athènes restaurée. — D'après Leake.



Vue de l'Acropole d'Athènes. — Dessin de M. Doussault.

si les deux figures équestres qu'on y voit représentent les fils de Xénophon, ou si elles n'ont été faites que pour servir d'ornement. Le temple de la Victoire Aptéros (sans ailes) est à droite des propylées. La



Les Propylées. — D'après la gravure jointe au mémoire de M. Émile Burnouf sur les propylées. (Voy. page 251, note 1.)



Bas-relief du temple de la Victoire Aptère, dessiné à Athènes par M. Doussault. — (Deux autres fragments de Victoires ailées ont été retrouvés, près de ce temple, en 1852.)

mer se découvre de cet endroit, et c'est de là, dit-on, qu'Égée se précipita et se tua lorsqu'il vit revenir avec des voiles noires le vaisseau qui avait transporté les jeunes Athéniens dans l'île de Crète. Thésée, en effet, comptant sur sa valeur, était parti avec l'espoir de tuer le Minotaure, et avait promis à son père de mettre des voiles blanches au vaisseau s'il revenait vainqueur. Ariane lui ayant été enlevée, il oublia sa promesse, et Égée, croyant qu'il avait péri, se tua en se précipitant du haut de la citadelle. On voit encore à Athènes le monument héroïque d'Égée.

A gauche des propylées est un petit édifice orné de peintures. Parmi celles que le temps n'a pas entièrement effacées, on remarque Diomède emportant de Troie la statue de Minerve, et Ulysse à Lemnos se saisissant des flèches de Philoctète. On y voit aussi Oreste et Pylade tuant, l'un Égisthe, et le second les fils de Nauplius qui étaient venus au secours d'Égisthe. Une autre partie de ce tableau représente Polyxène qu'on va sacrifier sur le tombeau d'Achille. Homère a bien fait de passer sous silence une action aussi cruelle. Il me semble aussi qu'il a eu raison de dire qu'Achille prit Scyros, au lieu de le représenter dans cette île confondu avec des jeunes filles, comme l'ont fait d'autres poëtes, ce que Polygnote a représenté dans l'édifice dont nous parlons. Il y a peint également Nausicaa avec ses compagnes, lavant ses vêtements dans le fleuve, et Ulysse debout auprès d'elles, le tout d'après Homère. On y remarque encore d'autres peintures, savoir : Alcibiade avec les emblèmes de la victoire de la course des chars qu'il avait remportée à Némée ; Persée se rendant à Sériphe, et portant à Polydecte la tête de Méduse (je réserve pour un autre livre ce que j'ai à dire de Méduse). Au-dessus de ces peintures, en laissant de côté l'enfant qui porte des urnes et le lutteur peint par Timænète, on voit le portrait de Musée. J'ai lu dans des vers que Musée avait reçu de Borée le don de voler dans les airs ; mais ces vers sont, à ce que je crois, d'Onomacrite, car je ne connais rien qui soit incontestablement de Musée, excepté l'hymne pour les Lycomèdes, en l'honneur de Cérès.

Vers l'entrée même de la citadelle vous trouvez la statue de Mercure Propyléus, et les Grâces, qui sont, à ce qu'on dit, l'ouvrage de Socrate, fils de Sophronisque. Socrate fut reconnu par la Pythie pour le plus sage de tous les mortels, honneur que n'avait pu obtenir Anacharsis, quoiqu'il le désirât et se fût rendu à Delphes pour cela.

Les sept sages ; Léæna ; Diitréphès ; les satyres ; la citadelle. — Les Grecs disent, entre autres choses, qu'il y a eu sept sages : ils y placent un tyran de Lesbos, et Périandre, fils de Cypsélus, quoique Pisistrate et Hippias son fils fussent bien plus humains que Périandre, et bien plus habiles que lui dans l'art militaire et dans celui de gouverner les hommes, au moins jusqu'à l'assassinat d'Hipparque ; car Hippias, se livrant alors à toute sa colère, sévit contre différentes personnes, et contre une femme nommée Léæna. En effet, après la mort d'Hipparque (ce que je dis n'a point encore été écrit, quoique les Athéniens en général le tiennent pour constant), il la fit expirer dans les tourments, présumant qu'elle n'avait pas ignoré les projets d'Aristogiton. Les Athéniens, lorsqu'ils eurent secoué le joug des fils de Pisistrate, consacrèrent une lionne en bronze pour honorer la mémoire de cette femme ([1]).

La statue de Vénus qu'on voit auprès est, dit-on, une offrande de Callias, et a été faite par Calamis.

Non loin de là est la statue en bronze de Diitréphès percé de flèches. Il est connu par divers exploits que racontent les Athéniens, et il fut chargé de reconduire dans leur pays les soldats thraces qui, n'étant arrivés qu'après le départ de Démosthène pour Syracuse, n'avaient pas pu s'embarquer.

J'ai été étonné de voir Diitréphès ainsi percé de flèches, l'usage de l'arc étant inconnu aux Grecs, les Crétois seuls exceptés ; car les Locriens d'Opunte qui, suivant Homère, allèrent au siége de Troie avec l'arc et la fronde, étaient déjà pesamment armés à l'époque de la guerre des Mèdes. Les Maliens eux-mêmes n'ont pas conservé l'usage des flèches ; je ne crois pas qu'il leur fût connu avant Philoctète, et ils y renoncèrent bientôt.

Près de Diitréphès (je passe sous silence les statues moins remarquables), on voit Hygiée (la santé), qu'on dit fille d'Esculape, Minerve surnommée elle-même Hygiée, et une pierre assez peu élevée pour qu'un homme de petite taille puisse s'asseoir dessus. On dit que Silène s'y reposa lorsque Bacchus vint dans l'Attique. Le nom de Silène se donne aux satyres avancés en âge. Voulant savoir plus positivement

([1]) Cette lionne n'avait pas de langue ; elle était placée dans la citadelle. C'était Tisicrate qui l'avait sculptée.

à quoi m'en tenir sur l'existence des satyres, j'ai questionné beaucoup de monde, et voici ce que j'ai appris d'Euphémus Carien. S'étant embarqué pour aller en Italie, il fut écarté de sa route par les vents, et emporté dans la mer extérieure (l'Océan), où les vaisseaux ne vont jamais. Ils y virent beaucoup d'îles, les unes désertes, les autres peuplées d'hommes sauvages. Les matelots ne voulaient pas approcher de ces dernières, ayant abordé précédemment dans quelques-unes, et sachant de quoi leurs habitants étaient capables; ils s'y virent cependant encore forcés. Les matelots donnaient à ces îles le nom de Satyrides. Leurs habitants sont roux et ont des queues presque aussi longues que celles des chevaux. Ils accoururent vers le vaisseau dès qu'ils l'aperçurent; ils ne parlaient point.

Les autres choses que j'ai remarquées dans la citadelle d'Athènes sont: un enfant en bronze fait par Lycius, fils de Myron : il tient un vase d'eau lustrale; Persée coupant la tête de Méduse, par Myron lui-même; le temple de Diane Brauronia (la statue de la déesse est de Praxitèle). Ce surnom de Diane vient de Brauron, bourg de l'Attique, où se trouve l'ancienne Diane en bois qui était, dit-on, dans la Tauride. Parmi les offrandes se trouve aussi le cheval Durien en bronze. A moins de croire les Phrygiens absolument dépourvus de bon sens, on sera convaincu que ce cheval était une machine de guerre inventée par Épéus pour renverser les murs de Troie. Les Grecs les plus vaillants se cachèrent, dit-on, dans ce cheval, et c'est ainsi qu'il est représenté en bronze, car vous en voyez sortir Teucer, Ménesthée et les deux fils de Thésée.

Viennent ensuite des statues d'hommes célèbres : la première est celle d'Épicharinus, vainqueur à la course avec les armes; elle est de Critias. Énobius fit une bonne action en obtenant un décret pour le rappel de Thucydide, fils d'Olorus. Sa statue est aussi là. Thucydide fut assassiné en revenant de son exil, et l'on voit son tombeau vers les portes Mélitides. Je ne répéterai point ce que d'autres ont dit d'Hermolycus le Pancratiaste, et de Phormion, fils d'Asopichus, à qui on a aussi érigé des statues; j'ajouterai seulement, au sujet de Phormion, qu'étant d'une famille distinguée et jouissant lui-même de la meilleure réputation, il se trouvait accablé de dettes; ce qui lui fit prendre le parti de se retirer dans le bourg de Pæanie. Il y faisait sa résidence, lorsque les Athéniens le choisirent pour général de leurs forces navales; il refusa de s'embarquer en disant qu'il avait beaucoup de dettes, et que tant qu'elles ne seraient pas payées, il ne pourrait guère inspirer du courage à ses soldats : alors les Athéniens, qui voulaient absolument l'avoir pour général, payèrent ses créanciers.

On voit aussi dans la citadelle Minerve frappant le silène Marsyas, parce qu'il avait ramassé les flûtes que la déesse avait jetées, et dont elle ne voulait pas qu'on se servît.

Un peu au delà de tous les objets dont je viens de parler, est un groupe représentant le combat de Thésée et du Minotaure, soit que celui-ci fût un homme, soit qu'il fût un monstre, opinion qui a prévalu; des femmes ont en effet, même de mon temps, donné le jour à des monstres bien plus extraordinaires. Vous y voyez aussi Phrixus, fils d'Athamas, qui, après avoir été transporté à Colchos par un bélier, le sacrifie à un dieu qui, autant que je puis le conjecturer, est celui que les Orchoméniens nomment Jupiter Laphystius. Après avoir coupé les cuisses, suivant l'usage des Grecs, il les regarde brûler. Viennent ensuite plusieurs autres figures, parmi lesquelles vous remarquez Hercule étranglant deux serpents, Minerve sortant de la tête de Jupiter, et un taureau, offrande de l'aréopage. A quelle occasion cette offrande? Ce serait la matière de beaucoup de conjectures : j'ai déjà remarqué que les Athéniens attachent beaucoup plus d'importance que les autres peuples à tout ce qui concerne le culte des dieux. Ils sont les premiers qui aient donné le surnom d'Ergané à Minerve, qui aient fait des Mercures en forme de colonnes, et qui aient érigé un temple au génie Spoudæon. Ceux qui tiennent moins à l'antiquité des ouvrages qu'à leur beauté, peuvent remarquer un homme qui a un casque sur la tête, et dont les ongles sont en argent; c'est un ouvrage de Cléœtas.

Les autres statues sont : la Terre suppliant Jupiter de lui envoyer de la pluie, soit que l'Attique seule en eût besoin, soit que la sécheresse affligeât toute la Grèce; Timothée, fils de Conon, et Conon lui-même; Progné et Itys son fils, dont elle médite la mort : c'est une offrande d'Alcamènes; Minerve et Neptune faisant paraître, l'une un olivier, et l'autre une vague de la mer; la statue de Jupiter par Léocharès, et celle de Jupiter Poliéus. Je vais décrire ce qui se pratique dans les sacrifices qu'on lui offre, mais je ne dirai pas la raison qu'on en donne. On met sur son autel de l'orge et du blé mêlés ensemble qu'on laisse là sans aucune garde; le bœuf destiné au sacrifice s'approche de l'autel et mange

ces grains ; alors un des prêtres, qu'on nomme le buphonus, lui lance sa hache (ainsi le veut la coutume) et prend aussitôt la fuite ; les assistants, comme s'ils n'avaient pas vu celui qui a commis cette action, font faire le procès à la hache : c'est ainsi que tout cela se passe.



Le Parthénon, ou temple de Minerve. — Dessiné à Athènes par Freeman, en 1844.

Le Parthénon ; la statue de Minerve ; les Arimaspes ; Apollon Parnopius. — Vous arrivez ensuite au temple nommé le Parthénon (1) ; l'histoire de Minerve occupe tout le fronton antérieur, et l'on

(1) Les Perses avaient détruit le Parthénon. Ce fut Périclès qui le fit reconstruire par Ictinus et Callicrates, sous la direction de Phidias.

Les dimensions du Parthénon sont de 217 pieds 9 pouces de longueur, sur 98 pieds 6 pouces de largeur. Les colonnes qui entouraient l'édifice, hautes de 47 pieds, étaient au nombre de quarante-six. Le temple entier et ses ornements étaient peints.

Pour se former une idée de toute la beauté de ce monument célèbre, il faudrait voir, à Athènes, ses restes admirables, et à Londres, dans le *British Museum*, ses sculptures enlevées et vendues au gouvernement anglais par lord Elgin.

« Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples, dit Chateaubriand. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme, dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthénon a des proportions si heureuses ; comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des muses, la nature ne conseille point les écarts ; elle tend, au contraire, à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses. »

Voyez l'introduction des *Bas-Reliefs du Parthénon et du temple de Phigalie*, disposés suivant l'ordre de la composition originale, et gravés suivant les procédés de M. Achille Collas, sous la direction de MM. Paul Delaroche, Henriquel Dupont et Charles Lenormant, 1838.

voit sur le fronton opposé sa dispute avec Neptune, au sujet de l'Attique. La statue de la déesse est en ivoire et en or; sur le milieu de son casque est un sphinx (je rapporterai dans la description de la Béotie ce qu'on dit du sphinx), et des Gryphons sont sculptés sur les deux côtés ([1]). Aristée de Proconnèse dit dans ses vers que les Gryphons, pour défendre l'or que le pays produit, combattent avec les Arimaspes, dont le pays est au-dessus de celui des Issédons. Ces Arimaspes, dont le pays est au-dessus de celui des Issédons, sont des hommes qui naissent tous avec un seul œil; quant aux Gryphons, ils ont le corps d'un lion, avec les ailes et le bec d'un aigle. Mais en voilà assez sur les Gryphons ([2]). Minerve est debout avec une tunique qui descend jusqu'aux pieds. Sur sa poitrine est une tête de Méduse en ivoire. Elle tient d'une main une Victoire qui a quatre coudées ou environ de haut, et de l'autre une pique ([3]). Son bouclier est posé à ses pieds, et près de la pique est un serpent qui représente peut-être Érichthonius. La naissance de Pandore est sculptée sur le piédestal de la statue. Hésiode et d'autres poëtes disent que Pandore est la première femme qu'il y ait eu, et que le sexe féminin n'existait pas avant elle. Je n'ai pas vu dans le temple d'autre statue que celle de l'empereur Adrien, et vers l'entrée, celle d'Iphicrate, qui se signala par un grand nombre d'actions éclatantes.



La dispute de Minerve (Athénée) et de Neptune (Posidon) au sujet de l'Attique. — D'après une amphore tyrrhénienne à figures noires, de la collection Durand, aujourd'hui dans la collection de Luynes ([4]).

Au delà du temple est la statue en bronze d'Apollon Parnopius, qui passe pour être l'ouvrage de Phidias. On l'a surnommé Parnopius parce qu'il promit de délivrer le pays des sauterelles (parnopes) qui le ravageaient. On sait qu'il tint sa parole, mais on ne dit pas par quel moyen. J'ai vu trois fois les sauterelles détruites sur le mont Sipyle, et toujours d'une manière différente : les unes furent emportées par un violent coup de vent; les autres furent détruites par une pluie suivie d'une chaleur excessive; la troisième fois, elles périrent saisies d'un froid subit. Tout cela est arrivé de mon temps.

On voit dans la citadelle d'Athènes la statue de Périclès, fils de Xanthippus, et celle de Xanthippus lui-même, qui combattit à Mycale contre les Mèdes. Mais Périclès n'est pas dans le même endroit. Tout auprès de Xanthippus est placé Anacréon de Téos, le premier, après Sapho de Lesbos, qui ait consacré presque tous ses vers à l'amour. Vous diriez à le voir qu'il est dans l'ivresse et qu'il chante. On voit ensuite deux ouvrages de Dinomène : Io, fille d'Inachus, et Callisto, fille de Lycaon. Leur histoire est à peu près la même; Junon les changea, l'une en vache, et l'autre en ourse.

Vers le mur du sud sont des figures représentant la guerre des dieux et des géants qui habitaient

([1]) « La statue de Minerve, dit Pline, quoiqu'elle ait 26 coudées de haut, est tout en or et en ivoire. Phidias a sculpté, sur le rebord élevé qui fait le tour du bouclier, le combat des Amazones; sur la partie concave, celui des dieux et des géants; et sur la chaussure de la déesse, le combat des Lapithes et des Centaures. C'est ainsi qu'il a su mettre à profit jusqu'aux moindres places pour y exercer son talent. Il a représenté la naissance de Pandore sur la base de la statue; on y voit les douze dieux qui offrent des présents. La Victoire est surtout admirable. Les connaisseurs admirent aussi le serpent qui est sous la lance même, et le sphinx de bronze. » Tout le monde sait que Phidias trouva le moyen de placer sur le bouclier de la déesse sa figure et celle de Périclès. (Cl.).

([2]) Voyez Hérodote, p. 120.

([3]) Cette Victoire était en or; elle se démontait en pièces que l'on confiait au trésorier des richesses sacrées. La Société des dilettanti a publié la gravure d'une statue antique qui paraît être une copie de la Minerve de Phidias.

([4]) Entre les deux divinités, on lit : *Amasis m'a fait.*

jadis l'isthme de Pallène, dans la Thrace ; le combat des Athéniens et des Amazones; celui de Marathon contre les Mèdes, et la défaite des Gaulois dans la Mysie. Ces figures [1], qui ont environ deux coudées de haut chacune, sont une offrande d'Attale. On y voit aussi Olympiodore, qui se fit une grande réputation par ses actions éclatantes, et surtout par les circonstances où il se trouva. Il rendit en effet le courage aux Athéniens, tellement accablés par de fréquentes défaites qu'ils n'osaient plus se livrer à des espérances flatteuses.

Olympiodore; Diane Leucophryné; l'Érechtéum; Minerve Poliade; Pandrose; Thésée. — Les Athéniens ont honoré la mémoire d'Olympiodore par divers monuments érigés dans le Prytanée et dans la citadelle, et par un tableau placé à Éleusis, et les Phocéens d'Élatée lui ont érigé à Delphes une statue en bronze, en reconnaissance de ce qu'il les secourut lorsqu'ils secouèrent le joug de Cassandre.

Près de la statue d'Olympiodore est une Diane en bronze, surnommée Leucophryné. C'est une offrande des fils de Thémistocle. Les Magnètes, dont le roi de Perse avait donné le gouvernement à Thémistocle, adorent effectivement Diane Leucophryné. Mais mon intention étant de décrire toute la Grèce, il faut que j'aille en avant.

Endéus, Athénien et élève de Dédale, le suivit dans l'île de Crète lorsqu'il fut exilé à cause du meurtre de Calus. La Minerve assise est de lui, et l'inscription porte qu'elle a été offerte par Callias et faite par Endéus. On donne le nom d'Érechthéum à un édifice devant l'entrée duquel est l'autel de Jupiter Hypatus (très-haut); on n'y sacrifie rien qui ait eu vie, on y offre seulement des gâteaux, et on ne se sert point de vin dans ces sacrifices. En entrant dans cet édifice, vous trouvez trois autels : le premier est dédié à Neptune; on sacrifie aussi sur cet autel à Érechthée, d'après un oracle; le second est dédié au héros Butès, et le troisième à Vulcain. Les peintures qu'on voit sur les murs sont relatives à la famille des Butades. Cet édifice est double, et on y trouve un puits d'eau de mer, ce qui n'est pas très-surprenant, car il y en a en plusieurs endroits au milieu des terres, entre autres à Aphrodisée, dans la Carie; mais ce que celui-ci offre de remarquable, c'est que lorsque le vent du sud souffle, on y entend un bruit pareil à celui des flots. Il y a sur le rocher l'empreinte d'un trident [2]; cette empreinte et ce puits sont les signes que Neptune fit paraître pour prouver que le pays lui appartenait.

La ville d'Athènes est en général consacrée à Minerve, ainsi que tout le pays; car dans les bourgs mêmes où l'on honore plus particulièrement certaines divinités, on n'en rend pas moins un culte solennel à Minerve; mais de toutes les statues de la déesse, la plus vénérée est celle qu'on voit dans la citadelle nommée anciennement Polis (la ville). Déjà même elle était l'objet du culte de tous les peuples de l'Attique avant qu'ils se fussent réunis. L'opinion commune est que cette statue tomba jadis du ciel. Je n'examinerai pas si elle est vraie ou non [3]. La lampe consacrée à la déesse est l'ouvrage de Callimaque. On ne la remplit d'huile qu'une fois par an, et elle brûle jusqu'à pareil jour de l'année suivante, quoiqu'elle soit allumée jour et nuit. La mèche est de lin carpasien, le seul qui brûle sans se consumer. La fumée se dissipe par le moyen d'un palmier de bronze placé au-dessus de la lampe et qui s'élève jusqu'au plafond. Callimaque, qui a fait cette lampe, quoique inférieur aux sculpteurs du premier ordre, quant à l'art en lui-même, s'éleva cependant au-dessus de tous par son intelligence, car il inventa le premier le moyen de forer le marbre. Il prit le nom de Catatechnos, ou peut-être ce nom lui fut-il donné par d'autres, et ne fit-il que l'adopter.

On voit dans le temple de Minerve Poliade un Mercure en bois qui est, à ce qu'on dit, une offrande de Cécrops; on l'aperçoit à peine à cause des branches de myrte qui le couvrent. Les offrandes les plus remarquables sont, parmi les anciennes : une chaise pliante, ouvrage de Dédale; quelques dépouilles des Mèdes, savoir la cuirasse de Masistius, qui commandait leur cavalerie à la bataille de Platée, et un

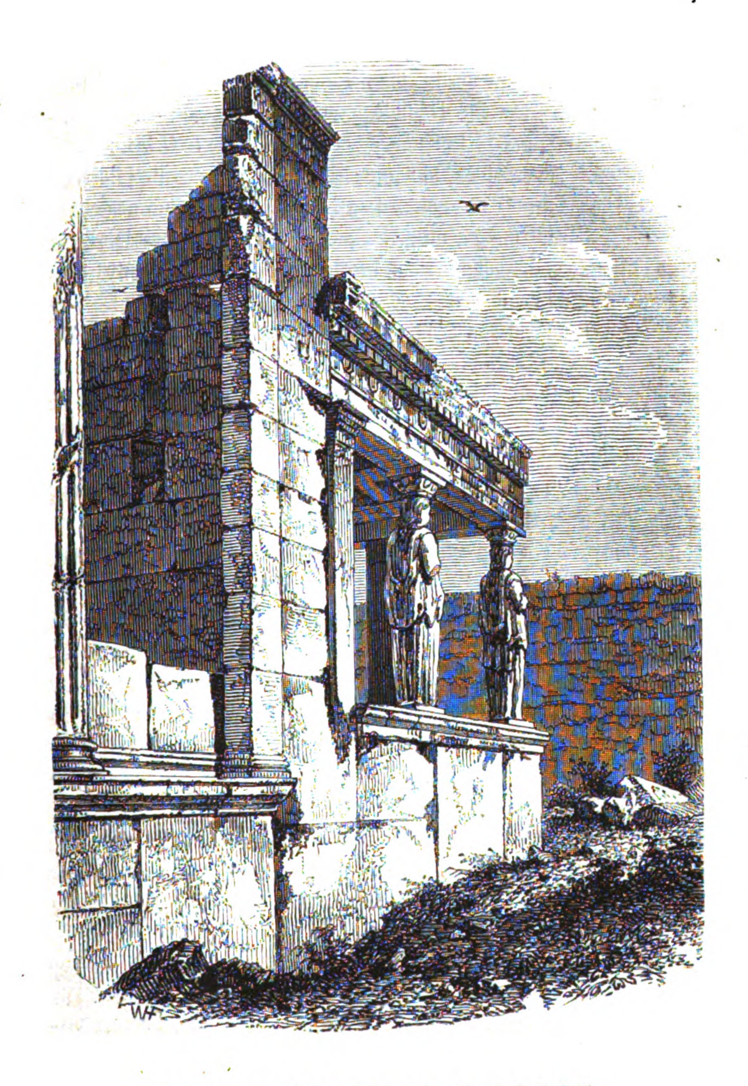
(1) Toutes ces figures étaient des statues. Plutarque raconte qu'un jour un coup de vent enleva Bacchus, qui était parmi les dieux, et le porta dans le théâtre.

(2) Il y aurait tout un livre à composer sur les empreintes de cette sorte. Voyez quelques indications dans la relation d'HÉRODOTE, p. 131, et, plus loin, dans celle de FA-HIAN.

(3) Ces prétendues pierres tombées du ciel, révérées à ce titre comme des manifestations, plutôt sans doute que comme des images de la divinité, étaient en effet de véritables aérolithes. (Raoul Rochette.) Voyez la dissertation de Münter, *Ueber die von Himmel gefallenen Steinen der Alten.*

sabre qui passe pour celui de Mardonius. Masistius fut bien tué par des cavaliers athéniens; mais Mardonius fut tué par un Spartiate, et les Lacédémoniens, contre qui il combattait, n'ayant pas pris son sabre eux-mêmes, ne l'auraient certainement pas laissé prendre aux Athéniens. Quant à l'olivier, les Athéniens savent seulement que c'est celui que la déesse produisit pour prouver que le pays lui appartenait. Il fut brûlé, ajoutent-ils, lorsque les Mèdes mirent le feu à la ville, et il repoussa dans la nuit à deux coudées ou environ de hauteur.

Le temple de Pandrose est contigu à celui de Minerve. Pandrose est la seule des trois filles de



Le Pandrosion, vu de l'extrémité ouest — D'après Dodwell (¹).

Cécrops qui ait respecté le dépôt fait par la déesse. Une circonstance m'a singulièrement étonné; je crois devoir la rapporter parce qu'elle est peu connue. Deux jeunes filles que les Athéniens nomment

(¹) Voyez *A classifical and topographical tour through Greece during the years 1801-1806*; by Edw. Dodwell, Londres, 1819.



les arréphores (¹) logent à peu de distance du temple de Minerve, et même, durant un certain temps, elles y prennent leur nourriture. La fête étant arrivée, voici ce qu'elles font pendant la nuit : elles prennent sur leur tête ce que la prêtresse de la déesse leur donne à porter; elles ignorent ce que c'est, et la prêtresse ne le sait pas elle-même. Il y a dans la ville, à peu de distance de la Vénus dans les jardins, une enceinte où se trouve un chemin souterrain ouvert par la nature; elles descendent par là, laissent au fond ce qu'on leur a donné, et elles reçoivent et rapportent quelque autre chose, également couverte. On les congédie ensuite, et on les remplace par deux autres jeunes filles qu'on amène dans la citadelle.

Près du temple de Minerve est une statue de vieille femme assez bien faite, qui n'a guère qu'une coudée de haut. On dit que c'est Lysimaché, prêtresse de Minerve. Vous y voyez aussi deux grandes statues de bronze représentant deux hommes qui combattent ensemble. On donne à l'un le nom d'Érechthée, et à l'autre celui d'Eumolpe; mais les Athéniens, au moins ceux qui connaissent les antiquités de leur pays, savent que ce dernier est Immarade, fils d'Eumolpe, qui fut tué par Érechthée.

On a placé sur un piédestal la statue de Tolmidès, et celle de... son devin. Ce Tolmidès, à la tête d'une escadre athénienne, alla ravager le Péloponèse et d'autres pays. Il brûla vers Gythium les loges destinées aux vaisseaux des Lacédémoniens, ainsi que Bœes, l'une des villes du territoire de Sparte. Il prit l'île de Cythère, débarqua dans la Sicyonie, défit les Sicyoniens, qui avaient pris les armes pour s'opposer à ses ravages; et les ayant mis en fuite, les poursuivit jusque dans la ville. De retour dans sa patrie, il conduisit des Athéniens en colonie dans l'Eubée et à Naxos. Il entra ensuite dans la Béotie avec une armée, en ravagea une grande partie, assiégea et prit Chéronée; mais s'étant avancé jusqu'à Haliarte, il fut tué en combattant, et son armée fut complétement défaite. Voilà ce que j'ai appris de l'histoire de Tolmidès.

Il y a dans la citadelle quelques anciennes statues de Minerve encore entières, mais si noires et si calcinées qu'elles ne résisteraient pas au moindre coup; elles furent, ainsi que tout le reste, la proie des flammes lorsque le roi des Mèdes prit la ville, que les Athéniens en âge de porter les armes avaient abandonnée pour monter sur leurs vaisseaux. On y remarque aussi une chasse au sanglier (est-ce le sanglier de Calydon? je l'ignore), et le combat d'Hercule et de Cygnus. On dit que ce Cygnus avait déjà tué plusieurs personnes, entre autres Lycus, de Thrace. Il les engageait au combat en promettant un prix à celui qui pourrait le vaincre. Hercule le tua aux environs du fleuve Pénée.

Les Trézéniens ont sur Thésée diverses traditions, et ils racontent qu'Hercule, étant venu voir Pitthée, quitta sa peau de lion pour se mettre à table. Plusieurs enfants de Trézène, parmi lesquels était Thésée, âgé au plus de sept ans, s'approchèrent de lui; mais à la vue de cette peau, ils s'enfuirent tous, à l'exception de Thésée, qui, loin de montrer aucun effroi, arracha une hache des mains de quelqu'un des valets, et fondit courageusement sur ce qu'il croyait un lion véritable. Ils racontent en second lieu qu'Égée, ayant caché sous une pierre une épée et une chaussure qui devaient un jour servir à son fils pour se faire reconnaître, s'embarqua pour Athènes. Thésée, lorsqu'il eut atteint l'âge de seize ans, souleva la pierre, prit ce qu'Égée avait caché dessous et s'en alla. Ce dernier trait est représenté dans la citadelle; tout est en bronze, à l'exception de la pierre.

On y a représenté un autre exploit de Thésée, qu'on raconte ainsi. Un taureau ravageait divers cantons de l'île de Crète, surtout les environs du fleuve Téthrin. Il y avait anciennement de ces monstres qui répandaient la terreur parmi les hommes, comme le sanglier de Calydon, celui d'Érymanthe, la laie de Crommyon près Corinthe, le lion de Némée, celui du Parnasse, et les serpents qui ont existé dans plusieurs endroits de la Grèce. Ces monstres, disait-on, avaient été; les uns produits par la terre, les autres consacrés à quelque dieu; d'autres enfin avaient été envoyés pour la punition des mortels. Les

(¹) Les arréphores et les canéphores n'étaient point la même chose, et leur différence se trouve très-bien établie dans le passage suivant d'Aristophane : « Aussitôt que j'eus sept ans, je fus arréphore. Je fus ensuite chargée de moudre le grain pour la déesse. A dix ans, laissant traîner une robe en l'honneur de Diane, j'ai fait l'ourse à Brauron. Devenue nubile, j'ai été canéphore avec un collier de figues sèches. » Les arréphores étaient au nombre de quatre; on les prenait dans les meilleures familles d'Athènes, et elles restaient au service de la déesse depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix. Elles portaient une robe blanche et des ornements en or; deux d'entre elles étaient chargées de faire le péplum de la déesse; les deux autres avaient probablement la charge de moudre le grain nécessaire pour les sacrifices. (Cl.)



Crétois disent que Neptune, irrité de ce que Minos, maître des mers de la Grèce, ne lui rendait pas des honneurs plus grands qu'aux autres dieux, envoya ce taureau dans leur pays. Hercule le transporta de l'île de Crète dans le Péloponèse, et ce fut l'un de ses douze travaux. Il le lâcha dans les plaines d'Argos, et ce taureau, s'étant enfui, traversa l'isthme de Corinthe, et vint dans l'Attique aux environs de Marathon; il tua sur son passage plusieurs personnes, entre autres Androgée, fils de Minos. Persuadé que les Athéniens n'étaient pas innocents de la mort de son fils, Minos vint à la tête d'une escadre fondre sur l'Attique, et maltraita tellement les Athéniens, qu'ils furent forcés de lui accorder sept jeunes garçons et autant de filles pour le Minotaure, qui demeurait, dit-on, à Gnosse, dans le labyrinthe. On ajoute que Thésée amena dans la suite ce taureau dans la citadelle, et l'offrit en sacrifice à Minerve. Cet exploit a été consacré par un monument qui est une offrande du bourg de Marathon.

Je ne saurais dire au juste pourquoi on a érigé dans la citadelle une statue en bronze à Cylon, quoiqu'il eût cherché à se rendre tyran de sa patrie. C'est, je l'imagine, parce qu'il était très-bel homme, qu'il avait d'ailleurs quelque célébrité, ayant remporté aux jeux Olympiques le prix de la course du double stade nommée diaulus, et qu'il avait épousé la fille de Théagène, tyran de Mégare.

Outre ce que je viens de décrire, la citadelle renferme deux offrandes, dîme du butin fait à la guerre. La première est une Minerve en bronze; elle a été érigée aux dépens des Mèdes débarqués à Marathon (¹). Elle est l'ouvrage de Phidias, et c'est Mys qui a, dit-on, gravé sur le bouclier de la déesse le combat des Lapithes et des Centaures et les autres sujets qui y sont représentés. On ajoute qu'il a gravé ce bouclier et ses autres ouvrages d'après les dessins de Parrhasius, fils d'Événor. La pointe de la pique de Minerve et l'aigrette de son casque se voient de la mer, dès le promontoire Sunium. La seconde offrande est un char en bronze, dîme du butin fait sur les Béotiens et les Chalcidéens de l'Eubée. Vous y remarquez encore deux autres offrandes : une statue de Périclès, fils de Xanthippus, et une Minerve, le plus admirable de tous les ouvrages de Phidias. Elle est nommée la Lemnienne, parce qu'elle a été offerte par les Lemniens (²). Les murs de la citadelle, excepté la partie que Cimon, fils de Miltiade, a fait construire, sont l'ouvrage des Pélasges qui demeuraient jadis au-dessous de la citadelle. Ils se nommaient, dit-on, Agrolas et Hyperbius; j'ai voulu savoir qui ils étaient, mais je n'ai pu apprendre autre chose, si ce n'est que, Siciliens d'origine, ils étaient allés s'établir dans l'Acarnanie.

En descendant, non dans la ville basse, mais un peu au-dessous des propylées, vous trouvez une fontaine, et, tout auprès, un temple d'Apollon dans une grotte. Il y a, dans le même endroit, un temple consacré à Pan. On raconte, au sujet de ce dieu, que Philippe, envoyé à Lacédémone pour annoncer le débarquement des Perses dans l'Attique, dit à son retour que les Lacédémoniens avaient différé leur départ, leurs lois ne leur permettant pas de sortir avant que la lune fût dans son plein ; mais il ajouta qu'il avait rencontré Pan sur le mont Parthénius, et que ce dieu lui avait dit qu'il voulait du bien aux Athéniens et qu'il se trouverait à Marathon pour les secourir; c'est sur cet avis que le culte de Pan s'établit à Athènes.

L'Aréopage; tribunaux. — L'Aréopage est aussi au-dessous de la citadelle; on le nomme ainsi parce que Mars (Arès) est le premier qui y ait été jugé (³). J'ai déjà dit que ce dieu avait tué Halirrhothius, et à quel sujet. On dit aussi que, dans la suite, Oreste y fut jugé pour le meurtre de sa mère, et l'on

(¹) On surnommait cette Minerve *Promachos*. Elle existait encore lorsque Alaric alla assiéger Athènes, sous le règne d'Arcadius et d'Honorius; car Zozyme dit que ce barbare fit la paix avec les Athéniens parce qu'il vit Minerve Promachos, telle que sa statue la représentait, faisant le tour de la ville. (CL.)

(²) Il paraît, d'après ce que dit Lucien, qu'on admirait surtout dans cette statue le contour du visage, la délicatesse des joues et la juste proportion du nez. Au reste, ce n'est ni la statue dont il s'agit ici, ni celle dont il a été question ci-dessus, que l'on voyait à Rome dans les portiques d'Octavie, et dont Pline parle, car elle ne se serait pas trouvée à Athènes du temps de Pausanias, qui lui était de beaucoup postérieur. (CL.)

(³) On donnait ce nom d'Aréopage (colline de Mars) à la fois au lieu et à l'assemblée qui y siégeait. L'aréopage n'avait d'abord été qu'un tribunal criminel; ce fut Solon qui étendit ses attributions et lui donna un pouvoir politique et un droit de censure publique; il en fit le surveillant de tout ce qui importait à la république et le gardien des lois. Les aréopagites appelaient devant eux les personnes dont la conduite était un scandale; ils faisaient des visites domiciliaires pour s'assurer, par exemple, que l'on n'entretenait pas un trop grand nombre d'hôtes; ils décernaient des récompenses à l'industrie; ils avaient aussi diverses fonctions qui se rapportaient aux matières religieuses. Ils étaient très-respectés.



voit encore l'autel de Minerve Aréia qu'il dédia après son absolution ([1]). Les deux pierres brutes sur lesquelles se tiennent l'accusateur et l'accusé sont nommées, l'une, la pierre de l'impudence, et l'autre, la pierre de l'insulte.

Près de là est le temple des déesses connues à Athènes sous le nom de *Semnæ* (sévères), et qu'Hésiode, dans sa *Théogonie*, nomme Érynnies. Eschyle est le premier qui les ait représentées avec des serpents enlacés dans leurs cheveux; mais leurs statues, ainsi que celles des autres divinités infernales placées dans ce temple, n'ont rien d'effrayant. Ces divinités sont : Pluton, Mercure et la Terre. Tous ceux qui ont été absous par l'aréopage, étrangers ou citoyens, offrent un sacrifice dans ce temple. Le tombeau d'Œdipe est dans son enceinte; mes recherches m'ont appris que ses os avaient été apportés de Thèbes; car ce que Sophocle dit de la mort d'Œdipe ne paraît pas croyable : on lit, en effet, dans Homère, que Mécistée alla disputer un prix à Thèbes, aux jeux qui furent célébrés à la mort d'Œdipe.

Il y a d'autres tribunaux à Athènes; mais ils ne sont pas aussi célèbres que l'aréopage. Le Parabyste et le Trigone ont pris leur nom, le premier de ce que, n'étant destiné qu'aux petites causes, il est dans un quartier peu fréquenté, et le second de la forme de l'édifice où il tient ses séances. Le tribunal rouge et le tribunal vert ont pris ces noms de leur couleur, et ils les conservent encore. Le plus considérable de tous, celui devant lequel se portent le plus d'affaires, c'est le tribunal nommé Héliée.

Il y a d'autres tribunaux pour connaître des meurtres. D'abord celui qui porte le nom d'Epipalladium, où sont jugés les meurtres involontaires. Que Démophon y ait été jugé le premier, on en convient assez généralement; mais pour quelle cause? c'est sur quoi l'on n'est pas d'accord. Vous entendrez raconter que Diomède, revenant du siége de Troie avec ses vaisseaux, fut surpris par la nuit à la vue du port de Phalère; que les Argiens, se croyant dans un pays ennemi et non dans l'Attique, débarquèrent et se mirent à piller; que Démophon, ne les connaissant pas non plus, accourut pour les repousser, en tua plusieurs et leur enleva le Palladium; qu'en retournant à la ville, il renversa sous les pieds de son cheval un Athénien qu'il n'avait point aperçu, et qui en mourut; qu'en conséquence le procès fut fait à Démophon, à la poursuite des parents du mort, suivant les uns, à celle des Argiens, selon les autres. Les causes de ceux qui ont commis un meurtre, mais qui prétendent l'avoir commis légitimement, sont portées au Delphinium. Thésée y fut absous, pour ce motif, du meurtre de Pallas et de ses fils qui s'étaient révoltés contre leur souverain. Avant ce jugement rendu en sa faveur, tout homme qui en avait tué un autre était obligé de subir un exil; s'il restait dans le pays, il s'exposait à être tué de même.

Dans le Prytanée est un tribunal où l'on juge le fer et les autres instruments qui ont servi à commettre un meurtre. Voici, je crois, quelle en fut l'origine. Érechthée régnait à Athènes, lorsque le buphone tua, pour la première fois, un bœuf sur l'autel de Jupiter Poliéus, et, laissant sa hache là, s'enfuit du pays; sur-le-champ on fit le procès à la hache qui fut déclarée innocente : cette cérémonie se renouvelle encore tous les ans. D'autres choses inanimées ont, dit-on, servi d'elles-mêmes d'instruments à la juste punition de quelques crimes, et l'exemple le plus célèbre en ce genre est celui du sabre de Cambyse.

Le Phréattys est dans le Pirée, sur les bords de la mer; c'est là que les exilés viennent se défendre s'ils sont accusés de quelque autre crime après leur départ : du bord de leur vaisseau ils font entendre leur justification à des juges qui sont à terre. On dit que Teucer fut le premier qui se défendit de cette manière devant Télamon, au sujet de la mort d'Ajax, dont il se disait innocent. Je suis entré dans tous ces détails pour faire connaître les soins que les Athéniens apportent à l'administration de la justice.

L'Académie, enceinte consacrée à Diane; tombeaux. — On vous montre près de l'Aréopage le vaisseau qui sert à la pompe des panathénées ([2]). Il peut s'en trouver de plus grands, mais je n'en

([1]) Oreste fut accusé devant l'aréopage par Érigone, fille d'Égisthe et de Clytemnestre, qui vint à Athènes avec Tyndare, son grand-père; elle fut si chagrine de ce qu'il avait été acquitté, qu'elle se pendit; et ce fut, dit-on, pour apaiser ses mânes que les Athéniens inventèrent le jeu de l'escarpolette. Le Scholiaste de Lycophron dit qu'il y eut autant de voix contre Oreste que pour lui.

([2]) Fêtes en l'honneur d'Athéna Polias, protectrice de la cité, célébrées avec une grande solennité dans toute l'Attique :

connais point de plus considérable que le vaisseau sacré de Délos, qui a neuf rangs de rames depuis le tillac. Hors de la ville, dans les bourgs et sur les chemins, vous voyez des temples de dieux, et des tombeaux érigés à des héros et à d'autres personnes.

L'Académie, qui est tout auprès de la ville, était jadis le domaine d'un simple particulier, c'est maintenant un gymnase (¹). En y descendant, vous trouvez une enceinte consacrée à Diane, et des statues en bois représentant Aristé et Callisté (très-bonne et très-belle), surnoms qui sont, à ce que je crois, ceux de Diane, et les vers de Sapho confirment ma conjecture. Je connais une autre tradition sur ces deux noms, mais je n'en dirai rien.

Il y a dans le même endroit un petit temple où l'on porte tous les ans, à certains jours, la statue de Bacchus Éleuthère.

Voilà tous les temples qui se trouvent de ce côté. Quant aux tombeaux, vous voyez d'abord celui de Thrasybule, fils de Lycus, homme bien supérieur à tout ce qu'il y a jamais eu de personnages célèbres à Athènes. Pour ne pas parler de toutes ses actions, je me bornerai à dire, pour prouver ce que j'avance, que, parti d'abord de Thèbes avec soixante hommes seulement, il renversa la tyrannie de ceux qu'on appelait les Trente. Il réconcilia les Athéniens et leur recommanda la concorde.

Suivent les tombeaux de Périclès, de Chabrias et de Phormion, les tombeaux de tous les Athéniens tués dans divers combats sur terre et sur mer, excepté de ceux qui périrent à Marathon, et qui, par une distinction due à leur bravoure, furent enterrés au lieu même où ils avaient combattu. Tous les autres l'ont été sur le chemin qui conduit d'Athènes à l'Académie; un cippe sur chaque tombe porte le nom du mort et du bourg où il était né. Les premiers qu'on y ait enterrés sont ceux qui, après s'être emparés de toute la Thrace jusqu'à Drabesque, se laissèrent surprendre par les Édones, qui les taillèrent en pièces. Le tonnerre, en tombant sur eux, contribua aussi, dit-on, à leur défaite. Parmi leurs généraux, Léagre était le premier; après lui Sophanes de Décélée, qui avait tué Eurybate, Argien, jadis vainqueur au pentathle, aux jeux Néméens; Eurybathe avait amené des secours aux Éginètes. Cette armée est la troisième que les Athéniens aient envoyée hors de leur pays. Je ne parle pas de la guerre de Troie, qui fut entreprise en commun par tous les Grecs. Les Athéniens firent en particulier une première expédition en Sardaigne, avec Jolas; la seconde fut dans l'Ionie, et la troisième dans la Thrace; c'est celle dont il est ici question. Devant leur tombeau se voit un cippe sur lequel sont sculptés deux cavaliers qui combattent. On dit que ces deux cavaliers sont Mélanopus et Macartatus, qui furent tués dans un combat contre les Lacédémoniens et les Béotiens, sur les confins d'Éleusis du côté du Tanagre.

Vous découvrez ensuite la tombe des cavaliers thessaliens qui, fidèles à l'ancienne amitié qui unissait les deux peuples, vinrent au secours des Athéniens, lorsque les Lacédémoniens firent leur première irruption dans l'Attique, sous le commandement d'Archidamus. Les tombeaux suivants sont ceux des archers crétois, de quelques Athéniens, de Clisthènes, inventeur de la division en tribus encore aujourd'hui subsistante, et des cavaliers athéniens tués en même temps que les cavaliers thessaliens dont je viens de parler. On a encore enterré là les Cléoncens qui vinrent dans l'Attique avec les Argiens (je dirai à quelle occasion, lorsque j'en serai à la description d'Argos), et les Athéniens qui firent la guerre aux Éginètes quelque temps avant l'invasion des Mèdes.

les panathénées ordinaires étaient annuelles; elles commençaient vers le 17 du mois hecatombæon (juillet). Les grandes panathénées ne revenaient que de quatre en quatre ans, dans le même mois et la troisième année de chaque olympiade. On croit qu'elles duraient douze jours, du 17 au 28 d'hecatombæon. C'était probablement au dernier jour de cette grande fête que, dans une magnifique procession, figurée en marbre sur le Parthénon, l'on portait le *péplum* d'Athéna à son temple. Le péplum était une espèce de châle très-ample. Celui de la déesse était couleur de safran, et tissé par de jeunes filles (voy. p. 260, note 1). Il était suspendu au mât du vaisseau dont parle Pausanias, et que l'on faisait rouler sur la terre. La procession partait du Céramique et d'un monument nommé *Léocarium;* elle se dirigeait vers le temple de Déméter, à Éleusis, puis le long de la muraille pélasgique et du temple d'Apollon-Pythius jusqu'au Pnix, et enfin à l'acropole, où la Minerve Polias était revêtue du péplum. Pendant les jours précédents, on faisait de riches sacrifices; chaque ville de l'Attique envoyait un bœuf; on distribuait au peuple la chair des victimes. Il y avait des courses à pied, à cheval, en chariot, des courses avec torches *(lampadephoria)* (voy. p. 265), des luttes gymniques et musicales, des combats de coqs, des disputes entre les philosophes, et des chants de rapsodes. Pendant les grandes panathénées, on distribuait des couronnes d'or aux citoyens qui avaient bien mérité de la république, et les prisonniers obtenaient une liberté provisoire.

(¹) C'était dans l'Académie que Platon enseignait la philosophie de Socrate.



Le peuple d'Athènes avait, par une loi très-sage, admis les esclaves qui l'avaient mérité aux honneurs de la sépulture publique, et avait permis d'inscrire leurs noms sur des cippes. Ces inscriptions portaient que ces esclaves avaient combattu vaillamment auprès de leurs maîtres.

On lit ensuite les noms de beaucoup d'autres personnages tués les armes à la main, en divers pays, entre autres des principaux de ceux qui marchèrent contre Olynthe, et de Mélésandre qui remonta le Méandre avec ses vaisseaux, jusque dans la Carie supérieure. On a enterré, dans le même endroit, les Athéniens qui furent tués dans la guerre contre Cassandre, et les Argiens qui étaient alors venus à leur secours.

On voit aussi le tombeau de ceux qui furent tués à Corinthe; les dieux montrèrent bien en cette occasion, et dans la suite à Leuctres, que les hommes les plus vaillants et reconnus pour tels par les Grecs ne sont rien sans la fortune. En effet, les Lacédémoniens, qui à Corinthe avaient vaincu les Athéniens, les Corinthiens, les Béotiens et les Argiens réunis, furent complétement défaits à Leuctres par les Béotiens tout seuls.

Après ce tombeau, vous voyez un cippe avec une inscription en vers élégiaques, qui vous apprend que de ceux qui furent enterrés là, les uns furent tués dans l'Eubée et dans l'île de Chios, et les autres, aux extrémités du continent de l'Asie, ainsi que dans la Sicile; excepté Nicias, tous les généraux sont nommés dans l'inscription, tous les soldats même, Athéniens et Platéens sans distinction.

Un autre cippe présente les noms de ceux qui furent tués dans la Thrace, à Mégare et dans l'Arcadie, lorsque Alcibiade eut déterminé les Arcadiens de Mantinée et les Éléens à se séparer des Lacédémoniens; de ceux qui défirent les Syracusains avant l'arrivée de Démosthènes en Sicile. On a enterré dans le même lieu ceux qui périrent dans un combat naval vers l'Hellespont, dans la bataille de Chéronée contre les Macédoniens, dans l'expédition contre Amphipolis sous les ordres de Cléon, et à Délium, dans le pays de Tanagre, ainsi que ceux que Léosthènes conduisit dans la Thessalie contre les Macédoniens, et ceux que Cimon emmena dans l'île de Chypre; enfin, ceux qui, avec Olympiodore, chassèrent la garnison macédonienne : ces derniers ne sont que treize en tout. Les Athéniens disent que jadis ils envoyèrent un petit corps de troupes au secours de Rome contre quelque peuple de son voisinage; et que d'ailleurs, dans un combat contre les Carthaginois, cinq vaisseaux athéniens secondèrent ceux des Romains : les guerriers qui périrent en ces deux occasions sont aussi enterrés là. J'ai déjà parlé des exploits de Tolmidès et de ses compagnons d'armes; j'ai indiqué le genre de leur mort : ceux que cela peut intéresser sauront qu'ils sont enterrés sur le même chemin. On y voit aussi le tombeau des Athéniens qui remportèrent, sous les ordres de Cimon, deux grandes victoires dans le même jour : l'une navale, dans les eaux de l'Eurymédon; l'autre sur terre, près des bords de ce fleuve; les tombes de Conon et de Timothée, qui, après Miltiade et Cimon, donnèrent le second exemple d'un père et d'un fils illustres par leurs belles actions. Là sont enfin les tombeaux de Zénon, fils de Mnaséas; de Chrysippe de Soles; de Nicias, fils de Nicomède et de son temps le plus habile peintre d'animaux; d'Harmodius et d'Aristogiton, qui tuèrent Hipparque, fils de Pisistrate; de l'orateur Éphialte, qui contribua beaucoup à la subversion des lois de l'aréopage (1); de l'orateur Lycurgue, fils de Lycophron, qui amassa dans le trésor public six mille cinq cents talents de plus que Périclès, fils de Xanthippus.

On devait à ce même Lycurgue les ornements qui servaient aux pompes solennelles en l'honneur de Minerve, des Victoires en or, et les parures de cent jeunes filles. Il fit fabriquer pour la guerre des armes et des traits, porta à quatre cents le nombre des trirèmes de guerre, acheva le théâtre que d'autres avaient commencé; il bâtit de plus, dans le Pirée, de nouvelles loges pour recevoir les vaisseaux, et le gymnase qui est auprès du Lycée. Les ouvrages d'or et d'argent qu'il avait fait exécuter furent enlevés par le tyran Lacharès; mais les édifices subsistent encore maintenant.

Éros et Antéros; tombeau de Platon; tour de Timon; Colonus Hippius. — Il y a devant l'entrée de l'Académie un autel dédié à Éros (l'Amour), avec une inscription portant que Charmus est le premier

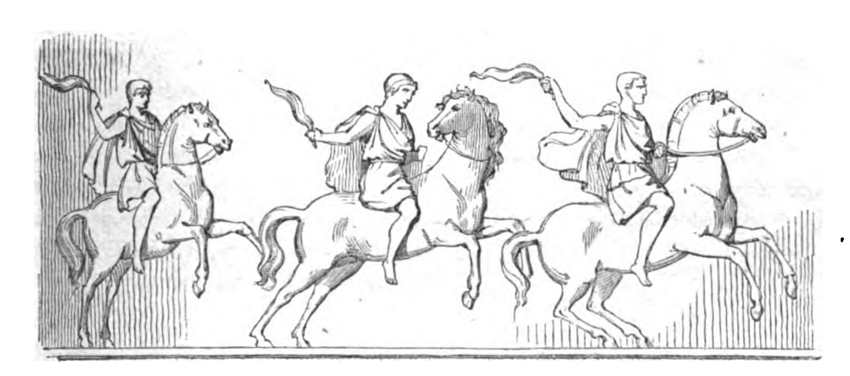
(1) Cet Éphialte était celui que Périclès avait employé pour diminuer la puissance de l'aréopage, suivant Plutarque; il fut tué pendant la nuit, et l'on ne put jamais découvrir les auteurs de sa mort, suivant Antiphon et Diodore de Sicile; cependant Plutarque dit que, d'après Aristote, les partisans de l'oligarchie le firent tuer en secret par Aristodicus de Tanagre. (Cl.)



Athénien qui ait érigé une statue à ce dieu. L'autel dédié à Antéros (le Contre-Amour), qu'on voit dans la ville, a été, dit-on, érigé par les étrangers domiciliés dans Athènes.



Éros et Antéros, bas-relief grec. — D'après Stackelberg (1).



Course aux flambeaux, à cheval. — D'après un vase de marbre blanc trouvé à Pergame.

On voit dans l'Académie un autel de Prométhée (2), qui est le point de départ d'une course qu'on fait en tenant des flambeaux allumés ; on court du côté de la ville, et il ne suffit pas, pour remporter le prix, d'arriver le premier, il faut encore conserver son flambeau allumé. Si le premier le laisse éteindre, il perd ses prétentions à la victoire ; elles passent au second ; puis au troisième, si le second ne conserve pas son flambeau allumé ; enfin, le prix n'est donné à personne, si tous les flambeaux s'éteignent.

(1) *Die Græber der Hellenen*. Bas-relief trouvé à Égine.
(2) Prométhée avait un autre temple qui lui était commun avec Neptune, à Colonus Hippius.

Il y a dans le même endroit divers autels consacrés aux Muses, à Mercure, à Minerve et à Hercule; les autels de ces deux dernières divinités sont dans l'intérieur de l'Académie. On y voit aussi un olivier qui est, dit-on, le second qui ait paru (1).

Non loin de l'Académie est le tombeau de Platon. Les dieux pronostiquèrent, de la manière suivante, qu'il serait un des plus célèbres philosophes. Socrate, quand Platon vint se mettre au nombre de ses disciples, avait, la nuit précédente, vu en songe un cygne qui volait dans ses bras. Or le cygne est un oiseau qui passe pour musicien, depuis, dit-on, qu'un certain Cycnus, musicien célèbre, et roi des Liguriens, peuple de la Gaule, au delà de l'Éridan, fut à sa mort métamorphosé par Apollon, et prit la forme de l'oiseau qui porte son nom. Je veux bien croire que les Liguriens aient eu un roi grand musicien, mais on ne me persuadera pas qu'il ait été changé d'homme en oiseau.

Dans le même lieu s'élève la tour de Timon, le seul homme qui ait cru qu'on ne pouvait vivre heureux qu'en fuyant ses semblables.

L'endroit nommé Colonus Hippius, est, dit-on, le premier lieu de l'Attique où Œdipe ait mis le pied, tradition qui ne s'accorde pas avec ce que dit Homère. Vous y remarquerez l'autel de Neptune Hippius, celui de Minerve Hippia, le monument héroïque de Pirithoüs et de Thésée, celui d'Œdipe, et celui d'Adraste. Le bois sacré de Neptune et son temple furent brûlés par Antigone, dans une irruption qu'il fit dans l'Attique, que son armée avait déjà ravagée d'autres fois.

Les petits bourgs de l'Attique se sont formés comme au hasard. Voici ce qu'ils offrent de plus remarquable. On voit, chez les Alimusiens, un temple de Cérès Thesmophore et de sa fille; à Zoster, près de la mer, des autels dédiés à Minerve, à Apollon, à Diane et à Latone. C'est là, disent les gens du pays, que Latone, sentant ses couches approcher, délia sa ceinture, ce qui fit donner à cet endroit le nom de Zoster; ils ne disent cependant pas qu'elle y soit accouchée. Les Prospaltiens ont aussi un temple de Cérès et de sa fille. Il y en a un de la Mère des dieux à Anagyre. On rend, à Céphale, un culte très-solennel aux dioscures, que les habitants nomment les grands dieux. On voit à Prasies un temple d'Apollon où arrivent, dit-on, les prémices des Hyperboréens. Ce peuple les transmet aux Arimaspes, qui les remettent aux Issédons; les Scythes les reçoivent de ces derniers, et les portent à Sinope, d'où elles arrivent à Prasies par le moyen des Grecs; de là, les Athéniens les portent à Délos. Ces prémices sont enveloppées dans de la paille de froment, et personne ne sait en quoi elles consistent (2).

On voit aussi à Prasies le tombeau d'Érysichthon, qui, revenant des fêtes de Délos, mourut dans la traversée. J'ai déjà dit que Cranaüs, roi d'Athènes, fut détrôné par Amphictyon, son gendre; il s'enfuit, dit-on, avec ses troupes, à Lamptrée, où il mourut; il y fut enterré, et les habitants de Lamptrée montrent encore maintenant le tombeau de Cranaüs. Ion, fils de Xuthus, demeura aussi quelque temps chez les Athéniens, et les commanda dans une guerre contre les Éleusiniens; son tombeau est à Potames, du moins suivant la tradition vulgaire.

On voit à Phlyes les autels d'Apollon Dionysodotus, de Diane Sélasphore, de Bacchus Anthius, des nymphes Isménides et de la Terre, nommée dans le pays la Grande déesse; et dans un autre temple les autels de Cérès Anésidore, de Jupiter Ctésius, de Minerve Tithroné, de Coré Protogone (la fille première née), et des déesses connues sous le nom de *Semnæ* (sévères). A Myrrhinonte, Colaenis a une statue en bois, et les Athmonéens adorent Diane Amarysia. J'ai questionné les exégètes (3) du pays sur ces deux noms; comme ils ne m'ont rien appris de positif, voici ce que j'ai conjecturé. Ama-

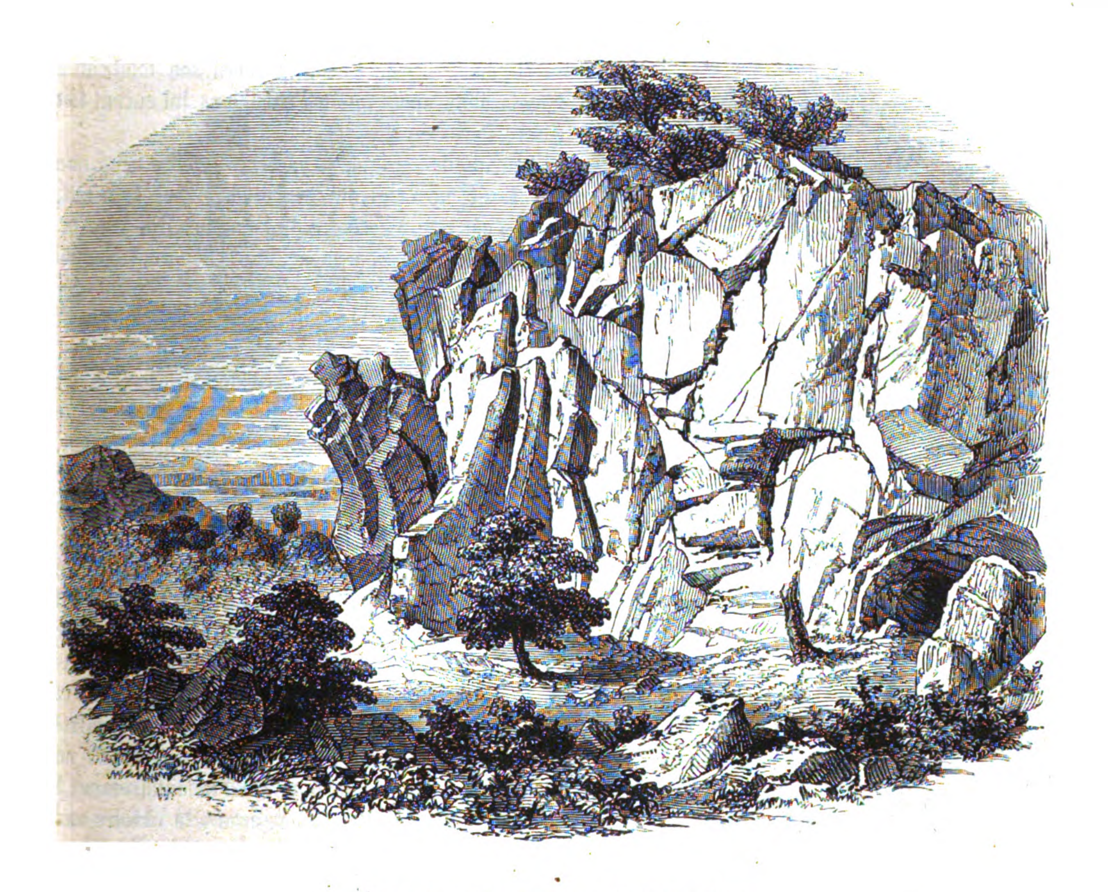
(1) Cet arbre était sans doute celui qui y avait été produit par une branche apportée de la citadelle. Il y avait, outre cela, plusieurs autres oliviers sacrés dans le jardin de l'Académie. Du reste, on en avait aussi planté dans des terrains appartenant à des particuliers, qui étaient obligés de les conserver sous peine de l'exil. C'était de ces arbres que l'on tirait l'huile distribuée pour prix aux vainqueurs dans les panathénées. (Cl.)

(2) Voyez Hérodote, page 122.

(3) Les exégètes dont parle Pausanias étaient ce que l'on appelle aujourd'hui des guides, des cicérones, mais apparemment plus instruits que les domestiques de place de nos jours, puisque notre auteur les cite comme des autorités sérieuses.

Le mot grec exégète veut dire interprète, et c'est ainsi que l'on appelait les eumolpides, chargés d'interpréter les lois relatives à la religion et aux rites sacrés. Ils remplissaient à Athènes une fonction analogue à celle des juristes à Rome, seulement, ils avaient à expliquer, non pas des lois écrites, mais des traditions ou règles orales. Ces exégètes étaient aussi préposés aux sacrifices expiatoires publics ou privés.

rynthe est une ville de l'Eubée où l'on adore Diane Amarysia; les Athéniens eux-mêmes célèbrent en son honneur une fête avec non moins de pompe que les Eubéens, et c'est de là qu'est venu, je pense, le surnom de celle que les Athéniens ont en vénération. Quant à Colaenis, qu'on adore à Myrrhinonte, je crois qu'elle a pris son nom de Colaenus. J'ai déjà dit que, suivant la tradition de plusieurs bourgs, il y avait eu des rois dans l'Attique avant Cécrops, et les Myrrhinusiens prétendent que Colaenus en était un. Les Acharnéens forment aussi un bourg; ils rendent un culte à Apollon Agyéus et à Hercule. Ils ont chez eux un autel de Minerve Hygiéa; ils donnent à cette déesse le surnom d'Hippia, et à Bacchus celui de Melpoménus (chantant), ainsi que celui de Cissus (lierre), et ils disent que leur pays est le premier où cette plante ait paru.



Les Latonies du Pentélique (¹). — D'après Stackelberg.

Montagnes de l'Attique; statues de dieux; Marathon; fontaine Macarie. — Les montagnes de l'Attique sont : le Pentélique, célèbre par ses carrières de marbre; le Parnès, où l'on va chasser aux sangliers et aux ours; et le mont Hymette (²), lieu le plus propre qu'on connaisse à l'éducation des

(¹) Sur la hauteur du Pentélique, à quelque distance du cloître Mendéli, se trouvent encore les carrières d'où l'on retirait le beau marbre blanc dont se servaient les artistes. Dans quelques endroits les blocs paraissent avoir été sciés, tant leur surface est unie. De ces carrières descend un fossé ou une gorge dans laquelle des issues, pratiquées çà et là, indiquent comment on descendait les blocs de la montagne.

(²) Il y avait deux monts Hymette, suivant Théophraste, qui dit, dans son Traité des pronostics de la pluie : « Lorsque vous voyez une petite nuée sur la partie concave du petit Hymette qu'on nomme *Anydros* (le sec), cela vous annonce de la

abeilles, excepté cependant le pays des Halizons, où elles sont si familières qu'elles suivent les hommes dans les pâturages. Elles sont libres. On ne les renferme point dans des ruches, mais elles travaillent où il leur plaît, et leur ouvrage est si bien lié qu'il est impossible de séparer la cire du miel.

Les Athéniens ont érigé des statues de dieux jusque sur ces montagnes; savoir: celle de Minerve, sur le Pentélique; celles de Jupiter Ombrius (pluvieux), et d'Apollon Proopsius. Il y a sur le Parnès une statue en bronze de Jupiter Parnéthien, un autel de Jupiter Sémaléen, et un autre autel sur lequel on sacrifie à Jupiter surnommé tantôt Ombrius, tantôt Apémius. Dans l'Attique est encore le mont Anchesmus, peu élevé, sur lequel se trouve une statue de Jupiter Anchesmius.

Avant d'en venir à la description des îles, je vais encore parler de ce qui se voit dans les bourgs. Marathon est à une égale distance d'Athènes et de Carystos, ville de l'Eubée; c'est là qu'abordèrent les Barbares quand ils envahirent l'Attique; ils y furent défaits et perdirent même quelques-uns de leurs vaisseaux en se retirant. Les Athéniens qui furent tués en cette occasion ont été enterrés à Marathon même, et des cippes placés sur leurs tombeaux indiquent le nom de chacun d'eux et celui de leurs tribus. Un tombeau particulier a été érigé aux Béotiens de Platée et un autre aux esclaves qui combattirent pour la première fois en cette occasion. Miltiade, fils de Cimon, a aussi son tombeau à part; il ne fut pas tué dans le combat, et mourut dans la suite, après que les Athéniens lui eurent fait son procès pour avoir échoué dans son expédition contre Paros.

On entend toutes les nuits à Marathon des hennissements de chevaux et un bruit pareil à celui que font des combattants. Ceux qui n'y viennent que par curiosité ne s'en trouvent pas bien; mais ceux qui, n'ayant entendu parler de rien, passent là par hasard, n'ont rien à craindre du courroux des esprits. Les Marathoniens donnent le nom de héros à ceux qui ont péri dans ce combat, et les honorent comme tels, ainsi que Marathon, de qui leur bourg a pris son nom, et Hercule, auquel ils ont, disent-ils, rendu les honneurs divins avant tous les autres Grecs. Ils racontent aussi qu'un personnage, qui avait l'air et le costume d'un paysan, se trouva au combat et tua beaucoup de Mèdes avec un soc de charrue. Il disparut ensuite, et Apollon, consulté à son sujet par les Athéniens, leur ordonna de rendre des honneurs au héros Echetlæus; mais il ne leur donna pas d'autres éclaircissements. On a érigé sur le champ de bataille même un trophée de marbre blanc. Les Athéniens donnèrent aussi, à ce qu'ils disent, la sépulture aux Mèdes, regardant comme un devoir sacré de couvrir de terre les corps humains. Je n'ai cependant pas pu trouver leur tombeau, et on ne remarque aucun amas de terre ni aucun autre signe qui puisse le faire reconnaître; on les jeta sans doute pêle-mêle dans une grande fosse.

Vous verrez à Marathon la fontaine Macarie, et voici ce qu'on en raconte. Hercule, s'étant enfui de Tirynthe à cause d'Eurysthée, alla demeurer chez son ami Céyx, roi de Trachine; lorsque Hercule eut quitté le séjour des mortels, Eurysthée voulut se faire livrer les enfants de ce héros. Céyx les fit partir pour Athènes, en leur disant qu'il était trop faible pour les défendre, mais qu'ils trouveraient dans Thésée un protecteur tel qu'ils pouvaient le souhaiter. Ils se présentèrent à lui comme suppliants, et Thésée n'ayant pas voulu les livrer, Eurysthée lui déclara la guerre: c'est la première qui ait éclaté entre les Péloponésiens et les Athéniens. On raconte qu'un oracle avait prédit à ces derniers qu'ils ne pouvaient pas espérer la victoire, à moins qu'un des enfants d'Hercule ne se dévouât volontairement à la mort. Alors Macaria, fille d'Hercule et de Déjanire, s'étant tuée elle-même, assura la victoire aux Athéniens, et on donna son nom à la fontaine dont il s'agit.

Il y a aussi à Marathon un lac très-marécageux, où beaucoup de Barbares se précipitèrent en fuyant, faute de connaître le pays, et c'est là, dit-on, que périt la plus grande partie de cette troupe.

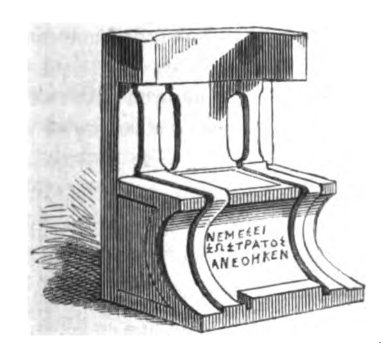
Au-dessus de ce lac sont les mangeoires en marbre des chevaux d'Artaphernes, et on voit sur le rocher des vestiges de sa tente. Il sort de ce lac un fleuve dont l'eau, dans le voisinage même du lac, est très-bonne pour abreuver même les bestiaux, mais vers son embouchure dans la mer, elle devient salée et se remplit de poissons de mer. En avançant un peu dans la plaine, vous trouvez la montagne

pluie ou de l'orage. Lorsqu'en été le grand Hymette est entouré par son sommet et par ses côtés de nuages blancs, c'est un signe de pluie; si ces nuages enveloppent le petit Hymette, ils annoncent également la pluie. » Un peu plus bas: « Lorsque vous voyez, pendant la nuit, l'Hymette enveloppé de grandes nuées blanches, c'est un signe assez ordinaire que vous aurez de la pluie sous trois jours. » On voit, par ces deux passages, que ce n'était pas sans raison que les Athéniens avaient élevé sur cette montagne un autel à Jupiter Pluvieux. (Cl.)

de Pan et une grotte qui mérite d'être vue. L'entrée en est fort étroite ; mais en avançant, vous trouvez des chambres, des bains, et ce qu'on nomme le troupeau de Pan ; ce sont des rochers qui ont, pour la plupart, la figure de chèvres.

Brauron ; Rhamnuse et le temple de Némésis. — Le bourg de Brauron est à quelque distance de Marathon. On dit qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, y débarqua à son retour de la Tauride, d'où elle avait pris la fuite, emportant la statue de Diane (¹) ; on ajoute qu'ayant laissé cette statue à Brauron, elle se rendit à Athènes et ensuite à Argos. La statue en bois de Diane qu'on voit à Brauron est aussi fort ancienne ; mais je dirai dans un autre lieu où se trouve, à ce que je crois, celle qui fut enlevée aux Barbares de la Tauride.

Rhamnuse est à soixante stades tout au plus de Marathon, en suivant la route qui conduit à Orope le long de la côte ; les maisons des habitants sont sur le bord de la mer. Le temple de Némésis est un peu au-dessus, à quelque distance du rivage (²). Il n'y a pas de divinité plus implacable pour ceux qui abusent insolemment de leur pouvoir ; et son courroux se manifesta, à ce qu'il me semble, d'une manière bien évidente envers les barbares qui débarquèrent à Marathon. N'imaginant pas qu'Athènes pût leur résister, ils avaient apporté, pour ériger un trophée, un bloc de marbre, dont Phidias se servit pour faire la statue de Némésis (³). Elle a sur la tête une couronne ornée de petites figures, représentant des cerfs et des Victoires ; elle tient de la main gauche une branche de pommier, et de la droite un vase sur lequel sont sculptés des Éthiopiens. Je ne conçois guère pourquoi Phidias les a placés là, et je n'ai point été satisfait de l'explication que m'ont donnée ceux qui croient le savoir : ils prétendent que ces Éthiopiens sont là pour désigner le fleuve Océan, père de Némésis, sur les bords duquel il y a des Éthiopiens. Mais l'Océan n'est pas un fleuve ; c'est la plus reculée de toutes les mers navigables ; ses côtes sont habitées par les Celtes et les Ibères, et l'on y trouve une île nommée la Bretagne.



Siége en marbre blanc consacré à Némésis, dans l'enceinte sacrée de Rhamnuse.

Parmi les Éthiopiens qui demeurent au-dessus de Syéne, les plus éloignés sont les Ichtyophages, qui habitent les bords de la mer Érythrée, autour d'un golfe qui porte leur nom ; ceux de Méroé et de la plaine Éthiopique sont les plus renommés par leur équité, et on voit chez eux la Table du Soleil (⁴) ; mais il n'y a point de mer dans leur pays, et ils n'ont pas d'autre fleuve que le Nil. Nous connaissons d'autres Éthiopiens voisins des Maures et dont le pays s'étend jusqu'à celui des Nasamons. Ces Nasamons, qui connaissent, disent-ils, les mesures de la terre, donnent le nom de Loxites aux peuples nommés Atlantes par Hérodote, et qui habitent les extrémités de la Libye vers le mont Atlas ; ils ne sèment rien et vivent de raisins sauvages. Il n'y a de fleuve ni chez ces Éthiopiens, ni chez les Nasamons. Car les eaux qui, vers le mont Atlas, forment trois courants, sont bientôt entièrement absorbées

(¹) Voyez HÉRODOTE, page 134.

(²) La citadelle de Ramnuse était construite sur un rocher isolé. Du côté où elle était accessible, elle était protégée par des murailles de marbre dont on voit d'importants débris. Son nom moderne est Ovrio, ou Stauro, Castro. L'enceinte sacrée de Némésis était située à l'entrée d'un ravin profond, sur une terrasse, à 300 pieds environ au-dessus de la mer. Elle renfermait deux temples : l'un, consacré sans aucun doute à Némésis ; l'autre, plus petit, que quelques savants désignent sous le nom de temple de Thémis, parce qu'on a trouvé dans le pronaos un siége en marbre dédié à cette déesse, à côté d'un autre dédié à Némésis.

(³) On a trouvé de nombreux fragments, et notamment la tête de cette statue, dans l'aréa du temple. Les figurines qui ornaient la tête étaient sans doute en bronze, et ont disparu.

Suivant quelques auteurs, cette statue était l'œuvre, non de Phidias, mais d'Agoracritus, un de ses élèves.

(⁴) Voy. HÉRODOTE, p. 73

par les sables. Les Éthiopiens ne sont donc voisins ni de l'Océan, ni d'aucun fleuve. Cette eau qui sort du mont Atlas est trouble, et on y trouve, vers la source même, des crocodiles qui n'ont pas moins d'une coudée de long et se plongent dans l'eau à l'approche des hommes. Beaucoup de personnes pensent que ces courants, après avoir traversé les sables, reparaissent de nouveau et forment le Nil. L'Atlas est si élevé qu'on dit que son sommet touche le ciel ; mais les eaux qui s'y amassent et les arbres qui y croissent de toutes parts le rendent inaccessible. Il n'est connu que du côté du pays des Nasamons, car je ne crois pas qu'on en ait jamais approché par mer. Mais en voilà assez sur cet article (1).

Cette statue de Némésis est sans ailes, ainsi que les autres anciennes statues de cette déesse. J'ai cependant appris dans la suite que les Némésis en bois qu'on a dans la plus haute vénération à Smyrne sont ailées. Je vais passer aux bas-reliefs sculptés sur la base de cette statue. Je dirai d'abord, pour en faciliter l'intelligence, qu'Hélène était, suivant les Grecs, fille de Némésis, et que Léda fut sa nourrice et l'éleva. Mais ils s'accordent tous à lui donner pour père Jupiter et non Tyndarée. Phidias, en conséquence de cette tradition, a représenté sur cette base Léda conduisant Hélène à Némésis; Tyndarée, ses fils, un homme avec un cheval, debout auprès d'eux, et qu'on nomme Hippéas; Agamemnon, Ménélas et Pyrrhus, fils d'Achille, le premier mari d'Hermione, fille d'Hélène. Il n'y a pas mis Oreste, à cause de son attentat sur sa mère. On voit encore sur cette base Épocus et un autre jeune homme; ils étaient frères d'Œnoé, qui a donné son nom à l'un des bourgs de l'Attique. C'est tout ce que j'ai pu apprendre à leur sujet.

Orope; temple d'Amphiaraüs. — Le pays d'Orope, situé entre l'Attique et la Tanagrique, faisait autrefois partie de la Béotie; il appartient maintenant aux Athéniens, qui, malgré des guerres continuelles au sujet de cette contrée, n'en ont la possession assurée que depuis que Philippe la leur a donnée après avoir pris Thèbes. La ville est sur les bords de la mer et n'a rien qui mérite qu'on en parle. Le temple d'Amphiaraüs est à douze stades tout au plus de la ville (2). On dit que ce héros, ayant pris la fuite après la déroute des Argiens devant Thèbes, fut englouti avec son char, la terre s'étant ouverte sous ses pas. D'autres disent que cela arriva, non dans cet endroit, mais à Harma (le char), sur la route de Thèbes à Chalcis. Les Oropiens sont les premiers qui lui aient rendu les honneurs divins, et leur exemple fut bientôt suivi dans tout le reste de la Grèce.

Je pourrais nommer d'autres mortels de ces temps-là à qui les Grecs ont rendu les honneurs divins; on a même consacré des villes à quelques-uns, comme Éléonte dans la Chersonèse à Protésilas, et Lébadie dans la Béotie à Trophonius. Pour Amphiaraüs, les Oropiens lui ont érigé un temple et une statue en marbre blanc : l'autel est divisé en plusieurs parties, dont la première est consacrée à Hercule, à Jupiter et à Apollon Péon ; la seconde aux héros et à leurs femmes; la troisième à Vesta, à Mercure, à Amphiaraüs, et à Amphilochus l'un de ses fils, car Alcméon, à cause du meurtre d'Ériphile, n'est pas admis à partager les honneurs divins dans le temple d'Amphiaraüs, ni dans celui d'Amphilochus. La quatrième partie de l'autel est consacrée à Vénus, Panacée, Jaso, Hygiée et Minerve Péonia; et la cinquième enfin, aux nymphes, à Pan et aux fleuves Achéloüs et Céphise. Les Athéniens ont aussi érigé dans leur ville un autel à Amphilochus, et il a dans la ville de Mallos, en Cilicie, un oracle, le plus véridique de ceux qui se sont conservés jusqu'à moi (3).

(1) On voit que Pausanias, l'un des hommes les plus instruits de son temps, ne sait rien de plus sur la Lybie que ce qu'avait enseigné Hérodote.

(2) Ce temple, suivant Strabon, se nommait Psaphis.

(3) Les oracles répondaient aux questions qui leur étaient adressées; ils conseillaient, ordonnaient, ou prédisaient l'avenir. Les villes, les États, comme les individus, consultaient un oracle dans toutes les occasions importantes ou difficiles.

Zeus, le dieu suprême, rendait ses oracles à Olympie, à Dodone et à l'oasis d'Ammon. A Olympie, on faisait un sacrifice devant l'autel du dieu, et un prêtre de la famille des Jamides répondait aux questions d'après l'inspection de la victime, ou d'après d'autres circonstances du sacrifice. A Dodone, des prêtres, et plus tard des prêtresses, interprétaient les réponses du dieu d'après les frémissements du feuillage des chênes et des hêtres, quelquefois aussi d'après les sons produits par des bassins de métal suspendus aux branches et qui s'entrechoquaient, ou d'après les coups frappés sur un bassin par de petits os attachés à l'extrémité d'un fouet qu'agitait le vent (le fouet dans la main d'un enfant, et le bassin, étaient placés au sommet de deux colonnes); enfin, on traduisait aussi la volonté du dieu d'après les roucoulements de pigeons sacrés

Il y a tout auprès du temple d'Orope une fontaine qui porte le nom d'Amphiaraüs : on n'y offre point de sacrifices, et son eau ne sert ni pour les lustrations ni pour se laver les mains; mais ceux qui ont été guéris de quelque maladie par les conseils de l'oracle y jettent de l'or et de l'argent monnayé. Ce fut, dit-on, par là qu'Amphiaraüs sortit de la terre lorsqu'il eut été admis parmi les dieux. Iophon de Gnosse, l'un des exégètes, montrait des oracles en vers hexamètres qui étaient, disait-il, ceux qu'Amphiaraüs rendit aux Argiens lorsqu'ils allèrent assiéger Thèbes.

La multitude tient opiniâtrément à ce qui la flatte; mais la vérité est que dans les temps anciens, à l'exception de ceux qui étaient, dit-on, ravis hors d'eux-mêmes par Apollon, aucun devin ne rendait d'oracles proprement dits; mais il y en avait de très-habiles à interpréter les songes, ou à tirer des présages du vol des oiseaux, ou à lire l'avenir dans les entrailles des victimes. Je pense qu'Amphiaraüs s'était particulièrement livré à l'interprétation des songes, car c'est par des songes qu'il fait connaître l'avenir, depuis qu'il est au rang des dieux. Celui qui veut le consulter se purifie d'abord par un sacrifice qu'il offre à Amphiaraüs et à tous ceux dont les noms se trouvent réunis au sien; cela fait, il lui immole un bélier, sur la peau duquel il se couche, et il attend en dormant qu'un songe lui apprenne ce qu'il veut savoir (¹).

Iles de Patrocle et d'Hélène; Salamine; Ajax, Géryon et Hyllus. — Les îles que les Athéniens possèdent dans le voisinage du continent sont : celle de Patrocle dont j'ai déjà parlé; une autre au-dessus du promontoire Sunium qu'on laisse à gauche en naviguant vers l'Attique; Hélène y débarqua, dit-on, après la prise de Troie, et l'île a pris pour cette raison le nom d'Hélène. Salamine, située devant Éleusis, s'étend jusque vis-à-vis la Mégaride; ce fut Cychrée qui lui donna le nom de Salamine sa mère, fille d'Asopus; les Éginètes vinrent ensuite s'y établir avec Télamon; Philæus, fils d'Eurysace, fils d'Ajax, ayant été fait citoyen d'Athènes, la donna, dit-on, aux Athéniens. Les Salaminiens furent chassés de cette île plusieurs siècles après par les Athéniens, qui les accusaient de s'être laissé vaincre exprès

perchés sur les chênes. Au temple de l'oasis d'Ammon, en Libye, les réponses étaient faites par des prêtres, d'après l'inspection des victimes. (Voyez, sur ce temple, p. 62.)

Toutefois, il était plus ordinaire de consulter Zeus par l'intermédiaire des dieux secondaires, ou même des héros.

Apollon, dont les oracles étaient les plus nombreux de tous, était consulté à Delphes; — à Abæ, dans la Phocide; — sur la colline de Ptous, à Isménion, et à Tégyre dans la Béotie; — à Hysie, sur les frontières de l'Attique; — au village d'Eutrésis, près de Leuctres; — à Orobie, dans l'Eubée; — dans le Lycée, à Argos, et dans l'acropole de cette ville; — à Didyme, sur le territoire de Milet; — à Claros, sur le territoire de Colophon; — à Grynée, sur le territoire des Myrinéens, — à Lesbos; — à Abdère; — à Délos; — à Patare, en Lycie; — à Mallos, en Cilicie; — à Hybla, en Carie; — à Hiéra-Come, sur le Méandre. Ce dernier oracle répondait en bons vers; d'autres, comme ceux de Telmesse, d'Hysie et de Claros, étaient des puits ou bassins qui répondaient en faisant apparaître une image ou en inspirant ceux qui buvaient de leur eau; à Delphes, c'était la pythie, une femme née dans cette ville, qui, l'esprit exalté sous l'action d'une fumée s'élevant du trépied où elle était assise, proférait des sons prophétiques, recueillis et interprétés par les prêtres (plusieurs auteurs allemands, Wilster, Klausen, Hüllmann, Gotté, ont écrit des dissertations intéressantes sur cet oracle); dans l'acropole d'Argos, la prêtresse s'inspirait en buvant le sang d'un agneau sacrifié pendant la nuit.

Déméter était consulté à Patra, pour les malades, au moyen d'un miroir que l'on descendait dans un puits, et dont la surface, au retour, devait représenter les images mortes ou vivantes des patients. — Hermès était consulté à Phares, en Achaïe; sur son autel, élevé au milieu de la place du marché, on déposait une monnaie de cuivre; puis on recueillait quelques paroles, murmurées à voix basse par le prêtre; on se bouchait les oreilles; on sortait du marché, et l'on tirait un pronostic de la première pensée énoncée par une des personnes que l'on rencontrait. — Pluton et Cora étaient consultés, pour les malades, dans la caverne de Caron, à Chraax ou Acharæa, non loin de Nysa, vers la Carie. — Ino avait un oracle à Épidaure-Limera, et un autre à Œtylon. — Hera-Acræa en avait un entre Lechæon et Pagée.

Les plus célèbres oracles des héros étaient ceux d'Amphiaraüs, entre Potniæ et Thèbes; — d'Amphiloclus, à Mallos, en Cilicie; — de Trophonius (voyez plus loin, dans la description de la Béotie); — de Calchas, à Daunia, dans la Grande-Grèce; — d'Asclépius, à Épidaure et en beaucoup d'autres lieux; — d'Hercule, à Bura (voyez plus loin, dans la description de l'Achaïe); — de Pasiphaé, à Thalame, en Lucanie; — de Phrixus, en Ibérie.

Enfin, il y avait les oracles des morts, par exemple, dans la contrée des Thesprotiens, près du lac Aornos, et à Héraclée, dans la Propontide.

On peut consulter, sur les oracles grecs, Wachsmuth, *Hellen Alterth, ii*, p. 585; et Klausen, *in Ersch und Gruber's encyclop., S. V. Orakel.*

(¹) Cet oracle envoyait aussi des réponses à domicile, d'après ce que dit Philostrate *(Vie d'Apollonius)*. Les prêtres faisaient jeuner pendant un jour et s'abstenir de vin pendant trois jours ceux qui venaient les consulter.

dans la guerre contre Cassandre, et d'avoir rendu leur ville aux Macédoniens de leur plein gré et sans y être forcés. Les Athéniens condamnèrent aussi à mort Ascétadès, qui avait été nommé général des Salaminiens, et jurèrent de ne jamais oublier leur trahison.

On voit encore à Salamine les ruines de la place publique, le temple d'Ajax avec sa statue en bois d'ébène; et les Athéniens lui rendent toujours le même culte, ainsi qu'à Eurysace, à qui on a aussi érigé un autel à Athènes. On montre à Salamine, à peu de distance du port, une pierre, et les gens du pays disent que Télamon, assis dessus, suivit des yeux le vaisseau qui emmenait ses fils à Aulis, où ils allaient joindre l'armée des Grecs. Les habitants de Salamine disent que la fleur qui porte le nom d'Ajax parut pour la première fois dans leur île, lorsque ce héros mourut. Cette fleur est d'un blanc tirant sur le rouge, de la même forme que le lis, mais un peu plus petite. Ses feuilles sont aussi moins grandes, et elles offrent les mêmes lettres que les hyacinthes.

Les Éoliens, qui ont repeuplé Ilium dans la suite, racontent, au sujet du jugement des armes, qu'Ulysse ayant fait naufrage, les flots apportèrent les armes d'Achille vers le tombeau d'Ajax. Voici, d'un autre côté, ce que j'ai appris d'un habitant de la Mysie, sur la taille de ce héros. La mer en baignant son tombeau l'ouvrit du côté du rivage, ce qui rendit facile l'accès à l'endroit où était le corps; et pour me donner une idée de sa grandeur, il me dit que l'os de son genou, que les médecins nomment la rotule, était aussi grand que le disque dont les athlètes enfants se servent pour le pentathle (1). J'ai vu des Celtes de ces contrées reculées, voisines de celles qu'on ne peut plus habiter à cause du froid : la taille de ces Celtes, qu'on nomme les Cabares, n'a rien d'extraordinaire et n'excède pas celle des corps que j'ai vus en Égypte.

Voici ce qui m'a paru le plus extraordinaire en ce genre. Un certain Protophanes, Magnésien des bords du Léthée, remporta dans le même jour le prix de la lutte et celui du pancrace (2) aux jeux Olympiques. Des voleurs ouvrirent son tombeau dans l'espoir d'y trouver quelque chose à dérober, et comme ils ne le refermèrent pas, plusieurs personnes y entrèrent ensuite par curiosité. On remarqua que ses côtes n'étaient point séparées et ne formaient qu'un seul os depuis l'épaule jusqu'aux plus petites côtes, que les médecins appellent du nom de fausses côtes.

Il y a devant la ville de Milet une île nommée Ladé, de laquelle se détachèrent jadis deux petites îles, dont l'une se nomme l'île d'Astérius, parce qu'Astérius, qui passait pour fils d'Anax, fils de la Terre, y fut, dit-on, enterré. Le corps de cet Astérius n'a pas moins de dix coudées de long.

Voici encore ce que j'ai vu d'étonnant dans une petite ville de la Lydie supérieure, nommée les Portes de Téménus : une colline du voisinage s'étant fendue par la rigueur du froid, on y aperçut des ossements d'une grandeur si démesurée que, sans leur forme, on n'aurait guère pu croire qu'ils eussent appartenu à un homme (3). Le bruit se répandit aussitôt dans le pays que c'étaient les os de Géryon, fils de Chrysaor. On croyait reconnaître son trône dans un rocher d'une montagne voisine, taillé en saillie et ressemblant à un siége. On donnait le nom d'Océan à un torrent qui coule auprès; et comme, suivant la tradition, Géryon avait des bœufs d'une très-grande beauté, on assurait que quelques personnes avaient trouvé des cornes en labourant. Je me permis de les contredire en leur prouvant que Géryon demeurait à Gadès; que son tombeau n'y existe pas, mais qu'on y voit un arbre qui offre différentes formes. Alors les exégètes lydiens reconnurent que ce corps était celui d'Hyllus, fils de la Terre, qui a donné son nom au fleuve voisin : ils ajoutent qu'Hercule, en mémoire de son séjour auprès d'Omphale, donna à son fils le nom de ce fleuve.

Pour en revenir à mon sujet, on voit à Salamine, d'une part, un temple de Diane, de l'autre, le trophée de la victoire que les Grecs durent aux conseils de Thémistocle, fils de Néoclès, et le temple de Cychrée. Les Athéniens racontent que durant le combat naval contre les Mèdes, un serpent se montra au milieu de leurs vaisseaux, et que l'oracle dit que c'était le héros Cychrée. Devant Salamine est une île nommée Psyttalie où débarquèrent, dit-on, environ quatre cents barbares. Les Grecs y passèrent après leur victoire et les tuèrent tous. Excepté quelques statues en bois du dieu Pan, d'un travail très-grossier, cette île n'offre rien de remarquable.

(1) Voyez la lutte du pentathle, dans la description de l'Élide.
(2) *Ibidem.*
(3) Les os des grands animaux fossiles étaient toujours supposés ceux de dragons, de griffons, ou de géants.

En allant d'Athènes à Éleusis par la voie Sacrée, on trouve le tombeau du héraut Anthémocritus, que les Athéniens avaient envoyé dire aux Mégaréens de ne pas cultiver à l'avenir le terrain consacré aux grandes déesses. Les Mégaréens le tuèrent, et cet attentat impie ne leur a pas encore été pardonné par ces divinités; car ils sont, de tous les Grecs, les seuls pour lesquels l'empereur Adrien n'ait rien fait (¹).

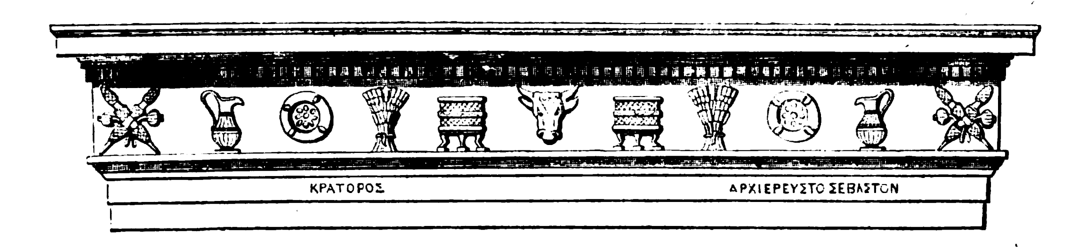
Après le cippe consacré à la mémoire d'Anthémocritus, vous trouvez le tombeau de Molottus, l'un des généraux que les Athéniens choisirent pour aller dans l'Eubée au secours de Plutarque.

Sciros, petit canton voisin, a pris son nom de Scirus, qui vint de Dodone pour assister comme devin les Éleusiniens alors en guerre avec Érechthée. Il fit bâtir à Phalère l'ancien temple de Minerve Scirade. Il fut tué dans le combat contre Érechthée, et les Éleusiniens l'enterrèrent près d'un torrent qui, ainsi que le canton, a pris le nom de ce héros.

On voit près de là le tombeau de Céphisodore, qui, se trouvant à la tête du peuple, opposa une résistance très-vigoureuse à Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine.

Tombeaux; enceinte de Lacius; Phytalus; Cyamites; Harpale. — Après le tombeau de Céphisodore, vous trouverez celui d'Héliodore d'Halæ, dont on peut voir le portrait peint dans le grand temple de Minerve. On a aussi enterré là Thémistocle, fils de Poliarchus, descendant à la troisième génération de Thémistocle, qui combattit sur mer Xerxès et les Mèdes.

En avançant un peu, vous trouvez l'enceinte consacrée au héros Lacius qui a donné son nom au bourg des Lacides; le tombeau de Nicoclès de Tarente, le plus célèbre de tous les citharœdes; l'autel de Zéphyre, et un temple de Cérès et de sa fille. Minerve et Neptune y sont honorés conjointement avec



Fragment d'entablement de marbre sur la façade du temple de Cérès (²).

elles. C'est dans cet endroit, dit-on, que Phytalus donna l'hospitalité à Cérès, qui pour le récompenser lui fit don du figuier. L'inscription suivante, qu'on lit sur le tombeau de Phytalus, en fait foi : « Le » héros Phytalus reçut jadis ici sous son toit la vénérable Cérès; la déesse fit alors connaître pour la » première fois le fruit divin connu par les mortels sous le nom de figue. On rend à la race de Phytalus » des honneurs éternels en mémoire de ce don. »

Avant de traverser le Céphise, on trouve le tombeau de Théodore, le meilleur acteur tragique de son temps, et sur les bords mêmes du fleuve, la statue de Mnésimaché et celle de son fils qui se coupe les cheveux en l'honneur du Céphise. L'usage d'offrir sa chevelure aux fleuves est très-ancien

(¹) Cet assassinat fut un des prétextes de la guerre des Athéniens contre les Mégaréens, et, par suite, l'origine de la guerre du Péloponèse. On éleva à Anthémocritus une colonne et le tombeau dont parle Pausanias, près des portes thriasiennes.

(²) Ce morceau, long d'environ 16 pieds, est d'un seul bloc, la corniche exceptée. Sur la frise sont sculptés des thyrses, des pommes de grenade, le panier mystique, des épis de blé, des vases servant aux libations, des cratères, et une tête de bœuf.



dans la Grèce, comme nous l'apprend Homère, qui dit que Pélée avait fait vœu qu'Achille, à son retour de Troie, couperait ses cheveux en l'honneur du fleuve Sperchée.

En traversant le Céphise, vous trouvez d'abord l'autel de Jupiter Milichius où Thésée, qui avait tué divers brigands, entre autres Sinis, son parent du côté de Pitthée, se fit purifier par les descendants de Phytalus. Là sont encore les tombeaux de Théodecte le Phasélite; de Mnésithée, qui fut, dit-on, un excellent médecin, et érigea aux dieux diverses statues parmi lesquelles on en voit une d'Iacchus.

Sur la route est un petit temple nommé le temple du Cyamites. Je ne saurais dire si ce Cyamites est le premier qui ait semé des fèves (cyames), ou si les Athéniens ont fait l'honneur de l'invention de cette culture à un héros, ne pouvant pas l'attribuer à Cérès, comme le savent ceux qui ont vu les mystères d'Éleusis ou qui ont lu les vers d'Orphée.

Sur cette route sont aussi des tombeaux dont deux se font remarquer par leur grandeur et leur beauté. L'un a été érigé à un Rhodien établi à Athènes; l'autre a été construit par le Macédonien Harpalus, qui, ayant déserté du service d'Alexandre, s'embarqua et passa d'Asie en Europe. Les Athéniens, chez qui il s'était rendu, l'ayant fait arrêter, il corrompit avec de l'argent différentes personnes, entre autres les amis d'Alexandre, et parvint à s'évader. Il avait épousé précédemment Pythionice. Il en était si éperdument amoureux que, l'ayant perdue par la mort, il lui fit ériger un tombeau qui surpasse en beauté tous ceux qu'on avait bâtis anciennement dans la Grèce (1).

Vous verrez aussi là un temple dans lequel sont les statues de Cérès, de sa fille, de Minerve et d'Apollon; ensuite un temple de Vénus, et devant ce temple un mur de pierres non taillées, qui mérite d'être vu.

Les Rhéti; Crocon; Eumolpe; Zarex; Éleusis; Éleuthère. — Les Rhéti ne ressemblent à des fleuves que parce qu'ils ont un courant, car c'est l'eau de la mer qui y coule. Il est probable qu'ils viennent de l'Euripe de Chalcis; ils passent sous terre, et vont se jeter dans l'autre mer qui est plus basse (2). Les Rhéti sont consacrés à Cérès et à sa fille, et les prêtres peuvent seuls y pêcher. Ils formaient anciennement, m'a-t-on dit, la limite entre le pays des Éleusiniens et le reste de l'Attique. La maison de Crocon était la première qu'on trouvât après les avoir traversés, et l'endroit où elle était se nomme encore maintenant le palais de Crocon. Je n'ai pas pu découvrir son tombeau; quant à celui d'Eumolpe, lès Éleusiniens et les Athéniens sont d'accord sur l'endroit où il est. On dit que cet Eumolpe, venu de la Thrace, était fils de Neptune et de Chioné, fille du vent Borée et d'Orithye. Homère ne dit rien de son origine; il le nomme seulement dans ses vers, le *vaillant Eumolpe.*

Le monument héroïque d'Hippothoon, qui a donné son nom à une tribu, est dans le même lieu, et celui de Zarex est tout auprès. On dit que ce dernier avait appris la musique d'Apollon ; je crois qu'il était étranger, probablement de Lacédémone, et que Zarax, ville de la Laconie sur les bords de la mer, avait pris son nom de lui. Si les Athéniens ont eu un héros nommé Zarex, il m'est entièrement inconnu.

(1) L'endroit où était ce tombeau se nommait Herme et était sur le chemin d'Éleusine, suivant Plutarque, qui nous apprend qu'Harpalus avait confié le soin de sa construction à Chariclès, le gendre de Phocion, lequel lui porta en compte trente talents pour cette dépense ; et, comme il s'en fallait de beaucoup que sa beauté répondît au prix qu'il avait coûté, cela fit naître des soupçons sur la probité de Chariclès. A la manière dont parlent Plutarque et Pausanias, il semblerait que Pythionice était morte à Athènes, et que le monument dont il s'agit ici était un véritable tombeau; cependant, il est constant que ce n'était qu'un cénotaphe, car Pythionice était morte à Babylone, suivant Diodore de Sicile, et surtout suivant Théopompe, cité par Athénée, qui rapporte d'après lui une lettre écrite à Alexandre, dans laquelle on lit : « Apprenez de ceux qui sont à Babylone quels honneurs il a rendus à Pythionice après sa mort. Cette Pythionice avait été esclave de Bacchide la joueuse de flûte, qui avait été elle-même celle de Sinope de Thrace..... Pythionice était venue faire le même métier à Athènes, de manière qu'elle était triplement esclave..... Il a cependant dépensé plus de deux cents talents à lui ériger deux monuments, et tout le monde s'étonne de ce que, tandis que ceux qui ont perdu la vie en combattant dans la Cilicie pour vous et pour la liberté de la Grèce n'ont été honorés d'aucun monument ni par lui ni par aucun autre, la courtisane Pythionice en ait deux, l'un à Athènes, l'autre à Babylone; et que celui qui se dit votre ami ait osé consacrer à cette femme une enceinte et lui ériger un temple et un autel sous le nom de Vénus Pythionice. » (CL.)

(2) Hésychius dit qu'il n'y en avait que deux; celui du côté de la mer était consacré à Cérès, et celui du côté de la ville à sa fille. Les initiés allaient s'y purifier. (CL.)



Le Céphise a son cours beaucoup plus rapide à Éleusis que dans le reste de l'Attique (¹). On donne le nom d'Érinéum (le figuier sauvage) à un endroit voisin par où Pluton descendit, dit-on, aux enfers après avoir enlevé Proserpine. C'est aussi auprès du Céphise que Thésée tua le brigand Polypémon, surnommé Procruste.

Les Éleusiniens ont chez eux le temple de Triptolème, ceux de Diane Propylée (²) et de Neptune surnommé le Père. Ils vous montrent le puits de Callichorus, autour duquel les femmes d'Éleusis formèrent le premier chœur de danse et de chant en l'honneur de Cérès; le champ Rharius, le premier qui ait reçu des semences et produit des fruits: aussi l'orge qu'on y recueille est-il employé à faire de la farine pour répandre sur la tête des victimes, et des gâteaux pour les sacrifices. On vous montre aussi l'aire qui porte le nom de Triptolème; et l'autel de ce héros. Quant à ce qui est dans l'intérieur des murs du temple, un songe m'a défendu de le décrire, les non-initiés à qui il n'est pas permis de voir cet intérieur ne devant pas même connaître ce qu'il renferme (³).

Le pays de Platée dans la Béotie est maintenant, du côté d'Éleusis, limitrophe de l'Attique : les limites étaient jadis vers Éleuthère, mais depuis les Éleuthériens se sont réunis aux Athéniens, parce que le gouvernement d'Athènes leur plaisait et qu'ils haïssaient les Thébains.

Il y a dans la plaine d'Éleuthère un temple de Bacchus; l'ancienne statue en bois qu'il renfermait a été transportée à Athènes, et celle qu'on y voit maintenant n'est qu'une copie (⁴). Un peu plus loin est une petite grotte auprès de laquelle jaillit une source d'eau froide. On dit qu'Antiope exposa dans cette grotte les enfants qu'elle venait de mettre au monde, et que le berger qui les trouva, les ayant démaillottés, les lava dans cette fontaine. Il reste encore quelques ruines des murs et des maisons d'Éleuthère; on voit par là que la ville était un peu au-dessus de la plaine, au bas du mont Cithéron.

Le puits Anthius; Méganire; tombeaux des Argiens; Cercyon; rois des Mégaréens. — En prenant la route qui conduit d'Éleusis à Mégare, vous trouvez d'abord le puits Anthius. Pamphus dit dans ses vers que Cérès, après l'enlèvement de sa fille, se métamorphosa en vieille femme et s'assit sur ce puits; les filles de Céléus, la prenant pour une Argienne, l'emmenèrent de là chez Méganire leur mère, qui lui donna son fils à élever.

Un peu plus loin est le temple de Méganire, et ensuite le tombeau de ceux qui furent tués devant Thèbes. Créon, qui gouvernait alors comme tuteur de Laodamas, fils d'Étéocle, n'ayant pas voulu permettre à leurs proches d'enlever ces corps pour leur donner la sépulture, Adraste implora le secours de Thésée; un combat s'étant livré entre les Béotiens et les Athéniens, Thésée remporta la victoire, et apporta les corps de ces héros à Éleusis où il les fit enterrer. Les Thébains disent que ces corps furent enlevés de leur consentement, et qu'il n'y eut point de combat.

Le tombeau d'Alopé vient après celui des Argiens. On dit qu'après avoir donné le jour à Hippothoon, qu'elle avait eu de Neptune, elle fut tuée vers cet endroit par Cercyon son père. On ajoute que Cercyon était en général très-cruel envers les étrangers, même ceux qui ne voulaient pas lutter avec lui, et l'on montre encore, à peu de distance du tombeau de sa fille, un endroit nommé le palestre de Cercyon. Il avait tué, dit-on, tous ceux qui s'étaient mesurés avec lui; mais Thésée le vainquit, plutôt par adresse qu'autrement. Ce héros est en effet le premier qui ait réduit la lutte en art, et il y en a toujours eu des écoles depuis lui (⁵). Avant ce temps-là, les lutteurs ne faisaient usage que de leur force et de l'avantage que leur taille pouvait leur donner. Voilà, suivant moi, ce qu'on montre et ce qu'on raconte

(¹) Voyez les plans et vues d'Éleusis dans l'ouvrage intitulé : *the Unedited antiquities of Attica comprising the architectural remains of Eleusis, Rhamnis, Sunium and Thoricus*, by the Society of dilettanti. London, 1817.

(²) Ce temple avait été élevé dans la ville consacrée à Cérès, parce que Diane était considérée par les Grecs comme la fille de cette déesse, et non de Latone.

On trouve aussi une vue restaurée de ce temple dans l'ouvrage de la Société des dilettanti (1817).

(³) « Heureux celui qui, après avoir vu ces mystères, descend dans le sein de la terre; il sait quelle est l'issue de la vie; il sait que notre origine émane de Jupiter. » (Pindare.)

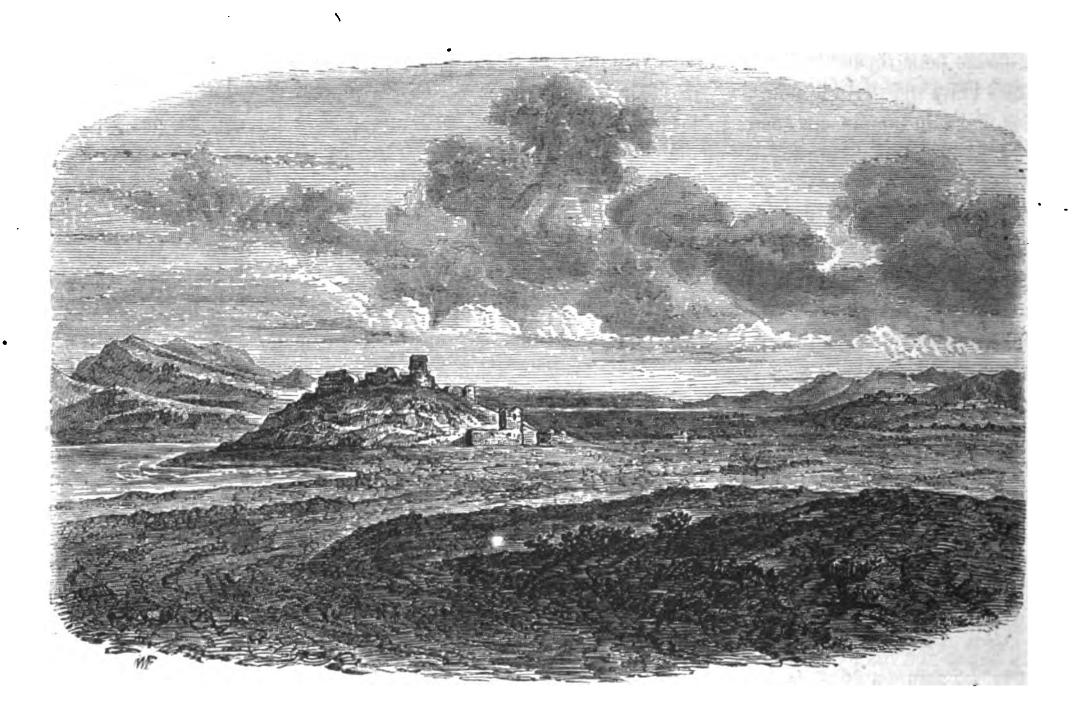
(⁴) Les villes capitales, alors comme aujourd'hui, tendaient à attirer à elles les chefs-d'œuvre.

(⁵) Malgré cette assertion de Pausanias, il ne paraît pas que les exercices gymnastiques aient été coordonnés en un système régulier et complet avant le temps de Cléisthènes.



de plus remarquable à Athènes. J'ai eu soin, dès le commencement de cet ouvrage, de choisir, parmi un grand nombre d'objets, ceux qui méritaient de trouver place dans cette description.

La Mégaride, qui est aussi limitrophe d'Éleusis, appartenait elle-même anciennement aux Athéniens, Pylas, qui en était roi, l'ayant laissée à Pandion. J'en citerai pour preuve le tombeau de Pandion qu'on



Vue de la plaine de Mégare (¹).

voit dans la Mégaride, et la convention par laquelle Nisus céda le trône d'Athènes à Égée, l'aîné de toute la famille, et fut lui-même nommé roi de Mégare et de tout le pays jusqu'à la Corinthie; c'est de lui que le port des Mégaréens prit le nom de Nisée, qu'il porte encore maintenant. Dans la suite des temps, les Péloponésiens qui, après leur expédition contre l'Attique, sous le règne de Codrus, retournaient dans leur pays sans avoir rien fait de remarquable, prirent Mégare, qu'ils donnèrent à ceux des Corinthiens et de leurs autres alliés qui voulurent s'y établir. Les Mégaréens changèrent alors de coutumes et de langage et devinrent Doriens. Ils disent que Car, fils de Phoronée, était roi du pays lorsque leur ville prit le nom de Mègare, et lorsqu'on y bâtit pour la première fois des temples de Cérès, qui furent nommés Mégara.

Nymphes Sithnides; Diane Soteira; temples.—Il y a dans la ville de Mégare une fontaine construite

(¹) D'après Stackelberg, *la Grèce, Vues pittoresques*, 1834. Sur le premier plan, on voit la plaine qui borde Mégare; au second plan, sur un monticule, la tour et les ruines de l'ancien château de Nisée; le sommet de l'Alcathoia est couronné d'une tour.

« L'emplacement de l'antique ville de Mégare n'est distant de la mer que d'une heure de marche environ. La ville moderne, toute ruinée et entièrement abandonnée, est bâtie sur un coteau, au sommet duquel s'élève une tour dégradée. Vers l'est, au pied de la ville, on découvre les débris d'un monument antique en pierre, parmi lesquels on voit une espèce d'architrave avec inscription et divers fragments de petites colonnes en marbre. En se rapprochant de la ville, on remarque un soubassement de piédestal romain assez beau. Au milieu des ruines modernes de la ville, on retrouve aussi divers débris antiques. » *(Expédition scientifique de Morée.)*

par Théagène, qui avait marié sa fille à Cylon, Athénien, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Ce Théagène, étant tyran de Mégare, fit bâtir cette fontaine que sa grandeur, ses ornements et le nombre de colonnes dont elle est décorée rendent digne de remarque. L'eau qui y coule porte le nom des nymphes Sithnides, qui sont des nymphes du pays, selon les Mégaréens.

A peu de distance de cette fontaine est un ancien temple, où l'on voyait de mon temps les statues des empereurs romains et une statue en bronze de Diane Sotéira. On voit dans le même temple les statues des douze grands dieux qui passent pour un ouvrage de Praxitèle, à l'exception de Diane, qui a été faite par Strongylion. De là vous entrez dans l'enceinte dédiée à Jupiter Olympien, dont le temple mérite d'être vu. La statue du dieu n'a pas été achevée à cause de la guerre du Péloponèse : pas une année ne se passa, durant cette guerre, sans que les Athéniens ne ravageassent la Mégaride par terre ou par mer : aussi réduisirent-ils l'état et les particuliers à la plus grande misère. La tête de cette statue est en ivoire, et le reste du corps en plâtre et en terre. Les Mégaréens disent qu'elle est de Théocosmus, sculpteur du pays, qui fut aidé par Phidias. Au-dessus de la tête du dieu sont les Saisons et les Parques; tout le monde sait, en effet, que Jupiter est le seul à qui les destinées obéissent (1), et qu'il règle l'ordre des saisons. On voit dans le fond du temple quelques pièces de bois à moitié travaillées, que Théocosmus devait revêtir d'or et d'ivoire pour achever la statue. On y voit aussi un éperon de trirème en bronze; les Mégaréens prirent, à ce qu'ils disent, cette trirème aux Athéniens, dans un combat naval vers Salamine.

Au sortir de l'enceinte consacrée à Jupiter, en montant à la citadelle qui conserve encore le nom de Carie, qu'elle a pris de Car, fils de Phoronée, vous trouvez le temple de Bacchus Nyctélius, celui de Vénus Epistrophia, l'oracle de la Nuit et le temple de Jupiter Conius qui n'a point de toit; la statue d'Esculape et celle d'Hygiée, qui sont dans le même endroit, ont été faites par Bryaxis; vous y voyez aussi un temple de Cérès, nommé le Mégaron, que Car fit, dit-on, construire pendant qu'il régnait à Mégare.

Monuments d'Alcmène et d'Hyllus; Alcathus; lion de Cithéron; Amazones; Thésée. — Quand vous descendez de la citadelle par le côté exposé au nord, vous trouvez le tombeau d'Alcmène, qui est auprès de l'Olympiéum.

De là l'exégète du pays (2) me conduisit à un endroit nommé Rhous (le courant d'eau), lieu par lequel, me disait-il, coulait jadis l'eau qui venait des montagnes. Théagène, alors tyran de Mégare, la détourna pour la faire passer ailleurs, et bâtit sur le terrain qu'elle avait arrosé un autel à l'Achéloüs. Le tombeau d'Hyllus, fils d'Hercule, est près de cet autel. Il fut tué en un combat singulier par Échémus, fils d'Aéropus, Arcadien.

Le temple d'Isis et celui d'Apollon et de Diane sont à peu de distance du tombeau d'Hyllus. Le dernier de ces deux temples est l'ouvrage d'Alcathus, qui l'érigea, dit-on, après avoir tué le lion du mont Cythéron. Ce lion, suivant les Mégaréens, avait donné la mort à plusieurs personnes, entre autres à Evippus, fils de Mégaréus leur roi. Précédemment, Timalcus, fils aîné de ce prince, était tombé sous les coups de Thésée, au siége d'Aphidne, où il était allé avec les Dioscures. Mégaréus ayant promis la main de sa fille et son trône après sa mort au vainqueur de ce lion, Alcathus, fils de Pélops, tenta l'entreprise; il tua le monstre (3) et, devenu roi, bâtit ce temple à Apollon et à Diane, qu'il surnomma Agréus et Agrotéra. Voilà le récit des Mégaréens, et je voudrais bien être d'accord avec eux, mais cela n'est guère possible.

En descendant de ce temple, on trouve le monument héroïque de Pandion : quant à son tombeau,

(1) Zeus est ici considéré comme supérieur au destin; c'est bien alors le Dieu suprême.

(2) Voyez p. 266.

(3) Dérichidas raconte, dans son Histoire de Mégare, qu'Alcathus ayant été exilé par Pélops à cause du meurtre de Chrysippus, s'en alla pour chercher un établissement dans quelque autre pays. Ayant rencontré sur son chemin un lion qui ravageait le pays de Mégare, et contre lequel le roi avait envoyé d'autres personnes, il le tua, et lui ayant coupé la langue, il la mit dans sa valise, et alla à Mégare. Ceux qui avaient été envoyés contre le lion étant revenus, dirent qu'ils l'avaient tué; alors Alcathus, ayant apporté sa valise, les convainquit de fausseté. Ce fut pour cela que le roi offrant un sacrifice aux dieux, la langue de la victime fut la dernière chose qu'il mit sur l'autel, coutume que les Mégaréens observèrent toujours. (Cl.)



j'ai déjà dit qu'il est sur le rocher de Minerve Æthia. On lui rend aussi des honneurs à Mégare. Le tombeau de l'Amazone Hippolyte est voisin du monument de Pandion. Les Mégaréens disent que les Amazones, étant venues attaquer les Athéniens pour se venger de l'enlèvement d'Antiope, furent vaincues par Thésée, et que la plupart d'entre elles perdirent la vie dans le combat : Hippolyte, sœur d'Antiope et qui commandait cette expédition, se réfugia avec un petit nombre de femmes à Mégare : là, le chagrin du revers qu'elle venait d'éprouver et l'inquiétude de savoir comment elle retournerait à Thémiscyre, la jetèrent dans le découragement et la conduisirent à la mort. Elle fut enterrée dans cet endroit, et son tombeau a la forme d'un bouclier d'Amazone. Celui de Térée en est peu éloigné. Il avait épousé, comme on sait, Progné, fille de Pandion. Ses attentats sur Philomèle, sœur de Progné, sont connus; ces deux femmes, ayant fait mourir Itys, échappèrent à Térée, qui se tua de sa propre main à Mégare. Les Mégaréens lui érigèrent alors un tombeau en terre, et ils lui offrent tous les ans un sacrifice où de petits cailloux leur tiennent lieu de farine d'orge. L'oiseau nommé huppe parut, disent-ils, pour la première fois dans cet endroit. Les deux femmes, s'étant rendues à Athènes, y moururent à force de pleurer l'injure qui leur avait été faite, et la vengeance qu'elles en avaient tirée. Le bruit se répandit qu'elles avaient été changées, l'une en rossignol, et l'autre en hirondelle, sans doute parce que le chant de ces oiseaux a je ne sais quoi de triste et de plaintif.

Citadelle d'Alcathus; Memnon; monument héroïque d'Ino. — Les Mégaréens ont une autre citadelle qui porte le nom d'Alcathus. En y montant, vous voyez à droite le tombeau de Mégaréus, qui leur amena d'Oncheste du secours contre les Crétois. On vous montrera le foyer sacré des dieux Prodomes, et vous entendrez dire qu'Alcathus leur sacrifia la première fois, lorsqu'il voulut entreprendre de bâtir les murs de la ville. Il y a auprès de ce foyer une pierre sur laquelle, dit-on, Apollon posa sa lyre pour aider Alcathus à bâtir ces murs. S'il vous arrive de frapper cette pierre avec un petit caillou, elle rend le même son qu'une lyre. Cela est surprenant, sans doute, mais beaucoup moins que ce que j'ai vu à Thèbes, en Égypte; de l'autre côté du Nil, près du lieu nommé les Syringes, est une statue colossale assise, qui représente le Soleil, quoiqu'on lui donne généralement le nom de Memnon, et rend chaque jour, au lever du soleil, un son que je ne puis mieux comparer qu'à celui d'une corde de cithare ou de lyre qui se rompt ([1]).

Les Mégaréens assurent que leur sénat était jadis le tombeau de Timalcus; je viens de dire que ce Timalcus n'avait pas été tué par Thésée. On a érigé au sommet de la citadelle un temple à Minerve; la statue de la déesse est dorée, à l'exception des pieds, des mains et du visage, qui sont en ivoire. Elle a dans le même endroit deux autres temples, l'un sous le nom de Minerve Nicé (Victoire), l'autre sous celui de Minerve Æantide.

Le temple d'Apollon était anciennement en briques : l'empereur Adrien l'a fait rebâtir en marbre blanc. Il renferme les statues d'Apollon Pythius, d'Apollon Décatéphore et d'Apollon Archégète. Les deux premières ressemblent beaucoup aux statues égyptiennes faites en bois. Celle d'Apollon Archégète est absolument dans le style éginète; elle sont toutes trois en ébène.

Il y a aussi sur la citadelle un temple de Cérès Thesmophore. En descendant de là vous trouvez le tombeau de Callipolis, second fils d'Alcathus. Échépolis, l'aîné, avait été envoyé par son père à Méléagre, pour la chasse au sanglier de l'Étolie. Il y fut tué, et Callipolis, qui avait appris sa mort le premier, ayant couru à la citadelle, fit tomber le bois de l'autel sur lequel brûlait la victime que son père sacrifiait à Apollon. Alcathus, qui ne savait pas encore la mort d'Échépolis, regardant cette action comme une impiété, tua Callipolis dans un premier mouvement de colère, en le frappant à la tête avec des morceaux de bois qui étaient tombés de l'autel.

Le monument héroïque d'Ino est sur le chemin du Prytanée; il est entouré d'une balustrade de pierres, et il y a des oliviers dessus. Les Mégaréens disent, ce qui est une tradition inconnue aux autres Grecs, que le corps d'Ino fut jeté par les flots sur les côtes de la Mégaride, et que Cléso et Tauropolis,

([1]) Il s'agit de l'une des deux statues colossales représentant, à Thèbes, le roi Aménophis; elle avait été brisée par un tremblement de terre, l'an 27 avant l'ère chrétienne, et il paraît que, depuis ce temps, elle rendait en effet quelques sons vagues sous l'action des premiers rayons du soleil. Restaurée par Septime Sévère, elle devint muette.



filles de Cléson, l'ayant trouvé, lui donnèrent la sépulture : ils prétendent lui avoir donné les premiers le nom de Leucothée, et ils lui offrent un sacrifice tous les ans.

Iphigénie; Adraste; l'Æsymnium; tombeau de Corœbus; Pœné. — Les Mégaréens disent aussi qu'Iphigénie mourut à Mégare, et ils montrent son monument héroïque. Ils rendent aussi des honneurs à Adraste, qui mourut, disent-ils, dans leur pays en ramenant son armée après la prise de Thèbes. La vieillesse et le chagrin de la mort d'Ægialéus son fils furent, suivant eux, la cause de sa mort. Ils ont un temple de Diane bâti par Agamemnon lorsqu'il vint à Mégare pour décider Calchas, qui y demeurait, à le suivre au siége de Troie. Ils disent que Ménippe, fils de Mégaréus, et Échépolis, fils d'Alcathus, sont enterrés dans le Prytanée de Mégare. Près de ce Prytanée est une pierre nommée Anacléthra; elle a pris ce nom, s'il faut les en croire, parce que Cérès, dans ses voyages pour la recherche de sa fille, l'appela de dessus cette pierre.

Il y a dans la ville de Mégare des tombeaux; savoir. celui des Mégaréens qui périrent dans l'expédition des Mèdes contre la Grèce, et l'Æsymnium, qui est un monument érigé à des héros.

En allant du sénat au monument héroïque d'Alcathus, où les Mégaréens conservent maintenant leurs archives, on trouve deux tombeaux : l'un est, dit-on, celui de Pyrgo qu'Alcathus avait eue pour femme avant d'épouser Evæchmé, fille de Mégaréus; et l'autre celui d'Iphinoé, fille d'Alcathus, qui mourut sans être mariée. Les filles de Mégare vont, avant de se marier, faire des libations et offrir les prémices de leur chevelure sur le tombeau d'Iphinoé, de même que celles de Délos coupaient jadis leurs cheveux en l'honneur d'Opis et d'Hécaergé (¹).

Le tombeau d'Astycratie et de Manto est vers l'entrée du temple de Bacchus. Elles étaient filles de Polyidus, qui, étant venu à Mégare pour purifier Alcathus du meurtre de Callipolis son fils, y bâtit un temple à Bacchus et lui érigea une statue en bois dont on ne voit maintenant que le visage, le reste étant caché. Le satyre en marbre de Paros qui est auprès de cette statue a été fait par Praxitèle.

Après le temple de Bacchus vient celui de Vénus Praxis; sa statue en ivoire est ce qu'il y a de plus ancien dans ce temple; les autres sont : Pitho (la Persuasion); la déesse qu'ils nomment Parégore (Consolatrice); elles sont toutes deux de Praxitèle. Vous y voyez aussi trois statues de Scopas : Éros (l'Amour), Himéros (la Passion), et Pothos (l'Affection), si toutefois ce n'est pas la même divinité sous trois noms différents.

Le temple de la Fortune est voisin de celui de Vénus; sa statue est aussi de Praxitèle. Lysippe a fait les Muses et le Jupiter en bronze que l'on voit dans le temple voisin.

On remarque aussi sur la place publique de Mégare le tombeau de Corœbus. Il est représenté terrassant un monstre (nommé Pœné, qui dévorait les enfants et qu'il avait mis à mort) : ces figures sont, à ma connaissance, le plus ancien ouvrage de sculpture en marbre qu'on ait fait dans la Grèce.

Orsippus; temple d'Apollon; Nisée; Pagæ; Ægosthènes; roche Moluride; Sciron. — Le tombeau d'Orsippus est auprès de celui de Corœbus. Cet Orsippus, contre l'usage ancien des athlètes, qui portaient toujours une ceinture dans les jeux publics, gagna tout nu le prix de la course aux jeux Olympiques. On raconte que dans la suite, étant devenu général des Mégaréens, il augmenta leur territoire aux dépens de leurs voisins. Je crois qu'il laissa volontairement tomber sa ceinture, sachant bien qu'il était plus facile de courir entièrement nu qu'avec une ceinture.

En descendant de la citadelle par le chemin nommé la rue droite, vous trouvez le temple d'Apollon Prostatérius : il est à droite de la rue quand vous vous détournez un peu. La statue d'Apollon mérite d'être vue. Vous y apercevez aussi une Diane, une Latone et d'autres statues, ainsi qu'un groupe représentant Latone et ses enfants, ouvrage de Praxitèle. Dans l'ancien Gymnase, près des portes Nymphades, est une petite pierre taillée en pyramide et nommée Apollon Carinus. Il y a dans le même endroit un temple des Ilithyes. C'est là tout ce que la ville offre de curieux.

(¹) Ou bien *Oupis* et *Argé*. Ce sont les noms des deux jeunes filles hyperboréennes qui, les premières, étaient venues à Délos, en la compagnie des dieux mêmes. Olen de Lycie, le plus ancien des poëtes grecs, antérieur même à Orphée, avait composé une ode en leur honneur. (Voyez HÉRODOTE, p. 122.)

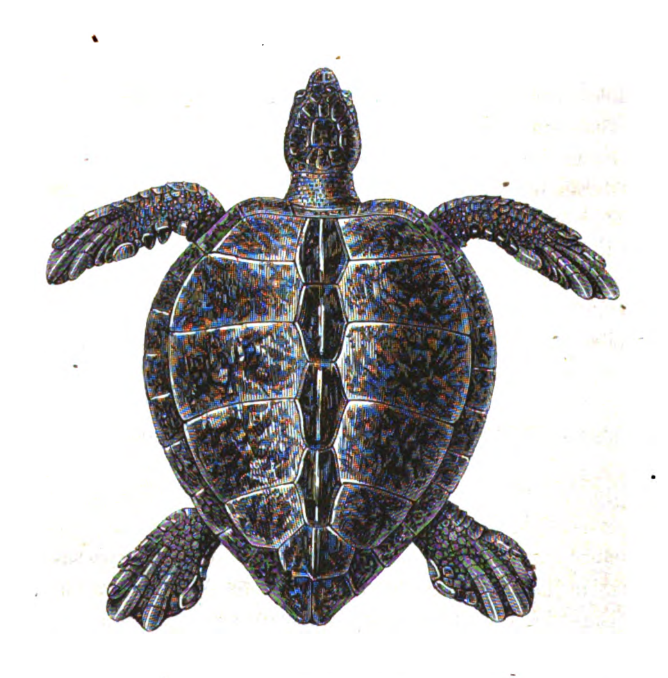


En descendant le port qui conserve encore aujourd'hui le nom de Nisée, vous trouvez le temple de Cérès Malophore, qui fut nommée ainsi par ceux qui élevèrent les premiers des troupeaux dans le pays. On donne encore d'autres raisons de ce surnom. Le toit du temple est tombé probablement de vétusté. Dans le même lieu s'élève une citadelle qui porte aussi le nom de Nisée; en descendant de cette citadelle, vous apercevez près de la mer le tombeau de Lélex qui, suivant les Mégaréens, était fils de Neptune et de Libye fille d'Épaphus, et vint de l'Égypte dans la Mégaride dont il fut roi.

Devant Nisée est une petite île où les vaisseaux crétois restèrent mouillés, pendant que Minos faisait la guerre à Nisus.

La Mégaride est séparée de la Béotie par des montagnes dans lesquelles sont situées Pagæ et Ægosthène, villes qui appartiennent aux Mégaréens. On voit en allant à Pagæ, à peu de distance de la route, un rocher tout criblé des flèches tirées par les Mèdes pendant la nuit. Il ne reste de remarquable à Pagæ que la statue en bronze de Diane Sotéira, qui est de la même forme que celle de Mégare, et le monument héroïque d'Ægialéus, fils d'Adraste. Il fut tué dans le premier combat qui se livra vers Glisante, lorsque les Argiens allèrent pour la seconde fois assiéger Thèbes. Ses parents apportèrent son corps à Pagæ dans la Mégaride, l'y enterrèrent, et son monument porte encore le nom d'Ægialéum.

A Ægosthène on voit le temple de Mélampe fils d'Amythaon, et dans ce temple un homme de petite stature sculpté sur un cippe (qui est Mélampe lui-même). Des sacrifices lui sont offerts, et, chaque année,



Caouanne, tortue de mer prise près de Modon. — D'après Bory de Saint-Vincent (1).

(1) Les anciens, dit Bory de Saint-Vincent, avaient fort bien distingué cette tortue des espèces d'eau douce, qu'ils donnaient pour compagnes à Vénus, et des terrestres.

L'individu représenté dans notre gravure fut étudié à Modon par la commission scientifique de Morée. C'est une femelle; elle contenait au moins cinq mille œufs de toute taille, depuis la grosseur d'un très-petit pois jusqu'à celle d'une noix ordinaire. Elle est conservée au Muséum d'histoire naturelle.

Les caouannes peuvent avoir en longueur plus de quatre pieds.

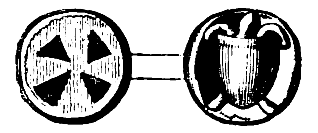
Avant d'être nettoyée et polie, la carapace de la caouanne, ordinairement souillée de limon de mer, est d'une couleur brunâtre foncée.



une fête est célébrée en son honneur. On ne dit cependant pas qu'il préside l'avenir ni par songes, ni autrement. Voici une autre tradition que j'ai recueillie à Érénie, bourg de la Mégaride. Les gens du pays disent qu'Autonoé, fille de Cadmus, inconsolable de la mort d'Actéon et de tous les malheurs qui avaient affligé la maison de son père, abandonna Thèbes et se retira dans ce bourg où elle mourut et où l'on voit encore son tombeau.

La route de Mégare à Corinthe est bordée de plusieurs autres tombeaux. Le premier est celui de Téléphane de Samos, joueur de flûte : il fut érigé, dit-on, par Cléopâtre, fille de Philippe, fils d'Amyntas. Celui de Car, fils de Phoronée, n'était d'abord qu'un monceau de terre; mais dans la suite, il fut revêtu de marbre à coquilles d'après les ordres de l'oracle. Ce marbre est très-blanc, plus tendre que le marbre ordinaire et tout rempli de coquilles de mer. La Mégaride est le seul pays de la Grèce où il se trouve, et on l'emploie à beaucoup d'usages dans la ville de Mégare. Sciron, étant polémarque des Mégaréens, rendit le premier praticable aux gens de pied la route qui porte encore son nom. L'empereur Adrien l'a fait élargir et arranger, de sorte que deux chars peuvent y passer l'un à côté de l'autre. Vers l'endroit où le chemin est le plus étroit s'élèvent des roches célèbres par diverses traditions. Ce fut, dit-on, de la roche Moluride qu'Ino se jeta dans la mer avec Mélicerte, le plus jeune de ses fils, quand l'aîné, nommé Léarque, eut été tué par Athamas. Les uns disent qu'il se porta à cette action dans un accès de démence; suivant d'autres, il était furieux contre Ino, depuis qu'il savait que la famine d'Orchomène et la mort de Phrixus, qu'il croyait réelle, ne devaient point être attribuées aux dieux, mais que tous ces malheurs provenaient des machinations d'Ino, belle-mère de Phrixus. Celle-ci prit alors la fuite et se précipita dans la mer avec son fils, du haut de la roche Moluride. Le corps de l'enfant ayant été, dit-on, porté par un dauphin vers l'isthme de Corinthe, il obtint, sous le nom de Palémon, différents honneurs parmi lesquels il faut compter l'institution des jeux Isthmiques. Les Mégaréens ont consacré la roche Moluride à Leucothée et à Palémon.

Les roches qui suivent sont en horreur, parce que Sciron, qui en était voisin, précipitait du haut de ces roches dans la mer tous les étrangers qu'il rencontrait; et une tortue qui se tenait dans les flots, au bas de cet endroit, les enlevait. La mer produit, en effet, des tortues qui ne diffèrent de celles de terre



Médaille d'Égine où l'on reconnaît la chélonée des Pélasges

que par la grandeur et par la forme des pieds qui sont faits comme ceux des phoques. Sciron subit la peine du talion, car Thésée le précipita lui-même dans la mer au même endroit. Le temple de Jupiter Aphésius est sur le sommet de la montagne. Vénus, Apollon et Pan ont aussi chacun une statue sur cette montagne. En avançant un peu, vous trouvez le tombeau d'Eurysthée, et les gens du pays disent que ce prince, ayant été vaincu dans l'Attique par les Héraclides, fut poursuivi par Iolaüs, qui le tua en cet endroit.

En continuant à descendre par ce chemin, vous voyez le temple d'Apollon Latoüs et ensuite les limites entre la Mégaride et le pays de Corinthe. Ce lieu est désigné comme celui du combat singulier entre Hyllus et Échémus, Arcadien.

CORINTHIE.

La Corinthie; Crommyon; Fondation des jeux Isthmiques; Sinis; temple de Neptune. — La Corinthie, qui est une portion de l'Argolide, a pris son nom de Corinthus. Excepté à Corinthe, parmi le bas peuple, on n'a jamais dit sérieusement que Corinthus fût fils de Jupiter (¹).

Il ne subsiste à Corinthe aucun reste des anciens habitants, et les Corinthiens actuels sont une colonie romaine. L'association des Corinthiens à la ligue Achéenne fut la cause de leur malheur. Critolaüs, préteur des Achéens, ayant soulevé contre les Romains, non-seulement les Achéens, mais encore la plupart des peuples grecs qui sont hors du Péloponèse, les Romains, après avoir terminé la guerre, désarmèrent les autres peuples grecs, et rasèrent les murs des villes qui étaient fortifiées; mais Corinthe fut entièrement détruite par Mummius, général de l'armée romaine. Jules César, qui introduisit à Rome la forme actuelle du gouvernement, rétablit, dit-on, Corinthe, et y envoya une colonie. Il en envoya une aussi à Carthage.

Crommyon, bourg de la Corinthie, a pris son nom de Cromus, fils de Neptune. C'est là que fut élevée, dit-on, Phæa, qui, suivant les poëtes, était une laie, et qui a donné lieu à l'un des exploits de Thésée.

En avançant un peu, vous trouvez sur le rivage un pin qui s'est conservé jusqu'à ce jour, et un autel de Mélicerte. Les gens du pays disent que son corps fut apporté là par un dauphin, et que Sisyphe, l'ayant trouvé sur le rivage, l'enterra dans l'Isthme, et institua les jeux Isthmiques en son honneur (²).

Vers le commencement de l'Isthme est l'endroit où le brigand Sinis courbait des pins l'un contre l'autre, et les laissait se redresser après y avoir attaché ceux qu'il avait vaincus. Ces arbres, en se relevant, tiraient chacun de son côté, et comme les liens ne cédaient pas, les malheureux ainsi attachés étaient mis en pièces. Thésée le fit périr par le même supplice; il purgea en effet la route de Trézène à Athènes des brigands qui l'infestaient, en exterminant ceux dont j'ai déjà parlé. Il tua aussi, dans la ville d'Épidaure, Périphète, qui passait pour fils de Vulcain et combattait avec une massue d'airain.

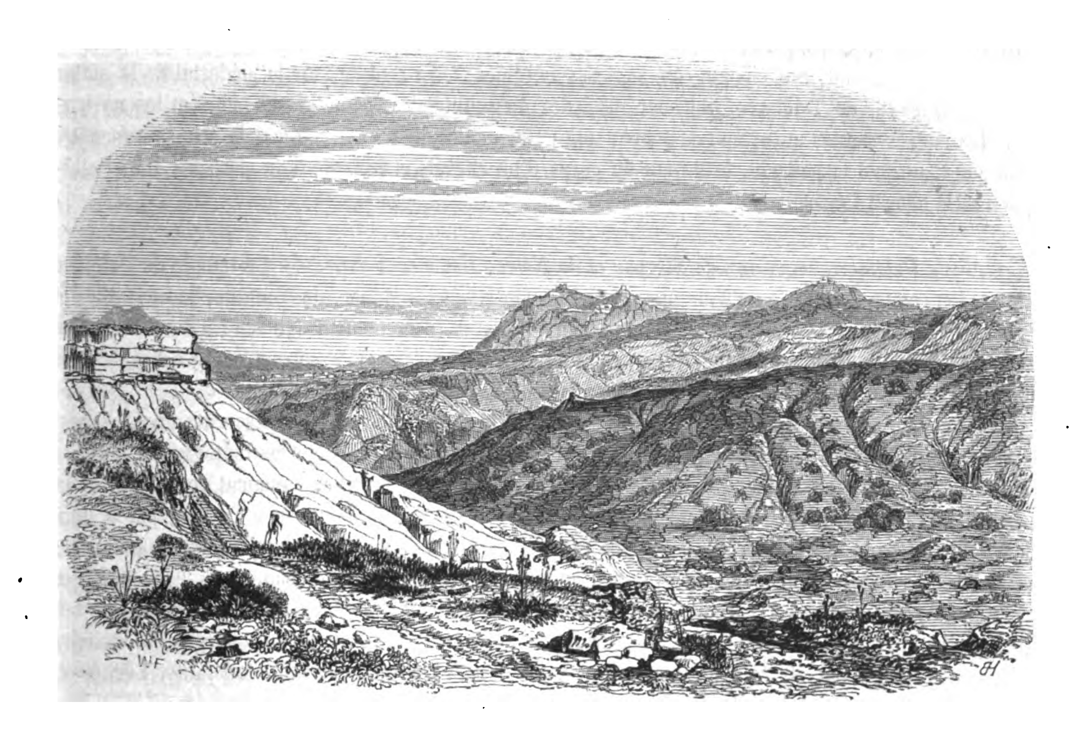
(¹) « Corinthus, fils de Jupiter, » était un proverbe que les Grecs appliquaient à ceux qui répétaient toujours la même chose, et aux choses qui, après avoir été annoncées avec emphase, ne répondaient pas à leur attente, comme on peut le voir dans la harangue, *Nuées* d'Aristophane, v. 827.

(²) Les isthmia étaient une des quatre grandes fêtes nationales de la Grèce.

« Don Chrysostôme dit que ces jeux furent institués par Neptune et par le Soleil, qui les firent célébrer de concert la première fois. Ceux qui y remportèrent le prix furent : Castor, pour la course simple; Calaïs, pour les diaules ou la course double, sans faire usage de ses ailes; Orphée, pour la cithare; Hercule, pour le pancrace; Pollux, pour le pugilat; Pélée, pour la lutte; Télamon, pour le disque, et Thésée, pour la course avec des armes. Il y eut aussi des prix pour les courses de chevaux : Phaéton fut vainqueur à la course à cheval, et Nélée à celle des chars à quatre chevaux. Enfin, on en proposa aussi un pour les vaisseaux; le vaisseau Argos le remporta, et ce fut là sa dernière course, car Jason le consacra à Neptune. Quelques auteurs disent que ce fut Thésée qui les institua, lorsqu'il eut tué Sinis, mais il est beaucoup plus vraisemblable que le voisinage des deux mers, qui rendait cet endroit très-fréquenté, fut la principale cause de leur institution. » (Cl.)

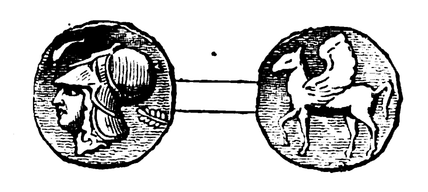
Quelle que fût l'origine de leur institution, il est certain qu'on célébrait les isthmia en l'honneur de Poseidon (Neptune). Les Corinthiens présidaient à ces jeux; les Athéniens s'y rendaient, à travers le golfe Saronique, sur un vaisseau sacré, et on leur réservait des places d'honneur. Une fois, l'époque de la fête étant survenue pendant une guerre entre Corinthe et Athènes, les Corinthiens n'en furent pas moins invités à assister aux jeux. Les Éliens ne prenaient point de part aux isthmia. Ce fut dans la quarante-neuvième olympiade que les jeux Isthmiques commencèrent à devenir périodiques, de trois en trois ans. Pline et Solinus ont supposé, par erreur, qu'ils avaient lieu seulement tous les cinq ans. En l'année 228 avant Jésus-Christ, les Romains obtinrent le privilége de se mêler aux exercices gymniques, et ce fut dans une de ces solennités, l'an 198, que Flamininus proclama publiquement l'indépendance de la Grèce. Les jeux et exercices des isthmia étaient les mêmes que ceux d'Olympie. On décernait au vainqueur une guirlande ou couronne de feuilles de pin (pendant une certaine période d'années on avait donné des couronnes de lierre). Solon établit l'usage de voter en outre une somme de cent drachmes aux Athéniens vainqueurs dans les isthmia. (Voyez Krause, *die Pythien, Nemeen, und Isthmien.)*

L'isthme de Corinthe touche à la mer, d'un côté par Cenchrées, et de l'autre par Léchée. L'espace entre ces deux villes est ce qui réunit le Péloponèse au continent. Tous ceux qui ont entrepris d'en



L'Acrocorinthe et Corinthe (¹). — Dessin de M. Doussault.

faire une île, en perçant l'isthme, ont été forcés de renoncer à ce projet. On voit encore le commencement de leur travaux, mais la nature pierreuse du sol arrêta leurs premiers efforts. Le Péloponèse est donc resté tel qu'il était, et il fait encore partie du continent. Alexandre, fils de Philippe, voulut aussi faire percer le mont Mimas, et ce fut la seule entreprise qu'il fût forcé d'abandonner. Les Gnidiens ayant fait la même tentative pour leur isthme, la Pythie leur défendit de continuer, tant il est difficile aux mortels d'agir contre la volonté des dieux.



Médaille de Corinthe.

Voici ce que Corinthe offre de plus digne d'être remarqué. C'est d'abord le théâtre, ensuite un stade de marbre blanc.

En allant au temple de Neptune, vous voyez d'une part les statues des athlètes qui ont remporté le prix aux jeux Isthmiques, et de l'autre, des pins alignés qui s'élèvent très-droit pour la plupart. Sur le temple, qui n'est pas très-grand, sont placés des tritons de bronze. Il y a dans le vestibule des

(¹) Corinthe était à cinq heures de marche de Némée, dans un site admirable. Au point le plus élevé de la ville on trouve sept colonnes d'un temple. L'Acrocorinthe était la barrière du Péloponèse. (Voy. p. 287.) — « Corinthe, dit Chateaubriand, est située au pied des montagnes, dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer de Crissa, aujourd'hui le golfe de Lépante. » Les monuments de Corinthe n'existent plus.

statues: les deux premières de Neptune, ensuite Amphitrite, enfin la Mer, qui est aussi en bronze. Dans l'intérieur du temple est une offrande faite de nos jours par Hérodes l'Athénien. C'est un char attelé de quatre chevaux dorés, à l'exception des sabots qui sont en ivoire. A côté des chevaux sont deux tritons en or jusqu'à la ceinture, le bas du corps est en ivoire. On voit sur le char Amphitrite et Neptune; et auprès d'eux, Palémon enfant, debout sur un dauphin. Tout cela est aussi en or et en ivoire. Le socle qui supporte le char est orné de bas-reliefs; celui du milieu représente la Mer soutenant Vénus enfant. Sur chaque côté sont des néréides. On a sculpté, sur le piédestal de la statue de Neptune, les fils de Tyndarée, qui sont aussi des dieux tutélaires pour les vaisseaux et les navigateurs. Les autres statues qui ornent ce temple sont : Galéné (la déesse du calme); la Mer; un monstre marin qui a, jusqu'à la poitrine, le devant du corps d'un cheval, et le reste d'un poisson; Ino, Bellérophon et le cheval Pégase.

Temple de Palémon; tombeaux de Sisyphe et de Nélée; Cenchrée; Laïs. — Le temple de Palémon est dans l'enceinte du temple de Neptune, à gauche. On y voit les statues de Neptune, de Leucothée et de Palémon lui-même. Il y a aussi un temple nommé Adyton (secret) dont l'entrée est sous terre; on dit que Palémon y est caché. Corinthien ou étranger, celui qui viole le serment qu'il a fait dans ce temple, peut être assuré qu'il n'échappera pas à la peine de son parjure (1).

Dans la même enceinte est un ancien temple nommé l'autel des Cyclopes; on y sacrifie aux Cyclopes. Ceux mêmes qui ont lu les ouvrages d'Eumélus chercheraient bien inutilement les tombeaux de Sisyphe et de Nélée. Ils y sont cependant; car Nélée étant venu, dit-on, à Corinthe, y mourut de maladie et fut enterré dans l'Isthme; mais Sisyphe ne voulut pas même montrer son tombeau à Nestor, parce qu'il fallait qu'il restât absolument inconnu. Sisyphe est aussi enterré dans l'Isthme; mais, même parmi les Corinthiens de son temps, il y en avait très-peu qui sussent où était son tombeau.

Les jeux Isthmiques ne furent point interrompus par la ruine de Corinthe et la dispersion de ses habitants par Mummius; et tant que cette ville fut déserte, les Sicyoniens furent chargés de les faire célébrer; lorsqu'elle eut été rétablie, cet honneur fut réservé à ses nouveaux habitants. Léchés et Cenchrias, qui passaient pour fils de Neptune et de Pirène, fille de l'Achéloüs, ont donné leur nom aux deux ports des Corinthiens. On lit dans le poëme intitulé *Megalæ Eœæ*, que Pirène était fille d'Œbalus. Vous remarquerez à Léchée le temple de Neptune et la statue en bronze de ce dieu; sur la route de l'Isthme à Cenchrée, un temple de Diane et sa statue en bois, qui est très-ancienne; dans Cenchrée même, un temple de Vénus et sa statue en marbre blanc; sur la levée qui s'avance dans la mer après le temple de la déesse, un Neptune en bronze; enfin, vers l'autre extrémité du port, les temples d'Esculape et d'Isis.

Les bains d'Hélène sont vis-à-vis Cenchrée; on donne ce nom à une source abondante d'eau salée qui sort d'un rocher et coule dans la mer; elle a le même degré de chaleur que de l'eau qui est prête à bouillir.

En remontant à Corinthe, vous trouvez sur la route divers tombeaux, et vers la porte même de la ville, celui de Diogène de Sinope, que les Grecs surnommèrent le Chien. Devant la ville est un bois de cyprès nommé le Cranium; nous y verrez une enceinte consacrée à Bellérophon, le temple de Vénus Mélænide et le tombeau de Laïs, qui est surmonté d'une lionne tenant un bélier entre ses pieds de devant. On montre dans la Thessalie un autre tombeau de Laïs : elle y avait suivi, dit-on, Hippostratus (2). Née à Hyccare en Sicile, elle fut prise encore enfant par Nicias et par les Athéniens, et fut vendue à Corinthe. Sa beauté surpassa bientôt celle de toutes les femmes de son temps, et les Corinthiens poussèrent l'admiration pour elle à un tel point, qu'ils prétendent encore maintenant qu'elle était de Corinthe.

La ville actuelle offre encore quelques restes de ses anciens monuments, mais le plus grand nombre est de ceux qui ont été faits depuis son rétablissement. On voit sur la place publique où se trouvent

(1) Ce passage rappelle la tradition moderne sur la pierre appelée la *bocca della verita*, dans l'église Santa-Maria in Cosmedin, à Rome. (Voy. le *Magasin pittoresque*, t. XIV, p. 244.)

(2) Il y a eu deux Laïs : l'une née en Sicile, l'autre à Corinthe, dans la quatrième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. La première était déjà vieille lorsque la seconde devint célèbre dans toute la Grèce.

la plupart de leurs temples, une Diane d'Éphèse et deux statues de Bacchus faites en bois, dorées en entier, à l'exception du visage qui est enluminé de vermillon. Ils sont connus sous le nom de Lysius et de Bacchius.

La Fortune a son temple dans le même endroit; elle est représentée debout, et sa statue est en marbre de Paros.

Le temple de tous les dieux en est voisin. On a construit près de ce dernier une fontaine sur laquelle est un Neptune en bronze, qui a sous ses pieds un dauphin qui jette de l'eau.

Vous remarquerez encore sur la même place une statue en bronze d'Apollon Clarien, une Vénus, ouvrage d'Hermogène de Cythère; deux Mercures en bronze, tous deux debout; mais il y en a un qui est dans un petit temple. En plein air, enfin, sont trois statues de Jupiter : le premier n'a point de surnom, le second porte celui de Chthonius, et le troisième celui d'Hypsistus (très-haut).

Temple d'Octavie; propylées; Pyrène; bains; fontaines; enfants de Médée. — Le milieu de cette place publique est occupé par une Minerve en bronze sur le piédestal de laquelle sont représentées les Muses.

Au-dessus de la place est le temple d'Octavie, sœur d'Auguste qui régna sur les Romains après Jules César, fondateur de la nouvelle Corinthe.

Au sortir de cette place par le chemin qui conduit à Léchée, s'offrent à vous des propylées surmontés de deux chars dorés sur l'un desquels est Phaéton, fils du Soleil; et le Soleil lui-même est sur l'autre.

Un peu plus loin que ces propylées, à droite, vous trouvez, en entrant dans la place, un Hercule en bronze.

Vous arrivez ensuite à l'entrée de la fontaine Pirène. Elle était femme jadis et fut, dit-on, changée en fontaine à force de pleurer la mort de Cenchrias, son fils, que Diane avait tué involontairement. Cette fontaine est ornée de marbre blanc, et on y a pratiqué des loges en forme de grottes d'où l'eau coule dans un bassin découvert. Cette eau est très-bonne à boire, et l'airain qu'on y trempe, après l'avoir fait rougir au feu, y acquiert cette qualité qui le fait rechercher sous le nom d'airain de Corinthe. Les Corinthiens, en effet, n'ont point de mines de cuivre. Il y a vers cette fontaine une statue d'Apollon et une enceinte dans laquelle se trouve un tableau représentant le combat d'Ulysse contre les amants de Pénélope.

En reprenant ensuite la route directe de Léchée, vous regardez d'abord un Mercure en bronze; auprès du dieu assis est un bélier, car Mercure est le dieu qui veille le plus spécialement sur les troupeaux, comme dit Homère dans l'Iliade : « Fils de Phorbas, dont les troupeaux étaient un don de Mer» cure qui, le préférant à tous les autres Troïens, l'avait comblé de bienfaits. » Je sais bien ce qu'on raconte de Mercure et du bélier dans les mystères de la Mère des dieux, mais je n'en dirai rien.

Dans divers endroits de la ville sont des bains, construits les uns aux dépens du public, les autres aux frais de l'empereur Adrien. Les plus renommés sont auprès du temple de Neptune. Ils ont été bâtis par Euryclès, Spartiate, qui les a ornés de marbres de diverses espèces, entre autres de celui qu'on tire des carrières de Crocée dans la Laconie. On voit à gauche de l'entrée de ces bains un Neptune, et après lui, une Diane chasseresse.

La ville est bien fournie de fontaines; car, outre qu'il y a beaucoup d'eau dans le pays, l'empereur Adrien y a fait amener celles du Stymphale. La plus remarquable de ces fontaines est un Bellérophon placé auprès de la Diane dont je viens de parler; il est monté sur Pégase, et l'eau sort du sabot du cheval. Vous en verrez une autre en prenant la route qui conduit de la place publique à Sicyone; à droite de cette route est un temple d'Apollon avec sa statue en bronze, et un peu plus loin, la fontaine qui a pris le nom de Glaucé, cette princesse s'y étant précipitée, dit-on, dans l'espérance d'y trouver un remède contre les poisons de Médée. Au-dessus de cette fontaine est l'odéon, auprès duquel se voit le tombeau des enfants de Médée. Ils se nommaient Merméros et Phérès, et furent, suivant la tradition, tués à coups de pierres par les Corinthiens, à cause des présents qu'ils avaient apportés à Glaucé. Comme cette mort violente était une punition qu'ils n'avaient point méritée, ils s'en vengèrent en faisant périr les enfants nouveau-nés des Corinthiens, ce qui continua jusqu'à ce qu'on eût institué en leur honneur des sacrifices annuels et érigé une statue à la Terreur, ainsi que l'oracle l'avait ordonné. La



statue existe encore; elle représente une femme d'un aspect effrayant; mais les anciens Corinthiens ayant tous péri lorsque leur ville fut prise par les Romains, les nouveaux habitants n'offrent plus ces sacrifices, et leurs enfants ont renoncé à l'usage de couper leurs cheveux et de porter des vêtements noirs. Médée, étant allée à Athènes après cet événement, épousa Égée; elle voulut dans la suite faire périr Thésée; ayant été prise sur le fait, elle s'enfuit et se retira chez les Ariens qui prirent d'elle le nom de Mèdes.

Minerve Chalinitis; Bellérophon; Dédale; la fontaine de Lerne; l'Acrocorinthe. — Le temple de Minerve Chalinitis n'est pas loin du tombeau des enfants de Médée. Les Corinthiens disent que Minerve



Bellérophon combat la Chimère en présence de Iobatès et de Minerve. La Chimère a une tête de lion, une tête de chèvre et une queue de serpent (¹). — D'après la peinture d'un vase antique. (Voy. Tischbein.)



Bellérophon dompte Pégase devant la porte de Corinthe. — Denier de la famille Tadia.



Bellérophon jeté à terre cherche à retenir Pégase. — Pierre gravée antique : Gravelle.

(¹) « Bellérophon possédait dans la ville de Sirène (Corinthe) la souveraineté, un immense héritage et un palais. Jadis, impatient de subjuguer, près des sources (de la fontaine Sirène), Pégase, fils de la gorgone à la chevelure de serpent, il

est, de toutes les divinités, celle qui aida le plus Bellérophon en beaucoup d'autres choses et en lui donnant le cheval Pégase, qu'elle avait dompté et soumis au frein. La statue de la déesse est en bois; le visage, les pieds et les mains sont en ivoire.

Le temple de Minerve Chalinitis est vers le théâtre L'Hercule en bois qui en est voisin est, dit-on,



Vase trouvé près de Corinthe. — D'après Dodwell.

un ouvrage de Dédale. Les ouvrages de Dédale offrent tous à la vue quelque chose d'extraordinaire, mais tous aussi je ne sais quoi de divin.

Au-dessus du théâtre est le temple du Jupiter Capitolin des Romains, qu'on pourrait nommer en grec Coryphæus.

L'ancien gymnase et la fontaine de Lerne ne sont pas très-éloignés du théâtre. La fontaine est entourée de colonnes, et on y a pratiqué des siéges pour ceux qui veulent venir y prendre le frais pendant l'été : près du gymnase sont deux temples dédiés, l'un à Jupiter et l'autre à Esculape. La statue de Jupiter est en bronze; celles d'Esculape et d'Hygiée sont en marbre blanc.

L'Acrocorinthe est le sommet d'une montagne qui domine Corinthe (¹). En y montant vous trouvez deux enceintes consacrées, l'une à Isis Pélagia et l'autre à Isis Égyptienne; et deux enceintes consacrées à Sérapis, qui est honoré dans l'une sous le nom de Sérapis de Canobe. Viennent ensuite des autels dédiés au Soleil, et le temple de la Nécessité et de la Force où il n'est pas permis d'entrer. Dans celui de la Mère des dieux, qui est au-dessus, vous remarquerez un cippe et un trône, l'un et l'autre en marbre. Les statues qui sont dans le temple des Parques, ainsi que dans celui de Cérès et de sa fille, ne sont point exposées à la vue. Le temple de Junon Bunæa est sur la même montagne; il a été bâti

avait beaucoup souffert avant que la vierge Pallas lui eût apporté un frein enrichi d'or; mais un songe qu'il eut fut soudain réalisé. Elle lui dit : « Tu dors, roi, fils d'Éole? Allons! prends ce modérateur des coursiers et montre-le à ton père Daméus » (surnom de Neptune), en lui sacrifiant un taureau gras. » Ainsi, pendant qu'il dormait dans les ténèbres, la vierge à la noire égide sembla lui parler. Il se lève donc en sursaut, et, relevant la merveille déposée près de lui, il court tout joyeux trouver le devin de la contrée, et il raconte à Céramide tout ce qui s'est passé. Celui-ci lui enjoint d'obéir sans délai au songe. Or donc, le robuste Bellérophon, transporté de joie, s'élance et adapte doucement le magique appareil à la bouche du coursier ailé. Il le monte, et bientôt il agite, en se jouant, son armure d'airain. Avec lui encore, plus tard, frappant les Amazones du sein des airs aux froides solitudes, il extermina cette troupe de femmes archers, et la Chimère vomissant des flammes, et Solymes. Je ne parlerai point de sa mort. Pégase, dans l'Olympe, habite les antiques étables de Jupiter. » (Pindare.)

(¹) Du sommet de l'Acrocorinthe, on aperçoit la mer Saronique, au loin la citadelle d'Athènes, et jusqu'au cap Colonne. « C'est, dit Spon, une des plus belles vues de l'univers. »

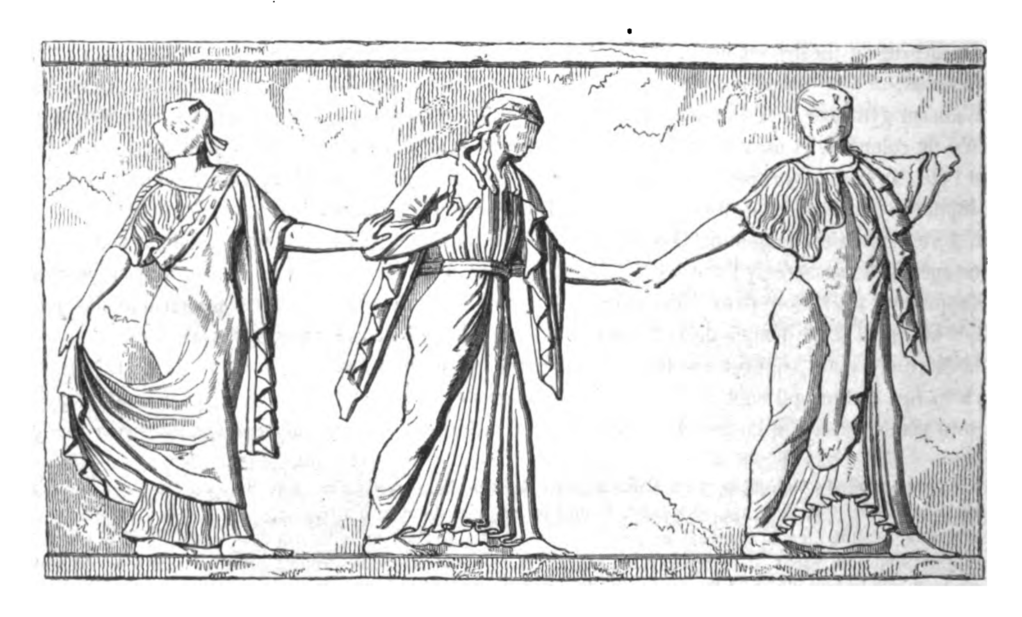
par Bunus, fils de Mercure ; c'est de là que vient le surnom de la déesse. En montant au sommet de l'Acrocorinthe, vous trouvez le temple de Vénus ; les statues qu'on y voit sont : Vénus armée, le Soleil, et l'Amour tenant un arc.

Asope ; Ténée ; temple brûlé ; Sicyonie ; Ægialéus. — Derrière ce temple est une fontaine qui est, à ce qu'on prétend, un don de l'Asope : Sisyphe, ayant vu Jupiter enlever la fille de ce fleuve, ne voulut pas lui nommer le ravisseur qu'il ne lui eût fait venir de l'eau sur l'Acrocorinthe. Asope ayant satisfait à la demande de Sisyphe, celui-ci lui apprit ce qu'il savait, et, s'il faut en croire les poëtes, il subit dans les enfers la peine due à son indiscrétion. J'ai ouï dire que cette eau est la même que celle de la fontaine Pirène, et qu'elle se rend dans la ville par des canaux souterrains.

L'Asope, dont je viens de parler, prend sa source dans la Phliasie, arrose le pays de Sicyone, et va se jeter dans la mer voisine. Entre autres contes que les Phliasiens et les Sicyoniens font sur leur fleuve, ils disent qu'il est étranger et n'a pas sa source dans le pays ; que le Méandre, qui descend de Célène à travers la Phrygie et la Carie, va se jeter dans la mer auprès de Milet, et se rend de là dans le Péloponèse, où il forme l'Asope. J'ai entendu également les Déliens raconter que leur Inopus vient du Nil. On dit aussi que le Nil est le même fleuve que l'Euphrate, qui, après s'être perdu dans un marais, va reparaître, sous le nom de Nil, au-dessus de l'Éthiopie. Voilà ce que j'ai entendu dire de l'Asope.

En tournant vers les montagnes, au sortir de l'Acrocorinthe, vous trouvez la porte Ténéatique et le temple d'Ilithye, et à soixante stades de là tout au plus, la ville de Ténée, dont les habitants se disent issus des captifs troïens que les Grecs emmenèrent de l'île de Ténédos ; Agamemnon leur donna ce canton. C'est pour cela qu'ils regardent Apollon comme leur principale divinité.

Sur la route qui conduit de Corinthe à Sicyone, et non dans l'intérieur du pays, vous remarquerez à peu de distance de la ville, à gauche du chemin, un temple détruit par le feu. La Corinthie a été le théâtre de différentes guerres, il n'est donc pas étonnant que des maisons et même des temples situés



Bas-relief d'un ancien puits, à Corinthe. — D'après Dodwell.

hors de la ville aient été la proie des flammes ; mais ils veulent que ce temple fût dédié à Apollon, et qu'il ait été brûlé par Pyrrhus, fils d'Achille. J'ai aussi entendu dire depuis que les Corinthiens avaient

érigé ce temple à Jupiter Olympien, que le feu y prit subitement, on ne sait comment, et le détruisit.

Tombeaux des Sicyoniens; théâtre de Sicyone. — En allant de la Corinthie dans la Sicyonie, vous trouvez une éminence de terre : c'est le tombeau d'un certain Lycus de Messène, qui ne m'est point connu.

Les Sicyoniens enterrent leurs morts à peu près comme les autres Grecs; mais, lorsque le corps a été par eux couvert de terre, ils l'entourent d'un petit mur, avec des colonnes qui soutiennent un faîte pareil aux frontons des temples. Ils n'y mettent point d'inscription; mais en rendant au mort les derniers devoirs, ils l'appellent par son nom sans y joindre celui de son père, et lui disent adieu.

Après avoir traversé l'Asope, un peu plus loin que le tombeau de Lycus, vous avez à droite l'Olympium, et un peu plus avant, à gauche, le tombeau d'Eupolis, poëte comique athénien.

En arrivant à la ville [1], vous remarquez, vers la porte même, une source dans une grotte; l'eau sort de la voûte et non du sol de la grotte, ce qui lui a fait donner le nom de Stazouza (l'eau qui distille).

Le théâtre est au-dessous de la citadelle; sur la scène est un guerrier, le bouclier à la main : c'est, dit-on, Aratus, fils de Clinias.

Après le théâtre vient le temple de Bacchus; la statue du dieu est en or et en ivoire, et près de lui sont des bacchantes en marbre blanc.

Les Sicyoniens ont d'autres statues qu'ils tiennent cachées, et qu'ils portent une fois par an, durant la nuit, d'un endroit nommé Cosmétérium, au temple de Bacchus. Ils les accompagnent avec des torches allumées, et en chantant des hymnes qui sont en usage dans le pays. La marche est ouverte par celui qu'ils nomment Bacchéius, statue jadis érigée par Androdamas, fils de Phlias. On porte ensuite celle de Bacchus Lysius que le Thabain Phanès apporta de Thèbes par les ordres de la Pythie.

Le temple de Pitho (la Persuasion), sans statue, est à l'entrée de la place publique : voici à quelle occasion le culte de cette déesse s'introduisit à Sicyone. Apollon et Diane, ayant tué Python, vinrent à Ægialée (l'ancienne Sycione) pour se faire purifier de ce meurtre; mais quelque chose les ayant effrayés vers l'endroit qu'on nomme encore maintenant *Phobos* (la Peur), ils s'en allèrent dans l'île de Crète chez Carmanor. Une maladie épidémique se déclara sur-le-champ dans l'Ægialée, et les devins dirent qu'il fallait apaiser Apollon et Diane : les Ægialéens envoyèrent alors sept jeunes garçons et sept jeunes filles vers le fleuve Sythas implorer ces deux divinités; elles se laissèrent fléchir, et vinrent, disent les gens du pays, dans l'endroit où était alors la citadelle; et le temple de Pitho est à la place même où elles parurent la première fois. Il se fait encore maintenant quelque chose de pareil; car, à la fête d'Apollon, les enfants se rendent vers le Sythas, amènent les dieux dans le temple de Pitho et les reconduisent ensuite, disent-ils, dans celui d'Apollon. Ce temple, qui se trouve maintenant sur la place publique, a été, suivant eux, bâti par Prœtus à l'endroit même où ses filles avaient été guéries de leur démence. Ils disent aussi que Méléagre y consacra la lance avec laquelle il avait tué le sanglier de Calydon, et que les flûtes de Marsyas y étaient aussi déposées. Après le malheur arrivé à ce silène, le fleuve Marsyas apporta, dit-on, ces flûtes dans le Méandre; elles reparurent dans l'Asope qui les jeta sur ses bords dans la Sicyonie, et un berger, les ayant ramassées, les consacra à Apollon. Toutes ces offrandes ont été brûlées avec l'ancien temple; celui qui existe actuellement et la statue qu'on y voit ont été érigés par Pythoclès.

Maison de Cléon; Aratus; temples d'Hercule, d'Esculape et de Vénus; le gymnase. — Vers le temple de Pitho est une enceinte consacrée aux empereurs romains, qui était autrefois la maison de Cléon le tyran. Les Sicyoniens, en effet, habitaient encore la ville basse lorsqu'ils eurent pour tyran Clisthènes, fils d'Aristonymus, fils de Myron; mais ils étaient déjà dans la ville actuelle lorsque Cléon usurpa l'autorité. On voit devant cette maison le monument héroïque d'Aratus, de tous les Grecs de son temps celui qui a fait de plus grandes actions.

Après le monument héroïque d'Aratus viennent l'autel de Neptune Isthmius, la statue de Jupiter Milichius, et celle de Diane Patroa; elles sont faites sans aucun art, car Jupiter Milichius ressemble à

[1] Sycione, située à trois heures de marche de Némée, s'élevait sur un plateau d'où la vue s'étendait au loin vers l'Acrocorinthe, le golfe de Lépante et les montagnes de la Béotie. Le village de Vasilica est bâti au milieu de ses ruines; on distingue parfaitement les ruines du théâtre et du stade, qui ont été taillés dans le rocher. (Voy. la page suivante.)



une pyramide et Diane à une colonne. Vous voyez dans le même endroit le sénat, et un portique qui a pris son nom de Clisthènes, ce prince l'ayant fait bâtir du produit du butin qu'il avait eu pour sa part dans la guerre que, de concert avec les Amphictyons, il fit aux Cirrhéens.

Il y a sur la place publique, en plein air, un Jupiter en bronze, ouvrage de Lysippe, et auprès de lui, une Diane dorée. Le temple d'Apollon Lycéen, qui en est voisin, tombe en ruine et n'offre rien de



Plans du stade et du théâtre de Sycione (¹).

A, théâtre. — B, partie du stade soutenue par une construction cyclopéenne.

(¹) Le chemin de Vasilica (Sycione) au lac de Stymphale traverse un des côtés du stade. Les gradins sont en partie taillés dans le roc, les autres sont en pierres rapportées.

remarquable. Les Sicyoniens racontent que les loups se jetaient sur leurs troupeaux, de sorte qu'ils n'en tiraient plus aucun profit; le dieu leur indiqua l'endroit où était un certain tronc d'arbre sec, leur disant d'en prendre l'écorce, de la mêler à la viande qu'ils jetteraient aux loups : ceux-ci périrent aussitôt qu'ils eurent mangé de cette écorce. On conserve ce tronc dans le temple d'Apollon Lycéen, mais les exégètes sicyoniens eux-mêmes ne savent pas de quelle espèce d'arbre il est.

On voit, dans le gymnase voisin de la place publique, un Hercule en marbre fait par Scopas. Il y a aussi un temple d'Hercule ailleurs. L'enceinte où il est porte le nom de *Pœdizé;* le temple est au milieu. On y voit une très-ancienne statue en bois, ouvrage de Laphaès de Phlionte.

Vous allez de là par une rue au temple d'Esculape. En entrant dans son enceinte, vous trouvez, à gauche, un édifice double; la pièce où l'on entre d'abord est consacrée au Sommeil, dont il ne reste plus que la tête. Celle du fond est consacrée à Apollon Carnien, et il n'y a que les prêtres qui puissent y entrer On voit dans le portique un os de baleine d'une grandeur extraordinaire; ensuite une statue d'Oneiros (le Songe), et Hypnos (le Sommeil) endormant un lion, et surnommé Épidotès.

En entrant dans le temple d'Esculape par l'autre porte, vous voyez d'un côté Pan assis, de l'autre Diane debout; et, en allant plus avant, Esculape lui-même sans barbe; sa statue, en or et en ivoire, est l'ouvrage de Calamis. Il tient d'une main un sceptre et de l'autre une pomme de pin cultivé. Les Sicyoniens disent que ce dieu leur fut apporté d'Épidaure sous la forme d'un serpent et sur un char traîné par des mules; il était conduit par Nicagora de Sicyone, femme d'Échétimus et mère d'Agasiclès. Il y a dans ce temple plusieurs petites figures suspendues à la voûte.

Vous passez de là dans un autre temple consacré à Vénus; la première statue qui s'offre à votre vue est celle d'Antiope : ses fils, en effet, étaient Sicyoniens, et, soit à cause d'eux, soit parce qu'elle était venue elle-même à Sicyone, les Sicyoniens disent qu'elle appartient à leur pays. Vous voyez ensuite la statue de la déesse. Il n'entre dans son temple que la néocore ([1]) et une jeune fille qui est prêtresse pour un an sous le nom de loutrophore. Tous les autres peuvent, de la porte, voir la déesse et lui adresser des vœux. La déesse est assise, et sa statue est en or et en ivoire. Elle a le polus sur la tête, tient d'une main un pavot et de l'autre une pomme. Les Sicyoniens lui sacrifient toutes sortes d'animaux, excepté des porcs. Ils brûlent les cuisses des victimes et font rôtir le reste avec du bois de genévrier. Ils brûlent avec les cuisses des feuilles de pædéros. Le pædéros est une plante qui croît dans la partie de l'enceinte qui est en plein air; on ne la trouve nulle part ailleurs, pas même dans le reste du pays. Ses feuilles ont la forme de celles du chêne, sont un peu plus petites que celle du hêtre et un peu plus grandes que celle du chêne vert. Elles sont très-vertes d'un côté, blanches de l'autre, et ont assez la couleur de celles du peuplier.

En remontant de ce temple au gymnase, vous trouvez, à droite, le temple de Diane Phéræa, dont la statue en bois est, dit-on, venue de Phères. Ce gymnase, qui a été bâti par Clinias, sert encore maintenant pour les exercices des jeunes gens. On y voit une Diane en marbre blanc, qui n'est sculptée que jusqu'à la ceinture, et un Hercule dont la partie inférieure est carrée comme les hermès.

Ancien temple de Minerve; les Apotropæi; le Pirée; Titane et ses édifices. — En vous détournant de là pour aller vers la porte sacrée, vous trouverez, à peu de distance de cette porte, un temple de Minerve érigé jadis par Épopéus, et qui, soit par ses dimensions, soit par sa magnificence, l'emportait de beaucoup sur tous les temples de ces temps-là. Mais le temps devait en faire disparaître jusqu'à la mémoire, car il a été entièrement consumé par le feu du ciel. L'autel seul a été épargné, et il subsiste encore tel qu'Épopéus l'avait fait faire. Le tombeau de ce héros, en terre amoncelée, est devant cet autel. Près de ce tombeau sont les dieux *Apotropæi* (qui préservent des malheurs). Les cérémonies qu'on fait en leur honneur sont celles que les Grecs ont instituées pour détourner les fléaux.

En allant de Sicyone à Phlionte par la route la plus courte, si vous vous détournez à gauche, de dix stades au plus, vous arrivez au Pirée; c'est le nom qu'on donne à un bois qui entoure le temple de Cérès Prostasia et de sa fille. Les hommes y célèbrent entre eux les fêtes de ces déesses, et laissent les

([1]) La fonction des néocores, hommes ou femmes, était à peu près celle de nos sacristains.

femmes les célébrer de leur côté dans l'édifice nommé le Nymphon, où sont les statues de Bacchus, de Cérès et de sa fille, dont on ne voit que les visages.

Titane est à soixante stades de Sicyone, mais la route est impraticable pour les voitures à cause de son peu de largeur. Après avoir fait vingt stades, autant que je peux l'évaluer, vous traversez l'Asope, à gauche du chemin, et vous trouvez un bois de chênes verts et le temple des déesses connues des Athéniens sous le nom de *Semnæ* (Sévères), et des Sicyoniens sous le nom d'Euménides. Ils célèbrent tous les ans leur fête, qui ne dure qu'un jour. Ils leur sacrifient des brebis pleines, se servent d'hydromel pour les libations, et de fleurs au lieu de couronnes; ils en font autant sur les autels des Parques, qui sont dans le même bois, mais en plein air.

Si vous traversez de nouveau l'Asope, et que vous repreniez la route, vous arrivez au sommet d'un mont dont Titan fut, suivant les gens du pays, le premier habitant. Il était, disent-ils, frère du Soleil, et ce canton a pris de lui le nom de Titané. Ceux qui habitent les alentours du temple sont pour la plupart des gens qui viennent implorer l'assistance du dieu; des cyprès très-vieux ornent l'intérieur de son enceinte. On ne sait pas de quel bois ou de quel métal est la statue du dieu, ni par qui elle a été faite, à moins qu'on ne l'attribue à Alexanor lui-même : le visage, les pieds et les mains d'Esculape, sont tout ce qu'on en voit; le reste est caché par une tunique de laine blanche, que recouvre une robe. Il en est de même de la statue d'Hygiée : à peine aussi la peut-on voir, tant elle est couverte de cheveux offerts par les femmes qui se les coupent en son honneur, et de bandes d'étoffes de Babylone. Quelle que soit la divinité de ce temple dont on implore la faveur, il faut adresser des prières à celle qu'on nomme Hygiée. A l'égard d'Alexanor et d'Évamérion, dont les statues sont aussi dans le temple, on sacrifie au premier comme à un héros, après le coucher du soleil, et à Évamérion comme à un dieu. Si ma conjecture est juste, cet Évamérion est connu à Pergame sous le nom de Telesphorus, qu'un oracle lui a donné, et à Épidaure sous celui d'Acésius. La statue en bois de Coronis, qu'on possède dans le même lieu, n'est point placée dans le temple; lorsqu'on a sacrifié au dieu un taureau, un agneau ou un porc, on porte cette statue dans le temple de Minerve, et c'est là qu'on lui rend les honneurs qui lui sont dus. On ne se borne pas à couper les cuisses des victimes qu'on lui sacrifie, mais on les brûle en entier; on les brûle à terre, excepté les oiseaux qui sont consumés sur l'autel. Vous voyez, sur le fronton du temple, Hercule au milieu et des Victoires aux deux angles. Les statues de Bacchus, de Cérès, d'Hécate, de Vénus, de la Fortune des dieux et d'Esculape surnommé Gortynius, ornent le portique; la dernière est en marbre; toutes les autres sont en bois. Personne ne veut entrer dans l'endroit où sont les serpents; mais on met leur manger devant la porte et on ne s'en occupe plus (¹). La statue en bronze qu'on voit dans l'enceinte est celle de Granianus de Sicyone, qui remporta cinq prix aux jeux Olympiques,

L'autel des Vents est au bas de la colline sur laquelle le temple est bâti : un prêtre y offre une fois par an un sacrifice nocturne; il fait aussi, dans quatre fosses, d'autres cérémonies secrètes pour apaiser la fureur des vents, et il chante certaines paroles magiques qui viennent, dit-on, de Médée.

Phliasie; Phlionthe; Célée. — La Phliasie est limitrophe de la Sicyonie, et la ville est à quarante stades, tout au plus, de Titane. Le chemin de Sicyone à Phlionthe est tout droit. Aras Autochthone est, dit-on, le premier qui ait habité ce pays; il fonda une ville autour d'une colline qu'on nomme encore maintenant Arantine, à peu de distance d'une autre colline sur laquelle les Phliasiens ont bâti leur citadelle et le temple d'Hébé.

Vous verrez d'abord, dans la citadelle de Phlionte, un bois de cyprès, puis un temple qui, depuis les siècles les plus reculés, est l'objet d'une très-grande vénération. La déesse qu'on y adore portait anciennement dans le pays le nom de Ganyméda; elle prit dans la suite celui d'Hébé, et Homère la nomme ainsi dans le récit du combat singulier entre Alexandre et Ménélas, où il dit qu'elle versait à boire aux dieux, et dans la descente d'Ulysse aux enfers, où il nous apprend qu'elle était l'épouse d'Hercule. Olen, dans son hymne à Junon, dit que cette déesse avait été élevée par les Saisons, et que ses enfants étaient Mars et Hébé. Les Phliasiens rendent à Hébé différents honneurs, dont le plus considérable est le droit

(¹) Voir, dans l'*Atlas de la commission scientifique de Morée*, les reptiles de la Grèce.

d'asile attaché à son temple. Ceux qui étaient enchaînés avant de s'y réfugier consacrent leurs fers en les suspendant aux arbres qui sont dans le bois. On célèbre aussi tous les ans, en l'honneur de la déesse, une fête qu'on nomme les Cissotomes (jours où l'on coupe le lierre). Il n'y a, dans ce temple, aucune statue ni gardée en secret, ni exposée à la vue; et ils se fondent, pour en agir ainsi, sur une tradition sacrée.

Il y a, sur la place publique, une chèvre en bronze, dorée en grande partie; voici l'origine des honneurs que lui rendent les Phliasiens. La constellation de la Chèvre, à son lever, fait souvent du mal aux vignes; les Phliasiens, pour détourner sa maligne influence, décernèrent divers honneurs à la chèvre qui est sur la place publique, et la dorèrent. On y voit aussi le tombeau d'Aristias, fils de Pratinas. Les drames satiriques d'Aristias et de son père sont les plus estimés après ceux d'Eschyle.

Il y a, derrière la place publique, un édifice qu'on appelle la maison Fatidique. Les Phliasiens disent qu'Amphiaraüs, ayant dormi une nuit dans cette maison, commença dès lors à prédire l'avenir; il n'était auparavant, suivant eux, qu'un homme ordinaire et nullement versé dans l'art de la divination. On voit, à peu de distance de là, l'endroit nommé Omphalos (le Nombril), qui, si l'on en croit les Phliasiens, est le milieu du Péloponèse (¹).

Les Phliasiens racontent aussi qu'Hercule, à son retour de la Libye, d'où il avait apporté les pommes des Hespérides, vint à Phlionte pour quelque affaire particulière. Enée, qui lui avait donné précédemment sa fille en mariage, y vint de l'Étolie. Un jour qu'il mangeait chez Hercule, ou qu'Hercule mangeait chez lui, le jeune Cyathus, son échanson, ne versant pas à boire au gré d'Hercule, ce héros le frappa d'un de ses doigts à la tête (²). Ce jeune garçon mourut sur-le-champ, et les Phliasiens consacrèrent à sa mémoire un édifice qui est vers le temple d'Apollon : on y voit deux statues en marbre représentant Cyathus qui offre une coupe à Hercule.

Célée est à cinq stades tout au plus de Phlionte; on y célèbre tous les quatre ans les mystères de Cérès. L'hiérophante n'est pas à vie, on en choisit un chaque fois qu'on célèbre ces mystères, et il peut se marier si cela lui plaît. Le char de Pélops est, suivant eux, suspendu à la voûte du temple qu'ils nomment Anactorium (temple des Dioscures).

Cléones; Némée; temple de Jupiter Néméen; Opheltes; le mont Apesas. — En allant de Corinthe à Argos, vous trouvez une petite ville nommée Cléones, qui a pris son nom de Cléone, fille de Pélops; ou, suivant d'autres, de Cléone, l'une des filles du fleuve Asope, qui passe à Sicyone; mais bien certainement de l'une des deux. On y voit un temple de Minerve. On y voit aussi le tombeau d'Eurytus et de Ctéatus, qu'Hercule tua à coups de flèches lorsqu'ils passaient par là pour aller de l'Élide aux jeux Isthmiques, où ils étaient députés par leur ville. Sa colère contre eux venait de ce qu'ils avaient pris le parti d'Augias avec qui il était en guerre.

Deux chemins conduisent de Cléone à Argos : l'un, plus court, n'est praticable qu'aux gens de pied; l'autre, qui passe par l'endroit nommé le Trétos, est également très-étroit, étant entouré de montagnes; les voitures y passent cependant. On vous montre, dans ces montagnes, l'antre du lion de Némée.

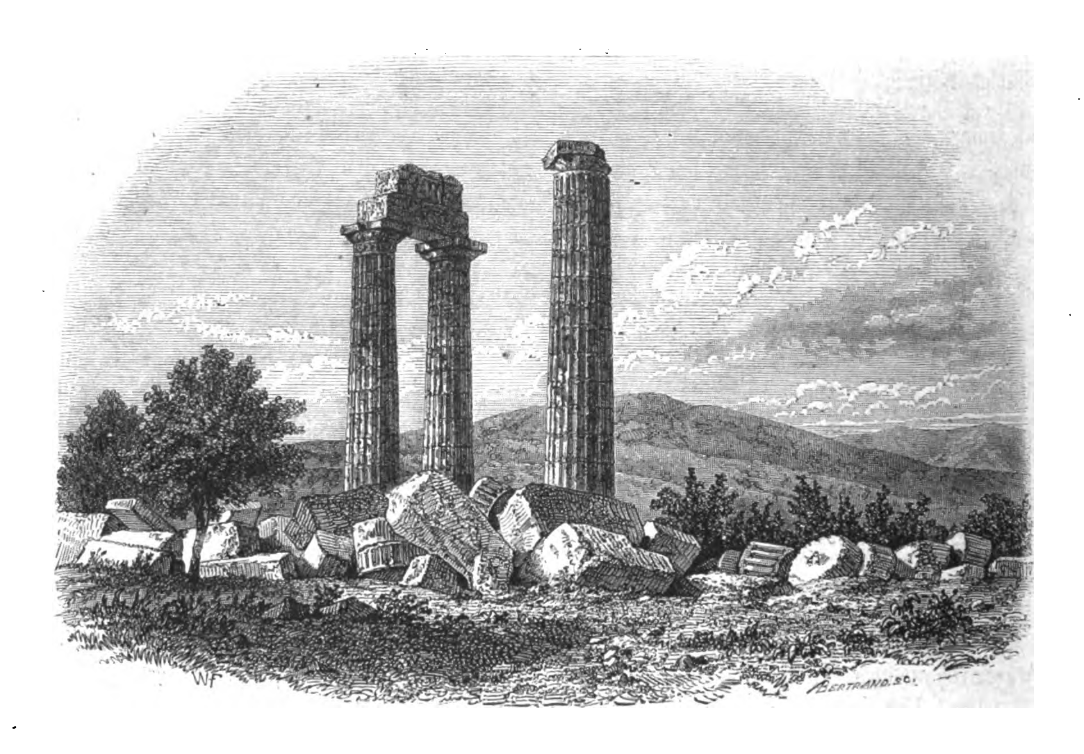
Environ à quinze stades de là est le bourg de Némée, où l'on trouve un temple de Jupiter Néméen qui mérite d'être vu, quoiqu'il n'ait plus de toit, et qu'il n'y reste aucune statue. Il est entouré d'un bois de cyprès, et c'est là, dit-on, qu'Opheltes, ayant été posé sur le gazon par sa nourrice, fut tué par le serpent. Les Argiens sont aussi chargés des sacrifices qui se font à Jupiter dans le temple de Némée; ils nomment son prêtre, et président aux courses d'hommes armés qui font partie des jeux Néméens lorsqu'ils se célèbrent en hiver (³).

(¹) On se rappelle que le centre du monde était, suivant l'opinion des prêtres, au temple de Delphes. On l'avait placé primitivement au mont Olympe.

(²) Le mot héros fait un étrange effet dans ce passage. La vérité est que ces grands héros anciens (et l'on pourrait en dire autant de beaucoup de modernes) étaient d'une insigne brutalité.

(³) Les jeux Néméens se célébraient à trente mois d'intervalle, ce qui faisait qu'ils se célébraient alternativement en été et en hiver. Tout le monde connaît l'histoire de leur fondation lors de la première expédition contre Thèbes; mais le Scoliaste de Pindare dit qu'Hercule ayant vaincu le lion de Némée, leur donna plus de célébrité, et les consacra à Jupiter. Ils

On voit à Némée le tombeau d'Opheltes; il est entouré d'un parapet de pierres, et il y a des autels dans l'intérieur de l'enceinte. Le tombeau de Lycurgue, père d'Opheltes, est tout auprès; c'est une éminence de terre faite à la main.



Temple de Jupiter Néméen (1).

La fontaine voisine se nomme Adrastée, soit parce qu'elle a été trouvée par Adraste, soit pour quelque autre raison.

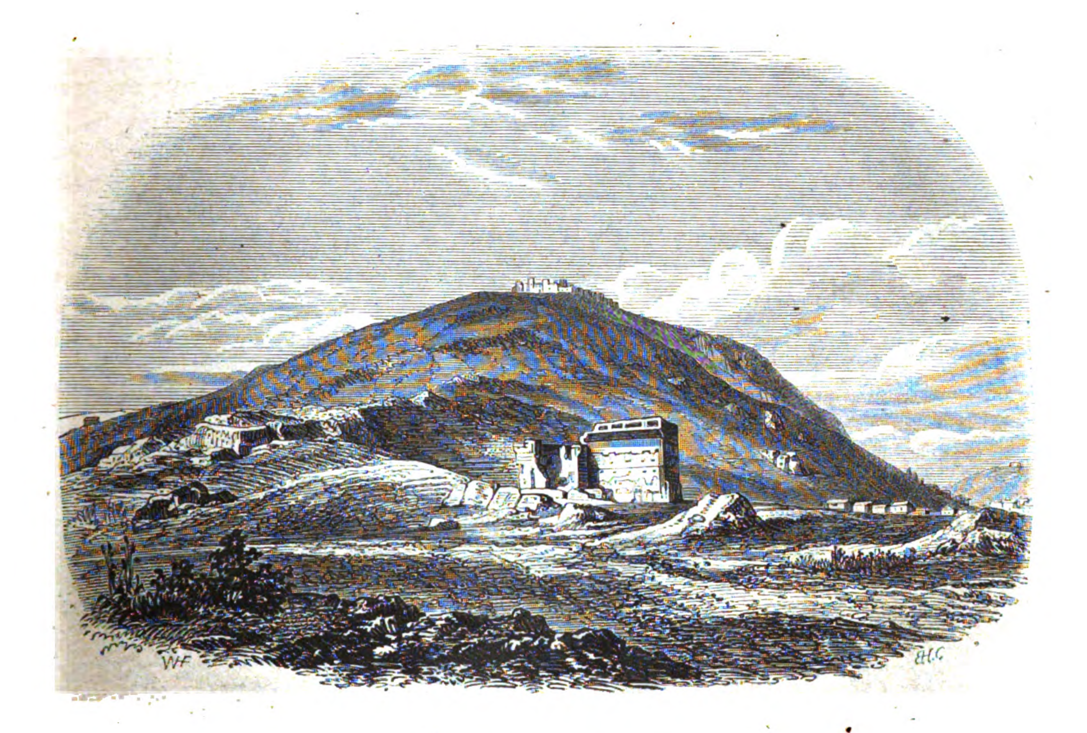
tombèrent ensuite en désuétude et furent négligés pendant très-longtemps. On ne connaît pas précisément l'époque de leur rétablissement; on sait seulement par le Scoliaste de Pindare qu'on les célébrait pour la quatorzième fois, lorsque Sogènes d'Égine, dont Pindare chante la victoire dans sa septième ode néméenne, y remporta le prix du pentathle parmi les enfants. Pindare était né, suivant Corsini, dans la troisième année de la soixante-cinquième olympiade. Ainsi, le rétablissement de ces jeux ne peut guère avoir eu lieu avant cette époque; on peut croire même qu'ils ne furent rétablis que plus tard, c'est-à-dire après la défaite des Perses à Marathon, en la soixante-douzième olympiade. La couronne était anciennement d'olivier, mais, après l'irruption des Perses, on donna des couronnes d'ache pour honorer la mémoire de ceux qui avaient péri dans cette guerre. (Cl.)

Ces jeux étaient célébrés dans un bois, entre Cléones et Phlius, et se composaient des exercices suivants: la course à cheval, la course armée dans le stade, la course des chars, la lutte, le disque, le combat avec les poings, le jet de la lance et du javelot, le concours musical. C'étaient les seuls d'entre les quatre jeux solennels de la Grèce qui eussent lieu en hiver. Vers le temps de la bataille de Marathon il était en usage, dans l'Argolide, de compter par néméades. Ces jeux furent présidés à différentes époques par les Cléoniens, les Corinthiens et les Argiens. Les juges qui décernaient les prix étaient vêtus de robes noires. L'an 208 avant Jésus-Christ, Philippe de Macédoine fut invité par les Argiens à présider les jeux Néméens.

(1) Ce temple était bâti au milieu d'une plaine peu étendue, entourée de montagnes de peu d'élévation, et couverte de houx: la plus haute, vers l'extrémité nord-est de la plaine, est couronnée par un rocher qui a l'aspect d'une forteresse; à l'est de cette plaine, et au pied d'une montagne, est une fontaine qui pourrait être celle d'Adrastée.

On croit que ce canton a pris son nom de Némée, qui était aussi fille d'Asope.

Au-dessus de Némée s'élève le mont Apesas, où Persée sacrifia pour la première fois, dit-on, à



La plaine d'Argos vue de Mycènes (¹).

Jupiter Apesantius. En remontant vers le Trétos, et en prenant ensuite le chemin d'Argos, on laisse à gauche les ruines de Mycènes. Les Grecs savent tous que Persée fut le fondateur de cette ville.

Mycènes; trésor d'Atrée; temple de Junon. — Les Argiens détruisirent Mycènes par jalousie. En effet, tandis qu'ils regardaient tranquillement l'irruption des Mèdes dans la Grèce, les Mycénéens envoyèrent aux Thermopyles quatre-vingts hommes qui partagèrent avec les Lacédémoniens la gloire de ce combat; l'honneur qu'ils s'étaient acquis aigrit contre eux les Argiens et fut la cause de leur ruine (²).

(¹) La plaine d'Argos est nue et jaune; elle forme un contraste frappant avec la fertile contrée qui en est voisine. On voit sur le devant de la planche, à gauche, Mycènes, telle que Pausanias, venant de Némée, la trouva, sans habitants et en ruines

La première chose que l'on remarque c'est la porte des Lions, dont les restes gisent en grande partie à l'extrémité d'un passage construit en grosses pierres taillées, qui conduit à la ville par un chemin détourné, et dont les murs pouvaient servir à cacher et défendre la porte.

On a cru reconnaître, dans la sculpture de cette porte, un symbole qui se rapporte au culte de Mithra.

Vers le milieu de la plaine s'élèvent les deux citadelles d'Argos : Larisse ou Aspis, sur la montagne; et la citadelle de Phoronée, sur la colline de ce nom, au nord-est de la première.

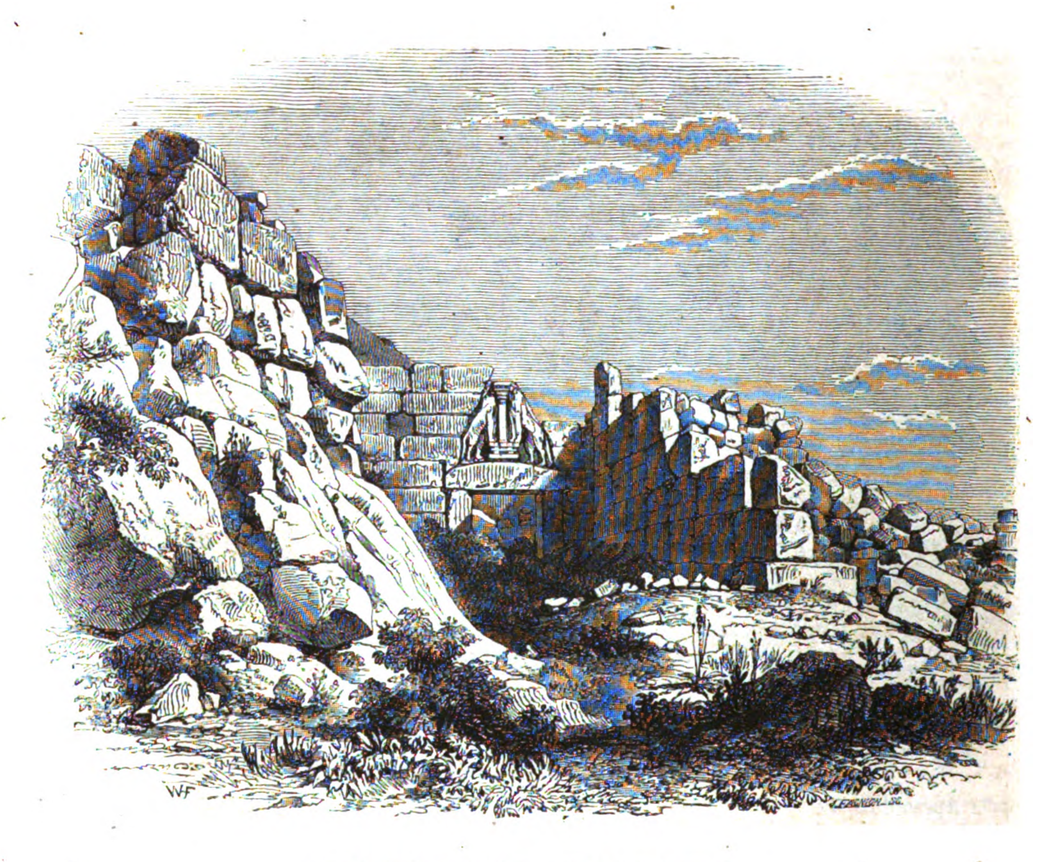
Au-dessous de l'acropole, dans la plaine, est la moderne Argos, sur l'antique Agora.

Au fond de la planche, à gauche, s'avance Nauplie dans le golfe d'Argos, enfermé par les montagnes de la Laconie, le Zareck, le Parthénius et le Pontnius, près des marais de Lerne.

Mycènes est située au nord d'Argos. La distance entre ces deux villes est de deux heures de marche. Elles sont séparées par le fleuve Xerias et par l'Inachus. Le village de Karvaty occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne cité des Atrides.

(²) Diodore de Sicile raconte cet événement; mais il paraît que Mycènes était depuis longtemps affaiblie, et Aristote en donne la raison dans ses Météorologiques. Il dit que dans les premiers temps où la Grèce fut peuplée, les endroits bas étaient marécageux et par conséquent peu fertiles, et que les endroits élevés étaient au contraire très-fertiles. C'était pour cela que Mycènes, dont le sol était élevé, devint bientôt plus puissante qu'Argos, qui était dans un endroit bas et humide;

On voit cependant encore quelques vestiges de leurs murs et une porte sur laquelle sont des lions. Tout cela est, dit-on, l'ouvrage des Cyclopes, qui bâtirent aussi pour Prœtus les murs de Tirynthe



La porte des Lions, à Mycènes. — Dessin de M. Doussault.

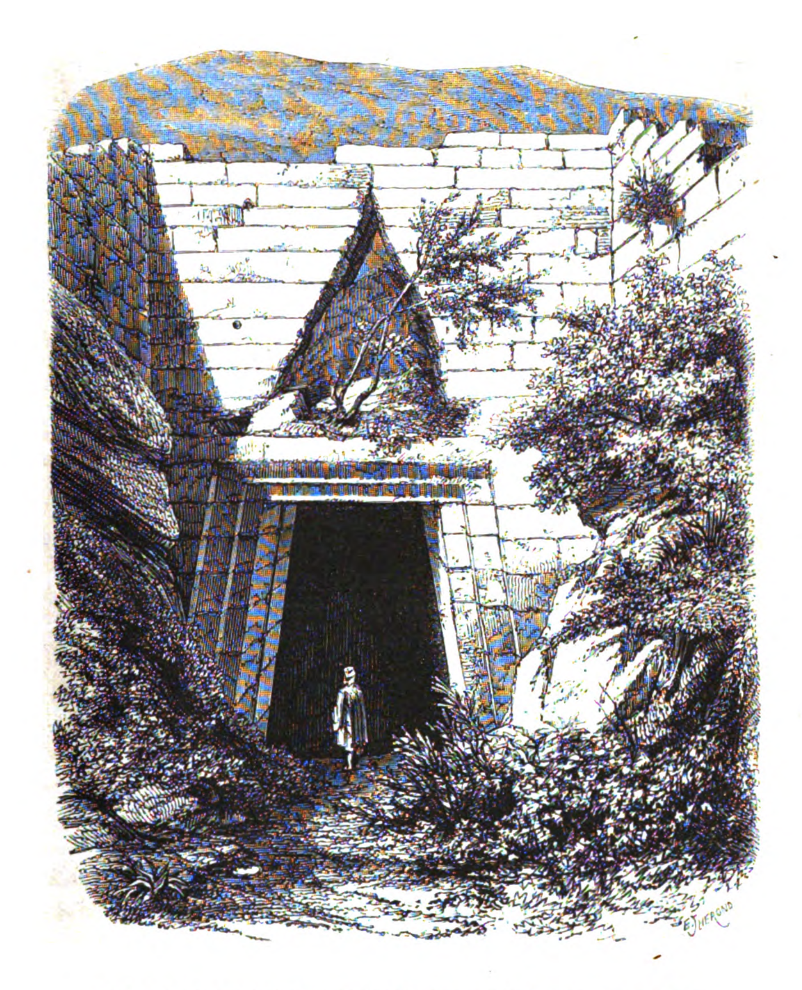
Au milieu des ruines de Mycènes se remarquent encore divers monuments, savoir : la fontaine Persée; les chambres souterraines d'Atrée et de ses fils, où ils renfermaient leurs trésors; le tombeau d'Atrée; celui des personnes qui, revenant de Troie avec Agamemnon, furent tuées par Egisthe dans un repas; celui de Cassandre, que les Lacédémoniens d'Amycles disent néanmoins enterrée dans leur pays; le tombeau d'Agamemnon; celui d'Eurymédon, conducteur de son char; celui qui renferme Télédamus et Pélops, deux fils jumeaux nés de Cassandre, et qui, enfants encore, tombèrent avec leurs parents sous les coups d'Égisthe. Enfin le tombeau d'Électre, donnée par Oreste en mariage à Pylade, dont elle eut deux fils, Strophius et Médon, selon le récit d'Hellanicus. Clytemnestre et Égisthe ont été enterrés à quelque distance des murs, parce qu'il ne parut pas convenable qu'ils fussent dans la même enceinte qu'Agamemnon et ceux qui avaient été tués avec lui.

Le temple de Junon est à 15 stades de Mycènes, sur la gauche. Le ruisseau Éleuthérius coule le long de la route : son eau sert pour les purifications aux prêtresses qui desservent le temple et président aux sacrifices secrets. Le temple est dans l'endroit le plus bas de l'Eubée. Les Argiens donnent ce dernier nom à la montagne sur laquelle est le temple de Junon. Ils disent que le fleuve Astérion eut trois

mais, par la suite des temps, les sols élevés s'appauvrissent par la culture; les sols bas se dessèchent et deviennent fertiles : ce fut là la cause de la prospérité d'Argos et de la décadence de Mycènes, qui était déjà très-déchue lorsque les Argiens la ruinèrent. (Cl.)

Voyez plus haut, vers la fin de la relation d'Hérodote, p. 140, le récit exact du combat des Thermopyles.

filles, Eubée, Prosymna et Acræa, qui furent les nourrices de Junon. Acræa donna son nom à la montagne qui est en face du temple, Eubée à tout ce qui entoure le temple, et Prosymna à la plaine qui est au bas.

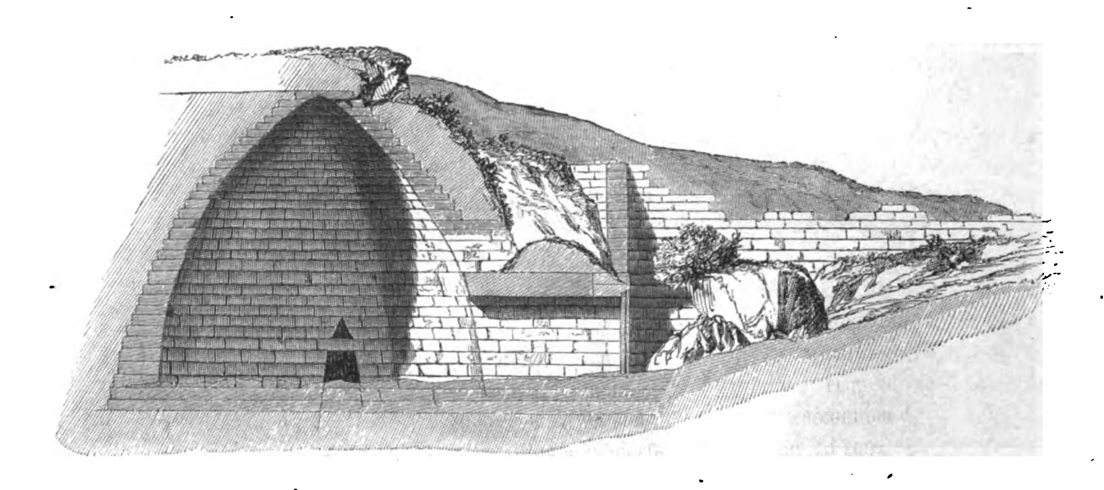


Entrée de la chambre souterraine dite le trésor d'Atrée, à Mycènes (1). — D'après Blouet.

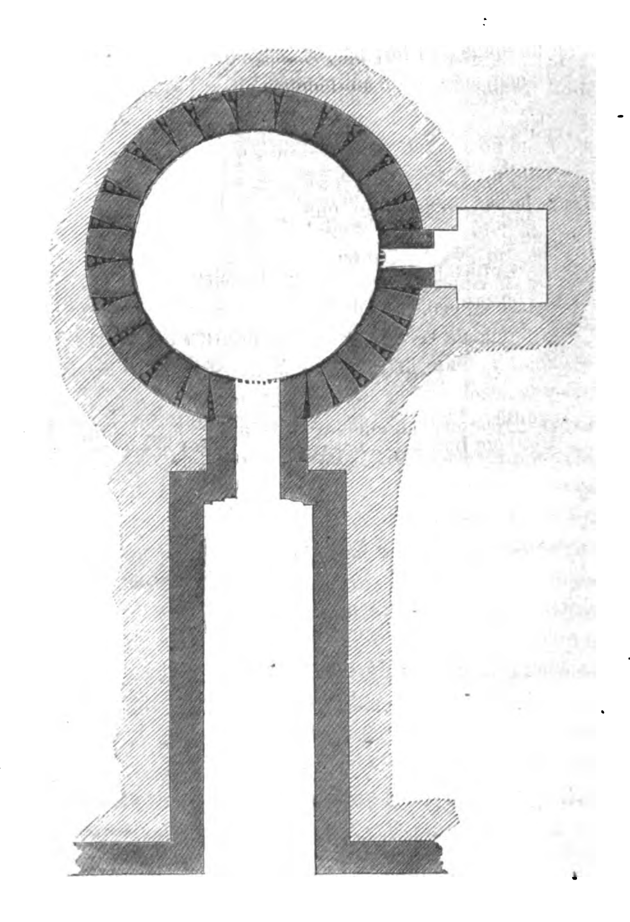
Le fleuve Astérion coule au bas du temple et se jette dans un gouffre où il disparaît. Il croît sur ses bords une plante qu'on nomme aussi astérion. On offre cette plante à Junon et on fait des couronnes de ses feuilles. Eupolème d'Argos a été, à ce qu'on dit, l'architecte de ce temple.

Les sculptures qui règnent au-dessus des colonnes représentent, d'un côté, la naissance de Jupiter et le combat des dieux et des géants; et de l'autre, la guerre de Troie et la prise de cette ville. Devant l'entrée du temple sont des statues de femmes, jadis prêtresses de Junon, et les statues de quelques héros parmi lesquels est Oreste. C'est lui, dit-on, que représente en effet la statue dont l'inscription porte

(1) Peut-être est-ce un tombeau? La description que Pausanias donne plus loin du trésor de Mynias à Orchomène se rapporte d'une manière remarquable à cette chambre souterraine. C'est une vaste construction en pierre, bâtie sur un plan circulaire dont la voûte présente une forme parabolique. Près de la chambre principale, une plus petite a été taillée dans le roc, et l'on suppose qu'elle a dû renfermer les cendres de quelque illustre mort. Ce monument pouvait donc être à la fois un trésor et un tombeau. On a retrouvé une portion de la base d'une colonne en marbre vert foncé.

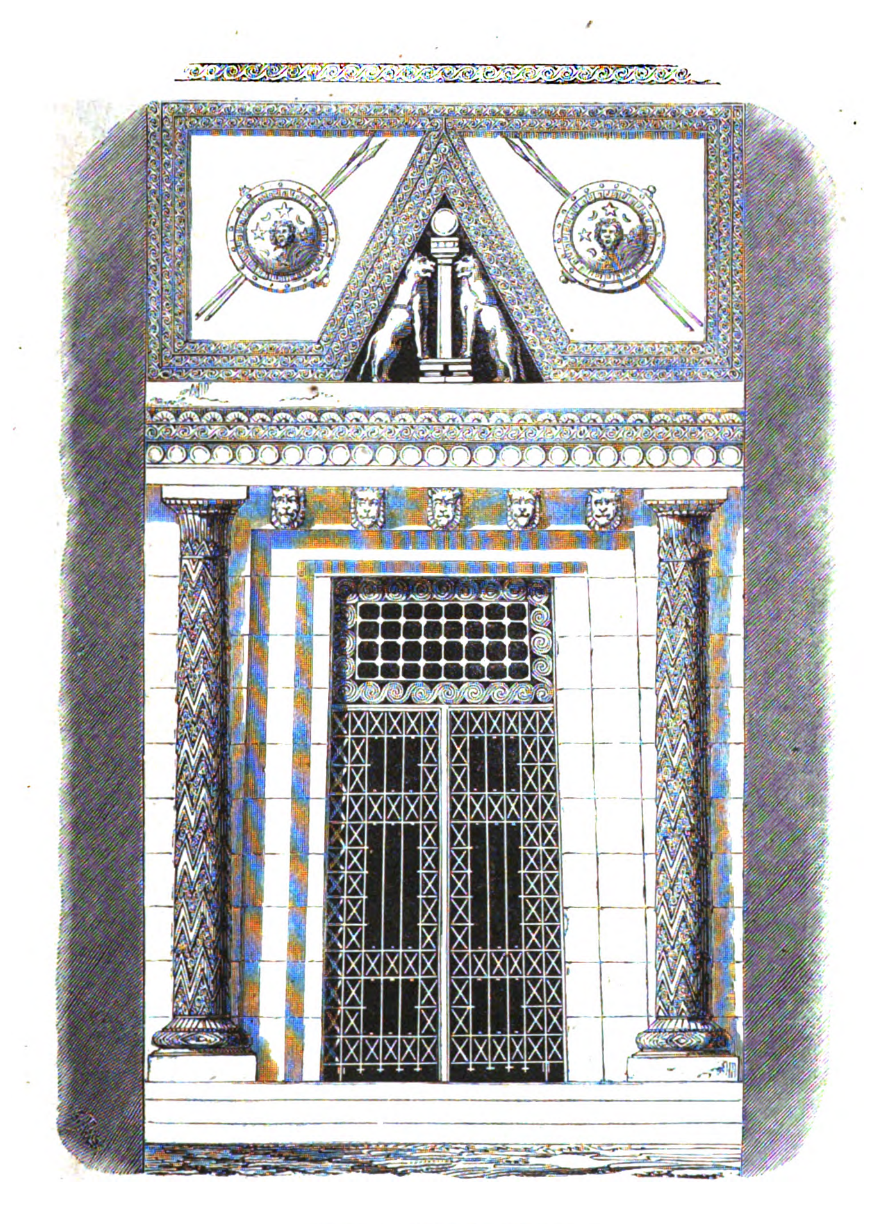


Coupe du trésor d'Atrée.



Plan du trésor d'Atrée.

le nom de l'empereur Auguste. Vous voyez dans le vestibule du temple les statues des Grâces, ouvrages très-anciens ; à droite, le lit de Junon et le bouclier que Ménélas enleva à Euphorbe devant Troie.



Porte restaurée du trésor d'Atrée.

Junon est assise sur un trône ; sa statue, d'une très-grande proportion, en or et en ivoire, a été faite par Polyclète (¹). Elle porte une couronne sur laquelle sont représentées les Grâces et les Saisons ; elle

(¹) Cette statue de Junon était une des plus célèbres de l'antiquité, et Parménion, dans une épigramme, dit : « Polyclète d'Argos est le seul de tous les mortels qui ait eu le bonheur de voir Junon, et il l'a représentée aussi belle qu'elle lui avait apparu. » Martial n'en fait pas un éloge moindre, en disant que Phidias aurait désiré avoir fait cette statue. Strabon convient que cette statue et les autres ouvrages de Polyclète qu'on voyait dans ce temple étaient de la plus grande beauté, mais il ajoute

tient une grenade d'une main et un sceptre de l'autre. Ce qu'on dit au sujet de la grenade étant un mystère, je ne me permettrai pas d'en parler. Quant au coucou qui est sur son sceptre, on raconte que Jupiter, avant d'épouser Junon, se transforma en coucou, et que Junon prit cet oiseau pour s'en faire un jouet. Je n'ajoute nulle foi à cette fable ni à celles du même genre qu'on raconte sur les dieux; je ne les en rapporte pas moins.

Il y avait, dit-on, près de Junon, une Hébé, ouvrage de Naucydes, également en or et en ivoire. Là se voit aussi une ancienne statue de Junon sur une colonne; mais la plus ancienne de toutes les statues de cette déesse est celle en bois de poirier sauvage, qui avait été érigée dans Tirynthe par Pirasus, fils d'Argus, et que les Argiens, après avoir détruit cette ville, transportèrent dans le temple de Junon. Je l'ai vue moi-même; la déesse est représentée assise et d'une assez petite taille. Les offrandes qui méritent d'être remarquées sont un autel d'argent sur lequel on a sculpté les noces d'Hercule et d'Hébé; un paon en or et en pierres précieuses, qui est un don de l'empereur Adrien (le paon est, comme on le sait, un oiseau consacré à Junon); enfin, une couronne d'or et un manteau de pourpre qui ont été donnés par l'empereur Néron. Au-dessus de ce temple sont les fondements du premier, et ce qu'en épargna l'incendie causé par l'imprudence de Chryséis, prêtresse de Junon, qui se laissa surprendre par le sommeil, tandis qu'une lampe brûlait devant des guirlandes. Elle s'enfuit à Tégée et se mit sous la protection de Minerve Aléa. Quelque grand que fût ce malheur, les Argiens n'abattirent pas la statue de Chryséis, et on la voit encore devant le temple qui a brûlé.



Peinture grecque, d'après le recueil inédit de dessins de Millin, conservé à la Bibliothèque impériale (¹).

En allant de Mycènes à Argos, on trouve sur le bord de la route, à gauche, le monument héroïque de Persée. En partant de ce monument, si vous avancez un peu dans l'Argolide, vous voyez à droite le tombeau de Thyeste; le bélier de marbre qu'on a placé dessus indique sans doute le mouton à toison d'or que Thyeste obtint en séduisant la femme de son frère. Atrée ne sut point se contenir dans les bornes d'une juste vengeance; il égorgea les enfants de Thyeste et lui donna ce festin tant célébré par les poëtes. Quant à ce qui se passa dans la suite, je ne saurais dire au juste si l'attentat d'Égisthe sur Agamemnon fut le premier, ou si Agamemnon n'avait pas déjà tué Tantale, le fils de Thyeste, qui avait été, dit-on, le premier mari de Clytemnestre. Je ne prétends pas décider que dans cette famille on fût naturellement vicieux; mais que le forfait de Pélops et les mânes vengeurs de Myrtilus aient poursuivi aussi longtemps les Pélopides, il n'y a rien là qui ne soit d'accord avec ce que la Pythie répondit à Glaucus, fils d'Épicydes, qui la consultait pour savoir s'il ferait un faux serment. Elle lui dit que la seule intention de ce parjure serait punie jusque sur ses descendants.

En partant des Béliers (c'est le nom qu'on donne au monument de Thyeste), et en avançant un peu, vous laissez à gauche un endroit nommé Mysia et le temple de Cérès Mysia. Vous trouvez un peu plus loin le fleuve Inachus, et, après l'avoir traversé, l'autel du Soleil. Vous arrivez ensuite à la porte d'Argos, qui a pris son nom du temple d'Ilithye qui est dans son voisinage (²).

qu'elle était bien inférieure, pour la grandeur et pour la richesse, aux ouvrages de Phidias. Maxime de Tyr dit que les bras de cette statue étaient en ivoire et le trône en or. (Cl.)

(¹) M. Charles Lenormant, dans l'*Élite des monuments céramographiques*, exprime l'opinion que ce dessin peut se rapporter à la tradition racontée par Pausanias sur Jupiter et Junon.

(²) Le village moderne Argo occupe à peu près le même espace que l'ancienne ville. Les gradins du grand théâtre, taillés dans le roc, à la base du mont sur lequel est bâtie la citadelle, sont bien conservés. On retrouve aussi une grande partie des murs de l'ancienne acropole. « Soit que mon imagination fût attristée par le souvenir des malheurs et des fureurs des Pélopides, dit Chateaubriand, soit que je fusse réellement frappé par la vérité, les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et nues, sorte de nature féconde en grands crimes et en grandes vertus. »

Les Argiens sont, à ma connaissance, le seul peuple grec qui ait été divisé en trois royaumes. Sous le règne d'Anaxagoras, les femmes d'Argos furent attaquées d'une espèce de démence qui leur faisait abandonner leurs maisons pour aller errer à travers les champs. Cette maladie fut guérie par Mélampe; mais il exigea, pour prix de ses soins, qu'Anaxagoras partageât la royauté avec lui et avec Bias, son frère.

Le temple d'Apollon Lycien est le plus beau de tous ceux que les Argiens ont dans leur ville.

Vient ensuite une place où on allume un feu qu'on nomme le feu de Phoronée, car c'est à lui, et non à Prométhée, que les Argiens attribuent la découverte du feu.

Dans l'intérieur du temple est représenté Ladas, l'homme le plus léger à la course qu'il y eût de so temps; on y voit aussi un Mercure qui vient de trouver une tortue pour faire une lyre.

En laissant de côté la statue de Creugas, vainqueur au pugilat, vous trouvez un trophée élevé à la suite d'une victoire remportée sur les Corinthiens, et une statue en marbre blanc représentant Jupiter Milichius assis. Elle est de Polyclète, et fut érigée à l'occasion suivante. Les Lacédémoniens cherchaient à s'agrandir aux dépens des Argiens, et ceux-ci, de leur côté, ne manquaient pas d'attaquer les Lacédémoniens dès qu'ils les voyaient engagés dans quelque expédition hors de leur pays. La haine étant portée de part et d'autre à son comble, les Argiens crurent devoir entretenir mille hommes d'élite dont ils donnèrent le commandement à Bryas, leur compatriote : celui-ci, entre autres traits d'insolence, se permit d'enlever une jeune fille qu'on conduisait à son fiancé. La nuit étant survenue, cette fille ne vit pas plutôt Bryas endormi, qu'elle lui arracha les yeux. Lorsque le jour parut, se voyant surprise, elle s'enfuit et se mit sous la protection du peuple, qui ne voulut pas la livrer à la vengeance des mille. Les deux partis ayant pris les armes, il y eut un combat dont le peuple sortit victorieux, et, dans sa fureur, il ne laissa la vie à aucun de ceux du parti contraire. On eut recours à différents moyens expiatoires pour purifier la ville du sang qui avait coulé dans cette guerre civile, et on érigea cette statue à Jupiter Milichius.

On voit près de là un bas-relief de marbre qui représente Cléobis et Biton traînant un char et conduisant leur mère au temple de Junon.

Le temple de Jupiter Néméen est vis-à-vis ces statues; au-dessus du temple s'élève l'antique temple de la Fortune, où Palamède fit l'offrande des dés qu'il avait inventés. On dit que le tombeau voisin est celui de la ménade Choria, qui était du nombre de ces femmes qui combattirent sous les ordres de Bacchus dans son expédition contre Argos. Persée, ayant remporté la victoire, les tua pour la plupart, et on les enterra toutes ensemble, excepté celle-ci, qui, étant d'un rang plus relevé, eut un tombeau à part. Un peu plus loin est le temple des Saisons. En revenant de là, vous trouvez les statues de Polynice, fils d'Œdipe, et de tous les chefs qui furent tués avec lui en combattant devant les murs de Thèbes. Eschyle n'en compte que sept; mais il y en avait bien davantage, soit d'Argos, soit de la Messénie; il en était même venu quelques-uns de l'Arcadie. Les Argiens se sont conformés à la tragédie d'Eschyle. On voit auprès de ces sept statues celles des chefs qui prirent Thèbes.

A peu de distance de ces statues, vous voyez le tombeau de Danaüs, le cénotaphe des Argiens qui périrent, soit au siége de Troie, soit en revenant dans leur pays, et le temple de Jupiter Sauveur.

De là vous passez à l'édifice où les femmes d'Argos vont pleurer la mort d'Adonis; le temple du Céphise est à droite de la porte de ce bâtiment. Les Argiens disent que Neptune n'a pas fait disparaître entièrement les eaux de ce fleuve, et ils l'entendent couler sous terre, principalement à l'endroit où est ce temple.

Télésille; Minerve Trompette; Épiménide; Pyrrhus; Persée et Méduse. — Il y a au-dessus du théâtre un temple de Vénus, et devant ce temple un cippe sur lequel on a représenté Télésille, femme célèbre par ses poésies lyriques : ses livres sont épars à ses pieds, et elle tient à la main un casque qu'elle regarde comme pour le mettre sur sa tête. Télésille jouissait déjà à d'autres égards de beaucoup de considération parmi les femmes d'Argos; elle était surtout célèbre par ses poésies, lorsque se passa l'événement que rappelle cette sculpture. Les Argiens avaient été malheureux au delà de toute expression dans leur guerre contre les Lacédémoniens, commandés par Cléomène, fils d'Anaxandride : les uns, en effet, avaient péri dans le combat, et ceux qui s'étaient réfugiés dans le bois Argos y avaient aussi perdu la vie; car on avait massacré ceux qui étaient sortis les premiers par capitulation, et les autres, s'étant aperçus qu'on les trompait, ne voulurent plus sortir, et furent

tous brûlés avec la forêt. Argos se trouvant ainsi sans défenseurs, Cléomène y conduisit les Lacédémoniens; mais Télésille ayant rassemblé les esclaves et tous ceux que leur jeunesse ou leur âge avancé rendaient incapables de porter les armes, les fit monter sur les murs. Ayant ensuite ramassé tout ce qui restait d'armes dans les maisons et celles que renfermaient les temples, elle les fit prendre aux femmes qui étaient dans la force de l'âge, et rangea celles-ci en bataille à l'endroit par où elle savait que les ennemis devaient arriver. Les Lacédémoniens s'étant présentés, elles ne s'effrayèrent point de leur cri de guerre, et soutinrent le choc avec la plus grande valeur. Alors les Lacédémoniens, considérant qu'une victoire remportée sur des femmes serait peu honorable pour eux, et qu'une défaite les couvrirait de honte, prirent le parti de se retirer. Ce combat avait été prédit par un oracle qu'Hérodote rapporte, soit que le sens lui en fût connu, soit qu'il l'ait ignoré : « Lorsque les femmes victorieuses auront repoussé les » hommes, et auront rempli Argos de leur gloire, alors » beaucoup d'Argiennes, de douleur, se déchireront » les joues. » Voilà ce que dit cet oracle relativement à cet exploit des femmes.



Bas-relief trouvé à Argos (¹).

En descendant du temple de Vénus pour retourner vers la place publique, on trouve le tombeau de Cerdo, femme de Phoronée, le temple d'Esculape, et celui de Diane surnommée Pitho (la Persuasion), temple qu'Hypermnestre érigea lorsqu'elle eut gagné le procès que son père lui avait intenté au sujet de Lyncée.

On y voit aussi une statue d'Énée en bronze et une place nommée le Delta. La raison qu'on donne de cette dénomination ne me satisfaisant pas, je la passerai sous silence. Le temple de Minerve Salpinx (Trompette), a été, dit-on, érigé par Hégéléon, qui passait pour fils de Tyrsénus, fils d'Hercule et de la Lydienne (Omphale). Tyrsénus fut l'inventeur de la trompette (²): Hégéléon enseigna aux Doriens, que commandait Téménus, l'usage de cet instrument; c'est pour cela qu'on a donné à Minerve le surnom de Salpinx.

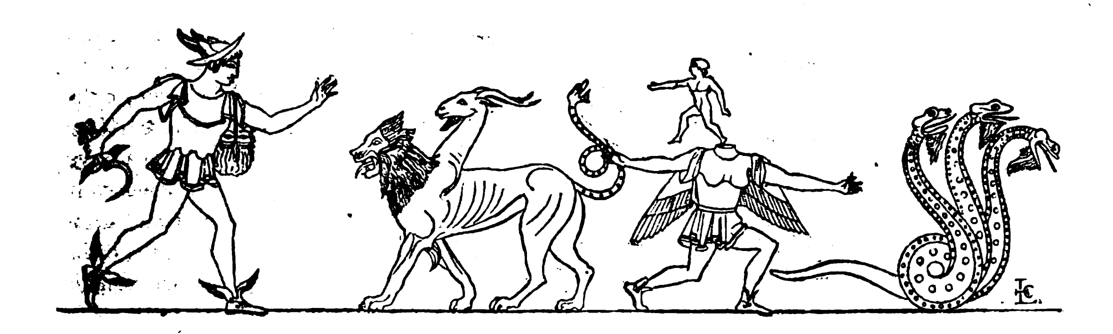
Les Argiens disent que le tombeau d'Épiménide est devant le temple de Minerve; ils racontent que les Lacédémoniens, dans une guerre contre les Gnossiens, prirent Épiménide vivant et le tuèrent parce qu'il ne leur faisait que des prédictions sinistres. Les Argiens, ayant enlevé son corps, l'enterrèrent dans cet endroit.

L'édifice en marbre blanc qui est au milieu de la place publique n'est point un trophée relatif à Pyrrhus, roi d'Épire, comme le disent les Argiens; il serait plus raisonnable de le regarder comme un monument qu'on aurait érigé à ce prince à l'endroit où son corps fut brûlé; car on y voit sculptés toutes les machines qu'il employait à la guerre et les éléphants dont il se servait. Cet édifice fut construit à la place où était son bûcher, et ses os sont dans le temple de Cérès vers lequel il fut tué. Son bouclier d'airain est à l'entrée de ce temple de Cérès, au-dessus des portes.

(¹) Le costume dorien de la jeune femme est d'un goût sévère, qui paraît démontrer la haute antiquité de ce bas-relief. On croit que ce monument se rapporte à quelque événement remarquable de l'histoire d'Argos. Il représente peut-être Telesille. L'enfant serait un de ces génies que les artistes grecs plaçaient ordinairement près des poëtes. Le monument a 1m,80 de hauteur.

(²) Suivant Suidas, ce fut un nommé Archondas qui, étant venu au secours des Doriens, leur fit connaître la trompette.

Sur la place publique d'Argos, à peu de distance de l'édifice dont je viens de parler, se trouve une éminence de terre qui renferme, dit-on, la tête de la gorgone Méduse. Indépendamment des fables, voici



Persée et Méduse. — Peinture antique (1).

ce qu'on raconte de Méduse. Elle était fille de Phorcus, après la mort duquel elle devint reine des peuples des environs du lac Tritonis. Elle commandait les Libyens lorsqu'ils allaient à la chasse ou à la guerre, et marcha à leur tête à la rencontre de Persée qui avait avec lui quelques troupes d'élite du Péloponèse. Elle fut tuée par trahison durant la nuit, et quoiqu'elle fût morte, Persée fut tellement frappé de sa beauté qu'il lui coupa la tête pour la faire admirer aux Grecs. Proclès, Carthaginois, fils d'Eucratès, croit la tradition suivante plus vraisemblable que la première. Les déserts de la Libye produisent beaucoup de monstres dont l'existence paraît incroyable à ceux qui en entendent parler. On y trouve, entre autres, des hommes et des femmes sauvages, et Proclès assure avoir vu un de ces hommes qu'on avait amené à Rome. Il conjecture donc qu'une femme de cette espèce, s'étant égarée, vint aux environs du lac Tritonis dont elle désolait les habitants, jusqu'à ce que Persée l'eût tuée. Comme cette contrée est consacrée à Minerve, le bruit se répandit que cette déesse avait aidé Persée dans son entreprise.

Vous remarquerez dans Argos, vers le monument de la gorgone, le tombeau de Gorgophone, fille de Persée. Son nom s'explique de lui-même. Elle est, à ce qu'on dit, la première femme qui ait eu deux maris, ayant épousé Œbalus après la mort de Périérès, fils d'Éole, son premier mari. Avant elle, il était d'usage que les femmes restassent veuves lorsqu'elles avaient perdu leurs époux.

La citadelle; temples de Junon, d'Apollon et de Minerve; temple de Jupiter Larisséen. — La citadelle d'Argos a pris son nom de Larisse, fille de Pélasgus. On a aussi donné ce nom à deux villes de la Thessalie, l'une auprès de la mer, et l'autre sur les bords du fleuve Pénée.

En montant à la citadelle, vous trouvez le temple de Junon Acræa et celui d'Apollon, La statue qu'on y voit maintenant est de bronze, et représente le dieu debout; on le nomme Apollon Diradiotès, parce que cet endroit se nomme Diras (le col d'une montagne). On y prédit encore maintenant l'avenir de la manière suivante : on sacrifie chaque mois, pendant la nuit, un agneau. A peine la prophétesse a-t-elle goûté du sang de la victime, que le dieu s'empare de ses sens et lui fait prédire l'avenir.

Le temple de Minerve Oxyderco (à la vue perçante) est voisin de celui d'Apollon Diradiotès. Il a été érigé par Diomède, parce que, lorsqu'il combattait devant Troie, Minerve dissipa le brouillard qu'il avait devant les yeux.

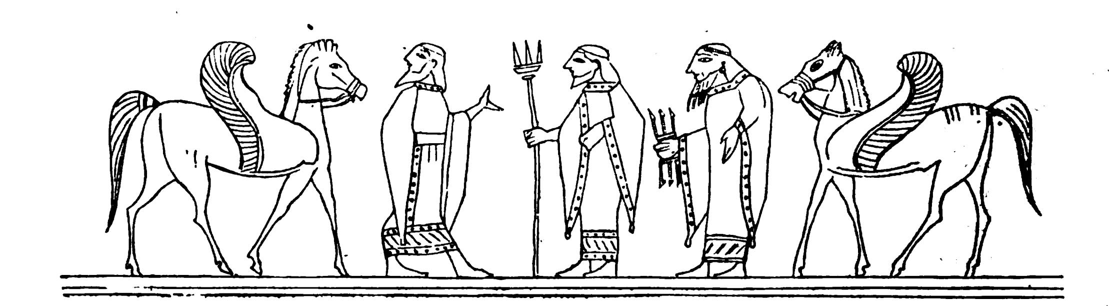
Dans le voisinage de ces deux temples est le stade où se célèbrent les jeux Néméens, en l'honneur de Jupiter, et les jeux Héréens, en l'honneur de Junon (2).

(1) Stackelberg, *Die Græber der Hellenen*, 1837.

(2) Ces jeux avaient été institués par Lyncée, le mari d'Hypermnestre, suivant Hygin, qui dit qu'on donnait pour prix aux

En allant à la citadelle, vous trouvez à gauche le tombeau des fils d'Égyptus. Il ne renferme que leurs têtes; les corps sont à Lerne dans un autre tombeau, car c'est à Lerne qu'ils furent tués; et, lorsqu'ils furent morts, les Danaïdes leur coupèrent la tête pour faire voir à leur père ce qu'elles avaient osé faire.

Sur le sommet de Larisse vous remarquerez le temple de Jupiter Larisséen, qui n'a point de toit, et dont la statue en bois n'est plus sur sa base; et un temple de Minerve qui mérite d'être vu. Parmi d'autres offrandes s'y trouve un Jupiter en bois qui, outre les deux yeux placés comme nous les avons, en a un troisième au milieu du front. C'était, à ce qu'on dit, le Jupiter Patroüs de Priam, fils de Laomédon : il était en plein air dans la cour de son palais, et ce fut vers son autel qu'il se réfugia lorsque Troie fut prise par les Grecs. Cette statue échut à Sthénélus, fils de Capanée, dans le partage du bûtin; c'est pour cela qu'on la voit dans ce temple. Voici probablement pourquoi on a donné trois yeux à ce Jupiter. Tout le monde convient qu'il règne dans les cieux. Il règne aussi sous la terre, au moins à ce que dit Homère dans le vers suivant : « Jupiter souterrain et l'auguste Proserpine. » Enfin, Eschyle, fils d'Euphorion, donne aussi le nom de Jupiter au dieu qui tient la mer sous son empire.



Le triple Jupiter. — Peinture grecque; d'après l'*Élite des monuments céramographiques*.

Celui qui a ainsi représenté Jupiter avec trois yeux a donc voulu donner à entendre que c'est la même divinité qui gouverne les trois parts dont se compose l'empire du monde.

L'Épidaurie; routes d'Argos à Tégée, à Mantinée, à Lyrcée et à Épidaure; Tyrinthe. — Plusieurs routes conduisent d'Argos dans diverses parties du Péloponèse.

A droite de celle qui mène à Tégée en Arcadie, se trouve le mont Lyconé, qui est tout couvert de très-beaux cyprès. On a bâti sur son sommet un temple de Diane Orthia; il est orné de statues en marbre blanc qui représentent Apollon, Latone et Diane; elles sont, à ce qu'on dit, de la main de Polyclète. En descendant de cette montagne, vous trouvez, à gauche de la grande route, un autre temple de Diane. Un peu plus loin, à droite, est le mont Chaon, dont le bas est planté d'arbres cultivés. C'est là que le fleuve Erasinus commence à paraître; mais sa source est bien plus loin, car il vient du lac Stymphale dans l'Arcadie, de même que les Rheiti, qui paraissent vers Éleusis et se jettent dans la mer voisine, viennent de l'Euripe. On offre des sacrifices à Bacchus et à Pan vers l'endroit de la montagne où l'Erasinus sort de la terre, et on y célèbre, en l'honneur de Bacchus, une fête nommée Tyrbé.

La route d'Argos à Mantinée n'est pas la même que celle d'Argos à Tégée, car elle part des portes vers le Diras. Il y a, sur cette route, un temple double avec deux entrées, l'une au levant, et l'autre au couchant. On voit une statue en bois de Vénus dans la première partie, et une statue de Mars dans l'autre. Elles sont, à ce qu'on dit, une offrande de Polynice et de ceux des Argiens qui

vainqueurs un bouclier de cuivre. C'est aussi ce que dit le Scoliaste de Pindare. Spaulecius, dans ses notes sur Callimaque, croit que ce nom venait de ce que les athlètes étaient obligés d'arracher un bouclier qui était fixé quelque part avec des clous. (Cl.)

avaient pris les armes pour le venger. Au partir de là, après avoir traversé le torrent nommé Charadrus vous arrivez à Énoé, bourg qui, suivant les Argiens, a pris son nom d'Énée, roi d'Étolie.

Au-dessus d'Énoé s'élève le mont Artémisium, sur le sommet duquel est un temple de Diane. Les sources du fleuve Inachus sont dans cette montagne ; c'est bien là réellement que ce fleuve prend sa source, quoiqu'il ne sorte pas beaucoup d'eau de la terre. Voilà tout ce que cette montagne offre de remarquable.

Une autre route qui part aussi des portes voisines de Diras vous conduit à Lyrcée. C'est dans cette ville que s'enfuit Lyncée lorsque, seul des cinquante fils d'Égyptus, il eut échappé à la mort. Arrivé dans ce lieu, il éleva une torche en l'air, comme il en était convenu avec Hypermnestre, pour lui faire savoir qu'après s'être tiré des mains de Danaüs il s'était mis en sûreté. Hypermnestre en éleva aussi une de Larisse pour lui apprendre qu'elle était elle-même hors de danger; et les Argiens célèbrent tous les ans la fête des torches en mémoire de cet événement. Cette ville prit alors le nom de Lyncée; mais Lyrcus, fils naturel d'Abas, étant venu dans la suite s'y établir, on la nomma Lyrcée.



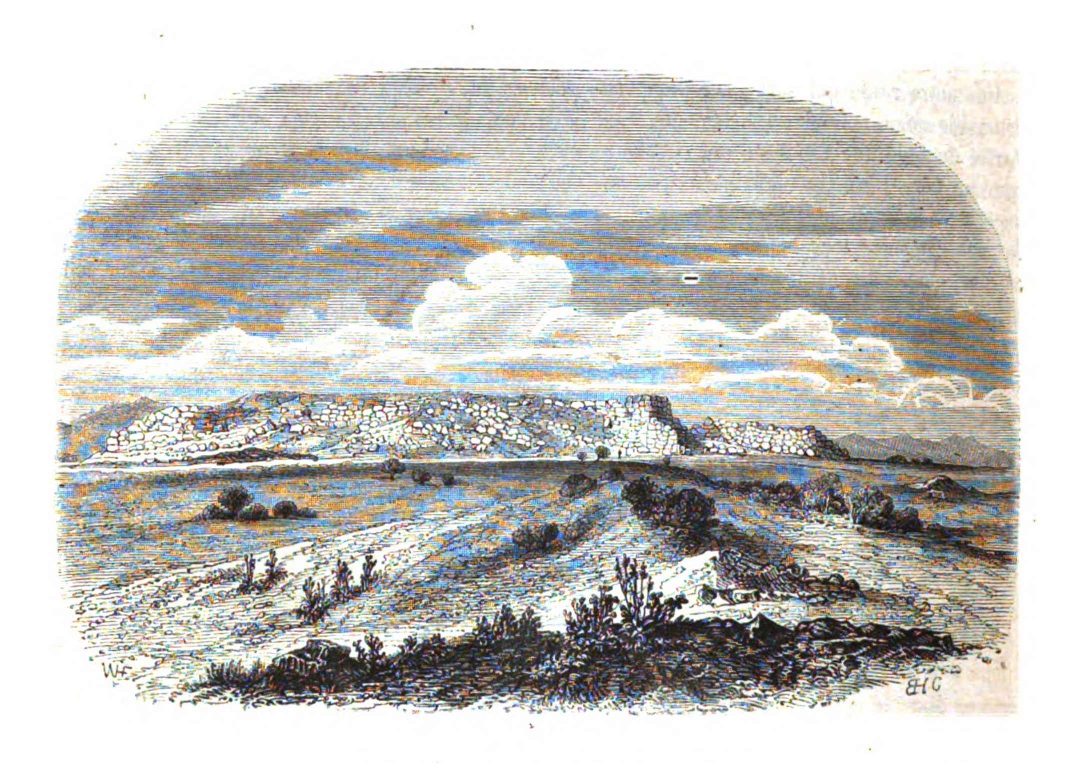
Restes d'une pyramide à Argos, au delà des moulins, près de la route de Tégée [1].

En allant d'Argos à Épidaure, on trouve, à droite du chemin, un édifice qui ressemble beaucoup à une pyramide : on y voit des boucliers de la forme de ceux des Argiens. C'est là, dit-on, que se livra le combat entre Prétus et Acrisius au sujet de la couronne. La victoire fut indécise, et ces deux princes, ne pouvant avoir aucun avantage réel l'un sur l'autre, firent la paix. Ils étaient armés de boucliers, eux et leurs troupes, et c'est, dit-on, la première fois qu'on s'en soit servi. Comme ceux

[1] Cette pyramide est de construction cyclopéenne. Les pierres sont à parements bruts; celles des angles seulement sont taillées au ciseau.

qui avaient été tués de part et d'autre étaient du même pays et unis par les liens du sang, on leur érigea un tombeau commun sur le champ de bataille.

Un peu plus avant, en vous détournant à droite, vous trouvez les ruines de Tirynthe. Les Argiens



Les ruines de Tirynthe. — Dessin de M. Doussault.

forcèrent aussi les Tirynthiens à abandonner leur ville pour venir demeurer avec eux et rendre Argos plus peuplé. Le héros Tiryns, dont cette ville a pris le nom, était, à ce qu'on dit, fils d'Argus, fils de Jupiter. Il ne reste de Tirynthe que les murs, qui sont l'ouvrage des Cyclopes; ils sont construits de pierres brutes, toutes d'une telle dimension, que deux mulets attelés n'ébranleraient même pas la plus petite. Les interstices sont remplis de petites pierres qui servent de liaison aux grosses (¹).

En descendant vers la mer, vous trouvez les chambres des filles de Prœtus. Reprenant ensuite la grande route, vous voyez Midée à votre gauche : c'est là que régnait, dit-on, Électryon, père d'Alcmène. Il ne reste plus de cette ville que la place où elle était bâtie.

L'Épidaurie tient à l'Argolide du côté de Lessa. Avant d'arriver à la ville d'Épidaure, vous trouvez le temple d'Esculape. Je ne sais par qui cette contrée était habitée avant qu'Épidaurus vînt y demeurer. Épidaurus, qui a donné son nom au pays, était fils de Pélops, à ce que disent les Éléens; mais suivant les Argiens et le poëme intitulé *Megalæ Eϖæ*, il avait pour père Argus, fils de Jupiter. Les Épidauriens disent qu'il était fils d'Apollon.

Ce pays est spécialement consacré à Esculape. Une preuve que ce dieu est né à Épidaure, c'est que les temples les plus célèbres d'Esculape tirent tous leur origine de cette ville; car les Athéniens, qui prétendent avoir admis Esculape aux mystères, donnent le nom d'Épidauria au jour où il fut initié, et ils ajoutent qu'ils lui rendent les honneurs divins depuis cette époque. Archias, fils d'Aristechmus, ayant été guéri à Épidaure d'une luxation qu'il s'était faite en chassant aux environs du Pindasus, apporta le culte de ce dieu à Pergame; culte qui de là est passé à Smyrne, où de mon temps on a érigé à

(¹) Les murs de Tyrinthe sont aujourd'hui ce qu'ils étaient sans doute au temps de Pausanias.

Esculape un temple auprès de la mer. C'est aussi d'Épidaure que ce dieu a été porté à Balanagre, dans la Cyrénaïque, où on l'honore sous le nom d'Esculape le médecin. De Cyrène, ce culte a passé à Lébène, dans l'île de Crète. La seule différence qu'il y ait entre les Cyrénéens et les Épidauriens, c'est que les premiers lui sacrifient des chèvres, ce qui n'est point d'usage à Épidaure. La divinité d'Esculape fut reconnue dès l'origine, et sa réputation ne tarda point à s'établir. Entre autres témoignages, je peux le prouver par celui d'Homère, chez qui Agamemnon dit en parlant de Machaon : « Talthybius, » va au plus vite me chercher Machaon, le fils mortel d'Esculape ; » comme s'il disait : cet homme, fils d'un dieu.

Le bois sacré d'Esculape est entouré de montagnes de tous les côtés. On ne laisse mourir personne dans l'enceinte sacrée, et on ne permet pas que les femmes y accouchent, ce qui s'observe également à Délos. Tout ce qui est offert en sacrifice, soit par un étranger, soit par un Épidaurien, doit être consommé dans l'intérieur des limites sacrées. Il en est de même à Titane. La statue d'Esculape est moins grande de moitié que le Jupiter Olympien d'Athènes. Elle est tout en or et en ivoire, et on voit par l'inscription qu'elle a été faite par Thrasymède, fils d'Arignotus et natif de Paros. Le dieu est assis sur un trône; il tient un bâton d'une main, touche de l'autre la tête d'un serpent; un chien est couché auprès de lui. Sur son trône, le sculpteur a représenté les exploits les plus mémorables des héros argiens, tels que le combat de Bellérophon contre la Chimère, et Persée coupant la tête de Méduse ([1]).

Un peu au delà du temple est l'endroit où dorment ceux qui viennent demander au dieu leur guérison, et dans le voisinage s'élève un édifice rond en marbre blanc nommé le Tholus, qui mérite d'être vu ([2]). Pausias y a peint l'Amour qui vient d'y jeter son arc et ses flèches et qui prend une lyre à la place. En un autre tableau, il a représenté l'Ivresse buvant dans une coupe de verre. La coupe se distingue très-bien et le visage de la femme se voit à travers. Il y avait autrefois dans l'intérieur de l'enceinte un grand nombre de cippes; il n'en reste plus maintenant que six sur lesquels sont inscrits des noms d'hommes et de femmes qu'Esculape a guéris, avec désignation de la maladie de chacun et de la cure; le tout en dialecte dorien. Un autre cippe très-ancien est placé dans un lieu particulier, et l'inscription qu'il porte nous apprend qu'Hippolyte consacra vingt chevaux au dieu. La tradition des Ariciens s'accorde avec ce qu'on lit sur ce cippe : ils prétendent qu'Esculape ressuscita Hippolyte, qui avait perdu la vie par l'effet des imprécations de Thésée : Hippolyte, lorsqu'il eut revu le jour, ne voulut point pardonner à son père, et, sans avoir égard aux supplications de Thésée, il se rendit en Italie, chez les Ariciens, devint roi du pays, et y consacra à Diane une enceinte où l'on décerne encore maintenant un prix à celui qui sort vainqueur d'un combat singulier. Ce prix est le sacerdoce de la déesse; mais il n'est disputé que par des esclaves fugitifs, et aucun homme libre ne s'y présente. Il y a dans l'enceinte sacrée d'Épidaure un théâtre qui est, à mon avis, un ouvrage des plus admirables. Les théâtres de Rome surpassent en magnificence ceux de tous les autres pays; il n'en est point qui, pour la grandeur, se puisse comparer à celui de Mégalopolis en Arcadie; mais si l'on envisage l'ensemble de toutes les parties et l'élégance de la construction, quel architecte oserait se comparer à Polyclète, qui a construit ce théâtre ainsi que l'édifice rond dont j'ai parlé? Vous verrez dans le bois sacré le temple de Diane ([3]), la statue d'Épioné, le temple de Vénus, celui de Thémis, un stade en terre rapportée et battue, comme la

([1]) Voyez p. 286 et 303.

([2]) Voyez, sur les édifices appelés tholus, p. 241.

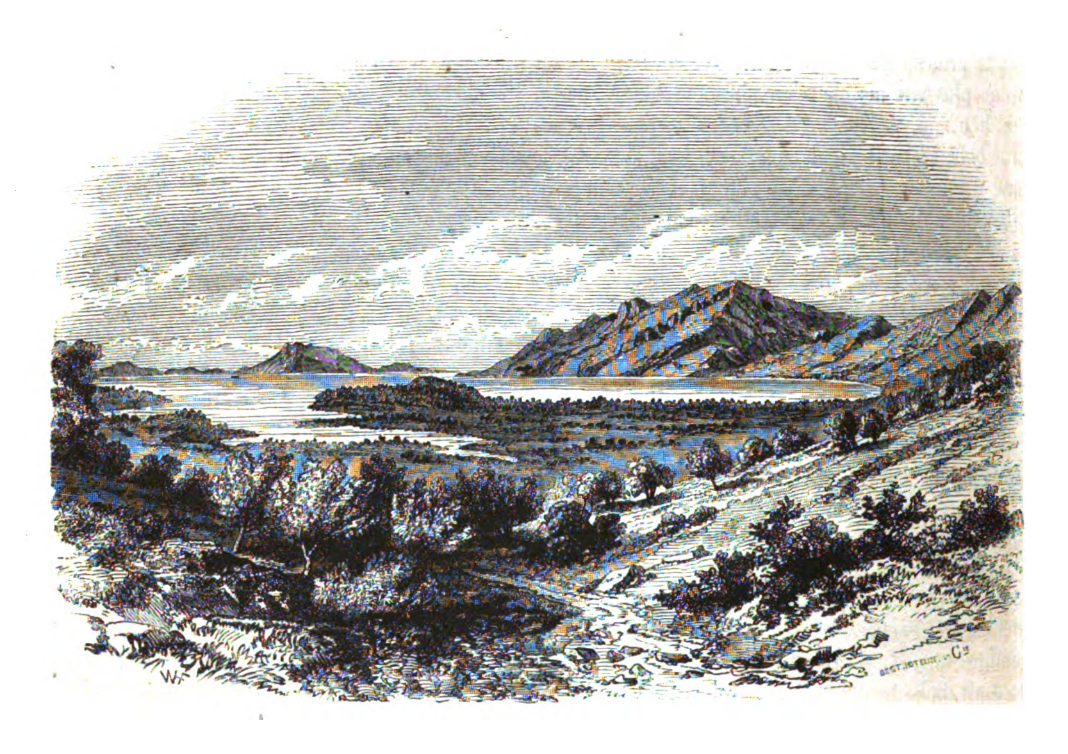
([3]) Strabon et Hygin prétendent que la Diane qu'on adorait dans ce temple était celle qu'Oreste avait emportée de la Tauride. (Voy. p. 134.)

Dans son temple qu'on appelait *Nemus*, suivant Strabon, et que Caton, cité par Priscien, nomme *lucum Dianium*, se réunissait, suivant ce dernier auteur, une assemblée amphictyonique composée des peuples de Tusculum, d'Aricie, de Lanuvium, de Laureus, de Cora, de Tibur, de Pomérie, d'Ardée et des Rutules. On y offrait anciennement des sacrifices humains ; ces deux circonstances prouvent que cette ville avait été fondée par les Pélasges.

Ces sacrifices ayant été abolis par la suite, on établit à la place les combats singuliers dont le prix était la prêtrise de la déesse.

Strabon dit que le prêtre était toujours armé pour être prêt à se défendre contre celui qui voudrait l'attaquer; mais, suivant Servius, il y avait un certain arbre dont il n'était pas permis de rompre les branches : si quelque esclave fugitif parvenait à en rompre une, on le faisait battre avec le prêtre en combat singulier, et il prenait sa place s'il était victorieux. Ce prêtre prenait le titre de roi; on le nommait *rex Nemorensis*, suivant Suétone (Vie de Caligula), qui dit que Caligula était

plupart des stades grecs, et une fontaine dont on admire le toit et les autres embellissements. Un sénateur romain nommé Antonin a, depuis peu, orné l'enceinte sacrée de divers édifices, qui sont : le bain



Vue d'Épidaure. — D'après Stackelberg.

d'Esculape, le temple des dieux qu'on nomme Épidotes, celui d'Hygiée, ceux d'Esculape et d'Apollon surnommés Égyptiens. Le toit du portique, qui porte le nom de Cotys, était tombé, et le reste de l'édifice, qui est en briques crues, s'en allait en ruines; c'est aussi Antonin qui l'a fait rétablir. Enfin, les Épidauriens qui habitent les environs du temple étaient très-malheureux : nul abri où leurs femmes pussent accoucher; leurs malades allaient mourir en plein air; il y remédia en faisant bâtir un édifice où l'on porte les femmes en couche et les moribonds. Les montagnes qui dominent le bois sont le Tithium et le Cynortium. On voit sur ce dernier le temple d'Apollon Maléate, qui est un des anciens édifices du pays, mais tout ce qui l'entoure est l'ouvrage d'Antonin, ainsi que le réservoir où se rassemblent les eaux du ciel.

Tous les serpents, et principalement l'espèce qui est d'une couleur roussâtre, sont consacrés à Esculape et ne font aucun mal aux hommes. Ces derniers ne sont connus que dans le pays d'Épidaure. D'autres pays ont aussi des animaux qui leur sont particuliers. On ne trouve que dans la Libye des crocodiles de terre ayant jusqu'à deux coudées de long. C'est de l'Inde seule qu'on apporte différentes choses, entre autres des perroquets [1]. Quant à ces serpents énormes qui ont trente coudées et plus de long, tels qu'on en trouve dans l'Inde et dans la Libye, les Épidauriens en font une espèce particulière de reptiles qu'ils distinguent des serpents.

Si vous montez le mont Coryphæus, vous apercevrez sur la route un olivier qu'on nomme l'olivier tordu. On dit que c'est Hercule qui lui a donné cette forme en le tordant avec ses mains. Était-ce pour

si envieux que, voyant que celui qui occupait cette place en jouissait depuis plusieurs années, il suborna quelqu'un de plus fort que lui pour aller l'attaquer. (Cl.)

(1) Voyez Ctésias, p. 157.

marquer les bornes de l'Argolide et du pays des Asinéens? C'est ce que j'ignore, car le pays ayant été dépeuplé, il n'est plus possible de reconnaître positivement les limites, ni là ni ailleurs.

On voit sur le sommet de la montagne le temple de Diane Coryphæa dont Télésille parle dans ses vers.

En descendant à la ville d'Épidaure, vous trouvez un champ planté d'oliviers sauvages ; on le nomme l'Hyrnéthium (1).

Voici maintenant ce que la ville d'Épidaure elle-même offre de plus remarquable. C'est d'abord une enceinte consacrée à Esculape, avec sa statue et celle d'Épionée, son épouse, à ce qu'on dit. Elles sont en marbre de Paros et en plein air.

Il y a dans la ville un temple de Bacchus, un bois consacré à Diane, où cette déesse est représentée en chasseuse, puis un temple de Vénus, et auprès du port, sur un promontoire qui s'avance dans la mer, un temple que les gens du pays donnent pour dédié à Junon. Minerve surnommée Cisséenne a dans la citadelle une statue en bois qui mérite d'être vue.

Égine; Éaque; temple de Vénus; Phocide; Éacéum; tombeau de Phocus. — L'île qu'habitent les Éginètes est en face de l'Épidaurie (2). On dit qu'elle ne fut pas peuplée dès son origine et qu'elle était encore déserte lorsque Jupiter y transporta Égine, fille d'Asopus, qui lui donna son nom au lieu de celui d'Œnone qu'elle portait auparavant. Éaque, devenu grand, ayant demandé à Jupiter des habitants pour cette île, ce dieu fit, dit-on, sortir des hommes de la terre (3).

Dans la suite des temps, des Argiens, du nombre de ceux qui étaient établis à Épidaure avec Déiphonte, passèrent dans l'île d'Égine, et, s'étant mêlés avec les anciens Éginètes, leur firent adopter les mœurs et le langage des Doriens. La puissance des Éginètes s'accrut à un tel point que leurs forces navales étaient supérieures à celles des Athéniens, et qu'après eux ils furent ceux qui fournirent le plus de vaisseaux dans la guerre contre les Mèdes; mais cette puissance ne fut pas de longue durée. Chassés de leur île par les Athéniens, ils s'établirent à Tyrrhée dans l'Argolide, que leur donnèrent les Lacédémoniens. Ils revinrent dans leur île après que les vaisseaux des Athéniens eurent été pris vers l'Hellespont; mais ils ne recouvrèrent jamais la même puissance et la même prospérité.

Égine est de toutes les îles grecques celle dont l'accès est le plus difficile, à cause des écueils et des roches cachées sous l'eau qui l'entourent de tous côtés. On dit que les environs de cette île furent disposés ainsi par Éaque pour en rendre l'accès plus difficile aux ennemis et se mettre à l'abri des pirates (4).

Tout auprès de l'un des ports, savoir du plus fréquenté, se présente un temple de Vénus.

L'Éacium est dans l'endroit le plus apparent de la ville; c'est une enceinte carrée dont les murs sont en marbre blanc. On a représenté vers l'entrée de cette enceinte les députés que les Grecs envoyèrent jadis à Éaque. Les Éginètes s'accordent avec les autres Grecs sur le sujet de cette ambassade. La Grèce était depuis longtemps désolée par la sécheresse, et il n'était tombé de pluie ni dans les contrées en deçà de l'Isthme, ni dans le Péloponèse. Les Grecs envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur les causes de cette calamité et sur les moyens de la faire cesser : la pythie leur dit d'apaiser Jupiter, et que, pour que leurs prières fussent exaucées, il fallait qu'elles fussent faites par Éaque.

(1) En mémoire d'Hyrnétho, femme de Deiphonte, tuée par Phalcès.

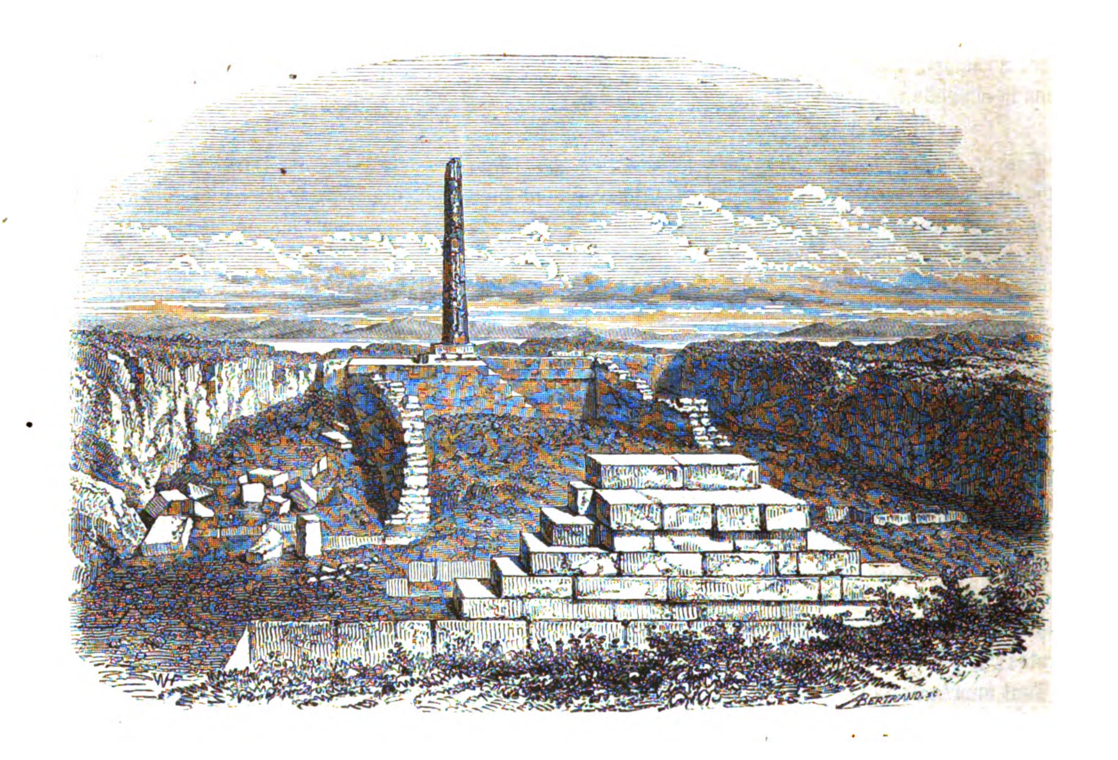
(2) L'île d'Égine est située dans le golfe qui porte son nom et qu'on appelait anciennement Saronique. La ville moderne est bâtie sur une pente douce. Au nord-ouest on voit une colonne debout sur les fondations du temple de Vénus. Des fouilles faites dans un grand nombre de tombeaux, autour de la ville, ont amené la découverte d'objets d'art précieux que l'on conserve dans une des salles de l'hospice des orphelins.

(3) Jupiter changea les fourmis en hommes, suivant Hésiode. Ovide prétend que ce fut à la suite d'une épidémie qui avait fait périr tous les habitants de cette île. Strabon et Hygin disent la même chose; mais Clavier a prouvé dans ses notes sur Apollodore qu'il y avait des myrmidons dans la Thessalie longtemps avant Éaque. Strabon dit qu'on donna le nom de myrmidons aux habitants de l'île d'Égine parce que leur île étant très-pierreuse, ils fouillaient la terre comme des fourmis, répandaient sur les pierres la terre qu'ils tiraient de ces fouilles pour pouvoir cultiver, et habitaient les cavernes qu'ils creusaient ainsi dans la terre.

(4) « Elle est illustre, la renommée d'Éaque; illustre aussi est Égine, par ses vaisseaux. Avec l'aide des dieux, elle fut fondée par une colonie de Doriens que conduisaient Hyllus et Égymius. Ils vivent soumis à la règle, ne violant aucune loi divine ou humaine à l'égard des étrangers. Pour le courage, ils ressemblent aux dauphins de la mer; ils sont aussi de sages arbitres dans les travaux des muses et des luttes. » (Pindare.)



Chaque ville envoya donc des ambassadeurs à ce prince, qui, après avoir offert des sacrifices et adressé des prières à Jupiter Panhellénien, obtint de la pluie pour la Grèce ; et les Éginètes placèrent à l'entrée de cette enceinte les figures de ceux qui étaient venus le trouver. Il y a dans cette enceinte



Vue des restes du temple de Vénus, à Égine (1).

des oliviers très-anciens et un autel peu élevé. Cet autel est le tombeau d'Éaque, si l'on en croit une tradition secrète.

Le tombeau de Phocus est près de l'Éacium : c'est un monceau de terre entouré d'un mur d'appui. On voit dessus une pierre toute raboteuse. On dit que cette pierre servit de disque à Télamon et à Pélée qui avaient engagé Phocus à s'exercer au pentathle avec eux. Pélée, quand son tour vint, la lança contre Phocus et l'en frappa à dessein. Ils se portèrent à cette action pour faire plaisir à leur mère qui était fille de Sciron, tandis que celle de Phocus était une sœur de Thétis, au moins à ce que disent les Grecs. Ce fut, je pense, à cause de ce meurtre, et non pas seulement par amitié pour Oreste, que Pylade donna la mort à Néoptolème. Phocus étant mort du coup qu'il avait reçu, les fils d'Endéide montèrent sur un vaisseau et s'enfuirent. Télamon envoya dans la suite un hérault à son père pour demander à se justifier du meurtre de Phocus ; mais Éaque ne permit peint à Télamon de débarquer, et il lui ordonna de se justifier monté sur son vaisseau, ou, s'il l'aimait mieux, sur une jetée qu'il pouvait faire dans la mer. Télamon, étant entré de nuit dans ce qu'on nomme le port secret, y fit une jetée qui subsiste encore maintenant ; mais ne s'étant pas justifié complétement du meurtre de Phocus, il s'embarqua une seconde fois pour Salamine.

(1) *Expédition scientifique de Morée.*

A peu de distance du port secret est un théâtre qui mérite d'être vu; il ressemble beaucoup à celui d'Épidaure pour la grandeur et pour le reste de la construction. Il y a derrière ce théâtre un stade dont l'un des côtés est appuyé au théâtre et lui sert lui-même d'appui.



Temple de Jupiter Panhellénium, dans l'île d'Égine (¹).

Au même endroit sont trois temples peu distants l'un de l'autre, et consacrés, l'un à Apollon, le second à Diane, et le troisième à Bacchus. La statue d'Apollon est en bois et le représente nu; c'est un ouvrage du pays. Diane est vêtue, ainsi que Bacchus, et ce dernier est représenté avec une barbe. Le temple d'Esculape est dans un autre endroit; sa statue est en marbre et le représente assis. Hécate est, de toutes les divinités, celle que les Éginètes honorent le plus : ils célèbrent tous les ans les mystères d'Hécate, qui ont été institués, disent-ils, par Orphée de Thrace. Son temple est dans une enceinte; sa statue en bois est l'ouvrage de Myron : elle n'a qu'un visage et qu'un seul corps. Alcamène est, je crois, le premier qui ait imaginé de réunir trois statues d'Hécate en une seule; l'Hécate qu'il a faite ainsi est celle que les Athéniens nomment Épipyrgidia; elle est vers le temple de la Victoire sans ailes.

(¹) Ce beau temple est situé à l'extrémité de l'île, sur un plateau élevé, à l'est et à environ trois heures de marche de la ville. Lorsqu'on arrive au pied de ces colonnes, un spectacle admirable se déroule au loin : on découvre à la fois toutes les montagnes de l'Attique, depuis le cap Sunium jusqu'à Salamine; on a devant soi Athènes et ses monuments.

Vingt et une colonnes du portique et deux colonnes du pronaos sont encore debout avec leurs architraves.

En 1811, on a trouvé de belles sculptures en marbre qui ornaient les frontons. Elles sont aujourd'hui au Musée de Munich; Thorwaldsen les a restaurées. C'est alors que l'on constata la présence de couleurs sur les sculptures, et même sur toutes les parties de l'architecture. La nouvelle de cette découverte fut accueillie d'abord avec beaucoup d'incrédulité.

Pour en revenir à Égine, en allant vers le mont de Jupiter Panhellénien, vous trouvez le temple d'Aphéa, sur laquelle Pindare a fait un hymne pour les Éginètes. Les Crétois (car les traditions sur cette déesse sont particulières à leur pays) disent que Carmanor, qui purifia Apollon du meurtre de Python, avait un fils nommé Eubulus. De Jupiter et de Carmé, fille d'Eubulus, naquit Britomartis. Celle-ci, se plaisant à la course, à la chasse, était fort chérie de Diane, qui l'aimait beaucoup; mais un jour qu'elle voulait se soustraire aux poursuites de Minos, à qui elle avait inspiré de l'amour, elle se précipita dans des filets qu'on avait tendus pour prendre du poisson. Diane la fit déesse, et les Crétois l'adorent; les Éginètes révèrent aussi Britomartis, et disent qu'elle s'est fait voir dans leur île. Ils lui donnent le nom d'Aphéa, et les Crétois celui de Dictynne.


Urne funéraire trouvée à Salamine (¹).

Le mont Panhellénium n'offre rien de remarquable que le temple de Jupiter qui porte ce nom; on dit que c'est Éaque qui l'a fait bâtir. Quant à Auxésie et Damie, on sait que les Épidauriens, depuis longtemps privés de pluie, firent faire, d'après le conseil de l'oracle, ces deux statues avec du bois d'olivier qui leur fut donné par les Athéniens. Les Épidauriens, ne portant plus à Athènes les offrandes qu'on avait exigées d'eux pour ce don, en rejetèrent la faute sur les Éginètes, qui leur avaient enlevé ces statues : ceux des Athéniens qui passèrent à Égine pour les reprendre y perdirent la vie. Tout cela se trouve fort détaillé dans l'Histoire d'Hérodote, et je n'ai pas le projet de répéter ce qui a déjà été si bien raconté : j'ajouterai seulement que j'ai vu ces deux statues, et que je leur ai sacrifié de la même manière à peu près qu'on a coutume de le faire à Éleusis. Mais en voilà assez sur Égine, sur Éaque et sur ce qu'il a fait de remarquable.

Trézénie.—Les Trézéniens, qui sont limitrophes de l'Épidaurie, prétendent ne le céder à personne en antiquité. Orus, disent-ils, naquit le premier dans cette contrée; mais Orus me paraît un nom égyptien et qui n'a jamais été grec. Ils ajoutent qu'il fut roi du pays, et lui donna le nom d'Oréa. Althépus, fils de Neptune et de Léis, fille d'Orus, ayant succédé à ce prince, changea le nom d'Oréa en celui d'Althépie. On dit que, sous son règne, Minerve et Neptune eurent une contestation au sujet de cette contrée, et finirent par la posséder en commun, Jupiter l'ayant décidé ainsi. C'est pour cela que les Trézéniens adorent Minerve sous les noms de Poliade et de Sthéniade, et Neptune sous celui de roi, et que leurs anciennes monnaies portent d'un côté un trident, de l'autre une tête de Minerve. Saron devint roi après Althépus. Ce fut lui, dit-on, qui érigea le temple de Diane Saronide, sur les bords d'une mer qui est très-bourbeuse, surtout à sa superficie, de sorte qu'on la nomme le marais Phébéen. On raconte que Saron, poursuivant un cerf du côté de la mer (car il se plaisait beaucoup à la chasse), s'y précipita après lui. Le cerf s'étant éloigné en nageant, Saron ne voulut pas lâcher prise, et se trouva ainsi porté dans la haute mer; comme il était déjà très-fatigué, il fut submergé par les flots. Son corps ayant été jeté dans le bois sacré de Diane, vers le marais Phébéen, il fut enterré dans l'enceinte sacrée, et cette mer reçut le nom de Saronide, au lieu de celui de Phébéenne (²).

On voit sur la place publique de Trézène le temple et la statue de Diane Sotéira. On voit dans ce

(¹) *Expédition scientifique de Morée.*

(²) Pline dit que ce golfe avait pris son nom d'une forêt de chênes dont il était entouré, les chênes s'appelant anciennement ainsi. (Cl.)

temple les autels des divinités qui passent pour régner sous la terre. Ce fut par là, dit-on, que Bacchus fit sortir Sémélé des enfers, et qu'Hercule en amena le chien.

Devant le temple d'Apollon est un édifice qu'on nomme la tente d'Oreste. Aucun Trézénien n'ayant voulu le recevoir chez lui avant qu'il eût été purifié du meurtre de sa mère, il fut logé dans cette maison où l'on prit soin de le nourrir et de lui faire subir des purifications jusqu'à ce que son crime fût expié : encore maintenant, les descendants de ceux qui le purifièrent y font un repas, certains jours de l'année. Les choses qui avaient servi à le purifier furent enterrées à peu de distance de la tente d'Oreste, et il en sortit, dit-on, un laurier qui se voyait encore de mon temps.

Les Trézéniens possèdent une très-belle enceinte consacrée à Hippolyte, fils de Thésée, avec un temple et une statue fort ancienne. Le prêtre d'Hippolyte, chez les Trézéniens, l'est pour toute sa vie et lui offre tous les ans des sacrifices. Outre cela, chaque fille, avant de se marier, coupe une boucle de ses cheveux et va la porter en offrande dans son temple. Les Trézéniens ne veulent pas qu'Hippolyte soit mort traîné par ses chevaux, et ils ne montrent pas son tombeau, quoiqu'ils le connaissent bien. Ils prétendent que les Dieux l'honorèrent en le plaçant dans le ciel, et qu'il est la constellation qu'on nomme le Conducteur de chars. Dans l'intérieur de cette enceinte se trouve le temple d'Apollon Épibatérius. Vers l'autre partie de l'enceinte est un stade qui porte le nom d'Hippolyte et au-dessus duquel est élevé le temple de Vénus surnommée Catascopia (qui observe), parce que c'était de là que Phèdre, déjà éprise d'Hippolyte, le regardait lorsqu'il se livrait aux exercices de la gymnastique. C'est là que se voit le myrte qui a toutes ses feuilles percées et dont j'ai déjà parlé ([1]). Phèdre, dans son désespoir, et ne pouvant trouver aucun soulagement à sa passion, s'en vengeait sur les feuilles de ce myrthe. On montre aussi le tombeau de Phèdre; il n'est pas éloigné de celui d'Hippolyte.

En avançant vers la mer Psiphæa, on trouve un olivier sauvage nommé *Rachos streptos*. Les Trézéniens donnent le nom de *Rachos* à tout olivier qui ne porte point de fruit, de quelque espèce qu'il soit; ils nomment celui-ci *Streptos* (tordu), parce que les rênes des chevaux d'Hippolyte s'y étant entortillées, son char fut renversé.

Les Trézéniens ont plusieurs îles dont l'une est si près du continent qu'on peut y passer à pied.

Neptune a dans l'île de Calaurie un temple très-vénéré. La prêtresse est une jeune fille qui conserve sa place jusqu'à ce qu'elle soit en âge de se marier.

Le tombeau de Démosthène est dans l'enceinte du temple. Ce grand homme, et Homère avant lui, ont été deux exemples des plus mémorables de la jalousie de la divinité. Après avoir perdu la vue, pour comble de maux, Homère tomba dans l'indigence et fut réduit à errer sur la terre en mendiant. Quant à Démosthène, qu'on avait exilé dans sa vieillesse, il fallut encore qu'une mort violente terminât sa carrière. Il s'est justifié très au long lui-même, il l'a été aussi par d'autres, en ce qui concerne les richesses qu'Harpalus avait apportées de l'Asie. On rend des honneurs à Démosthène dans différents lieux de la Grèce, entre autres à Calaurie.

De la Trézénie dépend un isthme qui s'avance très-loin dans la mer. On y trouve une petite ville nommée Méthane, bâtie sur le rivage même. Environ à trente stades de la ville sont des bains chauds. L'eau qui y vient ne parut, à ce qu'on dit, que sous le règne d'Antigone, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Elle ne parut pas tout à coup; on aperçut d'abord un grand feu qui fit en quelque sorte bouillonner la terre; il s'éteignit, et l'on vit couler une eau chaude extrêmement salée, qui coule encore maintenant. Il n'y a point, dans le voisinage, d'eau froide où l'on puisse se jeter au sortir du bain, et il est dangereux de se baigner dans la mer, parce qu'elle est pleine de chiens et d'autres monstres marins. Voici un fait qui m'a fort étonné. Le vent du sud-est, qui vient du golfe Saronique, brûle ordinairement les bourgeons des vignes, quand il souffle au moment de leur pousse. Dès qu'il commence à s'élever, deux hommes prennent un coq tout blanc, qu'ils coupent en deux. Ils en prennent chacun la moitié, partent en se tournant le dos, font le tour des vignes, et, revenus à l'endroit d'où ils étaient partis, ils enterrent ce coq. C'est ainsi qu'ils préviennent les ravages de ce vent.

On donne le nom d'îles de Pélops à neuf îles situées le long de la côte. Il y en a une où la pluie ne tombe jamais. L'isthme de Méthane fait partie du Péloponèse.

([1]) Voyez p. 251



Hermione, ville limitrophe de Trézène, est dans la même presqu'île; elle commence dans la plaine et s'élève insensiblement avec le coteau qui fait partie du mont Pron. Le temple de Cérès, sur cette montagne, est ce qu'Hermione offre de plus remarquable. Les Hermionéens disent que ce temple a été bâti par Clyménus, fils de Phoronée, et par Chthonia sa sœur. On a donné le nom de Chthonia à la déesse elle-même, et l'on célèbre tous les ans, pendant l'été, une fête nommée Chthonies, ce qui se fait de la manière suivante. A la tête de la procession marchent les prêtres des dieux et tous ceux qui sont revêtus de magistratures annuelles; les hommes et les femmes viennent ensuite; les enfants eux-mêmes sont admis à honorer la déesse; ils figurent dans cette pompe vêtus de blanc et portant sur la tête des couronnes faites avec la fleur appelée dans le pays *comosandalum,* dont la couleur et la forme me semblent celles de l'hyacinthe. On y voit aussi les lettres qui expriment la plainte. La procession est terminée par des gens conduisant une génisse choisie, qui, sauvage encore, et n'ayant pas subi le joug, s'agite dans les liens qui la retiennent. Lorsqu'on est arrivé au temple, ils détachent cette génisse et la poussent dedans; d'autres qui avaient tenu jusque-là les portes ouvertes, les referment aussitôt qu'ils voient la génisse dans le temple, et elle est tuée par quatre vieilles femmes restées dans l'intérieur, dont la première venue lui coupe la gorge avec une faux. Alors les portes s'ouvrent; on introduit de la même manière une seconde génisse, puis une troisième, même une quatrième, et toutes sont immolées pareillement par ces vieilles femmes. Il se passe encore quelque chose de merveilleux dans ce sacrifice, c'est que toutes ces génisses tombent sur le même côté que la première. C'est ainsi que les Hermionéens font ce sacrifice.

Le portique d'Écho est à droite du temple de Chthonia; la voix de ceux qui y parlent s'y répète trois fois au moins.

Derrière le temple de Chthonia on remarque trois places que les Hermionéens nomment : l'une, la place de Clyménus; l'autre, la place de Pluton; et la troisième, le lac Achéron. Elles sont toutes trois entourées de murs de pierres, à hauteur d'appui. Il y a dans celle de Clyménus une ouverture par laquelle Hercule, disent les Hermionéens, amena le chien des enfers [1].

Lerne; l'hydre; le lac Alcyonie. — Il n'y a pas plus de quarante stades d'Argos à la mer voisine de Lerne.

Sur la route, près du fleuve Chymarrhus, est une enceinte entourée de pierres : c'est par là, dit-on, que Pluton, après avoir enlevé la fille de Cérès, redescendit dans les états souterrains dont on lui attribue l'empire. A Lerne on célèbre en l'honneur de Cérès les mystères Lernéens.

La source de l'Amymone est ombragée par un platane sous lequel se tenait, dit-on, l'hydre de Lerne. Je crois sans peine que ce monstre était beaucoup plus grand que les hydres ordinaires, et que son venin était d'une nature si pernicieuse qu'Hercule empoisonna ses flèches en trempant leur pointe dans son fiel. Mais je pense qu'il n'avait qu'une tête, et c'est Pisandre de Camire qui lui en a donné plusieurs pour le faire paraître plus terrible, et pour donner plus d'éclat à ses vers.

J'ai vu aussi la fontaine qui porte le nom d'Amphiaraüs, et le lac Alcyonie, par où Bacchus, disent les Argiens, descendit aux Enfers pour en ramener Sémélé, sa mère; route qui lui avait été indiquée par Polymnus. Ce lac est d'une telle profondeur, que je ne connais personne qui ait pu, par aucun moyen, parvenir à en trouver le fond. Néron lui-même, ayant fait faire des cordes longues de plusieurs stades, les mit bout à bout, y attacha du plomb et tout ce qu'il put imaginer de plus propre à faire réussir son expérience; en vain pourtant s'efforça-t-il d'atteindre le fond, il n'y put réussir. Voici ce qu'on m'a dit : l'eau de ce lac est toujours tranquille en apparence, et ne paraît jamais agitée; cependant ceux qui osent s'y baigner sont entraînés et engloutis dans l'abîme. Ce lac n'est pas considérable, car il n'a que le tiers d'un stade de circonférence. Ses bords sont couverts d'herbes et de joncs. Il ne m'est pas permis de divulguer ce qu'on y fait une fois par an, pendant la nuit, en l'honneur de Bacchus.

[1] Strabon dit que cette ouverture passait pour une route très-courte pour aller aux enfers, et que, d'après cela, on ne mettait point de pièce de monnaie dans la bouche de ceux qui mouraient à Hermione, parce qu'on supposait qu'ils n'avaient pas besoin de payer leur passage. Suidas suppose que ce fut Cérès qui leur accorda cette exemption pour les récompenser de ce qu'ils lui avaient appris où était sa fille. (Cl.)

Téménium. — En allant de Lerne à Téménium, on trouve l'embouchure du fleuve Phrixus dans la mer, et à Téménium même un temple de Neptune, un temple de Vénus et le monument de Téménus, que les Doriens d'Argos honorent de leur culte.

Nauplie est, je crois, à cinquante stades de Téménium. Elle est déserte maintenant. Elle avait eu pour fondateur Nauplius, qui passait pour fils de Neptune et d'Amymone ([1]). Il reste encore des ruines de ses murs, un temple de Neptune et une fontaine nommée Canathus. Je ne répéterai pas ce que les Naupliens disent d'un âne qui, en rongeant un cep de vigne, le rendit plus productif pour la récolte suivante, et de l'âne en pierre qu'on fit pour conserver la mémoire de celui qui avait enseigné l'art de tailler la vigne, tout cela ne méritant pas qu'on en parle.

Au mont Parnon, on voit les limites qui séparent la Laconie, l'Argolide et le pays des Tégéates. Ces limites sont marquées par des hermès de marbre, qui ont donné leur nom au canton.

LACONIE.

Temple de Jupiter Scotitas; Sparte; portique des Perses; tombeau d'Oreste. — Après les hermès (de marbre) se présente, au couchant, la Laconie. A partir de cet endroit, le pays est tout couvert de chênes. On nomme ce canton Scotitas (obscur), non que ces arbres y fassent beaucoup d'ombre, mais à cause du temple de Jupiter Scotitas qui est tout au plus à dix stades du chemin, en se détournant à gauche.

Après avoir passé le mont Thornax, vous trouvez la ville qui au nom de Sparte, qu'elle eut dès son origine, joignit dans la suite celui de Lacédémone qu'on donnait auparavant au pays ([2]).

En donnant la description de l'Attique, j'ai déjà eu la précaution d'annoncer que je ne m'astreindrais pas à tout décrire par ordre, mais que je m'attacherais aux objets les plus remarquables. Comme ce plan me paraît bon, je ne m'en départirai pas.

Les Lacédémoniens ont à Sparte une place publique qui mérite d'être vue. Le bâtiment où s'assemble le sénat est sur cette place. Le portique des Perses est ce que l'on y remarque le plus : on le nomme ainsi parce qu'il a été bâti du butin fait sur les Perses; on l'a agrandi dans la suite, on y a ajouté des embellissements et on l'a mis dans l'état où il est actuellement. Sur les colonnes en marbre blanc sont figurés différents personnages perses, parmi lesquels se reconnaît Mardonius, fils de Gobryas. On y voit Artémise, fille de Lygdamis, et reine d'Halicarnasse, qui, dit-on, ayant pris volontairement part à l'expédition de Xerxès contre la Grèce, montra beaucoup de valeur au combat naval de Salamine ([3]).

Les temples qu'on voit sur la place publique sont consacrés, l'un à César, qui aspira le premier à la monarchie chez les Romains, et qui fonda l'empire tel qu'il existe maintenant; l'autre à Auguste son fils, qui consolida la royauté et fut bien plus puissant et plus considéré que son père.

On voit aussi sur la place publique de Sparte les statues d'Apollon Pythæus, de Diane et de Latone; tout cet endroit se nomme le Chœur, parce que dans les gymnopédies, fêtes que les Lacédémoniens célèbrent avec la plus grande solennité, les jeunes gens y forment des chœurs en l'honneur d'Apollon.

Le temple de la Terre et de Jupiter Agoréus est à peu de distance de ces statues, ainsi que celui de

([1]) Nauplie, dit Strabon, est le port des Argiens. Son nom vient de ce qu'on y mettait des vaisseaux.

([2]) « Lacédémone, où brillent la sagesse des vieillards, la lance des jeunes guerriers, et les chœurs, et les muses, et la joie. » (Pindare.)

« Tout l'emplacement de Lacédémone est inculte; le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris; aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des milliers de lézards qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques, et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort; ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines. » (Chateaubriand.)

([3]) Voy. HÉRODOTE, p. 142, 143.



Minerve Agoréa et de Neptune surnommé Asphalius; enfin celui d'Apollon et de Junon. Vous y verrez aussi une très-grande statue, représentant le peuple spartiate.



Plaine de Sparte, le Taygète, le Plataniste. — Dessin de M. Doussault.

Les Lacédémoniens ont érigé aux Parques un temple dans le voisinage duquel est le tombeau d'Oreste, fils d'Agamemnon. Ses os ayant été apportés de Tégée, on les enterra dans cet endroit, comme l'oracle l'avait ordonné. La statue de Polydore, fils d'Alcamène, est vers le tombeau d'Oreste. Les Lacédémoniens le distinguent tellement de leurs autres rois, que son effigie est gravée sur le sceau dont se servent tous ceux qui sont en charge.

On voit sur la même place Mercure Agoréus portant Bacchus encore enfant, et l'édifice nommé les anciennes Éphories, où sont les tombeaux d'Épiménide de Crète et d'Apharée, fils de Périérès. Les traditions des Lacédémoniens sur Epiménide me paraissent plus vraisemblables que celles des Argiens.

Vers le temple des Parques est l'édifice où les Lacédémoniens se réunissent pour les repas nommés Phidities : on y remarque aussi les statues de Jupiter Xénius et de Minerve Xénia.

Aphétaïs; Boonéta; l'Hellénium; Scias. — En sortant de la place publque par la rue Aphétaïs, vous trouvez l'édifice nommé Boonéta.

C'était anciennement la maison du roi Polydore; on lui donna ce nom parce que les Lacédémoniens l'achetèrent de sa veuve et lui en payèrent le prix avec des bœufs; car on ne connaissait pas encore les monnaies d'or et d'argent, mais, suivant l'ancien usage, on payait les achats qu'on faisait avec des bœufs, des esclaves ou de l'or et de l'argent non façonnés. Ceux qui naviguent aux Indes disent que les Indiens donnent des marchandises en échange de celles qu'on leur porte de la Grèce, mais qu'ils ne connaissent point les monnaies, quoiqu'il y ait une quantité prodigieuse d'or et d'argent dans leur pays.

Au delà du palais des Bidiéens est un temple de Minerve, dont la statue a été érigée par Ulysse, qui la nomma Céleuthie. Il fit cette offrande après avoir vaincu à la course les prétendants de Pénélope. Il érigea trois temples de Céleuthie, à quelque distance l'un de l'autre.

En suivant la rue Aphétaïs, vous trouvez les monuments héroïques d'Iopus et de Lélex. L'enceinte de Neptune Ténarius est à peu de distance de ces monuments : on la nomme le Ténarium. Près de là est une statue de Minerve, offrande, dit-on, des colonies lacédémoniennes de l'Italie et de Tarente.

L'Hellénium est ainsi nommé parce que, sur la nouvelle du passage de Xerxès en Europe, ceux des Grecs qui voulaient se défendre s'y réunirent pour se concerter. D'autres disent que les héros grecs qui, pour faire plaisir à Ménélas, prirent part à l'expédition contre Troie, tinrent conseil en ce lieu pour savoir comment ils passeraient à Troie et comment ils pourraient tirer vengeance d'Alexandre pour l'enlèvement d'Hélène.

La place publique a une issue vers laquelle est situé le Scias, édifice où les Lacédémoniens tiennent encore maintenant leurs assemblées; il a été construit, dit-on, par Théodore de Samos qui, le premier, trouva l'art de fondre le fer et d'en faire des statues. C'est là que les Lacédémoniens suspendirent la cithare de Timothée de Milet, qu'ils condamnèrent pour avoir ajouté quatre cordes aux sept dont se composait anciennement cet instrument.

Sur une colline à peu de distance du monument héroïque de Pleuron, de qui les Tyndarides descendaient par leur mère, est le temple de Junon Argienne.

L'Eurotas ayant couvert de ses eaux la plus grande partie du pays ([1]), on érigea, d'après les ordres de l'oracle, le temple de Junon Hypercheira : sa statue en bois, dite de Vénus Junon, est fort ancienne. Il est d'usage que les mères lui offrent des sacrifices lorsque leurs filles se marient.

Tombeaux; le quartier Théomélidas; la lesché des Crotanes; le Dromos; le Plataniste, quartier de Sparte; le Phœbéum; combats à coups de poings. — Au sortir de la place publique, en allant au couchant, vous trouvez le cénotaphe de Brasidas, fils de Tellis, et à peu de distance de là un théâtre en marbre blanc qui mérite d'être vu.

En face de ce théâtre est le tombeau de Pausanias, qui commandait les Lacédémoniens à Platée, et celui de Léonidas. On y prononce tous les ans des discours en leur honneur, et on y célèbre des jeux où les Spartiates seuls sont admis à disputer les prix. Les os de Léonidas furent apportés des Thermopyles quarante ans après sa mort, par Pausanias, fils de Plistoanax, et ils sont renfermés dans ce tombeau. On y voit aussi un cippe où sont inscrits, avec les noms de leurs pères, ceux qui combattirent aux Thermopyles contre les Mèdes.

Le quartier de Sparte où sont les tombeaux des rois de la famille des Agiades a pris le nom de Théomélidas; la lesché des Crotanes en est voisine ([2]).

Les Lacédémoniens nomment Dromos l'endroit où les jeunes gens s'exercent encore maintenant à la course. En allant du tombeau des Agiades à cet endroit, vous laissez à gauche le monument d'Eumède,

([1]) « L'Eurotas, appelé d'abord Himère, coule maintenant oublié sous le nom d'Izi..... Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente ; j'en bus abondamment, car je mourais de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de *callidonax* (aux beaux roseaux) que lui a donnée Euripide ; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. » (Chateaubriand.)

L'Eurotas est connu à Misitra sous le nom d'*Izi*, jusqu'à sa jonction avec le Tiase; il prend alors le nom de *Vasilipotamos*.

([2]) Le mot grec (ionien) que l'on traduit par *lesché* signifie *conseil* ou *conversation*, ou *lieu de réunion pour délibérer* ou *pour converser*.

Leschenorios était un des surnoms d'Apollon, parce qu'ordinairement il y avait des *lesches* attenant aux temples de ce dieu. Les peintures de Polygnote avaient rendu très-célèbre celui de Delphes. (Voyez plus loin dans la PHOCIDE.)

Il est vraisemblable que, dans l'origine, les leschés étaient uniquement consacrés aux délibérations graves, comme les *loges* en Italie. A Sparte, c'était dans ces enceintes que l'on portait les nouveau-nés, et que les anciens décidaient quels étaient ceux qui devaient être élevés et ceux qu'il fallait mettre à mort. Mais, dans les derniers temps, on donnait le nom de lesché à de petits édifices ou à des portiques ouverts au midi et garnis de siéges, où l'on venait causer, se reposer, se réchauffer On comptait, dans Athènes seule, ville de causeries et de *far niente*, 360 leschés.

Par extension, l'on donnait aussi ce nom à tous les endroits où l'on se réunissait pour apprendre ou inventer des nouvelles : à l'Agora et à ses portiques, aux gymnases, aux boutiques et particulièrement à celles des forgerons, parce qu'en hiver la chaleur y attirait un grand nombre d'oisifs.



l'un des fils d'Hippocoon, et une ancienne statue d'Hercule à laquelle les sphæréens sacrifient. Les sphæréens sont ceux qui sortent de la classe des adolescents pour entrer dans celle des hommes. Il y a dans le Dromos deux gymnases, dont l'un est dû à la générosité d'Euryclès, Spartiate.



Restes du théâtre de Sparte (¹). — Dessin de M. Doussault.

Hors du Dromos, vous trouvez près de la statue d'Hercule une maison qui était jadis celle de Ménélas, et qui appartient maintenant à un particulier.

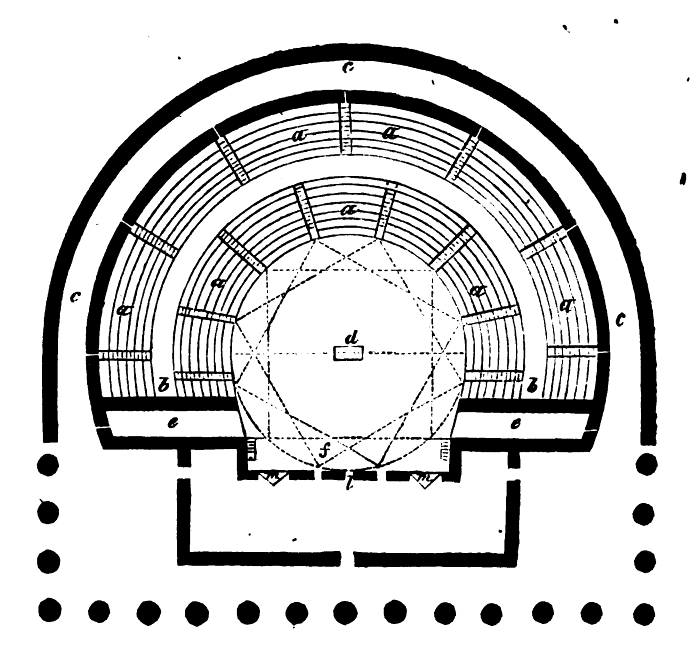
Le temple d'Agnitas est à droite du Dromos. On donne ce surnom à Esculape, parce que sa statue est en bois d'agnus : l'agnus est une espèce d'osier qui ressemble au rhamnus (le nerprun).

A peu de distance du temple d'Esculape vous remarquerez un trophée que Pollux érigea, dit-on, après avoir vaincu Lyncée. Les Dioscures surnommés Aphétériens sont vers le commencement du Dromos; en avançant un peu vous trouvez le monument héroïque d'Alcon, qui était, dit-on, l'un des fils d'Hippocoon. Vers ce monument est le temple de Neptune surnommé Domatite.

Vous arrivez ensuite au Plataniste, endroit qu'on nomme ainsi parce qu'il est entouré de platanes très-hauts et qui se touchent. Cet endroit, destiné aux combats des adolescents, est entouré d'un euripe (un canal plein d'eau) qui en forme une île. Deux ponts y conduisent : sur l'un on voit la statue d'Hercule, et sur l'autre celle de Lycurgue, dont les lois ont réglé les combats des jeunes gens, comme tous les autres détails du gouvernement de Sparte. Les jeunes concurrents, entre autres devoirs qui leur sont prescrits, offrent avant le combat un sacrifice dans le Phœbéum, qui est aussi dans la ville, à peu de distance de Térapné. Chaque bataillon d'adolescents y sacrifie un jeune chien à Mars, dans l'opinion que le plus vaillant des animaux domestiques est une victime qui doit plaire au plus vaillant des dieux. Je crois que les Colophoniens sont, avec les Spartiates, les seuls Grecs qui sacrifient des chiens.

(¹) Les ruines anciennes de Sparte, peu nombreuses, ne s'élèvent point, pour la plupart, au-dessus du sol. On a trouvé dans les saillies de terrain qui dessinent le théâtre deux fragments de gradin en marbre blanc, des débris de mur, de tombeaux et de pont.

Les Colophoniens, en effet, immolent une chienne noire à la déesse Énodia, et ce sacrifice se fait durant la nuit, ainsi que celui des adolescents à Sparte. Ceux-ci, quand le leur est terminé, font combattre des



Plan d'un théâtre grec.

a, a, a, a, etc., gradins et siéges pour les spectateurs, séparés par des escaliers. — *b, b, b, b,* couloirs, allées, passages, appelés *diadsomata* ou *catatomai*. — *c, c,* portiques couverts et murs élevés servant à dérober à la vue les édifices environnants et à augmenter l'intensité de la voix. — *d,* le thymèle ou autel de Bacchus, sur une plate-forme, au milieu de l'orchestre. — *e, e,* passages entre les ailes du théâtre proprement dit et les siéges des spectateurs (c'était par ces corridors que le chœur entrait dans l'orchestre, lorsqu'il n'était pas nécessaire à l'action qu'il descendît du *proscenium* ou qu'il y montât par les gradins qui unissaient ces deux parties de l'édifice). — *f,* le *proscenium,* ce que l'on appelle aujourd'hui la scène (les Grecs donnaient ce nom de scène *(skene)* au mur qui s'élevait derrière le *proscenium*). — *l,* porte royale lorsque la décoration représentait la façade d'un palais. — *m, m,* machines nommées *periactoi,* vers les deux entrées de la scène, ayant la forme de prismes, et produisant par leurs mouvements des changements dans la décoration.

sangliers apprivoisés, et la troupe dont le sanglier sort vainqueur devient ordinairement victorieuse elle-même dans le Plataniste. Voilà ce qu'ils font dans le Phœbéum. Le jour suivant, un peu avant midi, ils entrent dans le Plataniste par les deux ponts : le sort a décidé dans la nuit précédente par quel pont chaque bataillon doit entrer. Là se livre à coups de poings, à coups de pieds, un violent combat; on cherche à s'entre-arracher les yeux, on se mord, on se presse corps à corps : une troupe tombe sur l'autre, et chacun s'efforce de pousser dans l'eau son adversaire [1].

Monument héroïque de Cynisca; Mars enchaîné; temple de Minerve Axiopœné; Vénus armée; Morpho. — Cynisca, dont le monument héroïque est vers le Plataniste, était fille d'Archidamus, roi de Sparte; c'est la première femme qui ait entretenu des chevaux, et remporté le prix de la course des chars aux jeux Olympiques. Derrière le portique bâti vers le Plataniste, se voient les monuments

[1] Lucien parle de ces combats dans son dialogue *De gymnasiis*. Solon y dit à Anacharsis : « Souviens-toi, quand tu seras à Sparte, de ne pas te moquer des Lacédémoniens; ne va pas croire qu'ils s'épuisent en des travaux inutiles lorsqu'ils se précipitent en foule dans un amphithéâtre pour poursuivre une balle, et se frappent les uns les autres; ou lorsque, rassemblés dans un lieu environné d'eau, séparés en phalanges, nus comme nos athlètes, ils s'attaquent en ennemis et se battent jusqu'à ce qu'un des deux partis ait chassé l'autre de cette enceinte, et que la faction d'Hercule, par exemple, ait obligé celle de Lycurgue à se précipiter dans l'eau. De ce moment, la paix renaît entre eux, et personne ne porte un seul coup. »



héroïques d'Alcimus, d'Enaraphorus, de Dorcéus, de Sebrus, tous, ce à qu'on dit, fils d'Hippocoon. La fontaine voisine du monument de Dorcéus a pris de lui le nom de Dorcéa ; et toute cette place tient de Sebrus le nom de Sebrium.

A droite du Sebrium est le monument d'Alcman, qui, malgré la rudesse du dialecte lacédémonien, a fait en ce langage des chants très-agréables.

En sortant du Dromos du côté du levant, vous trouvez à droite un sentier et le temple de Minerve Axiopœné. En sortant par un autre chemin, on trouve encore un temple de Minerve; près de là se voit le temple d'Hipposthène, qui avait remporté plusieurs victoires à la lutte.

Il y a, vis-à-vis de ce temple, un Mars avec des fers aux pieds, statue très-ancienne qui a été érigée dans la même intention que la Victoire sans ailes qu'on voit à Athènes. Les Athéniens ont représenté la Victoire ainsi pour qu'elle restât toujours avec eux, et les Lacédémoniens ont enchaîné Mars pour qu'il ne pût jamais les quitter. Telle est la raison pour laquelle ces deux villes ont érigé ces deux statues en bois.

Le Pœcile est une lesché de Sparte vers laquelle sont les monuments héroïques de Cadmus, fils d'Agénor, et de deux de ses descendants.

Le temple de Neptune Génethlius est à peu de distance du théâtre. Esculape a plusieurs temples à Sparte ; le plus célèbre est vers les Boonètes.

En avançant un peu l'on découvre une colline peu élevée sur laquelle est un temple ancien, avec une statue en bois qui représente Vénus armée ([1]). C'est, à ma connaissance, le seul temple qui ait deux étages. Le supérieur est consacré à Morpho, l'un des surnoms de Vénus. Cette déesse est assise, avec un voile sur la tête et des fers aux pieds. On dit que Tyndarée lui mit ces fers comme un symbole de l'attachement que les femmes doivent avoir pour leurs maris.

Temple d'Hilaïre et Phœbé; maison des Dioscures; temple de Lycurgue; temple et autel de Diane Orthia. — Le temple d'Hilaïre et Phœbé est près de là. L'auteur des vers cypriens dit qu'elles étaient filles d'Apollon. Elles ont pour prêtresses des jeunes filles qu'on nomme les Leucippides, de même que les déesses. Une de ces Leucippides embellit la statue d'une des déesses en lui faisant un visage suivant les règles modernes de l'art; mais un songe l'empêcha d'en faire autant pour l'autre. Un œuf orné de bandelettes est suspendu au plancher du temple : on dit que c'est celui dont accoucha Léda.

Les femmes de Sparte tissent tous les ans une tunique pour l'Apollon d'Amycles. L'édifice où elles la font se nomme aussi Chiton (tunique). Près de là est une maison qu'habitaient jadis, dit-on, les fils de Tyndarée, et qui appartint dans la suite à un Spartiate nommé Phormion. Les Dioscures, s'étant présentés chez ce Phormion comme des étrangers, lui demandèrent l'hospitalité en disant qu'ils venaient de Cyrène, et ils prièrent qu'on leur donnât la chambre qui leur plaisait le plus lorsqu'ils étaient parmi les hommes. Phormion leur répondit que tout le reste de la maison était à leur disposition, excepté la chambre qu'ils demandaient, parce qu'elle était occupée par sa fille qui n'était pas encore mariée. Le lendemain, la jeune fille avait disparu ainsi que toutes celles qui la servaient, et on trouva dans la chambre les statues des Dioscures et une table sur laquelle il y avait du silphium ([2]).

Les Lacédémoniens ont aussi érigé un temple à Lycurgue qui leur a donné des lois, et ils l'honorent comme une divinité. Le tombeau d'Eucosmus, fils de Lycurgue, est derrière ce temple.

L'endroit nommé Limnæum (le marécageux) est consacré à Diane Orthia ([3]). Les Lacédémoniens disent que sa statue en bois est celle qu'Oreste et Iphigénie enlevèrent de la Tauride ([4]), et qu'elle fut apportée dans leur pays par Oreste qui en était roi, et leurs prétentions, à cet égard, paraissent mieux fondées que celles des Athéniens.

([1]) César portait sur son anneau l'empreinte d'une Vénus armée; il prétendait descendre de Vénus.

([2]) Voyez sur le silphium la note de la page 57.

([3]) Strabon dit : « Lacédémone renferme quelques collines dans son enceinte ; mais il n'y a point d'eaux stagnantes. L'un de ses faubourgs était autrefois couvert d'eau, et c'est pour cela qu'on le nomme encore *Limnæ* (les Marais) ; et le temple de Bacchus, qui est maintenant à sec, était autrefois bâti sur l'eau.

([4]) Voy. p. 134.



Les Spartiates de Limnæ, les habitants de Cynosure, ceux de Mesoa et de Pitane, sacrifiant à Diane, eurent entre eux un différend; la terreur s'empara ensuite d'eux; ils en vinrent à des massacres, et plusieurs étant morts sur l'autel même, des maladies emportèrent les autres, et l'oracle, à cette occasion, leur ordonna d'arroser cet autel de sang humain. On tirait au sort celui qu'on devait sacrifier; mais Lycurgue abolit cette coutume, et la remplaça par celle de fouetter les enfants; de cette manière, le sang humain arrose également l'autel. La prêtresse assiste à cette cérémonie, tenant la statue entre ses bras. Cette statue est ordinairement légère à cause de sa petitesse; mais si ceux qui fouettent les jeunes gens les ménagent à cause de leur beauté ou de leur rang, elle devient si pesante que cette femme, pouvant à peine la porter, s'en prend à ceux qui fouettent, et leur dit qu'ils sont cause de la surcharge qu'elle éprouve. C'est ainsi que depuis les sacrifices qu'on lui faisait dans la Tauride, cette statue continue à se plaire à l'effusion du sang humain. On la nomme non-seulement Orthia, mais encore Lygodesma, parce qu'elle fut trouvée dans une touffe d'osier dont les branches entortillées autour d'elle la tenaient debout.

Temple d'Ilithye; temple de Minerve Chalciœcos; temple des Muses; statue très-ancienne de Jupiter; statues de Pausanias. — Le temple d'Ilithye est peu éloigné de celui d'Orthia. La citadelle de Lacédémone n'est point une colline remarquable par sa hauteur, comme la Cadmée des Thébains et la Larisse des Argiens. Mais il y a dans la ville plusieurs collines, et la plus élevée porte le nom d'Acropolis (citadelle); on y voit le temple de Minerve, surnommée en même temps Poliouchos et Chalciœcos.

A gauche du Chalciœcos est le temple que les Lacédémoniens avaient érigé aux Muses, parce qu'ils allaient aux combats, non au son de la trompette, mais au son des flûtes, de la lyre et de la cithare.

A droite du Chalciœcos est un Jupiter en bronze, la plus ancienne statue qu'on ait faite de ce métal. Elle n'est pas d'une seule pièce, mais composée de parties fabriquées séparément à coups de marteau; elles ont été ensuite ajustées les unes aux autres et fixées ensemble par des clous.

Vers l'autel de Minerve Chalciœcos sont deux statues de Pausanias, qui commandait les Lacédémoniens à Platée (1).

Temple de Minerve Ophthalmitis; temple d'Ammon; Diane Cnagia; temple des Grâces; trépieds, Amycles. — On voit auprès des statues de Pausanias celle de Vénus Ambologéra, qui a été érigée d'après l'ordre de l'oracle, et celles du Sommeil et de la Mort, que les Spartiates, sur l'autorité de l'Iliade, regardent comme frères.

En allant du côté de l'endroit nommé Alpium, vous trouvez le temple de Minerve Ophthalmitis, érigé, dit-on, par Lycurgue, après qu'Alcandre, mécontent de ses lois, lui eut arraché un œil. Lycurgue s'étant réfugié dans cet endroit, les Lacédémoniens vinrent à son secours et empêchèrent qu'on ne lui arrachât l'autre œil; c'est pourquoi il érigea ce temple à Minerve Ophthalmitis.

En avançant un peu, vous trouvez le temple d'Ammon; il paraît que, dans l'origine, les Lacédémoniens étaient, de tous les Grecs, ceux qui s'adressaient le plus fréquemment à l'oracle de la Libye.

En descendant de Sparte à Amycles (2), vous trouvez la rivière Tiasa, qui passe pour fille de l'Eurotas; sur ses bords, on voit le temple des deux Grâces, Phaenna et Cléta, dont Alcman parle dans ses vers.

Les monuments remarquables d'Amycles sont: un cippe sur lequel est représenté Ænétus, athlète qui, ayant remporté le prix du pentathle aux jeux Olympiques, expira, dit-on, au moment où on le couronnait;

(1) D'après Plutarque, dans ses *Méditations homériques*, le spectre de Pausanias, étant resté dans le temple de Minerve Chalciœcos, épouvantait ceux qui y venaient, jusqu'à ce que les Lacédémoniens, par ordre de l'oracle, eussent fait venir de l'Italie ou de la Thessalie des *psuchagôgoi* qui, par des sacrifices, chassèrent ce spectre.

Pausanias ne parle point d'un tableau représentant la Faim qui était dans le Chalciœcos; elle y était peinte sous la figure d'une femme pâle, maigre, et les mains liées derrière le dos; mais Athénée dit que ce tableau était dans le temple d'Apollon. (Cl.)

(2) Le territoire d'Amycles était, suivant Polybe, le mieux planté et le plus fertile de toute la Laconie; cette ville était à vingt stades de Lacédémone, du côté de la mer. Il y avait dans l'Italie une autre ville de ce nom qui fut détruite par les serpents. Amycles est aujourd'hui Sclabochôrion ou Sclavochori.



des trépieds de bronze, dont les plus anciens viennent, dit-on, de la dîme du butin fait dans la guerre de Messène.

Les Grâces, sculptées sur le trône d'Apollon Amycléen, sont une offrande de Bathyclès de Magnésie qui a fait ce trône, ainsi que la statue de Diane Leucophryné (¹).

Amycles fut détruite par les Doriens, et n'est plus qu'un bourg depuis ce temps-là; on y remarque un temple et une statue d'Alexandra, qui méritent d'être vus. Les Amycléens disent qu'Alexandra est la même que Cassandre, fille de Priam. Vous y verrez aussi un portrait de Clytemnestre et une statue qu'on croit le monument d'Agamemnon. Les dieux qu'on y honore sont Apollon Amycléen, Bacchus, que les gens du pays nomment Ptilas (les Doriens disent *ptila*, au lieu de *ptéra*, ailes), et ils ont raison, à mon avis; car le vin élève l'homme et rend son esprit plus léger, de même que les ailes élèvent les oiseaux dans les airs. C'est là tout ce qu'Amycles offre de remarquable.

Une autre route vous conduit de Lacédémone à Thérapne; vous y trouverez une statue en bois de Minerve Aléa. Avant de traverser l'Eurotas, et un peu au-dessus de la rive du fleuve, on vous montre le temple de Jupiter Plousius; traversant ensuite le fleuve, vous trouvez celui d'Esculape Cotyléen : il a été érigé par Hercule, qui donna ce surnom au dieu qui l'avait guéri d'une blessure à la jonction de la cuisse et de la hanche, reçue dans le premier combat contre Hippocoon et ses fils (*cotylé* signifie os des iles).



Guerrier dont l'on panse la blessure.— Intérieur de la coupe de Sosias.

Le Taygète; Hélos et les Hilotes; statue de la Pudeur; Ladas; Gythium. — Le Talétum, sommet du Taygète, s'élève au-dessus de Brysées; il est consacré au Soleil, à qui l'on sacrifie, sur ce sommet, des chevaux et différentes victimes. Je sais que les Perses lui sacrifient aussi des chevaux. L'Évoras, qui est peu éloigné du Talétum, nourrit différentes espèces de gibier, surtout des chèvres sauvages. En général, tout le Taygète fournit des chèvres, des sangliers, beaucoup aussi de cerfs et d'ours (²). On donne le nom de Théræ (chasses) à l'espace entre le Talétum et l'Évoras. A peu de distance du Taygète s'élève un temple de Cérès surnommée Éleusinienne; les Lacédémoniens disent qu'Esculape y tint Hercule caché, tandis qu'il pansait sa blessure. On y voit une statue en bois d'Orphée : c'est, dit-on, un ouvrage des Pélasges.

Hélos était une ville sur les bords de la mer. Ses habitants furent les premiers esclaves publics du peuple lacédémonien, et les premiers qui portèrent le nom d'Hilotes qui n'était que le leur. Dans la suite, les Messéniens ayant été réduits en esclavage par les Doriens, l'habitude s'établit de leur appliquer le nom d'Hilotes, de même que les Grecs ont pris, du canton de la Thessalie qu'on nommait jadis Hellas, le nom d'Hellènes

La statue de la Pudeur se voit à trente stades à peu près de la ville : c'est une offrande d'Icarius; et voici, dit-on, à quelle occasion il l'érigea. Lorsque sa fille Pénélope eut épousé Ulysse, Icarius fit tout ce qu'il put pour décider son gendre à s'établir à Lacédémone; et n'ayant point réussi à le déterminer, il eut recours à sa fille elle-même, la suppliant de rester avec lui. Quand elle partit pour Ithaque, il poursuivit son char en continuant de lui adresser cette prière. Ulysse, qui avait pris patience jusque-là, finit par dire à Pénélope, ou de le suivre de bon cœur, ou, si cela lui convenait mieux, de

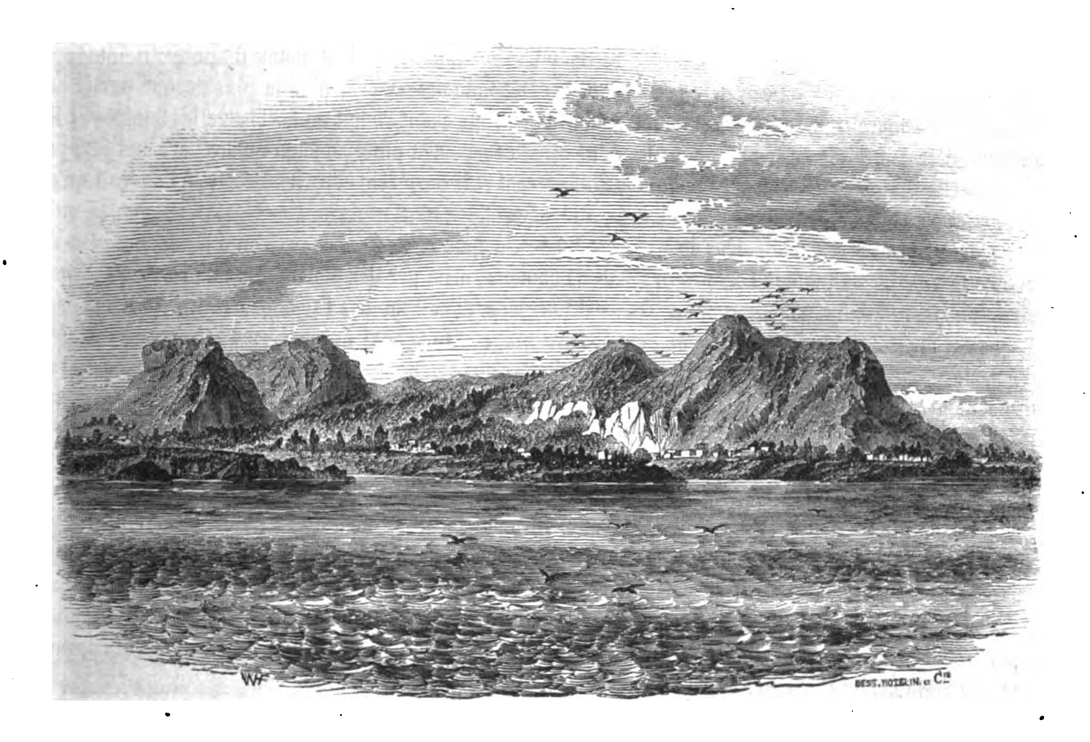
(¹) Pausanias donne avec quelques détails la description du trône et des figures dont il est orné. (Voyez, dans l'Élide, le passage sur le trône de Jupiter Olympien; — les trônes de Vénus et de Mars, dans les *Antiquités d'Herculanum*, vol. I, table 29; — le trône de Junon, vase d'argile du Musée Bourbon, à Naples.)

(²) « Ayez du Taygète, en Laconie, un chien ardent à poursuivre avec rapidité les animaux sauvages; de Scythie, des chèvres dont vous pourrez traire un lait excellent; des boucliers d'Argos, un char de la terre féconde des Thébains, une voiture de Sicile artistement faite. » (Pindare.)

retourner avec son père à Lacédémone. On dit qu'elle ne répondit rien, mais qu'elle se couvrit le visage. Icarius, comprenant qu'elle voulait suivre Ulysse, ne s'efforça plus de la retenir, et érigea une statue à la Pudeur, à l'endroit de la route où Pénélope s'était couverte de son voile.

En descendant à Gythium, sur le bord de la mer, vous arrivez à un bourg nommé Crocée, où il y a une carrière; les pierres qu'on en tire ne forment pas une masse continue, mais elles ressemblent pour la forme à celles qui se trouvent dans les rivières. Elles sont, au reste, très-difficiles à travailler; mais ce travail, lorsqu'il réussit, les rend dignes de décorer les temples mêmes des dieux. Elles font aussi un très-bon effet dans les bassins et les autres pièces d'eau.

Les côtes de la Laconie fournissent des coquillages dont on tire une pourpre qui est la plus estimée pour la teinture, après celle de la mer de Phénicie.



Vue de l'île de Cythère (¹). — D'après Stackelberg.

Cythère; Épidélium; Épidaure; le promontoire Ténare. — L'île de Cythère est en face de la ville de Bées : le trajet est de quarante stades entre le promontoire Onougnathus et celui qu'on appelle Platanistonte, qui, dans cette île, est le point le moins éloigné du continent. Scandie est le port par où l'on aborde à Cythère; pour monter de Scandie à la ville de Cythère, il y a dix stades de chemin. A Cythère

(¹) L'île de Cythère, aujourd'hui Cérigo, est loin d'être d'un aspect agréable, bien que l'on rencontre dans ses vallées des lentisques, des lauriers et des myrtes. En général, son terrain est aride et pierreux. « Une multitude de grottes formées naturellement et creusées dans des masses de rochers de dimensions extraordinaires sont magnifiquement ornées de superbes stalactites, dit Stackelberg. Des volées de tourterelles sauvages, oiseaux consacrés à Cythère, parcourent cette île et font leurs nids dans les crevasses des rochers; des nuées de cailles couvrent les champs... » Il ne reste du temple de Vénus que trois colonnes, avec un soubassement en grosses pierres, bien endommagé. Les habitants de l'île appellent ces ruines le palais de Ménélas. On a fait des fouilles dans les fondations, et l'on y a trouvé les restes mutilés d'une grande statue drapée, en marbre.



est le temple de Vénus Uranie : cette divinité n'en a pas de plus antique, de plus vénérable dans toute la Grèce. Elle est armée et sa statue est en bois.

En vous rendant par mer de Bées au promontoire Malée, vous trouvez un lac nommé Nymbæus, un Neptune debout, et tout auprès de la mer une grotte où jaillit une fontaine d'eau douce.



Vénus Uranie. — Médaille d'Ascalon.

Les environs sont très-habités. Doublez le promontoire Malée, et parcourez au delà cent stades en suivant la côte, vous arriverez à un bourg consacré à Apollon, sur les confins des Béates. On le nomme Épidélium, parce que la statue d'Apollon qu'il renferme était jadis à Délos; cette île était anciennement le marché général de toute la Grèce; les marchands s'y rendaient en toute sûreté, le respect qu'on avait pour le dieu la rendant inviolable ([1]). Ménophane, général de Mithridate, soit de son propre mouvement, soit qu'il en eût reçu l'ordre de son souverain (car ceux qui ne songent qu'à leur intérêt ne s'inquiètent guère de la religion), vint aborder à Délos qui n'était point fortifiée, et dont les habitants n'avaient point d'armes; il massacra tous les étrangers qui s'y trouvaient, massacra les Déliens eux-mêmes, pilla la plus grande partie des richesses des marchands, ainsi que toutes les offrandes, et, ayant réduit en esclavage les femmes et les enfants, détruisit Délos de fond en comble. L'île ainsi dévastée et pillée, quelqu'un des barbares jeta par mépris cette statue dans la mer; les flots la soulevèrent et la portèrent chez les Béates, à l'endroit qu'on nomme pour cette raison Épidélium.

Épidaure Liméra est limitrophe du pays des Béates, à deux cents stades environ d'Épidélium. On dit que cette ville a été fondée, non par des Lacédémoniens, mais par des Épidauriens de l'Argolide, qui, allant au nom de leurs concitoyens au temple d'Esculape, dans l'île de Cos, abordèrent à ce point de la Laconie, et s'y établirent sur la foi de quelque songe. On ajoute qu'un serpent qu'ils apportaient d'Epidaure s'échappa de leurs vaisseaux et se cacha sous terre, à peu de distance de la mer : cette disparition et les songes qu'ils avaient eus les décidèrent à se fixer en ce lieu; la place où s'enterra le serpent est encore marquée par des autels dédiés à Esculape, et par des oliviers qui se sont élevés autour.

En avançant à droite, à deux stades ou environ, vous trouvez le lac qui porte le nom d'Ino. Il a peu d'étendue, mais il est très-profond. On y jette tous les ans, à la fête d'Ino, des gâteaux de farine d'orge. C'est un heureux présage pour celui qui les jette lorsque l'eau les engloutit; mais c'en est un mauvais lorsqu'elle les rejette. Il en est de même des cratères de l'Etna; on y jette des ouvrages d'or et d'argent et des victimes de toutes les espèces : si le feu les reçoit et les consume, on s'en réjouit comme d'un très-heureux présage; on croit, au contraire, que celui dont les offrandes sont repoussées éprouvera quelque grand malheur.

La ville d'Épidaure est située sur une hauteur à peu de distance de la mer. Les objets qui méritent d'être vus sont : le temple de Vénus, celui d'Esculape avec une statue en marbre qui représente ce dieu debout; le temple de Minerve dans la citadelle, et devant le port celui de Jupiter Soter.

Il y a près de la ville un promontoire nommé Minoa; le golfe qu'il forme ne diffère en rien de tous ceux que la mer forme dans la Laconie, mais on trouve sur ses bords des cailloux d'une forme très-agréable et de toutes sortes de couleurs.

La ville de Pyrrhichus est à quarante stades du fleuve Scyras, dans l'intérieur du pays.

En descendant de Pyrrhichus vers la mer, vous arrivez à Teuthroné, dont les habitants honorent Diane Issora d'un culte particulier. A cent cinquante stades de Teuthroné, s'offrent le promontoire Ténare et les ports Achilléus et Psamathus. Il y a sur ce promontoire un temple en forme de grotte, et devant ce temple une statue de Neptune. Quelques poëtes grecs prétendent qu'Hercule ramena par là le chien des

([1]) « Salut, œuvre des dieux, jardin chéri des fils de Latone à la brillante chevelure, fille de la mer, merveille inébranlable du globe immense, appelée Délos par les mortels, et par les immortels, dans l'Olympe, l'astre resplendissant de la terre sombre. » (Pindare.)

enfers; mais aucun chemin souterrain n'aboutit à cette grotte, et l'on aura peine à se persuader que des dieux aient une demeure souterraine au lieu où les âmes se réunissent. Hécatée de Milet a imaginé



Différentes formes de Cerbère. — D'après les monuments antiques.

une hypothèse plus vraisemblable ; il place sur le Ténare un serpent monstrueux qu'on nommait le chien des enfers, parce que son venin était si subtil que ceux qu'il mordait mouraient sur-le-champ : Hercule le conduisit à Eurysthée. Homère a dit le premier qu'Hercule amena le chien des enfers, mais il ne lui donne point de nom et n'en décrit pas la forme comme il le fait pour la Chimère. Les poëtes des siècles suivants l'ont nommé Cerbère, lui ont donné trois têtes, et en tout le reste la forme d'un chien. Cependant Homère, par ce nom de chien des enfers, a pu vouloir désigner un serpent, tout aussi bien qu'un animal domestique.



Médaille de Clicor (*Colonia Julia Corynthus*).

Parmi d'autres offrandes qui sont sur le Ténare, on remarque une statue en bronze qui représente le citharède Arion sur un dauphin. Hérodote, en parlant de la Lydie, raconte, sur des ouï-dire, l'histoire du dauphin et d'Arion; mais j'ai vu moi-même, à Poroséléné, un dauphin qui, ayant été blessé par des pêcheurs et guéri par un enfant, lui témoignait sa reconnaissance; je l'ai vu venir à la voix de l'enfant, et, quand celui-ci le désirait, lui servir de monture pour aller où il voulait.

Sur le Ténare est une fontaine qui n'offre plus rien de merveilleux; mais on dit qu'autrefois il suffisait de regarder au fond de ses eaux pour y apercevoir les vaisseaux et les ports. Elle a perdu cette vertu, et l'on n'y voit plus rien depuis qu'une femme y a lavé des vêtements souillés.

MESSÈNIE.

Abia; Phares; temple et statue de la Fortune; Thuria; Messène. — Il y a dans la Messénie, sur les bords de la mer, à vingt stades au plus de la forêt de Chœrius, une ville dont le nom actuel est Abia. On y remarque le temple d'Hercule et celui d'Esculape. Phares est à soixante-dix stades d'Abia; on trouve sur la route une source d'eau salée. Vous verrez aussi à Phares un temple de la Fortune et une

statue très-ancienne. Je crois qu'Homère est le premier qui ait fait mention de la Fortune *(Tyché)* dans ses vers ; c'est dans l'hymne à Cérès, où il la nomme parmi les filles de l'Océan qui jouaient avec Cérès ; voici ses expressions : « Nous étions toutes ensemble dans l'agréable prairie, Leucippe, Phæno, Électre, Ianthé, Mélobosis, Tyché, et la vermeille Ocyroé. » Il ne nous apprend rien de plus.

En avançant quatre-vingts stades dans l'intérieur de la Messénie, on trouve la ville de Thuria, qui passe pour la même que l'Anthéa dont parle Homère. Elle était anciennement sur la hauteur, elle est maintenant dans la plaine. En allant de Thuria du côté de l'Arcadie, vous trouvez les sources du Pamisus, qui sont très-salutaires pour les petits enfants.

En avançant à gauche, à quarante stades ou environ de ces sources, on arrive à Messène, au pied du



Plaine de Messène.

mont Ithôme. Messène est entourée en partie par ce mont, et, du côté du Pamisus, par le mont Éva, qui a pris son nom du cri bachique *Evoé*, cet endroit étant le premier où Bacchus et les femmes de sa suite l'aient fait entendre. Les murs de Messène sont entièrement en pierres, avec des tours et des créneaux [1]. Je n'ai pas vu les murs de Babylone, ni ceux de Suse en Perse, qui portent le nom de Memnon ; je n'en ai même entendu parler à personne qui les ait vus : mais ceux d'Ambrysse dans la

[1] L'abbé de Fourmont, qui parcourut la Grèce en 1729, dit qu'alors les murs de Messène étaient flanqués de trente-huit tours.

La porte de Laconie, celle de Mégalopolis, et plusieurs tours, ainsi qu'une grande partie du mur d'enceinte, sont encore debout. Dans l'intérieur, on trouve beaucoup de ruines et de débris : les ruines du stade, du théâtre ; des colonnes, des bases de tombeaux, quelques fragments de tombeaux, la fontaine Clepsydre.

Sur la citadelle, un petit couvent occupe probablement l'emplacement du temple de Jupiter ; à côté sont deux citernes antiques, et au nord un soubassement d'édifice, peut-être celui du temple consacré aux grandes déesses.

L'immensité du terrain compris entre les murailles donne à penser que l'enceinte, indépendamment de la ville, renfermait des champs où les Messéniens, protégés par leurs remparts, pouvaient, en temps de guerre, faire paître leurs troupeaux.

Phocide, de Byzance et de Rhodes, places qui passent pour les mieux fortifiées, ne sont pas aussi forts que ceux de Messène.

Il y a sur la place publique de Messène une statue de Jupiter Sauveur, et la fontaine Arsinoé, qui a pris ce nom d'une des filles de Leucippus. L'eau y vient d'une source nommée Clepsydre. On y voit aussi le temple de Neptune, celui de Vénus, et, ce qui mérite le plus d'être cité, une statue de la Mère des dieux en marbre de Paros. Elle est l'ouvrage de Damophon, qui restaura parfaitement, à Olympie, la statue de Jupiter, dont les parties en ivoire ne se joignaient plus; et les Éléens lui décernèrent différents honneurs. La statue de Laphria, qui se voit à Messène, est du même artiste.

Messène possède aussi un temple d'Ilithye avec sa statue en marbre. La chapelle des curètes est tout auprès de ce temple : on y sacrifie toutes sortes d'animaux, en commençant par les bœufs et les chèvres, et en finissant par les oiseaux. Toutes ces victimes sont jetées dans le feu.

Les Messéniens ont un temple de Cérès qui est très-révéré; on y voit les statues des Dioscures enlevant les filles de Leucippus.

Le temple d'Esculape est celui qui renferme le plus de statues, et les plus belles : d'un côté, celles d'Esculape et de ses enfants; de l'autre, Apollon, les Muses, Hercule, la ville de Thèbes, Épaminondas fils de Polymnis, la Fortune, et Diane Phosphoros (porte-flambeau). Celles de ces statues qui sont en marbre ont été faites par Damophon, le seul Messénien que je connaisse dont les ouvrages méritent d'être cités.

La statue d'Épaminondas est en fer, et n'a pas été faite par Damophon ([1]).

Les Messéniens ont aussi érigé un temple à Messène, fille de Triopas, avec une statue en or et en

([1]) On cite plusieurs statues antiques en fer, entre autres une statue de Mars qui était attirée par une statue de Vénus en aimant. L'emploi des métaux dans la sculpture remontait à une haute antiquité. Les premières statues en métal furent exécutées au marteau, avec des feuilles de cuivre embouties et retreintes, par le procédé ordinaire de nos chaudronniers et de nos orfévres. « Ce genre de travail, dit M. P. Mérimée, était désigné par le mot *sphurelaton* (des mots *sphyra*, marteau, et *élaunô*, je frappe, je repousse). C'était le principal procédé de la *thoreutique*, mot qui a longtemps embarrassé les savants, et qui enfin a été expliqué de la manière la plus claire par l'auteur du *Jupiter Olympien*. La thoreutique fut sans doute enseignée aux Grecs par les Égyptiens, qui, ainsi que les Indiens, employaient ce procédé pour travailler les métaux précieux en économisant le plus possible la matière. » Les sculpteurs se servaient plus rarement de l'argent que de l'or. On faisait usage d'or de plusieurs couleurs, et l'on y ajoutait souvent des ornements peints ou des pierres précieuses. Le bronze était le métal le plus fréquemment employé : le plus célèbre venait de Chypre, ainsi que l'airain et le cuivre, et de Corinthe. L'airain de Délos, d'Égine et de Tartessus était aussi très-estimé. On appelait « airain noir » celui auquel sa couleur foncée, tirant sur celle du foie, avait fait donner le nom d'*épatizon (hépar*, foie). On estimait pour son brillant et sa dureté un certain alliage de cuivre et d'or.

Du reste, il n'est presque point de matière dont les sculpteurs anciens n'aient fait usage, comme les lecteurs doivent le remarquer en lisant Pausanias. Ils se sont servis d'argile cuite, de bois, d'ivoire que l'on avait trouvé le moyen d'amollir et que l'on unissait souvent avec l'or, de cire, de poix, d'ambre jaune ou succin. Empédocle, pythagoricien et vainqueur olympique, distribua au peuple un bœuf fait de myrrhe.

Sous la dénomination générale de *marmor*, marbre, on comprenait toutes les pierres, plus ou moins dures, susceptibles d'un beau poli et propres ou à la sculpture, ou à la décoration de l'architecture, telles que le marbre, l'albâtre, le porphyre, les granits et d'autres pierres qui cependant sont de natures très-différentes.

De Clarac explique de la manière suivante comment les anciens furent conduits à faire de la sculpture *polychrome*, ou celle qui réunissait plusieurs substances de couleurs diverses, et les statues *polylithes*, ou composées de différentes pierres : « Pour donner une apparence de vérité aux premiers essais informes de l'imitation, on dut les revêtir d'étoffes véritables, jusqu'à ce que l'on pût exécuter les draperies avec le ciseau; et comme il est naturel, dans l'enfance de l'art, de trouver que la couleur propre des objets ajoute à la fidélité de leur représentation, il l'est aussi de croire que lorsqu'on employa les métaux et les pierres, on chercha parmi les couleurs qu'ils offraient celles qui se rapprochaient le plus des objets que l'on voulait imiter. » Dans l'opinion de beaucoup de savants et d'artistes, la sculpture et l'architecture *monochromes*, ou d'une seule couleur, sont le dernier terme de l'art; mais c'est une manière de voir qui rencontre des contradicteurs de jour en jour plus nombreux.

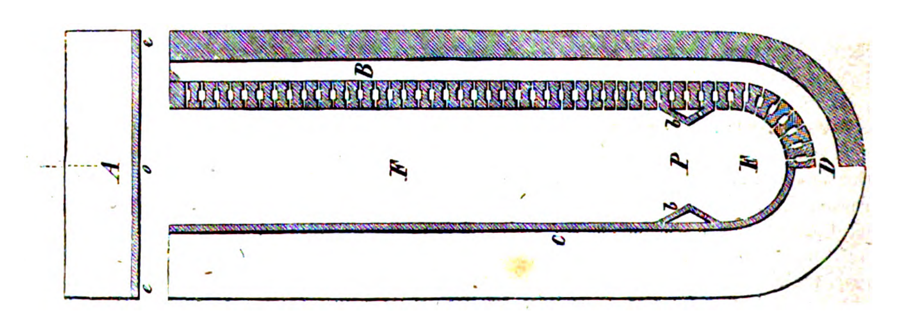
(Voyez : — Winckelmann, *Histoire de l'art*, l. I, c. XI; et l. VII, c. I [édition de Carlo Fea]; — la notice qui suit l'avant-propos du *Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens*, par de Clarac; première partie; — l'article *Sculpture*, par M. P. Mérimée, dans l'*Encyclopédie moderne*; — *Jupiter Olympien*, par Quatremère de Quincy; — Platner et Bunsen, *Description des marbres antiques*, t. I, p. 334 et suiv.; — Facius, un Mémoire sur tout ce qui a rapport aux arts dans Pausanias; Leipsick et Cobourg, 1805; — Heyne, *Antiquarische Aufsætze*, Leipsick, 1788; — Bœttiger, *Amalthœa*. — Voyez aussi divers ouvrages dont nous donnons les titres dans la notice bibliographique, page 355.)



marbre de Paros. Derrière le temple sont des peintures représentant les rois de Messène. Ces tableaux ont été peints par Omphalion, élève de Nicias, fils de Nicomède. Quelques personnes disent même qu'il avait été l'esclave de Ninias.



Stade de **Messène** (¹).



Plan d'un stade (²). — D'après Krause.

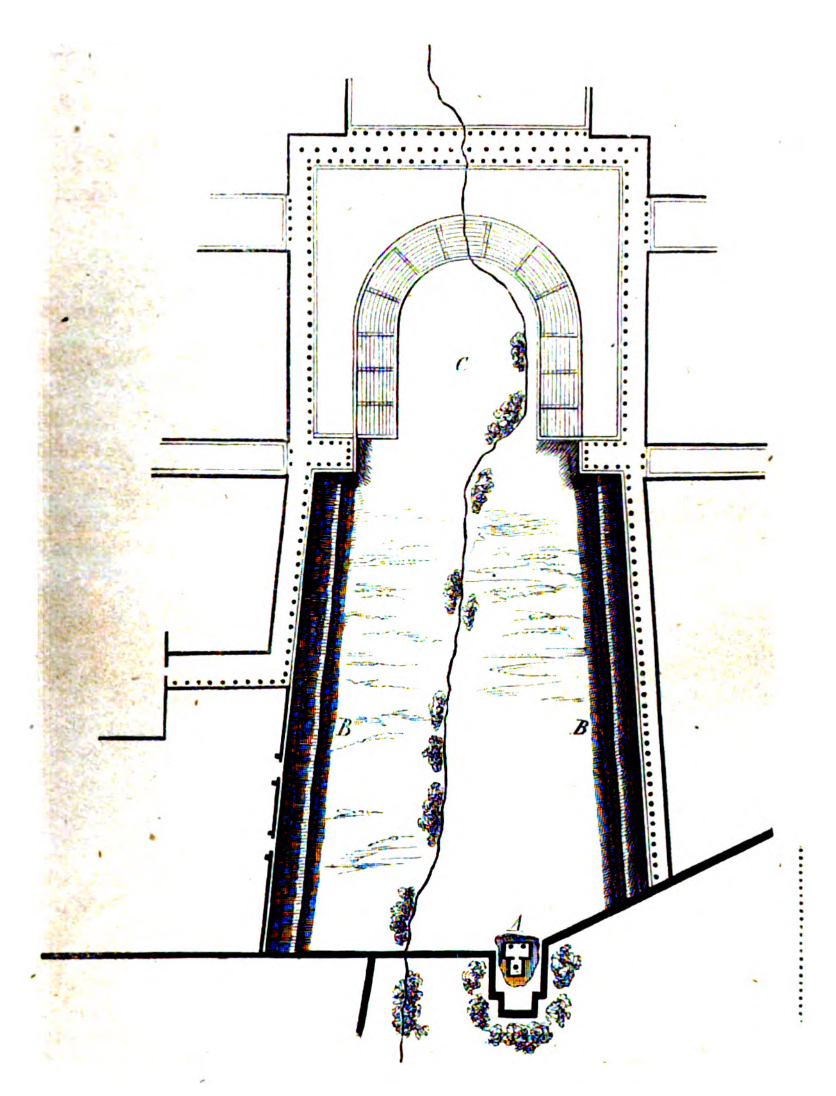
A, mur bornant l'aphésis, ou ligne de départ. — *e, e,* entrées du stade. — *o*P, étendue de terrain à parcourir, longueur du stade olympique. — FF, étendue du terrain comprenant le *sphendoné,* ou surface demi-circulaire réservée à d'autres exercices que celui de la course. — *b, b,* pans de muraille avançant sur l'arène. — C, B, côtés du stade, garnis de siéges ainsi que le demi-cercle D.

(¹) Ce stade était situé dans la partie basse de Messène. Il était presque entièrement environné de portiques, dont beaucoup de colonnes sont debout ou renversées. A la partie supérieure, un triple rang de colonnes formait un double portique; de ce côté, le stade se termine par seize gradins en pierre formant un hémicycle.

A l'extrémité inférieure, formée par le mur d'enceinte de la ville, sont les fragments d'un petit monument.

(²) Le stade était une étendue de terrain de forme oblongue, terminée à une extrémité par un demi-cercle, et à l'autre par une muraille droite; les deux côtés, sur toute la longueur, étaient garnis de siéges ou gradins s'élevant les uns au-dessus des autres, Quelquefois on choisissait, pour la construction d'un stade, le pied d'une colline : d'un côté on creusait des gradins dans le sol; du côté opposé, on élevait un monticule en terre. Dans les plus beaux stades, les élévations de terre avaient

Les Messéniens donnent le nom d'Hiérothysium à un édifice où se voient les statues de tous les dieux reconnus par les Grecs, et une statue d'Épaminondas en bronze. On y remarque aussi d'anciens tré-



Plan du stade de Messène.

A, ruines d'un petit monument antique près du mur d'enceinte de la ville. — B, B, emplacement des gradins en pierre. — C, le *sphendone*, entouré de seize rangs de siéges. — Le ruisseau qui traverse le stade, dans sa longueur, vient de la fontaine Clepsydre. (Voy. p. 330.)

des revêtements en pierre ou en marbre : tel était, à Athènes, le Panathénaïque ; Hérodes Atticus l'avait fait couvrir en marbre pentélique. Tel était aussi le stade pythien, à Delphes.

Les stades faisaient partie quelquefois des gymnases, ou étaient construits à leur proximité.

A l'origine, le stade était consacré uniquement aux courses à pied ; on y admit ensuite les autres exercices ou jeux publics, à l'exception des courses à cheval ou en chariot, qui n'avaient lieu que dans les hippodromes.

Dans l'ensemble de leur construction, les stades pouvaient varier de longueur, mais la dimension du terrain où se faisait la course était invariable. La distance entre les piliers qui marquaient le point de départ et ceux qui déterminaient le but à atteindre était de 600 pieds grecs. Suivant une tradition antique, c'était Hercule lui-même qui avait donné, pour ces courses, la mesure de son pied.

On entrait dans le stade par l'extrémité où étaient la muraille droite et le point de départ. Le but était placé au milieu du

pieds, de ceux qu'Homère nomme *apyrous* (qui ne peuvent pas supporter le feu) (¹). En allant à la citadelle de Messène, qui est au sommet du mont Ithome, vous trouvez la fontaine Clepsydre. Lors même qu'on voudrait le faire, on ne saurait dire combien de peuples prétendent que Jupiter est né et a été nourri chez eux; les Messéniens ont aussi cette prétention. Ils disent qu'Ithome et Néda furent ses nourrices et donnèrent leur nom, l'une au fleuve et l'autre à la montagne. Les Curètes ayant soustrait Jupiter à la barbarie de son père, ces deux nymphes le lavèrent dans la fontaine Clepsydre



La fontaine Clepsydre, à Messène (²).

demi-cercle qui formait l'extrémité opposée. La ligne de départ avait divers noms : *aphesis*, *grammé* (ligne le long de laquelle se rangeaient les coureurs avant de partir), *usplex* (corde qui servait à retenir les coureurs et qu'on laissait tomber au bruit du signal), *balbis*. On appelait le but *terma*, *bater*, *telos*, *nussa* et *campter*. Ce dernier nom était appliqué au but, parce que, dans l'une des espèces de course nommée *diaulos* et *daulicos*, on devait tourner autour du but et revenir au point de départ. La course simple était appelée *stadion*. Il y avait au point de départ un pilier carré sur lequel était gravé le mot *Aristeue* (Courage !); un autre pilier de même forme au milieu du stade, sur lequel on lisait le mot *Speude* (Hâte-toi); et un troisième au but, avec ce mot : *Kampson* (Tourne vite).

Sur un côté du stade, des siéges et une entrée particulière étaient réservés aux hellanodices ou juges. Vis-à-vis était un autel de marbre blanc devant lequel prenaient place les prêtresses de Demeter Chamyne. Le terrain de la course était généralement orné de statues et d'autels.

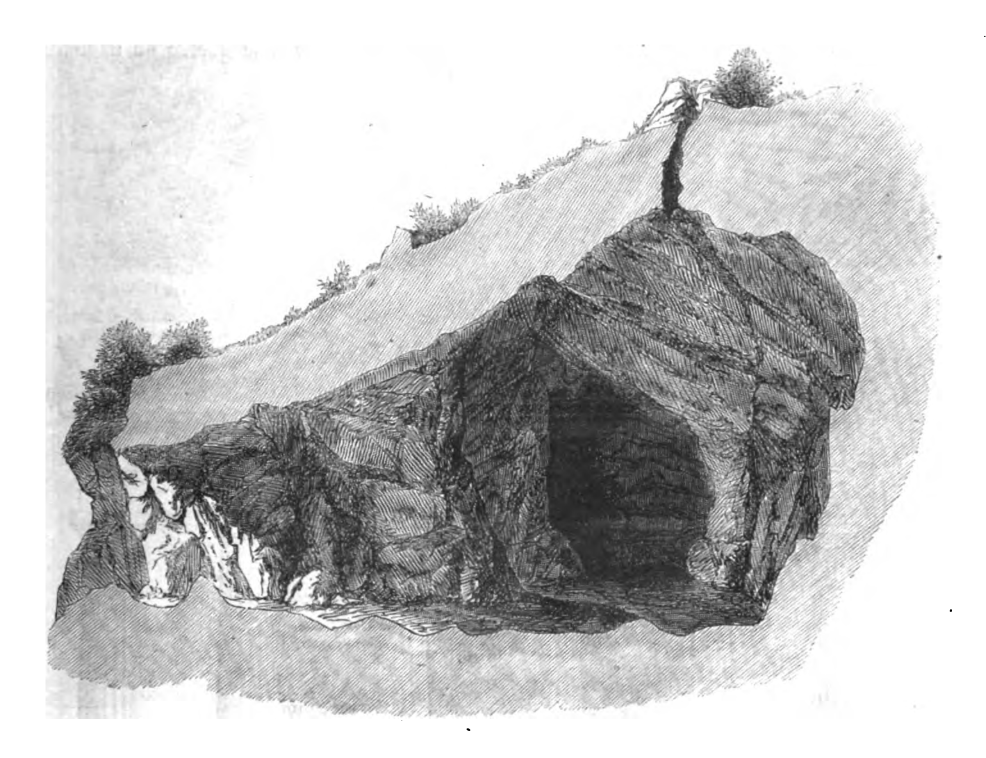
Lorsque les Romains eurent conquis la Grèce, on modifia la plupart des stades pour leur donner la forme d'amphithéâtres, en substituant un demi-cercle à l'*aphesis*.

(¹) Homère met, parmi les présents qu'Agamemnon offre pour se réconcilier avec Achille, sept trépieds qui n'avaient pas vu le feu. Ces trépieds, suivant le Scoliaste, étaient destinés à servir d'ornements; ils supportaient une espèce de bassin dans lequel on mêlait le vin avec de l'eau. (Cl.)

(²) Cette fontaine antique, située sur le penchant de l'Ithome, au milieu du village de Mavromati, fournit encore aujourd'hui une eau suffisamment abondante pour la consommation des habitants et pour la culture des terres de la vallée. Elle alimente un ruisseau qui passe aujourd'hui au milieu du stade (voy. p. 329). Les pierres, en partie détachées par la force des eaux, sont couvertes d'une riche végétation.

qui prit son nom de ce larcin (*Clepsydros*). Ils portent tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le temple de Jupiter Ithomate. La statue du dieu est l'ouvrage d'Agéladas, qui la fit pour les Messéniens établis à Naupacte. On lui choisit tous les ans un prêtre qui la garde dans sa maison.

On voit à Mothone un temple de Diane avec un puits dont l'eau est mêlée d'une espèce de poix, et ressemble assez au baume de Cyzique : elle en a, en effet, toute la couleur et l'odeur. Il y a tout au plus cent stades de Mothone au promontoire Cosyphasium sur lequel Pylos est située (¹). Cette ville fut fondée par Pylus, fils de Cléson. Il n'en jouit pas longtemps, en ayant été chassé par Nélée. Celle de la Messénie devint si florissante par les soins de Nélée, qu'Homère la nomme la ville de Nélée. On y voit le temple de Minerve Coryphasia, la maison qui porte le nom de Nestor, où son portrait est



Grotte de Nestor, à Pylos (²). — D'après Blouet.

peint; son tombeau est aussi dans la ville. Il y a dans la ville une caverne qui avait servi, dit-on, à Nélée et ensuite à Nestor, d'étable pour leurs bœufs. Les bœufs de Nélée paissaient sans doute la plupart du temps hors de ses États, car les environs de Pylos sont sablonneux et ne produisent point assez d'herbe pour y faire paître des bœufs. J'en prends à témoin Homère, qui dit toujours, en parlant de Nestor : « Le roi de la sablonneuse Pylos. »

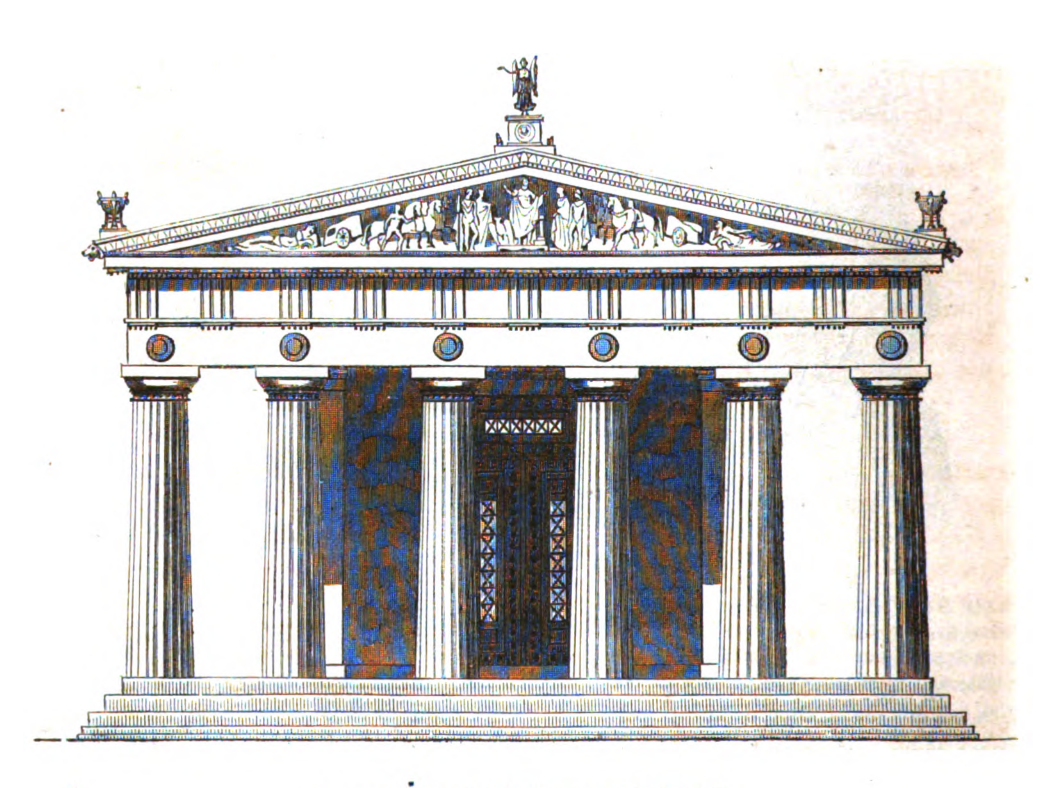
(¹) L'intérieur de la ville de Pylos, qui avait succédé à celle de Nestor, ne présente plus qu'un amas de décombres, parmi lesquels sont quelques citernes antiques.

(²) On suppose que cette grotte était celle où Nestor enfermait ses troupeaux. Elle est située au bas de l'acropole, sous les rochers qui pendent à pic sur le lac. Elle est de grande dimension ; l'entrée regarde le nord, et l'intérieur, s'élargissant, est faiblement éclairé par une fente de rocher.

ÉLIDE.

L'Altis; le temple et la statue de Jupiter; le temple de Junon; le coffre de Cypsélus. — Il y a dans la Grèce beaucoup d'autres choses qui remplissent d'admiration ceux qui les voient ou qui en entendent parler; mais on dirait que les dieux s'occupent plus spécialement des mystères d'Éleusis et des jeux Olympiques.

Le bois consacré à Jupiter porte, depuis les temps les plus anciens, le nom d'Altis. Le temple et la statue de Jupiter ont été faits du butin que remportèrent les Éléens dans la guerre où ils détruisirent Pise et toutes les villes circonvoisines qui s'étaient soulevées.



Restauration du temple de Jupiter Olympien, à Olympie (¹).

La statue est l'ouvrage de Phidias, comme l'indique cette inscription gravée sous les pieds de Jupiter: « Phidias, Athénien, fils de Charmidès, m'a fait. »

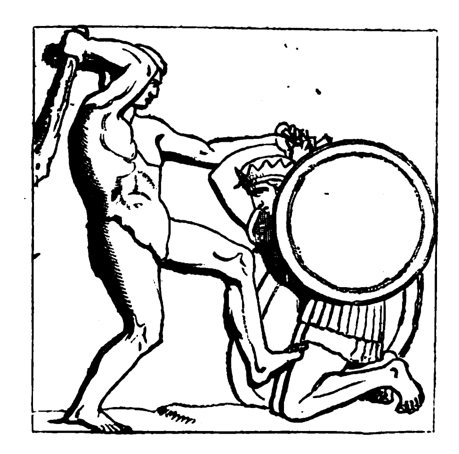
Le temple est d'architecture dorique; il est entouré de colonnes en dehors, et on l'a construit avec

(¹) Olympie est traversée par le fleuve Alphée. Des fouilles faites à peu de distance, au sud-ouest du mont Saturne, ont mis à découvert les ruines du temple de Jupiter Olympien. On a trouvé deux colonnes de la décoration intérieure du temple; elles sont en pierre grise et cannelées. Près de l'entrée, on a découvert une partie de dallage en pierre, puis un pavement en marbre; sous le pronaos et le portique, une mosaïque et des fragments de sculpture qui s'accordent avec les descriptions de Pausanias.

une espèce de tuf qu'on trouve dans le pays. Son élévation, depuis le sol jusqu'au fronton, est de 68 pieds; il en a 95 de largeur et 230 de longueur. Il a été bâti par Libon, architecte du pays. Les tuiles qui le couvrent ne sont pas de terre cuite, mais de marbre pentélique qu'on a taillé en forme de tuile; invention attribuée à Byzès de Naxos. Il y a, dit-on, à Naxos des statues qui portent une inscription conçue en ces termes : « Evergus de Naxos, fils de Byzès, qui le premier a taillé le marbre en forme de tuile,

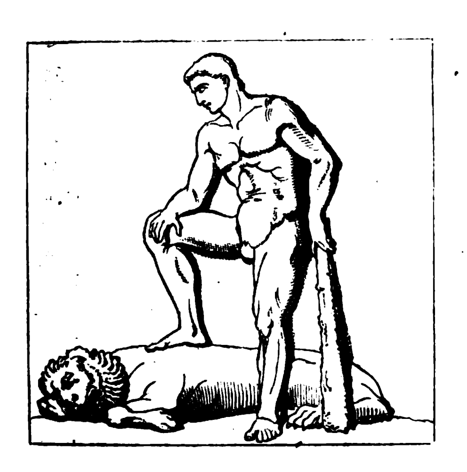


Sculptures du temple de Jupiter à Olympie. — Hercule présentant à sa nymphe protectrice les oiseaux du lac Stymphale.



Hercule combattant Géryon.

» m'a dédié aux enfants de Latone. » Ce Byzès était contemporain d'Alyattes, roi de Lydie, et d'Astyage, fils de Cyaxare, roi des Mèdes. Il y a un vase doré sur chaque coin du toit, et, au milieu du fronton, une Victoire aussi dorée; au-dessus de la Victoire est un bouclier d'or sur lequel est représentée la Gorgone Méduse. L'inscription qui est sur le bouclier nous apprend par qui il a été dédié et à quelle occasion; voici ce qu'elle porte : « Les Lacédémoniens et leurs alliés ont consacré à Jupiter ce bouclier d'or pour





Hercule vainqueur du lion de Némée.



Hercule combattant le taureau de Crète.

» la dîme du butin fait sur les Argiens, les Athéniens et les Ioniens qu'ils ont vaincus à Tanagre. » A la ceinture qui règne en dehors du temple, au-dessus des colonnes, sont suspendus vingt et un boucliers dorés, qui sont un don que fit Memmius, général romain, lorsqu'il eut soumis les Achéens, près de Corinthe, et qu'il en eut chassé les Corinthiens doriens. Quant aux frontons, on voit sur celui de devant Pélops et Œnomaüs prêts à se disputer le prix de la course des chars; ils se disposent tous deux à entrer

en lice. Jupiter est précisément au milieu du fronton. Toutes les sculptures du fronton antérieur sont de Pæonius, originaire de Mendes, ville de la Thrace. Le fronton postérieur du temple a été sculpté par Alcamène, contemporain de Phidias et, après lui, le plus habile statuaire. Il a représenté le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs. On voit aussi dans Olympie la plupart des actions d'Hercule; on a représenté sur les portes du temple la chasse du sanglier d'Érymanthe en Arcadie, son expédition contre Diomède, roi de Thrace, et celle qu'il entreprit contre Géryon, dans l'Érythie; on le voit aussi se disposant à prendre sur ses épaules le fardeau d'Atlas, et nettoyant le pays des Éléens du fumier qui l'encombrait. On a sculpté, sur les portes de l'opisthodome (partie postérieure du temple), ce héros enlevant le bouclier de l'Amazone, et celles de ses actions qui ont rapport à la biche Cérynite, au taureau de Cnosse, aux oiseaux stymphalides; de plus, ses combats contre l'hydre de Lerne et contre le lion de l'Argonie. En entrant dans le temple par les portes de bronze, vous voyez à droite, devant une colonne, Iphitus couronné par Écéchiria, comme l'indique l'inscription en vers élégiaques qu'on y lit. Il y a dans l'intérieur du temple des colonnes qui soutiennent des portiques par lesquels on va à la statue. Il y a aussi un escalier tournant pour monter sur le faîte.

Le dieu est assis sur un trône d'or et d'ivoire; il a sur la tête une couronne qui imite le branchage de l'olivier; il porte sur sa main droite une Victoire aussi d'or et d'ivoire, qui tient une bandelette et a une couronne sur la tête; Jupiter tient de l'autre main un sceptre taillé avec goût et émaillé de toutes sortes de métaux; l'oiseau qui repose sur ce sceptre est un aigle; la chaussure du dieu est en or, ainsi que son vêtement sur lequel on voit toutes sortes de figures et de fleurs de lis. Le trône est tout incrusté d'or, de pierres précieuses, d'ébène et d'ivoire, et il est orné de différents sujets, les uns peints, les autres sculptés; quatre Victoires, en attitude de danseuses, sont aux quatre coins du trône, et deux autres au bas [1].

Je sais que plusieurs auteurs ont consigné dans leurs écrits la hauteur et la largeur de la statue de Jupiter Olympien, mais je me méfierais de ceux qui l'ont mesurée, car les dimensions qu'ils donnent paraissent bien au-dessous de l'idée qu'on s'en forme en voyant la statue de ses propres yeux [2]. Toute la partie du pavé qui est devant la statue n'est point en marbre blanc, mais en marbre noir entouré d'un rebord en marbre de Paros, qui sert à contenir l'huile qu'on y verse; l'huile, en effet, est nécessaire pour la conservation de la statue d'Olympie, elle empêche l'humidité de l'Altis, qui est un endroit marécageux, de gâter l'ivoire.

Le temple de Junon est d'architecture dorique; il est entouré de colonnes, et celles de l'opisthodome (partie postérieure) sont alternativement de bois de chêne et de marbre. Il a, à peu de chose près, 63 pieds de long. Seize femmes choisies à cet effet font tous les cinq ans un voile pour Junon; elles sont aussi chargées de faire célébrer les jeux nommés *Heræa*. Ces jeux sont des courses de jeunes filles qui ne sont pas toutes du même âge : les plus jeunes courent les premières; on fait ensuite courir celles qui sont plus avancées en âge, et enfin les plus âgées. Elles ont, en courant, les cheveux épars, la robe retroussée un peu au-dessus du genou, et l'épaule droite nue jusqu'au sein.

On voit dans ce temple de Junon un coffre en bois de cèdre orné de petites figures, les unes en ivoire, les autres en or et les autres sculptées dans le bois même. C'est dans ce coffre que Cypsélus, qui devint depuis tyran de Corinthe, fut caché par sa mère, lorsque après sa naissance les Bacchiades firent tous leurs efforts pour le trouver. Les Cypsélides, ses descendants, consacrèrent ce coffre à Olympie, en mémoire de la manière dont le chef de leur race avait été sauvé. Les Corinthiens d'alors se servaient du mot *cypséla* pour désigner un coffre; c'est ce qui fit, dit-on, donner à cet enfant le nom de Cypsélus. Les

(1) Pausanias décrit aussi avec des détails nombreux tous les ornements de ce trône, ce qui a permis à plusieurs auteurs d'offrir, à l'aide du dessin, une restauration du trône et de la statue.

Voyez sur ce sujet le *Jupiter Olympien* de M. Quatremère de Quincy, et l'ouvrage de Volkel : *Ueber der grosser Tempel und die Statue des Jupiters in Olympia*. Leipsick, 1794.

(2) Un anonyme, publié par Léon Allatius, dit que la statue avait 36 coudées de haut, et Hygin lui donne 60 pieds. Il paraît, par un fragment d'un historien que cite Suidas, que Cléopâtre offrit beaucoup d'or aux Éléens pour qu'ils lui vendissent cette statue. Caligula voulut aussi la faire enlever, suivant Josèphe. La célébrité de la statue de Jupiter Olympien était si grande que, suivant Arrien, on faisait le voyage de l'Élide exprès pour la voir, et l'on regardait comme un malheur de mourir sans l'avoir vue. (Cl.)

inscriptions qu'on lit sur ce coffre sont, la plupart, en lettres antiques. Les unes sont toutes disposées dans le même sens; les autres sont dans la forme que les Grecs appellent *boustrophédon*, c'est-à-dire qu'à la fin de la ligne la suivante commence en sens contraire; l'écriture va et revient sur ses propres traces, de même que ceux qui courent le diaulus ou le stade double (1).

Après avoir consacré plusieurs pages à la description très-minutieuse de ce coffret, Pausanias, dont os limites nous commandent de résumer la relation avec plus de rapidité dans sa dernière partie, continue à énumérer les œuvres d'art et les monuments de l'Altis.

Monuments et statues de l'Altis; les zanes; autres statues de dieux; statues des athlètes; force prodigieuse de Polydamas et de Milon de Crotone; Diagoras et ses enfants. — On n'avait pas à admirer seulement dans l'Altis le temple de Jupiter et celui de Junon, le Sénat, l'atelier de Phidias; le portique d'Écho où le son de la voix était répété sept fois et plus; l'Hippodamium où, une fois par an, les femmes sacrifiaient à Hippodamie; le Pélopium, le stade, l'hippodrome, des autels, des cippes, des colonnes funéraires, des trophées, des chevaux et des bœufs de bronze; des trésors, monuments de la piété de différents peuples grecs, édifiés au nord du temple de Junon, sur une levée en pierre de tuf adossée au mont Cronius, et renfermant des lits, armes, statues, et autres objets précieux : on y voyait encore, avec non moins d'étonnement, tout un peuple de statues élevées aux dieux et aux hommes.

Des statues en bronze de Jupiter, nommées zanes par le peuple, avaient été érigées avec le produit des amendes payées par les athlètes condamnés pour avoir enfreint les lois, soit en recevant ou donnant de l'argent, soit en arrivant trop tard aux jeux Olympiques (2), comme Apollonius d'Alexandrie en Égypte, soit enfin en fuyant la lutte, comme un Égyptien de la même ville, nommé Sérapion.

D'autres statues avaient été consacrées par la piété ou la reconnaissance des peuples et des particuliers, à Jupiter, à Hercule, à la Victoire, au dieu Agon, à Mercure. Mais les statues des athlètes qui avaient remporté des prix étaient peut-être celles qui attiraient le plus l'attention : beaucoup d'entre elles étaient des chefs-d'œuvre : toutes étaient des titres de gloire pour la Grèce. Les noms de quelques-uns des vainqueurs aux jeux Olympiques qui avaient mérité d'être figurés dans l'Altis, étaient aussi célèbres que ceux des dieux mêmes.

Les habitants d'Égine s'arrêtaient avec orgueil devant la statue de Cratinus, le plus bel homme de son temps et celui qui luttait avec le plus d'art. Les Sicyoniens s'honoraient des victoires remportées par le pancratiaste Sostrate, surnommé Acrochersités, parce que, prenant l'extrémité des mains de ses antagonistes, il les serrait si fort qu'il les obligeait de s'avouer vaincus (3).

On avait placé sur un piédestal très-élevé la statue de Polydamas de Scotusse, l'homme de la plus haute stature qu'on eût vu depuis le temps des héros. Ce géant avait tué, sans autre arme que ses

(1) Voy. C.-G. Heyne : *Ueber den Kasten des Cypselus*, etc. Gœttingue, 1770.

(2) Les jeux Olympiques, les plus célèbres d'entre les quatre grands jeux solennels de la Grèce, ont été le sujet de nombreux écrits chez les anciens et chez les modernes. Parmi les auteurs modernes qui ont traité ce sujet, nous citerons Corsini (*Dissert. Agonisticæ*); les éditions de Pindare, par Bock et Dissen; des articles de Meyer et de Rathgeber, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber; Dissen (*Ueber die Anordnung der Olympischen Spiele*); et Krause (*Olympia oder Darstellung der grossen Olympischen Spiele*, 1838).

D'après Strabon, ces jeux furent institués, après le retour des Héraclides dans le Péloponèse, par les Étoliens unis aux Éléens.

Il est difficile de dire à quelle époque on commença à appeler olympiade l'intervalle des quatre années qui s'écoulaient entre la fin et le retour de ces jeux; mais on sait que l'usage d'employer les olympiades comme ère chronologique datait de la victoire de Corœbus à la course à pied, 776 ans avant Jésus-Christ.

Avant la conquête de la Grèce par les Romains, les Hellènes seuls pouvaient prendre part aux luttes olympiques; les étrangers ou barbares pouvaient être admis comme spectateurs; les sacriléges et les esclaves étaient entièrement exclus.

(3) Voyez deux groupes de pancratiastes dans la relation de Néarque, page 191 (dernier groupe de la première bande).

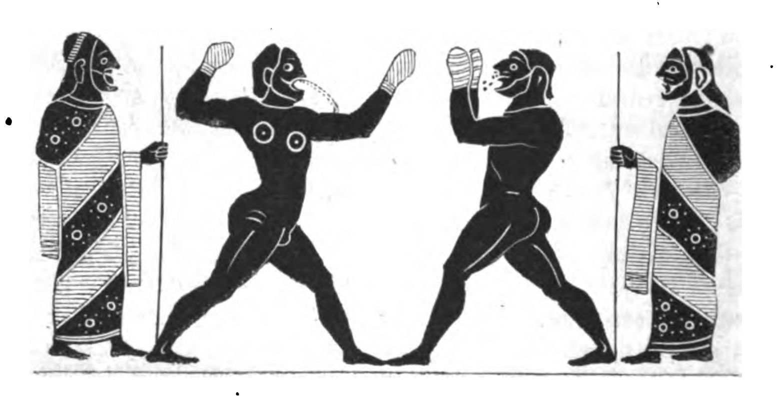
Le pancrace était considéré comme le plus beau des exercices athlétiques; c'était un composé de la lutte et du pugilat; il exigeait à la fois le déploiement de toutes les forces physiques : de là son nom *pancratos* (toute force).

Les pancratiastes combattaient nus, le corps oint d'huile et couvert de sable fin. Ils étaient sans armes, et s'ils s'entou-

bras, un lion dans les environs de l'Olympe. Un jour, entrant dans un troupeau de bœufs, il avait saisi le taureau le plus grand et le plus farouche par l'un des pieds de derrière, et le tenant par la corne il



Lutteurs grecs entre deux juges du camp. — Voy. Musée Blacas, et Krause (*die Gymnastik und Agonistick*, etc., taf. XII, f. 34).



Scène de pugilat. — Voy. Musée Blacas, et Krause, taf. XVII, fig. 59.

l'avait forcé à rester immobile; l'animal n'était parvenu à se dégager qu'en laissant la corne de son pied dans la main de son terrible adversaire. C'était un jeu pour Polydamas d'arrêter un char attelé de chevaux vigoureux et impatients, en le saisissant d'une seule main.

raient quelquefois les avant-bras et les poings d'un ceste, c'était du ceste ancien, fait de cuir de bœuf, et qui ne couvrait pas les doigts.

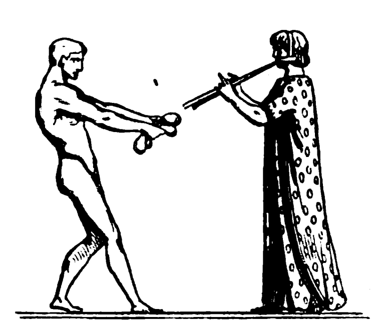
Au début du combat, les deux adversaires se disputaient l'avantage du terrain et de l'ombre; ils commençaient ensuite soit par le pugilat, soit par la lutte. Les détails que les auteurs donnent sur ce genre de duel montrent que les moyens d'attaque et de défense, les règles, les stratagèmes, étaient à peu près ceux qu'une expérience naturelle et l'instinct de la conservation ont enseignés aux lutteurs et aux boxeurs de tous les temps. Le combat ne se terminait qu'à la mort de l'un des pancratiastes ou au signe qu'il donnait de sa défaite, en levant un doigt. Quelquefois on faisait usage des ongles et des dents, quoique probablement ces excès fussent interdits dans les jeux solennels. Philostrate donne une description très-animée d'une lutte de ce genre.

Pindare, en célébrant la victoire de Mélissus, Thébain, pancratiaste, dit : « Son courage dans le combat est pareil à l'ardeur sauvage des lions rugissants ; pour la ruse, c'est un renard qui, renversé sur le dos, arrête l'attaque d'un aigle. Que tout nous soit arme contre l'ennemi ! »

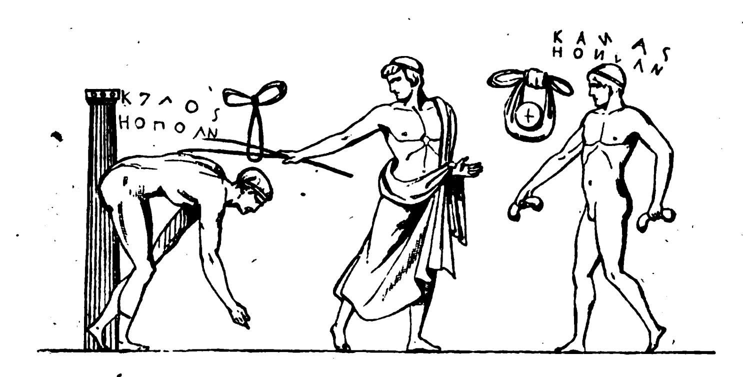
Il est probable que Pindare fait allusion dans ce passage à un stratagème qui consistait à se coucher sur le dos, et à se faire comme un point d'appui de la terre pour repousser les coups de l'adversaire; c'était sans doute ce que l'on appelait l'*uptiasmos*.

Le pentathle était la plus noble des luttes athlétiques après le pancrace, et Aristote le préférait même à ce dernier comme étant essentiellement favorable au développement de toutes les parties du corps; il se composait de cinq jeux qui se

On racontait de Milon de Crotone des traits de force plus surprenants encore. Il avait porté lui-même, disait-on, sa statue en bronze, de grandeur naturelle, dans l'Altis. Il tenait une grenade dans



Un Pentathle se préparant à sauter. Il tient dans la main des haltères (sortes de poids en pierre ou en métal). — Hamilton, *Ant. étrusq.* (Voyez deux autres scènes du saut dans les relations de NÉARQUE, p. 173, à la fin de la seconde bande.)



Autre scène de pentathle : la course, le disque, le saut avec les haltères. — *Monumenti etruschi* (voy. Inghirami, vol. V, 2, pl. 70.)

sa main de telle manière qu'on ne pouvait ni la lui ôter ni la lui faire écraser. Debout sur un disque huilé, il se jouait des efforts de ceux qui se jetaient sur lui et le poussaient pour l'en faire sortir. Voici encore ce qu'il faisait pour montrer sa force : il se ceignait le front d'une corde, comme si c'eût été une bandelette ou une couronne, et retenait ensuite sa respiration jusqu'à ce que le sang en remontant gonflât les veines de sa tête et rompît la corde. On rapportait aussi qu'il laissait tomber son bras droit jusqu'au coude, le long de son corps, et tenait l'avant-bras horizontalement, le pouce élevé et les autres doigts dans leur ordre naturel, sans qu'il fût possible à personne de séparer des autres doigts le petit qui se trouvait au-dessous. Il avait été tué par les bêtes féroces ; en effet, ayant trouvé dans les environs de Crotone un vieux tronc d'arbre qu'on avait commencé à fendre, et dans lequel les coins étaient restés, Milon mit hardiment les mains dans la fente pour l'achever : les coins tombèrent par l'effort qu'il fit, et se trouvant ainsi pris dans le bois, il devint la proie des loups.

Théagène de Thase avait remporté quatorze cents couronnes, tant dans les quatre grands jeux que dans d'autres moins célèbres.

Les Rhodiens regardaient avec fierté, dans l'Altis, les statues de Diagoras et de ses enfants. « O Jupi-

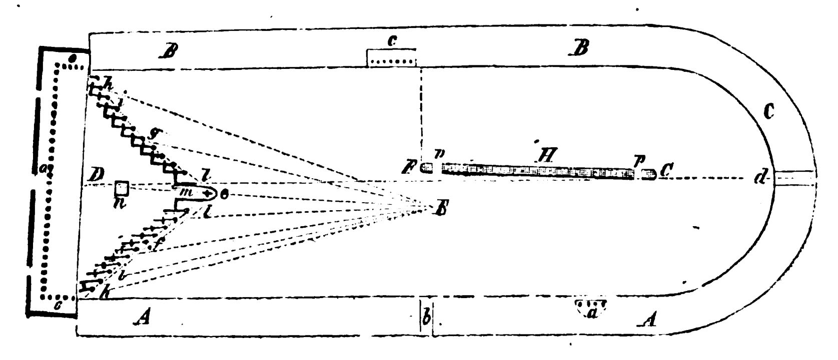
succédaient, selon l'opinion de Bock, dans l'ordre suivant : le saut (*alma*), la course à pied, le jet du disque, le jet du javelot, la lutte (*palé*). Toutefois, c'étaient le saut, le disque et le javelot qui donnaient à cet exercice son caractère particulier.

Dans le pugilat, les combattants s'entouraient les mains de bandes de cuir appelées *cestes*. On peut voir au Musée du Louvre une statue représentant un homme nu, les poings armés de cestes, prêt à combattre. Il y avait différentes sortes de cestes : les *melichai*, dont on se servait aux jeux Olympiques, et qui frappaient le moins rudement; les *murekes*, dont les coups étaient le plus redoutables. Dans les derniers temps, on ajoutait du plomb et du fer aux nœuds des cestes. (Voy. Fabretti.)

ter, dit Pindare dans sa septième Olympique, toi qui commandes aux crêtes de l'Atabyrius (montagne de l'île de Rhodes), accueille cet hymne offert à un vaiqueur olympique (Diagoras); accueille ce noble héros du pugilat; donne-lui le respectueux amour et de ses concitoyens et des étrangers; puisqu'il marche droit dans une route ennemie de l'injure, éclairé par les sage conseils de ses vertueux ancêtres... »

Diagoras avait vu couronner à Olympie ses trois fils dans le même jour, l'un au pugilat, l'autre au pancrace et le troisième à la lutte, et ces trois jeunes gens, en l'embrassant, lui avaient posé leurs couronnes sur la tête; le peuple en même temps le félicitant et lui jetant des fleurs de toutes parts, il ne put pas tenir à tant de bonheur, et il rendit l'âme entre les bras de ses fils, dans le stade même.

A l'extrémité de l'endroit où sont les statues faites du produit des amendes des athlètes, il y a, dit Pausanias, une entrée qu'on nomme l'entrée secrète; c'est par elle que les hellanocides et les combattants entrent dans le stade. Ce stade est une levée de terre, et on y a fait une tribune pour ceux qui président à la célébration des jeux; il y a vis-à-vis des hellanocides un autel de marbre blanc, sur lequel la prêtresse de Cérès Chamyne s'assied pour regarder les jeux : c'est une charge que les Éléens donnent tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Il n'est point défendu aux filles d'assister aux jeux. Le tombeau d'Endymion est, à ce que disent les Éléens, à l'extrémité du stade, où est l'aphésis, d'où partent ceux qui disputent le prix de la course du stade. (Voy. p. 328.)



Plan de l'hippodrome d'Olympie, par Hirt *(Lehre d. Gebaüde)*. — D'après la description de Pausanias.

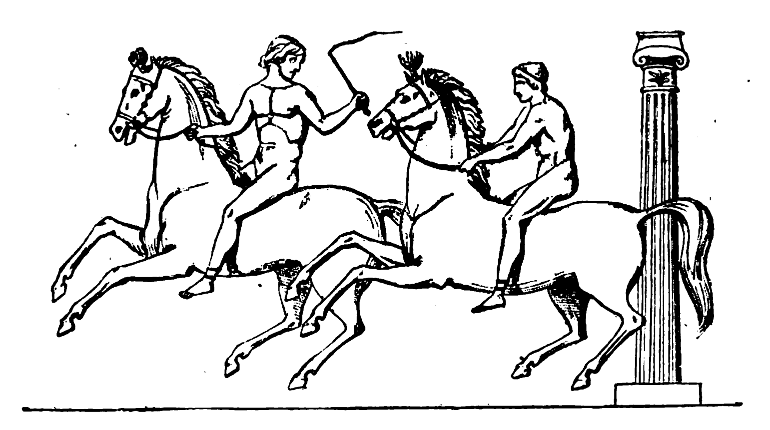
AA, BB, côtés, et C, extrémité de l'hippodrome, disposés en gradins, avec siéges, pour les spectateurs. — D*d*, axe. — *a*, place réservée aux magistrats et aux musiciens. — *b*, *d*, portes. — D, lieu du départ *(aphésis)*. — *e*, l'éperon de l'*aphésis*. — *f*, *g*, ses côtés. — *h*, *i*, etc., jusqu'à *l*, loges où étaient placés les chariots prêts à partir et tournés dans la direction du point E. — F, I, piliers ou bornes à tourner. — H, la *spina*, mur entre les deux piliers (il n'est pas sûr qu'il ait existé). — *p*, *p*, petits intervalles entre la *spina* et les piliers. — *q*, le point d'arrivée (ligne tracée sur le sol ou barrière). — *c*, sans doute la place des juges. — *m*, dauphin en bronze usité comme signal. — *n*, autel en briques surmonté d'un aigle en bronze servant au signal (il y avait d'autres autels alentour). — *ooo*, portique d'Agnaptus (¹).

(¹) Le côté A (monticule artificiel) était un peu plus long que le côté B, formé naturellement par la base de la colline. La porte *b* servait probablement aux chariots ou aux chevaux hors de lutte; la porte *d* était sans doute la porte triomphale. La base du côté D était le portique qui avait reçu le nom de l'architecte Agnaptus. L'espace où se tenaient les chariots avant le départ avait la forme de la proue d'un vaisseau, avec son apex tourné vers l'aréa; ses côtés avaient chacun plus de 400 pieds de long; les loges ou stations des chariots étaient disposées de manière que le timon de chaque chariot fût à l'avance dirigé vers le point commun E, qui était non pas sur la ligne centrale, mais à droite de la spina; c'était la nécessité de cette disposition qui avait obligé à donner un peu plus de longueur au côté A qu'au côté B. Au signal donné, les cordes des loges *hh* tombaient les premières, puis celles des deux loges voisines, et ainsi successivement, en sorte qu'au point *e* tous les chariots étaient exactement de front.

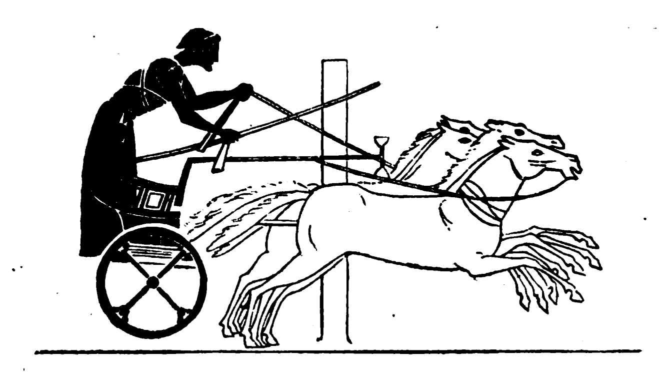
Le nombre des chariots qui luttaient à la fois devait être considérable; Alcibiade en comptait une fois sept à lui seul pour un même départ. Dans *Électre*, Sophocle parle de dix chariots courant ensemble aux jeux Pythiens. Pindare félicite Arcésilas de Cyrène de ce que, sur quarante conducteurs de chars qui concouraient ensemble aux jeux Pythiques, il était le seul qui eût conservé son char entier; comme les jeux Olympiques étaient bien plus célèbres que les jeux Pythiques, et qu'Olympie était bien mieux située que Delphes pour les courses de ce genre, on doit supposer que le nombre des chariots y était pour le moins aussi considérable. De là cette nécessité de compliquer l'hippodrome grec beaucoup plus que le cirque romain, où l'on ne laissait courir que quatre chariots à la fois.

On suppose que le pilier G était l'autel rond dédié à Taraxippus; le pilier F, voisin de la ligne de la victoire, portait la statue en bronze d'Hippodamie, dans l'attitude de récompenser le vainqueur. Avant la lutte, les conducteurs des chariots étaient dans l'usage de faire des sacrifices propitiatoires sur l'autel de Taraxippus.

En sortant du stade par l'endroit où se tiennent les hellanocides, vous trouvez la place destinée aux courses de chevaux, et l'aphésis (lieu d'où ils partent); cette aphésis a la forme d'une proue de vaisseau dont l'éperon est tourné vers l'espace où se font les courses, et elle s'élargit à l'endroit où elle touche le portique d'Agnaptus; sur une traverse qui est à peu près au milieu de l'éperon, il y a un



Course de chevaux. — Hamilton, *Anc. vas.*, et Tischbein, vol. I, 52.



Conducteur d'un char à quatre chevaux au moment de tourner la borne. — *Monument. dell. Instit. di Corr. arch.*, 1, 22, 2, *b*.

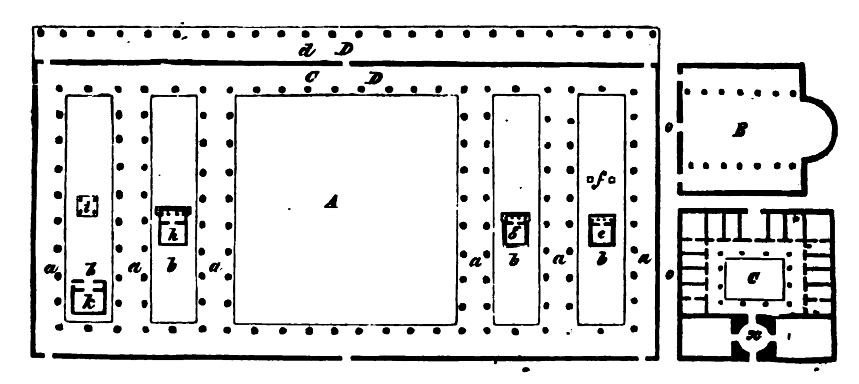
dauphin de bronze. Chaque côté de l'aphésis a plus de quatre cents pieds de long; on y a pratiqué des loges qu'on distribue par la voie du sort à ceux qui amènent des chevaux pour concourir aux prix. Devant les chars et les chevaux de course est étendue, au lieu de barre, une petite corde. A chaque olympiade on construit au milieu de cette proue un autel de briques crues blanchies en dehors; sur cet autel est un aigle de bronze dont les ailes sont déployées de toute leur longueur; celui qui est préposé à la course fait agir une mécanique qui est dans l'autel; alors l'aigle saute de manière à être aperçu par tous ceux qui sont venus pour voir les jeux, et le dauphin tombe à terre; les premiers de chaque côté vers le portique d'Agnaptus, laissent tomber la corde; les chevaux qui étaient derrière partent d'abord et courent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés vers ceux à qui le sort a donné le second rang. On baisse alors les barres devant ceux-ci, et ainsi de suite devant tous les chevaux jusqu'à ce qu'ils soient tous alignés à l'extrémité de l'éperon : à partir de là, tout dépend de l'adresse du conducteur et de la légèreté des chevaux. Cléœtas a été le premier inventeur de cette aphésis, et il en était si glorieux qu'il fit mettre à Athènes, sur une statue qu'il avait faite, l'inscription suivante : « Je suis l'ouvrage de Cléœtas, fils d'Aristoclès, qui imagina le premier l'aphésis d'Olympie. On dit que dans la suite Aristide fit quelque nouveau perfectionnement à cette machine.

Un des côtés de l'hippodrome est plus long que l'autre : c'est sur ce côté, qui est en terrasse et vers la sortie, que se trouve l'épouvantail des chevaux nommé Taraxippus; il ressemble à un autel de forme ronde : lorsque les chevaux passent en courant auprès de cet endroit, une forte terreur les saisit sans

qu'on puisse en connaître la cause ; le désordre en est la suite, et il arrive le plus souvent que les chars se fracassent et que les conducteurs sont blessés ; c'est pourquoi ils offrent des sacrifices à Taraxippus, et le prient de leur être favorable. Les Grecs ne s'accordent point entre eux sur ce Taraxippus. L'opinion la plus vraisemblable, à mon avis, c'est que Taraxippus est un surnom de Neptune Hippius.

Sur une des bornes, il y a une statue d'Hippodamie en bronze, qui tient une bandelette, comme pour couronner Pélops après sa victoire.

Élis ; le xyste ; autres monuments ; l'agora. — Élis était la capitale de l'Élide ; on y remarquait un gymnase ancien où les athlètes faisaient tout ce qu'il leur était prescrit de faire avant d'aller à Olympie. On l'appelait le xyste, parce qu'Hercule, fils d'Amphytrion, s'exerçait tous les jours à arracher les épines qui y croissaient. Les autres monuments les plus dignes d'attention étaient : l'hellanodicée, où demeuraient pendant dix mois les officiers qui devaient présider aux jeux ; le sénat, dans le gymnase nommé Malco, parce que le sol en était mou ; les temples de Diane, de la Fortune, de Pluton, de Bacchus, de Vénus Uranie, où la statue de la déesse, faite par Phidias, avait le pied gauche appuyé sur une tortue ; de Vénus populaire, dont la statue en bronze était assise sur un bouc. L'agora méritait une mention particulière.



Plan de l'ancien agora, à Élis.

A, vaste espace libre servant d'hippodrome au temps de Pausanias. — *a, a, a,* colonnades séparées par des rues *b, b, b, b.* — B, le *stoa* ou portique, promenade couverte, et dont le toit était supporté par des colonnes, au moins en partie (c'était là que siégeaient les hellanodices, juges). — *c,* maison où logeaient les hellanodices. — *x,* le tholus, bâtiment rond qui se terminait en pointe à son sommet, et ordinairement orné de peintures et de sculptures. — *oo,* rue. — D, le *stoa* corcyréen divisé en deux parties : l'une CD, ouverte du côté de la place ; l'autre *d*D, ouverte du côté extérieur. — *e, g, h,* petits temples. — *f,* statues du Soleil et de la Lune. — *i,* monument d'Oxylus. — *k,* maison des seize femmes. — L'espace A était consacré aux assemblées publiques et aux exercices ; les *stoai (a)* et les rues adjacentes *(b)* servaient aux marchands et aux transactions privées (¹).

« La place publique des Éléens, dit Pausanias, ne ressemble point à celles des Ioniens ou des autres villes grecques qui les ont imitées ; mais elle est faite d'une manière beaucoup plus ancienne ; elle est composée de portiques séparés les uns des autres par des rues. Cette place porte maintenant le nom d'hippodrome, et c'est là que les gens du pays dressent leurs chevaux. Le portique qui est au midi est d'ordre dorique ; les colonnes le divisent en trois parties. Les hellanodices y passent presque toute la journée ; on érige des autels à Jupiter auprès de ces colonnes ; il y en a aussi en plein air dans la place publique, mais en petit nombre, et, comme on les construit à la hâte, il n'est pas difficile de les défaire.

(¹) Dans les agora plus modernes ou de forme ionienne, tels que Vitruve les décrit, la cour de justice ou basilique et le tholus n'étaient point séparés de l'ensemble et du corps même de l'édifice ; ils étaient situés en face l'un de l'autre, sur les deux côtés du carré, et sur les deux autres étaient la curie et le temple principal, qui était aussi le *trésor*.

« Les Grecs, dit Vitruve, donnent à leurs *fora* une forme carrée, avec de larges colonnades doubles ; ils les ornent de colonnes placées très-près les unes des autres, et d'entablements de pierre ou de marbre ; ils se ménagent des promenades aux étages supérieurs. »



» Ce qu'il y a de plus remarquable dans la partie de la place publique qui est à découvert, c'est le temple et la statue d'Apollon Acésius, surnom qui est le même que celui d'Alexicacus chez les Athéniens. Dans un autre endroit sont les statues en marbre du Soleil et de la Lune; celle-ci a des cornes sur la tête, et le Soleil des rayons.

» Les Grâces ont aussi un temple; leurs statues sont en bois, et leurs vêtements seuls sont dorés; le visage, les pieds et les mains sont en marbre blanc; elles tiennent, l'une une rose, celle du milieu un osselet, et la troisième un rameau de myrte. On peut facilement conjecturer pourquoi elles ont ces attributs: la rose et le myrte, emblèmes de la beauté, sont consacrés à Vénus, et les Grâces sont les compagnes ordinaires de cette déesse; les osselets servent d'amusement aux jeunes garçons et aux jeunes filles, dont la vieillesse n'a pas encore obscurci le front. A la droite des Grâces, et sur le même piédestal, s'élève une statue d'Éros.

» Il y a de plus, dans la place publique, un édifice pour les femmes appelées les Seize, et c'est là qu'elles tissent le voile de Junon.

» L'Élide est un pays fertile en productions de tous les genres, et entre autres en byssus; on y sème du chanvre, du lin ou du byssus (¹), suivant la qualité du terrain. »

ACHAIE.

Dymes; Patras; fête de Diane; oracle; Ogium; temple d'Ilithye; Hélice; Cérynée; Béru. — On donnait le nom d'Achaïe à la contrée située entre l'Élide et la Sycionie, le long de la mer du côté de l'orient. Le fleuve Larissus formait la limite entre les Éléens et les Achéens; sur le bord de ce fleuve était le temple de Minerve Larissæa. La ville de Dymes, à trois cents stades de Larissus, avait un temple et une statue de Minerve extrêmement ancienne, et un autre temple dédié à Dindymone et à Attès. « Quel était cet Attès? se demande Pausanias; c'est un mystère, et je n'ai pas pu parvenir à le savoir. » A quarante stades de Dyme, le fleuve Pyrus se jette dans la mer. A environ quatre-vingts stades de ce fleuve était Patras. L'odéon qui tenait à l'agora était le plus beau qu'il y eût dans la Grèce, excepté celui d'Athènes. Dans la citadelle on remarquait un temple de Diane Laphria; la statue de la déesse, représentée en habit de chasse, était en ivoire et or.

« Les Patréens, dit Pausanias, célèbrent tous les ans, en l'honneur de Diane Laphria, une fête dans laquelle ils lui sacrifient d'une manière qui leur est particulière. Ils plantent en cercle autour de l'autel des piquets de bois vert qui ont chacun seize coudées de haut; ils mettent du bois très-sec sur l'autel qui est dans l'intérieur; vers le temps de la fête ils pratiquent un escalier pour monter sur cet autel, sur lequel ils répandent de la terre très-fine. La fête commence par une procession très-magnifique en l'honneur de Diane, et la vierge qui lui est consacrée comme prêtresse vient la dernière sur un char traîné par des cerfs. La journée suivante est destinée au sacrifice que la ville offre en son nom, mais dans lequel les particuliers ne cherchent pas moins à se distinguer; car ils jettent tout vivants sur l'autel des oiseaux pris dans les espèces qu'on mange, des victimes de toutes sortes, et en outre des sangliers, des cerfs, des chevreuils; quelques-uns y jettent aussi des louveteaux, des oursons, et même des loups et des ours. On met aussi sur cet autel des fruits de toutes sortes d'arbres cultivés; ensuite on met le feu au bois. J'ai vu quelquefois un ours, ou quelque autre animal, chercher à s'échapper dès qu'il sentait la première impression du feu; quelques-uns même y réussissent, mais ceux qui les ont offerts les reprennent et les remettent sur le bûcher; ils ne se souviennent pas que jamais personne ait été blessé par aucun de ces animaux.

» Les Patréens ont sur le bord de la mer un bois qui leur offre des promenades très-commodes et des retraites très-agréables pendant les grandes chaleurs. Il y a dans ce bois un temple de Vénus et un

(¹) Le byssus, si on le distingue du lin, serait du coton; mais généralement les anciens paraissent avoir appliqué le mot byssus au lin.



temple d'Apollon : leurs statues sont en marbre. Auprès du bois est un temple de Cérès ; elle est debout ainsi que sa fille ; la statue de la Terre est assise. Devant ce temple est une fontaine ; elle est cependant séparée par un mur de pierres sèches, et on y arrive par un chemin en dehors de ce mur. Cette fontaine est un oracle infaillible, non en toutes matières, mais seulement à l'égard des malades. On attache un miroir avec une corde très-fine, et on le descend dans la fontaine, en prenant ses mesures pour qu'il n'en soit pas trop éloigné ; car il faut que l'eau touche les bords du cadre du miroir ; alors, après avoir adressé des prières à la déesse et brûlé des parfums, on regarde dans ce miroir, et il vous représente le malade ou vivant ou mort, suivant ce qui doit lui arriver : c'est là tout ce que vous apprend cette fontaine.

» On compte à Patras deux fois plus de femmes que d'hommes ; elles gagnent leur vie pour la plupart à travailler le byssus qui croît dans l'Élide ; elles en font des réseaux pour les cheveux, et toutes sortes d'autres vêtements. »

A peu de distance de Patras, sur la route qui conduisait à Égine, on rencontrait le fleuve Mélichus ; plus loin le fleuve Charadrus, près duquel on trouvait les ruines d'Argyra, et une fontaine, à droite du chemin, célèbre parce qu'en s'y baignant, on était guéri de l'amour. « Si cela est vrai, dit Pausanias, cette eau est plus précieuse que les plus grandes richesses. »

« Il y a à Égium un ancien temple d'Ilithye ; la statue de la déesse est en bois, à l'exception du visage, des pieds et des mains, qui sont en marbre pentélique ; elle est couverte depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pieds d'un tissu très-léger ; elle a une de ses mains étendue droit devant elle, et elle tient de l'autre un flambeau ; je conjecture qu'on lui a donné ce flambeau, parce que les douleurs de l'enfantement sont aussi âpres que celles que le feu occasionne, ou peut-être a-t-on voulu signifier par là que c'est Ilithye qui fait voir le jour aux enfants. Sa statue est un ouvrage de Damophon de Messène.

» L'enceinte consacrée à Esculape n'est pas éloignée du temple d'Ilithye ; on y voit les statues d'Esculape et d'Hygie.

» C'est à Égium que se rassemble maintenant le conseil suprême des Achéens, comme les amphictyons se réunissent à Delphes et aux Thermopyles.

» En laissant Égium et en allant plus avant, vous trouvez le fleuve Sélinus, et quarante stades plus loin qu'Égium, sur les bords de la mer, l'endroit nommé Hélice. Il y avait là autrefois une ville de ce nom et le temple de Neptune Héliconien. Hélice fut détruite par un tremblement de terre.

» En quittant le rivage de la mer après Hélice, et en prenant à droite, vous arrivez à une petite ville nommée Cérynée. Elle est bâtie sur une montagne au-dessus du grand chemin.

» Il y a à Cérynée un temple des Euménides qui a été construit, à ce qu'on dit, par Oreste. Si quelqu'un s'est souillé soit d'un meurtre, soit de quelque autre crime, ou a commis quelque impiété, il ne peut y entrer sans éprouver, dès les premiers regards qu'il y jette, une terreur qui lui trouble l'esprit ; c'est pour cela que l'accès n'en est pas permis à tout le monde, et qu'on n'y entre pas de prime abord. Les statues des déesses sont en bois et ne sont pas grandes. Il y a vers l'entrée du temple des statues de femmes en marbre et très-bien exécutées ; les gens du pays disent que ces femmes ont été prêtresses des Euménides.

» En retournant de Cérynée sur le grand chemin, vous vous détournez de nouveau un peu plus loin pour aller à Bura ; cette ville, à droite de la mer, est aussi sur une montagne. Lorsque les dieux firent disparaître la ville d'Hélice, Bura éprouva des secousses de tremblement de terre si violentes, que même les anciennes statues des dieux ne restèrent pas dans leurs temples. Quant aux habitants, il ne survécut que ceux qui étaient absents, soit à cause de la guerre, soit par quelque autre raison, et ils fondèrent Bura une seconde fois. On y voit un temple de Cérès, un temple commun à Vénus et à Bacchus, et un temple d'Ilithye. Toutes les statues de ces divinités sont en marbre pentélique ; elles sont l'ouvrage d'Euclide, Athénien ; celle de Cérès est revêtue d'une robe. On y voit aussi un temple d'Isis.

» En descendant de Bura vers la mer, vous trouvez le fleuve Buraïcus et une caverne où il y a une petite statue d'Hercule qui est aussi surnommé Buraïcus. Il y a dans cette caverne un oracle qui fait connaître l'avenir par le moyen d'un tableau et de dés. Celui qui veut le consulter adresse d'abord des prières à la statue ; il prend ensuite des dés, qui sont toujours en très-grand nombre devant cette statue, il en jette

quatre sur la table, et va chercher l'explication du coup sur le tableau où tous les coups de dés sont représentés avec l'explication de ce qu'ils prédisent. Cette caverne est à environ trente stades d'Hélice par le chemin le plus court. »



Grotte d'Hercule Buraïcus, à Bura (1).

ARCADIE.

Pélasgus; Lycaon; Mantinée; Orchomène; le Styx; le Ladon; Phigalie.— L'Arcadie était située au centre du Péloponèse. Les Arcadiens disaient que Pélasgus leur avait enseigné à se construire des cabanes, à se faire des vêtements avec des peaux de sanglier, et à manger des glands de hêtre au lieu de feuilles, d'herbes et de racines. La Pythie, pour conseiller aux Lacédémoniens de ne pas envahir l'Arcadie, leur avait dit les vers suivants : « Il y a dans l'Arcadie beaucoup de mangeurs de glands qui t'empêcheront de réussir; quant à moi, je ne m'y oppose pas (2). »

Lycaon, fils de Pélasgus, avait fondé en l'honneur de Jupiter les jeux Lycéens, où l'on sacrifiait des victimes humaines.

Parmi les villes les plus célèbres de l'Arcadie était Mantinée (3), où l'on remarquait un temple double

(1) Au-dessus de l'ouverture supérieure de la grotte, le rocher est grossièrement taillé en forme de tête. (Voy. sur les oracles, p. 270.

(2) « L'Arcadie est un beau pays, et qui, sous beaucoup de rapports, ressemble à la Suisse, mais avec un ciel bleu et un air pur et élastique, avec des forêts de chênes aux plus hauts sommets, des bois de lauriers au bord de ses torrents, des allées de platanes le long de tous ses ruisseaux. » (Lebrun.)

(3) Dans l'enceinte de Mantinée, dont les murs s'élèvent à peine aujourd'hui à quelques pieds de terre, on retrouve les restes d'un petit théâtre et de plusieurs autres édifices. Il ne faut pas moins d'une heure pour faire le tour de cette enceinte.

ou divisé par un mur à peu près vers la moitié, consacré à Esculape et à Latone; un temple de Cérès et de sa fille, où l'on entretenait un feu perpétuel; un monument de forme ronde, nommé le foyer commun, où l'on disait qu'était enterrée Antinoé, fille de Céphie; un cippe sur lequel était représenté un cavalier, Gryllus, fils de Xénophon; un temple d'Antinoüs, élévé par l'empereur Adrien.

Près d'Orchomène, construite au-dessous de l'ancienne ville du même nom, était une statue de Diane en bois, placée dans l'intérieur d'un grand cèdre. On voyait au-dessus de la ville des monceaux de pierres élevés à la mémoire de guerriers inconnus.

Sur le mont Cyllène, le plus élevé de l'Arcadie, était un temple de Mercure en ruines. La statue du dieu était faite en bois de citronnier et avait huit pied de haut ([1]).



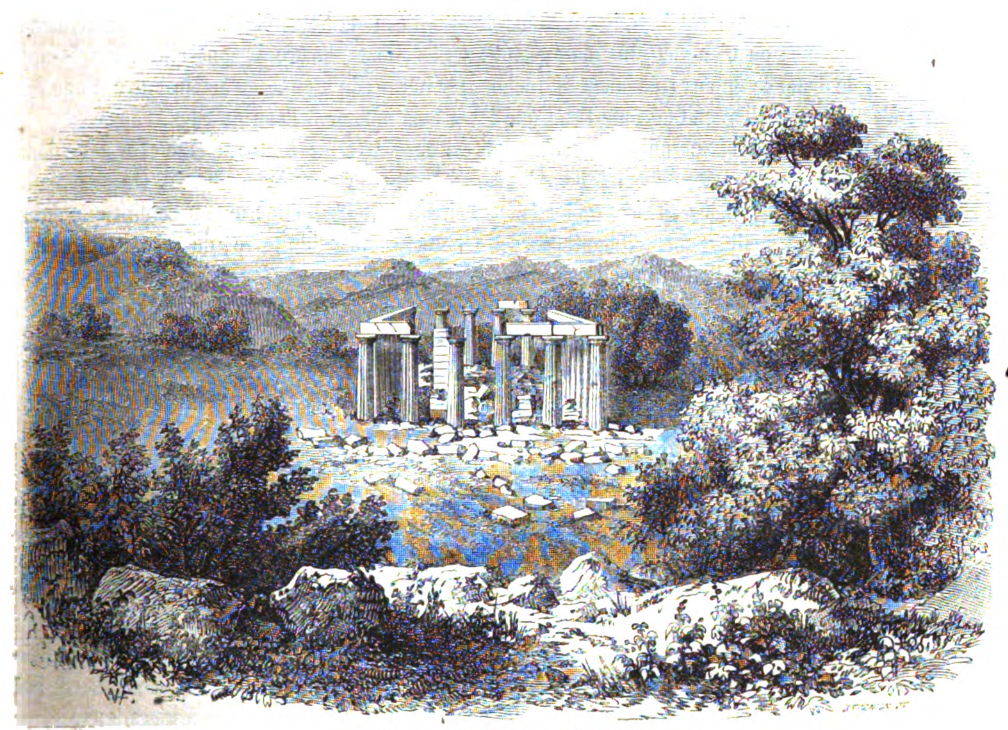
La chute du Styx ([2]). — D'après Stackelberg.

« Une autre merveille du mont Cyllène, dit Pausanias, c'est qu'on y voit des merles blancs; ceux à qui les poëtes comiques donnent ce nom, sont une autre espèce d'oiseaux qui ne chantent pas. J'ai vu moi-même, sur le mont Sipyle, vers le lac qui porte le nom de Tantale, des oiseaux nommés aigles-cygnes, qui ressemblent tout à fait aux cygnes par la blancheur. On a même vu, chez de simples particuliers, des sangliers blancs et des ours blancs venant de la Thrace; quant aux lièvres et aux cerfs, la Libye nourrit des lièvres blancs; j'ai vu moi-même à Rome, et j'ai admiré des cerfs blancs, mais je n'ai

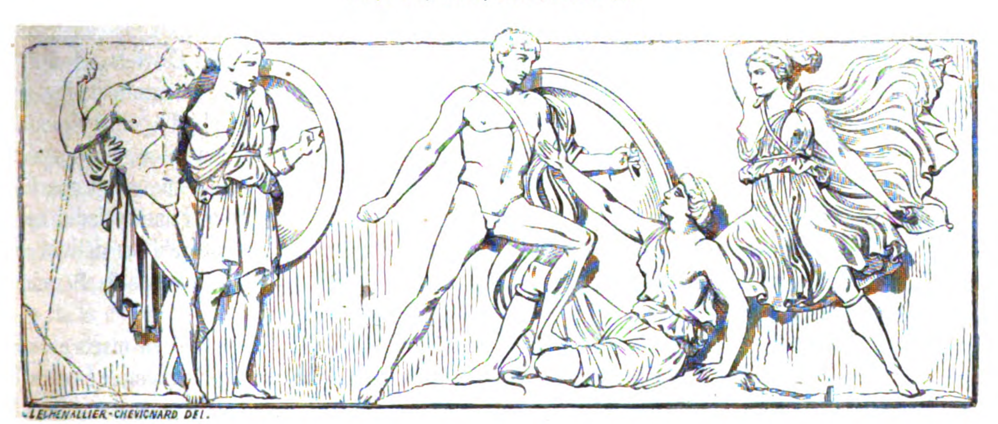
([1]) Les différentes espèces de bois que les anciens employaient le plus ordinairement pour faire des statues étaient l'ébène, le cyprès, le cèdre, le chêne, l'if et le lotus.

([2]) « De nombreux sommets de rochers nus forment un groupe de formes singulières et bizarres. Une grande roche escarpée s'élève comme un mur, et de son bord surgissent trois sources; elles se réunissent pour former le Styx, qui se précipite en deux cascades de cette hauteur, et, dans sa chute, se dissipe comme une poussière humide avant de tomber à terre. » (Stackelberg.) — Bronsted et Stackelberg sont les premiers qui aient visité ou décrit les sources de ce fleuve.

point songé à demander de quelle île ils venaient, ou de quelle partie du continent. Je rapporte tous ces exemples à l'occasion de ces merles qu'on voit à Cyllène, afin que personne ne révoque en doute ce que je dis de leur couleur.



Temple d'Apollon Épicurius, à Bassæ (¹).



Bas-relief du temple d'Apollon Épicurius.

(¹) La route qui conduit à Bassæ, où se trouve le temple d'Apollon Épicurius, est très-accidentée, coupée par des ravins et semée de montées abruptes. Le temple est situé presque sur le sommet du mont Cotylius, au-dessus d'une petite vallée. Il a été construit dans la 86e olympiade, et détruit seulement pendant le moyen âge. Ce fut en 1818 que des fouilles firent découvrir la frise de marbre, si connue, qui ornait l'entablement du naos, et qui représente le combat des Centaures et des Lapithes, et celui des Grecs contre les Amazones. On a aussi trouvé des fragments de métopes et les débris d'une statue colossale. On a transporté au Musée de Londres toutes ces sculptures, achetées par le gouvernement britannique au prix d'environ 485 000 francs, à MM. Cokerell, J. Foster, Haller, Stackelberg, Linkh et Grepius. Sauf ces dilapidations, les belles ruines du temple sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient en 1818. Parmi les archéologues qui ont étudié cet édifice, on doit citer, outre ceux que nous venons de nommer, Bocher, Chandler, Bronsted, Donaldson, Poucqueville, Gall, Leake, C Lenormant, Mérimée, A. Blouet.

»Le mont Chélydoréa tient au mont Cyllène; c'est là que Mercure, ayant trouvé une tortue, la vida, à ce qu'on dit, et en fit une lyre.

» C'est vers ce mont que sont les limites qui séparent le territoire de Phénée de celui de Pellène.

» En allant de Phénée vers le soleil couchant, le chemin que vous trouvez à gauche vous conduit à la ville de Clitor, et celui qui est à droite, à Nonacris et à l'eau du Styx. Nonacris était anciennement une ville de l'Arcadie; on n'en voit plus maintenant que les ruines, encore ne sont-elles pas très-apparentes. A peu de distance de ces ruines est un rocher très-élevé; je n'en ai vu aucun autre d'une égale hauteur : c'est de ce rocher que découle l'eau que les poëtes nomment l'eau du Styx.

» Cette eau tombe d'abord sur un autre rocher qui est aussi très-élevé, le traverse et se jette dans le fleuve Crathis; elle est un poison mortel pour les hommes et pour tous les animaux. On s'en aperçut d'abord, à ce qu'on dit, par les chèvres qui allaient boire à cette fontaine : on ne connut que dans la suite toutes les autres qualités merveilleuses de cette eau. Les vases de terre, de cristal, ceux qu'on appelle myrrhins, ceux que l'on fait avec des pierres fines de quelque espèce qu'elles soient, enfin les vases de terre cuite, se brisent lorsqu'on y met de cette eau; elle corrode ceux qui sont de corne ou d'os, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, d'argent, d'électre, et même les vases d'or, quoique, suivant la célèbre Lesbienne, ce métal soit toujours exempt de la rouille, comme chacun peut s'en assurer. La corne du pied du cheval est la seule substance que l'eau du Styx ne puisse pas détruire; elle ne se conserve donc que dans un vase de cette matière. On dit que cette eau fut le poison qu'on employa pour faire périr Alexandre, fils de Philippe; mais je ne sais pas au juste si cela est vrai. »

Luses, sur les confins des Clitoriens, était depuis longtemps déchue. A Cynétha, à quarante stades de Luses, on célébrait en hiver une fête de Bacchus, pendant laquelle des hommes frottés de graisse enlevaient dans un troupeau de bœufs le taureau que le dieu leur inspirait de prendre, et le portaient dans le temple; la fontaine Abyssos, près de la ville, guérissait de la rage et d'autres maux.

A cinquante stades de Lycurie, qui était la limite du pays des Phénéotes du côté de Clitor, on arrivait aux sources du Ladon (¹), le fleuve de la Grèce qui avait les plus belles eaux. D'après la tradition, c'était dans le Ladon que Daphné et ses compagnes avaient tué, à coups de flèches et de poignard, Leucippus, fils d'Œnomaüs, roi de Pise, qui s'était déguisé en femme pour se mêler à leurs jeux.

Pour les monuments des Arcadiens qui sont restés les plus célèbres, on met au premier rang le temple d'Apollon, sur le mont Cotylius.

« Phigalie, dit Pausanias, est entourée de montagnes; à gauche par le mont Cotylius, et à droite par le mont Élaïum qui règne devant cette partie. Le Cotylius est tout au plus à quarante stades de la ville; on remarque sur cette montagne un endroit nommé Bassæ, où est le temple d'Apollon Épicurius, qui est tout en marbre, même le toit. De tous les temples qui sont dans le Péloponèse, c'est, après le temple de Tégée, celui qu'on admire le plus pour la beauté du marbre et l'harmonie des proportions. On a donné ce surnom à Apollon, parce qu'il secourut les Phigaliens attaqués d'une maladie épidémique, de même que les Athéniens lui donnèrent le surnom d'Alexicacus, parce qu'il les délivra de la maladie qui les affligeait. Ictinus, l'architecte du temple de Phigalie, florissait du temps de Périclès et a construit le Parthénon d'Athènes. »

Le bourg de Gortys, qui avait été une ville, conservait un temple d'Esculape bâti en marbre pentélique (²) : la statue du dieu, faite par Scopas, le représentait sans barbe. Un fleuve, nommé Lusius à sa source, et Gortynius par les habitants de Gortys, était célèbre par la fraîcheur de ses eaux.

Mégalopolis était la plus nouvelle de toutes les villes de la Grèce; c'était Épaminondas qui en avait conseillé la fondation.

(¹) Le Ladon, qui est à Vanina une charmante rivière, devient torrent en approchant de Divritza.

(²) Le temple d'Esculape, à Gortys, n'existe plus. Il ne reste de cette ancienne ville que l'enceinte de l'acropole, située au-dessus de la rivière Dimitzara, nommée autrefois Gortynius, et des fragments de porte avec quelques bases d'édifices.

BÉOTIE.

Le Cithéron; Platée; Thèbes; Tanagre; Thespies; l'Hélicon; Lébadée; *l'antre de Trophonius.* — La Béotie était en partie limitrophe de l'Attique surtout du côté de Platée qui touchait à Éleuthère. Située sur le mont Cithéron, consacré à Jupiter, la ville de Platée renfermait, entre autres édifices remarquables, un monument héroïque à la mémoire de ceux qui avaient combattu contre les Mèdes, un temple de Junon où l'on voyait la statue de Rhéa portant à Saturne une pierre emmaillottée; un temple de Minerve Aréia construit avec le butin donné en partage aux Platéens après la bataille de Marathon; un temple de Cérès Éleusinienne, et le tombeau de Leitus, chef des Béotiens pendant la guerre de Troie. Les Platéens célébraient des fêtes appelées Dédales en mémoire d'une réconciliation entre Jupiter et Junon. A peu de distance de Platée étaient un autel et une statue de Jupiter Éleuthérien, en marbre blanc: on y célébrait tous les cinq ans des jeux nommés Éleuthéries, où le prix principal était celui de la course.

L'Asope séparait le territoire de Platée de celui de Thèbes, capitale de la Béotie. Les sept portes de l'ancienne enceinte de Thèbes existaient encore. On voyait, à peu de distance des portes, un polyandrium où l'on avait enterré tous ceux qui avaient été tués en combattant Alexandre et les Macédoniens; un peu plus loin, on montrait le champ où Cadmus avait semé (le croira qui voudra, dit Pausanias) les dents du dragon qu'il avait tué sur les bords de la fontaine, et où ces dents avaient produit des hommes. Dans la ville même, décorée de beaux temples dédiés à Ammon, à Hercule, à la Fortune, à Cérès, à Bacchus et à d'autres dieux, on remarquait, parmi un grand nombre de tombeaux dignes d'intérêt, celui d'Amphion, et au-dessous des pierres grossièrement taillées qu'il avait attirées, disait-on, par ses chants : ce tombeau, qui était aussi celui de Zéthus, n'était qu'un tertre de terre peu considérable; les habitants de Tithorée, dans la Phocide, cherchaient tous les ans à y dérober de la terre, au temps où le soleil achève de parcourir le signe du Taureau, parce qu'ils croyaient, d'après un ancien oracle, que s'ils appliquaient, à cette époque, au tombeau d'Antiope, la terre prise à celui d'Amphion, le pays de Tithorée deviendrait plus fertile, et que celui de Thèbes ne le serait pas autant.

Un autre tombeau célèbre était celui d'Hector, fils de Priam, près de la fontaine Œdipodie; les Thébains prétendaient avoir rapporté de Troie les os de ce héros. Un monument funéraire avait été élevé à Pindare dans l'hippodrome. On montrait aussi les ruines de la maison de ce grand poëte près de Thèbes, de l'autre côté du fleuve Dircé. A côté était un temple de Dindymène (surnom de Cybèle); la statue de la déesse, en marbre pentélique, était une offrande de Pindare lui-même.

Sur la route de Thèbes à Chalcis, on voyait les tombeaux des fils d'Œdipe, le cénotaphe de Tirésias, et Teumesse, où l'on disait que Jupiter avait caché Europe.

Parmi les ruines de Mycalesse, sur les bords de la mer, on remarquait un temple de Cérès où toutes les productions de l'automne placées devant les pieds de la statue se conservaient fraîches toute l'année.

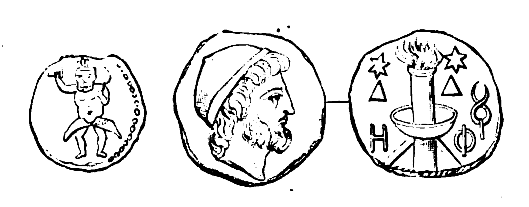
A Tanagre, dans le temple de Bacchus, un triton sans tête était un grand sujet d'étonnement : on racontait que ce monstre avait poursuivi les femmes les plus considérables de Tanagre sur le bord de la mer ou qu'il avait attaqué les bestiaux et les barques. On s'en était rendu maître en mettant sur le rivage un vase rempli de vin : il s'était enivré et on l'avait tué. Mercure avait à Tanagre deux temples. Dans l'un il était honoré sous le nom de Criophorus (porte-bélier), parce qu'il avait détourné de la ville une maladie contagieuse en portant un bélier autour des murs. Le jour de la fête, le plus beau des adolescents faisait le tour de Tanagre en portant un agneau sur ses épaules.

« Les Tanagréens, dit Pausanias, me paraissent avoir réglé ce qui concerne le culte des dieux bien mieux que tous les autres Grecs. Leurs maisons sont séparées de leurs temples, qui sont à part dans un endroit pur et écarté du commerce des hommes. »

A peu près au milieu de la ville d'Anthédon, au pied du mont Messapius, était un temple des Cabires entouré d'un bois (¹), et près de là un temple de Cérès et de sa fille.

Thespies était située au pied du mont Hélicon.

De tous les dieux, l'Amour était celui pour lequel les Thespiens avaient le plus de vénération; ils en avaient une très-ancienne statue qui n'était autre chose qu'une pierre toute brute. Sur une de leurs places, on voyait une statue en bronze d'Hésiode, le temple de Vénus Melœnide, un théâtre, une Victoire en bronze, un petit temple des Muses renfermant une statuette en marbre.



Cabire nain avec le marteau et le crochet, ou sceptre. — Méd. du cabinet de M. Munster.

Héphœstus-Vulcain, ou cabire. — Choiseul-Gouffier, t. II.

De toutes les montagnes de la Grèce, l'Hélicon passait pour être la plus fertile et la mieux plantée d'arbres. On prétendait qu'elle ne produisait aucune plante ou racine pernicieuse pour les hommes, et que le venin même de ses serpents était presque sans danger.

En allant vers le bois consacré aux Muses, sur l'Hélicon, l'on trouvait la fontaine d'Aganipé que l'on disait être la fille du Permesse qui coulait aussi dans les environs. On avait sculpté au fond d'une grotte Euphème, nourrice des Muses, et Linus, à qui l'on offrait tous les ans des sacrifices funèbres. Dans le bois étaient les statues des Muses, d'Apollon et de Mercure, et deux statues de Bacchus, l'une de Lysippe, l'autre, un des chefs-d'œuvre de Myron. On avait aussi placé dans cet endroit les statues des grands poëtes : Thamyris, Arion, Sacadas d'Argos, Hésiode assis, Orphée entouré d'animaux féroces, etc. On voyait de plus sur l'Hélicon une statue d'Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée, portée par une autruche de bronze; une biche allaitant un petit enfant, fils d'Hercule; un bœuf; des trépieds. Le bois était à vingt stades de l'Hippocrène.

A Coronée, on remarquait un autel de Mercure Epimélius et un autel des Vents sur la place publique. Sur le mont Libéthrium, à environ quarante stades de cette ville, étaient les statues des Muses et des Nymphes surnommées Libéthrides. De l'autre côté du mont Haphystium, peu éloignée de Coronée, était située Orchomène, où l'on admirait un grand nombre de monuments (²), entre autres le temple des Grâces, celui de Bacchus, le tombeau de Mynias et d'Hésiode, le trésor de Mynias, édifice de forme circulaire en marbre, dont le faîte se terminait en une pointe qui n'était pas très-aiguë : la pierre qui terminait le sommet était, disait-on, la clef de tout l'édifice.

Lébadée, ville voisine des montagnes qui dominent le pays des Orchoméniens, ne le cédait en rien, sous le rapport des embellissements, aux villes les plus riches de la Grèce; elle n'était séparée du bois sacré de Trophonius que par la rivière Hercyna, qui a ses sources dans l'antre de ce héros (³).

« Lorsque quelqu'un a résolu de descendre dans l'antre de Trophonius, dit Pausanias, il passe d'abord un nombre de jours déterminé dans un édifice qui est consacré à Agatho Dæmon (le bon génie) et à la bonne Fortune; tant qu'il y demeure, il s'abstient de différentes choses pour rester pur, entre autres de bains chauds, et il se lave dans la rivière Hercyna; mais il a en abondance de la viande des victimes, car celui qui veut consulter l'oracle est obligé de sacrifier à Trophonius et à ses enfants; en outre, à Apollon, à Saturne, à Jupiter roi, à Junon Héniochié et à Cérès surnommée Europé, qui était, à ce

(¹) Les cabires étaient des divinités très-mystérieuses; suivant plusieurs mythographes, les cabires étaient les ouvriers de Vulcain; suivant d'autres, c'étaient les corybantes, les curètes ou les dactyles. On leur rendait aussi des honneurs à Thèbes, à Pergame, à Berytos, à Lemnos, à Imbros et dans la Samothrace. Les initiés subissaient une sorte d'examen moral, et, si on les admettait, ils étaient purifiés de tous leurs méfaits antérieurs; on leur donnait un ruban de pourpre, dont ils se ceignaient le corps pour se garantir de tous les dangers auxquels on est exposé sur mer. (Voy. Guthberlet, *De mysteriis deorum cabirorum*, 1794; Haupt, *De religione cabiriaca*, 1834, etc.)

(²) On remarque trois styles différents des temps anciens dans les murs d'enceinte de l'acropole d'Orchomène.

(³) Trophonius était un architecte habile, fils d'un roi des Orchoméniens. On racontait de lui ce qu'Hérodote rapporte du voleur égyptien qui pénétra avec son frère dans un trésor, et coupa la tête de ce frère pour échapper aux soupçons (voy. p. 41). On lui rendait toutefois des honneurs divins parce que, dans un temps de sécheresse extrême qui désolait la Béotie, une voix sortie de l'antre où il était enseveli avait indiqué le moyen de faire cesser le fléau.

qu'ils disent, la nourrice de Trophonius. Un devin, présent à chacun de ces sacrifices, examine les entrailles des victimes et prédit, d'après leur inspection, à celui qui doit descendre, si Trophonius le



L'Antre de Trophonius [1].

recevra favorablement et avec indulgence : cependant les entrailles de toutes ces victimes ne font pas connaître d'une manière certaine les dispositions de Trophonius; mais dans la nuit même où l'on doit descendre, on sacrifie un bélier sur la fosse dont j'ai parlé, en invoquant Agamèdes, et l'on ne tient aucun compte des entrailles des victimes précédentes, si celles de ce bélier ne promettent pas la même chose : aussi, lorsqu'elles sont d'accord avec les autres, on descend rempli d'espérance, et cela se fait de la manière suivante.

» On vous conduit d'abord pendant la nuit à la rivière Hercyna ; arrivé là, deux enfants nés de citoyens, âgés environ de treize ans, qu'on nomme les mercures, vous lavent, vous oignent d'huile, et font tout ce qui est de leur ministère. Les prêtres vous prennent ensuite et vous conduisent, non à l'oracle, mais à des fontaines qui sont très-près l'une de l'autre; il faut que vous buviez premièrement de l'eau appelée

[1] Au bas des rochers escarpés de la citadelle de Lébadée, aujourd'hui nommée Médeiah, descend un ravin étroit au fond duquel se trouve l'antre de Trophonius. Cet antre est une ouverture circulaire au milieu d'une foule de petites niches destinées sans doute à des *ex-voto*, et où devaient probablement se trouver les tableaux qui faisaient connaître les secours efficaces et miraculeux dont on était redevable à Trophonius. A droite, au-dessus du pont, apparaît l'entrée de la grotte taillée dans le rocher et décorée intérieurement d'une peinture représentant des ornements de fleurs. Un escalier conduit à la chambre où devaient se préparer convenablement ceux qui venaient interroger l'oracle. Là se trouvent pratiquées dans le mur qui communique avec l'oracle souterrain quelques ouvertures imperceptibles, par lesquelles les prêtres pouvaient faire apparaître des visions et entendre des voix aux interrogateurs endormis dans la grotte. Sur les côtés, de plus grandes niches que celles de l'entrée étaient sans doute destinées à des images de dieux. Une source qui s'échappe d'un bassin, devant la salle des préparations, est probablement le Léthé. La source Mnémosyne serait celle qui coule dans le ravin et se jette, ainsi que la première, dans la rivière d'Hercyna. Au-dessus de l'antre s'élève un âpre rocher sur lequel s'avancent les murs de la citadelle.

eau de Léthé (de l'oubli), pour vous faire oublier tout ce dont vous vous êtes occupé jusqu'alors; vous buvez après l'eau de Mnémosyne, pour bien vous rappeler ce que vous verrez en descendant; vous regardez ensuite une statue qui est, à ce qu'on dit, l'ouvrage de Dédale (les prêtres ne la montrent qu'à ceux qui doivent pénétrer dans l'antre de Trophonius). Après avoir vu cette statue, lui avoir adressé vos hommages et vos vœux, vous allez à l'oracle revêtu d'une tunique de lin, ceint de bandelettes par-dessus et chaussé d'une manière particulière au pays.

» L'oracle est sur la montagne qui domine le bois sacré; c'est une plate-forme ronde de marbre blanc, qui est à peu près de la grandeur d'une petite aire : elle a deux coudées de haut; sur les bords de la plate-forme sont des barreaux de bronze réunis par une ceinture du même métal; c'est entre ces barreaux que sont pratiquées les portes.

» Il y a dans l'intérieur une ouverture qui n'est pas l'ouvrage de la nature, mais qui a été construite avec beaucoup d'art et de régularité, et qui ressemble à un four; son entrée a, autant qu'on peut le conjecturer, quatre coudées de diamètre, et elle ne paraît pas avoir plus de huit coudées de profondeur : il n'y a point d'escalier pour arriver au fond.

» Lorsque quelqu'un veut pénétrer dans l'antre de Trophonius, on lui apporte une échelle étroite et légère; en descendant vous trouvez, entre le sol et l'édifice, un trou qui a deux spithames de large, et, à ce qu'il paraît, un spithame de haut; celui qui est descendu se couche sur le carreau, et tenant à chaque main un gâteau pétri avec du miel, il met ses pieds dans cette ouverture et cherche à y entrer jusqu'aux genoux; aussitôt qu'ils y sont, le corps est entraîné avec autant de violence et de rapidité que l'est un homme par un de ces tourbillons que forment les fleuves les plus grands et les plus rapides. Ceux qui de là sont parvenus au fond de l'antre secret n'apprennent pas tous l'avenir de la même manière; il y en a, en effet, qui voient ce qui doit leur arriver, et d'autres qui l'apprennent par ce qu'ils entendent; on remonte par l'ouverture qui a servi pour descendre, et on en ressort les pieds les premiers.

» On dit qu'aucun de ceux qui y sont descendus n'y est mort, excepté un certain garde du corps de Démétrius, qui n'avait observé, à ce qu'on prétend, aucune des cérémonies en usage autour du temple, et dont l'intention n'était pas de consulter le dieu, mais qui espérait emporter beaucoup d'or et d'argent de l'antre secret; on assure aussi que son cadavre fut trouvé dans un autre endroit, et qu'il ne fut pas rejeté par l'ouverture sacrée. On raconte beaucoup d'autres choses au sujet de cet homme; je ne rapporte que ce qu'il y a de plus remarquable.

» Les prêtres s'emparent de nouveau de celui qui est sorti de l'antre de Trophonius, et, après l'avoir placé sur ce qu'on appelle le trône de Mnémosyne, qui est à peu de distance de l'antre secret, ils l'interrogent sur ce qu'il a vu et entendu, et, lorsqu'ils l'ont appris, ils le remettent entre les mains de ses amis qui l'emportent, encore tout épouvanté et méconnaissable tant à lui-même qu'à ses proches, dans le temple d'Agatho-Dæmon et de la bonne Fortune, où il avait demeuré précédemment. On recouvre cependant plus tard sa raison, ainsi que la faculté de rire.

» Je raconte tout cela, non d'après des ouï-dire, mais pour avoir vu des gens qui avaient consulté l'oracle de Trophonius, et pour l'avoir consulté moi-même. Ceux qui sont entrés dans l'antre de Trophonius sont obligés d'y consacrer un tableau sur lequel est écrit ce qu'ils ont vu ou entendu; on y voit encore le bouclier d'Aristomène. »

En arrivant à la ville des Chéronéens, limitrophes des Lébadiens, on trouvait le polyandrum, où sont enterrés les Thébains qui avaient péri en combattant contre Philippe : ce monument était surmonté d'un lion (1). A Chéronée, on rendait un culte particulier au sceptre que Vulcain avait fabriqué pour Jupiter et qu'ils nomment Dory.

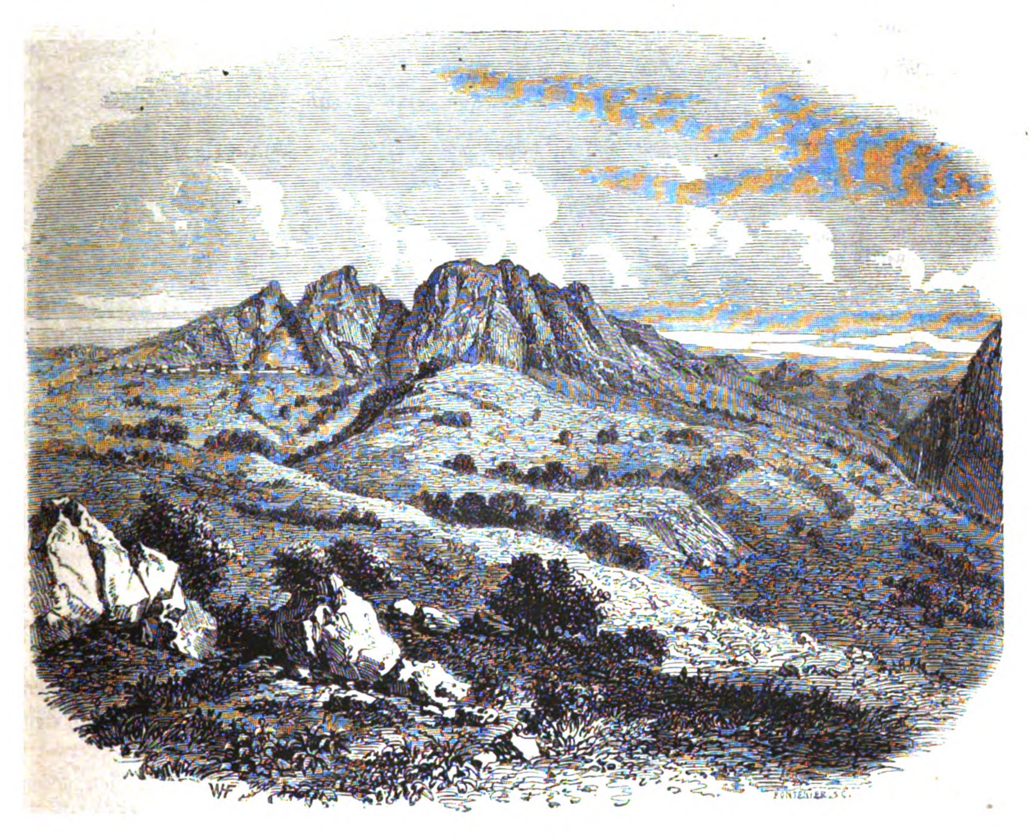
On fabriquait dans cette ville des huiles odorantes qu'on tire du lis, de la rose, du narcisse et de l'iris; ces huiles servaient de remèdes contre certaines douleurs. « Quant à l'huile de rose, dit Pausanias, si vous en frottez les statues en bois, elle les préserve de la pourriture. L'iris est une plante qui croît dans les marais; elle est de la même grandeur que le lis, mais elle n'est pas blanche et a beaucoup moins d'odeur. »

(1) Les débris de ce lion colossal existent encore. (Voy. *la Grèce*, par M. Pouqueville, pl. 59.)

PHOCIDE.

Le Phocidum; le chemin Fourchu; ville et temple de Delphes; jeux Pythiques; l'antre de Corcyre; fête d'Isis; Anticyre. — La Phocide touchait à la mer de deux côtés; savoir : vis-à-vis le Péloponèse, par Cirrha, le port de Delphes; et vers la Béotie, par la ville d'Anticyre; du côté du golfe Lomiaque, elle était séparée de la mer par les Locriens Hypochémidiens, qui avoisinaient la Phocide de côté-là.

Sur le chemin de Daulès à Delphes (¹) on trouvait le Phocidum, où s'assemblaient les députés des Pho-



Vue de Delphes.

céens, et, plus loin, le carrefour appelé le chemin Fourchu, où Œdipe s'était souillé du meurtre de son père et où l'on avait élevé un tombeau à Laïus et à son domestique; à partir de là, la route devenait roide et difficile.

Suivant la tradition, le premier temple élevé à Delphes en l'honneur d'Apollon avait été une cabane faite de branches de lauriers apportées de Tempé; le second temple avait été fabriqué par des abeilles avec leur cire et leurs propres ailes; le troisième était d'airain; le quatrième, construit en marbre, avait été brûlé dans la première année de la 58ᵉ olympiade. Le cinquième, enfin, avait été bâti par le soin des amphictyons, avec l'argent consacré au dieu : Spintharus, Corinthien, en avait été l'inventeur.

(¹) Rien ne produit plus d'effet que les approches de Delphes, dit Ed. Dodwell. L'aspect imposant et vraiment théâtral du lieu où elle était située, son ancienne célélébrité, ses ruines, sa misère, font éprouver les impressions les plus vives et les plus opposées... Le plus celèbre de ses monuments, le temple d'Apollon, s'est évanoui comme un songe.

On prétendait qu'en cet endroit il avait existé autrefois une ville bâtie par Parnassus, fille de la nymphe Cléodora, d'où l'on avait appelé le mont Parnasse et la forêt Parnassia. A cette première cité, sub-



Le Bois des Muses.

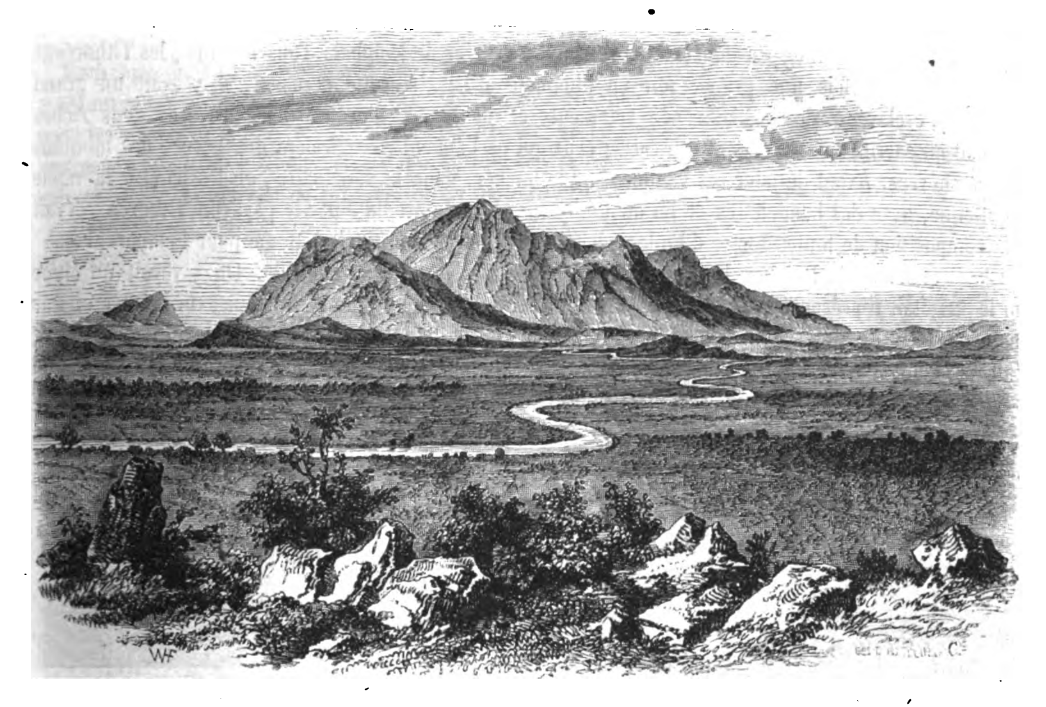
mergée dans le déluge de Deucalion, avait succédé la ville fondée par Delphus, fils d'Apollon. Dans la suite, on avait ajouté au nom de Delphes celui de Pytho, en mémoire soit de Pythus, fils de Delphus, soit du serpent Pytho qui, percé par les flèches d'Apollon, avait pourri en cet endroit (*pythesthai* signifiait autrefois pourrir).

Le plus ancien concours établi à Delphes avait été le chant de l'hymne en l'honneur du dieu, accompagné de la cithare : c'était au temps d'Orphée et de Musée qui, tous deux, s'étaient abstenus de disputer le prix; Chrysothomis de Crète avait été vainqueur (1). Plus tard, on avait établi successivement le prix pour le chant accompagné de la flûte (aboli depuis), un prix pour la flûte, un prix pour les exercices des athlètes semblables à ceux d'Olympie, sauf que l'on n'admit point les chars à quatre chevaux et que l'on ajouta la course du dolichus et celle du diaulas pour les enfants; plus tard encore, les courses à cheval, le jeu de la cithare sans chanter, la course avec les armes, le pancrace des enfants, la synoris attelée de poulains, les poulains courant à nu, etc.

En entrant dans la ville de Delphes, on trouvait plusieurs temples à la suite les uns des autres. Parmi les statues élevées au parvis du temple de Minerve Pronœa il y en avait une qui était une offrande des Marseillais.

(1) On croit que les jeux Pythiques ou Pythiens avaient lieu au printemps. Ils duraient plusieurs jours (Sophocle, *Élect.*, 690, etc.). C'était surtout le concours musical qui les rendaient célèbres. Ces solennités attiraient un nombre extraordinaire de spectateurs. Les théories ou députations envoyées par les Athéniens étaient très-brillantes. Héliodore a donné une description merveilleuse d'une théorie des Thessaliens (*Aeth*, ij, 34).

En remontant du gymnase vers le temple, on voyait, à droite du chemin, la fontaine Castalie, dont l'eau était très-agréable à boire (¹).



Le Mont Parnasse.

La ville de Delphes était entièrement en pente, ainsi que l'enceinte consacrée à Apollon. Cette enceinte occupait un très-grand espace dans la partie de la ville et était coupée par beaucoup d'issues : elle était remplie de riches offrandes de toutes sortes.

Les deux sentences : CONNAIS-TOI TOI-MÊME et RIEN DE TROP, attribuées aux sept sages, avaient été tracées dans le parvis du temple.

En sortant du temple, on trouvait une enceinte dans laquelle était le tombeau de Néoptolème; un peu au-dessus, on voyait une pierre qui n'était pas très-grande et sur laquelle on versait tous les jours de l'huile : les jours de fête, on y mettait de la laine non lavée. La tradition était que cette pierre était celle que l'on avait donnée à Saturne, au lieu de son fils, et qu'il avait rejetée.

En revenant comme pour aller au temple, on remarquait, au-dessus de la fontaine Cossotis, un édifice renfermant des tableaux de Polygnote offerts par les Cnidiens. « Les Delphiens, dit Pausanias, donnaient à cet édifice le nom de lesché, parce que c'était là qu'on se réunissait anciennement, soit pour parler de choses sérieuses, soit pour y faire des contes (²). » Dans l'Odyssée, Mélanthus dit à Ulysse : « Au lieu de tant jaser ici, tu devrais être à dormir dans quelque forge ou dans quelque lesché. »

A 60 stades au-dessus de Delphes, en montant au sommet du Parnasse, on trouvait l'antre Corycien. « On peut y marcher presque partout sans flambeau, dit Pausanias; la voûte en est suffisamment élevée au-dessus du sol, et on y trouve beaucoup de sources, mais il découle encore une bien plus grande quantité d'eau de la voûte, de sorte qu'à terre on en aperçoit des traces à chaque pas. Les habitants du

Le vainqueur recevait comme prix une couronne de laurier, et, de plus, comme à Olympie, une palme symbolique; il avait enfin le droit de se faire élever une statue dans la plaine de Crissée.

On donnait aussi le nom de Pythiens à des jeux célébrés en l'honneur d'Apollon, dans un grand nombre de villes grecques : aussi voit-on souvent que lorsqu'il est fait mention des grands jeux Pythiens, on ajoute *en Delphois* (à Delphes).

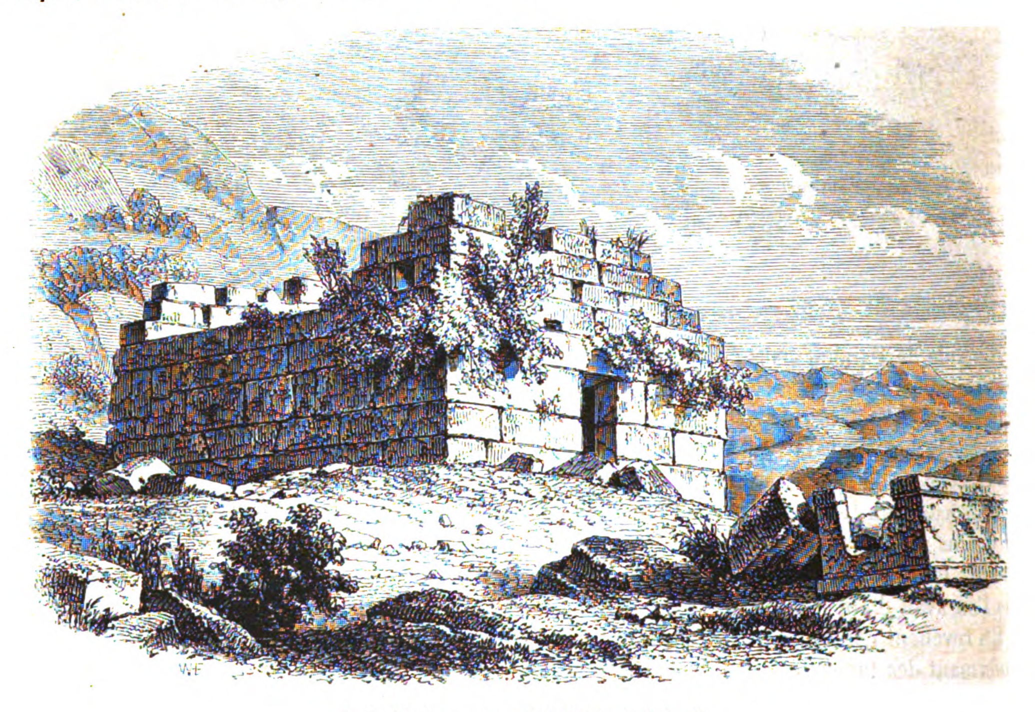
(¹) On a publié une vue de cette fontaine dans le tome Ier du *Magasin pittoresque*, p. 353.

(²) Voyez la note 2, p. 317. Pausanias donne une description très-étendue de toutes les peintures de ce *lesché*.

Parnasse croient que cet antre est plus particulièrement consacré aux nymphes et au dieu Pan. De l'antre Corycien jusqu'aux sommets du Parnasse, le chemin est très-difficile, même pour un homme bien dispos. Ces sommets sont, en effet, au-dessus des nues, et c'est là que les Thyiades se livrent à leur folie en l'honneur d'Apollon et de Bacchus. »

Tithorée était une ville peu importante, située à 80 stades de Delphes. Tous les ans, les Tithoréens célébraient deux fois une grande fête en l'honneur d'Isis. A cette occasion, il y avait un grand marché d'esclaves, de bestiaux, de vêtements et de bijoux d'or et d'argent. Les gens riches offraient en sacrifice des bœufs et des cerfs; ceux qui ne l'étaient pas offraient des porcs, des moutons ou des chèvres. Avant de jeter ces victimes sur le bûcher, dans le sanctuaire, on les liait, à la mode égyptienne, avec des bandelettes de lin ou de byssus. L'huile produite par le pays de Tithorée servait à la composition de toutes sortes d'huiles odoriférantes, et on en portait à Rome pour l'empereur.

Élatée était, après Delphes, la plus grande de toutes les villes de la Phocide. On y voyait un cippe sur lequel était représenté Élatus, fils d'Arcas, un temple et une statue d'Esculape, un théâtre et une ancienne statue de Minerve en bronze. A vingt stades était le temple de Minerve Cranæa, dont le prêtre était un enfant impubère qui vivait pendant cinq ans dans le temple et s'y baignait dans une espèce de baquet, « suivant l'ancienne manière, » dit Pausanias.



Ancien Sépulcre sur la route de Delphes à Cirrha (¹).

Anticyre, située sur le golfe de Corinthe, portait autrefois le nom de Cyparissus. Les montagnes pierreuses qui dominaient cette ville produisaient l'ellébore noir et blanc, dont la racine était employée comme remède.

« Il y avait 60 stades de Delphes à Cirrha, qui était le port de cette ville; en descendant dans la plaine, on trouvait l'hippodrome où se faisaient les courses de chevaux pour les jeux Pythiques.

» J'ai parlé du Taraxippus d'Olympie dans mon livre sur l'Élide, dit Pausanias; l'hippodrome consacré à Apollon n'est pas non plus lui-même exempt des accidents qui troublent quelquefois ceux qui se livrent aux exercices des chevaux, la fortune se plaisant, dans toutes choses de la vie, à distribuer

(¹) Les sarcophages que l'on rencontre sur la route de Cirrha ou Crisso à Delphes sont ouverts et brisés.

aux hommes et les biens et les maux; on n'attribue cependant l'effroi qu'éprouvent les chevaux dans cet hippodrome ni à aucun héros ni à aucune autre cause occulte.

» La plaine qui est entre Delphes et Cirrha était absolument nue, et l'on ne pouvait y planter aucun arbre, soit à cause de quelque imprécation, soit qu'on sût que la terre n'était pas propre à les nourrir. »

Pausanias donne d'autres détails sur différentes villes de la Phocide; il décrit Bulis et les habitants de son canton qui vivaient de la pêche des coquillages à pourpre; Cirrha, port de Delphes, et son cirque pour les chevaux; Amphisse, Æanthia et Naupacte, où les veuves s'adressaient à Vénus pour obtenir des maris. Puis sa relation s'arrête brusquement et sans réflexions après la description de cette dernière ville, ce qui permet de supposer qu'on ne possède point son ouvrage tout entier.

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — *Ellados periégêsis (Græciæ descriptio)*, édition princeps publiée chez les Aldes, par Marc Musurus, Venise, 1516, in-folio; — édition de J. Kuhnius, avec notes de Guillaume Xilander, Frédéric Silburgius, etc., Leipsick, 1696; — édition de Facius, Leipsick, 1794-97; — édition de Schæffer, Leipsick, 1818; — édition de Clavier, Paris, 1814-21 (21 vol. in-8); — édition de L. Dindorf, dans la *Bibliothèque grecque* de F. Didot, Paris, 1845.

Traductions; Commentaires; Ouvrages a consulter. — *Pausanias*, ou *Voyage historique de la Grèce*, traduit en français par l'abbé Nic. Gédoyn, 1731, Amsterdam, 1733, 4 vol.; — deuxième édition revue par Poncelin, 6 vol. in-8. — *Description de la Grèce*, de Pausanias, trad. avec le texte grec collationné sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, par Clavier, Paris, 1814-23, 6 vol. et 1 vol. de supplément; — en italien, par Bonacciuoli, Mantoue, 1597, in-4. — *Descrizione della Grecia di Pausania*, Nibby, 1817; — en anglais, par Th. Taylor, Londres, 1793 et 1794; — en allemand, par Goldhagen, 2e éd., Berlin, 1798.

Romulus Amasceus et F. Sylburgius, *De veteris Græciæ regionibus Commentarii*, Francfort, 1624. — Schubart et Walz, *Descriptio Græciæ*, Leipsick, 1838-39. — Preller, *De locis aliquot Pausaniæ disputatio brevis*, 1840. — Imm. Bekker, *De situ Græciæ*, Berlin, 1826-22. — Kœnig, *De Pausaniæ fide et auctoritate*, Berlin, 1832.

C.-G. Heyne, *Ueber den Kasten des Cypselus*, etc., Gœttingue, 1770. — Schwarze, *De sacris trium antiquissimarum musarum, vel servandis, vel instaurandis ad Pausaniam*, etc., 1790-91. — J. F. Facius, *Pausaniæ Græciæ Descriptio* (grec et latin), Leipsick, 1794-1818. — L. Volkel, *Ueber den grossen Tempel und die Statue des Jupiters zu Olympia*, Leipsick, 1794. — F. et J. Riepenhausen, Peintures de Polygnote à Delphes, dessinées et gravées d'après la description de Pausanias, Gœttingue, 1805. — C.-God. Siebelis, *Græciæ descriptio*, 5 vol., Leipsick, 1822-28: *Pauca ad Pausaniæ locum*, etc.; *Questio de Pausaniæ periegetæ patria*, etc.

Leake, *Topog. of Athens*. — Quatremère de Quincy, *Jupiter Olympien*. — E. Curtius, *die Acropolis von Athen* (avec lithograph.), Berlin, 1844; *Peloponnesos ein Historich-Geographische Beschreibung der Halbinsel*, Gotha, 1852. — Bronsted, *Voyages et recherches en Grèce; Mém. sur les vases panathénaïques*. — Choiseul-Gouffier, *Voyage en Grèce*. — Clarac, *Manuel de l'hist. de l'art*, etc. — J. H. Krause, *Ellenica; die Gymnastick und Agonistick der Hellenen*, etc. — Cousinery, *Médailles achéennes*. — Ed. Dodwell, *A classifical and topographical tour through Greece*, etc. — Dubois-Maisonneuve, *Introd. à l'étude des vases peints*. — Gell (W.), *Argolis*. — Raoul Rochette, *Peint. ant. inéd.*, etc. — Stuart, *Antiquités d'Athènes*. — Cockerell, *Antiquités d'Athènes*. — Gerhard. *Antik. Bildwerk*. — *Instit. di corr. arch. di Roma*. — *Monuments inédits de l'Inst. de correspondance archéologique*. — Alex. de Laborde, *Vases du comte de Lamberg*. — Landon, *Numism. d'Anacharsis*. — Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*. — Tischbein, *Peintures de vases*, etc. — Guigniaut et A. Maury, *Nouvelle Galerie mythologique*. — Meiners, *Histoire des arts de la Grèce*. — Muller et Œsterley, *Monuments de l'art antique*, etc. — Panofka, *la Vie des anciens, les Asclépiades*, etc. — Blouet et Bory de Saint-Vincent, *Expédition scientifique de Morée* et *Atlas*. — Ch. Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*. — Poucqueville, *la Grèce (Univers pittoresque)*. — Millin, *Monuments inédits; Peintures de vases*, etc. — Millingen, *Vases de la coll. Coghill; Peintures de vases*, etc. — *Nouvelles Annales archéologiques*. — Kiepert, *Atlas topographique et historique de la Grèce ancienne*, etc., Leipsick, 1846. — Strabon, *Géographie*, éd. de Gust. Kramer. — Gosselin, *Géographie des Grecs analysée*, etc. — C. Mannert, *Géographie der Griechen und Rœmer*. — J.-A. Cramer, *Description of ancient Greece*. — Hoffmann, *la Grèce et les Grecs dans l'antiquité*. — Fél. Ansart, *Essai de géographie historique*. — Neigebaur et Aldenhoven, *Manuel du voyageur en Grèce*. — Visconti, *Iconographie grecque*. — Winckelmann, *Monum. inéd.*, etc. — C. Thirlwall, *History of Greece*, trad. par Adolphe Joanne. — Letronne, *Notes pour l'Histoire ancienne de Rollin; Lettres d'un antiquaire à un artiste*, etc. — *Archives des missions scientifiques et littéraires*. — Buchon, *la Grèce continentale et la Morée*. — William Smith, *Dictionnaire des ant. grecques et romaines*. — Stackelberg, *la Grèce; Sépulcres des Hellènes*. — *Annales de l'Inst. arch. de Rome*. — Inghirami, *Monum. etrusch.* — *The inedited antiquities of Attica, by the Society of dilettanti.*

FA-HIAN,

VOYAGEUR CHINOIS.

[Fin du quatrième siècle après Jésus-Christ. — Années 399-414.]

L'an 399 de notre ère, un samanéen ou moine chinois, dont le nom religieux était Fa-hian (¹), entreprit de faire un voyage dans les contrées situées à l'ouest de la Chine. Son but était de remonter aux sources primitives de la doctrine bouddhique pour y puiser les saines traditions, et d'arriver à la possession des livres où elle était enseignée afin de les faire servir à une régénération de la foi lorsqu'il reviendrait dans sa patrie (²).

Il n'était pas le premier qui eût conçu cette pensée et qui se fût dévoué à l'accomplir. Un autre chinois, nommé Chi-tao-'an, entré dans la vie religieuse en l'année 316, avait parcouru, avec la même intention, une grande partie de l'Inde, et avait rédigé un journal de son voyage sous le titre de *Description des contrées occidentales :* il paraît certain que ce livre est perdu.

Heureusement le texte de la relation écrite par Fa-hian a été conservé (³) : c'est un monument d'autant plus précieux qu'il nous transporte en dehors de notre point de vue exclusif de la civilisation occi-

(¹) Ce qui signifie *manifestation de la foi.* M. Stanislas Julien écrit Fa-hien.

(²) Il est maintenant incontesté que la religion bouddhique a été fondée au sixième siècle avant l'ère chrétienne.

C'est de toutes les religions de notre globe celle qui a le plus de disciples.

Son fondateur était un jeune prince de Kapilavastou, nommé Siddhartha, appartenant à la famille des Sakyas. Après avoir été élève des brahmanes, il répudia leur doctrine, se retira du monde et prit le nom de Sakya-mouni ou Cakyamouni, c'est-à-dire *celui des Sakyas qui s'est fait solitaire.* On lui donna plus tard le surnom de Bouddha, ce qui signifie *savant, éclairé* (ou sage, prophète). Suivant la tradition la plus générale, trois autres bouddhas ou prophètes avaient paru avant lui.

Sakya-mouni n'a jamais prétendu être un dieu. Il enseignait une morale pure et prêchait d'exemple. Son cousin germain, Ananda, était le plus chéri de ses disciples : cinq autres apôtres s'étaient unis à lui.

Les préceptes fondamentaux de sa doctrine se réduisent aux cinq suivants : — Ne pas tuer ; — Ne pas voler ; — Ne pas manquer à la foi conjugale ; — Ne pas mentir ; — Ne pas boire de liqueurs enivrantes.

Les perfections recommandées aux fidèles sont : la vertu, la science, l'énergie, la patience et la charité.

Après la mort du Bouddha, une assemblée des religieux bouddhiques, au nombre de 500, décida qu'il était nécessaire d'assurer l'orthodoxie du dogme et de la morale en les précisant sous une forme écrite. Ils firent donc rédiger par trois d'entre eux trois livres qui sont appelés métaphoriquement les trois Corbeilles (Tripitaka) ; ce sont : la métaphysique (Abhidharma), les discours du maître (Soutras), la discipline (Vinaya).

Cent dix ans après, un second concile modifia le dogme, et ses prescriptions furent observées pendant trois siècles

Enfin, un siècle environ avant l'ère chrétienne, un troisième et dernier concile développa les anciens préceptes.

La hiérarchie bouddhique est fondée sur le mérite et ne tient aucun compte de la fortune ni de la naissance ; elle consacre en principe l'égalité des hommes, en d'autres termes l'abolition des castes, ce qui explique en partie son immense succès.

M. Abel Rémusat a retrouvé la liste des trente-trois premiers patriarches bouddhiques qui ont succédé à Sakya-mouni et ont maintenu la tradition, transmise aux maîtres de la doctrine du cinquième au treizième siècle, et aux grands lamas depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours.

Le bouddhisme était depuis longtemps la religion dominante en Chine, lorsque, dans l'année 61 de notre ère, l'empereur Mingti lui donna une sorte de consécration officielle en l'adoptant.

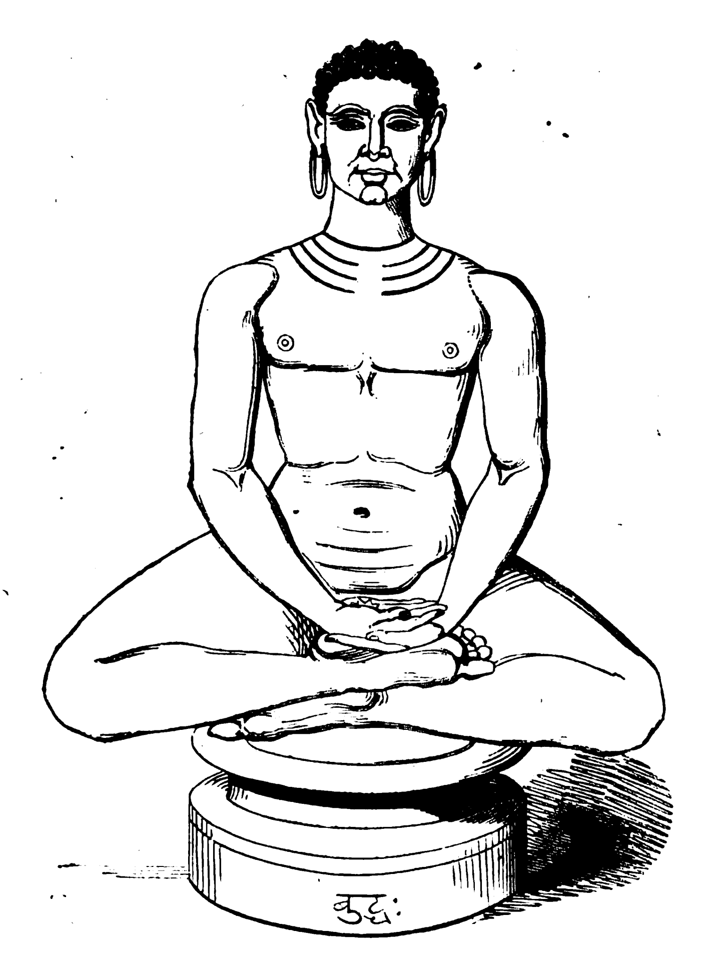
(³) Le texte chinois de cette relation, imprimé plusieurs fois, est intitulé de diverses manières : *Fo-koue-ki (Mémoire sur les royaumes de Bouddha); Fa-hien-tch'ouen (Histoire de Fa-hien); Fa-hien-hing-tch'ouen (Histoire du voyage de Fa-hien.)*

Voici le titre de la traduction française qui nous permet de faire connaître ce curieux voyage à nos lecteurs :

« *Foë-kouë-ki*, ou Relation des royaumes buddhiques; voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, » exécuté à la fin du quatrième siècle, par Chy-fâ-hian, traduit du chinois et commenté par M. Abel Rémusat; ouvrage » posthume revu, complété et augmenté d'éclaircissements nouveaux par MM. Klaproth et Landresse. — Paris, imprimerie » royale, 1836 ; — in-4º de 424 pages avec une carte et quatre planches. Chez B. Duprat, cloître Saint-Benoît. »

M. Abel Rémusat avait traduit presque complétement le *Foë-kouë-ki* et avait commenté plus de la moitié du texte, lorsqu'il fut surpris par une mort prématurée (1832). On confia le soin de continuer son œuvre à MM. Klaproth et Landresse. M. Klaproth fut lui-même enlevé à la science (août 1835) avant d'avoir mené à fin sa part de collaboration. M. Landresse, aujourd'hui bibliothécaire de l'Institut, resta donc seul chargé d'achever cet important travail, et l'on doit à ce

dentale, et nous initie à une manière de sentir et de parler différente de celle des voyageurs grecs e romains.



Sakya-mouni ou le Bouddha de la période actuelle. — D'après la statue de marbre blanc conservée dans le Muséum d'India-House. (Voy. Moor, *Hindu Pantheon.*)

savant, non-seulement toutes les notes des derniers chapitres, mais encore un remarquable mémoire qui, sous forme d'introduction, précède la traduction de M. Abel Rémusat. Parmi les notes, plusieurs sont signées E. B. (Eugène Burnouf).

M. Stanislas Julien a signalé quelques erreurs dans la traduction du *Foë-kouë-ki*, erreurs inévitables à l'époque où cette œuvre difficile a été entreprise. Une des plus grandes difficultés était que le texte de la relation, soit de Fa-hian, soit de Hiouen-thsang, est rempli « de noms indiens de lieux, d'hommes et de choses, figurés par des sons chinois dont la valeur phonétique n'avait pas encore été déterminée à l'aide d'exemples corrects et par une méthode régulière. » Nous invitons donc les lecteurs qui désireraient étudier d'un peu plus près la relation de Fa-hian, traduite et annotée par MM. Abel Rémusat, Klaproth et Landresse, à la rapprocher du livre intitulé :

« *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde* depuis l'an 629 jusqu'en 645, par Hoeï-li et » Yen-thsong ; suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang, tra- » duite du chinois par Stanislas Julien, membre de l'Institut de France, etc. » — Paris, 1853, chez Benjamin Duprat, libraire de l'Institut, de la Bibliothèque impériale, etc.

Le voyage de Hiouen-thsang fut entrepris dans la même intention que celui de Fa-hian. « J'ai su de bonne heure, dit Hiouen-thsang, que jadis le Bouddha, né dans l'Occident, a légué sa doctrine qui s'est propagée dans l'Est (en Chine); mais comme les textes précieux qui en renferment les principes étaient arrivés jusqu'à nous mutilés et incomplets, je me suis préoccupé longtemps de l'idée d'aller les chercher au loin, sans prendre aucun souci de ma vie... J'ai traversé des plaines immenses de sable mouvant; j'ai franchi les hauteurs gigantesques des montagnes neigeuses; j'ai traversé les passes escarpées des portes de fer et les flots impérieux de la mer chaude (du lac Temourtou). »

Ce fut, suivant la supputation chinoise, dans la troisième année de la période Long'an des Tsin (l'an 399), que Fa-hian partit de Tchhang'an, la ville du *repos perpétuel* (1). Il avait associé à son entreprise plusieurs moines, Chinois comme lui, entre autres Tao-tching, *ornement de doctrine*, Hoeï-king, *éclat d'intelligence*, Hoeï-ing, *correspondance de perspicacité*, Hoeï-wei, *éminence de perspicacité*.

Ils traversèrent la montagne Loung, le royaume du prince Khian-koueï, une grande chaîne de monts aux cimes couvertes de neige, et arrivèrent ensuite au pays de Tchang-y (aujourd'hui Kant-cheou), qui était alors en proie à la guerre civile. Des bandes de pillards infestaient les routes. Cependant le roi protégea les pèlerins et les pria de rester quelque temps près de lui. Leur petite troupe s'augmenta même en cet endroit d'un certain nombre d'autres samanéens, parmi lesquels Fa-hian cite Pao-yun, *nuages divins*, Tchi-yan, *majesté de la prudence*, Hoeï-kian, *réserve de perspicacité*, Seng-chao, *connexion des religieux*, Seng-king, *éclat des religieux*. Ils se dirigèrent tous ensemble vers Thun-houang. Là ils rencontrèrent des retranchements qui s'étendaient environ à 80 *li* (2) de l'est à l'ouest, et à 40 *li* du sud au nord. Ils y firent un séjour de plus d'un mois. Ensuite Fa-hian et cinq autres partirent devant, à la suite de quelques ambassadeurs. Ils avaient à traverser le *fleuve de sable* (3), ce qui avait éveillé la sollicitude du gouverneur de Thun-houang : il leur avait fourni les choses les plus nécessaires pour subir heureusement les épreuves de ce dangereux passage.

« Il y a dans ce fleuve de sable, dit Fa-hian, de mauvais génies, et des vents si brûlants que, quand on vient à les rencontrer, on meurt et que personne n'en réchappe. On ne voit ni oiseaux voler en haut, ni quadrupèdes marcher en bas. De tous côtés, et jusqu'où la vue peut s'étendre, si l'on cherche le lieu propre à traverser, on n'aperçoit pour le faire reconnaître que les ossements de ceux qui y ont péri, et qui seuls peuvent servir d'indices. »

Après dix-sept jours de marche, les religieux atteignirent le royaume de Chen-chen, pays qui était situé aux environ du lac de Lobe.

« Ce royaume est un pays montueux et très-inégal. La terre y est maigre et stérile. Les mœurs des habitants, leurs habillements, sont grossiers et semblables à ceux de la terre de Han (la Chine) (4); la seule différence est dans l'usage du feutre et des étoffes. Le roi de ce pays honore la loi (bouddhique). Il peut y avoir dans ses États environ quatre mille religieux, tous attachés à l'étude de la *petite translation* (5). Les laïques, dans tous ces royaumes, aussi bien que les cha-men (samanéens, religieux), pratiquent tous la loi de l'Inde, avec des différences qui tiennent à plus ou moins de grossièreté ou de raffinement.

» A partir de ce point, tous les royaumes que l'on trouve en voyageant à l'Occident ressemblent plus ou moins à celui-ci : seulement chaque royaume a une langue barbare qui est différente (6);

(1) Dans le Chen-si, département occidental. Voici, du reste, un résumé de l'itinéraire suivi par Fa-hian :

« Il sortit de la Chine du côté de l'occident et se dirigea, à travers la Tartarie, vers le haut Indus. Il visita, au nord du lac de Lob, Kao-tchang, devenu depuis le siége de la puissance des Ouigours ; se rendit dans le royaume actuel de Kaboul, en suivant les bords du fleuve ; ensuite il traversa de nouveau l'Indus dans la direction de Mathoura. Il suivit le cours du Gange jusqu'à la mer. Là il s'embarqua dans le port de Tamralipi, ville située non loin de l'emplacement de la ville actuelle de Calcutta. Après avoir fait quelque séjour à Ceylan (le royaume des Lions), il mit à la voile pour Java et rentra dans sa patrie, en passant par le détroit de la Sonde. » (Reinaud, de l'Institut.)

(2) Huit lieues. Le *li* équivaut à la dixième partie d'un lieue.

(3) *Cha-ho* ou *Cha-mo*. La description de ce désert par Marco Paulo s'accorde, comme on le verra, avec celle de Fa-hian.

(4) On dit encore aujourd'hui Han-jin (les Chinois), Han-iu (langue chinoise), en souvenir de la dynastie des Han.

(5) M. Stanislas Julien traduit par *véhicule*. La translation ou le véhicule est une expression mystique des bouddhistes pour désigner l'action que l'âme individuelle peut et doit exercer sur elle-même, afin de se transporter à une condition supérieure. Suivant que l'on dirige ses efforts vers une perfection plus ou moins élevée, on appartient à la *petite translation* à la *moyenne* ou à la *grande* qui conduit à l'absolu. La *petite translation* consiste dans la morale et le culte extérieur ; la *moyenne* dans certaines pratiques intellectuelles et morales plus difficiles ; la *grande translation* a pour bases une théologie très-abstraite et un mysticisme exalté. — Le véhicule commun aux trois *translations* est la contemplation des quatre vérités : la doctrine, la douleur, la mort et la réunion.

(6) Ces langues, d'après la supposition de M. Abel Rémusat, devaient être le tangutain ou tibétain, le turc, quelques dialectes gétiques et d'autres idiomes inconnus.



mais les religieux s'appliquent tous à l'étude des livres de l'Inde et de la langue de l'Inde ([1]). »

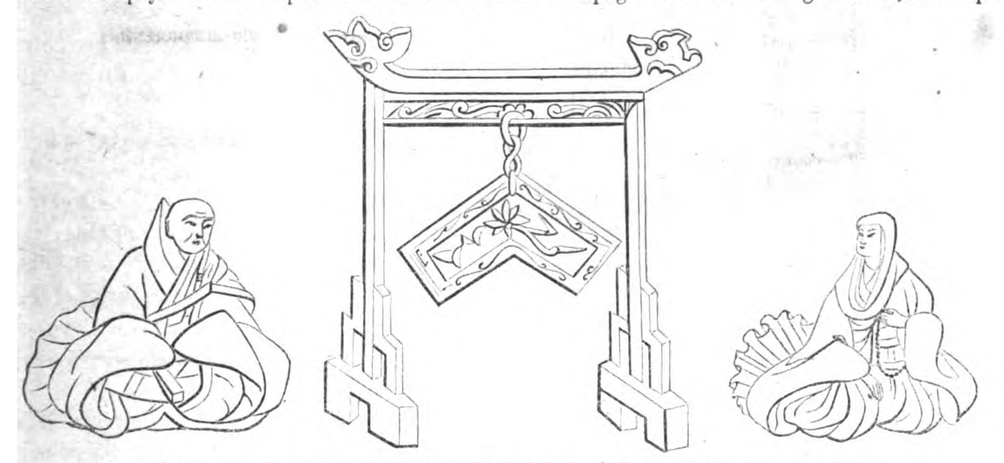
Fa-hian et ses compagnons s'éloignèrent de Chen-chen dans la direction du nord-ouest, et parvinrent au royaume de Oui (pays des Ouigours). Ils trouvèrent que la population de ce royaume remplissait mal les devoirs de l'hospitalité envers les voyageurs. Aussi quelques-uns retournèrent-ils en arrière afin d'y demander des secours pour leur voyage. Fa-hian et ceux qui comme lui avaient obtenu du roi une patente et des provisions continuèrent à s'avancer du côté du sud-ouest. Le pays qu'ils traversèrent était désert et sans habitations.

« On a une peine extrême pour passer les rivières, dit Fa-hian. Il n'y a rien dans la vie que l'on puisse comparer aux fatigues que l'on a à endurer. »

Enfin après une marche d'un mois et cinq jours, ils arrivèrent à Yu-thian.

« Le royaume d'Yu-thian (Khotan, en Tartarie) ([2]) est florissant. Le peuple y vit dans une grande abondance. Tous les habitants, sans exception, y honorent la loi, et c'est la loi qui leur procure la félicité dont ils jouissent. On compte parmi eux plusieurs fois dix mille religieux, et parmi ceux-ci beaucoup sont adonnés à la grande translation. Tous prennent leurs repas en commun. Les gens du pays fixent leur demeure d'après les étoiles. Devant la porte de toutes les maisons, on élève de petites tours. Les plus petites peuvent avoir environ deux toises de hauteur ([3]). On a construit des monastères de forme carrée, où les religieux étrangers reçoivent l'hospitalité et trouvent tout ce qui leur est nécessaire. »

Le roi du pays donna l'hospitalité à Fa-hian et à ses compagnons dans un seng-kia-lan, ou temple



Religieux et religieuse ; plaque de métal suspendue servant de signal. — *Encyclopédie japonaise* ([4]).

de la grande translation, où il y avait trois mille religieux ([5]) qui prenaient leur repas en commun, à un signal qu'on donnait en frappant ([6]). « Quand ils entrent dans le réfectoire ils ont une contenance grave et posée. Ils s'asséyent, chacun à son rang, avec ordre et silence. Ils ne font pas de bruit avec leurs bassins ou autres vases. Ces hommes purs ne se permettent pas de s'appeler les uns les autres quand ils mangent, mais ils se font des signes avec les doigts. »

Fa-hian désirait assister à la procession des images : il attendit trois mois. Voici comment il décrit cette cérémonie :

([1]) La rédaction des livres bouddhiques a été faite originairement en sanscrit : ceux qui sont écrits dans d'autres langues sont des copies. Les bouddhistes chinois ont une langue particulière qu'on appelle *fan*, et qui n'est que du sanscrit altéré.

([2]) Voy. l'*Histoire de la ville de Khotan*, par M. Abel Rémusat. Paris, 1820, 1 vol. in-8.

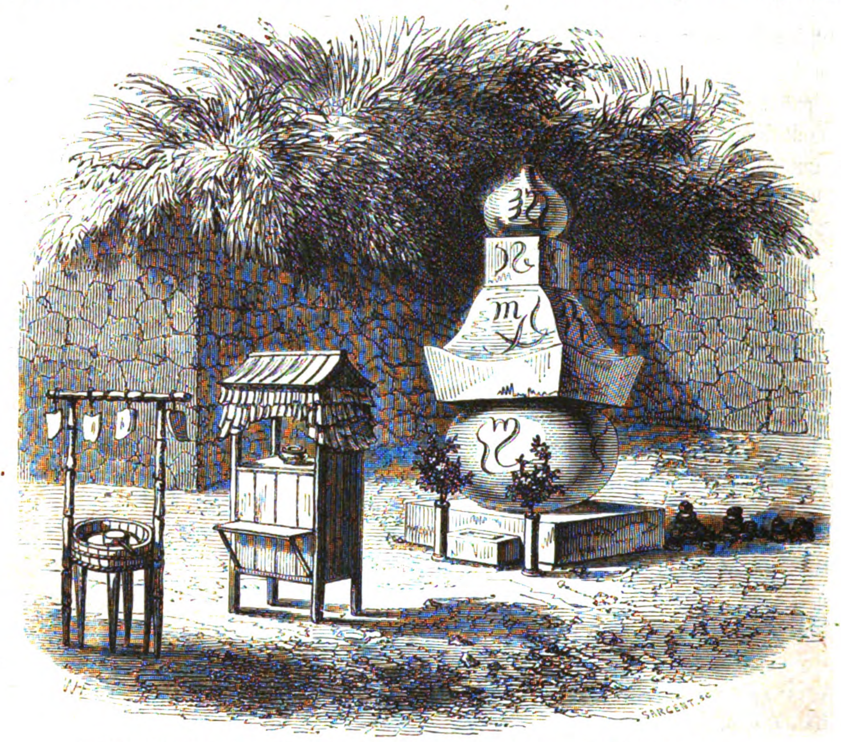
([3]) Voy. la note p. 360.

([4]) Cette Encyclopédie, que possède la Bibliothèque impériale, est une des sources les plus abondantes et les plus curieuses pour l'étude des arts, des sciences, des habitudes, des institutions de la Chine et du Japon. On a donné une table des matières que contiennent ses vingt volumes dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. XI, p. 123.

([5]) Ces temples faisaient partie des monastères. L'ensemble de ces monuments, que Fa-hian appelle *seng-kia-lan*, est désigné en sanscrit ordinaire par le mot *vihâra ;* le temple proprement dit, où sont les objets réservés à l'adoration publique, s'appelle *Tchaïtya*.

([6]) Sur une plaque de métal, de pierre ou de bois.

« Le premier jour de la quatrième lune (environ le 4 juin), on balaye et l'on arrose toutes les rues de la ville; on orne et l'on met en état les chemins et les places. On étend de grandes tapisseries et des



Tha ou Stoûpa, monument funéraire (¹). — D'après le grand ouvrage de Siebold, *Nippon*, etc.



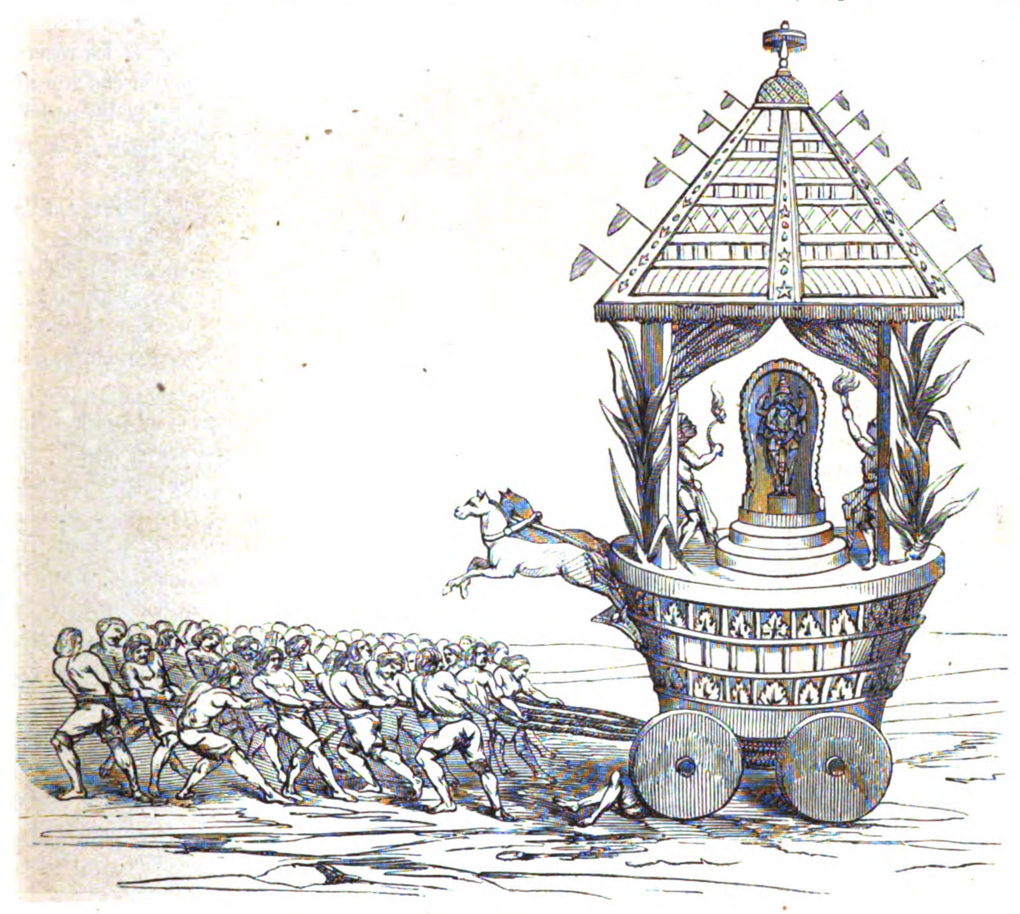




Formes diverses de Stoûpas. — *Encyclopédie japonaise.*

(¹) En chinois *tha,* en sanscrit *stoûpa.* On applique ces noms à différentes sortes de petites constructions : les unes sont comme le diminutif ou le simulacre des grandes tours ou pagodes; elles sont faites en pierres ou en briques, la plupart en forme de tours et sans couronnement; les autres sont funéraires et consacrées soit à des reliques de Bouddha, soit à différents personnages de la mythologie bouddhique, à des religieux et à des hommes vertueux. Lorsque les stoûpas ont cette dernière destination, ce sont des espèces de petits monuments funéraires composés de cinq pierres. La plus basse est une plaque rectangulaire et représente la terre; au-dessus, une pierre ronde figure l'eau; plus haut est un triangle, image du feu; puis un croissant pour le vent; enfin, une boule terminée en pointe signifie l'éther. On inscrit sur ces pierres le nom des éléments. En sanscrit, ces noms sont : *kha,* l'éther; *ka,* le vent; *ra,* le feu; *va,* l'eau; *a,* la terre (?). En y joignant une sixième syllabe, *ma* ou *sa,* pour la connaissance de la pensée, on a les noms des six éléments, et une formule qui a la vertu de garantir à jamais des trois mauvaises voies (l'enfer, la condition de brute et celle de démon). — Voyez l'ouvrage de Carl Ritter intitulé : *die Stupa's (Topes),* etc., Berlin, 1838.

tentures devant la porte de la ville. Tout est paré et arrangé magnifiquement. Le roi, la reine et des femmes élégantes sont tous placés en cet endroit. Les religieux livrés à l'étude de la grande translation,



Char religieux indien (¹). — D'après Sonnerat.

étant ceux que le roi honore le plus, font les premiers la procession des images. A trois ou quatre li de la ville, on construit un char à quatre roues pour y placer les images; il est haut de neuf mètres environ, dans la forme d'un pavillon mobile, orné de sept choses précieuses, avec des tentures, des rideaux et des couvertures de soie. L'image est placée au milieu (²) : deux phousa (³) sont à ses côtés; autour et par derrière sont les images des dieux. Toutes sont sculptées en or et en argent, avec des pierres précieuses suspendues en l'air. Quand l'image est à cent pas de la porte, le roi se dépouille de sa tiare, se revêt d'habillements nouveaux, et s'avance pieds nus, tenant à la main des fleurs et des parfums; il sort de la ville accompagné de sa suite pour aller au-devant de l'image. Il se prosterne à ses pieds et l'adore en répandant des fleurs et brûlant des parfums. Au moment où l'image entre dans la ville, les dames et les jeunes filles, qui sont sur le pavillon au-dessus de la porte, jettent de toutes parts une profusion de toutes sortes de fleurs, de manière que le char en est tout couvert. Il y a des chars dif-

(¹) Ce char donne une idée assez exacte de celui que décrit Fa-hian; mais la scène représentée par Sonnerat fait partie d'une fête brahmanique à Terotom, comme l'indiquent suffisamment d'ailleurs l'image de la divinité, et l'usage barbare de chercher la mort sous les roues.

(²) Cette coutume de promener les images des dieux sur des chars est commune aux bouddhistes et aux brahmanes. De quel Bouddha était-ce l'image? du Bouddha par excellence, ou d'un Bouddha divin, ou d'un Bouddha terrestre, comme Sakya-mouni, le Bouddha de la période religieuse actuelle? Fa-hian ne le dit pas.

(³) Peut-être Dharma et Sanga, les deux acolytes dans la triade suprême, sinon deux divinité inférieures.

férents pour chaque cérémonie, et chaque seng-kia-lan fait la procession des images à un jour particulier. Cette cerémonie commence le premier jour de la quatrième lune, et la procession des images est terminée le 14 : alors le roi et ses femmes retournent au palais. »

Fa-hian parle avec admiration d'un temple qui était situé à sept ou huit li à l'ouest de la ville, et dont la construction avait occupé un grand nombre d'ouvriers pendant quatre-vingts ans et les règnes de trois rois. On y voyait beaucoup de sculptures et d'ornements gravés sur des lames d'or et d'argent. Il décrit aussi une chapelle de Foe (Bouddha) (1), dont les poutres, les piliers, les battants des portes, les treillis des fenêtres, étaient tout couverts de lames d'or. Les princes de six royaumes situés à l'orient de la chaîne des montagnes (2) y envoyaient de riches offrandes.

Quand la cérémonie de la procession des images fut terminée, Fa-hian se dirigea vers le royaume de Tseu-ho, qui est le canton actuel de Kouke-yar (rivage escarpé bleu), situé au sud de Yerkiyang, à 5 degrés de longitude ouest de Khotan. Il y séjourna quinze jours; puis, continuant dans la direction du midi, il arriva à un rameau détaché de la chaîne de l'Himalaya, du côté de l'orient, et traversa le royaume de Yu-hoeï et de Kie-tchha (3).

« Lorsque le roi de Kie-tchha célèbre la grande assemblée quinquennale, on invite de tous les côtés les samanéens. Ils viennent tous et s'assemblent comme des nuages, avec pompe et gravité. Au lieu où les religieux prennent séance, on suspend des tentures, des bannières, des dais. On dresse un trône garni de fleurs de nymphæa en or et en argent, et d'étoffes de soie, et dans le fond on dispose des siéges élégants. Le roi et ses officiers y viennent faire leurs dévotions, conformément à la loi. Cela dure un mois, ou deux, ou trois; généralement la cérémonie a lieu dans le printemps. Quand le roi a levé l'assemblée, il exhorte ses officiers à faire à leur tour leurs dévotions. Les uns y mettent un jour, les autres deux, trois ou cinq jours. Quand tout le monde a terminé ses dévotions, le roi distribue en présents le cheval qu'il a monté, sa selle et sa bride, les chevaux qu'ont montés les principaux officiers et les personnes de distinction, ainsi que toutes sortes d'étoffes de laine et d'objets précieux, et toutes les choses dont les samanéens peuvent avoir besoin. Tous les officiers s'engagent par des vœux et font des aumônes; ensuite, on rachète des religieux tous ces objets.

» Ce pays est froid et montagneux; il n'y mûrit pas d'autre grain que le blé. Aussitôt que les religieux ont reçu leur provision de l'année, le temps, de serein qu'il était, devient neigeux : aussi le roi a-t-il coutume d'ordonner que les religieux ne reçoivent leur provision annuelle qu'après que le grain est parvenu à sa maturité.

» Il y a dans ce royaume un vase où Foe (Bouddha) a craché; il est de pierre et de la même couleur que le pot de Foe (4). Il y a aussi une dent de Foe (5); et, en l'honneur de cette dent, les gens du pays ont élevé une tour. Il y a plus de mille religieux, tous attachés à l'étude de la petite translation.

» A l'orient de ces montagnes, le peuple s'habille de vêtements grossiers qui ressemblent à ceux de la terre de Thsin, sauf la seule différence des étoffes de laine et du feutre. Les samanéens, conformément à la loi, font usage de roues (6), et l'efficacité de ces roues ne saurait être rapportée.

» Ce royaume est au milieu des montagnes Tsoung-ling (le grand Caucase indien, l'Himalaya). Quand on s'avance au midi de ces montagnes, les plantes et les fruits deviennent tout différents; il n'y a que trois végétaux, le bambou, le grenadier et la canne à sucre, qui soient semblables à ceux de la Chine. »

Du pays de Kie-tchha Fa-hian alla vers l'ouest, du côté des pays situés au nord-est de l'Indus, au midi d'Hindou-Kouch, dans la partie orientale de ce qu on appelle aujourd'hui Afghanistan. Il lui fallut tout un mois pour traverser les Tsoung-ling.

(1) C'est le nom chinois de Bouddha. « *Bouddha*, dit Williams Jones, est incontestablement le Foe de la Chine. » Les Indiens et les Birmans l'appellent *Boudh*. Les Siamois prononcent *Pouth* ou *Poud;* le peuple prononce *Pou*. On présume que les Chinois ont fait de ce dernier mot *Foe*.

(2) Les montagnes de l'Oignon, à l'ouest de Khotan.

(3) Klaproth suppose que ce dernier pays correspond à peu près au Balistan actuel, qui est le petit ou premier Tibet.

(4) Nous donnons plus loin l'image du pot de Foe, et Fa-hian raconte le destinée de ce vase sacré vers la fin de sa relation.

(5) La dent de Foe la plus précieuse était, en ce temps-là, dans l'île de Ceylan. (Voir plus loin.)

(6) Voy. les gravures et la note, p. 364.



« Sur ces montagnes, il y a de la neige en hiver et en été. Il y a aussi des dragons venimeux qui vomissent leur venin s'ils viennent à manquer leur proie. Le vent, la pluie, la neige, le sable volant et



Une Vue des montagnes du Tibet (¹). — D'après Ward.

les cailloux roulés, opposent de tels obstacles aux voyageurs que, sur dix mille qui s'y hasardent, il n'y en a pas un qui y échappe. On nomme les habitants de ce pays *hommes des montagnes de neige.* »

Au delà de cette chaîne, les religieux arrivèrent dans l'Inde du nord; mais avant de franchir les limites de cette contrée, ils rencontrèrent un petit royaume nommé Tho-ly.

« Il y eut autrefois dans ce royaume un lo-han (²) qui, par l'effet d'une puissance surnaturelle, transporta un sculpteur dans le ciel de Teou-chou (³), pour y contempler la stature et les traits de Mi le phou-sa (⁴),

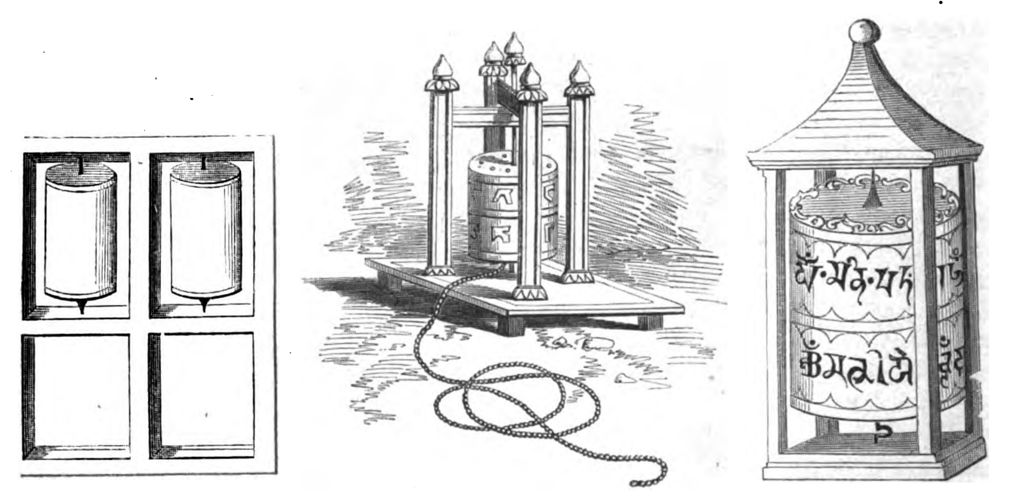
(¹) *24 Views in Hindoostan drawn by William Orme from the original pictures, painted on spot by colonel Ward.* — L'auteur n'indique point d'une manière précise le point d'où la vue est prise. Au premier plan sont des rochers sacrés sur lesquels les pèlerins montent et prient.

(²) En sanscrit *Ahran*, c'est-à-dire celui qui est arrivé à la perfection et qui sait y conduire les autres.

(³) Séjour de la joie ou savoir suffisant. C'est le quatrième des étages ou paradis placés au-dessus du monde matériel. Il est compris dans le *monde des désirs*. Les dieux de ce paradis vivent cinq cent soixante-seize milliers de millions d'années, et leur taille est de 500 don-pa (le don-pa est une mesure tibétaine de 4 coudées).

(⁴) Ou Maïtreya-Bodhisattwa. Ce personnage, qui a été disciple de Sakya-mouni, doit lui succéder, comme Bouddha terrestre, dans cinq milliards six cent soixante-dix millions d'années. Il vivra quatre-vingt-quatre mille ans. Sa mère se

et en faire, après être redescendu, une représentation taillée en bois. Cet artiste monta trois fois de suite pour voir le personnage, et après il exécuta une statue haute de 24 mètres ([1]), et dont le pied avait



Roues et cylindres à prières ([2]). — D'après les gravures de l'*Alphabetum tibetanum* de Georgi, et d'après Hommaire de Hell.

plus de 2 mètres. Les jours de fête, cette statue était toute resplendissante de lumière; les rois de ce pays lui rendent à l'envi les plus grands honneurs. Elle subsiste encore actuellement dans cet endroit. »

Fa-hian suivit ensuite une chaîne de montagnes au sud-ouest, pendant quinze jours. Cette route lui parut extrêmement difficile et fatigante, remplie d'obstacles et d'escarpements dangereux.

« On ne voit, dit-il, dans ces montagnes que des murailles de rochers qui ont huit mille pieds d'élévation. Quand on s'en approche, la vue se trouble; et si, en voulant avancer, le pied venait à glisser, il n'y a rien qui pût le retenir. Au bas est une rivière nommée le fleuve Sin-theou (le Sind). Les anciens ont percé les rochers pour ouvrir une route, et ils ont taillé des échelles (ou escaliers) qui ont sept cents degrés. Quand on a passé ces échelles, on traverse le fleuve sur un pont de cordes suspendu. Les deux rives du fleuve sont éloignées l'une de l'autre d'au moins quatre-vingts pas. On raconte que Tchang-khian ([3]) et Kan-yng ([4]), sous la dynastie des Han, dans leurs voyages, ne sont ni l'un ni l'autre parvenus jusqu'à ce point. »

nommera Fan-ma-youe; ce sera la plus belle personne du monde; elle aura les lèvres comme la fleur *oubara*, et l'haleine comme le santal.

([1]) « Au nord-est de Fan-yen-na (Bamian), on voit sur une colline une statue en pierre de Fo (du Bouddha) qu'on a représenté debout; elle est haute de 150 pieds. A l'est de la statue s'élève un *kia-lan* (samghârâma); puis, à l'est de ce couvent, on voit une statue en cuivre de Chi-kia (Chakya-mouni) également debout; sa hauteur est de 100 pieds. Dans l'intérieur du couvent, il y a une statue couchée représentant le Bouddha au moment où il entre dans le Nie-pan (le Nirvâna; voy. plus loin); sa longueur est de 1 000 pieds. Toutes ces statues sont d'un aspect imposant et d'une merveilleuse exécution. — Après avoir fait 200 li au sud-est de ce couvent, Hiouen-thsang franchit des montagnes neigeuses et arriva à une petite vallée où se trouvait un kya-lan. On y voit une des dents antérieures du Bouddha et une dent d'un T'o-khio (Pratyeka-Bouddha), qui vivait au commencement du (présent) kalpa. Elle a 5 pouces de longueur et un peu moins de 4 pouces de largeur. Il y a en outre une dent d'un roi qui a tourné la roue d'or; elle est longue de trois pouces et large de deux pouces. » (Hiouen-thsang, l. II, p. 70.)

Tourner la roue de la loi, est une expression métaphorique pour « enseigner la loi. »

Voyez dans l'*Histoire de la vie de Hiouen-thsang* (note 2 de la page x, préface) les observations de M. Stanislas Julien sur les erreurs de traduction dans le *Foe-koue-ki* en ce qui se rapporte aux mesures des statues et monuments.

([2]) Roues à prières, ou cylindres sur lesquels on colle des prières, et qu'on fait tourner ensuite avec autant de rapidité que cela est possible, pour obtenir et procurer aux assistants, à chaque tour de roue, le même mérite que si la prière avait effectivement été récitée. (Abel Rémusat.) Ces instruments sont encore en usage chez les bouddhistes du nord. Les voyageurs modernes les ont vus en Tartarie. Voyez Pallas, Hommaire de Hell, etc.

([3]) Général chinois qui, en l'année 122 av. J.-C., fit la première expédition mémorable dans l'Asie centrale.

([4]) Général que le célèbre Phan-tchao, conquérant de la Tartarie pour l'empereur Hoti, envoya, l'an 97 de Jésus-Christ, jusque sur les bords de la mer Caspienne, avec ordre d'aller soumettre l'empire romain.



Au delà de ce fleuve, les pèlerins se trouvèrent dans le royaume d'Ou-tchang, en sanscrit, *Oudyana* (jardin), que l'on appelle encore Kafristan, ou pays des idolâtres. Fa-hian remarque que l'on y faisait absolument usage de la langue de l'Inde centrale. La loi de Foe était extrêmement en honneur dans ce pays d'Ou-tchang, on y recevait avec empressement les étrangers, et on les nourrissait trois jours; après quoi on les priait de chercher un autre gîte.

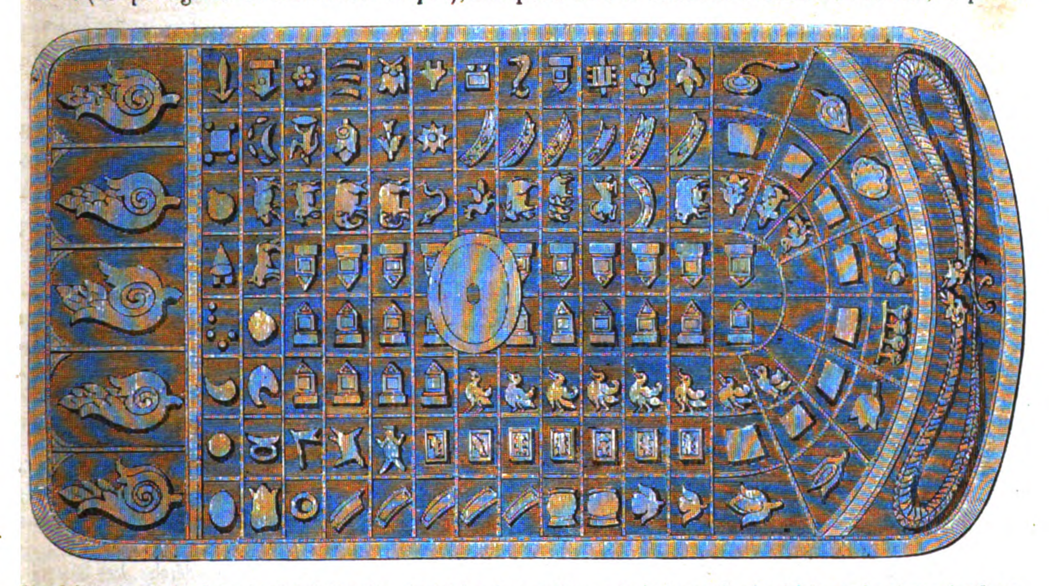


Escaliers taillés dans les rochers.—*Encyclopédie japonaise.*

Le royaume d'Ou-tchang devait, du reste, une grande partie de sa célébrité parmi les religieux à cette mémorable circonstance, que Foe y avait laissé l'empreinte de son pied. La dimension de cette empreinte était tantôt longue, tantôt courte : elle variait suivant la pensée de ceux qui la contemplaient. On voyait aussi la pierre où les habits de Bouddha avaient été séchés au soleil, et le lieu où les mauvais dragons avaient été convertis. La pierre était haute d'une toise; elle avait deux toises en carré, et elle était plate d'un côté.

Ce fut le royaume de Sù-ho-to, du côté du midi, que les religieux chinois parcoururent ensuite. Ils y virent une belle tour enrichie d'or et d'argent, construite à l'endroit où Foe avait déchiré sa chair pour racheter une colombe poursuivie par un épervier.

Dans le royaume de Kian-tho-weï il y avait une tour semblable, au lieu où Foe, étant phou-sa (¹), avait fait l'aumône de ses yeux. Deux autres, non moins riches, s'élevaient dans le royaume nommé Tchu-cha-chi-lo (ce qui signifie en chinois *tête coupée*), à la place où Foe avait fait l'aumône de sa tête, et plus à

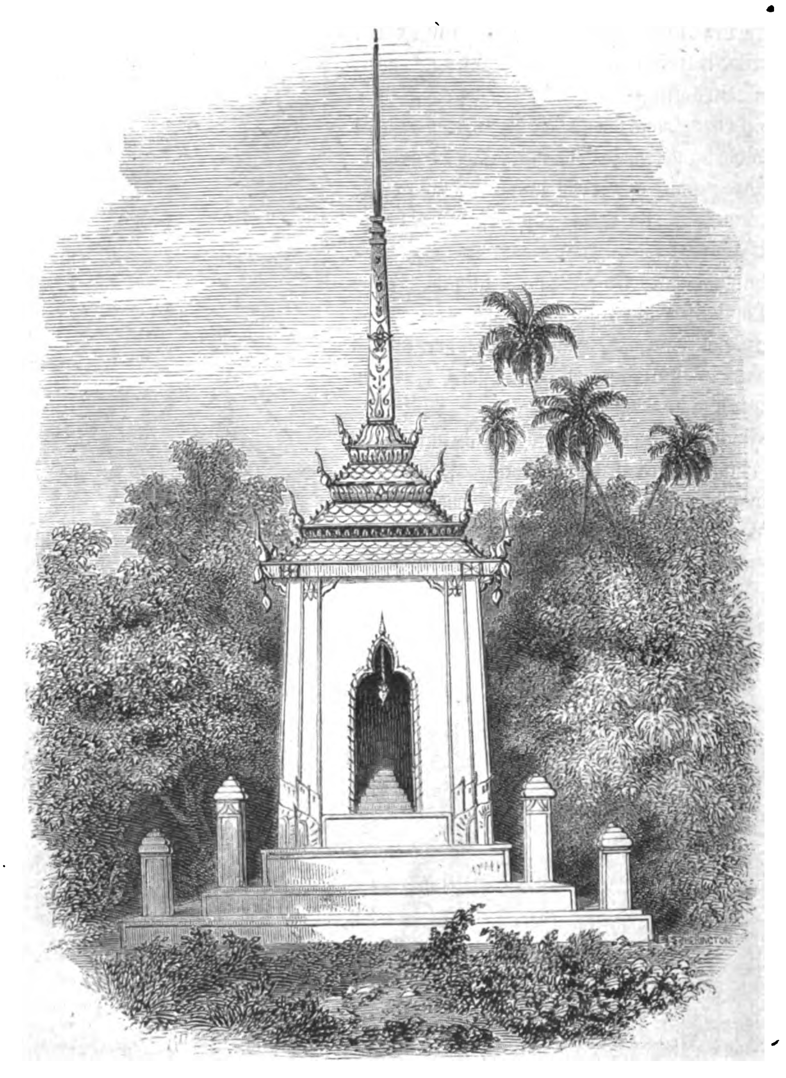


Phrabat, ou impression divine du pied de Bouddha, dessiné dans le pays d'Ava, près de Prome; les cinq doigts sont figurés par cinq fleurs, le *dak-p-hekum* des Siamois. — Voy. la Relation de l'ambassade à Ava (*the Embassy to Ava, by colonel Symes.*)

(¹) C'est-à-dire dans celle des existences antérieures à l'existence reconnue comme historique, où le Bouddha de la période actuelle (Sakya-mouni) était déjà parvenu à l'avant-dernier degré de la perfection morale et intellectuelle, et avait obtenu la qualité de bodhisattwa.

Les phou-sa ou bodhisattwa sont caractérisés, dans leur vie humaine, par une bonté extrême et un détachement qui les porte à se sacrifier entièrement pour le salut de tous les autres.

l'orient encore, dans la forêt ou Foe avait abandonné son corps à un tigre affamé. De Kian-tho-wei en allant au midi, Fa-hian et ses compagnons arrivèrent au royaume de Foe-leou-cha (¹).

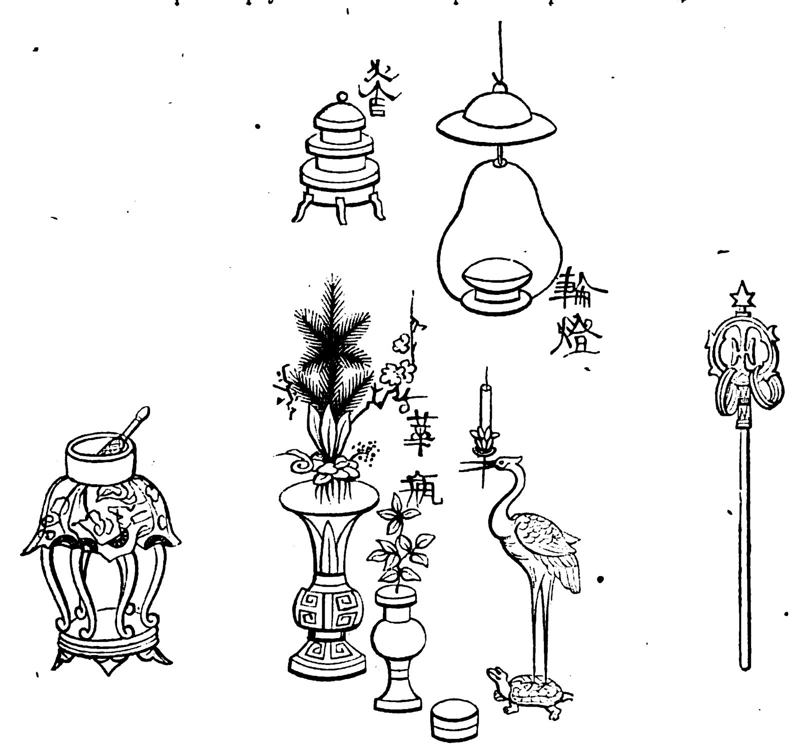


Le temple de Nang-Rung dans le North-Laos, d'après le dessin d'un Siamois. — Au milieu, la pierre sur laquelle est une empreinte du pied du Bouddha (²). — D'après le dessin publié dans le vol. III des *Transactions of the royal asiatic Society*.

(¹) Fo-lou-cha ou Po-lou-cha-pou-ra (ville du premier homme) n'est point la capitale du Baloutchistan, comme l'avait supposé par erreur M. Abel Rémusat. Dans son *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, M. Reinaud a établi que Fo-lou-cha est la ville qu'on nomme aujourd'hui Peichaver, et qui est située entre Kaboul et l'Indus. Peichaver est une dénomination qui a commencé à être en usage au seizième siècle : elle signifie « poste avancé. »

(²) Le nombre des empreintes du pied de Bouddha, considérées comme authentiques, n'est pas considérable. Les Siamois, par exemple, n'en reconnaissent que cinq : la première sur la côte de la péninsule de Malacca, vis-à-vis Junk-Ceylan; la seconde sur la montagne d'Or *(Suwanna capp hate)*; la troisième sur le pic d'Adam, à Ceylan (Lorsque le Bouddha vint pour la troisième fois à Ceylan, disent les Singhalais, il visita seize endroits différents en une minute, puis, posant son pied sur le pic d'Adam [*Sammaneta sri pada*], il monta au ciel); la quatrième est dans la contrée appelée *Nak, Ilapuri*, sur le bord de la Jumna suivant les uns, en Cochinchine suivant les autres. Des prêtres siamois affirmèrent au capitaine James Low que cette empreinte était dans la contrée où s'élève la montagne *Khan-nang-rung*, et sur laquelle sont quatre empreintes célèbres. Ce pays de Nang-rung serait à quinze jours de marche (sur un éléphant) de *Che-ung-mai*, en se dirigeant vers le nord-ouest. C'est une contrée déserte où l'on court le danger d'être attaqué par les voleurs birmans. Des croyants viennent en pèlerinage des provinces les plus éloignées de Siam, de Laos et d'Ava, dans la forêt où l'on adore le

« Le pot de Foe (¹) est dans ce royaume. Anciennement le roi de Youeï-chi (des Gètes) leva une puissante armée et vint attaquer le pays. Il désirait s'emparer du pot de Foe. Quand il eut soumis le



Le Pot et le Bâton de Foe (²). — Instruments de Foe dont l'on se sert dans les temples : la maison du feu ou petit vase de cuivre à brûler des parfums ; lanterne ronde suspendue ; deux vases à fleurs ; tour à bougie en cuivre, ou candélabre (quelquefois un dragon remplace la cigogne). — *Encyclopédie japonaise.*

royaume, le roi des Yue-ti, qui était fermement attaché à la loi de Foe, voulut prendre le pot et l'emporter : c'est pourquoi il ordonna des sacrifices, et quand il eut sacrifié aux trois (êtres) précieux (³), il fit approcher un grand éléphant richement caparaçonné, et plaça le pot sur cet éléphant; mais l'éléphant tomba à terre et ne put avancer. On construisit alors un char à quatre roues, on y plaça le pot, et huit éléphants le tirèrent; mais il leur fut impossible de faire un pas. Le roi reconnut alors que la

Phrabât, placé sur une terrasse et couvert d'un édifice en forme de pyramide *maratapa*, ou *maradof*, haute d'environ 18 pieds. Le Siamois qui décrivit ainsi le temple de Nang-rung en traça l'esquisse que nous donnons sous les yeux du capitaine James Low. La cinquième empreinte est sur le bord de la Jumna.

Mais ces empreintes et quelques autres que l'on croit, en d'autres contrées, avoir été réellement tracées par le Bouddha, ne sont pas les seules que l'on vénère. Beaucoup de temples en exposent des copies, faute de mieux, à la vénération publique.

Le colonel Symes en cite trois : l'une à Gangantri, sur la rive du Gange; une autre sur un rocher au milieu des montagnes, à quelques lieues à l'ouest de Menibou; une troisième enfin, celle qu'il a fait dessiner dans le pays d'Ava, près de Prome, et que nous reproduisons d'après lui.

(¹) On prétend que le pot et les habits de Foe ont été apportés en Chine, dans le cinquième siècle, par Bodhidharma, le dernier des patriarches bouddhistes nés dans l'Hindoustan.

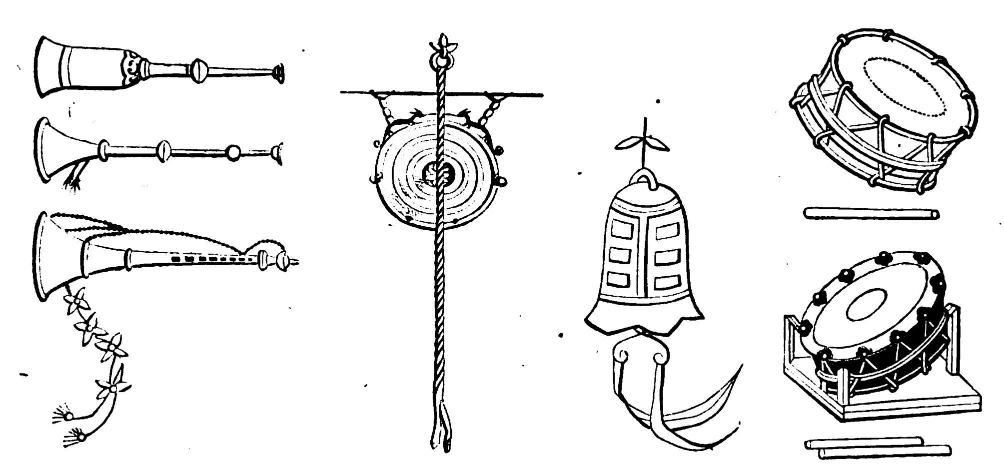
Au septième siècle, le pot de Chi-kia-fo (Çakyabouddha) se trouvait dans le palais du roi de Po-la-sse (Perse).

Le pot est une des six choses indispensables au religieux mendiant. Sa forme est ordinairement celle d'une petite marmite basse, étroite par en haut et large du ventre. La matière doit en être simple et de vil prix. Il peut contenir un boisseau et demi au moins. Le religieux mendiant y met sa nourriture. Le pot que nous reproduisons appartenait sans doute à un riche couvent.

(²) En chinois, on appelle ce bâton célèbre : bâton d'étain; bâton de prudence, de vertu; bâton à voix, à cause du bruit que font les anneaux dont il est garni. Hiouen-thsang raconte de même qu'il vit à Fo-ting-ko-tching, « la ville du sommet du crâne de Foe, » un bâton du Bouddha dont les anneaux étaient en fer poli et la hampe en bois de sandal.

(³) La trinité bouddhique : le Boudha (suprême), Dharma et Sanga.

destinée du pot (¹) n'était pas encore arrivée : il en éprouva une vive mortification ; mais il fit élever en cet endroit une tour et un seng-kia-lan. Il y laissa une garnison pour le garder, et y fit faire toutes



Trompettes, Cloches et Tambours chinois. — *Encyclopédie japonaise.*

sortes de cérémonies. Il peut y avoir environ sept cents religieux. Un peu avant le milieu du jour, ces religieux tirent le pot du lieu où il est enfermé, et, revêtus d'habits blancs, ils lui rendent toutes sortes d'honneurs. Ils dînent ensuite, et, quand le soir est venu, ils brûlent des parfums et s'en retournent après. Le pot peut contenir environ deux boisseaux (²). Il est d'une couleur mélangée où le noir domine : il est bien formé des quatre côtés ; il est épais d'environ deux lignes, luisant et bien poli. Il y a de pauvres gens qui parviennent à le remplir avec quelques fleurs, tandis que des gens riches qui apporteraient des fleurs en offrande pourraient en mettre cent, mille ou dix mille grandes mesures, sans jamais parvenir à le remplir. »

En marchant vers l'occident pendant seize yeou-yan, environ vingt-quatre lieues (³), Fa-hian arriva à la frontière du royaume de Na-kie et à la ville de Hilo (⁴).

« C'est là qu'est la chapelle de l'os du crâne de Foe. Elle est entièrement dorée et revêtue de toutes sortes d'ornements précieux. Le roi du pays a la plus grande vénération pour l'os du crâne. Dans la crainte quelqu'un ne vienne l'enlever, il a fait choix des huit chefs des principales familles de son royaume : chacun d'eux a un sceau que l'on met à la porte de la chapelle. De grand matin ils vont tous les huit vérifier leur sceau, et ils ouvrent ensuite la porte. Quand elle est ouverte, ils se lavent les mains avec des eaux de senteur, retirent l'os et le portent hors de la chapelle, sur un trône élevé, pourvu d'une table de pierre ronde et de sept choses précieuses (⁵). La table de pierre qui est dessous, la cloche de verre qui le recouvre, sont également ornées de perles et de pierres fines. L'os est de couleur jaune blanchâtre ; il a quatre pouces de circonférence et une éminence à la partie supérieure. Chaque jour, après le lever du soleil, les gens de la chapelle montent sur un pavillon élevé ; là, ils frappent de gros tambours, sonnent de la conque et font retentir les cymbales de cuivre. Dès que le roi les a entendus, il se rend à la chapelle, où il fait des dévotions en offrant des fleurs et des parfums. Quand l'adoration est finie, chacun à son rang porte la relique à sa tête et s'en va. On entre par la

(¹) Cette destinée sera exposée plus loin.

(²) Le teou ou boisseau contient 10 livres de riz, ou 191 onces de notre poids commun.

(³) Jusqu'ici Fa-hian a pris pour mesure itinéraire le *li* chinois, ou la journée de voyage. Le yeou-yan ou yodjana est grand, moyen ou petit. M. Abel Rémusat suppose que celui dont se sert Fa-hian équivaut à une lieue et un tiers.

(⁴) Nakie ou Na-ga-la-ha et Hilo paraissent avoir été situées entre les villes de Peichaver et de Lamgan, sur les bords d'une rivière qui vient du nord et se jette dans la rivière de Kaboul. (Reinaud.)

Le royaume actuel de Kaboul était morcelé en une foule de petits princes.

(⁵) L'or, l'or blanc ou argent, la pierre bleue (sans doute le lapis lazuli), le cristal de roche, une pierre bleue et blanche en forme de roue (peut-être une espèce d'ammonite), l'agate, la gemme rouge (le rubis).

Il y a d'autres énumérations des sept objets précieux.

porte orientale et on sort par celle de l'occident. Le roi en use ainsi tous les matins, et ce n'est qu'après qu'il a fait ses dévotions et accompli la cérémonie d'adoration, qu'il s'occupe des affaires de l'État. Les grands et les principaux officiers commencent de même par cet acte d'adoration, avant de se livrer à leurs affaires particulières. Il en est ainsi tous les jours, et ce premier devoir n'admet aucune différence de zèle ou de relâchement. Quand tout le monde a fini ses dévotions, on rapporte l'os du crâne dans la chapelle. Il y a des *tours de délivrance* ornées de toutes sortes de choses précieuses, les unes ouvertes, les autres fermées, hautes d'environ cinq pieds. Pour les remplir, il y a constamment, chaque matin, des marchands de fleurs et de parfums devant la porte de la chapelle, et ceux qui veulent faire leur dévotions en achètent de toute espèce. Les rois des pays voisins ont aussi coutume d'envoyer des personnes chargées de faire les cérémonies d'adoration en leur nom. Le lieu occupé par la chapelle est de quarante pas en carré. Quand le ciel s'abîmerait et que la terre s'entr'ouvrirait, cet espace n'en serait point ébranlé. »

A quelque distance de la capitale du royaume de Nakie, à un yeou-yau, on venait adorer, à l'entrée d'une vallée, le bâton de Foe. Ce bâton, long de six à sept toises environ, était surmonté d'une tête de bœuf en santal. On l'avait placé dans un tube de bois, « d'où cent et même mille hommes, dit Fa-hian, ne pourraient le retirer. »

A quatre journées de cet endroit, du côté de l'occident, était la chapelle du Seng-kia-li (¹) de Foe. Quand le royaume était affigé d'une grande sécheresse, les habitants venaient tous ensemble tirer le Seng-kia-li et l'adorer.

Il y avait au midi de la ville de Nakie, un édifice en pierre adossé à une montagne qui était également célèbre. C'était là que Foe avait laissé son ombre (²).

« Quand on la considère à dix pas de distance, c'est comme si l'on voyait le corps véritable de Foe lui-même, de couleur d'or, avec ses beautés caractéristiques (³), et tout resplendissant de lumière. Plus on approche, plus l'ombre s'affaiblit. C'est une représentation toute semblable à la réalité. Les rois de tous les pays ont envoyé des peintres pour la dessiner, mais aucun n'a pu y réussir. Les gens du pays ont une tradition suivant laquelle mille Foe doivent finir par laisser leur ombre en cet endroit. »

Fa-hian et trois de ses compagnons passèrent au midi des petites montagnes de neige (⁴).

« La neige, dit notre voyageur, s'amasse sur ces montagnes l'été comme l'hiver. Du côté du nord, le froid y est excessif, et sa violence est cause qu'on est presque transi. Il n'y eut pourtant que Hoeï-king qui ne put en supporter la rigueur et qui se vit hors d'état d'avancer. Il lui sortait de la bouche une écume blanche. Il dit à Fa-hian : « Il est impossible que j'en revienne. Partez à l'instant : il ne »faut pas que nous mourions tous ici. » Et là-dessus il expira. »

Fa-hian lui avait adressé toutes sortes de consolations; il le pleura, et regretta vivement que leur projet commun se trouvât contraire à la destinée; mais dans l'impuissance d'y remédier, il recueillit ses forces, parvint au midi de la chaîne, vraisemblablement dans le canton de Gundava, et arriva dans le royaume de Lo-i (⁵) où étaient près de trois mille religieux, appartenant tant à la grande qu'à la petite translation.

Après avoir séjourné en ce pays, Fa-hian et ses compagnons traversèrent le royaume de Po-na (⁶).

Dans ce royaume, il y a aussi trois mille religieux environ, tous appartenant à la petite translation. De là, en allant à l'orient pendant trois journées, on passa de nouveau le fleuve Sin-theou (le bas ou

(¹) Vêtement fait de pièces coupées et réunies ensemble.

(²) On explique cette merveille en supposant un effet de catoptrique, adroitement ménagé pour tromper les pèlerins superstitieux. Hiouen-thsang raconte avec beaucoup plus de détails sa visite à l'ombre du Bouddha dans une caverne ou grotte située à 20 *li* au sud-ouest de la ville de Teng-kouang-tching (Pradi-parasmi-poura ou Pradi-paprabhâ-poura).

(³) Les trente-deux lakchana du corps visible et transfiguré de Bouddha.

(⁴) Les petites montagnes de neige dont parle Fa-hian sont sans doute les monts Hindous Kousch, entre le Tokharestan et le Gandhara.

(⁵) *Lo-i* ou *ro-i* est l'équivalent du mot persan *kouh* ou montagne, qui, dans le pays, se prononce *roh*.

(⁶) La ville de Banou qui existe encore?

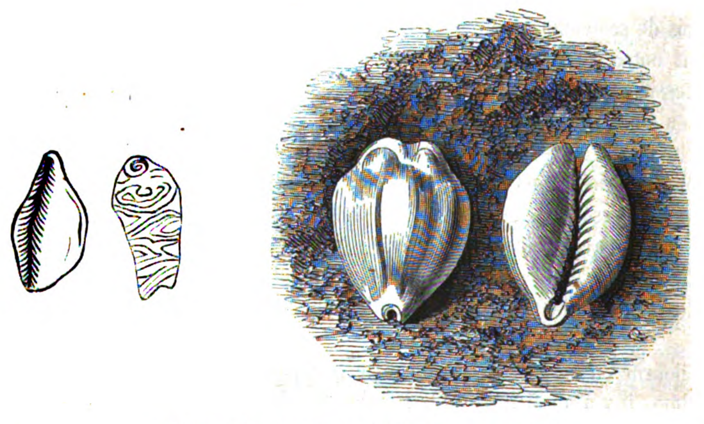
M. Reinaud suppose que si Fa-hian est très-concis dans la relation de son voyage depuis l'Indus ou Sind jusqu'à Mathoura, c'est sans doute parce que les populations des contrées intermédiaires étaient restées fidèles au brahmanisme.



le moyen Indus ou Sind), « dont les deux rives sont un pays plat et uni, » et l'on entra dans le royaume nommé Pi-tchha ([1]), où l'on fut extrêmement touché de voir arriver des voyageurs de la terre de Thsin, et où on leur tint ce discours · « Comment des hommes des extrémités de la terre peuvent-ils connaître la vie religieuse et la pratique de la raison, et comment viennent-ils au loin chercher la loi de Foe? »

De là, allant au sud-est, après une route longue de 80 yeou-yan au moins, les religieux vinrent au royaume de Mo-theou-lo ([2]). Ils suivirent la rivière Pou-na, passèrent au delà des sables ([3]) et d'une rivière à l'occident. Ils remarquèrent que tous les rois des différents royaumes de l'Inde centrale étaient de très-fidèles observateurs de la loi de Foe, et qu'ils se montraient pleins de respect envers les religieux. Ils leur présentèrent les aliments de leurs propres mains, et en leur présence, ils n'osèrent pas s'asseoir sur un lit. « Cette coutume que les rois observent pour témoigner leur respect a commencé du temps que Foe était dans le monde, et elle s'est continuée depuis jusqu'à présent. »

« Le pays qui est au midi de celui-ci se nomme royaume central ou du milieu ([4]). » Dans le royaume du milieu, le froid et le chaud sont modérés et tempérés l'un par l'autre; il n'y a ni bruine ni neige. Le peuple vit dans l'abondance et la joie. On ne reconnaît ni registres de population, ni magistrats, ni lois. Il n'y a que ceux qui cultivent les terres du roi qui en recueillent les fruits. Quand on veut s'en aller, on s'en va; quand on veut rester, on reste. Pour gouverner, les rois n'emploient pas l'appareil des supplices. Si quelqu'un se rend coupable, il est seulement frappé dans son argent, et on suit en cela la légèreté ou la gravité de sa faute. Alors même que par récidive un malfaiteur commet un crime, on se borne à lui couper la main droite sans lui rien faire de plus. Les ministres du roi et ceux qui l'assistent, à droite et à gauche, ont tous des émoluments et des pensions. Les habitants de ce pays ne tuent aucun être vivant; ils ne boivent pas de vin et ne mangent pas d'ail ni d'oignon. Il ne faut excepter que les Tchen-tchha-lo (les Tchan'dalas) ([5]); le nom de Tchen-tchha-lo désigne les haïssables. Ils ont des demeures séparées des autres hommes. Quand ils entrent dans une ville ou dans une place de marché, ils frappent sur un morceau de bois pour se faire reconnaître. A ce signe, les autres habitants les évitent et se garantissent de leur contact. Dans ce pays, on ne nourrit pas de porcs ni de coqs. On ne vend pas d'animaux vivants. Il n'y a, dans les marchés, ni boucheries, ni boutiques de



coquille servant de monnaie dans l'Inde (*Cypræa moneta.*)

marchands de vin. Pour les échanges, on se sert de coquilles. Il n'y a que les seuls Tchen-tchha-lo qui aillent à la chasse et qui vendent de la viande.

([1]) Le Pendjab, suivant M. Abel Rémusat; le Sind, suivant M. Klaproth.

([2]) Mathoura. C'est encore une ville de la province d'Agra.

([3]) Le grand désert Salé, à l'est de l'Indus.

([4]) « L'auteur, en vue du nom de *Madhyadéça*, appelle l'Inde *Tchong-koue* ou « le royaume central » (expression qui désigne ordinairement la Chine), et il caractérise le *royaume du milieu* proprement dit par *Pien-ti*, « le pays des frontières. » (Stanislas Julien.)

([5]) Les Tchan'dalas passent pour descendre des soûdras et des femmes de la caste des brahmes. (Klaproth.)

»Depuis le Pan-ni-houan [1] de Foe, les rois, les grands, les chefs de famille, ont élevé des chapelles en faveur des religieux ; ils leur ont fourni des provisions et fait des donations de champs et de maisons, de jardins et de vergers, avec les fermiers et les bestiaux pour les cultiver. L'acte de ces donations était tracé sur le fer, et aucun des princes qui vinrent ensuite ne se serait permis d'y porter la moindre atteinte. Cet usage s'est perpétué jusqu'à présent sans la moindre interruption. Les religieux qui vivent dans ce pays ont des maisons pour y loger, des lits et des matelas pour coucher, de quoi boire et manger, des vêtements, enfin tout ce qui leur est nécesaire, sans qu'il y manque rien. Il en est de même en tous lieux. Quand les religieux étrangers arrivèrent, les anciens allèrent au-devant d'eux, et les conduisirent, portant tour à tour leurs manteaux et leur pot [2]. Ils leur apportèrent de l'eau pour se laver les pieds, de l'huile pour les oindre, et du bouillon à contre-temps [3].

»Les lieux où les religieux s'arrêtérent sont : la tour de Che-li-Foe, les tours de Mou-lian et d'A-nan, ainsi que les tours de l'A-pi-than [4], des Préceptes et des Livres sacrés. Après qu'ils eurent goûté le repos pendant un mois, tous les gens qui espèrent le bonheur les exhortèrent à reprendre leurs exercices pieux. Ils firent une collation extraordinaire ; ensuite tous les religieux tinrent une assemblée où l'on discourut sur la loi. Cette conférence terminée, on alla dans la tour de Che-li-Foe faire une offrande de parfums, et la nuit entière, on tint des lampes allumées ; ensuite on fit faire la même chose par d'autres personnes.

» Les religieux reçurent les présents qu'il est d'usage de faire à la fin de l'année. Les anciens, les hommes en charge, les brahmanes et autres, leur donnèrent des habits de différentes espèces et d'autres objets qui sont nécessaires aux samanéens, et qu'on offre en aumône aux religieux. Les religieux, de leur côté, firent pareillement des aumônes.

» Après qu'on a passé le fleuve Sin-theou, en venant vers l'Inde méridionale, et jusqu'à la mer du midi, il y a quarante ou cinquante mille li ; ce sont partout des plaines où l'on ne voit ni grandes montagnes, ni grands fleuves, mais seulement des rivières et des courants d'eau.

»De là, en allant au sud-est, à 18 yeou-yan, il y a un royaume nommé Seng-kia-chi [5]. C'est le lieu où Foe, après être monté au ciel de Tao-li [6] et avoir, durant trois mois, prêché en faveur de sa mère [7], descendit sur la terre. Quand Foe monta au ciel de Tao-li, il usa de ses facultés surnaturelles, de sorte que ses disciples n'en surent rien. Sept jours manquaient encore (au temps fixé pour son absence) quand ils employèrent leurs facultés divines. A-na-liu, qui était doué de la vue des dieux, aperçut de loin l'honorable du siècle, et il dit au vénérable personnage, le grand Mou-lian : « Va t'informer de l'hono-»rable du siècle. » Mou-lian alla donc se prosterner et adorer le pied (de Bouddha), et il lui adressa la question qui lui était suggérée. Quand il eut parlé, Foe dit à Mou-lian : « Dans sept jours d'ici, je des-»cendrai dans le Yan-feou-thi [8]. » Mou-lian s'en revint, et, à son retour, les grands rois des huit royaumes, leurs vassaux et les peuples, qui depuis longtemps brûlaient du désir de revoir Foe, s'assemblèrent comme des nuages dans ce royaume pour y attendre l'honorable du siècle. Alors, la mendiante [9] Yeou-pho-lo se dit en elle-même : « Aujourd'hui, les rois et les peuples sont en adoration dans l'attente de Foe ; moi, »qui ne suis qu'une femme, comment pourrai-je être la première à voir Foe? » Elle se servit donc de la faculté divine pour se transformer en « saint roi faisant tourner la roue, » et elle fut de beaucoup la première qui rendit hommage à Foe. Au moment de descendre, il forma un triple escalier à degrés précieux. Il marcha sur l'escalier du milieu, orné des sept choses précieuses. Le roi des dieux, Fan [10], fit aussi

(1) Ou l'action de passer au *nirvân'a*, c'est-à-dire le passage à l'absorption, à l'extinction, à l'anéantissement, état auquel les saints aspirent.

(2) C'est-à-dire leur bagage. (Sur le pot, voy. p. 367, note 1.)

(3) C'est-à-dire en dehors des repas ordinaires.

(4) Personnages célèbres de la mythologie bouddhiste.

(5) Le district actuel de Feroukh-abâd.

(6) C'est le trayastrinsha, ou ciel des trente-trois, c'est-à-dire le lieu de l'habitation d'Indra et des trente-deux dieux placés sous sa dépendance. Il faut vingt-huit cieux superposés pour composer un univers.

(7) Pour obtenir qu'elle fût recue parmi les dieux. La mère du Bouddha actuel est appelée Mahâ-mayâ, ou la Dame.

(8) Le Djambou-dwipa, ou l'Inde.

(9) Religieuse.

(10) Brahma, que les bouddhistes ne considèrent point comme un dieu créateur.



un escalier d'argent; il était du côté droit, tenant à la main un chasse-mouches blanc (1) et accompagnant Foe. Le seigneur Chy (2) forma un escalier d'or bruni; il était à gauche, tenant à la main un parasol enrichi des sept choses précieuses et accompagnant Foe. Une foule innombrable de dieux (3) suivait Foe tandis qu'il descendait. Quand il fut descendu, les trois escaliers disparurent sous terre, et il n'en resta que trois degrés apparents. Dans la suite, le roi A-yeou désira en voir la base; il envoya des gens pour creuser jusqu'au bas de l'escalier. On parvint à une source jaune, sans pouvoir atteindre la base. Le roi sentit s'accroître sa foi et sa vénération. Il fit donc élever une chapelle au-dessus de l'escalier, et, sur le degré du milieu, il érigea une statue de Foe debout, haute de six toises. Derrière la chapelle, on dressa une colonne de pierre, haute de six toises; au-dessus, on plaça un lion; l'intérieur et l'extérieur étaient polis et resplendissants comme du cristal. Des philosophes hétérodoxes disputèrent aux Cha-men le séjour de ce lieu : on convint, de part et d'autre, que les Cha-men resteraient en possession du lieu, si un témoignage surnaturel donnait à connaître leur droit. Au même instant, le lion fit entendre un grand rugissement qui effraya les hérétiques : ils se soumirent de cœur à Foe et reçurent la nourriture divine. Pendant trois mois, leur corps exhala une odeur céleste, et, comme ils firent là leurs ablutions, on a par la suite construit dans ce lieu une maison de bains.


Chasse-mouches.

» Dans ce même endroit, un dragon (4) à oreilles blanches est leur bienfaiteur. Il rend le pays fertile et abondant, en faisant tomber à propos une pluie douce sur les champs et en les garantissant de toutes calamités. Il procure le repos aux religieux. On lui a élevé une chapelle et une estrade où, chaque jour, trois religieux lui présentent de la crème dans un bassin de crème. Le dragon prend la forme d'un petit serpent dont les deux oreilles sont bordées de blanc; il descend du haut du trône et vient au bas de l'estrade où il se promène ayant l'air de prendre des informations.

» Ce royaume est fertile et abondant en toutes sortes de productions. Le peuple y est nombreux, riche, et, sans comparaison, plus joyeux que partout ailleurs.

» Au nord du temple, à 50 yeou-yan (5), il y a un temple nommé Terme ou Limite du feu. Limite du feu est le nom d'un mauvais génie. Foe convertit jadis ce mauvais génie, et, s'étant lavé les mains, quelques gouttes d'eau tombèrent par terre où on les voit encore : on a beau les balayer, elles reparaissent toujours et ne dessèchent pas. Il y a en outre, en cet endroit, une tour de Foe qu'un bon génie avait coutume de balayer et d'arroser, de manière qu'il n'y avait pas besoin de l'œuvre des hommes. Un roi pervers dit : « Puisque tu peux faire de la sorte, je vais assembler une grande armée qui séjournera dans cet endroit; » pourras-tu enlever de même le fumier et les ordures qu'elle y laissera? » Le génie fit souffler un grand vent qui enleva et purifia tout. Il y a un grand nombre de petites tours en cet endroit; on passerait toute la journée à les compter qu'on n'en connaîtrait pas le nombre exactement. Si l'on veut absolument le savoir, on place un homme à côté de chaque tour et on fait ensuite le compte de ces hommes; mais il y en a tantôt plus et tantôt moins, de sorte qu'il est impossible d'en avoir une connaissance exacte.

» Il y a un seng-kia-lan qui peut contenir six ou sept cents religieux. C'est dans ce lieu qu'un py-tchi-foe (6) prenait sa nourriture. La terre du Ni-houan (7) est grande comme la roue d'un char. Les autres endroits produisent de l'herbe; cet endroit seul n'en produit pas. Il en est de même dans le lieu où l'on a fait sécher les habits : il n'y croît pas d'herbes. Les raies des vêtements sont marquées sur la terre, et ces traces subsistent encore à présent comme autrefois (8).

(1) Le chasse-mouches du culte bouddhiste est formé de poils de la queue d'un cerf, de poils d'ours, ou de soie rouges. Celui que les religieux livrés à la contemplation tiennent à la main est de couleur blanche. (Abel Rémusat.)

(2) Indra.

(3) Ces dieux du bouddhisme sont des êtres supérieurs à l'homme, et cependant imparfaits, que les hommes peuvent surpasser en atteignant le rang d'intelligence purifiée (Bouddha et Bodhisattwa).

(4) Être fabuleux, reptile volant.

(5) Environ soixante-dix lieues communes de France. On est ainsi reporté aux limites septentrionales de l'Inde, ou même au Tibet, dans la direction des sources du Gange.

(6) C'est-à-dire un saint d'un rang très-éminent dans la religion bouddhique.

(7) Le lieu où le saint mourut passa au Nirvân'a, après avoir été brûlé sur un bûcher de bois odorants.

(8) Ce ne sont pas seulement des empreintes de pieds que le Bouddha a laissées sur la terre. Hiouen-thsang rapporte

» Fa-hian s'arrêta dans le temple du dragon et y séjourna quelque temps. Quand son séjour fut fini, il se dirigea vers le sud-est, et, ayant fait 7 yeou-yan, il vint à la ville de Ki-jao-i (¹). Cette ville touche à la rivière Heng (²). Il y a deux seng-kia-lan qui sont entièrement consacrés à l'étude de la petite translation.

» A l'ouest de la ville, à la distance de six ou sept li, et sur la rive septentrionale de la rivière Heng, est un lieu où Foe prêcha en faveur de ses disciples. La tradition porte que c'est dans cet endroit qu'il a discouru sur l'instabilité et sur la douleur, sur la comparaison du corps avec une bulle d'eau, et sur quelques autres objets semblables. En ce lieu, on a élevé une tour.

» En passant la rivière Heng et se dirigeant au midi, l'espace de 3 yeou-yan, on arrive à une forêt nommée Ho-li. Foe y a prêché la loi. On a élevé des tours dans tous les lieux qu'il a traversés, où il a marché, où il s'est assis.

» De là, en faisant 10 yeou-yan (14 lieues) vers le sud-ouest, on vient au grand royaume de Cha-tchi (³) Quand on sort de la ville de Cha-tchi par la porte méridionale, on trouve, à l'orient de la route, le lieu où Foe mordit une branche d'alizier et la planta en terre. Cette branche poussa jusqu'à la hauteur de sept pieds et n'a jamais augmenté ni diminué. Les brahmanes hérétiques, animés par l'envie et la jalousie, la coupèrent ou l'arrachèrent pour la jeter au loin; mais elle renaquit toujours en ce lieu comme auparavant.

» De là vers le midi, en faisant 8 yeou-yan (un peu plus de 11 lieues), on arrive au royaume de Kiu-sä-lo (⁴) et à la ville de Che'weï. La population de cette ville est très-peu considérable, et l'on n'y compte qu'environ deux cents familles. C'est là que le roi Pho-sse-no (⁵) faisait sa résidence. On y est très-affectionné à la loi.

» En sortant de la ville par la porte méridionale, à douze cents pas à l'orient de la route, on trouve le temple que le patriarche Siu-tha (⁶) a fait bâtir. Il y a deux pavillons et deux colonnes de pierre. Sur la colonne, du côté gauche, on a exécuté la représentation d'une roue (⁷), et sur celle du côté droit on a placé celle d'un bœuf. Les réservoirs sont remplis de l'eau la plus pure, et les bosquets formés d'arbres touffus; les fleurs les plus rares y croissent en abondance et charment la vue par leurs vives couleurs. C'est là ce qu'on appelle le temple de Tchi-houan (⁸).

» Foe, étant monté au ciel de Tao-li, s'y arrêta quatre-vingt-dix jours pour prêcher la loi en faveur de sa mère. Le roi Pho-sse-no avait un vif désir de revoir Foe; il fit en conséquence sculpter une tête de bœuf en bois de santal, de manière à représenter une image de Foe, et il la plaça dans le lieu où Foe s'était assis. Quand, à son retour, Foe entra dans le temple, la statue sortit et vint à sa rencontre. Foe lui dit : « Retourne t'asseoir; après mon pan-ni-houan, tu seras le modèle qui sera imité par les quatre » classes (⁹). » La statue revint s'asseoir, et elle est la première de toutes les statues de Foe et celle que hommes des temps postérieurs ont imitée.

» En arrivant au temple de Tchi-houan, Fa-hian et Tao-tching réfléchirent que l'*honorable du siècle* (¹⁰) avait été, dans ce lieu, occupé de macérations durant vingt-cinq années. A leurs côtés étaient une mul-

qu'au sud-est d'une petite montagne isolée située dans le royaume de I-lan-na (Hiranya-parvata), au sud du fleuve King-kia (Gange), on montre, au bas d'un roc escarpé, une large pierre où l'on voit les traces qu'a laissées le Bouddha en *s'y couchant*. Elles ont un pouce de profondeur; leur longueur est de 5 pieds 2 pouces, et leur largeur de 4 pieds 1 pouce.

On y voit aussi une dépression d'environ un pouce dans l'endroit où le Bouddha plaça son Kiun-tchi-kia (Koundikâ), « pot à eau; » elle offre en creux le dessin d'une fleur à huit pétales. (Voyez p. 365.)

(¹) Aujourd'hui Kinnodje ou Kanoudje, sur la droite du Gange. (Klaproth.)

(²) Le Gange.

(³) Probablement dans le territoire de Luknow et sur le cours du Goumty.

(⁴) Aujourd'hui Kôs'ala ou Aoude.

(⁵) Contemporain de Sakya-mouni.

(⁶) Ministre du roi Pho-sse-no.

(⁷) Emblème familier aux bouddhistes : il exprime le passage successif de l'âme dans le cercle des divers modes d'existence.

(⁸) Ce temple s'appelle en sanscrit Djeta, ou temple du Victorieux. C'est une des huit tours divines ou tours des esprits nommés Ling-thâ.

(⁹) 1° Les religieux mendiants, 2° les religieuses mendiantes, 3° les laïques qui observent les cinq préceptes et gardent une conduite pure, 4° les femmes laïques dans les mêmes conditions.

(¹⁰) Un des surnoms de Bouddha.



titude de gens animés des mêmes pensées et qui avaient voyagé et parcouru divers royaumes : les uns devaient retourner dans leur pays, les autres éprouver l'instabilité de la vie. Ce jour-là, en voyant ce lieu où Foe n'était plus, ils eurent le cœur pénétré d'une vive douleur. Les autres religieux adressèrent une question à Fa-hian et à Tao-tching : « De quel pays êtes-vous venus ? leur demandèrent-ils.— Nous sommes » venus de la terre de Han, répondirent ceux-ci. Les religieux dirent en soupirant : — L'admirable chose! » ces hommes de l'extrémité de la terre sont capables de venir chercher la loi jusqu'en ce lieu ! » Puis ils se parlèrent entre eux : « Nous autres maîtres et ho-chang (¹), depuis le temps que nous nous succédons » les uns aux autres, dirent-ils, nous n'avions pas encore vu venir ici des prêtres de Han. »

» Au nord-est du temple, à quatre li, il y a un bocage. Il y eut jadis cinq cents aveugles qui, se rendant au temple, séjournèrent dans cet endroit. Foe prêcha la loi en leur faveur, et ils recouvrèrent tous la vue. Ces aveugles, transportés de joie, plantèrent leurs bâtons dans la terre et firent un acte d'adoration, le visage tourné de ce côté. Les bâtons prirent racine, grandirent et formèrent ce bocage que l'on appelle, pour cette raison, le Bois des yeux recouvrés. Les religieux du temple de Tchi-houan vont souvent, après leur dîner, s'asseoir dans ce bocage pour s'y livrer à la méditation.

» Dans le royaume du milieu (²), il y a quatre-vingt-seize sortes de sectaires, qui tous connaissent le monde actuel. Chaque secte a ses disciples, qui sont nombreux ; ils mendient leur nourriture, mais ils ne portent pas de marmite. Ils cherchent aussi le bonheur dans les déserts et sur les routes, et ils y établissent des maisons pour fournir aux voyageurs le couvert, des lits, et de quoi boire et manger. Les hommes qui ont embrassé la vie religieuse y logent pareillement, en allant et en venant, mais non pas le même temps que dans les monastères.

» A 50 li à l'ouest de la ville, on vient à une bourgade nommée Tou-weï; c'est le lieu de la naissance du Foe-kia-che (³). »

De la ville de Che-weï, en faisant douze yeou-yan (environ six lieues), on vient à une cité nommée Na-pi-kia. C'est le lieu de la naissance de Keou-leou-thsin-Foe (nom d'un autre Bouddha antérieur à Sakya-mouni).

« De là en allant à l'orient, on arrive à la ville de Kia'weï-lo'weï (⁴). Il n'y a dans cette ville ni roi, ni peuple ; c'est absolument comme une vaste solitude. Il n'y a que des religieux et quelques dizaines de maisons de gens du peuple. C'est le lieu où était l'ancien palais du roi Pe-tsing (le père de Sakiamouni), et c'est là qu'on a fait une représentation du prince et de sa mère, prise au moment où le prince, monté sur un éléphant blanc, entre dans le sein de sa mère (⁵).

» Au lieu où le prince sortit de la ville par la porte orientale, on a élevé une tour.

» Au nord-est de la ville, à plusieurs li, est le Champ royal. Là est le lieu où le prince, placé sous un arbre, considéra les laboureurs. A l'est de la ville, à cinquante li, est le jardin royal ; ce jardin porte le nom de Lun-ming (⁶). La *dame* étant entrée dans l'étang pour se baigner, en sortit par le côté septentrional ; elle fit vingt pas, prit à la main une branche d'arbre, et, s'étant tournée du côté de l'orient, elle donna naissance au prince. Tombé à terre, le prince fit sept pas ; deux rois des dragons lavèrent son corps (⁷) : en ce lieu se forma aussitôt un puits. C'est à ce puits et à l'étang que les religieux ont coutume de puiser l'eau qu'ils boivent.

» Le royaume de Kia'weï-lo'weï est une grande solitude ; le peuple y est rare et en petit nombre. Sur

(¹) Laïques bouddhistes.

(²) C'est, comme nous l'avons dit, l'Inde centrale ou le Madhyadéça, comprenant les pays de Mathoura, Kôs'ala, Kapila, Maghada, etc.

(³) C'est-à-dire Kâs'yapa-Bouddha, l'un des bouddhas, le prédécesseur immédiat de Sakya-Mouni.

(⁴) Kapila, ville qui devait être située sur les bords de la rivière de Rohini ou Roheïn, descendant du Népal.

(⁵) Au moment où Sakya-Mouni, étant encore Bodhisattwa dans le ciel Touchita, devait s'incarner dans le sein de sa mère Mahâ-mayâ, épouse du roi S'ouddhôdana, il monta sur un éléphant blanc à six défenses et entra dans le corps de sa mère sous la forme d'un rayon de lumière de cinq couleurs. (Voy. p. 376, légende postérieure à la mort du Bouddha.)

(⁶) Ce mot signifie : « Lieu de celui qui existe par lui-même, sans empêchement et sans obstacle. »

(⁷) Suivant la légende, deux rois des dragons, frères, firent pleuvoir sur le nouveau-né une eau tiède à gauche, et fraîche à droite. Indra et Brahma tinrent une robe céleste et l'y enveloppèrent. Le ciel fit tomber une pluie de fleurs odoriférantes ; on entendit le son des instruments ; des parfums de toute espèce, répandus avec profusion, remplirent l'espace.

Suivant une autre légende, Brahma lui-même tenait à la main un vase d'or. Il plaça l'enfant sur ce vase. (Voy. p. 376.)



les routes, on a à redouter les éléphants blancs et les lions, de sorte qu'on n'y peut voyager sans précaution.

» Après le lieu où Foe est né, en faisant 5 yeou-yan (environ 6 lieues et demie) vers l'orient, on atteint le royaume de Lan-mô (¹). Le roi de ce pays, ayant obtenu un fragment de che-li (relique) de Foe, bâtit une tour apppelée la tour de Lan-mô. A côté de cette tour, il y a un étang, et dans l'étang un dragon qui garde continuellement la tour.

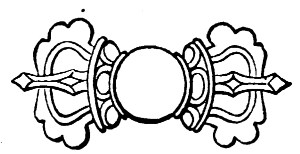
» Dans cet endroit stérile et solitaire, il n'y a point d'hommes pour arroser et balayer; mais on y voit continuellement des troupeaux d'éléphants qui prennent de l'eau avec leur trompe pour arroser la terre, et qui, recueillant toutes sortes de fleurs et de parfums, font le service de la tour. »

De là, en allant vers l'Orient, on rencontra la tour des Charbons, située dans une forêt de figuiers, sur la place où le corps de Foe avait été brûlé.

En allant de nouveau à l'orient l'espace de 12 yeou-yan (environ 17 lieues), on arriva à la ville de Kiu-i-na-kie (²).

« C'est au nord de cette ville, entre deux arbres, sur le bord de la rivière Hi-lian, que l'*illustre du siècle*, la tête tournée vers le nord, entra dans le Ni-houan (Nirvân'a). Là où Siu-po (le bon sage), longtemps après, obtint la loi, et où on adora dans son cercueil d'or l'*illustre du siècle* pendant sept jours; là où le héros qui porte le sceptre de diamant (³) lâcha le pilon d'or, et où les huit rois partagèrent les reliques : dans tous ces lieux on a élevé des tours et des temples-monastères (⁴). »

A 20 yeou-yan de là (environ 28 lieues) au sud-est, on montre le lieu où tous les Litchhe, ou habitants de Phi-che-li (Foi-che-li) dans l'Inde moyenne, voulurent suivre Foe quand il entra dans le Ni-houan (⁵), ce que Foe ne permit pas.



Le pilon d'or ou le sceptre de diamant, tel qu'il est figuré dans les livres bouddhistes.

Après avoir traversé le royaume de Phi-che-li, Fa-hian arriva à ce qu'il appelle la réunion des cinq rivières, sans doute les embouchures du Gange, où, au delà du fleuve, vers le midi, il se trouva dans le royaume de Mo-kie-thi (Magadha). Il fait une belle description de la ville Pa-lian-fou, si célèbre chez les anciens sous le nom de Palibothra, et dont l'emplacement était vraisemblablement à environ dix lieues à l'ouest-sud-ouest de Patna.

« Cette ville, dit Fa-hian, était la capitale du roi A-yu. Les palais du roi, qui sont dans la ville, ont des murailles dont les pierres ont été rassemblées par les génies. Les gravures et les sculptures qui ornent les fenêtres sont ce que le siècle ne saurait faire... La réunion des religieux a fondé, à côté des tours du roi A-yu, des monastères de la grande translation. Il y a aussi des temples de la petite

(¹) Ce pays devait être situé au nord ou au nord-est de la ville actuelle de Gorakhpour, au pied du versant méridional qui sépare le Népal du royaume d'Aoude. (Klaproth.)

(²) Cette ville, suivant Klaproth, devait être située à peu de distance de la rive occidentale du Gand'aki (le Gunduck des cartes anglaises).

(³) Le Bodhisattwa Vadjrapân'i, ainsi nommé parce qu'il tient à la main une espèce de sceptre de diamant ou de traits de foudre, ce que Fa-hian appelle « le pilon d'or. » A la mort de Foe, il s'écria : « Il nous quitte : il rentre dans le grand Nirvân'a. Il ne nous rendra plus meilleurs, il ne nous protégera plus. La flèche empoisonnée est entrée profondément; le feu de la tristesse élève la flamme... Dans la vaste mer de la naissance et de la mort, qui sera notre barque et notre rame? Dans l'obscurité d'une longue nuit, qui sera notre lampe? »

(⁴) « Aussitôt que le Bouddha fut délivré de la douleur, cette grande terre trembla; il tomba un météore, les coins du monde furent en feu, et du ciel illuminé se fit entendre un grand bruit de tambours frappés par les dieux. » (Le Doulva.)

(⁵) Le Nirvân'a de Bouddha est représenté page 377 d'après une célèbre image, peinte par Teo-den-tsou, et conservée dans le temple de Toung-foû-szu à Miyako, au Japon. On reconnaît les disciples et les apôtres à leur tête rasée. Les Bodhisattwas ont des figures et des formes de femmes : les dieux paraissent avec leurs attributs ordinaires. Sakya-mouny, avec ses habits ecclésiastiques, est placé sur un catafalque, entre des arbres saints, la tête posée sur une fleur de lotus.

Voici comment la légende chinoise rapporte la mort de Foe :

« Foe, âgé de soixante-dix-neuf ans, après avoir entretenu ses disciples et l'assemblée de ses auditeurs, la quinzième nuit du deuxième mois, comme ferait un testateur, se coucha sur le côté droit, le dos tourné à l'orient, le visage à l'occident, la tête au septentrion et les pieds au midi, et il s'éteignit. En même temps plusieurs prodiges apparurent : le soleil et la lune perdirent leur lumière; les habitants des cieux s'écrièrent en gémissant : « O douleur! par quelle fatalité le soleil

translation; il y habite en tout entre six et sept cents religieux. On y voit aussi des colléges admirablement bâtis dans un style majestueux et grave. Les cha-men d'une haute vertu des quatre parties du monde, et les étudiants qui désirent s'instruire dans la philosophie, se rendent tous à ces temples...

» Les villes et les bourgs de ce royaume sont grands; le peuple y est riche, il aime les discussions, mais il est compatissant et juste dans ses actions. Tous les ans, pour célébrer le huitième jour de la



Le Bouddha descendant sur la terre, monté sur un éléphant blanc. — D'après une image chinoise.



Naissance du Bouddha. — D'après une image chinoise.

» de la sagesse s'est-il étient? Faut-il que tout ce qui est se trouve privé d'un bon et véritable père, et que les cieux perdent » l'objet de leur vénération? » Toute l'assemblée fondit en larmes. On mit enfin le corps de Foe au cercueil; mais, quand on voulut le porter au bûcher, il fut impossible de le lever. Alors un d'eux s'écria en forme de prière : « O Foe! vous égalisez ou identifiez toutes choses, n'admettant aucune différence entre elles; vous rendez également heureux les hommes et » les habitants des cieux. » Cela dit, le cercueil, s'élevant de lui-même fort haut, entra dans la ville de Kui-kie par la porte occidentale, en sortit par celle de l'orient, rentra par celle du midi, et ressortit par celle du nord; il fit ensuite sept fois le tour de la ville : la voix de Foe se fit entendre du cercueil. Tous les habitants des cieux accoururent à la pompe funèbre; tous étaient en pleurs; et cette semaine ainsi passée, on porta le corps de Foe sur un lit magnifique, on le lava d'eau parfumée, on l'enveloppa d'une toile et de plusieurs couvertures de prix; ensuite on le remit dans le cercueil où l'on répandit des huiles de senteur. On dressa un bûcher fort haut de bois odoriférants, sur lequel on posa le cercueil; puis on mit le feu au bûcher, mais il s'éteignit subitement. A ce prodige, les spectateurs jetèrent un cri douloureux, et il fallut attendre l'arrivée d'un saint homme pour achever la cérémonie. Dès qu'il fut arrivé, le cercueil s'ouvrit de lui-même et livra en spectacle les pieds de Foe environnés de mille rayons. Alors on jeta des flambeaux allumés sur le bûcher, mais le feu n'y prit pas encore. Ce saint homme leur fit entendre que ce cercueil ne pouvant pas être brûlé par le feu des trois mondes, à plus forte raison il ne pouvait pas l'être par un feu matériel. A peine eut-il parlé, que le feu épuré de la fixe contemplation, sortant de la poitrine de Foe par le milieu du cercueil, enflamma le bûcher, qui, au bout de sept jours, fut entièrement consumé. Le feu étant éteint, le cercueil parut en son entier, sans même que la toile et les couvertures de prix dont on avait enveloppé le corps eussent été endommagées. »

La tradition rapporte que le Bouddha entra dans le Nirvân'a le quinzième jour de la seconde moitié du mois fei-che-kie (vaiçâkha). Quand le Bouddha fut assis dans un cercueil d'or, il expliqua la loi en faveur de sa mère; il sortit son bras et



Le Nirvân'a de Sakya-mouni.

interrogea son disciple chéri A-nan (Ananda), puis il laissa voir ses pieds et les montra à *Kya-che* (Kâs'yapa). Suivant Hiouen-thsang, ce fut au bord de la rivière Hiranyavatî, située à trois ou quatre li au nord-ouest de la ville de Kouçinagara, que le Bouddha se rendit pour entrer dans le Nirvân'a. Cet événement eut lieu à une petite distance de la rive occidentale, dans un petit bois d'arbres sâlas *(Shorea robusta)*.

L'écorce du sâla ou sâl est d'un blanc verdâtre et ses feuilles sont polies et luisantes.

lune mao, on fait des chars à quatre roues sur lesquels on dresse cinq étages en bambou soutenus par des lances, de manière qu'ils forment une colonne haute de plus de deux tchang et qui a l'aspect d'une tour. On la couvre de tapis de feutre blanc, sur lesquels on peint ensuite les images de toutes les divinités célestes, qu'on décore avec de l'or, de l'argent et du verre de couleur. En haut, on attache un toit d'étoffe brodée; aux quatre coins sont pratiquées de petites chapelles, dans chacune desquelles est un Bouddha assis, avec des bodhisattwas debout à ses côtés. Il peut y avoir environ vingt de ces chars, qui diffèrent tous l'un de l'autre pour le faste et pour l'importance. Ce jour-là toutes les rues de la ville sont couvertes d'hommes qui s'y rassemblent. On donne des représentations théâtrales, on fait des tours de force, on joue de la musique. On embellit la fête avec des fleurs et des parfums. Les brahmes viennent visiter Foe; les bouddhas arrivent selon leur ordre dans la ville et s'arrêtent aux reposoirs. A la nuit tombante, on allume partout des lanternes dans les lieux où l'on fait des tours de force et où l'on donne des concerts pour célébrer la fête. On s'y rend de toutes les provinces; et les délégués que les chefs des royaumes entretiennent dans la ville y ont établi chacun une *maison de médicaments du bonheur et de la vertu*. Les pauvres, les orphelins, les boiteux, enfin tous les malades des provinces vont dans ces maisons, où on leur donne tout ce dont ils ont besoin. Les médecins y examinent leurs maladies; on leur sert à boire et à manger selon les convenances, et on leur administre des médicaments. Tout contribue à les tranquilliser; ceux qui sont guéris s'en vont d'eux-mêmes. Le roi A-yu ayant détruit sept tours, en éleva quatre-vingt mille autres. La grande tour, qui fut faite la première, est à plus de trois li au sud de la ville. Devant cette tour est l'empreinte des pieds de Foe (¹) : on y a bâti un temple... »

Au sud-est du royaume de Mo-kie-thi, Fa-hian vit la *petite montagne du rocher isolé* (la *caverne de roches d'Indra)*.

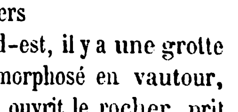
« Sur sa cime est une maison de pierre tournée vers le midi; Foe s'y étant assis, le roi du ciel, Indra, y fit pincer du khin par les musiciens célestes Pan-che, en l'honneur du Bouddha. Le seigneur du ciel Chy (Indra) l'interrogea sur quarante-deux choses douteuses, en dessinant chacune avec son doigt sur la pierre; les vestiges de ces dessins existent encore. »

Près de la nouvelle ville de la résidence royale (Radjagriha), Fa-hian admira une tour haute, grande, majestueuse et belle, élevée par le roi A-tche-chi pour honorer une partie des reliques de Foe.

En sortant du côté du midi, on entrait dans une vallée qui conduisait aux cinq montagnes.

« Ces montagnes forment une enceinte comme les murs d'une ville : c'est l'ancienne ville du roi Ping-cha (l'ancienne Radjagriha). Elle est entièrement déserte et inhabitée. »

En marchant au sud-est, Fa-hian arriva au pic de Khi-tche (en sanscrit *Cridhrakouta* (²) ou *pic du Vautour)*, une des montagnes situées environ par 25 degrés de latitude nord, aux sources des rivières Dahder et Banourah.


Le Khin.

« A 3 li avant d'avoir atteint le sommet de la montagne, il y a dans les rochers une caverne tournée vers le sud; Foe s'y assit pour y méditer. A trente pas au nord-est, il y a une grotte de pierre; A-nan s'y assit pour y méditer. Le démon du ciel, Phi-siun, métamorphosé en vautour, s'arrêta dans la caverne et fit peur à A-nan. Foe, par sa puissance surnaturelle, ouvrit le rocher, prit A-nan par le bras avec la main, et fit cesser sa crainte. La trace de l'oiseau, et le trou par lequel Foe

(¹) Au royaume de Mo-kie-to (Magadha, dans l'Inde centrale), non loin des ruines de Po-t'o-li-tsen-tch'ing (Pâtalipouttra-poura), était une petite ville où le roi Wou-yeou (Açôka) avait construit un enfer; il y avait réuni tous les instruments de torture que l'on suppose exister dans l'enfer des bouddhistes. « A quelque distance de cet enfer, Hiouen-thsang vit sur une pierre les traces des deux pieds du Bouddha, longues de 1 pied et 8 pouces et larges de 6 pouces. Au bas des pieds, il y avait une roue à mille raies. Aux extrémités de l'empreinte des dix doigts, on voyait des fleurs surmontées du signe mystique *ouan*, des figures de poissons en relief, etc. (voy. p. 365), qui brillent avec éclat. Ce sont les traces que laissa le Bouddha lorsque, sur le point d'entrer dans le Nirvân'a, il fut parti de Fei-che-li (Vaicali) et arriva en cet endroit. (Stanislas Julien. — Hiouen-thsang.)

(²) Ki-che-kou (Gridhrakoûta, le pic du Vautour). Hiouen-thsang met au nombre de ses plus grands bonheurs d'avoir vu le pic du Vautour et l'arbre de Bodhi (de l'intelligence). (Voy. pages 380 et 381.)



passa sa main, existent encore. C'est de là que vient la dénomination de *mont de la Caverne du vautour.* Devant la caverne est la place du trône des quatre Bouddhas (¹). Tous les arhans avaient aussi chacun leur caverne où ils s'asseyaient pour méditer. Le nombre de ces cavernes est de plusieurs centaines... Les pics de cette montagne sont réguliers et majestueux; ce sont les plus élevés des cinq montagnes. »

Fa-hian acheta dans la nouvelle ville des parfums, des fleurs et des lampes à huile; il loua deux anciens pi-khieou pour le conduire aux grottes et sur le mont Khi-tche. Quant il eut fait l'offrande des parfums et des fleurs, les lampes augmentèrent de clarté; alors la douleur et l'émotion le touchèrent jusqu'aux larmes

« Il se disait que Foe avait été autrefois dans cet endroit; qu'il y avait enseigné ses institutions. Fa-hian n'a pu de son vivant se rencontrer avec Foe; il n'a pu voir que les traces de son séjour. Du moins devant la caverne il récita les instructions, et il y séjourna une nuit. »

En sortant de l'ancienne ville pour retourner à la nouvelle, et en marchant vers le nord, il vit à l'ouest de la route *le Jardin des bambous de Kia-lan-tho,* plus loin le *champ des tombeaux* et la ville déserte de Kia-ye, l'ancienne Gaya, dont les ruines, appelées encore aujourd'hui Bouddha-Gaya, sont situées dans une vaste plaine et à peu de distance à l'ouest de la rivière Niladjan ou Amânat qui est la partie supérieure du Falgo.

« Dans le royaume du milieu, le froid et le chaud étant égaux et tempérés, il y a des arbres qui durent plusieurs milliers d'années et même jusqu'à dix mille ans. »

Non loin de Kia-ye, vers le nord-est, on remarque une grotte de pierre.

« Le phou-sâ (²) y étant entré, et se tournant vers l'occident, s'assit les jambes croisées et pensa dans son cœur : « Pour que j'accomplisse la loi, il faut que j'aie un témoignage divin. » Aussitôt sur la paroi de la pierre se dessina l'ombre de Foe; elle parut haute de trois pieds, et le temps était clair et brillant. Le ciel et la terre furent très-émus, et tous les dieux qui étaient dans l'espace dirent : « Ce n'est » pas ici le lieu où les Foe passés et à venir accomplissent la loi. Au sud-ouest, à la distance d'un peu » plus d'un demi-yeou-yan, sous un arbre pei-to, est le lieu où les Foe passés et à venir accomplissent la » loi. » Les dieux ayant ainsi parlé, se tinrent devant lui, chantèrent et lui montrèrent le chemin en se retirant. Le phou-sâ se releva; et quand il fut à trente pas, un dieu lui donna l'herbe d'heureux augure (³). Le phou-sâ la prit et marcha quinze pas encore. Cinq cents oiseaux bleus vinrent voltiger trois fois autour de lui et s'envolèrent. Le phou-sâ s'avança vers l'arbre pei-to, étendit l'herbe d'heureux augure à l'orient et s'assit. Alors le roi des démons envoya trois belles filles qui vinrent du nord : le phou-sâ frappa alors la terre avec les doigts de ses pieds, et les troupes de démons reculèrent et se dispersèrent; les trois belles filles furent changées en vieilles (⁴)... »

Au sud est la montagne nommé *le Pied du coq.* « C'est là qu'est actuellement le grand Kia-che (⁵). Il a percé le pied de la montagne pour y entrer... Les bois qui couvrent cette montagne sont très-épais et touffus. Il y a beaucoup de lions, de tigres, de loups : on n'y peut voyager qu'avec crainte. »

Fa-hian, en retournant à Pa-lian-Foe (Pat'ali-poutra), descendit le fleuve Heng (le Gange), vers l'occident. Après dix yeou-yan (treize lieues et demie), il vint à un temple nommé *la vaste solitude.* Ce temple, appelé *Issi-Pattene* dans les livres pali, était situé dans un canton très-agréable du pays de Bénarès, à 18 yod-janas au sud du figuier d'Inde du continent du Djambou-dwipa. Tous les Bouddhas sont censés y avoir tenu leurs premières prédications. Il était autrefois fréquenté par un grand nombre de mages ou sages qui avaient le pouvoir de voler dans les airs.

En suivant encore le cours du fleuve Heng à l'occident, pendant 12 yeou-yan (environ 14 lieues),

(¹) Sakya-mouni, Kâs'yapa, Kanaka-Mouni et Krakoutchtchanda, les quatre Bouddhas qui ont déjà paru dans le Bhadra-kalpa, ou la période actuelle du monde.

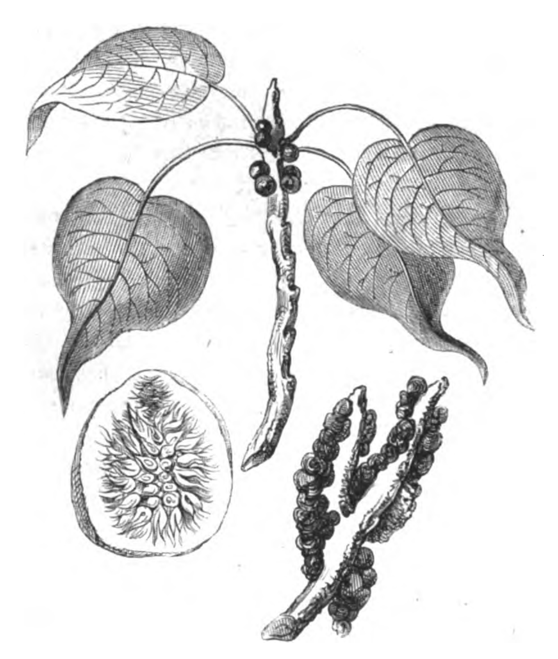
(²) Sakya-mouni, lorsqu'il n'était encore que Bodhisattwa. L'ombre qu'il voit est sans doute celle du Bouddha suprême.

(³) Herbe qui pousse sur le mont Sou-lin, près de l'arbre appelé « le roi de toutes les forêts et de la félicité originelle. »

(⁴) C'étaient les trois filles de jaspe, la première nommée « Amour gracieux, » la seconde « Toujours joyeuse, » la troisième « Grande joie. » D'un mot, le Bodhisattwa les changea en vieilles femmes à tête blanche, dont les dents étaient tombées, et qui avaient les yeux éteints et le dos bossu, de sorte qu'elles furent obligées de se servir de bâton pour retourner d'où elles étaient venues.

(⁵) Le premier des disciples du Bouddha Sakia, et non pas son prédécesseur, désigné sous le même nom.

Fa-hian arriva à la ville de Pha-lo-naï (Bénarès, en sanscrit Varân'asi), dans le royaume de Kia-chi *(resplendissant)*.



Ficus religiosa (¹).

Au nord-est de la ville, à 10 li, était un temple situé dans le *parc des cerfs de l'immortel*. Dans ce parc, primitivement la station d'un py-tchi-foe, des cerfs se reposaient habituellement.

Fa-hian décrit un temple très-extraordinaire du royaume de Ta-thsen (le Dekkan). Il ne l'avait pas vu lui-même parce que les routes étaient impraticables. Ce vihara ou temple-monastère était consacré au Foe passé Kia-che, ou Bouddha Kâs'yapa, le troisième des Bouddhas qui ont paru dans la période religieuse actuelle.

« On a percé une grande montagne pour le faire. Il a en tout cinq étages : l'inférieur, qui a la forme d'un éléphant, renferme 500 chambres de pierre. Le second étage, qui a la forme d'un lion, contient 400 chambres de pierre. Le troisième, qui a la forme d'un cheval, contient 300 chambres. Le quatrième, qui a la forme d'un bœuf, contient 200 chambres. Le cinquième, qui a la forme d'une colombe, contient 100 chambres. A l'étage supérieur il y a une source d'eau qui suit les circonvolutions du rocher; en coulant, elle entoure les appartements, et descend, en faisant ainsi le tour de l'édifice, jusqu'à l'étage inférieur, dont elle arrose aussi les appartements; puis elle sort par la porte. Dans les chambres de tous les étages, il y a partout des fenêtres percées dans le roc pour laisser entrer la lumière, de sorte que chaque chambre est parfaitement éclairée et qu'il n'y a pas d'obscurité. Aux quatre angles de l'édifice, on avait percé le roc, et on y avait pratiqué des escaliers pour monter; à présent les hommes montent par des espèces de petites échelles, pour arriver à l'endroit où autrefois

(¹) Le *Ficus religiosa* (class. *polygamia*, ordr. *triœcia*). Les feuilles de cet arbre tremblent au moindre vent, et c'est en souvenir de la présence du Bouddha, disent les adorateurs de Sakia-mouni. On a remarqué que les Syriens donnent le même motif pour soutenir que la croix du Christ a été faite avec le bois de l'aspen *(Populus tremula*, class. *diœcia*, ord. *octandria)*.

Dans un mémoire publié par la Société royale asiatique de Londres *(Transactions*, etc., vol. III, p. 463), le capitaine Chapman dit que le *Bogaha*, ou arbre *bo*, arbre sacré du Bouddha, est le *Ficus indica*, et non point le *Ficus religiosa* des Hindous. Loin de vénérer le *Ficus indica*, les adorateurs de Brahma l'extirpent comme un arbre sacrilége dans toutes les parties de l'île de Ceylan où ils sont assez nombreux pour n'avoir rien à redouter de l'indignation des bouddhistes. Suivant lui, la cause de tant de haine contre cet arbre est qu'il est considéré, dans la religion bouddhiste, comme un symbole de la destruction du brahmanisme, sans doute parce qu'il croît souvent de lui-même parmi les ruines.

un homme a laissé l'empreinte d'un de ses pieds. Voilà pourquoi on appelle ce temple Pho-lo-yue (en indien, colombe). Il y a habituellement des arhans qui demeurent dans ce temple. Cette colline



L'arbre sacré du bouddhisme (*Ficus indica*). — Voy. la note de la page 380.

est déserte et inhabitée. Ce n'est qu'à une distance très-éloignée de la montagne qu'il y a des villages. Les habitants sont des gens pervers qui ne connaissent pas la loi de Foe. Les samanéens, les brahmanes, d'autres hétérodoxes et tous les gens de ce pays, avaient souvent vu des hommes arriver en volant à ce temple; quand donc les religieux de la raison des autres royaumes voulurent venir y pratiquer les rites, les habitants leur dirent · « Pourquoi ne venez-vous pas en volant? Nous avons vu des » religieux y arriver en volant. » Les religieux répondirent : « Nos ailes ne sont pas encore formées [1]. »

[1] « Ce passage, dit Klaproth, réfute suffisamment l'hypothèse de ceux qui veulent que les bouddhistes n'aient paru dans l'Inde qu'au troisième siècle de notre ère; et une perquisition minutieuse dans les environs de Patna, de Gaya ou de Bénarès pourrait peut-être faire retrouver quelques débris des monuments que Fa-hian y a vus et qu'il a décrits. Il est même présumable que le « monastère de la Colombe » existe encore dans le rocher du Deccan où il a été primitivement taillé, et que la découverte en est réservée à quelque savant anglais, qui parcourra ce pays en scrutateur habile et en observateur exercé »

Le voyageur revint à Pa-lian-fou ([1]). Contre son attente, il n'y trouva aucun livre sacré. Les saintes traditions y étaient toutes orales. Ce fut seulement beaucoup plus loin, dans l'Inde du milieu, que les religieux d'un monastère de la grande translation lui communiquèrent une collection de préceptes... Il resta parmi eux pendant trois années pour étudier les livres et le sanscrit, et transcrire les préceptes.

Un des samanéens qui l'avaient accompagné, Tao-tching, *ornement de doctrine*, se laissa tellement séduire par la piété grave et décente des religieux indiens qu'il résolut de finir ses jours parmi eux. Fa-hian persista dans son dessin qui était la régénération de la foi dans son pays. Il avait obtenu une partie de ce qu'il avait si ardemment souhaité : il commença donc à désirer de retourner en Chine.

Il suivit le cours du Gange à l'orient, et, le descendant pendant 18 yeou-yan (24 lieues), il rencontra sur sa rive méridionale le grand royaume de Tchen-po, sur l'emplacement du Bhagalpour actuel. De là, en allant à l'orient pendant près de 50 yeou-yan (68 lieues), il parvint au royaume de To-mo-li-ti, la moderne Tamlouk, sur la droite de la Hougli, à peu de distance de Calcutta : « Là, dit-il, est l'embouchure dans la mer ([2]); la loi de Foe est florissante dans ce royaume. »

Fa-hian trouva en ce lieu d'autres livres sacrés : il s'arrêta pour les copier, et pour peindre des images. Comme il était dans ce pays, il apprit que des marchands se préparaient à se mettre en mer avec de grands vaisseaux, et à se diriger vers l'île de Ceylan, si vénérée des bouddhistes. Fa-hian n'hésita pas à se joindre à eux, et au commencement de l'hiver, le vent étant favorable, après une navigation de quartorze nuits et d'autant de jours, il arriva au *royaume des lions* ([3]).»

« Ce royaume est grand et situé dans une île; il y a là, de l'est à l'ouest, 50 yeou-yan (68 lieues), et du nord au sud, 30 yeou-yan (environ 40 lieues). A droite et à gauche, il y a de petites îles qui sont au nombre d'une centaine (les Maldives); leur distance entre elles est pour les unes de 10 li, pour les autres de 20 à 200 li; toutes sont dans la dépendance de la grande île. On en tire beaucoup de choses précieuses et de perles; il y a un canton qui produit le joyau mo-ni (l'escarboucle), et qui peut avoir 10 li en carré. Le roi envoie des gens pour le garder, et quand on en ramasse, de dix pièces il en prend trois.

» Ce royaume, primitivement, n'était pas habité par des hommes; il n'y avait que des démons, des génies et des dragons qui y demeuraient ([4]). Cependant les marchands des autres royaumes y faisaient le commerce. Quand le temps de ce commerce était venu, les génies et les démons ne paraissaient pas, mais ils mettaient en avant des choses précieuses, dont ils marquaient le prix; s'il convenait aux marchands, ils l'acquittaient et prenaient la marchandise. Comme ces négociants allaient, venaient et séjournaient, les habitants des autres royaumes apprirent que ce pays était fort beau; ils y vinrent aussi et formèrent par la suite un grand royaume.

» Ce pays est tempéré; on n'y connaît pas la différence de l'hiver et de l'été : les herbes et les arbres y sont toujours verdoyants. L'ensemencement des champs est suivant la volonté des gens; il n'y a point de temps pour cela.

» Quand Foe vint dans ce pays, il voulut convertir les mauvais dragons. Par la force de son pied divin, il laissa l'empreinte d'un de ses pieds au nord de la ville royale, et l'empreinte de l'autre sur le sommet d'une montagne ([5]). Les deux traces sont à la distance de 15 yeou-yan (environ 20 lieues) l'une de l'autre. Sur le vestige qui est au nord de la ville royale, on a bâti une grande tour haute de 40 tchang (122 mètres). Elle est ornée d'or et d'argent, et les choses les plus précieuses sont réunies pour former ses parois. On a encore construit un temple-monastère qu'on nomme la *Montagne sans*

([1]) Patali-poutra, Palibothra. (Voyez p. 375.)

([2]) L'embouchure du Gange.

([3]) Seng-kia-lo (en sanscrit *Sinhala*, qui a des lions, Ceylan; en chinois *Sse-tseu-koue*, ou le royaume des lions). Suivant la tradition, une princesse, enlevée par un lion, donna le jour à un fils et à une fille; dans la suite, le fils tua le lion, qui était la terreur du pays; puis, à la fois récompensé et exilé, il colonisa Ceylan.

([4]) Il y avait, notamment dans l'île de Ceylan, une ville de fer habitée par cinq cents femmes lo-cha, ou démons femelles, qui allaient au-devant des marchands ou voyageurs, en jouant de divers instruments, et portant des parfums et des fleurs.

([5]) Sur le pic d'Adam. Suivant une légende, à son troisième voyage à Ceylan, le Bouddha s'éleva dans les nuages et vint planer au-dessus de la montagne qui, s'élançant de sa base, vint recevoir dans l'air l'empreinte du pied sacré.



crainte. Il y a 500 religieux. On y a élevé une salle à Foe, avec des ciselures d'or et d'argent. Parmi toutes les choses précieuses qu'on y voit, il y a une image de jaspe bleu, haute de 2 tchang : tout son corps est formé des sept choses précieuses; elle est étincelante de splendeur et plus majestueuse qu'on ne saurait l'exprimer; dans la main droite, elle tient une perle d'un prix inestimable.

» Depuis que Fa-hian avait quitté la terre de Han (Chine), plusieurs années s'étaient écoulées; les gens avec lesquels il était en rapport étaient tous des hommes des contrées étrangères; les montagnes, les rivières, les herbes, les arbres, tout ce qui avait frappé ses yeux était nouveau pour lui. De plus, ceux qui avaient fait route avec lui s'en étaient séparés, les uns s'étant arrêtés et les autres étant morts. En regardant en arrière l'ombre, en réfléchissant au passé, son cœur était toujours rempli de pensées et de tristesse. Tout à coup, à côté de cette figure de jaspe, il vit un marchand qui faisait hommage à la statue d'un éventail de taffetas blanc du pays de Tsin (Chine). Sans qu'on s'en aperçût, cela lui causa une émotion telle, que ses larmes coulèrent et remplirent ses yeux. »

Ces lignes touchantes montrent qu'il était temps pour le bon religieux de mettre fin à son apostolat. Cependant, il était pour ainsi dire au milieu des merveilles du bouddhisme; chaque jour il apprenait quelque tradition inconnue dans le pays de Han, et il voyait des monuments ou des cérémonies qui entretenaient son enthousiasme. Ses récits peignent l'état de son âme.

« Les anciens rois de ce pays envoyèrent dans le *royaume du milieu* chercher des graines de l'arbre pei-to (¹); on les planta à côté de la salle de Foe. Quand l'arbre fut haut d'environ 20 tchang (²), il pencha du côté sud-est. Le roi, craignant qu'il ne tombât, le fit étayer par huit ou neuf piliers qui formèrent une enceinte en le soutenant. L'arbre, au milieu de la place où il s'appuyait, poussa une branche qui perça un pilier, descendit à terre et prit racine. Sa grandeur est environ de 4 wei (³). Ces piliers, quoiqu'ils soient fendus par le milieu, et tout déjetés, ne sont cependant pas enlevés par les hommes. Au-dessous de l'arbre on a élevé une chapelle dans laquelle est une statue assise. Les religieux de la raison ont l'habitude de l'adorer sans relâche.

» Dans la ville, on a encore construit un édifice pour une dent de Foe (⁴). Il est entièrement fait avec les sept choses précieuses. Les habitants de la ville ont de la foi et du respect, et leurs sentiments sont fermes. Depuis l'origine de ce royaume, il n'y a jamais eu de famine, de disette, de calamités, ni de troubles. Les religieux ont dans leur trésor une infinité de choses précieuses et des moni sans prix. Le roi étant entré dans ce trésor, vit un joyau moni, et aussitôt il en eut envie et désira l'enlever. Trois jours après il revint à résipiscence... Ouvrant son cœur aux religieux, il leur dit : « Je désirerais que » vous établissiez un règlement qui interdise aux rois, à l'avenir, l'entrée de votre trésor, à moins qu'ils » n'aient accompli quarante sacrifices en qualité de mendiants; alors il leur sera permis d'y entrer. »

» La ville est habitée par beaucoup de magistrats et de grands, et de marchands sa-pho. Les maisons y sont belles et les édifices bien ornés. Les rues et les chemins sont plans et droits. Dans tous les carrefours on a bâti des salles de prédication. Le huitième, le quatorzième et le quinzième jour de la lune, on y établit une haute chaire, et il s'assemble une grande quantité du monde des quatre castes pour entendre la loi. Les gens du pays disent qu'il peut y avoir chez eux en tout 50 à 60 000 religieux, qui tous mangent en commun. Le roi en a de plus, dans la ville, 5 à 6 000 auxquels il donne à manger en commun. Quand ils ont faim, ils portent leur bassin particulier et vont chercher ce qu'il leur faut. Ils ne prennent que ce que leur vase peut contenir tout plein, et s'en retournent.

» La dent de Foe est communément exposée au public au milieu de la troisième lune. Dix jours auparavant, le roi ayant choisi avec soin un grand éléphant, envoie un prédicateur qui, revêtu d'habits royaux

(¹) En sanscrit *Bodhi*. Voyez la note 1 de la page 380.

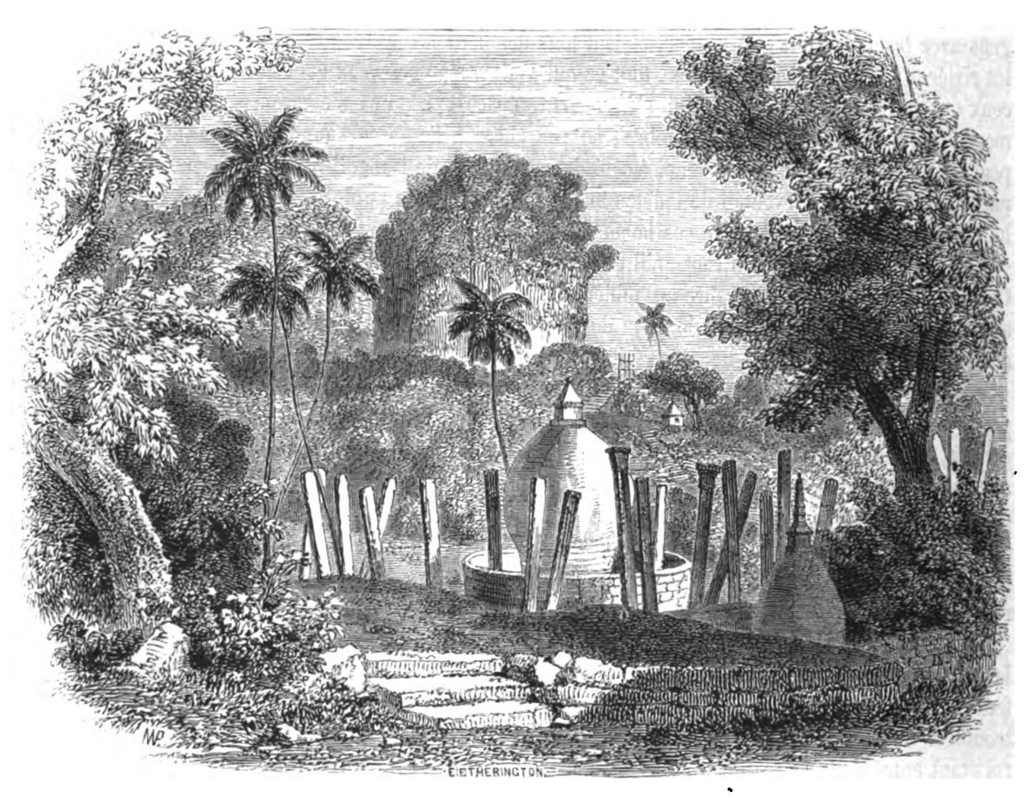
(²) Environ 61 mètres.

(³) Le wei équivaut à la moitié d'un tsun, qui est la dixième partie de la coudée chinoise, ou 0m,0306.

(⁴) C'est de toutes les dents de Bouddha celle qui paraît être l'objet de la plus grande vénération. 818 ans après la mort de Bouddha, un roi de Ceylan obtint cette dent de Gouhâsihâ, roi de Calingou-rata, au sud du Bengale. 1400 ans après la mort de Bouddha, les Malabares enlevèrent la dent et la portèrent sur les rives du Gange. Quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-dix ans après cet événement, la dent fut rapportée à Ceylan. Dans la deuxième moitié du seizième siècle, les Portugais s'en emparèrent et Constantin de Bragance, leur chef, la fit réduire en cendres. Le lendemain, les prêtres de Bouddha en trouvèrent une toute semblable dans une fleur de lotus : c'est cette dernière dent que possèdent les Anglais, et pour la restitution de laquelle le dernier empereur des Birmans envoya deux ambassadeurs à Calcutta.



et monté sur l'éléphant, frappe du tambour et déclame en disant : « Phou-sâ, dans le cours de trois » A-seng-kya (¹), a pratiqué des austérités, sans ménagement pour son corps et sa vie ; il s'est séparé » douloureusement de la reine son épouse ; il s'est arraché les yeux pour les donner à un homme ; il s'est



Mehentélé, temple bouddhique à Anarajapura, ancienne cité de l'île de Ceylan, dans son état actuel (²).

(¹) L'A-seng-kya, c'est-à-dire l'innombrable période de temps qui comprend cent quadrillions.

(²) Anarajapura, jadis célèbre sous les noms d'Abayapura et Anaradhepura, était une des cités saintes du bouddhisme. On croit qu'elle était déjà florissante au sixième siècle avant Jésus-Christ et qu'elle fut honorée de la visite de Sakya-mouni pendant ses différents séjours dans l'île de Ceylan. Il existe toutefois une tradition d'après laquelle elle n'aurait été construite que soixante et un ou soixante-neuf ans après la disparition du Bouddha, par Abaya, roi de Ceylan. La chronologie singhalaise établit une succession de souverains qui résidèrent dans cette ville pendant treize siècles. Ses palais et surtout ses temples étaient célèbres dans tous les pays où la religion bouddhique était en honneur. La plupart de ces édifices ont été détruits, relevés et de nouveau renversés. Quelques-uns de ceux qui sont encore debout sont considérés comme certainement antérieurs à l'ère chrétienne ; quoi qu'il en soit, ils offrent tous des exemples intéressants du type originaire de l'architecture primitive consacrée par le bouddhisme.

Parmi les restes de cette antique cité, située à 53 milles sud-est d'Aripo et à 92 milles au nord de Candy, on cite neuf chapelles ou temples, un monastère, deux vastes citernes, plusieurs autres de moindre dimension, mais presque entièrement détruits, des groupes de piliers et des fragments de murailles. Ces ruines sont éparses dans une étendue de plusieurs kilomètres.

Le temple Mehentélé est situé à douze milles environ d'Anaradhepura, au nord-est, sur la colline qui porte le même nom. Les piliers de granit qui entourent l'un des dagobas, au nombre de cinquante-deux, ont environ douze pieds de hauteur, sont octogones et ont des chapiteaux sculptés. Le dagoba le plus important est de mille pieds au-dessus de la plaine. Il a été construit, dit la tradition, sur « un cheveu de Bouddha qui avait poussé au-dessous du front, près de l'œil gauche. » On monte à la terrasse qui l'entoure par deux cents marches. Les prêtres ont leurs demeures sur le côté est de l'aréa. Auprès s'élève un roc sur le sommet duquel les pèlerins portent des pierres ramassées au loin dans la plaine.

Les branches droites du bogaha, sous lequel les quatre Bouddhas s'asseyaient, avaient été transportées d'une manière miraculeuse dans l'île où elles sont devenues les arbres sacrés. Voyez, dans le volume III des *Transactions of the royal asiatic Society*, page 463, le mémoire du capitaine Chapman sur l'ancienne cité d'Anarajapura. Voyez aussi les *Annales de la propagation de la foi*, mai 1853, nº 148.

» coupé la chair pour racheter un pigeon; il a sacrifié sa tête pour faire l'aumône; il a jeté son corps à » un tigre affamé, et n'a pas épargné la moelle de ses yeux. C'est ainsi, par des austérités de cette



Jata-Wana-Rama, l'un des dagobas d'Anarajapura (¹).

» espèce, et en pratiquant des macérations pour le bonheur de tous les êtres vivants, c'est ainsi qu'il est » devenu Foe. Pendant quarante-neuf ans qu'il fut dans le siècle, il prêcha la loi et convertit par la » doctrine. Ceux qui n'étaient pas fermes, il les affermit; ceux qui ne connaissaient pas de règles en » connurent. Tous les êtres vivants étant ainsi sauvés, il entra dans le Ni-houan. Depuis le Ni-houan, » il s'est écoulé mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept ans (²). Quand les yeux du siècle furent éteints, » tous les êtres vivants éprouvèrent une grande douleur. »

» Dix jours après, la dent de Foe est portée à la chapelle de la *Montagne sans crainte*. Dans le royaume, les gens éclairés par la doctrine, qui veulent planter le bonheur, viennent chacun de leur côté aplanir la route, orner les chemins et les rues, répandre toutes sortes de fleurs et de parfums pour l'honorer. Alors, après les chants, le roi fait disposer, des deux côtés de la route, des représentations des cinq cents manifestations successives (³) dans lesquelles Phou-sa a revêtu diverses formes telles que

(¹) On peut presque affirmer que ce dagoba, construit, dit-on, par le roi Maha-sinha, a conservé la forme ancienne des monuments bouddhiques. (Voyez la chronologie publiée par M. Turnour, dans l'*Almanach de Ceylan* de 1833.) Sa hauteur est d'environ deux cent soixante-dix-neuf pieds. La plate-forme est très-large et élevée de quelques pieds; des deux côtés de ses degrés sont de rudes piliers de gneiss et deux de granit sur chacun desquels est sculptée une figure de génie : l'un de ces génies est méchant, et, tandis que le capitaine Chapman le dessinait, un prêtre lui conseilla de ne pas lever son doigt vers cette image, s'il ne voulait s'exposer à un accès de fièvre. Un sentier étroit conduit, à travers une végétation puissante, vers ce temple dont l'effet est imposant.

(²) Fa-hian écrivait ces lignes en l'année 412 après Jésus-Christ.

(³) Les transformations par lesquelles on passe avant de devenir Bouddha. On en compte ordinairement 550 : on devrait en compter autant qu'il y a d'existences individuelles sur la terre, dans la mer ou dans l'air. « Le nombre de mes naissances et de mes morts, dit le Bouddha, ne peut se comparer qu'à celui des plantes et des arbres de l'univers entier. »



celle de siri-ta-nou ([1]), la transformation en éclair, celle du roi des éléphants ([2]), celle du cerf-cheval ([3]). Ces figures, peintes de différentes couleurs, sont exécutées avec soin et comme vivantes. Ensuite, la dent de Foe est portée par le milieu de la route, et on l'adore partout où elle passe. Arrivé dans la chapelle de la *Montagne sans crainte,* on monte à la salle de Foe ; on y brûle des parfums qui forment comme des nuages amoncelés ; on allume des lampes ; on pratique toutes sortes d'actes religieux, jour et nuit, sans interruption, le tout durant quatre-vingt-dix jours. Alors la dent est reportée à la chapelle, dans la ville. Cette chapelle est très-élégante ; le jour, on en ouvre les portes, et l'on y pratique les cérémonies conformément à la loi. »

Fa-hian parle d'un samanéen d'une grande vertu, nommé Tha-mo-kiu-ti, qui avait demeuré dans une maison de pierre pendant près de quarante ans, et était parvenu à faire vivre dans la même maison des serpents et des rats, sans qu'ils se nuisissent les uns aux autres. Il eut l'occasion d'assister aux funérailles d'un religieux parvenu au degré de sainteté.

« Au milieu de la ville, à 7 li, il y a une chapelle nommée Mo-ho-pi-ho-lo ([4]), où demeurent 3000 religieux. Il y avait un samanéen d'une haute vertu, qui pratiquait exactement les préceptes et vivait dans la plus grande pureté. Les gens du pays croyaient tous que c'était un arhan (ou arhat). Lorsqu'il approcha de sa fin, le roi vint lui rendre visite, et, conformément à la loi, il assembla des religieux et leur demanda si le mendiant avait obtenu la doctrine. Ils répondirent qu'effectivement c'était un arhan. Quand il fut mort, le roi, ayant consulté les rituels et les livres sacrés, lui fit les funérailles suivantes, qui conviennent à un arhan. A l'orient de la chapelle, à 4 ou 5 li, on entassa du bon bois sur une largeur de 3 tchang environ et à la même hauteur ; au-dessus on mit du santal, de l'essence de bois d'aloès et toutes sortes de bois odoriférants. Des quatre côtés on fit des gradins, et l'on couvrit le tout avec un beau tissu de laine blanc bien pur. Sur ce bûcher, on éleva un grand lit semblable à un char funéraire, mais sans loung-iù. Au moment du cheweï ([5]), le roi et les quatre castes des habitants du pays se réunirent et offrirent des fleurs et des parfums. Quand le char fut parvenu au lieu de la sépulture, le roi lui-même offrit des fleurs et des parfums. Cette offrande terminée, on plaça le char sur le bûcher, qu'on arrosa partout de storax, puis on y mit le feu. Tandis qu'il brûlait, tout le monde avait le cœur plein de recueillement ; chacun avait ôté son habit de dessus et agitait de loin une espèce d'ombrelle de plumes pour aider le cheweï. Quand le cheweï fut achevé, on rechercha et on recueillit les os, au-dessus desquels on éleva une tour. »

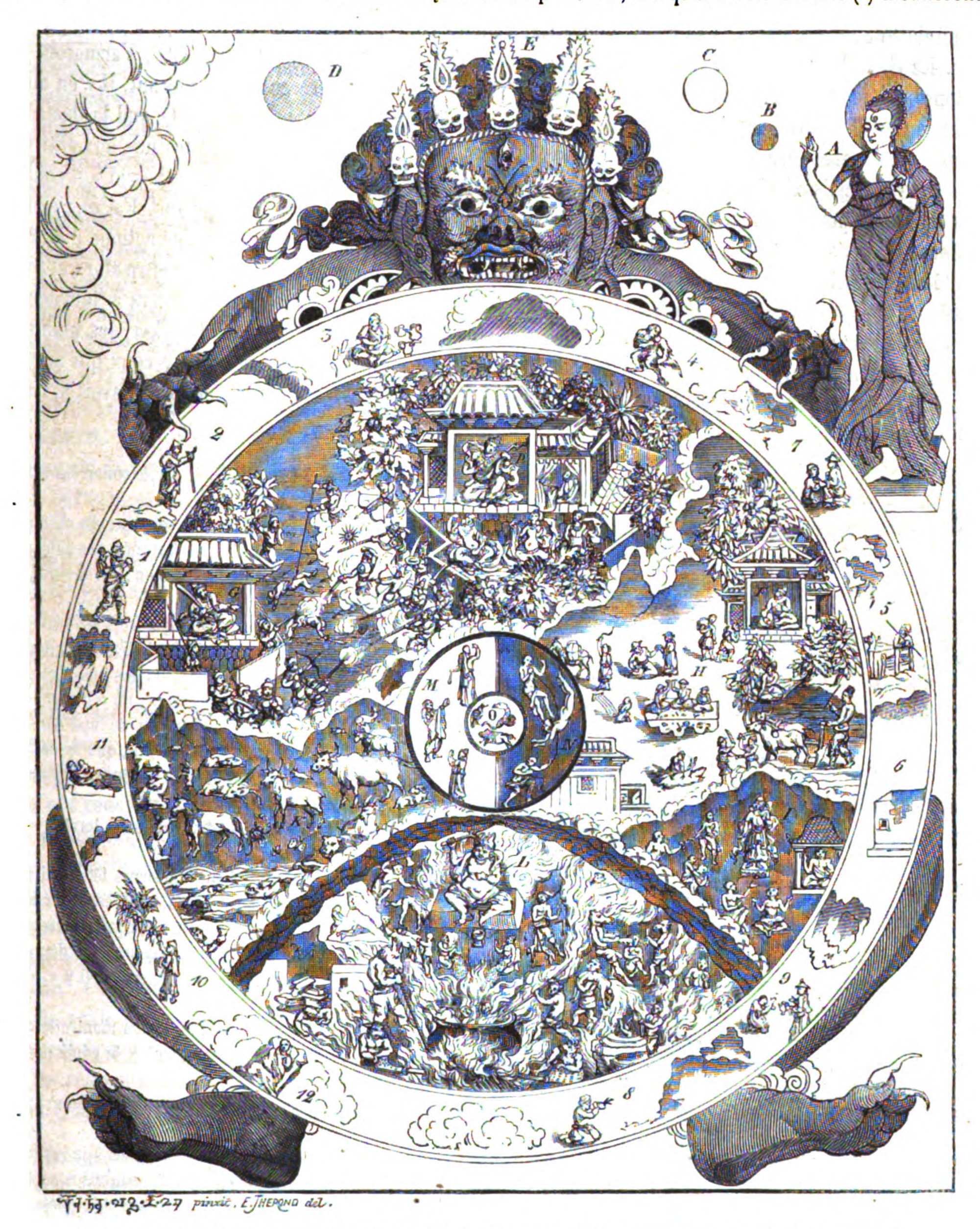
Fa-hian entendit des religieux de la Raison indiens lire, du haut d'un trône élevé, les passages des livres sacrés où est prophétisée l'histoire du pot de Foe :

« Ce pot était d'abord à Picheli (la ville de Vaïs'âli), et il est maintenant à Kian-tho-weï (le Kandahar) depuis tant de centaines d'années ([6]) (Fa-hian, quand il entendit cette lecture, savait au juste le nombre des années, mais maintenant il l'a oublié). Il doit retourner dans le royaume des Yue-ti occidentaux ([7]). Après tant de centaines d'années, il ira dans le royaume de Yu-thian (le Khotan) ; puis il ira dans le royaume de Kiu-thse (Bick-Balik). Après un autre espace de temps, il doit venir de nouveau dans le pays de Han, le même nombre d'ans ; puis il reviendra au royaume des lions. Enfin, il retournera dans l'Inde du mileu. De l'Inde du milieu, il s'élèvera au ciel Teou-chou ([8]). Quand Mi-le-phou-sa (maïtrya, bodhisattwa) le verra, il dira en soupirant : « Le pot de Chy-kia-wen-Foe est arrivé ! » Alors, avec tous les dieux, il lui offrira des fleurs et des parfums, durant sept jours. Les sept jours expirés, le bassin reviendra dans le Yan-feou-thi ([9]). Le roi des dragons de la mer le prendra dans son palais de

([1]) Au beau corps.
([2]) Suivant la liste singhalaise, le matanga ou le hatty-pâla.
([3]) Le rooroomaga de la liste singhalaise, c'est-à-dire la gazelle appelée Rourou.
([4]) En sanscrit, *mahâvihara*, grand temple ou grand monastère.
([5]) L'une des quatre sépultures, celle du feu ; les trois autres ont lieu dans l'eau, dans la terre et dans les forêts.
([6]) D'après la correction de M. Stanislas Julien, au lieu de « onze cents ans, » comme avait traduit Abel Rémusat.
([7]) Les grands Yue-ti, qui, après avoir mené une vie errante dans le Tangut, fondèrent un empire dans la Transoxane et étendirent leurs conquêtes sur les deux rives de l'Inde.
([8]) Ciel de la connaissance suffisante, le quatrième des six cieux qui constituent le monde des désirs.
([9]) Le Djamb-dvipa, un des quatre continents qui, dans le système du monde, partagent la terre habitable. C'est le continent méridional où l'Inde est comprise.



dragon. Quand Mi-le sera sur le point de compléter la loi, le bassin, divisé en quatre, reviendra à sa place primitive sur le mont Phin-na. Mi-le ayant accompli la loi, les quatre rois du ciel ([1]) méditeront



Le Cycle des transmigrations, suivant une image tibétaine ([2]). — Voyez l'*Alphabetum tibetanum*, t. I, tab. 2, p. 487.

([1]) Ministres d'Indra et protecteurs du monde.

([2]) Nous donnons, d'après Georgi, l'explication de cette étrange composition, qu'il ne faudrait pas considérer comme plus orthodoxe que ne le sont, par exemple, dans le christianisme, les enfers décrits ou peints de tant de manières différentes par les poëtes et les artistes du moyen âge. Si l'on veut une idée plus juste et plus élevée des imaginations bouddhistes sur les transmigrations, les cieux et les enfers, on ne saurait mieux faire que de consulter les admirables ouvrages d'Eugène Burnouf, l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, et le *Lotus de la bonne loi*.

A, Sang-kje-con-ciok ou Xaca (Xe-kia, Tchau-ca, Cha-ca, le même que le Bouddha Sakia-mouni) indique de la main les mondes ou orbes supérieurs, ou contemple le ciél ou le vide symbolisé par le point noir B.

C, symbole supposé de la lune.

de nouveau sur Foe, conformément à la loi des Foe antérieurs. Les mille Foe de l'âge des sages [1] se serviront tous de ce bassin. Quand ce bassin n'y sera plus, la loi de Foe s'éteindra insensiblement. Quand la loi de Foe sera éteinte, l'âge des hommes redeviendra court, au point de ne durer que de cinq à dix ans. Le riz et le beurre disparaîtront. Les hommes, devenus extrêmement méchants, s'armeront de bâtons, qui se changeront en épées: tous s'attaqueront, se battront entre eux et se tueront. Il y en aura dans le nombre qui auront le bonheur de s'échapper et de fuir dans les montagnes. Quand la destruction des méchants sera terminée, les hommes sortiront et reparaîtront en se disant les uns aux autres: « Ceux d'autrefois vivaient très-longtemps; mais ils ont commis toutes sortes de péchés et agi contre » la loi; voilà pourquoi notre vie a été successivement abrégée et réduite jusqu'à dix ans. Faisons main- » tenant toute sorte de bien, élevons nos cœurs repentants vers la charité, cultivons les actions d'huma- » nité et de justice. Chacun pratiquant ainsi la foi et la justice, la durée de l'âge s'accroîtra alors et par- » viendra à quatre-vingt mille ans. » Quand Mi-le sortira du siècle, et qu'il commencera à tourner la roue de la doctrine, il convertira d'abord les disciples restés fidèles à la loi de Chy-kia, les hommes hors de leur maison, ceux qui auront reçu les trois koueï [2] et les cinq préceptes, ceux qui auront observé la loi et pratiqué le culte des *trois précieux*. Les seconds et les troisièmes, convertis dans

D, symbole du soleil.

E, symbole du destin, ou Pra-srin-po; il est couronné de crânes et serre entre ses griffes de fer le cercle entier des transmigrations.

F, Lah-ne, séjour des voyageurs du premier degré, ou paradis du monde inférieur. Le prince Kja-cin joue du chélim et remplit de joie la troupe des bienheureux; après trente-six millions d'années passées dans cette région fortunée, ses habitants dépouilleront leurs formes pour passer dans d'autres corps. A l'endroit du paradis fleurit l'arbre giamun, ou zampu, ou djampou (le pommier rose, *Eugenia Jambolana)*, qui a été le sujet d'une guerre religieuse.

G, Lah-ma-in-kj-ne, séjour des lah-ma-hiu ou voyageurs du deuxième degré.

H, Mihi-kj-ne, séjour des voyageurs du troisième degré; c'est notre monde terrestre. On y voit des individus de toutes les conditions: un roi tibétain; des hommes qui lui apportent des tributs; un riche oisif se reposant sous des ombrages. au bord de l'eau; un laboureur; des soldats qui se battent; un boucher; des gens qui boivent; un tisserand; un muletier, etc. Dans ce séjour, on naît avec une condition plus ou moins heureuse, suivant ce qu'on a fait de bien ou de mal dans les existences supérieures. C'est le seul monde où l'on puisse mériter ou démériter; dans les autres, on ne peut que démériter.

I, I-tha-kj-ne, séjour des voyageurs du quatrième degré: hommes maigres, tristes, gonflés de vent ou de feu, respirant avec peine, souffrant de la faim et de la soif.

K, Tu-droi-ne, séjour de la cinquième transmigration: les âmes sont enfermées dans des corps d'animaux terrestres ou aquatiques.

L, l'enfer de Gnel-vehi-ne. Le roi des enfers, Scin-ce-cio-kjel ou Cen-re-si, ou Chia-cin (dieu à plusieurs têtes qui préside à la justice et joue le rôle de Pluton), est assis armé à la manière des juges tartares; au-dessous, sont assis sur leurs talons les génies du bien (Lhaam) et du mal (Dré); ils versent les grains de sable de diverses couleurs qui représentent les actions des hommes. Le roi des enfers les compte, et détermine, d'après leur nombre et leur couleur, le genre et le degré de la peine due à chacun. A côté des deux génies est le peseur des âmes forcées d'entrer dans les corps infernaux. Il y a, dans l'enfer tibétain *(Gnielva)*, huit régions brûlantes et huit régions glacées.

M, N, cercle du milieu; dans la moitié blanche, trois personnes indiquent les chemins du bien; un lhama montre le ciel; il tient de l'autre main un chapelet; au-dessous est un religieux; au bas, une femme; dans la moitié noire, le génie du mal (Dré) entraîne les âmes liées avec des cordes dans les régions infernales.

O, petit cercle au centre du milieu; on y voit trois animaux: un oiseau, un serpent, un porc ou sanglier. On explique diversement ces symboles.

Dans le cercle extérieur, sorte de zodiaque qui semble servir de bordure, on remarque 12 scènes difficiles à interpréter. Voici quelques interprétations assez peu satisfaisantes: 1, le fou; — 2, esprit du mal, le voyageur; — 3, mauvaises actions, le potier; — 4, symbole de l'âme, singe qui mange; — 5, l'homme et la bête, l'âme et le corps, le navire et le pilote; — 6, la ruine de l'âme, maison délabrée et déserte; — 7, le toucher; — 8, la sensation, homme décochant une flèche; — 9, la tentation: une femme offrant à boire une liqueur fermentée à un ascète, — 10, l'action d'enlever: une femme cueille un fruit; — 11, la naissance ou la transmigration; — 12, la mort: un vieillard expirant.

(1) Le Bhadrakalpa. C'est la période dans laquelle nous vivons; elle doit durer 236 millions d'années, dont 151 200 000 sont déjà écoulées. Mille Bouddhas doivent se succéder pour le salut de tous les êtres pendant cet âge: on a vu que quatre seulement ont déjà paru. Au commencement de la période, les hommes vivaient 80 000 ans; la durée de la vie ira en diminuant de plus en plus jusqu'à ne plus être que de cinq à dix ans.

(2) Ou les trois appuis. Ils correspondent aux trois précieux. Ce sont des appuis au moyen desquels on peut distinguer les grandes affaires, produire toutes les racines des vertus, s'éloigner des malheurs de la vie et de la mort, obtenir les joies du Ni-pan. Il faut: 1° s'appuyer sur la grande intelligence du Boudda, c'est-à-dire se révolter contre le maître du mal et revenir au maître du bien; 2° s'appuyer sur la loi du Bouddha pour devenir incapable de nuire; 3° s'appuyer sur le Seng, c'est-à-dire sur les hommes religieux et vertueux.

cet ordre, sont protégés par Foe. Fa-hian voulut à l'instant même copier le livre qui contenait cela; mais les gens lui dirent : « Ce n'est point écrit; nous le savons par tradition orale. »

Fa-hian avait eu le courage de séjourner deux années dans le royaume des lions. Sa persévérance fut récompensée : il obtint le volume qui contient les préceptes de Micha-se et une collection de livres qui manquaient dans la terre de Han.

« Quand il fut en possession de ces volumes en langue fan, il les chargea sur un grand vaisseau marchand, qui pouvait contenir plus de deux cents hommes. Derrière était attaché un petit navire, pour pourvoir aux dangers d'un voyage par mer et aux dommages du grand vaisseau. Ayant trouvé un bon vent, on alla à l'orient pendant deux jours, après quoi on fut surpris par un ouragan. Le bâtiment faisant eau, les marchands voulurent passer sur le petit navire; mais les hommes de celui-ci, craignant qu'il ne leur vînt trop de monde, coupèrent le cable. Les marchands furent très-effrayés pour leur vie, et, redoutant que d'un moment à l'autre le vaisseau ne coulât à fond, ils prirent les objets les plus gros et les jetèrent à l'eau. Fa-hian, avec l'équipage, travailla aussi à épuiser l'eau; et tout ce qu'il y avait de superflu, il le jeta dans la mer. Mais il craignait que les marchands ne jetassent ses livres et ses images. Son unique pensée était donc de prier Kouan-chi-iù ([1]) de faire revenir vivants, dans la terre de Han, tous les religieux. Moi, disait-il, j'ai entrepris ce voyage lointain pour chercher la loi; j'espère que les dieux protégeront la navigation, et que je pourrai atteindre le port.

» L'ouragan ayant duré ainsi pendant treize jours et treize nuits, on parvint au rivage d'une île; et quand le flux se fut retiré, ayant découvert l'endroit par où le navire prenait eau, on y remédia en le bouchant; ensuite on se remit en mer. Il y a beaucoup de pirates, et quand on les rencontre, personne ne peut s'en échapper. La mer était vaste, immense et sans rivages; on ne connaissait ni l'orient ni l'occident; on ne se dirigeait que par le soleil, la lune et les étoiles. Quand le ciel était couvert ou pluvieux, il fallait suivre le vent sans avoir de règle. Pendant la nuit, lorsque le ciel était sombre, on ne voyait que de grandes vagues qui s'entrechoquaient, des éclairs couleur de feu, des tortues, des crocodiles, des monstres marins et d'autres prodiges. Les marchands étaient dans un trouble profond, ignorant où ils allaient. La mer était sans fond, et il n'y avait pas un rocher où l'on pût s'arrêter. Lorsque le ciel fut redevenu serein, on sut alors comment s'orienter, et l'on se dirigea de nouveau en avant; mais si l'on eût rencontré quelque rocher caché, il n'y aurait pas eu moyen de sauver sa vie. On fut ainsi pendant quatre-vingt-dix jours; alors on arriva à un royaume nommé Ye-pho-thi (île de Java). Les hérétiques et les brahmanes y sont en grand nombre; il n'y est pas question de la loi de Foe.

» Après avoir séjourné cinq mois dans ce royaume, Fa-hian suivit de nouveau des marchands dans un grand vaisseau, qui pouvait contenir aussi deux cents hommes environ. On avait des provisions pour cinquante jours. On partit le seizième jour de la quatrième lune. Fa-hian était très-tranquille sur ce vaisseau. On faisait route au nord-est vers Kouang-tcheou (Canton). Au bout d'un mois environ, à la seconde veille de la nuit, on rencontra un vent affreux et une pluie violente. Les marchands et les passagers furent également effrayés. Fa-hian, à cet instant, pria de tout son cœur Kouan-chi-in, avec tous les religieux de la terre de Han, demandant aux dieux de les secourir et de leur rendre le ciel calme. Quand le calme fut rétabli, les brahmanes tinrent conseil entre eux et dirent : « Le séjour de

([1]) Avalokites'wara, personnage de la mythologie bouddhique, le dieu dont la puissance s'exerce sur les êtres animés, lesquels lui doivent leur formation. Ce Bodhisattwa est le saint le plus vénéré des bouddhistes du nord; c'est le dieu tutélaire du Tibet. Il est dit dans le *Lotus de la bonne loi*, pages 261 et 265 :

« Si des centaines de mille de myriades de kotis de créatures montées sur un vaisseau, au milieu de l'Océan, voyaient l'or, les survarnas, les diamants, les lapis-lazuli, les conques, le cristal, le corail, les émeraudes, les perles rouges et les autres marchandises dont leur navire est chargé, précipitées à la mer, et leur vaisseau jeté par une noire tempête sur l'île des Rackchasis, et que dans ce vaisseau il y ait un être, ne fût-ce qu'un seul, qui vienne à invoquer le Bodhisattwa Avalokites'wara, tous seront délivrés de cette île des Rackchasis. C'est pour cela, ô fils de famille, que le Bodhisattwa Mahasattwa Avalokites'wara est appelé de ce nom!

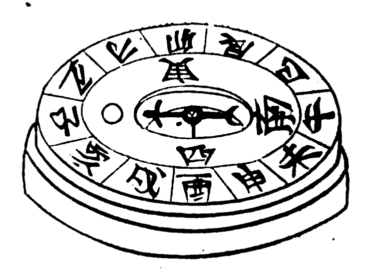
» Si un homme venait à être précipité dans une masse pleine de feu par un être méchant qui voudrait le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokites'wara, et le feu s'éteindra comme s'il était arrosé d'eau!

» Si un homme venait à être précipité du haut du Méru (voy. p. 11) par un être méchant qui voudrait le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokites'wara, qui est semblable au soleil, et il se soutiendra, sans tomber, au milieu du ciel!

» Si des montagnes de diamant venaient à se précipiter sur la tête d'un homme pour le détruire, qu'il se souvienne d'Avalokites'wara, et ces montagnes ne pourront lui enlever un seul cheveu! »



» ce samanéen sur notre bord est ce qui nous a attiré ce malheur; il faut débarquer ce mendiant sur le » rivage d'une île de la mer. Il ne faut pas que, pour un seul homme, nous soyons exposés à de tels » dangers. » Le principal protecteur de Fa-hian dit : « Si vous » débarquez ce mendiant, débarquez-moi aussi; autrement tuez- » moi. Si vous débarquez ce samanéen, en arrivant sur la terre » de Han je vous dénoncerai au roi. Le roi de la terre de Han » est lui-même très-attaché à la loi de Foe; il honore les men- » diants et les religieux. » Les marchands, incertains, n'osèrent pas le débarquer. Cependant le ciel était très-couvert; les pilotes se regardaient réciproquement et étaient fort embarrassés. On était en route depuis plus de soixante-dix jours. Les provisions de bouche et l'eau allaient être épuisées; on prit de l'eau salée de la mer pour préparer les aliments, et on partagea la bonne eau : chacun en avait environ deux ching (1). Comme elle tirait à sa fin, les marchands tinrent conseil et dirent : « Le temps de ce long voyage pouvait être de cinquante » jours pour arriver à Kouang-tcheou; voilà bien des jours que ce terme est dépassé : nous n'avons plus » de ressources; il vaut mieux naviguer vers le nord-est pour chercher le rivage. »


Boussole chinoise. — *Encyclopédie japonaise.*


Fragment de navire chinois. — D'après un dessin japonais antérieur à l'ère chrétienne. (Voy. le *Nippon* par Siebold.)

» En douze jours et autant de nuits, on arriva au versant méridional de la montagne Lao (2), située sur les limites de Tchang-kouang-kiun, et l'on y trouva de bonne eau et des légumes. Après une navigation aussi périlleuse, après tant de fatigues et de craintes pendant tant de jours, quand on fut arrivé à ce voyage, en voyant la plante Li-ho-thsaï, on se croyait bien sur la terre de Han; cependant

(1) Vingtième partie du boisseau chinois. Sa capacité est calculée de manière qu'elle contienne 120 000 grains de millet.
(2) Au district de Laï-tcheou-fou, dans le Chan-toung, sur le bord de la mer.

on n apercevait pas d'habitants ni de traces d'hommes, et on ne savait dans quels lieux on était. Les uns disaient qu'on n'était pas encore à Kouang-tcheou [1], les autres qu'on l'avait dépassé ; personne ne savait à quoi s'arrêter. On monta sur une petite barque pour entrer dans l'embouchure du fleuve, afin de chercher quelqu'un auprès de qui s'informer du lieu où l'on était. On trouva deux chasseurs qui retournaient chez eux, et l'on chargea Fa-hian de servir d'interprète pour les interroger. Fa-hian commença par les rassurer ; ensuite il leur demanda : « Quelles gens êtes-vous? » Ils répondirent : « Nous sommes » des adhérents de Foe. » On leur demanda encore : « Qu'étiez-vous allés chercher dans les montagnes?» Ils nous répondirent en nous trompant : « C'est demain le quinzième jour de la septième lune ; nous » voulions prendre quelque chose pour faire un sacrifice à Foe. » On leur demanda encore : « Quel est » ce royaume-ci? » Ils répondirent : « C'est Thsing-tcheou, sur les limites de Tchhang-kouang-kiun, » qui dépend de la famille des Lieou. » Les marchands, l'ayant entendu, furent très-joyeux ; ils demandèrent aussitôt leurs marchandises, et envoyèrent quelqu'un à Tchhang-kouang. Li-yug, qui en était le gouverneur, croyait à la loi de Foe et l'honorait. Apprenant qu'il y avait des samanéens qui portaient des livres et des images, il monta sur une barque et vint jusqu'à la mer ; puis il retourna à la ville. Les marchands partirent pour Yang-tcheou. Ceux de Thsing-tcheou [2], qui sont sous la domination des Lieou, invitèrent Fa-hian à y passer un hiver et un été. A la fin du repos d'été, Fa-hian s'éloigna de ses maîtres. Il désirait ardemment revoir Tchhang'an [3]; mais ce qu'il méditait étant une chose plus importante, il s'arrêta dans le midi [4]; alors les maîtres produisirent les livres sacrés et les préceptes. »

Fa-hian, depuis son départ de Tchhang'an, avait mis six ans pour arriver au *royaume du milieu*, il y avait séjourné six ans, et il en avait mis trois pour revenir à Thsing-tcheou.

« Il avait été dans le péril, et il y avait échappé : voilà pourquoi il mit sur le taffetas de bambou [5] ce qui lui était arrivé, désirant faire part aux sages de ce qu'il avait entendu et vu. »

A la fin de la relation on trouve ces lignes, qui sans doute n'ont pas été écrites par Fa-hian :

« Cette année Kya-yu, la douzième des années I-yi [6] des Tsin, l'année étant dans l'étoile de la longévité [7], à la fin du repos d'été, on alla à la rencontre de Fa-hian le voyageur. Quand il fut arrivé, on le retint à passer les fêtes d'hiver. On discourut avec lui ; on lui fit des questions sur ses voyages. Sa bonne foi inspirait de la confiance pour ses récits : aussi ce qui n'avait été connu qu'imparfaitement avant lui a été mieux expliqué. Il a mis en ordre le commencement et la fin. Il dit lui-même : « En récapitulant ce que j'ai éprouvé, mon cœur s'émeut involontairement. Les sueurs qui ont » coulé dans mes périls ne sont pas le sujet de cette émotion. Ce corps a été conservé par les senti- » ments qui m'animent. C'est mon but qui m'a fait risquer ma vie, dans des pays où l'on n'est pas sûr » de sa conservation, pour parvenir jusqu'à ce qui était l'objet de mon espoir, à tout risque.»

» On est touché de ces paroles, on est touché de voir un tel homme ; on se dit que, dans tous les temps, il y en a eu bien peu qui se soient expatriés pour la cause de la doctrine ; mais qu'il n'y en a pas eu qui aient oublié leur personne pour chercher la loi, comme l'a fait Fa-hian. Il faut avoir connu la conviction que produit la vérité, autrement on ne partagera pas le zèle que produit la volonté. Sans mérite et sans action on n'achève rien. En accomplissant avec le mérite et l'action, comment être livré à l'oubli? Perdre ce qu'on estime, estimer ce que les hommes oublient, oh ! »

(1) Canton.
(2) La ville actuelle de Thsing-tcheou-fou, dans le Chan-toung.
(3) Sa patrie, Si'an-fou, dans le Chen-si.
(4) A Nan-king.
(5) La partie du bambou sur laquelle on écrivait avec un stylet ou avec un vernis lorsqu'on ne se servait pas du papier qui, du reste, était déjà inventé plusieurs siècles avant celui de Fa-hian.
(6) L'an 414 après Jésus-Christ.
(7) Une des douze divisions du zodiaque chinois : elle répond à la *Balance*, on était parvenu à l'équinoxe d'automne.

BIBLIOGRAPHIE.

TRADUCTION. — *Foe-koue-ki*, ou Relation des royaumes bouddhiques; Voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, Chy Fa-hian, etc., traduit du chinois et commenté par Abel Rémusat; ouvrage posthume revu, complété, et augmenté d'éclaircissements nouveaux par Klaproth et Landresse; Paris, 1836. (Voy. la note 3, page 357.)

QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER. — Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Kiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an 629 jusqu'en 645*, etc., traduite du chinois, Paris, 1853.—B. Hodgson, *Sketch of Buddhism (Transactions of the royal asiatic Society*, t, II).— Upham, *the History and doctrines of buddhism; the Mahavansi*, etc.; *the Sacred and historical books of Ceylan.* — Abel Rémusat, *Discours sur la hiérarchie lamaïque*, 1826; *Essai sur la cosmologie samanéenne; Journal des savants*, 1831; *Histoire de Khotan; Mélanges asiatiques*, etc. — Georgi, *Alphabetum tibetanum*, Rome, 1762. — Ph.-Ed. Foucaux, *Rgya tch'er rol pa*, 1848; *Histoire du Bouddha Sakyamouni* (trad. du tibétain). — E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien; le Lotus de la bonne loi*; traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au bouddhisme; Paris, 1852. — Symes, *the Embassy to Ava.* — Barthélemy Saint-Hilaire, mémoires et articles sur le bouddhisme, dans le *Journal des savants*, le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. — Pauthier et Bazin, *la Chine (Univers pittoresque).* — Schmidt, *ein Anhanger der Lehre Buddha.* — *Journal asiatique (ancien et nouveau).*— Wilson, *Sanscrit Dictionary.* — Langlès, *Monuments de l'Indoustan.* — *Transactions of the royal asiatic Society.* — *Asiatic researches.* — *Transactions of the litterary Society of Bombay.* — Alfred Maury, article *Bouddhisme* dans l'*Encyclopédie moderne.*—Article *Bouddhisme* dans l'*Encyclopédie nouvelle.*— Moor, *Hindu Pantheon.* —Klaproth, *Magasin asiatique; Mémoires relatifs à l'Asie; Description du Tibet*, etc.—Davis, *la Chine.* — Reinaud (de l'Institut), *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde; Géographie d'Aboulféda; Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde.* — Édouard Biot, *Études sur les montagnes de la Chine*, 1840. — Sonnerat *Voyages aux Indes et à la Chine.* — De Humboldt, *Recherches sur l'Asie centrale.* — John Davy, *An account of the interior of Ceylan.* — *Encyclopédie japonaise.* — *Petite Encyclopédie japonaise élémentaire.* — De Guignes, traduction du *Chou-King.* — Siebold, *Nippon*, etc. — Carl Ritter, *Die Stupa's (Topes) oder die architectonischen Denkmale* etc.

FIN DU TOME PREMIER.



2

VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES

VOYAGEURS DU MOYEN AGE

2.

BIBLIOGRAPHIE.

TRADUCTION. — *Foe-koue-ki*, ou Relation des royaumes bouddhiques; Voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, Chy Fa-hian, etc., traduit du chinois et commenté par Abel Rémusat; ouvrage posthume revu, complété, et augmenté d'éclaircissements nouveaux par Klaproth et Landresse; Paris, 1836. (Voy. la note 3, page 357.)

QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER. — Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Kiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an 629 jusqu'en 645*, etc., traduite du chinois, Paris, 1853. — B. Hodgson, *Sketch of Buddhism (Transactions of the royal asiatic Society*, t, II). — Upham, *the History and doctrines of buddhism; the Mahavansi*, etc.; *the Sacred and historical books of Ceylan.* — Abel Rémusat, *Discours sur la hiérarchie lamaïque*, 1826; *Essai sur la cosmologie samanéenne; Journal des savants*, 1831; *Histoire de Khotan; Mélanges asiatiques*, etc. — Georgi, *Alphabetum tibetanum*, Rome, 1762. — Ph.-Ed. Foucaux, *Rgya tch'er rol pa*, 1848; *Histoire du Bouddha Sakyamouni* (trad. du tibétain). — E. Burnouf, *Introduction à l'histoire du buddhisme indien; le Lotus de la bonne loi*; traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au bouddhisme; Paris, 1852. — Symes, *the Embassy to Ava.* — Barthélemy Saint-Hilaire, mémoires et articles sur le bouddhisme, dans le *Journal des savants*, le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. — Pauthier et Bazin, *la Chine (Univers pittoresque).* — Schmidt, *ein Anhanger der Lehre Buddha.* — *Journal asiatique (ancien et nouveau).* — Wilson, *Sanscrit Dictionary.* — Langlès, *Monuments de l'Indoustan.* — *Transactions of the royal asiatic Society.* — *Asiatic researches.* — *Transactions of the litterary Society of Bombay.* — Alfred Maury, article *Bouddhisme* dans l'*Encyclopédie moderne.* — Article *Bouddhisme* dans l'*Encyclopédie nouvelle.* — Moor, *Hindu Pantheon.* — Klaproth, *Magasin asiatique; Mémoires relatifs à l'Asie; Description du Tibet*, etc. — Davis, *la Chine.* — Reinaud (de l'Institut), *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde; Géographie d'Aboulféda; Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde.* — Édouard Biot, *Études sur les montagnes de la Chine*, 1840. — Sonnerat, *Voyages aux Indes et à la Chine.* — De Humboldt, *Recherches sur l'Asie centrale.* — John Davy, *An account of the interior of Ceylan.* — *Encyclopédie japonaise.* — *Petite Encyclopédie japonaise élémentaire.* — De Guignes, traduction du *Chou-King.* — Siebold, *Nippon*, etc. — Carl Ritter, *Die Stupa's (Topes) oder die architectonischen Denkmale* etc.

FIN DU TOME PREMIER.